

ELISABETH BOURCIER

les journaux privés
en Angleterre
de 1600 à 1660

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS IV

- LE 26 AVRIL 1971 -

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III

- 1977 -

COMPOSITION DU JURY

- M. Robert ELLRODT, *Président, Professeur à l'Université de Paris III,*
Mme. Marie-Thérèse JONES-DAVIES, *Rapporteur, Professeur à l'Université de Paris IV,*
M. FLUCHERE, *Professeur à l'Université d'Aix en Provence,*
M. Pierre SPRIET, *Professeur à l'Université de Bordeaux III,*

ELISABETH BOURCIER

les journaux privés
en Angleterre
de 1600 à 1660

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS IV

- LE 26 AVRIL 1971 -

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES

UNIVERSITE DE LILLE III

- 1977 -

Au cours des années, j'ai accumulé un nombre considérable de dettes. Qu'il me soit permis de les reconnaître.

Ma gratitude va d'abord à monsieur le doyen Ellrodt, qui me suggéra le sujet de cette thèse et, sans jamais mesurer son temps, guida mes premières recherches. Après son départ, madame Jones-Davies voulut bien prendre la direction de mon travail. Je voudrais lui dire ma profonde reconnaissance pour son inlassable bienveillance. Les conseils et les encouragements qu'elle n'a cessé de me prodiguer ont été un soutien sans lequel mon entreprise n'aurait pu aboutir.

Nombreux aussi sont ceux qui, en France et à l'étranger, m'ont facilité la tâche. Je remercie le personnel de la Bibliothèque nationale, comme celui de la Bibliothèque de la Sorbonne, pour son empressement et son dévouement.

Des États-Unis, j'ai toujours reçu d'aimables réponses à mes demandes de microfilms et de thèses manuscrites. Le concours des bibliothécaires de l'université Yale m'a été précieux. Je dois une reconnaissance particulière à l'historien de Yale, Wallace Notestein, que j'eus le privilège de rencontrer à plusieurs reprises et qui, jusqu'à sa mort en 1968, ne cessa de me faire profiter de sa vaste expérience.

En Angleterre, j'ai partout rencontré un accueil compréhensif. La place me manque pour énumérer les noms de tous ceux qui, à un moment ou à un autre, m'ont permis de bénéficier de leur savoir ou de leur compétence. Je tiens cependant à mentionner tout spécialement Miss Coate et Mr. Murray Baillie de la *Historical Manuscripts Commission*, le lieutenant-colonel E. J. Tucker de la *Medical Society of London*, les bibliothécaires du *British Museum* et de la *Guildhall Library* à Londres, ainsi que ceux de la *Bodleian Library* à Oxford. Les matériaux difficiles à atteindre ou à déchiffrer me posaient un problème ardu; des appuis bienveillants m'ont permis de surmonter nombre d'obstacles. Grâce à l'hospitalité que m'offrit le Field-Marshal Sir Francis Festing, j'ai pu consulter à loisir les almanachs de John Greene. En outre, une bourse du *British Council* m'a permis de déchiffrer pendant un été des manuscrits inédits, rédigés en code.

A tous, j'exprime ma très profonde reconnaissance.

Enfin, mon père et mon mari, au détriment de leurs travaux personnels, m'ont apporté une aide sans prix, en dactylographiant la première version de ce travail et en m'aidant à relire de nombreux stencils. Je ne sais comment les remercier.

PLAN DE L'OUVRAGE

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE

LES JOURNAUX ET LEURS AUTEURS

CHAPITRE PREMIER. — LES ORIGINES DU JOURNAL. CHRONOLOGIE. INFLUENCES.

CHAPITRE II. — LES HOMMES ET LES TEXTES.

DEUXIÈME PARTIE

TÉMOINS DE LEUR TEMPS

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER. — LES ÉVÉNEMENTS D'ANGLETERRE.

CHAPITRE II. — LONDRES.

CHAPITRE III. — LA PROVINCE.

CHAPITRE IV. — LES MŒURS. LE MARIAGE ET LA FAMILLE. LA VIE QUOTIDIENNE.

CHAPITRE V. — ÉDUCATION ET CULTURE. LE MONDE DES SCIENCES.

CHAPITRE VI. — LA VIE RELIGIEUSE.

TROISIÈME PARTIE

TÉMOINS D'EUX-MÊMES

CHAPITRE PREMIER. — LES JOURNAUX RELIGIEUX ET L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

CHAPITRE II. — JOURNAUX PROFANES.

CHAPITRE III. — DU JOURNAL A L'AUTOBIOGRAPHIE.

CONCLUSION.

ABRÉVIATIONS

B.M.	British Museum.
<i>Cam. Soc.</i>	<i>Camden Society.</i>
<i>D.</i>	<i>Diary, Journal.</i>
<i>D.N.B.</i>	<i>Dictionary of National Biography.</i>
<i>E.H.R.</i>	<i>English Historical Review.</i>
<i>Ec. H.R.</i>	<i>Economic History Review.</i>
<i>H.M.C.</i>	<i>Historical Manuscripts Commission.</i>
<i>J.H.I.</i>	<i>Journal of the History of Ideas.</i>
<i>Surtees Soc.</i>	<i>Surtees Society.</i>
<i>O.E.D.</i>	<i>Oxford English Dictionary.</i>
<i>Pubs.</i>	<i>Publications.</i>

En Angleterre comme en France, les journaux dits intimes ne cessent de connaître, de nos jours, une popularité grandissante. Leur publication est devenue pratique courante. Ils ont perdu leur caractère privé pour devenir un mode d'expression définitivement accepté, un genre littéraire reconnu. Un homme célèbre, un artiste, un écrivain meurent-ils, leurs journaux sont, sur-le-champ, confiés à un éditeur. Aussitôt publiés, ils sont dévorés par un public avide de révélations, de confidences, de témoignages personnels. Quant à la pratique de la publication anthume, elle se généralise de plus en plus et l'on publie même de faux journaux.

De telles pratiques n'auraient pas manqué de surprendre les Anglais d'il y a deux ou trois siècles. Johnson engageant Boswell à rédiger un journal lui conseillait de ne le montrer à personne et l'assurait qu'il se trouverait bien un ami pour le brûler, s'il venait à mourir. C'est d'ailleurs ce que fit Johnson avant sa mort, pour ses propres journaux, comme le rapporte Boswell dans sa vie de Johnson [1].

Cet intérêt porté aux journaux est relativement récent. En effet, aux XVII^e et XVIII^e siècles en Angleterre, le journal, œuvre d'hommes obscurs ou célèbres, issus de milieux divers et bien souvent sans talent reconnu, n'était pas un genre et n'était jamais tenu dans l'intention d'être publié, même si son auteur nourrissait parfois le secret espoir d'être lu, un jour, par l'un des siens. Les seuls journaux publiés au XVII^e siècle sont celui de l'archevêque Laud [2], qui mourut sur l'échafaud, et celui de sir John Finett [3], maître de cérémonies des rois Jacques I^{er} et Charles I^{er}, journal purement professionnel d'ailleurs. La vogue du journal date en fait du XIX^e siècle, durant lequel un certain nombre de journaux des siècles précédents furent exhumés et publiés pour la première fois [4].

Les vingt dernières années ont vu la parution de plusieurs ouvrages importants sur le journal : les travaux pénétrants de Michèle Leleu qui étudie les journaux sous l'angle caractérologique [5] et ceux d'Alain Girard [6], dans notre pays, l'étude particulièrement fouillée de Hocke en Allemagne, intitulée *Das Europäische Tagebuch* [7], deux thèses et

1. Cf. J. BOSWELL, *Life of Johnson*, Oxford, 1957, p. 19.

2. W. LAUD, *The History of the Troubles and Trival of the Most Reverend Father in God and Blessed Martyr William Laud, Lord Archbishop of Canterbury, wrote by himself during his imprisonment in the Tower. To which is prefixed The Diary of His own Life, June 1592 - May 1643*, ed. H. Wharton, London, 1694.

3. Finetti PHILONENIS, *Some choice observations of Sir John Finett, Knight and Master of the Ceremonies to the two last Kings, Touching the Reception and Precedente, the Treatment and Audience, the Puntillios and Contests of Forren Ambassadors in England*, London, 1656.

4. La première édition du Journal d'Evelyn, incomplète d'ailleurs, date de 1818, celle du Journal de Pepys est de 1825.

5. M. LELEU, *Les Journaux intimes*, Paris, 1952.

6. A. GIRARD, *Le Journal intime*, Paris, 1963.

7. G. R. HOCKE, *Das Europäische Tagebuch*, Wiesbaden, 1963.

une monographie, toujours outre-Rhin, sur le journal en tant que genre littéraire [8], et, enfin, en Grande-Bretagne, le livre de Spalding consacré aux journaux anglais et à leurs auteurs [9]. On constatera néanmoins que les ouvrages se rapportant directement au journal en Angleterre sont rares.

La voie avait pourtant été ouverte, dès 1923, par un homme politique anglais, Arthur Ponsonby, M. P., dont le seul regret était de ne pouvoir se consacrer entièrement à la littérature, comme il le dit lui-même dans la préface d'une de ses œuvres : « My only trouble is that literature is not my profession and abundant leisure is not my fortune [10]. » Son rôle fut celui d'un pionnier; le premier, il s'intéressa aux journaux anglais méconnus, du XVI^e siècle à nos jours. Ses trois livres, *English Diaries* (1927), *More English Diaries* (1927), *British Diarists* (1930), malgré des inexactitudes ou des oublis, ont le mérite d'avoir attiré l'attention du public sur des manuscrits ou des ouvrages par trop négligés, et montré l'intérêt que pouvaient présenter les journaux des siècles passés.

Il a fallu cependant attendre 1950 pour que, réparant ainsi l'injustice dont sont victimes les journaux, dans la plupart des histoires de la littérature anglaise, un Américain, William Matthews, publie une bibliographie détaillée des journaux britanniques [11], des origines à nos jours, avec, certes, quelques omissions inévitables, puisque nombre d'entre eux n'ont pas été publiés et parfois sommeillent encore dans la chambre forte ou les combles de quelque antique demeure. Le nombre de ces journaux frappe, tout autant que le peu d'intérêt manifesté aux plus anciens d'entre eux. Il semble que l'on ne se soit guère préoccupé d'étudier les journaux anglais antérieurs au XVIII^e siècle, exception faite de ceux d'Evelyn, de Pepys ou d'hommes célèbres. Quelques extraits de journaux moins connus apparaissent de temps à autre dans une anthologie ou une revue, mais ne donnent qu'un trop bref aperçu, qu'une idée fragmentaire de l'ensemble. Il arrive aussi qu'une édition privée permette de faire sortir de l'oubli des textes dont la valeur documentaire et même humaine est indéniable, mais leur tirage limité restreint leur diffusion. Aussi avons-nous choisi d'étudier ces journaux anglais oubliés du XVII^e siècle, manifestant ainsi notre préférence pour les journaux anciens non seulement parce que ces documents, vieux de plusieurs siècles, offrent un très grand intérêt pour l'historien des mœurs, mais aussi parce qu'ils témoignent d'une sincérité naturelle, d'une spontanéité souvent absente des journaux modernes, de moins en moins purs d'arrière-pensée.

Mais avant même que d'aborder cette étude, un problème s'est posé à nous. Nous nous sommes demandé quelle expression française donnerait la meilleure image du mot *diary* tel qu'il apparaît au XVII^e siècle en Angleterre et, tout de suite, nous nous sommes heurtée à un problème de traduction, problème qui se pose à quiconque essaie de trouver l'équivalent français exact de ce mot.

Regrettons, comme le dit fort justement Michèle Leleu dans son ouvrage sur les journaux intimes [12], que le vieux mot français « diaire » ne soit plus usité de nos jours; s'il n'était tombé en désuétude, il aurait évité toute confusion possible avec le journal, organe de presse [13]. Ce problème de vocabulaire est d'ailleurs plus particulièrement

8. A. GRÄSER, *Das Literarische Tagebuch. Studien über Elemente des Tagebuchs als Kunstform*, Saarbrücken, West-Ost Verlag, 1955. R. H. KURZROCK, *Das Tagebuch als literarische Form*, Diss. Berlin, 1955. W. GRENZMANN, « Das Tagebuch als literarische Form », in *Wirkendes Wort*, 1959, S. 84-93.

9. P. A. SPALDING, *Self-Harvest, A study of diaries and the diarist*, London, 1949.

10. A. PONSONBY, *English Diaries*, London, 1923, p. VII.

11. W. MATTHEWS, *British diaries, an annotated bibliography*, Stanford, University of California, 1950.

12. M. LELEU, *op. cit.*, Paris, 1952.

13. Voir, à ce propos, les très pertinentes remarques faites par Michèle Leleu, *op. cit.*, p. 28-29.

français, puisque nos voisins anglais, allemands, hollandais — pour ne citer que ceux-là — mieux partagés que nous, peuvent utiliser des termes différents : *newspaper*, *Tageblatt*, *krant*, d'une part, pour désigner le quotidien, et *diary*, *Tagebuch*, *dagboek*, d'autre part, pour désigner le journal, personnel, privé, intime. En fait que faut-il dire ?

Le problème est fort complexe, c'est tout autant un problème de traduction que de définition qu'il nous faut résoudre. En effet, le mot *diary* recouvre une grande variété d'écrits : historiques, documentaires, religieux, personnels... Trop souvent, la question a été tranchée de façon un peu simpliste, en appelant journal intime tout ce qui n'est pas journal, organe de presse. Une telle solution est loin d'être satisfaisante, car le terme même de « journal intime » semble insister sur une notion d'intériorité qu'il est peu fréquent de trouver au XVIII^e siècle, en Angleterre.

Pour mieux cerner la question, nous essaierons d'abord de circonscrire le journal, en le définissant, et en le distinguant d'un certain nombre d'ouvrages qui, tout en s'apparentant au journal, ne peuvent être classés dans cette catégorie. Mémoires et autobiographie s'arrogent fréquemment ce titre, et certains écrits qui portent le nom de journal sont souvent tout autre chose.

Le journal, par son nom même, implique un début de définition. Il est, en principe, tenu au jour le jour, selon l'adage cicéronien *nulla dies sine linea*, pourtant une telle affirmation ne saurait s'appliquer à tous les journaux : seul le journal religieux exige de son auteur qu'il le tienne quotidiennement, pour des raisons de discipline. Amiel note : « 7 juillet 1841. Résolu de faire mon journal seulement le dimanche. Le dimanche, je repasserai ma semaine et j'écrirai au long mes réflexions [14]. » Par ailleurs, sir Humphrey Mildmay, gentilhomme anglais du XVII^e siècle, écrit plusieurs fois par jour (la teinte de l'encre, la hâte ou l'application que reflètent les caractères en témoignent [15]). Très souvent, les auteurs de journaux se mettent à écrire le soir, avant de se coucher, certains, consciencieux à l'excès, laissent un blanc, s'ils oublient un jour de tenir leur journal ou s'ils n'en ont pas trouvé le temps. Il n'y a pas de règles fixes pour la tenue d'un journal, tout dépend du bon plaisir de son auteur, de son rythme de vie, puisque le journal n'est pas une œuvre et ne requiert nul talent littéraire. Disons que c'est une relation journalière ou périodique, mais de toute façon assez régulière, d'événements extérieurs, d'actions, d'expériences ou d'impressions personnelles.

Deuxième point. Le journal est rédigé en principe à la première personne, l'auteur parle en son nom personnel, mais comme le dit Alain Girard, « d'autres écrits sont rédigés aussi au jour le jour, et d'autres le sont à la première personne [16] ». Ceci nous amène à jeter un bref coup d'œil sur les genres voisins, pour mieux en distinguer le journal.

Ainsi les lettres rédigées à la première personne ne supposent, elles aussi, *a priori*, aucune intention littéraire. Elles sont instantanées, écrites sur le vif, contiennent des impressions toutes fraîches, des confidences et confessions très personnelles. Tout récemment encore, les lettres de lady Brilliana Harley, qui sont la propriété du major J. R. H. Harley, figuraient aux archives de Londres (Quality House, Quality Court) sous le titre de *Diary of Lady Brilliana Harley (1643)*, par suite d'une confusion. Il arrive même que les lettres prennent l'aspect d'un fragment de journal. De 1710 à 1713, Swift écrit des lettres sous forme de journal qu'il intitule *Journal to Stella*, mais il s'agit davantage à notre avis d'une correspondance, car si Swift y apparaît préoccupé de sa

14. H. F. AMIEL, *Journal intime (1839-1848)*, publié par L. Bopp, Genève, 1948.

15. Le journal de sir Humphrey Mildmay (1592-1666) se trouve au B.M., MS. Harleian 454, fol. 1-107.

16. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 6.

propre personne, il doit néanmoins tenir compte de celles qui le liront, deux femmes : « Stella », Esther Johnson, et Rebecca Dingley. Il ne peut s'empêcher de s'adresser à elles directement.

Une notation suffit dans le journal; la lettre, du fait même qu'elle suppose un lecteur, se doit de donner des détails, de justifier, d'expliquer. « La lettre s'épanche là où le journal note [17]. » Le vrai journal n'est tenu que pour celui qui l'écrit. La lettre attend une réponse. L'auteur d'un journal écrit dans la solitude, pour lui seul. S'il dialogue, c'est avec lui-même et avec personne d'autre. L'épistolier écrit en fonction de celui qui recevra la lettre, et cette conscience exerce sur lui contrainte et retenue. Maurois dit fort justement : « Chaque homme, chaque femme présentent aux autres hommes des faces très diverses de lui-même », et il ajoute : « Nous nous modelons par un involontaire mimétisme sur ce que l'interlocuteur attend de nous [18]. » Les lettres écrites à l'intention d'un ou plusieurs lecteurs sont inévitablement colorées par les relations qui existent entre les correspondants, le journal authentique est écrit sans arrière-pensée. Sans doute faudrait-il, à ce propos, citer l'essai qui, issu de la lettre dont il retient l'allure libre et aisée, se situe à mi-chemin entre les mémoires et les lettres, mais il est rare de confondre les deux genres.

Le journal n'est pas rédigé avec le même souci d'écriture et de style que les écrits destinés à l'imprimeur. Si les autobiographies, les mémoires, les souvenirs, les confessions ont pour sujet leur auteur, et témoignent, comme le journal, du désir d'échapper à l'anéantissement du temps qui efface tout, ces œuvres, presque toujours écrites en vue de la publication, présupposent aussi le lecteur. En outre, leurs perspectives sont très différentes, car elles jettent un regard en arrière.

Le journal, tenu pour soi, satisfait au plaisir d'enregistrer sur-le-champ ou presque, jour après jour, le détail de son existence, de ses actes, de ses faits et gestes, de ses méditations, de ses moindres pensées. Il reste le plus près de l'histoire vécue et n'embrasse pas la vie d'un seul regard. Il ne voit que ce qui est fragmentaire. Il est la récapitulation d'une journée, de journées successives, alors que l'autobiographie est la récapitulation de toute une vie.

On oppose généralement les journaux aux mémoires ou à l'autobiographie, car les premiers notent « à chaud » les événements au fur et à mesure qu'ils se produisent, alors que ces derniers relatent des faits et des événements passés : un homme à la fin de sa vie, une fois venue la vieillesse, se penche sur son passé. Il en ressort une différence de perspective essentielle. Mémoires et autobiographie donnent à la vie de leur auteur une continuité que les notations éparses et fragmentaires d'un journal ne sauraient nous fournir. Ils forment un tout, alors que très souvent le journal, brusquement, s'arrête. « L'auteur d'une autobiographie se donne pour tâche de raconter sa propre histoire; il s'agit pour lui de rassembler les éléments dispersés de sa vie personnelle et de les regrouper en une esquisse d'ensemble... L'auteur d'un journal intime, notant au jour le jour ses impressions et ses états d'esprit, fixe le portrait de sa réalité quotidienne sans aucun souci de continuité. L'autobiographie au contraire exige que l'homme prenne ses distances par rapport à soi-même, afin de se reconstituer dans son unité et son identité à travers le temps [19]. »

Notons cependant que mémoires, autobiographie et journal portent tous trois sur des instants qui ne sont plus; actes, sentiments, sensations sont rarement contemporains de

17. *Ibid.*, p. 20.

18. A. MAUROIS, *Aspects de la biographie*, Paris, 1930, p. 42.

19. G. GUSDORF, « Conditions et limites de l'autobiographie » dans *Formen der Selbstdarstellung. Analekten zu einer Geschichte der literarischen Selbstportraits*. Festgabe für Fritz Neubert, Berlin, 1956, p. 111.

la notation, toutefois le recul n'est pas le même. Il s'agit certes d'une remémoration du passé, mais nous nous trouvons dans les deux cas en face de passés différents : passé lointain faisant appel à une mémoire à long terme, passé récent faisant appel à la mémoire immédiate, puisque c'est la première impression qui nous est donnée.

« Un journal n'est pas une autobiographie, il ne prétend pas être l'histoire d'une vie, il constitue tout au plus un document susceptible de servir à qui voudrait retracer la vie de son auteur ou le développement de sa pensée [20]. » L'autobiographie, souvent basée sur les journaux ou les lettres de l'auteur, opère une sélection. Elle choisit avec soin les détails personnels, et rejette parfois ce qui pourrait choquer ou paraître peu flatteur. Bien sûr, aucun auteur de journal ne raconte tout, pas même Pepys, temps et place lui feraient également défaut. C'est ce que dit en vers, dans son journal, Thomas Crosfield, *fellow* de Queen's College, Oxford, à la date du 21 juin 1628 :

« My whole Ephemeris I may not now
stand to relate or everything thus shew
at large : and therefore I will take my rest
praying my soule may be preserved by Christ [21]. »

Il faut à James Joyce huit cents pages pour nous faire, dans *Ulysses*, le récit d'une journée entière. L'auteur du journal choisit les événements qui lui paraissent les plus importants, les faits marquants de la journée. Tout journal, digne de ce nom, contient une multitude de détails sur les pensées, les émotions, les actions du jour, détails qui seraient omis d'une autobiographie quelle qu'elle soit. S'il y a aussi sélection dans le journal, car le diariste ne saurait tout retenir, c'est à un bien moindre degré.

L'autobiographie doit supprimer la banalité de la vie quotidienne et c'est pourquoi, comme le dit si justement Wayne Shumaker [22], la plupart des autobiographes semblent ne pas avoir d'habitation, de chambre, de lit, ne voient rien de ce qui se passe dans la rue, restent insensibles au renouvellement de la nature, aux saisons qui se succèdent. Ils ne souffrent pas de maladies bénignes et ignorent les irritations passagères. « L'oubli et le silence sont la punition qu'on inflige à ce qu'on a trouvé laid ou commun dans la promenade à travers la vie [23]. » Les auteurs d'autobiographie omettent les lieux communs de la vie journalière, et de ce fait semblent par trop différents de leurs semblables, comme s'ils avaient voulu poser en pied devant la postérité.

Enfin, il est un trait essentiel qui différencie l'auteur d'un journal de celui d'une autobiographie. Alors que celui-ci se souvient, fait un retour en arrière, sait ce qui doit arriver, l'auteur d'un journal écrit au jour le jour, il est tout entier aux événements du moment, et ignore totalement ce que lui réserve l'avenir. Lorsqu'il relate les phases d'une querelle, médite sur l'actualité politique, nous fait part de ses craintes, il ne sait rien du lendemain. Le journal nous donne un reflet exact de l'incertitude qui caractérise toute existence.

Les autobiographes, tout comme les historiens, ne peuvent s'empêcher de déformer la réalité, les événements auxquels ils ont pris part dans leur jeunesse ont « épuisé leurs conséquences, et la connaissance de ces conséquences en a altéré forcément, dans l'esprit du rédacteur, la physionomie première [24] ». Sachant par avance la tournure que prennent les événements, ils rendent l'issue inévitable, alors que la réalité était infini-

20. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 146.

21. Cf. *The Diary of Thomas Crosfield*, ed. F. S. Boas, Oxford, 1935, p. 23.

22. W. SHUMAKER, *English Autobiography, its emergence, materials and forms*. Univ. of California, 1954, p. 40.

23. RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Lausanne, 1961, p. 23.

24. H. HAUSER, *Les Sources de l'histoire de France*, 4 vol., Paris, 1906-1915, t. I, p. 10.

ment plus complexe. « Le raccourci de la fin de la vie est trompeur [25] », les faits sont là, l'éclairage est différent. L'autobiographie nous donne une impression d'ordre et de clarté dans le déroulement de la vie et des événements, qui n'est qu'apparente, et cet effort de reconstruction, dans une certaine mesure, semble une atteinte portée à l'intégrité du portrait qui s'offre à nous. Le journal parcouru d'un souffle de vie est « plus véridique [26] ».

Il nous faut aussi mentionner les agendas, les carnets de notes ou les cahiers, très en vogue de nos jours, et qui sont, sans doute, plus proches du journal que ne le sont lettres et mémoires. Ils prêtent parfois à confusion, car il est souvent malaisé de les différencier, et il leur arrive de recevoir, à tort, le titre de journal. Ainsi, le soi-disant « Journal » du révérend John Ward [27], docteur en médecine et pasteur de Stratford, qui couvre les années 1648 à 1679, et dont on a beaucoup parlé, parce qu'il mentionne Ben Jonson et Shakespeare [28], n'est en réalité qu'une série de cahiers bourrés d'anecdotes, de recettes médicales, de faits curieux et d'allusions aux événements du moment. En réalité, il mériterait plutôt le titre de *commonplace-book*, recueil de lieux communs fort à la mode à l'époque, car il n'est pas tenu au jour le jour et c'est ce qui nous permet, malgré tout, d'établir une ligne de démarcation. Les notes du cahier, du carnet, sont en dehors du temps, et si elles nous révèlent les pensées de l'auteur, elles nous cachent, en revanche, les circonstances de sa vie.

Plus haut, nous regrettons de ne pas pouvoir employer le vieux mot français *diariste*. Nous nous enhardirons néanmoins jusqu'à utiliser, comme le fait Michèle Leleu, le mot *diariste* pour désigner l'auteur d'un journal; « sans méconnaître que ce néologisme peut prêter à critique, nous croyons qu'il se justifie à plus d'un titre. Il nous épargnera d'abord de recourir sans cesse et par nécessité dans une étude de ce genre à cette lourde périphrase : auteur de journal [29] ». Les paroles d'Alain Girard nous y encouragent : « Le mot *diariste* est très bien formé et il n'y a que des avantages à enrichir la langue en l'employant [30]. » Qu'on nous pardonne cette liberté que d'aucuns qualifieront peut-être d'anglicisme.

Quotidien ou du moins régulier, centré sur l'actualité, sur les actions, les observations et les réflexions de celui qui le tient, confidentiel, telles nous semblent être les caractéristiques d'un vrai journal. Mais nous l'avons vu, le dosage de ces ingrédients n'est jamais le même, et le mot journal recouvre une grande variété d'écrits. Comment allons-nous les classer, et ne nous heurterons-nous pas tout de suite à une difficulté de taille ? Est-il possible d'opérer un classement véritable, alors que chaque journal, n'obéissant à aucune règle fixe et étant le reflet d'une personnalité, ne ressemble qu'à lui-même ? Il n'est pas deux journaux qui soient identiques.

Se basant sur la définition qu'Amiel donne du journal, dont la matière, dit-il, doit se composer des « trois sphères concentriques de la vie subjective, c'est-à-dire les faits et les actes, les idées apparues, les sentiments éprouvés [31] », qu'il dénomme *acta, cogitata, sentita*, Michèle Leleu divise les journaux en trois catégories : journaux historiques

25. SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, 3^e éd., Paris, 1861, t. XV, p. 46.

26. *Ibid.*, p. 46.

27. *The Diary of the Rev. John Ward A.M. extending from 1648 to 1679 from the original manuscript preserved in the library of the Medical Society of London*. Arranged by Charles Severn, London, 1839. Complete transcript made by Sir d'Arcy Power, K.B.E.F.R.C.S. Surgeon to St. Bartholomew's Hospital, and available in the library.

28. Nous lisons à la page 27 de la transcription exécutée par sir d'Arcy Power : « Shakespeare, Drayton and Ben Johnson had a merry meeting and it seems drank too hard for Shakespeare died of a feavour thence contracted. »

29. M. LELEU, *op. cit.*, p. 28.

30. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 6.

31. AMIEL, *Journal*, décembre 1849.

divisés en journaux-mémoires et journaux-chroniques, journaux documentaires ou répertoires, journaux personnels c'est-à-dire religieux ou intimes, selon que dominent les *acta*, les *cogitata* ou les *sentita*, pour reprendre la nomenclature chère à Amiel. Mais comme elle le reconnaît elle-même, une telle classification est par trop catégorique. La réalité est bien plus complexe. « A la différence d'autres genres nulle loi n'existe ici et... la fantaisie voire l'arbitraire de l'auteur peuvent se donner libre cours aussi bien à l'égard du choix des thèmes que dans le développement qu'il entend lui donner [32]. » Spalding arrive à des conclusions identiques : « Les journaux, qui sont le reflet si fidèle de la nature humaine sous toutes ses formes, ne sauraient être soumis à une classification stricte [33]. » En outre, la rédaction de journaux documentaires ou carnets de notes « par des écrivains ou des artistes désireux d'utiliser ultérieurement les *cogitata* et les documents ainsi amassés [34] » n'est pas pratique courante au XVIII^e siècle en Angleterre.

Il serait peut-être moins arbitraire de classer les journaux selon leur coefficient personnel. C'est ce que fait Georges Gusdorf, en distinguant deux catégories, d'une part « les journaux externes [35] » ou journaux des autres, journaux essentiellement objectifs dont les auteurs, contemplant « la comédie aux cent actes divers », ont les yeux « tournés vers le dehors [36] » et transcrivent la réalité extérieure, d'autre part les « journaux internes » ou journaux intimes, dont les auteurs, partant de l'idée que « la réalité personnelle est en eux » comme un langage intérieur qu'il suffit de transcrire [37], s'observent, se regardent vivre. Cette classification correspond d'assez près à celle adoptée par Alain Girard qui oppose les journaux-chroniques aux journaux intimes.

Pour notre part, plutôt que d'utiliser l'expression journal externe ou journal-chronique, nous avons préféré, avec Henri Gouhier, parler du « journal-témoignage qui est essentiellement relation de faits observés, de paroles entendues [38] ». Le terme nous semble plus souple, car il est rare qu'un journal soit entièrement externe, et ne comporte pas de notations, ou d'éléments personnels. Les journaux-témoignages permettent d'inclure dans leur catégorie des écrits dont l'élément personnel n'est pas totalement absent. Ils sont néanmoins nettement distincts du journal « égotiste » ou intime « qui serait une sorte d'auto-auscultation quotidienne », une étude détaillée de la « propre individualité physique et morale [39] » de son auteur, selon la définition du vocabulaire de la Société française de philosophie.

Existe-t-il de véritables journaux intimes en Angleterre au XVIII^e siècle ? Le journal intime à l'état pur ne fait son apparition que dans la première moitié du XIX^e siècle et correspond à une évolution très nette de la notion de personne ; en outre les journaux introversifs les plus célèbres ne sont pas anglais : il y a chez Tolstoï, Amiel ou Marie Bashkirtseff, par exemple, quelque chose d'étranger au tempérament britannique. Au XVIII^e siècle toutefois, quelques journaux préfigurent déjà le journal intime, et le journal religieux en tient souvent lieu. Très proche de lui, le journal religieux ou spirituel dans lequel se mêlent la critique de soi, le repentir et la supplication est très répandu en Angleterre à cette époque et y joue un rôle prépondérant. Il est pour ainsi dire le seul journal vraiment intime, puisque l'intériorité y est dominante, mais, fait paradoxal, ce sera aussi parfois le seul journal destiné au public, ou du moins à un cercle restreint d'amis, dans un but évident d'édification, comme nous le révèle la lecture de certains

32. M. LELEU, *op. cit.*, p. 7.

33. P. A. SPALDING, *op. cit.*, p. 43.

34. M. LELEU, *op. cit.*, p. 9.

35. G. GUSDORF, *La Découverte de soi*, Paris, 1948, p. 41.

36. M. CHAPELAN, *Anthologie du journal intime*, Paris, 1947, p. 10.

37. M. CHAPELAN, *op. cit.*, p. 10.

38. H. GOUHIER, « Autobiographie et Philosophie, le journal de Maine de Biran », dans *Formen der Selbstdarstellung. Analekten zu einer Geschichte der literarischen Selbstportraits*, p. 96.

39. *Ibid.*, p. 96.

d'entre eux. Il sera intéressant de déterminer dans quelle mesure on peut déceler un début d'introspection, une psychologie restreinte, une manifestation embryonnaire du journal intime à l'état pur, dans ces journaux religieux aussi bien que dans les plus personnels des journaux-témoignages.

Cette dernière catégorie est si vaste qu'il nous a paru opportun d'opérer un certain classement, une certaine sélection des journaux-témoignages. Les plus impersonnels, les moins révélateurs d'entre eux, journaux purement politiques ou historiques, n'ont du journal que la forme et n'en méritent même pas le nom. Ils s'intitulent parfois, non plus *diary*, mais *journal* ou *diurnall*, et sont essentiellement des annales qui requièrent de leur auteur une certaine compréhension des événements de l'époque. Le *Journal of Parliamentary Proceedings* de sir Simonds d'Ewes [40], compte rendu des activités du Parlement de 1640 à 1642 et les journaux parlementaires d'Edward Montague [41], s'étendant avec des lacunes de 1604 à 1641, ne sont pas des « journaux », au sens où nous l'entendons. Il en est de même pour le *Diurnall* de Thomas Rugge, plus exactement intitulé par lui-même *Politicus Redivivus or a Collection of the Most Materiall Occurrences and Transactions in Publick Affaires since Anno Domini 1659 untill March 28, 1672, Serving as an Annuall Diurnall for Future Satisfaction and Information* [42]. Ce « journal » a pour seule mission d'informer et notre auteur cite, en exergue, ces mots de Pline : *Est natura hominum novitatis avida*.

Le but poursuivi par Rugge est nettement didactique, car s'il relate quotidiennement les faits politiques marquants, pour son propre plaisir, « for my owne self-satisfaction » dira-t-il dans son introduction, il le fait également, afin que « les siècles à venir puissent apprendre la constance, en lisant le récit de ces révolutions qui depuis si longtemps bouleversent nos nations [43] ». Tel sera également le but, à la fin du XVII^e siècle, de Narcissus Luttrell, qui intitulera son journal *A Brief Historical Relation of State Affairs from September 1678 to Aprill 1714*. Tous deux font œuvre d'historien. De tels écrits ne nous semblent pas mériter le nom de journal, c'est pourquoi ils ont été, par nous, délibérément écartés de notre étude.

Nous serions aussi tentée de placer sur le même plan, bien qu'ils puissent être de nature moins impersonnelle, les journaux de voyage et les journaux de guerre, tenus pendant un laps de temps relativement bref et de manière fort épisodique.

Les journaux de voyage sont pratique courante en Angleterre, dès 1600. Les lointaines expéditions en mer à la recherche de terres inconnues se développent. Les jeunes gens de bonne famille font de longs séjours à l'étranger — le « Grand Tour » du continent est à la mode — et, suivant le conseil de Bacon qui, dans son essai « Des Voyages », les incite à tenir leur journal [44], ils observent et notent journellement ce qui les a frappés, au cours de leurs pérégrinations. Mais ces descriptions de villes, de lacs, d'églises, de monastères, d'universités, de bibliothèques, de fortifications ou de ruines, d'antiques demeures ou de jardins somptueux manquent très souvent d'originalité, de talent et, malgré les exceptions, nous rappellent par trop les pages froides et impersonnelles d'un guide touristique. Tout, en effet, y est vu de l'extérieur.

40. *The Journal of Sir Simonds d'Ewes* (Nov. 1640 - March 1641), ed. Wallace Notestein, New Haven, 1923; (Oct. 1641 - Jan. 1642), ed. Willson Havelock Coates, New Haven, 1942.

41. Edward MONTAGUE, *Parliamentary diaries*, H.M.C. Buccleuch MSS, 111 (1926), p. 78-413.

42. *The Diurnall of Thomas Rugge, Politicus Redivivus or a Collection of the Most Materiall Occurrences and Transactions in Publick Affaires since Anno Domini 1659 untill March 28, 1672, Serving as an Annuall Diurnall for Future Satisfaction and Information, Together with a Table Prefixed, Alphabetically compiled, Expressing of and Directing to the Most Remarkable Passages therein contained* : ed. William Sachse, London Offices of the Royal Historical Society, 1961.

43. *Ibid.*, introd. p. i.

44. BACON, *Essays*, ed. S. H. Reynolds, Oxford, 1890, t. XVIII, p. 125-126.

Les journaux de guerre sont également nombreux. Pendant la première guerre des évêques en 1639, le roi Charles I^{er}, au cours de l'expédition qui lui fit traverser York, Durham et le Northumberland, emmena dans sa suite John Aston, d'Aston dans le Cheshire. Le journal [45] de ce dernier, tenu pendant ce bref épisode de l'histoire d'Angleterre, ne couvre que quelques mois, puisqu'il débute le 1^{er} avril et se termine le 29 juin; il est cependant d'un intérêt historique indéniable, car il nous offre les observations d'un témoin oculaire qui accompagna le roi dans cette campagne. Les mouvements de l'armée, les allées et venues de Charles I^{er} nous sont rapportés avec une grande fidélité, mais ce récit ne nous laisse rien deviner de son auteur, que seules des circonstances exceptionnelles ont poussé à faire quotidiennement le bilan de la journée. Le journal s'interrompt, ou plutôt s'achève, avec la fin des hostilités.

La guerre civile sera particulièrement favorable au développement des journaux de guerre et il serait incontestablement intéressant pour un historien de comparer les versions de la guerre civile que peuvent nous donner les « cavaliers », spécialement nombreux à tenir un journal tandis qu'ils servaient dans l'armée royale, et les puritains, partisans de Cromwell, qui considéraient les soldats ennemis comme des émissaires du diable.

Mais ceux qui ne tiennent un journal qu'à l'occasion d'un voyage ou d'une guerre, ne sont pas d'authentiques diaristes, comme le dit Georges Gusdorf. « il ne s'agit ici que d'enregistrer l'exceptionnel. Le journal de voyage ou le carnet de route durent tout juste autant que la situation extraordinaire qui leur a donné naissance [46] ».

Diaristes par accident, diaristes d'occasion, ils ne nous offrent que trop souvent de longues descriptions ou énumérations qui ne nous touchent guère. Aussi, là encore, laisserons-nous de côté ces journaux qui, dans la majorité des cas, au XVII^e siècle, nous semblent être du ressort du géographe ou de l'historien.

Par ailleurs, il est aussi certains journaux insolites, uniques en leur genre et typiques de la période, qui échappent à toute classification. C'est le cas du pittoresque journal dans lequel Richard Sackville, Earl of Dorset, consigne journellement ou périodiquement les manquements de sa nombreuse domesticité ainsi que les amendes par lui infligées. Il est d'ailleurs difficile de résister à l'envie de citer quelques lignes de ce cahier [47] qu'il intitule :

<i>A Diary of Servants' Faults</i>	£	s.	d.
William Loe for running out of doors from morning till midnight without leave.....		2	
Richard Meadows for being absent when my Lord came home late and making a heedless excuse			6
Henry Mattock for not doing what he is bidden and 3d a day till he does from this day [48].....		1	

Il n'en reste pas moins impossible de parler ici d'un véritable journal. Et que dire des journaux d'obsédés, tels que ceux de William Dowsing [49] l'iconoclaste, et d'Edward Burghall [50] l'intransigent maître d'école puritain ? Dowsing, chargé par le parlement

45. « The Journal of John Aston », (1639) in *Six North Country Diaries, The Publications of the Surtees Society*, vol. CXVIII, Durham, 1916.

46. G. GUSDORF, *La Découverte de soi*, p. 40.

47. V. SACKVILLE-WEST dans *Knole and the Sackvilles*, London, 1922, cite des extraits de ce journal dont nous n'avons pu retrouver le manuscrit.

48. V. SACKVILLE-WEST, *op. cit.*, p. 113.

49. *The Journal of William Dowsing*, ed. C. H. T. White, Ipswich, 1885.

50. E. BURGHALL, « Diary 1628-1633 », in T. W. BARLOW, *Cheshire, its Historical and Literary Associations*, London, 1855.

de surveiller la démolition des « idoles » et autres objets impies dans les églises du Suffolk, de 1643 à 1644, relate chaque jour, avec une joie perverse, les destructions accomplies : vitraux brisés, statues et croix fracassées, inscriptions latines défigurées. Edward Burghall éprouve une semblable joie, lorsqu'il énumère quotidiennement, pendant cinq ans, avec une satisfaction non déguisée, les malheurs qui s'abattent sur ses contemporains, parce qu'ils ont enfreint la loi du Seigneur. Crimes horribles, nez arrachés, yeux crevés, épidémies dévastatrices, morts violentes sont pour lui la manifestation tangible de la providence divine qui intervient dans les affaires d'un monde dépravé et voué à la perdition, s'il ne se repent sur l'heure.

Sans doute ces journaux ne répondent-ils pas exactement à la définition du vrai journal, mais, à la différence de ceux précédemment cités, ils ne sont pas totalement impersonnels, sont tenus de façon régulière et nous apportent un témoignage précieux, aussi avons-nous pensé pouvoir les inclure dans notre étude.

Ayant ainsi écarté les journaux historiques ou politiques s'apparentant aux annales, de même que les journaux de bord, de voyage ou de guerre qui sont le fruit de circonstances exceptionnelles, et laissé volontairement de côté les journaux impersonnels, les moins caractéristiques, qui ne correspondaient pas à notre définition du journal, nous avons cru pouvoir traduire le mot *diary* par journal privé, et du même coup intituler notre travail « Les journaux privés en Angleterre de 1600 à 1660 ». En effet, devant l'abondance des matériaux qui s'offraient à nous pour le XVII^e siècle, nous avons jugé préférable de restreindre notre champ d'étude, dans l'espace et dans le temps. Nous ne dépasserons pas les frontières de l'Angleterre et n'examinerons pas les journaux gallois, écossais et irlandais. De plus, notre enquête, s'arrêtant à la veille de la Restauration, ne couvrira que les soixante premières années du siècle, période particulièrement féconde et qui constitue une transition entre le monde de la Renaissance et le monde moderne.

En Angleterre, dès 1600, l'habitude de tenir un journal commence à se répandre et vers le milieu du siècle devient pratique courante. Il n'est besoin que de citer les œuvres d'Evelyn et surtout celles de Pepys, devenues de nos jours les classiques du genre, pour montrer à quel degré d'épanouissement le journal atteint. Or le nombre et la variété des Anglais qui écrivirent un journal au XVII^e siècle sont tels qu'ils ne laissent de poser des problèmes de méthode, délicats à trancher. Ces hommes et ces femmes sont d'origines et de tempéraments très divers, on compte parmi eux des grandes dames et des gentils-hommes, des courtisans, de nombreux propriétaires terriens, des hobereaux, des bourgeois, des pasteurs, des maîtres d'école, des hommes de loi, des amateurs d'antiquités, des astrologues, un quincaillier, mais aussi un haut dignitaire de l'Eglise, et sans doute la liste serait-elle plus étendue, si nous les connaissions tous. Le contenu de leur journal varie suivant leurs intérêts et leurs préoccupations du moment. Un seul trait les unit, le besoin qu'ils éprouvèrent, à un moment ou à un autre de leur existence, de raconter et aussi parfois de se raconter, besoin que Ponsonby, fort justement, appelle « the itch to record [51] ». Ces notes quotidiennes n'appartiennent pas à proprement parler au domaine de la littérature ou même de la philosophie, puisqu'elles ne constituent pas des œuvres et que, pour leurs auteurs, la préoccupation de l'écriture est pratiquement inexistante. Pour eux, pas de servitude littéraire, comme le dit Du Bos : « 14 avril 1927. Le journal est ma forme et il l'est, parce que ce n'est pas une forme du tout [52]. » Quelle place faut-il donc leur octroyer ? Ces journaux ne peuvent être considérés que comme des documents sur une époque particulièrement importante de la vie d'un

51. A. PONSONBY, *English Diaries*, p. 7.

52. Cité par M. LÉLUC, *op. cit.*, p. 255.

peuple, et aussi comme un témoignage sur ceux qui les ont tenus. C'est ainsi que nous nous proposons de les étudier [53].

Après avoir très brièvement retracé l'histoire du journal en Angleterre, ou du moins ses origines, nous demanderons à ces journaux d'éclairer les principaux moments de la vie des Anglais dans la première moitié du XVII^e siècle, leur culture, leur travail, leurs coutumes, leur respect des traditions, leurs préoccupations quotidiennes et aussi les aspects les plus attristants de leur existence, les vices, les superstitions, les querelles, les luttes, sans oublier le réconfort et le tourment que leur apportent leurs croyances religieuses.

En effet, les journaux anciens occupent une position privilégiée par la contribution qu'ils apportent à l'histoire d'une époque, par la valeur du témoignage qu'ils nous présentent. Ils sont authentiquement de leur temps, et nous offrent une connaissance « minutieuse, réelle, vive, amusante ou pathétique [54] », infiniment plus riche que celle que nous fournissent les livres d'histoire. John Manningham, dans son journal [55], nous donne l'unique récit détaillé que nous ayons des derniers jours de la reine Elizabeth et de l'avènement de Jacques I^{er}, il nous relate même une anecdote, contestée d'ailleurs par certains, sur Shakespeare et Burbage, qu'il semble être le seul à avoir mentionnée [56].

Ces journaux ajoutent à notre connaissance directe de l'époque une foule de renseignements précieux que nous ne pouvons négliger et qui, selon le cas, viennent confirmer ou infirmer les opinions des historiens et des sociologues. Ils nous permettent de mieux reconstituer le passé, de saisir plus clairement le déroulement des événements, de composer un tableau un peu plus complet d'une période que nous ne connaissons que superficiellement, car toutes les préoccupations du siècle y sont présentes.

En examinant de près ces documents anciens et authentiques, nous voudrions lire par-delà les pages jaunies, distinguer sous les phrases griffonnées l'état d'esprit dans lequel tel ou tel journal a été rédigé, car, derrière le document, il y a l'homme, et l'on ne peut étudier le document comme s'il était seul, car il n'est que « l'indice de l'être entier et vivant [57] ». Sous l'homme extérieur se cache l'homme intérieur, et le premier ne fait que manifester le second. Il arrive que ces hommes et ces femmes, tout en décrivant la vie qu'ils mènent, les conditions dans lesquelles ils vivent, se dépeignent eux-mêmes dans leurs journaux, la plupart du temps inconsciemment. A l'inverse des intimistes des XIX^e et XX^e siècles, les diaristes du XVII^e siècle, nous l'avons vu, n'éprouvent que rarement l'envie de mettre à nu leur âme, par le truchement de l'analyse et de la révélation de soi (sauf dans le cas des journaux religieux, qui feront l'objet d'une étude particulière); pour eux, point de tourment de l'être, mais le récit détaillé de leurs occupations journalières nous offre un portrait souvent plus véridique que le fruit d'une auto-auscultation par trop consciente. Les notations les plus anodines, les plus inconscientes sont parfois plus révélatrices que la plus consciente des analyses. Nous sommes certes loin d'un Montaigne, mais on peut déjà peut-être parler d'une psychologie restreinte et c'est celle-ci que nous voudrions tenter d'examiner et de définir.

Deux méthodes s'offraient à nous pour examiner cette masse de documents : procéder soit à « des coupes transversales », soit à une « enquête longitudinale », pour

53. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. XXI.

54. E. HENRIOT, *La manie du journal intime et le roman autobiographique*, Monaco, 1924, p. 10.

55. *The Diary of John Manningham*, ed. J. Bruce, *Cam. Soc.*, XVII, 1st ser., London, 1868.

56. *Ibid.*, p. 39 : « 13 March 1601... Upon a tyme, when Birbidge played Richard III there was a citizen grone so farr in liking with him that before shee went from the play, shee appointed him to come that night unto her, by the name of Richard the Third. Shakespeare overhearing their conclusion went before, was intertained and at his game ere Burbidge came. Then message being brought that Richard the Third was at the door, Shakespeare caused returne to be made William the Conqueror was before Richard the Third. Shakespeare's name William ».

57. H. TAINE, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, 1891, t. I, p. XI.

reprendre la terminologie d'Alain Girard [58]. C'est-à-dire, dans le premier cas, déterminer un certain nombre de thèmes caractéristiques, tels que la vie familiale, l'éducation, la religion, les superstitions pour n'en citer que quelques-uns et voir de quelle façon les journaux éclairaient ces thèmes; dans le second cas, étudier chaque diariste successivement et voir comment des préoccupations et des notations, révélatrices tant de l'époque que de sa personnalité, apparaissaient dans le journal. Ces deux méthodes présentaient des avantages et aussi des inconvénients. La seconde méthode, utilisée uniformément d'un bout à l'autre de notre étude, risquait d'entraîner de fréquentes et fâcheuses redites d'un diariste à l'autre, et par là, d'engendrer la monotonie. En outre, certains journaux ne présentent qu'un intérêt mineur et ne méritent pas qu'un chapitre entier soit consacré à chacun d'entre eux. Ceci serait, il faut l'avouer, matériellement impossible, tant est élevé le nombre des journaux privés tenus à l'époque qui nous concerne (nous en avons dénombré plus de soixante-dix, à l'exclusion des journaux militaires et des journaux de voyage). La première méthode, en mettant l'accent sur les thèmes et non plus sur les individus, risquait de nous masquer la physionomie particulière de certains journaux et de leurs auteurs qui se distinguent nettement de la masse des autres diaristes, par leur sens de l'observation tant externe qu'interne. Nous n'avons rejeté entièrement ni l'une ni l'autre de ces méthodes, et avons essayé d'aboutir à un compromis qui nous semblât plus satisfaisant, en les conciliant.

Lorsque nous demanderons aux journaux d'éclairer les principales facettes de la vie en Angleterre du début du siècle à la Restauration, nous utiliserons la première méthode, afin de broser un vaste tableau dont nous essaierons de dégager les qualités distinctives. Ce ne sera là qu'un aspect de notre travail, auquel nous donnerons pour titre : « Témoins de leur temps ».

Nous apprécierons ensuite la valeur humaine de ces écrits et verrons la lumière qu'ils projettent sur leurs auteurs. Pour ce faire, nous utiliserons la seconde méthode, en étudiant un certain nombre de diaristes choisis parmi les plus représentatifs et qui ébauchent timidement, et pour la plupart inconsciemment, leur portrait psychologique ou moral. A travers le miroir du journal, nous tenterons de reconstituer, bien qu'imparfaitement, la personne. Cette seconde partie s'intitulera : « Témoins d'eux-mêmes ».

Nous nous attacherons aussi à souligner l'évolution d'un genre qui, au cours du XVIII^e siècle, semble avoir, lentement mais sûrement, progressé vers une certaine intériorité, une certaine intimité même. Enfin, en conclusion, nous voudrions dégager le rôle du journal à cette époque, et montrer comment il mène à l'autobiographie. L'ordonnance de cette étude s'explique par le choix de la méthode adoptée.

LES JOURNAUX ET LEURS AUTEURS

« Time which antiquates Antiquities, and hath an art to make dust
of all things, hath yet spared these *minor* Monuments. »

(Sir Thomas BROWNE, *Hydriotaphia*, Chap. V.)

LES ORIGINES DU JOURNAL

CHRONOLOGIE — INFLUENCES

Il serait illusoire de penser pouvoir mener à bien une enquête exhaustive, dans le domaine des journaux privés, puisque nous ignorons, et ignorerons sans doute toujours, le nom d'un grand nombre de ceux qui ont tenu un journal, il y a trois, quatre ou cinq siècles. En outre, il n'existe pas à vrai dire d'histoire du journal, puisque, à de rares exceptions près, aucun journal ne fut publié en Angleterre avant le ^{xix}^e siècle et qu'en conséquence, il n'y eut ni écoles, ni exemples à imiter, ni rapports de filiation, à l'époque qui nous intéresse; tout au plus peut-on parler de chronologie, susceptible d'être modifiée, au fur et à mesure que les recherches entreprises dans ce domaine viendront allonger la liste des journaux exhumés au cours des cent cinquante dernières années. La découverte, en 1955, de l'autobiographie de Thomas Whythorne [1], gentilhomme et musicien anglais, écrite aux environs de 1576, a infirmé les théories des critiques littéraires, selon lesquels les récits autobiographiques n'auraient fait leur apparition en Angleterre qu'au ^{xviii}^e siècle [2] et a, par la même occasion, ajouté un nouveau et premier chapitre à l'histoire de l'autobiographie dans ce pays. Il pourrait en être de même pour le journal, aussi en sommes-nous réduits à formuler des hypothèses. Nous tenterons surtout de dégager les principales caractéristiques des journaux antérieurs à 1600 — après les avoir situés par rapport aux autres journaux européens — et de noter les étapes parcourues ainsi que les influences qui sont à l'origine de l'éclosion du journal en Angleterre, au ^{xvii}^e siècle.

Une évolution d'ensemble dans le domaine du journal se produit en Europe occidentale avant 1600, accompagnée partout des mêmes manifestations. Les journaux de voyage et les journaux-chroniques (compilations ou chroniques quotidiennes) sont les premiers et les plus nombreux, puis les chroniques familiales se répandent, et enfin les journaux privés font une timide apparition. Seules, les dates varient selon les pays et témoignent d'un développement plus ou moins rapide.

L'Italie, la première, donne le ton; aux documents d'archives viennent s'ajouter, dès le ^{xiv}^e siècle, « les diarii, ces précieux registres où des contemporains de toute condition,

1. Le manuscrit se trouve à la Bodleian Library, MS. Eng. Misc. C33 f. 26 et a fait l'objet d'une importante communication de J. M. Osborn qui l'a découvert en 1955. Cf. J. M. OSBORN, *The Beginning of Autobiography in England*, William Andrews Clark. Memorial Library, Univ. of California, Los Angeles, 1959.

2. Cf. D.A. STAUFFER, *English Biography before 1700*, Cambridge, Mass., 1930, p. 214.

notent plus ou moins exactement, au jour le jour, les faits petits ou grands qui viennent à leur connaissance [3]. Les journaux-chroniques frappent tant par leur nombre que par leurs proportions, certains sont, presque entièrement, de pures compilations, d'autres de véritables journaux, rédigés au jour le jour, ou du moins à une date proche de l'événement, par d'authentiques témoins oculaires. Un Florentin anonyme retrace les grandes heures de l'histoire de sa ville, de 1358 à 1389. Ce *Diario di Anonimo Fiorentino* [4] a souvent été comparé au *Diario Ferrarese* [5], qui embrasse tout le siècle suivant, mais ce dernier attribué à Francesco da Fiesso est davantage l'œuvre d'un rhapsode. Tout au long du xv^e siècle, les journaux-chroniques ne cessent de se multiplier. Les *res romanae* prennent une importance grandissante; Stefano Infessura [6] devient le chroniqueur de la ville éternelle, tandis qu'un prêtre strasbourgeois, Johann Burckard [7], maître de cérémonies à la cour du pape Alexandre VI, nous donne, à la même époque, des descriptions vivantes des principaux événements qui se produisent à Rome. Ces journaux prennent parfois des proportions démesurées, le plus volumineux d'entre eux est incontestablement celui du notaire public, Marin Sanudo [8]. Assez terne, il faut l'avouer, il comprend huit cent cinquante manuscrits, couvre quelque quarante mille pages et constitue une chronique-fleuve de la vie à Venise, dans l'entourage des doges, de 1496 à 1533; Sanudo a tant accumulé de documents qu'il semble submergé sous leur masse. Cette même abondance de détails caractérise le journal de bord, tenu de 1492 à 1493, par Christophe Colomb [9], que la tradition fait naître à Gênes, et qui nous peint un tableau enchanteur de Cuba et de Haïti.

Plus personnels sont les journaux d'artiste rédigés par Maso di Bartolomo [10] et Luca Landucci [11], respectivement de 1447 à 1453 et de 1480 à 1518, et qui nous apportent un précieux témoignage sur la vie et la culture italiennes. Dès la fin du xv^e siècle, les *Ephémérides* du futur cardinal Aléandre (Girolamo Aléandro le jeune) prennent l'allure d'un journal privé que caractérise la minutie des notations horaires [12], parfois suivies de prédictions astrologiques; de telles préoccupations, nous le verrons, ne sont pas une exception, au xvi^e siècle. Quant au journal tenu par Jacopo da Pontormo [13], de 1554 à 1556, alors qu'il peignait l'autel de l'église San Lorenzo à Florence, c'est un véritable journal privé, le ton en est naturel, voire familier, et les notations surprennent parfois, détails professionnels et détails culinaires y voisinent curieusement, et les menus quotidiens tiennent souvent une place importante.

Comme l'Italie, les pays de langue allemande sont riches en écrits rédigés par des hommes qui observent la société et le monde extérieur. L'Allemagne, bien avant 1600, devient une terre d'élection pour le journal; les guerres nombreuses, les bouleversements de tous ordres, les luttes religieuses font de l'individu un témoin et l'incitent à noter pour lui-même et les siens, les événements dont il est le spectateur. Magdalena

3. H. HAUSER, *Sources de l'Histoire de France*, t. I, p. 10.

4. *Diario di Anonimo Fiorentino*, 1358-1389. Cf. G. HÖCKE, *Das Europäische Tagebuch*, p. 50-51.

5. *Diario Ferrarese*, *Raccolta degli Storici Italiani*, Bologne, 1933.

6. S. INFESSURA, *Diarium Rerum Romanorum Suorum Temporum*, Rome, 1890.

7. BURCKARTUS, *Liber notarum ab anno 1483 usque ad annum 1506*, Bologne, 1906. Cf. G. HÖCKE, *op. cit.*, p. 51.

8. M. SANUDO, *Diarii*, 1496-1533, 58 vol., Venise, 1879-1903. Cf. G. HÖCKE, *op. cit.*, p. 51.

9. Christoforo COLOMBO, *Giornali di Bordo*, 1492-1493, Milan, 1892.

10. Maso di BARTOLOMEO, *Diario*, 1447-1453, in *Letteratura Artistica*, Florence, 1956.

11. Luca di LANDUCCI, *Diario Fiorentino*, Florence, 1883.

12. J. ALEANDRE, *Ephémérides*, éd. par H. Omont, Paris, 1895. p. 39 : « 1479, 24 Mai... hora v matutina more horologii Galliae et Germaniae licet in horologio Basiliensi hora fuerit 6 matutina hora diei 23... ».

13. *Diario di Jacopo da Pontormo*, 1554-1556, éd. par Emilio CECCHI, Florence, 1956.

Buchholz [14], dans son étude consacrée aux débuts du journal allemand, mentionne sept journaux pour la période antérieure à 1500, vingt-sept journaux pour le ^{xvi}^e siècle et quarante-deux pour le ^{xvii}^e.

Les journaux-chroniques, plus tardifs mais aussi nombreux qu'en Italie, sont de fidèles miroirs de la vie économique, politique et religieuse aussi bien que de la vie privée, dans de grandes villes telles que Coblenz, Rostock, Regensburg ou Vienne [15]. Ils marquent une première étape dans le développement du journal qui connaîtra son plein épanouissement en Allemagne, au ^{xviii}^e siècle. Dès le milieu du ^{xv}^e siècle, les chroniques familiales connaissent une grande vogue. Après avoir établi leur arbre généalogique, les chefs de famille décident d'ajouter de génération en génération les événements les plus importants de leur vie familiale : les naissances, les mariages, les décès et aussi les distinctions reçues.

Aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, les voyages se multiplient. De riches marchands, tels Philippe Orth [16] et Samuel Kiechel [17], se rendent en Italie et consignent, jour après jour, d'une plume appliquée, impressions et découvertes. De nombreux journaux sont tenus à l'occasion de pèlerinages en Terre Sainte [18], les pèlerins traversent l'Italie et leurs récits, comme ceux des marchands, témoignent d'un vif intérêt pour l'antiquité romaine. En 1521, Albrecht Dürer tient un journal circonstancié de son voyage en Flandre [19], et aux nombreux détails qu'il donne se mêlent des éléments nettement autobiographiques : le grand artiste donne libre cours à son chagrin et ses regrets, après l'excommunication de Luther et sa comparution devant la diète de Worms [20]. Le journal prend une tournure personnelle.

Cent ans avant John Dee, de 1477 à 1494, un médecin viennois, Hans Tichtl [21] tient un journal à la fois professionnel et privé, dans lequel se côtoient des considérations propres à sa profession et des notations relatives aux événements de l'époque aussi bien qu'à sa vie personnelle. Au ^{xvi}^e siècle, la quotidienneté du journal devient un fait acquis. Martin Crusius [22], professeur d'humanités classiques à Tübingen, dans le journal qu'il rédige en trois langues, allemand, latin et grec, et où éclatent la joie de vivre et l'orgueil du savoir, si caractéristiques de la Renaissance, insiste sur la quotidienneté de ses notations et inscrit en première page : « Martino Crusio, Tybigensi Professore annotata quotidie : de rebus germanicis graecis et aliarum gentium et de rebus privatis ».

En France, la moisson est moins ample. S'il est vrai, comme le dit Henri Hauser, qu'avec le ^{xvi}^e siècle commence « l'âge d'or des mémoires [23] », l'on ne saurait parler pour autant d'un âge d'or du journal, à une époque où bien peu d'œuvres méritent vraiment ce titre. Bon nombre de textes qui ont l'apparence de journaux, ne sont que des fragments de mémoires ou des notes autobiographiques, comme le *Journal de*

14. M. BUCHHOLZ, *Die Anfänge der deutschen Tagebuchschreibung*, Diss. Königsberg, 1942.

15. Cf. G. HÖCKE, *op. cit.*, p. 56.

16. P. ORTH, « Spazierreise nach Rom », 1574, in *Württ. Vjh. f. Landesgesch.*, Nr. 27, 1918, p. 61-82.

17. S. KIECHEL, *Reisetagebuch*, 1585-1589, éd. par D. Hassler in *Bibliothek des liter. Vereins in Stuttgart*, 1866, vol. LXXXVI.

18. Citons en particulier : Hans TUCHER, *Reisebericht* (1479-1480), publié en 1482 à Nuremberg, deux ans après son retour. *Deutsche Pilgerreisen nach dem Heiligen Lande*, Berlin, 1880, fournirait bien d'autres noms.

19. A. DÜRER, *Tagebuch über meine niederländische Reise*, 1520-1521, Leipzig, 1884.

20. Cf. Theodor KLAIBER, *Die Deutsche Selbstbiographie*, Stuttgart, 1921, p. 21.

21. Cf. Th. KLAIBER, *op. cit.*, p. 303.

22. Martinus CRUSIUS, *Diarium* (1596-1597), Tübingen, 1927.

23. H. HAUSER, *Sources de l'Histoire de France*, t. II, p. 7.

Louise de Savoie [24] ou bien encore de pures compilations. La chronique anonyme des règnes de Charles VI et de Charles VII, plus généralement connue sous le nom de *Journal d'un Bourgeois de Paris (1405-1449)* [25], a été rédigée année par année, au mépris de tout ordre chronologique. Il en est de même pour le *Journal d'un Bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er} (1515-1536)* [26], bien que son auteur se dise témoin oculaire, il présente tous les caractères d'une compilation, plutôt que d'un diaire.

Citons cependant trois œuvres qui offrent l'aspect d'un authentique diaire. *Le Journal de Jean Barillon* [27], composé de 1515 à 1521, et vraisemblablement tenu au jour le jour, ou du moins assez près des événements, est l'œuvre d'un esprit consciencieux, qui s'est laissé quelque peu submerger par les nombreux documents accumulés. Riche en détails précis sur les faits politiques et militaires, il ne nous renseigne guère sur les mœurs de l'époque. *Le Livre de Raison de Nicolas Versoris* [28] couvre les années 1519 à 1530; l'avocat au Parlement de Paris y note les mariages et les décès, nous entretient des principaux événements de l'époque, décrit fidèlement les processions et s'abstient de se nommer où que ce soit dans son journal. C'est seulement lorsqu'il parle de ses frères et sœurs qu'il se désigne lui-même. Son témoignage est intéressant, dans la mesure où il nous permet de nous faire une idée des opinions et sentiments d'une catégorie importante de la bourgeoisie parisienne, mais l'ensemble reste terne. Quant à Pierre Driart [29], s'il mentionne dans son journal les bruits recueillis, il semble que les variations atmosphériques, l'« habundance des eaux », « les grosses gellées », ou l'apparition d'une comète le frappent tout autant que les grands événements politiques.

Les journaux de Pierre de l'Estoile [30] leur sont nettement supérieurs. L'auteur ne répugne pas à parler de sa vie privée, tout en tenant un registre exact des nouvelles du jour. « Il rapporte ce qu'il voit avec autant d'exactitude que ce qu'il peut observer à son propre sujet... Il note les faits comme il collectionne les livres rares... Il mêle à tout ce ramas des réflexions personnelles et il tire des conclusions morales et religieuses des événements [31] ». Mais peut-on réellement parler ici de journal? Pierre de l'Estoile lui-même parle tantôt de mémoires, tantôt de journaux ou registres. Il semble que le texte qu'il nous offre soit une édition revue et corrigée de ses notes quotidiennes.

De cette masse d'écrits documentaires se distingue le journal de Casaubon [32], né à Genève de parents français. Écrit en un latin aisé, véritable miroir de la culture de son temps, c'est, comme le dit Sainte-Beuve, « un journal tout intime, écrit par un savant pieux, qui vit dans l'étude et dans la continuelle présence de Dieu, qui s'interroge à chaque heure sur toutes ses actions, sur ses sentiments les plus secrets, et qui se confesse à vrai dire, mêlant à tout, à ses traverses de fortune, à ses joies et à ses tribulations

24. *Journal de Louise de Savoie*, in *Collection complète des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, t. XVI, Paris, 1820, p. 389-408.

25. *Journal d'un Bourgeois de Paris (1405-1449)*, éd. par J. Tuetey, *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*, t. III, 1881.

26. *Journal d'un Bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er} (1515-1536)*, n^o éd. par V. L. Bourilly, Paris, 1910.

27. *Journal de Jean Barillon, secrétaire du chancelier Duprat (1515-1521)*, publ. par P. de Vaissière, 2 vol., Paris, 1897-1899.

28. « Livre de Raison de Me Nicolas Versoris, avocat au Parlement de Paris (1519-1530) », publ. par G. Fagniez dans les *Mémoires de la société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France*, t. XII, 1885.

29. « Chronique parisienne de Pierre Driart, chambrier de Saint-Victor (1522-1535) », publ. par P. Tournon dans les *Mémoires de la société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France*, t. XXII, 1895.

30. P. de l'ESTOILE, *Journal pour le règne de Henri III (1574-1589)*, éd. par L. R. Lefèvre, Paris, 1943, et *Journal de Henry IV (1598-1602)*, éd. par E. Halphen, Paris, 1862.

31. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 10.

32. *Ephemerides Isaaci Casauboni (1597-1614)*, ed. John Russell, 2 vol., Oxford, 1850.

domestiques, comme à ses éruditons profanes, la pensée chrétienne la plus vigilante et la prière » [33]. Voici en quels termes il allie culture classique et piété profonde : « 12 avril 1597... O grand philosophe (s'écria-t-il en s'adressant à Sénèque), je suis bien de ton avis et je te prendrai plutôt pour conseil que ces miens amis, gens d'ailleurs de vertu et de prudence qui m'engagent à changer de genre de vie et à embrasser si tard la profession d'enseigner le Droit. Je conviens que j'y gagnerais pour mes affaires domestiques et encore plus du côté de la réputation... Mais que me fait à moi le bruit du vulgaire? et en ce qui est de mes enfants si chers, Celui-là en aura soin qui a veillé sur moi jusqu'ici [34] »... Casaubon occupe, dans le domaine du journal, une place unique au xvi^e siècle, une place de choix qu'il pourrait peut-être partager avec saint Ignace de Loyola, qui a fait de son journal spirituel [35] le dépositaire des grâces reçues pendant la messe durant ses méditations, au cours de l'année 1544 : « 5 février 1544. Avant, pendant et après la messe, dévotion intense; larmes au point d'en avoir mal aux yeux [36] ». L'écriture intime est née.

Le journal fait une apparition plus tardive en Angleterre que sur le continent, en effet il ne semble pas que des journaux aient été rédigés en Angleterre avant le xv^e siècle, et il faudra attendre le siècle suivant, pour que l'élément personnel fasse son apparition. Afin qu'il soit plus aisé de suivre le développement du journal anglais avant 1600, le présent tableau indique les noms des premiers diaristes, leurs dates chaque fois qu'elles sont connues, l'époque à laquelle leurs journaux furent écrits ainsi que la date de leur publication.

Auteur	Dates	Journal	Éditions
Anonyme.	Contemporain de Thomas Beckington 1390-1465	Journal diplomatique juin 1442-janvier 1443	<i>Journal of One of the Suite of Thomas Beckington</i> , ed. N.H. Nicolas. London. 1828.
Machado Roger. Clarenceux. King of Arms.	Mourut en 1511 (?)	Journaux diplomatiques 1489-1490	<i>Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores</i> , vol. X. London. 1858.
Guyllforde. Sir Richarde. Master of Ordnance.	1455-1507	Journal de voyage avril 1506-février 1507	<i>The Pylgrymage of Sir Ri- charde Guyllforde</i> , <i>Cam. Soc.</i> 1851. 1st S. (45). Pre- mière édition. Pynson. 1511.
Torkington. Sir Richard.	—	Journal de voyage mars 1516-avril 1517	<i>Ye Oldest Diarie of Englysshe Travell</i> , ed. W.J. Loftie. London. 1884.
Wriothesley. Sir Charles Windsor Herald.	1508-1561	Journal-chronique 1533-1559 (chronique de 1485 à 1533)	<i>A Chronicle of England du- ring the Reigns of the Tudors</i> , ed. W.D. Hamil- ton, vol. I. 1875. <i>Cam. Soc.</i> 2nd S. XI. vol. II. 1877. <i>Cam. Soc.</i> 2nd S. XX.
Anonyme. intendant.	—	Journal militaire juillet-août 1544	<i>English Historical Review</i> , vol. XVI (1901). p. 503- 507.

33. SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, vol. XIV, Paris, 1877, p. 385.

34. Passage cité et traduit par Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 390-391. L'original, en latin, se trouve à la page 13 du *Journal* de Casaubon. vol. I.

35. Ignace de LOYOLA, « Diario Espiritual », *Obras Completas de San Ignacio de Loyola*, Madrid, 1952.

36. Passage cité et traduit par M. Leleu, *op. cit.*, p. 303.

Auteur	Dates	Journal	Éditions
Edward VI, Roi d'Angleterre.	1537-1552	Journal 1549-1552	<i>Literary Remains of Edward VI</i> , ed. J.G. Nichols. London. 1857. <i>Clarendon Historical Reprints</i> . 1884.
Machyn Henry, citoyen de Londres.	c. 1496-c. 1563	Journal-chronique 1550-1563	<i>The Diary of Henry Machyn</i> , ed. J.G. Nichols. <i>Cam. Soc.</i> , 1848. 1st S. (42).
Young, Sir Peter.	1544-1628	Journal familial octobre 1564- décembre 1608	Thomas Smith. <i>Vitae Illustrissi morum et Illustrium Virorum</i> . London. 1708.
Walsingham, Sir Francis, homme d'État.	1530 (?) -1590	Journal politique et journal de voyage décembre 1570-1583	<i>Camden Miscellany VI</i> (1871).
Dee John, astrologue.	1527-1608	Journal privé 1577-1601	<i>The Private Diary of John Dee</i> , ed. J.O. Halliwell. <i>Cam. Soc.</i> , 1842. 1st S. (19).
Anonyme, prisonnier.	—	Journal de prisonnier juin 1580-juin 1585	John Bayley. <i>The History and Antiquities of the Tower of London</i> . London. 1821. vol. II. app. lxxii-lxxxii.
Madox Richard, universitaire.	—	Diarium Oxon. essentiellement journal de voyage. 1502	B.M. MS. Cotton App. XLVII.
Rogers, The Reverend Richard.	1551-1618	Journal religieux 1587-1589	<i>Two Elizabethan Puritan Diaries</i> , ed. M.M. Knappen. Chicago. 1933.
Anonyme.	—	Journal militaire septembre-octobre 1588	<i>Historical Manuscripts Commission</i> , Earl of Lancaster's MSS. London. 1907. p. 201-214.
Lambarde William, Antiquary.	1536-1601	Journal familial 1589-1601	<i>The Diary of the Lambarde Family</i> . 1869. Édition privée.
Coningsby, Sir Thomas, soldat.	Mourut en 1625	Journal militaire août-décembre 1591	<i>Camden Miscellany</i> , I (1847)
Ward, Dr. Samuel.	1572-1616	Journal religieux 1595-1599, 1601, 1621, 1625-1629	<i>Two Elizabethan Puritan Diaries</i> , ed. M.M. Knappen. Chicago. 1933.
Dallam Thomas, facteur d'orgues.	—	Journal de voyage février 1598-avril 1599	<i>The Antiquary</i> , XVIII (1888). p. 5-10, 55-59.

Le premier journal qui nous ait été préservé est tenu de juin 1442 à janvier 1443 par un anonyme, familier de Thomas Becketon, futur évêque de Bath, qu'il accompagne en France, lorsque ce dernier fut chargé des négociations relatives au mariage d'Henri VI avec la fille du comte d'Armagnac. Ce diariste inconnu note chaque jour — et c'est là un fait nouveau — les démarches diverses accomplies et aussi les invitations reçues, les réjouissances auxquelles il est convié, et c'est à ces occasions, qu'il se glisse parfois, une petite note moins impersonnelle. Néanmoins, ce journal reste bref, froid,

laconique, tout comme les journaux diplomatiques rédigés en latin par Roger Machado, « Clarenceux King of Arms », qui relate les différentes activités de la mission anglaise envoyée en 1489 en Espagne et en 1490 en Bretagne.

En somme, au départ, la route est peu fréquentée; les très rares journaux du ^{xv}^e siècle qui nous soient parvenus ont été rédigés à l'occasion d'un voyage à l'étranger, pendant un bref laps de temps, et pour des raisons tout à fait exceptionnelles. Il en sera de même au début du ^{xvi}^e siècle, où les journaux de voyage deviennent plus courants. Les journaux de pèlerins font leur apparition, à l'occasion de pèlerinages en Terre Sainte. Sir Richarde Guylforde, maître de cérémonies, est près d'un an absent. D'avril 1506 à février 1507, il observe et note quotidiennement ce qui le frappe en chemin, décrit les sanctuaires visités, nous fait part de ses aventures. Détail intéressant, son journal sera publié — cas unique — de son vivant, dès 1511, par Pynson, l'un des tout premiers imprimeurs. Dix ans plus tard, en mars 1516, Sir Richard Torkington part de Rye en Sussex, pour se rendre à Jérusalem et regagne Cantorbéry en avril 1517, après s'être arrêté à Rome, sur le chemin du retour. Le journal qu'il a tenu à cette occasion ne contient que des notations éparées et brèves.

Seuls les nobles et les militaires (nous le verrons plus loin) semblent faire un compte rendu de leurs déplacements; pourtant Thomas Dallam, facteur d'orgues, se rend en Turquie [37] à la fin du siècle, pour remettre au Sultan le nouvel orgue que lui envoie la reine Elizabeth I^{re}, et pendant la durée du voyage, de février 1598 à avril 1599, il tient un journal qui nous fournit de nombreuses indications sur des pays for mal connus à l'époque, mais là encore, ces notes de voyage ne nous offrent guère de renseignements sur la personnalité de l'auteur. Ceci vaudrait également pour Richard Madox.

Le maigre journal de sir Francis Walsingham, homme d'état influent sous le règne d'Elizabeth, est lui aussi bien décevant. Appelé à de hautes fonctions, envoyé en France comme ambassadeur en décembre 1570 (date à laquelle le journal débute), afin de préparer le mariage de sa souveraine avec le duc d'Anjou, sir Francis aurait pu nous fournir de précieux renseignements, alors qu'il n'écrit ou plutôt qu'il ne dicte à son secrétaire qu'une ligne par jour. Il nous informe seulement des lettres qu'il a envoyées et des déplacements qu'il effectue [38]. Les événements importants sont mentionnés sans qu'il nous soit fourni aucun détail. Ainsi, le dimanche 24 décembre 1570, il écrit : « Je suis allé à la Cour et me suis entretenu d'un sujet d'une extrême importance avec le comte de Leicester et le secrétaire d'Etat [39] ». Notre curiosité éveillée par ces mots est tout aussitôt déçue, car il ne nous laisse rien deviner. De sa vie privée nous ignorons tout, nous apprenons seulement qu'en octobre 1571 il a engagé un nouveau cocher [40], et qu'en novembre de la même année il s'est mis au régime [41]. Nous n'en saurons pas davantage.

Les journaux militaires se développent également au ^{xvi}^e siècle. Nous en connaissons quatre. Trois d'entre eux sont rédigés par des soldats anonymes, à l'occasion de l'expédition contre Calais de juillet à août 1544, pendant la défense de Bergen op Zoom à l'automne de 1588, ou lors du siège de Rouen de septembre à octobre 1591. Le quatrième, intitulé *A Journal of Cheife Things happened in our Journey from Deape the*

37. Ce voyage eut un grand retentissement. Thomas Crosfield en parle dans son journal, *The Diary of Thomas Crosfield*, ed. F. S. Boas, Oxford, 1935, p. 53.

38. Sir Francis Walsingham, *Diary, Camden Miscellany*, t. VI, 1871, p. 3 : « Januarie 1570. Monday 8. I departed from Abbeville and came to bed at Piquenel. Tuesday 9. I departed from Piquenel and came to bed at Amiens ».

39. *Ibid.*, p. 2 : « I went unto the Courte and had conference with my Lord of Lecestre and Mr. Secretarie about a matter of great importance ».

40. *Ibid.*, p. 11 : « Satterday 21. Entertaynment of a new cocher ».

41. *Ibid.*, p. 12 : « November 1571. Wednesday 15, I began my diet ».

13 of Auguste untill... est également le récit du siège de Rouen, que nous fait sir Thomas Coningsby. Ces journaux ont une caractéristique commune : leur brièveté. Ils ne couvrent que quelques mois, le temps d'une campagne militaire ou presque, s'apparentant sur ce point aux journaux de voyage. Comme la majorité des journaux de guerre, ils ne contiennent guère d'allusions ou références personnelles. Les opérations militaires sont les préoccupations essentielles de leurs auteurs qui veulent en conserver le souvenir, et peut-être en transmettre le récit à la postérité, ou tout au moins à un proche, comme c'est le cas pour Coningsby. S'adressant à l'ami auquel il confiera son journal, il écrit : « Je t'en prie, fais-en un usage discret, comme c'est ton habitude, car il n'y a qu'à toi que j'oserais écrire ainsi [42] ». Notons déjà que ce journal, plus tardif que les trois premiers — il est tenu à la fin du siècle — leur est nettement supérieur. Le style en est aisé, les descriptions parfois si détaillées et pleines de vie, que nous regrettons de ne connaître qu'un fragment du journal de Coningsby, qui ne semble pas en être à son coup d'essai.

Il est visiblement fier de la conduite de l'armée anglaise et se plaît à observer les réactions des Français, leur étonnement devant l'audace et la bravoure de ses compatriotes [43]. Pour la première fois, les notations du diariste nous permettent d'imaginer aussi les distractions des chefs militaires, les réceptions auxquelles il convie le lieutenant-gouverneur de Picardie et les dames du voisinage [44]. La danse et les jeux de balle sont prisés de tous [45]. Nous voyons même le roi et sa suite se divertir et participer à un concours de saut en hauteur dont le grand vainqueur sera le commandant en chef des armées anglaises [46]. Il arrive aussi que les réjouissances se terminent par des beuveries, et notre diariste se plaint d'avoir eu mal au crâne, deux jours durant [47]. Quelques remarques nous permettent, à l'occasion, d'entrevoir ses sentiments, ainsi il s'apitoie, lors d'une visite, sur le sort de deux ou trois nonnes de bonne famille, qui selon lui, à cause de leur état, perdent leur temps [48]. L'élément personnel fait ici une timide apparition, comme dans plusieurs des journaux tenus dans la seconde moitié du xvi^e siècle, où les détails deviennent généralement plus abondants et les notations plus précises.

Parmi ces documents il s'en trouve un qui mérite une place privilégiée, en raison de l'âge et de la qualité de son auteur, c'est le journal d'Edouard VI, cet enfant-roi qui mourut à l'âge de quinze ans. Certains doutes ont longtemps subsisté quant à son authenticité, mais il est maintenant prouvé [49] que c'est bien l'œuvre du jeune souverain qui avait à peine douze ans, lorsqu'il commença à le rédiger, donnant là une preuve de son extraordinaire érudition.

Précédé d'une introduction couvrant les années qui s'écoulèrent depuis sa naissance jusqu'à son accession au trône, introduction qui lui a été vraisemblablement dictée, tout au moins en partie, le véritable journal du roi commence en mars 1549. Les notations y sont fréquentes, très souvent quotidiennes. Une large place est accordée aux proclama-

42. Sir Thomas CONINGSBY, « A Journall of Cheife Things happened in our Journey from Deape... », *Camden Miscellany*, t. I, 1847, p. 65.

43. *Ibid.*, p. 42 : « Nov. 15, 1591... our forwardness doth make the French wonder to see ours of the best sorte eyther well mounted or placed in the head of the troupes of pykes, to aunswere all alarme and to make the proudest ronne... ».

44. *Ibid.*, p. 16-17 : « Aug. 19, 1591... ».

45. *Ibid.*, p. 30 : « Oct. 1591 the daie 22 we passed with playenge at tennis in the forenoone and at playenge at ballon in the afternoone... ».

46. *Ibid.*, p. 18 : « This eveninge being the 22 of Auguste (1591)... ».

47. *Ibid.*, p. 59-60 : « Dec. 9... ».

48. *Ibid.*, p. 54 : « 1591, Dec. 1... ».

49. Cf. A. PONSONBY, « English Diaries », p. 55 et I. DISRAËLI, *Curiosities of Literature*, vol. II, London, 1881, p. 207.

tions royales, aux procès et aux exécutions. Edouard VI éprouva-t-il, comme on le dit, de la compassion devant la souffrance ? nous n'en trouvons ici nulle trace. Lorsque Joan of Kent monte sur le bûcher [50], le 2 mai 1550, il mentionne le fait sans aucun commentaire. Bien qu'il relate les événements sans trahir son opinion, nous sommes frappés par la précision, l'exactitude de ce qu'il note, le sens aigu d'observation qu'il manifeste, par la curieuse maturité de ce souverain précoce, dont l'adhésion inconditionnelle au protestantisme [51] apparaît pleinement. Nous oublions que ces lignes ont été écrites par un très jeune enfant, et ce sont seulement les longues descriptions de joutes nautiques ou de combats d'ours, qui nous rappellent la jeunesse de l'auteur.

Le journal n'est pas encore un confident, mais il est déjà devenu habitude. Conscient de l'importance des événements auxquels il est directement mêlé, Edouard VI veut en garder la trace. Persuadé qu'il est du prestige et de la dignité de la personne royale, il orthographie toujours le pronom de la première personne avec une majuscule :

« 1550 July 26, Monsieur le Mareschale dined with ME; »

« 1550 July 17. It was agreed that on Wednesday next, WE should go in one day to Windsor... [52] ».

Sa personnalité ne transparaît que très faiblement à travers les lignes du journal, mais il est un des tout premiers, du fait même qu'il est roi, à prendre conscience de la notion de personne.

Dans le même moment, deux citoyens de Londres, l'un noble, l'autre roturier, prennent eux aussi conscience du spectacle qui s'offre à leurs yeux. Charles Wriothesley et Henry Machyn sont essentiellement des chroniqueurs qui nous dépeignent d'une plume alerte, la vie de la capitale, l'activité et la richesse d'une ville en plein essor, les fastes de la cour, les splendeurs et le pittoresque des cortèges et des fêtes. Parlant d'eux, Elizabeth d'Oyley a pu écrire qu'ils étaient « les successeurs laïques d'une longue lignée de chroniqueurs, écrivant généralement en latin et enregistrant dans leurs diaires les événements d'intérêt public, les couronnements, les mariages, les exécutions, les gelées et les famines [53], mais en raison de l'enthousiasme qui transparaît, ça et là, dans certaines de leurs descriptions et déjà aussi dans leur manière, ils préfigurent, par moments, certains des grands diaristes du XVII^e siècle.

Dans la première partie de son œuvre, Wriothesley, « Rouge-Croix Pursuivant » puis « Windsor Herald », sous les règnes successifs de Henry VIII, Edward VI, Mary et Elizabeth, comme bon nombre de chroniqueurs, fait œuvre de compilateur et utilise des documents déjà existants, en particulier la Chronique d'Arnold [54]. De même qu'en France, « la Cronique du roy François premier de ce nom... dont la partie antérieure à 1534 est à peu près textuellement reproduite de la Mer des Croniques [55] », ne devient détaillée qu'à partir de 1535, de même, il semble qu'après 1532, notre auteur ait fait appel en grande partie à son sens de l'observation. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire sa très belle et très vivante description de la fête triomphale, donnée en l'honneur du roi, à la date du 29 juin 1536 [56]. Si la rédaction est ici postérieure à l'événement, il lui arrive aussi de noter, au jour le jour, les événements qu'il mentionne [57]. Il

50. EDWARD VI, *Diary. Clarendon Historical Reprints*, 1884, p. 17 : « May 1550, 2. Joan Boacher, other way called Joan of Kent, was burnt for holding that Christ was not incarnate of the Virgin; being condemned the year before but kept in hope of conversion ».

51. *Ibid.*, p. 31 : « March 1550/1, 18 ».

52. *Ibid.*, p. 24.

53. Cf. Elizabeth d'OYLEY, *English Diaries*, London, 1930, p. 14.

54. ARNOLD, *The customes of London*, London, 1502.

55. V. L. BOURRILLY, *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er}*, préf., 1910, p. VII.

56. Ch. WRIOTHESLEY, *A Chronicle of England*, 1875, vol. I, p. 49.

57. *Ibid.*, p. 64 : « The 27 daye of Maye 1537, being Trynytie Sondaye, there was Te Deum soung in Powles for joye of the Queenes quickinge of childe... ».

collectionne consciencieusement les faits, mais sur sa personne il garde le silence le plus complet, et c'est seulement en parlant de membres de sa famille qu'il se désigne lui-même [58].

Comme lui, Henry Machyn nous offre un tableau pittoresque de la vie à Londres, sous le règne des Tudors. Le défilé du lord-maire, les réjouissances du mois de mai ou les pantomimes de Noël figurent en bonne place dans son journal, tout autant que les incidents scandaleux ou cocasses, telle la sinistre mésaventure survenue à ce chat qu'on pendit à la croix de Cheapside, après l'avoir affublé de vêtements sacerdotaux. Le responsable de cette pitoyable bouffonnerie avait tondue la bête, précise notre auteur, et glissé entre ses pattes de devant, un papier rond « représentant l'hostie » [59]. Ce journal-chronique est un document direct et de première main, infiniment supérieur au *Journal* de Jean Barillon ou au *Livre de Raison* de Nicolas Versoris, qui manquent de couleur et de brillant.

Membre de la corporation des marchands-tailleurs, pourvoyeur en ornements funéraires, Henry Machyn fut amené, de par son métier, à tenir un journal qui abonde en détails précieux pour la connaissance de l'époque. Comme tous ses contemporains, il manifeste un très grand intérêt pour les sermons publics auxquels il assiste régulièrement. Les cérémonies religieuses, les processions, les cortèges, les funérailles tiennent la première place dans ce journal; le bon anglican, épris de pompe et un peu badaud, se révèle dans son empressement à détailler les cérémonies. Seul ce qui frappe l'œil intéresse Machyn, il a le goût de l'apparat, sous sa plume reviennent sans cesse les adjectifs « goodly », « ryche », « gorgyus ». Il fait preuve d'un sens indéniable de l'histoire, lorsqu'il décrit le couronnement d'Elizabeth, en janvier 1559 [60]. Ce journal, œuvre d'un esprit curieux et observateur, frappe par son réalisme, qu'il s'agisse des enfants monstrueux exhibés à Londres [61] ou des pendus se balançant toute une journée sous la pluie, accrochés au gibet de Fleet Street [62]. Sa rédaction a sans doute été l'acte le plus important de la vie de Henry Machyn qui, sans cesse, éprouve le besoin de garder une trace de ce qu'il a vu ou entendu.

Nous sommes loin des premiers journaux avec leurs phrases sèches et laconiques, et pourtant, par certains côtés encore, Machyn garde la raideur des vieux chroniqueurs. S'il parle de lui-même, lorsque fort rarement d'ailleurs il se met en scène, il utilise la troisième personne. A l'occasion de son anniversaire, il note en 1554 que le 16 mai « Henry Machyn a eu 55 ans [63] ». Il a d'ailleurs une notion assez vague de son âge puisque, le 20 mai 1562, il se dit âgé de soixante-six ans [64]. Il se travestit même en gentilhomme français, quand il doit faire pénitence, pour avoir diffamé un pasteur français, maître Véron, et devient alors, dans son journal, « Monser Henry de Machyn » [65]. Une exception cependant, il lui arrive une seule fois de parler de lui-même, à la première personne, à la date du 12 décembre 1555 [66]. De sa famille, il ne dit presque rien, il mentionne seulement les funérailles de son frère Christophe, « brodur of Henry Machyn », le 30 novembre 1550, et le baptême de Katherine Machyn, « the daughter of Henry Machyn », en septembre 1557. Le récit, parfaitement objectif, ne laisse guère deviner la personnalité de celui qui l'a rédigé. Machyn, bien plus que

58. *Ibid.*, p. 108 : « My ladie Murfen, sometyme wief to Mr. Murfen... and sometime Mrs. to Alis my wife that now is... ».

59. *The Diary of Henry Machyn*, p. 59 : « April 8, 1554... ».

60. *Ibid.*, p. 186 : « The xv day was the crounasyon of quen Elisabeth at Westmynster abbay... ».

61. *Ibid.*, p. 284 : « June 4, 1562 ».

62. *Ibid.*, p. 96 : « October 28, 1555 ».

63. *Ibid.*, p. 63 : « The xvj day of May... was Henry Machyn Ivj yere old... ».

64. *Ibid.*, p. 282 : « May 20, 1562, This day was Henry Machyn sixty and six yeaes... ».

65. *Ibid.*, p. 272 : « 1561 The xxij day of November... ».

66. *Ibid.*, p. 99.

Wriothesley, pourrait être un authentique diariste, il en a déjà par moments la manière, mais la notion de personne lui est pratiquement inconnue. Il faudra attendre la fin du siècle pour qu'elle se manifeste.

L'évolution du journal au cours du xvi^e siècle, et plus particulièrement dans sa seconde moitié, est frappante. Les journaux domestiques font leur apparition; pour la première fois, un journal se préoccupe non plus tant des événements extérieurs et exceptionnels, où les grands de ce monde occupent la première place, que de la vie du diariste, de sa famille et parfois de ses réflexions. C'est le cas du journal tenu en latin par sir Peter Young, de 1544 à 1608, et de la chronique familiale commencée en 1589 [67] par William Lambarde, et continuée de père en fils, en trois langues, anglais, français et latin, pendant plusieurs siècles (jusqu'en 1868), conformément au vœu qu'il formulait en première page, souhaitant que ce livre, qui contenait les dates des mariages, naissances et décès survenus dans la famille, soit transmis avec ses terres à chacun de ses héritiers [68]. L'histoire politique fait place à l'histoire familiale.

A première vue, ces journaux sont des plus impersonnels. Ils ne comportent que quelques lignes par année, et ressemblent davantage à des registres, mais ils sont les ancêtres des journaux privés, écrits par le chef de famille pour lui seul et les siens. Bien qu'aucun compte ne figure sur leurs pages, ils s'apparentent au livre de raison, si courant en France à la même époque, et dont l'Académie donne la définition suivante : « Journal tenu par le chef de famille qui inscrivait avec ses comptes, les événements tels que naissances, mariages, etc., et ses propres réflexions ». Ils sont la manifestation évidente du désir de résister au temps qui efface tout, de laisser une trace aussi minime soit-elle; ils sont les témoins des grandes heures de la vie d'une famille. Au moment où le goût de l'inscription chronologique se manifeste de toutes parts, puisqu'on trouve à cette époque des dates non seulement sur les bâtiments mais aussi sur le mobilier, nous assistons à une sorte de « confluence du souci de précision chronologique et du sentiment familial... On éprouve le besoin de donner une histoire à la vie familiale en la datant » [69], en attendant, au siècle suivant, de donner de plus amples détails.

Ce sens de la chronologie, ce désir de précision, cette importance attachée aux dates, nous les retrouvons dans les almanachs, dont la vogue ira grandissant au xvii^e siècle [70] et qui, dès le xvi^e siècle, sont régulièrement annotés par leurs propriétaires. Dans une large mesure, on peut dire que ces almanachs, dans lesquels on note sur la ligne correspondant à la date les événements, faits et gestes paraissant dignes d'être mentionnés, annoncent le journal privé, en sont la première ébauche et sont intimement liés à son développement. Remarquons d'ailleurs au passage que ces almanachs sont plus proches du journal privé que ne le sont les journaux-chroniques impersonnels de la même époque. Pour cette raison, ils méritent que nous les étudions de plus près.

Le mot almanach est utilisé pour la première fois en Angleterre, par Roger Bacon, en 1267. Du temps de Chaucer, et même plus tard, les almanachs « donnaient essentiellement les dates des éclipses et des fêtes mobiles, les conjonctions du soleil et de la

67. W. MATTHEWS, dans sa bibliographie annotée des journaux anglais, *op. cit.*, donne l'indication suivante : « Lambarde William (1536-1601) of Greenwich, antiquary. Family diary 1504-1588 »; or il est bien évident d'après le texte, que W. Lambarde en commença la rédaction en 1589, et que toutes les notations antérieures à cette date ne sont que réminiscences.

68. Cf. *The Diary of the Lambarde Family*, p. 4.

69. Ph. ARIÈS, *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*, Paris, 1960, p. 4.

70. Il s'en vendra trois ou quatre millions, au cours du xvii^e siècle. Cf. l'étude de Eustace F. BOSANQUET, « English Seventeenth Century Almanacks », *The Library*, 4th Ser., X (1929-1930), p. 361-397.

lune [71] ». Alors que les pronostics, publiés séparément, avaient souvent un caractère politique, et étaient généralement destinés au grand public — la croyance selon laquelle éclipses et comètes annonçaient la peste, la famine, la mort des rois étant universellement acceptée — almanach et calendriers s'adressaient à l'origine aux astronomes, aux étudiants en droit ou aux médecins. Aux environs de 1540, calendrier, almanach et pronostics pour l'année sont réunis en un seul et même volume, offrant une multitude de renseignements, tels que la liste des principales foires, des grandes routes ainsi que les distances d'une ville à l'autre, le long de ces routes. Peu à peu, les indications fournies gagnent en importance, on y trouve au ^{xvii}^e siècle des recettes médicales et vétérinaires, des indications utiles pour le jardinage et l'agriculture, des tables d'intérêts, des informations religieuses, postales ou nautiques, mais tous ces renseignements ne se trouvaient pas dans le même almanach qui eût coûté trop cher. L'almanach avait un nombre de pages bien déterminé, 20 ou 24 en général, et les renseignements fournis dépendaient des intérêts de son auteur et des goûts du public auquel il s'adressait. Seul un homme riche achetait plusieurs almanachs pour la même année.

Il ne nous reste malheureusement qu'un nombre limité d'almanachs du ^{xvi}^e siècle, ceux du ^{xvii}^e sont beaucoup plus nombreux. Thomas Crosfield leur consacre, en novembre 1638, plusieurs pages de son journal, et après avoir donné une description méthodique des almanachs de l'année, dont certains existaient déjà au siècle précédent, il ajoute ces lignes révélatrices [72] :

« The Severall, Allmanacks of this yeare are either with	Blanks, as	1. Dove. 2. Pond. 3. Booker.
	namely	4. Allestree. 5. Langley. 6. ...
	out blanks	1. Rivers. 2. Swallows. 3. Adkin.
	as namely	4. Fallows. 5. Winter. 6. Clark. 7. Woodhouse. 8. Dade. 9. Knight. 10. White. 11. ... »

Ces pages blanches, insérées entre chaque mois ou placées à la fin de l'almanach, permettaient à son propriétaire d'y inscrire ses réflexions, les incidents marquants des dernières semaines, tout ce qu'il n'avait pu noter sur l'unique ligne accordée à chaque jour de l'année; elles lui permettaient également, en fin de mois, de récapituler et de commenter les événements les plus importants. Les almanachs étaient normalement jetés à la fin de l'année, n'étant plus d'aucune utilité, mais certains, finement reliés, munis de délicats fermoirs étaient certainement faits pour être conservés. Ce sont quelques-uns de ceux-là que nous avons pu consulter.

Il en est qui n'ont pas été utilisés, d'autres ont de rares notes éparses et sans intérêt. Deux séries d'almanachs annotés du ^{xvi}^e siècle, mentionnés par Bosanquet dans son étude, méritent notre attention. La première [73], couvrant l'année 1589, appartenait à un petit propriétaire terrien qui y a inscrit ses comptes très régulièrement, l'almanach sert donc ici de livre de comptes essentiellement, mais ce n'est pas là un point négligeable, nous verrons plus loin le rôle qu'ont joué les livres de comptes à cette époque et au siècle suivant. La seconde série est un ensemble d'almanachs de Gabriel Friend [74] pour les années 1587 à 1592, contenant de nombreuses notes manuscrites.

71. Cf. C. CAMDEN, Jr., « Elizabethan Almanacs and Prognostications », *The Library*, 4th Ser., XII (1931-1932), p. 85.

72. *The Diary of Thomas Crosfield*, MS. 390, Queen's College Library, Oxford, folio 84. Les folios 81, 82, 83 et 84 ne se trouvent pas dans l'édition du *Journal* publiée en 1935 à Oxford, par F. S. Boas.

73. Cette série d'almanachs se trouve à la Bodleian Library.

74. Ces almanachs se trouvent dans la bibliothèque de la cathédrale de Cantorbéry. Nous avons puisé de nombreuses informations relatives à ces almanachs dans l'étude d'Eustace Bosanquet, mentionnée précédemment.

Le possesseur de ces almanachs dont nous ignorons le nom habitait Cambridge et résidait, semble-t-il, à Emmanuel College, mais il est malaisé de déterminer quelle position il y occupait.

Que contiennent ces derniers almanachs ? Des comptes, le montant des sommes déboursées pour payer les domestiques, les dates des assises trimestrielles, des naissances, des décès, des nouvelles de la vie du collège, des faits politiques marquants, la mort de Marie Tudor par exemple, le 8 février 1587, ou bien, en juillet 1588, la défaite de l'invincible Armada, et aussi des détails personnels tels qu'une visite chez le barbier, le 29 novembre 1591. Les dates, mais aussi l'heure, jouent un très grand rôle dans bon nombre de ces notations [75]. L'influence de la lune et des planètes était d'une extrême importance dans toutes les démarches de la vie, puisque, pour l'homme du *xvi^e* et du *xvii^e* siècle, une même loi rigoureuse réglait à la fois « le mouvement des planètes, le cycle végétatif des saisons, les rapports entre les éléments, le corps de l'homme et ses humeurs et le destin de l'homme [76] ».

Ainsi l'almanach qui au *xvii^e* siècle deviendra le vade-mecum de l'homme de la rue, l'incite à noter, quotidiennement, les grands événements de son existence, tout autant que les petits faits anodins. Le besoin de consigner les menus détails de la vie journalière se manifeste dans la seconde moitié du *xvi^e* siècle, et c'est là un point essentiel qui ressort de la lecture de ces almanachs.

Fait significatif, le premier journal authentique est tenu à cette époque par un homme adonné aux sciences occultes, le célèbre astrologue John Dee, fréquemment consulté par la reine Elizabeth et qui fut aussi alchimiste et philosophe, et ce journal a été rédigé dans des almanachs découverts, au siècle dernier, dans la bibliothèque de l'Ashmolean Museum à Oxford [77]. Il semble que Dee se soit contenté, au début, de consigner sur son calendrier des événements qui lui paraissaient avoir une importance occulte : de 1554 à 1577, il note essentiellement les horoscopes. En 1577, le véritable journal commence, une ligne ne suffit plus pour chaque jour, et, faute de place, Dee a dû même utiliser les marges qu'il remplit d'une écriture presque illisible. Parce qu'en cette seconde moitié du *xvi^e* siècle, ce journal est presque unique en son genre, nous essaierons d'en définir la nuance particulière.

Comme dans le précédent journal rédigé sur des almanachs, le diariste attache une grande importance à l'heure, souvent exprimée en latin, qu'il s'agisse d'une entrevue avec la reine, de ses noces ou d'une querelle avec un serviteur [78]. Il nous donne même l'heure exacte de ses chutes [79]. Le latin revient fréquemment sous sa plume, lorsqu'il parle des comètes, des grands événements de son existence, de ses expériences ou de sa vie privée. Ainsi le 5 février 1578, il note : « sponsalia cum Jana Fromonds horam circiter primam [80] ». Afin sans doute de préserver le secret du journal, il a même recours aux caractères grecs, pour consigner certains détails de sa vie conjugale ou relater les rêves les plus significatifs de sa femme, comme celui qu'elle fit, le 9 décembre 1579 [81]. Il écrit pour lui seul, mais il semble qu'un familier de Dee, par trop curieux,

75. Ainsi il écrit : « 20 November 1591 Sr Chris' Hatton ye L. Chancell' departed... Hora 7 ».

76. Ph. ARIES, *op. cit.*, p. 7.

77. Cf. *The Private Diary of Dr. John Dee*, ed. by J. O. Halliwell, *Cam. Soc.*, 1842, 1st ser., vol. XIX, p. vii.

78. *Ibid.*, p. 54 : « 1595, Oct. 7th, my anger (hor.5.a.mer.) with Edward my coke because of his disorder ».

79. *Ibid.*, p. 3 : « 1577, March 11th, my fall uppon my right nuckul bone, hora 9 fere mano ».

80. *Ibid.*, p. 4.

81. *Ibid.*, p. 7. A la même page, l'éditeur dit en note : « The present passage may as well be given : This night my wife dreamed that one cam to her and touched her, saying, Mistres Dee, you are conceived of child, whose name must be Zacharias; be of good chere, he sal do well as this doth ! ».

ait réussi un jour à s'emparer de son almanach, y ait trouvé des déclarations jugées par lui inexactes, et se soit empressé de faire à la plume les corrections nécessaires, à la date du 9 mars 1582, ce qui lui vaut une vigoureuse semonce de Dee [82].

Pour la première fois, ce sont les principaux moments de la vie du diariste, et non « l'histoire événementielle », qui constituent la matière du journal. Des célébrités viennent le voir, parmi elles les plus grands navigateurs de l'époque, Richard et Thomas Cavendish [83], les comtesses de Kent et de Cumberland [84], le prince polonais Albert Lasky, accompagné de lord Russel et de sir Philip Sidney, passe une nuit sous son toit [85], le grand mathématicien Thomas Diggs lui prête de l'argent [86], il rend lui-même visite à l'archevêque de Cantorbéry [87], et tous lui font présent de sommes généreuses. Ses entrevues avec la reine Elizabeth sont fréquentes et relatées avec force détails.

Nous regrettons qu'il parle en termes assez vagues de son « art », mais nous savons qu'il possédait aussi, du moins pour l'année 1581, un autre journal, dans lequel il notait uniquement ses expériences chimiques [88]. Ici, il se contente de consigner les faits, sans donner aucune explication. A la date du 16 juillet 1590, il mentionne ses « exercices alchimiques [89] », mais il n'en dit pas plus long. Il s'exprime en phrases courtes et laconiques, comme s'il gardait jalousement un secret. Nous apprenons que le 23 mai 1582, à 4 h 30 mn, Robert Gardener lui a révélé « un certain grand secret philosophique [90] », mais de quel secret s'agit-il ? nous l'ignorons toujours. Certains passages exprimés en symboles astrologiques sont pour nous indéchiffrables.

Il nous entretient des grands de ce monde qui l'honorent de leur amitié, de sa vie professionnelle, mais aussi de sa famille, de son chat [91], de ses domestiques qui lui causent de multiples soucis, du barbier qui vient tailler ses haies [92], et de mille autres petits faits. Et surtout il nous parle de lui.

Sa santé est un constant sujet de préoccupation. Il ne craint pas les détails à propos des bourdonnements d'oreilles, calculs, rhumes ou indigestions dont il souffre, et décrit ses malaises avec une précision inconnue jusqu'alors [93]. Autre élément nouveau, et qui n'est sans doute pas étranger à sa profession, plus de deux siècles avant les Romantiques, il accorde une place de choix au subconscient, et décrit régulièrement ses rêves et visions nocturnes, hallucinants ou prophétiques selon le cas, avec une fidélité et un luxe de détails, surprenants pour l'époque, sans toutefois faire aucune tentative d'interprétation [94]. Des bruits insolites, des voix sinistres [95] le tiennent éveillé, la nuit, des heures entières.

82. *Ibid.*, p. 15 : « This Mr. Talbot... his own writing in my booke, very unduely as he cam by it ».

83. *Ibid.*, p. 33-34 : « 1590, May 18th ».

84. *Ibid.*, p. 47 : « 1593, Dec. 3rd ».

85. *Ibid.*, p. 20 : « 1583, May 18th ».

86. *Ibid.*, p. 43 : « 1593, Feb. 21st ».

87. *Ibid.*, p. 36 : « 1590, Nov. 12th ».

88. Cf. Bodleian Library, MS. Rawlinson D. 241.

89. *Dee D.*, p. 35 : « My mynde was somewhat bent to deale with my alchimicall exercises ».

90. *Ibid.*, p. 11.

91. *Ibid.*, p. 5 : « 1579, June 10th, ... my cat got a fledge yong sparrow... ».

92. *Ibid.*, p. 3 : « 1577, May 20th, I hyred the barber of Cheswik, Walter Hooper, to kepe my hedges and knots in ... good order... ».

93. *Ibid.*, p. 41-42 : « 1592, Sept. 19th, I had on the Sunday about 7 of the klok afternone the crampe most extremely in the very centre of the calves of both my legs... ».

94. *Ibid.*, p. 6 : « 1579, Sept. 10th, my dream of being naked, and my skyn all over wrowght with work like some kinde of tuft mockado... ».

95. *Ibid.*, p. 11 : « 1581, March 8th, it was the 8 day, being Wensday, hora noctis 10, 11, the strange noyse in my chamber of knocking; and the voyce, ten tymes repeted, some what like the shrich of an owle, but more longly drawn, and more softly, as it were in my chamber ».

S'il attache une importance particulière à ces phénomènes, il est encore plus sensible au comportement d'autrui. Il note avec minutie les égards dont il est l'objet, mais il se voit des ennemis partout, et ne cesse d'exposer ses griefs. En proie, parfois, à une sorte de folie de la persécution, il se croit trahi, trompé [96]. Son journal n'est qu'une longue suite de querelles et de réconciliations. Parfois même, très rarement il faut le reconnaître, il nous dévoile ses sentiments, ses inquiétudes. L'archevêque de Cantorbéry a rejeté sa requête et Dee note son désespoir ainsi que sa ferme résolution de ne plus quémander de faveurs, du moins pour quelque temps [97]. Il importait de marquer la place de Dee qui le premier tint registre de ses journées, de façon personnelle et souvent pittoresque, et dont le portrait se dessine déjà, en filigrane, sur les pages de son journal.

À la même époque, Simon Forman, magicien et charlatan, note lui aussi les événements marquants de sa vie mouvementée, mais le journal qu'il a laissé se situe à mi-chemin entre le journal véritable et l'autobiographie [98]. C'est essentiellement un résumé, année par année, des faits saillants de son existence — ennuis d'argent ou de santé, démêlés sentimentaux ou judiciaires — suivi de considérations générales [99]. Les remarques personnelles n'en sont pas exclues, certaines singulièrement révélatrices du don Juan qu'il fut. Ne se vante-t-il pas d'avoir été à quatre ou cinq reprises, en l'espace de quelques mois, l'objet de propositions de mariage [100] ?

Astrologue, il possédait sans doute un almanach, puisqu'il nous apprend qu'au cours d'un voyage, il perdit, entre autres choses, le fourreau de son épée, ses bas, le ruban de son bonnet de nuit et une éphéméride [101]. Il semble qu'il ait inscrit régulièrement sur celle-ci, ce qui lui semblait digne d'intérêt, ainsi que l'heure précise à laquelle certains incidents s'étaient produits. Il se serait ensuite basé sur ces notations pour rédiger son journal, en faisant une revue sommaire de chaque année, et ceci de 1564 à 1602. Si les phénomènes d'anticipation sont inévitables, bon nombre de notations, par ailleurs, paraissent avoir été recopiées, telles quelles. « Le 10 janvier 1594, à 5 h 30 de l'après-midi, j'ai fait une chute dans l'escalier [102] », écrit-il, ou bien encore : « 1595... Le 13 juin, à 1 h 52 de l'après-midi, Avis All m'a envoyé sa première lettre [103] ». De tels renseignements n'auraient pu lui être fournis par sa seule mémoire.

Ainsi l'almanach, même s'il n'offre qu'un cadre, favorise la pratique de la notation quotidienne, et contribue par là au développement du journal, dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Sans doute importe-t-il de remarquer que le livre de comptes, dont l'usage se répand à la même époque, prédispose également les Anglais à tenir un journal. L'almanach, nous l'avons vu, tient parfois lieu de livre de comptes, et si ce dernier se distingue nettement des comptes rendus quotidiens qu'offre le journal, la différence n'est pas aussi grande qu'elle le paraît, à première vue. Les livres de comptes, tenus par les intendants des troisième et quatrième comtes de Derby [104], et couvrant les années 1561 à 1589, nous fournissent de précieux renseignements sur les vêtements, la nourriture, les lectures, les distractions, les voyages, les domestiques de cette grande

96. *Ibid.*, p. 7-8 : « 1579, Oct. 18th. Mr. Adrian Gilbert and John Davys reconcyled themselves to me and disclosed some of Emery his most unhonest, hypocriticall, and devilish dealings and devises agaynst me.

97. *Ibid.*, p. 50 : « 1594, June 29th... ».

98. Parallèlement à ce journal, Forman rédigea aussi son autobiographie, en 1600.

99. *The Autobiography and Personal Diary of Dr. Simon Forman*, ed. J. O. Halliwell, London, 1849, (privately printed), p. 17-18 : « 1585... This yere was a yere of moch vexation, trouble... enmity ».

100. *Ibid.*, p. 21 : « 1590... ».

101. *Ibid.*, p. 32 : « 1601... the 10 of November... I liste... an ephemerides... ».

102. *Ibid.*, p. 23.

103. *Ibid.*, p. 25.

104. Cf. *Stanley Papers*, ed. F. R. Raines, *Chetham Society Publications*, vol. XXVIII, XXXI, LXVI, LXVII, LXX, Manchester, 1853-1867.

famille, nous y trouvons même les listes détaillées des invités et quelquefois le nom du prédicateur. On commence par noter, chaque jour, recettes et dépenses, une ou deux lignes suffisent, puis on éprouve le besoin de s'étendre, d'expliquer, de donner des précisions, et voici que s'esquisse un tableau de la vie dans une maison noble, ou chez un pasteur. Peu à peu, le chef de famille ne se contente plus d'enregistrer les sommes reçues ou déboursées, les notations journalières ou hebdomadaires prennent plus d'ampleur. Certaines pages de ces livres sont même révélatrices du caractère de celui qui les tient, ses goûts, ses particularités transparaissent ici et là. On ne rend plus seulement compte de ses dépenses, mais aussi de ses actes. Comme le dit Ponsonby : « L'évolution du journal est intéressante... D'une part, les comptes tenus régulièrement amenèrent l'intéressé à ne pas consigner uniquement achats et ventes et les événements quotidiens se trouvèrent peu à peu mêlés à ces écrits... D'autre part, la discipline religieuse joua le rôle d'un stimulant vigoureux [105] ».

Aussi paradoxal que cela puisse sembler, et comme nous le verrons plus loin, le livre de comptes est l'ancêtre direct du journal religieux qui, parfois, prend la forme d'un livre en partie double. Après avoir rendu compte quotidiennement de ses dépenses et de ses actes, on se sent tenu de rendre des comptes à Dieu, de noter ce qui, dans la perspective du jugement divin, constitue un actif et un passif, de détailler, jour après jour, ses actes et ses pensées. Les journaux religieux font ainsi leur apparition. Deux d'entre eux nous ont été préservés, rédigés par deux pasteurs puritains, Richard Rogers et Samuel Ward [106]; nous nous proposons de les étudier en même temps que les autres journaux religieux du XVII^e siècle, car ils s'inscrivent dans la même lignée et débordent le cadre du XVI^e siècle.

En suivant le fil de la chronologie, nous avons pu observer par quels cheminements le journal se transforme progressivement, perd tant soit peu son caractère impersonnel, pour enfin prendre son véritable essor vers 1600. L'habitude du journal, qui se diffuse vers la fin du XVI^e siècle, semble bien prise dès les premières années du XVII^e siècle, puisque les femmes elles-mêmes commencent alors « à user de l'écriture quotidienne [107] ». Ainsi débute une tradition qui, avec Pepys, atteindra sans doute son apogée, car c'est au cours du XVII^e siècle, seulement, que se produira la grande éclosion. Ce phénomène n'est pas le fruit du hasard, il atteste l'influence de certaines conditions, d'une certaine atmosphère que nous nous efforcerons brièvement d'analyser.

L'épanouissement du journal est un fait de civilisation, le résultat d'influences complexes. Il est des périodes dans l'histoire des nations où les facteurs intellectuels, économiques, sociaux et religieux s'allient, pour que jaillisse une ample moisson d'écrits caractéristiques, où, dans un temps relativement court, d'immenses bouleversements s'accomplissent. Il semble que le peuple anglais ait connu, vers la fin du XVI^e siècle, et dans la première moitié du XVII^e siècle, une telle période de bouleversements, de turbulence intellectuelle et même spirituelle, mettant l'homme dans une situation nouvelle, face au monde, face aux autres et face à lui-même.

Après la rapide étude que nous venons de faire, une constatation s'impose : le développement du journal en Europe paraît lié à celui de la Renaissance. Un journal ne peut être écrit que par un homme conscient de son individualité, or la Renaissance qui est essentiellement affirmation et exaltation de la grandeur de l'homme, s'épanouit d'abord en Italie, dans les grandes villes, Venise, Florence et triomphe à la cour pontificale, là même où naissent les premiers journaux, puis elle gagne la France, l'Allemagne et plus tardivement l'Angleterre. Avec elle, paraissent les premières manifestations de cet individualisme dans lequel la première génération des diaristes authen-

105. A. PONSONBY, *More English Diaries*, p. 7-8.

106. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, ed. M. M. Knappen, Chicago, 1933.

107. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 79.

tiques a des racines intellectuelles profondes. De plus, en se propageant dans le Nord de l'Europe, la Renaissance suscite un autre mouvement, la Réforme, qui comme elle, met l'accent sur la découverte de la personnalité. Ainsi que l'a fort justement dit Spalding : « L'histoire du journal est celle du développement de la conscience du moi, c'est l'éveil du nationalisme, et, au sein des nations, l'éveil de la conscience individuelle, sous la double influence de la liberté de pensée et de la culture classique grâce à la Renaissance, de la liberté de conscience amenée par la Réforme, qui ouvrent la voie à l'autobiographie sous toutes ses formes [108] ». Ceci est particulièrement vrai de l'Angleterre, qui suit l'évolution des autres pays continentaux, mais où cette double influence est renforcée par le puritanisme, d'inspiration calviniste, directement issu de la Réforme, dont il est le prolongement, et qui revendique l'importance et la responsabilité de l'individu. Sous l'effet conjugué des courants humanistes et protestants en Angleterre sur la conscience nationale, l'homme du XVII^e siècle manifeste un renouveau d'intérêt pour ses contemporains, dans le même temps qu'il devient conscient de sa valeur propre en tant qu'individu, et cette prise de conscience se révèle dans ses écrits.

Jamais on ne s'était tant préoccupé de l'homme. Une curiosité passionnée, une soif de savoir inouïe [109], marquent de leur sceau cette époque qui coïncide avec le passage de la pensée théologique aux premières poussées scientifiques positives. Plus que jamais sollicités par le monde qui les entoure, les hommes sont animés d'un désir intense de connaître, d'explorer, voire de disséquer. Au moment où, grâce aux voyages, les limites de l'univers reculent, ils prennent conscience de leur ignorance d'eux-mêmes et s'aperçoivent que le petit domaine de l'homme est resté trop longtemps inexploré.

« We that acquaint ourselves with every zone
And passe both Tropiks and behold the Poles
When we come, are to ourselves unknowne
And unacquainted still with our own Soules [110]. »

écrit, dès 1599, Sir John Davies dans un poème au titre significatif : *Nosce Teipsum* (st. xxv). Cet adage socratique garde encore, il est vrai, une portée essentiellement éthique. Le fait, cependant, méritait d'être noté. Bacon, dans *The Advancement of Learning*, déplore de voir reléguée à l'arrière-plan la psychologie tant individuelle que sociale, et dans *De Dignitate et Augmentis Scientiarum*, il énonce et spécifie les conditions requises pour l'établissement d'une science de l'homme, dont il préconise une connaissance réaliste. Une étude systématique de l'homme s'impose.

Le meilleur moyen de connaître l'homme en général n'est-il pas d'étudier l'homme en particulier ? L'auteur inconnu de *The History of Sir John Perrott* écrit, aux environs de 1600, dans sa préface : « Certains diront peut-être qu'écrire la vie d'hommes pris en particulier est chose inhabituelle tout autant qu'inutile. A ceux-là je réponds que, bien qu'inhabituelle, cette pratique n'est nullement inutile, mais au contraire fort profitable. Car, de même qu'en philosophie, la règle veut que l'on passe du particulier au général, de même, dans le domaine de la raison et de la politique, ce sont les exemples particuliers qui, dans la conduite de notre vie ou le gouvernement d'autrui, nous informent et nous instruisent, mieux que l'observation d'actions générales [111] », dé-

108. P. A. SPALDING, *Self-Harvest. A Study of diaries and of the diarist*, London, 1949, p. 63.

109. Cf. R. MOUSNIER, *Les XVI^e et XVII^e siècles, Histoire générale des civilisations*, t. IV, Paris, 1954, p. 32.

110. Sir John Davies, *Poems*, ed. with introduction and notes by Claire Howard, Columbia University Press, 1941, cité par M. Bottrall, *Every Man a Phoenix*, London, 1958, p. 16.

111. *The History of that Most Eminent Statesman, Sir John Perrott, Knight of the Bath, and Lord Lieutenant of Ireland*, London, 1728 (1^{re} éd.). Préface, p. 8.

marche qui s'oppose certes à celle des intimistes, mais qui témoigne d'une nette évolution, puisqu'elle met l'accent sur l'observation d'actes individuels, « dans un temps où chaque pas que l'on faisait dans la connaissance de soi-même, on le faisait pour ainsi dire dans la découverte de l'homme [112] ».

Rejetant les théories scolastiques médiévales, l'homme se détourne de la contemplation de l'absolu, pour observer les matériaux que lui offrent l'expérience humaine et sa propre expérience. Les recueils de « caractères » connaissent une popularité égale à celle des *Caractères* de Théophraste, traduits en 1592 par le grand humaniste Casaubon, rédacteur d'un des premiers journaux privés. Joseph Hall publie ses *Characters of Virtues and Vices* dès 1608, et en 1616, Ben Jonson ajoute à sa nouvelle édition de *Every Man Out of His Humour*, une série de courts portraits intitulée *Characters of Persons*. Le genre de l'essai se développe, et assez vite « prend la forme de l'analyse psychologique, de l'étude des démarches d'un esprit individuel [113] ».

Modes et modèles de pensée continentaux pénètrent en Angleterre. Publiés en 1580, les *Essais* de Montaigne sont traduits en anglais dès 1603 par John Florio; mais avant cette date, ils sont déjà connus en Angleterre. John Manningham les cite dans son *Journal*, à la date du 12 décembre 1602 [114]. Il serait trop long d'énumérer tout ce que la littérature anglaise du XVII^e siècle doit à Montaigne: « larcins honteux, dettes de reconnaissance et dettes d'honneur solennellement déclarées, de Thomas Browne à William Temple en passant par Isaac Walton, Kenelm Digby ou William Cowley, nous retrouvons cette influence sous les formes et aux degrés les plus divers [115] »; nous la retrouverons en particulier dans le domaine du journal.

En France, Pierre de l'Estoile écrivait, dès 1589, dans la préface à son *Journal pour le règne de Henri III*: « En ces registres que j'appelle le magasin de mes curiosités, on m'y verra comme dit le sieur de Montaigne, en ses *Essais*, parlant de soi, tout nu et tel que je suis, mon naturel au jour, mon âme libre et toute mienne [116] ». En Angleterre, Anthony Ashley Cooper, premier comte de Shaftesbury, auteur d'un journal et d'une autobiographie, déclare à la toute première page de celle-ci, en 1639: « I in this follow the French fashion and write my own Memoirs » [117], sans donner de plus amples précisions, mais sir Henri Slingsby reconnaît ouvertement dans son journal l'influence de Montaigne, comme auraient pu le faire, à la même époque, bon nombre de diaristes cultivés. Montaigne est pour lui un guide. Lorsqu'il veut enseigner le latin à son fils Thomas, à peine âgé de cinq ans, il adopte la méthode utilisée par le père de Michel de Montaigne, qui faisait fi des règles et de la grammaire et il déclare prendre modèle sur l'auteur des *Essais* qui « apprit le latin de telle façon qu'à l'âge de six ans il parlait mieux latin que français »: « July 1640... I will make Tryall of this way teaching my son Latin, y^e is with out Rule or grammer; herein I do follow y^e Pattern of Michael de Montaigne a frenchman who as he himself saith was so taught Lating, y^e he could at 6 years old speak more Latin yⁿ French [118] ». Et il ajoute, quelques lignes plus loin, parlant cette fois de son propre journal: « I do likewise take his advise in Registering my daily accidents w^h happens in my house. He said his father observ'd this order, in

112. F. BRUNETIÈRE, *Questions de critique*, Paris, 1897, p. 222.

113. F. DELATTRE, *La Littérature de l'Angleterre puritaine. Etudes d'aujourd'hui*, 6, Paris, 1937, p. 65.

114. J. MANNINGHAM, *op. cit.*, p. 102.

115. C. DEDÉYAN, *Essai sur le « journal de voyage » de Montaigne*, Paris, 1946, p. 6.

116. P. DE L'ESTOILE, *Journal pour le règne de Henri III (1574-1589)*. Au lecteur.

117. W. D. CHRISTIE, *A Life of Anthony Ashley Cooper, First Earl of Shaftesbury*, London, 1871, vol. I, app. I, p. iii.

118. *The Diary of Sir Henry Slingsby*, ed. D. Parsons, London, 1836, p. 54. Slingsby se réfère ici aux *Essais*, liv. I, chap. XXVI (Collection de la Pléiade, p. 184).

his house; he had one man y^e kept y^e book of household affairs, wherein were registr'd all expences, Payments, Gifts, Bargans & Sales. Another man, y^e was his Clark, kept a journal Book, wherein he day by 'day registr'd y^e memories of y^e historys of his house; a thing pleasant to read, w^h time began to wear out y^e Remembrance of y^m; as to sett down w^h such a work began & ended, & w^h way and course was taken, w^h accidents happn'd, how long it continued; likewise to sett down all our voyages, where & how long we were from home, our marryages, who dy'd & w^h y^e receiving of good or bad tydings, who came, who went, changing or removing houshold officers, taking of new, discharging of our servants, & such like... Hereupon I follow'd y^e advise of Michael de Montaigne to sett down in this Book such accidents as befall me... [119]. Slingsby non seulement suit le conseil de Montaigne « en tenant registre des événements de la vie quotidienne », mais encore il adopte sa méthode et sa manière.

Quelques années avant que Montaigne n'écrive : « je n'ai affaire qu'à moy, je me considère sans cesse, je me contrerolle, je me gouste [120] », un savant milanais, Girolamo Cardano, plus connu sous le nom de Jérôme Cardan, avait entrepris de faire en latin le récit de sa vie. Son *De Vita Propria Liber* [121] est une sorte d'histoire naturelle de lui-même, il s'y regarde « comme s'il était une nouvelle espèce d'animal qu'il pensait ne plus jamais revoir [122] » et se livre à une étude scientifique du moi. « Ce livre est notre histoire », déclare-t-il dans sa préface « dépourvu d'artifice il ne se propose pas d'instruire, mais se contente d'être le récit de ma vie, et non d'événements sensationnels [123] ». Pour lui, rien n'est trop trivial, il observe avec détachement sa propre existence, procède avec méthode, détaille ses habitudes, ses repas, ses vêtements, ses rêves, ses passe-temps favoris, ses lectures et ses opinions religieuses. Le livre, écrit en 1574, ne fut publié qu'en 1643, mais le fait méritait d'être souligné et la date mentionnée, car nous avons là une des premières manifestations de l'esprit scientifique, de cet esprit d'analyse que nous retrouverons dans bon nombre d'écrits autobiographiques en Angleterre, au XVII^e siècle [124].

L'homme le mieux connu n'est-il pas l'homme le plus proche, c'est-à-dire le moi unique, et pourtant caractéristique ? Humanisme et puritanisme agissent à la façon d'un levain puissant, et représentent une sorte de déclaration d'indépendance de l'individu. Jusque-là, l'individu n'avait été conscient de sa personne qu'en tant que membre d'une classe de la société, d'une corporation, d'une famille [125], soudain il prend conscience du caractère unique de chaque vie humaine, de la sienne en particulier, et en même temps devient plus sensible aux différences qu'aux ressemblances qui la caractérisent. « Il n'est plus clerc, docteur, baron, drapier... chrétien; il est lui [126] ». Tout homme est

119. Slingsby D., p. 54-55. Slingsby nous offre là une version à peine modifiée du passage des *Essais* qui se trouve au liv. I, chap. XXXV (Collection de la Pléiade, p. 229).

120. MONTAIGNE, *op. cit.*, liv. III, chap. XIII, « De l'Expérience ».

121. J. CARDAN : *Hieronymi Cardani Mediolanensis de Propria Vita Liber*. Ex Bibliotheca. Gab. Naudai Parioris apud Jacobum Villery, in Palatio sub Portici Delphinati, MDCXLIII.

122. A. R. BURR, *The Autobiography, A Critical and Comparative Study*, Boston & New York, 1909, p. 80.

123. J. CARDAN, *op. cit.*, préface : « Nostra autem sine fuco, et non doctura quemquam sed pura historia contenta, vitam non tumultus habet ».

124. Parlant de l'influence de Cardan, Mrs. Burr écrit, *op. cit.*, p. 141 : «... acknowledgments to the *De Vita Propria Liber* are made by Dr. Calamy and by Richard Baxter, but more often we find an imitation without acknowledgment. The Cardan method is very marked in such cases as lord Herbert of Cherbury, sir Symonds d'Ewes the lawyer... ».

125. Jacob BURCKHARDT, *Die Kultur der Renaissance in Italien*, English edition, London, 1921, p. 129.

126. P. MONNIER, *Le Quattrocento*, Paris, 1912, t. I, p. 48.

unique et, dans sa diversité infinie, digne d'être étudié, digne d'un intérêt privilégié. Ainsi que l'exprime John Donne :

« For every man alone thinks he has got
To be a Phoenix and that there can bee
None of that kind, of which he is, but hee [127] ».

Les attitudes traditionnelles se modifient. Conformément à la tradition médiévale, la vie des saints, des rois et des grands de ce monde avait précédemment été seule jugée digne d'intérêt. Les tout premiers journaux anglais, nous l'avons vu, ont été en grande partie rédigés, semble-t-il, par des nobles ou des personnages influents, conscients, plus que personne, des vicissitudes que connaît l'aristocratie pendant la guerre des Deux-Roses et sous le règne d'Henri VIII. Il n'en est plus tout à fait de même à la fin du xvi^e siècle où se situent simultanément l'éveil de la conscience du moi et le passage des chroniques de la vie publique à celles de la vie privée. Non seulement la cellule familiale a acquis une autonomie qu'elle ne possédait pas deux ou trois siècles auparavant, mais encore des hommes, de plus en plus nombreux, savent écrire, aussi n'est-il pas étonnant qu'ils se penchent sur l'histoire de leur famille et sur leur propre histoire. Ainsi que l'a dit GUSDORF : « L'homme qui prend la peine de se raconter sait que le présent diffère du passé, et qu'il ne se répètera pas dans l'avenir: il est devenu sensible aux différences plutôt qu'aux ressemblances; dans le renouvellement constant, dans l'incertitude des événements et des hommes, il sait que c'est chose utile et valable de fixer sa propre image, vouée sans cela à disparaître comme toutes choses en ce monde [128] ».

L'intérêt grandissant octroyé à l'homme se traduit par la multiplication d'écrits personnels, lettres, journaux, fragments d'autobiographie; les femmes elles aussi sont sensibles aux sollicitations de ce nouveau climat, les plus cultivées d'entre elles écrivent leurs mémoires, la biographie de leur mari, quand elles ne tiennent pas un journal. La vie d'hommes et de femmes ordinaires apparaît intéressante en soi, même si elle n'est pas exemplaire, l'idée qu'elle vaut la peine d'être relatée gagne du terrain, tandis que se développe une autre notion, également inconnue avant la Renaissance, celle que les événements de la vie journalière ne sont pas forcément dénués d'intérêt [129].

Cette dernière affirmation, si elle est une des conséquences de l'esprit scientifique qui se manifeste peu avant 1600, est également liée aux modifications apportées aux structures économiques et sociales de la nation. Elle est le résultat direct du sentiment croissant d'égalité sociale qui se répandra tout au long du xvii^e siècle, et que la guerre civile ne fera qu'accentuer. L'extension des voyages, l'intensification du commerce, l'apparition d'entreprises économiques d'un type nouveau, bouleversent les structures traditionnelles, modifient le contexte social anglais, en donnant à la bourgeoisie une place de premier plan, et constituent une sorte de victoire des classes moyennes [130], auxquelles on n'avait jusque-là accordé qu'assez peu d'importance. Ainsi, les distinctions de classe iront s'atténuant, du moins entre la noblesse et la bourgeoisie. A. F. POLLARD et d'autres historiens ont même voulu voir dans « presque tous les mouvements de cette période... un symptôme du développement des classes moyennes [131] ». Disons simplement que cette bourgeoisie cultivée, largement influencée par les humanistes, jouera un

127. J. DONNE, *Poems*, London, 1939, p. 182, « An Anatomy of the World, The First Anniversary », vv, 215-217.

128. G. GUSDORF, « Conditions et Limites de l'autobiographie », *op. cit.*, p. 107.

129. Cf. M. BOTTRAILL, *op. cit.*, p. 141.

130. Cf. D. BUSH, *English Literature in the Earlier Seventeenth Century*, Oxford, 2nd ed., 1962, p. 12-13.

131. A. F. POLLARD, « The Advent of the Middle-Class », *Factors in Modern History*, London, 1907, p. 39-40.

rôle prépondérant, en contribuant à la diffusion d'idées que les préoccupations égalitaires des puritains ne feront que renforcer : le colonel Rainborough n'allait-il pas déclarer en 1648 : « L'individu le plus humble en Angleterre a une vie à vivre tout comme l'individu le plus élevé [132] » ?

Plus encore que l'ascendant pris par une classe de la société, la mobilité sociale sans précédent qui caractérise l'Angleterre du XVII^e siècle ainsi que les secousses violentes qui ébranlent le royaume figurent parmi les facteurs qui poussent les Anglais à porter attention à eux-mêmes. Les mutations rapides, les troubles, les divisions engendrent l'inquiétude, même chez ceux qui provisoirement n'ont rien à craindre. Cette appréhension des forces historiques en présence contribue aux développements des écrits autobiographiques, dans la mesure où elle amène les hommes à s'interroger sur la nature et la portée de leurs actes et de leurs engagements. Selon les paroles d'un sociologue moderne, « la conscience de soi ne résulte pas de la pure contemplation du moi mais de nos affrontements avec le monde [133] », tant il est vrai que « la personne se pense en relation avec le monde extérieur et l'état de la société [134] ».

Cette « prise de conscience de l'originalité de chaque vie personnelle [135] », cet intérêt particulier accordé à l'homme dans toutes ses manifestations, revêtent deux formes, se situent sur le plan objectif ou subjectif, suivant que les regards de l'homme sont tournés vers l'extérieur ou l'intérieur. Au XVII^e comme au XVI^e siècle les hommes, dans leur grande majorité se préoccupent davantage de « l'univers des autres » [136], des événements du dehors, en un mot de la vie externe. Ce n'est pas tant le développement psychologique ou spirituel qui leur importe ou les frappe, que le déroulement des événements domestiques ou privés, indignes certes de l'attention des chroniqueurs d'antan, mais riches de signification pour ceux qui en sont les témoins. Lorsque les préoccupations matérielles se voient attribuer une importance grandissante, il est naturel que celles-ci se reflètent dans les écrits d'une époque. Un tel climat ne pouvait être que favorable à l'éclosion du journal.

Un intérêt croissant est accordé aux activités humaines, aux menus faits quotidiens ; l'humble réalité de chaque jour occupe la première place. Les *facta*, les *res gestae* prédominent, car pour l'homme du XVI^e et du XVII^e siècle, et pour le diariste en particulier, la vie d'un individu se résume en une suite d'actes qui le distinguent de son voisin, et peut être représentée par l'ensemble de ses faits et gestes pris séparément [137]. L'ordinaire, le banal, le courant auront la faveur des diaristes. L'esprit scientifique se manifeste dans la minutie avec laquelle ceux-ci observent et décrivent les moindres phénomènes, qu'il s'agisse du passage d'une comète, d'un orage ou d'un malaise. Les phénomènes physiques, et notamment ceux dont leur corps est le théâtre, l'emportent de loin sur les phénomènes psychiques. On se passionne pour l'étude du corps humain. La majorité des journaux contiennent un nombre toujours plus grand de notations relatives au corps et à la santé physique, les remèdes utilisés sont parfois longuement décrits et les suites de certaines médications ne nous sont même pas épargnées, mais comme le dit Alain Girard, « la description d'une maladie physique ne préoccupe encore que le côté extérieur de l'intimité [138] ».

Pourtant, bien que la connaissance de l'homme se limite généralement à l'observation des phénomènes extérieurs, les hommes ne négligent pas tous leur âme. S'ils ignorent le plaisir de la dissection poussée toujours plus avant, il leur arrive de s'interroger. Les

132. Cf. D. BUSH, *op. cit.*, p. 265.

133. K. MANNHEIM, *Ideology and Utopia*, New-York, 1960, p. 169.

134. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 581.

135. G. GUSDORF, « Conditions et limites de l'autobiographie », *op. cit.*, p. 106.

136. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 495.

137. Cf. D. STAUFFER, *English Biography before 1700*, p. 175.

138. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 37.

idées nouvelles percent peu à peu, mais les doctrines anciennes ne sont pas pour autant éliminées et l'être humain se trouve pris dans un tourbillon de croyances et de théories contradictoires. Scolastique médiévale et théories scientifiques nouvelles, féodalisme et sentiment croissant d'égalité, superstition et religion sans cesse s'affrontent, et ces contrastes violents donnent à l'homme la mesure de son isolement. Inquiet, il a conscience d'un monde en mouvement, où plus rien n'est stable et sûr. Ce qui distingue le XVII^e du XVI^e siècle et en fait l'originalité, « ce n'est pas tant la venue d'idées et de forces nouvelles, que la poussée irrésistible et longtemps contenue d'idées et de forces anciennes et nouvelles, se mêlant et réagissant les unes sur les autres [139] ». Dans ces périodes de transition où tout est remis en question l'homme qui se sent isolé, seul de son espèce, éprouve le besoin de se mieux connaître pour s'adapter aux circonstances nouvelles.

Dans ce monde incertain, l'homme ne peut compter que sur lui seul, mais sa religion lui sert de refuge. La force et le réconfort auxquels il aspire, il les puisera dans son expérience personnelle de la religion, seul élément stable au sein du conflit.

Les Anglais, jusque-là, sur le plan religieux, avaient cherché le salut plutôt que la connaissance de soi; ils vont maintenant s'efforcer de trouver le salut par la connaissance de soi. L'examen de soi, prôné par les Stoïciens et les Epicuriens, avait été pratiqué de longue date par les pères de l'Eglise et par les croyants. Il est remis en honneur par les puritains, pour qui l'analyse psychologique et l'étude du caractère sont choses essentielles. Ce qui prédomine dans le puritanisme, « cette insurrection des consciences contre l'autorité établie [140] », c'est « le sens actif de l'importance et de la responsabilité de l'individu [141] », car si le puritanisme revendique avec vigueur les droits de l'individu dans tous les domaines, ses exigences sont grandes et elles s'accompagnent de responsabilités élevées. Il appartient à chaque être, dont le destin se joue à tout instant sous le regard de Dieu, de travailler à son propre salut, guidé par la Providence divine.

L'expérience religieuse a pour seul fondement la relation personnelle entre Dieu et la conscience individuelle, sans l'aide d'aucun intermédiaire, prêtre ou église. Chaque homme est responsable du moindre de ses actes devant son Créateur. Le puritain n'imagine pas un Dieu lointain paré de qualités abstraites, mais un Dieu proche de ses créatures, sondant les cœurs et les âmes, aussi ce qui lui importe, c'est sa propre conduite et l'opinion que le Seigneur en peut avoir. La connaissance de soi devient alors une exigence, or le journal n'est-il pas « l'instrument le plus approprié qui se présente à l'homme désireux de se connaître [142] » ? Il fera désormais partie des armes du puritain, qui l'utilisera pour lutter contre la corruption du malin et s'assurer de son élection. Il arrivera d'ailleurs que cette tentative d'analyse du moi prenne la forme de la haine du moi, ce que Margaret Bottrall appelle « penitential self-detestation [143] », où sous prétexte de mesurer l'étendue de sa corruption, le diariste se condamne et s'accable, en s'accusant des plus grands vices et péchés, bien souvent et fort heureusement imaginaires.

De plus, dans chaque événement de sa vie journalière, le puritain voit la main de Dieu. Les circonstances les plus ordinaires revêtent à ses yeux une signification toute particulière, aussi éprouve-t-il le besoin de les noter et de les commenter. La chute des hommes illustres mise en relief par Boccace avait été le thème de nombreux récits et tragédies, le puritain, lui, s'intéresse bien davantage aux châtiments infligés par Dieu à

139. D. BUSH, *op. cit.*, p. 1.

140. F. DELATTRE, *op. cit.*, p. 6.

141. *Ibid.*, p. 7.

142. G. GUSDORF, *La Découverte de soi*, p. 39.

143. M. BOTTRALL, *op. cit.*, p. 9.

ceux qui ne respectent pas ses lois — quelle que soit leur origine sociale — et aux bienfaits accordés aux élus, car le puritanisme place le plus humble des élus bien au-dessus des grands de ce monde.

Ainsi, bouleversements économiques et sociaux, esprit scientifique, humanisme chrétien et puritanisme contribuent à créer un climat favorable à l'observation du monde et du moi. Sous leurs influences conjuguées, se diffuse un sentiment nouveau de la personne, différent certes de celui qu'auront les intimistes du XIX^e siècle, mais qui est directement responsable de l'éclosion du journal au XVIII^e.

LES HOMMES ET LES TEXTES

La vie des hommes qui, en Angleterre, ont tenu un journal dans la première moitié du xviii^e siècle, est plus ou moins bien connue, suivant leur degré de célébrité ou d'obscurité, la place qu'ils occupent dans la société de leur temps. Fonction de multiples facteurs et influences qui lui confèrent son originalité propre, la vie de chaque diariste est unique en son genre. Nous n'essaierons pas de la retracer pour chacun d'entre eux, ils sont trop nombreux et nous risquerions vite de nous trouver submergée sous une masse de faits et de documents qui nous détourneraient du but que nous nous sommes fixé [1].

Si nous nous proposons, par la suite, de dégager la nuance particulière de certains journaux parmi les plus représentatifs, nous voudrions d'abord, par-delà les différences et les particularités, tenter de distinguer les traits communs qui unissent et caractérisent les diaristes anglais du xviii^e siècle et leurs journaux. Loin de nous l'idée d'ériger en lois le fruit de nos constatations. Notre étude ne porte somme toute que sur un nombre limité de diaristes et de textes, puisque nous ne pourrions jamais connaître dans leur totalité les journaux qui furent rédigés à cette époque, et il est fort probable que si nous avions pu tous les dépouiller, plusieurs diaristes auraient fait figure d'exception [2]. Pourtant, parmi ceux qu'il nous a été donné d'étudier, nous retrouvons des appartenances communes, des circonstances similaires, des préoccupations identiques, des caractéristiques marquantes, qui nous autorisent à considérer dans leur ensemble les hommes et les textes.

Quelles sont les origines de ces hommes et aussi de ces femmes qui en ce début du xviii^e siècle éprouvent le besoin de confier à un cahier leurs satisfactions, leurs espoirs, leurs préoccupations et leurs peines plus volontiers, sans doute, qu'ils ne le feraient à leurs contemporains et même à leurs proches.

Lorsqu'on essaie de situer les diaristes sur la carte d'Angleterre, un certain nombre de constatations s'imposent quant à leurs origines géographiques et au lieu de leur résidence. Tous, ou presque tous, sont nés et vivent en province, dans des villes plus ou moins importantes, mais le plus fréquemment à la campagne. Adam Winthrop naît à Londres, en 1548, dans la paroisse de St. Peter's; quelques années plus tard cependant, il

1. En outre, chaque fois qu'un journal a été publié, l'introduction à cette édition retrace la vie du diariste.

2. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 102.

suivra ses parents dans le Suffolk où ils viennent d'acheter des terres. Seul Nehemiah Wallington peut s'enorgueillir d'être né à Londres, plus précisément à Eastcheap, et d'avoir toujours habité le même quartier, mais presque tous les diaristes ont eu l'occasion de se rendre à Londres, au moins une fois dans leur vie, pour affaires, ou simplement par plaisir. Certains vont y chercher la santé : sir Henry Slingsby, Geoffrey Starkey de Reading se rendent dans la capitale pour y consulter d'éminents praticiens, d'autres vont y chercher fortune : James Lever de Bolton s'y établit en 1630 et l'astrologue Elias Ashmole qui a tout juste seize ans et vient de quitter l'école de grammaire de Lichfield [3], note fièrement dans son journal, en 1633, la date et l'heure de son entrée dans Londres [4]. D'autres enfin, futurs avoués, avocats ou juges, viennent achever leurs études dans les célèbres collèges de droit de la grande ville, c'est le cas de d'Ewes, Greene, Manningham, Wilbraham pour ne citer que ceux-là, et plusieurs d'entre eux y exerceront leur profession.

Capitale économique de l'Europe, carrefour du monde, cité en plein essor, Londres est à l'apogée de sa gloire en ce début du XVII^e siècle. Populeuse [5] métropole où se côtoient industriels, ouvriers, navigateurs, commerçants, lettrés, ecclésiastiques et juristes [6], elle exerce un irrésistible attrait sur les provinciaux. Pourtant s'ils ne sont pas insensibles à cette attraction, — être à Londres n'est-ce pas être aussi à la source de la moindre nouvelle ? — nos diaristes ont des attaches résolument provinciales. Riches propriétaires terriens, hobereaux, francs-tenanciers vivent essentiellement sur leurs terres, laissant aux commerçants, aux hommes d'affaires et de loi, ou à ceux qui sont avides d'obtenir les faveurs royales, le soin d'élire domicile dans la capitale. Le roi d'ailleurs ne les y encourageait nullement, il les en dissuadait même. En 1617, une proclamation avait enjoint à tous les gentilshommes, chevaliers et nobles, qui résidaient habituellement à la campagne, de quitter Londres ou sa banlieue dans les vingt jours et ceci, afin qu'ils puissent s'acquitter de leurs devoirs et obligations [7]. Seuls ceux qui avaient des affaires urgentes à régler étaient autorisés à rester, après demande formulée au Conseil privé. Et dans un discours prononcé à la Chambre étoilée [8], le roi, cette même année, faisait allusion à ces essaims de gentilshommes qui, négligeant les règles de l'hospitalité et encombrant la cité, devenaient une source d'embarras pour le royaume, et il les comparait au spleen qui envahissant progressivement le corps le fait dépérir [9]. Les diaristes ne sont point de ceux-là.

Les shérifs, les juges, les maires dont les journaux nous ont été préservés ne sont pas londoniens; la vie mouvementée de la capitale ne leur aurait peut-être pas laissé le loisir de tenir un journal pendant plusieurs années. Nombreux sont les petits seigneurs qui n'iront qu'une ou deux fois à Londres dans leur vie, leurs femmes les y accompagnent rarement, ce que confirme lord Clarendon, grand chancelier d'Angleterre. Dans son

3. École célèbre que fréquentèrent Addison, David Garrick et le Dr. Johnson.

4. Elias Ashmole (1617-1692). *His Autobiographical and Historical Notes*, ed. C. H. Josten. Oxford, 1966, vol. II, p. 315.

5. La population de Londres qui est de 93 276 habitants en 1563, passe à 224 275 en 1665, 272 207 en 1622 et 339 824 en 1634. Cf. F. P. WILSON, *The Plague in Shakespeare's London*. Oxford, 1972, p. 209-215.

6. Robert GREENE dans la dédicace de son recueil de maximes, composé à l'intention des marchands et intitulé *The Royal Exchange* (London, 1590), compare à la république de Platon cette cité « famed with great and auncient buildings, excelling for lawes executed with justice, renowned for worthy Magistrates and peopled with warlike Merchaunts and politick Cittizens... ».

7. Cette proclamation insistait sur la nécessité pour les gentilshommes de s'acquitter de certaines obligations, notamment « by house-keeping to be a comfort unto their neighbours, in order to renew and revive the laudable custom of hospitality in their respective counties ». Cf. G. ROBERTS, ed. *The Diary of Walter Yonge*, *Cam. Soc.* t. XLI, 1848, *Introd.*, p. 20.

8. Cf. J. RUSHWORTH, *Historical Collections*, 8 vol., London 1659-1701, ii, p. 288 et suiv.

9. G. ROBERTS, *op. cit.*, p. 20.

Autobiographie, il dit de son grand-père, qui vécut du temps de Jacques I^{er} : « Pendant le règne de la reine Elizabeth, il fit partie de plusieurs parlements comme représentant de quelques bourgs voisins; mais depuis la mort de cette reine, il ne parut plus à Londres, quoi qu'il ait vécu encore près de trente ans; et sa femme qu'il conserva environ quarante ans, ne vit pas cette ville une seule fois dans tout le cours de sa vie [10]. » Les voyages sont longs, coûteux, hasardeux aussi. Même une grande dame se déplace rarement. Lady Hoby, qui habite le Yorkshire, se rend à Londres trois fois en six ans, et il lui faut voyager une semaine, nous dit-elle dans son journal [11], pour atteindre la capitale. Seuls les nobles et les gentilshommes qui n'en sont pas trop éloignés partagent leur temps entre la métropole et leur résidence campagnarde. Tel est le cas de sir Humphrey Mildmay qui loue une maison dans St. John's Clerkenwell [12]; il lui suffit, en effet, d'une demi-journée pour faire à cheval ou en carrosse les quarante-cinq kilomètres qui séparent de Londres, sa propriété de Danbury en Essex. Sir Roger Twysden possède un manoir, Royden Hall à East Peckham dans le Kent et une petite maison à Westminster, dans laquelle, d'ailleurs, mourra lady Isabella, sa femme [13]. Sir Henry Slingsby, riche seigneur du nord, lui, n'aura pas résidence londonienne près de Lincoln's Inn field, que lorsqu'il deviendra le représentant de Knaresborough au parlement [14]. Seules donc des raisons professionnelles, des affaires d'une haute importance incitent, en règle générale, les diaristes à délaisser la province lointaine pour la capitale.

On trouve des diaristes dans presque tous les comtés d'Angleterre, éloignés ou proches de la métropole, comme le Surrey, le Kent ou le Sussex, mais il semble que ceux-ci soient plus nombreux dans certains comtés que dans d'autres. Faut-il en conclure que les sociétés locales y ont été plus actives, ce qui expliquerait l'abondance des journaux retrouvés dans ces régions? Une telle solution simplifie peut-être à l'extrême ce problème. Nous tenterons de l'élucider, en essayant de voir comment se répartissent les diaristes sur la carte d'Angleterre et, sans méconnaître ce qu'un tel classement peut avoir d'arbitraire, cette classification nous permettra peut-être de tirer certaines conclusions, avec les réserves qui s'imposent.

Comtés	Lieu et date de naissance		Résidence	
NORD				
Cumberland	James Jackson	Holme Cultram	1600	Holme Cultram
Northumberland.	John Machin	Seabridge près de Newcastle	1624	Ashbury (Cheshire)
Durham	Sanderson Christopher	Eggleston	1617	Eggleston
	Dr. Samuel Ward	Bishop Middleham près Sedgfield	1571	Cambridge
	Sir Timothy Whittingham	Manchester	1612	Manchester

10. *Mémoires de Lord Clarendon. Grand Chancelier d'Angleterre, sous le règne de Charles II*, Rouen, 1823, vol. I, p. 6-7 (traduction anonyme).

11. Cf. *The Diary of Lady Margaret Hoby*, ed. D. M. Meads, London, 1930, p. 149.

12. Cf. P. L. RALPH, *Sir Humphrey Mildmay Royalist Gentleman*, Rutgers University Press, 1947, p. 13.

13. Cf. « The Diary of Isabella Twysden », ed. the Rev. F. W. Bennett, *Archaeologia Cantiana*, vol. LI (1939), *Introd.*, p. 114.

14. *Slingsby D.*, p. 51.

Comtés	Lieu et date de naissance			Résidence
NORD (suite)				
Yorkshire	Lady Anne Clifford	Skipton Castle Craven	1590	Knole, Wilton. Skipton Castle
	Adam Eyre	Haslehead	1614	Haslehead
	Lady Margaret Hoby	Hackness	1533	Hackness
	Sir Henry Slingsby	Scriven	1601	Scriven
	Mrs. Alice Thornton	Kirklington	1626	East Newton
Westmorland . . .	Rev. Thomas Crosfield	Kendal	1602	Oxford, Isle of Wight. Spennithorne (Yorksh.)
Lancashire	Nicolas Assheton	Downham	1590	Downham
	James Lever	Bolton	—	Bolton et Londres (1630)
	Rev. Henry Newcome	Congleton	1627	Manchester, Cambridge
	Rev. John Worthington	Manchester	1618	Cambridge

CENTRE

Cheshire	John Bruen	Bruen Stapelford	1560	Bruen Stapelford
	Rev. Edward Burghall	Acton	—	Acton
	Sir Thomas Mainwaring	Peower près Nantwich	—	Peower
	Sir Roger Wilbraham	Nantwich	1553	Londres
	Elias Ashmole	Lichfield (Staffordshire)	1617	Londres, Smalewood, Bradfield, Oxford
Lincolnshire	Sir John Brownlow	Belton, Grantham	1594	Belton, Grantham
	Sir Richard Brownlow	Belton, Grantham	1628	Belton, Grantham
Warwickshire . . .	Robert Beake	Coventry	1620	Coventry
	William Dowsing	Stratford on Avon	—	Stratford on Avon, Suffolk
	Rev. Thomas Dugard	—	—	Warwick
	Sir William Dugdale	Warwick	1605	Warwick et Londres
Northampton . . .	Elizabeth Isham	Lampport Hall. Lampport	1609	Lampport Hall, Lampport
	Robert Woodford	Northampton	1603	Northampton
Oxfordshire	Rev. Thomas Crosfield	Kendal	1602	Queen's College, Isle of Wight, Kendal
	Anthony A Wood	Oxford	1632	Oxford
Berkshire	Archbishop Laud	Reading	1573	Oxford, Londres
	Geoffrey Starkey	Sonning Commons près de Reading	—	Sonning Commons

EST

Norfolk	Rev. Thomas Goodwin	Roselby	1600	Cambridge, Oxford
-------------------	---------------------	---------	------	-------------------

Comtés	Lieu et date de naissance			Résidence
EST (suite)				
Suffolk	Clopton	Kelton	—	Kelton
	Simonds d'Ewes	Coxden, Dorset	Chardstock, 1602	Stow Hall, Suffolk
	Rev. Samuel Fairclough	Haverill	1594	Kelton
	Sir Thomas Mac Cullum	Hardwick	1597	Hardwick et Londres
	Rev. John Rous	Hesset	1584	Sandon, Downham
	Adam Winthrop	Londres	1548	Groton Manor
	John Winthrop	Edwarston	1587	Groton Manor et Boston (Mass.)
Essex	Sir John Archer			Londres
	Rev. Ralph Josselin	Roxwell	1616	Earle's Colne
	John Greene	Bois Hall près de Navestock	1616	Bois Hall et Londres
	Sir Humphrey Mildmay	Danbury	1592	Danbury et Londres
	Dr. Richard Rogers	Chelmsford	1551	Weltersfield près de Braintree
Cambridgeshire	William Johnson		—	Clare College, Cambridge
	Dr. Samuel Ward	Bishop Middleham près Sedgefield	—	Christ's, Emmanuel et Caius College, Cambridge
	Rev. Henry Newcome	Congleton	1627	St. John's College, Manchester, Jesus College, Cambridge
	Rev. John Worthington	Manchester	1618	Jesus College, Cambridge, Manchester
LONDRES ET LA RÉGION DE LONDRES				
Londres	William James	—	1635	Westminster School, Londres
	Nehemiah Wallington	East Cheap	1593	East Cheap
	Sir Robert Wilbraham	Nantwich	1553	Londres
	Sir Thomas Windebank	Lincolnshire	1544	Londres
Kent	Rev. John Carter	Wickham	1554	Bramford
	Thomas Cocks	Canterbury	—	Canterbury
	John Manningham	Bradbourne	—	Bradbourne et Londres Inner Temple
	Isabella Twysden	Ewell, Surrey	1605	East Peckham et Westminster
	Sir Roger Twysden	Royden Hall, East Peckham	1598	East Peckham et Westminster
Surrey	Sir Thomas Dawes	Roehampton	—	Roehampton et Londres
Hampshire	Rev. John Young	Seaton, Scotland	1585	Winchester
Sussex	Rev. Giles Moore	—	—	Horstead Keynes
	Rev. Owen Stockton	Chichester	1630	Caius College, Cambridge
Wiltshire	Simon Forman	Quidhampton	1552	Quidhampton et Londres

Comtés		Lieu et date de naissance		Residence
SUD-OUEST				
Devon	Rev. Bedford	—	—	Plymouth
	John Hayne	Exeter	1608	Exeter
	William Honnywell	Rydon	—	Rydon
	Robert Roberts	Stockleigh, Pomeroy	1600	Stockleigh, Pomeroy
	John Rowe	Crediton	1588	Crediton
	Philip Wyot	Barnstaple ou Braunton	—	Barnstaple
	Richard Wood	Fremington	—	Fremington. Barnstaple
	Walter Yonge	Upton Helions près de Crediton	1581	Colyton
Dorset	Anthony Ashley Cooper	Wimborne St Giles	1621	Wimborne St-Giles Durham House. Londres
	Sir Simonds d'Ewes	Coxden, Chardstock	1602	Stow Hall, Suffolk
	William Whiteway	Dorchester	1599	Dorchester

Ce sont incontestablement les comtés les plus coupés du monde, et parfois les moins accueillants, qui abritent une grande partie des diaristes. La solitude, l'isolement, la nuit qui tombe vite incitent-ils davantage les hommes et les femmes du nord de l'Angleterre à dialoguer avec eux-mêmes, par le truchement du journal ? Le très grand nombre de journaux écossais [15] ne fait que renforcer notre hypothèse ; en Écosse comme dans le Yorkshire ou le Cumberland, le climat est rude, le vent pénétrant, les hivers sont longs et sombres, les landes grises et solitaires. Le cadre dans lequel vivent les diaristes du Yorkshire, les vallées secrètes et cachées, semblent propices à la réflexion. Les journaux les plus personnels et les plus riches viennent de cette région, celui de sir Henry Slingsby notamment, et les deux meilleurs journaux féminins ont été tenus par des femmes du Nord : lady Hoby vivra toute sa vie dans l'est du Yorkshire et lady Clifford, bien qu'elle ait vécu, une fois mariée, à Knole dans le Kent et à Wilton dans le Wiltshire, restera profondément attachée au lieu de sa naissance. Pendant trente-huit ans, elle luttera pour ne pas perdre ses terres du nord et c'est à Skipton Castle, Craven, où elle est née, qu'elle se retirera à la mort de son mari, et qu'elle mourra vingt-sept ans plus tard. Cette fidélité au nord est d'ailleurs frappante, le révérend Crosfield, originaire de Kendal dans le Westmorland, après avoir été *fellow* de Queen's College, Oxford, et pasteur dans l'île de Wight [16], reviendra lui aussi dans le Yorkshire et finira ses jours à Spennithorne. Propriétaires terriens dans leur ensemble, ces diaristes ne résident pas dans les villes drapantes du Yorkshire et du Lancashire, ils habitent tous à la campagne, exception faite de James Lever de Bolton et de John Worthington, qui est fils d'ecclésiastique.

Un grand nombre de diaristes habitent également les comtés du sud-ouest, le Dorset et le Devon en particulier, connus pour leur éloignement de la capitale, et aussi pour la piété qui y règne. S'il est des régions riches, des villes prospères telle Exeter, on trouve

15. A. PONSONBY leur a consacré l'essentiel de son livre, *Scottish and Irish Diaries*, London, 1927.

16. Nommé en 1640 pasteur de Godshill dans l'île de Wight, le révérend Crosfield en sera chassé par les forces parlementaires quelques années plus tard, c'est alors qu'il gagnera le Nord.

aussi des terres inhospitalières et sauvages que le révérend Worthington nous dépeint dans son journal [17], lors du voyage qu'il entreprend dans le Devon, en août 1649. Les routes sont dangereuses et malaisées. La description qu'il nous donne des landes aux alentours d'Exmore et d'Oxford n'est guère engageante, là, plus de maison ni même de chemin, seuls des poteaux indicateurs, jalonnant la lande, l'empêchent de s'enliser [18], et ces pages font ressortir l'isolement dans lequel vivent les habitants de ces comtés. Sur eux pèse en outre la menace constante de la flotte espagnole [19], et la haine de l'Espagne se mue aisément en haine des papistes. Les puritains y sont très nombreux, et parmi les diaristes ils prédominent. Le Dorset compte l'une des citadelles du puritanisme, Dorchester, comparable à cet égard à Coventry, comme l'illustrent les journaux respectifs de deux puritains notoires, William Whiteway [20] et Robert Beake [21].

Les puritains, astreints de par leur religion à tenir un journal dans lequel quotidiennement ils rendent compte de leurs actes à Dieu, se répartissent à travers toute l'Angleterre, mais il semble qu'ils se trouvent en majorité dans les villes commerçantes, telles Exeter ou Dorchester, les cités drapantes comme Crediton où réside le diariste puritain John Rowe, et surtout, les régions industrielles prospères [22], aussi sommes-nous tentée de nous demander si leur activité était le résultat de leurs convictions religieuses, qui les incitaient à mettre à profit chaque instant de leur existence, ou bien s'ils avaient choisi une religion requérant efforts et zèle, et s'accordant pleinement avec leurs aspirations et leurs tendances innées. Il paraît possible de répondre par l'affirmative à ces deux questions, si nous considérons plus particulièrement les riches comtés manufacturiers de l'est de l'Angleterre, l'Essex, le Suffolk et le Norfolk. La population de ces comtés essentiellement puritains s'était accrue de nombreux artisans flamands et huguenots, artisans de leur métier, tisserands pour la plupart et protestants farouches; sous le règne d'Elizabeth, en effet, les réfugiés hollandais s'étaient installés à Colchester [23], où ils avaient établi l'industrie de la serge et de la laine, « bays and says » comme on disait alors, et leur venue avait contribué au développement du puritanisme.

On ne peut manquer d'être frappé par la proportion élevée de diaristes issus de ces comtés, de l'Essex et du Suffolk en particulier, qui fournissent la majeure partie des émigrants pour les Etats-Unis; John, le fils d'Adam Winthrop, de Groton (Suffolk), qui, comme son père, tient un journal, deviendra même gouverneur du Massachusetts, en 1630. Le Suffolk compte, peut-être, le plus grand nombre de diaristes connus : sir Thomas Mac Cullum est originaire de Hardwick, Clopton, le hobereau, et Samuel Fairclough le prédicateur habitent tous deux Kelton, la famille de sir Simonds d'Ewes quitte Coxden pour Lavenham et Stow Hall dans le Suffolk, dont sir Simonds deviendra *high Sheriff*, le révérend Rous exerce son ministère à Santon Downham et, sous l'influence du puritanisme qui y prévaut, se détourne peu à peu du roi. L'Essex est également riche en diaristes qui, s'ils ne sont pas attachés à une paroisse comme Ralph Josselin d'Earle's Colne, partagent souvent leur temps entre leur résidence ancestrale et la capitale voisine. Sir John Archer, homme de loi fort connu, doit souvent se rendre à Londres pour affaires, alors que sir Humphrey Mildmay, n'écoutant que son plaisir, fuit

17. Cf. *The Journal of Dr. John Worthington*, ed. R. C. Christie, *Chetham Society Pubs.*, vol. XIII, 1847, p. 33, à la date du 4 août 1649.

18. *Ibid.*, p. 34 : « Aug. 16 ».

19. *Yonge D.*, introd. p. xv.

20. Cf. *The Diary of William Whiteway*, MS. B.M. Egerton 784.

21. Cf. *The Diary of Robert Beake*, Puritan Mayor of Coventry, MS. Coventry Corporation A. Fol. 105/46.

22. Cf. W. NOTESTEIN, *The English People on the Eve of Colonization*, New York, 1962, p. 153.

23. On peut encore admirer au château de Colchester des échantillons du travail de ces tisserands hollandais. Cf. *The Diary of the Rev. Ralph Josselin*, ed. E. Hockliffe, *Royal Historical Society*, London, 1908, p. 16 : « Aug. 5, 1644 ».

Danbury pour la grande ville. La famille Mildmay est originaire du comté, et tous ses membres, parmi lesquels on compte l'austère sir Walter Mildmay, fondateur d'Emmanuel College, Cambridge, sont des puritains fervents, à l'exception d'un fils de ce dernier, notre diariste, fidèle au roi et à l'Église, mais néanmoins marqué par le puritanisme. Dans certains cas, nous le verrons d'ailleurs, tendances politiques et religieuses ne vont pas forcément de pair.

Les diaristes de ces comtés sont pour la plupart des puritains zélés mais, lorsqu'ils ne le sont pas, ils ont fait de solides études à Cambridge, ville universitaire proche, dont les collèges, King's notamment, sont de véritables foyers du puritanisme, étendant leur influence aux comtés avoisinants. Oxford, en revanche, compte bien peu de diaristes. Certaines régions en comptent encore moins.

Nous nous étonnons de ne trouver trace d'aucun diariste aux alentours de villes telles que Gloucester, Bradford, Leeds ou Birmingham [24], qui, il est vrai, n'ont pas encore l'importance qu'elles prendront, un ou deux siècles plus tard. Faute de documents, nos remarques ne peuvent être qu'incomplètes et de ce fait partiales, pourtant, quand nous jetons les yeux sur la carte d'Angleterre, quelques constatations s'imposent. Si Londres exerce un ascendant incomparable sur tous les esprits, si tous les regards des provinciaux sont tournés vers la capitale, les diaristes y résident rarement en permanence et leurs origines géographiques pourraient peut-être se résumer en ces mots : prédominance de la province sur Londres, et dans une large mesure, principalement dans le nord, prédominance de la campagne sur la ville. Les origines sociales des diaristes nous fournissent, à cet égard, quelques explications.

Aucun diariste n'est de sang royal, nous n'avons connaissance d'aucun journal de prince ou de roi, rappelant celui tenu au siècle précédent par Edouard VI ; si le prince Henri, fils de Jacques I^{er}, qui mourut en pleine jeunesse, « pleuré par les Muses [25] », rédigea ou dicta un journal, il n'en reste aucun vestige. Aucun diariste non plus n'appartient aux classes humbles de la nation. En effet, à cette époque, peu d'hommes et encore moins de femmes, issus des masses laborieuses, savent écrire, tout juste peuvent-ils signer leur nom, même s'ils sont capables de lire, et le fait qu'on ne trouve nulle trace de journaux tenus par des cultivateurs modestes, des ouvriers ou de petits artisans n'est pas pour nous surprendre. Peut-être à un moment où les gentilhommes campagnards n'hésitent pas à envoyer leurs fils cadets en apprentissage à Londres ou dans les grandes villes, aurions-nous pu nous attendre à ce que certains apprentis tiennent un journal, il semble qu'il n'en ait rien été ; le seul journal d'apprenti connu, celui de Roger Lowe [26], employé chez un mercier du sud du Lancashire, est postérieur à la période qui nous intéresse, puisqu'il fut rédigé après la Restauration.

Les diaristes sont issus des classes les plus instruites, celles qui ont accès à la culture, gage de succès, symbole de la réussite. Le plus souvent, ils possèdent de solides bibliothèques et connaissent les langues étrangères, même si parfois leur orthographe est des plus fantaisistes. Dans leur jeunesse, les difficultés matérielles d'existence leur sont en général épargnées, car leurs familles sont pour la plupart aisées. Lorsqu'ils sont d'origine modeste — c'est d'ailleurs là chose rare — ils réussissent à s'élever rapidement sur l'échelle sociale : Ralph Josselin, fils de *yeoman*, deviendra pasteur après avoir fait des études à Cambridge tout comme Richard Rogers, dont le père est menuisier et le grand-père charpentier. Laud, dixième enfant d'un drapier de Reading qui ne peut guère lui venir en aide, sera nommé président de St. John's College, à Oxford, son alma mater, et plus tard archevêque, accédant ainsi au plus haut échelon de la hiérarchie ecclésiastique. Elias Ashmole, fils d'un sellier de Lichfield, Simon Forman, fils d'épicier, si nous

24. Cf. A. L. ROWSE, *The England of Elizabeth*, London, 1962, p. 159.

25. Cf. I. DISRAELI, *op. cit.*, vol II, p. 207.

26. Cf. *The Diary of Roger Lowe*, ed. W. L. Sachse, London, 1938.

en croyons Lilly [27], se feront tous deux un nom et une place dans la société, grâce à leur savoir ou leurs connaissances astrologiques; Ashmole épousera même en secondes noces une femme noble, lady Mainwaring.

Dans leur grande majorité, les diaristes sont d'ascendance noble ou bourgeoise. Si l'on trouve parmi eux des nobles de tous degrés, les représentants de la haute noblesse sont les moins nombreux et leurs journaux fort maigres. Les grands noms de l'époque, les Shrewsbury, Northumberland, Arundel, Bedford ou Southampton ne figurent pas sur la liste des diaristes connus. Seuls à notre connaissance, quatre personnages en vue ont rédigé des notes éparses : John, lord Harrington of Exton [28], James Stanley, septième comte de Derby, Anthony Ashley Cooper, premier baron Ashley et premier comte de Shaftesbury et sir Thomas Windebank qui connut son heure de gloire et dont le fils devint secrétaire d'Etat. Son journal nous le montre, suivant le roi Jacques I^{er} dans ses fréquents déplacements et l'accompagnant de château en château, de Royston à Hampton Court ou à Whitehall. Faut-il en conclure qu'au XVII^e siècle les membres de la haute noblesse s'abstiennent de tenir un journal ? Ce serait là une généralisation trop hâtive. Il se peut que certains d'entre eux, trop absorbés par leurs occupations diverses, n'aient eu ni le temps ni l'envie de pratiquer l'écriture quotidienne, pourtant il importe de remarquer que ce qui est vrai des journaux l'est également des correspondances privées. Les signataires des lettres les plus personnelles, des correspondances les plus suivies qui aient été préservées, n'appartiennent pas en général à la haute noblesse. Une des raisons de cet état de choses pourrait être l'encombrement des chambres fortes dans les grandes demeures seigneuriales au bout de quelques siècles et la priorité accordée, de ce fait, aux documents à caractère officiel ou semi-officiel. Il est aussi possible que lorsque, dans une grande famille, s'éteignait l'héritier de la branche mâle, les écrits privés aient été dispersés ou détruits, et que seuls les titres de propriété aient été préservés. Ainsi s'expliquerait, en partie, cette absence de documents relatifs à toute une section de la noblesse, mais ce n'est là qu'une supposition [29].

La petite noblesse rurale, communément appelée *gentry*, est de loin la mieux représentée parmi les diaristes. Nombre d'entre eux sont des fils de gentilshommes campagnards aisés, qui font prospérer le domaine hérité de leurs ancêtres, et qui y vivent entourés de leurs tenanciers. Leur noblesse est de plus ou moins vieille souche. Sir John Archer, sir Thomas Dawes, sir Humphrey Mildmay, sir Henry Slingsby et bien d'autres appartiennent à la noblesse, leurs pères sont chevaliers ou baronets, possesseurs de fortunes parfois considérables. Il est aussi des nobles d'origine plus récente, dont les parents, hommes de loi, éleveurs, fabricants-marchands se sont enrichis à la faveur de leurs activités au siècle précédent et ont acquis d'imposantes demeures et des terres appartenant à la couronne, ainsi qu'un blason octroyé, quelque temps plus tard, par l'office des armoiries et composé pour la circonstance.

L'exemple le plus frappant est celui des Winthrop. En 1544, Adam Winthrop, fabricant de drap londonien et père du diariste du même nom, achète au roi Henri VIII le manoir de Groton, dans le Suffolk, et les terres de Giston, Boxford et Edwardstone [30]. En 1592, le héraut faisant état des mérites, qualités et nobles actes de la famille « Winthrope », lui accorde ainsi qu'à ses héritiers le droit à un blason « d'argent three Cheverons Gules over all A Lyon rampant Sables, armed and tangued, Azure » et à un écusson représentant : « A hare proper runninge on A mount Vert [31]. » Notre

27. Cf. W. LILLY, *History of his Life and Times*, London, 1715, p. 12.

28. Ce journal semble à jamais perdu. Samuel CLARKE dans *The Marrow of Ecclesiastical Historie*, London, 1650, consacre plusieurs pages (p. 120-130) à la vie de lord Harrington et mentionne son journal, p. 126.

29. Cf. D. MATHEW, *Social Structure in Caroline England*, Oxford, 1948, p. 12-13.

30. Cf. *Winthrop Papers*, vol. I, « The Massachusetts Historical Society », 1929, p. 7-10.

31. Cf. *ibid.*, p. 35.

diariste deviendra seigneur du manoir de Groton, ainsi que l'atteste la plaque apposée dans la petite église du village, et qui porte cette mention : « Adam Winthrop, Lord and patron of Groton [32]. » De même, le père du diariste Walter Yonge, fidèle serviteur de Sa Majesté la Reine Elizabeth et l'un des premiers marchands du royaume, obtiendra ses armes en 1583, et sera l'ancêtre d'une lignée de baronets [33]. A ceux dont les familles ont accédé à la noblesse, grâce à une fortune réalisée dans l'exercice de leur profession, plus particulièrement le commerce, s'ajoutent ceux dont les parents, vivant sur leurs terres, ont été pour ainsi dire promus. Nicolas Assheton, petit seigneur puritain du nord de l'Angleterre, hérite de terres léguées à sa famille, en 1578, par son grand-oncle Richard Assheton, homme de loi, qui les avait lui-même achetées vingt ans plus tôt, et avait épousé la veuve d'un riche marchand. Le frère cadet de Nicholas, Alexandre, lui, appartient à la bourgeoisie; il est marchand de drap à Londres, dans St. Paul's Churchyard, et notre diariste lui rend parfois visite [34].

A tous les échelons, la mobilité sociale est une des caractéristiques de la société anglaise du XVIII^e siècle, aussi les frontières ne sont-elles pas toujours aisées à tracer entre la noblesse et la bourgeoisie, parmi lesquelles se recrutent essentiellement les diaristes. Les distinctions entre ces deux classes sont d'ailleurs moins marquées qu'en France, et souvent elles s'estompent. Nobles et bourgeois se retrouvent sur les bancs de l'école de grammaire. Tout comme les bourgeois, les nobles ne répugnent pas à s'adonner au commerce ou à l'industrie : les Brownlow [35] dans le Lincolnshire, les Isham [36] dans le Northamptonshire, qui se livrent à l'élevage des moutons sur une grande échelle, pratiquent l'agriculture commerciale. Nombreux sont ceux qui n'hésitent pas à faire épouser à leurs fils de riches héritières aux ascendances bourgeoises, ou la veuve de quelque marchand prospère. Les liens entre bourgeoisie et noblesse sont multiples; en raison même du manque de filiation politique, le cloisonnement, tel qu'il existera par la suite au XVIII^e siècle, est encore inconnu, et c'est peut-être là un des phénomènes notoires de cette époque.

Les origines des auteurs de journaux illustrent de façon frappante cette grande élasticité sociale. Ceux qui sont issus de la petite bourgeoisie et qui ne constituent qu'une minorité, réussiront, nous l'avons vu, à accéder aux honneurs, grâce aux études. La plupart des autres diaristes, même s'ils n'ont ni titre ni terres, appartiennent, semble-t-il, à des familles honorablement connues. *Burke's Commoners* [37] mentionne les ancêtres du révérend Henry Newcome, dont le père fut, lui aussi, pasteur, Camden [38] parle de la vieille famille des Worthington, Thomas Fuller [39] nous rapporte que le père du révérend Ward était un gentilhomme dont la respectabilité l'emportait sur la richesse. Le père de Crosfield est notaire. Bon nombre de diaristes, issus de milieux bourgeois, sont fils de pasteurs ou de commerçants : John Hayne est le fils d'un marchand de serge d'Exeter, le père de William Whiteway est un dignitaire et un gros marchand de Dorchester, celui de Nehemiah Wallington est quincaillier. Ces commerçants sont en général puritains et c'est là un gage certain d'aisance, sinon d'opulence; ils

32. Cf. A. L. ROWSE, *op. cit.*, p. 244.

33. Cf. G. ROBERTS, *Social History of the People of the Southern Counties of England*, London, 1856, p. 60.

34. *The Journal of Nicholas Assheton*, ed. the Rev. F. R. Raines, *Chetham Soc. Pubs.*, Nr. 14, 1848, p. 124, Feb. 2. 1618.

35. Cf. E. CUST, *Records of the Cust Family*, ser. II, London, 1909, p. 63.

36. Dans *Life in Stuart England*, London, 1964, p. 69, M. Ashley oppose les aristocrates d'ancien modèle à ceux qui, comme les Isham, se livrent à des activités plus rémunératrices.

37. Cf. « The Manchester Guardian », August 8, 1849, *Henry Newcome's Diary*.

38. Cf. W. CAMDEN, *Britannia*, London, 1586.

39. Th. FULLER, *The History of the Worthies of England*, ed. J. G. Nichols, 2 vol., London, 1811, t. I, p. 333-4.

résident le plus souvent à la ville et c'est peut-être ce qui les différencie le plus des petits seigneurs.

Juste au-dessous de la classe bourgeoise, se situe celle des *yeomen*, francs-tenanciers, que fréquemment seules les marques de respect et les différences vestimentaires permettaient de distinguer des hobereaux, car ils sont, comme eux, propriétaires de leurs terres. Parfois les distinctions sont difficiles à établir [40]. Le diariste Adam Eyre appartient à une vieille famille de francs-tenanciers, d'abord établis dans le nord du Derbyshire, et qui se sont ensuite installés dans l'ouest du Yorkshire; son oncle, du côté maternel, est *high sheriff* de Derby et lui-même, après avoir été nommé capitaine dans l'armée de Cromwell, a droit à l'appellation de *gentleman* [41], ainsi il peut choisir entre deux titres. En règle générale, il est fier de ses origines et s'intitule *yeoman*, comme le prouve son testament, au bas duquel figurent ces trois mots : « Adam Eyre yeoman », pourtant sa pierre tombale à Haslehead porte la mention « gentleman ». Une telle ambiguïté apparaît fréquemment [42], il est néanmoins une différence marquante. Les *yeomen* et leurs fils sont trop préoccupés par les tâches matérielles pour pouvoir noter quotidiennement leurs observations, aussi ne compte-t-on parmi les diaristes que quelques *yeomen*. Outre Adam Eyre, nous n'avons pu dénombrer que quatre diaristes qui soient fils de francs-tenanciers : James Jackson dans le Cumberland, Ralph Josselin en Essex, William Honnywell et Robert Roberts dans le Devon, et sans doute ne sont-ils pas tout à fait représentatifs de leur classe. Leurs familles possèdent un certain niveau de culture et se révèlent susceptibles d'assurer l'éducation de leurs enfants, puisque John Josselin enverra même son fils Ralph poursuivre ses études à Cambridge. Leurs lectures sont incontestablement celles d'une minorité aisée [43]. Ainsi la pratique de l'écriture quotidienne n'est pas seulement le fait d'un petit nombre d'hommes en vue ou de riches oisifs. Si les adeptes du journal appartiennent dans leur très grande majorité à la noblesse et à la bourgeoisie, leurs origines sont cependant diverses, et la culture se révèle être le lien qui unit tous les diaristes.

Cette culture prend diverses formes, culture livresque certes — les livres sont encore chose rare et chaque page est souvent l'objet d'une longue méditation — mais aussi formation universitaire. Si certains diaristes ne nous renseignent guère sur les études qu'ils ont pu poursuivre, ils ont reçu dans leur grande majorité une solide éducation et il est intéressant de noter que dans plus d'un tiers de leurs journaux, il est fait allusion à leur passage à l'université ou au collège de droit.

Dans un de ses livres consacrés aux journaux anglais, Arthur Ponsonby déclare [44] que s'il était possible de « recenser » tous ceux qui ont jamais tenu un journal, soldats et ecclésiastiques viendraient en tête de liste. Une telle remarque s'applique tout particulièrement aux diaristes du XVII^e siècle, et puisque nous avons décidé d'exclure de notre étude les journaux de guerre, si nombreux durant la guerre civile, nous pourrions aisément remplacer dans cette déclaration les soldats par les hommes de loi. En effet, juristes et ecclésiastiques prédominent parmi les diaristes et ceci n'a rien d'étonnant à un moment où le droit et la théologie sont les matières les plus fréquemment étudiées.

Les tribunaux et les collèges de droit sont d'excellents postes d'observation, les juges circulent à travers le comté et sont souvent les premiers informés des dernières nouvelles, la liste des diaristes exerçant les fonctions de juge, shérif, avocat plaidant, est imposante. Sir John Oglander, dans son carnet de notes qui prend parfois l'allure du journal, écrit, à la date du 25 juin 1632, que le gentilhomme campagnard, s'il veut

40. Cf. W. NOTESTEIN, *English Folk*, London, 1938, p. 25.

41. Cf. M. CAMPBELL, *The English Yeoman*, London, 1960, p. 53.

42. Th. Middleton dans *A Faire Quarrel (Works, t. III, London, 1840)* fait dire à un serviteur, à l'acte I, scène 1 : « Men, sir, gentlemen or yeomen, I know not which, But the one, sure, they are ».

43. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 268.

44. Cf. A. PONSONBY, *More English Diaries*, p. 21.

s'enrichir, doit chercher un métier. Il ne peut, en vivant sur ses terres, subvenir à tous ses besoins; outre son héritage, il doit avoir une profession, aussi lui conseille-t-il de devenir courtisan, homme de loi, marchand. Si c'est là chose impossible, qu'il achète un bateau pour faire du commerce [45]. Il n'est parmi nos diaristes qu'un seul courtisan : sir Thomas Windebank; en revanche, très nombreux sont les fils de famille qui deviennent hommes de loi. Les multiples litiges relatifs aux propriétés et les procès qui en résultaient, les successions difficiles, les transactions immobilières si fréquentes, la création de nouveaux établissements commerciaux, amenaient aux hommes de loi une foule de clients [46] qui se recrutaient essentiellement parmi la noblesse et la haute bourgeoisie. Sir John Archer, qui fit ses études à Gray's Inn, l'un des quatre collèges de droit composant le domaine des juristes, enregistre avec régularité, dans son journal, mariages et morts; peut-être songe-t-il déjà aux contrats en perspective, lui qui semble faire une spécialité des contrats de mariage. Une profession aussi bien rémunérée tente de nombreux jeunes gens. Le domaine familial ne pouvant assurer leur subsistance, les fils de petits seigneurs font leur droit, tels John Manningham, unique héritier de Robert Manningham de Fen Drayton, Simonds d'Ewes, fils aîné de Paul d'Ewes de Stowlangtestoft, ou bien encore John Greene, fils aîné de John Greene de Bois Hall. Chez les grands propriétaires terriens, c'est généralement le second fils qui poursuit ses études de droit, alors que son aîné gère les biens paternels. Ainsi, l'un des hommes de loi les plus en vue, au début du siècle, est le diariste sir Roger Wilbraham, second fils de sir Richard Wilbraham de Nantwich, maître des requêtes depuis 1600, et ennobli par la reine en 1603, mais il n'est pas, bien sûr, de règle fixe.

Nos diaristes représentent très exactement les quatre collèges de droit, seul Elias Ashmole (qui n'est pas noble), a fréquenté Clements Inn [47], et leurs études de droit ont généralement été précédées de plusieurs années à Oxford ou de préférence à Cambridge, car, à l'exception d'Anthony Ashley Cooper et de sir Thomas Mainwaring, tous les diaristes qui ont été à l'université, avant de s'inscrire au collège de droit, ont choisi Cambridge. Dans un grand nombre de familles nobles, les études universitaires sont un fait établi, et souvent le fils suit la voie que lui a tracée son père; ainsi John Winthrop [48], et John Greene, fréquentent à Cambridge et à Londres le même collège que leur père.

Le tableau ci-dessous indique la filière suivie par certains des diaristes les plus représentatifs qui font des études de droit :

Auteur	Université	Collège de droit (Londres)
Adam Winthrop	Trinity College. Cambridge	Inner Temple
John Winthrop (son fils)	Trinity College. Cambridge	Inner Temple
Sir Roger Wilbraham	—	Gray's Inn
John Manningham	—	Middle Temple
Walter Yonge	St. John's College. Cambridge	Middle Temple
Sir Simonds d'Ewes	St. John's College. Cambridge	Middle Temple
Sir Timothy Whittingham	Christ's College. Cambridge	Gray's Inn
John Greene	St. John's College. Cambridge	Lincoln's Inn
Sir Thomas Mainwaring	Brasenose College. Oxford	Gray's Inn
Anthony Ashley Cooper	Exeter College. Oxford	Lincoln's Inn

45. Cf. *A Royalist Notebook*, ed. F. Bamford, London, 1936, p. 75 : « The Country Gentleman, if he wants to make money, must seek a trade or profession ».

46. Th. DEKKER se moque de ses contemporains qui étaient sans cesse en procès. Cf. *The Dead Terme, Non Dramatic Works*, ed. A. B. Grosart, London, 1885, vol. IV, p. 33.

47. Un des collèges de la chancellerie.

48. A la différence de son fils John, Adam n'exercera pas le métier d'avocat.

Les étudiants en droit n'exerceront pas tous le métier d'homme de loi. Quelques-uns, tel Mainwaring, cesseront d'être avocats au bout de peu d'années [49], d'autres, comme sir Timothy Whittingham, n'embrasseront jamais cette profession, mais les gentils-hommes campagnards savent qu'une formation juridique leur sera d'un grand profit, à une époque où le seigneur du village doit aussi faire office de juge. Les études de droit sont un complément indispensable pour un homme appelé à jouer un rôle de premier plan dans la vie administrative du pays. Anthony Ashley Cooper est juge de paix pour le Wiltshire et le Dorsetshire [50], sir Humphrey Mildmay, sir Simonds d'Ewes, sir Thomas Mainwaring, deviendront *high sheriff* de leur comté, de même que Walter Yonge, et ce dernier siègera en outre à la Chambre des Communes tout comme sir Henry Slingsby. Nous pourrions multiplier les exemples. Aucun des diaristes appartenant à la noblesse ne pourrait donner raison à Joseph Hall lorsqu'il écrit que la plus grande tare de l'Angleterre est le manque d'éducation, de son aristocratie rurale [51].

Au XVII^e siècle et plus tard, la tenue d'un registre régulier de ses sentiments et de ses actes faisait partie des exercices religieux de tout homme pieux. Il n'est pas étonnant que les ecclésiastiques aient été les premiers et les plus nombreux à s'en acquitter. Si le haut clergé compte peu de diaristes — le journal de Laud qui, après avoir été nommé président de St. John's College, Oxford, deviendra archevêque, et celui de John Young, doyen de la cathédrale de Winchester, sont les seuls dont nous ayons eu connaissance — en revanche les pasteurs, en très grand nombre, tiennent un journal. Ces diaristes se recrutent parmi un clergé cultivé dont aucun membre ne ressemble au pasteur qui, rencontré par Nicholas Breton, et salué par lui en latin, lui répondit : « Je n'entends point votre grec [52]. » A une époque où un tiers et peut-être même la moitié des pasteurs de campagne n'avaient reçu aucune formation universitaire [53], presque tous les diaristes ont fréquenté l'université, et, à l'exception de Laud et de Crosfield [54], ont été formés à Cambridge. Aucun parmi eux n'est d'ascendance noble. Issus de familles bourgeoises ou peu fortunées, certains connaissent même quelques difficultés matérielles : le Dr. Ward doit être secouru par un riche protecteur, et le révérend Josselin, faute de fonds, sera obligé de quitter Jesus' College, à plusieurs reprises, mais tous mènent à bien leurs études. Les puritains entrent à King's College, Christ's ou Emmanuel, communément appelé « the pure house of Emmanuel », avant d'exercer leur ministère dans les comtés voisins.

De nombreux hommes d'église parmi les diaristes sont aussi des éducateurs. Le cumul de ces deux fonctions est fréquent, le révérend Dugard est directeur d'école à Warwick, le révérend Josselin enseigne d'abord à Olney dans le Buckinghamshire avant d'être pasteur et maître d'école à Earle's Colne. Des liens étroits unissent l'Eglise et l'Université; de jeunes pasteurs se mettent au service de l'une des deux grandes universités. Certains diaristes ne quittent pas leur université ou leur collège : le révérend Crosfield restera à Queen's College, Oxford, jusqu'au jour où les circonstances politiques l'obligeront à partir, Owen Stockton, après ses études à Caius College, Cambridge, acceptera le poste de catéchiste que lui offre le collège, le Dr. Ward prendra la direction de Sidney Sussex College en 1610, tandis que le révérend Worthington sera nommé vice-chancelier de son université, sous le protectorat.

49. Cf. *The Diary of Sir Thomas Mainwaring*, John Rylands Library Manchester, MS. Mainwaring Coll. Nr. 20 : « Nov. 12, 1652 ».

50. Cf. *The Diary of Anthony Ashley Cooper, First Earl of Shaftesbury* in W. D. Christie, *op. cit.*, vol. I, app. II, p. II, « Feb. 1649 ».

51. Cf. J. HALL, *Epistles*, vol. III, *The Sixt Decad*, London, 1610, p. 67.

52. Cf. N. BRETON, *A Mad World, My Masters*, ed. A. B. Grosart, Edinburgh, 1879, t. II, p. 8.

53. Cf. W. NOTESTEIN, *The English People on the Eve of Colonization*, p. 64.

54. Laud fait ses études à St. John's College et Crosfield à Queen's College, Oxford.

D'autres professions sont également représentées parmi les auteurs de journaux. Les fils de marchands, John Hayne, William Whiteway, Nehemiah Wallington succèdent à leur père, tout comme les fils de *yeomen*. Les petits commerçants et artisans de Londres et des villes provinciales n'ont guère laissé de témoignages personnels. Un intendant, Woodford, quelques rares fonctionnaires, Beake, maire de Coventry, Wyot, secrétaire de mairie à Barnstable, nous permettent de garder la trace de leurs activités, mais nous nous étonnons de ne trouver aucun journal de médecin, à un moment où la médecine devient une profession privilégiée [55]. Il n'est aucun artiste non plus parmi les diaristes, aucun écrivain qui ait laissé d'œuvre publiée de son vivant, à l'exception des grands amateurs d'antiquités que furent sir William Dugdale, Anthony A Wood et Elias Ashmole, astrologue à son heure comme Simon Forman.

Ainsi les diaristes ne sont pas des oisifs, leur vie n'est jamais entièrement consacrée au plaisir ou même à la contemplation. Nous regrettons seulement qu'ils ne nous donnent guère de détails sur leur profession, dont le choix est souvent déterminé par leurs origines sociales.

A dessein, nous n'avons pas, jusqu'à présent, parlé des femmes. Il importait de les étudier séparément. Si la fin du *xvi^e* siècle marque un tournant dans l'histoire du journal privé, elle coïncide aussi avec les débuts du journal féminin, dont le premier à notre connaissance est celui que tient lady Margaret Hoby, de 1599 à 1605. Il ne s'agit que de débuts; en effet, parmi les diaristes du *xvii^e* siècle, la prédominance des hommes frappe dès l'abord, et les femmes ne constituent qu'une faible minorité. Nous n'avons à notre disposition que sept journaux féminins pour la période qui nous intéresse et ce sont là des documents personnels, particulièrement précieux, car, trop souvent, nous ne connaissons les femmes de cette époque que grâce aux témoignages laissés par les hommes, qui prennent rarement la peine de les caractériser et de leur conférer une individualité propre. Pourquoi cette minorité féminine ?

Les femmes étaient-elles alors moins enclines que leurs maris ou leurs frères à tenir un journal, ou bien devons-nous croire que la majorité des journaux féminins ont été égarés ou détruits, alors qu'un bien plus grand nombre de journaux masculins ont pu être préservés et nous sont parvenus ? Cette dernière hypothèse paraît peu vraisemblable. Certes, plus d'un journal féminin a disparu, mais il semble que l'éducation des femmes soit principalement en cause. Quoique des documents sérieux nous fassent défaut à cet égard, il est clair que le plus grand handicap des femmes était, sans aucun doute, leur manque d'éducation. Les écoles de filles étaient pratiquement inexistantes, et l'enseignement qui y était donné ne pouvait se comparer à celui qu'offraient les écoles de grammaire, où les filles n'étaient admises que très rarement et jusqu'à l'âge de neuf ans seulement [56]. Quelques nobles, il est vrai, confiaient parfois à un pasteur, à un aumônier ou à une femme bien née le soin d'éduquer leurs filles, c'était là cependant chose peu courante. Les garçons, eux, recevaient une formation sérieuse, s'initiaient à l'art de l'écriture et de la composition, alors qu'écrire pour les femmes représentait un véritable effort. Elles forment péniblement leurs lettres, ignorent souvent l'orthographe, ne savent pas construire une phrase ou s'exprimer clairement et logiquement; leur correspondance le prouve. Lady Anne Clifford écrit et orthographie fort imparfaitement, aussi doit-elle avoir fréquemment recours à des secrétaires, auxquels elle dicte lettres et notations quotidiennes [57].

55. Cf. D. MATHEW, *Social Structure in Caroline England*, p. 59.

56. Cf. W. NOTESTEIN, « The English Woman, 1580-1650 », *Studies in Social History*, ed. J. H. Plumb, London, 1955, p. 82.

57. C'est ce que déclare l'évêque de Carlisle dans *The Funeral Sermon of Ann Countess of Pembroke, Dorset and Montgomery*, B.M., Harleian MS. 6177, fol. 103.

En outre, les horizons et les intérêts des femmes sont limités, leurs contacts avec l'extérieur assez réduits. Elles sont coupées de l'univers essentiellement masculin dans lequel vivent leurs compagnons. Les hommes se rencontrent à la chasse, aux assises, à la taverne ou à la foire, leurs femmes les accompagnent rarement et ne peuvent participer à leurs discussions. Peu leur importe la politique, les préoccupations matérielles les absorbent entièrement, elles se doivent d'être de bonnes ménagères, d'offrir l'hospitalité aux amis et aux voisins, de veiller au bien-être de la maisonnée. De dix-sept à trente-cinq ans, elles passent la majeure partie de leur temps à mettre au monde des enfants et sont fréquemment malades. Ainsi privées d'éducation, accaparées par la vie familiale, trop souvent considérées comme inférieures, les femmes ne sont que rarement conscientes de leur valeur propre ou de celle de leur témoignage.

Pourtant, la première moitié du XVII^e siècle voit de nets changements dans ce domaine, changements progressifs mais néanmoins réels, à mesure que se répand la culture. A la fin du règne d'Elizabeth, davantage de femmes savent lire et écrire, leur position s'améliore, leurs horizons s'élargissent peu à peu. Le puritanisme, qui exalte la vie familiale et l'association de l'homme et de la femme, considérés comme partenaires, contribue à donner aux femmes une place plus importante dans la société. Aussi, quelques-unes d'entre elles se mettent à tenir un journal. Leur nombre, par la suite, ira croissant, et le XIX^e siècle verra l'épanouissement du journal féminin, mais aux alentours de 1600, elles font encore figure d'exception.

Parmi elles, aucune grande dame de la cour; celles justement qu'on taxait d'oisiveté et qui n'avaient guère de préoccupations domestiques, ne pratiquent pas l'écriture quotidienne. Nous n'avons pas trouvé non plus la trace de journaux tenus par les femmes des riches marchands de Londres et des grandes villes. Celles qui avaient droit aux sièges d'honneur dans les banquets, et qui figurent en si bonne place dans les lettres de John Chamberlain [58], ne paraissent pas avoir laissé de journal. Il en est de même des femmes d'avocats, de médecins, ou de membres du haut clergé. Avec le protestantisme se répand l'usage du journal privé, dans lequel le croyant consigne ses fautes, ses manquements, ses états d'âme. Nous nous attendions à trouver un certain nombre de journaux tenus par des puritaines, appartenant à la petite ou à la grande bourgeoisie, mais leurs journaux n'ont pas été préservés. Nous savons que les plus instruites d'entre elles rédigeaient un journal religieux; leur biographie chaque fois qu'elle existe, le sermon prêché à l'occasion de leurs funérailles, nous le confirment. Nous lisons que Mary Gunter, qui mourut en 1622, tint registre de ses fautes quotidiennes, pendant les cinq dernières années de sa vie, et prenait même soin de noter les pensées perverses qui l'envahissaient [59], tandis qu'Elizabeth Wilkinson notait, d'un cœur reconnaissant, les nombreux bienfaits dispensés par le Seigneur [60]. D'autres femmes, sans doute, suivirent leur exemple, mais leurs journaux n'ont pas été conservés et nous déplorons la disparition et la destruction de ces documents, victimes de la négligence et du manque d'intérêt des descendants de leurs auteurs, victimes aussi des incendies, si fréquents à l'époque. Il est difficile de se faire une idée du nombre des journaux religieux féminins qui ont ainsi disparu, mais il est évident que, là encore, les femmes sont en minorité, car les références et allusions aux journaux religieux masculins, également disparus, sont de beaucoup les plus fréquentes.

Fait caractéristique, les rares femmes dont les journaux nous sont parvenus, sont toutes d'origine noble. Deux d'entre elles, lady Hoby et lady Clifford, furent reçues à la

58. Cf. *The Letters of John Chamberlain*, ed. N. E. Mc Clure, 2 vol., Philadelphia, 1939.

59. Cf. Th. TAYLOR, *The Pilgrim's Profession*, London, 1622, p. 163.

60. Cf. Ed. STAUNTON, *Mistress Elizabeth Wilkinson*, London, 1659, p. 26.

cour [61], certaines même furent célèbres, mais cette célébrité, elles ne la conservent aujourd'hui qu'à cause de leur journal. Qui de nos jours, en effet, connaît Elizabeth Carey, vicomtesse Mordaunt, dont les poètes et les historiens du *xviii^e* siècle, Clarendon entre autres, vantèrent la beauté, l'esprit, la loyauté [62], si ce n'est à travers son journal ? Si tous les hommes qui ont tenu un journal, avant 1660, sont issus de familles généralement aisées, les femmes, elles appartiennent, sans exception, à la noblesse provinciale et cultivée. Toutes portent un titre, sauf Alice Thornton, qui est néanmoins parente de Strafford et fille du Lord Deputy, Christopher Wandesforde : même aux jours de pauvreté, elle n'oubliera pas ses origines et restera fermement décidée à vivre selon les traditions de la vieille aristocratie terrienne. Anne lady Clifford appartient à la haute noblesse, sa position sociale, sa fortune sont nettement supérieures à celles des autres diaristes. Fille et femme de courtisan, elle a pour père le troisième comte de Cumberland, elle épousera en premières noces Richard Sackville, qui deviendra troisième comte de Dorset quelques jours après son mariage, et, à la mort de ce dernier, Philip Herbert, quatrième comte de Pembroke. Les autres femmes, auteurs de journaux, même si elles ne sont pas d'aussi grandes dames, sont également bien nées. Margaret lady Hoby, leur aînée, est la fille d'un riche propriétaire terrien du Yorkshire, Arthur Dakins, elle sera successivement l'épouse de Walter Devereux, frère d'Essex, de Thomas Sidney, frère du poète, et de Thomas Posthumous Hoby, filleul de la reine Elizabeth. Isabella Twysden est la fille de sir Nicholas Saunder et la femme de sir Roger Twysden, baronet, de Royden Hall, East Peckham. Elizabeth Isham, la seule célibataire, est issue d'une famille réputée du Northamptonshire et la fille de sir John Isham. Elizabeth Carey, de la lignée des Monmouth, deviendra la femme du vicomte Mordaunt, tandis que Anne lady Harcourt, après la mort de sir Simon, épousera sir William Waller [63].

Toutes ces femmes ont été élevées dans une atmosphère religieuse et stricte, aussi les considérations frivoles n'apparaissent-elles guère dans leurs journaux où prédominent souvent les préoccupations religieuses ; les journaux d'Elizabeth Mordaunt et de lady Harcourt sont même essentiellement des journaux religieux. Exception faite d'Elizabeth Isham, la célibataire, dont le journal prend parfois un aspect puéril, ces femmes révèlent, au travers de leurs écrits, une force de caractère peu commune. Toutes savent prendre leurs responsabilités. Margaret lady Hoby, en l'absence de son mari, fait office d'intendant : elle s'en va à travers champs par un matin d'automne, donne ses instructions aux ouvriers et préside aux semailles [64]. Anne lady Clifford saura résister à son mari, aux juges et même au roi, pour défendre ses terres et ses châteaux du nord de l'Angleterre, et luttera jusqu'à la victoire. Alice Thornton se sacrifiera en acceptant un mari instable et dyspeptique, choisi par ses parents, afin de sauver le domaine paternel et, toute sa vie durant, affrontera les épreuves : mort, privations, calomnie, avec une rare magnanimité. Pendant l'emprisonnement de sir Roger, lady Twysden prendra la place du chef de famille et gèrera les biens de son mari [65] qui l'appellera dans une lettre « the saver of my estate [66] ». Toutes savent faire face aux rigueurs de la vie ou de la

61. Cf. *Hoby D.*, p. 165, et *The Diary of the Lady Anne Clifford*, ed. V. Sackville-West, London, 1923, p. 3.

62. Cf. *The Diarie of the Viscountess Mordaunt*, ed. The Earl of Roden, Ducairn, 1856, introd. p. 3.

63. Nous ne mentionnons pas ici le soi-disant « Journal » de lady Mildmay qui n'est en fait qu'une série de réminiscences. W. Matthew l'inclut dans sa bibliographie des journaux anglais, mais miss Rachel Weigall, qui a publié dans *The Quarterly Review*, t. CCXV, 1911, p. 119-138, de larges extraits des mémoires de son ancêtre, lady Mildmay, a bien voulu nous confirmer qu'à sa connaissance, il n'existait pas de journal tenu par lady Mildmay (1552-1620).

64. Cf. *Hoby D.*, p. 188.

65. Cf. *The Diary of Isabella Twysden*, p. 114.

66. Cf. W. NOTESTEIN, *The English Woman, 1580-1650*, op. cit., p. 101.

guerre civile; les déceptions, les privations, l'emprisonnement d'êtres chers n'ébranlent ni leur foi ni leur courage.

Nous déplorons seulement que ces femmes, souvent exceptionnelles, n'aient laissé que des journaux relativement courts, à l'exception de lady Clifford qui, en toutes circonstances, savait faire montre d'une endurance et d'une ténacité à toute épreuve, et qui tiendra son journal jusqu'à la veille de sa mort. Les journaux d'Elizabeth Isham et de Mrs. Thornton sont fragmentaires, celui de lady Twysden ne dure que le temps de l'emprisonnement de son mari. Lady Hoby et lady Mordaunt visiblement se lassent très vite, la première s'interrompt plusieurs fois et finalement renonce à l'écriture quotidienne, la seconde, après avoir tenu un véritable journal religieux, pendant sept ou huit semaines, se contente, par la suite, d'inscrire prières ou méditations, en guise de notations. Ainsi, les femmes, en général, tiennent leur journal pendant un laps de temps moins long que les hommes, qui l'emportent sur elles par le nombre et l'étendue des journaux qu'ils ont rédigés, mais non toujours, nous le verrons, par la qualité.

Si le choix et l'exercice d'une profession ne concernent que les hommes, les diaristes hommes et femmes ont, dans leur grande majorité, des préoccupations familiales. Celles-ci, il est vrai, n'apparaissent pas toujours dans la totalité des journaux, puisque certains ont été rédigés avant le mariage de leur auteur — tel est le cas du journal de William Johnson, étudiant à Cambridge, ou de William James, sous-maître à Westminster School — et que d'autres, plus résolument tournés vers l'extérieur, ne comportent que de rares allusions à la vie de famille de l'auteur, mais pour de nombreux diaristes, le journal, conçu à l'origine comme une chronique familiale, reste le dépositaire des grands moments de la vie de leurs proches.

Le mariage ne semble jamais avoir interrompu la tenue des journaux, de même que le journal ne paraît être en aucun cas un obstacle à la vie conjugale, à un moment où le journal est seulement privé et rarement intime, et où l'épouse n'a pas encore « des droits sur tous les arcanes [67] ». Pour l'ensemble des diaristes, le mariage est « un acte simple et normal [68] » qui ne leur pose point de dilemme. Ils se marient en général très jeunes, aux alentours de la vingtième année, il existe cependant des exceptions : sir Henry Slingsby se marie à trente ans et le révérend Crosfield à quarante-trois ans, mais ce sont des cas isolés. Peu de diaristes restent célibataires. Sur les quelque soixante-dix auteurs de journaux privés que nous avons pu étudier, une seule femme, Elizabeth Isham, et deux hommes, l'excentrique Anthony A Wood et l'archevêque Laud, ne se marient pas. Il est rare, en effet, pour les femmes, de rester célibataires, à une époque où un grand nombre d'entre elles meurent en couches, et où les hommes ne restent pas longtemps veufs [69]. Les diaristes ne font pas exception à la règle.

Nombreux sont ceux qui se marient deux fois, sinon trois, comme Ashmole. Un seul, John Winthrop, se mariera quatre fois : il épousera successivement Mary Forth, Thomasine Clopton, Margaret Tyndal et Martha Rainsborough [70]. Le révérend Rous, bien qu'il n'en dise mot dans son journal, se marie deux fois, d'Ewes épouse Anne Clopton puis Elizabeth Willoughby. Dee fait allusion, en latin, à son second mariage avec Jane Fromonds, à la date du 5 février 1578 [71]. Seul Slingsby, après la mort de sa femme en 1641, restera veuf. Il semble, que les diaristes, comme leurs contemporains, supportent mal la solitude prolongée, même si, quotidiennement, ils s'isolent, pour rédiger leur journal. La femme d'Anthony Ashley Cooper meurt le 10 juillet 1649, il est inconsolable.

67. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 113.

68. *Ibid.*, p. 111.

69. Cf. W. NOTESTEIN, *English People on the Eve of Colonization*, p. 60.

70. Cf. *Winthrop Papers*, vol. 1, p. 1.

71. Cf. *supra*, p. 27.

lable [72], et pourtant, neuf mois plus tard, le 15 avril 1650 très précisément, il se remarie. Les veuves sont, elles aussi, fort recherchées. Quinze jours après la mort de son premier mari, Devereux, la future lady Hoby, est demandée en mariage par lord Burghley pour son neveu Thomas Hoby, mais son choix est déjà fait : elle épousera Thomas Sidney; huit jours après le décès de ce dernier en 1595, le prétendant évincé entrera à nouveau en lice et cette fois aura gain de cause. Les puritains, il est vrai, trouvaient le remariage dangereux; Richard Rogers, puritain fervent, partage cette opinion, il s'étend longuement sur ce point dans son journal [73], et pourtant, lui aussi, quelque temps après la mort de sa première femme, se remariera avec la veuve d'un autre prédicateur, pourvue d'une nombreuse famille.

Ces mariages, si fréquents et si nombreux, créent de multiples liens de parenté entre les diaristes; lorsqu'ils habitent le même comté ou des comtés voisins, ils sont fréquemment cousins germains ou cousins par alliance. Ainsi, sir Simonds d'Ewes épouse en premières noces Anne Clopton, parente du diariste du même nom, Adam Winthrop est cousin de sir Walter Mildmay [74], père de sir Humphrey, sir Thomas Mainwaring est apparenté aux Wilbraham [75] de Nantwich. L'exemple le plus frappant est celui d'Elias Ashmole : en 1638, il épouse Elianor Mainwaring, dont la sœur deviendra la femme du révérend Newcome, en 1649, il épouse lady Mainwaring, parente de sir Thomas, et enfin, en novembre 1681, par son mariage avec Elizabeth Dugdale, il devient le gendre du diariste et célèbre amateur d'antiquités, sir William Dugdale. Nous pourrions multiplier les exemples.

Nobles ou bourgeoises, ces familles sont de structure traditionnelle. A l'exception d'Adam Eyre dont la femme Susannah est sans cesse malade [76], et d'Elias Ashmole, qui perd son unique enfant à la naissance, tous les diaristes mariés ont de nombreux enfants; ceux-ci fréquemment meurent en bas âge, mais leurs parents se consolent de leur perte, en nourrissant l'espoir d'en avoir d'autres, qui porteront le prénom d'un frère ou d'une sœur disparu. Les hommes vivent en chef de famille, à la tête de la petite société hiérarchisée que constitue leur maisonnée, tandis que les femmes veillent au bien-être de tous. L'équilibre, l'adaptation caractérisent les diaristes. Parfaitement intégrés à leur cadre social et familial, même si les circonstances extérieures, et plus particulièrement la guerre civile, viennent troubler le cours de leur existence, ils ne se distinguent guère de leurs semblables.

Le choix d'une religion ne pose pas non plus de problèmes aux auteurs de journaux. Pour eux, point de scepticisme ou d'indifférence, point de conversion si ce n'est, au sein du protestantisme, le passage de l'anglicanisme au puritanisme — pour certains diaristes, comme Thomas Goodwin [77] — et rarement l'inverse : seul le docteur Samuel Ward, par opportunisme peut-être, deviendra anglican, après avoir été un fervent puritain [78]. A une époque où les conversions au catholicisme sont peu fréquentes, aucun auteur de journal ne se tourne vers Rome. Exception faite d'un prêtre, John Southcote, dont le journal ne présente qu'un intérêt fort restreint, tous les diaristes que nous connaissons sont protestants. Le protestantisme est-il la terre d'élection de l'écriture quotidienne [79] ?

Nous serions tentés de l'affirmer devant le grand nombre de pasteurs et prédicateurs qui tiennent un journal, et aussi devant la presque totale absence de journaux catholi-

72. Cf. A. A. Cooper D., vol. I, app. II, p. 111.

73. Cf. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 73.

74. Cf. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 79 : « 1602, XXXth of Marche... ».

75. Cf. *Mainwaring D.* : « Aug. 1649, 25 ».

76. W. NOTESTEIN dans *English Folk*, p. 259, suggère qu'elle était atteinte de syphilis.

77. Cf. *The Works of Thomas Goodwin D. D.*, ed. Th. Goodwin, Jr., London, 1704, vol. V, p. vii.

78. Cf. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 37.

79. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 108-109.

ques. Mais là encore, nous devons nous garder de généralisations trop hâtives. Si nous nous étonnons de ce qu'aucun des seigneurs catholiques, particulièrement nombreux dans le Cheshire, le Yorkshire et le Lancashire, ne semble avoir laissé de témoignage personnel, nous ne devons pas oublier qu'en Angleterre les catholiques sont une minorité persécutée, même si dans le nord ils sont moins harcelés pendant les années qui précèdent la guerre civile que sous le règne d'Elizabeth [80]. Cette absence de journaux catholiques est due sans doute aux circonstances. A un moment où les maisons des récusants étaient périodiquement fouillées, sous un prétexte ou un autre [81], les membres du clergé, comme les fidèles se gardaient de rédiger des documents qui auraient pu les compromettre ou, s'ils le faisaient, les mettaient en lieu sûr, et sans doute prenaient soin de les brûler, lorsqu'ils sentaient leur fin proche.

Parmi la masse des diaristes protestants, on distingue deux grandes fractions, d'une part les anglicans et de l'autre les puritains, sans qu'il soit toujours facile d'établir des distinctions très nettes. L'anglicanisme semble être la religion des diaristes de vieille souche. Les femmes de la haute société, à l'exception de lady Hoby, ne sont pas puritaines. Pour les riches seigneurs du nord en particulier, comme sir Henry Slingsby, l'église d'Angleterre est symbole de stabilité et de patriotisme, mais ils n'approuvent pas toujours les innovations introduites par Laud [82]. De même si, parmi les diaristes, les commerçants, certains prédicateurs et particulièrement les membres de la petite bourgeoisie, tel Wallington, sont fidèles à la plus pure tradition puritaine, les nobles puritains se sentent souvent très proches de leurs pairs anglicans, dont les intérêts sont identiques aux leurs [83]. Quelques-uns n'ont même aucun désir de quitter l'église, ils souhaitent seulement en modifier la discipline ainsi que certains aspects.

La religion est le seul sujet qui préoccupe le plus les puritains, pour qui l'examen de conscience, par l'intermédiaire du journal, est une obligation quotidienne; elle est la base même de leur existence, une règle de vie, une méthode de perfectionnement. Le puritanisme, nous l'avons vu, est un facteur important dans le développement du journal; parmi les adeptes du journal, il est de nombreux puritains qui nous décrivent les étapes de leur itinéraire spirituel, mais les journaux tenus par des puritains ne sont pas obligatoirement des journaux religieux. Le journal d'Assheton, hobereau puritain mais bon vivant, ne prend jamais la forme d'un examen de conscience, sir Thomas Mainwaring, élevé dans un milieu austère, ne parle guère de la santé de son âme. Inversement, certains journaux tenus par des non-puritains sont loin d'être exempts de notations religieuses. Mrs. Thornton, Elizabeth Mordaunt, anglicanes fidèles, donnent à la religion la première place. Les appartenances religieuses des diaristes ne déterminent pas toujours la nature de leur journal, mais qu'ils soient anglicans ou puritains, les auteurs de journaux ont reçu une formation religieuse qui correspond à leur milieu, et les questions religieuses restent au centre de leurs préoccupations, dans la majorité des cas, quel que soit leur degré de ferveur ou leur âge.

Y a-t-il un âge du journal? Le journal privé en Angleterre dans la première moitié du XVII^e siècle est-il l'œuvre de la jeunesse, de la maturité ou du déclin? Nous ne saurions répondre à ces questions en dressant la liste de tous les diaristes connus, elle serait bien trop longue, en outre certains journaux sont par trop fragmentaires, et il arrive aussi que les dates de leurs auteurs n'aient pu être établies.

80. Cf. D. MATTHEW, *The Age of Charles I*, London, 1951, p. 148.

81. Cf. *The Note-book of John Southcote D. D., Catholic Record Soc., Miscellanea*, t. I, 1905, p. 101 : « Nov. 1625... ».

82. Dans son journal, Sir Henry Slingsby écrit à la date du 19 décembre 1638 : « ... I thought it came too near idolatry to adore a place with rich cloaths and other furniture and to command to use towards it bodily worship... » (p. 8).

83. Cf. D. MATTHEW, *Social Structure in Caroline England*, p. 87, et *The Age of Charles I*, p. 289-290.

Le tableau ci-joint indique le nom de diaristes choisis parmi les plus représentatifs, leurs dates de naissance et de décès, l'âge auquel ils commencèrent à rédiger leur journal, l'étendue de ce dernier, ainsi que l'âge auquel ils le terminèrent.

Les données contenues dans ce tableau appellent quelques commentaires. Bon nombre de diaristes paraissent trouver « excellent de commencer » leur « vie par un journal [84] ». Sur les trente-deux auteurs de journaux étudiés ici, plus des deux tiers ont entrepris la rédaction de leur journal avant la trentaine, et sept avant même d'avoir atteint leur majorité. Cinq diaristes seulement, sir Roger Wilbraham, John Rous, sir Henry Slingsby, sir William Dugdale commencent à tenir un journal aux alentours de la quarantaine, un seul, Anthony A Wood, à cinquante ans passés, et pour les hommes qui se sont mis tardivement à l'écriture quotidienne, le journal ne s'interrompra pour ainsi dire qu'avec la mort, ou qu'avec les persécutions dans le cas de sir Henry Slingsby. La moyenne d'âge correspondant au début du journal s'établit à près de vingt-sept ans.

Nom	Dates de naissance et de décès	Âge au début du journal	Étendue du journal	Âge à la fin du journal
		Ans		Ans
A. Winthrop	1548-1623	53	1595-1610	68
R. Wilbraham	1553-1616	40	1593-1616	59
Lady Hoby	1571-1633	28	1599-1605	34
S. Ward	1572-1643	23	1595-1629	57
W. Laud	1573-1645	19	1592-1643	70
W. Yonge	1581-1649	23	1604-1628	47
Rev. Rous	1584-1644	41	1625-1642	58
J. Young	1585-1654	31	1616-1645	60
R. Assheton	1590-1625	27	1617-1618	28
Lady Clifford	1590-1676	26	1616-1676	86
Sir H. Mildmay	1592-1666	41	1633-1666	77
S. Fairclough	1594-1677	20	1614-1677	83
N. Wallington	1598-1658	32	1630-1658	60
W. Whiteway	1599-1635	19	1618-1634	35
Sir H. Slingsby	1601-1658	37	1638-1648	47
Rev. Th. Crosfield	1602-1663	24	1626-1654	52
Sir S. d'Ewes	1602-1650	16	1618-1647	45
Sir W. Dugdale	1605-1685	38	1643-1685	80
R. Woodforde	1606-1654	31	1637-1641	35
Sir T. Whittingham	1612-1682	24	1636-1680	70
A. Eyre	1614-1661	32	1646-1649	35
J. Greene	1616-1659	19	1635-1657	43
Rev. R. Josselin	1616-1683	28	1644-1681	55
E. Ashmole	1617-1692	17	1633-1688	75
Rev. Worthington	1618-1671	17	1635-1638	20
A. A. Cooper	1621-1687	26	1647-1650	29
Sir Th. Mainwaring	1623-1689	26	1649-1688	66
J. Machin	1624-1664	26	1650-1664	40
Rev. H. Newcome	1627-1695	19	1646-1695	68
A. A. Wood	1632-1695	25	1657-1695	63
W. James	1635-1663	20	1655-1656	21
Moyenne d'âge		27		52

Dans ce domaine, les hommes semblent plus précoces que les femmes, pourtant Elizabeth Isham, dont le journal n'est hélas ! que fragmentaire, jettera sur le papier quelques notes hâtives dès sa quatorzième année, tout comme Elizabeth Delaval [85], dans la seconde moitié du siècle, transcrira ses méditations entre l'âge de quatorze et vingt ans.

Ces journaux s'étendent-ils sur toute la vie de leur auteur ? il est difficile de répondre avec certitude à pareille question, car nous ignorons parfois si nous nous trouvons en présence de la totalité d'un journal, ou bien seulement de certains fragments miraculeusement préservés. Nous ne connaissons que quelques feuillets du journal d'Anthony Ashley Cooper, ne couvrant que trois années de sa vie, et il en est de même pour William James, Robert Woodford et bien d'autres encore. Il arrive aussi que les manuscrits d'un même journal soient dispersés, au hasard des ventes, et que seul l'un des cahiers soit connu, et considéré à tort comme l'ensemble du journal. Ainsi il n'est généralement fait état que de la première partie du journal de sir Humphrey Mildmay [86] (elle se trouve au British Museum et s'arrête en 1652 [87], alors qu'il en existait une seconde [88] à Kilkenny Castle, résidence irlandaise du marquis d'Ormonde, et qui couvrait le reste de la vie du diariste. Ce dernier manuscrit a malheureusement disparu et nos recherches sont restées vaines.

Les périodes de la vie couvertes par le journal varient d'un diariste à l'autre — certains, tel William James, s'arrêtent à vingt et un ans — mais, à de rares exceptions près, tous les journaux témoignent d'un effort soutenu, du moins chez les hommes, car les femmes se lassent souvent assez vite. Lady Hoby s'interrompt au bout de six ans, lorsque son aumônier Rhodes n'est plus là pour la guider et l'encourager. Près de la moitié des diaristes ne s'arrêtent que quelques années ou même quelques mois avant leur mort. John Greene commence son journal à dix-neuf ans et ne cessera de le tenir qu'en décembre 1657, deux ans avant de mourir, tout comme Ralph Josselin, qui cependant, devient plus tardivement que lui un adepte du journal. Les notes de Geoffrey Starkey s'arrêtent avec la mort du diariste, la maladie gagne de jour en jour du terrain, les notations révèlent l'angoisse et l'affaiblissement de l'homme, puis soudain elles s'arrêtent [89]. Bien que le journal de Lady Clifford n'ait pas été préservé dans son intégralité, et que le fragment dont nous ayons connaissance ne couvre que les années 1616-1619 [90] et les quelques mois précédant sa mort [91], nous savons qu'elle fut la plus fidèle et la plus régulière des diaristes, et qu'elle rédigea sa dernière notation, le 21 mars 1676 [92], veille de sa mort, ayant commencé soixante ans plus tôt, à l'âge de vingt-six ans. Quant aux puritains, s'ils sont zélés et fidèles, ils tiennent leur journal quotidiennement, toute leur vie durant : Nehemiah Wallington et le révérend Fairclough en sont les meilleurs exemples.

Si, comme nous l'avons fait ici, on ne tient pas compte des journaux privés, écrits uniquement pendant la période troublée que connut l'Angleterre de 1640 à 1660, et qui sont de loin les plus brefs, comme ceux de sir Thomas Dawes, de sir Roger et de lady Isabella Twysden, les journaux commencés avant ou pendant la guerre civile couvrent

85. Cf. *The Diary of Elizabeth Delaval*, Bodleian, MS. Rawlinson D. 78.

86. En effet, William MATTHEWS, dans *British Diaries, an annotated bibliography*, ne mentionne que celle-ci, en commettant d'ailleurs une erreur de date.

87. Cette première partie du journal s'interrompt le 9 juillet 1652, date à laquelle sir Humphrey se trouve à Londres.

88. Cf. *H.M.C., Third Report*, 1872, p. 425.

89. Cf. *The Diary of Geoffrey Starkey*, Bodleian, MS. English Misc. e. 118.

90. *The Diary of the Lady Anne Clifford* couvre cette période.

91. Le journal des trois derniers mois de sa vie (janvier-mars 1676) se trouve dans la biographie que George Williamson a consacrée à lady Anne.

92. Cf. V. SACKVILLE-WEST, *Knole and the Sackvilles*, p. 125.

en général de dix à quarante ans de la vie de leur auteur, et la moyenne d'âge correspondant à la fin du journal s'établit aux alentours de la cinquante-troisième année, alors que l'âge moyen des diaristes au décès est soixante et un ans.

Telles sont les conclusions que l'examen de ce tableau permet de tirer. Il est intéressant de noter que, quel que soit l'âge auquel le diariste commence ou termine son journal, la tenue du premier journal coïncide fréquemment avec un événement marquant ou un changement d'existence. Sir Henry Slingsby a trente-six ans, lorsque, en octobre 1638, un accident se produit qui l'incite à prendre la plume. Son neveu, fils aîné de sir Edward Osborne, âgé de dix-sept ans, lisait en compagnie de son professeur de français à York Manor, quand le vent fit s'abattre, avec violence, sept cheminées sur le toit de la chambre où il se trouvait; le plafond s'effondra et causa ainsi la mort du jeune homme. Les premières lignes du journal de Slingsby sont consacrées à ce tragique événement [93]. Le journal que nous a laissé Adam Eyre, et qui d'ailleurs s'interrompt au bout de trois ans, correspond à une période d'adaptation, à son retour de l'armée. Le véritable journal d'Ashmole [94] débute le jour où, venant de Lichfield, il entre dans Londres et mène une vie indépendante. D'Ewes, Greene, Worthington commencent le leur, lorsqu'ils quittent la maison familiale. William James lorsqu'il obtient son premier poste à Westminster School, Moore lorsqu'il devient pasteur de Horstead Keynes. Josselin rédige ses premières notes quand il est étudiant à Cambridge, et son premier journal quand il s'installe à Colne en Essex. Robert Beake, dont nous ignorons la date de naissance entreprend la rédaction d'un journal, le lendemain du jour où il devient maire de la ville de Coventry, et John Young le jour même où il devient doyen de Winchester; son journal ne s'interrompra que vingt-neuf ans plus tard, en 1645, lorsque ce fidèle serviteur du roi sera exilé à Upper Wallop où il mourra en 1654. Le Dr. Ward s'adonne à l'écriture quotidienne au moment où s'achèvent ses études de théologie [95]. La tenue du journal correspond aussi à un tournant dans la vie religieuse. Pour le puritain, nous le verrons, le journal débute avec sa conversion, il se doit de commencer une vie meilleure, en faisant le récit de sa nouvelle naissance spirituelle, récit qui se prolonge et prend la forme de notations quotidiennes relatant ses luttes et ses progrès [96]. Tous ces diaristes, quels qu'ils soient, ont fréquemment l'impression qu'ils viennent de tourner une page; qu'un chapitre important de leur existence commence au moment où ils prennent la plume.

Une telle impression, cependant, est loin d'être l'unique raison qui les pousse à entreprendre la rédaction régulière d'un journal. En effet, ce n'est pas là « un exercice aussi simple qu'il peut paraître au premier abord. Beaucoup s'y sont essayés, qui le savent par expérience : on passe un jour, puis deux; ce qui n'a pas été noté le jour même, ne se retrouve pas le lendemain; les jours blancs s'ajoutent aux jours blancs, et l'habitude se déprend aussi vite qu'elle avait été prise. Une décision motivée et une grande patience sont nécessaires pour continuer. Les hommes qui tiennent un journal n'obéissent pas à une impulsion momentanée, sinon ils s'arrêteraient dès qu'aurait disparu le choc initial. Au contraire, le soin qu'ils apportent à cette occupation, le temps qu'ils y consacrent, montrent qu'elle correspond à des tendances profondes [97] ». Quelles sont-elles ? Pourquoi ces hommes écrivent-ils ? A quoi correspond leur besoin d'expression ?

93. Cf. *Slingsby D.*, 2 : « 31 oct. 1638... ».

94. Les premières pages du journal d'Elias Ashmole ne sont que des réminiscences.

95. Il obtient son B.A. à Christ's College, Cambridge, en mai 1595. Son journal débute cette année-là.

96. Cf. W. HALLER, *The Rise of Puritanism*, New York, 1938, p. 94.

97. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 525.

Certains diaristes envisageaient peut-être au départ d'écrire des mémoires — ce n'est d'ailleurs là qu'une hypothèse — mais aucun d'entre eux ne songe à la publication; tout au plus songent-ils à leurs descendants, à qui ils souhaitent parfois que leurs expériences servent d'exemple, à une époque où il est fréquent de laisser par écrit à ses fils des « Conseils » qui s'intitulent presque toujours « Advice to my Son ». Exception faite de Dugdale, Wood, Twysden ou Laud, il n'est point parmi eux d'écrivains. Grande eût été leur surprise d'apprendre qu'un jour leurs notes seraient publiées et représenteraient ce qu'ils « ont fait de plus solide et de plus durable [98] ». Leur nom ne nous a été préservé en général que grâce à leur journal privé; qui de nos jours, en effet, parlerait de Robert Roberts, l'obscur propriétaire terrien ou de Nehemiah Wallington le pieux quincailleur puritain, si leur journal n'avait été découvert ? Les mobiles des diaristes sont multiples et complexes, les fins qu'ils poursuivent varient selon les individus, et déterminent, dans une large mesure, l'aspect, la forme que prendra le journal.

Quelques rares diaristes n'obéissent à aucun mobile particulier, ils se sentent simplement poussés par la joie de vivre et le plaisir d'écrire. Ils ne se proposent aucun but, tel est le cas de Nicholas Assheton, le bon vivant, qui n'écrit nullement en songeant à l'avenir, mais rédige à la hâte de brèves lignes, lorsqu'il dispose d'un moment de liberté après une joyeuse équipée. Sommes-nous là en présence des diaristes les plus authentiques ? Nous ne prétendons pas nous prononcer sur ce point. Il y a aussi chez plusieurs diaristes une prédisposition, une tendance innée à l'écriture quotidienne, tendance que vient renforcer l'atmosphère familiale. Mari et femme — tels Isabella et Roger Twysden — tiennent, chacun de leur côté, un journal. C'est parfois une habitude quasi héréditaire [99] qui se transmet de père en fils : John Young, John Winthrop rédigent un journal comme l'avait fait leur père. Des familles entières pratiquent l'écriture quotidienne.

Robert Woodford(e) (1606-1654), intendant à Northampton, rédige un journal de 1637 à 1641, son fils Samuel (1636-1701), chanoine de Chichester et Winchester, et sa femme imitent son exemple. Leur arrière-petit-fils, le pasteur James Woodforde (1740-1803) est lui aussi l'auteur d'un journal fort connu, commencé alors qu'il avait dix-huit ans, et qui couvre quelque quarante-trois années de son existence. La grande famille des Isham, également originaire du Northamptonshire, compte plusieurs diaristes [100] : Elizabeth Isham est l'une des rares femmes de l'époque dont le journal ait été préservé. Son neveu, Justinian Isham, croyait-il à l'influence bénéfique des notations quotidiennes ou bien cherchait-il le moyen d'encourager son fils Thomas à mieux étudier le latin ? Il promet, en tout cas, à ce dernier, de lui verser annuellement la somme de six livres, s'il tenait régulièrement un journal en latin, ce que fit Sir Thomas pendant deux ans, de novembre 1671 à septembre 1673; en 1676, il reprit d'ailleurs la plume pour tenir un bref journal de voyage attribué par erreur à Sir John Isham [101]. Son neveu Justinian l'imita, lorsqu'en 1707 il fera le Grand Tour et continuera à consigner quotidiennement ses impressions, de 1708 à 1736; ce sera, lui, le véritable diariste de la famille. Nous pourrions citer d'autres exemples, qu'il nous suffise de mentionner les Brownlow qui, de génération en génération, écrivirent leur journal et dont les représentants les plus connus sont, au XVIII^e siècle, sir John Brownlow et son neveu sir Richard Brownlow.

98. J. DUTOURD, *Le Complexe de César*, Paris, 1946, p. 144.

99. Cf. A. PONSONBY, *More English Diaries*, p. 92.

100. Cf. *Transactions of the Royal Historical Society*, Third Series, 1907, vol. I, p. 181-203.

101. Cf. *ibid.*, p. 200 et *The Journal of Thomas Isham of Lamport, Northants, 1671-1673*, ed. W. Rye, Norwich, 1875.

D'autres diaristes commencent à tenir leur journal, inspirés par l'exemple d'êtres qu'ils admirent. Sir Henry Slingsby, nous l'avons vu [102], suit les conseils de Montaigne dont il adopte la méthode, ou plutôt l'absence de méthode [103]. Sir Simonds d'Ewes, alors qu'il est étudiant à l'université de Cambridge, entreprend, à l'âge de dix-huit ans, la rédaction de son premier journal et déclare qu'il veut, en cela, imiter Edouard VI, « that young godly prince » et John Lord Harrington of Exton [104], tous deux connus pour leur culture et leur piété, et tous deux morts en pleine jeunesse. Henry Newcome nous dit dans son autobiographie qu'en 1646, se trouvant depuis deux ans à Cambridge, il fut amené à tenir un journal après avoir appris que le docteur Ward, directeur de Sidney College, avait laissé à sa mort, dans son bureau, le journal de sa vie qu'il rédigeait depuis l'âge de seize ans [105]. Une telle entreprise lui sembla digne d'éloges, et la jeunesse du diariste à ses débuts n'était pas sans lui rappeler la sienne : il n'avait en effet que dix-neuf ans.

Nous nous trouvons là, il faut le reconnaître, devant des circonstances particulières qui ne sont pas valables pour tous les diaristes, même si elles figurent à l'origine de plus d'un journal. Sans doute, existe-t-il d'autres causes accidentelles, responsables de bon nombre de journaux, il est toutefois une préoccupation que l'on peut déceler chez la majorité de ces auteurs : celle de préserver, de fixer à jamais sur le papier des chiffres, des détails, des incidents, et des instants qui, ils le savent, ne se répèteront plus et qu'ils risquent d'oublier. Ce faisant, ils obéissent souvent à des mobiles purement utilitaires, mais ce qu'ils veulent sauver, varie selon les hommes [106].

A l'extrême limite, il ne peut s'agir que de noter des chiffres, ce qui est fréquemment le cas pour les journaux professionnels : celui de Philip Henslowe ne comprend que les dépenses relatives aux pièces montées par lui, de 1592 à 1603, dans les théâtres londoniens dont il est propriétaire, mais ceci ne relève pas de notre propos. Dans de nombreux journaux privés cependant, comptes et comptes rendus se trouvent juxtaposés ou même intimement mêlés, les préoccupations financières sont partout présentes et les journaux religieux n'en sont pas totalement exempts. Un homme méthodique note ses actions, ses pensées aussi bien que ses dépenses, double comptabilité qui plus tard, pense-t-il, lui sera utile. Si la vie n'est bien souvent pour l'homme du XVII^e siècle qu'une suite d'actes, l'argent, fruit ou mobile de l'action, y joue un rôle essentiel. Adam Eyre donne pour titre à son journal : *A Dyurnall or catalogue of all my actions and expenses from the first of January 1646*, et Robert Roberts fait de même : il intitule le sien *Diary and household account book*, tout comme William Honnywell, qui utilise l'expression *Book of Accompts and Remembrances*. « Le registre des négoces du mesnage [107] » est aussi registre des actes. Ce voisinage n'est pas toujours sans danger, il arrive que le livre de comptes prenne le pas sur le journal; Joyce Jeffries le reconnaît, lorsqu'il donne pour titre second à son journal : *A new Book of Receights, of Rents, Anneties and Interest moneys beginning at St. Mary day 1636* [108]. L'inverse aussi se produit. Bien que distinct de son livre de comptes, le journal de sir Humphrey Mildmay ne devait à l'origine que lui faciliter ses transactions financières; lui-même l'intitule *the accountes of letters from day to day as they come and goe or my daylie occasions*, mais il prend, peu

102. Cf. *supra*, p. 32.

103. *Slingsby D.*, p. 55 : « Quicquid in Buccam venerit effutire ».

104. Cf. J. H. MARSDEN, *College Life in the time of James the Ist, compiled from an unpublished diary by Sir Simonds d'Ewes*, London, 1851; p. 74. Ce premier journal de Sir Simonds ou Symonds d'Ewes qui fait l'objet de l'étude de Marsden, n'a malheureusement pu être retrouvé.

105. Cf. *The Autobiography of Henry Newcome*, ed. R. Parkinson, 2 vol., *Chetham Society Publications*, Nr. 26, 1855, vol. I, p. 14.

106. Cf. M. LELEU, *op. cit.*, p. 220.

107. Cf. MONTAIGNE, *op. cit.*, liv. I, chap. xxv, p. 229.

108. Ce manuscrit, couvrant les années 1638 à 1648, se trouve au British Museum (MS. Egerton 3054).

à peu, une tournure personnelle, car l'auteur est amené à y inclure de nombreuses notations relatives à sa vie privée, que le livre de comptes, très souvent d'ailleurs, vient éclairer [109]. En effet, au XVIII^e siècle, journaux et livres de comptes fréquemment se complètent, ces derniers nous livrent parfois des renseignements qui sont absents du journal, ils expliquent même les rapports unissant certains personnages et le diariste.

Spalding porte un jugement trop sévère sur les journaux antérieurs à la Restauration, lorsqu'il les qualifie, dans leur grande majorité, de « glorified account-books [110] », ce faisant, il néglige l'élément personnel qu'ils peuvent renfermer. Certes, pour Giles Moore, pasteur de Horstead Keynes dans le Sussex, tout se réduit à des chiffres, qu'il s'agisse de cérémonies religieuses, de voyages, de maladie ou de vêtements, et c'est avec le langage des chiffres qu'il nous donne un compte rendu fidèle, et parfois cocasse, de ses activités journalières. Bien qu'elles ne contiennent aucune opération, aucune évaluation de sa fortune, ses notations, tout comme celles d'un autre ecclésiastique, Thomas Cocks, nous font songer à un livre de comptes, mais là encore, l'élément humain vient se mêler aux chiffres. Le journal financier d'un citoyen d'Exeter est bien plus qu'un vulgaire livre de comptes; en nous livrant les sommes dépensées pour l'entretien de sa maison, pour sa nourriture et ses vêtements, ainsi que les motifs qui l'ont incité à engager ces dépenses, l'auteur nous offre un document valable. Nous trouvons non seulement les indications de coutumes perdues de nos jours, mais encore les traces de ses habitudes et de ses goûts, les marques de sa générosité, ou de son économie, la nature de ses qualités et de ses faiblesses.

Bon nombre de journaux révèlent un effort de mise à jour constant, dans tous les domaines. A la fin de chaque mois, Geoffrey Starkey de Sonning Commons, près de Reading, récapitule les activités des semaines passées et dans ce but utilise le langage des chiffres; en face de rubriques telles que : dîners, visites, voyages à Londres et à Reading, travaux d'inspection, viennent s'aligner les jours du mois correspondant, et au bas de la page, nettement distincte du reste, se trouve l'indication des jours où il s'est bien porté, détail important pour un homme d'action dont la santé est quelque peu chancelante. Ainsi, d'un seul regard, le diariste peut-il embrasser toute une tranche de vie [111].

Certains journaux semblent avoir été tenus par leurs auteurs dans le but d'y insérer, presque exclusivement, des anecdotes, des jeux de mots, des poèmes satiriques. Véritables répertoires des goûts du temps, ils ne sont pas sans rappeler les *common-place books* qui furent tant à la mode au XVI^e et au XVII^e siècle. Les journaux de John Manningham et de John Rous ne sont, dans leur majeure partie, que des recueils de lieux communs datés, où les auteurs ont jeté pêle-mêle anecdotes, notes de lecture, rumeurs, résumés de sermons entendus, toutefois à ce « ramas » de citations viennent se mêler, ici et là, de brèves annotations ou allusions personnelles. C'est la présence de cet

109. Dans son journal, sir Humphrey rapporte que, le 24 novembre 1633, un enfant passa sous les roues de son carrosse. Son livre de comptes nous apprendra qu'il a payé trois shillings, en décembre, au médecin qui a soigné l'enfant, et qu'il s'est engagé à verser une pension hebdomadaire de six pence à la mère du garçon.

110. Cf. SPALDING, *op. cit.*, p. 28.

111. Un de ces feuillets mérite d'être reproduit :

Memorandum May 1652	
Sonning & home	1-2-3-18-19-20-21-22-23-24-25-26-27-28 29-30
Diners & visits	1 2-3-18-19-20-21 22 23-24-25 26 27
Surveying Musgrave	20-21
Hardwick	28 (to dinner)
Christening	31
Well	1-2-3-18-19-20 23-24-25 26-27-28-29 30-31

élément personnel qui pousse William Johnson à inscrire en tête de son journal « notes que je ne saurais insérer dans mon recueil de lieux communs [112] », car lui aussi accumule sentences et maximes. Il n'en veut pas laisser perdre une seule, nous en trouvons plusieurs centaines, tant en anglais qu'en latin, certaines numérotées, mais sans ordre aucun. Il y joint également des historiettes, illustrant les dictons qui les précèdent, des inscriptions relevées sur les murs de monuments qu'il vient de visiter. Les diaristes ont fréquemment des appétits de collectionneur. Le culte des choses anciennes qui fleurit à la fin du règne d'Elizabeth ne cesse de se développer dans le demi-siècle qui suit, et Anthony A Wood, Elias Ashmole, sir Simonds d'Ewes, William Dugdale, pour ne citer que ceux-là, grands amateurs d'antiquités, notent sans cesse, animés par ce que Bush appelle fort justement « the antiquarian spirit [113] ». Tout comme ils amassent chartes, pièces de monnaie, manuscrits rares ou épitaphes, ils collectionnent libelles et écrits satiriques, faits et proclamations, et les commentent en songeant à leur moi futur.

Ces hommes se révèlent avides de noter les nouvelles, de conserver des documents qui sont les témoins d'une époque. Nous retrouvons dans presque tous les journaux du XVII^e siècle « un amas de notations d'événements de tout ordre, politiques, religieux, militaires qui ont plus particulièrement frappé les esprits, ou les faits divers que leur caractère extraordinaire et parfois des causes à nous inconnues ont fait retenir [114] », ainsi que bien des particularités relatives aux hommes célèbres du temps. A une époque où les quotidiens sont inexistantes, le journal privé en tient lieu et remplace gazettes, revues et annales [115]. Sir Simonds d'Ewes vit dans l'attente des nouvelles qu'on lit, discute et copie, après en avoir pris connaissance dans les pamphlets appelés *corantos* ou *news*. De nombreuses brochures circulent, les nouvelles sont consignées par écrit ou transmises oralement de bouche à oreille. Les diaristes prennent l'habitude de noter, jour après jour, les faits politiques marquants, sans toujours en avoir été les témoins, ce qui les oblige d'ailleurs à de fréquents retours en arrière; ils veulent fixer sur le papier les événements qui viennent de leur être relatés, tout en reconnaissant eux-mêmes que les nouvelles qu'ils ont notées ne sont pas toujours exactes [116]. Ils récrivent l'histoire à leur façon, pour eux-mêmes et, sans doute aussi, pour leurs descendants. Ils en profitent pour en tirer des leçons morales et religieuses.

A plus forte raison éprouvent-ils le désir de garder la trace d'événements dont ils ont été les témoins, conscients qu'ils sont d'occuper, de par leur situation, une position privilégiée, de vivre des instants uniques. C'est pourquoi le journal privé traite aussi des événements publics et se doit de mentionner les « occurrences de quelque remarque [117] », pour reprendre l'expression chère à Montaigne, et qui correspond très exactement aux termes « remarkable occurrences », si fréquents dans les journaux que nous étudions. Roger Wilbraham note en juin 1603, au début de son journal, que c'est là un recueil d'observations pour son usage lorsqu'il sera vieux, ou pour celui de ses enfants [118]. Il se doit d'éclairer les générations futures, c'est pourquoi il esquisse un bref portrait de la souveraine défunte qu'il a bien connue, et nous dépeint le roi qu'il sert depuis trois mois [119]. Le désir fort légitime de porter témoignage devient particulièrement vif en période de rapide évolution sociale ou en période troublée, car

112. *The Diary of William Johnson*, Bodleian, MS. Top. Cam. e¹, folios 1-59.

113. Cf. D. BUSH, *op. cit.*, p. 239.

114. Cf. *Le Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er}*, éd. V. L. Bourrilly, intr., p. X.

115. Cf. I. DISRAELI, *op. cit.*, vol. II, p. 209.

116. Certains diaristes relatent une nouvelle, puis, quelques jours plus tard, se voient obligés d'insérer le mot « FALSE » à côté de leurs notations. Cf. *The Diary of W. Yonge*, p. 69.

117. Cf. MONTAIGNE, *op. cit.*, liv. I, chap. XXXV, p. 229.

118. Cf. *The Diary of Roger Wilbraham*, ed. H. S. Scott, *Camden Miscellany*, vol. X, 1902, p. 57.

119. *Ibid.*, p. 58 : « June 1603... ».

les diaristes éprouvent le besoin de laisser un témoignage historique authentique; mais, là encore, il serait imprudent de généraliser. Plusieurs auteurs qui ont rédigé l'essentiel de leur journal pendant la guerre civile, semblent n'en guère tenir compte, ou du moins ne mentionnent les troubles de l'époque que dans la mesure où ils en éprouvent quelque gêne; les événements qui ont ébranlé la nation pendant près d'un demi-siècle ne trouvent chez eux que de faibles échos, tant ils sont absorbés par leur propre existence. Peut-être aussi ont-ils consigné ailleurs ces faits, car les diaristes se contentent rarement de ne tenir qu'un journal.

Ils consacrent leurs loisirs à recueillir, dans divers cahiers, lieux communs, sermons ou faits historiques. Lady Margaret Hoby possède un « sarmon-book [120] » dans lequel elle transcrit intégralement ou résume les sermons entendus et un « Comune place-booke [121] » dans lequel elle recopie, du moins nous le supposons, des passages tirés d'ouvrages pieux. Dans le livre de lieux communs d'Adam Winthrop, figurent les plus belles lettres qu'il a reçues [122]; William Whiteway insère dans le sien des extraits des Chroniques de Holinshed et de récits historiques français, une liste de ces volumes y figure sous la rubrique « matériaux pour l'histoire des règnes du roi Jacques et du roi Charles ». Sans doute songe-t-il au jour où, la vieillesse une fois venue, il pourra écrire son histoire des Stuarts, en utilisant les documents accumulés au cours des ans, dans son journal, son recueil de lieux communs et sa « chronologie privée ». En effet, en 1634, il dresse également dans sa « Private Chronology » une liste d'événements importants non seulement sur le plan familial, mais aussi sur le plan local et national [123]. Nehemiah Wallington rédige, lui aussi, des *Notes Historiques* [124], et nous pourrions multiplier les exemples. Ce besoin de fixer est une des caractéristiques de l'époque, mais tous ces recueils ne sont pas intimement rattachés à la vie de leur auteur comme l'est le journal. Dans les journaux privés, les diaristes s'efforcent de noter avec des bonheurs divers ce qui les touche plus personnellement.

Quelle que soit l'orientation que prenne leur journal, ils veulent garder des documents de leur propre existence, ils souhaitent conserver la trace de leurs actes, sinon de leurs sentiments. En pratiquant l'écriture quotidienne, ils se donnent l'illusion de garder l'essentiel de chaque jour, et c'est là un point important. Ils craignent les méfaits d'une mémoire infidèle et fantasque et veulent lutter contre l'oubli, cette « loi inéluctable contre laquelle désespérément nous nous insurgons [125] », éviter que leurs souvenirs ne soient plus que des ombres que l'on pourchasse en vain. Ils souhaitent, grâce au journal, tromper leur nostalgie du passé, fixer ce qui autrement serait entraîné et anéanti. Cette « mémoire de papier [126] » leur est un précieux auxiliaire. S'il est un mot qui revient sous la plume de nombreux diaristes, c'est « remembrance », remémoration. Simonds d'Ewes écrit fréquemment dans son journal « nothing worth the remembrance », sir Henry Slingsby qualifie le sien de « book of remembrance [127] », tout comme le fait

120. Hoby D., p. 85 : « November 1599 [Saturday the 24] After privat praers I did eate my breakfast, and then wret of my sarmon book... ».

121. Cf. *ibid.*, p. 95 : « Jeneuarie 1599/1600 [Wensday the 9]... I praied, and after wrett some things in my Comune place-booke ».

122. Cf. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 265, Nr. 56.

123. Cf. *The Diary of William Whiteway*, ed. Th. Murphy, thèse de doctorat manuscrite, Yale, 1939, intr. p. XXV.

124. *Historical Notices of Events occurring chiefly in the Reign of Charles I*, ed. R. A. Webb, London, 1869.

125. F. MAURIAC, *Nouveaux Mémoires intérieurs*, Paris, 1965, p. 14.

126. Cf. MONTAIGNE, *op. cit.*, liv. III, chap. XIII et A. GIRARD, *op. cit.*, p. 37.

127. Cf. *Slingsby D.*, p. 185 : « Thus I ended these commentaries or book of remembrance beginning in ye year 1638 ».

Honnywell [128]. Dans son autobiographie, Henry Burton nous dit qu'après avoir observé un phénomène atmosphérique, il le consigna aussitôt dans son almanach, « for remembrance [129] ».

Cet acte de remémoration quotidienne qu'implique la tenue régulière du journal est dicté par « cet instinct de se survivre à soi-même qui anime tous ceux qui, aimant la vie, cherchent à en immobiliser les aspects, dans ce qu'elle a de plus fugitif, en jetant sur le premier bout de papier venu, l'indication d'une heure de plaisir ou de peine, le moindre petit fait heureux ou malheureux [130]... ». Leurs notes sont tout ce qui reste aux diaristes de leur vie, à mesure qu'elle s'écoule, leur seul regret sera souvent de n'avoir pas commencé plus tôt. Leur besoin de noter est le besoin irrésistible d'hommes qui savent qu'ils vieillissent ou qu'ils vont vieillir, qui sentent la vie s'écouler, se défaire, s'effriter sous l'inexorable poussée des jours et des mois, l'oubli étant pour beaucoup le premier aspect que revêt la mort. Les diaristes n'ont pas attendu le XIX^e siècle pour être travaillés par l'idée du temps dévorant, destructeur.

« The tymes doe passe & run full swift away
Yet fewe observe their actions every day [131] ».

écrit Crosfield. Comme bien d'autres, il est obsédé par la fuite du temps, et possède à un haut degré le sentiment du caractère inéluctable de la mort, car la mort n'implique-t-elle pas la perte de la mémoire, l'abolition des souvenirs ? La devise qui orne son sceau « Mon heur viendra [132] » est significative, nous la retrouvons à plusieurs reprises dans son journal ainsi que cette admonition : « T.C. (Thomas Crosfield) Moriendum est tibi [133]. » Il se défend, comme il peut, contre l'anéantissement définitif ; le journal est pour lui le moyen de résister, de transformer « l'humble réalité quotidienne en une acquisition pour toujours [134] ».

Parce qu'ils souhaitent jeter plus tard un vaste coup d'œil sur l'ensemble de leur vie et remonter le plus loin possible dans le temps, certains font précéder leur journal d'une courte autobiographie, couvrant la période s'étendant entre leur naissance et l'époque où ils se mettent à pratiquer l'écriture quotidienne. Le journal du révérend Ralph Josselin commence le 8 août 1644, mais auparavant, il retrace brièvement les différentes étapes de son enfance et de sa jeunesse, en partie grâce à des notes tirées de ses almanachs, car si les premiers fragments qui vont de sa naissance à son arrivée à Cambridge, en 1635, sont de pures réminiscences, il n'en est pas de même de ceux qui suivent — la fréquence des dates et des notations horaires l'atteste. Lady Anne Clifford ne transcrit que ses souvenirs d'enfance pour 1603, année mémorable entre toutes puisque, se rendant fréquemment à Londres et à la Cour, elle assista aux funérailles d'Elizabeth, et vit le couronnement du nouveau roi. Avec des bonheurs divers, Anthony Ashley Cooper, Simon Forman, Elizabeth Isham, avant d'entreprendre la rédaction d'un journal, esquissent leur autobiographie, mais chez Cooper, celle-ci s'arrête, sans qu'on sache pourquoi, en 1639, alors que le journal ne commence qu'en 1645 ; chez Forman, autobiographie et journal se chevauchent, tandis que chez Elizabeth Isham, il est difficile de savoir où finit la première et où commence le second. Les notations quotidiennes de l'archevêque Laud ne commencent qu'en 1621, la partie du journal qui s'étend de sa naissance

128. Cf. *supra*, p. 62.

129. Cf. H. BURTON, *A Narration of the Life of Mr. Henry Burton*, London, 1643, p. 29.

130. Cf. E. HENRIOT, *La Manie du journal intime et le roman autobiographique*, p. 20.

131. *Crosfield D.*, p. 24, June 21, 1628.

132. *Ibid.*, p. 32 « Dec. 23, 1628... ».

133. *Ibid.*, p. 14 « May 16, 1627... ».

134. G. GUSDORF, *La Découverte de soi*, p. 46.

jusqu'à cette date n'est qu'une brève rétrospective des quarante-huit premières années de sa vie.

Les auteurs de journaux veulent, non seulement laisser une trace, mais aussi établir des jalons. S'il n'est pas rare de relever, au début de leur récit, l'âge ou la date de naissance du narrateur — d'Ewes inscrit même son âge sur toutes les pages de son journal [135] — les anniversaires jouent un rôle important et sont l'objet d'une attention particulière. La plupart des diaristes les notent régulièrement, ils leur consacrent parfois plusieurs lignes. Tous les ans, le 25 janvier, le révérend Josselin indique qu'il a conscience d'aborder une nouvelle année de son existence et invoque l'aide du Seigneur [136]; il s'apercevra d'ailleurs seulement quand il entrera dans sa trente-neuvième année, qu'il est né le 26 et non le 25 janvier, comme il l'avait cru jusqu'alors; la connaissance des dates n'est jamais très sûre à cette époque [137]. Mainwaring signale le jour anniversaire de son mariage [138], Adam Winthrop, en plus de son propre anniversaire, note celui de la mort d'êtres chers, celui de sa mère, en particulier, morte quarante-neuf ans plus tôt [139].

Restif de La Bretonne écrit : « J'avais pour but principal de me ménager des anniversaires... L'avenir est pour moi un gouffre profond, que je n'ose sonder; mais je fais comme les gens qui craignent l'eau, j'y jette une pierre. C'est un événement qui m'arrive actuellement. Je l'écris, puis j'ajoute : que penserai-je dans un an, à pareil jour, à pareille heure [140]? » Le processus adopté par les diaristes n'est souvent guère différent de ce dernier, mais il s'effectue aussi en sens inverse. Les auteurs de journaux songent à la fois à l'avenir et au passé; ils aiment réveiller leurs souvenirs, parfois au moment même où ils écrivent : Henry Burton aperçoit un arc-en-ciel étalé sur les flots et dont les deux extrémités touchent la grève, il note le fait à la date du 25 avril 1640, et soudain se souvient que c'est la date anniversaire de son mariage [141]. Ils se demandent : « Que pensais-je il y a x années à pareil jour, à pareille heure? » Le 18 janvier 1676, lady Anne Clifford consulte son journal; cinquante-neuf ans plus tôt, à pareille date, la reine Anne de Danemark lui avait conseillé de persister dans son refus de confier ses affaires au roi [142]. Le 17 février, elle revient soixante ans en arrière, et découvre que ce jour-là, George Abbot, archevêque de Cantorbéry et quelques grands seigneurs, tour à tour aimables et menaçants, avaient essayé de la convaincre de se rendre à leurs arguments [143]. Les rendez-vous que les diaristes se fixent dans l'avenir, « la lecture et la relecture » qu'ils font de leurs journaux, « sont destinés à s'assurer d'une existence dont la réalité ne cesse de fuir [144] ».

De cette réalité certains ne veulent consigner que l'essentiel, voire l'exceptionnel, telle est l'intention de d'Ewes qui s'abstient de noter ce qui ne mérite pas d'être retenu, ou de sir Thomas Mainwaring dont la notation la plus fréquente semble être : « Rien de remarquable aujourd'hui [145]. » Ils opèrent, au départ, une certaine sélection, n'inscri-

135. Son journal qui va de janvier 1622 à avril 1624 porte à chaque page, en latin, l'indication de son âge : « Aetatis XX » ou « Aetatis XXI ».

136. Josselin D., p. 71 : « Jan. 25, 1649 an : aetatis 34. I was sensible it entred mee into a new yeare... ».

137. Ibid., p. 108 : « Jan. 25, 1654 ».

138. Mainwaring D., « May 1657, 26. Being my marriage day at Dodington ».

139. Winthrop Papers, vol. I, p. 176 : « May 13. Foemina praeclaris condecorata donis. My own mother died 1565, 49 yeres since ».

140. Cité par E. Henriot, *op. cit.*, p. 25.

141. H. BURTON, *op. cit.*, p. 29.

142. Cf. Clifford D., p. 49n.

143. Cf. *ibid.*, p. 19, et aussi G. Williamson, *op. cit.*, p. 273.

144. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 500.

145. « Nothing remarkable this day », ces mots reviennent constamment sous sa plume.

vent que les faits jugés par eux les plus importants. Ce qui peut être aisément lu ailleurs, ne saurait être transcrit dans le journal, aussi font-ils de fréquents renvois à d'autres recueils en leur possession : John Rous parle de son grand livre, « my great booke [146] », où il semble qu'il ait surtout copié les nouvelles du parlement, Ralph Josselin signale que ses « notes historiques » donnent de plus amples détails sur un phénomène atmosphérique qu'il vient d'observer [147]. Cette sélection préoccupe le révérend Newcome. Dans son autobiographie, il avoue que la matière de son journal lui apparaissait parfois dépourvue de saveur et d'intérêt, et qu'il jugeait alors inutile de poursuivre son entreprise, s'il ne parvenait pas à mieux faire. Pourtant il persévéra, encouragé par l'idée qu'il pourrait avoir un jour des choses remarquables à noter. Ses efforts furent récompensés [148], et il put, par la suite, revenir « ainsi et sans la moindre peine, dans des états d'âme vieux de plusieurs années [149] ».

Le désir de consigner ce qui ne reviendra pas, amène aussi les diaristes à rapporter, non seulement des faits importants, mais encore des détails, dénués de valeur, du moins à première vue. Cette juxtaposition du sérieux et du trivial est parfois quelque peu déconcertante. Adam Winthrop mentionne, dans une même phrase, le sermon du révérend Carter, fondé sur un texte tiré de l'Épître aux Romains (c. 6, v. 12) et la mort par indigestion d'un des jeunes porcs de sa ferme [150], il arrive même, comme dans le manuscrit du journal de Manningham, que le compte rendu d'un sermon voisine avec des mots grossiers que l'éditeur se refuse à transcrire [151]. Les trivialités de l'expérience humaine abondent dans de nombreux journaux. Josselin nous entretient de ses rhumes incessants, Adam Eyre signale à plusieurs reprises qu'il vient de se couper un cor [152], tandis que Cocks inscrit avec régularité chacune de ses visites chez le barbier. Cette naïveté provoque les sarcasmes de quelques critiques, comme Isaac Disraeli, qui, oubliant que ces journaux n'ont jamais été rédigés à l'intention des lecteurs, reprochent à certains diaristes d'écrire pour ne rien dire [153], ce en quoi ils se trompent. Cette abondance de petits détails témoigne du désir qu'ont ces hommes et ces femmes de donner une certaine permanence dans leur journal aux petits riens de la vie. Avec le temps, les trivialités gagnent en importance, tout comme les menus incidents de l'existence, apparemment sans valeur et à peine remarqués sur le moment, se parent avec les ans de couleurs brillantes, prennent un relief inattendu [154]. En outre, elles confèrent au journal son caractère d'authenticité : non seulement c'est par elles « qu'on sent une époque et une personne en chair et en os ; mais, par leur non-significance » elles sont, « dans une histoire vraie, la touche même de la vérité [155] ».

Aux mobiles précédemment cités viennent enfin s'ajouter, et même se substituer, d'autres mobiles d'ordre purement éthique et religieux. Les circonstances de la vie passent alors au second plan et cèdent le pas aux dispositions intérieures. L'écriture

146. *The Diary of John Rous*, ed. M. A. Everett Green, *Cam. Soc.* 1856, 1st ser., vol. LXVI, p. 113 : « Feb. 1640/41.13. A treason discovered. Other newes from Parliament... see in my great booke pag. 82 ».

147. *Josselin D.*, p. 116-117 : « 1656, Aug. 20 : ... between 3 & 4 a remarkable crosse seen in the skie; see in my historical notes ».

148. *Newcome Autobiography*, vol. I, p. 15 : « It was after no small help to me to guess at the former frame of my heart by what I had darkly described there ».

149. J. DUTOURD, *op. cit.*, p. 148.

150. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 102 : « 1609. The xjth of May... ».

151. *Manningham D.*, *Introduct.*, p. XVI XVII.

152. Cf. « The Diary of Adam Eyre » in *Yorkshire Diaries*, *Surtees Society Publications*, vol. LXV, 1875, p. 72 : « 1647. Nov. 8 ».

153. I. Disraeli dans *Curiosities of Literature*, vol. II, p. 209, se moque du journal d'Élias Ashmole.

154. Cf. P. A. SPALDING, *op. cit.*, p. 61.

155. Cf. S. de BEAUVOIR, *La Force des Choses*, Paris, 1963, p. 8.

quotidienne recommandée, en Angleterre, à tous les croyants, est une obligation pour les puritains. De la chaire, les prédicateurs exhortent les fidèles à la pratiquer et les encouragent à tenir registre de leurs actes et de leurs pensées, les aumôniers font les mêmes recommandations à leurs maîtres, et les hommes du XVII^e siècle sont très sensibles à ces sollicitations. C'est sur les conseils de Rhodes, son chapelain, que lady Margaret Hoby, la première femme anglaise dont le journal soit connu, pratique l'écriture quotidienne. Déplorant sa propre négligence, elle écrit, le 1^{er} avril 1605, que ceux qui ne peuvent trouver le temps d'enregistrer les bienfaits et les grâces du ciel, et d'exprimer leur reconnaissance, sont indignes de les recevoir [156], car il s'agit bien, en premier lieu, d'avoir constamment présente à l'esprit la bonté divine. Nehemiah Wallington intitule son autobiographie *A record of the mercies of God or a Thankfull Remembrance* [157], le révérend Josselin donne pour titre à son journal *A thankfull observance of Divine Providence & goodness towards me & a summary view of my life by me Ralph Josselin* et, comme Casaubon, à la fin de la semaine ou du mois, lorsque l'année s'achève ou qu'elle débute, « le pieux auteur récapitule ce qui s'est passé, ce qui lui est advenu et il se répand en bénédictions reconnaissantes et en actions de grâce [158] ». La santé, la protection divine, l'abondance de biens terrestres sont, pour les diaristes, une cause perpétuelle de gratitude, la santé en particulier est souvent mentionnée. Geoffrey Starkey commence, presque chaque jour, ses notations par une phrase rituelle : « Dieu soit loué, j'ai été en bonne santé aujourd'hui [159]. » Dans sa vie d'Edmund Staunton, ministre de l'évangile à Kingston upon Thames, William Reid, l'auteur présumé de cet ouvrage, déclare que Staunton « tenait un journal des faveurs de Dieu à son égard, ce qui l'aidait à recevoir la grâce et à garder le souvenir de la bonté divine, car nous ne sommes que trop enclins à oublier... les péchés commis et les bienfaits reçus. Le journal sert à nous remettre en mémoire toutes ces choses pour notre plus grand bien [160] ». C'est là un des thèmes du sermon prêché, le 11 mai 1643, par M. Peters, et résumé par Nehemiah Wallington dans son journal. S'adressant à un auditoire particulièrement nombreux en ce jour d'actions de grâce, le prédicateur avait dit notamment : « Ne manquez pas de sagesse, tenez un journal, inscrivez d'un côté vos péchés, de l'autre, les marques de la providence divine, notez comment Dieu vous a préservés des dangers, notez les moindres bienfaits [161]. » Le journal entrepris « dans une pensée de recueillement et de piété [162] » (n'est-il pas en effet « le recueillement plume en main [163] ? ») devient alors un « livre de compte moral [164] », et c'est à juste titre qu'on a parlé du « véritable acharnement de chef comptable que communique le connais-toi toi-même [165] ».

Pour obtenir la connaissance de son état de péché, le diariste pratique l'examen de soi-même. Il dresse la liste de ses fautes; si elle est par trop accablante, le souvenir des bienfaits de Dieu — preuves de l'amour du Père pour Son enfant — l'encourage à

156. *Hoby D.*, p. 216 : « (Aprill 1605), The first day... ».

157. MS. Guildhall Library London, Nr. 204.

158. *SAINTE-BEUVE*, *op. cit.*, p. 392.

159. Cette phrase « I praise God, I was well... to day » se trouve en tête d'un grand nombre des notations de Geoffrey Starkey.

160. Cf. W. REID, « An account of the Life and Writings of the Rev. Edmund Staunton D. D. Minister of the Gospel at Kingston upon Thames », in *Answers to Twelve Queries*, Part III, London, 1794, p. 17.

161. Cf. *The Growth of a Christian (Wallington D.)* : « May 11th 1643 ».

162. Cf. *SAINTE-BEUVE*, *op. cit.*, p. 287.

163. Cf. H. F. AMIEL, *Fragments d'un Journal Intime*, éd. B. Bouvier, 2 vol., Paris, 1927, t. II (1871-1881), 28 janvier 1872.

164. *Ibid.*, 17 juillet 1877.

165. J. DUTOURD, *op. cit.*, p. 145.

persévérer. Richard Blackerby, nous relate Samuel Clarke, inscrivait, dans ses journaux, les actes remarquables de Dieu à son égard, et relisait fréquemment ses notes, afin que son âme en soit affectée [166]. Le diariste, grâce à son journal, se livre à la recherche systématique de ses insuffisances et de ses faiblesses; une fois le mal découvert, il mènera contre lui une lutte impitoyable. Il souhaite, comme Nehemiah Wallington, mettre à nu, sonder, « anatomiser » son propre cœur, mais il ne le fait jamais par pur plaisir esthétique, ou par simple délectation morbide. Le but poursuivi est tout autre. L'intention cognitive ne suffit pas, elle se veut également transformatrice. Cet « épiluchement de l'âme [167] » doit permettre au diariste de prendre conscience de ses erreurs, de les reconnaître et ainsi de s'améliorer. Face au tribunal de sa conscience, il doit se rendre compte à lui-même de chacun de ses actes, de chacune de ses pensées. La mise à jour constante qu'impose le journal en fait un instrument de perfectionnement, un livre de progrès. « J'ai parlé de ces choses qui me tourmentent le plus afin de me forcer à sortir, avec l'aide de Dieu, de cet esclavage [168] » (celui du péché), confie Samuel Rogers, et il dit encore : « Si l'on me demandait pourquoi j'enregistre mes états d'âme, je répondrais : si je puis rester fidèle à l'engagement que j'ai pris, d'observer mon cœur afin de pouvoir, de temps à autre, embrasser ma vie d'un seul regard, alors je ferai le bien plus souvent et avec une plus grande assurance [169] ».

Les fautes passées sont autant de mises en garde, d'incitations à la sagesse. Lady Hoby, qui a négligé son journal pendant un long moment, se remet à l'écriture quotidienne, après avoir relu certains passages et vu le profit qu'elle en pouvait tirer [170]. Le journal, témoin de l'évolution spirituelle du diariste, doit lui permettre de noter les étapes de son itinéraire, de mesurer le chemin parcouru. Enfin, pour le puritain qui a l'habitude de partager ses expériences avec les autres fidèles, le but ultime peut être un but d'édification. Il souhaite faire profiter les autres de ce qu'il a vécu et appris. Il suppose que la transcription de ses épreuves et de ses joies, aidera ses semblables à pratiquer leur religion avec plus de zèle, et à réformer leur vie. Il veut servir d'exemple. Ainsi, il a conscience de travailler, non seulement à son propre salut, mais encore à celui des autres.

Dans cette entreprise quotidienne qu'est la rédaction régulière d'un journal, l'anglais n'est pas l'unique langue employée par les diaristes. Seules les femmes, semble-t-il, se contentent d'utiliser uniformément leur langue maternelle. Moins cultivées que leurs maris, elles n'ont sans doute pas toujours la ressource de faire appel aux langues anciennes ou étrangères: George Clifford, comte de Cumberland, n'interdit-il pas à sa fille, lady Anne, d'étudier le latin [171]? Détail caractéristique de l'époque, l'usage du latin dans le journal l'emporte de beaucoup sur celui des langues européennes. Nulle trace d'allemand ou d'espagnol dans les écrits qu'il nous a été donné de consulter, mais, ici et là, quelques phrases en italien ou en français, langues dont il est de bon ton d'avoir quelque teinture, car c'est bien de teinture qu'il s'agit. Sir Thomas Windebank, qui prend toujours soin de noter dans son journal l'état de ses finances, avant de s'absenter, y inscrit, à la date du 30 juin 1603, ces quelques mots : « Alla Montagna 1603 An ultimo di Genäio, Lascio alla Monticella, nelle main della Marga oro £ 563 [172]. » William Whiteway, commerçant de Dorchester, ville puritaine entre

166. Cf. S. CLARKE, *The Lives of Sundry Eminent Persons in this Later Age*. London, 1682, p. 63.

167. J. C. LAVATER, *Journal d'un observateur de soi-même*, traduit de l'allemand, 2^e éd. Genève, Paris, 1853, introd.

168. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 88 : « Sept. 20, 1589 ».

169. *Ibid.*, p. 71 : « Dec. 22, 1587 ».

170. *Hoby D.*, p. 216 : « (Aprill 1605) The first day... ».

171. Cf. W. NOTESTEIN, *Four Worthies*, New-Haven, 1957, p. 148.

172. Cf. *The Diary of Sir Thomas Windebank*, Bodleian, MS. Ashmolean 64.

toutes, fait une seule fois usage de l'italien dans son journal; s'agit-il d'une fantaisie soudaine, d'un désir d'étaler sa science, nous ne saurions le dire. Il écrit, en décembre 1620 : « Fu fatto d'alcuni di queste Ville my Solemne digiunio con Lunghe Orationi in favore dei Boemi; et la prima di Decembre il medesimo fu praticato causa medesimo [173]. » Il n'est d'ailleurs nullement surprenant de voir un marchand s'exprimer en italien. Réservé d'abord aux gentilshommes, l'italien devient, dès le XVII^e siècle, de plus en plus nécessaire aux marchands, au fur et à mesure que se développent les relations commerciales entre l'Angleterre et les ports d'Italie et du Proche-Orient [174]. S'adressant aux marchands qui vont utiliser sa grammaire, *The Italian Tutor Or A New And Most Compleat Italian Grammer* (1640), Giovanni Torriano déclare dans sa préface, que c'est là un livre destiné aux Anglais, et plus particulièrement à ceux qui commercent avec l'Italie et la Turquie, où la langue italienne l'emporte sur toutes les autres [175].

Le français est cependant d'un usage plus fréquent chez les auteurs de journaux. Les juristes le connaissent et l'utilisent. Un homme de loi comme sir Roger Wilbraham mentionne, en vieux français légal, la séance du Conseil à laquelle il vient d'assister : « 14 Jan : 1600 (1601) ieo fui present al councell ou tres grand consultacion fuit pur abasement de coyne pour Ireland : issint que l'expences le roy in vanquishant les traitors poet estre contynewe [176] ». A ce vieux français légal se mêlent d'ailleurs, tout au long du journal, expressions et phrases latines, donnant un résultat des plus curieux. John Greene, homme de loi, lui aussi, confie en français à son journal certains détails ou réflexions que la pudeur ou la crainte des regards indiscrets l'empêchent de formuler dans sa langue maternelle. Le 22 mars 1643, peu avant son mariage, il note : « Je songe qu'elle est laide [177] » (c'est à sa future femme qu'il pense). Le français des autres diaristes est rarement correct. Ils s'en servent par pur caprice, ou bien dans un but précis, selon l'humeur du moment. Ainsi, Thomas Crosfield, passant brusquement de l'anglais au français, écrit à la date du 21 juin 1628 : « Ce iour estoit humiliation et ieune solenne pour nostres peches et mechancetes per toutes parts du royaume specialement au Londre ou sont plusieurs nobiles de notre region là assamblées en parliamant avec le roy. Dr. Hood a presche de psalme 35.13. du humiliation [178]. » Il lui arrive aussi de se servir du français, lorsqu'il veut consigner le temps qu'il fait, et plus particulièrement le « beau temps [179] », ces deux mots reviennent fréquemment sous sa plume. John Rous émaille son journal de citations françaises, mais les citations latines l'emportent par le nombre. Nous pourrions multiplier les exemples.

Si les langues européennes jouent un rôle mineur dans la rédaction des journaux, le latin, par contre, occupe une place de choix. Ceci n'a rien d'étonnant à une époque où, langue internationale et clé de nombreuses professions, il est le fondement de toute éducation digne de ce nom. Il est enseigné aux enfants dès leur plus jeune âge et s'apprend comme une langue vivante : Thomas Isham, nous l'avons vu [180], rédige son

173. Dans *The Diary of William Whiteway*, thèse de doctorat manuscrite, Yale, 1939, Thomas D. Murphy donne de ce passage la traduction suivante : « There was observed in some of these towns a solemn fast with long sermons in behalf of the Bohemians and the first of December the same was carried out (here for ?) the same cause ». Le manuscrit de ce journal se trouve au B.M., Egerton 74.

174. Cf. L. B. WRIGHT, *Middle Class Culture in Elizabethan England*, Un. of N. Carolina, 1935, p. 363.

175. Cf. G. TORRIANO, *The Italian Tutor Or A New and Most Compleat Italian Grammer*, London, 1640, Preface, p. 1.

176. *Wilbraham D.*, p. 79.

177. Cf. *The Diary of John Greene*, ed. E. M. Symonds, *E.H.R.*, vol. XLIII (1928), p. 392.

178. *Crosfield D.*, p. 22.

179. *Ibid.*, p. 14, « May I, 1627. May — beau temps ».

180. Cf. *supra*, p. 61.

journal en latin, dès l'âge de quatorze ans. Professeurs et étudiants devisent en latin, ces derniers se doivent de converser en cette langue à Oxford, durant la demaine : « monui meos scholares semper inter se invicem et mecum utj Latino idiomate, excepto die Sabbatj », écrit l'un de leurs maîtres [181] dans son journal. Quiconque ne peut parler latin ne saurait mériter le nom de savant. Crosfield note, à la date du 2 décembre 1634, que Vossius, à Amsterdam, avait songé à offrir une chaire de professeur à Mr. Dampont [182], mais qu'il y avait renoncé, lorsqu'il s'aperçut que le candidat ignorait cette langue internationale. Les lettres en latin sont chose fréquente : le révérend Josselin rédige ainsi la lettre de remerciement qu'il adresse au Dr. Wright [183], et William James fait état dans son journal de lettres rédigées aussi bien en anglais qu'en latin [184]. Les sermons eux-mêmes sont parfois prêchés dans cette langue à l'Université [185].

Pour les ecclésiastiques et les universitaires, le latin est d'un emploi si courant que certains d'entre eux, pour rédiger leurs notations quotidiennes, n'utilisent jamais leur langue maternelle. Tel est le cas du révérend Thomas Dugard, directeur d'école à Warwick, du révérend Thomas Bedford de Plymouth, de William James, sous-maître à Westminster School, et aussi du père du diariste John Young, doyen de Winchester, mais ce dernier journal est malheureusement perdu [186]. Pensent-ils écarter les curieux, en rendant moins facile la lecture de leur journal ? Tout nous porte à croire que, pour ces hommes d'église et ces enseignants, le latin est devenu une seconde langue vivante, aussi maniable que l'anglais, et parfaitement adaptée à leur forme d'esprit. Ils imitent en cela Casaubon qui, lui aussi, pensait et écrivait en latin. Si William James semble appartenir à la coterie des pédants, nous ne pourrions pas en dire autant de Dugard et de Bedford. Ces pieux savants s'expriment en un latin correct, aux formes parfois abrégées, et singulièrement laconique. Leurs phrases sont brèves et cursives. Bedford se contente d'inscrire quelques mots, chaque jour, dans son carnet : il note, le 30 mars 1640 : « Dedi uxori 40^o pro Domo », ou bien encore, le 24 mars 1641 : « Post concionem profectus Londinium ad expediendum negotia filiorum [187]. » De ses lignes se dégage une grande impression de monotonie.

Le latin de John Bois, traducteur de la Bible, est infiniment plus riche, plus nuancé, plus suggestif, mais son journal [188] n'est en fait qu'un carnet de lectures, où figurent des extraits commentés d'ouvrages consultés ou lus. Chez Dugard [189], nous trouvons un leitmotiv, *institui discipulos*, et deux verbes qui sans cesse reviennent, *legi*, *audivi* : aux notes de lecture succèdent les comptes rendus de sermons, consignés dans un carnet de dix centimètres de long sur cinq centimètres de large, à raison de soixante à soixante-dix lignes par page. Ses lettres sont si fines qu'il faut les déchiffrer à la loupe, son écriture à cet égard est singulièrement révélatrice, elle est aussi sèche, aussi dépouillée que la langue qu'il utilise. Le latin est-il peu propice aux épanchements ? Il semble plutôt que cette sécheresse soit un trait de caractère des diaristes, qui transparaît ici. Casaubon ne sait-il pas exprimer, tour à tour, en latin, la détresse ou la reconnais-

181. *Crosfield D.*, p. 46, August 13, 1630.

182. *Ibid.*, p. 75 : « December 2, 1634... ».

183. *Josselin D.*, p. 79 : « Nov. 11, 1650 ».

184. *The Diary of William James*, Bodleian, MS. Rawlinson D. 216 : « Jan. 8 1654. Excessi serinia niva et epistolas... tam vernaculas quam Latinas ».

185. *Crosfield D.*, p. 77 : « Jan. 14, 1635. The beginning of terme without a latin sermon ».

186. *Young D.*, Introd., p. 4.

187. Cf. *The Diary of the Rev. Thomas Bedford*, Bodleian, MS. Rawlinson D. 1101.

188. Cf. *The Diary of John Bois*, MS. Cambridge University Library, Add. MSS. 3856.

189. Cf. *The Diary of the Rev. Thomas Dugard*, B.M. MS., Add. MSS. 23146 : 1634 Maius 13, 14, 15, 16, 17, 18, etc.

sance avec des accents touchants, bien mieux d'ailleurs qu'il n'aurait pu le faire en français [190] ?

L'emploi du latin est une caractéristique commune à presque tous les journaux masculins, mais l'usage que les diaristes en font est fonction de leur profession et de leur éducation, et aussi des circonstances dans lesquelles ils se trouvent. La qualité et la fréquence du latin varient suivant les individus. Philip Wyot se contente de donner à ses notes, au demeurant fort brèves, un titre, dont la correction laisse quelque peu à désirer : *Liber de rebus gestis circa villa de Barnestap. in com. Devn. et quibusdam aliis locis post fera Pasche Anno Dm. 1586 prout anglicia verbis sequuntur*. Proverbes et dictons latins sont connus de tous. John Rous en remplit les pages de son journal dans lequel il transcrit également de nombreux vers, toujours dans cette langue. Même Robert Roberts, simple fermier du Devon, dont l'orthographe est plus qu'incertaine, cite dans son journal un proverbe : « Diluculo surgere saluberrium est », qu'il fait immédiatement suivre de sa traduction [191]. Crosfield utilise, avec un égal bonheur, anglais et latin, et passe indifféremment de l'une à l'autre langue, parfois au milieu d'une phrase [192]. Il lui arrive aussi de parsemer sa phrase latine de mots grecs [193], et ce latin bariolé de grec « dont l'auteur est tout rempli également [194] » est du plus curieux effet. Cette hésitation entre plusieurs langues est commune à quelques diaristes : Samuel Fairclough [195] rédige une grande partie de son journal en grec, mais le latin finit par l'emporter; quant à Richard Blackerby [196], il écrit un premier journal en grec, un second en latin et un troisième en anglais. Ce sont d'ailleurs, à notre connaissance, les deux seuls cas de diaristes rédigeant totalement ou partiellement en grec leur journal.

Lorsqu'il s'agit d'hommes cultivés, maniant les langues anciennes avec dextérité, il est quelquefois malaisé de trouver une justification à l'emploi d'une langue plutôt que d'une autre. Quand Anthony A Wood, le célèbre amateur d'antiquités, dont la maison est envahie par les mouches, note, le samedi 30 juillet 1659 : « innumerosa multitudo [197] », il semble qu'il le fasse par pure pédanterie. Pourtant, l'usage du latin peut répondre à certains impératifs précis. Il sert à souligner un événement important. Sir John Archer, chargé d'une mission de confiance par Cromwell, écrit le 25 mars 1658 : « In foro pro Dno. Pro [198]. » John Young, royaliste fervent, signale en latin l'anniversaire du roi Charles, le 19 novembre 1625 [199]. L'archevêque Laud fait de même, lorsqu'il rapporte les propos du prince, aux côtés duquel il se trouvait, le 1^{er} février 1624 [200]; le maniement du latin est d'ailleurs pour lui chose tellement aisée que, de janvier 1625 à juillet 1627, il utilisera cette langue pour rédiger la totalité de ses

190. Cf. SAINTE-BELVE, *op. cit.*, p. 388.

191. Cf. *The Diary and Household Accounts of Robert Roberts*, p. 40 : « 1628 ... It is very healthy to rise at daybreak ».

192. *Crosfield D.*, p. 37 : « December 3, 1629. Memorandum it was thought meet pro me procuratoris munere fungi, post 5^o vel sex annos ».

193. *Ibid.*, p. 3 : « May 14. 1626. Hic dies meum est γενεθλιον seu natalis ac dies nativitatís vicesimus quartus ab Anno Dominj 1602 ».

194. SAINTE-BELVE, *op. cit.*, p. 388.

195. Cf. S. CLARKE, « The Life and Death of Mr. Samuel Fairclough », in *Life of Sundry Eminent Persons in this Later Age*, p. 162-163.

196. Cf. S. CLARKE, *The Life and Death of Mr. Richard Blackerby*, *op. cit.*, p. 63.

197. *The Life and Times of Anthony A Wood*, ed. the Rev. Andrew Clarke, Oxford, 1891, vol. XIX, p. 280.

198. *A Great Essex Lawyer's Diary*, ed. W. Gurney, Benham, *Essex Review*, vol. XXXI, (1922), p. 182. Traduction proposée par l'éditeur : « In Court for the Lord Protector ».

199. *Young D.*, p. 78 : « 19 Nov. 1625. Natali Regis cui omnia fausta et felicia ex animo comprecamur ».

200. *The History of the Troubles and Tryal of the Most Reverend Father in God and Blessed Martyr William Laud... To which is prefixed the Diary of His own Life*, p. 9 : « 1624. Februar. 1. Dies Solis erat. Astiti Illust. Principi Carolo Prantendi. ... ».

notations, après quoi, il écrira à nouveau en anglais. Le latin sert aussi à porter un jugement : une série de malheurs s'abat sur une jeune femme, Adam Winthrop aussitôt moralise en latin [201], c'est en cette langue également qu'il célèbre la mémoire de son frère William ou de la reine Elizabeth [202]. Les décès [203], les cérémonies religieuses sont fréquemment enregistrés en latin. Après avoir communiqué, Dee note, le 10 août 1600 : « Eucharistam suscepimus ego, uxor, filia Katharina et Maria Nicholes [204]. » Prières et regrets sont aussi formulés de la sorte : prisonnier durant la guerre civile, sir Thomas Dawes adjure le Seigneur de le guider et de le délivrer [205]; au moment où éclate la rébellion irlandaise, le révérend Worthington s'adresse à Dieu en latin [206], ... ce ne sont là que quelques exemples. Le révérend Moore, qui déplore de n'avoir pas fait meilleur usage de son journal, inscrit en exergue ces lignes :

« O si tam stricte delicta diurna notassem
Proventus quam continuos, sumptuosque notavi
Aut tam dona dei mihi libera et ampla benigni
Quam mihi quae dederint alii munuscula parce
Mea dicta et facta [207]. »

Le latin peut servir à dominer une émotion, jouer le rôle d'une sorte de frein, pourrait-on dire. Le révérend Newcome dans son autobiographie, à la date du 27 février 1661, relate une querelle qu'il eut, malade, avec Martha, une servante insolente, et ajoute qu'il a noté l'incident en latin dans son journal, avec quelques remarques dont il nous fait part. Alors qu'il est encore sous l'emprise de la colère, il juge bon de ne pas relater l'événement en anglais dans son journal. Il préfère utiliser le latin qu'il a appris sur le tard : cet exercice lui permettra de se calmer; après quelques instants de réflexion, il pourra rédiger, en quelque sorte à froid, la version anglaise de l'incident, s'il le désire [208]. Mais le latin n'est pas toujours une forme de discipline qu'on s'impose, parfois, bien au contraire, le diariste l'utilise pour se répandre en invectives contre celui qui l'a offensé. Sans doute, le révérend Crosfield aurait-il honte de se servir d'un tel vocabulaire dans sa propre langue, aussi note-t-il, d'une plume hostile, le 27 août 1627 : « Oppidanus notarius Radcliffe insignis perhibetur esse Catilina, mendax bipes, venenosus litigiatur et iurisperitus [209]. » C'est aussi la honte qui pousse le révérend Moore à confesser, en latin, la légère ivresse à laquelle il s'est laissé entraîner : ce soir-là, il était en train de prier avec les siens, lorsqu'il fut accablé par l'effet du poiré qu'il avait bu, ignorant combien cette liqueur était forte, et dut soudain s'arrêter, au milieu de ses dévotions [210].

Ainsi, le besoin de se maîtriser ou de souligner un fait important, le désir de formuler vœux, regrets, indignation poussent parfois les diaristes à s'exprimer en latin, mais il est un autre mobile, tout aussi fréquent, et commun à bon nombre d'entre eux. L'utilisation du latin est un moyen de décourager les regards indiscrets. Les diaristes redoutent non

201. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 97 : « 1607, the XVIIth of Feb : ...Haec sunt malorum omina ».

202. *Ibid.*, p. 175. « March 1614. 24. Queene Eliz(abeth) died. Princeps praeclara, et cum pietate vera ».

203. *The Life... of A. A Wood*, p. 336 : « 1660, 8 oct. ».

204. *Dee D.*, p. 62.

205. *The Diary of Sir Thomas Dawes*, ed. V. B. Redstone, *Surrey Archaeological Collections*, vol. XXXVII, (1924), p. 16 : « 4 Nov. 1644 ».

206. *Worthington D.*, p. 11 : « 23 Oct. 1641 ».

207. Cf. *Extracts from the Journal and Account-Book of the Rev. Giles Moore*, with remarks by R. W. Blencowe, *Sussex Archaeological Collections*, vol. I, (1848), p. 65.

208. *Newcome Autobiography*, vol. I, p. 135.

209. *Crosfield D.*, p. 15.

210. *Moore D.*, p. 105 : « 4 Feb. 1669-70 ».

pas la postérité, mais la curiosité de leurs contemporains et de leurs proches. Laud ne prend-il pas la précaution dans son journal de ne donner que les initiales des personnages qu'il mentionne ? [211] Sir Thomas Dawes, qui craint pour ses biens, fait appel au latin, entre autres procédés, pour rendre son journal difficilement lisible. Il vient d'être arrêté et dresse la liste des précautions à prendre : « November 1644. 13. take owt of marklaine howse my wearing apparrell & some bookes & claves ferrarum & lest the sequestration be taken for my cousin Jones ./.. aufer gemmas ad R. Jones ante [212]. » Il est amené à mêler anglais et latin afin de déjouer ses lecteurs éventuels, mais il n'est pas encore rassuré, et comme plusieurs de ses contemporains, utilise un code secret.

L'emploi d'un chiffre est une chose courante au XVII^e siècle et prouve que de nombreux diaristes prennent pour devise ce précepte cher à Crosfield [213] : « Frons aperta, lingua parca, mens clause, nulli fidere. » Quelques journaux sont entièrement rédigés en langage secret, d'autres ne le sont que partiellement, selon que les diaristes, singulièrement méfiants, veillent à garder secrètes la totalité ou simplement certaines parties ou phrases du journal. Dans ce but, ils se composent généralement leur propre code.

Simond d'Ewes, amateur d'antiquités féru de politique, utilise un certain nombre de lettres grecques et de signes auxquels il donne une valeur propre : \ = d, / = t, Δ = 1, μ = n, etc... Lorsqu'il entreprend la rédaction de son second journal qui couvre les années 1622 à 1624, il indique très nettement, dès la première page, les mobiles qui le poussent à rédiger un texte chiffré [214]. Il a jugé bon de faire coïncider le début de ce second récit avec l'année nouvelle et de se servir d'un langage secret, auquel jusque-là il n'avait pas eu recours, afin de calmer ses craintes et de pouvoir s'exprimer plus librement. Il craint tant pour ses opinions politiques qui risquent de le compromettre et pour l'intimité de sa vie privée, qu'en mars 1623, il comp~~l~~ique à dessein le code, deux signes différents représentent la même lettre : \ ou x = d, 6 ou 8 = b, Δ ou φ = 1, / ou > = t. Redoute-t-il d'être pris à son propre piège et de ne plus pouvoir se relire ? Il donne, par deux fois, dans le journal la clef des signes dont il s'est servi, l'effet escompté est néanmoins obtenu, puisque aucun indiscret n'aurait pu disposer, du vivant de d'Ewes, d'un laps de temps assez long pour mettre en clair, ne serait-ce que quelques pages du journal. Ce code ne sera guère modifié tout au long de sa vie, mais, pour plus de sûreté, d'Ewes rédige ses derniers journaux, de 1642 à 1647, en chiffre et en latin, supprimant de la sorte toute chance d'indiscrétion. Ses écrits restent, malgré tout, déchiffrables après quelques heures d'effort.

Certains diaristes ont pour seul but de rendre leur journal inintelligible à première lecture, d'autres compliquent à plaisir, et il est des pages qui, malgré les tentatives des spécialistes, sont demeurées indéchiffrables. Le code employé par deux d'entre eux est des plus compliqués. John Hayne, citoyen d'Exeter, fait appel, sans raison valable, au langage secret, car la nature de son journal ne justifie en rien l'emploi d'un tel procédé. Ses notations n'ont rien de très personnel, elles auraient pu être de la plume de n'importe quel bourgeois d'Exeter à la même époque, quelques-unes seulement risquaient d'être compromettantes, en effet, bien que puritain, il s'adonnait fréquemment au jeu, pratique sérieusement réprouvée par ses coreligionnaires [215]. Dans la majorité

211. Laud D., p. 7 : « 1623. Oct. 3. Friday I was with my lord Keeper... he was very jealous of L. B.'s favours ».

212. Dawes D., p. 17.

213. Crosfield D., intr. p. 11.

214. Cf. S. d'EWEES, *A Diarian Discourse or Ephemeridian Narration, the Diary of Sir Simonds d'Ewes*, ed. E. Bourcier, Paris, 1974.

215. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, ed. T. N. Brushfield, *Devonshire Transactions*, vol. XXXIII, (1901), p. 230 : « 1635. Sept. 1. More ijs'gotten of him at shuffleboard'... ». Les mots en italique sont en chiffre dans le manuscrit.

des cas, il adopte ce mode d'écriture visiblement par pur plaisir. Composé de chiffres, de signes et de lettres, son code [216] ne varie pas, mais il est d'autant plus difficile à déchiffrer que des mots français et grecs viennent se mêler à l'anglais [217]. L'emploi que fait sir Thomas Dawes d'un code secret, pendant la guerre civile, semble plus justifié, car il sent ses jours et ses biens menacés. Tous les procédés lui sont bons : il accole les mots ou les abrège, et de plus, utilise divers systèmes de symboles. Tantôt il intervertit les lettres selon ce schéma ($a = b, b = a, c = d, d = c$, etc...), tantôt il fait appel à l'alphabet grec dont les lettres ne cessent de changer de valeur, et sont même le symbole de chiffres (ainsi 1644 s'écrira $\alpha\xi\delta\delta$). Il arrive aussi que des phrases latines soient transcrites en caractères grecs [218]. Ces changements constants rendent la lecture du manuscrit fort malaisée et certains passages restent encore incompréhensibles.

Les codes varient suivant les individus, pourtant nous retrouvons presque toujours un même élément. L'emploi de caractères grecs est un trait commun à de nombreux diaristes, quelle que soit la période à laquelle ils appartiennent. Vigny et Constant ne transcrivaient-ils pas de cette façon le récit de leurs exploits amoureux, tout comme Dee consignait à l'aide de lettres grecques ses secrets d'alchimiste [219], ses colères ou l'une de ses fréquentes querelles [220] ? Ceux qui d'ordinaire n'utilisent pas de code secret, y recourent exceptionnellement, quand ils veulent cacher une faute qu'ils jugent honteuse ou qui risque de nuire à leur réputation. Adam Eyre, après avoir succombé à « une grande tentation », emploie, pour signaler l'incident dans son journal, des signes mystérieux que l'éditeur renonce d'ailleurs à reproduire [221]. Sir Humphrey Mildmay a recours à certaines abréviations curieuses, le mot *Sig* [222], entre autres, lui sert à désigner les femmes légères qu'il fréquente. Anthony A Wood utilise lui aussi des formes abrégées, lorsqu'il inscrit dans son almanach, à la date du mercredi 19 octobre 1659, *beq.to ta to 7* [223], voulant dire par là sans doute, qu'il s'est mis à fumer. Est-ce une simple facétie ou cherche-t-il à cacher ce qui pourrait être jugé sévèrement ? Aucun sentiment de honte ou de culpabilité ne transparaît ici.

Nous ne pourrions en dire autant de certains journaux religieux qui ne sont pas rédigés dans un but d'édification collective et où le langage sert à masquer les fautes, non à la conscience, mais aux regards indiscrets. Si l'homme pieux, qui doit rendre compte journalièrement à Dieu de ses actes, hésite à confier au journal ses multiples péchés, l'emploi d'un langage chiffré lui facilitera la tâche. C'est la méthode qu'adoptait lord Harrington, nous dit son biographe Samuel Clarke, quand il avait commis des fautes dont seuls Dieu et son âme pouvaient avoir connaissance [224]. John Janeway écrivit la totalité de son journal en un code indéchiffrable, aussi « ce joyau est-il à jamais perdu pour le monde », déclare son fils James dans le livre pieux qu'il consacre à la mémoire de son père [225]. Il en est de même de John Machin [226]. Quant à John Winthrop, après avoir établi une alliance avec le Seigneur, le 20 avril 1606, et s'être engagé à se réformer en luttant contre les péchés qui l'assaillent, il énumère ses

216. Cf. *ibid.*, p. 188 : $l = a \quad \text{B} = b \quad 1 = c \quad o = d$.

217. Cf. *ibid.*, p. 202 : « 1634. March 26 ».

218. Dawes D., p. 17 : « November 1644.13 ».

219. Dee D., p. 7 : « 1579, Dec. 28 ».

220. Cf. *ibid.*, p. 11.

221. Eyre D., p. 55 : « 16 Aug. 1647 ».

222. Mildmay D., : « Nov. 1634.23... ».

223. *The Life... of A. A. Wood*, p. 284.

224. Cf. S. CLARKE, « The Life of the Lord Harrington » in *The Marrow of Ecclesiastical Historie*, London, 1650, p. 126.

225. J. JANEWAY, *Invisible Realities Demonstrated in the Holy Life and Triumphant Death of Mr. John Janeway*, London, 1772, p. 53.

226. Cf. S. CLARK, « The Life and Death of John Machin » in *The Life of Sundry Eminent Persons*, p. 90.

multiples faiblesses, en dresse un tableau, mais pour cela, utilise tant d'abréviations et de signes secrets que ce long catalogue reste pour nous incompréhensible [227]. Ainsi, l'emploi partiel ou généralisé des langues étrangères, du latin, du grec et même d'un langage chiffré [228], prouve que dans une très large mesure, les diaristes tiennent à conserver à leur journal son caractère privé.

La présentation matérielle du journal est à cet égard révélatrice. Tous les journaux que nous avons pu consulter sont de petit format et se transportent aisément; aucun ne ressemble aux lourds in-folios qui se trouvent au XVII^e siècle sur les rayons de nombreuses bibliothèques. Leurs dimensions réduites permettent aux diaristes de les dissimuler aux regards, de les mettre dans leurs poches et même, comme le fait Adam Eyre, de les ranger soigneusement dans une boîte où les écrits privés voisinent avec les quittances du ménage [229]. Certains sont rédigés dans des almanachs. Nous avons noté le rôle joué au XVI^e siècle par ces livrets dont la vogue ira grandissant. Source inépuisable de renseignements, faux ou vrais, l'almanach de l'année se trouve dans presque toutes les mains. Si les auteurs de journaux ne font pas tous de l'almanach le dépositaire de leurs notations quotidiennes, il est vraisemblable que tout diariste, comme tout homme cultivé, en possédait un exemplaire. Crosfield consacre plusieurs pages de son journal à l'étude des mérites respectifs des almanachs les plus réputés à la date où il écrit, et nous donne de précieux renseignements en la matière [230]. Edités par les plus grands noms de l'astrologie, ils sont incontestablement, à cette époque, l'agent extérieur qui incite bon nombre de diaristes à transcrire avec régularité les faits saillants de la journée et à contracter ainsi des habitudes dont certains ne se déferont qu'avec la mort; pourtant, ils n'offrent qu'un cadre et ce que ce dernier enferme, dépend du tempérament et des expériences de l'individu.

Sir John Archer, sir William Dugdale, sir Thomas Dawes, Roger et Isabella Twysden, sir Thomas Windebank, Adam Winthrop, Anthony A Wood, le révérend Worthington tout comme un barbier de Londres [231] et bien d'autres encore, obscurs et inconnus, couvrent de notes l'almanach qui leur tient lieu de journal. Chaque année, un nombre croissant d'almanachs s'offre à leur choix, et ils en font grande consommation. Ceux du capitaine George Wharton, rival et ennemi de l'astrologue, également célèbre, William Lilly, connaissent un succès que rien ne vient démentir, lady Twysden, Dugdale, Ralph Josselin, Wood en font provision; ce dernier en achète un à la fin de l'année 1657 pour 6 d. et, au mois de janvier suivant, en acquiert deux autres pour 4 d. [232]. En effet, l'homme aisé ne se contente pas de l'achat d'un seul almanach, il en veut deux, quatre ou même plus, qu'il fait ensuite relier [233], et sur lesquels on peut relever le nom de

227. Cf. R. C. WINTHROP, *Life and Letters of John Winthrop*, 2 vol., Boston, 1883-86, vol. I, p. 66.

228. Il est intéressant de noter que les différents codes adoptés par les diaristes ne ressemblent pas au système de sténographie utilisé par Pepys, pour rendre son journal incompréhensible, à première lecture. Ce système était fondé sur la tachygraphie de Thomas Shelton, un des pionniers de la sténographie, dont les ouvrages *Shortwriting* (1626) et *Tachygraphy* (1648) connurent un vif succès en Angleterre.

229. Eyre D., p. 39 : « May 28, 1647 ».

230. Cf. *supra*, p. 26.

231. Ce barbier utilise pour l'année 1645 l'almanach de John Booker, *Mercurius Coelius*, qui lui sert de journal (MS. Bodleian Library).

232. *The Life... of A. A. Wood*, p. 230 et 235. En 1609, Cocks ne paie qu'un d. pour son almanach. (*The Diary of Thomas Cocks*, ed. J. M. Cowper, Canterbury, 1901, p. 82). C'est le prix le plus bas et l'almanach ne comporte qu'un nombre limité de pages. Le 5 décembre 1644, sir Thomas Dawes achète des almanachs à 3 d. Dawes D., p. 23). Les prix varient donc entre 1 et 6 d. et sont fonction de l'importance de l'almanach.

233. Cf. E. F. Bosanquet, *op. cit.*, p. 368.

Pond, de Booker, ou d'Allestree, dont Adam Winthrop loue les mérites, en première page de son almanach pour 1621 :

« Astrologos inter si quis jam Laude meretur
Allestre est certe, vel puto nullus erat [234]. »

Les diaristes restent en général fidèles aux almanachs qui sont l'œuvre de leurs astrologues favoris ou qui s'accordent le mieux avec leur profession, ils éprouvent néanmoins le besoin d'en changer de temps à autre. Les almanachs les plus récents piquent leur curiosité : John Greene, après avoir utilisé Allestree ou Booker pendant plus de dix ans, se décide à adopter pour l'année 1647, l'almanach nouvellement paru du mathématicien Thomas Gallen, plus spécialement destiné aux hommes de loi.

Tous optent pour les almanachs munis de feuillets intercalaires qui permettent de donner plus d'extension à certaines notations ; si, par extraordinaire, l'agenda choisi n'en comporte pas, ils insèrent eux-mêmes les feuilles blanches nécessaires. C'est ce que fait sir Thomas Windebank, avec l'almanach de Gresham pour l'année 1604, et sir Roger Twysden, avec l'almanach de Swallow pour 1638. Malgré ces additions, l'espace dont les diaristes disposent pour leurs comptes rendus est limité, en raison de la disposition typographique de l'agenda : une ligne pour chaque jour, une ou deux pages en fin de mois, aussi utilisent-ils au mieux le peu de place qui leur est offert. Ils ont recours aux abréviations, de petits signes leur servent de repères, ainsi à certains symptômes correspond un signe particulier : au mois de février 1646 John Greene dessine dans la marge le signe suivant $\ominus$, pour indiquer, dit-il, dans l'almanach, les douleurs dont il souffre au réveil et qui disparaissent peu après son lever [235] ; un an plus tard, pour signaler des troubles digestifs parfois accompagnés de maux de tête, il inscrit toujours dans la marge, mais en latin cette fois : « hoc character $+$ denotat obstructionem lion et flatu hypocondria absque dolorē capitis. hoc $\oplus$ denotat flatu et obstructionem punct. in parvo capitis ». Quelque deux siècles plus tard, le chevalier Jullien allait recommander le même principe aux utilisateurs de son *Agenda général ou Mémorial portatif* [236], leur conseillant, faute de place, l'emploi non point de signes, mais d'abréviations telles que b.c. pour beau ciel, g. pour gelée, etc... [237] ; notons toutefois que l'agenda du chevalier est essentiellement « conçu en vue de l'examen de conscience et du perfectionnement intérieur [238] », alors que les auteurs d'almanachs ne songent qu'à informer.

Chaque diariste a une méthode qui lui est propre. Anthony A Wood inscrit sur la ligne réservée à chaque jour les différentes dépenses ou démarches faites ; les achats de pièces de monnaie, médailles, livres et gazettes constituent les notations les plus fréquentes ; sur les feuillets intercalaires, il donne de plus amples détails sur les événements marquants du mois, ainsi, en mars 1658, il note le décès et les armes de George Potter, éminent citoyen d'Oxford [239], grand amateur d'héraldique, mais aussi de choses anciennes, il signale également qu'il a donné huit pence à un pauvre homme qui faisait des fouilles, en échange d'une médaille à l'effigie du pape Jean XXII et d'une pièce française [240]. C'est d'ailleurs seulement après 1660. que les remarques de l'almanach gagnent en intérêt et en densité, l'auteur ayant acquis maturité et expérience. A l'inverse de Wood, sir Thomas Windebank couvre les feuillets mensuels de détails

234. Cf. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 260.

235. Cette notation ainsi que celles qui suivent dans notre texte ne figurent pas dans les extraits du journal de Greene publiés par miss Symonds.

236. Cf. A. Girard, *op. cit.*, p. 171.

237. *Ibid.*, p. 173.

238. *Ibid.*, p. 171.

239. *The Life ... of A. A. Wood*, p. 238 : « 1657-8 March ».

240. *Ibid.*, p. 241 : « The 23 Martii, T. ».

financiers. Sir John Archer y inscrit visites, affaires personnelles ou familiales, alors que la ligne journalière est réservée à son métier, si bien qu'en parcourant l'almanach, nous avons l'impression de nous trouver en face de deux journaux distincts, mais parallèles. Pour Greene, les comptes rendus quotidiens se réduisent à l'essentiel, en raison de l'exiguïté de l'agenda, mais en fin de mois, il jette un vaste coup d'œil sur les semaines écoulées, et au début de l'année porte un jugement d'ensemble sur les événements antérieurs, après les avoir rapidement passés en revue. Sa méthode n'est pas sans rappeler celle qu'utilise Geoffrey Starkey dans le gros carnet qui lui sert de journal : chaque mois, il fait une sorte de récapitulation, de retour en arrière, tout comme le révérend Ralph Josselin, aussi pouvons-nous supposer que les diaristes, même lorsqu'ils ne rédigent pas leur journal dans un almanach, ont été, dans une large mesure, influencés par ce dernier, dans leur pratique de l'écriture quotidienne.

Si, pour certains d'entre eux, journal et almanach se confondent, pour d'autres qui utilisent simultanément les deux, l'almanach n'est qu'un auxiliaire et sert de memento ou de « magasin ». Simonds d'Ewes, dans son journal, fait de fréquents renvois à son almanach, il signale que le compte rendu détaillé de tel événement politique ou de telle séance du parlement figure en latin sur l'une des pages intercalaires de son almanach [241]. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il les omet dans son journal, où il ne transcrit que l'essentiel des nouvelles ou les incidents de sa vie privée. Il est intéressant de rapprocher sa démarche de celle d'un diariste gallois, de quelques années son aîné, Walter Powell, qui toujours se réfère à son almanach. Celui-ci déclare d'ailleurs, en première page de son journal, qu'il a rassemblé là, en les abrégeant, les notations contenues dans les divers almanachs annotés par lui au cours des ans, et qu'il souhaite avoir, en toute occasion, dans sa poche, ce petit volume qui sera un précieux auxiliaire pour sa mémoire [242]; ce recueil qui adopte la forme du journal ressemble quelque peu à un récit autobiographique, les cas d'anticipation y sont en effet fréquents [243].

L'almanach n'est, somme toute, qu'un brouillon, qu'une ébauche de journal, il exige un effort de rédaction minime, le cadre exigü incitant peu aux longues médiations ou à la réflexion, mais au moins sommes-nous certains, lorsque nous nous trouvons devant un almanach rempli de notes, d'avoir sous nos yeux un document authentique qui n'a pas été modifié, élagué ou développé par la suite, un texte qui est à coup sûr la première version du journal, celle qui enrichit parfois de souvenirs et de reminiscences fera la matière de la version définitive, rédigée non plus sur un almanach, mais calligraphiée dans un volume élégamment relié. Ainsi, nous savons que le texte du deuxième journal de Simonds d'Ewes n'est pas de premier jet, et qu'il s'agit là d'une seconde rédaction, revue et corrigée, comme l'attestent les nombreux exemples d'anticipation.

Les notes hâtives ne satisfont qu'à moitié les diaristes désireux de préserver leur passé. Lorsque Ralph Josselin devient pasteur d'Earle's Colne, il se rend compte que les notations contenues dans son almanach sont par trop succinctes, aussi se propose-t-il, en août 1644, de tenir un véritable journal qui lui permettra de donner plus d'extension à ses comptes rendus quotidiens [244]. Ceci, d'ailleurs, ne l'empêchera pas d'acheter, dès le mois de novembre, l'almanach pour l'année suivante; le 29 novembre 1654 en particulier, il fait l'acquisition d'un almanach de Wharton pour 1655, qui contient, dit-il, des détails étonnants [245]. La majorité de nos auteurs, même s'ils possèdent leur almanach et continuent à y inscrire quelques événements marquants, préférèrent consigner

241. *D'Ewes D.*, p. 103 : « 1622, 31 Oct... ».

242. Cf. *The Diary of Walter Powell*, ed. J. A. Bradney, Bristol, 1907, p. 29.

243. *Ibid.*, p. 29 : « 1643, 28 Aug. : my sone John went towards Gloucester siede & was abroad till May 1646 ».

244. *Josselin D.*, p. 15.

245. *Ibid.*, p. 108 : « 1654, Nov. 29 ».

dans des carnets ou des cahiers leurs notations quotidiennes. Certains, tel William James, consacrent une page à chaque journée, sans d'ailleurs la remplir entièrement, d'autres suivent l'inspiration du moment; il en est aussi, comme Manningham ou le révérend Dugard, qui utilisent de minuscules carnets, dans lesquels ils n'écrivent guère plus que dans un almanach. On trouve également dans le commerce des recueils destinés à l'écriture quotidienne, couramment appelés *diurnalls*, et dont le prix varie selon l'épaisseur; Adam Eyre, qui en est grand amateur, se rend fréquemment à Wakefield ou à York pour en faire provision [246].

Les diaristes sont, en règle générale, grands consommateurs de papier, d'encre et de plumes, et ces achats figurent en bonne place dans leurs journaux et livres de comptes. Aucun d'eux ne semble avoir utilisé de crayon, dont l'usage remonte au début du XVI^e siècle, époque à laquelle furent découverts des gisements de graphite dans les comtés du Nord de l'Angleterre, mais qui est assez peu populaire [247]. Ils préfèrent se servir de plumes d'oie — sir Thomas Dawes les achète par douzaines [248] — les plumes métalliques rares et peu maniables, connues depuis longtemps, ne jouissent guère de la faveur du public. Fort heureusement, la qualité du papier ne cesse de s'améliorer de même que celle de l'encre qu'on additionnait en hiver d'aqua vitae pour l'empêcher de geler, et qu'on salait en été afin d'éviter toute odeur de rance. Pourtant, Cocks paraît peu satisfait de l'encre qu'on lui fournit, et menace de s'adresser ailleurs [249]. Eyre va chercher spécialement la sienne à York [250], certains la fabriquent eux-mêmes et l'échange de recettes est fréquent : dans ses *Estate Books*, sir Roger Twysden a recopié soigneusement une recette d'encre à base de vin blanc, de noix de galle et de protosulphate de soude [251].

Les journaux semblent avoir été écrits et non dictés par leurs auteurs. Seule la rédaction de documents moins personnels est déléguée à des secrétaires, ainsi d'Ewes leur confie le soin de tenir ses journaux parlementaires [252]. Si l'écriture des possesseurs d'almanachs reste invariablement dense et serrée d'un bout à l'autre de l'agenda, il n'en est pas de même pour tous les journaux. Dans certains d'entre eux, l'écriture révèle une intention précise, et varie suivant les rubriques. A une époque où l'écriture faisait l'objet de nombreux manuels, « chaque type d'écriture correspond à un usage particulier [253] ». Walter Yonge, dont les lettres sont d'ordinaire très fines, utilise des caractères romains quand il décrit le complot des poudres; John Rous ne fait aucun effort particulier lorsqu'il transcrit les événements de la vie quotidienne, mais dès qu'il recopie vers, dictons, poèmes satiriques, l'écriture devient aussitôt élégante et appliquée. Quant à Adam Winthrop, il utilise de petits caractères pour les événements locaux, la gothique, pour les notations juridiques, et pour les citations latines, la cursive italienne, dont l'usage, sous l'influence humaniste de la Renaissance italienne, se répand en Europe. C'est l'écriture qu'adopte lady Hoby et qu'apprend Simonds d'Ewes lorsqu'il est encore étudiant au *Middle Temple* et constate que son écriture habituelle laisse fort à désirer [254]. Ils manifestent un zèle et une application que l'on ne retrouvera guère aux siècles suivants.

246. Ces *diurnalls* coûtent de 3 à 6 d.

247. Cf. E. BURTON, *The Jacobeans at Home*, London, 1962, p. 279.

248. Dawes D., p. 25 : « 1644, 14 Dec. ... ».

249. Cocks D., p. 90 : « 1610 Martij 25 ».

250. Eyre D., p. 34. « May 13, 1647 ».

251. Cf. R. TWYSDEN, *Estate Book*, B. M. Add. MSS. 34, 163, p. 3.

252. *The Autobiography of Sir Simonds d'Ewes*, ed. J. O. Halliwell, 2 vol., London, 1845, t. II, p. 5.

253. Cf. Ph. Ariès, *op. cit.*, p. 329.

254. D'Ewes D., p. 68 : « 27 February 1621-2... ».

Ces changements d'écriture, cette application fréquente témoignent du désir qu'ont les diaristes de mettre en évidence les faits saillants, de pouvoir relire un jour sans peine « les pages qui furent les témoins de leur existence [255] ». Ils facilitent leur effort de relecture, de diverses façons. Ainsi que le révèlent leurs manuscrits, certains tels Crosfield, James Jackson, Wallington ou Josselin dessinent des mains en face des notations les plus importantes, afin de mieux frapper le regard. Thomas Cocks, joueur impénitent, fait de même, chaque fois qu'il gagne au jeu [256]. En guise de préambule, Walter Yonge déclare que toute mention des malheurs de l'Angleterre sera accompagnée dans son journal de signes marginaux (généralement une fleur), aussi dessine-t-il une rose, quand il note la venue à Plymouth en 1625 de 10 000 soldats [257], véritable fléau à l'époque, ou qu'il entend dire que les juges puritains seront privés de leur charge [258]; ces nouvelles le touchent de très près. Aucun diariste, cependant, ne fait preuve de talent de dessinateur, et ne songe à agrémenter son journal de croquis à la plume : seul Dee l'astronome dessine hâtivement une comète dans la marge, lorsqu'il décrit le passage d'un météore. Les notes marginales et les sous-titres sont plus fréquents; d'Ewes les utilise abondamment, quand il consigne les événements relatifs à l'histoire de son pays, sir Humphrey Mildmay répète généralement dans la marge, une phrase extraite du texte en regard, ceci, sans doute, afin de venir en aide à sa mémoire. Les efforts des diaristes s'arrêtent là.

Il n'apparaît dans leurs notations aucune recherche stylistique, aucune préoccupation littéraire ou artistique. Les diaristes ne songent guère à la poésie lorsqu'ils rédigent leur journal, seul Crosfield s'exprime par deux fois en vers, pour satisfaire sans doute sa fantaisie, et utilise le pentamètre rimé : le 21 juin 1628, pour énumérer les différentes activités de la journée [259] et le 16 juillet suivant, pour décrire le spectacle de marionnettes, d'inspiration biblique, traditionnellement présenté à Oxford [260], mais c'est une exception notable. Dans la majorité des cas, ils n'ont guère, non plus, de souci de variété. Les notations quotidiennes, surtout celles qui figurent dans les almanachs, sont parfois d'une extrême brièveté; les comptes rendus de Geoffrey Starkey débutent invariablement par cette formule consacrée « I prayse God I was very well and att home », ces derniers mots pouvant être remplacés par « and at Sonning » ou bien « att ye mills », tandis que Clopton commence, chaque jour, son exposé, par un bulletin météorologique et Josselin, par des actions de grâce. Nous nous trouvons souvent devant des notes, et non devant des phrases élégamment tournées, seul Slingsby, imitateur de Montaigne, soigne véritablement son style. Le testament humain que nous ont laissé les diaristes ne requiert pas l'effort de synthèse et de composition exigé par l'autobiographie.

Que leur importe la gloire présente ou à venir ? Peu de diaristes ont qualité d'écrivain, bien qu'ils passent plusieurs heures, chaque jour, à remplir divers cahiers et publient, à l'occasion, quelque opuscule historique. Nul parmi eux n'a l'intention ou le désir de livrer de son vivant au grand public son journal, même si parfois il le montre à ses intimes dans un but d'édification; aucun n'a exprimé la volonté que tout ou partie de celui-ci soit publié après sa mort. Une telle pratique, si courante à notre époque, est inconnue au XVII^e siècle. Tous les journaux mentionnés dans cette étude sont posthumes,

255. Cf. M. Leleu, *op. cit.*, p. 223.

256. *Cocks D.*, p. 63 : « Martij 11, 1609 wonne at mawe besides iijjd given to the cardes ijs iijjd ».

257. *Yonge D.*, p. 112.

258. *Ibid.*, p. 50.

259. *Crosfield D.*, p. 23-25.

260. *Ibid.*, p. 29 : « All this ye sight call'd Chaos doth present/express'd by puppets w^h one did invent/In 17 yeares & this as'tis well knowne/In Oxford City hath bene often showne ».

à l'exception d'un seul, celui de Laud, subtilisé et publié par ses ennemis, dans le dessein de lui nuire. Le délai qui sépare la mort des auteurs de la publication de leurs écrits, rarement inférieur à un siècle, dépasse souvent deux siècles, et il faudra parfois attendre près de trois cents ans avant que quelques-uns de ces documents voient le jour; en outre, ceux qui sont maintenant connus, sont loin d'avoir tous été publiés et peut-être ne le seront-ils jamais, comme ceux qui ont disparu pour toujours. L'histoire de leur publication est révélatrice, à bien des égards, et fait ressortir clairement les mobiles qui ont guidé ceux qui, au cours des siècles, entreprirent de les faire connaître.

La dispersion des manuscrits n'est pas la seule cause de ces longs délais. Au XVII^e siècle, nous l'avons dit, un seul de ces journaux sera publié du vivant de son auteur, un ecclésiastique, mais contrairement à sa volonté, et dans des circonstances qui méritent d'être relatées. Lorsque l'archevêque Laud se voit en butte à des attaques injustifiées, il fait de son journal une arme justificatrice, il ne s'agit nullement chez lui d'un règlement de compte, il veut simplement rétablir la vérité; ironie du sort, ce journal, dérobé et déformé par ses adversaires, servira leur cause et non la sienne. Lui-même raconte dans l'histoire de ses malheurs comment, le 31 mai 1643, la chambre où il était emprisonné à la Tour de Londres fut mise à sac, on fouilla jusqu'à ses poches [261], dans lesquelles se trouvait le journal dont Prynne s'empara. Ce document allait être utilisé contre lui à différentes reprises, tout au long de son procès, car il était inculpé de haute trahison et accusé d'avoir tenté d'introduire le papisme en Angleterre. Toujours dans le même ouvrage, l'archevêque relate sa surprise et son émoi, lorsqu'en arrivant au tribunal, le 2 septembre 1644, il vit dans la main de chacun de ses juges, un petit livre mince à couverture bleue, et apprit que c'était là son journal, imprimé par les bons soins de Prynne [262]. L'édition de 1694 publiée cinquante ans après sa mort, par Henry Wharton, permet de mesurer la différence entre l'original et la version que présente Prynne sous le titre *A Breviat of the Life of Archbishop Laud*, version tendancieuse et falsifiée, où les omissions sont par trop fréquentes. Prynne ne choisit que les passages qui lui conviennent, supprimant systématiquement tous ceux qui risquent d'être favorables à Laud, comme celui où l'archevêque relate la vision béatifique qu'il eut au cours de son sommeil, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1625 [263], et déclare que ce fut là l'un des plus beaux moments de son existence. De nombreux passages sont sciemment déformés, nul exemple n'illustre peut-être mieux que le suivant, la perfidie de l'éditeur. Dans le journal de Laud nous lisons : « June 1618. The great organ in St John's Chapel was set up : It was begun Febr. 5. 1618 comp. Angl. » puis plus loin : « Anno 1619. I fell suddenly dead for a time at Wickham, in my return from London, April 2. 1619 [264]. » Dans la version de Prynne, ces deux déclarations s'enchaînent [265] : « P. Anno 1618. June 1618 He set up a great Organ in Saint Johns Chappell : and April 2d 1619 He fell suddenly dead for a time at Wickham in his returne from London to Oxford. » Ainsi s'établit un rapport de cause à effet, et l'attaque dont Laud est victime, apparaît comme un châtiment du ciel, conséquence directe d'un acte impie aux yeux d'un puritain tel que Prynne. A cette version mutilée et corrompue, succèdera celle du révérend Henry Wharton, rigoureusement fidèle à l'original mais incomplète, puisque certains passages avaient été grattés ou même brûlés par Prynne.

261. *The History of the Troubles and Tryal of the Most Reverend Father in God and Blessed Martyr William Laud, Lord Archbishop of Canterbury, wrote by himself during his imprisonment in the Tower...*, p. 413.

262. *Ibid.*, p. 411-412 : « Sept. 2, 1644... ».

263. *Ibid.*, p. 14 : « Januar 30, 1624-25 ».

264. *Ibid.*, p. 4.

265. W. PRYNNE, *A Breviat of the Life of Archbishop Laud*, London, 1644, p. 10.

C'est là un cas unique pour bien des raisons. Devons-nous en conclure que les hommes du XVII^e siècle se désintéressent totalement de ce genre d'écrits ? Nous aurions tort de le croire. Tout au long du siècle paraîtront des fragments de journaux religieux, mais ils ne seront jamais publiés seuls, ils ne servent qu'à illustrer la courte biographie qui accompagne le sermon funèbre, et font figure de testament spirituel. De nombreux extraits de journaux sont utilisés par des auteurs comme Samuel Clarke [266], dans les différents ouvrages qu'ils consacrent à la vie d'ecclésiastiques ou d'hommes éminemment pieux, ou par des fils dévoués [267] qui rendent hommage aux vertus de leur père. Ainsi le choix et l'utilisation fort limitée d'une certaine catégorie de journaux privés, témoignent de l'orientation essentiellement religieuse de cette époque.

Les autres journaux, à l'exception peut-être de celui de Pepys, ne contenaient pas d'aveux gênants, voire déshonorants, pour les familles des diaristes. Si leurs auteurs ne souhaitaient pas les publier de leur vivant, ils auraient pu l'être au siècle suivant. Il n'en sera rien. Le XVIII^e siècle, en effet, semble assez peu se préoccuper des journaux privés. Trois d'entre eux, seulement, seront publiés. Celui d'Elias Ashmole, fondateur du premier Museum d'histoire naturelle, connaîtra deux éditions, l'une en 1717, l'autre en 1774. Dans sa préface à l'édition de 1717, Charles Burman signale que la transcription du journal est l'œuvre de Robert Plot, ancien conservateur du Museum, qui avait recopié le manuscrit à l'intention d'un parent d'Ashmole, frappé par la singularité du document. Lui-même souligne l'utilité de tels ouvrages qui nous font pénétrer dans l'histoire secrète d'une période, nous fournissent maints détails inconnus et assouviennent notre curiosité [268]. Ceci est également vrai du journal d'Anthony A Wood, (citoyen d'Oxford lui aussi, et grand amateur d'antiquités), publié en 1772 et réédité en 1891, ou de celui de Dowsing, l'iconoclaste, transcrit en 1704, publié en 1786 [269], et dont l'éditeur s'applique à souligner les crimes contre la raison et l'absence de modération. Seuls, les journaux d'hommes singuliers ou bizarres paraissent attirer l'attention, mais si les éditeurs sont sensibles au caractère curieux de ces documents, ils en pressentent déjà l'intérêt historique et annoncent le grand mouvement qui contribuera à la publication, au XIX^e siècle, de nombreux journaux des siècles passés.

Il faut en effet attendre le début du XIX^e siècle, pour que des manuscrits, jusque-là condamnés à un oubli immérité, voient le jour. Walter Scott ouvre la voie et publie en 1806 des extraits du journal de sir Henri Slingsby [270], qui sera d'ailleurs édité dans son intégralité trente ans plus tard, les journaux d'Evelyn et de Pepys paraîtront respectivement en 1818 et 1825 et en l'espace de cinquante ans près de la moitié des journaux actuellement connus seront livrés au public. Comment expliquer ce phénomène ? Il serait trop long d'étudier en détail les nombreux facteurs responsables de cet intérêt soudain pour les événements du passé. Soulignons toutefois deux influences qui se complètent. Le romantisme, qui ressuscite le culte du passé, développe la recherche du pittoresque et de la couleur locale, et donne un nouvel essor au sentiment de continuité nationale. L'état d'esprit change, un climat nouveau règne, la sensibilité se modifie. On s'était jusque-là surtout préoccupé de l'homme en général, en écartant plus ou moins l'histoire qui se penche sur la vie particulière de pays et d'individus à des époques déterminées : la lassitude à l'égard des vérités générales engendre un intérêt

266. Cf. *supra*, n. 195, 196, 224.

267. Cf. *supra*, n. 225. John Rowe (the younger) dans la courte biographie qu'il consacre à son père John Rowe (*the Life and Death of Mr. John Rowe*, London, 1673) cite des passages du journal de ce dernier.

268. Cf. *The Diary and Will of Elias Ashmole*, ed. J. T. Grunter, Oxford, 1927, p. 6.

269. Réédité en 1885.

270. Cf. « *Memoirs of Sir Henry Slingsby* » in *Original Memoirs written during the Great Civil War*, ed. sir Walter Scott, London, 1806, p. 19-81.

accru pour la réalité et les origines nationales de l'individu. Les horizons s'élargissent, tandis que s'éveille une curiosité grandissante pour les choses anciennes. George Roberts, dédicaçant en 1848 le journal de Yonge au révérend William Buckland, membre correspondant de l'Institut de France et doyen de Westminster, déclare que c'est là un document intéressant sur le plan local et national, « illustrant des phénomènes naturels vieux de plus de deux siècles [271] ». A ce renouveau d'intérêt pour le passé se joint le désir de mieux expliquer les événements, de saisir le pourquoi et le comment de l'évolution de la nation, tandis que se développe l'esprit scientifique prônant l'étude systématique des faits, l'esprit d'exactitude et de documentation, partie intégrante du sens historique qui est un des traits marquants du XIX^e siècle. Le document humain, qui permet de rectifier les erreurs commises par les historiens, se substitue aux documents officiels figés et devient une des sources de l'histoire. Chartes, chroniques, papiers d'archives, mémoires, fragments d'autobiographie, journaux revêtent une importance nouvelle. C'est alors que s'accomplit un immense travail de défrichage dans ce domaine, et le mouvement ne cesse de prendre de l'ampleur au fur et à mesure que le siècle progresse [272]. Les moyens d'investigation se multiplient de même que la fondation de commissions et de sociétés savantes se proposant de publier des documents inédits.

Trois sociétés anglaises, la *Chetham Society*, la *Surtees Society* et la *Camden Society* jouent un rôle de pionnier et rivalisent d'ardeur aux alentours de 1840; en l'espace de onze ans, plus de dix journaux privés seront édités par leurs soins, et leurs publications de journaux s'échelonneront tout au long de la seconde moitié du siècle. Les éditeurs ont essentiellement des appétits d'historiens, ils se laissent guider dans leur choix d'un manuscrit par sa portée historique et négligent ce qui n'a qu'un intérêt purement humain. Le journal est avant tout pour eux un document qui illustre. George Roberts spécialiste de l'Ouest de l'Angleterre, auteur de *The History of Lyme Regis* (1823) et de *The Social History of the People of the Southern Counties of England* (1856) éditée en 1848, pour la *Camden Society*, le journal de Walter Yonge, qui lui fournira de précieux renseignements pour la rédaction de ses divers ouvrages. J. O. Halliwell, dont le dictionnaire de mots archaïques et provinciaux fait encore autorité, révèle les journaux de deux astrologues John Dee et Simon Forman en 1842 et 1849, et publie, en 1845, l'autobiographie de sir Simonds d'Ewes, tandis qu'à la même époque le chanoine Raine, historien connu, offre au public le journal d'Assheton qu'il éditait pour la *Chetham Society*.

Si ces sociétés publient les journaux dans leur quasi-totalité, les éditeurs en général ne comprennent pas toujours que l'importance du document justifie une publication séparée et complète, aussi distingue-t-on souvent deux étapes. La première publication n'est souvent que fragmentaire ou partielle. Des extraits du journal de Philip Wyot paraissent en 1866 dans un recueil : *Sketches of the Literary History of Barnstaple*, le document ne sera publié dans sa totalité qu'un siècle plus tard [273]. Le journal d'Assheton est inséré par Whitaker dans *The History of Whalley* (1718), avant d'être édité par la *Camden Society* en 1848; les journaux de Slingsby et de Whittingham connaissent de semblables vicissitudes. Des passages du journal d'Adam Winthrop figurent dans la biographie de son fils John, qui date de 1864, plus de soixante ans s'écouleront avant la publication intégrale des manuscrits dans les *Winthrop Papers*. Il faut attendre des délais, plus ou moins longs, pour obtenir des éditions plus fidèles et plus conformes à l'original.

271. Yonge D., p. i.

272. Ainsi que le souligne David Mathew (*The Social Structure of Caroline England*, p. 16, n. 3), un grand nombre de manuscrits ignorés depuis le XVIII^e siècle sont alors présentés au public.

273. Cette édition devrait paraître incessamment.

Parallèlement aux sociétés historiques à l'échelon national, des sociétés locales, généralement connues sous le nom de *Archaeological and Natural Historical Society* ou de *Record Society* de tel ou tel comté, font œuvre utile. Leur histoire est intéressante [274]. Constituées souvent vers le milieu du XIX^e siècle, elles n'avaient à l'origine pour but que de faciliter la rencontre d'hommes aisés et cultivés qui se réunissaient périodiquement pour prendre un repas en commun, écouter des discours ou visiter quelque lieu de fouilles. Leurs revues trimestrielles traitaient de géologie, d'ornithologie ou de folklore local. Les sujets historiques étaient parfois abordés, mais de façon assez superficielle. Peu à peu, les communications d'ordre historique gagnent en importance, elles prennent même une tournure professionnelle, une impulsion nouvelle est alors donnée aux publications de ces sociétés qui ouvrent leurs pages à de nombreux journaux ou mémoires; dès 1848, les *Sussex Archaeological Collections* publient le journal du révérend Moore, d'autres journaux suivront, au tournant du siècle.

Même les quotidiens [275] ouvrent leurs colonnes, de façon parfois inattendue, aux journaux privés. Celui de William Dugdale paraît en 1827, mais ne contient pas ses notations pour 1656, l'almanach dans lequel elles étaient rédigées — le *Hemerologium* de Wharton — n'est retrouvé que soixante ans après la parution du journal, aussi, le 3 novembre 1888, l'*Athenaeum* publie-t-il ce fragment oublié, considérablement écourté certes, et accompagné d'une petite note de l'éditeur, qui souhaite être agréable aux possesseurs de l'édition de 1827, et remercie le propriétaire du manuscrit de le lui avoir communiqué [276]. De la même façon, le *Western Times* offre à ses lecteurs, en huit livraisons, la primeur du journal de William Honnywell, *yeoman* du Devon, après qu'une correspondance se fût établie entre le rédacteur de ce quotidien d'Exeter et un certain *Curiosus*. L'incident mérite d'être relaté.

En octobre 1832, le rédacteur du *Western Times* reçut une lettre de *Curiosus*, l'informant qu'il avait découvert par hasard le journal manuscrit d'un riche fermier, et qu'il l'avait partiellement transcrit, pensant que certaines de ses notations seraient susceptibles « d'amuser » les lecteurs du quotidien de l'Ouest [277]. A la suite de quoi, les extraits du journal de Honnywell, choisis par *Curiosus*, furent publiés chaque semaine par fragments, dans la colonne du *Western Times* réservée à la correspondance, du 30 octobre au 24 novembre 1832, date à laquelle la publication s'interrompt brusquement. Elle reprend le 19 janvier 1833 et s'achève le 2 février suivant. Soixante ans plus tard, F. J. Snell retrouve un vieux numéro du *Western Times*, lit des fragments du journal et décide de les publier dans *The Antiquary*. On ne sait pour quelles raisons, les notations de Honnywell qu'il reproduit s'arrêtent en 1602, alors que les extraits du *Western Times* vont jusqu'à mars 1614. Ainsi le texte de ce journal, maintenant perdu, est parvenu jusqu'à nous, grâce à ces deux organes de presse, mais hélas par deux fois tronqué; tel est en effet l'inconvénient de pareilles publications.

Les journaux des siècles précédents connaissent une si grande vogue qu'on en invente même de faux. En 1842 paraît à Londres le journal d'une certaine lady Willoughby sous le titre *So much of the Diary of Lady Willoughby as relates to her Domestic History and to the Eventful Periods of the Reign of Charles the First*; les événements relatés semblent plausibles et conformes à l'Histoire, mais le style trahit l'auteur; en outre, par une notice, ce dernier informe le lecteur qu'il parle au nom d'une grande

274. Cf. W. NOTESTEIN, *The English People on the Eve of Colonization*, p. 267.

275. La parution des journaux privés est saluée avec enthousiasme par la presse. Lorsque le journal du révérend Newcome est publié par la *Chetham Society* en 1849, un long article lui est consacré dans le *Manchester Guardian* du 8 août 1849.

276. Cf. *The Athenaeum*, Nr. 3184, Nov. 3, 1888, p. 592.

277. Dans le *Western Times* du 30 octobre 1832, la première livraison du journal de Honnywell était précédée de la lettre de *Curiosus* au rédacteur.

dame du xvii^e siècle [278]. Par ailleurs, les éditions privées [279] contribuent à faire connaître des textes dont l'intérêt est tout aussi humain qu'historique. Certaines grandes familles anglaises, pour la première fois, se penchent sur leur passé, découvrent les mémoires, la correspondance ou les journaux de leurs ancêtres et décident de s'adresser à une presse privée pour les publier. Ainsi paraîtront, en 1856, le journal d'Elizabeth Mordaunt, grâce aux efforts de son arrière-petit-fils par alliance lord Roden, et en 1880, celui de lady Harcourt, inséré dans le premier volume des *Harcourt Papers* par Edward Harcourt. Cet exemple sera suivi au xx^e siècle par Elizabeth Cust, qui illustrera *The Records of the Cust Family*, de plusieurs extraits des carnets de sir John et de Richard Brownlow, dont les Cust descendent en droite ligne. Trop souvent hélas ! il ne s'agit que d'extraits ; en outre les tirages limités — une trentaine d'exemplaires au maximum — restreignent la diffusion de ces ouvrages.

Si la grande éclosion se produit aux alentours des années cinquante, une forte poussée se fait sentir au début du xx^e siècle, où la préférence n'est plus obligatoirement donnée aux journaux historiques et où les éditions savantes commencent à faire leur apparition. Les associations diverses multiplient leurs initiatives, il arrive même que des sociétés pieuses entreprennent l'édition d'un journal qui leur semble digne d'intérêt ; en 1905, la *Catholic Record Society* publie dans ses *Miscellanea* des fragments du journal d'un prêtre, John Southcote, en 1928, *The Society for the Promotion of Christian Knowledge* offre au public les comptes rendus du révérend John Young. Le nationalisme qui s'était manifesté au siècle précédent reste toujours vivace. En novembre 1922, Maurice Hewlett s'adresse aux frères Heinemann, leur demandant d'obtenir de Victoria Sackville-West qu'elle édite le journal de lady Anne Clifford, il écrit notamment : « En matière de mémoires du xvii^e siècle nous sommes très en retard par rapport à la France. De cette façon, vous rendrez service à votre pays [280]. » Il souligne aussi la nécessité de joindre au texte des notes précises et détaillées [281] ; l'érudition commence à poindre et témoigne du désir d'offrir une version aussi complète que possible de l'original. Il faut, en effet, attendre cette période pour qu'une édition correcte et fidèle restitue au journal son visage véritable. Un mouvement s'amorce en Angleterre avec la parution des journaux de lady Hoby (1930) et de Thomas Crosfield (1935), ainsi qu'aux Etats-Unis où de nombreux chercheurs se penchent sur ces écrits du xvii^e siècle. En 1925, la *Massachusetts Historical Society* publie, dans leur intégralité, les notations quotidiennes des Winthrop, père et fils, en 1933, M. Knappen édite deux journaux puritains [282] ; dans plusieurs grandes universités, à Yale notamment, sous l'impulsion du professeur Wallace Notestein, des candidats au doctorat découvrent, déchiffrent et transcrivent des journaux manuscrits, accompagnant leur texte de notes copieuses et érudites. Il est à déplorer que la plupart de ces thèses demeurent inédites [283], quant aux éditions savantes, elles sont encore trop peu nombreuses [284]. L'examen de ces

278. Cf. *So much of the Diary of Lady Willoughby*, London, 1845, 3rd ed., to the Reader.

279. Jusqu'à ce jour, cinq journaux ont été publiés, par des presses privées, trois dans leur quasi-totalité — ceux de Simon Forman (1849), Elizabeth Mordaunt (1856), Thomas Cocks (1921) — et deux partiellement — ceux de lady Harcourt (1880) et des Brownlow (1909).

280. *Clifford D.*, p. ixiii.

281. *Ibid.*, p. ixiii.

282. Cf. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, qui contient les journaux de Samuel Ward et de Richard Rogers.

283. A notre connaissance, seule la thèse de Philip Lee Ralph (Ph. D. Yale, 1935) consacrée au journal de Sir Humphrey Mildmay pour les années 1633 à 1651 a été publiée, après avoir été considérablement remaniée, sous le titre *Sir Humphrey Mildmay Royalist Gentleman*, Rutgers University Press, 1947.

284. Signalons toutefois l'édition récente des journaux, des notes historiques et de la correspondance d'Elias Ashmole, en cinq vol., due à C. H. Josten et l'édition en cours du journal de Philip Wyot.

données nous a permis de déterminer quelques repères chronologiques dans l'histoire de la publication des journaux qui nous concernent. La tâche est loin d'être achevée, près d'un quart de ceux que nous étudions restent à l'état de manuscrit et il en est qui sont à jamais perdus, tandis que d'autres n'ont toujours pas été découverts.

Certains textes ont disparu au cours du XVII^e siècle, victimes d'un incendie. Les feux, si fréquents en cette période de l'histoire, sont responsables de la destruction de bibliothèques et de manuscrits dont nous ne soupçonnons pas le nombre: tel fut le sort réservé au journal de Richard Blackerby [285]. A ces catastrophes naturelles s'ajoutent les incendies volontaires. Il arrive que les diaristes brûlent leur journal avant de mourir, parce qu'ils souhaitent le soustraire aux regards indiscrets, ou, comme John Carter [286], le jugent indigne de survie. Aux méfaits du temps et de la nature s'ajoutent ensuite les démenagements, les ventes, les dispersions, l'indifférence ou, pis encore, la négligence des héritiers des diaristes. Le bref journal d'Alice Thornton, qui fut pendant des siècles la propriété des Wandesford, a été ainsi égaré peu de temps avant la seconde guerre mondiale, malgré les précautions prises par le révérend Philip Comber, descendant en ligne directe de Mrs. Thornton. Ce dernier n'ayant pas d'enfants, et souhaitant voir le manuscrit rester dans la famille, en fit cadeau à un cousin, qui à son tour le légua à un de ses fils; depuis, toute trace du précieux volume a été perdue [287]. Ce n'est là qu'un exemple parmi tant d'autres [288].

La destruction ou la préservation de ces documents — parfois retrouvés à l'occasion d'une succession [289] — est, fréquemment, l'effet du hasard. Il serait trop long de relater ici les péripéties variées, après lesquelles les manuscrits qui ont survécu nous sont parvenus: chacun d'entre eux a une histoire qui lui est propre et les endroits où ils ont été découverts sont d'une grande variété. S'il n'en est aucun qui fut arraché aux flammes, comme le journal de Walter Gale — instituteur à Mayfield en 1750 — qui se trouvait dans un jardin de Hastings où il séchait avant de servir à allumer le feu, celui de Walter Yonge se dissimulait parmi un lot de vieux livres adjugés, au cours d'une vente aux enchères, à un caissier de Taunton, celui de lady Mordaunt était caché à Dundalk House, derrière d'épais volumes de la bibliothèque de lord Roden [290], tandis que le journal de John Young, doyen de Winchester, était enfoui au fond d'un coffre de la cathédrale. Nous sommes loin de connaître tous les manuscrits qui ont échappé aux ravages du temps. Sans doute des centaines de journaux dorment-ils encore dans les caves ou les combles de quelque vaste demeure, sommeillent dans les bibliothèques des grandes villes ou des cathédrales, attendant le jour où un archiviste viendra les sortir de leurs boîtes poussiéreuses: certes, la Commission des Manuscrits Historiques [291] signale la découverte de journaux manuscrits, chaque fois qu'un de ses membres procède à un inventaire, mais c'est là une œuvre de longue haleine. Trop souvent aucun fichier, aucun index ne renseignent véritablement sur les documents que recèlent les bibliothèques. Il faut de patientes heures de recherche en compagnie de bibliothécaires dévoués

285. Cf. S. CLARKE, *The Life of Sundry Eminent Persons in the Later Age*, p. 63.

286. Cf. S. CLARKE, *A Collection of the Lives of Ten Eminent Divines*, p. 21.

287. Fort heureusement, en 1935, à la demande du professeur W. Notestein, le manuscrit, obligeamment prêté par son propriétaire, le révérend Comber, à l'université Yale, avait pu y être microfilmé. Ce microfilm est à l'heure actuelle tout ce qui nous reste du journal.

288. Dans *The Antiquary*, vol. XIX (1889), p. 123, quelques lignes signalaient l'acquisition, par un certain Alfred Wallis d'Exeter, du journal manuscrit de James Lever c. 1630. A la mort des héritières d'Alfred Wallis en 1948, le manuscrit ne figurait pas dans l'inventaire de la bibliothèque paternelle. Tous nos efforts pour retrouver ce document d'une grande valeur sont demeurés vains jusqu'à ce jour.

289. Les ventes chez Sotheby ont permis au B.M. de faire l'acquisition de plusieurs d'entre eux.

290. Cf. *supra*, p. 86.

291. *The Historical Manuscripts Commission*, Quality House, Quality Court, Chancery Lane, procède systématiquement au recensement des archives des vieilles demeures.

pour découvrir tel ou tel manuscrit du XVII^e siècle [292]. Enfin, il est des journaux qui sont « cachés » dans des biographies, les illustrant ou y figurant en appendice, si bien qu'ils sont pratiquement absorbés par elles. Une fois leur tâche accomplie, les biographes comme les historiens se désintéressent de l'original; les journaux ne sont pour eux que des matériaux dont ils se servent à leur guise, pour ensuite les ignorer.

Bon nombre de journaux, découverts au siècle précédent, ont été égarés par la suite: ainsi a disparu le journal de Timothy Whittingham utilisé par Longstaffe, en 1866, dans son édition des *Mémoires d'Ambrose Barnes* [293], puis par le chanoine Raine, qui en copia de longs extraits. Il en est de même pour celui de sir Simonds d'Ewes, qui concerne les années 1618 à 1620. Le livre de J. H. Marsden, *College Life in the time of James I as illustrated by an unpublished diary of Sir Simonds d'Ewes*, publié sans nom d'auteur en 1851, est basé, comme son titre l'indique, sur ce journal. L'exemplaire de cet ouvrage qui se trouve à St. John's College, Cambridge, contient une lettre de Marsden [294], datée du 11 avril 1885, où ce dernier relate comment il lui tomba entre les mains ce manuscrit, alors qu'il visitait une vieille bibliothèque à Colchester Castle; il ajoute qu'un abonné, maintenant défunt, l'emprunta peu après lui et ne le rendit jamais. Ceux qui publient partiellement un journal ou en recopient des passages, omettent trop souvent au XIX^e siècle de signaler l'endroit précis où ils ont pu consulter l'original. Le journal du révérend Newcome, édité par Thomas Heywood en 1849, pour la *Chetham Society*, ne commence qu'en 1660, pourtant la première partie de ce document, couvrant les années 1646 à 1660, est bien connue de certains historiens de l'époque, qui en reproduisent des extraits: Richard Copley Christie, dans son édition du journal du Dr. Worthington, pour la même société, en 1847, cite deux notations de Newcome antérieures à 1660 [295]; deux ans plus tard, le manuscrit est introuvable et personne ne réussit à expliquer cette disparition.

Parmi les journaux qui sont parvenus jusqu'à nous, certains sont incomplets. Les almanachs qu'utilisent les diaristes sont loin de constituer des séries continues: une partie seulement des almanachs de John Greene, qui vont de 1635 à 1657, ont été préservés, nous sautons de 1635 à 1643, de 1649 à 1652, de 1653 à 1657, alors que la régularité du diariste ne fait point de doute. Dans d'autres cas, nous sommes amenés à nous demander si l'almanach ou le cahier pour telle ou telle année a réellement existé, ou s'il a été détruit. Les journaux manuscrits de lady Anne Clifford n'existent plus, les documents qui se trouvent à Knole House ne sont qu'une transcription de l'original, vraisemblablement faite au XVIII^e siècle, et couvrant les années 1616, 1617 et 1619, ainsi que les derniers mois de la vie de l'auteur. Nous ignorerons toujours ce que contenaient les journaux rédigés pendant les principales années de son existence et qui lui permirent, la vieillesse venue, d'écrire *a true Memorial of the Life of me* [296]. Il en est de même pour John Rous, le journal manuscrit dont nous avons connaissance est numéroté du folio 199 au folio 286, il semble donc que la première partie, antérieure à 1625, en soit à jamais perdue; Rous lui-même se réfère à son premier carnet ainsi qu'à ses notes pour l'année 1612 [297]. Le journal d'Adam Eyre s'interrompt du 6 au 23 septembre

292. C'est ainsi que nous avons eu accès, à la Bodleian, au journal de Geoffrey Starkey de Reading, qui figurait parmi les acquisitions de 1933.

293. Cf. *The Memoirs of Ambrose Barnes*, ed. Longstaffe, *Surtees Soc. Pubs.*, vol. L, 1866, p. 153.

294. Cf. A. G. WATSON, *The Library of Sir Simonds d'Ewes*, London, 1966, p. 316.

295. Cf. *Worthington D.*, p. 22, n. 1 et p. 49, n. 1.

296. *A Summary of the Records and a True Memorial of the Life of me the Lady Anne Clifford*, B.M., Harleian 6177, p. 119-206.

297. *Rous D.*, p. 45: « October 1629... I enquired... if William Utting the toade eater (of whom see in my first long note-booke covered with redder forrell, p. 43, and in the notes of 1612) did not once keepe at Laxfield ».

1647; le diariste déclare, à ce propos, que le récit du voyage qu'il fit à cette époque à Londres se trouve dans un petit livre, recouvert de parchemin, renfermant également ses comptes rendus quotidiens pour la période où il servit dans l'armée [298]. De ce petit livre, point de trace, nulle trace non plus de son journal tenu du 9 novembre au 31 décembre 1648. Il est parfois difficile d'établir si les journaux ont été préservés ou non, dans leur totalité [299], dans bien des cas, nous devons admettre qu'ils sont tronqués. Il nous faut aussi reconnaître que nous avons à notre disposition un choix limité de journaux, un très grand nombre d'entre eux ayant été brûlés, détruits, endommagés ou égarés au cours des trois derniers siècles.

Lorsqu'enfin les textes qui ont survécu nous parviennent, des problèmes se posent encore. Problème d'ordre chronologique d'abord, mais ceux-ci sont mineurs. Tous les journaux étudiés adoptent le style ancien ou calendrier julien, selon lequel l'année commence le 25 mars, les diaristes le signalent à l'occasion dans leurs écrits [300], alors qu'avec le style nouveau ou calendrier grégorien — rejeté jusqu'au milieu du XVIII^e siècle [301] par l'Angleterre protestante — l'année commence le 1^{er} janvier. Les almanachs — celui d'Allestree en particulier qu'utilise Greene en 1635 — fournissent les dates selon les deux styles, mais les diaristes optent toujours pour le premier, même si parfois exceptionnellement et sans raison, comme sir Humphrey Mildmay [302], ils passent de l'un à l'autre. Il existe en outre un écart de six jours entre les calendriers julien et grégorien, mais cette différence est insignifiante, aussi n'avons-nous en rien modifié les mois et les jours, chaque fois que nous avons dû faire une citation. Lorsque le journal est publié, nous avons adopté le système choisi par l'éditeur [303], lorsque le journal est inédit, nous avons respecté la manière de dater adoptée par le diariste, mais en prenant soin, comme le font les éditeurs, pour les trois premiers mois de l'année, de faire suivre le millésime du calendrier julien de l'indication correspondante du calendrier grégorien.

Problèmes d'édition ensuite et ce sont les plus importants. Quelle que soit l'époque à laquelle les manuscrits ont été publiés, les éditeurs ont rencontré un certain nombre de difficultés qu'ils ont surmontées avec des fortunes diverses. Les problèmes de lecture sont fréquents, les taches, les ratures, les feuillets délavés ou déchirés, l'encre qui a pâli ou traversé le papier, rendent difficile tout déchiffrement, certaines pages demeurent illisibles, en outre, les éditeurs ne se sont pas toujours trouvés en face des originaux, nous ne saurions leur imputer les fautes dues à la maladresse ou la négligence des copistes, mais dans bien des cas nous pouvons leur reprocher le choix qu'ils opèrent.

Ils prennent de trop grandes libertés avec les textes et pratiquent de nombreuses coupures. Ils ne choisissent que les passages susceptibles d'éclairer l'histoire ou bien se rapportant aux origines et à la descendance du diariste, c'est le cas pour le journal de Christopher Sanderson, dont quelques fragments furent publiés dans *The Genealogist*.

298. Eyre D., p. 62 : « Sept. 1647... and my travells... were in all 336 myles; whereof the particulars are in a little parchment covered book... ».

299. Dans le cas du journal de Lady Hoby, il est malaisé de déterminer si le manuscrit a été préservé dans sa totalité, les deux premiers folios et le dernier sont déchirés, en outre la reliure est moderne. Cf. *op. cit.*, Foreword, p. ix.

300. Cf. *Slingsby D.*, p. 18.

301. Il est intéressant de noter que John Dee dans son journal, p. 19, écrit qu'à la date du 26 février 1583, il a présenté au Secrétaire des Finances son livre relatif à la correction du calendrier. Le soin de réformer le calendrier avait été confié par le Saint-Siège au Concile de Trente et en 1582, la réforme avait été publiée par Grégoire XIII qui donna son nom au nouveau calendrier, mais il fallut attendre 1752 pour que l'Angleterre l'adopte. Cf. R. Mousnier, *Histoire des Civilisations, Les XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, 1954, p. 41.

302. Sir Humphrey Mildmay date ainsi l'une de ses notations : « 19 January A. 1634 », s'il avait été conséquent il aurait normalement dû écrire 1633.

303. En règle générale, les éditeurs se conforment au calendrier grégorien.

Ces éditions tronquées ne livrent aux lecteurs qu'un aspect du journal; les extraits, même bien choisis, ne donnent qu'une idée imparfaite de l'ensemble, quand ils sont privés de leur contexte.

Nous devons nous contenter de fragments qui ne tiennent guère plus d'une cinquantaine de pages et, ce faisant, retirent au journal son caractère privé: seuls les passages d'intérêt général, public ou national, subsistent, ce qui a trait à la famille et à la vie personnelle de l'auteur a été volontairement omis. L'éditeur s'en explique parfois, dans son introduction au journal du révérend Ralph Josselin. Hockliffe justifie la sélection qu'il a opérée [304], en publiant à peine la moitié d'un document, fort long, il faut l'avouer: les détails domestiques, l'expression de sentiments intimes, les notations relatives au temps, à la santé ou aux distractions, lui semblent sans importance. Nous nous trouvons alors devant un document incomplet, appauvri, élagué, dépouillé d'indications insignifiantes peut-être en apparence, mais en réalité lourdes de sens, qui auraient pu offrir des matériaux au psychologue, des suggestions au sociologue ou tout simplement nous aider à mieux ressusciter le passé, et la personnalité de l'auteur.

Il arrive aussi, surtout au XIX^e siècle, que l'éditeur se double d'un moraliste qui se fait censeur, prend parfois un ton sentencieux, blâme les écarts du diariste et juge même certaines phrases tellement osées qu'il les supprime. Poussé par un souci de pudeur excessive, il les déclare *unfit for the press, unadvisable to print*. Le langage vert ou gaillard d'un homme de loi, tel que Manningham, suscite l'indignation de John Bruce [305]. La pruderie victorienne est responsable de plus d'une mutilation. J. O. Halliwell, après avoir passé plusieurs heures à déchiffrer une notation de Forman rédigée en chiffre, renonce à l'imprimer, la déclarant indécente [306], la présence en pareils cas d'astérisques, de tirets ou de blancs devient à la longue irritante. Même à notre époque, certaines phrases des almanachs de Greene ont paru sans doute incorrectes à l'éditeur, puisqu'elles ont disparu en compagnie de notations personnelles, au demeurant fort révélatrices. Nous pouvons aussi regretter, plus d'une fois, la suppression des notes marginales dans le texte imprimé, la modernisation de l'orthographe, qui fait perdre au journal une partie de son authenticité.

L'éditeur consciemment ou inconsciemment modifie et défigure l'original, il ne peut souvent s'empêcher de trahir le diariste. Chaque fois que cela était possible, nous avons essayé de consulter le journal manuscrit (ou à défaut le microfilm) qui mieux que l'œuvre imprimée, trop souvent incomplète, restitue l'atmosphère d'une période et nous offre un document plus véridique. Ainsi certaines lacunes ont pu être comblées. Sans doute devons-nous regretter la mutilation de textes dont les originaux ont à jamais disparu, et la perte de documents irremplaçables; sans doute découvrira-t-on aussi, dans les années à venir, à l'occasion d'une vente ou d'un inventaire, de nouveaux manuscrits dont nous n'avons su deviner la cachette. Mais la moisson qui s'offre à nous est déjà fort abondante; elle nous livre de précieux renseignements et nous permettra de donner à notre étude d'ensemble, du moins nous l'espérons, un caractère de suffisante objectivité.

C'est vers les textes que nous nous tournerons maintenant.

304. *Josselin D.*, intr. p. V. Fort heureusement, nous avons pu consulter le texte dans sa totalité, grâce à l'obligeance de Mr. Emmison du *Chelmsford Record Office*, où se trouve la transcription du manuscrit original, Chelmsford MST/B 9 (615 fols). Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la publication intégrale du journal édité par A. Macfarlane (O.U.P., 1975).

305. *Manningham D.*, intr. p. xi.

306. Cf. *The Autobiography and Diary of Dr. Simon Forman*, p. 27.

TÉMOINS DE LEUR TEMPS

« Chacun ne fait jamais que porter témoignage. »

(J. GUÉHENNO. *Journal d'un homme de quarante ans*, p. 12-13.)

Les documents devant lesquels nous nous trouvons couvrent une des périodes les plus fertiles en événements de l'histoire d'une nation. La stabilité relativement exceptionnelle de l'Angleterre élisabéthaine prend fin. Le parlement s'éveille, après avoir été laissé dans un demi-sommeil par les souverains Tudors, et fait preuve d'une vigueur nouvelle, en se dressant contre le souverain. La nouvelle dynastie des Stuarts, accueillie dans l'allégresse, sera renversée par une révolution cruelle; l'exécution de Charles I^{er} entraînera l'établissement d'un régime républicain de courte durée, puisque la Restauration en 1660 permettra à Charles II de monter sur le trône.

En politique extérieure, les pourparlers en vue du mariage espagnol inspirent les plus grandes craintes aux sujets de Jacques I^{er}, tandis que la guerre de Trente Ans, opposant, en Allemagne, catholiques et protestants, est une source perpétuelle d'inquiétude et de mécontentement. Si les Anglais, bien plus que leurs voisins, se passionnent pour la chose publique et se tiennent toujours à l'affût des dernières nouvelles, les questions religieuses demeurent au premier plan : anglicans et puritains s'affrontent, tandis que sous le Commonwealth les sectes se multiplient.

Sur le plan économique, l'Angleterre est en plein essor, ports et cités se développent et Londres jouit d'un prestige exceptionnel. Point encore d'opposition entre la ville et la campagne où les petits seigneurs et les hobereaux jouent un rôle politique essentiel, point encore d'opposition farouche de classes. La soif de savoir est partout évidente. Des enfants issus de couches sociales différentes se côtoient sur les bancs de l'école, et les jeunes gens, de plus en plus nombreux, s'inscrivent à l'université ou au collège de droit. Jamais on n'a tant lu, jamais un si grand nombre d'ouvrages n'a été publié.

Toutes les préoccupations d'une époque se font jour dans les documents que nous allons examiner, mais ils ne seraient que des chroniques et ne mériteraient pas le nom de journaux privés s'ils n'étaient que l'écho ou le récit d'événements dont les auteurs n'ont d'ailleurs pas toujours été les témoins. Les diaristes ne se contentent pas d'être spectateurs, ils sont aussi acteurs, et c'est ainsi qu'ils nous offrent un témoignage direct et authentique sur un passé qui nous échappe souvent. Bien plus que sur les grands événements qui forment la trame de l'histoire de leur pays, ils nous renseignent sur les mille et un petits faits de leur vie quotidienne, sur leur milieu, leur mode de vie, leur habitat, leurs coutumes, leur éducation, leurs intérêts, leurs croyances et leurs convictions, et, ce faisant, nous brossent un tableau fidèle de la vie au XVII^e siècle, avant la Restauration. C'est sous cet angle que nous étudierons d'abord leur témoignage.

LES ÉVÉNEMENTS D'ANGLETERRE

Plus que tout autre peuple, les Anglais du xvii^e siècle s'intéressent à la politique, et les diaristes dans leur grande majorité ne font pas exception à la règle. Il n'est guère de journaux où l'on ne trouve de références aux affaires nationales ou internationales, mais l'importance attachée à celles-ci diffère suivant les individus. Si certains, tels Walter Yonge, Simonds d'Ewes, Thomas Crosfield ou John Rous, notent et résument avec une régularité frappante les nouvelles, fausses ou vraies, qui leur parviennent, il en est — et ce sont les plus nombreux — qui consignent uniquement les événements qui les touchent personnellement ou ont frappé leur esprit, alors que d'autres — les femmes en particulier — ne s'en préoccupent qu'épisodiquement. A cela rien d'étonnant, puisque nous nous trouvons en face de journaux privés et non politiques et que, nous l'avons vu [1], bon nombre de diaristes, outre leur journal, possèdent un carnet dans lequel ils enregistrent les nouvelles d'importance. Ainsi ne nous présentent-ils bien souvent qu'une collection de faits fragmentaires et l'étendue du témoignage porté, tout autant que l'angle de vision, varient d'un diariste à l'autre, car au départ ils opèrent un choix: c'est en cela que réside l'intérêt de leur témoignage et qu'ils se distinguent des compilateurs. Bien plus que l'événement relaté, c'est la sélection et la présentation des faits ainsi que les réactions personnelles qu'ils suscitent parfois, qui attirent notre attention.

Il nous est impossible de passer ici en revue tous les incidents auxquels ces journaux font allusion, tel n'est point le but de notre enquête, mais il est des événements mentionnés par presque tous, qui nous permettent, tout en esquisant ce qui sera le cadre historique de notre étude, de recréer une atmosphère, de déceler un certain nombre de préoccupations communes aux auteurs de journaux et à leurs contemporains.

On peut, à juste titre, s'étonner de ce que ces hommes, habitant presque tous en dehors de la capitale, aient pu se tenir au courant de l'actualité, malgré leur éloignement. Aussi convient-il de s'interroger brièvement sur les sources auxquelles les diaristes ont accès, lorsqu'ils ne sont pas les témoins oculaires de l'événement relaté. Eux-mêmes nous éclairent sur ce point. Les *Corantos*, venus d'Europe en 1621, et les récits des voyageurs les renseignent en matière de politique étrangère. Les proclamations royales, les ballades, les livrets et brochures en prose achetés dans le commerce, les *Newsbooks*, qui se développent dans la seconde décade du siècle, leur fournissent des informations

1. Cf. *supra*, p. 65.

multiples, sinon précises, sur les affaires de l'Etat [2]. En outre, presque tous les diaristes ont des contacts avec les grandes villes et la capitale. Les marchands comme Whiteway, les hommes de loi comme Archer, les membres du parlement comme sir Henry Slingsby, s'y rendent fréquemment. A défaut, leurs amis qui y sont établis, leur écrivent régulièrement et les informent; un service postal hebdomadaire relie Londres à la province, et un second sera établi en 1648 [3]. Les informations sont aussi glanées, çà et là, au cours de conversations avec les gentilshommes du voisinage. L'oracle de l'endroit est sans conteste celui qui va le plus souvent à Londres ou qui y compte le plus de relations.

L'insatiable curiosité de Walter Yonge, qui habite à 240 kilomètres de la capitale, est abondamment satisfaite grâce à ses voisins, ses correspondants, ses confrères les juges, et ses amis membres du parlement. Pratique dangereuse pour un puritain hostile au roi, il a pour habitude d'indiquer dans son journal la provenance des informations reçues. On imagine aisément ce qui aurait pu se produire, si le journal était tombé aux mains de ses ennemis. Ces informations sont loin d'être toujours de première main. John Rous reçoit parfois les siennes d'un homme qui les tient d'un ami, qui lui-même les a obtenues d'une tierce personne [4]; sans doute lui parviennent-elles déformées, et ce n'est pas là un cas isolé.

Les lettres reçues circulent et sont successivement recopiées par leurs divers lecteurs. Les nouvelles publiées sont, elles aussi, loin d'être fidèles. Crosfield signale, à la date du 9 novembre 1632, que la diffusion des *Corantos* a été interrompue, afin que de « vaines rumeurs n'envahissent pas l'esprit du public » [5]. L'émotion, l'imagination, dénaturent les histoires rapportées. Les fausses rumeurs circulent, propagées, à l'occasion, dans un but bien déterminé. Les diaristes s'y laissent prendre, puis, par la suite, corrigent les notations erronées [6]. John Rous dans le Suffolk, William Whiteway dans le Dorset, reproduisent les mêmes nouvelles sans fondement [7]. Leur côté tendancieux est évident. Elles sont bien souvent la projection des opinions de ceux qui les rapportent. En matière de politique extérieure, les Anglais prennent leurs désirs pour des réalités, les événements doivent, par principe, leur être favorables. Crosfield le royaliste, grand admirateur de Buckingham dont il fait l'éloge, Yonge le puritain, ennemi farouche de ce dernier, annoncent tous deux qu'il s'est emparé de l'île de Ré, alors qu'il n'en est rien [8]. Dans le domaine de la politique intérieure, partisans et adversaires des Stuarts s'affrontent. La propagande fait son œuvre, certains des défenseurs du roi se laissent insensiblement gagner par elle. Avec le temps, nous voyons faiblir l'ardeur royaliste de John Rous, le ton des nouvelles qu'il recopie nous donne la clé de ce revirement. D'autres resteront fidèles jusqu'à la fin.

Au début du siècle, cette opposition n'existe pas encore. L'unanimité autour du personnage de la reine Elizabeth est totale. Les diaristes, sans exception, la célèbrent, et l'annonce de sa mort, en mars 1603, les consterne [9]. L'accession de Jacques Stuart, roi d'Ecosse, au trône d'Angleterre, rassure et soulage les Anglais, qui redoutaient troubles

2. Certains diaristes déplorent cette abondance de publications parfois fantaisistes. Cf. *J. Rous D.*, p. 121 (Aug. 1642).

3. J. B. WILLIAMS, *A History of English Journalism to the Foundation of the Gazette*, London, 1908, p. 9.

4. *Rous D.*, p. 11 : « 1627, Nov. 6... ».

5. *Crosfield D.*, p. 61.

6. Cf. *supra*, p. 64, n. 116.

7. William Whiteway signale, le 9 octobre 1631, la mort de Tilly à la bataille de Leipzig. John Rous fait écho à cette nouvelle, *op. cit.*, p. 63, alors que Tilly fut tué près d'Ingoldstadt, le 30 avril 1632.

8. Cf. *Crosfield D.*, p. 15. Yonge rapporte la même victoire, *op. cit.*, p. 99.

9. Cf. *Manningham D.*, p. 146-147.

et guerre civile [10]. Elle suscite d'immenses espoirs, et les pages que lui consacre John Manningham, dans son journal, traduisent d'une façon admirable l'état d'esprit de tout un peuple dont la déconvenue par la suite ne sera que plus grande. Pour l'heure, chacun se sent prêt à accomplir quelque haut fait pour honorer le prince. On ne songe qu'à louer les mérites du nouveau souverain [11]. En juin 1603, Roger Wilbraham établit un parallèle entre la reine défunte et Jacques I^{er}, et c'est à ce dernier qu'il décerne les plus grands éloges. Aveuglé par l'enthousiasme, il le dépeint savant et sage, adroit et bienveillant, généreux et désintéressé [12]. Le couronnement du roi, malgré la peste, donne à la noblesse et aux Londoniens l'occasion de lui témoigner leur attachement [13]. Deux ans plus tard, la Conspiration des Poudres, ourdie par des hommes qui avaient décidé de faire sauter à l'aide d'une mine le roi et les deux Chambres, le jour de l'ouverture du parlement, provoque une émotion considérable. Le peuple anglais tout entier s'indigne [14].

Mais peu à peu les nuages s'amoncellent. De nombreux problèmes financiers se posent, sans qu'aucune solution y soit apportée. Le parlement, dissous en 1610, l'est à nouveau au bout de neuf semaines, en juin 1614. Adam Winthrop, déçu, note cette dissolution sans aucun commentaire [15], mais quelques mois auparavant, à la date anniversaire de la mort d'Elizabeth, il avait loué la souveraine défunte en des termes qui sont une condamnation implicite du nouveau monarque : « *princeps praeclara et cum pietate vera* [16]. » Le nouveau favori, George Villiers, futur duc de Buckingham, qui succède à Somerset compromis par un divorce scandaleux, se rend vite impopulaire. Les diaristes ne l'épargnent guère; d'Ewes dénonce avec violence sa cupidité tout autant que les liens contre nature qui l'unissent au roi [17]. Chansons et libelles injurieux à son égard ne cessent de circuler, sans qu'il puisse en découvrir les auteurs [18]; les bonnes histoires ne manquent pas et montrent le mépris dont il est l'objet; au cours d'une partie de boules à la cour, un Écossais lui arrache son chapeau et le jette à terre [19]. Quelques années avant son assassinat, en août 1628, on ira jusqu'à le soupçonner d'avoir empoisonné Jacques I^{er} [20].

La politique extérieure du roi est une autre source de mécontentement. En 1613, la princesse Elizabeth, sa fille, avait épousé l'Electeur palatin, prince modeste, mais protestant convaincu. Lorsqu'en 1618, ce dernier accepte imprudemment la couronne de Bohême que lui offrent les Tchèques protestants, il se trouve aussitôt engagé dans une lutte difficile contre l'Empire allemand, pour défendre cette nouvelle couronne, tandis que les troupes espagnoles des Pays-Bas le dépouillent de ses territoires. L'Angleterre protestante, qui ne peut que sympathiser avec lui, souhaite une intervention directe contre l'Espagne. Bien que prêt à défendre les intérêts de son gendre dont il n'approuve pourtant pas les prétentions royales, le souverain anglais reste d'humeur pacifique. Il espère sauvegarder le Palatinat, en s'assurant la faveur de l'Espagne, grâce à un mariage espagnol, et ne partage pas l'ardeur belliqueuse de son parlement, qu'il dissout en

10. Cf. *Clifford D.*, p. 4.

11. *Manningham D.*, p. 147-148 : « 24 Mar. 1602/3... ».

12. *Wilbraham D.*, p. 58-60 : « June 1603... ».

13. *Ibid.*, p. 62 : « 1603, 25 July... ».

14. *Yonge D.*, p. 1 : « Nov. 5, 1605. This day there was a horrible treason intended to be put in practice against the King... ».

15. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 176 : « 1614, June 7, Parliament was dissolved ».

16. *Ibid.*, p. 175 : « 1614, Mar. 24 ».

17. *D'Ewes D.*, p. 29-30 : « 1622, August 29... ».

18. *Ibid.*, p. : « 1623, Jan. 10... ». A libell was sett upp at Court against the marquesse of B. worse then the song that went abroad for which hee offred 1 000 pound to know the author... ».

19. *Rous D.*, p. 17 : « 1628, June... ».

20. *Ibid.*, p. 124 : « 1642, about October 10... ».

janvier 1622, après s'être vu refuser les subsides qu'il réclamait. L'exaspération du peuple, dont les sentiments anti-espagnols sont vifs, est à son comble [21].

Pour hâter son mariage avec l'Infante, car l'Espagne hésite toujours, le prince Charles accompagné de Buckingham, portant fausse barbe et nom d'emprunt, se rend incognito à Madrid, en février 1623 [22]. Cette étrange équipée, qui consterne l'opinion publique [23], se solde après six mois de négociations par un échec humiliant [24]. Charles regagne Londres, l'Angleterre tout entière ravie de le retrouver, toujours protestant et encore célibataire, célèbre son retour [25]. Une fois le mariage espagnol définitivement rompu, des négociations sont aussitôt entamées en vue de l'union du prince avec Madame Henriette-Marie, sœur du roi Louis XIII [26]. La cérémonie va être célébrée lorsque meurt Jacques I^{er}. Si ses fidèles, tel Laud, le pleurent [27], les diaristes dans leur grande majorité, ne font que mentionner le fait. Sa mort ne suscite guère de commentaires. L'indifférence d'un peuple déçu et lassé par un souverain toujours à court d'argent, critiqué pour son luxe, ses mœurs contre nature, sa négligence des affaires de l'état, est évidente [28].

L'allégresse qui avait marqué l'accession au trône de Jacques I^{er} a disparu, lorsque lui succède son fils. Le couronnement somptueux de Charles I^{er} suscite un faible intérêt. Fait frappant, ce sont les difficultés d'argent auxquelles ce dernier se heurtera tout au long de son règne, qui retiennent essentiellement l'attention de presque tous les diaristes. Comme son père, le nouveau monarque distribue des titres de chevalier moyennant finance, et il en est peu qui peuvent échapper à ce singulier honneur [29]. Tous les expédients sont bons. Sans cesse harcelés, citoyens aisés, nobles et hauts personnages doivent souscrire aux emprunts royaux. Sir Randall Crewe, président du Tribunal du banc du roi, qui s'y refuse, perdra sa charge et il ne sera pas le seul [30]. D'autres, tel sir Walter Erle, seront emprisonnés [31], et l'archevêque George Abbot se verra déposséder de ses privilèges, pour s'être opposé à la publication d'un sermon démontrant la légalité de ces emprunts [32]. Les Communes rédigent la pétition des droits pour freiner les prétentions absolutistes du souverain et formulent des plaintes renouvelées contre le favori, Buckingham, rendu responsable des malheurs du royaume [33]. Son assassinat commis, dira le meurtrier, pour le bien de la nation, sera pour beaucoup une délivrance [34], mais après la dissolution du parlement, l'Angleterre connaîtra onze ans de gouvernement personnel. Le peuple se détache de plus en plus d'un monarque dont on se rit ouvertement. Un homme de loi, Hugh Pine, soupçonné d'avoir déclaré que son berger, un simple d'esprit, ferait un aussi bon roi que Charles I^{er}, est jeté en prison, puis relâché, faute de preuves [35].

21. *D'Ewes D.*, p. 57-58 : « Jan. 8/9 ».

22. *Whiteway D.* : « February 1622/3, the 17th ».

23. La nouvelle fut connue trois jours plus tard, le 20 février, cf. *D'Ewes D.*, p. 121.

24. Le journal de Simonds d'Ewes couvrant les années 1622 à 1624 en offre un récit très complet.

25. Des feux de joie sont allumés à Londres et en province, cf. *Whiteway D.* : « October 5th 1623... ».

26. *Yonge D.*, p. 77.

27. *Laud D.*, p. 15 : « 1625, March 27 ».

28. *D'Ewes D.*, p. 58 : « 1622, Jan. 8... ».

29. *Yonge D.*, p. 89 : « 1625, 25th of January, there came to the Sheriff a writ to summon all freeholders having 40 l. per annum, to appear at London the 31st of January, to receive the order of knighthood ».

30. *Crosfield D.*, p. 7 : « 1626, Nov. 24 ».

31. *Yonge D.*, p. 110 : « Ter. Mich. Anno 3 Caroli, 1627 ».

32. *Ibid.*, p. 108 : « July 1627 ».

33. *Laud D.*, p. 42 : « 1628, June 11 ».

34. *Whiteway D.* « Aug., 1628, the 23rd... ».

35. *Ibid.* : « December 1627... ». Cf. *Yonge D.*, p. 112-114.

L'impôt pour la construction des vaisseaux de guerre qui mettra un terme aux soucis d'argent du gouvernement préoccupe tout spécialement les diaristes et leurs contemporains. Londoniens et provinciaux sont soumis à rude épreuve [36]. Certains se défendent d'ailleurs avec acharnement. A Wilby, dans le Northamptonshire, les citoyens armés de fourches et de gourdins, poursuivent les agents du shérif venus prélever l'impôt [37]. La tâche est loin d'être aisée pour les shérifs qui, comme Mildmay, ont pour mission de veiller aux rentrées d'argent. Celui-ci rencontre des oppositions sourdes mais tenaces, chez les puritains en particulier, fort nombreux dans son comté, l'Essex. Il lui faut attendre de longs mois avant que Robert Rich, Earl of Warwick, puritain notoire, consente à payer les sommes qui lui sont réclamées [38]. Beaucoup soutiennent, comme Hampden, que c'est là une taxe illégalement perçue; le problème est porté devant les tribunaux, et les juges, à une très faible majorité, donnent raison au roi, mais le juge Hutton prend courageusement position, il dénonce cette mesure « contraire aux lois du Royaume », et Robert Woodford rend grâce au ciel de lui avoir donné ce courage [39]. Seul Crosfield, toujours fidèle « au bon gouvernement de sa majesté », s'indigne des bruits que font courir « certaines personnes envieuses », et selon lesquels « toute femme portant un tablier vert, tout citoyen portant une bague devront verser quatre pence au roi » [40].

Aux problèmes financiers viennent s'ajouter les difficultés religieuses [41] auxquelles nous trouvons de brèves mais fréquentes allusions dans les journaux puritains. Protégés par Henriette-Marie, les catholiques bénéficient de certains ménagements. Les mesures prises par Laud, nommé archevêque de Cantorbéry en 1633, pour raffermir l'autorité de l'église anglicane en Angleterre et en Écosse, rencontrent la désapprobation des puritains qui déplorent de n'être pas vraiment libres. Un des correspondants de Thomas Crosfield lui fait remarquer que seuls « les manuscrits permettent au peuple de Dieu de défendre la Vérité », puisqu'il lui est interdit de publier notamment des ouvrages s'opposant le moins du monde à l'arminianisme ou même au papisme [42]. William Prynne, qui avait déjà eu l'oreille coupée, le 7 mai 1634 [43], pour avoir publié son *Histriomastix*, subit le même châtement, le 30 juin 1637, en compagnie du révérend Henry Burton et du docteur John Bastwick qui, comme lui, avaient attaqué l'église d'État, et son gouvernement par les évêques. Si cette condamnation scandalise le pieux Nehemiah Wallington et ses coreligionnaires, sir Humphrey Mildmay indique très nettement ses sentiments anti-puritains, lorsqu'il souligne l'arrogance des coupables et l'impudence de Prynne qui ne veut même pas faire amende honorable [44].

Les événements s'aggravent, lorsque Laud veut imposer le *Common Prayer Book* et la liturgie anglicane aux Écossais qui ripostent en signant le *Covenant*, par lequel ils rejettent ces innovations. La révolte gronde et bientôt devient rébellion ouverte [45]. La guerre éclate, c'est la première *Bishops' War*. Sir Henry Slingsby accompagne le roi dans sa campagne contre les Écossais [46]. L'opinion publique s'inquiète; un prédicateur

36. *Crosfield D.*, p. 75 : « December 13... Our Londoners are to contribute 1500 l. for maintenance shippes... ».

37. *The Diary of Robert Woodford, Historical Manuscripts Commission*, 9th Report, vol. VIII, app. pt. ii, vol. VIII, p. 497-498 : « 1638, Sept. 18th ».

38. Robert Rich règle le 10 février 1637 les sommes qui lui étaient réclamées depuis l'automne.

39. *Woodford D.*, p. 497 : « 1638, April 28th ».

40. *Crosfield D.*, p. 86 : « 1636, February 2... ».

41. Pour le parlement de 1640, les questions religieuses sont aussi inquiétantes que les problèmes financiers. Cf. *Slingsby D.*, p. 48-49 : « The 23 of April anno 1640... ».

42. *Crosfield D.*, p. 89 : « 1636, May 6... ».

43. *Mildmay D.*, : 1634, 7 Mai... sawe Prynne... in the pillory & Loste a peece of an eare ».

44. *Ibid.* : « 1637, 30 Junii Prynne... eared and would not crave pardon ».

45. *Burghall D.*, p. 156 : « Dec. 1638 ».

46. *Slingsby D.*, p. 33-34.

sur le point d'inviter les fidèles à prier pour les malades dont les noms vont lui être communiqués, reçoit un papier ainsi libellé : « John Commonwealth, citoyen de Grande-Bretagne, atteint de la maladie écossaise, demande aux fidèles de prier pour la réunion d'un parlement » [47]. Si les diaristes sentent la gravité de la situation, ils mentionnent rarement cette guerre contre l'Écosse qui reprendra l'année suivante en 1640 [48], mais on peut suivre, au fil des mois, à travers les différents journaux, la baisse de popularité d'un roi jugé trop faible.

La convocation du Court Parlement vite dissous, puis du Long Parlement, peu de temps après, ne suscite guère de commentaires; mais les manifestations hostiles à Strafford, l'homme fort du règne, et à Laud, les frappent. Le palais de ce dernier, à Lambeth, doit être gardé jour et nuit; le 11 mai vers minuit, une foule évaluée à quelques centaines de personnes donne l'assaut à la résidence de l'archevêque qui, dit-on, s'enfuit, revêtu d'une cape grise [49]. Quant à Strafford, surnommé « Black Tom », il est conduit à la Tour de Londres, le 25 novembre, « dans un des carrosses de Sa Majesté »; le 12 mai 1641, il sera exécuté « pour la plus grande joie de l'Eglise de Dieu » [50] écrit Wallington le puritain. Tout autre est l'opinion de sir Humphrey Mildmay, qui note qu'il est mort « comme un saint, pour la honte de ses ennemis », tandis que Pym, que notre diariste appelle « Pimp », se voit qualifier par lui de traître, au moment où le parlementaire s'efforce de faire adopter un projet de loi, visant à exclure les évêques de la Chambre des lords [51]. Les hommes, plus que les événements, retiennent l'attention des auteurs de journaux, pendant toute la période troublée que va connaître l'Angleterre.

Il n'est pas étonnant que nous ne trouvions chez les diaristes aucun exposé détaillé et cohérent d'événements compliqués où des intérêts financiers, politiques et religieux se trouvent étroitement mêlés. S'il est des journaux de guerre qui décrivent par le menu telle ou telle bataille [52], les journaux privés font allusion à la guerre civile dans la mesure même où elle affecte la vie de ceux qui les tiennent. Certains des événements de la période, qu'avec le recul nous jugeons essentiels, sont passés sous silence ou sommairement traités. Les nouvelles contradictoires et souvent fantaisistes qui parviennent aux diaristes sont de nature, il est vrai, à les décourager, et ils hésitent à transcrire sur-le-champ des renseignements qui par la suite se révéleront erronés [53]. Par prudence peut-être, ils se contentent parfois de faire le point en début ou en fin d'année; comme John Greene ou le révérend Josselin qui, en outre, rédige tous les ans, à l'intention de ses voisins réfugiés en Nouvelle-Angleterre, un condensé des événements [54]. Les royalistes, qui craignent fouilles et perquisitions, se montrent particulièrement discrets en matière de politique; le journal de Grosfield s'interrompt en 1640 et ne reprend qu'en 1653; les autres sont souvent évasifs. Les nouvelles filtrent d'ailleurs difficilement, Greene en est parfois privé près d'un mois [55], Clopton parcourt de

47. *Rous D.*, p. 87-88 : « 1639 It was told me, April 1, that... Someone had put up a bill which the preacher wold not reade... ».

48. *Mildmay D.* : « 1640, Sept. 10. The wind north and the mischief there also... ».

49. *Woodford D.*, p. 498 : « 1640, May 11... ».

50. *Wallington D.* « for when the wicked perisheth, ye righteous rejoyce ».

51. *Mildmay D.* : « 1641, Maii 12... », et « 1641, Octobris 29 ».

52. Tel est le cas du journal de John Symes, B.M. Add. MSS. 35 297, qui couvre les années 1642 à 1649.

53. Lorsque le révérend Josselin reçoit, pendant cette période, quelque nouvelle dont il veut souligner l'authenticité, il note « Received newes and true that... » (p. 66, 1649, July 7).

54. *Ibid.*, Ms. : « 1653, May 18... ».

55. *Greene D.*, *op. cit.*, vol XLIII, p. 393 : « 1643, Aug... ».

nombreux kilomètres à pied pour se rendre chez un châtelain des environs qui a reçu quelques informations de Londres [56].

Les passions deviennent chaque jour plus violentes et, pour les parlementaires comme pour les royalistes, les pertes sont toujours du côté de l'ennemi. Le 18 août 1644, le révérend Burghall, fervent puritain, relate avec fierté que les hommes de Nantwich, aidés par sir William Brereton, ont fait quarante-cinq prisonniers, tué deux à trois cents soldats ennemis alors que dans leurs rangs il y a eu quinze prisonniers et un seul mort. Une semaine plus tard, il dresse avec complaisance la liste de tous les ennemis tués et remarque que, du côté des parlementaires, on ne compte aucune victime, ce qui selon lui « est bien plus un miracle qu'un sujet d'étonnement ». La guerre est à ses yeux une guerre sainte, et dans toutes les victoires remportées, il voit la main de Dieu [57]. Faisant allusion à la première grande bataille livrée à Edgehill, le 23 octobre 1642, John Greene, qui veut rester neutre rapporte, quelques mois plus tard, certaines rumeurs selon lesquelles des bruits étranges ont été entendus sur le terrain : cris horribles là où se tenait l'armée royale, et chant de psaumes là où se trouvait l'armée parlementaire [58]. Quelle que soit la teneur des nouvelles, sir Humphrey Mildmay demeure optimiste et note dans son journal : « Avec l'aide de Dieu, sa Majesté prospérera et ses ennemis seront confondus. » Comme pour confirmer ses prédictions, il célèbre avec ses amis quelques semaines plus tard, hélas un peu trop tôt [59], ce qu'il croit être la victoire du roi à Marston-Moor, en juillet 1644 : « Nouvelle bénie, le nord est totalement soumis à Sa Majesté; les rebelles sont tués ou fait prisonniers », mais il n'en est rien et grande est sa consternation.

La victoire sourit alternativement à l'un et l'autre camp. En septembre de la même année, Essex subit une importante défaite dans l'ouest et doit abandonner aux troupes royales, artillerie et munitions, mais le révérend Josselin ne perd pas courage, « le succès de nos ennemis ne retarde en rien l'heure de leur ruine, il se peut que leurs blasphèmes précipitent leur ruine », écrit-il à l'annonce de cette nouvelle, en se référant à l'exemple biblique de Rabshakeh et de ses maîtres [60]. La seconde bataille de Newbury, en octobre, lui redonne courage [61], pourtant il ne s'aveugle pas sur les difficultés que rencontrent les parlementaires. Leur armée est divisée [62], elle doit être organisée en un « New Model », avant d'être placée sous un commandement unique, celui de sir Thomas Fairfax, « homme qui aime être respecté mais rejette tous les honneurs personnels », nous dit Josselin qui le rencontre en 1647 [63]. Les élections qui ont lieu, au début de 1645, lui laissent espérer que les nouveaux officiers choisis seront dignes de confiance [64].

Tandis que les opérations militaires se succèdent jusqu'à la reddition finale du roi, en juin 1646, les problèmes passent insensiblement du plan religieux au plan politique. Des différends éclatent entre l'Écosse et l'Angleterre, dont les diaristes se font l'écho. Deux tendances se manifestent au parlement où presbytériens et indépendants s'affrontent. Certains pasteurs attaquent sans ménagement, dans leurs sermons, la faction adverse, et Josselin s'indigne de voir les presbytériens accusés, en chaire, de vanité et de suffisance

56. *The Diary of Mr. Clopton*, MS. Essex Record Office : « 1648, July 8., walkt on foot to S^r Wm. Soames. Read ye newes frō London & came home by 6 or 8 at night ».

57. *Burghall D.*, p. 180-181 : « 1644, August 25th... ».

58. *Greene D.*, op. cit., vol. XLIII, p. 391 : « 1643, January 19 th... ».

59. *Mildmay D.* : « 1644, Julii 10... ».

60. *Josselin D.*, MS. : « 1644, Sept. 9... ».

61. *Ibid.* : « 1644, Oct. 30 ».

62. *Ibid.* : « 1645, Feb. 17... ».

63. *Josselin D.*, p. 41 : « 1647, March 26 ».

64. *Ibid.*, p. 24 : « 1644/5, Jan 28 ».

par son collègue indépendant [65]. Le conflit se précise entre le parlement, à tendance maintenant nettement presbytérienne, et l'armée où dominent les indépendants [66]. Les soldats se mutinent, et les brochures séditieuses qui circulent, contribuent à entretenir ce climat d'agitation. L'opinion publique s'inquiète, l'enthousiasme des premiers jours a disparu et le parlement fait l'objet de nombreuses critiques, tout autant que l'armée [67]. Une impression de lassitude se dégage de tous les journaux. John Greene traduit, peut-être mieux que tout autre, l'état d'esprit de ses contemporains, lorsqu'il note en 1646 : « Nous avons tout récemment si cruellement souffert d'une guerre civile que si nous pouvions de quelque façon y mettre un terme, nous ne songerions plus guère à reprendre les armes », et deux ans plus tard : « Le citoyen ordinaire voudrait la paix, s'il savait comment l'obtenir, et il ne voit pas comment y parvenir, à moins que la royauté ne soit rétablie d'une façon ou d'une autre, c'est pourquoi il est généralement royaliste, ou plus exactement parce qu'il est mécontent et trouve que les hommes au pouvoir servent leurs propres intérêts. il éprouve un grand dégoût vis-à-vis du parlement [68]. »

Si cette lassitude est générale, le conflit parlement-armée est surtout sensible à ceux qui, comme Josselin, Mildmay et Greene, habitent à proximité de Londres ou y résident. Pour la majorité des diaristes qui vivent en province, les problèmes se posent à l'échelon local. Les activités des chefs Niveleurs, les vicissitudes du parlement-croupion les laissent souvent indifférents. Il serait d'ailleurs faux de croire qu'il n'y a qu'une guerre civile, il y a, pourrait-on dire, autant de guerres que de comtés.

Pour chaque diariste, la guerre revêt une forme différente, suivant l'endroit où il se trouve; pour sir Thomas Mainwaring dans le Cheshire, il s'agit surtout d'organiser la défense de Nantwich, de s'acquitter de nombreuses tâches administratives, de recueillir les lourdes sommes que doivent verser les familles nobles et royalistes et, une fois les hostilités terminées, de faire ôter les gros canons et de veiller au sort des prisonniers. Il pourra même s'enorgueillir d'avoir participé à l'arrestation d'un suspect [69]. En Essex, Clopton et Josselin mettent au premier plan la menace royaliste qui pèse sur leur comté; l'avance de l'armée de Goring est suivie avec anxiété, chaque escarmouche notée. Le 11 juin 1648, l'ennemi est à Braintree, le 12, à Colne; Josselin, dont tous les biens seront pillés, note avec fierté qu'aucune autre partie de l'Essex n'a résisté avec autant de vaillance [70]. Les pages les plus détaillées du pasteur d'Earles Colne sont consacrées à cette phase des opérations. Comme Clopton, il saluera, telle une délivrance, la reddition de Colchester au général Fairfax [71]. Leur préoccupation permanente demeure l'approvisionnement et le logement des troupes parlementaires, installées dans leur localité respective. La réquisition des chevaux nécessaires à la cavalerie [72] pose moins de problèmes que le cantonnement de ces soldats insatisfaits qu'on ne paie guère ponctuellement. Josselin rédige pétition sur pétition afin d'obtenir leur départ et les voit enfin s'éloigner avec soulagement [73]. Chaque comté a sa guerre, chaque diariste ses préoccupations.

Dans le Yorkshire, sir Henry Slingsby après avoir vaillamment servi la cause du roi, regagne ses foyers sur ordre de ce dernier, après la reddition de Newark, en mai 1646. Il

65. *Ibid.*, MS. : « 1645/6, March 13 ».

66. John Greene écrit sur la première page de son almanach pour 1646, *op. cit.*, vol XLIV, 1929, p. 106 : « The City is generally violently bent for presbyterian government, the most powerful party in the house of Commons generally for Independence ».

67. *Josselin D.*, p. 48-49 : « 1648, April 23.. ».

68. *Greene D. op. cit.*, vol LXIV (1929), p. 106-109.

69. *Mainwaring D.* : « 1651, September 22 ».

70. *Josselin D.*, MS. : « 1648, June ».

71. *Clopton D.* : « 1648, lunae Aug. 28 ».

72. *Ibid.* : « 1648, Jovis Aug. 10. I came home to Kelton : S' Nath. & S' Tho : came from Bury... where they raised 1 500 horses for the safeguard thereof ».

73. *Josselin D.*, MS. : « 1646/7 Mar. 11 ».

vit seul dans une chambre, caché de tous, dans le plus grand silence, osant à peine parler ou marcher de crainte d'être découvert. Sa seule chance, peut-être, d'échapper aux persécutions est de prêter serment, mais il ne peut se résoudre à accepter « y^e Negative oath & national Covenant » qui l'obligerait à rompre son vœu de fidélité au roi vaincu, et conclut que ceux qui l'ont institué, agissent par malveillance, et veulent blesser l'âme et le corps [74]. Il mourra sur l'échafaud, le 8 juin 1658, ainsi que le rapporte sir John Archer dans son journal [75].

Royaliste lui aussi, mais bon vivant, sir Humphrey Mildmay se soucie peu des prouesses militaires de l'un ou l'autre camp et ne se pose pas de questions. Peu importe l'origine du conflit, la guerre est pour lui un fléau que les hommes ont attiré sur eux par la multitude de leurs péchés. S'il se réjouit des victoires royalistes, il plaint toutes les victimes de la guerre. Lui-même n'est pas à l'abri du danger. Après avoir quitté ses terres du Somerset pour son domaine de l'Essex, au cœur des activités révolutionnaires, il note, en novembre 1642, qu'il a attendu toute la journée les pillards, mais que pour l'instant il est encore en sûreté [76]. Il n'hésite pas à se rendre à Chelmsford, « pour voir les pitreries et l'impiété de Warwick et de sa horde [77] ». Il passe l'année 1643 à Londres qu'il quitte, non sans peine, pour se réfugier dans le Somerset. L'accalmie est courte, il échappe de justesse à des soldats rebelles [78]. Le danger se précise, lorsqu'aux bandes indisciplinées fait place un ennemi bien organisé. Il ne lui reste plus qu'à fuir; chaque jour le trouve dans un endroit différent et ses notations, de plus en plus brèves, semblent être l'écho de sa fuite précipitée jusqu'au Pays de Galles [79]. Quand il regagne Londres à pied, en octobre 1645, ses ennuis ne font que commencer. S'il a réussi à ne pas être capturé par les soldats, il lui faut maintenant répondre du crime de ne s'être pas rangé du côté des vainqueurs. Ses biens sont placés sous séquestre, il ne sait comment payer la lourde amende qui lui est imposée, et emprunte à tous ses amis. Le pardon qu'il obtiendra enfin lui aura coûté cher, plus de 1 200 livres [80]. Soulagé, il note, le 30 octobre 1648 : « J'ai été à Goldsmiths' Hall et ai vu la fin de tous mes ennuis dans cette satanée chambre [81] ».

Sa femme qui l'a remplacé et défendu devant de nombreux comités est, dans une large mesure, l'artisan de ce succès. A cet égard, les femmes des nobles royalistes jouent un rôle important. Lady Twysden dont le mari, comme sir Humphrey, sera condamné à payer 1 500 livres à Goldsmiths' Hall, suit de très près les affaires de sir Roger, et pendant la durée de son emprisonnement à Londres, l'encourage et le ravitaille [82]. Sir Thomas Dawes laisse, lui aussi, sa femme lady Judith intervenir en sa faveur auprès du parlement [83]. Arrêté à Roehampton parce que son père sir Abraham avait, de son vivant, prêté trente livres au roi, il tient essentiellement à protéger ses biens, s'acquitter de ses dettes et sortir de prison, « plutôt que de rester ici et courir à ma perte [84] ». Les transactions financières le préoccupent bien plus que les nouvelles du jour. Rusé, il sait parfaitement utiliser ses connaissances féminines. Il montre à mistress Goodwin le

74. *Slingsby D.*, p. 118-120 : « Jan., 1647... I see no manner of reason unless they would have us do a wick'd act. & they the authors, out of greater spite to wound both soul and body ».

75. *The Diary of an Essex Lawyer*, ed. W. Gurney Burnham, *Essex Review*, vol. XXX (1922), p. 168 : « 1658, 8 june ».

76. *Mildmay D.* : « 1642, Nov. 4 ».

77. *Ibid.* : « 1642, Oct. 25... ».

78. *Ibid.* : « 1644, Sept. 11... ».

79. *Ibid.* : « 1645, Julii 20. All noise and rumors; flyinge of all handes & I alsoe ».

80. *Ibid.* : « 1647, April 13... ». Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 193.

81. *Ibid.* : « 1648, October 30... ».

82. Nous trouvons, tout au long du journal, des allusions aux colis contenant beurre, lard, bacon et fromage, expédiés de Peckham à Lambeth où se trouve son mari, par lady Isabella.

83. *Dawes D.*, p. 9 : « Sept. 1644, 17... ».

84. *Ibid.*, p. 13 : « October 1644, 22... ».

collier de perles qu'il lui offrira, si son mari s'acquitte de la mission qui lui a été confiée, mais dont nous ignorons la nature. Dans l'espoir de fléchir le gardien de sa prison londonienne, sir John Lenthall, il offre à lady Lenthall des verres et une jarrettière dorée [85], et transcrit des chansons pour sa fille Frances, avec qui il entretient une correspondance secrète : « Scripsi Francisce Lenthall literam que venit ad manus patris eius quam ille egretulit a filia sua sed fuit sine causa : hoc narravit illa mihi », note-t-il, le 28 novembre 1644 [86]. La protection de ses biens et de sa personne demeure son principal souci.

Si les royalistes souffrent plus particulièrement aux mains des vainqueurs, connaissent les arrestations arbitraires, les perquisitions, la ruine ou l'exil [87], tous les diaristes, sans exception, font état des difficultés auxquelles se heurte le peuple anglais, pendant cette période « étrange et troublée [88] » de son histoire. Tandis que se prolonge la guerre, les vivres deviennent rares. John Greene craint la disette et cite, par prudence en français, son père, qui affirme que « si nous n'avons grand faim & scarcity de vivres devant le prochain hyver... il ne jamais fiera derechef à son jugement [89] ». Le révérend Josselin dîne d'un œuf dur et d'un morceau de fromage racorni [90]. Lorsque, après un siège d'un an, la garnison de Beeston Castle se rend à sir William Brereton, on ne trouve pour tous vivres dans le château qu'une portion de pâté au dindon et deux biscuits [91]. Les prix montent, le commerce périclité, les hivers sont rigoureux, les maisons glaciales, faute de feu. Parfois, au cours de la journée il ne rentre pas même six pence dans la caisse de Nehemiah Wallington, le pieux quincaillier puritain, aussi rend-il grâce au ciel quand un client lui achète pour trois livres six shillings de marchandises [92].

Les citoyens sont accablés d'impôts. Pour faire face aux dépenses grandissantes entraînées par la guerre, le parlement prélève une taxe à l'achat ou *excise* qui s'étend progressivement à tous les produits de consommation. Lorsqu'en octobre 1644, Josselin achète deux sacs de houblon, il lui faut payer quatre shillings de taxe [93]. Aux donations jugées insuffisantes viennent s'ajouter des contributions hebdomadaires obligatoires dont le montant, pour chaque comté, est fixé par le parlement et que les comités provinciaux (*County Committees*), responsables du gouvernement local pendant les hostilités, sont chargés de recouvrer. Ces contributions représentent environ 5 % du revenu de chaque citoyen. Le père de John Greene qui vient défendre ses droits devant le parlement, doit verser dix shillings chaque semaine [94] ; dans Paul's Churchyard, nous relate le diariste, des saisies sont opérées chez des drapiers qui n'ont pas acquitté les sommes exigées et une charrette emporte pour deux cents livres de drap appartenant à un marchand, nommé Price. Ces contributions seront payées jusqu'à la Restauration et marquent le début des impôts modernes. Le fait vaut la peine d'être souligné.

Outre ces charges, il faut loger et nourrir les soldats. Bien que fidèle au souverain, sir Humphrey Mildmay n'apprécie guère le « privilège » d'héberger les troupes royalistes.

85. *Ibid.*, p. 27 : « Januarye 1644/5, 6 ».

86. *Ibid.*, p. 21.

87. En juin 1647, la sœur de lady Twysden se réfugie en France. Cf. *op. cit.*, p. 120.

88. Le révérend Josselin note, le 17 octobre 1647, *op. cit.*, p. 45 : « The Kingdome in a strange unsettled frame... ».

89. *Greene, op. cit.*, vol. XLIV, p. 602-603 : « 1645 ».

90. *Josselin D.*, p. 28 : « 1645, Sept. 10 ».

91. *Burghall D.*, p. 186 : « 1645, Nov. 16th... ».

92. *Wallington D.* : « 1643... July 18... it pleased my God to send me in a costomer that I tooke of him three pounds & sixe shillings so that day I tooke about five pound in a time of dead trayding ».

93. *Josselin D.*, MS. : « 1644, Octob. 3 ».

94. *Greene, op. cit.*, vol. LXIII, p. 391 : « 1643, March 13th ».

Le 30 mars 1645, il s'apprête à se rendre à l'église, lorsque ces dernières envahissent sa maison et celles de ses voisins, et y font régner le plus profond désordre [95]. Quelques jours plus tard, sa résidence du Somerset est saccagée par des soldats dont il ne précise pas l'appartenance [96]. Royalistes ou parlementaires, les soldats sont craints de tous; *disordered, rude, ungodly*, tels sont les termes employés par les diaristes pour les qualifier. Mécontents, mal payés, ils errent en bandes à travers la campagne, pillent les fermes, volent les chevaux lorsque ceux-ci n'ont pas encore été réquisitionnés; quand un régiment de cavalerie se prépare à quitter la région, Nompée Mildmay, devançant son père, se lève avant l'aube pour sauver ses bêtes [97].

Les habitants des bourgs et des villages sont maltraités, surpris dans leur sommeil et soumis à de longs interrogatoires [98], parfois même égorgés ou dévalisés en chemin, comme ce bijoutier de Chelmsford revenant du marché et dont nous parle le révérend Josselin [99]. Lui-même est victime des deux armées; après avoir été dépouillé de ses biens par les royalistes, il est pourchassé, ô ironie, par les soldats de son parti, qui le prennent pour un ennemi; effrayés, ses voisins refusent de lui donner asile, mais il réussit à échapper à la « fureur » de ses poursuivants [100]. Ce ne sont point là des cas isolés. La liste que nous pourrions dresser serait fort longue. Les récoltes sont saccagées, le travail devient rare, les tisserands de l'Essex souffrent particulièrement de la crise économique [101], les raffineries de sel de Droitwich, dans le Worcestershire, sont détruites par des soldats surexcités [102], des églises sont brûlées [103]. Des collectes doivent être organisées pour venir en aide aux villes mises à sac, comme Leicester [104]. La misère est grande et pourtant John Greene, homme de loi londonien, peut encore écrire dans son journal, en janvier 1643 : « Nous commençons à voir qu'un Royaume... n'est pas si facilement ruiné et que des racines, plus profondes que nous ne pensions, lui permettent généralement de tenir; nous tiendrons, si Dieu n'en a pas décidé autrement, deux ou trois ans de plus, à ce rythme — nous deviendrons seulement de plus en plus pauvres [105] ». Cette réflexion, vieille de plusieurs siècles, a gardé toute son actualité.

L'arrêt des combats ne rétablit pas l'ordre. Interrogatoires, arrestations et exécutions se succèdent. Aucun Anglais ne se sent véritablement en sécurité, des familles entières sont en difficulté. Le 19 novembre 1650, la mère de sir Thomas Mainwaring doit se soumettre à un interrogatoire, tandis que ce même jour le cousin du diariste est arrêté [106]. Pasteurs et maîtres d'école, jugés « scandaleux », sont destitués. Les divisions demeurent, mais il est un événement qui bouleverse la majorité du peuple anglais, le dénouement tragique du procès intenté au souverain, et son exécution, le 30 janvier 1649. Newcome en souligne l'horreur; John Greene, toujours prudent, se contente

95. *Ibid.*, p. 391 : « 1643, January 23rd ».

96. *Mildmay D.* : « 1645, Aprilis 1... came to my Camel where I saw ye ruines of my house ».

97. *Ibid.* : « 1645, May 14... ».

98. A la date du mardi 25 juillet 1648, Clopton note « Mr. Armyne was examined by 6 troopers in his bedde ».

99. *Josselin D.*, MS. : « 16 Dec. 11. The goldsmith of Chelmsford kild and robd upon y^e road as he returned from Braintree markett, by three troopers ».

100. *Ibid.*, p. 50-51 : « 1649, June 12 ».

101. *Ibid.*, p. 84 : « 1650/1, March 1... worke scarce... and its feared it will be farre worse with the spinner ».

102. *Burghall D.*, p. 167 : « 1643, August 28th ».

103. *Ibid.*, p. 165 : « 1643, June 20th... ».

104. *Josselin D.*, MS. : « 1646, June 21... gathered nigh 40 s. for poore Leicester ».

105. *Greene, op. cit.*, vol. LXIII, p. 391.

106. *Mainwaring* : « 1650, Nov. 19 ».

d'écrire à cette date : « le roi a souffert [107] », mais à la fin de son almanach pour 1649, il note ces vers latins :

« Non Carolus Magnus
Nec Carolus Quintus
Sed Carolus Agnus
Hic jacet intus »

et les fait suivre d'autres vers en anglais, à la gloire du défunt. Si le révérend Josselin s'est réjoui de la mort de Laud et n'éprouve aucune pitié pour « ce grand ennemi du pouvoir de la sainteté, cet ardent défenseur de la pompe extérieure au service de Dieu... décapité à Tower Hill [108] », la mise à mort du roi le trouble profondément, et il ne peut maîtriser ses larmes quand il en lit le récit [109]. On raconte même qu'alors que Charles I^{er} était sur l'échafaud dressé à Whitehall, près de la Salle des Banquets, un vol de canards sauvages s'approcha; un malard, écrit lady Twysden, toucha du bec le billot, mais aucun des oiseaux ne fut atteint par les soldats qui tiraient sur eux [110].

Il n'est plus aucun diariste pour parler d'un souverain injuste et tyrannique, et l'on assiste à un véritable retournement d'opinion. Le nouveau gouvernement éveille bien peu d'intérêt. Seule la guerre navale engagée, en 1652, contre la Hollande, trouve quelques échos dans les journaux privés de l'époque, les roulements et les grondements du canon, qui emplissent de leur bruit horrible les maisons et réveillent les habitants de l'Essex, épouvantent Josselin [111]. Le nom de Cromwell n'apparaît que rarement. Si sir Thomas Mainwaring et sir John Archer le servent fidèlement, ils ne nous parlent guère de lui. John Greene se contente d'une seule allusion au Protecteur, lorsque ce titre lui est conféré, le 16 décembre 1653 [112]. Auparavant, bien des rumeurs ont circulé à ce propos, on a parlé pour lui d'une couronne, et comme pour confirmer la nouvelle, un homme vient accrocher à la Bourse de Londres un portrait de Cromwell, surmonté de trois couronnes; le pasteur d'Earle's Colne prédit cependant qu'au titre de roi, il lui en sera préféré un autre [113]. Son intuition ne le trompe pas, mais Cromwell devenu Protecteur se laisse appeler « Son Altesse [114] », et certains chuchotent, dès l'année suivante, qu'il sera proclamé Empereur [115]. Quand il meurt en 1658, sa disparition suscite peu de commentaires, personne ne semble s'en soucier [116]. Même les plus dévoués aux intérêts du Protecteur se taisent. Aucun diariste ne vante ses mérites, sa simplicité. Le 3 septembre, Mainwaring après avoir noté qu'il s'est promené avec ses invités, consigne en trois mots la nouvelle, sans rien ajouter [117], confirmant ainsi l'indifférence qui s'est emparée de toute une nation [118].

Après la chute de Richard Cromwell, désigné pour succéder à son père, et la confusion qui en résulte, le retour du roi semble la seule solution. Tous les regards se tournent vers le jeune Charles Stuart, qui est bientôt rappelé officiellement. Déjà, le

107. *Greene, op. cit.*, vol. LXIV, p. 111.

108. *Josselin D.*, p. 23 : « 1644/5, Jan. 10... ».

109. *Ibid.*, p. 63 : « 1649, Feb. 4 ».

110. *Twysden D.*, p. 129-130 : « 1648/9, Jan... ». Dugdale, pour sa part, signale la cruauté des soldats au moment de l'exécution (*op. cit.*, p. 200).

111. *Josselin D.*, p. 105 : « 1653, July 31 ».

112. *Greene, op. cit.*, vol. LXIV, p. 114.

113. *Josselin D.*, p. 103 : « 1653, May 25 ».

114. *Mainwaring D.* : « 1656, Dec. 18 ».

115. *Josselin D.*, p. 108 : « 1654, Sept. 1 ».

116. *Ibid.*, p. 125 : « 1658, Sept. 3. Cromwell died, people not much minding it ».

117. *Mainwaring D.* : « 1658, Sept. 3... The Protector died ».

118. Le révérend Josselin note, à la date du 23 janvier 1659 (p. 126) : « A spirit of slumb and remissness is wonderfully upon the nation ».

dimanche 6 mai 1660, le révérend Newcome prie pour le roi « par périphrase [119] » ; le 25 mai, Charles II regagne l'Angleterre. Il est accueilli dans la joie, tous espèrent que le nouveau souverain sera une bénédiction pour le pays [120]. L'Angleterre renoue avec le passé, mais la période troublée qu'elle vient de traverser est bien plus qu'un sanglant épisode de son histoire. Les bouleversements et les désordres qu'elle a connus, au cours des vingt dernières années, ont créé un climat nouveau, propice aux changements qui peu à peu s'opéreront, propice à la remise en question d'un certain nombre de principes. Ils ont aussi favorisé l'épanouissement d'un grand nombre d'Anglais moyens qui, à la faveur des événements, ont quitté pour la première fois leur ville ou leur village, et découvert un univers différent du leur. Ces hommes d'origine modeste ont vu les grands de ce monde souffrir comme eux, ils ont combattu côte à côte avec leurs supérieurs, parfois aussi, ils les ont condamnés ou ont provoqué leur mort [121]. Avec la guerre civile, les notions de hiérarchie s'estompent partiellement. Le révérend Josselin rapporte avec fierté que le colonel Harlakenden, le châtelain du village, dont il est l'aumônier aux armées, l'a honoré du titre de *Camarade* [122]. Conscients de leur valeur en tant que citoyens et en tant qu'êtres humains, des Anglais que rien ne distinguait des autres, ont osé prendre la plume et porter témoignage. C'est à cette époque que les diaristes les plus humbles, tels Adam Eyre ou Nehemiah Wallington, ont commencé à écrire et sont venus rejoindre les rangs de ceux que nous interrogeons aujourd'hui.

119. *Newcome Autobiography*, p. 120 : « 1660, May 6th (Sabbath) ».

120. *Josselin D.*, p. 134 : « 1660, June 3 ».

121. Cf. C. V. WEDGWOOD, *The Common Man in the Great Civil War*, Leicester, 1957.

122. *Josselin D.*, MS. : « 1645, June 12... ».

LONDRES

Londres, symbole de la vie politique et jusqu'en 1640 au moins, symbole de la royauté, s'identifie à l'histoire du royaume, pour la plupart des auteurs de journaux. Si très peu d'entre eux y résident d'une façon permanente, et si, dans leur grande majorité, ils vivent à la campagne, tous ont les yeux fixés sur la capitale. Les lettres de la métropole, les récits que leur font ceux qui en reviennent, jouissent d'une grande faveur auprès du public et éveillent sa curiosité. Presque tous les diaristes se rendent à Londres une fois au moins dans leur vie, rarement pour le plaisir, le plus souvent pour affaires, mais le sérieux de l'entreprise ne les empêche pas de profiter du spectacle qui s'offre à leurs yeux.

Le voyage que doivent entreprendre ceux qui habitent les régions éloignées d'Angleterre fait figure d'expédition. Les routes sont mauvaises et mal fréquentées. Avant de partir, Adam Eyre, qui s'est commandé des vêtements neufs pour la circonstance, règle ses dettes et rédige son testament. L'événement assume, il est vrai, pour ce petit fermier du Yorkshire, une importance exceptionnelle. En quinze jours, il parcourt près de 540 kilomètres à cheval, non sans faire plusieurs haltes et changer de monture en chemin, à l'aller comme au retour [1]. Si les gens du commun voyagent en coche, lady Hoby, originaire du même comté, utilise sa voiture, plus confortable que les lourds chariots de l'époque. Ses gens et ses chevaux escortent le véhicule qui s'arrête six fois pour la nuit, à Linton, York, Doncaster, Newark, Stilton et Ware, avant d'atteindre Londres [2]. Amis ou parents lui offrent souvent l'hospitalité. Sir Nicholas Assheton, qui s'arrache parfois aux plaisirs de la chasse dans le Lancashire, pour aller régler quelques cas litigieux devant un tribunal de la capitale, a ses étapes attitrées, et les aubergistes, Mr. Helliwell, propriétaire de « La Tête de Taureau » (Bull's Head) à Manchester, Mr. Shaw tenancier de « L'Aigle et l'Enfant » (Eagle and Child) à Castle, Mr. Bartlet qui dirige « La Tête de Sarrasin » (Saracen's Head) à Middleton et bien d'autres encore, deviennent vite ses amis [3].

Le déplacement est plus aisé pour ceux qu'une faible distance sépare de la métropole. En pleine guerre, lady Twysden, qui est enceinte, monte en croupe, derrière son

1. Eyre D., p. 62 : « 1647, Sept. 5... ». Le journal de voyage tenu par Adam Eyre, à cette occasion, a malheureusement disparu.

2. Hoby D., p. 202 : « 1603, April 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17 ».

3. Assheton D., p. 110-112 : « 1618, Nov. 4, 5, 6... ».

domestique, pour regagner East Peckham [4]. Geoffrey Starkey quitte Reading vers neuf heures du matin, et arrive à Londres à six heures, après un long arrêt pour le déjeuner; la voiture de louage qu'il utilise pour le transport de toute sa famille lui a coûté trente shillings; à cheval, il met à peine six heures [5]. Sir Humphrey Mildmay, dont la résidence campagnarde de Danbury, en Essex, n'est qu'à 52 kilomètres de la capitale, laisse même certains de ses serviteurs faire la route à pied [6].

Les diaristes qui séjournent peu de temps à Londres et n'ont point toujours d'amis pour les recevoir, descendent à l'auberge. Tavernes et hôtelleries abondent dans la ville et ses faubourgs, aussi n'ont-ils que l'embarras du choix, mais ils préfèrent en général établir leurs quartiers à proximité du lieu où ils traiteront leurs affaires. Geoffrey Starkey, qui est convoqué à Somerset House, loge « au Pain de sucre » (the Sugar Loafe) dans le Strand [7], sir John Archer s'installe près de Gray's Inn, dans le quartier des hommes de loi, parfois aussi dans Cheapside, à « La Sirène » (The Mermaid), rendue célèbre par sir Walter Raleigh, Ben Jonson et Shakespeare [8]. Le révérend Moore, qui vient surtout faire des achats, loge tout près de la Bourse; sa pension pour cinq jours, vin compris, lui coûte 7 shillings 9 pence; le valet d'écurie qui a pris soin de sa monture reçoit 3 shillings 8 pence et un pourboire de 4 pence [9].

Les chambres garnies sont plus avantageuses, et sir Henry Slingsby qui vient passer trois mois, seul, dans la capitale en loue deux, à raison de 12 shillings par semaine, « dans la maison de Mr. Clark près d'Ivie bridge [10] ». Le plus souvent, sa famille l'accompagne, aussi s'établit-il en bordure de « Lincolnes Inn fields », l'une des plus belles places d'Europe, dans la maison que Mrs. Sandwithly lui loue pour 22 livres par trimestre, ou 40 shillings par semaine [11]. C'est là pratique courante chez les diaristes qui font un séjour prolongé à Londres, ou qui partagent leur temps entre la ville et la campagne. Comme lui, ils choisissent une résidence dans les quartiers les plus aérés. Lady Twysden élit domicile dans St. Anne's Street, Westminster, chaque fois qu'elle doit quitter East Peckham; sa belle-sœur s'installe dans la rue de la Barbacane, au nord de la ville [12], de même que sir Humphrey Mildmay, qui passe trois à six mois de l'année dans sa maison de « St. John's Clerkenwell [13] ».

La mise en état d'une demeure londonienne, souvent humide, oblige parfois sir Humphrey à séjourner pour quelques nuits à l'auberge. Lorsqu'en novembre 1633 il arrive à Londres avec toute sa famille, deux chariots, six domestiques et quinze chevaux suivent son carrosse [14]; à chaque voyage il apporte en effet, une partie de son mobilier. Lady Hoby, qui bénéficie de l'hospitalité de son beau-frère dans le Strand et pourtant se plaint de n'avoir jamais été aussi mal logée, ne se déplace qu'avec son argenterie [15]. Seule lady Clifford, la plus riche et la plus noble de toutes celles qui pratiquent l'écriture quotidienne, possède une somptueuse résidence, dans la capitale, Dorset House, que son époux, le frivole Richard Sackville, préfère de beaucoup à leur

4. *Twysden D.*, p. 117 : « 1645, the 7 febrü... ».

5. *Starkey D.* : « 1651, April y^e 21... ».

6. Le 9 décembre 1633, Edward Harris était venu de Danbury avec les chevaux. Le 21, sir Humphrey note : « Edward Harris wente early to Danbury, poore man, on foote ».

7. *Starkey D.* : « 1652, May y^e 4... ».

8. *The Diary of an Essex Lawyer*, p. 18 : « 1658, Feb. 23 dined at Mermaid ».

9. *Moore D.* p. 68 : « 1656, 14th May. I went to London and came back on the 19 th... ».

10. *Slingsby D.*, p. 69 : « Feb. 1641... ».

11. *Ibid.*, p. 51 : « 1640, the 28 of June... ».

12. *Twysden D.*, p. 119-120.

13. Son loyer trimestriel est inférieur à celui de sir Henry Slingsby, il ne paie que £ 7. 10 s. par trimestre en 1633, au début du journal. Les loyers varient au cours des années. Elias Ashmole loue une maison dans Blackfriars, mais ne donne aucune précision sur la transaction.

14. *Mildmay D.* : « 1633, 1 November ».

15. *Hoby D.*, p. 149 : « The 17 day (Oct. 1600)... ».

château de Knole, dans le Kent. Quand elle arrive à Islington, mari, parents et amis sont là pour l'accueillir; dix ou onze carrosses lui font escorte jusqu'à la maison où tout est prêt pour la recevoir, à la veille des fêtes de Noël [16].

À peine installés, les diaristes se trouvent aussitôt pris dans un tourbillon d'activités diverses. Sans cesse ils sillonnent les rues de la métropole. Les équipages particuliers ne sont pas fréquents, mais fort heureusement les carrosses de louage offrent leurs services au public, moyennant une redevance horaire ou mensuelle. Homme de loi comme son fils, le père de John Greene loue, pour le trimestre, un carrosse qu'il utilise chaque matin, de huit heures à midi, à raison de 2 livres 10 shillings par mois. Deux collègues qui utilisent ce même véhicule partagent avec lui les frais de location [17], malgré cette économie, il se résout finalement à faire l'acquisition de deux chevaux, qui lui coûtent 30 livres [18]. Ces carrosses de louage dont l'existence ne date que de 1634, constituent une sérieuse menace pour les bateliers qui, jusque-là, avaient le quasi-monopole des transports londoniens, aussi n'est-il pas fréquent de voir ces derniers en venir aux mains dans les rues « avec ces nouveaux cochers [19] ».

Nombreux cependant sont ceux qui continuent à emprunter cette « véritable avenue d'eau [20] » qu'est la Tamise. Le révérend Moore de passage à Londres délaisse son cheval pour utiliser ces embarcations légères qui le transportent rapidement de Westminster à la Cité, il note qu'en quinze jours il a dépensé 3 shillings 9 pence pour ses trajets en bateau [21]. Le roi, la cour, les hauts dignitaires empruntent, quant à eux, des barques d'apparat. Il est aussi de grandes barges qui emmènent les citadins jusqu'au bord de la mer, et permettent à John Greene et à ses camarades d'études de se rendre à Greenwich, par un beau dimanche de juillet [22]. Parfois, les eaux montent et envahissent Westminster Hall [23] ou bien encore une violente tempête se lève et l'archevêque Laud, qui revient de la Chambre étoilée, craint de périr noyé au débarcadère de Lambeth Bridge [24]. En période de gel, les Londoniens franchissent le fleuve à pied, au grand désespoir des bateliers; les cochers eux-mêmes sont victimes des intempéries, car des monticules de glace, de neige et de boue encombrant les rues, et leurs carrosses versent aisément [25].

Cette ville si belle, si riche, si vaste — puisque, dans la plus grande acception du terme, Londres inclut Westminster et les faubourgs — cette ville que les visiteurs étrangers ne cessent de louer, n'est guère décrite par les diaristes. Seul Crosfield indique « les lieux et les rues qu'il faut voir [26] » entre St. Paul et Westminster, mais s'il ne nous est pas possible de retracer une carte de la ville à l'aide des indications fournies par les journaux privés de l'époque, du moins pouvons-nous découvrir, sans peine, les endroits que préfèrent les diaristes. Tous, sans exception, nous entraînent à leur suite dans les rues et artères commerçantes. Au cœur de la Cité, « la Bourse Royale » (Royal Exchange), rendez-vous des marchands venus des quatre coins du globe, attire un public toujours plus nombreux. On est sûr d'y retrouver ses amis et d'y apprendre les dernières nouvelles. Sir Humphrey Mildmay s'y rend presque quotidiennement, et c'est là qu'en

16. Clifford D., p. 44 : « December 1616, upon the 18th... ».

17. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIII, p. 601 : « 1645, Nov... ».

18. *Ibid.*, vol. XLIV, p. 107 : « 1646 (Feb)... ».

19. Whiteway D. : « Aprill 1634... ».

20. Cf. G. ASCOLI, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française*, Paris, 1930, t. I, p. 298.

21. Moore D., p. 83-84 : « 1650, on the 20th of July I went again to London... ».

22. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIII, p. 388 : « 1635, July the 5... ».

23. *Ibid.*, vol. XLIII, p. 389 : « 1635, Nov. 16... ».

24. Laud D. p 55 : « 1638, Octob. 26 Friday... ».

25. Greene, *op. cit.*, vol. XLIV, p. 106-107 : « 1646 (Jan.) on the 9th it was soe frozen on westminster side that some went over the Thames, as I heard... ».

26. Thomas Crosfield à la date du 17 mars 1628 (p. 20) trace un itinéraire qui va de Holborn à Westminster, en passant par St. Paul et les collèges de droit.

compagnie de sa femme il achète les jouets réclamés par ses enfants[27]; quand il regagne Danbury, en mai 1639, il ne peut s'empêcher de noter qu'il a « beaucoup dépensé d'argent à Londres en l'espace de trente-six jours [28] ».

La Bourse royale est aussi le rendez-vous des élégants; les marchands de draps et de laine qui y tiennent boutique reçoivent la visite des diaristes, amateurs de riches tissus. Le révérend Moore, qui semble au demeurant fort coquet, fait spécialement le voyage pour acheter « quatre mètres de drap noir fin, à 14 shillings 6 pence le mètre, à « L'Angle » (The Angel) dans la Vieille Bourse [29] », qu'il entend distinguer de la Nouvelle Bourse, sise dans le Strand; jamais il ne revient chez lui, sans rapporter quelques coupons de serge, de satin, ou de velours. La capitale donne le ton dans le domaine de la mode. Sir Henry Slingsby s'habille à Londres et achète à Bethnal Green les tentures qui ornent *The Red House*, sa résidence du Yorkshire [30], sir Thomas Dawes fréquente la boutique de mercerie de Mrs. Fanshawe dans « Thred needle-streete » [31], lady Anne Clifford demande au tailleur londonien de lady St. John's de lui couper ses robes [32].

Les achats des diaristes sont révélateurs, le révérend Grosfield se préoccupe essentiellement d'identifier la boutique de Mr. Farnaby, le fabricant d'épinettes [33], tandis que le révérend Moore songe surtout aux vêtements et au ravitaillement. Un fromage du Cheshire pesant treize livres, huit livres de raisins secs, dix livres de sucre en poudre, une livre de poivre et deux douzaines de citrons figurent parmi les emplettes du pasteur qui, ce même jour, dévalise la boutique d'un chaudronnier de Grace Church Street [34]. Son côté bon vivant ne l'empêche d'ailleurs pas de fréquenter les boutiques de libraires qui suscitent l'intérêt de tous les visiteurs. Aucune personne cultivée ne songerait, en effet, à quitter la ville sans avoir, au préalable, inspecté les nouveautés, acheté livres de droit, recueils de sermons, ouvrages pieux ou profanes qui se vendent dans le « Cimetière de Saint-Paul » (St. Paul's Churchyard) ou bien encore dans Duck Lane et à « Petite Bretagne » (Little Britain) [35].

Palais et résidences seigneuriales frappent les regards. A Whitehall, la « Salle des Festins » (Banqueting Hall), détruite par un incendie, le 12 janvier 1619, et reconstruite en pierre de Portland, provoque l'admiration de tous [36]. Dans cette salle, le 5 janvier 1617, lady Anne Clifford assiste à la première représentation de la tragi-comédie de John Fletcher, *The Mad Lover* [37]. Comme tous les provinciaux, elle va voir les tombeaux en l'abbaye de Westminster et, le 15 mai 1619, s'arrête à l'endroit où, quelques jours auparavant, la reine Anne a été enterrée dans un coin de la chapelle

27. *Mildmay D.* : « 1634, Julii 14... ».

28. *Ibid.* : « 1639, Maii 30 ».

29. *Moore D.*, p. 72 : « 1657, 22d April ».

30. *Slingsby D.*, p. 4 : « Dec. 1638... ».

31. *Dawes D.*, p. 28 : « 1644/5 Januarie ».

32. *Clifford D.*, p. 44 : « December 1616 ».

33. La boutique de Mr. Farnaby figure parmi les curiosités de Londres citées par Grosfield (p. 20-21).

34. *Moore D.*, p. 70-71.

35. En juin 1660, il écrit (p. 83) : « I bought of Mr. Trale entering St. Paul's, Dr. Holdsworths Sermons, 4s., Baxters Life of Faith, 6d... ».

36. William Whiteway signale, en juillet 1621, l'achèvement des travaux de reconstruction : « July 1621 ».

37. Lady Anne Clifford assiste à cette représentation, le 5 janvier 1617, et non le 25 comme elle le note par inadvertance; en effet, les lignes qu'elle consacre à la journée du 25 s'insèrent entre celles consacrées au 2 et au 6 janvier (p. 47). Una Ellis-Fermor dans *Jacobean Drama* situait la pièce aux alentours de 1618. Schoenbaum reprend la date du 5 janvier 1617 (A. Harbage revised by S. Schoenbaum, *Annals of English Drama*, London, 1964); peut-être a-t-il eu connaissance du journal de lady Anne.

d'Henry VII [38]. Dans le voisinage de Somerset House qui, sous les Stuarts, s'appellera Denmark House, les palais des plus grands seigneurs, Arundel House, Essex House, York House, The Savoy, et bien d'autres encore, lui sont ouverts. Elle est fière de pouvoir faire admirer à sa cousine Mary, venue comme elle veiller la souveraine défunte, « les objets fins et délicats » qui se trouvent dans les galeries privées de Denmark House [39]. Certains nobles préfèrent s'installer dans des quartiers plus neufs. Sir Henry Slingsby, invité par lord Holland dans sa résidence de Kensington, est fort impressionné par la disposition des portes et des fenêtres qui se font face, et permettent de voir de bout en bout de la maison; il décide d'imiter son exemple, dès qu'il aura regagné son château du Yorkshire [40]. Là encore, Londres donne le ton.

Les collections de lord Arundel ne sont pas réservées à la seule noblesse. Tout comme lady Clifford, Simonds d'Ewes, alors étudiant en droit au Middle Temple, vient contempler les statues et les tableaux qui ornent le rez-de-chaussée d'Arundel House. Il a, au préalable, été regarder dans Fleet Street, « l'éléphant venu d'Espagne [41] ». La ménagerie de la Tour de Londres, les bêtes ramenées de pays lointains attirent de nombreux badauds. Les curiosités abondent dans la capitale. La verrerie de Blackfriars installée en 1580 par un Vénitien [42], les jardins ornés de plantes rares de John Tradescant, botaniste célèbre et jardinier de Charles I^{er}, à Lambeth, sont autant de buts de promenade. Certains spectacles paraissent inattendus : William Whiteway, après avoir contemplé ces célèbres jardins, voit à Moorfields « une femme accoucher d'un enfant [43] ». D'autres semblent plus habituels : sir Humphrey Mildmay aime applaudir les funambules ou fréquenter l'important marché aux bestiaux de Smithfield, réputé pour ses « bœufs gros et gras [44] ». En toutes saisons, jardins et parcs constituent un des attraits majeurs de la ville. Le public se presse dans le Jardin d'Artillerie (Artillery Yard) pour y voir s'exercer les archers, ou se dirige vers Tothill, célèbre terrain d'entraînement pour les soldats. On va en famille dans les jardins de Charter-House [45]. Le beau monde recherche les parcs situés à l'ouest de la capitale, St. James's Park, grand pré où sir Humphrey Mildmay voit « une belle revue des troupes [46] », et un peu plus loin, Hyde Park, où toute l'aristocratie s'en va prendre l'air [47] et où le commun des mortels peut entrevoir le roi et la reine. John Greene ne manque pas de célébrer le premier mai, en se rendant à Hyde Park, rendez-vous des élégantes, et au Spring Garden, dans Southwark, vaste jardin rempli de fruits, de fleurs et de légumes [48].

Lorsque le temps ne favorise guère la promenade, le théâtre offre de nombreuses ressources, du moins jusqu'en 1642, à ceux à qui leur conscience n'interdit pas de tels divertissements. Pourtant, dans leur grande majorité, les diaristes ne résidant pas à Londres ne vont guère au théâtre, quand ils sont de passage dans la capitale. Leurs multiples occupations, parfois leurs convictions religieuses, et plus tard les circonstances politiques, ne leur en laissent pas la possibilité. Seuls sir Humphrey Mildmay et John

38. *Clifford D.*, p. 102 : « May 1619, the 15th... ».

39. *Ibid.*, p. 94 : « April 1619, Monday the 19th... ».

40. *Slingsby D.*, p. 51-52 : « 1640 (June 26)... ».

41. *D'Ewes D.*, p. 150-151 : « 1623, August 5... ».

42. *Hoby D.*, p. 161 : « Ianurie : 1600/1, the (7 day)... I went with my mother to se the glase house... ». L'endroit est toujours aussi populaire, lorsque sir Humphrey Mildmay s'y rend avec sa femme, le 30 mai 1635.

43. *Whiteway D.* : « October 1634, 14 Dicto... ».

44. *Mildmay D.* : « 1634/5, Martii 23... ».

45. *D'Ewes D.*, p. 134 : « 1623, May 1... ».

46. *Mildmay D.* : « 1634, Julii 21... ».

47. *Clifford D.*, p. 96 : « April 1619, Sunday 25th... ».

48. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. LXIII, p. 599 : « 1644, Mays 1st ».

Greene, lorsqu'il étudie le droit, fréquentent assidûment le théâtre. Au début de son journal, sir Humphrey voit quelquefois deux ou trois pièces par semaine, en général l'après-midi [49], et si nous en croyons son livre de comptes, sa place lui coûte environ 1 shilling 6 pence [50]. Les salles de spectacle font recette, puisqu'il lui arrive de rentrer bredouille, après avoir attendu en vain aux portes du théâtre [51]. S'il va voir *Rollo* de Fletcher et Massinger, le 23 mai 1633, au *Globe*, théâtre public construit sur l'emplacement de l'ancien *Globe* détruit en 1613, il fréquente de préférence les théâtres privés où le public est plus raffiné, mais le prix des places plus élevé. Son choix, de même que celui de John Greene, se porte sur *Blackfriars* et le *Cockpit* (ou *Phoenix*), dans Drury Lane.

Le révérend Crosfield, à la faveur d'une tournée de la troupe de *Salisbury Court* à Oxford, en juillet 1634, fait la connaissance d'un des costumiers de la compagnie, un certain Richard Kendall, originaire comme lui du Westmorland, et obtient ainsi des renseignements inédits sur les cinq principales compagnies théâtrales londoniennes [52]. A la tête de la troupe du roi (*The King's Company*) au *Blackfriars*, se trouvent Mr. Talor (Joseph Taylor), successeur de Burbage, et Mr. Lowen (John Lowin), acteur fort goûté du public. La troupe de la reine (*The Queen's servants*), au *Phoenix*, est dirigée par son fondateur, Christopher Beeston, et compte, entre autres comédiens célèbres, MM. Boyer (Michael Bowver), Shirley (William Sherlock) et Robinson. Parmi les principaux acteurs de la Troupe du Prince (*The Prince's servants*) qui a émigré du *Salisbury Court* au *Red Bull* dans St. John's Street, Clerkenwell, figurent Andrew Cane, orfèvre de son métier et MM. Worth et Smith. Au *Fortune*, dans Golden Lane, s'illustrent en 1634, après avoir joué au *Red Bull*, Armestead, Buckle et Kirke. Le *Salisbury Court*, au bout de Fleet Street, compte parmi ses acteurs un « papiste », Richard Gunnell, et un escrimeur Edward Gibbs; sept d'entre eux sont appelés « sharrers », c'est-à-dire actionnaires et partageurs, ils ont en effet pour mission de payer leur salaire aux différents membres de la troupe, et ils se répartissent équitablement les bénéfices supplémentaires [53].

Sur les représentations données vers 1635 au *Blackfriars* et au *Cockpit* que fréquentent John Greene et sir Humphrey Mildmay, nous savons malheureusement peu de choses. Nos diaristes se bornent à énumérer les pièces jouées, essentiellement des comédies, sans jamais porter de jugement véritable sur le spectacle auquel ils ont assisté. Parfois, sir Humphrey note que la pièce était amusante ou stupide [54], il s'enthousiasme rarement. Seule la comédie de James Shirley, *Lady of Pleasure*, fait exception à la règle, il la qualifie de « rare Plave [55] ». Greene, un mois avant lui, en novembre 1635, applaudit ce même spectacle au *Cockpit*, à l'occasion du mariage de sa sœur, les invités célibataires ayant décidé de se rendre au théâtre pour clore les festivités [56]. Au début

49. *Mildmay D.* : « 1635, Aprilis 28... ».

50. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 47.

51. *Mildmay D.* : « 1637/8, February 3... ».

52. Comme le signale F. S. Boas, dans son introduction au journal du révérend Crosfield (p. XXV), l'attitude du diariste est d'autant plus significative qu'à l'époque, l'université était divisée en deux factions, la première qui réprouvait toutes les représentations théâtrales et la seconde qui, tout en favorisant le théâtre universitaire, s'opposait aux spectacles donnés à Oxford par des compagnies professionnelles en tournée.

53. *Crosfield D.*, p. 71-72 : « 1634, July 18... ».

54. Il note le 20 mars 1634 : « This afternoone I wente to ye Cockepitt to a plave... a fooleish one ».

55. Sir Humphrey va voir cette pièce, le 8 décembre 1635. Cette comédie, dont l'héroïne Celestina, une jeune veuve, prend une maison dans le Strand et annonce son intention de mener une vie gaie mais vertueuse, se propose de prouver qu'il ne faut pas se fier aux apparences pour juger de la vertu et de l'innocence d'une femme.

56. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 389 : « 1635, Nov. 5 ».

de l'année 1635, il voit *The Elder Brother* de Fletcher au *Blackfriars*, trois mois avant sir Humphrey qui dans ce théâtre, en janvier et en décembre 1634, a assisté à la représentation de deux pièces de Davenant, *The Wits* et *Love and Honour. Rule a Wife and have a Wife*, de Beaumont et Fletcher, *The Triumphs of Truth* de Middleton, *The Malcontent* de Marston, *The Changeling* de Heywood figurent parmi les pièces que le jeune étudiant en droit ira voir en 1635 avec ses camarades, de même que « Ffalstafe », sans doute *The Merry Wives of Windsor* [57]. Sir Humphrey ne mentionne lui aussi qu'une pièce de Shakespeare, *The Moor of Venice*, donnée au *Blackfriars* en mai de la même année [58]. Si ses préférences vont surtout à Shirley et Davenant, ses goûts sont aussi éclectiques que ceux de Greene. Dans son livre de comptes, à la date du 1^{er} mai 1634, nous trouvons la seule trace connue de la représentation d'une pièce de Lodowick Carlell (Joseph Knight) *The Spartan Ladies*, dont le texte est aujourd'hui perdu [59], et l'allusion faite, trois semaines plus tard, à la pièce de Fletcher et Massinger, *The Wandering Lovers*, titre auquel il préfère celui de *Lasander and Callista*, nous rappelle les origines françaises de celle-ci, puisqu'elle est directement inspirée de *Lydamant et Calliante* de d'Audiguier [60].

Si le théâtre permet aux gens cultivés de se retrouver et de se distraire, la grande attraction de Londres reste incontestablement la variété et la multiplicité des contacts humains qui s'offrent à tous. Pendant leurs séjours ou même leurs brefs passages dans la capitale, les diaristes ont une vie sociale intense. Il suffit de feuilleter le journal de Geoffrey Starkey, par exemple, pour constater que chaque journée passée par lui dans la grande ville n'est qu'une suite ininterrompue de réunions, rencontres et réjouissances diverses. Le 16 juin 1651, il emprunte un carrosse et, accompagné de sa sœur Dol, il se rend, dès le matin, chez Mr. Reade, chez une nourrice à Ludgate Hill, chez Roger Clifford et chez son cousin Busy, fait l'acquisition d'une chaise, va à Grocers Hall, s'arrête chez Mr. Atkins, à Staple Inn et à Lincoln's Inn, avant de regagner son domicile pour déjeuner, et l'après-midi se passe également en visites [61].

Les journaux de voyage du révérend Crosfield [62] et d'Adam Eyre, le *yeoman* du Yorkshire, demeurent introuvables, aussi ignorons-nous tout de leur emploi du temps londonien, mais les autres diaristes, sans exception, mettent à profit leur séjour pour rencontrer ou retrouver parents, amis et relations. Plus le diariste est riche, plus ceux-ci sont nombreux. Richard Sackville, troisième comte de Dorset, et mari de lady Anne Clifford, ne peut se déplacer, sans avoir aussitôt autour de lui une nuée de nobles et de familiers [63]. A peine installée à Londres, son épouse est saluée par les femmes de la meilleure société et elle convie sans tarder ses voisins, en grand nombre, à déguster du gibier [64]. Sir Humphrey Mildmay court d'une maison amie à l'autre; s'il s'invite même chez les absents [65], il reçoit souvent à dîner et l'on se quitte fort tard. Le cercle de ses connaissances est si étendu, qu'il ne se passe pas de jour sans qu'il prenne au moins un repas en joyeuse ou savante compagnie. Même l'austère lady Hoby consacre quotidien-

57. *Ibid.*, p. 386.

58. *Mildmay D.* : « 1635, Maii 6... ».

59. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 48-9.

60. *Mildmay D.* : « 1634, May 21... After dinner... att ye play called Lasander & Callista, beinge a poem ».

61. *Starkey D.* : « 1651 June y^e 16... ».

62. Crosfield écrit, le 7 mai 1634, qu'il a rencontré son père à Londres et renvoie pour plus amples informations un lecteur éventuel à son journal de voyage MSS 43 aujourd'hui disparu (p. 64).

63. *Clifford D.*, p. 94.

64. *Ibid.*, p. 83 : « December 1617... ».

65. *Mildmay D.* : « 1637/8, January 23... Was with many of my friends & supped with Mrs. Manie, shee not beinge there ».

nement plusieurs heures aux visites. Lorsqu'au bout de plusieurs semaines ou de plusieurs mois, arrive enfin l'heure des adieux, nobles et gentilshommes provinciaux prennent congé de tous leurs amis venus en foule les saluer, avant leur départ [66]. Lady Clifford envoie même deux de ses serviteurs chez presque toutes les grandes dames qu'elle connaît en ville, pour les informer de son voyage dans le nord de l'Angleterre [67].

Il est aussi courant de recevoir amis et proches dans une des tavernes en renom de la capitale. C'est là une solution pratique pour ceux qui n'ont pas de domicile londonien ou sont étroitement logés, c'est aussi un agréable changement pour les nobles qui disposent d'un personnel stylé et d'une résidence spacieuse, mais souhaitent se retrouver entre hommes. Sir Humphrey Mildmay, qui entretient des relations amicales avec les membres du clergé, déjeune à « la Sirène » (The Mermaid) dans Bread Street avec plusieurs pasteurs, le 13 novembre 1640. Dans cette taverne réputée, John Greene va se restaurer et danser avec ses amis, le lendemain de son mariage [68]. Le révérend Moore, quand il vient à Londres, aime offrir « a fish dinner » accompagné de volaille et de jambon fumé, arrosé de xérès et qui lui coûte 7 s. 6 d. ou même 8 s. 6 d. à « La Couronne et la Harpe » (The Crowne and Harpe) dans Old Fleet Street [69]. Les Londoniens régalaient aussi leurs parents ou connaissances de passage. Geoffrey Starkey est invité par son cousin Backhouse à « un grand diner » à « la Taverne du Globe » (y^e Globe Taverne) dans Fleet Street [70]. On mange et on boit beaucoup.

Veut-on retrouver ses amis au cours de la matinée ou de l'après-midi, on leur donne rendez-vous à « la Taverne des Trois Tonneaux » (y^e Three Tun Taverne) ou à celle de « la Toison » (y^e Fleece) dans Holborn [71], ou bien encore dans l'un des très nombreux établissements qui servent à boire. Les bouteilles se succèdent et certains ne quittent la taverne qu'à onze heures passées [72]. Nos diaristes savent en général rester sobres ou du moins ne parlent guère de leurs excès. Il est pourtant des exceptions, et cela n'est point surprenant à une époque où l'intempérance est courante dans toutes les classes de la société. En compagnie de sa femme et d'autres invités, sir Humphrey Mildmay s'enivre à s'en rendre malade [73]; à le lire, on a parfois l'impression que son ivresse est non pas accidentelle mais préméditée. Les tentations sont nombreuses à Londres ou dans les environs. Le 29 juillet 1651, Starkey avoue que dans l'après midi il a bu et péché, et demande à Dieu de le pardonner, mais il ne précise pas la nature de sa faute [74]. Sir Humphrey se livre à la débauche et ne s'en cache pas, il s'amuse, « embrasse les filles », « fait le fou sur la Tamise avec deux prostituées jusqu'à la tombée de la nuit [75] ». Son livre de comptes nous révèle même les tarifs en vigueur à l'époque : dix shillings minimum pour les femmes légères (she friends), un à deux shillings pour les entremetteurs (pimps) [76].

Si de telles fréquentations sont peu recommandables, il est intéressant de noter qu'à Londres les différentes classes de la société se mêlent fréquemment. Il n'y a pas de

66. *Ibid.* : « 1640; Junii 30... ».

67. *Clifford D.*, p. 20 : « February 1616, upon the 19 th ».

68. *Greene D. op. cit.*, vol. XLIII, p. 392 : « 1644 on the 24th of this Aprill I was marry'd... On Tuesday, the day after my wedding we went to the Mermaid in Bread Street to dance and to be merry, where Musick met us ».

69. *Moore D.*, p. 68-69 : « 1654 14th May ».

70. *Starkey D.* : « 1652, November y^e 5th... ».

71. *Ibid.* : « 1652, February ye 4th... ».

72. *Ibid.* : « 1652, June ye 30th... ».

73. Des expressions telles que « wee weere dronke », « drinkeinge until daye », « with y^e pot ache to bedd » reviennent souvent sous sa plume.

74. *Starkey D.* : « 1651, July y^e 29th... ».

75. *Mildmay D.* : « 1639, Maii 6... ».

76. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 41.

cloisonnement étanche entre la noblesse et la bourgeoisie. Seigneurs et hobereaux entretiennent des relations d'amitié avec les commerçants de la capitale. Geoffrey Starkey descend parfois chez un marchand de poisson, ou va trinquer à la taverne avec Will Riman, son cordonnier [77]. Sir Humphrey Mildmay fréquente assidûment un des marchands de la Bourse royale, William Langhorne, dont il est le client; il le consulte, déjeune en sa compagnie, le reçoit chez et lui et lui rend visite ainsi qu'à sa femme Mary, fille d'un médecin londonien en renom, Daniel Oxenbridge, dont il est aussi l'ami [78]. John Greene, qui est fier de ses armes — ne descend-il pas en ligne directe de sir Thomas Greene de Greene's Norton et de la fille de sir John Maplethorpe ? [79] — et dont la famille est alliée à celle de sir John Hanbury, annonce que sa cousine Sarah Greene vient d'épouser « Mr. Bellinge, un tapissier [80] ». Le commerce n'a rien de déshonorant, c'est la carrière qu'embrassent en général les fils cadets dans les familles nobles ou bien nées, et les propriétaires du « Bateau » (The Ship) dans le cimetière de Saint-Paul, où le révérend Moore fait provision de riches étoffes, sont « les fils de sir G. Lr. Hunt », comme l'indique leur enseigne [81]. Nous connaissons mal les activités des petits commerçants de Londres; seul Nehemiah Wallington, quincaillier domicilié dans Little Eastcheap, célèbre pour son marché aux poissons, et domaine des bouchers [82], nous livre, dans son journal spirituel, quelques aperçus de la vie des gens du métier. Il nous fait prendre plus particulièrement conscience de la rivalité qui existe entre confrères, et des ruses employées par les uns et les autres. Son voisin « Martain », quincaillier comme lui, et décidé à le priver de clientèle, achète toute la marchandise que vient lui proposer un colporteur, afin que Wallington ne puisse s'approvisionner [83]. Son employé, William, n'est pas non plus exempt de tout reproche; il vend à une cliente de grands plats en bois de frêne et lui affirme qu'ils sont en érable. A peine celle-ci est-elle sortie du magasin que l'employé de son rival s'empresse de l'informer de la malhonnêteté dont elle a été victime. Wallington a beau s'excuser et offrir de la rembourser, le blâme retombe sur lui, et sa réputation en souffre [84].

Les apprentis occupent une place importante dans la vie commerciale ou artisanale de la capitale. C'est à Londres de préférence que les provinciaux envoient leurs fils, quand ils veulent les mettre en apprentissage. Les deux jeunes frères de Nicholas Assheton venus du Lancashire jusque dans la grande ville pour s'initier au commerce, s'y établiront finalement [85]. Le révérend Josselin économise quelque trente-six livres avant d'entrer en pourparlers avec un marchand londonien, susceptible de prendre comme apprenti son fils aîné Tom, dont les débuts à l'école avaient été fort prometteurs. Les exigences du futur maître sont grandes, note le pasteur, mais il semble malgré tout attacher plus d'importance aux bonnes dispositions du postulant qu'à l'argent dont ce dernier dispose [86]. Six mois plus tard, en mai 1659, Tom, âgé de quinze ans, revêt le « tablier bleu » des apprentis; un contrat de huit ans le lie à Mr. Cressener, qui doit lui fournir vivres et logement. Cette première expérience est un échec et le 11 juin, après

77. *Starkey D.* : « 1652, May y^e 16th... ».

78. Le 4 décembre 1634, il notait : « Dr. Oxenbridge supeed heere ».

79. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIV, p. 107 : « 1646 [Sept.]... ».

80. *Ibid.*, p. 109 : « 1648 [Jan.] ».

81. *Moore D.*, p. 79 : « 1659, the 2d of Nov... ».

82. Little Eastcheap est la partie d'Eastcheap comprise entre Gracious Street et Tower Street.

83. *Wallington D.* : « (19 November 1643)... ».

84. *Ibid.* : « May 1641... ».

85. Assheton profite d'un de ses voyages à Londres pour souper en leur compagnie, le 22 janvier 1619 (p. 123).

86. Le révérend Josselin écrit, le 26 mars 1658 : « I have gathered 36 £ towards Tom's prenticeship » (p. 125).*

une incartade, le jeune homme regagne le foyer paternel [87]. Son cas n'est pas unique, puisque Geoffrey Starkey signale qu'avisé par lettre que son frère John s'est enfui de chez son maître, il a sellé son cheval et s'est rendu à Londres, « le cœur plein de tristesse [88] ». Mr. Cressener refusant de reprendre Tom, le révérend Josselin doit se mettre en quête d'un nouveau maître; après plusieurs mois de recherche, il réussit à le faire entrer chez Mr. Tooky, et le coupable reprend sans bruit la route de la capitale, après avoir été menacé d'arrestation par le recors (bailiff) [89]. Lorsque notre diariste dresse ses comptes en avril 1660, il s'aperçoit qu'il a dépensé, en vêtement et en argent, près de cent livres pour l'apprentissage de son fils [90]. Quelques années plus tard, il conduit à son tour à Londres, sa fille Ann âgée de quatorze ans, afin de la mettre en apprentissage chez un marchand de la Bourse royale, pour une durée de six ans [91], mais avant que son contrat ne vienne à expiration, la malheureuse mourra [92].

Si les journaux ne nous renseignent guère sur les activités des jeunes apprenties, nombreuses sont les allusions aux frasques de leurs frères. Il semble que tous les diaristes ne parlent des apprentis londoniens que pour souligner leur turbulence et leur insubordination. Holdsworth, l'éminent tuteur de Simonds d'Ewes à Cambridge, ne lui apprend-il pas que le Mardi gras est « the London prentices' madness [93] » ? Lorsque le jeune homme s'installe dans la capitale pour y poursuivre ses études, il s'en va le jour de la Saint-Matthieu admirer une compagnie d'apprentis équipés par leurs maîtres, et qui font l'exercice, comme c'est la coutume à l'occasion de chaque fête. Force lui est de reconnaître l'ordre parfait dans lequel se déroulent les manœuvres, mais il s'empresse d'ajouter, « cela est trop beau, j'en ai peur, pour durer [94] ». Malheur en effet à ceux qui leur déplaisent : le 6 avril 1621, les apprentis manifestent contre Gondomar, l'impopulaire ambassadeur d'Espagne; le roi et la cour, aussitôt informés, décident de sévir et l'un de ces jeunes gens, gardé par deux cents halberdiers, sera traîné à travers les rues de la ville et fouetté publiquement [95]. En 1628, le Dr. Lambe, qui passe pour sorcier, meurt assommé par eux, à sa sortie du théâtre [96]. L'archevêque Laud est victime de leurs brimades, ils projettent, dit-on, de démolir son palais de Lambeth [97]; l'année suivante, ils lui font escorte de Cheapside à la Tour, en l'accablant de leurs railleries [98]. Parfois aussi, ils s'attaquent aux prisons, et c'est ainsi qu'en une nuit ils détruisent *The White Lyon* et en libèrent les occupants [99]. Leurs soulèvements dégénèrent aisément; en pleine guerre civile, ils assiègent la Chambre des communes [100] et incitent le peuple à la violence. Pourtant ils ne sont pas toujours responsables, la brutalité des soldats à leur égard provoque leurs déchaînements. Alors qu'ils jouent un dimanche après-midi sur le terrain de Moorfields, au nord de la cité, les soldats, sur ordre du lord-maire, viennent interrompre leurs ébats et tirent sur « un

87. *Ibid.*, p. 129-130 : « 1659 (May 26)... ».

88. *Starkey D.* : « 1651, June y^c 13th... ».

89. *Josselin D.*, p. 130-131 : « Nov. 8 ».

90. *Ibid.*, p. 134 : « April 14, 1660... ».

91. *Ibid.*, p. 158 : « 1668, An bound on Aug. 20, her time out June 24, 1674 ».

92. *Ibid.*, p. 164 : « 1673, July 31... ».

93. En 1620, le jour du Mardi gras, le jeune homme note que son tuteur lui a déclaré que cette journée était « the London prentices' madness, the country chieves' mildness, and all England's' feast day ». (J. H. Marsden, *op. cit.*, p. 82).

94. *D'Ewes D.*, p. 97 : « 1622, September 21... ».

95. *Whiteway D.* : « Aprill 1621, the 6th ».

96. *Southcote D.*, *op. cit.*, t. I...the 13 of June ».

97. *The Diary of Robert Woodford*, H.M.C. 9th Report, App. pt. ii, vol. VIII, p. 498 : « 1640, May 9... ».

98. *Laud D.*, p. 61 : « 1641, March 1 ».

99. *Woodford D.*, p. 499 : « 1640, May 16 ».

100. *Twysden D.*, p. 121 : « 1647, the 26 July... ».

jeune garçon de six ou sept ans » qu'ils tuent, nous dit lady Twysden. Aussitôt, c'est la révolte [101].

Cette exubérance et sans doute ces débordements semblent être une des caractéristiques du peuple de Londres, ce peuple qui s'agite sans cesse, réclame, proteste ou manifeste, plus particulièrement pendant la période troublée que connaît l'Angleterre. Les mots « London tumults » reviennent, tel un leitmotiv, tout au long du journal du révérend Josselin, et la populace paraît toujours disposée à prêter main forte aux rebelles [102]. Tous accourent au signal donné. Les corps de métier se soulèvent eux aussi. Les bouchers de Smithfield incendient *The Excise-House*, pour protester contre les impôts qui accablent les citoyens [103]. Même les femmes rassemblées devant Westminster, en août 1643, manifestent contre Pym et les autres chefs parlementaires et provoquent une émeute [104]. Bien avant la guerre civile, il faut doubler le nombre des guetteurs, « afin d'empêcher les mutineries » nocturnes [105]. Lorsque la situation s'envenime en 1640, sir Henri Slingsby, alors membre du parlement, juge les Londoniens avec sévérité; ils ne cessent de présenter des pétitions, dit-il, se montrent aussi implacables envers les évêques qu'ils l'ont été avec Strafford [106]. Leur arme reste incontestablement les manifestations de masse.

Toujours prêts à revendiquer, les citoyens de Londres sont fiers de leur droit de cité, privilège que peut obtenir « presque tout homme » susceptible de payer quarante livres, mais que perd sur l'heure l'apprenti qui se marie avant l'expiration de son contrat, nous signale le juriste John Manningham. Il rappelle, en outre, que certains dignitaires ont pouvoir d'affranchir à leur gré une, deux ou quatre personnes, suivant qu'ils sont « aldermen » nouvellement nommés, shérifs ou lord-maire [107]. Les commerçants, qui constituent, dans la capitale, l'essentiel de la classe moyenne et parmi lesquels se recrute le plus grand nombre de puritains, prennent une conscience grandissante de leurs responsabilités et aussi de leur importance, à mesure que progresse le siècle. Sir Henri Slingsby ne s'indigne-t-il pas de voir comparaître devant le parlement, en novembre 1640, des boutiquiers qui prétendent prêcher, contrairement aux lois, et qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils se jugent sans égal [108] ?

La vanité de leurs épouses s'exerce dans un autre domaine, et c'est aux prédicateurs qu'il incombe de rappeler à l'ordre « les fières citoyennes de Londres ». Le mercredi 9 août 1643, à l'occasion du jeûne hebdomadaire, l'un d'eux s'adresse à elles en ces termes, dans l'église d'Abchurch :

« N'est-ce pas un spectacle lamentable que de voir de vieilles femmes aller d'une rue à l'autre à la recherche de quelque dentelle nouvelle, d'observer des mères de famille faisant le tour de la Bourse, sans réussir à trouver dentelle à leur goût ? Si les Londoniennes ne s'humilient pas et ne renoncent pas à leurs fanfreluches, si les fières citoyennes ne cessent d'être vaines, alors au lieu d'avoir une chevelure richement ornée, elles seront traînées par les cheveux et deviendront chauves, au lieu de grains de beauté, elles auront le visage grené par la vérole [109]. »

En dépit des circonstances et malgré un régime austère, le goût du luxe subsistera.

Même le rigide Simonds d'Ewes ne reste pas insensible aux festivités qu'organisent les différentes compagnies à livrées en leurs hôtels respectifs. La plus imposante de ces

101. *Ibid.* p. 123 : « The 9 Aprill... ».

102. Cf. *supra*, p. 118-119, n^{os} 98 et 101.

103. *Twysden D.*, p. 119-120 : « 1647, the 15 February... ».

104. Sir Humphrey Mildmay note, le 9 août, jour de l'émeute : « Some men and women slaine ».

105. *Crosfield D.*, p. 5 : « 1626, July 8... ».

106. *Slingsby D.*, p. 66 : « Nov. 1640... ».

107. *Manningham D.*, p. 12 : « January 1601 ».

108. *Slingsby D.*, p. 69 : « Nov. 1640... ».

109. Nehemiah Wallington qui entendit ce sermon à Abchurch, tout près de Lombard Street et d'Eastcheap, le reproduit partiellement dans son journal.

coûteuses constructions est peut-être l'hôtel des marchands-tailleurs, en lequel, un soir de mai 1622, il se divertit « excellentement » après souper, et aperçoit pour la première fois, Cranfield, le nouveau grand Trésorier du roi [110]. Si le Guildhall, qui est aussi, comme son nom l'indique, l'hôtel commun à tous les corps de métier, ne paie pas de mine, celui qui y règne et veille aux destinées de la capitale, n'est pas un mince personnage. Alors que les pères de la Cité et leurs auxiliaires n'apparaissent qu'épisodiquement dans les journaux, la place accordée au lord-maire témoigne de son importance.

Il est peu de cérémonies qui dépassent en grandeur celles qui marquent l'entrée en fonction du nouveau lord-maire, et plusieurs diaristes les décrivent. Le 28 octobre 1637, jour de la Saint-Simon et Saint-Jude, Robert Woodford, de passage à Londres, se rend au Guildhall et assiste à une cérémonie solennelle dont le déroulement ne manque pas de l'impressionner. Par trois fois, le crieur public, qui est aussi le porte-masse, invite, nous dit-il, l'assemblée à faire silence. Par trois fois, le greffier municipal s'incline devant le lord-maire sortant, avant de s'agenouiller à l'extrémité nord de la table. Le porte-masse, répétant ces mêmes gestes, vient se placer à l'autre bout de la table et y dépose sa masse, sur laquelle il met le livre. A ce moment, le nouveau lord-maire se lève, et le greffier lui fait prêter un triple serment. A son tour, le lord-maire sortant se lève et cède la place à son successeur. C'est alors que le chambellan, observant le même rituel, tend un sceptre richement décoré à l'ancien lord-maire qui l'embrasse, avant de le remettre au nouvel élu. Celui-ci le porte à ses lèvres et le dépose sur un coussin de velours. Avec le même cérémonial, le chambellan s'éloigne et revient présenter une bourse, puis le sceau de la cité. Après quoi, l'épée du porte-glaive est successivement saisie par les deux dignitaires avant d'être rendue à son détenteur habituel et la cérémonie prend fin. Par trois fois, sur ordre du greffier municipal, le crieur public fait une proclamation et invite l'assemblée à se disperser [111]. Pendant la guerre civile et sous le Commonwealth, le cortège et les spectacles en l'honneur du lord-maire disparaîtront, mais le cérémonial de l'entrée en fonction demeurera inchangé, ainsi que l'attestent les notations de John Greene [112].

Au lendemain de l'investiture, toute la ville est en liesse, les Londoniens envahissent les rues pour voir le défilé que sir Humphrey, irrespectueux, qualifie de « pitrerie [113] ». En ce grand jour, le nouvel élu se doit d'offrir un somptueux banquet auquel assistent le roi, la cour et les notables de la Cité, et qui, malgré la participation des shérifs, lui coûte fort cher. Il faut, en effet, une fortune considérable pour faire face aux obligations financières d'un tel office. Le lord-maire tient table ouverte, et le jeune Simonds d'Ewes qui, poussé par la curiosité, s'en va, un jour, déjeuner en son hôtel, constate que la chère y est copieuse et l'hospitalité généreuse [114]. En février 1634, Charles I^{er} demande au lord-maire, sir Ralph Freeman, de lui offrir à souper ainsi qu'à toute sa suite. Il souhaite, de la sorte, lui faire oublier les paroles blessantes qu'il lui a précédemment adressées, l'ayant traité de vieux sot, parce qu'il avait pris la défense des savonniers et des blanchisseuses de Londres. Ce qui se veut un honneur est en réalité une lourde charge pour sir Ralph. Si les insultes royales ont obligé le lord-maire à garder la chambre pendant un mois, ce retour en grâce lui coûte quelque trois mille livres. Il doit abattre plusieurs maisons qui séparent de sa résidence l'hôtel des marchands-tailleurs, et aménager une galerie qu'empruntera le roi pour se rendre de l'un à l'autre bâtiment [115]. Fort heureusement, Freeman est riche, puisqu'à sa mort qui surviendra le

110. *D'Ewes D.*, p. 76 : « 1622, May 6... ».

111. *Woodford D.*, p. 496 : « 1637, Oct. 28... ».

112. *Greene D. op. cit.*, vol. XLIV, p. 114 : « 1653 (Oct)... ».

113. A la date du 30 octobre 1637, sir Humphrey Mildmay note : « the fooleries of my lord Mayors shewe tooke us upp all this day... ».

114. *D'Ewes D.*, p. 56 : « 1621/2 Jan. 3... ».

115. *Whiteway D.* : « 1633/4 February... ».

mois suivant, il lèguera dix mille livres environ au fils du souverain, le duc d'York [116]. Le luxe et la magnificence caractérisent toutes les fêtes et manifestations organisées par les marchands, les maîtres des compagnies à livrées et les pères de la Cité.

En cette ville qui certes se préoccupe de ses intérêts matériels et où les négociants prospèrent, on ne se désintéresse pas pour autant du savoir. Si Londres ne peut s'enorgueillir de posséder une université, on y trouve plusieurs établissements consacrés aux sciences, en particulier Gresham College, fondé en 1579, à la mort de sir Thomas Gresham et grâce à sa générosité. Ce prince des marchands avait stipulé dans son testament que sa demeure, Gresham House, dans Bishopsgate, deviendrait un collège dont les revenus seraient assurés par ses loyers de la Bourse royale, qu'il demandait à la municipalité et à la corporation des merciers de bien vouloir gérer [117]. Sept professeurs, nous dit Crosfield, y enseignent les sept arts libéraux, c'est-à-dire, la théologie, l'astronomie, la musique, la géométrie, le droit, la médecine et la rhétorique, et reçoivent un salaire annuel de cinquante livres [118]. Conformément au vœu de son fondateur, Gresham College, à la différence des deux grandes universités, a pour mission essentielle de contribuer à la culture des classes moyennes, en dispensant un enseignement à la fois humaniste et utilitaire; c'est là sans doute ce qui en fait l'originalité.

Les multiples affaires traitées dans la capitale nécessitent la présence de nombreux hommes de loi, aussi n'est-il pas étonnant d'y trouver ces pépinières de juristes que sont les quatre collèges de droit, l'Inner Temple, le Middle Temple, Lincoln's Inn et Gray's Inn, sans oublier les « collèges moins importants, dits de la chancellerie [119] ». Simonds d'Ewes et John Greene qui déjà tiennent un journal à l'époque où ils sont étudiants, l'un au Middle Temple et l'autre à Lincoln's Inn, nous font pénétrer dans ce petit domaine plein d'animation qu'est le Londres juridique, et nous donnent un aperçu de la vie estudiantine. Nos deux diaristes, comme bon nombre de leurs condisciples, ont déjà fait un séjour de quelques années à l'université (à Cambridge de préférence), lorsqu'ils viennent entreprendre des études de droit dans la capitale [120]. Issus de familles aisées, appartenant le plus souvent à la petite noblesse, ces jeunes gens, même s'ils n'envisagent pas toujours d'embrasser une carrière juridique, considèrent ces études comme le complément indispensable de leur formation universitaire. Ils savent en effet qu'une fois de retour dans leur province, il leur faudra gérer leurs terres, arbitrer des litiges, exercer peut-être les fonctions de juge de paix.

Comme partout ailleurs, cette jeunesse est fort turbulente; des bagarres éclatent parfois. Le 10 juillet 1629, citoyens et « Templiers » se livrent bataille dans Fleet Street, six hommes sont tués, quatre-vingts blessés; sur ordre de Charles I^{er}, une enquête est ouverte par le président du Tribunal du banc du roi et les responsables sont pendus à Tyburn [121]. Quelques semaines plus tard, nous dit Whiteway, les « gentilshommes de Lincoln's Inn » commettent « un crime abominable ». Ils attaquent un messenger du roi, chargé d'arrêter un homme coupable d'avoir tué un des daims royaux, ils le tondent, lui coupent le bout des oreilles, le « nettoient » dans le caniveau et le jettent dehors à coups de pied. Le souverain s'en montre profondément affecté [122]. Dès la fin du règne de Jacques I^{er}, on remarque chez les étudiants une opposition latente au roi, ainsi que le révèlent les incidents relatés par Simonds d'Ewes. En 1623, à l'occasion du nouvel an, au Middle Temple, un toast est porté à la santé de l'infortunée princesse Elizabeth, femme de l'Electeur palatin; chacun boit et jure sur son épée de la servir, ce qui, aux yeux de

116. Crosfield D., p. 70 : « 1634, March 20... ».

117. Cf. L. B. WRIGHT, *Middle Class Culture in Elizabethan England*, p. 61.

118. Crosfield D., p. 13 : « 1627 (April 13)... ».

119. Cf. M. Th. JONES DAVIES, *op. cit.*, vol. I, p. 171.

120. Cf. *supra*, p. 50.

121. Whiteway D. : « 1529, July 10 ».

122. *Ibid.* : « 1629, August 3 ».

tous, apparaît comme un blâme de la politique du souverain [123]. Quelques jours après pour clore la saison des fêtes, les étudiants de Lincoln's Inn font sauter plusieurs barils de poudre à minuit, réveillant le roi et la cour et provoquant leur inquiétude [124].

Même en temps ordinaire, la discipline est loin d'être toujours respectée. Le roi est contraint de rappeler aux basochiens que le port des bottes est interdit, mais que celui d'une toque s'impose. Ses ordres restent sans effet [125]. Malgré l'obligation qui leur est faite de revêtir leur robe quand ils se rendent au réfectoire, certains jeunes gens de Lincoln's Inn s'obstinent à garder leur cape. D'autres tiennent à table des propos insultants à l'égard de leurs supérieurs, les « Benchers », et l'un d'eux est expulsé [126]. Aussitôt, ses camarades somment les autorités de lever le châtiment et comme celles-ci

refusent, ils cassent bancs et tables en signe de protestation. Les coupables, avant de comparaître devant le Tribunal du banc du roi, sont mis en prison. La rébellion prend fin et les jeunes gens sont relâchés. Toujours à Lincoln's Inn, la même année, l'entrée en fonction du nouveau Lecteur (Reader) provoque quelques remous. La coutume veut que deux fois par an, durant le Carême et les grandes vacances, dans chacun des quatre collèges, un lecteur, en général l'aîné des « Utter Barristers », désigné six mois à l'avance par les « Benchers » donne une série de conférences, portant sur un acte ou un statut particulier [127]. Le 1^{er} août 1635, Robert Mason, personnage vénérable — il est alors « Recorder of London » [128] — s'apprête à prononcer sa première conférence à la fin du repas, lorsqu'éclate un chahut organisé par les étudiants. Des pots sont brisés et certains étudiants quittent bruyamment le réfectoire. Fort heureusement, l'orateur est un homme habile, il réussit à pacifier les insoumis, et sa conférence se déroule normalement. La qualité de la chère contribue, sans nul doute, à apaiser les esprits.

John Greene, particulièrement sensible aux plaisirs de la table, nous livre le menu des repas servis pendant cette période faste. À midi, poularde, veau, langue, canard, pigeon ou autre volaille viennent s'ajouter à la venaison et à un second plat, le soir pigeon et lapin, poularde ou bien chapon et lapin bouilli constituent l'essentiel du souper. Le vendredi, des mets délicats, tels que le pâté à l'artichaut et l'esturgeon, remplacent les viandes. Les étudiants servent le Lecteur et, quand ce dernier quitte Londres, une centaine d'entre eux l'escortent à Brentford [129]. À l'occasion des grandes fêtes ou bien lorsque des hôtes de marque honorent le collège de leur présence, on joue de la musique dans le réfectoire, des chants s'élèvent après le repas, et les étudiants dansent les « mesures » d'un pas cadencé. Ce divertissement tient une place de choix parmi les récréations, et les leçons de danse font partie de l'éducation de tout étudiant. Les écoles ne manquent pas à Londres, Greene et ses camarades, après s'être inscrits dans un de ces établissements, moyennant une redevance trimestrielle, s'initient à la courante, la gaillarde, la cabriolet et autres pas à la mode [130].

Le diariste, il faut l'avouer, s'il nous parle de ses plaisirs, oublie cependant de nous entretenir de ses travaux, et nous serions tentés de penser que le passage dans un des quatre collèges du droit n'est qu'une simple formalité. Il n'en est rien. Les études au

123. *D'Ewes*, p. 112 : « 1623, Ianuarve 7... »

124. *Ibid.*, p. 113 : « 1623, Ianuarve 11... ». Le diariste inscrit dans la marge ces deux mots latins : *Timor Regis*.

125. *Ibid.*, p. 143 : « 1623, Iune 23... ».

126. *Greene D., op. cit.*, vol. XLII, p. 387-88 : « 1635 (June)... the 11th day at night Mr. Herne (Heron) was put out of commons for some ill words to the bench... ».

127. Cf. R. R. PEARCE, *A History of the Inns of Court and Chancery*, London, 1848, p. 69-70. Les « Utter Barristers » étaient des avocats qui ne faisaient pas encore partie du conseil du roi.

128. Cf. W. HERBERT, *Antiquity of the Inns of Court and Chancery*, London, 1804, p. 239.

129. *Greene D., op. cit.*, vol. XLIII, p. 388 : « 1635, August... ».

130. *Ibid.*, p. 388-89 : « 1635, October... on fryday being the 16th Mr. Bladwell and I were admitted in the dancing school ».

Middle Temple sont longues et difficiles, si nous en croyons d'Ewes. Réveillé à l'aube par la cloche qui invite les jeunes gens à la prière, il se lève avant six heures du matin et consacre l'essentiel de sa journée au travail [131]. L'étude du droit, il l'avoue, absorbe la presque totalité de ses loisirs, car il s'est fixé un programme de lectures au demeurant fort austères [132].

En l'espace d'un mois, il dévore les quatre premiers volumes des *Reports* de sir Edward Coke [133]. L'année suivante, il aura achevé l'œuvre entière qui en comporte onze. Déjà les *Tenures* de sir Thomas Littleton, qui sont « la clé de notre droit civil », n'ont plus de secret pour lui [134]. Il achète et annote le *Natura Brevium* de Fitzherbert, l'*Abridgment des reports de les très reverend judge segnior Dyer*, il se plonge aussi dans Perkins et dans ce « livre rare » que sont les *Reports* de Robert Keilway, édités par Judy Crooke sous le titre de *Relationes quorundam casuum selectorum ex libris R. Keilway*, et cette lecture est pour lui source de plaisir et de profit, « bien qu'il s'agisse de droit [135] ». A vingt et un ans, notre juriste en herbe s'est constitué une solide bibliothèque que ne désavouerait pas un homme de loi chevronné [136]. Déjà, il s'enorgueillit de pouvoir conseiller son père, grâce au savoir acquis dans ces livres [137]. Pourtant, lui-même l'avoue, la matière est parfois indigeste, certaines notions semblent difficiles à assimiler. L'affaire de la Corporation des Selliers, telle qu'elle est exposée par Coke, l'embarrasse particulièrement, et seule la prière que le jeune puritain adresse au Seigneur, en lui demandant de l'éclairer, l'empêche de sombrer dans le désespoir [138]. Parfois, à sa grande honte, il s'embrouille dans ses explications et a l'impression de travailler en pure perte, parfois aussi, sa mémoire lui fait défaut, et tout ce qu'il vient de lire paraît s'être effacé de son esprit. Le programme est ardu et l'effort à fournir immense [139].

Cet enseignement n'est pas uniquement livresque. Les exercices d'inspiration médiévale auxquels le jeune homme doit se soumettre, ne laissent pas de l'inquiéter. Outre la répétition de plaidoiries qui lui est imposée dès son arrivée au collège [140], il lui faut, pendant le trimestre, prendre part à des procès fictifs qui ont lieu, chaque jour, après les repas [141]. Il s'entraîne à énoncer et à défendre un point de droit qui prête à discussion, afin de participer, le moment venu, dans son collège ou dans l'un des collèges dits de chancellerie, à ces « moots » qui sont l'équivalent des disputations à l'honneur dans les deux grandes universités [142]. Moins de deux ans après son entrée au Middle Temple, le 9 août 1622, il fait ses premières armes à New Inn et s'en tire, nous dit-il, fort honorablement. Encouragé par ce succès, il renouvelle l'expérience, le 18 novembre, dans ce même collège de chancellerie, avant de prendre la parole en vieux français légal, le 12 décembre, au réfectoire du Middle Temple [143]. Cette dernière épreuve lui cause de nombreux soucis, il doit non seulement préparer, avec le plus grand

131. D'Ewes D., p. 61 : « 1622, January 23 ».

132. *Ibid.*, p. 76 : « 1622, May 7 ».

133. *Ibid.*, p. 71 et 74 : « 1622, March 21... ».

134. D'Ewes Autobiography, vol. I, p. 181.

135. Le *Natura Brevium* de Fitzherbert mentionné plusieurs fois dans le journal et notamment à la date du 9 janvier 1624, avait été publié à Londres en 1528. L'*Abridgment des reports* de sir James Dyer avait paru à Londres en 1602, la même année que l'ouvrage de Keilway dont il commence la lecture le 15 février 1623.

136. Cf. A. G. WATSON, *The Library of Sir Simonds d'Ewes*, London, 1966, p. 229-239.

137. D'Ewes D., p. 115 : « 1623, Ianuarie 23... ».

138. *Ibid.*, p. 77 : « 1622, Maie 10... ».

139. *Ibid.*, p. 77 : « 1622, Maie 9... ».

140. *Ibid.*, p. 61 : « 1622, Ianuarie 24... ».

141. *Ibid.*, p. 115 : « 1623, Ianuarie 27... ».

142. Cf. voir *infra*, p. 266-267.

143. D'Ewes, p. 90 : « 1622, August 8... ».

soin, exposé et arguments, mais encore s'assurer le concours d'un contradicteur, choisi parmi ses camarades. Ce n'est pas là une mince tâche, au dernier moment son partenaire se récusé, et il se voit déjà contraint à renoncer à ses projets, heureusement il réussit à trouver un remplaçant et peut enfin fixer la date de la joute [144]. Quand il ne participe pas lui-même aux débats, il écoute attentivement les autres étudiants faire assaut d'éloquence et d'érudition, et une fois rentré dans sa chambre, remplit de notes ses carnets [145]. Il suit également avec assiduité les conférences des lecteurs [146], fréquente Westminster Hall et la Chambre étoilée où il assiste, en spectateur, aux grands procès de son temps [147].

Au bout de deux ans et demi d'études, il espère être inscrit au barreau et attend, plein d'inquiétude, les nouvelles de son élection. Seuls les « Benchers » ont voix au chapitre : réunis en parlement, ils décident du sort des candidats, après s'être livrés à une rapide enquête. D'Ewes reste plusieurs jours dans l'incertitude, son angoisse est telle qu'il ne peut plus travailler, il se résout alors à consulter le trésorier-adjoint du collège, personnage important qui détient la liste des heureux élus. Il est aussitôt rassuré. Le 27 juin 1623, il apprend officiellement son admission au barreau et note dans son journal que le contraire eût été pour lui « une grande disgrâce ». Le 30, il prête serment avec vingt de ses camarades et devient ainsi « utter-barrister » [148].

Ce n'est là qu'une étape, il n'a pas encore le droit de porter la robe d'avocat ou d'accepter des clients. Son apprentissage du métier n'est pas terminé, pendant plusieurs années ses études continueront, comme par le passé. Entré au Middle Temple en 1620, il n'en sortira qu'en 1626, pour épouser une riche héritière, Anne Clopton, et ce mariage avantageux lui permettra de renoncer au barreau, pour se consacrer à la recherche historique [149]. John Greene, bien au contraire, suivant en cela les traces de son père, gravira les divers échelons qui lui permettront de devenir « Recorder of London [150] ». La profession qu'il a embrassée est fort recherchée, car elle assure à ses membres de confortables revenus. Le 22 février 1644, il note fièrement qu'il s'est rendu au Guildhall, vêtu de sa robe d'avocat et qu'il a touché ses honoraires [151]. Sir John Archer, qui accessoirement semble se spécialiser dans l'établissement des contrats de mariage, inscrit jour par jour dans son almanach le montant des sommes perçues. Ainsi nous apprenons qu'en 1658, il prend dix shillings pour un conseil, trois livres pour une consultation et que ses tarifs sont plus élevés pour les femmes [152]. Si nous en croyons son journal, les clients ne manquent pas. Comme tous ses confrères, il tient bureau dans son ancien collège, en l'occurrence Gray's Inn, c'est là qu'il reçoit tous ceux dont les affaires vont mal.

Venus de tous les coins de l'Angleterre, les plaignants affluent dans la capitale, avec l'espoir de mettre un terme à leurs ennuis propres ou à ceux de leurs voisins, auxquels ils souhaitent porter secours. Nicholas Assheton, le révérend Josselin, Geoffrey Starkey et bien d'autres encore ne viennent à Londres que dans ce but. Pour eux, les problèmes à résoudre sont essentiellement d'ordre foncier : la plupart des litiges mentionnés dans les journaux portent, en effet, sur des questions de propriété ou d'héritage. D'intermina-

144. *Ibid.*, p. 108 : « 1622, December 2... ».

145. *Ibid.*, p. 172 « 1623, December 9... ».

146. Cf. *supra*, p. 122.

147. *D'Ewes D.*, p. 103 : « 1622, October 30... ».

148. *Ibid.*, p. 143.

149. *D'Ewes Autobiography*, vol. I, p. 304.

150. *Greene D. op. cit.*, vol. XLIV, p. 113-115 : « 1653 the 17th of this May... my father dyed... The same day... the court taking notice of it were pleased to elect mee unanimously into his place... ».

151. *Ibid.*, vol. XLIII, p. 599.

152. *A great Essex Lawver's Diary*, p. 192 et 189.

bles procès de tenure opposent concédant et tenancier. Tel est le cas de Nicholas Assheton, qui poursuit devant la *Court of Wards* son voisin Middleton [153]. La mort d'un oncle (Joseph Josselin) oblige le pasteur d'Earle's Colne à revendiquer la part d'héritage qui lui revient, mais plutôt que de plaider, le diariste préfère s'en remettre à l'arbitrage d'un homme de loi londonien, le *serjeant* Turner. Il le consulte à plusieurs reprises, et lors de chacune de ses visites, n'oublie pas de lui glisser une pièce de monnaie, mais l'avocat-conseil, assailli de tous côtés, n'a guère de temps à consacrer à cette affaire, et les parties en présence finiront pas s'entendre sans lui [154]. Les conseils d'un juriste sont cependant précieux, Geoffrey Starkey, qui a courageusement accepté de défendre les intérêts du jeune Arthur Blgrave, victime de la cupidité de sa tante, s'assure le concours de deux d'entre eux, dès son arrivée à Londres [155].

Au moment où s'ouvre l'une des quatre sessions judiciaires, gagne-pain des hommes de loi, une activité intense règne aux alentours des collèges de droit. Les avocats, de province venus poursuivre des procès dans la capitale retrouvent leur bureau (londonien), sir Thomas Mainwaring, qui habite le Cheshire s'installe à Gray's Inn [156]. Entre les temples du droit et Westminster Hall où siègent les tribunaux, il existe un va-et-vient perpétuel. Chaque matin pendant le « terme », John Greene et son père se rendent à Westminster dans leur carrossé de louage [157], sir Humphrey Mildmay fait de même, mais dans un but différent, il n'y va que pour retrouver ses amis, qui se pressent fort nombreux en ces lieux [158]. Conscients de leur dignité, juges de paix et avocats se rendent aux différents tribunaux, revêtus de leurs robes d'apparat doublées de satin et qui sont parfois rehaussées, nous dit Manningham, de velours et même de dentelle [159]. Le 3 février 1621, Simonds d'Ewes voit sir James Leigh, qui succède à sir Henry Montague à la présidence du tribunal du banc du Roi, se rendre en grande pompe à Lincoln's Inn à Westminster Hall, un cortège composé d'étudiants du collège, d'avocats de tous ordres et de lecteurs en grande tenue, le précède [160]. La magnificence et l'apparat caractérisent les grandes heures du Londres juridique.

Les collèges de droit sont connus pour le faste de leurs fêtes et de leurs banquets. Si les études absorbent l'austère Simonds d'Ewes, lui-même reconnaît que la gaieté est parfois nécessaire [161]. Les festins s'échelonnent tout au long de l'année, parmi les plus célèbres figurent ceux qui sont donnés en l'honneur des lecteurs. La coutume veut que, lorsque s'achève son cycle de conférences, un banquet rassemble autour du lecteur, ambassadeurs, pairs du royaume et hautes personnalités. Tour à tour, l'ambassadeur d'Espagne, « Seignior Colombo [162] », et sir Robert Shirley [163], drapé dans un costume persan — ne prétend-il pas être l'envoyé de l'empereur de Perse — honorent de leur présence cette manifestation. Le nombre des convives est parfois surprenant. Sir

153. *Assheton D.*, p. 110 : « 1618, Nov. 4 ».

154. *Josselin D. (MS.)* : « 1646/7, ffeb. 2... Mar. 11... ».

155. En tête du journal de Geoffrey Starkey, se trouve une copie de la lettre que lui avait adressée, le 12 avril 1647, son voisin Anthony Barker et qui lui demandait d'intervenir en faveur du jeune homme. Cinq ans après, l'affaire n'est pas encore réglée. Le 9 mars 1653 le diariste obtient finalement gain de cause.

156. Au bout de quelques années pourtant, il renoncera à ces voyages fort longs et vendra son bureau : « 1652, Nov. 12... » (*Journal MS.*).

157. *Greene D. op. cit.*, vol. XLIII, p. 598 : « 1644 (Jan.) 22nd... ».

158. *Mildmay D.* : « 1635/6 Janu : 26. I wente to Westminster Hall & did nothinge there but tattle ».

159. *Manningham D.*, p. 45 : « October 1602... ».

160. *D'Ewes Autobiography*, vol. I, p. 174.

161. *D'Ewes D.*, p. 62 : « 1621/2, Feb. 1... ».

162. *Ibid.*, p. 91 : « 1622, Aug. 14 ».

163. *Ibid.*, p. 183 : « 1623/4, Feb. 26 ».

Humphrey Mildmay qui assiste au grand déjeuner donné pour Ralph Latham, lecteur du Middle Temple, le 17 mars 1636, note qu'il y avait à table mille invités de marque. Dans chaque collège, deux fois par an, quatre jeunes gens appelés intendants du festin (*stewards of the feast*) ont pour mission de contribuer aux dépenses entraînées par cette réception [164]. Charge honorifique, mais combien coûteuse !

Le festin donné par les nouveaux *Serjeants at law*, le jour où ils prêtent serment, passe pour le plus grand d'Angleterre, après ceux du couronnement et de la Saint-Georges. C'est dire son importance. Simonds d'Ewes, dans son journal, nous donne une description détaillée de ces réjouissances et du cérémonial qui y est observé. Pour éviter toute contestation, le banquet a lieu à tour de rôle dans chacun des collèges, en 1623, le Middle Temple est à l'honneur. Le 23 octobre au matin, tous se rassemblent dans le réfectoire du collège. Une fois les juges installés, les nouveaux docteurs entrent, vêtus de leurs robes bicolores et accompagnés chacun d'un clerc portant leur capuchon rouge et leur calotte de batiste. Après le discours d'usage prononcé par sir James Leigh [165], une collation composée de vin et de gâteaux est servie aux assistants. Ceux-ci se rendent ensuite à pied à Westminster, tête nue, à l'exception des nouveaux docteurs qui viennent de recevoir, agenouillés, des mains des juges, la calotte blanche, emblème de leur fonction. A leur retour, le festin commence. Au fond se trouve une seconde table réservée aux juges, tandis que le lord-maire, s'il est présent, et les échevins occupent les sièges habituels des avocats. Disposition symbolique de la place qui est celle des hommes de loi dans la hiérarchie sociale, puisqu'ils constituent une sorte de classe intermédiaire entre la bourgeoisie et la noblesse.

Le grand nombre des tables et des invités rend le service difficile et la chère est quelque peu décevante, si nous en croyons le diariste. Le repas se termine vers 16 h 30, et pour clore les festivités les héros du jour se rendent à Saint-Paul [166]. Si, une fois rentrés chez eux, ils sont tentés de dresser un bilan, ils prendront, sans peine, conscience de l'étendue et peut-être de la vanité des dépenses engagées. Selon le diariste, chacun d'entre eux a dû déboursier environ cinq cents livres pour accéder à cette nouvelle fonction [167]; les notations d'autres juristes semblent confirmer l'importance de ces chiffres. Après avoir été nommé *serjeant*, le 20 novembre 1658, sir John Archer fait ses comptes dans l'almanach qui lui sert de journal. Nous apprenons ainsi qu'il a dépensé entre autres près de vingt-sept livres en vin et gâteaux, donné cinquante livres treize shillings au cuisinier, payé sa robe cinquante livres, et que les bagues qu'il a distribuées à ses collègues et amis lui ont coûté cent cinquante livres [168]. La coutume veut que les nouveaux docteurs offrent des bagues en or, sur lesquelles une devise est gravée; en 1648, les camarades de John Greene choisissent de faire graver sur les leurs *Legem Servire Libertas* [169]. John Archer, quant à lui, ne nous donne aucune précision sur ce point, il ajoute toutefois que son cousin l'a aidé à distribuer ces bagues. Ses présents ne s'arrêtent pas là. Quelques jours plus tard, alors que s'achève la saison judiciaire, il se rend dans Chancery Lane, et offre aux juges de *Serjeants Inn* deux pâtés de gibier, une demi-biche, un pâté de bécasse, quatre bouteilles de bordeaux et quatre autres de xérès qui, nous dit-il, furent bien accueillis [170].

En de pareilles occasions, l'argent aussi coule à flots. Les hommes de loi se doivent de recevoir fastueusement confrères ou hôtes de marque. Tous les ans, les juges et les

164. D'Ewes D., p. 125 : « 1622/3, March 13 ».

165. Cf. *supra*, p. 125, n. 160.

166. *Ibid.*, p. 165 : « 1623, Nov. 23 ».

167. *Ibid.*, p. 165.

168. Cf. *A great Essex Lawyer's Diary*, p. 190, Nov. 1658.

169. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIV, p. 110 : « 1648, Nov. the 18th of this month... ».

170. *A great Essex Lawyer's Diary*, p. 172-73 : « 1658, 29 no. ».

avocats qui siègent à la cour du lord-maire ou à celle des shérifs, ou à tel autre tribunal, organisent un festin, à l'issue duquel est désigné celui d'entre eux qui, douze mois plus tard, assumera, à son tour, les frais du banquet. En août 1649, au cours d'un festin tenu en l'hôtel des cuisiniers, et qui rassemble soixante-dix personnes, Mr. Phillips, l'un des « Common Pleaders » du Guildhall, désigne, en buvant à sa santé, l'attorney Mr. Jeroms. Il est difficile de refuser une telle charge, mais, détail révélateur, ce dernier demandera l'autorisation de s'adjoindre un collègue, sans nul doute afin de limiter les frais [171].

Chaque établissement a des fêtes qui lui sont propres et il serait trop long de les énumérer ici, mais, de la Toussaint à la Chandeleur, les réjouissances se succèdent dans tous les collèges, sans exception. Les juges ne manquent pas d'y être conviés, et parfois le grand chancelier lui-même, accepte de se joindre à eux [172]. En cette période, danses et divertissements parmi lesquels le masque occupe une place de choix, viennent couronner repas et brillantes réceptions [173]. L'organisation des menus plaisirs est confiée à un responsable dont le titre varie suivant les écoles de droit, mais aussi suivant les années, ainsi le « Lord of Misrule » chargé d'inventer les amusements de la cour royale qui marqueront Noël et le Nouvel An a des pairs en dehors de Whitehall [174].

A Gray's Inn, sous le règne d'Elizabeth, en 1594 très exactement, cet important personnage, nous dit Crosfield, s'appelle prince de Purpoole, et cette élévation, subite mais temporaire, lui tourna si bien la tête qu'il perdit tout sens de la mesure, et s'en trouva ruiné [175]. Au Middle Temple, en 1635, a lieu l'élection d'un monarque éphémère au nom français, le Prince d'amour, qui, le 23 février, convia les deux fils de l'Electeur palatin à un masque composé à leur intention par William Davenant, et intitulé *The Triumphs of Prince d'Amour*. Si nous en croyons sir Henry Herbert, la reine Henriette-Marie y assista, vêtue comme une simple citoyenne, et s'assit parmi les spectateurs, ses sujets [176]. Cette élection fut aussi l'occasion pour les jeunes templiers de donner libre cours à leur verve et de poser, le plus sérieusement du monde, mille questions facétieuses relatives « au nom, à l'état et la qualité de ce Prince [177] ». Les autres années, du moins au Middle Temple, on semble se contenter d'élire un « lieutenant », sorte d'intendant des menus plaisirs, chargé d'organiser les divertissements du temps de Noël. Après avoir vivement ambitionné cette charge, Simonds d'Ewes, en raison même de l'avarice de son père, se voit contraint d'y renoncer, lorsque ses camarades font porter sur lui leur choix. Bon puritain, il se consolera vite en constatant que tous ces plaisirs ne sont que vanité [178].

Les représentations théâtrales et les masques des collèges de droit sont à juste titre réputés, et nous regrettons de ne trouver dans les journaux privés qu'assez peu de renseignements sur leur déroulement. Les plus souvent, les diaristes les citent, sans les décrire. Il est pourtant deux divertissements qui retiennent plus particulièrement notre attention. Le premier dont parle Manningham, fut donné au début du siècle, pour la Chandeleur, dans la grande salle du Middle Temple. La pièce représentée, qui n'est autre que « Twelve Night or what you will » de Shakespeare, n'est pas sans rappeler au diariste, Plaute, *The Comedy of Errors*, et aussi le théâtre italien. Il évoque à cette occasion le procédé classique selon lequel, après avoir laissé croire à l'intendant que la

171. *Greene D., op. cit.*, vol. XLIII, p. 111 : « 1649 (aug.) the 16th... ».

172. *Mildmay D.* : « 1635/6, Feb. 2 ».

173. *Greene D., op. cit.*, vol. XLIII, p. 389 : 1635 (Nov.)... the 7th... ».

174. Cf. P. REAHER, *op. cit.*, p. 61-62.

175. *Crosfield D.*, p. 83 : « 1636 (January) 16... ».

176. Cf. *The Dramatic Records of Sir Henry Herbert Master of the Revels (1623-1673)*, ed. Joseph Q. Adam, Yale 1917, p. 120.

177. Cf. *Crosfield D.*, p. 83-84, où le diariste donne une liste de quinze questions posées au « Prince ».

178. *D'Ewes D.*, p. 112 : « 1623, Ianuarye 9... ».

veuve qui l'emploi est éprise de lui, on lui suggère de se présenter à elle avec mine et accoutrement grotesques. Il s'exécute sans flairer la supercherie, et tous alors — car tel est leur dessein — le font passer pour fou, au grand amusement des spectateurs [179]. Ces spectacles, montés à grands frais, ont pour but de développer le goût littéraire des jeunes gens tout autant que leurs talents oratoires. Le second divertissement sur lequel nous avons quelques détails est un masque monté cette fois par les quatre écoles de Droit et dansé, comme tous les masques de ces établissements, devant le roi et les courtisans.

Tous les deux ans environ, mais il n'est pas de règle fixe, en janvier ou février, les étudiants en droit offrent à leur souverain un élégant ballet où se mêlent « danses et travestissements... dialogue dramatique et poésie lyrique, intermèdes comiques et bouffonneries, chants et musique instrumentale [180] ». Aux danses burlesques, souvent grotesques, de l'antimasque succèdent celles infiniment gracieuses du masque proprement dit. La variété des pas et des figures n'embarrasse nullement ces jeunes gens, qui sont des danseurs accomplis. Ils fréquentent régulièrement, nous l'avons vu, les écoles de danses et ces exercices qui se révèlent une excellente préparation à l'escrime [181], un de leurs sports favoris, leur permettent de rivaliser avec les grands de la Cour. En octobre 1633, les étudiants répètent déjà le masque somptueux qui, au mois de février suivant, sera donné une première fois, le 3, dans la Salle des Banquets à Whitehall et repris le 13, à la demande du roi, en l'hôtel des marchands-tailleurs [182].

Le livret de *The Triumph of Peace* est de Shirley, la mise en scène est le chef-d'œuvre d'Inigo Jones, surintendant des bâtiments du roi, la musique est de William Lawes et Simon Ive [183]. Une cavalcade précède le ballet. Chaque troupe, une par collège, fournit quatre *maskers* et vingt-cinq cavaliers qui défilent « en grande pompe », nous dit Whiteway, depuis Hatton House et traversent le Strand pour gagner Whitehall [184]. Le spectacle éblouissant et osé — ne montre-t-il pas aussi la lie de la société — s'ouvre sur une scène surmontée des emblèmes de la Paix, de la Justice et de la Loi [185]. Les changements de décor, sur lesquels hélas ! nous ne savons rien, les évolutions des danseurs charment le roi, il convie le soir-même tous les *maskers* à un banquet et insiste pour qu'ils soient servis avant la noblesse. Un seul incident fâcheux vient troubler ces festivités. Une grande dame se voit brutalement interdire l'accès de la salle par le lord-chambellan, Philippe Herbert, comte de Montgomerie, parce que son mari, par économie, n'avait pas autorisé leur fils à participer au masque. Si de tels divertissements sont à l'ordinaire dispendieux, *The Triumph of Peace* est sans doute le plus extravagant de tous et coûte quelque dix-sept mille livres aux écoles de droit, selon Whiteway [186].

Au cours de ces fêtes, comme en bien d'autres circonstances, hommes de loi et courtisans se mêlent. Les membres de la noblesse figurent régulièrement parmi les hôtes d'honneur des collèges de droit [187]. Propriétaires de châteaux et de terres, ils ont sans cesse recours aux conseils et aux bons offices des juristes. Lady Clifford n'hésite pas à se rendre en personne à Gray's Inn pour consulter l'attorney du roi, lorsqu'elle craint de

179. *Manningham D.*, p. 18 : « 1601/2, Feb. 2 ».

180. Cf. P. R. REYHER, *op. cit.*, p. 56-57.

181. L'austère Simonds d'Ewes, lui-même, prend des leçons d'escrime.

182. *Mildmay D.* : « 1633/34, Feb. 3. Thomas Crosfield mentionne, lui aussi, cette seconde représentation (*op. cit.*, p. 70) mais se trompe d'un jour : « 1634, February 14 A great masque or shewe presented to y^e King ».

183. Cf. P. REYHER, *op. cit.*, p. 81.

184. *Whiteway D.* : « 1633/4, February 3... ».

185. Cf. P. REYHER, *op. cit.*, p. 362.

186. *Whiteway D.* : « 1633/4, February 3... », B. Whitelocke dans ses *Memorials*, London, 1682, p. 21-22, affirme même que les collèges dépensèrent plus de vingt mille livres.

187. *D'Ewes D.*, p. 104 : « 1622, November 1 ».

se voir déposséder d'une partie de ses biens [188]. Leurs origines — les gens de robe ne sont-ils pas pour la plupart issus de la *gentry* — leurs goûts, leur aisance, leur éducation rapprochent ces deux catégories sociales. Les hommes de loi sont le lien entre la noblesse et la bourgeoisie londonnienne. Ils vivent souvent dans l'intimité des grands et parfois même dans celle du roi: sir Humphrey Mildmay, shérif de l'Essex, connaît tous les juges [189], sir Simonds d'Ewes se rend à la Cour [190]. Pourtant les rapports entre ces deux classes de la société sont assez complexes. Si les nobles de la capitale gravitent autour du roi, les hommes de loi sont partagés dans leur fidélité au souverain; avec les années, ils se révéleront, en nombre grandissant, farouchement opposés à l'absolutisme politique des Stuarts. Exception faite de John Greene, qui, royaliste de cœur, restera singulièrement discret dans son journal, sir Simonds d'Ewes, sir John Brownlow, sir Thomas Mainwaring, sir John Archer sont hostiles à la Couronne.

Est-ce une coïncidence ? Tous quatre sont puritains. Sans vouloir pousser trop loin le parallèle, il est intéressant de noter que puritains et juristes ont souvent des opinions voisines, sinon identiques, en matière de gouvernement. Ils sont intimement convaincus que seuls, Dieu et la loi, requièrent une obéissance sans réserve, que la loi suprême n'est pas de ce monde, mais que les lois bibliques ou humaines permettent d'y accéder. Même s'ils ont des vues divergentes quant à la nature de l'autorité ultime — la loi fondamentale des juristes étant principe absolu en soi, alors que pour les puritains, Dieu est à l'origine de la loi divine — tous s'accordent à reconnaître que la souveraineté du roi est limitée et ne saurait outrepasser certains droits [191].

La bataille qui va véritablement opposer le roi aux puritains, s'engage en 1632, avec la publication de *l'Histriomastix* de William Prynne, homme de loi et puritain virulent. Cet ouvrage qui condamne les pièces de théâtre et la danse, jugées indécentes, et dénonce la présence d'actrices sur la scène, est en fait une attaque directe contre les plaisirs de la cour, et surtout contre la reine Henriette-Marie, catholique et française. En effet, depuis déjà de longues semaines, la souveraine répète la pastorale de Walter Montagu, *The Shepherd's Paradise*, qu'elle va jouer devant le roi [192]. Cette attaque l'affecte profondément. Prynne paie cher son audace. Il est chassé de Lincoln's Inn, privé de ses titres universitaires, emprisonné à la Tour [193]. C'est alors que les écoles de droit, désireuses de se désolidariser d'avec le pamphlétaire, et de témoigner leur loyauté envers Charles I^{er}, montent *The Triumph of Peace*, masque dont le titre contraste singulièrement avec l'effervescence qui règne alors dans la ville. Quinze jours plus tard, le souverain répond aux accusations des puritains, par un masque qui glorifie les vertus de la cour. Escorté de jeunes et brillants seigneurs, porteurs de torches, il danse avec ses compagnons *Cælum Britannicum*, ballet de Thomas Carew, mis en scène par Inigo Jones [194]. La reine est éblouie par le spectacle [195]. Ce tableau idyllique de la cour, devenue *L'Olympe Britannique*, ne correspond guère à la réalité. Sir Henry Slingsby, malgré sa ferveur royaliste, se voit contraint de reconnaître que la cour, bien loin de servir d'exemple est trop souvent école de vice [196]. La chose n'est pas nouvelle, déjà sous le précédent règne, l'entourage de Jacques I^{er} avait fort mauvaise réputation. En 1603, lady Clifford mentionne le masque de la reine Anne en l'honneur de l'arrivée du

188. Clifford D., p. 81 : « Nov. 1617 ».

189. Mildmay D. : « 1636, May 14... ».

190. D'Ewes D., p. 147 : « 1623, July 19... ».

191. J. D. EUSDEN, dans son livre *Puritans, Lawyers and Politics in Early Seventeenth Century*, Yale, 1958, étudie plus particulièrement ce problème au chapitre V, p. 86-104.

192. Whiteway D. : « 1632/3, January 30th ».

193. Cf. P. REYHER, *op. cit.*, p. 307.

194. Cf. note 182.

195. Cf. P. REYHER, *op. cit.*, p. 419.

196. Slingsby D., p. 26 : « 1638/9 Feb... ».

prince Henri à Winchester, et au cours duquel les dames se sont conduites de façon scandaleuse [197]. Le masque semble fait tout exprès pour favoriser les entreprises galantes.

Sous le règne des Stuarts, le plaisir chez les grands, passe avant toute chose, et le premier devoir du souverain est de songer à divertir son entourage. A Whitehall, représentations théâtrales et masques se succèdent. Sir Humphrey Mildmay s'y rend en carrosse, pour applaudir *Catiline's Conspiracy* de Ben Jonson, *The Gamester* de Shirley, dont l'intrigue a été fournie par Charles I^{er}, ou telle autre pièce donnée comme toujours dans la salle des banquets [198]. Les « danses en masques » restent, malgré tout, « les fêtes les plus recherchées de la Cour d'Angleterre pendant les quarante premières années du XVII^e siècle [199] ». Les créations de Ben Jonson connaissent un très vif succès. Aussitôt arrivé à Londres, en 1616, lady Clifford assiste dans la loge de lady Arundel, le jour de l'Épiphanie, à la deuxième représentation du masque de Ben Jonson *The Golden Age Restored*, où ne manquent point les allusions au roi clément, mais juste, qui frappe les coupables quel que soit leur rang [200]; le rapprochement avec la condamnation de lady Frances Howard et de Somerset s'impose à tous. L'année suivante, à la même date, elle va à la première de *Vision of Delight* du même auteur [201]. Bien que des distractions aussi frivoles suscitent la réprobation de Simonds d'Ewes, il ne peut s'empêcher de noter, en janvier 1622, la splendeur exceptionnelle du *Masque of Augurs*, qui permet à Jonson de flatter le monarque, en faisant l'apologie de sa politique de coexistence pacifique avec l'Espagne. A cette occasion, le favori George Villiers, alors marquis de Buckingham, danse avec sa femme, tandis qu'à haute et intelligible voix Jacques I^{er} lui déclare son amour [202]. Ce spectacle coïncide avec l'inauguration de la nouvelle Salle des Banquets, reconstruite après l'incendie de 1619. En février 1635, *The Temple of Love*, ballet exotique de Davenant, dansé par la reine et ses dames, sera le dernier divertissement donné en cet élégant édifice.

La danse n'est qu'un des passe-temps favoris d'une haute noblesse frivole et vaine, si nous en croyons les témoignages de ses deux seuls représentants parmi les diaristes, lady Clifford et sir Humphrey Mildmay. Lorsque lady Penelope Gage et sa bande envahissent le domicile londonien des Mildmay, elles y sèment le désordre le plus complet jusqu'à minuit passé, au grand mécontentement du maître de céans [203]. Ces membres d'une société désœuvrée courent d'un plaisir à l'autre. Même la sage lady Anne joue aux cartes et perd jusqu'à vingt-sept livres en un après-midi [204], il est vrai qu'une fois rentrée à Knole, elle mènera une vie fort différente, et se consacrera entièrement à ses devoirs de châtelaine. Il en est tout autrement de son mari, le volage Richard Sackville, troisième comte de Dorset. Quand il ne chasse pas, il part retrouver ses joyeux compagnons dans la capitale. Les combats de coqs, les jeux de boules, le théâtre, les courses de chevaux accaparent une bonne partie de son temps. S'il gagne parfois deux cents livres en pariant sur un coq [205], il lui arrive aussi de perdre quatre cents pièces

197. Clifford D., p. 16-17.

198. Mildmay D. : « 1633/4, Feb. 6... 1634, Nov. 9... »

199. Cf. P. RIAHER, *op. cit.*, p. 27.

200. La première représentation de ce masque avait eu lieu le 1^{er} janvier 1616 (*op. cit.*, p. 17). Cf. M. Th. JONES-DAVIES, *op. cit.*, p. 24-25.

201. Clifford D., p. 47. La seconde représentation en eut lieu le 19 janvier, lady Anne l'inscrit dans son journal (p. 49). Lady Anne mentionne également un masque donné le 6 janvier 1619, six jours avant l'incendie du *Banqueting House* (p. 84) et dont le titre, l'auteur et le texte demeurent malheureusement inconnus.

202. D'Ewes D., p. 56-57 : « 1622, Ianury 7... ».

203. Mildmay D. : « 1635, Dec. 8... ».

204. Clifford D., p. 45 : « December 1616 upon the 28th... ».

205. *Ibid.*, p. 28 : « May 1616, the 12th... ».

d'argent en jouant avec Jacques I^{er} [206]. Est-ce là une des raisons pour lesquelles le souverain l'apprécie tant ?

Il est en effet en grande faveur auprès du roi, et lorsque ce dernier prononce un discours à la Chambre étoilée, condamnant duels et combats singuliers, Richard Sackville se tient à ses côtés et bavarde familièrement avec lui [207]. Les faveurs royales coûtent cher, le souverain épris de luxe aime avoir dans son sillage des femmes élégantes, parées de précieux bijoux, des hommes bien faits, richement vêtus et qui dépensent sans compter. Les nobles de la Cour vivent la plupart du temps au-dessus de leurs moyens, ils s'endettent et s'appauvrissent rapidement. Sir Humphrey Mildmay fait de fréquentes allusions à la sœur de sa femme, la belle Cicely Crofts, demoiselle d'honneur de la reine, sans cesse à court d'argent, et dont il doit payer les dettes. Le 6 mai 1634, il verse pour elle cent quatre livres et note : « Dieu seul sait quand je serai remboursé. » Fort heureusement, son mariage, en 1636, avec l'auteur dramatique à la mode, Thomas Killigrew, mettra, semble-t-il, un terme aux embarras financiers de la jeune personne [208]. Le compte de Dorset connaît de semblables difficultés. Lorsqu'il consulte ses livres de comptes, il prend subitement conscience des sommes englouties, et, avec une cruauté injustifiée, reproche à lady Anne d'avoir hérité, à la mort de sa mère [209], de bien moins d'argent qu'il n'escomptait, alors qu'elle lui a apporté une dot de dix-sept mille livres [210]. Désireux de regarnir à tout prix son escarcelle et de s'assurer les bonnes grâces de Jacques I^{er}, il n'hésite pas à prendre parti pour le roi, contre sa propre femme, victime de son oncle Cumberland, afin d'obliger celle-ci à monnayer ses terres du Westmorland [211]. Prodigue à l'excès, il satisfait tous ses caprices, donne sans raison apparente l'ordre à son intendant de modifier la décoration de la plupart des salles de son château ou bien décide soudain de teindre en pourpre certains de ses vêtements pour se rendre à la Cour [212].

Tout courtisan, désireux de plaire, se doit de recevoir somptueusement. Dorset ne fait pas exception à la règle. Quand il donne un souper en l'honneur de quelques nobles français attachés à la personne de l'ambassadeur, il fait suivre le repas d'une représentation théâtrale et d'un banquet, auquel il convie nombre de seigneurs et de grandes dames, sans oublier sa maîtresse lady Penistone [213]. Les manières de la Cour défraient la chronique [214], et les scandales ne manquent pas dans la bonne société. Lady Clifford rend visite à plusieurs reprises aux prisonniers de la Tour, notamment aux Somerset, Robert Carr et lady Frances Howard cousine de son mari, accusés d'avoir empoisonné sir Thomas Overbury [215]. La liberté de mœurs des femmes n'a d'égale que celle des hommes. Lorsque lady Anne consigne dans son journal que le beau visage de la comtesse de Suffolk a été défiguré par la vérole, elle laisse entendre que cette dangereuse coquette n'exercera plus ses ravages. Elle note aussi les rumeurs selon lesquelles sir Arthur Lake et sa sœur lady Roos seraient amants [216]. Le règne de Jacques I^{er} est fertile en incidents de ce genre. Les ignames sont recherchées pour leurs

206. *Ibid.*, p. 84 : « January 1619 ». Lady Anne signale également fin janvier 1617 (p. 52), que des combats organisés par son mari ont opposé les coqs des courtisans à ceux du roi.

207. *Ibid.*, p. 54 : « February 1617, upon the 13th ».

208. Attaché au service de Charles I^{er}, Killigrew épousera Cicely en juin 1636.

209. *Clifford D.*, p. 62 : « April 1617, the 5th... ».

210. *Ibid.*, p. 104 : « June 1619, the 24th... ».

211. Profondément attachée à ses terres du Nord, lady Anne refuse de se soumettre à l'arbitrage du roi qui la convoque et essaie, mais en vain, de lui faire changer d'avis.

212. *Clifford D.*, p. 66 : « April 1617... ».

213. *Ibid.*, p. 101 : « May 1619... The 13th... ».

214. *Ibid.*, p. 63 : « April 1617, the 13th... ».

215. *Ibid.*, p. 47 : « January 1617 upon the 2nd ».

216. *Ibid.*, p. 87-88 : « February 1619... ».

vertus aphrodisiaques, et la mort subite de Richard Sackville, le 28 mars 1624, est attribuée, selon d'Ewes, à la trop grande consommation qu'en aurait faite l'intéressé, « dans le but d'exciter son désir [217] ».

Les vices du roi Jacques ne sont un secret pour personne, et choquent surtout les puritains. Le journal tenu par Simonds d'Ewes de 1622 à 1624 est, dans une large mesure, un violent réquisitoire contre un monarque autoritaire et inconséquent, trop aisément influencé par ses favoris et par Buckingham, en particulier. La fortune, si rapidement amassée par ce dernier, inquiète les diaristes. Simonds d'Ewes qui a réussi à s'introduire à York House, le 18 novembre 1623, à l'occasion de la fastueuse réception offerte par le marquis au roi, au prince Charles et aux ambassadeurs d'Espagne, s'extasie devant la qualité des mets, le raffinement des serviettes, la perfection du décor, mais ne peut s'empêcher de penser à l'argent englouti en une seule soirée. Bientôt la salle est envahie par les curieux, le prince lui-même fait la police et Simonds d'Ewes, chassé comme tant d'autres, ne peut assister au masque qui succède au festin [218]. Le 15 novembre 1626, sous le règne de Charles I^{er} cette fois, un autre puritain Walter Yonge, se pose de semblables questions. Ce jour-là, Buckingham offre, en son hôtel, une fête aux souverains et à l'ambassadeur de France, pour célébrer l'accord intervenu entre les deux gouvernements. Le banquet, qui lui coûte quatre mille livres, dépasse en splendeur et en ingéniosité tout ce qu'il est possible d'imaginer. Telle la rosée, une eau parfumée semble tomber du ciel, tandis qu'à chaque service les tables se garnissent comme par enchantement. De continuels changements de décor émerveillent les invités, mais ce gaspillage, au moment où la pauvreté du pays justifierait un meilleur usage des deniers publics, indigné le diariste. Moins de vingt ans plus tard, les conclusions de Yonge seront aussi celles de tout un peuple [219]. Pour l'instant, les Stuarts et leur cour s'amuse.

Le goût du luxe et de la magnificence a toujours existé à la cour d'Angleterre. La reine Elizabeth, si nous en croyons Manningham, aime les réceptions fastueuses et les grands seigneurs rivalisent déjà d'imagination pour la satisfaire. Sir Robert Cecil, premier comte de Salisbury, reçoit « royalement » la souveraine, en son hôtel du Strand, et la comble de présents [220]. L'éclat de la fête est tel qu'on ne peut même la comparer à celles qu'offrira à Charles I^{er}, William Cecil, deuxième comte d'Exeter, en sa résidence de St. John's, Clerkenwell [221]. La cour donne l'impression d'un perpétuel spectacle qui attire de nombreux curieux [222]. En février 1624, relate d'Ewes, les Londoniens, par milliers, s'apprêtent à venir acclamer le roi et les nobles revêtus de leurs robes, qui doivent se rendre à Westminster, pour l'ouverture du Parlement. Ces préparatifs seront d'ailleurs interrompus par la mort subite du duc de Lennox [223]. Quelques années plus tard, Thomas Crosfield vient spécialement d'Oxford pour contempler « la pompe du prince et des pairs du Royaume » qui vont assister à la même cérémonie, précédés de

217. *D'Ewes D.*, p. 189 : « 1624, March 28... ».

218. *Ibid.*, p. 170 : « 1623, November 18... ». Deux ambassadeurs assistaient au banquet de York-House, Mendoza l'un des deux ambassadeurs extraordinaires du roi d'Espagne et Don Columna, l'ambassadeur ordinaire. Le masque célébrant le retour du prince était l'œuvre de John Maynard mais ne semble guère avoir été apprécié, si nous en croyons John Chamberlain. (Cf. *State Papers Domestic*, Jac. I, cliv, 55, p. 527, Nov. 21, 1623).

219. *Yonge D.*, p. 98 : « 1626, November... The banquet let down in a sheet upon the table... with other pompous vanities, to waste away and consume money, the country being in poverty and more necessary occasions calling for it ».

220. *Manningham D.*, p. 99 : « Dec. 7, 1602 ».

221. *Mildmay D.* : « 1635, Junii 17... ».

222. Burton écrit dans son *Anatomy of Melancholy* : « What so pleasant as to see some pageant as at Coronation, wedding and such like solemnities, to see an Embassadour or a Prince, met, received, entertain'd with Masks, Shews, fireworks, & c. ».

223. *D'Ewes D.*, p. 181 : « 1624, February 16... ».

joueurs de trompette, de gardes en habits écarlates, des quatre maîtres de la chancellerie, de juges et d'évêques [224]. La réception des ambassadeurs étrangers, et particulièrement de ceux qui viennent de pays exotiques ou lointains, fait accourir des foules considérables. Chez lady Russell, 7 janvier 1601, on ne parle que des solennités de la veille, à la Cour, en l'honneur de l'ambassadeur de Moscovie [225]. La venue à Whitehall de l'ambassadeur du Maroc, porteur de présents pour Charles I^{er}, alimente la chronique [226]. Le prince, par le faste dont il s'entoure, cherche à impressionner ses hôtes et à leur prouver sa puissance.

Il est lui-même l'objet d'une grande curiosité pour ses sujets. En route pour la capitale, Whiteway s'arrête à Hampton Court pour voir déjeuner les souverains [227]; il ne manque pas de souligner, une autre fois, la splendeur de l'équipage qui conduit le roi à Westminster, six genets d'Espagne tirent son carrosse [228], tendu de pur velours écarlate, précise d'Ewes [229]. Sir Humphrey Mildmay note qu'il a vu Charles I^{er} jouer au jeu de paume à St. James, ou bien se promener toute la journée à Hyde Park, « in all state [230] ». Les mots « pomp », « state », « stately » reviennent sans cesse sous la plume des diaristes, quand ils parlent des Stuarts. Malgré les rancœurs et les déceptions, le spectacle qu'offrent le monarque et la cour garde tout son attrait pour le peuple anglais, les cloches sonnent à la volée pour les anniversaires royaux, des feux de joie célèbrent le retour d'Ecosse de Charles I^{er}, en 1633 [231]. Mais avec les années, l'intérêt manifesté pour la personne du roi s'estompe peu à peu, les allusions aux souverains sont de moins en moins élogieuses ou nuancées. Exception faite de Simonds d'Ewes, qui ne ménage point ses critiques, les diaristes ne portent guère de jugement sur la vie privée du souverain. Détail frappant, lorsqu'en 1637 d'Ewes rédige, à l'aide de ses journaux, son autobiographie, il est amené à réviser son opinion sur Jacques I^{er}. Alors que du vivant du souverain il n'avait cessé, nous l'avons vu, de l'attaquer avec violence en le comparant, à son désavantage, à la reine Elizabeth, une fois celui-ci mort et avec plusieurs années de recul, il célèbre ses louanges [232] et condamne son successeur Charles I^{er}. Le roi est certes toujours en scène, mais il perd peu à peu son prestige.

Bientôt les fenêtres de la Salle des Banquets ne s'éclaireront plus pour les masques, il n'y aura plus de fêtes splendides à Whitehall. Les remous politiques chassent les grands loin de la cour. La visite de Charles I^{er} en Ecosse, en 1641, prend quelque peu l'allure d'une fuite, le 10 janvier, il quitte définitivement Londres pour York, puis pour Oxford. Les diaristes qu'inquiète la tournure prise par les événements se retirent à la campagne. Ashmole se réfugie chez son beau-père dans le Cheshire [233], John Greene installe toute sa famille dans leur propriété de Bois, et le ravitaillement de quelque dix-sept personnes lui pose de nombreux problèmes [234]. Thomas Dawes, en résidence forcée dans la capitale, ne songe qu'à mettre ses biens en sûreté [235]. Sir Humphrey Mildmay

224. *Crosfield D.*, p. 20 : « 1628, March 17 ».

225. *Hoby D.*, p. 161 : « Januarie 1600/1 (The 7 : Day)... ».

226. Robert Woodford, *op.cit.*, p. 496 (31 octobre 1637). Sir Humphrey Mildmay assiste à la réception de l'ambassadeur, le 5 novembre, et la déclare « a foolishe sighte ».

227. *Whiteway D.* : « October 1634. 13 Dicto... ».

228. *Ibid.* : « 1623/4 February 12th... ». Le diariste se trompe d'ailleurs d'une semaine, l'ouverture du parlement ayant eu lieu le 19.

229. *D'Ewes Autobiography*, vol. I, p. 241 : « 1624, on Thursday morning, February the 19th, the parliament began... ».

230. *Mildmay D.* : « 1634/5, Jan. 10 ».

231. *Ibid.* : « 1633, Julii 20... ».

232. Dans son autobiographie, vol. I, p. 263, d'Ewes écrit : « 1625 (March), on the 27th day of this month, King James our learned and peaceable sovereign... deceased... ».

233. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 342 : « 1642, Aug. 29... ».

234. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 600 : « 1644, June 15th... ».

235. Cf. *supra*, p. 103, n. 84.

qui passe l'année 1643 à Londres, prend soin de fermer sa maison de St. John's, Clerkenwell, et d'envoyer ses meubles à Danbury; il vit seul dans des meublés de fortune [236], soucieux de régler au plus vite ses affaires, afin d'obtenir le sauf-conduit qui lui permettra de retourner en Essex [237].

Les alertes sont fréquentes, le 6 janvier 1642 à minuit, les Londoniens sont réveillés en sursaut par des cris et des coups frappés à toutes les portes. Les armées royalistes approchent, chacun reçoit l'ordre de se tenir prêt, hommes, femmes, enfants, tous se lèvent. La frayeur des citoyens, écrit Nehemiah Wallington, est telle que certains meurent d'émotion [238]. L'année suivante, le défilé du lord-maire est supprimé, seul subsiste le déjeuner offert par le nouvel élu, sir John Wollaston, à quelques membres des compagnies à livrées, aux shérifs et aux échevins. Les troupes du roi sont massées dans le Sussex et le Hampshire, et l'on craint pour Londres [239]. Bien que sir Humphrey Mildmay se préoccupe peu de politique, il signale qu'en juillet, Tompkins et Chaloner ont été pendus près de la porte de leur domicile, pour avoir conspiré contre le parlement [240]. Les procès se succèdent. John Greene suit, pendant une semaine, celui de sir John Hotham, gouverneur de Hull, et de son fils, accusés d'avoir voulu livrer la ville au roi [241]. L'atmosphère est tendue. Les distractions deviennent rares, les théâtres sont fermés. On ne vient plus à Londres pour se divertir, mais pour défendre ses intérêts, parfois aussi sa vie [242]. Même lorsque le bruit des armes s'est tu, les craintes demeurent. Les sentiments de Newcome sont sans doute partagés par bon nombre de ses contemporains. En septembre 1659, il redoute encore d'être convoqué à Londres, arraché à l'affection des siens, obligé de comparaître devant des comités, et de se trouver ainsi en fort mauvaise posture. C'est là, conclut-il, chose possible et même vraisemblable [243].

En ces années troublées, Londres est parfois une ville triste, mais non privée d'animation. Ses habitants n'ont perdu ni leur ferveur ni leur fougue, leur curiosité est toujours aussi vive. La venue des ambassadeurs qui se sont ralliés au nouveau régime provoque leurs commentaires. Mazarin, qui n'a pas hésité à sacrifier le roi Charles I^{er}, a fait de l'Angleterre de Cromwell son alliée dans la lutte contre l'Espagne, et sir John Archer note, avec fierté, que sa femme a rencontré dans la capitale les deux ambassadeurs de France, le duc de Crécý et M. Mancini, neveu du cardinal [244]. La pompe des princes a passé, la rigueur puritaine a banni certains spectacles, mais Londres est loin d'être un désert artistique ou intellectuel.

Aux alentours des années cinquante, l'art de la gravure prend un nouvel essor. Ashmole fréquente de nombreux graveurs londoniens, tel Faithorne, qui fait son portrait; il entraîne le célèbre Wenceslaus Hollar jusqu'à Windsor, où ce dernier prend quelques esquisses du château [245]. Même si, dans les journaux privés, les préoccupations des diaristes transparaissent en cette période, bien plus que leurs plaisirs, toute gaieté n'a pas disparu. Au lendemain de son mariage, en avril 1643, Greene emmène ses

236. *Mildmay D.* : « 1643, Maii 3... ».

237. Le 2 mars 1644, il écrit : « Early upp and out, but cannot gett a passe ». Il n'obtiendra le document désiré que le 9 avril.

238. *Wallington D.* : « 1642, on the vi of January being Thursdav at xii a clocke at Night... all ware put in grate frights... ».

239. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 393 : « 1643 (December)... ».

240. *Mildmay D.* : « 1643, Julii 5... ».

241. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 602 : « 1644, Dec. 10th. I most of the weeke at Captain Hotham's triall ».

242. Lady Twysden, lady Mildmay se dépensent, sans compter, pour venir en aide à leur mari.

243. Dans son autobiographie, vol. I, p. 114, Newcome a inséré cette notation directement tirée de son journal pour 1659, aujourd'hui perdu, et datée du 27 septembre.

244. *The Diary of an Essex Lawyer*, p. 168 : « 1659, 16 June... ».

245. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 692 : « 1659, May 25... ».

amis danser à « la Sirène » (*The Mermaid*), dans *Bread Street*, où ils sont accueillis en musique [246]. Cromwell patronne les musiciens. Un étudiant d'Oxford, James Quinn, qui possède, selon Anthony A Wood, la meilleure voix de basse d'Angleterre, vient chanter devant lui et, grâce à son intervention, peut retourner à l'université d'où il avait été expulsé [247]. Événement mémorable, la représentation du premier opéra anglais, *The Siege of Rhodes* de sir William Davenant, a lieu le 23 mai 1656, sous le protectorat [248], et l'opéra n'est que le prolongement naturel du masque.

Il est aussi un autre spectacle qui depuis le début du siècle n'a rien perdu de son attrait. Les prédicateurs londoniens sont toujours aussi réputés et font accourir des foules considérables. Les églises ne manquent pas à Londres où, en 1625, d'après Robert Roberts, on compte quelque cent vingt paroisses [249]. Deux édifices, en particulier, retiennent l'attention du visiteur, mais pour des raisons différentes : Westminster et Saint-Paul. C'est à Westminster que les rois reçoivent la consécration. Wilbraham décrit la magnifique cérémonie où, malgré la peste, en présence de la noblesse, des évêques, de soixante chevaliers du Bain (*Knights of the Bath*) nouvellement nommés, Jacques I^{er} et Anne de Danemark sont oints et couronnés, le 25 juillet 1603. Aux juges, avocats, chanteurs, joueurs de trompette et musiciens aux vêtements colorés, s'ajoutent les ambassadeurs étrangers venus d'au-delà les mers pour la circonstance. Le roi et la reine sont assis sur un trône d'apparat dressé près de l'autel et recouvert d'un tissu d'or et d'argent. John Whitgift, archevêque de Cantorbéry, assisté du doyen de Westminster, Lancelot Andrewes, couronne le souverain qui, en ce moment solennel, revêt la robe d'Edouard le Confesseur; un peu plus tard, après le sermon de George Abbot, alors évêque de Winchester, il recevra l'onction, vêtu d'un simple pourpoint, et les acclamations retentiront de toute part [250]. C'est à Westminster aussi que les princes reviennent, une fois morts. Le 13 mai 1619, lady Anne Clifford et une multitude de courtisans accompagnent la dépouille mortelle d'Anne de Danemark, de Somerset House à l'Abbaye, escortée de cent quatre-vingts pleureuses [251]. La reine, comme ceux qui l'ont précédée, reposera dans l'un des tombeaux devant lesquels s'arrêtent tant de visiteurs.

L'autre grande église de la cité, l'église de Paul (Paules) comme disent familièrement les Anglais, frappe les diaristes par son état de délabrement. Le roi, le prince et les nobles venus écouter à Paul's Cross, le 26 mars 1620, le sermon du Dr. King, ont pourtant promis de contribuer aux réparations qui auraient dû être entreprises aussitôt après l'incendie de 1561. En 1633, quelques démolitions ont été opérées, mais les travaux n'ont pas encore commencé. Un comité de sauvegarde est formé, et dans toutes les villes d'Angleterre des collectes sont organisées pour réunir les fonds nécessaires à la reconstruction [252]. Cette action se révèle inefficace; seul le grand incendie de 1666 permettra à la cathédrale de renaître à la vie. Dans la crypte, au-dessous du chœur, se trouve l'église Sainte-Foi (Saint Faith's), où le jeune Simonds d'Ewes se rend fréquemment, et apprécie particulièrement le sermon prêché, le 5 mai 1622, par John Day, qu'il

246. Cf. *supra*, p. 116, n. 68.

247. *The Life... of A. A Wood*, p. 287 : « 1659, October ».

248. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 692.

249. *Roberts D.* : « 1625, the 2 day of October... ».

250. *Wilbraham D.*, p. 61 : « 1603, 25 July... ».

251. *Clifford D.*, p. 100-101. La reine était morte le 2 mars, et ses entrailles avaient été inhumées secrètement le 5, mais faute d'argent, les funérailles nationales n'eurent lieu que six semaines plus tard.

252. *Whiteway D.* : « 1620, March 26th the King, Prince and a great part of the nobility came to Paules in London to heare a sermon, and to see the ruines of that Church, to the repairing whereof his Majesty hath promised to be a Royal Benefactor... ». Dans son sermon, le Dr. King avait imploré le roi de faire procéder au plus vite aux réparations de l'édifice.

ira, par la suite, écouter à plusieurs reprises [253]. Toute proche, au nord-est de la cathédrale, se trouve une chaire publique, la croix Saint-Paul (Paul's Cross), structure octogonale montée sur un socle de pierre, à laquelle l'orateur accède par des marches et qui est recouverte d'un toit en ogive. Un petit mur de briques l'entoure; dans cette enceinte quelques privilégiés peuvent prendre place. Les dignitaires s'installent dans des galeries couvertes, bâties le long du transept et du chœur de la cathédrale, face à la croix, tandis que le gros de l'auditoire est assis sur des bancs disposés en cercle. Du haut de sa chaire, le prédicateur les domine, tandis qu'à leurs pieds, dans le cimetière de Saint-Paul (St. Paul's Churchyard), gisent des générations de morts. Ce décor n'est pas sans rappeler le théâtre élizabéthain, un théâtre où l'on représenterait « les malheurs qui s'abattent sur les pécheurs, les joies ineffables et les plaisirs qui récompensent les fidèles » [254].

Car c'est bien d'un spectacle qu'il s'agit, un spectacle où le prédicateur joue le rôle principal, et tient parfois son auditoire en haleine deux ou même trois heures, car telle est la durée moyenne d'un sermon. Particulièrement friands de sermons, les Anglais passent aisément plus d'une demi-journée à l'église. Le 2 juillet 1625, lors du jeûne célébré par le parlement, les membres de la Chambre des communes restent près de neuf heures en l'église Sainte-Marguerite (St. Margaret's), voisine de Westminster, sans qu'aucun des assistants, précise Walter Yonge, ne s'évanouisse [255]. Les diaristes ne font pas exception à la règle. Auditeurs attentifs et assidus, ils vont d'une église à l'autre, pendant leur séjour dans la capitale, et recopient fidèlement, dans leurs journaux ou leurs « sermon books », les notes prises pendant le prêche. Leurs impressions et aussi leurs réactions nous permettent d'imaginer ce que l'auditoire attendait, à l'époque, du prédicateur.

Détail frappant, ce sont deux étudiants en droit du Middle Temple, John Manningham et Simonds d'Ewes qui, pendant leur séjour en ce célèbre collège, nous fournissent les renseignements les plus précis en matière de prédication. Est-ce là pure coïncidence ? Les futurs juristes reçoivent une solide formation religieuse, ils ont leur lieu de culte, l'église ronde des Templiers justement réputée, leur prédicateur et, dès 1623, pourront aussi se rendre à la chapelle de Lincoln's Inn, récemment achevée [256]. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne se contentent d'une seule église, et nous les voyons souvent, le même jour, écouter des sermons donnés en deux ou trois endroits différents. L'art oratoire, il est vrai, ne saurait les laisser insensibles, puisqu'il demeure l'une de leurs préoccupations essentielles. Leur curiosité intellectuelle tout autant que leur piété naturelle expliquent l'intérêt qu'ils manifestent, de façon si évidente, pour l'éloquence de la chaire.

John Manningham nous offre, pour les années 1602-1603, le texte presque intégral d'un grand nombre de sermons prêchés à Londres, pendant cette période. Les noms des prédicateurs les plus éloquents voisinent avec ceux de jeunes gens frais émoulus d'Oxford et surtout de Cambridge, qui se rendent dans la capitale pour faire leurs premières armes, tel Barlowe de Pembroke Hall, Cambridge, dont il note l'absence de barbe, ou encore cet ancien étudiant de Queen's College, Cambridge, qu'il qualifie de « plaine, plodding fellow » [257]. Il a fort piètre opinion du jeune homme qu'il entend en l'église Saint-Paul, le 13 février 1603, et dont l'exorde, précieux et impétueux tout à

253. John Day, prédicateur réputé, venait de quitter l'université et la paroisse de St Mary's à Oxford pour devenir pasteur de Little Thurlow dans le Suffolk où il mourut en 1628 (D.N.B.). D'Ewes ira l'écouter à nouveau le 28 juillet, puis le 4 août 1622.

254. Cf. Millar MACLURE, *The Paul's Cross Sermons*, Toronto, 1958, p. 4-5.

255. Yonge D., p. 85.

256. D'Ewes D., p. 138 : « 1623, May 25... ».

257. Manningham D., p. 111 : « 30 Jan. 1602/3 at Pauls Crosse... », et p. 100 : « 12 Dec. 1602 at St. Clements... ».

la fois, lui fit perdre le souffle, avant d'avoir atteint la moitié de son discours [258]. Ses sarcasmes n'épargnent point non plus ceux dont la diction défectueuse obligent leurs auditeurs à tendre, mais en vain, l'oreille [259]. Grâce à lui, les princes de la chaire défilent sous nos yeux, ils s'appellent Lancelot Andrewes, James Montague, John Buckeridge, Henry Parry, et aucun d'eux n'est encore évêque. Donne n'est pour lui, à l'époque, que prétexte à jeu de mot. « Dunne is undone », écrit-il le 7 décembre 1602, au moment où le poète, futur doyen de Saint-Paul, vient d'encourir la défaveur du grand chancelier, pour avoir voulu épouser la nièce de ce dernier, malgré son opposition [260]. De John King, futur évêque dont on parlera tant par la suite, il rapporte une anecdote et signale aussi l'immense popularité. Les fidèles ne doivent-ils pas louer leurs places pour l'écouter ? Quand un jour il décide d'aller à Oxford, ses paroissiens, nous dit le diariste, se cotisent pour payer les frais du voyage ; à son retour, tous se portent à sa rencontre et l'escortent jusqu'à Londres, tandis que sonnent les cloches [261]. Quelques années plus tard, en novembre 1609, Adam Winthrop l'entendra prêcher en l'église Saint-André (St. Andrewes) de Holborn, et sera frappé par la piété et l'érudition de l'orateur [262].

Manningham nous livre aussi les paroles de prédicateurs, oubliés de nos jours, mais qui connurent une étonnante célébrité, au début du XVII^e siècle, comme Egerton et Clapham. Le premier, qui prêche à Sainte-Anne, Blackfriars, « petite église ou chapelle à laquelle on accède par des marches », est particulièrement apprécié des femmes, qui suivent en grand nombre ses sermons [263]. Il est l'orateur favori de lady Hoby qui, lorsqu'elle vient à Londres, ne manque pas d'aller l'écouter presque tous les jours. Il lui arrive même de l'entendre deux fois dans une seule journée et aussitôt rentrée à la maison, elle recopie avec soin dans son « testament », les notes prises le matin ou l'après-midi [264]. Le succès remporté par le prédicateur auprès des londoniennes, lui attire les critiques de ses confrères, qui lui reprochent d'être cause de la coquetterie de ses auditrices [265]. Quant à Clapham, dont on peut apprécier l'éloquence en l'église Saint-Pierre, proche de Paul's Wharf, c'est « un homme à la chevelure noire, à l'air maussade, mais doué d'une grande vivacité, un homme audacieux, mais dont les saillies sont parfois brutales [266] ».

En matière d'éloquence sacrée deux traditions se côtoient, d'un côté on trouve le langage simple, vigoureux et sans détour, d'orateurs comme Clapham, de l'autre, le style élégant, recherché, parfois précieux, de prédicateurs également réputés comme John Spenser ou John Overall, dont les savantes divisions rappellent la méthode des scolastiques [267]. Cette dernière manière semble être particulièrement goûtée à la cour. Manningham vante le sermon tout à la fois érudit, éloquent et émouvant, prononcé à Richmond par le Dr. Parry, aumônier de la reine Elizabeth, alors que celle-ci se meurt. Sa ferveur est si grande que les larmes montent aux yeux de presque toute l'assistance [268]. Il apprécie moins, en revanche, le ton déclamatoire, l'élocution artificielle du

258. *Ibid.*, p. 132 : « 13 Feb. 1602/3 ».

259. *Ibid.*, p. 75 : « 1602, October 31... ».

260. *Ibid.*, p. 99 : « Dec. 7, 1602... ».

261. *Ibid.*, p. 79 : « Nov. 3, 1602 ».

262. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 103 : « November 1609 ». Assheton le bon vivant ira, lui aussi, l'entendre, le 15 novembre 1617 (*op. cit.*, p. 114).

263. *Manningham D.*, p. 101 : « 12 Dec. 1602 ». Aucun sermon d'Egerton n'a été préservé sauf celui qu'a transcrit Manningham.

264. *Hoby D.*, p. 150 : « Oct. 1600 (The Lourdes day : 19)... ».

265. *Manningham D.*, p. 74-75 : « Oct. 31, 1602 Dr. Dene (?) made a Sermon... He reprehended Mr. Egerton... ».

266. *Ibid.*, p. 105 : « Dec. 19, 1602 ».

267. *Ibid.*, p. 160 : « 6 Aprill 1603 ».

268. *Ibid.*, p. 145 : « 23 Mar. 1602/3... ».

Dr. Thomson, doyen de Windsor, qu'il entend à Whitehall [269]. Les Stuarts sont grands amateurs de sermons et se montrent spécialement sensibles à l'érudition des princes de l'éloquence qui se succèdent dans la chapelle du palais ou à Paul's Cross. Lorsqu'en 1624, l'archevêque de Cantorbéry, George Abbot, ennemi farouche de Laud, vint prêcher à la cour, le jour des Rameaux, comme le veut la coutume, « son audace et sa simplicité extraordinaires » durent sans doute surprendre son noble auditoire, mais, nous dit d'Ewes, elles réconfortèrent les honnêtes gens [270].

Si, dans son journal, le jeune étudiant en droit ne nous livre pas les notes prises par lui pendant les multiples sermons auxquels il assiste — celles-ci sont en effet recopiées dans un cahier prévu à cette intention [271] — il nous fait connaître, en revanche, certains des orateurs les plus réputés de la fin du règne de Jacques I^{er}. Parmi ceux-ci figurent l'auteur Samuel Purchas, pasteur de la paroisse Saint-Martin, à Ludgate Hill, et les frères Shute, Josias et Nathaniel. Les sermons de ce dernier, qui prêche à Sainte-Mildred, dans la Poultryerie (The Poultry), l'instruisent et le charment, aussi décide-t-il de les suivre avec régularité [272]. Le Dr. Balcanquhall fait accourir, en grand nombre, les Londoniens dans la chapelle de l'Hôpital (the Spittle), et le diariste éprouve quelque difficulté à pénétrer dans l'édifice, en ce lundi de Pâques 1623, où le prédicateur se distingue particulièrement [273]. L'église des Templiers acquiert une célébrité certaine, en raison même du talent de ceux qu'on y peut entendre. Tous les regards cependant sont fixés sur la Croix Saint-Paul, qui pendant l'été de 1622 devient « le théâtre de nombreux événements [274] ». Tour à tour, des orateurs passionnés y prennent la parole et sont aussitôt rappelés à l'ordre, en raison de leurs opinions peu orthodoxes, comme Egerton et bien d'autres avant eux [275].

Le 25 août, un certain Clayton, pasteur à Hackney, près de Londres, s'adressant aux fidèles rassemblés pour le culte, fait allusion à un mouton importé d'Espagne sous le règne d'Édouard I^{er} et qui, atteint de maladie, contamina ses frères anglais, il adresse ensuite une prière fervente au ciel pour que semblables incidents ne se reproduisent plus. L'allusion aux pourparlers en vue du mariage espagnol est évidente, personne ne s'y méprend et l'auditoire unanime crie : « Amen. » Une semaine plus tard, un catholique converti, le Dr. Sheldon, attaque en chaire, avec une violence à peine contenue, « ceux qui adorent la bête et son image », c'est-à-dire les papistes, désobéissant ainsi aux ordres du souverain qui avait interdit toute critique de l'église romaine [276]. C'est au Dr. Donne, doyen de Saint-Paul, qu'allait revenir la tâche délicate de calmer les esprits, en justifiant l'attitude du roi. Pour être sûr d'être admis, le dimanche 15 septembre, d'Ewes se lève de grand matin, il réussit à s'introduire dans l'enceinte, à peu de frais — les places à l'église, il faut le rappeler, étaient payantes — et par une chance inespérée se trouve tout près de la Croix et du prédicateur. Toute la ville avait attendu dans l'impatience ce sermon, sur lequel le diariste se montre fort discret dans son journal, et qui fut, semble-t-il, assez décevant, tant la matière en était ingrate [277]. Jusqu'à sa mort en 1631, les prédications de Donne feront courir les foules, il demeure

269. *Ibid.*, p. 166 : « 10 Aprill 1603 ».

270. *D'Ewes D.*, p. 187 : « 1623/4, March 21... ».

271. Cf. *infra*, n. 277.

272. Il tint promesse, car le nom du prédicateur est mentionné à plusieurs reprises dans son journal.

273. *Ibid.*, p. 130-131 : « 1623, Aprill 14 ».

274. *Ibid.*, p. 94 : « 1622, September 1... ».

275. Lady Hoby, de passage à Londres, signale les difficultés auxquelles se heurte son prédicateur favori (p. 215, « Januarie 1605, the 8 day... »).

276. *D'Ewes D.*, p. 94 : « 1622, September 1... ». Le passage biblique cité par le prédicateur était tiré de l'Apocalypse, chap. ix, v. 14.

277. *Ibid.*, p. 97 : « 1622, September 15... ».

le maître incontesté de l'éloquence sacrée et tous, comme Crosfield, s'accordent à reconnaître « la puissance de sa parole, rehaussée par l'emploi du geste et de la rhétorique [278] ».

Les autres diaristes sont bien moins précis. Si, pendant ses séjours à Londres, sir Humphrey Mildmay se rend le plus souvent deux fois par jour le dimanche à l'église, il se contente généralement d'écrire : « At church all the day. » Fidèle à sa paroisse de St James's, Clerkenwell, il fréquente aussi Saint-Paul et la chapelle de Whitehall, mais du sermon qu'il y a entendu il se borne à dire qu'il était « prating » ou « learned », sans autre forme de commentaire [279], et ne motive jamais son jugement. Une seule fois, son indignation éclate et il note : « Goodcoole a fait l'imbécile en chaire, car il ne sait prêcher. » L'affaire n'en reste pas là et, quelques jours plus tard, il va porter plainte contre son pasteur auprès du Dr. Duck, chancelier de l'évêché, avec peut-être le secret espoir de le faire destituer [280]. Ses démarches demeureront vaines.

Lorsque, pendant la guerre civile et sous le Protectorat, les distractions sont rares, les sermons demeurent une des attractions de la capitale. Geoffrey Starkey met à profit ses visites à Londres pour aller régulièrement à la chapelle de l'Hôpital (The Spittle également appelé The Savoy) et parfois aussi à Westminster ou à Rood Church. Il y retrouve, certes, des prédicateurs qui lui sont familiers, mais il s'étonne de voir des visages nouveaux en chaire [281]. Des inconnus ont remplacé les célébrités d'autrefois. Des pasteurs de campagne puritains viennent en ville prêcher, comme le fait Josselin qui, répondant à l'invitation du lord-maire, prononce, le 5 octobre 1651, son premier sermon londonien à la Croix Saint-Paul, devant un auditoire fort nombreux. Il en éprouve d'ailleurs une certaine fierté [282]. Pour les puritains, les personnalités perdent quelque peu de leur importance, le spectacle ne se joue plus seulement en chaire, mais aussi dans le cœur des auditeurs. Nehemiah Wallington, dont le journal est dans une large mesure composé de comptes rendus de sermons, ne peut prendre part à un jeûne ou entendre une prédication, sans qu'aussitôt ses yeux ne se mouillent et que son cœur endurci ne fonde. Le langage direct, vivant et coloré des orateurs sait toucher et émouvoir les fidèles. Les armées qui menacent la capitale, « ce ramassis de rétameurs, de violoneux, d'acteurs, de chanteurs, de danseurs, de gueux et de prostituées », s'identifient soudain aux « peuples les plus barbares » envoyés par l'Éternel « pour qu'ils s'emparent de leurs maisons », et dont parle le prophète Ezékiel (c. 7, v. 24). Ce tableau magistralement brossé par Mr. Peters, lors du jeûne hebdomadaire du 10 avril 1643, bouleverse Nehemiah Wallington et ses coreligionnaires. Déjà, ils voient l'ennemi se partager les maisons et les rues de la ville, choisir les épouses et les vierges qu'ils violeront, et leur prière monte fervente vers le ciel [283].

D'autres, il est vrai, restent insensibles à ce langage. Sir Humphrey Mildmay déplore les mesures discriminatoires dont est victime le clergé anglican. Il en est peu parmi les nouveaux pasteurs qui trouvent grâce à ses yeux; le théologien Jean d'Espagne, pasteur de la communauté française à Durham House dans le Strand, est un des rares prédicateurs qu'il écoute avec plaisir [284]. Le diariste se console en fréquentant Ely House et la résidence de lord Petre dans Aldersgate, où quelques ministres anglicans

278. *Crosfield D.*, p. 43 : « 1630, June 1... Dr. Donne, deane of Pauls, his powerfull kinde of preaching by his gesture & Rhetoriquall expression ».

279. *Mildmay D.* : « 1636/7, Feb. 19... To the chapple att Whitehall. Dr. Laurence made a learned sermon ».

280. *Ibid.* : « 1634/5, Jan. 4... Goodcoole fooled in ye pulpitt for preach he cannot... ».

281. *Starkey D.* : « 1652/3, March, ye 6... twice att ye Savoy Church hearinge strangers preach ».

282. *Josselin D.*, p. 91.

283. *Wallington D.* : « 1643, April ye X was the weekly Fast... ».

284. Il l'écoute fréquemment de 1645 à 1647. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 169.

vivent en résidence surveillée, mais continuent à célébrer le culte pour un petit nombre de privilégiés [285]. John Greene, s'il regrette la destitution, en 1643, du pasteur de Saint-Olave, dans la Juiverie, sa paroisse, n'en continue pas moins à fréquenter les églises de Londres. Il note avec satisfaction, la même année, qu'il a entendu un sermon en italien et signale qu'à la chapelle des Merciers (Mercers' Chapel) on prêche en cette langue, le dimanche après-midi, d'octobre à Pâques, tandis qu'en l'église proche de la Bourse, Saint-Bennet Fink peut-être, il y a des sermons en italien et en espagnol, le mardi matin depuis le début des jeûnes jusqu'à Pâques [286]. En dépit des événements, la capitale ne cesse d'offrir une suite ininterrompue de spectacles.

Ainsi, grâce aux diaristes, de multiples scènes se sont déroulées sous nos yeux, nous offrant la vision d'une cité qui, jusqu'en 1640 au moins, sera le lieu où convergent honneurs et richesses [287]. Nous avons découvert les beaux quartiers de Londres, ses monuments, ses maisons élégantes, ses parcs, ses artères commerçantes, ses temples de la culture, ses églises et ses palais. Les portes de Whitehall se sont même entrouvertes pour nous, et pourtant le tableau est loin d'être complet. Dans cette mise en scène souvent luxueuse, gens de cour, gentilshommes et riches commerçants laissent dans l'ombre le peuple et les petits bourgeois. Tandis que nous contemplons les fastes des processions officielles, les réjouissances de la cour et les fêtes des collèges de droit, vices et fléaux, coupe-gorges et mécréants semblent ne plus exister. Seuls les déchirements de la guerre civile et du Protectorat viennent attrister cette vision lumineuse. Malgré ces lacunes, nous ne pouvons nous montrer trop exigeants. Aucun des diaristes, exception faite de Wallington que préoccupent surtout les questions religieuses, n'habite Londres de façon permanente. Les facettes de la vie londonienne qu'ils nous présentent sont fonction de leurs intérêts, de leurs origines sociales aussi. Ils ne se veulent ni topographes, ni historiens. Leur Londres est celui que pouvaient connaître les membres des classes les plus favorisées ou les plus cultivées, pendant leurs séjours plus ou moins fréquents et prolongés dans la capitale. Le tableau, bien qu'incomplet, est authentique.

285. Le diariste note, le 25 décembre 1643 : « To Ely House to Church. Dr. Fuller preached, & Dr. Martin gave the blessed sacramente to me ».

286. *Greene D., op. cit.*, vol. XLIII, p. 391-382 : « 1643, Jan... ».

287. John Manningham donne dans son journal des extraits du sermon prononcé par un certain Sanders, le 16 mai 1602, à Paul's Cross et au cours duquel le prédicateur avait comparé Londres à Ephèse (p. 29).

LA PROVINCE

— 125 —

Lorsque les auteurs de journaux regagnent leur province, proche ou lointaine, ils en éprouvent, dans la majorité des cas, une évidente satisfaction. Leur visite dans la grande ville n'a été pour eux, somme toute, qu'un intermède. Seuls les grands seigneurs mondains regrettent les plaisirs de la capitale et n'aspirent qu'à y revenir le plus rapidement possible, tel Richard Sackville, toujours en quête de divertissements et toujours prêt à délaisser Knole pour la cour. Les diaristes, quels qu'ils soient, demeurent profondément attachés à leur comté d'origine. Même si sir Humphrey Mildmay se lasse de la société provinciale [1], il consacre plus de soin à sa résidence de campagne qu'à sa maison de Clerkenwell et pendant ses séjours dans la métropole, reste, grâce aux lettres et aux messagers, en contact constant avec les responsables de son domaine de Danbury, en Essex. Ceux que retiennent à Londres études ou occupations diverses, éprouvent périodiquement le besoin de retrouver un cadre plus familial. Après un trimestre passé au Middle Temple, Simonds d'Ewes se déclare « à demi-lassé de Londres » et retourne avec joie dans la propriété du Suffolk où s'est établie sa famille, et où il passe chaque année plusieurs mois [2].

Qu'ils se dirigent vers la capitale ou en reviennent, nos voyageurs ne songent guère à décrire les régions qu'ils traversent, le paysage leur est sans doute trop connu et ne mérite pas à leurs yeux de commentaires particuliers, aussi est-il rare de trouver dans les lignes consacrées à leur itinéraire, quelques notations pittoresques ou la description de curiosités naturelles. L'accueil reçu à l'auberge où ils viennent de passer la nuit, et surtout l'état des routes leur importent davantage [3].

Le moindre déplacement est une entreprise hasardeuse, source de bien des inquiétudes. Les routes sont si mal entretenues qu'en 1635, une proclamation, que mentionne Crosfield, interdit leur accès aux véhicules lourds, susceptibles de les défoncer [4]. Fréquemment, les carrosses s'enlisent ou versent, causant parfois la mort d'un ou plusieurs passagers [5]. Il arrive aussi que les cahots fassent perdre l'équilibre au cocher; projeté au sol, celui-ci ne maîtrise qu'à grand-peine les chevaux qui s'emballent [6]. La

1. *Mildmay D.* : « 1634, Martii 2 ».

2. *D'Ewes D.*, p. 69 : « 1622, March 8 ».

3. *Josselin D.*, p. 133 : « 1660, March 15... ».

4. *Crosfield D.*, p. 82 : « 1635, November 14 Proclamation... ».

5. *Newcome Autobiography*, vol. I, p. 94 : « 1658, July 22nd, (Thursday)... ».

6. *Mainwaring D.* : « 1658, June 22... ».

neige, le gel, les pluies et les inondations rendent bon nombre de voies impraticables. Certains voyageurs périssent noyés [7], d'autres s'égarent, faute de signalisation adéquate, et Newcome peut rendre grâce au ciel de ce que l'unique personne rencontrée entre Coly Weston et Wansford, a su lui fournir des renseignements exacts et précis, lui évitant ainsi des kilomètres inutiles [8]. Plus redoutables encore sont les voleurs et vagabonds « entreprenants [9] » qui rôdent dans les bois, ou vous attendent au détour d'un chemin. Ils s'attaquent au carrosse de sir Henry Slingsby et le dépouillent des riches étoffes et des dentelles qui le tapissaient [10]. Sir Humphrey Mildmay note souvent qu'il a été malmené au cours de ses voyages, et s'il confie une somme d'argent importante à l'un de ses serviteurs, il prend soin de le munir « d'un pistolet et d'une bonne réserve de poudre [11] ». Quant à Robert Woodford, les tarifs trop élevés du transporteur l'obligent à se charger lui-même de la remise d'un certain nombre de pièces d'or qu'il cache dans ses bottes, pour plus de sûreté, non sans avoir auparavant imploré la protection du ciel [12]. Entre Londres et Ware, Worthington signale deux vols en l'espace d'une seule journée [13]. En de telles circonstances, il est préférable de ne pas voyager seul. Quand le jeune Simonds d'Ewes s'apprête à rendre visite à sa sœur dans le Surrey, il est aussi important pour lui de s'assurer de la présence de compagnons de voyage que de se procurer un cheval [14].

Seuls les diaristes les plus fortunés possèdent un carrosse, et il n'en est point parmi eux qui, lorsqu'ils voyagent, déploient le faste qui caractérise les déplacements de lady Anne Clifford. Quand celle-ci se rend dans ses terres du Westmorland, c'est une véritable caravane qui s'ébranle. Le 21 février 1616, quelque vingt-six cavaliers escortent les deux carrosses dans lesquels ont pris place lady Anne, son mari et divers membres de la maisonnée. Généralement, un grand nombre de suivantes et de domestiques les accompagnent, et le cortège est alors encore plus impressionnant [15]. Sir Henry Slingsby ou lady Hoby se contentent d'un seul véhicule pour transporter toute leur famille. Sir Thomas Mainwaring n'acquiert que fort tard un carrosse qu'il fait venir de Londres [16]. Quant à Geoffrey Starkey, il se contente, nous l'avons vu, d'un carrosse de louage [17]. D'autres, plus modestes, les femmes notamment, utilisent les transports en commun, coches ou longs chariots couverts, servant également à l'acheminement des marchandises [18].

Un grand nombre de diaristes voyageant sans les leurs, utilisent communément le cheval qui, dans le nord du pays, en particulier, leur permet de circuler sur des routes inaccessibles aux voitures. Dans le Yorkshire, lady Hoby ne prend que son cheval pour aller inspecter ses fermes [19]. Sir Humphrey Mildmay, laissant le carrosse à sa famille,

7. *Newcome Autobiography*, vol. I, p. 98 : « 1658, October 17th, (Lord's day) »

8. *Ibid.*, p. 121 : « 1660, June 16th... ».

9. *Josselin D.*, p. 70 : « 1649, Nov. 25... ».

10. *Slingsby D.*, p. 73 : « 1641, Nov... ».

11. *Mildmay D.* : « 1633/34, Feb. 15 ».

12. *Woodford D.*, p. 496 : « 1638, June 21st ».

13. *Worthington D.*, p. 86 : « 1657, Sept. 5... ».

14. *D'Ewes D.*, p. 114 : « 1622/23, Jan. 15... ».

15. George WILLIAMSON, dans son livre sur lady Anne Clifford, (p. 282), donne une description pittoresque des divers déplacements de la diariste.

16. Dans son carnet de notes, (p. 132), le révérend John Ward signale que le premier carrosse fabriqué en Angleterre, fut celui que fabriqua un certain Walter Rippon, sous le règne de Marie Tudor, pour le comte de Rutland.

17. Cf. *supra*, p. 110, n. 5.

18. *Dugdale D.*, p. 105 : « 1660, March 13. My daughter Lettice went towards London in Coventrie Waggon ». Ce moyen de transport permettait aux voyageurs de transporter un plus grand nombre de bagages.

19. *Hoby D.*, p. 118 : « May 1600, (The 2 day the : 6)... ».

préfère enfourcher l'une de ses montures pour regagner Danbury ou Londres, bien qu'il avoue lui-même, avoir eu parfois « les os secoués » pendant le parcours [20]. Ceux qui ne possèdent point d'écurie, ont recours aux chevaux de poste, le long des grandes routes [21], ou si la dépense leur paraît trop élevée, louent un cheval pour la durée du voyage [22]. Amis, parents et voisins sont d'ailleurs souvent disposés à prêter l'une de leurs bêtes. L'obligeance de William Honnywell, franc-tenancier du Devon, permet à Simon Clifford qu'il appelle « my singular great friend », de se rendre à Salisbury, sans faire la route à pied [23], tandis qu'Adam Eyre emprunte à mi-chemin la jument de son frère [24]. Le révérend Newcome n'ayant qu'une seule monture offre parfois à l'une de ses paroissiennes de la porter en croupe, ce qui vaut à celle-ci quelques mésaventures [25]. Les écuries mal gardées sont une tentation pour les voyageurs impécunieux qui subtilisent une bête et l'abandonnent ensuite, une fois arrivés à destination. Ainsi le beau-père de William Whiteway, paisible habitant de Dorchester, qu'avait consterné la disparition de son poulain hongre, qu'il avait payé vingt livres, apprend, cinq jours plus tard, qu'il a été retrouvé à Bristol [26].

Sans cesse, les chevaux sillonnent les routes. Le journal de sir Humphrey Mildmay est rempli d'allusions aux bêtes qu'il fait venir dans la capitale, ou qu'il renvoie dans ses terres, permettant par la même occasion à un membre de son entourage de profiter de l'aubaine. Lorsque son séjour à Londres se prolonge, le diariste, en effet, ne garde avec lui sa monture que fort peu de temps, car la pension d'un cheval coûte cher. Son livre de comptes nous apprend que « pour une semaine de foin et d'avoine » il a payé six shillings au palefrenier de l'auberge des *Cross Keyes*, auquel il avait confié Sorrel [27].

Tout voyageur, qu'il se dirige vers la capitale ou s'en éloigne, est généralement mis à contribution par tous ses proches, il se voit le plus souvent confier des lettres qu'il aura pour charge de remettre à leurs destinataires en chemin. Si certains diaristes ont un messenger attiré [28], les autres se contentent de la poste ou font appel à l'obligeance de ceux qui s'apprêtent à prendre la route. Il existe des services réguliers de poste entre Londres et les principales agglomérations du royaume, mais les habitants des campagnes doivent se rendre, chaque semaine, à la ville la plus proche pour recevoir leur courrier des mains du cocher qui tient lieu de messenger. Parfois, ils se dérangent inutilement, et Adam Eyre, après une longue et vaine attente, revient à plusieurs reprises de Wakefield ou de Sheffield, sans les lettres escomptées [29]. Souvent les missives s'égarent, et la lettre remise à un ami sûr, a plus de chance de parvenir à destination [30]. Les délais d'acheminement peuvent être fort longs. Eyre mentionne une lettre expédiée le 1^{er} septembre et reçue le 23, mais quand il précise, plus loin, qu'une de ses missives passe successivement entre les mains de deux ou trois personnes différentes, nous sommes moins surpris [31].

20. *Mildmay D.* : « 1633, December 20... ».

21. *Dugdale D.*, p. 105 : « 1660, May 12... ».

22. En 1632 John Hayne qui loue un cheval pendant trois jours pour aller d'Exeter à Lyme Regis et en revenir, paie 4 shillings. Cf. *op. cit.*, p. 214 : « Nov. 10 ».

23. *Honnywell D.*, p. 256 : « 1600, January 8... ».

24. Cf. *supra*, p. 109, n. 1.

25. *Newcome Autobiography*, vol. I, p. 133 : « 1660, November 7th, (Wednesday) ».

26. *Whiteway D.* : « 1632, March 26 ».

27. Sir Humphrey Mildmay arrive à Londres, le 11 mars 1634, monté sur Sorrell, le cheval qu'il confiera le 17 à son frère qui retourne à la campagne. (Cf. Ph. L. RALPH, *op.cit.*, p. 229).

28. Un des serviteurs de sir Humphrey, Rowland, semble avoir pour mission essentielle d'apporter à son maître les lettres de Danbury, quand ce dernier séjourne à Londres.

29. *Eyre D.*, p. 108 : « 1648, September 22 ».

30. *D'Ewes D.*, p. 97 : « 1622, Sept. 18 ... received letters from my father which weere brought by a kinsmans of mine who had been there ».

31. Le diariste dédommage la commissionnaire de ses amis auquel il a recours, en lui remettant 6 d. en même temps que son courrier (p. 111).

Il n'est pas de journal dont la lecture ne fasse ressortir le rôle important que jouent les lettres dans la vie des provinciaux. Grâce à elles, ils ne sont pas totalement coupés de la capitale et des autres régions d'Angleterre. Chaque fois que le jeune Simonds d'Ewes quitte Londres, pour séjourner dans le domaine familial du Suffolk, il vit dans l'attente du courrier, et la missive reçue reste incontestablement l'événement de la journée [32]. Il est intéressant à ce propos de rappeler qu'à l'origine, le journal de sir Humphrey Mildmay ne devait être que le registre des lettres reçues ou envoyées [33]. Pour la majorité des diaristes et de leurs contemporains, le courrier est, dans bien des cas, l'unique lien entre la campagne et le monde extérieur, lorsque ceux-ci habitent les régions isolées du nord et de l'ouest du pays.

Les déplacements de nos auteurs sont généralement limités; moins ils ont d'argent, moins ils s'éloignent de leur domicile. Ils n'entreprennent de longs voyages que pour des motifs sérieux. Seuls les juges, tel Antony Ashley Cooper, pendant leurs tournées [34], et les prédicateurs puritains, poussés par un irrésistible désir de répandre la bonne parole [35], couvrent fréquemment de grandes distances. Une femme, pourtant, fait figure d'exception : infatigable, ne reculant devant aucun obstacle, Lady Clifford sillonnera, sa vie durant, les routes du nord, pour se rendre de l'un à l'autre de ses cinq châteaux. Quand elle habite encore Knole House dans le Kent, elle n'hésite pas à traverser, à plusieurs reprises, presque toute l'Angleterre, pour gagner ses terres du Westmorland, source de tant de controverses [36]. Rien ne l'arrête, même pas les chemins les plus dangereux et cependant, lorsqu'il faut dévaler certaines collines par trop abruptes, les chevaux eux-mêmes, elle le note, ne demanderaient qu'à être dételés [37].

Les séjours dans les villes d'eaux, signe indéniable de distinction, sont réservés aux Anglais les plus fortunés. John Greene prend les eaux à Epsom qui offre, en outre, aux amateurs le spectacle de courses de chevaux, puis à Tunbridge Wells, autre station également proche de Londres, qui de mai à septembre accueille la belle société [38]. Il y séjournera deux semaines. Vers le milieu du siècle, Bath commence à faire une sérieuse concurrence à cette ville charmante. C'est en effet la station thermale la plus souvent mentionnée par les auteurs de journaux. Cooper y conduit sa femme dans l'espoir que les eaux du « Cross bath », dont elle bénéficiera pendant cinq semaines, la prémuniront contre les fausses couches [39]. Sir Thomas Mainwaring et sa femme vont saluer, à son retour de Bath, une famille de châtelains du voisinage qui y a fait une cure [40]. Nos diaristes et leurs amis ne viennent en ces lieux que par nécessité, mais plus nombreux sont les curistes qui ne pensent qu'à se divertir. Sir Humphrey Mildmay est de ceux-là; bien que souffrant, il recherche surtout le plaisir. S'il se rend au bain le matin, en aimable compagnie, ses après-midi et ses soirées sont consacrées au jeu, à la promenade, aux spectacles ou à la danse. Il n'est guère d'endroit aussi propice que Bath aux intrigues galantes. L'affluence y est grande à la belle saison. Les tendres commerces y vont bon train, et sir Humphrey s'amuse follement. Il dépense sans compter et son

32. *D'Ewes D.*, p. 73 : « 1622, April 10 ».

33. Cf. *supra*, p. 62.

34. Cf. *supra*, p. 51, n. 50.

35. Au cours d'un long périple qui l'a mené à travers le Devonshire, la Cornouailles et le Somersetshire, entre autres comtés, le révérend Worthington note, le 12 août 1649, la qualité de l'accueil reçu (p. 33).

36. Cf. *supra*, p. 131.

37. *Clifford D.*, p. 21 : « March 1616, upon the 1st ».

38. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIV, p. 110.

39. *Cooper D.*, p. xliii : « 1647, June 15th ».

40. *Mainwaring D.* : « 1655, June 19 ».

départ attriste ses partenaires: lui-même, il est vrai, ne semble pas très fier de ses exploits [41].

Les autres villes d'Angleterre ne jouent qu'un rôle mineur et épisodique dans les journaux, si nous en exceptons Oxford et Cambridge, dont nous parlerons en détail plus loin [42]. Elles servent tout au plus de toile de fond et ne sont jamais décrites. Peut-on d'ailleurs parler de villes ? Ce ne sont en réalité que de grosses bourgades, car, à cette époque, il y a peu d'agglomérations importantes. Si Londres, en 1634, a près de 340 000 habitants, Norwich, la plus peuplée de toutes les cités d'Angleterre, n'en compte même pas 30 000 en 1660 [43], aussi semble-t-il, presque artificiel, en province, d'opposer au xvii^e siècle, la ville à la campagne, où les diaristes résident dans une large majorité [44]. Seule York, riche métropole du nord, possédant un archevêque et un lord-maire, peut prétendre jouer, dans cette région, un rôle comparable à celui de Londres dans le sud. Elle ne possède que dix mille habitants, mais constitue un pôle d'attraction pour tous ceux qui sont éloignés de la capitale. Comme bon nombre de riches seigneurs, lady Hoby y loue une maison, et chaque fois qu'elle s'y installe, amène avec elle une partie du mobilier dont elle aura besoin [45]. Maisons de ville ou de campagne se vident en effet simultanément de leurs occupants et de leurs meubles : lorsque sir Henry Slingsby décide avec sa famille de passer deux nuits dans son château de Scriven, il doit emprunter à ses fermiers lits et objets indispensables [46].

A York, les médecins sont réputés; un praticien polonais, le Dr. Wadko, y soignera jusqu'à sa mort la belle-mère de Nicholas Assheton [47]. Lady Hoby profite de chacun de ses séjours pour se faire saigner et soigner par le Dr. Lister [48]. Son emploi du temps à York rappelle, en bien des points, celui qu'elle avait à Londres. Elle court les magasins et rend de nombreuses visites à ses parents et connaissances, qui, aussitôt avertis de son arrivée, sont venus la saluer [49]. Pour la puritaine qu'est lady Hoby, l'attrait majeur de la ville reste cependant sa cathédrale [50], les sermons qu'elle y peut entendre et surtout les pieux prédicateurs que lui présentent ses amis et avec lesquels elle devise savamment [51]. Elle ne néglige pas pour autant ses intérêts matériels, et certaines heures sont consacrées à la réception de ses locataires qui lui apportent le montant de leur loyer [52].

Aucune autre ville de province ne joue, dans les journaux, un rôle comparable à celui d'York. Robert Beake, drapier et maire de Coventry sous le protectorat, s'emploie surtout à faire régner l'ordre dans cette citadelle du puritanisme dont il est responsable. Les villes industrielles ne sont guère mentionnées. Sir Thomas Mainwaring consacre

41. *Mildmay D.* : « 1642, 3 Junii... early to Camell where I hope I may find tyme & occasion to make off my foolinge ».

42. Cf. *infra*, p. 248-275.

43. Cf. L. B. WRIGHT, *op. cit.*, p. 10 et G. ASCOLI, *op. cit.*, vol. I, p. 332.

44. Cf. D. MATHEW, *The Age of Charles I*, Oxford, 1951, p. 170.

45. *Hoby D.*, p. 145 : « (September 1600, the 19 day)... ».

46. *Slingsby D.*, p. 42-43 : « 1639, the 17 of October... ». Lady Clifford signale qu'étant arrivée à son château de Brougham le 22 août 1616, avant que le mobilier n'y soit parvenu, les membres de sa suite ont dû dormir à trois ou quatre dans le même lit (p. 39).

47. *Assheton D.*, p. 109 : « 1619, Oct. 17... ». Le docteur Vodka, également appelé Woodka, était arrivé en Angleterre en 1583.

48. *Hoby D.*, p. 114-115 : « April 1600, the 16... ».

49. *Ibid.*, p. 147 : « September 1600 (The 23 day)... ».

50. Sir William Brereton, dans son journal de voyage, *North Country Diaries*, *Surtees Society Pubs.*, vol. CXXIV, 1914, p. 3, à la date des 12 et 13 juin 1635, donne une description de la ville et de sa cathédrale.

51. Cf. *Hoby D.*, p. 114, April 1600 (the 13).

52. *Ibid.*, p. 148 : « October 1600, the 6 day... ».

quelques lignes aux fabricants de feutre de Chester [53], dont il connaît bien la cathédrale et les tribunaux. Dans l'ouest du pays, Philip Wyot, qui exerce les fonctions de secrétaire de mairie, ne nous fournit que des renseignements d'ordre technique sur Barnstaple, alors en plein essor. Walter Yonge dans le Devonshire, le révérend Josselin en Essex, nous donnent un bref aperçu des difficultés auxquelles se heurtent les tisserands de ces régions [54].

Les commerçants parlent peu de leur métier. Marchand à Exeter, comme son père, John Hayne, qui a essentiellement des préoccupations domestiques, nous initie à certaines transactions courantes à une époque où les pièces de monnaie sont rares, mais qui aujourd'hui nous semblent pour le moins surprenantes. Le troc se pratique communément entre confrères. Il donne pour cinq livres de galon d'or et d'argent à Philip Foxwell, marchand de soie de la ville, qui en échange lui fournira les articles dont il a besoin, jusqu'à concurrence de la somme engagée. Il remet à Richard Lexingham, un gantier de son quartier, une paire de gants richement brodés et ornés de galon d'or et d'argent, contre une douzaine de paires de gants blancs pour femmes, qui lui seront livrés dans son magasin. Mieux encore, le gilet de laine brodé qu'il vend à William Fell, le marchand de meubles, ne lui sera payé, note-t-il, qu'à la naissance de l'enfant de ce dernier, et le prix demandé sera fonction du sexe du nouveau-né : dix shillings, si c'est une fille, mais quinze shillings, si c'est un garçon [55]. A Dorchester, William Whiteway, particulièrement bien informé en matière de politique, car il est constamment en contact avec les marchands français dont il est le représentant dans sa ville, ne nous renseigne pour ainsi dire pas sur les affaires qu'il traite. Tout au plus nous signale-t-il certains procédés malhonnêtes, utilisés par des acheteurs venus du nord, et dont sont victimes les marchands de laine de la région [56].

A aucun moment, nous n'avons l'impression qu'il y ait opposition entre la campagne et la ville, qui, sur le plan économique et administratif, n'en est que le complément. La description que nous donne Thomas Hardy de Casterbridge, c'est-à-dire Dorchester, pourrait aisément s'appliquer à toutes les villes de province anglaises, en la période qui nous concerne; l'auteur écrit en effet : « The pole, focus or nerve-knot of the surrounding country life... Casterbridge was the complement of the rural life around; not its urban opposite [57]. » William Whiteway confirme, de façon frappante, cette déclaration, lorsqu'il rapporte que des paysans d'un village voisin de Dorchester, ont semé du blé sur les fortifications de la ville, et que la municipalité a dû intervenir [58]. S'il est un contrastiste, c'est bien plutôt celui qui existe entre les comtés les plus prospères et les plus accessibles et les régions les plus isolées ou les moins favorisées par la nature. Les landes désertes de l'ouest, où Worthington s'aventure avec appréhension [59], les étendues pierreuses et stériles du Cumberland et du Northumberland où l'on ne rencontre que des moutons, s'opposent aux paysages riants du Kent avec ses jardins et ses vergers, à l'Essex, au Suffolk, au Surrey, si fertiles, où pousse le meilleur houblon, aux riches pâturages du Dorsetshire et du Wiltshire, au Devonshire, où des fermiers hardis et entreprenants font souvent figure de pionniers [60].

53. Sir Thomas avait servi de médiateur dans un différend opposant ces fabricants à un certain Worral (1655, Dec. 3).

54. Cf. *supra*, p. 45.

55. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 199-200.

56. *Whiteway D.* : « 1634, August 2 ».

57. Cité par A. L. ROWSE, *The England of Elizabeth*, London, 1964, p. 229.

58. *Whiteway D.* : « 1628, September 3 ».

59. Cf. *supra*, p. 45.

60. Cf. G. E. and K. R. FUSSELL, *The English Countryman, His Life and Work, 1500-1900*, London, 1955, p. 1 et 54.

Le nord de l'Angleterre est parfois le théâtre d'événements difficilement concevables dans le sud du pays, et qui ne sont pas sans rappeler les querelles opposant jadis deux clans écossais. En juin 1617, Nicholas Assheton raconte comment, en l'absence de son mari, la maison de sa tante (Mrs. John Robinson), Raydale House située dans le Wensleydale, à la limite du Yorkshire et du Westmorland, a été attaquée par sir Thomas Metcalfe (oncle par alliance du diariste sir Henry Slingsby) accompagné de quarante hommes, armés de fusils, de pioches et d'épées. La pauvre femme a dû fuir en pleine nuit avec ses trois plus jeunes enfants, laissant à ses fils aînés et à ses serviteurs le soin de tenir tête aux envahisseurs. Assheton, appelé à l'aide, ne réussit pas à faire entendre raison à sir Thomas, résolu à recouvrer à tout prix les biens dont il s'estime injustement dépossédé. Des coups de feu sont échangés, et l'un des « barbares » assaillants est tué. Le siège dure trois jours, et seules les forces de la justice que Mrs. Robinson s'en est allée quérir à York, réussiront à disperser l'ennemi. Metcalfe ne sera d'ailleurs condamné qu'en janvier 1619, grâce aux efforts d'Assheton [61].

Cette extraordinaire histoire qui évoque le ^{xv^e} plutôt que le ^{xvii^e} siècle n'est pas à l'époque un cas unique dans les annales de la Chambre étoilée; la Guerre des Deux-Roses, il est vrai, n'est distante que d'un peu plus d'un siècle [62]. Déjà en août 1600, à Hackness dans le Yorkshire, sir Thomas Hoby, dont l'intransigeance puritaine n'était guère appréciée du voisinage, avait vu sa maison envahie par une bande de jeunes seigneurs fort excités qui, pour le narguer, avaient fait régner chez lui le plus grand désordre. S'étant vu interdire l'accès de la chambre où lady Hoby, malade, reposait, les envahisseurs avaient malmené les domestiques et brisé les vitres. L'affaire s'était terminée devant les tribunaux [63].

Si châteaux forts et abbayes sont absents du paysage que nous laissent entrevoir les diaristes, il est fait de nombreuses allusions aux très belles résidences que l'on trouve dans chaque comté, entourées de grands parcs clos « qui rendent à leur maître ce plaisir qui peut revenir à un gentilhomme d'être au large et néanmoins toujours en son privé et chez soi [64] ». Knole House, résidence de lady Clifford, construite en 1486 et offerte, en 1603, par la reine Elizabeth à son cousin Sackville, beau-père de la diariste, en est un parfait exemple [65]. Sous le règne de la souveraine, la construction prend un grand essor, les deux châteaux du Wiltshire que mentionne sir Roger Wilbraham, datent l'un et l'autre de la fin du ^{xvi^e} siècle. Situé à trois kilomètres de Salisbury, Longford Castle, propriété de sir Thomas Gorge, est un bel édifice de pierre, tout neuf, en forme de triangle, flanqué à chaque extrémité de trois grandes tours rondes où se trouvent les plus belles chambres, et le diariste remarque tout particulièrement la disposition régulière des fenêtres, innovation qui produit le meilleur effet. Wilton, ancien couvent transformé par les Pembroke en un élégant palais où résidera, par la suite, lady Anne Clifford, lorsqu'elle deviendra comtesse de Pembroke par un second mariage, n'en est éloigné que de quelques kilomètres. C'est une imposante bâtisse en pierre de taille, ayant la forme d'un quadrilatère, mais dont les chambres, donnant toutes sur la cour intérieure, sont « mélancoliques et sombres [66] ».

61. Assheton D., p. 9-13 : « 1617, June 4th ».

62. Wallace NOTESTEIN dans *English Folk*, London, 1938, p. 322-23, commente l'incident.

63. Lady Hoby dans son journal se montre fort discrète. Les archives de la Chambre étoilée donnent de plus amples détails sur l'affaire. Cf. P.R.O. : Star Chamber 5, proceedings 43 Eliz., Bdle. Nr. 21 : the evidence of Robert Nettleton. L'incident aurait, dit-on, inspiré à Shakespeare les scènes de beuverie dans *Twelfth Night*, où Malvolio est tourné en ridicule et où les jeunes seigneurs manifestent leur dégoût pour le mode de vie puritain.

64. *Directions pour le voyage*, f° 303 v°, cité par G. ASCOLI, *op. cit.*, vol. I, p. 331.

65. Cf. V. SACKVILLE-WEST, *Knole and the Sackvilles*.

66. Wilbraham D., p. 65-66 : « Sept. 1603 ».

Sous le règne de Jacques I^{er}, on ne construit pas moins de *country-houses* que sous le précédent règne. Robert Cecil qui a offert son château de Theobalds au roi, édifie Hatfield. En 1603, Thomas Howard, comte de Suffolk, construit sur le site d'une abbaye, Audley End, palais chargé de sculptures et de dettes, qui engloutira la presque totalité de sa fortune. Les architectes rivalisent de splendeur et d'ingéniosité, et sir Henry Slingsby, citant à l'appui ces constructions et aussi la somptueuse résidence de sir Arthur Ingram à Temple Newsam dans le Yorkshire, peut à juste titre parler de l'esprit d'émulation qui anime ces bâtisseurs de demeures princières [67]. Ce développement et cette orientation de l'architecture en Angleterre ne sont qu'un reflet du climat social. L'Angleterre connaît une accalmie. Les courtisans bénéficient des faveurs royales, le souverain se montre particulièrement généreux, il va de château en château, fêté par ses fidèles sujets qui mettent leur point d'honneur à le recevoir fastueusement, au cours de ses déplacements appelés « Royal Progresses ». Il faut donc construire ou aménager des édifices assez vastes pour héberger le roi et sa très nombreuse suite [68]. Lorsque Jacques I^{er} fait part à sir Richard Houghton, voisin de Nicholas Assheton, de son désir de venir chasser à Houghton Tower, le gentilhomme agrandit sa résidence située à mi-chemin entre Preston et Blackburn, et le diariste, auquel sir Richard a demandé de revêtir sa livrée pour l'occasion [69], nous donne quelques détails sur cette visite qui eut lieu en août 1617. Aux joies de la chasse succèdent les plaisirs de la table. De plantureux banquets sont organisés, accompagnés de chants, de danses et même d'un masque de nobles seigneurs, de chevaliers, de gentilshommes et de courtisans [70]. Au bout de trois jours, le souverain prend congé de son hôte, pour se rendre dans un autre château, Lathom House, propriété de la famille Stanley, où les festivités continueront [71].

Avec le règne de Charles I^{er}, les circonstances changent. Le roi se déplace moins, le fossé se creuse entre la cour et le reste du pays : faute d'argent, la Couronne se montre moins prodigue, les courtisans, privés de substantiels bénéfices, accablés d'impôts et de taxes, cessent pour ainsi dire de bâtir, ou plutôt se contentent de transformer leurs demeures provinciales. Les grandes maisons de l'époque qui nous viennent à l'esprit, Castle Ashby, Rushton Hall, Apethorpe, Temple Newsam et à York, cette autre très belle résidence de sir Arthur Ingram, que vante, en 1635, sir William Brereton, dans son journal de voyage, sont le fruit de telles transformations [72].

Ces problèmes touchent d'assez loin les hommes qui nous concernent. Les propriétaires terriens que l'on trouve parmi eux sont profondément attachés à la demeure de leurs ancêtres, mais n'ont ni les obligations ni les ambitions des courtisans [73]. Ils ne construisent pas, ils s'efforcent plutôt de rénover, d'embellir et de moderniser ce qui existe déjà. Tous mentionnent des aménagements récents. A Baddeley, sir Thomas Mainwaring construit un pigeonnier, à Downham, Nicholas Assheton se fait bâtir un « bureau au-dessus du porche », et entreprend des travaux « dans la grande chambre » au-dessus du hall [74]. Sir Henry Slingsby est peut-être le plus audacieux de tous, bien

67. Cf. *Slingsby D.*, p. 52 : June 28, 1640.

68. Cf. E. MERCIER « The Houses of the Gentry », *Past and Present*, vol. V, May 1954, p. 11-31.

69. *Assheton D.*, p. 7-8 : « 1617, 1st June (Sunday) ».

70. *Ibid.*, p. 38-45 : « 1617 Aug. Houghton. The King hunting : a great compagnie ». Les menus qui figurent aux pages 42 à 44, laissent deviner la nature pantagruélique de chaque repas.

71. *Ibid.*, p. 46 : « Aug. 18... ».

72. Cf. E. MERCIER, *op. cit.*, p. 26. Dans son journal de voyage, *op. cit.*, p. 4-5, sir William Brereton mentionne à York la très belle résidence de sir Arthur Ingram qui après avoir fait fortune dans le commerce à Londres, acheta Temple Newsam et plusieurs autres domaines dans le Yorkshire ; puis les remit en état.

73. Sir Henry Slingsby note à ce propos, p. 45 : « October 1639... those buildings w^h we aim at, serve more for magnificens yⁿ necessary use ».

74. *Assheton D.*, p. 84 et 105 : « 1618, Mar. 9..., July 6 ».

qu'il fasse preuve de prudence et de modération. Sans doute a-t-il observé ses voisins, il remarque que ceux qui, poussés par la vanité, voient trop grand, se lassent vite ou viennent à manquer d'argent et ainsi renoncent à leur projet initial. Un homme doit bâtir dans la force de l'âge, en ne songeant à satisfaire que lui-même et en procédant par étapes. Les travaux qu'il envisage doivent être achevés en l'espace d'un été [75].

The Red House, sa résidence du Yorkshire, située dans la paroisse de Moor-Monkston, est un vaste édifice de style Tudor, comme l'attestent le nombre et la taille des cheminées branlantes dont l'une, arrachée par le vent, causera d'ailleurs un accident fatal [76]. Alors que son père a édifié une chapelle privée, et agrandi peut-être les bâtiments, sir Henry se contente de modifier l'ordonnance et la disposition des différentes pièces du château. Il confie à un peintre venu d'York, Edward Horsey, le soin de décorer la chambre au-dessus du nouveau salon, en utilisant des teintes assorties aux tentures de peau argentée, agrémentées de fleurs bleues, qu'il a achetées dans la capitale. Des tentures de même provenance ornent les murs du petit boudoir — c'est là une innovation — attenant au salon, sur les murs duquel sont représentées les neuf muses. Un an auparavant, John Gowland le charpentier, avait installé un nouvel escalier, large, droit et fort luxueux : les blasons des amis intimes et des beaux-frères du diariste figurent sur les colonnes qui soutiennent l'ensemble; à mi-hauteur, sur l'un des pilastres, est perché un nègre coulé en plomb, œuvre du sculpteur hollandais Andrew Karne, et qui tient dans chaque main un bougeoir. Le maître de céans n'a su résister à la tentation de l'exotisme. Ces derniers ornements, cette statue, et aussi l'introduction d'un buste classique dans une niche murale au-dessus d'une des portes dans le plus pur style italien, sont surtout, il est vrai, caractéristiques de l'époque élisabéthaine [77]. Les innovations de la fin du siècle ont gagné plus tardivement le nord du pays où elles semblent toujours fort prisées.

Sir Henry n'est nullement rétrograde, il s'inspire de la très belle résidence londonienne de Lord Holland, et décide, en 1640, de disposer portes et fenêtres — dans une partie au moins de la maison — de telle façon qu'on puisse voir de bout en bout. Il fait là figure de novateur, du moins dans son comté, et n'hésite pas à abattre une cloison, chaque fois qu'il le juge opportun [78]. La disposition intérieure l'emporte sur la dimension extérieure. Parallèlement, il décide de restaurer son autre château qu'il appelle « y' rotten house at Sciving » et de l'aménager. Ce qui était le salon devient le hall, tandis que l'ancien hall tient lieu de cuisine [79]. L'évolution est frappante, le hall, qui avait jusque-là joui d'une position privilégiée, ne se distingue plus des autres pièces, la cuisine plus aérée et plus spacieuse, n'est pas reléguée au sous-sol, mais se trouve maintenue à proximité des salles de séjour. Toutes ces transformations sont le reflet des conceptions nouvelles en matière d'architecture, qui se manifestent dans la première moitié du XVII^e siècle [80].

Seule la guerre civile viendra bouleverser certains projets [81]. L'inter règne ne mettra pas pour autant un terme aux travaux d'aménagement entrepris par la noblesse terrienne. Lady Clifford n'attend pas la Restauration pour remettre en état ses châteaux du nord qui menacent ruine. En 1651, elle s'installe dans le Westmorland et fait réparer

75. Cf. *Slingsby D.*, p. 45.

76. Cf. *supra*, p. 60, n. 93.

77. *Slingsby D.*, p. 5-7 : « Dec. 17, 1638... ».

78. Cf. *supra*, p. 113.

79. Cf. *Slingsby D.*, p. 42-43.

80. Cf. R. T. GUNTHER, *The Architecture of Sir Roger Pratt*, London, 1928, p. 24-33, où l'auteur cite, en les commentant, plusieurs extraits de *Certain short notes concerning Architecture*, ouvrage du célèbre architecte anglais du XVII^e siècle.

81. Sir Henry Slingsby combattit en effet aux côtés du roi et sera, nous l'avons vu, finalement exécuté.

Appleby et Brougham dont l'entretien avait été négligé depuis 1569 [82]. Ce désir de consolidation est sensible à tous les niveaux et sur tous les plans. Bon nombre de petits seigneurs dont l'ennoblissement est de date relativement récente, veulent affermir leur position sociale [83], et pour y parvenir, songent tout d'abord à rénover ou embellir leurs demeures, symbole visible de leur puissance et de leur permanence [84].

Fermiers et franc-tenanciers suivent leur exemple. Ils traversent en effet une période de prospérité, les prix de vente montent, l'argent ne leur manque pas, aussi leur semble-t-il naturel d'améliorer leurs conditions de vie. Dès la fin du *xvi^e* siècle, ils modernisent leurs habitations qui souvent datent du siècle précédent. En même temps qu'ils prennent conscience de leur valeur et de leur importance en tant qu'êtres humains, ils éprouvent un besoin plus grand d'intimité, qui jusque-là n'avait été que l'apanage des classes les plus favorisées. Les pièces seront dorénavant plus petites mais plus nombreuses. Le hall moyenâgeux, souvent difficile à chauffer, est coupé en deux par un nouveau plafond, un escalier est aménagé, les fenêtres sont vitrées. Le témoignage de Robert Furse, franc-tenancier du Devonshire, qui date de 1593, est une illustration frappante de ces tendances [85]. En 1618 dans le Berkshire, les comptes d'un autre franc-tenancier, Robert Loder, révèlent que de semblables transformations ont été opérées dans la maison de ce dernier [86]. En 1631, Robert Roberts consacre une page entière de son journal aux dépenses entraînées par la réfection de sa demeure, et à en juger d'après la quantité de matériaux utilisés, les travaux entrepris durent être fort importants [87]. Partout en Angleterre on reconstruit, mais le mouvement gagne plus tardivement le nord du pays. C'est seulement en 1647 qu'Adam Eyre, franc-tenancier du Yorkshire, envisage d'accroître le nombre des pièces de sa maison [88]. Les habitants de ces régions peu favorisées disposent, il est vrai, de moins d'argent.

Si les auteurs de journaux ne décrivent guère de paysages, le cadre dans lequel ils vivent, ne les laisse pas indifférents. Ils s'intéressent profondément à la nature: une fleur éclore, un oiseau les remplit d'émerveillement. Le révérend Josselin note, un matin de mai 1646, qu'il a découvert dans son jardin une rose de Damas tout épanouie [89]: lady Hoby s'étonne de voir fleurir, en octobre, un rosier musqué [90]. Aucun d'entre eux, certes, ne saurait rivaliser avec Evelyn, mais tous veillent avec un soin jaloux sur leurs parcs ou leurs jardins. Sir Thomas Mainwaring capture les jeunes renards qui s'étaient glissés dans son parc à cerfs [91]. Dans leur propriété de Bois-Hall, en Essex, John Greene et son père consacrent une partie de leurs loisirs à l'entretien des trois viviers qu'ils peuplent, à plusieurs reprises, de carpes de toute dimension et de tanches, tandis que le jardinier ne cesse d'embellir massifs et allées [92]. Le révérend Moore commande dans la capitale divers arbres fruitiers, dont un oranger et vingt-six plants de roses de Provence: les arbres l'emportent sur les fleurs [93]. Bien qu'il soit en résidence surveillée à Londres, sir Thomas Dawes dirige les plantations de son domaine de Roehampton: quelque deux cent dix châtaigniers viennent s'ajouter aux sycomores, chênes, samares de

82. Cf. *A Summary ... and a True Memorial of the life of me* (fol. 135).

83. Cf. D. MATHEW, *The Age of Charles I*, p. 195.

84. Cf. A. PARREAUX, *La Vie quotidienne en Angleterre au temps de Georges III*, Paris, 1966, p. 24.

85. Cf. « Furse of Moreshead, A Family Record of the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 181.

86. Cf. *Robert Loder's Farm Accounts (1610-1620)*, ed. G. E. Fussell, *Cam. Soc. Pubs.*, Third Series, LIII, 1936, p. 157-58.

87. Cf. *Roberts D.*, fol. 60, 1631.

88. *Eyre D.*, p. 28 : « 1647, April 23 ».

89. *Josselin D.*, p. 32 : « 1646, May 20 ».

90. *Hoby D.*, p. 206 : « Oct. 1603 (the 5 day)... ».

91. *Mainwaring D.*, « 1648/9, March 11... ».

92. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. LXIV, p. 111 : « 1649, Sept. ».

93. *Moore D.*, p. 16 : « 1657, April 16th ».

frêne, aveliniers et noisetiers déjà plantés [94]. Les parcs, plus peut-être que les bâtiments, semblent sujets de curiosité. Sir William Brereton décrit en détail les magnifiques jardins qui entourent la résidence de sir Thomas Ingram, et font accourir de nombreux touristes [95]. Sir Thomas Mainwaring conduit sa famille à Woodhay pour y admirer les jardins [96], lady Clifford met à profit ses séjours dans le nord, pour visiter les parcs et les bois des grandes demeures avoisinantes [97]. William Whiteway mentionne la canardière, installée par sir Walter Erle sur ses terres de Moorden, à l'image de celle qui se trouve à Rodney Stoke dans le Somerset, et dont l'entretien a été confié à son inventeur, un Hollandais [98].

Tous ces aménagements reflètent les intérêts et les préoccupations de propriétaires terriens qui, pour la plupart, vivent essentiellement à la campagne et règnent en maîtres incontestés sur cette cellule fondamentale que constitue le village ou plus exactement la paroisse. Il est dans leurs rangs de nombreux diaristes qui, à de rares exceptions près, appartiennent, nous l'avons vu, à la petite noblesse rurale, communément appelée *gentry* [99]. S'ils possèdent tous un titre — celui de « gentleman » ou d'« esquire » — dûment vérifié par les membres du Collège Héraldique, leurs origines sont des plus diverses. Aux nobles de vieille souche s'ajoutent ceux dont la promotion sociale est plus récente. Certains se sont élevés grâce à l'agriculture. L'argent qu'a amassé, en cultivant la terre, l'arrière-grand-père de sir Humphrey Mildmay, franc-tenancier de l'Essex, lui permet, en 1530, de s'établir marchand à Chelmsford. Son fils Thomas utilisera la fortune ainsi accumulée dans les affaires pour acquérir, lors de la dissolution des monastères, plusieurs manoirs, et ainsi accèdera à la noblesse [100]. D'autres réalisent cette ascension, grâce à leurs activités commerciales et industrielles. Tel est le cas du père d'Adam Winthrop, fabricant et marchand de drap londonien qui s'installera dans le Suffolk, après être devenu propriétaire de Groton Manor [101]. L'industrie du vêtement est à cette époque, pour ceux qui s'y consacrent, le plus sûr moyen de venir grossir les rangs de la noblesse provinciale [102].

Le droit et les mariages avantageux facilitent également cette promotion sociale. Le grand-père de Simonds d'Ewes, un certain Garret ou Geerhard d'Ewes, d'origine étrangère, exerce le métier d'imprimeur à Londres, avant de se retirer en Essex où il vit en gentilhomme campagnard. Son fils Paul étudie le droit et épouse une riche héritière. La fortune de sa femme, l'argent paternel lui permettront d'acheter une charge lucrative à la Cour de chancellerie, et d'acquérir successivement un domaine, près de Lavenham dans le Suffolk, et le manoir de Stow Hall, près de Bury St. Edmunds [103]. Les d'Ewes font désormais partie de la meilleure société. L'ascension des Greene s'effectue de façon identique. Le grand-père de John Greene est un riche mercier de la capitale qui peut envoyer son fils aîné à Cambridge et à Lincoln's Inn. Son père fait rapidement carrière, achète un domaine, Bois-Hall, devient juge, puis *serjeant-at-law*; John suivra la même

94. Dawes D., p. 7 : « June 16, 1644... ».

95. Cf. *supra*, p. 148, n. 72.

96. Mainwaring D. : « 1654, May 3 ».

97. En novembre 1616, lady Clifford écrit : « Upon the 23rd I went to Mr Blentre's house in Cumberland where I stayed an hour or two and heard music and saw all the house and gardens », (p. 42-43).

98. Whiteway D. : « July 1634 ».

99. Cf. *supra*, p. 47.

100. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 163 et H. A. St. JOHN MILD MAY, *A Brief Memoir of the Mildmay Family*, London, 1913, p. 13-14.

101. Cf. *supra*, p. 47-48.

102. Cf. F. H. SQUIRE, *The English Country Gentleman in the Early Seventeenth Century*, unpublished Ph. D. thesis, Yale, 1935, p. 79.

103. Cf. A. G. WATSON, *op. cit.*, p. 2.

voie et réussira à se faire nommer, en 1658, *Recorder of London* [104]. L'exercice d'une fonction juridique permet à bon nombre de familles d'asseoir leur position.

Si dans bien des cas, leurs ancêtres ont gravi les échelons de l'échelle sociale au cours du siècle précédent, la première moitié du XVII^e siècle est pour ces hommes et leurs parents une période de consolidation. Ils affirment leur rang et leur puissance, en achetant terres et domaines dans le comté où ils résident. Adam Winthrop devient propriétaire de nouveaux terrains et assure l'établissement de son fils John [105], les d'Ewes s'installent à Stow Hall, qui deviendra leur habitation principale, le père de John Greene, qui se partage entre Londres et Bois-Hall, fait l'acquisition du manoir de Dunmow Priory, en Essex [106]. Ces nobles d'origine récente se trouvent le plus souvent à proximité des villes commerçantes et industrielles ainsi que dans les comtés les plus riches, où la prospérité agricole a provoqué l'ascension des *yeomen*, c'est-à-dire dans le sud, le sud-ouest, et l'est, alors que les régions septentrionales, moins favorisées, sont rarement le théâtre de spectaculaires promotions.

En dépit de leur aisance, les gentilshommes campagnards dont la résidence principale n'est point trop éloignée de la capitale ne renoncent pas pour autant à leurs activités professionnelles. John Greene, comme son père, est juriste. Sir Paul d'Ewes, bien que propriétaire de deux manoirs, détient une charge enviée, puisqu'il est l'un des six greffiers de la Cour de chancellerie [107], et Simonds, son fils, n'abandonnera le droit, après un riche mariage, que pour se consacrer aux recherches historiques. Malgré la distance, sir Thomas Mainwaring garde fort longtemps son bureau à Grav's Inn [108], et au début du « terme » se rend régulièrement du Lancashire à Londres. Les faveurs royaux ne sont point à dédaigner et permettent à certains gentilshommes de mener grand train. Avant obtenu de la Couronne la concession d'une alunière, sir Richard Houghton l'exploite avec profit et la montre avec fierté à Jacques I^{er}, lors de sa visite à Houghton Tower [109]. Quelles que soient leurs origines, les diaristes qui sont membres de la *gentry* disposent de revenus réguliers et abondants. Suivant leurs responsabilités, leur fortune ou leur rang, ils supervisent personnellement la culture de leurs terres comme lady Hoby [110], ou bien en louent la totalité à des fermiers. Sir Henry Slingsby signale qu'il tire de solides bénéfices de la location de ses terres, chaque arpent de terre labourable lui rapporte en effet quelque dix-huit shillings [111].

Seuls les représentants de la haute noblesse semblent constamment à court d'argent, leurs dépenses sont multiples et l'agriculture ne suffit pas à renflouer leurs finances [112]. Edward Sackville en est réduit à tenter de monnayer l'héritage de sa femme, lady Clifford [113]. Anthony Ashley Cooper hypothèque l'un de ses manoirs, emprunte sans cesse de l'argent et n'hésite pas, en pareil cas, à faire appel à ses propres domestiques [114]. La chose n'est pas rare, et William Honywell, *yeoman* du Devonshire, consigne, dans son journal, les divers prêts consentis par lui aux nobles tout

104. *Greene D., op. cit.*, vol. XLIII, p. 386.

105. Adam signale, le 1^{er} septembre 1606, la construction d'une nouvelle maison pour l'un de ses fermiers et l'installation de son fils à Wrightes, p. 93.

106. *Greene D., op. cit.*, vol. XLIV, p. 110.

107. *D'Ewes Autobiography*, vol. I, p. 207.

108. Cf. *supra*, p. 125, n. 156.

109. *Assheton D.*, p. 39-40 : « 1617, Aug. 16 ».

110. *Hoby D.*, p. 123 : « June 1600, (the 3 day)... ».

111. *Slingsby D.*, p. 61 : « 28 August, 1640 ».

112. Notre propos n'est point ici de soulever à nouveau la querelle qui a opposé les professeurs Tawney et Trevor-Roper, nos constatations ne portent que sur un nombre limité de grands propriétaires terriens, aussi nous garderons-nous de généraliser.

113. Cf. *supra*, p. 131.

114. *A. A. Cooper D.*, p. I-Li : « 1648, September 11th. I borrowed of my servant James Berboons one hundred pound... ».

comme aux paysans du voisinage; il note même que lady Chudleigh l'a « supplié » de lui avancer vingt livres [115].

Puisque, de toute évidence, la terre ne subvient pas à leurs besoins, les nobles ont recours à des expédients, à des emprunts le plus souvent, ils se lancent aussi dans les affaires. Si, grâce à leurs transactions et à la fortune ainsi acquise, grands négociants et financiers accèdent à la noblesse [116], et achètent des maisons à la campagne, inversement les gentilshommes campagnards, pour accroître leurs revenus ou conserver leurs terres, se tournent vers le commerce. Anthony Ashley Cooper devient propriétaire d'une plantation aux Barbades dont il confie la direction à un intendant, après avoir signé avec lui un contrat [117]. Le 25 juin 1632, sir John Oglander, alors âgé de quarante-huit ans, pouvait écrire « avec son propre sang » : « Il est impossible pour un simple gentilhomme campagnard de s'enrichir... outre son héritage, il lui faut un autre métier tel que celui de courtisan, de juriste, ou de marchand... S'il n'en a point, qu'il se procure un bateau et l'utilise judicieusement [118]. » Cooper suit également ce dernier conseil, puisqu'il devient copropriétaire d'un bateau qui fera voile vers la Guinée [119]. De telles initiatives remportent un grand succès parmi la noblesse et la bourgeoisie. William Whiteway, marchand de Dorchester, est actionnaire, comme bon nombre de ses concitoyens, de la *New England Plantation* dont sir Walter Erle est le « Gouverneur [120] ». Les pasteurs eux-mêmes n'hésitent pas à faire fructifier leur argent; le révérend Josselin investit quatorze livres dix shillings dans un bateau et confie au capitaine un sac de houblon, avec l'espoir d'en tirer un substantiel bénéfice. Le bateau, il est vrai, n'est à l'abri ni du naufrage ni des pirates, aussi attend-il chaque fois avec impatience l'annonce de son retour [121]. Le malheur des uns fait le bonheur des autres, et quand lady Hoby apprend qu'un bateau s'est échoué en bordure des terres de son mari, elle remercie le ciel pour ce nouveau bienfait [122].

Les membres de la *gentry* qui nous concernent plus particulièrement ici, tirent, dans leur grande majorité, l'essentiel de leurs revenus de leurs terres et se consacrent, à des degrés divers, à l'exploitation de leurs domaines. Seul parmi eux, Nicholas Assheton correspond à l'idée qu'on a généralement du « sporting squire », bon vivant, gros mangeur, gros buveur, et parfois aussi troussé de jupons, personnage rendu familier par les romans du XVIII^e et du XIX^e siècle [123]. Il est le type même du petit seigneur qui va rarement à Londres, ne se préoccupe guère de ce qui advient hors du comté, et passe le plus clair de son temps à la chasse ou à table, mais il faut le remarquer, ce type est moins fréquent au XVII^e siècle, où une grande proportion de gentilshommes campagnards, semble-t-il, s'intéressent à la religion, aux livres et à la politique [124]. Assheton n'est pas de ceux-là, une de ses notations résume en quelques mots son emploi du temps quotidien : « eat, drunk wine, and was merrie, and to the field again [125]. » Il est

115. Honnywell D., *The Western Times*, Exeter, November 11, 1832 : « 1602, September 15... ».

116. Le meilleur exemple est peut-être celui de Lionel Cranfield, simple apprenti devenu lord Treasurer et Earl of Middlesex.

117. A. A. Cooper D., p. xxxiv : « 1646, March 23rd ». Il y envoie même deux jeunes gens âgés de 15 ans qui, au bout de 7 ans de service, recevront chacun cinq livres.

118. Cf. *supra*, p. 50, n. 45.

119. L. Stone consacre un chapitre de son livre *The Crisis of the Aristocracy*, Oxford, 1965, aux initiatives prises par l'aristocratie dans le domaine du commerce et des affaires.

120. Whiteway D. : « 1623, December, the 15th... A share is 5 li. a yeare to be paid yearly for 5 years, and then shall be made a distribution of the profits. I have subscribed to be one share ».

121. Josselin D., p. 18 : « 1644, Sept. 14... I heard o' shippe was returned safe from Sunderland ».

122. Hoby D., p. 201 : « Januarie 1603, the 25 day... ».

123. Squire Western dans *Tom Jones* de Fielding en est la meilleure illustration.

124. Cf. Wallace NOTESTEIN, *English Folk*, p. 311.

125. Assheton D., p. 74 : « 1618, Jan. 3 ».

rarement chez lui et, bien qu'il ne possède pas une grosse fortune [126], ne paraît pas avoir d'occupation fixe. En l'espace de deux ans, il ne fait que deux allusions aux travaux des champs [127].

La chasse est sa préoccupation essentielle et les landes et les forêts inhospitalières qui avoisinent sa maison se prêtent admirablement à ce sport. Levé de bon matin — il n'a rien d'un oisif — il enfourche son cheval et souvent, suivi de joyeux compagnons, il se livre aux joies de la chasse à courre. Sans cérémonie aucune, il poursuit renard, lièvre ou cerf. Il ne dispose point, en règle générale, des services d'un rabatteur, sauf lorsqu'il est convié à une grande chasse, mais attend d'être averti qu'un cerf a été aperçu sur les collines de Bowland ou de Totteridge [128]. Après la mise à mort et le découpage, il lui arrive de consommer le jour même l'échine et le foie de la bête [129]. Parfois, il braconne et bénéficie de la complicité d'un garde-chasse qui se laisse acheter pour cinq shillings et reçoit en outre la peau et l'épaule de l'animal abattu [130]. Ses efforts ne sont pas toujours couronnés de succès, il rentre, à plusieurs reprises, bredouille, et se console de sa déconvenue à l'auberge du village. Il consomme avec excès : il reconnaît avoir, par temps de pluie, passé la journée entière à boire et même dépensé onze shillings; il ajoute d'ailleurs : « nous avons vraiment trop fait les fous », mais ses regrets sont éphémères [131].

Il tue également canards sauvages, merles d'eau, téttras d'Écosse, grives et coqs de bruyère. Avec d'autres gentilshommes, il s'entraîne à tirer au grand arc et à l'arquebuse, et manie le fusil avec dextérité [132]. Il pêche dans la Ribble et la Hodder, et à l'aide de grands filets attrape de nombreux poissons et même des saumons, fort abondants à l'époque [133]. Les combats de coqs, les courses de chevaux, les courses à pied avec les villageois, sur le terrain communal, les jeux de palets ou de boules et le trïc-trac comptent parmi ses passe-temps favoris, qui sont ceux de toute la noblesse rurale [134]. Richard Sackville est, lui aussi, grand amateur de chasse, mais il ne chasse que sur les terres et dans les parcs de ses amis ou voisins [135]. Ses divertissements sont plus raffinés, jamais il ne va s'enivrer à l'auberge, et il ne se mêle guère aux habitants du village.

La chasse est, à l'époque, l'objet de nombreuses controverses. Lady Hoby, puritaine plus convaincue que ne l'est Assheton, profite d'un séjour à Londres, pour s'entretenir longuement avec un ami, de la légitimité d'un tel sport [136]. Sir Thomas Mainwaring n'a pas de semblables scrupules, et il goûte tout particulièrement la chasse au faucon, à laquelle il consacre des journées entières. A l'usage des armes à feu, il préfère l'emploi du faucon dont il se sert pour prendre surtout du gibier d'eau, dans les bois, au bord de petits ruisseaux, et se déplace généralement à pied [137]. Il lui arrive, comme à Nicholas Assheton, de perdre son oiseau, mais il se trouve, toujours quelqu'un pour le lui rapporter, et dans l'intervalle, l'un de ses parents lui prête le sien [138].

126. *Ibid.*, p. 51 : « 1617, Aug. 21 ».

127. *Ibid.*, p. 52-53 : « 1617, Aug. 22... 27 ».

128. *Ibid.*, p. 63 : « 1617, Sept. 28 (Sunday) ». Le diariste, bien que puritain, n'hésite pas à aller chasser le dimanche.

129. *Ibid.*, p. 55 : « 1617, Sept. 1... ».

130. *Ibid.*, p. 67 : « 1617, Nov. 15 ».

131. *Ibid.*, p. 20-21 : « 1617, July 3d... ».

132. *Ibid.*, p. 66-69 : « 1617, Nov. 4-Dec. 23 ».

133. *Ibid.*, p. 24 : « 1617, July 10 ».

134. *Ibid.*, p. 27 : « 1617, July 18 ».

135. Lady Clifford reste seule à Knole, tandis que son mari s'en va chasser (p. 77-78).

136. *Hoby D.*, p. 153 : « 1600, the 15 day... ».

137. *Mainwaring D.* : « 1650, Nov. 12 ».

138. *Ibid.* : « 1650, Nov. 8 ».

Ainsi ces gentilshommes campagnards vivent essentiellement au grand air, mais seul Assheton, le hobereau du Lancashire, ne songe qu'à son plaisir, imitant en cela les membres de l'aristocratie. Les autres membres de la *gentry* se préoccupent avec sérieux de la mise en valeur de leurs domaines, dont certains viennent d'être regroupés. « L'infusion de sang nouveau parmi les propriétaires du sol » introduit « un esprit plus entreprenant... dans l'agriculture [139]. » Ceux-ci s'efforcent d'utiliser la terre de façon plus rationnelle, d'adopter de meilleures méthodes, et déjà, dans l'est du pays, on songe à drainer les marais de la grande plaine des Fens qui couvrent une surface d'environ 700 000 acres [140]. De nombreux traités d'agriculture publiés à l'époque recommandent de nouvelles méthodes d'exploitation et de nouveaux engrais [141].

Sir Henry Slingsby consacre une page entière de son journal à une technique toute récente de fertilisation du sol, technique qu'il se propose de mettre à l'épreuve sur une terre qui, jusque-là, n'avait pas été labourée. Plutôt que le fumier, la chaux ou le maërl, on préfère maintenant utiliser, en guise d'engrais, les cendres obtenues en brûlant les mauvaises herbes. La méthode adoptée est la suivante : l'herbe est d'abord coupée avec une herse, comportant en son milieu une sorte de coutre, et que traînent deux bœufs, puis on gratte la surface du champ avec une charrue à large soc, pour achever de déraciner l'herbe qui est mise en tas et brûlée. Avant le véritable labour, cet engrais est répandu également et l'on procède aux semailles. Certains jugent une telle méthode nuisible à la longue, mais le diariste, pour sa part, constate que l'on obtient ainsi de meilleures récoltes [142]. Dans son *Arte of Setting of Corne*, sir Hugh Platt, homme à l'esprit inventif, recommandait en 1600 l'usage du plantoir, qu'il jugeait supérieur aux semailles à la volée [143]. L'année suivante, une femme énergique, qui, en l'absence de son mari, n'hésite pas à prendre la direction de leur domaine de Hackness, lady Hoby, note qu'elle a passé la journée aux champs à semer du blé au plantoir [144]. Peut-être n'est-ce là qu'un cas isolé, mais nous pouvons supposer qu'un petit nombre d'exploitants au moins, soucieux d'améliorer le rendement de leurs terres, adoptent, eux aussi, cette méthode [145].

Sans doute sommes-nous surpris par l'esprit novateur et indépendant que manifeste lady Hoby, en ce début du XVII^e siècle, mais sa mère a déjà donné l'exemple et ne renoncera à diriger ses fermes que lorsque ses forces l'abandonneront [146]. Fidèle aux traditions familiales et puritaines, lady Hoby déploie une activité inlassable. Par tous les temps, elle circule à pied ou à cheval, et surveille les ouvriers, tantôt seule, tantôt accompagnée de son mari [147]. Elle se mêle à leurs travaux, encourage les hommes occupés à déraciner les genêts, se joint aux moissonneurs et aux faneurs, et sème, des jours durant, le blé ou le seigle [148]. Elle s'entretient avec le meunier, est là pour recevoir le grain, et périodiquement fait l'inventaire des stocks [149]. La culture du chanvre et des plantes tinctoriales telles que le pastel et la garance, recommandée à

139. Cf. Lord ERNLE, *Histoire rurale de l'Angleterre*, trad. de l'anglais par Claude Journot, 4^e éd., Paris, 1952; p. 121.

140. *Ibid.*, p. 132.

141. Outre les ouvrages de Gervase Markham, citons entre autres le *Discourse* de Richard Weston, plagié par Samuel Hartlib dans *Legacie* (1651) et la *Large Retter* de Robert Child publiée par Hartlib en 1651.

142. *Slingsby D.*, p. 27 : « 1638/39, January 29th... ».

143. Cf. Lord ERNLE, *op. cit.*, p. 117.

144. *Hoby D.*, p. 188 : « October 1601, the 1. day... ».

145. Cf. G. E. and K. R. FUSSELL, *op. cit.*, p. 46.

146. *Hoby D.*, p. 213 : « 1604, August 1... ».

147. *Ibid.*, p. 118 : « 1600 May, the 2 day the 6... ».

148. *Ibid.*, p. 187 : « 1601 September, the 25 day... ».

149. *Ibid.*, p. 135 : « August 1600. The first day... ».

l'époque par les auteurs de traités d'agronomie, est également pratiquée à Hackness; l'arrachage du chanvre incombe aux servantes, tandis que la diariste consacre de nombreuses heures à la teinture des tissus [150]. Excellente intendante, elle reçoit les loyers, en l'absence du maître de maison, et se charge même de payer les salaires de tout le personnel [151]. Il est intéressant de voir que, dans son journal, lady Hoby opère une nette distinction entre ses terres et celles de Mr. Hoby, entre ses ouvriers et ceux de son mari, montrant par là qu'il n'est nullement question pour elle, du moins de son vivant, de renoncer à son héritage, au profit de ce dernier [152]. Ceci ne nuit en rien à la parfaite entente des époux, ils font véritablement figure de partenaires ou d'associés, et souvent, le soir venu, ils discutent longuement d'agriculture et de problèmes domestiques avant de s'endormir [153].

Sir Thomas Mainwaring, persuadé que rien ne vaut l'œil du maître, dirige lui aussi l'exploitation de ses domaines. Il adopte la méthode de l'assolement, défriche un terrain envahi par les herbes, veille au stockage du fumier et participe aux semailles. Il semble pratiquer la culture sur une grande échelle, mais nous surprend lorsqu'il déclare utiliser parfois huit attelages dans un seul champ; comme ses contemporains, il ne s'intéresse pas à l'amélioration des machines agricoles [154]. Sir Humphrey Mildmay, l'un des plus riches parmi les diaristes, possède, outre Danbury Park, de nombreuses terres en Essex; il a hérité de son grand-père Bicknacre, ancien prieuré au sud de Danbury, Cannon Barnes, dans la paroisse de East Haningfield, qu'il vendra en 1635, et Fingreth Hall [155]. Il est aussi propriétaire d'un grand domaine dans le Somerset, Queen Camel, où il se rend rarement d'ailleurs, et dont il a confié la gestion à William Perry [156]. Souvent absent, il ne peut lui-même administrer Danbury et s'en remet à un intendant avec lequel il demeure, nous l'avons vu, en contact épistolaire constant, pendant ses séjours à Londres. S'il aime se lever tard et s'amuser quand il est à la campagne, il ne néglige pas pour autant ses responsabilités [157]. A l'époque de la fenaison et de la moisson, il scrute chaque matin le ciel avec inquiétude, puis se mêle aux ouvriers et se préoccupe particulièrement de la rentrée des foins [158]. Le blé, l'orge, l'avoine, le seigle sont cultivés par tous les propriétaires terriens, mais le trèfle, le sainfoin et la luzerne ne sont nulle part mentionnés : les avantages qu'auraient pu offrir ces plantes, à une époque où le foin coûte particulièrement cher, semblent ignorés, et il n'est pas encore question de « rendre au sol les propriétés spéciales dont il est appauvri par telle culture [159] ».

Lorsque sir Humphrey est à Londres avec les siens, des messagers arrivent fréquemment de Danbury, porteurs de nouvelles et aussi de vivres expédiés par l'intendant, le plus souvent des pommes, un fromage, des quartiers de viande et des volailles [160], mais le manoir est loin de subvenir à tous les besoins de cette importante maisonnée. Le livre de comptes du diariste révèle l'achat de nombreuses denrées telles qu'avoine, malt,

150. *Ibid.*, p. 118 : « 1600 May, the 1 day, the 5... ».

151. *Ibid.*, p. 188 : « 1601 October, the Lordes even 17... ».

152. Elle écrit, par exemple, le 3 juin 1600 : « I went among Mr Hobes workmen », p. 123.

153. *Hoby D.*, p. 119 : « 1600, May the 2 day 13... ».

154. *Mainwaring D.* : « 1651, October 1... ».

155. Cf. Ph. L. RUPPEL, *op. cit.*, p. 88-89.

156. La mort de ce dernier, en 1640, le plongera dans la consternation et l'obligerà à se rendre, de temps à autre, dans le Somerset, ce qu'il avait évité jusque-là.

157. Lorsqu'il est à Danbury, le diariste écrit presque chaque jour, sauf en été peut-être, « rose late » ou « late in bed », mais il fait de longues marches à travers champs et observe.

158. Il consigne quotidiennement le temps qu'il fait; une de ses remarques favorites est « calme & good for worke ».

159. Cf. Lord ERNLE, *op. cit.*, p. 127.

160. *Mildmay D.* : « 1633, November 26... ».

pois, haricots ou beurre [161]. Le cas n'est pas rare : sir Henry Slingsby note que la récolte de blé ne lui suffit pas et qu'il a dû s'en procurer à l'extérieur [162]. Les activités du manoir s'étendent sur toute l'année. La cueillette du houblon a lieu en septembre, le tannage se fait en hiver mais débute parfois à l'automne, tandis qu'en toute saison on brasse la bière. Même s'il ne surveille que de loin ces divers travaux, le maître de maison est, comme il le dit lui-même à plusieurs reprises, « pleinement occupé », « fully occupied » : il lui faut en effet vérifier les comptes de l'intendant, embaucher ou au contraire renvoyer les ouvriers, discuter avec les fermiers, apaiser les querelles.

La plantation des arbres, dans un but décoratif mais aussi utilitaire, prend de plus en plus d'extension. Lady Hoby plante elle-même les arbres que lui a offerts un voisin [163]. Sir Humphrey Mildmay suit de très près l'abattage et la rentrée du bois qui est essentiel pour le chauffage, la construction, la clôture des terres et des parcs à cerfs en particulier. Des amis lui prêtent en pareil cas des charrettes qui serviront au transport des pieux [164]. Geoffrey Starkey marque les arbres qu'il enverra à sa scierie de Reading et qui seront utilisés pour la fabrication d'armatures et de châssis de mine ; c'est là une de ses activités annexes, et la source pour lui de substantiels revenus [165]. Des amis lui proposent de devenir leur associé et de construire un moulin pour l'extraction des fibres de la tige du chanvre, mais il ne semble pas donner suite à ce projet [166].

L'horticulture, souvent négligée sous le règne d'Elizabeth, fait des progrès considérables, chaque diariste consacre de nombreuses heures à son jardin et surveille de près verger et potager [167]. Même Nicholas Assheton, qui délaisse quelque peu ses terres, soigne son verger, plante des pommiers, greffe des arbres fruitiers [168]. A Knole, lady Clifford cueille des cerises qui sont l'orgueil du Kent, et prépare des confitures de coings [169], tandis que lady Hoby soigne les roses, particulièrement abondantes à Hackness, qui lui serviront à distiller de l'essence de rose, ou bien encore met en conserve des prunes : et comme par le passé, la châtelaine réserve un coin du jardin aux herbes dont elle utilisera les vertus médicinales [170]. La culture des fleurs et des fruits progresse plus rapidement que celle des légumes.

Les références aux animaux dont la charge est laissée aux fermiers demeurent peu fréquentes. Seuls les achats et les ventes sont, à l'occasion, mentionnés par les propriétaires terriens dans leurs journaux. Sir William Dugdale, en 1656, paie deux porcs 1 livre 4 shillings, un bélier 15 shillings et reçoit du boucher 10 livres 10 shillings, pour trois grosses vaches bréhaïnes [171]. Sir Humphrey Mildmay se rend parfois à Bicknacre pour inspecter le bétail. Chiens, chevaux et daims suscitent infiniment plus d'intérêt. En 1642, sir Humphrey fait venir à plusieurs reprises des cerfs pour regarnir son parc, et s'inquiète de voir que, pendant le voyage, une biche blessée est morte [172]. Nicholas Assheton signale que l'un des cerfs de son beau-père est mort, mais qu'il en reste vingt-quatre [173]. Les chevaux sont l'objet de soins particuliers. Ils sont traités

161. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 112-113.

162. *Slingsby D.*, p. 27 : « 1638/9 February... ».

163. *Hoby D.*, p. 190 : « 1601 October, the 30 day... ».

164. *Mildmay D.* : « 1639, Junii 19... ».

165. *Starkey D.* : « 1653, July y^e 8... ».

166. *Ibid.* : « 1651, June ye 25th... ».

167. *Hoby D.*, p. 206 et 208.

168. *Assheton D.*, p. 80 : « 1618, Feb. 14... ».

169. *Clifford D.*, p. 72 : « 1617, June the 21st... ».

170. Lady Hoby note, le 27 avril 1601 (p. 169) : « I went into to the Garden and gave some hearbes unto a good wife of Erley... ».

171. « The Diary of William Dugdale for 1656 », *The Athenaeum*, Nov. 3, 1888 : « July 30... ».

172. *Mildmay D.* : « 1641/2, Martii 16... ».

173. *Assheton D.*, p. 87 : « 1618, March 27... ».

avec affection; à Danbury ils ont des noms d'humains et s'appellent « Banks », « Baker », « Garrington », « Hodgkyns », pour ne citer que ceux-là [174]. Sont-ils malades, l'apothicaire les saigne et leur administre des remèdes [175]; morts, on les pleure, et la date de leur décès figure même dans certains journaux [176]. L'acquisition d'une nouvelle monture ou d'une bête de trait est prétexte à de nombreuses visites à la foire. Clopton se rend à Coling à la foire aux poulains, Dugdale va à la foire de Harlorow ou à celle de Tamworth dans le Staffordshire [177]; certains, redoutant sans doute le maquignonage, préfèrent s'adresser directement à leurs voisins [178]. Seul compte pour eux l'usage qu'ils veulent faire de leurs bêtes, et, pas plus que pour le bétail, on ne discerne de tentative pour distinguer les différentes espèces. Le 6 août 1621, Yonge mentionne le passage à Exter de six chevaux et juments que Buckingham a fait venir de Barbarie, mais cette expérience restera sans lendemain [179]. Certaines déficiences de l'agriculture anglaise demeurent criantes, mais, bien qu'avec lenteur, les améliorations se diffusent et leurs effets sont partout sensibles.

Le propriétaire terrien règne sur un personnel dont l'importance varie selon ses moyens et son rang. Le train de vie des Sackville, à Knole, ne saurait se comparer à celui des petits seigneurs. Entre 1613 et 1624, quelque cent personnes, parmi lesquelles figurent barbier, brasseur, boucher, pâtissier, armurier seront employées au château; la liste qui se trouve en tête du journal de lady Clifford est pour le moins imposante, aussi n'est-il pas surprenant qu'en 1619, Richard Sackville, en proie sans doute à des difficultés financières, ait tenté de réduire son personnel [180]. Sir Henry Slingsby emploie seize serviteurs et huit servantes, et dépense, nous dit-il, 500 livres, pour l'entretien de la maisonnée [181], mais il semble que peu de membres de la *gentry* aient une aussi nombreuses domesticité.

Quatorze personnes seulement sont au service de lady Hoby, dix hommes et quatre femmes qui la secondent dans ses travaux [182]. Sir Thomas Dawes, sir Thomas Mainwaring, sir Humphrey Mildmay ne nous donnent pas d'informations précises à ce sujet, mais sir Humphrey mentionne fréquemment les intendants de Danbury et Queen Camel, John Rowland et Wil Perry, qui sont pour lui d'indispensables collaborateurs, ainsi que son homme de confiance William Hothersall, tour à tour messenger, commissionnaire et trésorier. Aucune différence de classe ne joue en leur défaveur. Tous trois sont tenus en haute estime par leur maître qui les invite à sa table et sort souvent en leur compagnie [183]. Will Perry est toujours le bienvenu à Londres et ses comptes sont régulièrement approuvés, même s'il s'y glisse quelque erreur [184]. Sir Humphrey veille sur tous ceux qui dépendent de lui, il soigne Rowland quand il est malade, lui prête de l'argent ou bien encore conseille à Hothersall la lecture des *Chroniques* de Holinshed; le

174. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 114.

175. Ceci est vrai, à tous les échelons de la société; cf. *Eyre D.*, p. 78 : « 1647, Dec. 2... ».

176. Après la mort du cheval de Nompée à Londres, sir Humphrey Mildmay écrit dans son journal. « Crossyer horse died at Charterhouse, London ».

177. Dugdale signale, le 9 octobre 1656 : « Bought two sucking Colts at Harlorow fare cost 21. 12 s. ». (Cf. *The Athenaeum*, Nov. 3, 1888).

178. Ils leur achètent des bêtes mais pratiquent aussi le troc. Adam Winthrop échange un porc contre une truie : « 1605, the xvijth of octobre... », (p. 91).

179. *Yonge D.*, p. 42 : « August 1621 ».

180. *Clifford D.*, p. 107.

181. *Slingsby D.*, p. 26 : « February 1638/9... ».

182. *Hoby D.*, p. 40.

183. Rowland invite son maître qui note : « 1649, Junii 30... I dined & after wee al wente to Rowlandes to a banquet & home to sup... ».

184. *Mildmay D.* : « 1634, Junii 8... ».

décès de ce dernier sera ressenti par toute la famille [185]. Sir Henry Slingsby fait l'éloge de Thomas Richardson, le vieux domestique qui lui sert de régisseur et même d'agent électoral, après avoir fidèlement servi son père. Homme infatigable et d'une grande intégrité, il perçoit les loyers, établit les comptes qu'il soumet à son maître une fois par an, et s'il s'est trompé dans ses calculs, rembourse la différence [186]. Même l'aristocratique lady Clifford se distrait en jouant au tric-trac avec son intendant Edward Legge [187]. Jamais, à aucun moment, dans ces rapports n'intervient la notion de classe.

Les autres membres du personnel, quels que soient leurs mérites ou leur rang, bénéficient en général de la sollicitude de leurs maîtres, qui se sentent directement responsables d'eux. Lorsqu'un de ses serviteurs est atteint de variole, John Greene prend à sa charge les frais occasionnés par cette maladie [188]. Sir Humphrey Mildmay, loin de renvoyer Tegg, le valet de pied irlandais ivrogne et volage, l'aide à élever son bâtard [189], tandis que Simonds d'Ewes interrompt ses vacances pour accourir au chevet d'un vieux domestique de son grand-père, qui se meurt. Il l'assiste dans ses derniers moments et devient son exécuteur testamentaire, après lui avoir assuré des funérailles « dignes de son rang [190] ».

Des relations, le plus souvent empreintes de cordialité, existent aussi entre les gentilshommes campagnards et ceux qui exploitent leurs terres. Si les membres de la haute aristocratie ne fraient guère avec les métayers, les représentants de la *gentry* se mêlent aisément aux petits fermiers qui vivent sur leurs domaines. Ils les retrouvent à la taverne ou à la chasse, acceptent leurs invitations ou les reçoivent à leur table. Sir Thomas Mainwaring convie à déjeuner voisins et métayers qui, en toutes circonstances, s'associent aux joies et aux peines de sa famille [191]. Ce sentiment de solidarité que l'on trouve à tous les niveaux de la société est peut-être une des caractéristiques marquantes de la vie rurale en Angleterre, pendant la première moitié du XVIII^e siècle. Lady Clifford prend en main les intérêts du fils d'un de ses fermiers du Westmorland, et intercède en sa faveur, auprès de lord Carew, pour que le jeune homme obtienne un poste de canonnier à Carlisle [192]. Alors qu'il est en résidence surveillée à Londres, et séparé des siens, sir Thomas Dawes se préoccupe de ses quarante métayers. Il songe également aux ouvriers agricoles de Roehampton dont il fera réparer les maisons [193], habitations fort modestes, humbles *cottages* au toit de chaume pour la plupart, comme ceux que mentionne Timothy Whittingham dans son journal [194].

Ces journaliers appartiennent à une catégorie de travailleurs ruraux sur lesquels nous ne savons pratiquement rien, faute de témoignages satisfaisants; même les registres des marguilliers sont muets sur ce point [195]. Un fait paraît certain, l'exiguïté de leurs logis, l'insuffisance des salaires qui leur sont versés et qui n'augmentent guère en l'espace d'un

185. Sir Humphrey consacre plusieurs lignes de son journal à la mort de Hothersall et note dans la marge, le 12 mars 1646/7 : « Will Hothersall buried in Peace ».

186. *Slingsby D.*, p. 51 : « 1640 May... ».

187. *Clifford D.*, p. 112 : « December 1619, the 31st... ».

188. *Greene D.*, MS. : « 1645, December the 12th... I removed him into y^e alley pd 5 s. a weeke for his chamber & lookinge too ».

189. En juillet 1640, sir Humphrey Mildmay note qu'il a versé £ 1. 10 s. à cet effet.

190. *D'Ewes D.*, p. 175 : « 1623/4, Januarie 11... ».

191. Le 3 avril 1649, lors du baptême de sa fille il signale la présence de « the families of Woodhay, Derfold & Stoake most of our friends in Namphtwich & of the tenants in the neighbourhood », qu'il retrouve pour l'enterrement de son fils Tom, le 24 juillet suivant.

192. *Clifford D.*, p. 101 : « May 1619, the 15th... ».

193. *Dawes D.*, p. 8-9 : « Oct. 1644, 7 ... 21 ».

194. *Whittingham D.*, p. 205 : « 1654, 4 Dec. I am to build Rob : Browne a house in the Wareland feild with 2 paire of siles (beams)... ».

195. Cf. W. NOTESTEIN, *The English People on the Eve of Colonization*, p. 85.

demi-siècle. Whittingham donne, en 1654, 5 pences par jour (1 groat) à l'ouvrier qu'il a embauché pour deux semaines [196]; Adam Winthrop, il est vrai, semble plus généreux, puisqu'il paie 4 shillings à Robert Surrey, qui l'a aidé pendant quatre jours, mais c'est là pour lui un maximum [197]. Un tel arrangement est économique pour les gros exploitants, qui limitent ainsi le nombre des domestiques engagés à l'année, et utilisent cette main-d'œuvre bon marché en fonction de leurs besoins, mais il est nettement défavorable aux ouvriers agricoles qui risquent de rester plusieurs mois sans travail, notamment en hiver [198].

Le sort des fermiers dont nous parlent les journaux, est infiniment plus enviable. Francs-tenanciers, locataires à bail ou à gré, ceux-ci jouissent, en apparence, d'une relative sécurité. Peu d'incidents les opposent aux concédants auprès desquels ils s'acquittent d'une redevance annuelle fixe, en espèces et parfois en nature [199], et s'il survient quelque querelle, les propriétaires terriens observent le plus souvent, à ce propos, un silence prudent. Sir Humphrey Mildmay fait une brève allusion à la détresse que cause à l'une des paysannes de Queen Camel le droit de meilleur cheptel (*heriot*) auquel elle est soumise, à la mort du chef de famille [200]. Une autre fois, il relate qu'il a dû pénétrer sur les terres de Sarah Damper, mais ce n'est là qu'une menace, puisque l'année suivante, il renouvellera son bail [201]. Geoffrey Starkey signale qu'il a quelques difficultés à faire rentrer ses loyers [202]; John Young souligne la négligence de certains tenanciers dont les lapins occasionnent de nombreux dégâts et dont les troupeaux saccagent les taillis [203]. Nous cherchons en vain d'autres détails.

La réalité est plus complexe et les avis sont partagés. Pour certains, le tableau est idyllique, pour d'autres, les métayers font trop fréquemment figure de victimes. Il semble que seuls les très petits tenanciers, disposant de revenus minimes, aient rencontré de graves difficultés financières et n'aient pu toujours régler le montant de leurs loyers [204]. Le révérend Josselin, ému par les malheurs d'un modeste fermier, lui prête trois livres, afin qu'il puisse payer son propriétaire [205].

Si nous en croyons le pasteur d'Earle's Colne, différends et disputes sont nombreux dans sa localité; ils se règlent parfois à l'amiable, auquel cas il sert de médiateur [206], ou bien sont portés devant les tribunaux. Une mesure particulièrement vexatoire est celle qui contraint le franc-tenancier à verser, en guise de droits de succession, l'équivalent d'un an ou même d'un an et demi de loyer; il se révolte parfois, et le procès

196. Whittingham D., p. 205 : « 1655 Ye 14 day of July... ».

197. Winthrop Papers, vol. I, p. 138 : « Anno 1600... ». Les salaires payés varient suivant les comtés et sont nettement inférieurs dans le nord. Même dans le sud, les différences sont frappantes. Si l'on compare les tarifs fixés en 1633 aux assises trimestrielles du Dorset à ceux en vigueur dans le Sussex, ces derniers leur sont supérieurs. Le révérend Giles Moore, qui exerce à Horstead Keynes, dans le Sussex, verse à un faucheur 16 pence par arpent alors que dans le Dorset, le règlement précise : « the labourer shall have... for mowing an acre of hay at taske worke 12 d. and not above » (p. 75).

198. Cf. W. NOTESLUN, *op. cit.*, p. 84.

199. Les redevances en nature subsisteront au moins jusqu'en 1650. Cf. M. Campbell, *The English Yeoman*, London, 1960, p. 142.

200. Mildmay D. : « 1645, Maij 6... ».

201. *Ibid.* : « 1648, Junii 6... ».

202. Starkey D. : « 1651, September y^r 29th... ».

203. Young D., p. 85 : « 1630, 22 April... ».

204. Sir Edward Coke le confirme dans *The Compleat Copyholder* (1609). Fitzherbert dans *Surveyinge*, (1539) est d'un avis contraire, tandis qu'Aaron Rathborne dans *The Surveyor*, (1616) se garde de trancher ce problème auquel M. Campbell dans son ouvrage consacre tout un chapitre, cf. *op. cit.*, p. 105-155.

205. Josselin D., MS. : « 1651, Nov. 19 ».

206. *Ibid.* : « 1655, April 30 ».

passé en Cour d'assises [207]. Un cas également fréquent est celui du métayer menacé d'éviction, « à l'expiration du terme d'années ou à la dernière génération [208] ». Mais, là encore, les témoignages nous font défaut, puisqu'à notre connaissance aucun petit métayer n'a tenu de journal.

Les seuls fermiers qui pratiquent l'écriture quotidienne sont tous francs-tenanciers, et pour cette raison bénéficient d'une situation privilégiée, puisqu'ils disposent de biens suffisants leur permettant de voter. Nous cherchons en vain dans leurs écrits des allusions au mouvement des *enclosures*, qui ne s'interrompt pas au XVII^e siècle et se propage, surtout dans les comtés de l'est et du centre du pays [209]. Un fait demeure certain, l'attachement farouche des fermiers à leurs terres; propriétaires ou locataires, ils gardent en lieu sûr, généralement dans un petit coffre, leurs titres de possession, afin de pouvoir, le cas échéant, fournir des preuves de leur bon droit [210]. Le journal de Robert Roberts, franc-tenancier du Devon, prend la plupart du temps l'allure d'un livre de comptes ou d'un cahier de doléances, soulignant la négligence de ses voisins dont les bêtes se promènent trop souvent sur ses terres. C'est là un sujet de plainte courant à l'époque; contre cet inconvénient Ralph Josselin, tout à la fois pasteur et exploitant, trouve un remède facile, mais qui n'est pas toujours applicable : il cède, l'espace de quelques mois, et pour la somme de six shillings huit pence, à un voisin encombrant, le pâturage qu'envahissent les bêtes de ce dernier [211].

Les transactions immobilières sont particulièrement nombreuses dans le Sud et l'Est de l'Angleterre, où la situation agraire subit, la première, l'influence d'une intense activité commerciale [212]. Le cas de Josselin offre, à cet égard, un exemple intéressant. Outre les terres qui dépendent de la cure d'Earle's Colne en Essex, où il exerce, et de l'école où il enseigne, il possède des biens dont le nombre ne cesse de s'accroître. Il achète fermes et parcelles, ou du moins s'en assure la jouissance pour une période suffisamment longue [213]. Les transactions sont parfois périlleuses, lui-même le reconnaît, lorsqu'il s'aperçoit, mais un peu tard, que le terrain qu'il vient d'acquérir est grevé d'hypothèques; fort heureusement l'affaire s'arrangera, grâce à la bonne volonté de tous [214]. Le pasteur d'Earle's Colne relate, peu après, la courte cérémonie qui, d'ordinaire, marque l'entrée en possession. Quelqu'un détache une motte de terre qu'il pique au bout d'un bâton, le vendeur reste seul sur son terrain, puis l'acheteur le rejoint et reçoit la motte de terre, devenant ainsi propriétaire à son tour, selon les termes de leur accord [215]. Cinq ans après avoir acheté les terres de Mallories, Josselin décide de les revendre, mais en homme d'affaires avisé, il songe aussitôt à faire fructifier l'argent

207. *Ibid.* : « 1646, Sept. 6 ».

208. Cf. Lord ERNLE, *op. cit.*, p. 86. Le révérend Josselin signale le cas, à plusieurs reprises, notamment le 21 octobre 1646 (MS.).

209. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 85-96 et W. NOTESTEIN, *op. cit.*, p. 73. En 1549, « W. S. Gentleman » auteur de *The Compendious or briefe Examination of certayne ordinary complaints of divers of our countrymen in these our days* signale le Kent, l'Essex et le Devon comme les comtés les plus riches et les plus enclos. En 1656, Joseph Lee déclare dans *Vindication of a Regulated Enclosure* que l'Essex, le Hereford, le Devon, le Shropshire et le Worcester étaient totalement enclos.

210. Le révérend Josselin, comme Adam Eyre, possède un coffre dans lequel il range titres et papiers.

211. *Josselin D.*, MS. : « 1650, Sept. 17 ».

212. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 174.

213. Josselin devient, en 1649, tenancier pour cinquante ans d'une parcelle de terre appartenant à John Beereman (MS. : July 26).

214. L'affaire sera réglée devant une cour manoriale, et soulagé, le pasteur conclut, le 23 juillet 1646 : « all used mee kindly. (MS.).

215. *Ibid.*, MS. : « 1646/7, Jan. 18 ».

que lui rapportera la vente [216]. Il sait d'ailleurs gérer avec compétence ses propriétés, puisqu'en 1656, ses biens, nous dit-il, représentent une valeur de 670 livres [217].

Détail intéressant, si francs-tenanciers et métayers payent au seigneur du manoir des redevances dont le montant est lié à la forme de leur tenure, bon nombre d'entre eux, parmi les plus aisés, louent à bail certaines des terres qui leur appartiennent ou sur lesquelles ils ont droit de jouissance. C'est là pour eux une source de revenus non négligeable. Sa ferme d'Ardleigh qu'il donne en location à un certain Hedge, rapporte à Josselin 19 livres par an, tandis qu'un des terrains dépendant de l'école est occupé par la veuve Querrall contre un loyer de 22 livres [218]. L'accord conclu par le pasteur avec un paysan du village, Goodman Paine, mérite notre attention. S'il lui cède pour une durée de deux ans des terrains enclos qu'il possède à Colne, moyennant une somme modique, il lui impose en revanche certaines conditions : quatre-vingts brouettes de fumier devront être répandues sur le sol, le nouvel exploitant sèmera la première année de l'orge, la seconde de l'avoine, et accordera en outre au concédant le droit de pâturage, après la moisson [219]. Quant à William Honnywell, franc-tenancier du Devon (comme Robert Roberts), son journal nous apprend qu'en 1605, dix-neuf des parcelles qu'il possédait étaient louées pour une période de cinq ans et lui rapportaient 48 livres, 1 shilling et 6 pence, les loyers s'échelonnant entre 2 shillings et 9 livres [220].

Ces petits exploitants savent, à l'occasion, se montrer cléments envers leurs locataires. Josselin accepte sans difficulté que Hedge, son métayer, à court d'argent, lui cède un certain nombre de bêtes en guise de loyer, et il se félicite de n'avoir pas eu besoin de recourir à la loi; pourtant, quelques années auparavant, ayant appris qu'un certain Huggins avait fait faillite, il n'avait pas hésité à saisir ses récoltes [221]. Ce pasteur consacré qui, durant sa longue carrière, prêchera des centaines de sermons, et ne cessera de se préoccuper du salut de ses paroissiens, ne perd jamais de vue ses intérêts. Quand le foin devient rare et que les prix montent, il se hâte d'en vendre le plus possible au châtelain du village, il remarque toutefois avec regret qu'il hésite à en livrer davantage, de crainte d'en manquer lui-même [222]. Chez lui, le temporel et le spirituel se côtoient, comme l'atteste cette notation d'un homme qui réussit à concilier deux carrières (et même trois, puisqu'il fera, un temps, fonction d'instituteur) : « 3 avril, la vache a vêlé; j'ai célébré la communion, quatorze personnes seulement étaient présentes [223] ». Si les allusions à son ministère n'étaient aussi nombreuses, nous pourrions facilement prendre son journal pour celui d'un termier entreprenant de l'Essex [224]. Fils de franc-tenancier, pourvu d'une solide culture, puisqu'il a pu poursuivre ses études à Cambridge [225], ses attaches restent résolument paysannes; il envisage même à une certaine époque de se consacrer uniquement à l'agriculture, obsédé qu'il est par les problèmes financiers [226], mais son découragement ne sera que passager. Sa position de pasteur, il est vrai, lui

216. Le 9 avril 1651, il écrit à propos de sa ferme de Mallories qu'il s'apprête à vendre : « The Lord... I hope will direct mee in laying out my money in an other place ». (MS.).

217. Tous les ans, Josselin fait l'inventaire de ses biens; le 28 mars 1656 il inscrit, comme les années précédentes, dans la marge « View of my Estate » et après avoir énuméré ses terres note leur valeur (p. 115).

218. *Ibid.*, MS. : « 1650 July... ».

219. *Ibid.*, MS. : « 1650, March 28... ».

220. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 82 et *Honywell D.*, *The Western Times*, Exeter, 5 Dec. 1832.

221. *Josselin D.*, p. 76 : « 1650, June 28 ».

222. *Josselin D.*, MS. : « 1651/2, March 8... ».

223. *Ibid.*, p. 161 : « 1670, April 3, Cow calved; administered the sacrament, only 14 present ».

224. L'agriculture joue un rôle important dans sa vie, comme le prouve cette remarque, en date du 26 janvier 1658/9 (p. 127) : « I am ful of business about my farm... ».

225. Cf. *supra*, p. 46.

226. *Josselin D.*, MS. : « 1658, Sept. 9... ».

vaut certains avantages indéniables, parmi lesquels figure le legs que lui destine l'une de ses paroissiennes, Mrs. Church [227].

Sa vie, à bien des égards, ressemble à celle que mènent ses voisins. Ses travaux s'échelonnent sur toute l'année. Il se lève toujours de bon matin; selon la saison, il surveille les labours, fait répandre le fumier, généralement du maërl, sème blé, avoine et orge, jardine, rentre son bois ou son blé, paie les ouvriers [228] et cuit lui-même, dans son four, les galettes qui seront distribuées aux hommes venus l'aider [229]. Il possède aussi un petit troupeau, et relate parfois les difficultés qu'il éprouve à ramener chez lui une bête achetée dans les environs et qui se montre quelque peu capricieuse. Ses cochons lui fournissent la viande dont il aura besoin en hiver, et chaque année, en décembre, il en tue un [230].

Les pasteurs de campagne pratiquent fréquemment l'élevage des porcs. A Horstead Keynes, dans le Sussex, le révérend Giles Moore en fait commerce, après les avoir abattus [231]; en revanche, il ne possède guère de terres. Il ne mentionne que quelques pâturages et s'adonne, sans grand succès et sur une petite échelle, à la culture du lin et du chanvre. Il nous fournit, à ce propos, des précisions intéressantes. Contrairement à certains auteurs de traités agricoles de la période, qui recommandent ces cultures et les jugent particulièrement avantageuses, le révérend Moore constate avec mélancolie, une fois ses comptes terminés, que la toile obtenue par ses propres moyens lui a coûté aussi cher que s'il l'avait achetée [232].

Le vieux proverbe qui dit : « Celui qui a moutons, porcs et abeilles, qu'il dorme ou qu'il veille, il peut réussir [233] » est, à bien des égards, encore vrai. Josselin possède un essaim [234], seuls les moutons lui manquent. En revanche, les trois francs-tenanciers du Devon et du comté d'York dont nous avons le journal, tirent une grande partie de leurs revenus de l'élevage des moutons. Chaque comté ou région a sa race favorite, les bêtes à laine courte s'accommodent mieux des landes du nord, tandis que celles à laine grosse et longue, se trouvent en particulier dans le comté de Lincoln, les Cotswolds et le Devon [235]. Bien que les problèmes de reproduction soient encore souvent étrangers aux fermiers, ceux-ci ne négligent pas pour autant la qualité des animaux qu'ils achètent au marché et surtout à la foire, où le choix est plus grand.

Adam Eyre relate comment, alors qu'il s'apprêtait à aller à la foire de Tideswell, pour y acheter des moutons, il apprit qu'un de ses cousins, Thomas Eyre, s'y rendait également avec une centaine de brebis. Il se porta aussitôt à sa rencontre et, ayant inspecté le troupeau, lui proposa sur le champ d'en acheter la totalité, à raison de sept shillings par bête. Son cousin refusa, espérant peut-être obtenir un meilleur prix à la foire, ou bien craignant de se voir reprocher cette opération, lors des prochaines assises trimestrielles. Les deux hommes firent route ensemble vers la foire, mais une fois sur place, Thomas n'ayant sans doute pas reçu d'offre supérieure à celle qui lui avait été faite, accepta le marché, et Adam, outre ses cent brebis, acheta à un autre marchand

227. *Ibid.*. MS. : « 1656, July 31 : Mrs Church sealed to me a lease of y^e land w^{ch} should bee mine after her decease at 18 £ p. annu... ».

228. *Ibid.*. MS. : « 1651, Nov. 26... ».

229. *Ibid.*. MS. : « 1646, June 27... ».

230. *Ibid.*. MS. : « 1650, June 27... ».

231. *Moore D.*, p. 73 : « 1657, April... ».

232. *Ibid.*, p. 76 : « 1658, 18th June... I bought... a bushell of hempe seede for... 6s. The summa totalis of the value of the cloth produced... was when made £ 3 7s. 5d. The expenses, besides the ground 5s., digging and sowing 2s., and gathering 1s., were quite as much as the value of the cloth, so that there is not gotten... one penny by the growing of hempe ».

233. Cité par lord ERNIE, *op. cit.*, p. 33.

234. *Josselin D.*, MS. : « 1646/7, Mar. 28... ».

235. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 198.

cinq béliers à onze shillings pièce, puis, moyennant un shilling six, toutes les bêtes furent conduites jusqu'à sa ferme [236].

Aussitôt arrivées, celles-ci sont marquées, c'est là une précaution indispensable pour qui veut identifier son bien, en cas de vol ou de perte. Personne n'est cependant à l'abri des malhonnêtes. En 1634, William Whiteway signale que, dans le Dorset, un homme est monté sur le pilori pour avoir trompé les habitants du comté et contrefait une marque de bétail, si bien que les fermiers, pris de peur, s'étaient mis à marquer leur troupeau la nuit et même le dimanche, et que le prix de la poix était monté à dix-huit pence la livre, tant la demande était grande [237]. Adam Eyre, pour sa part, marque ses cent une brebis d'un H, initiale de son domaine de Haslehead, et d'un signe à l'ocre rouge sur l'épaule, et leur fend l'oreille, tandis que ses cinq béliers ne reçoivent qu'une seule marque à l'ocre rouge. A ses moutons viennent s'ajouter ceux de ses voisins et de son beau-père, qu'il héberge pour l'hiver, Joseph Linley, qui lui en a confié vingt et un, paie seize pence pour chaque bélier châtré; quant aux brebis, Eyre recevra, selon la coutume, la moitié de leur portée. Toutes les bêtes qui ne lui appartiennent pas seront marquées d'un H à l'ocre rouge et d'un A à la poix [238].

Parmi les achats du fermier, poix et goudron figurent en bonne place [239]. Ce dernier produit lui permet de lutter contre la gale des moutons, une des maladies les plus redoutées avec la douve ou cachexie aqueuse. Pendant l'hiver particulièrement humide de 1634, presque tous les moutons du Somerset et du Dorset furent atteints de la douve [240]. Ces maladies occasionnent de telles pertes qu'il n'est pas étonnant de voir mentionner dans les journaux, livres de comptes ou de recettes de l'époque, bon nombre de remèdes contre ces fléaux. Timothy Whittingham propose même, en tête de son journal, un remède contre le tournis des moutons [241]. Il faut aussi compter avec les accidents. Les moutons doivent être constamment surveillés. Certains se perdent ou se cassent la patte. Chaque matin Eyre se rend sur la lande pour les compter [242]. En juin, le lavage puis la tonte des moutons compteront parmi les opérations les plus importantes de l'année [243]. La laine joue, en effet, un rôle majeur dans l'économie anglaise. Son prix, sujet à fluctuations, varie aussi suivant la qualité de la laine et la race de la bête. En 1600, William Honnywell qui possède alors cent soixante-six moutons, vend de la « belle laine » vingt pence et demi la livre, mais l'année suivante, la composition de son troupeau ayant changé, il ne reçoit d'un de ses acheteurs habituels, Edward Taylor de Christow, auquel il a cédé cent neuf toisons, que dix pence par livre de laine blanche et neuf pence par livre de laine noire, sans doute s'agit-il d'un produit de qualité ordinaire [244]. En 1622, selon Robert Roberts, la laine se paie couramment seize pence la livre dans le Devon, et permet aux propriétaires de troupeaux de réaliser de substantiels bénéfices [245]. En 1646, en Essex, la laine vaut seize pence et même

236. *Eyre D.*, p. 112 : « 1648, Oct. 17... ».

237. *Whiteway D.* : « September 1634, 27 Dicto. ».

238. *Eyre D.*, p. 113 : « 1648, Oct. 30 ».

239. *Ibid.*, p. 113 : « 1648, Oct. 25 ».

240. *Whiteway D.* : « March 1633/4, 9th Dicto ». L'humidité et les pluies prolongées provoquent les plus grandes inquiétudes, car elles sont censées engendrer la maladie.

241. *Whittingham D.*, p. 204 : « 1643. Rec. A quarter of white wine vinegar, one orens. In over sea fennell seed 2d. One handfull of rue, one handfull of red sage, one handfull of green sage. Take tym and beat them in a mortar and y^e straine them in a small linnen cloth into the vinegar, take fennell seed and beat in a mortar and cut the orens in 4 quarters and put ym all into the wine vinegar, boil them to a pint; let it stand two dayes... ».

242. *Eyre D.*, p. 114 : « 1648, November 3 ».

243. William Honnywell qui habite le Devon, tond ses moutons en mai : « 1602, May 10 ». (*The Western Times*, Exeter, Nov. 10, 1832).

244. *Ibid.* : « 1600, Jan. 3 ».

245. *Roberts D.* : « 1622, the first day of September... ».

plus, mais Josselin laisse entendre que ces prix élevés sont la conséquence directe du mauvais temps et du désarroi général [246].

Des femmes de fermiers on parle peu, pourtant elles secondent efficacement leurs maris. Thomas Tusser écrivait au siècle précédent : « To thrive, the yeomen must wive [247] », et les trop brèves allusions à leurs activités que nous trouvons dans les journaux, viennent confirmer ce dicton. Elles surveillent la maisonnée, préparent les repas, brassent la bière, s'occupent de la laiterie. Susan Eyre élève aussi des poulets, accompagne son mari aux champs, jardine; coutume curieuse, tous deux se rendent fort tard au jardin et il leur arrive de semer la nuit, peut-être parce qu'ils croient à l'influence bénéfique du clair de lune [248].

Elles se révèlent à l'occasion d'excellentes femmes d'affaires. Lorsque le révérend Josselin vend sa ferme de Mallories à Day de Halsted, c'est avec l'épouse de celui-ci qu'il négocie et conclut le marché [249]. La femme d'Adam Eyre manifeste, en toutes circonstances, son énergie et sa détermination. Après avoir été officier dans l'armée parlementaire, son mari éprouve quelques difficultés à se remettre aux travaux des champs. La vie routinière qu'il lui faut à nouveau mener ne l'intéresse guère, il envisage même de se rengager et pour l'heure, se préoccupe surtout de se faire payer, car le gouvernement ne lui a pas encore réglé sa solde. Le plus clair de son temps se passe en démarches diverses, aussi néglige-t-il son exploitation, dont l'entière responsabilité, du moins au début de son journal, incombe à sa femme. Cette dernière se rend au marché, vend chevaux, bœufs ou farine aux meilleurs prix [250], veille jalousement sur sa ferme et s'oppose farouchement au projet qu'a formé son mari de se défaire de Haslehead [251]. Fort heureusement, au moment où s'interrompt le journal, Adam Eyre, qui semble avoir accepté son sort, se consacre, nous l'avons vu, à l'élevage des moutons [252] et la paix règne à nouveau dans le ménage. Le cas de cette paroissienne du révérend Josselin qui, lassée de vivre à la campagne, maintenait de force son mari au lit, en lui liant les membres, pour l'obliger à vendre sa ferme, demeure assez exceptionnel [253]. Les femmes de *yeomen* qui nous apparaissent, fort brièvement d'ailleurs, dans les journaux, nous frappent par leur courage et leur ténacité.

Les *yeomen* sont également secondés dans leurs travaux par une main-d'œuvre dont l'importance varie suivant l'étendue de leurs terres. Si Robert Roberts, dont l'exploitation est de type purement familial, n'a recours qu'à son frère Thomas pour l'aider [254], Adam Eyre, au contraire, emploie couramment trois ou quatre ouvriers agricoles dont le salaire nous semble fort bas [255]. A ces travailleurs se mêle une main-d'œuvre féminine sur laquelle nous ignorons presque tout. Ces femmes d'origine humble se voient confier des besognes parfois ingrates. A Earle's Colne, Josselin emploie temporairement la veuve Brown et pendant plusieurs jours lui donne pour tâche de transporter des charretées de fumier [256].

246. *Josselin D.*, p. 37 : « 1646, Oct. 24... ».

247. Cité par W. NOTESTEIN dans *The English People on the Eve of Colonization*, p. 76.

248. *Eyre D.*, p. 106 : « 1648, April 3 ».

249. *Josselin D.*, p. 86 : « 1651, April 9th... ».

250. *Eyre D.*, p. 50 : « 1647, July 23. My wife sold 21 strokes of meale and gave me for it 3 £ 4s. 2d. ».

251. *Ibid.*, p. 111 : « 1648, Oct. 11 ».

252. Cf. *supra*, p. 164.

253. *Josselin D.*, MS. : « 1657/8, Jan. 21... ».

254. *Roberts D.* : « 1635. The 27 day of Desember payde to Thomas Roberts for plowing... of otes and corne 2s. 4d. ».

255. *Eyre D.*, p. 52 : « 1647, Aug. 6... ».

256. *Josselin D.*, MS. : « 1654, Nov. 4... ».

Les orphelins et enfants pauvres des deux sexes n'ont guère le temps de se complaire dans l'oisiveté. Le bureau de bienfaisance les place comme apprentis chez les fermiers les plus aisés du village; les garçons vont aux champs, les filles sont sous les ordres de la fermière. Le jeune Tom Humphrey fait fonction d'aide-jardinier chez les Josselin et le maître de maison prend grand soin de lui [257], mais le sort de ces enfants est loin d'être toujours enviable. A cet égard, l'exemple de la malheureuse Jane Goodyer, mise en apprentissage chez le père de Susan Eyre, est assez révélateur. A la suite de différends qui l'ont opposée à son maître, et peut-être aussi à cause des mauvais traitements qu'elle a subis, Adam Eyre se voit contraint de prendre la jeune fille en charge. Il note, sans grand émoi d'ailleurs, qu'il a offert quatre shillings à la femme du village qui consentirait à héberger Jane pendant un mois et « à la débarrasser de ses poux », et qu'il a trouvé sans peine une volontaire [258].

Lorsque à son tour, il l'accueille chez lui, l'affaire est loin d'être réglée, car l'apprentie se montre fort indocile. « L'infortunée créature », écrit-il, refuse « d'apprendre à s'acquiescer de son devoir envers Dieu », fait preuve de bêtise et d'indolence; il n'est pour lui d'autre recours que la manière forte et il la fouette à plusieurs reprises [259]. Jane, cependant, ne s'amende pas; en dépit des conseils prodigués, elle s'obstine à voler du pain chez les voisins, mais mange-t-elle toujours à sa faim ? Elle préfère dormir dans les champs et un beau jour s'enfuit. Sans doute savait-elle que, dans la lettre qu'elle avait portée chez James Genn, le garde champêtre, son nouveau maître informait ce dernier, qu'en raison de son inconduite, il ne pourrait désormais la garder [260]. Par la même occasion, Adam Eyre avertit le frère de Jane que sa sœur risque fort de finir à la maison de correction [261]. Les torts cependant sont partagés, puisque son ancien maître, le beau-père d'Adam Eyre, sera finalement cité en justice, accusé d'avoir maltraité son apprentie et condamné à verser à la municipalité une somme qui permettra de subvenir aux besoins de la jeune fille [262].

Le mode de vie des tenanciers et métayers est fonction de leur prospérité et aussi de leur situation géographique. Dans le Devon, William Honnywell habite une maison confortable où il reçoit ses nombreux amis, Robert Roberts, bien que fort modeste, répare et modernise sa petite ferme [263]. En Essex, Josselin fait construire un escalier qui conduit de la grande salle aux chambres à coucher et installe dans la pièce principale un écran pour protéger les siens du froid [264]. Dans le nord, les conditions semblent plus rudes; Adam Eyre n'allume un feu que lorsqu'il fait particulièrement froid et, le lendemain, reste chez lui pour profiter de la chaleur emmagasinée [265]. S'il possède, chose assez rare, bureau, bibliothèque et même une horloge dont il paraît très fier [266], il accepte de partager les lieux avec son métayer Edward Mitchell; cette cohabitation lui sera d'ailleurs funeste, puisque les deux hommes deviendront vite ennemis. Chez James Jackson, personnage pourtant fort en vue dans son village du Cumberland, le mobilier, dont son maigre journal nous livre l'inventaire, est réduit à sa plus simple expression et indique un niveau de vie assez bas. Il ne possède que « 2 pots

257. *Ibid.* : « 1653, Aug. 23 24... ». Cf. également W. NOTESTEIN, *op. cit.*, p. 74.

258. *Eyre D.*, p. 60 : « 1647, Aug. 31 ».

259. *Ibid.*, p. 67 : « 1647, October 9. This night I whipped Jane for her foolishnesse, as yesterday I had done for her sloathfullnesse ».

260. *Ibid.*, p. 68 et 71 : « 1647, Oct. 15... ».

261. *Ibid.*, p. 71 : « 1647, November 2 ». La maison de correction était, en général, le sort réservé aux apprentis qui s'étaient enfuis de chez leur maître.

262. *Ibid.*, p. 116 : « 1649, Jan. 12 ».

263. *Roberts D.* : « 1631, A note of the charges that I did bestow about my house ».

264. *Josselin D.*, MS. : « 1650, Oct. 9... ».

265. *Eyre D.*, p. 113 : « Oct. 27... ».

266. *Ibid.*, p. 110 : « 1648, Sept. 30 ».

en cuivre jaune, 2 casseroles en cuivre rouge, 5 plats d'étain, 5 bols munis de couvercles, 2 bacs, 1 paillasse, 1 couvre-pieds, 2 paires de draps, 3 moules à fromage, 1 table, 2 lits, 1 chaise », alors que, sur les inventaires de tenanciers habitant les comtés du centre et du sud, vaisselle et meubles figurent le plus souvent en abondance [267].

Il n'existe pas à proprement parler de *yeoman* typique. Ceux des francs-tenanciers et tenanciers qui ont tenu un journal, révèlent des tempéraments d'une grande diversité, des caractéristiques qui varient suivant les individus et aussi suivant les régions [268]. Nul contraste n'est aussi frappant que celui qui existe entre William Honnywell et Adam Eyre. Le premier coule des jours heureux, entouré d'amis qui lui sont chers. Il n'en oublie aucun dans son testament et, lorsqu'il rédige ses dernières volontés, il sait trouver un mot différent pour définir les liens d'amitié qui l'ont uni à chacun de ceux-ci. Il se propose de laisser quinze livres à Mrs. Staplehill qu'il appelle « my principal friend », trente livres à Mr. Estwich, « my delighted sure friend », vingt livres à Mr. Symon Clifford, « my singular great friend », à Mr. Dollen « my constant friend » et à Mr. Bagwell « my fast friend », cinq livres à Augustin Racle, « my trusty friend », et à Mr. Symons, « my ancient and loving friend ». S'estimant, à juste titre, comblé dans ce domaine, il lèguera même six livres à John Stokes, parce qu'il a « peu d'amis [269] ». Généreux, il n'hésite pas à dépenser largement pour bien recevoir ses invités [270]. Il sait concilier devoir et détente, et attache une grande importance à sa mise. Chaque visite à la ville est pour lui un prétexte à de nouveaux achats. A Exeter, il fait l'acquisition le même jour d'une paire de bottes et de deux paires de chaussures. Un mois plus tard, il se rend à Londres, et parmi ses emplettes figurent en bonne place chapeau, gilet, pourpoint de satin, métrages de taffetas, gants, bas, pantoufles, et à nouveau bottes et chaussures [271].

Sa coquetterie contraste avec la négligence que manifeste Adam Eyre. En trois ans, celui-ci avoue ne s'être fait couper les cheveux qu'une seule fois [272]. Par la suite, il prendra, il est vrai, l'habitude de se rendre tous les deux mois, dans ce but, chez le barbier ou chez un voisin. Il ne mentionne presque jamais ses vêtements, se contente d'une seule paire de chaussures, et ne songe à renouveler sa garde-robe que lorsqu'il doit aller à Londres pour affaires [273]. A un climat et un paysage rudes correspond un mode de vie rude d'où tout confort semble exclu. Signe incontestable d'inquiétude et d'insatisfaction, Eyre est toujours en mouvement, il a connu des heures agitées pendant la guerre civile et se réadapte difficilement. Ce sont là des problèmes d'ordre personnel, mais les autres *yeomen* du Yorkshire, en raison même de la configuration des lieux, sont eux aussi amenés à se déplacer sans cesse, dans un décor morne et gris, qui incite à la mélancolie. Il leur faut, en effet, parcourir de nombreux kilomètres pour se rendre d'une vallée à l'autre, et faire preuve d'une grande endurance [274].

267. Jackson D., p. 99 : « A Copie of my Inventory by Mr. Peter Senhouse Aug. 7th, 1651... ». Par contre, Mildred Campbell, qui a consulté de très nombreux inventaires de *yeomen*, en particulier dans les comtés de Suffolk, Northampton, Bedford et Lincoln, signale le niveau de vie relativement élevé dont ceux-ci témoignent (*op. cit.*, p. 238-239). William Honnywell, pour sa part, dressant l'inventaire de ses biens évalue son mobilier à cinquante livres. (*The Western Times*, Exeter, Nov. 10, 1832).

268. C'est là un des points que fait ressortir W. G. HOSKINS dans sa critique pénétrante du livre de M. Campbell plusieurs fois cité, et qui est publiée dans *The Economic History Review*, t. XIV, 1944-1945, p. 193-196. Signalons que si les francs-tenanciers sont couramment appelés *yeomen*, ce terme, au XVII^e siècle du moins, englobe également tenanciers et métayers.

269. Honnywell D. *The Western Times*, Nov. 17, 1832 : « 1602, June 14th... ».

270. *Ibid* : « 1602, July 8... ».

271. *Ibid* : « 1602, August 10... ».

272. Eyre D., p. 41 : « 1647, June 4... ».

273. *Ibid*., p. 22 : « 1647, March 20... to a taylor, one Portington, for making mee a coate and breeches 16s. ... ».

274. Cf. W. NOTESTEIN, *English Folk*, p. 249.

Là encore, nous pouvons regretter le nombre limité de journaux tenus par des *yeomen*, auxquels nous avons pu avoir accès. Ceux-ci ne concernent que deux ou trois régions d'Angleterre, et sans doute le témoignage que nous livre le révérend Josselin n'est-il pas toujours caractéristique de tous les tenanciers d'Est-Anglie. En outre, leurs auteurs, justement parce qu'ils pratiquent l'écriture quotidienne, prouvent par là qu'ils ont réussi dans la vie [275], et appartiennent à la fraction la plus éclairée d'une classe dont les membres, même s'ils ont fréquenté l'école, n'ont pas tous des préoccupations ou des conditions de vie identiques. Nous aurions tort de les croire représentatifs à l'échelle nationale, tant sont grandes les différences régionales. Tout au plus nous révèlent-ils certains traits communs aux *yeomen* de leur comté, car ce qui est vrai d'un comté ne l'est pas forcément d'un autre. Climat, relief, étendue des terres, forme des tenures, gamme des activités, coutumes, varient d'une région à l'autre. Notre tableau est loin d'être exhaustif, son seul avantage réside dans son authenticité, puisque les documents consultés nous permettent de saisir sur le vif certaines pratiques, techniques ou tendances.

Cependant, par-delà les contrastes de tous ordres, un trait semble commun à tous ces hommes, l'importance qu'ils attachent à l'argent et aussi l'âpreté au gain [276]. S'ils veulent connaître la réussite et s'enrichir, ils doivent avant tout se montrer bons hommes d'affaires. Ils se rendent régulièrement au marché qui se tient dans la ville la plus proche, achètent ou vendent bétail, cochons ou chevaux et offrent les produits de leur ferme. Ils surveillent les prix, débattent, marchandent et naturellement fréquentent les foires annuelles. S'ils sont entrepreneurs, ils stockeront leur grain et attendront que celui-ci devienne rare pour le céder aux meilleures conditions. Il n'est point pour eux de petit profit ou de petites économies, chaque penny a sa valeur, et leur plus grande crainte est de recevoir de la « mauvaise monnaie », pièces fausses, pièces rognées ou bien pièces de cuivre. Les faux monnayeurs sévissent; William Whiteway signale, en juin 1634, que « des gentilshommes des collèges de droit » ont été exécutés pour avoir fabriqué trente mille livres de fausse monnaie, en pièces de vingt shillings, simulant l'or [277]. Les pièces cisailées sont aussi très nombreuses, bien que ce délit entraîne pour leurs auteurs la peine capitale [278]. Quant aux pièces de cuivre, chacun les évite; les sous de cuivre ont littéralement envahi le marché, faux monnayeurs hollandais et rétamateurs anglais ayant largement accru leur circulation, si bien qu'une proclamation a dû stipuler qu'aucun employé ne pourrait recevoir son salaire sous cette forme [279].

Adam Eyre, pour sa part, soupèse toutes les pièces qui lui sont remises. Il ne manque pas de rapporter à son créancier quatre des cinquante livres qui lui ont été prêtées, parce qu'elles n'ont pas le poids réglementaire [280]. De curieuses opérations permettent aux détenteurs de pièces « légères » de les échanger contre de « bonnes » pièces, mais à

275. Tous nos auteurs vivent dans l'aisance; s'ils avaient connu l'échec, il est peu vraisemblable qu'ils eussent songé à laisser une trace de leurs expériences malheureuses. Selon le professeur Notestein (*op. cit.*, p. 76), certains *yeomen* étaient aussi artisans à leurs heures, pour accroître leurs revenus, et ceci, sans avoir fait d'apprentissage, ce qui leur occasionnait des démêlés avec la justice. Tel n'est point le cas de ceux qui nous ont laissé leur témoignage. William Honnywell, en particulier, écrit en 1611, trois ans avant sa mort : « 27 May. I shored my sheep 384 : and I have 109 lambs. At present I have 53 Bullocks... 31 October. My outstanding monies amount to £ 577.17s. Od. ... (*The Western Times*, Exeter, Feb. 2, 1833).

276. George Herbert allait même jusqu'à dire que le plus grand défaut des *yeomen* était leur laderie (cf. W. NOTESTEIN, *op. cit.*, p. 82); nous verrons pourtant qu'ils sont aussi capables de générosité.

277. Whiteway D. : « June 1634... ».

278. Ibid. : « 1624/5, March 2nd This day and 28th February, the Assizes were held... 8 persons were executed, among them one for clipping silver ».

279. Rous D., p. 76-77 : « May 1634 ».

280. Eyre D., p. 40-41 : « 1647, June 3... ».

perte; pour vingt-trois shillings ainsi remis à un certain William Scargell, Eyre ne touchera que dix-huit shillings six pence [281]. Parfois, les procédés qu'il utilise sont moins honnêtes, il charge, à plusieurs reprises, John Shaw qui exerce les fonctions de vétérinaire, de se débarrasser pour lui de pièces indésirables, le moyen importe peu [282]. A la fin de chaque journée, il note ses dépenses, et tous les trois mois dresse ses comptes. En 1647, il s'alarme de voir qu'en un trimestre il a dépensé dix livres cinq shillings six pence, dépassant ainsi de moitié son budget [283]. Le révérend Josselin fait écho à ces inquiétudes, en septembre de la même année, il note qu'en dépit du beau temps, la vie devient de plus en plus chère; elle n'a cessé d'augmenter au cours de la première moitié du siècle et la guerre civile contribue à accélérer la montée des prix. Il est intéressant, à ce propos, de voir combien, en ces périodes troublées tout augmente d'une année à l'autre. Le bœuf qui coûtait deux pence la livre passe à deux pence et demi puis à trois, en deux ans le beurre passe de six pence et demi à sept pence et demi, au cours d'un même trimestre le seigle augmente d'un shilling six [284].

Les préoccupations financières jouent un rôle de premier plan, dans presque tous les journaux. Les grands eux-mêmes sont loin d'en être exempts, nous l'avons vu [285], et Clopton, petit seigneur puritain de Suffolk, rapporte une querelle ridicule que dut arbitrer le pasteur de Ketton, Mr. Faircloth, et qui opposait la châtelaine à un habitant du village auquel elle reprochait d'avoir voulu la voler de six pence [286]. Il n'est pas rare de voir des *yeomen* prêter de l'argent aux nobles de leur connaissance tout comme aux fermiers et ouvriers de leurs amis. En dépit de l'opinion d'Adam Winthrop qui écrivait : « Béni soit l'homme qui n'a pas prêté [287] », c'est une entreprise profitable, qui leur permet de réaliser de substantiels bénéfices, car les taux pratiqués couramment à l'époque, semblent de nos jours véritablement usuraires, puisqu'ils s'élèvent parfois jusqu'à dix pour cent. Les notations de William Honnywell en sont la meilleure preuve. Les vingt livres prêtées à lady Courtenay et Mrs. Clifford lui rapporteront, au bout de quelques mois seulement, vingt shillings, note-t-il le 1^{er} septembre 1600 et la longue liste qu'il dresse de ses débiteurs et des sommes escomptées, témoigne de la rentabilité de l'affaire [288].

Il est tout aussi habituel, de voir tenanciers et francs-tenanciers recourir à de fréquents emprunts. Robert Roberts met bon nombre de ses voisins à contribution, et les rembourse sans peine [289]. Adam Eyre, en raison même des difficultés au milieu desquelles il se débat, trouve rarement des prêteurs bien disposés à son égard, ses exigences font reculer les plus bienveillants [290]. Si des sommes importantes sont empruntées pour une durée relativement longue, six ou sept ans parfois, les petits prêts, de courte durée, sont apparemment les plus courants. Josselin prête souvent aux villageois d'Earle's Colne trois ou quatre livres pour une durée de quelques semaines,

281. *Ibid.*, p. 66 : « 1647, Oct. 5... ». Quelquefois aussi il échange des pièces d'argent pour des pièces d'or, p. 96 : « 1647, Feb. 11... ».

282. *Ibid.*, p. 61 : « 1647, Aug. 4 ».

283. *Ibid.*, p. 51 : « 1647, July 29... ».

284. *Josselin D.*, p. 35 : « 1646, Sept. 15... ».

285. Cf. *supra*, p. 152.

286. *Clopton D.* : « 1648, Veneris Octob. 13... ».

287. Il note au milieu de ses comptes : « The man is blest that hath not lent ». (*op. cit.*, I, p. 138). Peut-être, en bon puritain, prêtait-il sans intérêt ?

288. A la fin de la liste toutefois il spécifie que £ 21. 10s. 8d. ont été prêtées à d'autres habitants du village sans intérêt aucun, « lent to others without interest ». (*Western Times*, Exeter, Nov. 10, 1832).

289. *Roberts D.* : « 1627 at Midsummer... Borrowed of John Pope four pound and I gave him my bill and he is to have it agayne the xxiiijth day of June... ».

290. *Eyre D.*, p. 49 : « 1647, July 19 ».

même s'il a contracté des dettes par ailleurs [291]. L'emprunteur signe, généralement en présence de témoins, un papier par lequel il s'engage à rembourser son créancier dans les délais prévus. Outre la date, le lieu et même l'heure approximative du remboursement figurent parfois sur le document. A Stockley Pomeroy, dans le Devon, il arrive que cette opération ait lieu sous le porche de l'église du village, comme pour donner plus de solennité à la chose [292].

Ces hommes, tout comme le seigneur de l'endroit, participent à l'administration locale. Les tâches dont ils s'acquittent, bien que mineures comparées à celles qui incombent aux membres de la noblesse, font d'eux des rouages indispensables à la gestion des affaires de la commune, ou plus exactement de la paroisse, ainsi que le révèle un simple examen de leurs activités. Mais peut-être convient-il, au préalable, de tenter de définir ce que recouvre ce terme au *xvii^e* siècle. Selon Mildred Campbell, il désigne une unité administrative au sein du comté, unité reconnue officiellement par le roi et le Parlement, et correspondant le plus souvent à une paroisse [293]. Détail curieux, ce petit monde ne possède pas de frontières légales. Seule une cérémonie, appelée *perambulation* ou *riding the boundaries*, permet, chaque année en mai, d'en rappeler les limites. A cette occasion, les habitants conduits par le pasteur et quelques dignitaires, forment une procession et font ensemble le tour de la paroisse [294]. En mai 1655, le révérend Josselin rapporte qu'en compagnie de ses paroissiens il a fait presque tout le tour d'Earle's Colne et que « les récoltes promettent d'être belles [295] ». Cette manifestation qui préserve « l'intégrité physique » de la paroisse, resserre aussi, sans aucun doute, les liens qui unissent ses habitants [296].

La paroisse est ce qui, après sa ferme, compte le plus pour le *yeoman*. Elle est une de ses raisons d'être et il y joue un rôle très actif. S'il a reçu une bonne éducation, amis et voisins lui demandent de rédiger pour eux des papiers officiels ou de dresser des actes. William Honnywell semble se spécialiser dans les promesses et contrats de mariage et s'emploie à favoriser les projets matrimoniaux de ceux qui sollicitent son concours [297]. Adam Eyre établit le contrat d'apprentissage d'un jeune homme que son père veut placer chez un forgeron [298], fait fonction de notaire en rédigeant un contrat de vente, mais non sans avoir pris au préalable toutes les garanties nécessaires [299]. Il arbitre les différends, vérifie les comptes des marguilliers, assiste aux réunions du comité de bienfaisance et prend des mesures pour venir en aide à une villageoise qui s'est grièvement brûlée en tombant dans le feu. Ses activités dépassent le cadre de la paroisse, puisqu'il accepte d'écrire une pétition en faveur des habitants de Thurleston, éprouvés par la guerre civile [300]. Il sait se rendre utile en toutes circonstances et prête

291. *Josselin D.* MS. : « 1651, Nov. 29... ».

292. *Roberts D.* : « 1627, Richard Glanfill is to have fifty shillings the twentieth day of December being the Sunday before Christmas Day to be paid in the Church Porche of Stockley Pomeroy betwixt the hours of one and four of the clock in the afternoon of the said day ».

293. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 317.

294. James Jackson la décrit dans son journal, p. 109 : « May 28th, 1657... ».

295. *Josselin D.*, p. 111 : « 1655, May 28... ».

296. Cf. G. E. DODDS, *The Rural Constable in Early Seventeenth Century England*, Ph. D. Thesis, Yale, 1939, p. 36.

297. *Honnywell D.*, *The Western Times*, Exeter, Nov. 17, 1832 : « 1602, June 15, ... Mr. Staplehill, Mr. Estchurch and myself rode to Bampton to Mr. Copleston's, where we stayed all night. Our business was about marriage for Mr. Staplehill ».

298. *Eyre D.*, p. 114 : « 1648, Oct. 31, ... ».

299. *Ibid.*, p. 92 : « 1648, Jan. 26. This morne came hither Tho. Hattersley of Midop and Joseph Denton of Holmefrith to have some draught of articles made betweene them for sale of certain land in Holme but for that he had no writings to shew I refused to do it for them, only willing them to goe to Mrs. Kay, and see what shee said who hath a mortgage of the ground ».

300. *Ibid.*, p. 2 : « 1647, January 6 ».

même de l'argent au garde champêtre, *constable*, dont la charge est loin d'être toujours aisée [301].

Ce personnage, important sur le plan local — que pourraient faire sans son concours le juge et le shérif ? — se recrute essentiellement, du moins dans les campagnes, parmi les *yeomen*, comme tous ceux d'ailleurs qui contribuent à la gestion des affaires de la paroisse. Le frère de Robert Roberts, Thomas, occupera cette fonction pendant vingt-trois années, ce qui est un chiffre record, mais ceux qui lui succéderont seront remplacés au bout d'un an ou deux [302]. Honnêteté et savoir-faire sont les deux qualités requises du garde champêtre qui, il faut le signaler, ne perçoit aucun salaire [303]. Josselin se félicite du choix qui a été fait, à Colne, de « deux honnêtes hommes » pour accomplir cette tâche, leurs prédécesseurs ayant été, selon lui, totalement inaptes à veiller au respect de l'ordre en ville et dans les tavernes [304]. Robert Roberts, de son côté, signale avec indignation qu'en 1641, par un beau jour de février, John Smart, le nouvel élu, a transformé son logis en maison de jeu, au mépris du règlement, et qu'en outre, le jour du sabbat, il s'est enivré chez un voisin auquel il avait vendu quatre tonneaux de cidre [305]. Le garde champêtre est loin d'être toujours à l'abri des reproches et pourtant il doit être aussi gardien de la paix.

Lorsque les paroissiens du révérend Josselin se tiennent mal à l'église, prennent place sur le banc réservé aux jeunes filles et interrompent l'office, c'est à lui qu'est confié le soin de faire sortir les indésirables et de les conduire à la cage. Tous ceux qui troublent l'ordre public ont maille à partir avec lui [306]. Il administre les châtiments et fouette mendiants et vagabonds étrangers à la paroisse, avant de les renvoyer vers le village d'où ils se disent originaires [307]. Il a le droit d'arrêter sur-le-champ quiconque enfreint la loi, ce qui donne lieu à force récriminations, certains prétendant que cette prérogative ne saurait s'exercer à l'encontre de jeunes gens âgés de moins de vingt et un ans [308]. Il lui faut aussi rappeler aux habitants qu'ils doivent maintenir en bon état leur demeure, et veiller à la propreté des rues. Tâches toujours ingrates qui lui attirent de multiples désagréments; les insultes pleuvent et parfois les coups [309]. Il lui appartient encore de fouiller les maisons, quand un coupable refuse de comparaître devant la justice [310], de crier haro sur les voleurs et bien sûr de saisir les biens volés que des colporteurs malhonnêtes essaient souvent d'écouler [311].

Une autre de ses charges, et non des moindres, consiste à percevoir impôts et taxes de tous ordres, et à dresser la liste de ceux qui devront les payer. Ces redevances sont

301. *Ibid.*, p. 94 : « 1647, February 3 ».

302. Les successeurs changent fréquemment, comme Roberts le signale en 1636, 1637 et 1639, par exemple, alors que Thomas se retire, parce que certains trouvent que son mandat a suffisamment duré et qu'il est temps de l'en décharger.

303. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 318-325.

304. Le 2 octobre 1646, le révérend Josselin écrit (MS.) : « Wee chose two honest men for our constables », alors que l'année précédente, le choix avait été moins heureux (1644-5, Jan. 8). Suivant l'étendue de la paroisse, le nombre de hameaux, un, deux et même trois *constables* peuvent être élus.

305. Roberts D. : « 1641, the 7 day of February... ».

306. Josselin D. MS. : « 1647, May 16... tooke notice of the rudenes of divers about the congregacon rpyed them, and encouraged the officers to punish them... ».

307. Certains vagabonds sont également fouettés pour avoir contrefait un laissez-passer les autorisant à se rendre d'une paroisse à l'autre impunément, comme le signale sir Thomas Mainwaring : « 1649-50, Jan. 12... ».

308. Roberts D. : « 1626 the XXXth day of Marche... ».

309. Robert Beake signale dans son journal, à la date du 5 janvier 1656 : « William Sadler comitted for striking savagely the constable ».

310. Honnywell D. MS. The Western Times, Exeter, Nov. 10, 1832 : « 1601, August 1st, ... ».

311. Jackson D., p. 109 : « Sept. 14th, 1657, Goods arreasted of Jo : Wilsons pedler for Leo : Scot of Cockermouth... ».

multiples, car il est non seulement des impôts locaux, mais aussi des impôts régionaux (*county taxes*) tels que les contributions pour l'entretien des soldats blessés, des prisonniers, des hôpitaux, de la maison de correction et des ponts — et des impôts nationaux, comme par exemple celui dont le produit est destiné à la construction des vaisseaux de guerre, source de tant de controverses [312]. Le développement de l'Angleterre oblige les souverains Stuarts à s'appuyer de plus en plus sur les autorités locales, et il en sera de même sous le Protectorat. Dans ce domaine, le garde champêtre, ou *petty constable*, travaille en liaison directe avec le *high constable*, qui légalement n'est pas son supérieur, mais dont la juridiction s'étend sur une circonscription administrative plus importante, le *hundred* ou canton. Ce dernier, qui se recrute, le plus souvent, parmi les membres de la petite noblesse [313], transmet les ordres au garde champêtre qui à son tour les exécute, non sans mal. Si Geoffrey Starkey et bon nombre d'auteurs de journaux acquittent régulièrement leurs impôts [314], d'autres se montrent réfractaires et il arrive même que des paroisses entières refusent de payer. Dans certains cas, le garde champêtre est amené à combler le déficit, de ses deniers [315].

D'autres fonctionnaires connaissent de semblables difficultés, en particulier le marguillier (*churchwarden*) qui se recrute lui aussi parmi les *yeomen* et dont certaines des attributions se confondent parfois avec celles du garde champêtre [316]. Son premier devoir consiste à veiller au bon entretien de l'église, et dans ce but il perçoit les contributions que doivent verser les paroissiens. Certains de ceux-ci se révèlent particulièrement récalcitrants; à Earle's Colne, sous le protectorat, le jeune Henry Abbot ose déclarer devant tout le monde qu'il paiera puisqu'il le faut, mais que, pour sa part, il préférerait donner de l'argent pour démolir l'église, et voir sa contribution utilisée pour le bon entretien des routes [317]. Chaque paroisse possède généralement deux marguilliers, parfois quatre [318], selon l'étendue de celle-ci; à date fixe, il leur faut rendre compte de l'utilisation des fonds qui leur ont été confiés.

Le marguillier — et cet aspect de son rôle est peut-être moins bien connu — est aussi censeur des mœurs. Ceux qui oublient de se rendre à l'église, ne respectent pas le sabbat et se livrent ce jour-là à des distractions coupables ou profanes, doivent lui payer une amende, de même que ceux qui s'enivrent ou profèrent des jurons [319]. Il semble que, comme le garde champêtre, il soit aussi responsable de la bonne tenue des cabarets qu'il inspecte fréquemment, au grand mécontentement du tenancier qui un jour, pour se venger, l'enferme à double tour dans une pièce obscure [320]. Lorsque Robert Roberts est accusé, à tort, d'inconduite par ses voisins, c'est au marguillier et au pasteur qu'il s'adresse pour mettre fin à ces calomnies et obtenir un certificat de bonne vie et mœurs, qu'il recopie soigneusement dans son journal [321]. Pendant la guerre

312. Cf. *supra*, p. 99, et G. E. Dodds, *op. cit.*, p. 67-68.

313. Lady Hoby invite à déjeuner « the Head Constable » (p. 208 : « 1604 November, the 4 day ») alors que le simple *constable* n'est jamais convié à sa table.

314. *Starkey D.* : « June y^e 2nd, 1651... I payed to Andrew Simons Constable 4 £ 12 s. 6 d. for contribution... ».

315. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 327.

316. Certaines taxes locales ou régionales perçues dans certains comtés par le garde champêtre, le sont dans d'autres par le marguillier. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 325.

317. *Josselin D.*, MS. : « 1656, April 7... ».

318. *Eyre D.*, p. 106 : « 1648 Ap. 4. This morne I went to Peniston, to the churchwardens accompts, where Edward Rich, Richard Hawksworth, Isack Wordsworth and Edw. Pitt gave their acct's and made their reconing... ». A la différence du garde champêtre, l'autorité de chacun des marguilliers s'étend à l'ensemble de la paroisse.

319. Robert Beake écrit dans son journal, à la date du 15 décembre 1655 : « Conygrave the Smith was convicted for cursing & his money given to the churchwarden ».

320. *Ibid.* : « 1655, 21 Nov. : ... ».

321. A la date du 1^{er} mars 1629.

civile et sous le protectorat, le rôle du marguillier ne prendra que plus d'importance, à une époque où les actes de chacun seront passés au crible.

A ses côtés œuvrent les membres du bureau de bienfaisance [322] (*overseers of the poor*) auxquels est confiée la mission de pourvoir aux besoins des pauvres de la paroisse. Les legs destinés aux œuvres de charité sont fréquents [323], mais ne suffisent pas à alimenter la caisse du bureau; aussi, là encore, les paroissiens sont-ils mis à contribution [324]. Les sommes qu'il leur faut verser sont parfois fort élevées; en 1657, le révérend Moore signale qu'il a payé un impôt de seize shillings huit pence, « pour venir en aide aux pauvres de la paroisse de Horstead Keynes [325] ». Quel que soit le village, la ville ou le comté, mendiants et indigents constituent une lourde responsabilité pour les autorités locales, qui s'efforcent d'en refouler le plus grand nombre possible vers leur paroisse d'origine. Membres du bureau de bienfaisance et garde champêtre ont ordre d'arrêter et de fouetter tout mendiant pris en flagrant délit de vagabondage, avant de le renvoyer vers le lieu de sa naissance où le bureau de bienfaisance le prendra en charge et l'obligera à travailler. Le procédé est courant, comme le confirme cette notation de Robert Roberts, qui, le 4 février 1622, relate que Giles Roles, « a vaggarant Begger », a été fouetté sur la place publique, conformément à la loi, et s'est vu signifier l'ordre de regagner dans les douze jours, Ashton, dans le comté de Hereford, où il déclare demeurer depuis trois ans, et où il sera confié aux marguilliers et membres du bureau de bienfaisance, qui lui fourniront du travail, comme le veut le règlement [326]. Une loi précise même, en 1635, que si la paroisse où est né le mendiant, refuse de le prendre en charge, celui qui, le dernier, lui aura fait la charité, devra subvenir à ses besoins [327].

Un problème à peu près identique se pose pour les invalides de guerre (*mained soldiers*), dont les paroisses se rejettent mutuellement la responsabilité [328]. Les veuves et les orphelins viennent allonger la liste de ceux qui sont à la charge des autorités. Si parents ou proches sont tenus de leur venir en aide, ils ne peuvent toujours y être contraints, ainsi que le prouve l'incident rapporté par le révérend Josselin. Quand la mort subite de son mari laisse la veuve Burton et ses quatre enfants sans ressources, Samuel Burton, son beau-frère, refuse de la secourir et menace de jeter à la rue ses neveux. Prières, injonctions, rien n'y fait; seule la charité publique permettra à la malheureuse et à sa famille de survivre [329]. Quant aux femmes légères, leur inconduite préoccupe les autorités, non point tant par souci de décence, que parce qu'on redoute les frais qu'entraînerait l'entretien de trop nombreux bâtards.

Une autre responsabilité enfin qui incombe aux fonctionnaires de la paroisse est l'entretien des routes et des ponts, sur le plan local. Marguilliers et gardes champêtres président une assemblée au cours de laquelle sont choisis annuellement les agents

322. Ils se recrutent parmi les *yeomen*, exceptionnellement parmi les hobereaux. Adam Winthrop est de ceux-là (*Winthrop Papers*, vol. I, p. 75 : « 1601, the vijth of Aprill... »).

323. Honnywell D., *The Western Times*, Exeter, Jan. 19, 1833 : « 8th March 1603-4 ... I owe to the Poor of Ashton 3 £ 10 s. 0 d. the gift of Mr. Thomas Staplehill, and committed unto my disposition to their best use, as by his last Will it may appear ».

324. Woodford D., p. 496 : « 1637, Nov. 19. Sab. Went to Church and there the churchwarden demanded money for the poor, forenoon and afternoon, but I had not any ».

325. Moore D., p. 73 : « 1657, June... ».

326. Robert D. : « Giles Roles a vaggarant Begger was the fourth day of February Anno Dom 1622 was openly whipped... ».

327. Crosfield D., p. 81 : « 1635 Sept. 15... ».

328. Mainwaring D. : « June 1656, 9... my cosen Bellot complained to me that the souldier of Ashbury Parish ordered at the last sessions to remove to Shrewsbury was againe come amongst them... ».

329. Josselin D., MS. : « 1654, Oct. 19 ».

voyers, appelés *surveyors of the highways*, *supervisors* ou *waywardens*, suivant la région. Leur tâche essentielle consiste à s'assurer du concours de tous les hommes valides du lieu, qui, à l'exception du personnel de service, doivent consacrer plusieurs journées par an aux travaux de voirie. Une note à cet effet est lue en chaire, chaque fois que les chemins sont en trop mauvais état [330]. Les réactions sont diverses, et les plus riches préfèrent se libérer de leurs obligations en réglant une amende [331]. Les uns fournissent les pierres, les autres les charrettes qui serviront à les transporter, mais avec une main-d'œuvre inexpérimentée, les résultats laissent souvent à désirer. Personne d'ailleurs ne se montre trop exigeant, sauf pourtant lorsque la venue des souverains ou de membres de la famille royale est annoncée. Ordre est alors donné à tous les villages qui se trouvent sur leur parcours de faire en sorte que les chemins soient « unis et beaux à voir [332] ». Des différends opposent souvent paroisse à paroisse, car il n'est pas toujours aisé de déterminer à qui revient le soin de réparer telle ou telle route. Si aucun accord ne survient [333], la justice arbitre alors la querelle et toute paroisse qui refuse de contribuer aux réparations se voit infliger une amende [334].

Les difficultés de tous ordres sont en général tranchées par les membres de la noblesse terrienne, dont l'activité s'exerce parallèlement à celle des *yeomen*. C'est vers eux que se tournent les officiers municipaux pour recevoir ordres ou conseils. Quand le pont de Mynshull menace ruine, Cole Craxton, l'agent voyer, consulte sans tarder sir Thomas Mainwaring, qui n'hésite pas à se rendre sur les lieux, chaque fois que sa présence est nécessaire [335]. Sir Humphrey Mildmay, pourtant indolent et grand amateur de plaisirs, passe des matinées dans la trésorerie de l'église de Danbury à s'entretenir avec les marguilliers ou à déterminer le montant de la taxe des pauvres [336]. Il reçoit chez lui à dîner les gardes champêtres qu'un conflit oppose à l'homme chargé du salpêtre, et dont le sans-gêne a dû, sans doute, incommoder les habitants du village — le cas est courant à l'époque — et il s'efforce, mais en vain, de réconcilier les deux parties en présence [337].

Si, à l'échelon local, le *squire* fait fréquemment figure de médiateur, il est aussi le trait d'union entre la paroisse et le comté. Les gentilshommes d'un même comté constituent, en effet, une sorte de groupe social qu'unissent des liens de camaraderie et de loyauté, souvent renforcés par des liens de parenté. En étudiant l'arbre généalogique d'un certain nombre de familles nobles d'une région donnée, on s'aperçoit vite que ces gens allaient prendre mari ou femme dans un cercle très limité. Les journaux viennent confirmer cette constatation [338]. Sir Thomas Mainwaring est allié à presque tous les grands noms du Cheshire, et rare est le village où il ne compte quelque cousin [339]. Il en est de même de Geoffrey Starkey dans le Berkshire, de Clopton dans le Suffolk et de

330. *Eyre D.*, p. 40 : « 1647, May S. 30... ».

331. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 336.

332. A l'annonce du retour d'Espagne du prince Charles, que l'on croit marié à l'Infante, le sud de l'Angleterre s'apprête à le recevoir dignement, comme le note d'Ewes à la date du 3 juin 1623 (p. 140).

333. *Mainwaring D.* : « 1656, July 3... I ended the difference betwixt Alderman Leicester of Chester & the inhabitants of Poole & Aston concerning the highwayes in those townes ».

334. *Young D.*, p. 86-87 : « 1630, 28 Junii... the judge... imposed a fine of 60 (sic) one 3 parishes in case of their default in not presently repairing the ways accordingly ».

335. *Mainwaring D.* : « 1651, May 6 ».

336. Il note, le 21 janvier 1641 : « with Tho : Brett & y^e Church-wardens in y^e Cheste of y^e Church ».

337. *Mildmay D.* : « 1640, 2 Feb. ... ». Redouté de bien des villageois, le *salpeter man* était autorisé à pénétrer dans les maisons et à tout y bouleverser parfois, pour y trouver le salpêtre.

338. Cf. *supra*, p. 56.

339. Sir Thomas possède de nombreux frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs, oncles et cousins germains ou par alliance, qui lui rendent de fréquentes visites.

bien d'autres encore qui, comme eux, pratiquent l'écriture quotidienne. Et seules, dans certains cas, les divergences politiques, pendant et après la guerre civile viendront relâcher ces liens familiaux. Clopton, puritain convaincu, refusera de prêter à son oncle Wiseman les vingt livres nécessaires à sa libération, après que ce dernier eut été fait prisonnier par les armées parlementaires [340]. Sir Humphrey Mildmay restera fidèle au roi, alors que ses frères cadets, Henry et Anthony, adhéreront à la faction adverse, moins par conviction que pour des raisons d'ordre pratique. Leurs rapports se détérioreront vite, et si, en 1646, sir Humphrey doit solliciter l'aide de Henry, devenu un personnage fort en vue, pour obtenir la réduction de l'amende qui lui a été infligée, il en ressent une profonde humiliation [341].

Malgré ces notes discordantes, un sentiment de solidarité [342] entre membres d'un même groupe prédomine. Périodiquement, les grands propriétaires fonciers se retrouvent à la ville voisine, à l'occasion d'une foire, d'un marché ou pour discuter des problèmes qui leur sont propres. Outre l'impôt sur les vaisseaux, les amendes imposées aux propriétaires accusés d'avoir empiété sur les forêts royales [343] — autre expédient utilisé par Charles I^{er} pour regarnir ses coffres — les poussent à s'unir pour défendre leurs intérêts. En Essex, sir Humphrey Mildmay, comme ses voisins, se sent directement menacé par le rétablissement prévu des anciennes limites de la forêt de Waltham, qui borde son domaine. Après de nombreuses et longues délibérations, on en viendra à un compromis et sir Humphrey se tirera d'affaire en payant cent cinquante livres [344]. En septembre 1639, nous dit Woodford, « chevaliers et gentilshommes du comté » se réunissent à Northampton pour rédiger une pétition au roi et lui exprimer leurs doléances [345].

Les nobles se rencontrent également, quand se tiennent les assises criminelles ou que siège la cour de *Quarter Sessions*. Sir Thomas Mainwaring rencontre presque toute la *gentry* du comté à Chester où ont lieu les assises, à Nantwich ou dans quelque autre agglomération, à l'occasion des sessions trimestrielles [346], les juges fixant eux-mêmes l'endroit où celles-ci se tiendront. Sir Thomas, de même que presque tous les autres gentilshommes campagnards dont le journal nous est parvenu, exerce les fonctions de juge de paix. Il se charge d'envoyer les coupables en prison [347]. Seul, il peut délivrer le mandat qui permettra au garde champêtre de déferer les coupables devant la cour de *Quarter Sessions* [348]; ainsi, la surveillance du magistrat local s'exerce sur la conduite de chacun des habitants de la paroisse.

Cette surveillance sera particulièrement stricte sous le Protectorat. Le carnet tenu par Richard Brownlow pendant l'année 1658, et dont nous ne possédons, hélas ! que de rares extraits, nous permet de nous faire une idée de l'intransigeance, teintée de paternalisme, de ce jeune magistrat du Lincolnshire [349]. Tous ceux qui fréquentent l'église du village avec irrégularité sont traînés devant ce juge zélé qui profite de

340. *Clopton D.* : « 1648, Martii Sept. 5... ».

341. *Mildmay D.* : « 1646, Septembris 4... ».

342. Cf. W. NOTESTEIN, *The English People on the Eve of Colonization*, p. 50.

343. Lorsque Jacques I^{er} rend visite à sir Richard Houghton, dans le Lancashire, au cours d'un *Royal Progress*, son hôte à l'occasion d'une chasse dans Myerscough Forest, lui indique où commence la forêt royale, ainsi que le relate Nicholas Assheton dans son journal, (p. 33-34 : « 1617, Aug. 13... »).

344. Cf. Ph. L. RALPH, *Sir Humphrey Mildmay*, Ph. D. thesis, Yale, 1935, int., p. xliv.

345. *Woodford D.*, p. 499 : « 1639, Sept. 15 ».

346. *Mainwaring D.* : « 1649, July 10 ».

347. *Robert D.* : « 1628, the 2 day of December one Robert Wislake was committed to the Gaile by Justis Reynell for stealing of Thomas Roberts sheepe ».

348. *Starkey D.* : « 1651, Dec. y^e 30... I gave To Bannister a warrant to arrest Geo. Hersey ».

349. Dans *Records of the Cust Family*, ser. II, p. 128-130, Elizabeth Cust cite au résumé des extraits du journal de Richard Brownlow pour l'année 1658, alors qu'il était âgé de trente ans.

l'occasion pour se lancer dans de longues discussions théologiques. Les parents dont les enfants ne sont pas baptisés, comparaissent devant lui. Il consigne même dans son journal les arguments utilisés pour réfuter les hérésies d'un malheureux qui se défendait de n'appartenir à aucune église, parce qu'il n'avait pas confiance dans les prédicateurs locaux [350]. Le manque d'assiduité au service divin, l'emploi fréquent de jurons entraînent de lourdes amendes. Un certain Robert Gamble qui ne peut s'empêcher de jurer constamment, sera contraint de payer, pour sa part, une livre trois shillings et quatre pence; cette somme, il faut le signaler, sera d'ailleurs donnée aux pauvres. Quant à Philip Calbey, qui, le 27 janvier, n'a pas attendu la fin de l'office pour sortir, il devra verser dix shillings [351]. Un jeune garçon, coupable de vagabondage et accusé d'avoir pris une jument pour la lâcher ensuite dans un marais, est envoyé par ses soins à la maison de correction avant de comparaître devant la Cour [352].

Les activités des juges dépassent le cadre local. En janvier, avril, juillet et octobre, ils se rendent aux sessions trimestrielles qui durent souvent deux ou trois jours [353], mais aucun journal ne nous donne de détails sur la procédure employée ou sur le nombre et la qualité de ceux qui siègent. Sir Humphrey Mildmay rapporte avec dégoût qu'au banquet organisé par le bailli, à la veille des sessions trimestrielles, à Maldon, le 11 janvier 1641, il s'est trouvé mêlé « à des gens de bas étage et à des pasteurs impudents ». En juillet de la même année, il signale que le duc de Buckingham, son frère lord Francis, et bien d'autres encore, étaient présents aux sessions [354].

Les inculpés ont à répondre de délits divers, tels que vols, voies de faits, violation de propriété, insubordination, inconduite. Les peines appliquées à tous ceux qui contreviennent à la loi sont souvent fort sévères. Exécutions capitales et pendaisons sont des spectacles fréquents. Parmi les douze accusés qui comparaissent en avril 1646 à Dorchester, devant Anthony Ashley Cooper et ses collègues, neuf seront pendus, trois autres auront la main marquée au fer rouge [355].

Les châtiments semblent disproportionnés par rapport aux infractions, Crosfield rapporte qu'un mauvais plaisant a été envoyé au gibet pour avoir commandé, dans plusieurs auberges, des repas pour des invités imaginaires [356]. A cette sévérité se mêle un élément de barbarie. A Folkingham, dans le Lincolnshire, où siège Richard Brownlow, une femme qui a dérobé « du tissu rouge pour se faire un jupon », un meunier qui a volé quatre porcs, reçoivent respectivement vingt et trente coups de fouet, et la correction est administrée avec une telle violence que, précise la notation, le sang coula à flots [357].

Si les meurtriers sont condamnés à la pendaison ainsi que les traîtres qui sont, en outre, écartelés, les femmes criminelles ne peuvent être pendues par décence, mais sont, en revanche, brûlées vives [358]. De tels cas relèvent des Assises qui ont à connaître des

350. Brownlow consacre une page entière de son journal à ces arguments (p. 128).

351. Cette amende lui fut infligée « for going out of afternoon church a little after three ». (*Ibid.*, p. 128).

352. *Ibid.*, p. 130 (26 Jan. 1659).

353. A. A. Cooper D., p. XXXIV : « April 1646. 7th. We began the Quarter sessions, which was this time kept at Dorchester... 8th We ended the sessions. Nine hanged, only three burnt in the hand ».

354. Mildmay D. : « Julii 13... ».

355. Cf. n. 353. Il est intéressant de noter qu'en guise de châtiment, la main coupable est marquée au fer chaud ou même tranchée, selon la gravité du délit.

356. Crosfield D., p. 83 : « 1636, Jan. 16 ».

357. Brownlow D., p. 130 : « 1658/9, Jan. 12th... ».

358. Winthrop Papers, vol. I, p. 88 : « 1605 The XVth of Marche Mistres (Anne) Browne was condemned of petit Treason for procuring one Peter Gouldinge to murder her husband Mr. Browne for the which facte the said Peter was hanged and she burned quick at Bury... ».

infractions majeures [359], préalablement portées à la connaissance des magistrats locaux. Ainsi, sir Humphrey Mildmay et son cousin sir Henry Mildmay de Moulsham procèdent à l'interrogatoire de Rob Chester, soupçonné d'avoir violé puis assassiné Mary Hoyer, avant de le renvoyer devant la cour d'assises. Trois mois plus tard, « ce voyou de Chester » comparaît devant l'un des juges d'assises exerçant leur juridiction au cours de tournées (*circuits*) qui les mènent d'un bout à l'autre du comté [360]. Malgré leur intransigeance coutumière, certains membres du tribunal se révèlent capables de clémence et d'humanité. A plusieurs reprises, Anthony Ashley Cooper note dans son journal qu'il a fait surseoir à l'exécution de voleurs, utilisant, au besoin, des arguments d'ordre politique, tels que la fidélité du condamné à la cause parlementaire, pour fléchir le tribunal [361]. Autant que nous puissions en juger, l'élément humain n'est jamais exclu des préoccupations des magistrats qui tiennent un journal.

Il existe, en outre, « une multitude de juridictions locales ou spécialisées, portant des noms divers » et dont une charte spécifie la compétence et le mode de fonctionnement [362]. Josselin mentionne les cours paritaires (*Parrying Courts*) présidées par le châtelain d'Earle's Colne, Mr. Harlakenden, à l'occasion desquelles des gens d'origine modeste achètent une maison, en précisant à qui elle reviendra à leur mort. Des questions administratives sont également débattues, puisque ce jour-là a lieu l'élection des gardes champêtres, deux fort honnêtes hommes, précise-t-il [363].

Les cours les plus fréquemment citées sont les cours manoriales, « à la fois les gardiennes et les interprètes des coutumes du manoir [364] ». Elias Ashmole tient les siennes à Bradfield, car il est « seigneur de ce manoir [365] ». Sir Humphrey Mildmay se rend tour à tour à St. Clere's Hall, à Fingreth Hall et à Bicknacre Priory, où il perçoit les droits et contributions fixés par ces cours. Les sommes qu'il reçoit varient de dix à quatre-vingt-dix livres, suivant le lieu, et il en inscrit scrupuleusement le montant dans la marge du gros cahier qui lui sert de journal [366].

Après avoir exercé les fonctions de juge à l'échelon local puis régional, sir Humphrey deviendra shérif de l'Essex en 1636, tout comme sir Simonds d'Ewes, Anthony Ashley Cooper et sir Thomas Mainwaring le deviendront pour leurs comtés respectifs, et prêteront serment, ainsi que le veut la coutume [367]. C'est là une charge honorifique qui fait de son détenteur l'homme le plus en vue du comté, mais qui pèse lourdement sur ses épaules, aussi n'est-elle guère recherchée. Sir Humphrey Mildmay saluera comme une délivrance la fin de son mandat, et le révérend Josselin, apprenant que son ami Richard Harlakenden aura bientôt un successeur, note qu'il est heureux de savoir qu'il sera ainsi déchargé des soucis et tracasseries inhérents à ce poste [368].

Les nominations dépendent du roi. Le dimanche 17 janvier, 1636, dans l'après-midi, Charles I^{er} et le Garde des Sceaux, qui ont à choisir entre trois noms, désignent sir Humphrey Mildmay comme shérif de l'Essex. Le verbe anglais est significatif. L'inté-

359. A. A. Cooper D., p. xxxviii : « August 1646. 14th the assizes continued; five condemned to die, two women for murdering their children... one for murder, one for robbery, one for horse-stealing... ».

360. Mildmay D. : « 1639, December 30... 1640. 12th : of March to attende Mr. Justis Reeve about that rascall Chester... ».

361. A. A. Cooper D., p. xxxviii : « 1646, August 12th. I and the Sheriff of Wilts begged the life of one Pritchett, one of those seven condemned, because he had been a parliament soldier... ».

362. Cf. René DAVID, *Le Droit Anglais*, Paris, 1965, p. 31.

363. Cf. n. 304.

364. Cf. Lord ERNLE, *op. cit.*, p. 34.

365. Elias Ashmole, vol. II, p. 635 : « 1653, Jan. 13 ».

366. Le 5 juin 1650 sir Humphrey Mildmay inscrit dans la marge : « 91. £ red : ... ».

367. Sir Mainwaring précise : « December 1656. 6... about one of the clocke... I tooke my oath to execute the office of sherrife ».

368. Josselin D., MS. : « 1646, Dec. 11... ».

ressé écrit : « alone was His Majesty with my Lord Keeper & pricked me highe Sherriffe of Essex ». La nouvelle ne sera pourtant connue de lui que le lendemain, à son retour du théâtre [369]. Le voici, dès lors, mêlé aux grands de ce monde. Il rend visite à Henry Montagu, comte de Manchester, garde du Petit Sceau, à sir John Coke et à Edward Sackville, quatrième comte de Dorset; il déjeune en compagnie de William Laud, archevêque de Cantorbéry, et du secrétaire d'Etat, sir Francis Windebank. Détail pittoresque, avant d'entreprendre ces démarches, il absorbe « a clarifying drink », potion que lui a préparée un médecin d'origine française, Dick Le François. Il n'oublie pas non plus de passer chez le tailleur et engage pour le servir, Tegge, un valet de pied irlandais [370]. Ces nouvelles fonctions l'obligent à faire de nombreuses dépenses. « Mr. Ballard, le nouveau barbier » vient le coiffer, il confie son épée dorée à un orfèvre, court d'un magasin à l'autre et s'habille de neuf. Pour les hommes de sa suite, il commande chez Mr. Lée, le mercier, vingt chapeaux et collerettes, qui lui coûtent quelque dix livres, et paie quatre livres douze shillings pour sa propre collerette brodée d'or [371].

Le shérif, dans ses déplacements, est généralement escorté d'une troupe de vingt à soixante hommes, portant sa livrée. Lorsque John Davy fut shérif du Devon en 1630, nous dit Robert Roberts, sa suite comptait cinquante personnes, celle d'Anthony Ashley Cooper, shérif du Wiltshire en 1647, en comprenait soixante-dix [372]. La noblesse du comté accompagne également ce dignitaire. Sir Simonds d'Ewes relate qu'en juillet 1624, comme bon nombre de gentilshommes de la région, il escorta le shérif du Suffolk qui se rendait de Kediton à Bury St. Edmunds où devaient se tenir les assises [373]. C'est au shérif qu'incombe le soin d'organiser les sessions trimestrielles et les assises, et de recevoir fastueusement, en cette occasion, juges et propriétaires terriens. Les notations de sir Thomas Mainwaring sont à cet égard fort révélatrices et nous donnent une idée des dépenses engagées.

Lors des Assises qui se tiennent à Chester, en avril 1647, les festivités durent une semaine. Chaque jour, sir Thomas reçoit à déjeuner nobles, magistrats, et personnages en vue; il lui arrive d'avoir jusqu'à cent quatre-vingt treize invités qui déjeunent à ses frais [374]. Tout a été prévu plusieurs mois à l'avance, et dès février, la veuve Wicksteed a reçu des ordres précis [375]. Ces réunions permettent à toute la *gentry* de se retrouver, et surtout d'échanger les dernières nouvelles, dont ceux qui habitent des villages isolés sont souvent privés. Les juges se réunissent aussi dans l'une des meilleures auberges, pour discuter des problèmes qui leur sont propres. et quand enfin ils quittent la ville, le shérif donne l'ordre à la moitié de ses hommes de leur faire cortège [376].

Les prérogatives du shérif sont nombreuses. C'est à lui qu'il appartient de désigner l'aumônier chargé de prononcer le sermon des Assises. En août 1646, le révérend Josselin, qui a suivi le shérif et sa troupe à Chelmsford où se tiennent les Assises, note qu'il y a prêché à la demande de Mr. Harlakenden et qu'il a choisi pour texte un passage de l'épître aux Romains. Pendant toute la session, il est attaché à la personne du shérif, dîne à sa table et dit le benédicité avant chaque repas [377].

369. Sir Humphrey Mildmay note cette nouvelle dans la marge à la date du 17 janvier.

370. *Ibid.* : « 1635/6, Jan. 20... ».

371. *Ibid.* : « Jan. 22... 25... ».

372. Anthony Ashley Cooper écrit, à la date du 13 mars 1647 (p. xli) : « I had sixty men in liveries, and kept an ordinary for all gentlemen at Lawes... I paid for all ».

373. *D'Ewes Autobiography*, vol. I, p. 250.

374. *Mainwaring D.* : « 1657, Aprill 22. At Chester that day 193 dined with me... ».

375. *Ibid.* : « 1656/7, Feb. 24 ».

376. Alors que sir Thomas n'est encore que simple juge, il écrit : « May 1655. 4... I dined with my fellow justices at the crow. ».

377. *Josselin D.*, p. 34 : « Aug. 8 ».

Pour s'acquitter de ses multiples tâches, et sans doute pour n'être pas le seul à supporter ces obligations financières écrasantes, sir Humphrey Mildmay, s'assure le concours d'un adjoint ou *under-sheriff*, George Fitzgeffrey. Ce poste, bien que secondaire, doit valoir à son bénéficiaire quelques substantiels avantages, puisque Fitzgeffrey accepte de donner cinquante livres à son supérieur, onze livres à ceux qui sont au service des juges, et offrira en outre aux magistrats les présents de rigueur; il va sans dire qu'il sera nourri et vêtu à ses propres frais. Un tel arrangement convient parfaitement à sir Humphrey qui, avant même de prêter serment, doit verser au roi cent vingt livres de caution [378].

Le 28 janvier, il succède à sir Cramer Harris, et aussitôt les difficultés pour lui commencent. Tout au long de son mandat, la perception de l'impôt sur les vaisseaux de guerre sera la cause principale de ses ennuis. Dès le mois de février, il demande conseil à certains de ses voisins, et se rend à Londres pour consulter des personnages éminents tels que le grand trésorier, le garde des sceaux et l'archevêque de Cantorbéry. Charles I^{er} lui-même ne ménage point ses directives. La situation, il est vrai, est délicate. Les paroissiens de Chingford viennent, « en masse », se plaindre et refusent de payer [379]. Les fonctionnaires, chargés de faire rentrer l'argent dans les caisses du shérif, manifestent bien peu de zèle. Seul Edward Samford, le bailli du district de Ongar, le tient régulièrement au courant de ses démarches. Le 20 mars 1636, il va même le trouver à Londres à la nuit tombante, et sir Humphrey le renvoie « muni d'un mandat de saisie à l'encontre des habitants du district qui ne veulent pas acquitter l'impôt [380] ». Notre shérif se rend fort impopulaire, et quand, au mois de mai, il regagne Danbury, il note qu'il s'est fait maltraiter en chemin [381].

Certains combattent farouchement ce qu'ils considèrent comme une exaction. Robert Rich, comte de Warwick, lord-lieutenant de l'Essex et l'un des chefs puritains du comté, est de ceux-là. Un long procès l'opposera à sir Humphrey, et si, en février 1637, le contribuable récalcitrant verse trois livres, treize shillings et deux pence, « en bon argent », l'affaire ne sera définitivement réglée que bien après l'expiration du mandat du shérif [382]. Le juriste sir Thomas Latham se révèle un adversaire plus redoutable, et sa connaissance de la loi lui permet de sortir vainqueur de la lutte qui le dresse contre Mildmay, dont il devient la bête noire [383]. Quand le bailli charge ses hommes de saisir les biens du réfractaire, ce dernier les laisse entrer, puis les enferme à double tour. Après force supplications, Latham rouvre ses portes, et les fonctionnaires, dans leur fuite, réussissent à saisir une jument, un petit cheval estimé à environ cinq livres et treize moutons qui sont aussitôt vendus à un pasteur des environs. Quelques jours plus tard, les fils de Latham reprennent le cheval, et le pasteur, qui n'a pas encore payé la bête, se refuse d'acquitter la somme réclamée, avant qu'on ne lui rende son bien [384]. Le 15 janvier 1637, sir Humphrey oblige Thomas Latham à comparaître devant le roi, et se vante de l'avoir frappé en public. Il obtient gain de cause, mais l'affaire ne s'arrête pas là. Entraîné dans une série de procès par son adversaire qui connaît tous les détours de la loi, sir Humphrey se voit contraint, l'année suivante, de lui verser quatre livres, et s'exécute à contre-cœur [385]. Après quoi, le nom de sir Thomas n'est plus jamais mentionné dans son journal.

378. *Mildmay D.* : « 1635, Jan. 26... ».

379. *Ibid.* : « 1635/6, Feb. 8... ».

380. *Ibid.* : « Martii 21... ».

381. *Ibid.* : « Maii 18... ».

382. *Ibid.* : « Feb. 10... ».

383. Ph. L. RALPH consacre plusieurs pages de son livre à cet épisode (*op. cit.*, p. 82-86).

384. Cf. *Calendar of State Papers, Domestic, 1636/7*, p. 226-236.

385. *Mildmay D.* : « 1637, November 15 ».

Si notre auteur éprouve de graves difficultés à rassembler les sommes réclamées par la Trésorerie, son insouciance et son manque d'ordre lui compliquent singulièrement la tâche. Quand, en mars 1636, il fait à sir William Russell, trésorier de la Marine, un versement de sept cents livres, il note qu'il a « perdu trois shillings dans l'affaire »; deux mois plus tard, il perd encore quarante shillings dans une transaction similaire [386]. Il ne semble d'ailleurs pas établir de distinction très nette entre ses fonds personnels et ceux de l'Etat; non point qu'il soit malhonnête, mais il n'hésite pas à régler certaines factures, en utilisant temporairement l'argent du roi. Il n'en éprouve aucune gêne, puisque, inversement, certains de ses loyers vont directement dans les caisses de l'Etat et servent à combler le déficit [387].

Lorsqu'en 1637 John Lucas de Shenfield Hall lui succède, ses comptes sont loin d'être à jour. Pour compliquer les choses, Fitzgeffrey, son adjoint, disparaît en mai, et sir Humphrey, qui se trouve à Londres, ne cesse de recevoir de Danbury, à ce propos, des lettres affligeantes [388]. Pendant deux ans, il devra continuer à payer; le 30 juin 1639, il fait un dernier versement de soixante livres et le 3 juillet enfin, le fidèle Hothersall, qui revient de Londres, lui rapporte l'arrêt de quitus signé par sir William Russell, après vérification des comptes. Le voici enfin libre [389].

De tels épisodes prouvent que le sort du shérif est loin d'être enviable, même si tous ne sont pas aussi négligents que sir Humphrey Mildmay. Ceci est plus particulièrement vrai sous le règne de Charles I^{er} et sous le Protectorat, à une époque où l'argent devient rare et où le shérif, qui sert d'intermédiaire entre le gouvernement central et le gouvernement local, est mis à rude épreuve. En 1640, sir Simonds d'Ewes mentionne dans une lettre « the taxes and troubles of my Shreivaltie in this yeare past [390] ». L'élection des représentants du Suffolk à ce qu'il est convenu d'appeler le court parlement et le long parlement, est à l'origine de la plupart de ses soucis, puisqu'il en est directement responsable, de par sa fonction [391]. Il doit en effet veiller à la légalité des opérations et déjouer les tentatives malhonnêtes de certains.

Sir Henry Slingsby qui, cette année-là, sera par deux fois candidat [392] dans le Yorkshire, nous donne un bref aperçu des coutumes électorales de la période. N'aimant guère se mêler à la foule, il charge de faire campagne en son nom Thomas Richardson, le domestique dévoué qui lui sert d'intendant. La lutte est serrée; ses deux adversaires, sir Richard Hutton et Henry Benson, n'hésitent pas à payer de leur personne, et sir Richard possède un agent électoral avisé en la personne d'un serviteur de son père. Fort heureusement, lors des élections au court parlement, Richardson réussit à déjouer leurs « subtiles machinations » et obtient, « non sans peine », la victoire pour son maître. Quand, au bout de quelques semaines, ce parlement est dissous, il se remet aussitôt à l'œuvre et réussit à rassembler en un même lieu tous les hommes susceptibles de voter pour sir Henry. Ce dernier se lance alors dans la bataille, et, une fois de plus, il

386. *Ibid.* : « 1636, Maii 5 ».

387. Il est intéressant de remarquer que deux jours avant de verser les sept cents livres mentionnées plus haut, sir Humphrey écrivait : « 14 Martii... I arrived in London... in a windy weayer & broughte wth me : 860 £ : of his Ma : ... ». Il avait donc prélevé cent soixante livres pour son usage personnel.

388. *Ibid.* : « Julii 3 : ... had pittifull newes by my bro : Jo : of Fitz : Jeffry... ».

389. *Ibid.* : « Julii 3 : ... Will (Hothersall) ... broughte me sir William Russell his Acquittance for : 3158 : 17 = 06... ».

390. Cf. C. H. KARRAKER, *The Seventeenth-Century Sheriff*, Chapel Hill, 1930, p. 33. Sir Simonds d'Ewes B.M., Harleian MSS. CLXV, ff. 11-12.

391. Lorsque s'organisent des élections, le shérif consulte les notables du comté, comme le confirme sir Thomas Mainwaring, le 25 juillet 1656.

392. En 1640, deux élections eurent lieu dans la même année, le court parlement n'ayant siégé que trois semaines. Généralement, les électeurs envoyèrent au long parlement les représentants qu'ils avaient choisis pour le premier parlement. Cf. G. DAVIES, *op. cit.*, p. 97.

triomphe. Tout en consignait dans son journal le déroulement des événements, il signale avec désapprobation la « coutume néfaste » qui veut que le candidat aux élections offre à boire; il lui en a coûté seize livres et les beuveries ont entraîné plus d'une bagarre [393]. Moins de trois semaines après sa nomination, il reprend à nouveau la route de Londres mais, au bout de quatorze semaines, il demande au parlement l'autorisation de regagner le Yorkshire [394]. S'il retourne dans la capitale au printemps de 1641, ses attaches restent résolument provinciales. Les affaires du comté et de l'Etat obligent les diaristes, membres de la *gentry*, à de fréquents déplacements, mais, dès qu'ils le peuvent, ils retournent vers leur communauté villageoise, qui demeure au centre de leurs préoccupations et où leur autorité s'exerce pleinement.

Outre leurs tâches administratives, il leur appartient de choisir le détenteur de l'autorité spirituelle. Le pasteur dépend étroitement d'eux pour sa nomination et aussi, à certains égards, pour sa subsistance, car leur libéralité contribue à l'amélioration de sa situation financière. Lorsqu'en juillet 1660 Mrs. Harlakenden et les siens quittent Earle's Colne, le révérend Josselin, navré, note que ce départ lui porte un coup très rude [395]. Les membres de cette famille ont été pour lui de véritables bienfaiteurs et il leur doit son installation à Earle's Colne. Il a obtenu cette première charge sans rencontrer d'opposition d'aucune sorte, mais il n'en est pas toujours ainsi. Des rivalités opposent souvent les candidats à un même bénéfice, de même que ceux qui sont responsables de sa collation, ou du moins prétendent l'être.

Elias Ashmole, devenu seigneur du manoir de Bradfield, relate ses difficultés à faire nommer un candidat de son choix à la cure de Bradfield, laissée vacante en 1654 par l'éviction de John Pordage, accusé de sorcellerie. Il souhaitait y installer un certain Floyd, tuteur des enfants de « son père spirituel », le célèbre chimiste et Rose-Croix, William Backhouse. Sollicité, Floyd refusa, devant l'opposition de deux ecclésiastiques qui soutenaient un autre candidat, en prétendant que seul sir Humphrey Forster, ennemi déclaré d'Ashmole [396], avait droit de collation. Un second pasteur, pressenti par Ashmole en mars 1655, réagit de la même façon, et ce fut en août seulement qu'un dénommé Lancelot Smith obtint, non sans mal, le bénéfice convoité, les droits du seigneur de Bradfield ayant été finalement reconnus [397].

Sir Humphrey Mildmay, de son côté, rencontre quelque opposition lorsqu'il décide d'offrir le bénéfice de Queen Camel, dans le Somerset, à Robert Roche, et non point à Mr. Collins qu'il surnomme « the long parson ». Ce dernier, qui était venu jusqu'à Londres revendiquer cette charge, ne se tient pas pour battu, et manifeste de façon violente son mécontentement. Mildmay devra porter l'affaire devant le garde des sceaux, pour que satisfaction soit donnée à Roche [398]. Si, par la suite, il ne fait pas l'éloge des sermons prononcés par son protégé, en revanche, il trouve en la personne du nouveau pasteur un agréable compagnon de table. Que ce soit à Danbury ou à Queen Camel, il compte de nombreux amis parmi les pasteurs, et, bien souvent, les repas qu'ils prennent ensemble dégénèrent en beuveries [399].

Le prédicateur ivrogne est un personnage qui apparaît régulièrement dans les journaux privés de l'époque. Vincent, pasteur de Danbury, et familier de la maison, arrive plus d'une fois au château en état d'ivresse; son zèle d'ailleurs laisse quelque peu

393. Sir Henry Slingsby relate cette campagne dans son journal, p. 50.

394. *Ibid.*, p. 69.

395. Josselin D., MS. : « 1660, July 15. my losse of the priory family a deepe blow... ».

396. Elias Ashmole, vol. II, p. 660-61 : « Feb. 6. 1654 ».

397. *Ibid.*, p. 667-79 : « 1654, Dec. 8 ».

398. Mildmay D. : « 1635-6, Feb. 3. I wente to ye hall & dispatched Mr. Roche to his Contenté... ».

399. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 133-135.

à désirer, car, à maintes reprises, il s'abstient de prêcher le dimanche, et se fait remplacer par un confrère, sans raison valable. A Danbury, sir Humphrey passe des nuits à boire avec « Parson Burton » ou avec Mr. Ellis qui prêche à Chilton [400]. Lady Hoby signale qu'à York un ministre du culte est mort après s'être enivré [401].

D'autres échos nous parviennent encore de l'inconduite de certains pasteurs. Un voisin du révérend Josselin, âgé de soixante ans, épouse une jeune fille de vingt et un ans, quatre mois à peine après le décès de sa deuxième femme. Un second prédicateur séduit la fille d'un riche fermier et, bravant l'opinion, l'épouse peu avant la naissance de leur enfant, alors qu'elle était promise à un autre. « C'est là un acte répréhensible, surtout chez un pasteur », note Josselin qui, cinq ans plus tard, signale un nouveau scandale auquel est mêlé son collègue puritain [402]. Censeurs des mœurs, de par leurs convictions, les puritains, dans leurs écrits, s'emploient à dénoncer tout écart de conduite, et les ministres coupables n'échappent pas à leurs critiques.

Il est aussi une masse de pasteurs qui ne font guère parler d'eux et qui apparaissent si épisodiquement dans les journaux qu'il nous est difficile de porter un jugement sur leur comportement. En revanche, les ecclésiastiques qui pratiquent l'écriture quotidienne, quels que soient leurs travers, nous frappent par leur tenue et leur dignité. Ils ne forment pas, nous l'avons vu, une classe sociale homogène, leurs origines varient, John Rous et Henry Newcome sont fils de pasteur, le père de Ralph Josselin est *yeoman* et sa sœur Mary est placée comme servante [403]. Si aucun d'entre eux n'est issu de la noblesse, ils n'exercent pas non plus de métier annexe, tel que celui de gantier, tailleur ou colporteur, comme ce fut parfois le cas au *xvi^e* siècle [404]. Point de poètes ou d'artistes dans leurs rangs, mais tous ont eu accès à la culture, grâce aux études qu'ils ont poursuivies; le révérend Josselin sait ce qu'il doit à sa formation universitaire, lui qui écrit : « Dieu, s'il l'avait voulu, aurait pu faire de moi un subalterne [405] ». Point de saints ou de pécheurs parmi les pasteurs de campagne qui nous livrent leur témoignage, mais des hommes comme les autres, avec leurs faiblesses et leurs qualités.

Après un séjour à l'Université, au cours duquel ils ont parfois hésité entre deux professions, avant d'opter pour le ministère, le droit exerçant sur certains un attrait indéniable [406], ces pasteurs se marient par nécessité et aussi par inclination. Si Richard Rogers réfléchit longuement avant de renoncer au célibat [407], tous sont loin d'éprouver de semblables scrupules. Ils se marient une, deux et même trois fois, le cas est fréquent, car leurs compagnes souvent meurent en couches, et, à en croire Clopton, le troisième mariage du pasteur de Kelton, le révérend Faircloth, est célébré avec autant d'allégresse que le premier [408].

Ils choisissent en général une femme dont les origines sociales se rapprochent des leurs, ou qui fréquente les mêmes cercles qu'eux. Dans les pages autobiographiques qui

400. *Mildmay D.* : « 1640, Junii 3... came to supper Parson Vincente dronke Alex : not much better Parson Webb to laughe att them & soe I laughed away ye time ».

401. *Hoby D.*, p. 193 : « 1602, (The 5 of December)... ».

402. Le révérend Josselin signale ce mariage à la date du 15 décembre 1658. Quant à Mr. Watson, il mentionne par deux fois ses incartades, le 28 décembre 1646 et le 22 novembre 1651.

403. *Josselin D.*, p. 26 : « 1645, Apr. : 22 My sister Mary went downe to ye priory the lord make her fitt for her place... ».

404. Cf. A. KIMBALL SMITH, *The English Country Clergy in the Early Seventeenth Century*, Ph. D. Thesis, Yale, 1936, p. 100.

405. Avant d'entrer au service des Harlakenden, Mary Josselin avait été engagée comme domestique par son propre frère (*op. cit.*, p. 15 : 1644, 5 April)... ».

406. Le révérend Josselin connaît, à l'âge de vingt ans, de sérieuses hésitations quant à sa carrière, il note, p. 5 : « ffeb. 1. 1636-7... sometimes I thought upō my fathers farme, y^e upō the Law... ».

407. Cf. *supra*, p. 56.

408. *Clopton D.* : « 1649 Jovii, 8ber 26... ».

précèdent son journal, le révérend Josselin relate comment, le dimanche 6 octobre 1639, il tomba brusquement amoureux d'une jeune fille, Jane Constable, qu'il rencontra, par la suite, chez sa logeuse, Goodwife Shephard, à Olney, dans le comté de Buckingham, où il était desservant, et qu'il épousa peu après [409]. Lady Hoby signale le mariage de son aumônier, Mr. Rhodes, avec une de ses suivantes, Mercie Hunter, qui appartient à une famille fort distinguée et dont les parents sont des habitués du château [410].

Le jeune théologien frais émoulu de Cambridge ou Oxford ne devient pas tout de suite pasteur. Josselin est d'abord maître d'école pendant deux ans à Deane, dans le comté de Bedford, avant de devenir, en octobre 1639, l'adjoint du pasteur d'Olney, Mr. Clifford. Là, outre sa nourriture, il reçoit douze livres par an et, pendant les premiers mois, se contente d'enseigner à l'école que dirige Gifford [411]. En décembre de la même année, il est ordonné diacre par l'évêque de Peterborough et débourse, à cette occasion, une livre quatorze shillings et neuf pence. C'est là une des premières étapes de son avancement. Dès lors, il prêche une fois par quinzaine à Olney et reçoit du pasteur dix shillings de plus par trimestre, pour sa peine. En février 1641, il est finalement ordonné prêtre par ce même évêque et six pasteurs. Détail caractéristique, à la différence du clergé anglican, et contrairement à la coutume, il refuse pendant cette cérémonie de s'incliner devant l'autel, et remarque avec satisfaction que d'autres suivent son exemple. Peu après, il se rend à Cambridge et reçoit son diplôme de maître ès arts. Muni de tous les titres requis, il ne lui reste plus qu'à trouver un bénéfice à sa convenance [412].

La tâche est sans doute moins aisée qu'il ne semble à première vue. Les candidats sont souvent plus nombreux que les postes vacants. L'armée et la marine n'ont pas encore le prestige qu'elles acquerront par la suite [413], les carrières commerciales ne remportent pas les suffrages de tous, certains jeunes gens cultivés, mais sans fortune, qui ont opté pour des études de théologie, acceptent, faute de mieux, de devenir aumônier d'une famille noble, ou précepteur des enfants. Ceci est plus particulièrement vrai au début du siècle. Après le mariage de Mr. Rhodes, sir Thomas Hoby offre à un certain Staneford, « qui n'avait pas de bénéfice » de venir passer l'hiver au château de Hackness, et précise qu'il sera nourri et logé, mais ne touchera aucune rémunération [414]. Il n'est sans doute pas le seul dans ce cas.

Josselin, pour sa part, devra se contenter, pendant quelques mois, du poste qui lui est offert à Cranham, en Essex, où réside son oncle. Là, il seconde le pasteur, tout en enseignant à Upminster: il reçoit un salaire annuel de vingt-quatre livres, sa nourriture ou bien une indemnité de dix livres qui lui est fournie par son oncle, et à cela s'ajoutent dix autres livres offertes par la municipalité. Il s'est marié et aucun logement n'a été mis à sa disposition, il en est réduit à prendre pension chez un franc-tenancier de l'endroit, Goodman Taverner. De plus, le climat humide ne lui convient pas, aussi accueille-t-il avec joie la proposition qui lui est faite de venir s'installer à Earle's Colne, dont il sera pasteur jusqu'à sa mort, en 1681 [415]. Le pasteur, en effet, garde son poste à vie, ou du moins ne l'abandonne que s'il est promu ou évincé. Tout comme Josselin, le révérend Giles Moore, dans le Sussex, abandonne en 1655 le bénéfice de Lindfield pour celui de Horstead Keynes, plus avantageux, et où il finira ses jours en 1679 [416]. Pour ces deux

409. *Josselin D.*, p. 8.

410. *Hoby D.*, p. 199 et 201 : « (ffbruary 23)... ».

411. *Josselin D.*, p. 8.

412. *Ibid.*, p. 9.

413. Cf. A. KIMBALL-SMITH, *op. cit.*, p. 158.

414. *Hoby D.*, p. 207 : « 1603, October (The 22 day)... ».

415. *Josselin D.*, p. 9 : « 1640... Mr Wharton... pounded Earles Colne... a place in a very good ayre y^e meanes he sayd was about 50 £ p annū... ».

416. *Moore D.*, p. 70 : « 1655, 29th Sept. ... ».

hommes, l'installation dans un nouveau poste, qui sera l'étape essentielle de leur carrière, coïncide pour ainsi dire avec le début de leur journal véritable.

Au XVII^e siècle, les soucis financiers figurent parmi les préoccupations essentielles du clergé, qu'il soit anglican ou puritain. En 1638, sir Henry Slingsby signale la triste situation dans laquelle se trouve le prébendier d'York dont la femme est réduite à donner des leçons de couture [417], de même qu'en 1658, le révérend Josselin signale la grande pauvreté du pasteur de Cornard Mill, dans le Suffolk, qui a quatre enfants à charge et se trouve totalement démuné [418]. Les familles nombreuses sont courantes dans les milieux ecclésiastiques, où chaque enfant est accueilli comme un don du ciel [419], et seuls les pasteurs sans ressources se plaignent du fardeau que leur impose un nombre croissant de bouches à nourrir.

Le révérend Josselin et le révérend Moore ne sont pas de ceux-là. Ces deux pasteurs, dont le témoignage nous permet de nous familiariser avec leurs conditions de vie et la nature de leur ministère, appartiennent à une catégorie favorisée. Les paroisses où ils exercent sont situées dans des régions prospères et n'ont rien de commun avec les vastes paroisses du nord, où l'isolement se fait sentir et où les ressources sont limitées. Leurs maisons sont confortables et bien aménagées. Moore ne cesse d'embellir son intérieur. Il rapporte de Londres chenêts de cuivre et pelle à feu, commande aux fondeurs du Sussex, fort célèbres à l'époque, une gigantesque plaque de cheminée portant ses initiales, achète à un colporteur des verres de Venise, tapisse de serge écarlate les rayons de sa bibliothèque, et recourt aux services d'un tapissier itinérant [420]. Les aménagements du révérend Josselin sont plus utilitaires, mais révèlent néanmoins une relative aisance. Il modifie la disposition des lieux, agrandit la salle principale, engage maçons et charpentiers et veille lui-même à la confection d'un « excellent lit de plume [421] ».

Leurs bénéfices ne sont pas sécularisés, aussi perçoivent-ils la totalité des revenus que leur rapportent terres de l'église, dîme et autres droits. Ces revenus annuels varient de quarante à deux ou trois cents livres, suivant les paroisses [422]. Le bénéfice de Stisted en Essex, qui sera d'ailleurs proposé en octobre 1644 à Josselin mais qu'il refusera, comporte, nous dit-il, des terres d'une superficie de cinquante-six hectares et la dîme s'y élève à environ cent livres [423]. C'est donc une place de choix. Avant d'accepter l'offre qui lui est faite, en 1641, de venir s'établir à Earle's Colne, le révérend Josselin précise qu'à moins d'être assuré d'un revenu annuel de quatre-vingt livres, il ne saurait envisager de quitter Cranham. Aussitôt, ceux qui l'ont sollicité calment ses craintes et lui dressent le tableau des avantages dont il jouira. Ce tableau figure, en bonne place, dans son journal, et ainsi nous apprenons que le seigneur de la localité, Richard Harlakenden, lui versera vingt livres en bois et en argent, les métayers de ce dernier deux livres, et son cousin Thomas Harlakenden trois livres, tandis que la contribution de la ville représentera environ quinze livres. A cela s'ajouteront les quarante livres de la dîme et un revenu annuel de dix livres provenant des terres achetées au presbytère [424]. Les promesses reçues dépassent ses espérances, aussi, après avoir obtenu l'accord de l'évêque, William Juxon [425], Josselin s'établit à Earle's Colne, mais à peine est-il installé que les difficultés commencent.

417. *Slingsby D.*, p. 7-8 : « 1638, the 19th of December... ».

418. *Josselin D.*, MS. : « 1658, April 16... ».

419. *Ibid.* : « 1658 March 26... what I have is better then lands & treasure : god hath added a child to my number ».

420. *Moore D.*, p. 71-72 : « 1656, October 2d... ».

421. Josselin fait de continuelles allusions aux travaux en cours.

422. Ce que confirme A. Kimball-Smith, dans sa thèse, *op. cit.*, p. 178.

423. *Josselin D.*, p. 20 : « 1644, Oct. 14... ».

424. *Ibid.*, p. 10 : « March 1641... ».

425. Juxon deviendra archevêque de Cantorbéry en 1660.

L'accueil réservé au nouveau pasteur est fort tiède et l'argent tarde à rentrer. Les sommes promises ne lui sont pas versées dans leur totalité. Personne ne veut se charger de ramasser les fonds correspondant à l'allocation trimestrielle que doit verser la municipalité. Lorsqu'enfin des volontaires offrent leurs services, le montant obtenu par leurs soins est nettement inférieur à celui escompté. Quant au problème de la dîme, il demeure crucial [426]. Pour beaucoup de pasteurs sans terres, cette redevance est une source essentielle de revenus; pour Josselin qui a la jouissance de plusieurs terres, elle représente néanmoins la moitié du budget familial, aussi se refuse-t-il à être frustré de son dû.

La perception de la dîme lui incombe personnellement et cette obligation engendre rancœurs et ressentiment. Les paroissiens récalcitrants sont légion, il est également des fanatiques qui rejettent une pratique qu'ils jugent contraire à la religion. Ainsi, Robert Abbot prétend que payer la dîme, c'est nier l'incarnation du Christ, et il se déclare prêt à souffrir pour ses convictions. Ce blasphème consterne le pasteur d'Earle's Colne [427]. Presque tous les ans, il met en garde les fidèles et les menace d'aller s'établir ailleurs, si sa situation matérielle ne s'améliore pas [428]. Il déplore que les soucis financiers le détournent de sa mission et rappelle qu'autrefois la dîme était apportée aux prêtres, alors qu'aujourd'hui le pasteur doit courir de tous côtés pour l'obtenir [429]. Ces avertissements solennels ont parfois un certain effet sur les habitants d'Earle's Colne, qui s'efforcent passagèrement d'accroître ses moyens de subsistance [430], mais assez vite leur zèle se relâche. Parfois aussi l'indifférence semble générale, seules quelques paroissiennes le pressent de ne pas les abandonner [431]. Tout au long de son journal, le révérend Josselin se plaint de ses maigres revenus et répète qu'il lui faut nourrir, femme, enfants, servante, sans oublier, pour autant, de pratiquer la charité et l'hospitalité, comme l'exige son ministère [432].

Pourtant, nous l'avons vu, il est aussi fermier et habile homme d'affaires. Elevage et culture lui assurent de confortables rentrées d'argent [433], et il ne néglige aucun moyen de faire fructifier son capital. Année après année, ses biens terrestres s'accroissent au point qu'il assurera l'avenir de l'un de ses fils, en faisant de lui l'intendant de son petit domaine: il réussit à mettre trois de ses enfants en apprentissage, et lorsque ses filles se marient, il peut les doter richement [434]. Force lui est de reconnaître qu'il a bénéficié des faveurs du ciel, et quand il dresse un bilan annuel, en tenant compte des profits de toute espèce qu'il a réalisés, il ne peut que rendre grâces [435].

Les cadeaux des paroissiens les plus généreux sont particulièrement bienvenus. En octobre ou à Noël, le révérend Moore reçoit volailles, viande, hydromel et souvent plusieurs cochons [436]: de son côté d'ailleurs, il fait des cadeaux aux fidèles méritants

426. *Josselin D.*, p. 11 : « Apr. 1641... money came not in from the Towne as was expected... ». Trois ans et demi plus tard la situation n'a guère changé. Cf. p. 22, Nov. 15.

427. *Ibid.*, p. 124 : « 1657-8, Jan. 28... ».

428. Le 12 août 1644, Josselin déclare notamment (p. 15) : « though I shall not cease to love them, yett I must of necessity serve providence in another place... ».

429. *Ibid.*, p. 56 : « 1648, Sept. 12... ».

430. *Ibid.*, p. 30 : « 1645, Nov. 2... ».

431. *Ibid.*, p. 59 : « 1648, Sept. 12... ».

432. *Ibid.*, p. 55-56 : « 1648, Sept. 12... ».

433. Il note (p. 105) : « 1653, July. 26. Delivered to James Linett for S^r Tho. Honywood 4 quarters and six bushels oates at 20d. the bushell, which is 3 £ 3 s. 4 d. ».

434. Jane reçoit 200 livres (p. 161, 1670, Aug. 30) et Mary, une maison qui en vaut 400 (p. 182, 1682, April 10).

435. Chaque année, en général le 26 mars, il dresse ce bilan.

436. *Moore D.*, p. 74 : « 1657... ». La sollicitude des veuves envers leur pasteur mérite d'être signalée.

qui se marient, et distribue, à ses frais, aux jeunes de la paroisse, quatre douzaines de catéchismes [437]. Tout comme lui, le révérend Josselin mentionne les nombreux présents en nature ou en espèces qu'il a reçus. L'un lui envoie une douzaine de bougies, un autre un pain de sucre, un autre encore, un chapon et un fromage [438]. Vêtements, menus objets et pièces d'argent figurent parmi ces présents. Lady Honeywood offre à Jane Josselin le tissu, la soie et la dentelle nécessaires à la confection « d'un très beau manteau [439] », tandis que Mrs. Church donne trois shillings au pasteur, « pour s'acheter une cape de satin », et deux shillings à sa femme [440]. Véritable bienfaitrice de la famille, cette dernière leur lèguera, à sa mort, une partie de ses biens.

Les cérémonies religieuses sont une source importante de bénéfices supplémentaires. Lexby, le pasteur qui baptise en 1652 la fille de Starkey, reçoit dix shillings [441]. La même somme est versée au révérend Moore pour les sermons funèbres qu'il prononce, mais les mariages ne lui rapportent que cinq shillings [442]. Il enregistre ces rentrées d'argent et les offices célébrés, avec parfois une certaine désinvolture qui, aux yeux de lecteurs modernes, passerait presque pour de l'ironie. Ainsi, il peut écrire, en février 1660 qu'il a « prêché pour Sarah Cripps » et « enterré, par la même occasion, la mère de Tryce et la fille de Luxford, en tout trois personnes du sexe féminin, une vieille, une jeune et une femme entre deux âges et cela le même jour, à la même heure, et en même temps [443] ». D'autres, il est vrai, acceptent l'argent qui leur est offert, mais ne s'acquittent pas toujours des tâches qui leur incombent. John Greene note avec regret qu'il a donné cinq shillings à son pasteur, mais que celui-ci, pourtant, n'a ni baptisé son enfant ni célébré pour sa femme l'office des relevailles [444].

Certains pasteurs manquent, semble-t-il d'imagination. Si nous en croyons Clopton, au cours de l'été 1648, à Ketton, le révérend Faircloth prêche, deux mois durant, le même sermon, après avoir choisi pour texte son passage favori, tiré des *Évangiles*, et où il est question de l'homme qui a bâti sa maison sur le sable et de celui qui l'a bâtie sur le roc [445]. Pour rompre la monotonie, il arrive que deux prédicateurs échangent mutuellement leurs paroisses, l'espace d'un dimanche: ainsi Josselin se rend à Markshall, tandis que son collègue Larkyn prêche à Earle's Colne [446]. En cas de maladie, le pasteur fait également appel à un remplaçant, qu'il rétribue lui-même, selon les tarifs en cours. Moore note qu'il a versé cinq livres à Mr. Hill, qui a prêché à sa place « dix jours à raison de dix shillings par jour [447] ». Tout se traduit pour lui par des chiffres, qu'il s'agisse de ses dépenses, de ses recettes ou du nombre des fidèles qui ont communie pour Pâques. Il en compte cent quatre-vingt-deux en 1657, chiffre d'ailleurs impressionnant, et signale par la même occasion ceux dont l'offrande pascalle dépassait les normes [148].

437. Pour son mariage, le 4 décembre 1658, Thomas Chamberlayne reçoit une cuiller en argent (*ibid.*, p. 78)

438. *Josselin D.*, p. 71 : « 1649-50, Jan. 15. ».

439. *Ibid.*, p. 32 : « 1646, May. 8... ».

440. *Ibid.*, p. 24 : « 1644/45, Jan. 30... ».

441. *Starkey D.* : « 1651/1652, Jan. v^e 10th... ».

442. *Moore*, p. 72 : « 1657, March... ».

443. *Ibid.*, p. 80 : « 1660, Feb. ? ».

444. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 599 : « 1644 (Avril) ... wednesday the 3rd of April... ».

445. *Clopton D.* : « 1648, Sabathj July 9... ». Le texte choisi par le prédicateur était tiré de l'Évangile selon saint Mathieu, c. 7, v. 24-27.

446. *Josselin D.*, MS. : « 1645, Nov. 23... ».

447. *Moore D.*, p. 73 : « 1657... ».

448. *Ibid.*, p. 72 : « 1657... the persons who gave mee above the ordinary allowance were Mr. Roots 9d., Mrs. Board 10 s., Mr. Culpepper, for himselfe and wyfe 5 s., Mrs. Jane Board 5 s., Mr. Jordan 2 s. ».

Si les églises de campagne sont généralement pleines, certains fidèles s'y tiennent fort mal. Robert Roberts, qui manifeste une fâcheuse tendance à la délation, s'indigne de ce que par deux fois un fermier du voisinage ait occupé le siège qui lui était réservé à l'église de Stockley Pomeroy [449]. Sa désapprobation est encore plus évidente quand il dénonce John Pleace, qui s'est endormi pendant le service et ne s'est réveillé qu'après avoir été violemment secoué par George Matthew [450]. A Baddeley, sir Thomas Mainwaring note, le plus sérieusement du monde, à la date du 22 novembre 1657 : « Aujourd'hui dimanche, William Stokes a fait l'imbécile à l'église [451] ». La nomination d'un nouveau prédicateur est parfois mal accueillie, c'est le cas à Nantwich où les habitants témoignent leur mécontentement à l'arrivée de Mr. Haydocke, et sir Thomas marque son mépris pour « la foule fruste qui se comporte de façon peu courtoise [452] ».

Le pasteur ne se contente pas de célébrer les offices, il joue un rôle important dans la vie du village, aussi pour exercer pleinement son ministère doit-il être accepté par tous. Son rôle essentiel est en effet peut-être celui de médiateur, c'est du moins ainsi que le révérend Josselin entend sa mission. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter son journal. Chaque fois que le besoin s'en fait sentir, il enfourche son cheval et se rend auprès des paroissiens qui ont sollicité son aide. Le 15 septembre 1646, il se rend à Chappell, accompagné de Mr. Harlakenden et de Mr. Nevill, pour régler le différend qui les oppose à leurs sœurs, et note à son retour : « Mes efforts ont été agréables à tous, et par-dessus tout, je sais que c'est un service agréable à Dieu que celui qui consiste à promouvoir la paix et la concorde entre frères [453] ». Le 16 octobre, il va à Halstead et, là encore, règle plusieurs affaires. Il intervient en faveur de Goodee Davy, puis intercède auprès d'un père qui se propose de déshériter ses fils [454]. Une autre fois, lorsque Mr. Harlakenden est assigné à comparaître devant la Cour de l'Echiquier par Mr. Faulconer, il accepte d'être le témoin des deux parties en présence, avec le désir d'agir en toute conscience [455]. Il s'occupe de chacun sans distinction de classes, s'érige en défenseur de la veuve et de l'orphelin [456] et, une fois de plus, se révèle un homme d'affaires avisé, prompt à sauvegarder les intérêts financiers de ses paroissiens.

Ce désir d'assurer le bien-être de ceux qui lui sont confiés, l'amène aussi à jouer le rôle de marieur. Par son intermédiaire, de nombreuses unions sont contractées. Il transmet les propositions matrimoniales, engage les négociations, conseille les jeunes gens dans leur choix. Ainsi, profitant de son passage à Halstead, il accompagne Robert Thompson chez John Little, afin « de jeter un coup d'œil sur les sœurs » de ce dernier, Elizabeth, Susan et Hannah, âgées respectivement de vingt-trois, dix-huit et quatorze ans. Trois jours après, il retourne à Halstead et transmet à l'aînée des jeunes filles, une proposition de mariage émanant de Mr. Thompson. Deux semaines plus tard, il renouvelle sa démarche, et peut annoncer, cette fois, au prétendant que sa demande a été bien accueillie et qu'une visite serait opportune [457]. Il sait aplanir les difficultés d'ordre matériel, et si les pourparlers entre la veuve Clarke et Mr. Wheely aboutissent à un mariage, c'est bien, dit-il, grâce à son intervention [458]. Les bons offices ne sont pas

449. *Roberts D.* : « 1637, the 18th of June... ». Selon son habitude, Roberts donne le nom de ceux qui ont été témoins de l'incident relaté.

450. *Ibid.* : « 1631 The xvijth day of March... ».

451. *Mainwaring D.* : « 1657, November 22 ».

452. *Ibid.* : « 1656/57 on this 27 of February... ».

453. *Josselin D.* MS. : « 1646, Sept. 15... ».

454. *Ibid.*, MS. : « 1646, Oct. 16... ».

455. *Ibid.*, MS. : « 1647, Oct. : 27... ».

456. *Ibid.*, MS. : « 1646, Septemb. : 24 : drove through a bargain betwixt goodman Death, and an Orphan of the nevills for her land... ».

457. *Ibid.*, MS. : « 1646, Oct. 30... ».

458. *Ibid.*, MS. : « 1658, Aug. 26... ».

toujours récompensés, puisque les intéressés oublient parfois de l'informer de l'heureuse issue de ses démarches, tel est le cas de Robert Thompson et d'Elizabeth Little, qui lui annoncent leur union avec quelque retard [459]. S'il s'en montre offensé, il n'en continue pas moins à s'acquitter de ses diverses missions, avec un zèle exemplaire.

Parce qu'il est étroitement mêlé à la vie de toute une communauté, il se sent responsable, dans une large mesure, de la conduite de ses paroissiens et se fait volontiers censeur des mœurs. C'est d'ailleurs là une caractéristique essentiellement puritaine. Un scandale éclate-t-il ? Il en est le premier informé et demande aussitôt à Dieu de l'aider à châtier les coupables. Avec un pharisaïsme parfois déconcertant, il déplore la faiblesse des uns, l'inconduite des autres, tout en se félicitant de ce que ni lui ni les siens ne succombent à la tentation [460]. Les méfaits des don Juans de village, le désarroi des servantes et des filles séduites, parfois poussées à tuer leur enfant, provoquent chez lui sermones et mises en garde [461]. Il constitue, à l'occasion, avec quelques fidèles, une sorte de tribunal devant lequel les présumés coupables sont traduits. Prières et pressions se succèdent dans le but d'obtenir des aveux, mais certains s'obstinent et protestent de leur innocence, comme Guy Penhackle, qui refuse d'admettre sa faute et dont le seul châtiment sera d'entrevoir, peu après, le diable, si nous en croyons Josselin [462].

Dans ce domaine, l'action du pasteur ne se révèle pas entièrement négative. Il se sent directement responsable du salut de ses paroissiens et ne se contente pas de condamner. Josselin réunit chez lui les faibles, les tièdes, ceux dont l'attitude suscite des critiques, et il les exhorte avec véhémence [463]. Il se rend au domicile de Thomasin Harding, dont il réproche « l'humeur maussade » et la sermonne; il note que « l'œuvre fut solennelle » [464]. Il s'entretient avec ceux qui ont « l'esprit troublé » ou qui sont en proie aux tentations du malin et se réjouit, si l'un d'eux déclare que son ministère lui a été de quelque utilité [465]. Il reconforte les malades [466] et instruit non seulement les jeunes enfants, puisque le pasteur fait souvent office de maître d'école, mais aussi les paroissiens de tous âges. Il leur offre « de venir chez eux et d'instruire leurs familles », ou bien encore, invite les fidèles au presbytère et passe « plusieurs heures à les informer des mystères de l'église » [467]. Les détresses morales et matérielles le concernent également. Tous ceux qui souffrent peuvent s'adresser au pasteur, et le révérend Moore en donne la meilleure preuve, lorsqu'il verse, sans hésiter, cinq shillings afin que Thomas Ward puisse sortir de la prison de Horsham où il avait été enfermé [468].

Ce sens aigu de la solidarité, cette conscience extrême de ses responsabilités que nous trouvons chez Josselin, portent l'empreinte du puritanisme, et il serait sans doute inexact de faire du pasteur d'Earle's Colne un représentant typique du clergé anglais dans la première moitié du XVII^e siècle, d'autant que son journal ne couvre qu'une partie de la

459. *Ibid.*, MS. : « 1647, May 12 : ... I had shew great love and care in ripening marriage resolucons : yett though my neighbors married & nev^r acquainted me with the same untill past. Wn invited to come to y^m, I thought it wisdom to forbear ».

460. *Ibid.*, MS. : « 1645, Decemb. 14 : ... it was gods goodnes that I & mine are not in the same condicon ».

461. *Ibid.*, MS. : « 1655, April 7 ». De telles notations reviennent fréquemment sous sa plume et s'accompagnent de considérations morales et religieuses.

462. *Ibid.*, MS. : « 1646, Aug. 24... ».

463. *Ibid.*, p. 97 : « 1651/52, Jan. 27... ».

464. *Ibid.*, MS. : « 1651, Apr. 17 ».

465. Il signale, le 29 avril 1646, (MS.) : « Spoke with 2 in troubles of mind, whereof one pfesses much good gotten by my ministry ».

466. Comme Josselin, le révérend Sexby, à Sonning, se rend au chevet des malades pour les instruire, nous dit Geoffrey Starkey.

467. Dans son journal manuscrit, nous trouvons ces deux notations, à la date du 16 juin 1659 et du 5 juillet 1647.

468. *Moore D.*, p. 76 : « 1658... ».

période qui nous intéresse, et que seuls les membres du clergé non-conformiste se laissent aller à parler en détails de leur ministère et de leurs problèmes quotidiens. Il n'en reste pas moins vrai que ses préoccupations, ses activités sont dans une large mesure celles d'un grand nombre de pasteurs de campagne, qu'ils soient anglicans, ou puritains comme lui. S'il ne possède pas les défauts qui furent le plus souvent reprochés aux ministres du culte, en particulier avant la guerre civile : ignorance, ivrognerie, indolence [469], il est possible de voir en lui la synthèse des caractéristiques marquantes du clergé rural.

Par son amour de l'étude et de la lecture [470], il rappelle les pasteurs les plus instruits; par son ardeur à cultiver la terre, il s'apparente à tous ceux qui, issus de famille modeste, font également fonction de fermiers pour subvenir aux besoins des leurs. Comme de nombreux prédicateurs désireux de toucher leur auditoire et de le convaincre, il attache une grande importance à ses talents d'orateur, à son débit et à son style [471], mais son idéal débouche toujours sur l'action. Conseiller, médiateur, pacificateur même, il est de ces pasteurs qui se dépensent sans compter et participent activement à la vie du village. S'il réclame avec vigueur dîme et contributions diverses, persuadé, comme la majorité de ses collègues, « que l'ouvrier est digne de son salaire [472] », il ne demeure jamais insensible à la détresse d'autrui. Il donne avec libéralité, et contribue aux frais d'apprentissage de son petit aide-jardinier, Tom Humphrey [473].

Son sérieux ne l'empêche pas de se distraire. Certes, Josselin ne ressemble guère au *sporting parson* que nous trouvons sans cesse aux côtés de Nicholas Assheton, lorsque ce dernier se livre à ses passe-temps favoris, la chasse et la pêche [474], mais il goûte les heures de détente passées en compagnie du *squire* ou d'un membre de la noblesse locale. Il se rend à la chasse et à la pêche avec Mr. Harlakenden ou bien joue aux échecs avec sir Thomas Honeywood [475]. Les liens d'amitié qui l'unissent à la famille Harlakenden illustrent assez bien les rapports qui existent entre le pasteur et celui à qui il doit son poste. Le révérend Moore fait reproduire sur la plaque qui ornera la cheminée du parrain, les armes de Mr. Mitchelborne, qu'il appelle « my patron [476] ». Adam Winthrop et le pasteur de Groton, Thomas Nicholson, échangent des livres, règlent des transactions financières et se consultent fréquemment [477]. Winthrop suit de très près la vie familiale des Nicholson, ainsi qu'en témoigne son journal, et devient le parrain d'un des enfants [478], tandis que lady Hoby reçoit régulièrement à sa table le clergé des environs [479].

Le révérend Josselin, pour sa part, joue le rôle d'ami intime et de conseiller de la famille Harlakenden. Lorsque le fils du châtelain dépense inconsidérément l'argent

469. Ces attaques émanent le plus souvent de puritains et il est évident que les auteurs de journaux signalent, de préférence, les cas scandaleux.

470. Cf. *infra*, p. 278.

471. Après avoir prêché le 2 mai 1658 (MS.), il écrit : « my voice held this day beyond expectation... ».

472. Évangile selon saint Luc, c. 10, v. 7.

473. *Josselin D.*, MS. : « 1655, July 17, Tom humfry went... to live at Allens a butcher as a prentice; I promised him 30 s. towards it ».

474. Le 22 juillet 1617 il emmène le pasteur à la foire et le traite comme un membre de la famille (p. 29).

475. *Josselin D.*, p. 15 : « 1645, Dec. 23... ».

476. En décembre 1656, il signale la mort de « My patron, Mr. William Michelborne » (p. 71).

477. Adam Winthrop signale (*op. cit.*, p. 71) qu'il a prêté : « The perambulation of Kent to Mr. (Thomas) Nicholson ».

478. *Ibid.*, p. 98 : « 1608 The xvijth of July Jane Nicholson my goddaughter was baptized... ».

479. Cf. *Hoby D.*, p. 219 : « May 1605, (the 3 day) ».

paternel à Cambridge, c'est à lui qu'il incombe de rappeler à l'ordre le jeune étudiant [480]. Quand Margaret, sur le point de se marier, achète à Londres pour cent vingt livres de vêtements, il intervient encore, et pacifie le père qu'indigne l'extravagance de sa fille [481]. Sa sollicitude se manifeste aussi au moment de la mort du frère de Mr. Harlakenden, William. Josselin se rend lui-même à Worcester pour ramener le corps du défunt, il accompagne sa veuve et la soutient dans l'épreuve [482]. Cette amitié est partagée, et le pasteur d'Earle's Colne ne cesse de proclamer dans son journal la bienveillance et la générosité manifestées envers lui par le châtelain [483]. Une telle attitude est courante à l'époque; Geoffrey Starkey, sir Thomas Mainwaring et bien d'autres propriétaires terriens donnent de multiples preuves de leur attachement au clergé local [484].

Si la guerre civile pose des problèmes d'ordre purement matériel à Ralph Josselin et à Giles Moore, pour bon nombre d'autres pasteurs elle est source d'importants bouleversements. A Danbury, en Essex, le révérend Vincent, auquel on reproche son intempérance plus encore que son anglicanisme, est remplacé en 1644 par John Chander, puis en 1646 par Richard Man, dont sir Humphrey Mildmay n'apprécie guère l'éloquence [485]. Vincent ne quittera pas pour autant les lieux, il bénéficie de la protection des Mildmay, mais devra se contenter, fort rarement d'ailleurs, d'administrer la communion à ses bienfaiteurs, au château et non plus à l'église [486]. A Peniston, dans le comté d'York, ce sont les paroissiens eux-mêmes qui décident, en 1647, de se défaire de leur pasteur, Christopher Dickinson et, pour obtenir son départ, lui proposent quarante livres qui seront rassemblées par leurs soins. Adam Eyre et quelques amis se chargent de la collecte et font le tour de la paroisse [487], mais lorsqu'ils ont obtenu, non sans peine, la somme désirée, Dickinson refuse de partir. Les paroissiens décident alors de consigner par écrit leurs griefs à l'égard de ce ministre dont « la vie et la conversation sont un scandale ». Une fois de plus, Adam Eyre est chargé de porter le document à Londres, où siège le Comité chargé d'examiner le cas des pasteurs, victime de guerre [488]. C'est là un des nombreux comités créés par les législateurs puritains, et le révérend Josselin fait diverses allusions à cet organisme qui, à différentes reprises, lui versa plusieurs livres, en guise de dédommagement, et lui alloua une rente annuelle de quarante livres qu'il perçut jusqu'à la Restauration [489].

Eyre se rend donc à Goldsmiths' Hall, pour y rencontrer les membres du Comité, mais sa démarche reste vaine. Il lui est simplement conseillé de s'adresser directement au conseil chargé plus spécialement des affaires concernant la division ouest du comté d'York. Il regagne alors Peniston et obtient, non sans mal, de faire comparaître Dickinson devant cette instance, afin qu'en compagnie de témoins, il réponde des

480. *Josselin D.*, p. 71 : « 1649-50, Jan. 9... I writt to Mr. Richard, to be frugall of his fathers purse, & to improve his time for learning & pietie... ».

481. *Ibid.*, p. 122 : « 1657, Nov. 17 ».

482. *Ibid.*, MS. : « 1658/59, March : 25 ».

483. Après avoir cité une preuve, parmi tant d'autres, de la libéralité de Mr. R. Harlakenden, Josselin conclut en ces termes, p. 126 : « 1658/59, Jan. 31... an act of love not easily matcht, evidencing his zeale to god and love to my ministry... ».

484. Geoffrey Starkey prête son cheval au pasteur qui doit aller baptiser un enfant dans un hameau éloigné : « 1651, Oct. ye 9... ».

485. A son retour de l'église, le 17 octobre 1647, Mildmay note en effet : « Mas : Man made ye ordinary noise he useth », ce qui n'est guère flatteur.

486. Le dimanche 26 mars 1648, le châtelain écrit dans son journal : « Sunday... Mr. Vincent did officiate in y^e place y^e blessed sacramento y^e Holly Service of y^e Church... ».

487. *Eyre D.*, p. 14 : « 1647, Feb. 27 ».

488. *Ibid.*, p. 18-20 : « 1647 (March) 13... ».

489. Ces sommes pouvaient être versées aux pasteurs, grâce aux revenus provenant des terres de l'église placées sous séquestre.

méfais qui lui sont reprochés [490]. Le pasteur ayant refusé de se présenter, comme il le lui était demandé, un certain Clark prend l'affaire en main et décide que le ministre indésirable recevra quarante livres, pourra rester au presbytère jusqu'au milieu de l'été, mais devra dorénavant s'abstenir de prêcher à Peniston. Dickinson, furieux, profite de l'occasion pour traiter Eyre de « fourbe » (cozener), mais doit obtempérer [491].

Une fois le pasteur éliminé, le problème de sa succession se pose. Un châtelain des environs, Mr. Copley, revendique le droit de présentation au bénéfice et propose un candidat. Les paroissiens, pour leur part, s'opposent à un privilège qu'ils jugent maintenant périmé. Une loi promulguée en 1644 autorisait lord Fairfax à pourvoir lui-même les postes vacants du Yorkshire, en tenant compte, semble-t-il, des désirs des paroissiens. Les habitants de Peniston en déduisent, fort légitimement, que le choix du successeur de Mr. Dickinson leur incombe [492]. Le journal d'Adam Eyre s'arrête trop tôt pour que nous sachions la suite exacte donnée à l'affaire. Nous apprenons seulement que, le 13 février 1648, un dénommé Proctor vient prêcher à Peniston, porteur d'une lettre de recommandation de Fairfax, et que l'année suivante le révérend Swift s'installe dans la paroisse, où il exercera jusqu'à sa mort [493].

Si, en général, les paroissiens, peut-être par apathie, hésitent à dénoncer eux-mêmes les ministres indignes, le sort de Dickinson sera partagé, sous le Protectorat, par un nombre croissant de pasteurs qui, comme lui, avaient profité des troubles pour obtenir une cure laissée vacante, ou qui se révélèrent incapables d'assumer leur tâche avec dignité. En juillet 1650, le révérend Josselin signale qu'il a déjeuné à Colchester, en compagnie des membres de la commission chargée de décider si les ministres sont dignes de conserver leur poste [494]. Un décret relatif à l'éviction des pasteurs et maîtres d'école incompetents est passé par le Protecteur et son Conseil, en août 1654, et mis en application dans l'Essex, dès le début de l'année 1656. Pasteurs, prédicateurs et enseignants sont convoqués en février, à Chelmsford, pour justifier de leur droit à tel ou tel poste et indiquer depuis quand ils en sont titulaires. Josselin assiste à cette première session et trouve la commission d'enquête par trop intransigente. Il ne partage pas l'enthousiasme d'un certain Sparrow qui, prêchant à cette occasion, encourage et félicite dans son sermon les membres de la commission; bien au contraire, il déclare n'éprouver aucune joie « à voir le clergé soumis aux laïcs [495] ». Cependant il recevra l'ordre, en janvier 1658, de participer à l'éviction des indésirables et acceptera cette tâche, sans nous donner, pour autant, de détails sur son action [496]. Puritain modéré, répugnant par tempérament aux solutions extrêmes, il s'oppose à toute forme d'ingérence et sa doctrine pourrait se résumer en une phrase : « la politique aux hommes d'État, la religion aux hommes d'église [497] ».

Pourtant, en ces périodes troublées, il semble difficile de dissocier l'une de l'autre. Sous le règne des Stuarts, le clergé des campagnes publiait les ordonnances royales au prône. Pendant la guerre civile, le pasteur puritain participe activement à la vie publique. Josselin exhorte en chaire les fidèles « à joindre leurs efforts à ceux des magistrats pour obtenir une réforme civile [498] ». Lorsqu'en mars 1645 les habitants du comté sont amenés à élire de nouveaux chefs militaires, il incite ses voisins « à choisir

490. *Eyre D.*, p. 24 : « 1647, April 15 ».

491. *Ibid.*, p. 37-38 : « 1647, May 24... ».

492. *Ibid.*, p. 41 : « 1647, June 5... ».

493. *Ibid.*, p. 116 : « 1649/50, Jan. 17... ».

494. *Josselin D.*, p. 77 : « 1650, July 13 ».

495. *Ibid.*, p. 114 : « 1656, Feb. 20 ».

496. *Ibid.*, p. 123 : « 1657/58, Jan. 8 ».

497. *Ibid.*, p. 63 : « 1648/49 ffeb. 19... ».

498. *Ibid.*, p. 25 : « 1644/45, March 23... ».

avec soin » leurs colonels, et contribue lui-même à l'organisation des élections qui se déroulent à Braintree [499]. Son ami et bienfaiteur, le châtelain d'Earle's Colne, figure parmi les nouveaux élus, et, pendant tout l'été, Josselin sera attaché comme aumônier au régiment du colonel Harlakenden. Une indemnité journalière de dix shillings lui est allouée durant cette période; il la touchera d'ailleurs avec un certain retard, mais nous ne pouvons manquer d'être frappés par l'importance de la somme [500]. Son salaire est, en effet, deux fois plus élevé que celui d'un lieutenant, tant est grande la place réservée à la religion dans les armées puritaines.

Le pasteur d'Earle's Colne participe au rassemblement des troupes, marche avec elles, chante des psaumes, harangue les soldats, et cette forme d'action lui convient parfaitement, car il entend contribuer pleinement à la victoire des forces puritaines et servir ainsi la « cause divine [501] ». Son enthousiasme est moins grand lorsque, quelques années plus tard, un engagement politique est imposé à tous les membres du clergé, ainsi d'ailleurs qu'aux membres du parlement et aux fonctionnaires. S'il note, non sans fierté, le 19 décembre 1649, qu'il a été le premier pasteur de l'Essex à prêter serment de fidélité au nouveau gouvernement — il souhaite en effet « ne pas provoquer de troubles, mais œuvrer pour le bien de la République [502] » — en revanche, il déplore les pressions exercées, les craintes et les différends qu'elles entraînent [503]. A Cambridge, de nombreux étudiants en théologie, « honnêtes », sont exclus de l'université ou ne peuvent accéder au poste de *fellow*, parce qu'ils refusent de jurer fidélité à la République, alors que des jeunes gens « frustes » sont accueillis dans les collèges, en récompense de leur soumission [504].

En 1660, une nouvelle vague d'épuration se produira, mais dans un sens tout différent; à nouveau des pasteurs seront privés de leurs bénéfices, tandis que d'autres seront promus, parce qu'ils auront été fidèles au roi [505]. En 1662, le révérend Josselin sera le seul des non-conformistes à avoir été maintenu dans la région [506]. Le 6 juin 1660, il s'était rendu, il est vrai, à Colchester pour solliciter le pardon du souverain, en présence du maire de la ville. L'époque semble lointaine où les habitants de Colne avaient opposé une résistance farouche aux troupes royalistes qui avaient pillé la cité. En ce 12 juin 1648, les soldats s'étaient acharnés sur Josselin et l'avaient dépouillé de tous les biens qu'ils pouvaient emporter, à l'exception de la literie et des objets en cuivre et en étain. Le pasteur, affolé, n'avait pas fait preuve de grand courage. Il s'était réfugié à Coggeshall, chez lady Honeywood, laissant derrière lui femme et enfants, qu'il était venu chercher le lendemain [507]. Les paroissiens estimant qu'il les avait abandonnés dans l'épreuve, lui avaient longtemps tenu rigueur de cette fuite. Seule Mrs. Church lui avait rendu visite, quand en compagnie des siens il avait regagné Colne, après un séjour de onze semaines chez la châtelaine de Coggeshall [508].

499. *Ibid.*, MS. : « 1644/45, March : 2... ».

500. *Ibid.*, p. 27 : « 1645, June 18 ».

501. L'attitude des aumôniers royalistes est tout autre. (Cf. C. V. WEDGWOOD, *op. cit.*, p. 240). Ils se préoccupent davantage des chefs militaires que du simple soldat, alors que les sermons et les prières des aumôniers puritains débouchent directement sur l'action, en incitant les troupes à mener « le bon combat » jusqu'à la victoire finale.

502. *Ibid.*, p. 70. L'Engagement était ainsi rédigé : « I do declare and promise that I will be true and faithful to the Commonwealth of England as the same is now established, without King or House of Lords ». (Cf. S. R. Gardiner, *History of the Commonwealth & Protectorate*, (3 vols, London, 1894-1901) I, 196).

503. *Ibid.*, p. 71 : « 1649/50, Jan. 24 ».

504. *Ibid.*, p. 78 : « 1650, Oct. 2 ».

505. *Ibid.*, p. 135 : « 1660, July. 22 ».

506. *Ibid.*, p. 141 : « 1662, Nov. 9. What God will doe with mee I know not... ».

507. *Ibid.*, p. 50 : « 1648, June 12... ».

508. *Ibid.*, MS. : « 1648, Aug. 29 : ... ».

Pasteurs et châtelains sont le plus souvent unis dans l'adversité. Le révérend Roche, une fois déchu de ses droits, bénéficie de l'hospitalité de sir Humphrey Mildmay, tout comme le révérend Josselin bénéficie du soutien et de l'aide financière de la noblesse puritaine, lorsqu'il est victime des armées royalistes. Ceux qui restent fidèles à Charles I^{er} sont inévitablement les plus éprouvés. Sir Henry Slingsby, qui mourra sur l'échafaud, est véritablement traqué. Au lendemain de la défaite de Marston Moor, il écrit : « Ainsi, pleins de tristesse nous marchons, contraints de quitter notre pays, si nous refusons d'apostasier; je n'ose revoir ma propre maison ni prendre congé de mes enfants, bien que nous ayons passé une première nuit à Hersey, à moins de trois kilomètres de chez moi[509] ». Deux années durant, il parcourt les routes d'Angleterre, avant de regagner *The Red House*, où il vivra en reclus et fera pour la postérité le récit de ce qu'il appelle « my 2 years peregrination [510] ». Ses biens, comme ceux de tant d'autres *délinquants*, sont confisqués puis mis en vente, et fort heureusement rachetés, en 1651, par son neveu Slingsby Bethel, afin qu'il puisse en conserver la jouissance, jouissance qui ne sera hélas que de courte durée [511].

Sir Humphrey Mildmay connaît de semblables tracasseries. Après avoir obtenu, non sans peine, un laissez-passer à Londres où il vient de séjourner pendant une année, il se réfugie, en avril 1644, dans le Somerset [512], mais dès 1645, devant l'avance des troupes ennemies, il lui faut fuir jusqu'au pays de Galles [513]. Il regagne Queen Camel, sain et sauf, le 11 octobre [514]; il a pu échapper aux soldats, mais ses ennuis commencent seulement. Il lui faut maintenant affronter la Commission Parlementaire pour le comté de Somerset, car son domaine a été placé sous séquestre [515]. Le versement d'une lourde amende, près de douze cent soixante quinze livres, lui permettra de rentrer en possession de ses terres [516]. Appauvri, endetté, il s'adapte assez vite à l'ordre nouveau, bien que l'idée d'un parlement sans roi ne soit guère à sa convenance. Les contacts nombreux qu'il réussit à garder avec ses amis royalistes l'aident sans doute à oublier, et les devoirs multiples qui lui incombent, en tant que *squire*, absorbent une grande partie de son énergie. Si les structures se modifient, les obligations restent les mêmes [517].

Le malheur des uns fait le bonheur des autres. A Holme Cultram, dans le comté de Cumberland, une équipe de démolisseurs dirigée par le frère de James Jackson s'attaque, dès 1652, au château de Wolsty, résidence de la famille Chambers, et dont la destruction a été ordonnée par le gouvernement [518]. Une fois la besogne accomplie, John Jackson emporte les pierres pour se construire une maison à Hayrigg. Les matériaux ainsi obtenus représentent une valeur d'environ cent livres, au dire des observateurs, qui sont partagés [519]. Certains donnent raison à John et menacent de bannir James, s'il continue à critiquer son frère. D'autres condamnent le coupable et tentent même de s'opposer à la démolition du château [520]. A Peniston, dans le comté d'York, l'amende

509. *Slingsby D.*, p. 116 : « 1644, July 2... ».

510. *Ibid.*, p. 118.

511. Cf. *ibid.*, p. 352-54 et P. H. HARDACRE, *The Royalists during the Puritan Revolution*, The Hague, 1956, p. 127.

512. Sir Humphrey note, le 9 avril 1644 : « Jocis brought me my Pape : from his Excellency ».

513. Il se rend à Pilton, Keynsham, Bath, Bristol avant de se réfugier à Carleon.

514. « Saterdag I marched to Camel on foote, to dynner ».

515. *Ibid.* : October 14. Tewsday. I rode to the Committee att Lavenporte where I was hardly used & confined for y^{at} night... ».

516. Cf. Ph. L. Ralph, *op. cit.*, p. 193 et *supra*, p. 103.

517. Notons qu'à partir de 1653 une nouvelle charge incombera au *squire* qui fait office de juge de paix, celle de célébrer les mariages en compagnie du pasteur.

518. *Jackson D.*, p. 103.

519. *Ibid.*, p. 104 : « August 22th, 1654... ».

520. *Ibid.*, p. 103-104.

infligée à un noble « délinquant » permet d'augmenter les revenus annuels du pasteur de cinquante livres. William Blytheman, qu'Adam Eyre mentionne à plusieurs reprises [521], avait été condamné, par décret du 27 octobre 1646, à verser dans les caisses du Trésor une somme de cinq cent huit livres et dix shillings, mais cette amende avait été réduite de trois cent cinquante livres, car il acceptait de prélever cinquante livres sur les revenus qu'il tirait de la cure de Wath, pour les donner au pasteur de Peniston, et ceci pendant vingt-six ans [522].

Il est aussi des accommodements avec le ciel. Elias Ashmole, dont les terres du Berkshire ont été placées sous séquestre, le 15 novembre 1648, en raison de ses sympathies royalistes, obtient six jours plus tard la levée du séquestre grâce à l'intervention d'amis influents, parmi lesquels figure sans doute Daniel Blagrove, représentant de Reading au parlement et cousin de Geoffrey Starkey [523]. L'année précédente, le 30 mars 1647, à 10 h 15 très exactement, il s'était engagé à ne plus jamais prendre les armes contre le parlement, et ce serment, appelé *negative oath*, devait lui permettre, comme aux autres « délinquants » d'ailleurs, de rentrer, le cas échéant, en possession de ses biens, après avoir acquitté l'amende fixée par le comité siégeant à Goldsmiths' Hall. Cet engagement, qui pour lui n'était encore qu'une simple assurance sur l'avenir, avait dû être tenu secret, puisqu'il utilise un langage chiffré pour le signaler dans son journal [524].

S'il semble que seul Ashmole ait bénéficié d'appuis politiques, aucun des diaristes dont subsiste le journal ne sortira ruiné de la tourmente [525]. Sir Roger Twysden, comme sir Humphrey Mildmay, doit payer une lourde amende, les arbres de son parc sont abattus, mais pendant toute la durée de son emprisonnement, George Stone, le serviteur fidèle, veille sur son domaine [526]. Pas plus que sir Humphrey, il ne dit s'il a augmenté ses fermages pour faire face à ses obligations financières, mais il réussit à rassembler la somme réclamée, bien que sa femme ne reçoive du gardien de séquestre que le cinquième de ses loyers [527]. Pour lui venir en aide, son frère et sa famille s'installent à Royden Hall pendant cette période difficile, et contribuent ainsi aux dépenses du ménage [528].

Du côté des puritains, aucun journal en notre possession n'a été tenu par ceux qui purent profiter des ventes forcées comme leurs ancêtres avaient profité de la dissolution des monastères. Il est pourtant une exception. Anthony Ashley Cooper, royaliste repent [529], signale dans son maigre journal pour 1648, l'achat de divers biens dont l'origine ne nous est pas précisée [530]. Cependant, l'intervention qu'il fit au parlement, le 7 mars 1659, et au cours de laquelle il défendit avec vigueur les intérêts de ceux qui, comme lui, avaient « acheté des terres », nous prouve qu'il put agrandir ses domaines, à la faveur des événements [531]. Pourtant, s'il réussit à tirer profit de la situation, il n'échappe pas plus qu'un autre aux impôts et aux taxes qui, après la chute de la

521. Cf. en particulier *Eyre D.*, p. 24 (1647. April 15) et les notes p. 25.

522. *Eyre D.*, p. 46 : « 1647, June 24 ».

523. Cf. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 484 : « 15 Nov. 1648 ».

524. *Ibid.*, vol. II, p. 432 : « 30 Mar. 1647. 10 hours 15' before noon I took the negative oath ».

525. Cf. H. J. HABBAKUK, *Britain and the Netherlands*, London, 1959, p. 163.

526. Cf. F. W. JESSUP, *Sir Roger Twysden*, London, 1965, p. 92.

527. *Twysden D.*, p. 131 : « The 16 oct. 1649... ».

528. *Ibid.*, p. 135-36.

529. Cf. W. D. CHRISTIE, *Memoirs, Letters and Speeches of Anthony Ashley Cooper, First Earl of Shaftesbury*, London, 1859, p. xxxviii.

530. A. A. COOPER *D.*, p. xlvii : « 1648, January. Mem : I have purchased... a tenement called Suddon Hill, which cost me £ 600 and a tenement in Staffordshyre in Ilam which cost me £ 200 ».

531. Cf. Th. BURTON'S *Diary of the Cromwell Parliaments*, vol. IV, London, 1823, p. 51-52.

royauté, accablent les citoyens, indépendamment de leurs opinions ou de leurs affiliations.

Les séquestres, les amendes infligées aux « délinquants [532] », la mise en vente, en 1646, des terres appartenant à l'Église [533], puis de celles de la Couronne, à partir de 1649 [534], ne suffisent pas à combler le déficit d'une trésorerie toujours défaillante. Pour parer aux dépenses croissantes qu'entraînent les guerres civiles puis étrangères, le parlement crée de nouveaux impôts. Le premier de ceux-ci, l'*excise* ou accise, frappe un grand nombre de produits de consommation, et du fait même qu'il touche toutes les classes de la société, rencontre une violente opposition [535]. Les hommes de la régie (*excise-men*) sont souvent pris à partie ou accusés de malhonnêteté. Sir Thomas Mainwaring rapporte, à diverses reprises, qu'il a soumis à un interrogatoire certains d'entre eux et même dû prendre des sanctions à l'encontre d'un de ces fonctionnaires indélicats [536].

Tout aussi impopulaire est l'impôt foncier, plus connu sous le nom de *monthly assessments*, et qui rappelle étrangement l'impôt pour la construction des vaisseaux de guerre, le *Ship-Money* de 1636. A date fixe, sir Thomas se rend à Nantwich pour recevoir tous ceux qui contestent le montant de la contribution qui leur est imposée, et après les avoir entendus, il s'efforce de trancher les différends [537]. Les sommes exigées sont fort lourdes. Sir Humphrey Mildmay, si nous en croyons son livre de comptes, verse une livre dix par mois en 1649 et, pour l'année 1651, acquitte plus de trente-huit livres [538]. Les besoins en argent de Cromwell vont grandissant. En septembre 1657, le révérend Moore note qu'une somme de soixante mille livres doit être rassemblée à l'intention de « Son Altesse le Protecteur », que le district de Horstead Keynes est tenu de verser trente livres cinq shillings et que sa propre contribution s'est élevée à dix-neuf shillings. L'année suivante, ce simple pasteur de campagne paiera successivement dix-neuf shillings en juillet, onze shillings en août puis en décembre [539]. Les impôts exceptionnels provoquent un légitime mécontentement. Le révérend Josselin signale avec amertume qu'en moins d'une génération, il lui a fallu par deux fois acquitter la *poll-tax* ou capitation, ce qui est là chose tout à fait inhabituelle [540]. Malgré les récriminations, les impôts sont bel et bien entrés dans les mœurs, et les Anglais en font le rude apprentissage. Ce qui n'était à l'origine qu'un expédient, devient désormais une institution [541].

Pour l'heure, le but essentiel de toutes ces mesures est de permettre aux chefs puritains de subvenir aux besoins de l'armée et de la marine. Sous le Protectorat, les guerres contre les Pays-Bas et l'Espagne vident les caisses de l'État. Au cours de l'année 1653-1654, qui verra la fin du conflit avec la Hollande, deux millions sept cent cinquante mille livres seront dépensées [542]. Un problème se pose, toujours le même, comment payer les soldats ? Faute d'argent, les troupes parlementaires se mutinent au

532. Cf. E. KLOTZ and G. DAVIES, « The Wealth of Royalist Peers and Baronets during the Puritan Revolution », *E. H. R.*, t. LVIII, 1943, p. 217-219 et Joan THIRSK, « The Sales of Royalist Land during the Interregnum », *Ec. H. R.* 2nd ser., V, 1952, p. 188-207.

533. Cf. G. B. TATHAM, « The Sale of Episcopal Lands during the Civil War and Interregnum », *E. H. R.*, t. XXIII, pp. 91-103.

534. Cf. J. C. HILL, *Puritanism and Revolution*, London, 1958, p. 177.

535. Cf. Ch. WILSON, *England's Apprenticeship*, London, 1965, p. 129.

536. Mainwaring D. : « 1650, Dec. 2... ».

537. *Ibid.* : « 1650, June. 16... ».

538. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 195.

539. Moore D., p. 70-73 : « 1657, Sept. ... ».

540. Josselin D., p. 136 : « Oct. 11, 1660. This day I paid 1 £. 12 s. 6 d. for my pole tax. I paid it once formerly in 41... its ground is to disband the army... ».

541. Cf. Ch. WILSON, *op. cit.*, p. 132.

542. *Ibid.*, p. 131.

cours de l'été 1646. En 1647, Adam Eyre tente vainement d'obtenir du gouvernement le paiement de sa solde; accompagné de ses anciens compagnons d'armes qui, comme lui, n'ont pas perdu l'espoir de recouvrer leur argent, il multiplie les démarches, mais sans grand succès [543]. Seuls les officiers supérieurs, semble-t-il, parviennent à obtenir quelques substantielles compensations [544]. De son côté, Anthony Ashley Cooper pourchasse les soldats qui, au lieu de rejoindre l'Irlande, se sont installés de leur propre chef chez l'habitant et commettent de nombreux vols [545]. Par la suite, il consacrerait une grande partie de son temps à l'établissement et à la collecte des taxes et impôts dont le montant est destiné à l'armée [546].

De tout temps les soldats ont semé la terreur dans la campagne anglaise. Leur mode de recrutement et leur pauvreté en sont largement responsables. Les militaires sont recrutés, en effet, par la presse plus encore que par engagement volontaire. Pour échapper à l'enrôlement par la force, les plus fortunés acquittent une amende, tel est le cas de Robert Roberts, *yeoman* du Devon, qui préfère verser trente shillings plutôt que d'aller combattre en Écosse [547]. Il arrive même que des voleurs obtiennent leur pardon, en acceptant de servir dans l'armée; parfois, leur zèle fléchit et ils ne peuvent s'empêcher de reprendre leurs vieilles habitudes [548]. Ils finissent alors au gibet, tout comme les déserteurs dont parle Anthony Ashley Cooper [549]. Il n'est point de journal qui, à un moment ou à un autre, ne fasse allusion aux larcins, exactions, et atrocités attribués à la troupe.

Malgré ces ombres qui planent sur le tableau, et quelles que soient les circonstances, l'hospitalité reste de rigueur. Comme leurs contemporains, les auteurs de journaux se révèlent éminemment sociables. A Queen Camel et à Danbury, la maison de sir Humphrey Mildmay est continuellement remplie d'invités; chants et danses succèdent aux plantureux repas [550]. Le diariste signale le va-et-vient perpétuel qui règne chez lui. Amis et voisins arrivent à l'improviste, et certains s'installent pour plusieurs jours. Sir Thomas Mainwaring rend sans cesse visite à ses multiples cousins et parents qui habitent le comté et, lorsque ses affaires l'appellent à Chester, il est invité à dîner chaque jour dans un endroit différent [551]. L'austère lady Hoby se tient toujours prête à recevoir les hôtes de passage et surveille elle-même la confection des mets qui leur sont offerts [552]. Le nombre des visiteurs est particulièrement élevé quand sir Thomas Hoby tient sa cour manoriale [553]. Tous ces rapports sociaux sont empreints de la plus grande cordialité. Lorsque Adam Winthrop et les siens sont conviés par un noble de la région, sir Robert Crane, ce dernier leur envoie son propre carrosse [554]. Des familles entières se rassemblent pour se livrer à leurs sports favoris. Les cousins de sir Thomas Mainwaring organisent des courses de chevaux, qui remportent un vif succès dans la région, et le châtelain se déplace fréquemment pour assister à des rencontres sportives

543. *Eyre D.*, p. 2 et 7 : « 1647, Jan. 8. 26... ».

544. Les soldats sont toujours les derniers payés. Cf. *Whiteway D.* : « 1627, May 10th ».

545. *Cooper D.*, p. xlii : « March 1647... ».

546. *Ibid.*, p. xlviii : « 1648, July... ».

547. *Roberts D.* : « 1638/39, the 12 day of Martch... ».

548. *Rous D.*, p. 76 : « 1634. Foure men, robbers of houses and other' wise, who before were saved and sent for soldiers, but leaving their colours and returning to their former course, were hanged on four severall gibbets... ».

549. *A. A. Cooper D.*, p. xxxiv, 1646, April 9th, 10th.

550. *Mildmay D.* : « 1642, Aug. 30... ».

551. *Mainwaring D.* : « 1651, Aprill 8... ».

552. *Hoby D.*, p. 14 : « August. 1600 (The : 28) ... ».

553. *Ibid.*, p. 181 : « August 1601 (The 4 day) this day I was busie in the house, havinge manie strangers, because of the Courte that was kept... ».

554. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 99 : « 1608, Octobre The iiij... ».

au cours desquelles les serviteurs des gentilshommes du voisinage se mesurent à la course [555].

Cette sociabilité n'est pas le fait d'une seule classe, elle se retrouve à tous les échelons. Pasteurs, fermiers, ouvriers et artisans aiment recevoir amis et connaissances. Dans l'Essex, la femme du révérend Josselin prépare des gâteaux qu'elle offrira aux fidèles, à l'issue d'une réunion pieuse [556]. Dans le comté d'York, bon nombre d'habitants fabriquent leur propre bière, qu'ils servent à leurs visiteurs [557]. Les hommes du village préfèrent, cependant, se retrouver à la taverne où ils entraînent parfois leurs épouses, et où, d'ailleurs, bien des différends se règlent [558]. C'est là qu'Adam Eyre rencontre anciens soldats, hommes d'église et paysans. Ses compagnons habituels ont des origines diverses : John Wainright, ouvrier agricole, lui sert aussi de cordonnier et de garçon de courses, Richard Wainright est un fermier prospère, Thomas Earnshawe exerce les fonctions de garde champêtre, Edward Hinchcliffe fixe le montant des impôts dans la localité, Edward Mitchell est le locataire de la famille Eyre. Bien qu'à un niveau social différent, ces hommes appartiennent à un même groupe et sont unis par de solides liens d'amitié [559]. Le fait que les uns soient au service des autres ne trouble en rien leurs rapports, et Adam Eyre en donne la meilleure preuve, quand il demande à un riche fermier des environs, John Micklethwaite, qui est aussi son créancier, l'autorisation d'engager l'une de ses filles comme servante [560]. Il serait faux de voir en ces habitants du Yorkshire des démocrates avant la lettre, leur attitude n'a rien de surprenant; à une époque où l'apport de chacun est indispensable, tout travail est empreint de dignité.

Si le sentiment de hiérarchie existe, bien qu'atténué nous le verrons par le puritanisme, les différences de classe ne sont guère sensibles dans la communauté villageoise. Les Mainwaring reçoivent le même jour à leur table parents et paysans [561], et à Bulmersh, Geoffrey Starkey déjeune ou chasse aussi facilement en compagnie du tailleur, du transporteur ou de l'orfèvre qu'avec la noblesse locale [562]. Le révérend Josselin joue aux échecs avec le shérif et le châtelain, dont il est fréquemment l'hôte [563]. Lady Hoby rend visite à son aumônier, Mr. Rhodes, accompagnée de sa mère et de plusieurs femmes du village [564]. Bien qu'appartenant à la haute noblesse, lady Clifford se fait conduire en voiture dans les fermes proches de Knole pour y prendre des collations. Elle note qu'elle a dégusté tant de fromage blanc chez Goodwife Sysly qu'elle en a été incommodée [565]. Quant à lady Honeywood, à Earle's Colne, elle rassemble indifféremment riches et pauvres autour de sa table [566].

Sympathie et estime réciproques se manifestent de façon tangible, par l'échange de cadeaux, petits et grands. Le révérend Josselin envoie un écureuil à la comtesse d'Oxford qui, à son tour, lui donne une chope en argent [567]. La femme de Geoffrey

555. *Mainwaring D.* : « 1649, Aprill 2... ».

556. *Josselin D.*, MS. : « 1650, Decem. 19... ».

557. *Eyre D.*, p. 28 : « 1647 (April) 22... ».

558. *Mainwaring D.* : « 1650/51, Jan. 11... at the Lambe where we determined the differences betwixt Roger Comberlake and Henry Roger... ».

559. Cf. W. NOTESTEIN, *English Folk*, p. 256-57.

560. *Eyre D.*, p. 31 : « 1647 (May) 3... ».

561. *Mainwaring D.* : « 1656/57, Jan. 6. That day young Mr. Flueling and his wife, good wife Acson ... Goodwife Vernon ... uncle John Delves and Cosen George Mainwaringe dined at Baddeley ».

562. *Starkey D.* « 1652, July ye 5th ... Coop the Taylor and Geo Simon supped at Bulmersh ».

563. Cf. *supra*, p. 189, n. 475.

564. *Hoby D.*, p. 174 : « June 1601, the 2 : ... ».

565. *Clifford D.*, p. 70 : « June 1617, the 6th after supper... ».

566. *Josselin D.*, MS. : « 1648, Oct. 20... Mr. Rolls and myselfe / preacht; my lady provided a great diner & stayed all the people poore and rich y^e were at home ».

567. *Ibid.*, p. 126 : « 1658 Nov. 3 ».

Starkey remet du bacon au clerc de paroisse [568], tout comme Godfrey Matthewman en apporte à Susannah Eyre [569]. Il est rare de se présenter les mains vides, et Francis Haigh, venu passer la soirée chez Adam Eyre, n'oublie pas de déposer sur la table un pot de miel [570]. Bacon et miel sont des cadeaux fréquents à la campagne, mais les truites pêchées dans la rivière et les quartiers de viande sont également des cadeaux appréciés. Nous sommes toutefois surprise quand nous lisons que la fille du fermier Wadsworth est arrivée à Haslehead, suivie d'un porcelet qu'elle vient offrir aux Eyre [571].

Les malades, les pauvres et les victimes de l'adversité ne sont pas négligés. Tout le village se porte au chevet de Dyonis Micklethwayte, atteinte d'une tumeur nasale, et pendant sa pénible maladie aucun n'oublie de prendre de ses nouvelles [572]. Lorsque la chaumière d'un journalier impécunieux menace ruine, le révérend Josselin demande aux fidèles de contribuer aux frais, il récolte ainsi près d'une livre; mieux encore, quand un incendie ravage la maison de Mary Peake, la collecte s'élève à plus de trois livres [573]. Il est aussi d'autres moyens, tout aussi efficaces, pour faire appel à la charité du public. Dans le comté d'York, en particulier, des dégustations de bière ou *help-ales* sont fréquemment organisées pour soulager la détresse de tel ou tel villageois. Les uns fournissent la bière, les autres paient pour la boire. Huit jours avant la date fixée, Adam Eyre va de maison en maison convier les habitants de Peniston au *help-ale* organisé à l'intention d'Anthony Crosland. A l'issue de la réunion, il note avec fierté qu'il a obtenu vingt-neuf shillings six pence, et qu'il a, pour sa part, déboursé un shilling cinq pence. Même ceux qui ne peuvent s'y rendre envoient leur contribution [574]. Parfois, des oies rôties sont servies au lieu de bière, mais le diariste ne parle qu'épisodiquement de ces *goose-feasts* [575].

Beaucoup donnent spontanément, sans attendre d'être sollicités. Secourir son prochain semble, le plus souvent, chose naturelle, au XVII^e siècle [576]. Lady Hoby dispense ses soins à tous [577]. Sir Humphrey Mildmay se mêle aisément aux villageois et ne reste pas insensible à leurs problèmes. Mariages et baptêmes lui fournissent l'occasion d'offrir aux nouveaux époux et aux jeunes parents, deux, trois, ou même dix shillings. De Londres, il expédie à Danbury « une pièce de coton pour les pauvres [578] ». Moins fortuné, mais sans nul doute très conscient de sa générosité, le révérend Moore note avec régularité le montant, généralement élevé, de ses aumônes. Parmi les bénéficiaires figurent, à côté des indigents, un étudiant pauvre et des jeunes gens méritants, comme William Stone, nouvellement marié, auquel il envoie cinq shillings, « to begin the world with [579] ». Dans le Devon, Robert Roberts dresse lui aussi la liste de tous ceux, amis ou voisins, qu'il a secourus; grâce à son aide, plus d'un paysan peut être enterré décemment [580]. Même dans leurs testaments, les auteurs de journaux n'oublient pas les pauvres [581]. A travers toutes leurs notations, cependant, il se dessine une évidente

568. *Starkey D.* : « 1653, April y^e 13... ».

569. *Eyre D.*, p. 30 : « 1647 April 30. ».

570. *Ibid.*, p. 65 : « 1647, (October) 2. - ... ».

571. *Ibid.*, p. 63 : « 1647 (Sept.) 25. - ... ».

572. *Ibid.*, p. 28-30 : « 1647, (April) 24. - ... ».

573. *Josselin D.*, p. 56 et 115 : « 1644/45 March 16 ».

574. *Eyre D.*, p. 40-42 : « 1647, June 1. ».

575. *Ibid.*, p. 76 : « 1647 Nov. 22. ... Spent 1s. at Burdet's goose feast to day... ».

576. Cf. Ch. WILSON, *op. cit.*, p. 121.

577. *Hoby D.*, p. 108 : « (March 1599/1600 The Lodes day : 16) ... dressed my patients... ».

578. *Mildmay D.* : « 1634, Nov. 28 ».

579. *Moore D.* : 78 « 1658, Nov. ... ».

580. *Roberts D.* : « 1640, An account of my disbursements towards y^d poore... ».

581. Cf. *Greene D.*, *op. cit.*, vol XLIV, p. 115

préférence pour les pauvres honnêtes [582], par opposition aux mendiants professionnels, jugés pour la plupart indésirables.

Hommes et femmes se sentent responsables de ceux qui souffrent, non seulement dans leur paroisse mais aussi dans toute l'Angleterre et dans le monde entier. C'est là un fait d'autant plus frappant que peu d'entre eux ont l'occasion d'entreprendre de grands voyages. Qu'il s'agisse d'un indigent d'une localité proche, de la veuve d'un pasteur, victime de la guerre civile [583], des pestiférés d'une ville anglaise [584], ou des habitants du Palatinat [585], de grands élans de solidarité se manifestent sans cesse à travers le pays. Quelques notations du révérend Josselin, prises au hasard, sont à cet égard fort révélatrices. En septembre 1644, il signale une collecte à l'intention d'un baron français qui « a abjuré la religion papiste », le mois suivant, il est question de secourir sir William Brereton, « ce noble gentilhomme du Cheshire [586] ». En 1645, on quête pour « la pauvre ville de Taunton », et, en 1646, pour « la pauvre ville de Leicester [587] ». En 1649, les regards se tournent vers le Lancashire, où les victimes de la famine et de la peste sont légion [588]. Les colons de la Nouvelle-Angleterre ne sont pas pour autant oubliés et les habitants d'Earle's Colne, en 1653, rassemblent la somme considérable de cinquante-quatre livres, afin de contribuer à l'évangélisation des Indiens [589]. En 1655, ils soulagent la détresse des Savoyards et, en 1658, dans leur paroisse, comme dans celle du révérend Moore, on quête pour « les protestants malheureux de Bohême et de Pologne [590] ». La religion joue un rôle de premier plan dans la majorité de ces entreprises charitables.

Pourtant, nous aurions tort de conserver une vision purement idyllique des rapports qui unissent les villageois à leurs semblables. Charité et cruauté se côtoient sans que nul ne s'en offusque. Un homme meurt, terrassé, sous les yeux de sa femme et de ses neuf enfants, au moment même où il chargeait sa charrette; Josselin signale qu'il l'a mis en terre, mais ne manifeste aucune émotion [591]. Les mœurs sont passées au crible. Soupçonne-t-on une jeune fille d'être enceinte, aussitôt les femmes du village se jettent sur elle, la déshabillent, l'examinent attentivement et l'obligent à avouer son crime et le nom du père présumé [592]. L'intolérance sévit.

Les disputes sont fréquentes. Certains *yeomen* ont des tempéraments particulièrement belliqueux. Adam Eyre est souvent en litige avec ses voisins. Il se venge de Christopher Marsden, qui l'a insulté, en coupant les buissons qui bordent sa clôture [593]. Sa querelle avec son locataire et ancien compagnon d'armes, Edward Mitchell, fait l'objet de nombreuses notations. Les bagarres éclatent à la taverne et prennent parfois des dimensions héroï-comiques [594]. Robert Roberts se plaint sans cesse de la méchanceté de certains habitants de Stockleigh-Pomeroy qui le malmenent et viennent le frapper

582. *Eyre D.*, p. 69 : « 1647, Oct. 18. - ... I rec^d 5 s. of W^m Rich, and gave it to Reginald Applevard again, to give it to a poore honest man, at the request of John Shirt and Mat Linley ».

583. *Josselin D.*, p. 23 : « 1644, Dec. 15... I gathered liberally for a poore Ministers widow who was plundered... ».

584. Lady Hoby note dans la marge de son journal, le 25 octobre 1603 : « there was a colection for those at whitbie and was gotten 50s. volante » (p. 207).

585. *Whiteway D.* : « February 1634 ».

586. *Josselin D.*, p. 19-20 : « 1644 Sept. 22... ».

587. *Ibid.*, p. 30 et 33 : « 1645, Oct. 12... 1646 June 21... ».

588. *Ibid.*, p. 67 : « 1649, July. 8... ».

589. *Ibid.*, p. 102 : « 1652/53, March. 19... ».

590. *Ibid.*, p. 111 et 125, et *Moore D.*, p. 75 : « 1658, 6th May ».

591. *Josselin D.*, MS. : « 1656, July 16... ».

592. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 101 : « 1609, March the xiiij... ».

593. *Eyre D.*, p. 52 : « 1647-6. - ».

594. *Ibid.*, p. 32-33 : « 1647, May 10. - ... ».

jusque dans sa propre maison [595]. Il s'estime persécuté et voit avec indignation s'aventurer, dans ses champs, moutons, vaches et même cochons qui ne sont « ni entravés ni munis d'anneau [596] ». La violation de propriété est, en effet, un grief commun à tous les auteurs de journaux qui vivent sur leurs terres. Le sage sir Henry Slingsby, qui se heurte à l'obstination des villageois, conclut à « la perversité » de l'humaine nature [597].

En utilisant les images que nous livrent un grand nombre d'hommes et de femmes, nous avons tenté de dégager l'image collective qui peut se former dans l'esprit, après la lecture de leurs témoignages. Une fois de plus, celle-ci est incomplète. Pour qu'elle ne le soit pas, il nous faudrait bien des additions et des retouches. Nous n'avons guère approché la haute noblesse. Nous avons surtout rencontré des châtelains fortunés, hommes paisibles et généralement fidèles à leurs convictions, des francs-tenanciers aisés, qui se sont révélés d'excellents hommes d'affaires, des pasteurs préoccupés du bien-être de leurs paroissiens, vertueux bien que non exempts de faiblesses. Nous nous sommes arrêtée devant le seuil des maisons les plus humbles, sans jamais y pénétrer. Nous ignorons tout de la paysannerie pauvre. Faute d'habits décents, certains de ses membres osaient-ils paraître à l'église [598] ? La vie des catégories inférieures nous a échappé. Nous n'avons guère croisé de visages pitoyables, nous n'avons pas visité « les maisons de travail ou maisons d'aumône [599] ». Pourtant, grâce aux auteurs de journaux, nous avons pu percevoir les structures d'une société essentiellement rurale, même si nous ne connaissons qu'imparfaitement certaines de ses composantes. En dépit des particularités régionales, nous avons pu reconstituer l'atmosphère des campagnes, participer à la vie de villages d'où les castes sont exclues, noter les contradictions qui en caractérisent les habitants. Notre curiosité reste, malgré tout, insatisfaite; les personnages qui apparaissent sur cette toile de fond se livrent difficilement.

595. Roberts D. : « 1628 The XVth day of Apryll ... Anthony Pooke stroke me in the Back and thrust me out over the stairs ».

596. *Ibid.* : « 1641, the 20 day of January ».

597. Cf. Slingsby D., p. 23, où l'auteur signale l'obstination des villageois qui se refusent à utiliser son moulin. (1639, Feb. 17).

598. Cf. W. NOTESTEIN, *The English People on the Eve of Colonization*, p. 85.

599. Cf. G. ASCOLI, *op. cit.*, vol. II, p. 392.

LES MŒURS

LE MARIAGE ET LA FAMILLE

LA VIE QUOTIDIENNE

Les auteurs de journaux, qui sont presque tous mariés et pères de plusieurs enfants, nous laissent, à des degrés divers, pénétrer dans leur vie privée, et ces incursions, plus ou moins brèves, nous permettent de nous familiariser avec leur mode de vie et avec cet élément essentiel de la société anglaise traditionnelle du XVIII^e siècle qu'est la famille.

Pour la majorité d'entre eux, comme pour leurs contemporains, la notion d'intimité familiale n'a pas le même sens que de nos jours. Dans les classes les plus aisées, la famille est une unité qui, d'une part, débord largement le cercle de ses membres au sens strict — les domestiques en font intégralement partie — et qui, en second lieu, est incontestablement dominée par le père. Une grande maison à cette époque est toujours fort peuplée: outre les maîtres, les enfants et une importante domesticité, elle abrite parents et proches auxquels s'ajoute un flot incessant de visiteurs, les visites faisant figure de véritable occupation [1].

Sir Humphrey Mildmay se plaint de la « famille dépensière » de sa femme [2], qui sans cesse s'invite chez lui et dont il éprouve quelques difficultés à se défaire. Lady Mainwaring héberge presque constamment une cousine qui lui sert de dame de compagnie. A « cosen Mail Ravenscroft » succède « cosen Martha Huxleton » qui, à son tour, sera remplacée par une autre parente [3]. Allié aux Ingram et aux Slingsby, Rob Norton viendra terminer ses jours chez sir Henry Slingsby, après avoir servi d'intendant à sir Thomas Ingram [4]. Souvent les jeunes couples passent plusieurs années sous le toit paternel, avant de s'établir au domicile de leur choix. William Whiteway ne quittera la maison de ses parents qu'après sept ans de mariage [5]. Pour sa part, John Greene s'installera définitivement chez son père, avec son épouse, et habitera, tour à tour, le domaine des Greene à Navestock, en Essex, et leur résidence londonienne de la Juiverie, puis de Fleet Street [6].

1. Cf. Ph. Aveling, op. cit. p. 442-444 et *Mildmay D.* : « 1633, Decembr. 23rd ».

2. *Mildmay D.* : « 1634/5, March 30... ».

3. *Mainwaring D.* : « 1657, June 26 ».

4. *Slingsby D.* p. 70 : « 1641 Rob. Norton dyed with in 2 or 3 days after my going up to London y^e (30 of March)... ».

5. Whiteway qui s'est marié le 14 juin 1620, écrit le 4 septembre 1627 : « I began to keepe house this day ».

6. *Greene D.*, op. cit., vol. XLIV, p. 110.

Le couple n'a pas encore la place qu'il occupe de nos jours au sein de la cellule familiale, et les rapports entre époux sont parfois de nature à nous surprendre. Dans son journal, lady Hoby appelle presque toujours sir Thomas, Mr. Hoby, et lorsqu'une querelle éclate entre eux, les époux communiquent par lettre, bien que logeant sous le même toit [7]. Certains diaristes ne parlent qu'accessoirement de leurs femmes, qui semblent jouer un rôle secondaire dans leur existence. D'autres, tel Adam Eyre, signalent le plus souvent les emportements de leurs compagnes; ce dernier semble redouter les colères de son épouse et ses imprécations [8]. Plus résigné, le révérend Newcome, qui prône l'affection mutuelle, « en dépit de faiblesses », se contente de qualifier de « grievous clog » la rancœur de sa femme [9]. Sir Humphrey Mildmay consigne surtout les sautes d'humeur de lady Jane [10], et passe sous silence son charme ou sa beauté. Son journal, il est vrai, débute dix-sept ans après leur mariage. Il la qualifie de termes peu flatteurs, tels que « ma vieille » (*my old woman*); en règle générale, il parle de « *my wife* » ou « *my woman* » [11], et c'est seulement lorsqu'elle est malade qu'elle devient « *my poor wife* ». Il n'utilise pas une fois un terme aimable ou tendre à son adresse. Il la trompe et ne s'en cache pas. L'inconduite est courante chez les grands, tout particulièrement à Londres où la cour donne le ton [12], tandis que la petite noblesse provinciale reste fermement attachée aux lois de la morale. Familier du roi, personnage fort en vue, le mari de lady Anne Clifford, Richard Sackville, noue de nombreuses intrigues galantes. Il n'hésite pas à inviter sous son toit sa maîtresse du moment, lady Penistone, et à la faire souper en compagnie de sa propre femme, malgré la réprobation générale [13].

S'il est évident que, dans ce cas précis, les deux époux n'ont presque plus rien en commun, il n'en est pas de même pour les Mildmay. Lady Jane, nous l'avons vu, défendra avec acharnement les intérêts de son mari, pendant la guerre civile [14]. Sir Humphrey, de son côté, ne demeure pas insensible au mécontentement de sa compagne. Lui envoie-t-elle une lettre courroucée, il y répond sur-le-champ, pour mettre un terme à la brouille (*to stopp all faultes*). Apaisée, celle-ci lui expédie, en gage de réconciliation, deux pâtés froids accompagnés d'une « lettre aimable » [15]. Ils s'accrochent assez bien; semble-t-il, de ce mode de vie.

Mari et femme sont généralement fort indépendants. Il est fréquent de les voir sortir chacun de leur côté. A Londres, lady Jane se rend au théâtre escorté par sir Christopher Abdy, tandis que sir Humphrey fréquente des « endroits moins recommandables » [16]. Paisible hobereau, Geoffrey Starkey laisse sa femme pour aller déjeuner seul dans une taverne de Reading [17]. De passage à Chester, sir Thomas et lady Mainwaring, couple fort uni, se rendent séparément chez leurs amis et y prennent leurs repas [18]. Susan

7. *Hoby D.*, p. 133 : « (19 of July 1600)... After privat praier I wrett an answer to a demand Mr. Hoby had given me overnight... »

8. Il écrit le 23 juin 1647 (p. 46) : « This night my wife was worse in words than ever ».

9. Après une dispute, il note le 26 août 1651 (p. 32) : « I was sent out with a grievous clog on me, my wife laying it on me that she did not go with us ».

10. A l'en croire, sa femme serait sans cesse « very unquiett » (12 Martii 1634), « sullen... without a cause » (29 Aprilis 1635) ou bien « very ill at ease » (13 Julii 1640).

11. *Mildmay D.* : « 1634, Junii 16... ».

12. Sir Humphrey Mildmay écrit fréquemment, pendant ses séjours à Londres, « in debauch all day ».

13. *Clifford D.*, p. 106 : August 1619, the 24th... ».

14. Cf. *supra*, p. 103.

15. *Mildmay D.* : « 1636/7, Feb. 2... ».

16. *Ibid.* : « 1635, Decemb : 11... I wente abroad by my selfe to worse place alone ».

17. *Starkey D.* : « 1652, Sept. y^e 16th... ».

18. *Mainwaring D.* : « 1652, Aug. 13. That day I and my wife went to Chester... I dined at my Aunt Gamulls & my wife at my lady Wilbrahams ».

Eyre, comme lady Hoby, établit une nette distinction entre ses biens et ceux de son mari [19].

Toute sollicitude, cependant, est loin d'être exclue de rapports dont l'apparente tiédeur nous surprend. Sir Thomas Hoby lit, le soir, des sermons à sa femme [20]. Sir Thomas Mainwaring note, jour après jour, l'évolution de la maladie de sa femme, puis ses progrès. Son rétablissement sera célébré par un service d'actions de grâce [21]. Adam Eyre, bien qu'affligé d'une épouse acariâtre, la conduit jusqu'à Londres, dans l'espoir que l'attachement du roi la guérira [22]. Sir Henry Slingsby mène fréquemment sa femme chez les plus grands médecins de la capitale, pour tenter de la sauver. Elle mourra au cours de l'un de ces voyages, et ce décès, après onze années de vie heureuse, le bouleverse. Il ne veut même plus retourner dans sa maison du Yorkshire, où la vue de chaque pièce, dit-il, lui rappellera la disparue et ravivera sa peine. Il décide de s'installer temporairement chez sa sœur, jusqu'à ce qu'il ait mieux « digéré » sa « douleur [23] ». A cette occasion, il ébauche dans son journal, le portrait de celle qu'il pleure, et souligne ses qualités morales, sa piété, son extrême douceur et sa grande bonté. Il faut d'ailleurs un aussi triste événement pour que les diaristes donnent de plus amples détails sur leur vie conjugale et sur les sentiments qu'ils éprouvent à l'égard de leurs compagnes [24]. Le seul long passage du maigre journal d'Anthony Ashley Cooper est consacré à l'éloge funèbre de sa femme. Belle, sage, affectueuse, chaste, experte aux choses du ménage, chrétienne irréprochable, elle demeure sans égale [25].

Pourtant, neuf mois plus tard, Cooper se remarie [26]. Le remariage est chose normale, les veufs se consolent vite. Peut-être, plus que nous, sont-ils conscients de la relativité et de la nature éphémère des choses, à une époque où la mort frappe à chaque instant. Un enfant meurt, un autre naît, une épouse disparaît, une autre lui succède. La vie suit son cours normal. Lady Slingsby, qui se sent mourir et sait que sa place ne restera sans doute pas longtemps vide, prend soin de pourvoir sa fille d'une dot confortable, afin que l'avenir de cette dernière soit assuré et qu'elle ne dépende pas d'une belle-mère plus ou moins bien disposée à son égard [27]. Ses prévisions sont fausses, sir Henry ne se remariera pas, en cela il fait exception. La guerre civile, les persécutions l'empêchent de fonder un nouveau foyer, peut-être en eût-il été autrement en temps normal ?

La solitude prolongée se supporte difficilement au XVII^e siècle. Peu de femmes restent célibataires de leur plein gré. Depuis qu'il n'est plus possible de se réfugier au couvent, elles éprouvent toutes une grande hâte à se marier ou à se remarier [28]. Seule Elizabeth Isham, alors âgée de vingt-sept ans, s'interroge, et recule devant le mariage [29]. Elle ne

19. Connaissant l'imprévoyance de son mari, Susan Eyre refuse de lui prêter de l'argent et s'oppose fermement à la vente de leurs terres. Cf. *op. cit.*, p. 111.

20. *Hoby D.*, p. 163 : « Ianuarie 1600 (The Lordes day 25)...after I came home Mr. Hoby rede to me a sarmon of Vdale... ».

21. *Mainwaring D.* : « 1649, June 17, being sunday at Baddeley : Mr. Nathaniel Swame preached there, and that day my wife came into the dining-roome againe ». Le pasteur avait choisi pour texte biblique, ce jour-là, « Behold thou art whole ».

22. Cf. *infra*, p. 298, n. 673.

23. *Slingsby D.*, p. 75-76 : « (1642), the 20th of May... ».

24. *Ibid.*, p. 73-74 : « 1641, the 31st of December my dear wife depart'd this life... The loss of her death is beyond expression... she was a woman of a very sweet disposition, pleasant & affable... now w^t loss is to be compar'd to my loss ? ».

25. *A. A. Cooper D.*, p. lii : « 1649, July 10th... ».

26. *Ibid.*, p. lv : « 1650, April 15th. I was married to lady Frances Cecil ».

27. *Slingsby D.*, p. 75.

28. Cf. *supra*, p. 55.

29. *The Diary of Elizabeth Isham*, MS. Northamptonshire Record Office, Northampton : « I was foolishly troubled about what I should doe, for that I should marry or have anybody come to me... ».

quittera jamais le domaine paternel. Quatre ans auparavant, il est vrai, ses fiançailles avec le petit-fils de sir Erasmus Dryden avaient été brisées, pour de sordides raisons d'argent. Son père, sir John Isham, et le grand-père du jeune homme, également rapaces, s'étaient brouillés à propos de sa dot et un terme avait été mis au projet de mariage d'Elizabeth et de John Dryden, malgré leur attachement réciproque [30]. A-t-elle encore cette déception présente à l'esprit, lorsqu'en 1646 elle note : « il n'est point de blessure, aussi profonde soit-elle, que le ciel ne puisse guérir [31] » ?

L'argent, surtout dans les classes aisées, n'est pas étranger au choix d'un conjoint. Deux *virtuosi* connus, Simonds d'Ewes et Elias Ashmole, épousent des femmes dont la fortune leur permettra de se consacrer uniquement à l'étude et à la recherche. Déjà, par deux fois, le jeune Simonds avait tenté d'obtenir la main de riches héritières, mais sans succès. Ses regards s'étaient d'abord portés sur la très jeune fille d'un gentilhomme de Lawford, en Essex, Mr. Waldegrave, dont la mort subite lui laissait de grands espoirs. Après avoir prudemment consulté le testament de ce dernier — la précaution vaut la peine d'être notée — d'Ewes avait projeté un double mariage, son père veuf devant épouser la mère de la jeune orpheline [32]. Le but de ce savant calcul était d'empêcher son père de jeter son dévolu sur une femme trop jeune, qui aurait pu lui donner des enfants et ainsi léser les héritiers d'un premier lit [33]. E conduit par Mrs. Waldegrave, puis par sir Horace Vere, qui avait plusieurs filles à marier [34], il épouse enfin Anne Clopton.

La richesse, il est vrai, ne compte pas toujours. Sir Roger Twysden choisit pour compagne la suivante de sa mère, Isabella Saunder, jeune fille bien née, mais sans fortune [35]. Cependant, les princes qui épousent des bergères sont rares, et plus d'un noble redore son blason en se mariant avec la fille ou la veuve d'un négociant ou d'un riche échevin. George, le frère d'Anthony Ashley Cooper, prend pour femme « l'une des héritières de Mr. Oldsfield, confiseur, à Londres » [36]. D'Ewes se réjouit à l'idée qu'un parent pauvre, du nom de Richard Lovelace, réussira à payer ses dettes, grâce au mariage qu'il vient de contracter avec une veuve « fort riche ». Il signale aussi, en 1623, que le nouveau lord-maire n'est autre que le mari, en secondes noces, de la veuve de son oncle Symonds [37]. Peut-être est-ce là une des sources de la richesse du nouvel élu ?

Si les préoccupations financières sont un facteur essentiel, elles n'excluent pas pour autant toute considération sentimentale, et le temps n'est plus où les parents contraignaient leurs enfants à accepter les partenaires qu'ils leur avaient choisis. Certes, l'on entend parler de curieuses alliances. Lady Hoby mentionne le mariage de la fille de Mr. Cholmeley, alors âgée de quatorze ans, avec un homme de cinquante ans [38]. Les fiançailles au berceau se pratiquent encore. En 1622, la fille du duc de Buckingham, qui a quatre ans, nous dit Walter Yonge, est fiancée au fils du comte de Montgomery, qui en a sept [39]; le mariage sera conclu huit ans plus tard. Mais, de plus en plus, les

30. Cf. M. E. FINCH, *The Wealth of Five Northamptonshire Families*, Oxford, 1956, p. 34-35 et T. F. LINDSAY, *The Isham-Dryden Marriage Negotiations 1630-1631*, Typescript, Lamport Hall, Lamport, Northampton.

31. *Isham D.* : « 1646. There is no wound so great but heaven can heal ».

32. *D'Ewes D.*, p. 66 : « 1621/2, Feb. 18... ».

33. En janvier 1622, son père s'était presque fiancé à une très jeune femme, d'Ewes en avait éprouvé de grandes craintes.

34. Deux ans plus tard d'Ewes forme d'autres projets, *op. cit.*, p. 178 : « 1623/4, Jan. 31... ».

35. Le père d'Isabella Saunder s'était ruiné, et la jeune fille s'était placée chez la mère de sir Roger.

36. *A. A. Cooper D.*, p. xli : « 1647, August 27th... ».

37. *D'Ewes D.*, p. 126 : « 1622/3, March 24 » et p. 168.

38. *Hoby D.*, p. 193 : « 1601 (The 5 of December)... ».

39. *Yonge D.*, p. 95 : « July 1626 ».

jeunes gens décident en toute liberté, bien qu'il leur soit conseillé de se fier à l'avis du chef de famille.

Le choix d'un partenaire est un problème qui, dès le début du siècle, passionne les esprits. Lorsqu'en février 1600 lady Hoby reçoit ses voisins, elle s'entretient avec eux de certains de leurs « devoirs », notamment, souligne-t-elle, « de celui qu'ont les parents de choisir pour leurs enfants » [40]. Cette opinion, communément acceptée un demi-siècle plus tôt, alors que les mariages précoces étaient de règle, suscite maintenant de nombreuses controverses, comme l'atteste la publication de multiples ouvrages traitant de ce sujet [41]. Une nette évolution se produit; le roi Jacques, lui-même, déclare que « les parents peuvent interdire à leurs enfants un mariage désavantageux, mais qu'ils ne sauraient les contraindre à un mariage avantageux » [42]. Plus d'un écrivain s'efforce de persuader ceux-ci qu'ils doivent laisser leurs enfants libres de leur choix [43]. Certains le conçoivent aisément. Le 16 novembre 1623, Simonds d'Ewes signale qu'il a refusé le parti que lui proposait son père, et que ce dernier, « en père affectionné », n'a pas insisté [44]. Les fils deviennent plus indépendants. Déjà, en 1605, Adam Winthrop note que son fils s'est solennellement fiancé, *cum consensu parentum*, impliquant peut-être par là que d'autres se passaient d'un tel consentement [45].

Il rapporte aussi qu'une jeune fille de Groton s'est enfuie du domicile paternel, pour épouser celui qu'elle aime [46]. Si de tels cas sont exceptionnels, les femmes désormais souhaitent faire entendre leur voix. La fille de lady Honeywood repousse les avances du prétendant agréé par sa mère. Malgré la cour pressante du jeune homme, qui a été invité au château, et en dépit des efforts déployés par le révérend Josselin, appelé à l'aide, ce projet de mariage n'aboutit pas, et Mr. Brooke s'en va « tristement », nous dit le pasteur d'Earle's Colne, « éconduit par la fille, mais renvoyé avec bonté par la mère » [47]. D'autres, il est vrai, ne savent résister aux pressions familiales, et Alice Wandesford se résigne à devenir Mrs. Thornton, afin de ne pas mécontenter sa mère, qui est veuve, et pour mettre un terme aux difficultés financières de la famille [48]. Le mariage des filles demeure un problème brûlant, et deux des proverbes cités par William Johnson, dans son journal, résument assez bien la situation : « Marie ton fils quand tu veux, ta fille quand tu peux » et encore « Marie tes filles sans tarder, sinon elles ne t'attendront pas » [49].

Garçons et filles se marient jeunes. La femme de John Greene n'a que quinze ans lorsqu'il l'épouse, aussi lui arrive-t-il de la mesurer « contre la cheminée de leur chambre », pour voir si elle a grandi [50]. Il ne nous dit pas comment il a choisi sa compagne; peut-être, guidé par l'intérêt, a-t-il jugé opportun d'avoir pour beau-père un juriste éminent. Il ne semble, en tout cas, guère éprouver de passion pour sa fiancée, puisque, quelques jours avant la cérémonie, il écrit en français dans son journal : « Je songe qu'elle est laide » [51]. Cette courte phrase est éloquente. Greene, il est vrai, n'est

40. Hoby D., p. 107 : « 1599/1600, Feb. (The 4 day the 13)... ».

41. Cf. L. B. WRIGHT, *op. cit.*, p. 207-209.

42. Cf. L. STONE, *The Crisis of the Aristocracy*, Oxford, 1965, p. 611-612, et B.M. MS. Harleian 7582, f. 53 v.

43. Cf. DUDLEY, Lord NORTH, *A Forest of Varieties*, vol. II, London, 1645, p. 141.

44. D'Ewes D., p. 171 : « 1623, Nov. 26... ».

45. Winthrop Papers, vol. I, p. 88 : « March, 1605. The xxvijth day... ».

46. *Ibid.*, p. 77 : « 1601. The xxvijth day of Sept... ».

47. Josselin D., MS. : 1658, Oct. 9... ».

48. Cf. *The Autobiography of Mrs. Alice Thornton, Surtees Soc. Pubs.* 1875, p. 78-79.

49. Sir John Horner suit ce conseil et il vient « offrir » sa fille avec une dot de 2 500 livres à John Harrington qui a lui-même plusieurs fils. Cf. *The Diary of Mr. John Harrington*, B.M. MS. 10 114 : « 1653, Aug. Fri. 26 ».

50. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIII, p. 392 : « 1643 (July) 14th... ».

51. *Ibid.*, p. 392, 1643, March 22. Son mariage aura lieu le 24 avril.

pas un sentimental. Quand son camarade d'études, Edward Bysshe, rencontre pour la première fois sa sœur Margaret et s'éprend d'elle, il se contente de signaler : « Bish est venu chez nous et a vu ma sœur, elle lui a plu et il lui a plu ». Deux mois plus tard, leur mariage est décidé [52].

Lorsque les jeunes gens sont nubiles, les fiançailles sont de courte durée et les mariages rondement menés. Quel que soit leur âge, les diaristes n'ont, en règle générale, ni le temps ni l'envie de faire une cour prolongée à celle qu'ils ont choisie. William Whiteway se marie à dix-neuf ans, après un mois de fiançailles [53]. John Worthington, qui à trente-neuf ans épouse une jeune fille de dix-sept ans, se déclare, se fiance et se marie en l'espace de deux mois. De cette cour hâtive, nous ne trouvons nulle trace dans son journal, et pas un seul instant ses sentiments ne se laissent deviner [54].

Seul John Hayne, citoyen et marchand d'Exeter, courtise Susan Henly, sa future femme, pendant près de trois ans. Durant toute cette période, il lui rend fréquemment visite — elle habite à Winsham dans le comté de Somerset — et lui offre de menus présents. Aussitôt après leur première entrevue, en novembre 1632, il lui envoie, en bon puritain, l'ouvrage du révérend Hildersham, intitulé *Lectures upon the 4th of John* [55]. Lorsqu'en août 1634, ils se fiancent enfin, il ne manque pas de lui apporter deux livres de sermons et une bible, mais à ces cadeaux austères viennent s'ajouter nombre d'objets frivoles, dont la liste et le prix figurent, en code, dans son journal [56]. Notons, parmi ceux-ci, deux couteaux, un mètre de ruban, deux bourses, sept bagues, deux paires de gants et deux bracelets, composés, précise-t-il d'ailleurs, de « 590 perles et 590 fragments de corail [57] ». Selon l'antique coutume, les fiancés brisent une pièce de monnaie qui ici remplace l'anneau traditionnel et dont ils gardent symboliquement chacun une moitié. John Hayne, quant à lui, se contente (est-ce par économie ?) d'une demi-pièce de vingt shillings et ceci, venant, d'un homme par ailleurs si généreux [58], nous surprend un peu. Sans doute, comme c'était l'habitude chez les puritains [59], furent-ils fiancés par le pasteur de Winsham ; aucune notation, cependant, ne vient confirmer cette supposition.

Pendant l'année qui précède son mariage, il apporte le plus grand soin à sa mise et s'équipe de pied en cap [60]. Il commande dix mètres et demi de drap, qu'il portera chez le tailleur, achète des bottes grises, des chaussures en cuir de Cordoue, et cinq chapeaux en poil de castor ou en laine rouge. Susan n'est pas oubliée ; elle reçoit des bas, des jarrettières de soie verte et d'innombrables paires de gants. Ce sont là des cadeaux fort appréciés à l'époque, et Hayne ne peut résister à l'envie d'acquérir, pour son propre compte, « une paire de gants courts parfumés » qu'il paie deux shillings et six pence [61]. A Londres, les tentations sont encore plus grandes. Margaret Harlakenden, la fille du châtelain d'Earle's Colne, qui s'est rendue dans la capitale pour y acheter des vêtements, en vue de son prochain mariage, dépense la somme considérable de cent vingt livres et provoque la colère de son père. Il faudra toute la diplomatie du révérend

52. *Ibid.*, p. 387-88 : « 1635 (June)... the 12th of this month... ».

53. *Whiteway D.* : « May 4th, 1620... ».

54. Une des lettres qu'il adresse à Mary pendant leurs brèves fiançailles et qui figure dans l'ouvrage (p. 86) nous frappe par son ton cérémonieux. Il débute par ces mots : « Dearest Lady » et signe « Madam, your servant ».

55. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 201 : « 1632, Nov. 19... ».

56. *Ibid.*, p. 202.

57. *Ibid.*, p. 203 : « 1634, Aug. 2... ».

58. *Ibid.*, p. 203.

59. Cf. *supra*, n. 45 et 53.

60. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 203 : « 1634, Aug. 19... ».

61. *Ibid.*, p. 204 : « 1634, Oct. 18... ».

Josselin pour apaiser Mr. Harlakenden, qui se contentera finalement de manifester son indignation par lettre, et acceptera de régler la note [62].

Quelques mois avant la cérémonie, Hayne obtient à Londres une autorisation de mariage, qui lui coûte treize shillings et quatre pence et, sans tarder, fait établir un contrat par Mr. Chase auquel il verse quatre livres et treize shillings [63]. La dot de la fiancée, la rente qui lui sera versée en cas de veuvage, sont autant de questions qu'il faut régler. Ses dépenses ne cessent de croître : gants blancs pour Susan, gants de peau pour les servantes, ruban bleu pâle ou argenté pour confectionner les faveurs qui seront distribuées aux invités, en même temps que onze douzaines de roses en papier, fabriquées par ses soins [64]. Tels sont les présents d'usage. Certains, pour réduire les frais, n'offrent pas de gants. Au mariage de la sœur de John Greene. « on ne donna pas de gants » mais seulement « des faveurs qui coûtaient deux shillings six pence [65] ». Josselin, en puritain austère, réproouve ces coutumes. En décembre 1644, il note qu'il a assisté à un mariage « frivole », au cours duquel « un pauvre homme a distribué de curieux rubans à toute l'assemblée, des gants aux dames et aux sonneurs... [66] ».

Les noces donnent lieu à de grandes réjouissances. Le père et le beau-père de John Greene, tous deux juristes, revêtent leurs robes écarlates pour l'occasion [67]. La presque totalité des habitants de Dorchester assiste au mariage de William Whiteway, qui consigne avec fierté dans son journal la phrase latine gravée sur l'alliance qu'il offrit, ce jour-là, à Elinor Parkins : « Conjugii firmi et casti sunt pignus amoris [68] ». Hayne se rend au domicile de sa fiancée, accompagné d'une bande d'amis dont il a payé les frais de voyage. Il s'est assuré le concours de musiciens, de « violoneux » en particulier, qui joueront pendant le repas [69]. Aux agapes succèdent chants et danses, et l'on ne se sépare que tard dans la nuit. Les nouveaux époux sont alors escortés par leurs invités jusqu'à la chambre nuptiale. Pour eux point de voyage de noces, pas même quelques jours de solitude en tête à tête. Au réveil, ils recevront déjà des visites [70].

Parfois les festivités se prolongent. Le lendemain de leur mariage, John Greene et sa jeune femme s'en vont danser avec de nombreux camarades à « La Sirène », dans Bread Street, où ils sont « accueillis en musique [71] ». Lorsque Margaret Harlakenden épouse un riche gentilhomme, les fêtes durent trois jours et le révérend Josselin souligne la grande libéralité de son hôte ainsi que la piété qui marqua la cérémonie [72].

Jusqu'en 1653, l'office religieux demeure le moment essentiel du mariage, et le nom du pasteur qui l'a célébré figure dans presque tous les journaux [73]. Les dons du pasteur d'Earle's Colne semblent particulièrement appréciés, puisqu'on le fait venir jusqu'à Londres pour officier. En pareils cas, ses services sont largement rétribués, même

62. Cf. *supra*, p. 190, n. 481.

63. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 204 : « 1634/5, Jan. 3 ».

64. Il achète successivement « 5 dozen paire of Gloves... 13.8, 2 paires of white gloves sent Susan Henly... 2.6 » et « 6 paires kids gloves for maid servants... 10.- ». (*Ibid.*, p. 204).

65. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 389 : « 1635, Nov. 5... ».

66. *Josselin D.*, p. 23 : « 1644, Dec. 11... ».

67. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 392 : « 1643 on the 24th of this Aprill I was marry'd, by Mr. Doctor Jermyn to my wife Mary Jermyn, oldest daughter of Phillip Jermyn, Sergeant-at-Law... ».

68. *Whiteway D.* : « June 14, 1620... ».

69. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 204-205 : « 1635, May 6... ».

70. Simonds d'Ewes, qui a assisté au mariage de la fille de son ancien maître d'école, le 5 mars 1622, rend visite au jeune couple, le lendemain matin.

71. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 392.

72. *Josselin D.*, p. 123 : « 1657, Dec. 15... ».

73. Cf. *supra*, n. 53 et 67.

si tous ne lui manifestent pas la reconnaissance qu'il escomptait [74]. Le 11 juin 1647, il note qu'il a marié Thomas Prentice et Grace Bull, « selon une méthode qui a donné grande satisfaction aux honnêtes gens [75] ». Nous aimerions en savoir davantage sur cette méthode qui a rallié les suffrages de ses fidèles, à un moment où les avis sont partagés. Les puritains, en la matière, ont un point de vue diamétralement opposé à celui des anglicans. Ils proscrivent l'emploi du Livre des Prières Publiques, *Book of Common Prayer*, et condamnent l'usage de l'anneau. Pour eux, l'Eglise ne saurait marier deux personnes, tout au plus peut-elle bénir la promesse solennelle qu'échangent les deux parties intéressées [76].

En 1653, un décret du parlement stipule que dorénavant toute union devra d'abord être célébrée par le juge de paix. L'introduction du mariage civil ne laisse pas de poser des problèmes. Le révérend Josselin, en dépit de ses attaches puritaines, condamne cette mesure lorsque, le 24 juillet 1654, il note : « en Angleterre on interdit aux pasteurs de célébrer les mariages ». Pour sa part, il s'abstiendra d'en célébrer jusqu'au 10 mai 1655, date à laquelle il écrit : « aujourd'hui le juge de paix et moi-même avons marié Peg Nevil et Butcher, c'est le premier mariage dont je me sois mêlé depuis le décret... [77] ». Certains refusent de se soumettre, et après être passés chez le juge, font secrètement appel à un pasteur anglican qui les marie selon l'ancienne coutume, comme d'autres l'ont fait depuis le début de la guerre civile [78]. En 1660, ce décret sera finalement aboli.

Une fois installée dans ses meubles, la nouvelle épouse devient « dame et maîtresse de tout le ménage [79] ». Quel que soit son rang, ses obligations sont multiples, surtout si elle habite la campagne. Seules les dames de la cour peuvent se permettre de vivre dans l'oisiveté et de consacrer l'essentiel de leur temps aux toilettes et aux plaisirs. Au XVII^e siècle, la châtelaine, comme la femme du fermier, mène une existence active et bien remplie. Lady Cliford, la plus noble et la plus riche des femmes qui aient tenu un journal, certes se distrait, quand elle séjourne à Knole, où elle règne sur une nombreuse domesticité, mais jamais elle ne reste inoccupée. En juin, elle se lève dès trois ou quatre heures du matin et parcourt à cheval son domaine [80]. Elle note fréquemment « j'ai passé la plupart de mon temps à travailler [81] », et nous lisons qu'elle s'est mêlée aux servantes, a confectionné des confitures de coings ou des gâteaux au romarin, modifié la décoration des pièces, consacré plusieurs heures à la broderie [82]. Son énergie est à toute épreuve et elle le prouvera lorsque, devenue veuve, elle gèrera seule ses terres du nord. Il n'est point de langoureuses créatures parmi les maîtresses de maison que nous révèlent les journaux.

Lady Hoby, qui seconde son mari dans l'exploitation d'un large domaine [83], nous livre un aperçu des activités qui l'absorbent du matin au soir. Maîtresse de maison accomplie, elle cuisine, confectionne gâteaux et confitures, met en conserves tous les

74. Appelé à Londres pour célébrer le mariage de la fille de Mr. Meredith avec Richard Harlakenden, Josselin écrit : « 1652, Dec. 9. Old Mr. R. H. pd for mv horse and gave mee gloves & my wife and 2 £. towards my iorney : his son promised to send mee downe the Synods annotations & but the brides friends as yet showed me no respect ». (MS.).

75. *Ibid.* : « 1647, July 8... ».

76. Cf. H. DAVIES, *The Worship of the English Puritans*, London, 1948, p. 61.

77. *Josselin D.*, p. 107 et 111.

78. *Twysden D.*, p. 123 : « the 5 aprill being wensday Sr ed : dering and Mrs mary harry were married together by mr hall in litle st bartolmews... by the book of common prayer 1648 ».

79. Cf. G. ASCOLI, *op. cit.*, vol. I, p. 343.

80. *Clifford D.*, p. 103 : « June 1619. The 4th... ».

81. *Ibid.*, p. 51 : « January 1617. Upon the 25th... ».

82. *Ibid.*, p. 60 et 78.

83. Cf. *supra*, p. 155.

fruits du jardin, sale les viandes, prépare l'eau-de-vie [84]. Comme la femme du révérend Josselin, elle distille les roses, particulièrement abondantes à Hackness, pour obtenir une essence fort prisée à l'époque et constamment utilisée à des fins domestiques et médicinales [85]. Elle fabrique de l'huile et des chandelles [86], file [87], teint les tissus confiés au tisserand [88], coud et reprise le linge, aère et plie les vêtements, dresse les inventaires [89]. Si les robes des grands jours, du moins dans les familles riches, sont l'œuvre du tailleur, les vêtements ordinaires sont faits à la maison [90]. Toutes les femmes, au *xvii^e* siècle, savent coudre et aussi broder. Nicholas Assheton signale l'arrivée au village de « Henry Dudley le brodeur », qui « est venu travailler et enseigner [91] ». Sans doute va-t-il de maison en maison communiquer son savoir à celles qui veulent l'imiter.

Elizabeth Isham, dont la vie est vouée au célibat, consacre une grande partie de son temps aux travaux d'aiguille. Dès son plus jeune âge, comme toutes les fillettes, elle a appris les divers points de broderie et confectionné ce qu'on appelle des *samplers* [92]. Les points les plus compliqués n'ont pas de secret pour elle et, à son tour, elle initie sa jeune nièce à cet art [93]. Elle brode des coussins au point d'Irlande, comme lady Clifford [94], exécute à l'aide de soies de couleurs d'élégants motifs sur les gants, les capes et les bourses qu'elle offre aux membres de sa famille [95]. Par ses soins, les livres de la bibliothèque sont munis de reliures brodées [96]. Son savoir-faire ne s'arrête pas là. Elle file, tricote, fait du filet à la navette, de la dentelle au fuseau et à l'aiguille, garnit ses mouchoirs de broderie d'application [97], et ne néglige pas pour autant les soins du ménage ou ses obligations religieuses. Le portrait que trace Anthony Ashley Cooper de sa première femme, pourrait sans peine s'appliquer à bon nombre de ses contemporaines. Maîtresse de maison accomplie et prévoyante elle excellait en toutes choses, nous dit-il, qu'il s'agisse de conserves, de cuisine ou de couture [98].

Il est encore d'autres talents que possèdent les femmes du *xvii^e* siècle. Elles s'entendent à soigner les humains et les bêtes, ainsi que le prouvent les notations de lady Hoby [99]; elles n'ignorent rien des vertus médicinales des plantes et, comme Elizabeth Isham, consultent ou étudient des traités de botanique [100]. En cas d'accident ou de

84. *Hoby D.*, p. 178 et 187.

85. *Josselin D.*, MS. : « May, 29 1646... ».

86. Les bougies de cire éclairaient les chambres des maîtres, les chandelles de suif celles des serviteurs.

87. Lady Hoby profite d'ailleurs d'un voyage à Londres pour s'acheter un nouveau rouet (p. 165, Feb. 1601, The 24 day).

88. Cf. *supra*, p. 155, n. 150.

89. *Hoby D.*, p. 145 et 154.

90. Elizabeth Isham fait presque tous ses vêtements. Parmi les nombreux travaux d'aiguille mentionnés dans son journal, elle signale en 1643 la confection d'un costume de velours noir.

91. Il le note à la date du 9 janvier 1618 (p. 76).

92. Dans le cas de son journal qui correspond à sa huitième année, nous lisons « I did my sampler of stitches » et à quatorze ans elle écrit : « I wrot some little things of nedle worke and tenstich in my sampler ». Cf. R. SHORLEYKER, *Schole House of the Needle*, London, 1624.

93. Cf. *ibid.*, case 34, année 1642 : « « Gin did her 2 sampler of tenstich wch I taught her » ».

94. Les points qu'Elizabeth Isham mentionne le plus fréquemment sont l'*Irish stitch*, le *Queen's stitch*, le *tenstich*.

95. A vingt et un ans, elle signale « I began to worke flowers », et six ans plus tard « I wrote the arms of y^e ship... I wrot patterns in coullers ».

96. Cf. *ibid.*, case 26, année 1634 : « I wrot bindings this summer ».

97. Elle note à quinze ans, « I wrot nedle work lace », à dix-huit, « I knit me gloves », à vingt et un, « I began my cut work hanckerchiefe... I made small bone lace ».

98. A. A. Cooper *D.*, p. lii : « 1649, July 10th... ».

99. Ainsi, elle écrit le 4 février 1600 (p. 101) : « I dressed my patientes » et le 14 avril 1601 (p. 168) : « made a saule (salve) for a sore beast ».

100. Elizabeth Isham signale dans la case 25 de son journal : « I read of y^e vertue of hearbs... ».

maladie grave, c'est vers la châtelaine que se tournent les habitants du village, ils savent qu'elle leur prodiguera remèdes et conseils [101]. Il existe aussi une grande solidarité entre femmes; l'une d'elles doit-elle accoucher, aussitôt amies et voisines se pressent à son chevet pour l'assister durant cette expérience particulièrement périlleuse à l'époque. Leur présence est généralement utile, car la sage femme arrive parfois trop tard.

Josselin note avec fierté que sa femme a sauvé de justesse la vie d'une habitante d'Earle's Colne, au moment où celle-ci accouchait [102]. Elle-même, quelques mois plus tard lors de la naissance de son propre enfant, se félicite d'avoir à ses côtés la jeune châtelaine, Mrs. Harlakenden, car la sage-femme, occupée ailleurs, ne viendra qu'au bout de quatre heures, malgré les messagers lancés à sa recherche [103].

L'accouchement est particulièrement pénible, il dure plus de deux jours. Le futur père en suit de près les différentes phases dont il nous livre un récit détaillé. S'il souligne l'angoisse qui a étreint les membres de la maisonnée jusqu'à la délivrance finale, il précise également que la mère et l'enfant doivent au ciel, et non à l'art de la sage-femme, d'avoir eu la vie sauve, car cette dernière ne s'est guère montrée à la hauteur de la situation [104]. Plus poignante encore est la description que nous fait Mrs. Thornton de la naissance de son « premier fils et cinquième enfant, le 10 décembre 1657 ». Il n'est guère de détails qui nous soient épargnés, les souffrances de la malheureuse sont intolérables, mais écrit-elle, « bien que mon corps ait été déchiré, mon âme a été miraculeusement préservée de la mort [105] ».

Les femmes meurent fréquemment en couches et les naissances rapprochées les épuisent toutes. Il n'est pas rare d'avoir neuf enfants en dix ans [106]. John Greene, pour sa part, note que sa sœur vient de faire sa neuvième fausse couche et il n'en semble nullement surpris [107]. Une nombreuse postérité est le couronnement normal du mariage et les naissances fréquentes sont une nécessité, à une époque où la mortalité infantile est très élevée [108]. La venue au monde de chaque enfant, sauf dans les familles les plus pauvres, est saluée avec joie. Une dizaine de parentes et amies entourent la femme de Geoffrey Starkey lorsque, le 18 décembre 1651, « entre trois et quatre heures du matin », elle donne le jour à une fille, « a goodly daughter », note l'heureux père qui, quelques heures plus tard, va à Reading acheter du xérès pour célébrer cet événement [109]. A peine remise de ses souffrances, la jeune mère reçoit d'innombrables visites. En un seul après-midi, plus de douze personnes viennent saluer Mrs. Starkey et lui apporter des cadeaux, avant d'admirer le nouveau-né [110]. Il est courant, en effet, d'offrir des présents à l'accouchée, et dans le Lancashire cette coutume, qui survivra jusqu'au XIX^e siècle, s'appelle *presenting* [111]. La sage-femme n'est pas oubliée. En 1618, à l'occasion de la naissance de leur fils, qui d'ailleurs ne

101. Lorsque sa fille Mary est très malade, Josselin se rend chez la châtelaine : « 1650, May 22... I went downe to y^e pryory about a medecine for wormes ». (MS.).

102. *Josselin D.* MS. : « 1657, May 4... ».

103. *Ibid.*, MS. : « 1657/8 Jan. 12... ».

104. *Ibid.*, MS. : « Jan. 13... ».

105. Cf. *The Diary of Mrs. Alice Thornton*, Yale University Microfilm 269, fol. 29 et *Thornton Autobiography*, p. 95.

106. Josselin mentionne, le 30 décembre 1657 : « Mr. Tomson whose wife was that morning delivered of her daughter & 9 child in about 10 years » (MS.).

107. Dans le journal manuscrit de John Greene, nous lisons à la date du 5 mai 1643 « my sister Bysshe miscarried the 9th time ».

108. Lors de la naissance de son fils, le 5 mai 1649, Josselin écrit (p. 65) : « My deare wife... was delivered... of her third sonne, God giving us another sonne in stead of my deare Ralph whom he tooke away... ».

109. *Starkey D.* : « 1651, December y^e 18th... ».

110. *Ibid.* : « 1651/52, January y^e 2d... ».

111. *Assheton D.*, p. 84 : « 1618, March 1... ».

survivra pas, les Assheton remettront à celle-ci vingt-cinq shillings [112]. Elle est aussi souvent conviée au baptême du nouveau-né; à celui de Dorothy Starkey, la sage-femme, Goody Evenden, et son mari figurent parmi les invités [113]. Chaque baptême est prétexte à de nombreuses réjouissances. John Greene organise un grand banquet, qui lui coûte, précise-t-il, « environ quatre livres ». La cérémonie pour lui est mémorable, car il s'agit de son premier-né, qui recevra le même prénom que lui [114]. Le baptême a lieu très peu de temps après la naissance; la mère, encore alitée, n'y assiste pas. Il lui faut plusieurs semaines pour se rétablir, elle rejoint alors les siens à table, reprend avec son mari la vie commune et se rend à l'église pour le service des relevailles [115].

La cérémonie du baptême est sujet de controverse entre anglicans et puritains [116]. Ces derniers s'opposent à ce que le pasteur fasse le signe de la croix sur la poitrine, la tête et les épaules de l'enfant, ils souhaitent que la cérémonie soit privée, et jugent superflue la présence de parrains et marraines. Sous leur influence et bien avant la fin de la guerre civile, tous les baptêmes ont lieu non plus à l'église, mais au domicile des parents. Les notations des journaux le confirment. En mars 1644, John Greene signale que son fils aîné a été baptisé à la maison et que le pasteur a utilisé *The Book of Common Prayer*, mais s'est abstenu de faire le signe de la croix. L'année précédente, son neveu avait été baptisé dans des conditions identiques [117]. En octobre 1648, lady Twysden rapporte que le huitième enfant de sa sœur a été baptisé « sans parrain ni marraine [118] ». Il en sera de même sous la République et le Protectorat. Le révérend Josselin baptise chacun de ses enfants « dans la grande salle » de sa maison d'Earle's Colne, il ne leur donne jamais de parrains [119], mais il semble que cette dernière règle ne soit pas uniformément observée. John Greene et Mr. Clopton en 1648, Geoffrey Starkey en 1651, Mrs. Thornton en 1654, mentionnent le nom des parrains et marraines, chaque fois qu'ils assistent à un baptême [120].

Dans les familles les plus fortunées, le bébé est très vite confié à une nourrice. Le petit John Mainwaring est placé, moins d'un mois après sa naissance, chez une femme qui habite le village voisin [121]. Le fils aîné de John Greene, tout juste âgé de dix-neuf jours, quitte le domicile familial en compagnie de sa nourrice, une paysanne, Goodwife Smith, qui reçoit quinze shillings par mois pour ses services [122]. Son salaire est légèrement supérieur à celui que verse Geoffrey Starkey, en 1652, à Nurse Ball, qui prend soin de sa fille Dol et ne reçoit que douze shillings [123]. La nourrice est un personnage estimé et, fréquemment, elle vient finir ses jours dans une des familles qu'elle a servies [124].

Les parents gardent un contact constant avec elle et suivent de près la croissance de leur progéniture. Souvent, la nourrice conduit le bébé chez les siens, à l'occasion de Noël

112. *Ibid.*, p. 83-84 : « 1618, Feb. 24... ».

113. Le baptême a lieu le 8 janvier 1652.

114. *Greene D., op. cit.*, vol. XLIII, p. 599 : « 1644, the child was baptised on friday the 15th the same month (March) by my uncle Doctor Jermyn, in the house. He used the Common prayer book, but signed it not with the crosse ». L'enfant était né le 8 mars.

115. *Greené* note le 3 avril « My wife at Lecture and church » (p. 599). Le 1^{er} avril, il avait écrit en français : « Je couche avec ma femme » (MS).

116. Cf. H. DAVIES, *op. cit.*, p. 61.

117. Cf. *supra*, n. 114 et *Greene D., op. cit.*, vol. LXIII, p. 392 : « 1643 May 11... ».

118. *Twysden D.*, p. 127 : « the 22 Oct. 1648... ».

119. *Josselin D.*, MS. : « 1654, July 19... ».

120. Cf. *Green D., op. cit.*, vol. XLIV, p. 109, 1648. Jan. 25; *Clopton D.*, Sabbath Aug. 20, 1648; *Starkey D.*, Aprill y^e 10th 1651, *Thornton Autobiography*, p. 91. Jan. 5, 1654.

121. *Mainwaring D.* : « 1656, May 8 ».

122. Le bébé, né le 8 mars 1644, part dès le 26 en nourrice.

123. *Starkey D.* : « 1652, Nov. y^e 19th... ».

124. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 260 : « 1621, November 12. my sonnes nurse being 76 yeres olde came to Groton, unto him ».

ou d'une autre fête [125], puis le reprend, une fois les réjouissances terminées. Ainsi, le 31 janvier 1645, Goodwife Smith se rend au domicile londonien des Greene avec le petit John qui a maintenant dix mois et « deux dents seulement ». Elle en repart le 25 février, accompagnée de l'enfant et aussi de sa sœur, née dix jours plus tôt [126]. L'année suivante, à peu près à la même époque, un autre bébé lui sera confié, et successivement chacun des dix enfants du couple passera quinze ou seize mois chez une nourrice, avant de participer véritablement à la vie familiale. Ce laps de temps représente la durée moyenne du séjour que fait chez une nourrice, à l'époque, tout enfant issu des classes aisées, bien que, dans la majorité des cas, il ait été sevré dès le neuvième ou dixième mois [127].

Les familles de la haute noblesse ont souvent une nourrice qui fait partie du personnel de la maison. A Knole, Nurse Carpenter et trois autres femmes sont attachées au service de lady Margaret, la très jeune fille de lady Clifford [128]. Bien qu'appartenant à la petite noblesse de par son mariage, Mrs. Thornton loge chez elle la nourrice de sa fille Alice, mais ne précise pas pendant combien de temps [129]. C'est d'ailleurs là, semble-t-il, un cas exceptionnel, dans le milieu auquel elle appartient.

Les familles les moins riches, en revanche, gardent les nouveau-nés à la maison et, si elles en ont les moyens, n'engagent une nourrice que pour la semaine ou le mois qui suit la naissance. Contrairement aux femmes de la bonne société, Mrs. Josselin, qui est d'origine modeste, allaite ses enfants. La nourrice reste généralement avec elle à peine un mois, et parfois une semaine seulement [130]. Mais riches ou pauvres, les parents veillent avec un soin jaloux sur les premières années de leurs fils et de leurs filles. Les pères autant que les mères sont attentifs à leurs progrès et notent avec régularité leurs moindres faits et gestes. Le révérend Josselin s'attendrit sur son fils Thomas qui, à un an, gravit déjà les escaliers, et un mois plus tard essaie de fermer tout seul les portes; l'apparition de chaque nouvelle dent est enregistrée, le plus petit malaise analysé [131]. L'apparence des jeunes enfants, leur santé et leur bien-être sont source de perpétuelles préoccupations, d'autant que l'inconfort des maisons, les escaliers étroits et raides, les feux mal protégés provoquent de nombreuses mésaventures [132]. John Greene s'inquiète de ce qu'à deux ans son fils Alexandre semble avoir une épaule plus forte que l'autre et ne peut se déplacer que quand il est soutenu par des cordelettes, appelées à l'époque lisières [133]. En effet, dès que « l'enfant commence à marcher, on le tient par des bretelles pendant par derrière » et fixées à sa robe [134]. On les lui retire, lorsqu'il atteint sa troisième année, c'est là un véritable événement. Lady Clifford note, le 1^{er} mai 1617, qu'elle vient de « couper les lisières attachées aux longues robes de sa fille », qu'elle appelle toujours *the Child* — la petite lady Margaret est alors âgée de deux ans et dix mois — et elle ajoute qu'au début l'enfant « est tombée deux ou trois fois, mais

125. Le 1^{er} août 1652, Starkey écrit : « nurse Ball & my dafter dol both dined & supped here », et quelques mois plus tard : « I brought home my dafter dol to begin Christmas ».

126. *Greene D., op. cit.*, vol. XLIII, p. 603.

127. Mary Greene confiée à une nourrice le 25 février 1645 rentre chez elle le 4 juillet 1646. Dol Starkey, pour sa part, est sevrée dès que sa nourrice est enceinte, c'est-à-dire à l'âge de 10 mois.

128. Cf. *Clifford D.*, p. lix.

129. *Thornton Autobiography*, p. 91.

130. L'enfant naît le 14 janvier 1658 et la date du 1^{er} février nous lisons : « Our nurse an honest harmeles quiet woman went from us on the 20th day, my wife and child very well... ».

131. *Ibid.*, MS. : « 1654, Octob. 8... An y^a morning wee spied had a tooth cut in her 16 weeke ».

132. *Ibid.*, MS. : « 1660, Decemb. 9... my little Mary fell dangerously into the fire whom her Mother snacht out ».

133. *Greene D., op. cit.*, vol. XLIV, p. 109 : « 1648 (Jan)... Nota : my boy Alexander, being almost 2 yeere old, cannot goe yet alone, but by holding he can goe about the house ».

134. Cf. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 44.

ne s'est fait aucun mal[135] ». Comme elle, tous les auteurs de journaux signalent avec fierté la date à laquelle chacun de leurs enfants a commencé à marcher seul[136].

Ils prêtent également une grande importance aux vêtements portés par ceux-ci. Ce n'est pas là pure frivolité de leur part, car il existe, à cette époque, un rapport évident entre « le costume et le sentiment de ce qu'il représente[137] ». A chaque étape de la croissance qui transforme l'enfant en homme, correspond le port d'un vêtement nouveau, du moins dans les familles nobles ou bourgeoises, car les enfants issus des classes pauvres portent sans transition des vêtements d'adulte. A deux mois à peine, Dol Starkey quitte le maillot pour la longue robe portée par les petits garçons et les petites filles[138]. Ces dernières sont très vite habillées comme des femmes. En avril 1617, lady Margaret Clifford, qui n'a pas encore trois ans, met pour la première fois un corsage baleiné et, le mois suivant, revêt sa première robe garnie de dentelle[139]. Elle porte déjà le costume des adultes, mais l'anniversaire de ses cinq ans est pour ses parents une date essentielle. Ce jour-là, à la demande de son père, Richard Sackville, comte de Dorset, la maisonnée tout entière boit à sa santé. Elle ne partage plus son lit avec une suivante, mais dort seule. Un peintre entreprend son portrait[140]. Elle appartient désormais au monde des adultes.

Les petits garçons abandonnent plus tardivement que les petites filles l'habillement de l'enfance. C'est à six ans seulement qu'ils quittent la robe pour le pourpoint et les chausses. Toute la famille est rassemblée, lorsque l'enfant revêt pour la première fois des culottes, et cette cérémonie prend aisément l'allure d'un rite. Sir Henry Slingsby commande un an à l'avance, chez son tailleur londonien, « les premières chausses et le premier pourpoint » de son fils Thomas. A cinq ans, ce dernier est encore trop jeune pour les porter mais, précise sir Henry, « sa mère désirait voir... quel beau petit homme il ferait », une fois qu'il les aurait endossés[141]. Lady Twysden note avec solennité la date à laquelle « Roger was put in to breches[142] », et le révérend Josselin s'émerveille à la vue de son fils John qui, peu après l'anniversaire de ses six ans, vient de revêtir ses premières culottes[143].

Choyés dans leurs premières années, les enfants deviennent vite des adultes. Les allusions à leurs jouets sont rares. Sir Humphrey Mildmay et sa femme les achètent à Londres à la « Bourse Royale », mais ne donnent aucune précision sur la nature de leurs emplettes[144]. A deux ans et demi, lady Margaret Clifford reçoit un écuireuil[145]. A neuf ans, Elizabeth Isham « fait tourner une toupie en guise d'exercice », mais assez rapidement elle lit Chaucer. Si elle joue au volant, elle joue aussi aux cartes, pour de l'argent, avec les servantes: l'enjeu toutefois n'est jamais élevé[146]. Soit entre eux, soit mêlés à leurs aînés, les enfants se livrent de bonne heure aux mêmes jeux que les adultes[147].

135. Clifford D., p. 66 : « May 1617, upon the 1st... ».

136. Ainsi, Geoffrey Starkey écrit, le 4 mars 1652 : « this morninge my Daft. Rebecca first went alone... ».

137. Cf. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 46.

138. Dol Starkey naît le 18 décembre 1651, et nous lisons, à la date du 14 février 1652 : « my dafter Dol was coated ».

139. A quatre ans et demi, le 1^{er} janvier 1619, elle revêtira sa première robe de velours, galonnée d'argent (p. 83).

140. *Ibid.*, p. 105 : « July 1619... The 22nd my Lady Margaret began to sit to... Vansommer for her picture ».

141. Slingsby D., p. 71-72 : « 1641... ».

142. Cf. Twysden D., p. 126, 15 Oct. 1648.

143. Josselin D., MS. : « 1657, Oct. 3... ».

144. Cf. *supra*, p. 112, n. 27.

145. Clifford D., p. 52-53 : « Feb. 1617... ».

146. Isham D. : « (1624) I read som part of Chaucer... I played much at chiltte coke... ».

147. Cf. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 80.

L'étude leur est imposée sans ménagement, et sir Henry Slingsby se désole de ce que son fils, âgé de quatre ans, songe trop à s'amuser et néglige ses livres [148]. L'école et souvent la pension arrachent les enfants, dès leur plus jeune âge, à la douceur de la vie familiale. Dès lors, les notations relatives aux enfants deviennent plus rares. La guerre civile crée des situations particulièrement déchirantes. En mai 1643, sir Roger Twysden, par mesure de protection, envoie en France son fils aîné, William, qui a sept ans, après l'avoir confié à son précepteur Mr. Ward. Plus de cinq années s'écouleront avant que lady Twysden ne revoie son fils. Pour célébrer son retour en novembre 1648, elle lui achète « son premier cheval » mais, au mois de janvier suivant, William quitte à nouveau sa mère pour aller en pension [149].

Pourtant, même si leur enfance prend prématurément fin, les enfants bénéficient toujours de l'affection des leurs. Epoux indifférent, du moins à nos yeux, sir Humphrey Mildmay manifeste la plus grande tendresse envers ses fils, qu'il appelle « my blessed boys », et sa fille Cecilia, surnommée par lui « my Kitten ». Il note leurs maladies, célèbre leurs anniversaires, les escorte jusqu'à Londres, fait de nombreuses visites en leur compagnie et commande leur portrait à un peintre de la capitale. Il a pour eux des égards qu'il n'aurait jamais eus pour lady Jane [150]. Comme lui, les autres auteurs de journaux sont profondément attachés à leurs enfants. Cette attitude n'a rien d'exceptionnel au XVII^e siècle, où ces derniers jouent un rôle plus important au sein de la famille, et occupent désormais une place distincte de celle des adultes. Les liens entre parents et enfants se resserrent, et la dévotion filiale n'est pas un vain mot. La mère de lady Anne Clifford est une amie et une confidente pour sa fille, qui considère sa mort comme « le plus grand malheur » qui ait pu lui arriver [151]. John Greene élève en l'église de Navestock, en Essex, un monument à la mémoire de son père [152]. Sir Thomas Mainwaring rend de fréquentes visites à sa mère, qui vit seule à Nantwich; il l'emmène prendre l'air dans son carrosse et s'installe même sous son toit, quand elle est malade [153].

Ralph Josselin vante la mère admirable qu'est sa femme. Dans ses prières, il demande que « l'affection » qu'il lui porte, « le respect que lui manifestent ses enfants... soient un réconfort pour la mère et l'épouse chérie » qui leur est « si utile », ajoute-t-il avec naïveté [154]. *Needfull, usefull* sont des mots qui reviennent fréquemment sous sa plume, lorsqu'il parle de sa compagne, et il rend grâce au ciel de n'être pas induit en tentation, par le seul fait de sa présence [155]. A-t-il été impatient envers elle, il en éprouve aussitôt de vifs regrets. Il souligne à plusieurs reprises combien grande serait sa « perte », si Dieu la rappelait à Lui [156], et chaque année il ne manque pas de célébrer l'anniversaire de leur mariage. Si, comme celle des enfants, la condition de l'épouse s'améliore, il semble que ce changement soit particulièrement sensible dans les familles puritaines, où la femme fait de plus en plus figure d'associée [157].

Lady Hoby, qui exploite avec son mari leur domaine du Yorkshire, prie et médite en compagnie de sir Thomas. Nehemiah Wallington ne prend jamais de décision avant

148. Cf. *Slingsby D.*, p. 53.

149. *Twysden D.*, p. 127.

150. *Mildmay D.* : « 1633-34 Feb. 5 : is my Humfryes birthday, god & his Angels keepe him... ».

151. *Clifford D.*, p. 32 : « May 1616 ».

152. Cf. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIV, p. 113, note 4.

153. Sir Thomas Mainwaring séjourne du 24 au 29 novembre 1653 chez sa mère qui est malade.

154. *Josselin D.*, MS. : « 1660, Decemb. 9... ».

155. *Ibid.*, MS. : « 1650, October 20 ».

156. Après un accouchement particulièrement pénible, il écrit : « 1640, June 20 : my heart was sensible in some measure how great a losse it would be if god tooke her frō mee ». (MS.).

157. Le contraste est frappant, par exemple, entre sir Humphrey Mildmay qui parle sans ménagement de sa femme et Ralph Josselin qui lorsqu'il parle de sa compagne, l'appelle *my dearest*, *my deare wife* ou *my dearest wife*, et partage avec elle ennuis et contrariétés.

d'avoir consulté sa femme. Susannah Eyre, en dépit de son humeur acariâtre, jouit de la totale confiance de son mari, qui lui laisse gérer à sa guise le budget de la maison [158]. Leurs querelles, certes, sont nombreuses, mais après une séance particulièrement orageuse, Adam Eyre demande au Seigneur de les aider à unir leurs efforts, pour que tous deux ils puissent Le servir, sans arrière-pensée [159]. Cette même confiance se retrouve chez John Hayne, qui laisse sa femme dépenser l'argent du ménage, comme elle l'entend, et ne lui adresse pas le moindre reproche, si elle se trouve avoir dépassé l'allocation mensuelle qu'il lui a fixée [160]. Un climat nouveau se manifeste.

Pourtant, malgré cette évolution, la famille manque de stabilité en raison des remariages fréquents. Dans un univers où le mâle prédomine, le veuvage des femmes est de courte durée. Lady Hoby, veuve en premières nocces de Walter Devereux, épouse sans tarder Thomas Sidney puis, à la mort de ce dernier, sir Thomas Hoby. Plus une veuve est riche, plus elle est recherchée. Moins de quinze jours après la mort de Devereux, Sidney et Hoby sont déjà candidats à la main de lady Margaret; le proverbe ne dit-il pas : « Epouse une veuve avant qu'elle n'ait quitté ses vêtements de deuil [161] » ? Thomas Sidney évincera son rival, qui pourtant ne se tient pas pour battu. Hoby se contente d'attendre et, lorsqu'en 1595 Sidney meurt, il renouvelle sa demande dans les huit jours qui suivent son décès. Lady Margaret hésite, sir Thomas Hoby est plutôt laid, mais que peut faire seule une jeune veuve contre une famille sans scrupules, qui veut la déposséder et la menace d'un procès ? Le prétendant possède de puissantes relations, qui pourront sans doute intervenir en sa faveur. Mistress Margaret Sidney accepte de devenir lady Margaret Hoby, titre qu'elle porte depuis trois ans quand s'ouvre son journal [162].

Poussé par l'intérêt, Elias Ashmole recherche en mariage lady Mainwaring, trois fois veuve déjà. Elle est de vingt ans son aînée, mais possède de grands biens. La cour pressante dont elle est l'objet donne matière à de nombreuses notations. Il faudra près de deux ans à Ashmole pour obtenir le consentement de la dame, qui pourtant n'est pas insensible à son charme. Le 25 juin 1647, elle lui fait cadeau d'une bague portant cette inscription « A true freinds gift »; auparavant, le 2 mars, elle lui avait affirmé qu'il serait le maître de toute sa fortune [163]. Le 6 novembre 1648, elle lui promet que nul autre que lui ne l'épousera [164]. Le 16 novembre 1649, ils se marient enfin, secrètement. Ce mariage, en effet, est vu d'un très mauvais œil par les enfants de lady Mainwaring et notamment par Humphrey Stafford, qu'elle a eu d'un premier lit. Le 30 juillet 1647, Ashmole note en langage secret dans son journal : « Vers une heure du matin, Mr. Humphrey Stafford a pénétré dans ma chambre pour m'assassiner dans mon lit [165] », mais cette hostilité farouche ne change en rien ses projets. Son beau-fils se vengera en lui intentant un procès. Fort heureusement pour lui, les enfants de lady Mainwaring sont majeurs, et il n'aura que très peu de rapports avec eux.

Tout autre est la situation du jeune Justinian Pagitt, étudiant au Middle Temple, qui se voit contraint de loger sous le même toit qu'une belle-mère qu'il exécra. Son journal prend parfois l'allure d'un véritable réquisitoire contre cette femme [166]. Jour après

158. Eyre D., p. 63 : « 1647 (Sept.) 24... ».

159. Ibid., p. 84 : « 1648, January 1... ».

160. Cf. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 210 : « 1642, July 12 ».

161. *Johnson D.*, (fol. 27).

162. Cf. *Hoby D.*, p. 24-32.

163. Le troisième mari de lady Mainwaring était mort à la fin de l'année 1646 et dès le 1^{er} mars 1647, Ashmole courtise la dame (op. cit., vol. II, p. 423).

164. Ibid., vol. II, p. 433 : « 1648, Nov. 6 ».

165. Ibid., vol. II, p. 457 : « 30 July 1647, in cipher ».

166. Justinian Pagitt, fils aîné de James Pagitt du Middle Temple, cousin germain de Justinian et Elizabeth Isham, inscrit au Middle Temple le 11 octobre 1628, y termina ses études en mai 1635.

jour, il dresse la liste de ses fautes et formule ses griefs. A l'en croire, la nouvelle lady Pagitt est d'une avarice sordide. Depuis qu'elle dirige la maison, la chère est abominable. La servante chargée du marché reçoit si peu d'argent que toute la maisonnée est condamnée à manger « de l'agneau avarié... du mauvais bœuf, du mouton coriace », et pour éviter que la viande ne diminue de volume à la cuisson, on la sert « à moitié rôtie ». Poivre et moutarde sont dispensés parcimonieusement, tout comme le beurre dont on achète chaque fois, des quantités infimes [167]. Le plus à plaindre semble être le chef de famille. Il n'a même pas le droit d'inviter ses amis. Son linge n'est pas reprisé, car les servantes passent des journées entières à filer et à tricoter pour leur maîtresse. Ses chemises sont mises à tremper dans un seau, alors que celles de sa nouvelle épouse sont lavées à la main. Faute de savon, les vêtements s'encrassent. Sa collerette est à peine empesée [168]. Tout prétexte est bon pour lui soutirer de l'argent. Lady Pagitt gonfle à dessein les dépenses. Elle affirme que la consommation journalière de beurre s'élève à une livre, alors qu'elle n'en commande au maximum qu'une livre et demie par semaine. Le 13 décembre 1633, elle informe son mari, au cours du repas, que le déjeuner a coûté trois shillings, bien que la moitié des victuailles achetées avec cette somme n'aient pas été utilisées [169], et Justinian de noter que ce sont là autant de raisons pour que dorénavant un livre de comptes soit tenu régulièrement dans la famille.

Les enfants ne sont guère mieux traités que leur père. Justinian et son frère cadet Thomas doivent coucher dans le même lit, afin de ne salir qu'une paire de draps à la fois [170]. Leur belle-mère les calomnie sans cesse, afin de les brouiller avec leur père [171]. Justinian, pour sa part, imagine divers moyens qui lui permettront de venir à bout de cette marâtre. Désormais, il professera envers elle une grande affection et déclarera n'être l'ennemi que des fautes par lui relevées. Son effort portera principalement sur son père, à qui il s'efforcera de plaire en toutes circonstances, pour que rien ne les sépare. Il agit parfois avec un certain machiavélisme. Ayant appris que ses parents projettent de séjourner à Battersea, et devinant que sa belle-mère ne souhaite pas que lui et son frère les accompagnent, il prétend n'avoir aucune envie de quitter Londres. Soulagée et ravie, lady Pagitt, hypocritement, se déclare désolée de sa décision, mais ne s'attend pas à ce qui va suivre. Justinian, prenant un air faussement contrit, admet qu'il ne souhaite nullement partir, mais que, pour être agréable à sa belle-mère, il la suivra en fils obéissant. La partie est gagnée [172].

Nous nous trouvons ici devant une curieuse maisonnée où la contestation se manifeste de multiples façon. Enfants et serviteurs se liguent contre la nouvelle maîtresse de maison. Chez eux, point de résignation ou de soumission, mais une perpétuelle complicité pour dénoncer abus et manquements. Il est rare, à cette époque, de trouver sous la plume d'un tout jeune homme une critique aussi précise et aussi virulente de son entourage immédiat. Rien n'échappe à son œil vigilant, et les solutions domestiques qu'il suggère — contrôle des dépenses, établissement d'un programme de travail pour le personnel [173] — montrent à quel point Justinian Pagitt entend défendre les intérêts des siens.

Bien différent est le portrait qu'un autre étudiant du Middle Temple, Simonds d'Ewes, nous donne de la veuve que son père vient d'épouser, après de longs et difficiles

167. *The Diary of Justinian Pagitt* : « Nov. 1633, Particular inconveniences in my Mothers neerenes in House-keeping... ».

168. *Ibid.* : « Nov. 21, 1633... ».

169. *Ibid.* : « 13th Decembris 1633, lying to ffa ».

170. *Ibid.* : « 28 Novembris 1633, base neereness ».

171. *Ibid.* : « (Nov. 1633) 1. ».

172. *Ibid.* : « 21 Maii 1634 ».

173. *Ibid.* : « 13th Decembris 1633... ».

pourparlers. Veuf depuis plusieurs années, Paul d'Ewes, à qui pesait la solitude, avait jusque-là vainement cherché à se remarier. Son avarice, son humeur inconstante, à en croire son fils avaient fait échouer ses projets matrimoniaux. Simonds vivait d'ailleurs dans la terreur de voir son père épouser une femme trop jeune, aussi l'encourage-t-il vivement, lorsqu'en novembre 1622 il décide de rechercher en mariage une veuve d'âge mûr. Dame Elizabeth Denton, fille aînée de Thomas Isham et tante d'Elizabeth Isham, est riche et sans enfants. Peut-on imaginer union mieux assortie ?

Simonds déploie cette fois d'inlassables efforts pour que rien ne vienne entraver ce projet. Il se dépense sans compter, « trotte » de l'un à l'autre, triomphe des hésitations de son père, dissipe les malentendus et ne cède jamais au découragement [174]. Il sert à la fois d'intermédiaire et de conciliateur. Lorsqu'enfin tous les papiers sont signés, il se sent pleinement rassuré et, le 5 mars 1623, il assiste, le cœur joyeux, au mariage de son père et de lady Denton, célébré en l'église Sainte-Foi (St. Faiths Church), située dans la crypte de Saint-Paul [175].

Il ne regrettera jamais les démarches multiples qu'il lui a fallu accomplir pour obtenir ce résultat. Il trouve, en effet auprès de cette seconde mère, qu'il appelle le plus souvent dans son journal « my lady Mother », la sympathie et la compréhension que son père est incapable de lui témoigner [176]. Très vite, des relations amicales et affectueuses s'établissent entre lady Denton et son beau-fils, qui parfois lui sert de confident. Le mariage n'a nullement modifié le caractère de Paul d'Ewes, et il arrive que Simonds doive consoler sa belle-mère. Quand celle-ci provoque le courroux de son mari, en achetant « une robe de panne de soie », Simonds prend nettement parti pour elle et l'apaise, en lui affirmant que « sa patience et sa douceur » dissiperont vite la colère de son mari [177]. Le jeune homme révèle ici une maturité qui fait singulièrement défaut à son père. Sans doute nous trouvons-nous devant un cas exceptionnel, et il semble que plus d'un enfant ait eu à souffrir des bouleversements provoqués par le remariage paternel ou maternel, dans un univers où intérêts et questions d'argent priment.

Le cercle de famille inclut aussi les domestiques, dont le nombre, nous l'avons vu, varie suivant l'importance du train de vie [178]. Adam Eyre, comme le révérend Josselin, n'a qu'une servante, alors que chez les Sackville, à Knole, plus de cent personnes sont attachées au service, de Richard Dorset. Toutes sont anglaises, à l'exception de deux français et de deux hommes de couleur, ainsi que nous le révèle la liste des membres du personnel et de la famille, qui figure en tête du journal de lady Anne Clifford, et qui a été dressée conformément au degré hiérarchique de chacun. Les habitants de la maison mangent à la table qui correspond à leur rang, et c'est ainsi qu'ils nous sont présentés. Ceux qui prennent place aux côtés du seigneur des lieux viennent en tête, puis, par ordre décroissant, nous trouvons ceux qui s'asseyent à la table du « parloir », hommes et femmes de confiance, aumônier et intendant, ceux qui dînent à la table des employés dans la grande salle, le personnel de la *nursery*, les serviteurs qui se rassemblent autour de la longue table dans la grande salle, ceux qui s'asseyent à la table des servantes et, pour finir, le personnel de la cuisine et de l'arrière-cuisine [179].

Si cette notion de hiérarchie entre les serviteurs n'est que le reflet du sens de la hiérarchie qui se manifeste à tous les niveaux, les rapports serviteurs-maîtres n'en sont pas affectés et les barrières rigides qui, par la suite, sépareront employeurs et employés,

174. D'Ewes D., p. 123 : « 1622/23 Feb. 25-27... ».

175. Ibid., p. 124 : « 1622/23, March 5 ».

176. Ibid., p. 128 : « 1623, March 25... I supped wth them... still finding moore & moore love from my ladye... ».

177. Ibid., p. 179 : « 1623/24, Feb. 5 ».

178. Cf. *supra*, p. 158-159.

179. Cf. Clifford D., p. lvii-lxi.

n'existent pas encore. Le fait que soient inclus dans une même liste membres du personnel et membres de la famille en est déjà une preuve. Notons d'ailleurs que les puritains contestent l'utilité d'une domesticité trop importante et condamnent ceux qui s'entourent « d'une multitude de serviteurs oisifs [180] », mais, qu'il soit anglican ou puritain, qu'il ait ou non une abondante domesticité, le chef de famille se sent physiquement et moralement responsable de ceux qu'il a pris à son service [181].

Souvent la différence d'âge n'est pas très grande entre les enfants de la maison et bon nombre de serviteurs, engagés très jeunes, et dont certains sont « des frères de lait des membres de la famille [182] ». Aussi le père de famille ne fait-il guère de discrimination entre eux, du moins en ce qui concerne leur formation morale et religieuse. Il les raisonne, les sermonne ou les fouette, comme bon lui semble, et les associe à tous les exercices spirituels de la maisonnée [183]. S'ils manifestent des dispositions particulières, leur maître parfois les envoie en apprentissage et contribue aux frais. Le révérend Josselin met en apprentissage son aide-jardinier chez un boucher [184], William White-way envoie pendant un an en France son apprenti John Ward, pour qu'il se familiarise avec la langue du pays [185]. Nehemiah Wallington prie chaque matin et chaque soir, en compagnie de ceux qui logent sous son toit. Lady Margaret Hoby veille à l'édification de ses servantes. Pendant leurs travaux en commun, elle demande à l'une d'elles de lui lire des passages du « *Booke of Marters* [186] », ou bien fait elle-même à haute voix la lecture d'œuvres pieuses, tel ce petit livre de méditations, choisi à dessein pour réformer Anne France, qu'elle devra malgré tout congédier quelques mois plus tard [187].

La position de serviteur n'a rien d'infamant ou de dégradant, et n'implique pas obligatoirement des origines modestes. Si la majorité des ouvriers agricoles se rendent aux foires d'embauche dans l'espoir d'y trouver un maître [188], il est fréquent de voir les jeunes filles de bonne famille, accompagnées de leurs parents, venir au château offrir leurs services. Lady Clifford engage la fille de sir Edward Burton, Kate, qu'elle renverra d'ailleurs chez son père, après une querelle, et qui sera remplacée par la fille de sir Francis Slingsby [189]. Lady Hoby recrute une partie de son personnel féminin dans sa propre famille. Son cousin Gates lui conduit sa fille, Jane, qui n'a que treize ans et, l'expression est jolie, la lui « offre spontanément », nous dit-elle. Sa cousine Dakins lui confie également sa fille [190]; la vie sociale intense des grandes maisons permet à ces jeunes femmes de trouver assez souvent un mari. Adam Eyre n'hésite pas à demander à un riche fermier de ses amis l'autorisation de prendre à son service l'une de ses

180. Cf. M. WALZER, *The Revolution of the Saints*, p. 189 et J. DOD and R. CLEAVER, *A Godly Form of Household Government*. London, 1621, sig. B, dénonçant « the companies of idle serving men ».

181. Le révérend Josselin, qui vient d'accueillir à son foyer une nouvelle servante, note le 22 décembre 1650 (MS.) : « god blesse her with us and doe her good for soule and body ».

182. Cf. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 477.

183. C'était là un devoir prescrit par *The Book of Common Prayer*.

184. Sir Henry Slingsby envoie également un jeune aide-cuisinier en apprentissage.

185. *Whiteway D.* : « Aprill 13th 1632 ». Le jeune homme avait été mis en apprentissage chez le diariste le 25 septembre 1624, pour une durée de neuf ans.

186. *Hoby D.*, p. 175 : « June 1601 (The 11 day)... ».

187. *Ibid.*, p. 210-213. Le livre en question, publié en 1581, attribué à saint Augustin, avait été traduit et « purifié », nous dit une note, par Thomas Rogers. Le titre exact en était *A pretious book of heavenly meditations, called a private talke of the soule with God. Written as some thinke by S. Augustine*.

188. *Starkey D.* : « 1652, Sept. ye 29th... ».

189. *Clifford D.*, p. 106-108 : « August 1619 ».

190. *Hoby D.*, p. 202.

filles [191], et le révérend Josselin remplace sa servante, Lydia Weston, par sa propre sœur Mary [192].

Les femmes reçoivent des salaires nettement inférieurs à ceux des hommes. Elles gagnent de deux à trois livres par an. La femme de Geoffrey Starkey donne deux livres cinq shillings à sa cuisinière et deux livres à la fille de laiterie [193]. A Londres, la servante des Greene reçoit trois livres, et il est convenu que ses gages seront augmentés de dix shillings, lorsque le petit John reviendra de chez sa nourrice [194]. Les hommes perçoivent le double au moins, et les salaires varient suivant les emplois. Au début du siècle, William Honnywell offre cinquante-trois shillings quatre pence à son domestique [195]; en 1651, Starkey paie quatre-vingts shillings à Richard Lacy, son aide-charretier [196]; sir Humphrey verse quatre livres à son petit laquais, mais huit livres à son cuisinier, personnage important entre tous [197]. John Greene et son nouveau valet arrivent à un curieux compromis : ce dernier percevra cinq livres par an, si on lui lave son linge, et six livres, s'il le lave lui-même [198]. Quant à John Childman, qui vient d'entrer au service de Thomas Cocks, il n'éprouve aucun besoin de convenir à l'avance d'un salaire, et s'en remet à la « bienveillance et au bon vouloir » de son maître, nous dit ce dernier [199].

Aux salaires versés le plus souvent devant témoins, à la fin de chaque trimestre, s'ajoutent des avantages en nature. Les domestiques sont logés, nourris et partiellement vêtus par leurs maîtres. Les hommes les plus riches offrent une livrée à leur personnel [200]. John Dee donne une robe à la nourrice de sa fille, William Honnywell achète des chemises à son valet, et le révérend Josselin promet à Susan Hadley quatre paires de chaussures, si elle lui donne satisfaction [201]. A tout ceci viennent s'ajouter les pourboires laissés par les visiteurs, et les gratifications. Lorsqu'il se rend chez sa tante ou chez des amis, Adam Eyre remet toujours un shilling ou six pence pour les serviteurs [202]; Anthony A Wood, plus fortuné, laisse souvent le double et même davantage [203]. Quant aux gratifications, elles sont assez fréquentes et rétribuent des services dont la nature surprend parfois. S'il semble naturel de lire que John Greene a récompensé le jardinier qui a « attrapé deux taupes [204] », il est plus étonnant d'apprendre que Thomas Cocks a donné quatre pence à Childman, qui lui a ôté ses cors, huit pence à Chrenche qui lui a « coupé les ongles des pieds », et deux pence à la femme qui lui a lavé les pieds [205].

Au moment d'engager un serviteur, il est courant qu'amis ou connaissances viennent rémoigner de « sa droiture et de son honnêteté [206] », mais ces garanties se révèlent

191. Cf. *supra*, p. 197, n. 560.

192. *Josselin D.*, p. 16 : « 1644, Aug. 5... ».

193. *Starkey D.* : « 1650, the 25th of March... ».

194. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 603 : « 1645, April ».

195. *Honnywell D.*, *op. cit.*, p. 255 : « 1599, Jan. 1 ».

196. *Starkey D.* : « 1651, October ye 7th... ».

197. Sir Humphrey Mildmay note le 16 novembre 1635 : « yis day came y^e newe Cooke & lazie Tho : Smith is goeing offe... ».

198. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 603.

199. *Cooks D.*, p. 4.

200. Cf. *supra*, n. 197.

201. Cf. *Dee D.*, p. 53-54 (Sept. 29th, 1595), *Josselin D.*, p. 126 (Dec. 8, 1658) et n. 195.

202. *Eyre D.*, p. 85 : « 1648, Jan. 7 ».

203. *A. A Wood D.*, p. 275 : « 1659, April 8, F., given to the servants at my coz. Pettys house at Stok-Line, 3 s. 6 d... ».

204. *Greene D.*, MS. : « 1644, October ».

205. Pour une semblable besogne, Crenche n'avait reçu le mois précédent que six pence (p. 63. Martii 22, 1608-9).

206. Cf. *supra*, note 197.

souvent insuffisantes. Simon Forman se plaint de la désobéissance et de la négligence de son personnel [207]. Des querelles violentes entre serviteurs éclatent parfois, et Adam Winthrop signale que sa servante a blessé à la tête un valet avec sa semelle de bois [208]. Ralph Josselin déplore également la brutalité de sa bonne qui, d'un geste brusque, a démis le bras de sa fille Mary [209]. L'ivrognerie et la paresse sont des défauts maintes fois mentionnés. Sir Henry Slingsby note que son cuisinier du moment vaut mieux que les quatre autres qui l'ont précédé, et qui avaient pour habitude de disparaître pendant trois ou quatre jours, lorsqu'ils avaient commis un vol dans le voisinage. D'ailleurs, pour éviter les détournements de fonds, il a dû charger une personne de confiance de l'approvisionnement de la maison [210]. Fréquemment, les domestiques s'enfuient, sans attendre d'être congédiés — formalité qui d'ordinaire s'accomplit devant témoins [211] — et laissent ainsi leurs maîtres dans un cruel embarras.

Certes, il est aussi de mauvais maîtres, dont la cruauté ne passe pas inaperçue. Le révérend Josselin s'attriste de la mort de Joan Richmonds, « la servante de Mrs. Harlakenden, qui a été chassée du prieuré par Mr. Harlakenden dès qu'elle a manifesté les symptômes de la petite vérole », et s'en est allée mourir à Londres. Il blâme ouvertement son maître, qu'il juge responsable de ce dramatique événement [212]. Ces cas sont malgré tout rares, du moins dans les journaux privés dont nous disposons et, à en croire leurs auteurs, bienveillance et tolérance prédominent.

Slingsby reconnaît n'avoir jamais renvoyé un domestique avant d'être parvenu à un arrangement satisfaisant pour les deux parties [213]. Le révérend Moore, après s'être aperçu que son valet Thomas rejoint la nuit Mary, la servante, les chasse tous deux le 22 décembre, mais le 2 janvier suivant, il note qu'il les a mariés « gratis », et qu'il leur a donné pour leur mariage cinquante kilos de bœuf, un quartier de mouton, un agneau, et aussi du beurre, du froment et du combustible [214]. Généralement, les maîtres arrangent le mariage de leurs serviteurs, comme ils arrangent celui de leurs propres enfants. Les servantes ayant quelque éducation épousent fréquemment le pasteur du village. La femme de sir Henry Slingsby donne en mariage sa servante, Ann Richardson, à Mr. Fish, auquel son mari avait conféré le bénéfice de Staveley, tout comme lady Hoby fait épouser à Mercie Hunter son aumônier Mr. Rhodes [215]. Le révérend Josselin est, quant à lui, désolé de n'avoir pu, faute d'argent, se montrer plus généreux envers sa bonne, Mary Potter, dont il vient de célébrer le mariage [216].

Les maîtres ont pleinement conscience de leurs responsabilités. Pendant la guerre civile, sir Thomas Dawes, qui est en résidence surveillée à Londres, vend ses chevaux afin de pouvoir payer les salaires de son personnel [217]. Thomas Cocks, aide sa domestique à subvenir aux besoins de sa mère, qui est âgée; Ralph Josselin envoie de

207. *The Autobiography and Personal Diary of Dr. Simon Forman*, p. 32 : « 1601, Dec... ».

208. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 86 : « The xxxth of August 1604... ».

209. *Josselin D.*, MS. : « 1660, Aug. 20... ».

210. *Slingsby D.*, p. 23-24 : « Feb. 1639... ».

211. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 77 et 85 : « 1601. The first day of December I did give warning to Mason to depart out of my house at our Lady Day in lent next in the presence of his brother in law Robert Surrey and his boye William Gosnold... ».

212. *Josselin D.*, MS. : « 1659, Apr. 9... ». L'événement semble avoir tant frappé Josselin qu'il le mentionne deux jours de suite.

213. *Slingsby D.*, p. 24 : « 1639, Feb... ».

214. *Moore D.*, p. 79 : « 1659/60... ».

215. *Slingsby D.*, p. 3 et 70 et *Hoby D.*, p. 201 (December 4, 1602).

216. *Josselin D.*, MS. : « 1658, Oct. 14... ».

217. *Dawes D.*, p. 15 : « Oct. 44, 26, give my servants all my horses abroad towards their wages or to secure them ».

l'argent à une vieille servante de son défunt père [218]. Dans presque tous les testaments de l'époque figurent les noms des fidèles serviteurs auxquels leurs maîtres lèguent des sommes d'argent plus ou moins importantes [219]. Les apprentis non plus ne sont pas oubliés. John Worthington rapporte, à ce propos, le procès qui fut intenté à Deborah Barker, parce qu'elle n'avait pas respecté une des clauses du testament de son mari, relative à leur apprenti, Thomas Peters. Cette clause stipulait que l'exécutrice testamentaire de Barker devait, dans l'année qui suivrait la mort de ce dernier, trouver un bon maître pour Peters ou bien, si l'offre ne satisfaisait pas le père du jeune homme, lui verser vingt livres afin qu'il puisse mettre ailleurs son fils en apprentissage [220].

Si les serviteurs ont moins de droits que de nos jours, ils jouissent d'une plus grande liberté de paroles et de manières. Sir John Archer s'entretient familièrement avec sa femme et ses serviteurs, et prend la peine de le noter dans son journal. « Discourse with wife and servants », trouvons-nous à la date du 26 décembre 1658 [221]. Thomas Cocks invite amis et servantes au théâtre [222]. Les mécontents ont droit à la parole, certains critiquent ouvertement leurs maîtres, qui ne semblent pas s'en formaliser. Ainsi, à Hackness, lorsqu'un membre du personnel est en désaccord avec lady Hoby, il lui envoie une lettre où il expose ses griefs et la met en accusation [223]. Son geste ne lui vaut aucun désagrément. Avec les années, des liens solides de fidélité, de confiance, d'amitié même, se nouent. L'archevêque Laud pleure la mort de l'intendant « attaché et fidèle » qui l'a servi pendant quarante-deux ans, comme il l'eût fait pour l'un des siens [224]. Sarah, la vieille servante, accourt chez les Josselin, dès qu'elle apprend que son ancienne maîtresse n'a plus personne pour l'aider [225]. Les rapports maîtres-serviteurs sont certes empreints de paternalisme, mais ils dénotent le plus souvent un climat de compréhension et d'appréciation mutuelles.

Le cadre dans lequel vit la famille ne nous est guère dépeint. Les maisons s'agrandissent, se modernisent, et seuls les aménagements récents, nous l'avons vu, sont mentionnés : fenêtres et cheminées se multiplient, des cloisons tombent, des escaliers nouveaux apparaissent [226]. La grande salle où parents, enfants et serviteurs se retrouvaient pour les repas, prend des proportions moins imposantes. Un plus grand désir d'intimité se manifeste. Edward Sackville reçoit ses amis dans « the great chamber », mais lorsqu'il souhaite dîner en tête à tête avec sa femme, il se retire avec elle dans « the drawing chamber » [227].

Les nobles ne donnent aucune précision sur le mobilier qui se trouve dans leurs châteaux, mais nous sommes frappée par la richesse des matériaux utilisés. De somptueuses tapisseries ornent les murs, les tentures sont de soie ou de peau, comme chez les Slingsby [228], des étoffes précieuses recouvrent les lits. Les couleurs chaudes prédominent. Lady Clifford marque une nette préférence pour le vert. Chez elle, les lits sont tendus de velours vert ou bien d'un drap de même couleur, tissé de fils d'or [229]. Son mari, qui affectionne les tons pourpres et cramoisis, modifie sans cesse la disposition des pièces, et demande à son intendant de choisir ce qu'il y a de plus beau pour leur

218. *Cocks D.*, p. 88 : « 1609/10, Martij 13, delivered nurse for almes for her mother 3d... » et *Josselin D.*, MS. : « 1652, Oct. 5... I sent 1^s to an old maide of my fathers ».

219. *Josselin D.*, MS. : « 1658; Dec. 21 : buried Mrs. Church... inventoried her goods and delivered her legacies out to the maide... ».

220. *Worthington D.*, p. 99 : « 1657, Dec. 11... ».

221. *A Great Essex Lawyer's Diary*, p. 188.

222. *Cocks D.*, p. 90 : « 1610, Martij 28 ».

223. *Hoby D.*, p. 185 : « (Sept. 1601. The Lordes eve)... ».

224. *Laud D.*, p. 62 : « 1640, Septemb. 23. ».

225. *Josselin D.*, MS. : « 1645, Octob. 26... ».

226. Cf. *supra*, p. 148-149, et *The Life ... of A. A. Wood*, p. 304.

227. *Clifford D.*, p. 63 : « April 1617... ».

228. Cf. *supra*, p. 149.

229. *Clifford D.*, p. 40 et 64.

décoration. Il confie également à « Edwards le tapissier » le soin de suspendre aux murs de la galerie ses caparaçons [230]. Toute famille bien née est fière de ses armes; John Greene note avec satisfaction que son blason a été fixé au mur du grand salon et qu'il lui en a coûté trois livres, sans compter les frais de pose s'élevant à dix shillings [231]. Le sol est généralement recouvert de joncs, mais les plus riches possèdent aussi des tapis [232].

Dans les demeures plus simples, on retrouve ce même souci de confort, ce même désir d'embellissement. Adam Eyre fait plâtrer la cheminée pour empêcher que la fumée n'envahisse son bureau [233]. Si son mobilier est assez modeste, comme celui des *veomen* de l'époque, et se compose essentiellement de lits, de sièges, de tables, d'armoires et de coffres dans lesquels il range ses vêtements, il prend la précaution de munir ses tabourets d'un dossier [234] et acquiert une horloge qu'il surveille aussi jalousement que Geoffrey Starkey. Ce dernier note, à quelques mois d'intervalle, qu'il a confié l'objet à un artisan pour réparations, et ensuite payé un shilling six pence pour son nettoyage [235]. John Hayne, le marchand d'Exeter commande des meubles en France et fait grand cas de son bureau, qu'il appelle « my scriptoire » et ne cesse d'enjoliver [236].

A Horstead Keynes, dans le comté de Sussex, le révérend Moore est un client assidu de William Clouson, « le tapissier itinérant », qui réside à Chichester, mais parcourt la campagne à cheval, avec son chargement. Il lui achète, en mai 1656, un grand couvre-lit orné d'oiseaux et de cerfs, des rideaux et des pentes de lit rayés, plusieurs couvertures et un traversin et, l'année suivante, six mètres de tapis de Bristol [237]. Chaque maison possède des lits en abondance. Le révérend Josselin souligne qu'il a « d'excellents lits de plume [238] », comme le révérend Moore, qui possède, en outre, deux lits d'apparat à quatre colonnes, garnis de rideaux. Partout, sauf chez les plus pauvres, les armoires et les coffres sont remplis de linge, ce qui n'était pas le cas au siècle précédent. Les draps de toile voisinent avec les draps de lin, de chanvre ou de bougran [239].

La vaisselle d'étain figure parmi les possessions des plus petits fermiers et vient s'ajouter aux plats de bois qui, jadis, étaient les seuls utilisés. Lorsque Adam Eyre se rend à la bourgade voisine, afin d'y faire ses emplettes, il lui arrive de dépenser jusqu'à vingt-cinq shillings pour des plats d'étain [240]. La vaisselle d'or et d'argent n'est pas l'apanage des seuls nobles. Le révérend Moore offre fréquemment une cuiller en argent, en guise de cadeau de mariage [241]. John Worthington envoie à sa sœur une coupe du même métal, qui lui a coûté treize shillings; Adam Eyre fait venir de Londres des poids en or [242]. Avant de partir en voyage, la femme de John Young confie à une voisine : coupe, aiguière, hol et gobelet d'un grand prix [243]. Quant au révérend Josselin, il dresse avec satisfaction la liste des pièces d'argenterie qu'il vient d'acheter, grâce à la

230. *Ibid.*, p. 108 : « October 1619, the 24th... »

231. Cf. *supra*, p. 117, n. 79.

232. John Greene note le 6 mars 1643 (*op. cit.*, vol. XLIII, p. 391-392) : « My father matted the chamber and the hall », mais ne mentionne aucun tapis. En revanche, Th. Dawes, le 16 décembre 1644 (*op. cit.*, p. 24), fait allusion au tapis de la salle à manger (*dining-roome carpet*).

233. *Eyre D.*, p. 73-74 : « 1647, Nov. 15... »

234. *Ibid.*, p. 104 : « 1648, Mar. 24. This day Tho. Milnes hewed mee stoole backs... ».

235. *Starkey D.* : « 1651, April y^e 3d. Nov. y^e 22th... ».

236. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 203 et 247.

237. *Moore D.*, p. 67-68 : « 7th May... »

238. Cf. *supra*, p. 184, n. 421.

239. Cf. M. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 235 et *Moore D.*, p. 68 : « 1656, 7th May... »

240. *Eyre D.*, p. 65 : « 1647, Sept. 30. ».

241. *Moore D.*, p. 78 : « 1658, 4th Dec... »

242. Cf. *Worthington D.*, p. 159 : « 1659 Sept. 16. », *Eyre*, p. 28 : « 1647, April 24... »

243. *Young D.*, p. 78-79 : « 1626, 17 Jan. »

générosité de ses paroissiennes, et qui constituent la première vaisselle de valeur qu'il ait jamais acquise [244]. C'est là, semble-t-il, un placement avantageux, et les orfèvres londoniens font d'excellentes affaires [245].

L'entretien des feux qui servent à la cuisine et au chauffage pose quelques problèmes. Les achats les plus fréquemment mentionnés sont, avec les bougies, ceux de garnitures pour les cheminées. Toute visite à la ville est prétexte à l'acquisition de chenets, hâtières, chevrettes, landiers, soufflets, pincettes, pelles ou autres instruments indispensables [246]. Plus les habitants des lieux sont riches et plus ces garnitures sont ouvragées. Le révérend Moore s'approvisionne à Londres chez un chaudronnier de Grace Church Street [247]. Lady Twysden et son mari innovent; ils installent dans leur cuisine un fourneau de cuivre, qui leur a coûté trois livres six shillings et huit pence [248]. Malgré de nets efforts pour améliorer le confort des maisons, les pièces, trop souvent humides, restent bien mal chauffées et les risques d'incendie sont une menace constante. Lady Clifford rapporte qu'un feu de cheminée l'a chassée du salon; les ramoneurs pourtant ne chôment pas [249]. Les bougies mal éteintes ou renversées occasionnent de nombreux sinistres. La négligence des serviteurs provoque de graves accidents, soit qu'un objet situé trop près du foyer s'enflamme et que le feu se communique au reste du mobilier, soit que les enfants, laissés sans surveillance, tombent eux-mêmes dans le feu. Des maisons entières sont souvent la proie des flammes [250].

Les conditions d'hygiène laissent beaucoup à désirer. On se lave peu et mal. Un bain est un événement tellement exceptionnel que chacun le signale dans son journal. Lady Clifford écrit, le 3 juin 1617, « This night I went into a bath [251] », mais elle ne nous dit pas s'il y avait une véritable salle de bains à Knole. Adam Eyre comme Simonds d'Ewes se baignent en plein air. L'un se trempe dans un petit étang proche de son domicile, l'autre plonge dans la Tamise [252]. La pièce que les Anglais appellent aussi avec pudeur *garde-robe* [253] n'est nulle part mentionnée, et la majorité de nos auteurs se contentent d'une chaise percée (*stool*) et d'un pot de chambre, objet pour lequel Thomas Cocks débourse dix-huit pence, en 1607 [254].

Si parfums, fleurs et herbes, généreusement utilisés, dissipent en partie les mauvaises odeurs, ils ne parviennent pas à écarter animaux et insectes indésirables. La vermine envahit les maisons. Elias Ashmole, à l'aide de sceaux magiques, s'efforce de chasser « mouches, puces, chenilles [255] ». Il note, en langage secret, que, deux nuits de suite à Worcester, les rats lui ont « volé » ses bas [256]. Ces rongeurs sont un véritable fléau. Comme bien d'autres, Thomas Cocks achète de la mort-aux-rats pour tuer ceux qui ont

244. *Josselin D.*, p. 124 : « 1657/8, Feb. 22. ».

245. Le révérend Moore, comme sir Humphrey Mildmay, fréquente les orfèvres de Lombard Street.

246. Cf. F. G. EMMISON, *op. cit.*, p. 18-20.

247. Cf. *supra*, p. 112, n. 34.

248. *Twysden D.*, p. 130 : « 1648/9, the 22 of februe. ».

249. Charbon et bois sont utilisés comme combustible. Si l'emploi du bois entraîne des ramonages moins fréquents, il est, néanmoins, largement fait appel aux ramoneurs. Starkey écrit, le 29 octobre 1651 : « The chimney sweepes had ... 1s 6d for the kitchin chimney & 6d for ye parlour chimney... ». John Hayne, le 14 octobre 1641 (*op. cit.*, p. 226), ne paie qu'un shilling pour trois cheminées.

250. *Josselin D.*, MS. : « 1655, June 23. ».

251. Cf. *Clifford D.*, p. 70.

252. *Eyre D.*, p. 49 : « 1647, July 17... ».

253. Cf. Ch. HOLE, *The English Housewife*, p. 42.

254. *Cocks D.*, p. 22 : « 1607, Dec. 15. ».

255. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 538 : « 19 July 1650, 2.45 p.m. ».

256. *Ibid.*, p. 378 : « 14 Mar. 1646..., 12 Mar. ».

élu domicile dans sa chambre à coucher [257], John Hayne utilise des pièges dans le même but [258], sir Humphrey Mildmay fait venir à Danbury « le chat du capitaine Read [259] », tandis que Geoffrey Starkey engage les services du preneur de rats [260].

Les plaisirs de la table compensent quelque peu l'inconfort des maisons. Les Anglais sont de gros mangeurs, et la nourriture joue un rôle important dans l'existence de la majorité des auteurs de journaux, comme dans celle de leurs contemporains. La place qu'occupe le cuisinier dans une grande maison ou dans une collectivité en est la meilleure preuve. John Worthington accorde le même intérêt au choix du nouveau cuisinier de son collègue à Cambridge qu'à l'élection des *fellows* [261]. La cuisine est un art, et la présentation des mets compte tout autant que leur confection. A Oxford, Thomas Crosfield décrit avec émerveillement les formes ingénieuses données aux viandes rôties, servies lors du déjeuner offert par le collège de Saint John à Charles I^{er} et à sa suite [262]. Sir Henry Slingsby, pour sa part, déplore le goût excessif de ses compatriotes pour les mets recherchés et les repas plantureux [263].

Les femmes, nous l'avons vu, passent un temps considérable à surveiller la préparation des différents plats, à faire conserves et confitures. Même lorsqu'ils vivent sur leurs terres, les Anglais achètent des quantités impressionnantes de nourriture. Sir Humphrey Mildmay expédie parfois à son ami, le Dr. Dorislaus, un fromage de Hollande de douze livres dont il lui fait cadeau, ou bien commande en une seule fois vingt-huit kilos de raisins de Corinthe [264], ce qui nous étonne quelque peu, même si nous savons que viandes et desserts sont également servis parsemés de raisins secs. A Bois-Hall, où dix-sept membres de la famille Greene se trouvent rassemblés en juin 1644, on consomme en une semaine environ soixante-trois kilos de bœuf, trois quartiers de mouton et un quartier d'agneau, sans compter les lapins et les poulets. A cela il faut ajouter un tonneau de bière, plus de dix livres de beurre et de fromage, et les produits d'épicerie fort abondants qui viennent en grande partie de Londres [265]. Détail caractéristique, la viande est relativement bon marché, alors que le blé atteint des prix très élevés. Même lorsque la nourriture devient rare en 1649, le bœuf ne dépasse pas cinq pence la livre, alors que le beurre monte jusqu'à sept pence la livre et même neuf, selon Greene [266].

Le bœuf, le porc et le mouton sont les viandes les plus fréquemment mentionnées. Le veau semble un mets de luxe, et le révérend Josselin, qui est loin d'être insensible à la bonne chère, note avec satisfaction que sa femme a reçu d'une paroissienne « a lovely breast of veale [267] ». On consomme aussi beaucoup de volailles : oies, canards, chapons, poulardes, pigeons et lapins sont des cadeaux très appréciés. Le gibier à plume ou à poil est volontiers accueilli sur la table et souvent présenté sous forme de pâté. Geoffrey Starkey, à qui un noble voisin vient d'offrir « un quartier de venaison », convie sur le champ une dizaine d'amis pour le lendemain et leur sert « un pâté de venai-

257. *Cocks D.*, p. 82 : « 1609, Dec. 25... given [nurse] to buye rat's bane 3d to kyll the ratt's in my chamber ».

258. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 249 : « 1639-40, Feb. 11, 2 Rattstocks ».

259. *Mildmay D.* : « 1634, Dec. 26... ».

260. *Starkey D.* : « 1652, July v^e 14th... ».

261. Cf. *infra*, p. 253.

262. *Ibid.*, p. 253, n. 170.

263. *Slingsby D.*, p. 24.

264. *Mildmay D.* : « 1635, March. 27... ».

265. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 600.

266. Le pain blanc coûte cher. Dans presque toutes les familles, on fait le pain à la maison, mais on l'achète aussi à l'extérieur. Adam Eyre paie une miche de pain de seigle jusqu'à un shilling (p. 48, July 6, 1647).

267. *Josselin D.*, p. 71 : « 1649/50, ffeb. 6... ».

son » [268]. John Greene, alors qu'il est étudiant en droit, se régale dans la chambre d'un ami avec « un pâté de cerf » et signale qu'à Lincoln's Inn, en période faste, les pâtés à l'artichaut et l'esturgeon sont au menu, les jours maigres [269].

Bien que les propriétaires terriens possèdent des viviers [270] et que la pêche soit un sport pratiqué par les nobles comme par les fermiers, les poissons d'eau douce ont rarement la vedette, à l'exception des truites, si abondantes dans le Yorkshire, où Adam Eyre les pêche [271], et du saumon. Quant aux poissons de mer, il est recommandé d'aller les acheter dans une localité proche de la côte, si on veut les manger frais. Grand amateur de poisson, Starkey, qui habite la région de Reading, envoie son domestique jusqu'à Chichester dans le Sussex, pour s'y approvisionner. Le voyage aller-retour dure deux jours, mais le déplacement en vaut la peine. Ainsi, le 10 juillet 1652, Randall rapporte de Chichester dix-huit homards, douze crabes et trois cents coques, qui lui ont coûté seize shillings et quatorze pence [272]. Périodiquement, Starkey note : « Mon poisson est arrivé » [273]. » Dans le Devon, William Honnywell va à Chudleigh, tout près d'Exeter, acheter du poisson qui vient de Terre-Neuve [274]. Sir Humphrey Mildmay fait venir le sien de Londres [275], mais ce sont surtout les huîtres qui constituent un met de choix par excellence. Le pasteur de Horstead Keynes en offre une bourriche à sa femme, accompagnée d'une bouteille de Bordeaux [276]. Sir Humphrey Mildmay ne se préoccupe pas des mois en R. En août comme en septembre, il se rend en joyeuse compagnie à Goldhanger dans la baie de Blackwater, où se trouvent des parcs à huîtres. Il ramène un tel chargement de ces précieux fruits de mer qu'à son retour il pourra écrire : « Ma maison est pleine d'amis et mon ventre rempli d'huîtres. » L'expédition dure une journée et l'on ne quitte Goldhanger que dans la soirée, après avoir consommé sur place la plus grande quantité de coquillages possible [277].

Les pois connaissent aussi, à cette époque, un étonnant succès. En juillet 1654, sir Thomas Mainwaring retrouve divers membres de sa famille pour en manger et, au mois d'octobre de la même année, Ralph Josselin note : « Nous avons mangé un plat de pois verts que m'a envoyé Goodman Bridge; c'est là une denrée rare, mais que les journaux disent fort répandue dans l'ouest » [278]. » Les autres légumes poussent en abondance dans les jardins, nulle mention toutefois n'est faite de l'igname, qui passe pour aphrodisiaque. Les salades sont préparées avec un soin particulier, et sir Humphrey Mildmay achète treize litres de « la meilleure huile », à huit shillings le gallon [279]. Crus, cuits ou en conserves, les fruits ont la faveur de tous; les cerises et les fraises sont particulièrement recherchées, mais leur prix élevé ne les met à la portée des citoyens ordinaires que pendant l'été. En juillet 1635, à Londres, John Greene paie les cerises deux pence et demi la livre et déclare que les fraises y sont « très bon marché » [280]. Oranges et citrons importés se vendent fort cher; John Hayne obtient dix-huit oranges pour un shilling en 1635, tandis que deux citrons coûtent à Anthony A Wood quatre

268. Starkey D. : « 1651, August y^e 28th. This morning my Lord of London sent mee a side of venison... ».

269. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIII, p. 389.

270. Cf. *supra*, p. 150, n. 92.

271. Eyre D., p. 105 : « 1648, March 29... ».

272. Starkey D. : « 1652, July y^e 8th... ».

273. *Ibid.* : « 1651/52, March ye 2nd... This day my fish came home ».

274. Honnywell D., *op. cit.*, p. 256 : « 1602, July 3... ».

275. Sir Humphrey Mildmay note le 19 février 1636 : « May Price wente for Danb; wth my tronke & fishe... ».

276. Moore D., p. 84 : « 1660, Nov. 5th ».

277. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 98 et Mildmay D. : « 1639, Septembr. 13... ».

278. Mainwaring D. : « 28 October, 1654 ».

279. Mildmay D. : « 1635, Junii 10... ».

280. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIII, p. 388.

pence en 1659 [281]. Le volume des importations ne cesse d'augmenter; le poivre, la cannelle et autres épices connaissent une grande vogue, et sir Henry Slingsby dénonce l'engouement de ses contemporains pour les produits étrangers [282].

Les Anglais sont friands de sucreries. Leur consommation de sucre, en poudre ou en pain, surprend. Le révérend Josselin reçoit force pains de sucre de ses paroissiens et s'en montre ravi [283]. La coutume veut qu'à Winchester, nous dit John Young, on offre un pain de sucre au maire pour Noël [284]. Tartes, gâteaux variés, massépain, crèmes nécessitant parfois jusqu'à quinze œufs, sont servis sur toutes les bonnes tables [285]. Parmi les « aliments délicieux au goût », Thomas Crosfield cite les coriandres, les violettes et oranges confites à deux pence la livre, le sucre candi et les pâtes de fruit, le biscuit au musc et les gâteaux aux amandes, les fruits séchés, les oranges et les citrons glacés, les cerises et les prunes au sirop, les figues de Barbarie et les racines de panicaut. Ces gourmandises sont un luxe coûteux, mais elles figurent à tous les menus de fête [286].

On boit aussi, on boit beaucoup. Les familles modestes, suivant les régions, accompagnent leurs repas de cidre, de poiré, ou de bière brassée, le plus souvent, à la maison. Il existe de nombreuses variétés de bière; la plus connue est l'*ale* à base d'orge ou de blé, et dont on modifie à volonté la saveur, en l'épiciant ou en la parfumant à l'aide d'herbes diverses [287]. Il y a aussi la bière forte, faite avec le houblon, et la petite bière, *small beer*, qui n'est nullement amère et qu'on obtient lorsqu'on a tiré la bonne bière, en repassant de l'eau sur le marc [288]. John Hayne dresse la liste de ses achats en bière et en *ale* pour les six derniers mois de l'année 1639 [289]. Ses faveurs vont incontestablement à la bière de deuxième qualité, *middle beer*, par économie sans doute, la meilleure bière et la meilleure *ale*, *best beer*, *best ale*, étant réservées pour les grandes occasions. Il dépense ainsi près de sept livres par an, et si nous essayons d'établir la quantité moyenne de bière consommée quotidiennement par Hayne, sa femme et leurs deux domestiques, nous découvrons avec stupeur qu'elle s'élève à plus de six litres par jour. Les enfants boivent également, car, à la même époque, il commande à l'intention de sa fille, tout juste âgée de deux ans, vingt litres de petite bière [290].

Le vin, en revanche, apparaît rarement sur sa table, pourtant ceux qui l'apprécient sont légion en Angleterre. Son prix élevé, il est vrai, ne le met pas à la portée de toutes les bourses, car il faut l'importer. Le moins cher est le bordeaux, et l'empressement des marchands anglais à s'en procurer est tel, nous dit Wilbraham, qu'ils ne prennent même

281. Hayne paie, le 30 décembre 1635, deux shillings pour douze citrons et un shilling pour dix-huit oranges (*op. cit.*, p. 216).

282. *Slingsby D.*, p. 24-25.

283. *Josselin D.*, p. 71 : « 1649/50, Jan.

284. Cf. *Young D.*, p. 149 : « 1641, December 2

285. Starkey sert à ses invités « a seed cake » (Nov. ve 23th 1652) ou bien porte à des amis « a dish of quadling tarts » (July ve 30th, 1651). Cocks affectionne le massépain, dessert fréquent à l'époque, (1608, Augusti 15, *op. cit.*, p. 43).

286. *Crosfield D.*, p. 31 : « 1628, December 2... ». Peu de temps avant son mariage, Hayne commande de grosses quantités de « comffits & sucketts » (*op. cit.*, p. 218). Après la naissance de ses enfants et aussi lorsqu'il veut faire des cadeaux, il se rend chez « Mr. Wiles, the comfit maker » à qui il achète, le 17 août 1639 : « 8li of divers sorts of Comfites at 22d y^e pound, & one pound of Eringo rootes at 8s ». Ces racines de panicaut, également citées par Crosfield, étaient censées avoir des vertus aphrodisiaques.

287. *Manningham D.*, p. 46 : « Oct. 25, 1602 ».

288. Cf. G. ASCOLI, *op. cit.*, vol. I, p. 363.

289. Cf. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 220, où l'auteur signale qu'entre le 4 juillet et le 31 décembre 1639, il a dépensé £ 3. 10 s. 2 d. « for small beer, 10 groat ale, middle beer, middle ale, best beer, best ale ».

290. *Ibid.*, p. 220 : « 1639, Sept. 2 ».

pas le temps de le laisser vieillir [291]. Seuls les membres des classes fortunées peuvent se vanter, comme John Greene [292], d'avoir de bonnes bouteilles dans leur cave. A l'approche de Noël, sir Humphrey Mildmay fait rentrer deux tonneaux de vin. Il marque une nette préférence pour les vins des pays chauds, consomme surtout du Xérès et du vin des Canaries, mais ne dédaigne pas pour autant le muscat et le bordeaux. Il commande également du vin blanc de Rouen et, pour sa femme, du vin du Rhin [293]. Moins riches, Anthony A Wood et Thomas Cocks se contentent de commander un quart de litre de Xérès pour quatre pence et demi, ou bien un quart de vin blanc pour huit pence [294]. Le vin est un cadeau recherché; Adam Winthrop en reçoit plusieurs bouteilles pour le nouvel an, ses paroissiens rapportent au révérend Josselin du Xérès après un voyage à Londres [295]. Il sert de remontant, et la coutume veut aussi qu'au repas, après la cérémonie funèbre, les héritiers en servent, accompagné de nombreux gâteaux. Longtemps avant sa mort, le Dr. Ashley, « Warden » du Collège de All Souls à Oxford, avait prévu, rapporte Crosfield, qu'une somme de cent livres serait destinée à l'achat de gâteaux et de vin, lors de ses funérailles [296].

Quoi qu'ils boivent, les Anglais manquent souvent de modération. Geoffrey Starkey, homme pourtant fort rangé, passe presque chaque jour de longs moments dans les tavernes de Reading où il retrouve ses connaissances [297]. Certains s'enivrent chez eux ou chez leurs hôtes, par pur plaisir; c'est le cas de sir Humphrey Mildmay, qui note avec régularité ses excès, et semble même en tirer quelque fierté. Ses amis, qu'ils soient savants, docteurs ou hommes d'église, suivent son exemple, et les femmes boivent parfois tout autant que les hommes [298]. Par temps de pluie, Nicholas Assheton se réfugie à la taverne locale et y reste la journée entière; lorsqu'il en sort, il l'avoue lui-même, il est « malade d'avoir trop bu » [299]. A la campagne, sir Humphrey et sa « troupe » fréquentent des estaminets louches, qu'ils quittent fort tard dans la nuit et à demi-saouls [300]. Il est aussi des tavernes fort respectables où l'on conduit des invités des deux sexes, après le repas, et les dames s'y rendent volontiers, à condition d'être accompagnées [301]. Les maisons où l'on sert des boissons moins nocives, telles que thé, café et chocolat, n'ouvriront leurs portes que dans la seconde moitié du siècle et connaîtront un réel succès [302].

L'usage du tabac, objet de tant de controverses sous le règne de Jacques I^{er} [303], se généralise. Des lois très strictes réglementent sa distribution. En 1634, nous dit Cros-

291. *Wilbraham D.*, p. 78-89 : « 9 Marcii 1605 ».

292. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIV, p. 114 : « 1653 (Dec.) strong beere cellar. 5 bottles of claret and 4 quarts and 2 pint bottles of sacke under the stayres. 2 bottles of Kessay ? and 2 bottles of gilly-flower wine in the gallery... ».

293. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 52-53 et *Mildmay D.* : « 1638, December 11... ».

294. Cf. *The Life... of A. A Wood*, p. 231, (1658, Dec. 1) et *Cocks D.*, p. 35, (1608, Maij 11).

295. Adam Winthrop reçoit « a bottle of muskadine on nuyeres daye » et « a bottle of secke », le 8 janvier 1607 (*op. cit.*, p. 94).

296. *Crosfield D.*, p. 86 : « 1636, Feb. 26... ». Dans les foyers plus modestes la bière remplace le vin en ces occasions. Adam Eyre envoie pour 18 d. de bière chez Nicholas Greaves, dont la fille se meurt, en guise de participation au repas de funérailles (p. 8, Feb. 2, 1647).

297. *Starkey D.* : « 1652, June ye 26... ».

298. *Mildmay D.* : « 1634/5, Martii 4... ».

299. *Assheton D.*, p. 20 et 23.

300. *Mildmay D.* : « 1650, Maij 7... ».

301. *Assheton D.*, p. 1 : « 1617, May 12th... ».

302. Wood signale l'apparition d'une maison de café (*coffee-house*) en 1650 à Oxford (*op. cit.*, p. 168), et Rugg, dans son *Diurnall* (p. 10), écrit en novembre 1659 : « there ware also att this time a Turkish drink to bee sould, almost in evry street, called coffee, and another kind of drink called tee, and also a drink called chocolate, which was a very hartly drink ».

303. Jacques I^{er} était l'auteur, rappellez-le, du *Counter-blaste to Tobacco* (1604).

field [304], un seul port, celui de Londres, peut recevoir la précieuse herbe qui vient soit de Virginie, soit des colonies espagnoles d'Amérique. Quant aux marchands qui la vendent, ils doivent posséder une licence. A Oxford, seuls deux barbiers et deux merciers obtiennent ce privilège [305], à Exeter ce sont des orfèvres qui, le plus souvent, approvisionnent John Hayne [306], et à Londres, le fournisseur habituel de John Winthrop, le fils d'Adam, est un épicier dont la boutique est située près de Holborn Bridge [307]. Les prix varient suivant l'origine du tabac. John Hayne paie de huit à treize shillings la livre de tabac espagnol ou « tabac de Varina », originaire du Venezuela, alors que la livre de tabac anglais venant de Virginie vaut entre un shilling six et quatre shillings. Il achète aussi un « tabac parfumé » excessivement cher, puisqu'il doit déboursier quinze shillings et six pence pour en obtenir dix onces (281 gr) [308]. De lourdes taxes frappent, en effet, les tabacs étrangers, et pour favoriser les plantations de Virginie, la culture du tabac en Angleterre est assez vite interdite [309].

On fume dans toutes les classes de la société, après le repas, avec ses amis, à la taverne. Sir Humphrey Mildmay et ses invités fument, tandis que « jacasse » sa femme [310]. Pourtant, le tabac n'est pas la propriété exclusive des hommes. Adam Eyre achète du tabac pour son épouse, il croit sans doute à ses vertus curatives (opinion que ne partage pas Thomas Crosfield), mais il décide de ne fumer qu'une pipe le matin et une pipe le soir [311]. Chacun possède son matériel de fumeur. Cocks paie trois pence sa blague à tabac, et trois pence également les étroites pipes d'argile qu'il achète en décembre 1607 [312]. John Hayne porte sans doute sur lui les pincettes qu'il utilise pour allumer sa pipe, et dont il signale la réparation, en septembre 1639 [313]. Certains deviennent esclaves du tabac et cherchent par tous les moyens à se défaire de son emprise. Dans son journal religieux, intitulé *Experiencia*, John Winthrop, en décembre 1628, rend grâce au ciel de ce que la fièvre maligne qui vient de mettre ses jours en danger lui a permis de surmonter son penchant immodéré pour le tabac [314]. William Whiteway, de son côté, rapporte que son cousin P. Middleton pour s'obliger à ne plus fumer, s'est engagé à lui payer cinq shillings s'il lui arrivait de jamais toucher à nouveau une pipe [315]. Le procédé est courant à l'époque.

Si les Anglais aiment par trop manger et boire, ils attachent aussi, parfois, une importance excessive à leur mise, ce que déplore sir Henry Slingsby, pour qui ces excès vont de pair. Il condamne les dépenses vaines et superflues en matière de nourriture et de vêtements et vante la sagesse de Séleucus qui, pour réformer les mœurs, avait décrété que personne, hormis les filles publiques, ne se parerait de bijoux, de pierres précieuses et de broderies [316]. La coquetterie des femmes est chose connue. Qu'ils soient

304. *Crosfield D.*, p. 71 : « 1634, June 20... ».

305. *Ibid.*, p. 69 : « 1634 (Januarij) 15 ».

306. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 225.

307. Cf. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 382.

308. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 222-224.

309. Cf. *supra*, n. 304.

310. *Mildmay D.* : « 1650, Martij 28... ».

311. Crosfield affirme, le 13 avril 1627 (*op. cit.*, p. 12) : « Tobacco alwayes hurtfull & nocuous to ye Liver... ».

312. *Cocks D.*, p. 25 et 69 : « 1607, Dec. 22 ».

313. Sur ces divers instruments tels que pincettes, tabatière, dégorgeoir, on consultera F. W. Fairholt, *Tobacco : its history and associations*, London, 1876.

314. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 412-413 : « John Winthrop's *Experiencia*. 1628 ».

315. *Whiteway D.* : « 1624, Dec. 29th dicto ».

316. Dans son journal (p. 25-26), il réproche, en février 1638/9, « the vain expences of chear & apparell ».

puritains ou anglicans [317], les prédicateurs, dans leurs sermons, reprochent à celles-ci leur vanité, « vice qu'il appartient à leurs maris de corriger », déclare en chaire, à Saint-Paul, le Dr. Dean [318]. Manningham se rit de leur usage exagéré des fards, et aussi de leurs hauts chapeaux à larges bords, que certains comparent à des buffets [319].

Lady Hoby, la puritaine, Alice Thornton et lady Twysden, trop absorbées par leurs responsabilités, ne parlent guère de leurs robes; lady Clifford, en revanche, consacre de nombreux passages de son journal à la description de ses toilettes. Elle aime les tissus riches, ornés de perles et de fils d'or, les couleurs chatoyantes et les broderies. Elle suit la mode française et commande, chez son tailleur londonien, une robe de satin vert d'eau et une robe de damas brodée d'or qu'elle portera avec des collerettes largement ouvertes [320]. Les sommes dépensées pour les costumes féminins sont incroyablement élevées. En novembre 1617, elle offre à la Reine « les jupes d'une robe de satin blanc, couverte de perles et de broderies de couleur, qui lui coûte « quatre-vingts livres, sans le satin [321] ». Un simple marchand comme John Hayne achète dix-sept mètres de tissu moiré pour faire une robe à sa femme et débourse, à cette occasion, cinq livres sept shillings et huit pence, soit presque deux fois le salaire annuel de sa servante. Le tailleur qui exécutera le vêtement recevra, pour sa part, une livre quatre shillings et dix pence [322]. Même les habits des enfants viennent de Londres. Hayne y commande des robes aux couleurs vives pour ses très petites filles; le jaune, le vert et divers tons de rouge sont ses coloris préférés, dans ce domaine [323]. Adam Winthrop choisit lui aussi dans la capitale les robes de sa fille Anne [324].

Les hommes s'intéressent à la mode autant que les femmes. Comme elles, ils fréquentent les boutiques des marchands de colifichets [325]. Aucun d'eux ne songerait à quitter la métropole sans en ramener les tissus, galons, dentelles ou boutons nécessaires à la confection d'un habit ou d'un manteau. Il est surprenant pour le lecteur moderne de voir le soin que prend un homme d'église comme Giles Moore pour sélectionner chez son tailleur les accessoires et riches étoffes dont il note méthodiquement le prix [326]. La soie, le taffetas, le velours, la serge et la futaine sont les tissus les plus souvent mentionnés. Sir Humphrey Mildmay n'hésite pas à acheter trente mètres de velours à la fois [327]. Adam Winthrop reçoit d'un ami, en guise d'étrennes, un coupon de satin, qu'il utilisera, comme l'austère Thomas Hoby, pour se faire un costume [328]. Les fourrures ne sont pas réservées aux seules femmes. Thomas Cocks charge un voisin qui se rend à Londres de lui rapporter des peaux de lapin, de lièvre, de putois, de chat et de mouton [329]. Avec une prévoyance toute féminine, sir Humphrey confie pour l'été ses manteaux fourrés à Thomas Langhorne, « fourreur de Sa Majesté [330] ». Certaines

317. En janvier 1620, l'évêque de Londres demande à tout son clergé, sur ordre du roi « to inveigh vehemently against the insolencie of our women and theyre wearing of brode brimed hats, pointed dublets, theyre hair cut short or shorne... ».

318. *Manningham D.* p. 74 : « Oct. 31, 1602 ».

319. *Ibid.* p. 134 et 36 : « 15 Feb., 1602/3 ». Les femmes portent aussi des capuchons, et Hayne mentionne à plusieurs reprises des « curled hoods » (*op. cit.*, p. 212 et 244).

320. *Clifford D.* p. 71 : « June 1617 ».

321. *Ibid.* p. 80 : « November 1617, the 2nd... ».

322. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 241 : « 1636, May 30 ».

323. *Ibid.* p. 245 : « 1639, May 25 ».

324. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 76 : « 1601, the Xth of May... ».

325. Sir Humphrey Mildmay court d'une boutique à l'autre et le 3 février 1636 il note : « I have bene in twentie places & have spent more moneye in apparell ».

326. *Moore D.* p. 82 : « 1660, 24th May ».

327. *Mildmay D.* : « 1634, Junii 16... ».

328. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 75 : « 1601, the 2 of Jan... ».

329. *Cocks D.* p. 53-54 : « 1608, Dec. 18... ».

330. *Mildmay D.* : « 1634, Maij 19... ».

pièces d'habillement, par la suite exclusivement réservées aux dames, sont utilisées indifféremment par les uns et les autres. Ainsi voyons-nous lady Clifford offrir son manchon de zibeline à sir Robert Taxley, pendant l'hiver de 1619 [331].

Les auteurs de journaux, dans leur majorité, font preuve d'une grande recherche dans leur mise. Si l'éloignement de la capitale rend certains moins coquets, Nicholas Assheton, le hobereau du Lancashire, signale cependant avec fierté qu'il vient d'acquérir « un pourpoint vert », ou encore qu'il a mis à l'église, et pour la première fois, un vêtement « gris cendre [332] ». William Honnywell, le *yeoman* du Devon, porte des gilets brodés, et change continuellement de chaussures, tout comme Thomas Cocks.

Chaussures en cuir de vache ou en cuir d'Espagne, chaussures à semelles de liège, chaussures basses ou montantes aux couleurs vives, connaissent les faveurs de tous [333]. Elles se portent avec des bas de créseau, de jersey, de laine, de fil ou de soie, et leur prix varie selon le matériau utilisé. John Hayne choisit le plus souvent un coupon de créseau et le remet à un artisan [334]. Celui-ci, moyennant deux shillings, lui confectionnera une paire de bas, dont le prix total dépasse rarement sept shillings. Cocks préfère le jersey et ne paie que cinq shillings [335]. Etant donné leur prix élevé — ils coûtent aussi cher que des chaussures — les bas sont entretenus avec un soin particulier, et il est courant de les « faire ressemeler » [336]. Le révérend Moore, le 20 juillet 1660, pousse l'extravagance jusqu'à acheter une paire de bas de soie pour une guinée [337], c'est là le prix courant, car, en avril 1635, John Greene note déjà qu'il a déboursé deux livres pour « des bas de soie rouge » et quelques accessoires de lingerie [338]. Les jarrettières, qui constituent une partie visible du costume, sont également un article coûteux. Celles de John Hayne sont faites de soie, de taffetas agrémenté de dentelle ou de galon d'or, et il les paie jusqu'à quatorze shillings la paire [339].

Les gants connaissent un étonnant succès et constituent un des articles d'habillement les plus importants. Hommes et femmes en achètent facilement six paires à la fois et même davantage, pour leur usage personnel le plus souvent, mais aussi pour les offrir, à l'occasion d'une fête, d'un mariage ou d'un enterrement [340]. Les cuirs les plus divers — cuir de Cordoue, peau de chien, de mouton, de daim, de chevreau et d'agneau — sont utilisés pour leur confection. Ils sont brodés, parfumés, galonnés, doublés de taffetas ou de soie, garnis de franges ou de dentelles [341]. Afin de pouvoir en changer fréquemment, certains pratiquent le troc, et Hayne remet neuf pence et une vieille paire de gants de Cordoue, ornés d'un galon d'argent, au marchand qui vient de lui fournir des gants en peau de mouton [342].

Les hommes sont les seuls à mentionner leurs chapeaux, dont ils renouvellent sans cesse la doublure ou le cordon. Hayne fait teindre son « vieux chapeau en poil de castor » et égaliser les bords de son « vieux feutre [343] ». Eyre donne un shilling au

331. *Clifford D.*, p. 111 : « December 1619, the 7th... ».

332. *Assheton D.*, p. 98 : « 1618, May 29 ».

333. En 1607, Cocks achète le 19 août « a payre of corke shoes... iij s viijd » (p. 13); le 17 décembre « a payre of bootes... 7 s. » (p. 22). Le 9 octobre 1608, il note : « pd... for a payre of Spanishe lether shoes 3 s. 6 d., and a payre of neates leather shoes 2 s. 8 d. for my self. », (p. 47).

334. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 242 : « 1632, Nov. 16 ».

335. *Cocks D.*, p. 103 : « 1610, Augusti 18... ».

336. *Ibid.*, p. 23 : « 1607, Dec. 19... for soalinge and heeling 2 payre of stockings 8 d... ».

337. *Moore D.*, p. 84.

338. Cf. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 386.

339. Cf. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 243 (January 1633-4).

340. Cf. Ch. HOLE, *op. cit.*, p. 185.

341. John Hayne signale, le 24 janvier 1635 (*op. cit.*, p. 243) : « More paid Mrs. Ledginham for a payre tawnie & golde embrodered gloves x' ».

342. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 243 : « 1638, Aug. 15... ».

343. *Ibid.*, p. 238 : « 1640, Sept. 12 ».

capitaine Barber, qui s'est chargé de décorer son chapeau [344]. Les coiffures coûtent particulièrement cher, surtout lorsqu'elles sont en fourrure. Si le feutre du révérend Josselin ne vaut que sept shillings, Mrs Hayne porte un chapeau de castor que son mari a payé près de quatre livres [345], et Anthony A Wood dépense toujours plus d'une livre, lorsqu'il rend visite au chapelier. Il possède également une perruque, achetée pour six shillings chez le barbier, qui se charge de la poudrer et de la réparer, moyennant une redevance fixe [346]. La mode des perruques ne s'est pas encore généralisée chez les représentants du sexe fort; il faudra attendre la Restauration pour que l'usage en devienne courant, aussi n'est-il pas étonnant de ne trouver aucune autre allusion à ces postiches dans les journaux antérieurs à 1660.

Les boutons, que l'on trouve en abondance sur tous les vêtements, ornent aussi les mouchoirs, mais dans quel but précis, nous l'ignorons [347]. Les articles de lingerie ont autant d'importance pour les hommes que pour les femmes. John Greene dresse avec fierté l'inventaire de son linge personnel, et nous sommes frappés par la quantité et la variété des accessoires en sa possession. Manchettes, revers de bottes, rabats de toile, de dentelle, de batiste ou de linon figurent par douzaine sur sa liste [348]. Comme ses contemporains, il met la nuit des chemises courtes, sur lesquelles il porte en hiver un gilet tricoté [349]. Qu'il s'agisse de tenues d'intérieur ou d'extérieur, chacun attache le plus grand soin à leur choix et ne néglige aucun détail. Mêmes les puritains ne sont pas exempts de coquetterie; il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le journal du révérend Josselin ou celui de John Hayne, le pieux marchand d'Exeter.

Dans une maison largement ouverte à tous et qui a parfois « un caractère de lieu public [350] » — du moins dans les milieux aisés — le rôle joué par le vêtement est une manifestation indéniable de l'atmosphère d'extrême sociabilité qui caractérise le XVII^e siècle. La famille n'est jamais repliée sur elle-même. La sollicitude du chef de famille s'étend à tous ses proches. En dépit des circonstances, des différends politiques ou religieux, des liens de solidarité l'unissent à ceux qui lui sont apparentés. Le révérend Moore continue à prêter menues sommes ou objets divers à son beau-frère ou à son cousin, bien qu'il ne se fasse aucune illusion quant à leur honnêteté [351]. Le révérend Josselin aide successivement ses trois sœurs, Ann, Dorothy et Mary, moins favorisées que lui par l'existence. Il sermonne ses neveux désobéissants, leur fournit vêtements et argent [352]. Adam Eyre se charge de l'éducation de son filleul et de son habillement [353]. Nicholas Assheton note la satisfaction qu'il a éprouvée en rencontrant son cousin élégamment vêtu et entouré de fringants serviteurs [354]. Les vêtements là encore jouent leur rôle, et chacun de nos auteurs se sent responsable de l'apparence qu'aura en public tel ou tel de ses parents, proches ou éloignés. John Greene ne saurait envisager de célébrer une fête sans y convier beau-père, oncles, tantes, qui se rendent chez lui, nous dit-il, « cum tota sequela [355] ».

344. Eyre D., p. 82 : « 1647, Dec. 27... ».

345. Cf. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 238.

346. Cf. F. W. FAIRHOIT, *Costume in England, A History of Dress to the end of the XVIII^e Century*, London, 1885, Glossaire, p. 316.

347. Cocke en achète pour orner aussi bien son pourpoint que ses mouchoirs (*op. cit.*, p. 51 et 88).

348. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIV, p. 109 : « 1648 (Feb.)... ».

349. *Ibid.*, vol. XLIII, p. 603.

350. Cf. Ph. ARIFS, *op. cit.*, p. 461.

351. Moore D., p. 73 : « 1657 July... ».

352. Josselin D. : « 1655, Aug. 7... my sisters children I schooled for their disobedience ». (MS.).

353. Eyre D., p. 112 : « 1648, Oct. 19 ».

354. Assheton D., p. 34 : « 1617, Aug. 13 ».

355. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIII, p. 602 : « 1644 (December). In the 27th. being St. John's day wee had a feast... ».

Les relations sociales, cependant, sont loin de se limiter à la parenté, elles englobent aussi la communauté, qui est tout à la fois « communauté de travail, de réjouissances et de prières [356] ». La fréquentation des amis, voisins et connaissances est journalière et se traduit par « une quantité inimaginable de visites, de conversations, de rencontres et d'échangés [357] ». Les notations des journaux sont en partie alimentées, ne l'oublions pas, par ces contacts quotidiens, ces relations de bouche à oreille dont bénéficient leurs auteurs. On se reçoit sans cesse et, comme dans les surprise-parties modernes, chacun contribue au repas, en apportant fruits, volailles, viande ou bonnes bouteilles. Les occasions les plus diverses — naissance, anniversaire, pendaïson de crémaillère [358], pour ne citer que celles-là — favorisent ces rencontres amicales où les couches sociales et les classes d'âge souvent se mêlent.

Les fêtes religieuses ou coutumières, qui s'échelonnent tout au long de l'année, sont prétexte à de multiples réjouissances et divertissements. Notre propos n'est point ici de faire une étude des coutumes de l'époque, mais simplement de montrer comment les forces sociales l'emportent encore sur les forces familiales. Si le jour de Noël rassemble surtout les amis et les membres d'une même famille [359], les festivités, qui se prolongent jusqu'à l'Épiphanie, donnent lieu à de nombreuses manifestations collectives, et les interdits puritains ne réussiront pas toujours à les supprimer, puisqu'en décembre 1652, le révérend Josselin note avec indignation que « les Londoniens ont acheté du laurier, du houx et du gui, tant ils sont attachés à leurs fêtes [360] ». Dans le nord du pays, des jeunes gens déguisés, appelés « mummers », vont de maison en maison et se restaurent, en compagnie de leurs hôtes [361]. Dans la capitale, les étudiants en droit ne cessent de se divertir pendant toute cette période, sous la direction du « lieutenant » qu'ils ont élu. Ils montent une pièce et organisent des banquets, prélude au grand masque qu'ils donneront en février, et auquel ils convieront hommes de loi, dignitaires et courtisans [362].

Certaines fêtes réservent à la jeunesse un rôle prépondérant; ainsi, le mardi gras est surtout celle des écoliers et des apprentis. Ces derniers en profitent pour jouer mille tours et sèment parfois la panique dans les rues de Londres. A Oxford, rapporte Crosfield, les étudiants, ce jour-là, attachent un coq à un pieu et lui lancent des morceaux de bois, jusqu'à ce que mort s'ensuive, ou bien se joignent à la foule de ceux qui se livrent à divers jeux de balle [363]. D'autres fêtes rassemblent la paroisse tout entière; sans distinction d'âge ou de classe, hommes, femmes et enfants célèbrent le 1^{er} mai et décorent leurs maisons et parfois l'église, à l'aide de guirlandes [364]. Nicholas Assheton cite une cérémonie locale, appelée « rushbearing », au cours de laquelle les villageois de Whalley, dans le Lancashire, portent des joncs dans le sanctuaire et y suspendent aussi des guirlandes [365]. Sir Thomas Mainwaring mentionne « ye yearly Asparagus feast », qui a lieu en mai dans une commune voisine [366]. Les foires

356. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 422.

357. *Ibid.*, p. 422.

358. *Starkey D.* : « 1652/3, Jan. 12... I dined & supped att Mr. Dugdales being a howse warming; we carried a goose & 2 rabbetts ».

359. Le 25 décembre 1617, lady Annie Clifford note (p. 83) : « Christmàs day Mr. — preached in the Chapel and my Lord and I dined below, there being great house keeping all this Xmas at Dorset House ».

360. *Josselin D.*, p. 100 : « 1652, Dec. 30 ».

361. *Assheton D.*, p. 74-75 : « 1618, Jan. 6 ».

362. Cf. *supra*, p. 127, n. 178.

363. *Crosfield D.*, p. 63 : « 1633, March 1 ».

364. *Ibid.*, p. 70 : « 1634, May 1... ».

365. *Assheton D.*, p. 29-30 : « 1617, July 25 ».

366. *Mainwaring D.* : « 1654, May 5 ».

permettent aux habitants d'une même région de se retrouver, non seulement pour acheter ou vendre, mais pour discuter et s'informer. Les plus célèbres sont sans doute la foire londonienne de la Saint-Barthélemy, immortalisée par Ben Jonson, et celle de Stourbridge, proche de Cambridge, où le châtelain d'Earle's Colne porte sa récolte de houblon, et où marchands et acheteurs venus de tous les comtés situés à l'est du royaume, et même de Londres, accourent en septembre [367].

Les relations d'amitié, de voisinage, les traditions empiètent sur la vie privée et lui ôtent presque toute intimité. La Saint-Valentin, fête des amoureux, n'est pas la fête du couple. La coutume veut que les hommes, délaissant leurs épouses pour la circonstance, tirent au sort le nom de celle qui, parmi les dames présentes, sera leur cavalière pour la journée, et à qui ils offriront, entre autres présents, des roses et des jarrettières vertes, si nous en croyons sir Humphrey Mildmay [368]. Fêtes et jeux ne sont pas uniquement un moyen de détente mais, à une époque où le travail n'a ni le sens ni l'importance qu'il prendra par la suite, ils sont surtout participation au groupe, à la communauté, et permettent à la collectivité de resserrer ses liens [369]. Ils ont un rôle social, et tous y participent, le plus souvent sans distinction d'âge.

Si, comme nous l'avons vu, les enfants ont les mêmes distractions que les adultes, ces derniers en revanche ont des passe-temps qui parfois nous semblent périlleux. Ils fouettent une toupie ou se balancent sur une escarpolette, afin de prendre de l'exercice [370]. Lady Anne Clifford, son mari Richard Sackville et leurs amis jouent à « barley break [371] », divertissement populaire, prenant la forme d'une course poursuite. Une personne de la compagnie cherchait à attraper les joueurs qui s'éloignaient du but constitué par un tas d'orge, tous ceux qui étaient pris venaient se joindre à elle et l'aidaient à poursuivre leurs camarades, jusqu'à ce qu'ils aient été faits prisonniers à leur tour. Le volant connaît une telle vogue à la cour, au début du siècle, que la fabrication de cet objet devient une des industries de la capitale, signale John Manningham [372]. D'autres amusements, tels que la marelle, le jeu de palets ou du tonneau sont prétexte à de nombreuses réunions entre amis [373].

Les « jeux d'exercice » plaisent à tous. Les hommes jouent au « foot-ball » dans les campagnes et même dans les rues des villes [374], avec une violence qui souvent rend ce sport dangereux. C'est ainsi qu'un des voisins d'Adam Winthrop se casse la jambe [375]. Des matchs se disputent entre paroisses, mais il arrive que la foule entrave le déroulement de la partie, et Adam Eyre, venu applaudir les équipes de Peniston et de Thurleston, se voit contraint de rentrer chez lui plus tôt qu'il ne le souhaitait [376]. Les femmes préfèrent « la balle au tabouret » (*stooleball*) [377], variante moins violente du cricket. Le jeu de paume, qu'on appelle déjà « tennis », est fort populaire chez les grands. Charles I^{er}, le prince Henry, qui mourra en 1612, et le duc de Buckingham en

367. Josselin D., p. 121 : « 1652, Sept. 9... » « Mr. H. had some hopes to make 500 £ of his hops; the last yeare he made 790 £ ».

368. Cf. Ph. L. RALPH, *The Diary of Sir Humphrey Mildmay*, unpublished Ph. D. Thesis, Yale, 1935, p. XXXIV et *Starkey D.* : « 1652/3, Feb. 13... I drew Mrs. Anley for my Valentine ».

369. Cf. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 369 et 381.

370. Elizabeth Isham, en 1625, note : « I whiped the top for my exercise ».

371. Cf. J. STRUTT, *The Sports and Pastimes of the People of England*, London, 1801, p. 304.

372. Manningham D., p. 132 : « 1602/3, Feb. 12 ».

373. *Shuffle-board, shovel-board, shove-groat et slide-groat*, tels sont les jeux que sans cesse mentionnent les auteurs de journaux.

374. Cf. *supra*, n. 363.

375. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 216 : « 1617, March 4 ».

376. Eyre D., p. 106 : « 1648, April 4 ».

377. Cf. n. 363 et L. LEMONNIER, *La Vie quotidienne en Angleterre sous Elizabeth*, Paris, 1950, p. 109.

sont de fervents adeptes [378], mais les citoyens ordinaires s'y adonnent aussi. John Greene se lève de bon matin pour pratiquer ce sport, en compagnie de ses collègues [379], et l'universitaire distingué qu'est le Dr. John Worthington ne renonce pas à ce plaisir, malgré le coup malencontreux qui l'a atteint en plein œil [380].

Hommes et femmes de tous âges et de toutes conditions, fréquentent les bouloires, allées tantôt à ciel ouvert, tantôt couvertes, où chacun rivalise d'adresse, en attendant de se désaltérer à l'ordinaire la plus proche [381]. Comme de nombreux nobles, sir Thomas Mainwaring possède son propre boulingrin en plein air et, pour lui, la saison commence en mars [382]. Certains, tels Adam Eyre, William Honnywell ou Anthony Ashley Cooper, passent des journées entières à jouer; Honnywell retourne au bouloire, même après les prières du soir [383], et note ses gains avec fierté. En effet, si lady Hoby joue aux boules simplement pour prendre de l'exercice [384], ses contemporains profitent de l'occasion pour courtiser la chance. Il arrive à Eyre de perdre jusqu'à sept shillings six, en un après-midi, aussi n'est-il pas étonnant que quelquefois sa femme lui interdise de jouer [385].

Presque tous les jeux et sports pratiqués à cette époque sont prétexte à de multiples gageures. Eyre joue au palet avec les soldats, « pour de la bière [386] ». Les petits seigneurs entraînent à la course leurs chevaux [387] et aussi leurs serviteurs, pour le plus grand plaisir des villageois qui misent sur telle monture ou tel coureur. Geoffrey Starkey parie « cinq shillings et du vin » sur le jeune Ecossais qu'emploie Mr. Halstead et qui se mesure avec le valet de Mr. Albury [388]. Les Anglais parient également de grosses sommes aux lutttes et aux combats en tous genres dont ils sont particulièrement friands. Chaque fois qu'un tel spectacle a lieu, les foules accourent d'un peu partout. Cinq cents personnes se rassemblent à Earle's Colne pour voir deux hommes lutter au corps à corps, et le révérend Josselin bénit la providence d'avoir mis fin à ce divertissement impie [389]. Il est aussi des joueurs armés de gros bâtons autour desquels on ne manque pas de s'amasser [390]. L'escrime, pratiquée par un homme modéré comme Simonds d'Ewes, devient un sport cruel lorsque deux adversaires se livrent une lutte sans merci, dans le seul but de remporter le prix décerné au vainqueur. John Manningham ne rapporte-t-il pas, en février 1603, qu'un escrimeur a mortellement blessé son rival, en lui transperçant l'œil [391] ?

Mais la cruauté du public apparaît davantage encore, quand on lui offre ce « plaisir royal » qu'est un combat de coqs [392]. Les nobles y trouvent autant de satisfaction que le citoyen le plus humble, et les spectateurs ne sont pas moins excités que les bêtes. Le révérend Moore lui-même élève des coqs qu'il vend chaque année, au moment du Mardi

378. Le 10 janvier 1635, sir Humphrey Mildmay se rend à St. James, où il voit « his Ma: att tennis ».

379. *Greene D. op. cit.*, vol. XLIII, p. 599 : « 1644 (April) 11th ».

380. *Worthington D.*, p. 5 : « April 3, 1637 ».

381. *Starkey D.*, « 1651, July v° 23rd... ».

382. A la campagne nous ne trouvons aucune allusion au jeu de boules en automne ou en hiver.

383. *Honnywell D. op. cit.*, p. 257 : « 1602, August. 22 ».

384. *Hoby D.*, p. 120 : « May 1600 (the 5 day after the 16 ...) ».

385. *Eyre D.*, p. 50 : « 1647, July 30 ».

386. *Ibid.*, p. 43 : « 1647, June 9... ».

387. *Mainwaring D.* : « 1653/4, March 2 ».

388. *Starkey D.* : « 1652, July v° 28th... ».

389. *Josselin D. MS.* : « 1646, Apr. 16... ».

390. Le 9 août 1652, Geoffrey Starkey se rend à Cabersham « to see some raslinge & cussshell-playing ».

391. *Manningham D.*, p. 130 : « 8 Feb., 1602 (3) ».

392. Cf. G. ASCOLI, *op. cit.*, vol. I, p. 373.

gras, époque à laquelle ce divertissement bat son plein [393]. On fait également lutter des chiens contre des ours ou des taureaux, et Thomas Crosfield nous offre une description détaillée de ce sport barbare qu'on nomme « bull baiting [394] ». Dix ou douze chiens enchaînés sont amenés dans la lice où aura lieu le combat. On les lance successivement à l'assaut du taureau, qui ne se prive pas de les projeter en l'air. Lorsqu'il retombe, leurs propriétaires tentent de les rattraper dans leur chute afin qu'ils ne se brisent pas les reins ou ne soient pas piétinés par la bête irritée. Si le taureau est rusé, précise Crosfield, il ne fuit jamais, mais surveille la toute première attaque du chien, tandis que son maître l'encourage d'une caresse [395].

Il est aussi des passe-temps moins violents, tels que les échecs, les dames et surtout les jeux de hasard, les dés, les « tables » ou tric-trac, et les cartes, qui réunissent autour d'une même table amis et voisins. John Hayne possède un échiquier en marqueterie qu'il a payé vingt-trois shillings [396], et il se passionne pour ce jeu qu'affectionnent châtelains et pasteurs de village. Sir Thomas Mainwaring s'y exerce avec le révérend Jackson; Josselin, partenaire habituel de Mr. Harlakenden, refuse parfois l'invitation qui lui est faite, quand il pense que ce passe-temps risque de détourner son honorable paroissien de ses méditations, à la veille d'une journée de jeûne ou de prière [397]. Les jeux de hasard, que n'entache encore aucune notion d'immoralité, sont les plus pratiqués. Il existe une infinie variété de jeux de cartes qui, dans leur grande majorité, sont maintenant inconnus ou passés de mode. La prime, qui passe pour le plus ancien, le « gleeke », le « maw » ou « les cinq cartes », le cent, cette autre variante du piquet et le « trump », équivalent vraisemblable de « la Triomphe [398] », sont les jeux les plus fréquemment nommés, avec le « whisk » ou whist, auquel Geoffrey Starkey consacre, à l'occasion, des nuits entières [399]. La liste ne s'arrête pas là, car, si nous en croyons Thomas Crosfield, il est au moins encore dix ou douze autres jeux de cartes [400].

Peu nombreux sont ceux qui savent résister à l'appât du gain. Les enfants, les étudiants dans leurs collèges et les adultes jouent pour de l'argent [401]. Joueur impénitent, Thomas Cocks signale ses gains en les faisant précéder dans son journal d'une main dessinée à la plume, mais ceux-ci dépassent rarement trois ou quatre shillings [402]. Parfois, les mises sont très élevées; certains perdent des sommes considérables et ne s'en cachent pas. John Greene avoue avoir perdu trois livres quatorze shillings en une nuit, quoiqu'il n'ait misé qu'un ou deux pennies à chaque partie [403]. Lady Clifford semble assez malheureuse au jeu; en un après-midi, elle perd vingt-sept livres au « gleeke » et, devant sa malchance, décide, quelques années plus tard, de s'abstenir de jouer pendant six mois [404]. Son journal, qui s'interrompt peu après, ne nous dit pas si elle tint sa promesse.

393. Moore D., p. 68 : « 1656, 14th May... ».

394. Lady Clifford signale (p. 30), l'engouement des nobles pour ce sport.

395. Cf. Crosfield D., p. 85.

396. Il lui arrive à plusieurs reprises de prêter échiquier et pièces d'échecs à des amis.

397. Josselin D., MS. : « 1654, Nov. 5... ».

398. Cf. H. R. D'ALLEMAGNE, *Les Cartes à jouer du XIV^e au XX^e siècle*, Paris, 1906, p. 464-465.

399. De passage à Winchester, Starkey note, le 5 novembre 1651 : « I played att whiske almost all night ».

400. Crosfield cite entré autres : « Ruffe. slamme. Newcut. Swigg. Loadum. Putt. primifisty. Post & pair. Bone-ace. Anakin. Seven Cardes. one & 30. my sewe has pig'd », (p. 38, 1629, Dec. 25).

401. Cf. Crosfield D., où il est fait plusieurs allusions aux parties de cartes organisées à l'intérieur de Queen's College, Oxford (p. 39 et 69).

402. Il signale notamment le 8 janvier 1609 : « Januari 8. wonne at mawe besides 6d to the cards iiij s vjd », (p. 56).

403. Greene D., op. cit., vol. XLIII, p. 391 : « 1643 Jan... ».

404. Clifford D., p. 109-110 : « Nov. 1619. Upon the 2nd... ».

Comme les jeux, la musique et la danse rapprochent les membres d'une même collectivité et mêlent, sans distinction d'âge, acteurs et spectateurs. La musique n'est pas le seul privilège des riches ou des nobles [405]. Elle est partie intégrante de la vie quotidienne. Il n'est guère de fêtes et de festins où musique et chants ne se fassent entendre. A Barnstaple, dans le Devon, nous dit Philip Wyot, de la Toussaint à la Chandeleur, un musicien entouré de chanteurs, appelés « waits », parcourt chaque jour la ville au petit matin, à la demande de la municipalité [406]. A Exeter, John Hayne donne régulièrement, au moment de Noël, de un à trois shillings aux chanteurs municipaux qu'accompagne un basson [407]. Des musiciens ambulants vont de village en village; en janvier 1643, sir Humphrey Mildmay signale le passage à Danbury de deux harpistes irlandais [408]. Les « violoneux » sont de tous les mariages et de toutes les réjouissances. Dans les auberges et tavernes, des musiciens jouent pendant les repas, et c'est souvent en musique que sont accueillis les voyageurs [409]. Des chorales s'organisent. Sir Thomas Mainwaring se rend à Holmeschappel, où se sont réunis les gentilshommes du voisinage, pour entendre chanter les clercs des paroisses de Bowden et de Middlewich [410].

A Knole, sir Ralph Boswell, qui a été l'hôte à déjeuner de Richard Sackville, chante après le repas pour lady Anne Clifford, en s'accompagnant sur son luth [411]. Les membres des familles aisées savent jouer d'un instrument. Lady Clifford joue de la basse de viole [412]. Lady Hoby s'exerce à l'« orpharion », instrument à cordes qui ressemble au luth [413]. Elias Ashmole apprend dans sa jeunesse à jouer de l'orgue, de la virginal et du clavecin [414]. Dans les écoles, une grande importance est attachée à la musique. William James, sous-maître à Westminster School, rapporte dans son journal comment, presque quotidiennement, ses oreilles sont charmées par les mélodies jouées et chantées, avant ou après les repas, par ses collègues et ses élèves [415]. Mais c'est surtout dans les deux universités et plus particulièrement à Oxford, où la première chaire de musique sera créée en 1626, que la musique semble connaître son plein rayonnement [416].

Thomas Crosfield, dont de nombreuses pages sont imprégnées de cet amour de la musique, parle à plusieurs reprises de John Allibond (qu'il appelle Mr. Alibone) et de ses conférences musicales, émaillées de multiples mots d'esprit [417]. Détail caractéristiques, il signale en décembre 1626, qu'Esgerley, le transporteur, qui se rend le mercredi dans la capitale pour en revenir le samedi, a reçu l'ordre de servir en priorité les étudiants et de leur livrer, en particulier, les luths et les virginales qu'ils ont commandés à Lon-

405. Cf. W. L. WOODFILL, *Musicians in English Society from Elizabeth to Charles I*, Princeton, 1953, p. 369.

406. Wyot D., *op. cit.*, p. 108 : « 1600 ».

407. Cf. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 230 et W. T. MAC CAFFEY, *Exeter 1540-1640, The growth of an English Country Town*, Cambridge Mass., 1958, p. 271.

408. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 110.

409. *Cocks D.*, p. 61 : « 1608/9, Feb. 18 ».

410. *Mainwaring D.* : « 1655/6, March 5... ».

411. *Clifford D.*, p. 111 : « Dec. 1619 (10). — Sunday... ».

412. Evoquant ses souvenirs d'enfance, lady Clifford note que pendant le séjour qu'elle fit chez une tante elle apprit « to sing and play on the bass viol of Jack Jenkins, my aunt's boy » (p. 16).

413. Lady Hoby écrit, le 26 janvier 1600 (p. 99) : « to refreshe my selfe being dull, I plaid and sung to the Alpherion ». La musique était considérée comme un antidote contre la mélancolie.

414. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 313 et 318.

415. William James signale ces séances dans son journal, le 30 janvier et le 1^{er} février 1655.

416. Cf. M. H. CURTIS, *Oxford and Cambridge in Transition*, Oxford, 1965, p. 264.

417. *Crosfield D.*, p. 54 : « 1631, July 9 Musica practica & speculativa per Magistrum Alibone... ».

dres [418]. Crosfield s'intéresse passionnément aux instruments de musique. Il possède une virginal, et note soigneusement les conseils techniques, relatifs à son entretien, que lui a donnés son fournisseur, Richard Wilcock [419]. Lorsqu'un ami lui emprunte de l'argent, il lui demande fort habilement, de lui laisser en gage son clavecin et dispose ainsi, temporairement, d'un nouvel instrument [420]. La première moitié du siècle est aussi l'âge d'or de l'art vocal. A Queen's College, des soirées entières sont consacrées au chant de madrigaux. Crosfield achète des recueils de chansons manuscrites « d'une grande beauté », ainsi que des œuvres de Richard Alison et d'Orlando Gibbons, notamment *The First set of madrigals and mottets of 5 parts* (1612) [421]. Certaines chansons sont mises en musique par le compositeur Robert Luggs, alors étudiant à Oxford, où il obtiendra son diplôme de musique en 1638, avant de devenir organiste de St. John's College [422]. Même le jardinier réveille en musique les étudiants pour célébrer la nouvelle année [423].

Sous le Protectorat, alors que Crosfield a dû quitter Oxford, en raison de ses sympathies royalistes, le goût de la musique est toujours aussi vif chez les universitaires. Anthony A Wood, qui éprouve depuis l'enfance, « an extraordinary ravishing delight in Musick [424] », assiste avec assiduité aux « réunions musicales » qui se tiennent chez William Ellis, et où chacun apporte, outre son instrument, les boissons qui permettront aux musiciens de se désaltérer [425]. Les milieux puritains de Cambridge s'intéressent aussi à la musique, bien que leurs initiatives soient moins nombreuses. En mai 1647, John Worthington prend des leçons de chant avec un certain Mr. Mace, qui n'est autre que Thomas Mace, l'auteur d'un livre fort apprécié à l'époque : *Musick's Monument; a Remembrance of the best Practical Music both divine & Civil that has ever been known to have been in the world* (1640) et qui se termine sur ces paroles : « je suis tenté de croire que (si dans l'au-delà nous nous servons d'une langue quelconque...), la musique elle-même sera peut-être cette langue éternelle et céleste ». Quelques mois plus tard, ce musicien lui donnera des leçons de viole [426], mais les notations du diariste sont fragmentaires, et nous savons, au demeurant, fort peu de choses sur les concerts qui se donnent à Cambridge. Pourtant le rayonnement musical des universités s'étend à la province, puisque le 16 juin 1653, sir Thomas Mainwaring note avec fierté la venue ce jour-là, à Baddeley, de « Mr. Holwood, the university Musitian ».

Si la pratique familière d'un instrument ou du chant est répandue, la danse tient également une grande place dans la vie quotidienne. Elle est partie intégrante de l'éducation des jeunes gens. Justinian Pagitt, qui poursuit ses études au Middle Temple, note, en 1633, dans son carnet, sous la rubrique *De arte saltandi*, quatre conseils utiles pour les novices. Il suggère, en particulier, d'écrire sous les notes de musique les indications relatives aux différents pas utilisés, tout comme on écrit dans les chansons les paroles sous la musique [427]. Les étudiants en droit s'inscrivent dans une école de danse, et John Greene et ses amis ne font pas exception à la règle. Souvent, à l'occasion d'une fête, on voit, après le repas, dans les Collèges de Droit, les juges, les étudiants et leurs maîtres danser les figures de cette danse solennelle, grave et lente, qu'on appelle

418. *Ibid.*, p. 7 : « 1626, Dec. 16... ».

419. *Ibid.*, p. 36 : « 1629 (July) 7... ».

420. *Ibid.*, p. 41 : « 1630, March 4... ».

421. *Ibid.*, p. 52 : « 1631, April 20... ».

422. *Ibid.*, p. 93 : « 1637, February 4. Returned into y^e Hall & then y^e Conny songs & some of Robert Luggs setting... ».

423. *Ibid.*, p. 96 : « 1640, January 1 ».

424. Th. HEARNE, *The Life of Anthony A Wood*, London, 1772, vol. I, p. 75.

425. Wood jouait du violon et de la basse de viole à ces réunions musicales, où amateurs et professionnels se mêlaient.

426. Cf. Worthington D., p. 27 et 30.

427. Pagitt D. : « December 1633 De arte saltandi ».

« mesure [428] ». La courante, au rythme rapide, ainsi que la volte sont aussi fort appréciées, mais aucune de ces danses n'a le caractère sexuel que ce divertissement revêtira par la suite [429]. Il ne s'agit, là encore, que d'une autre forme de récréation collective. On danse sur la place du village, après les banquets, entre amis, chez soi aussi bien qu'à la cour [430]. Sir Humphrey Mildmay loue violons et trompettes pour faire danser ses invités. A la campagne, les danses champêtres connaissent un grand succès et la région d'Oxford est célèbre pour ses danseurs de morisque [401]. Chants, musique et danse souvent se mêlent et témoignent du plaisir qu'enfants et adultes, nobles, bourgeois et paysans éprouvent à participer à une réjouissance commune.

Si les Anglais sont aussi sensibles à l'harmonie des couleurs qu'à celle des sons, les auteurs de journaux, dans leur grande majorité ne le montrent guère. Leurs allusions aux objets d'art, aux tableaux et aux collections précieuses sont rares. Tout au plus se contentent-ils de mentionner le nom des peintres chargés d'exécuter leur portrait ou celui d'un membre de leur famille. William Whiteway signale le passage à Dorchester d'un artiste d'origine française, Charles Gage, pour lequel il a posé ainsi que sa femme [432]. Richard Brownlow note qu'il a payé quatorze livres et dix shillings à Remigius Van Lemput, l'un des assistants de Van Dyck, pour son portrait et celui de sa femme ainsi que pour un cadre [433]. Même l'austère Newcome consent à poser, mais non sans avoir été convaincu au préalable, par son cousin, qu'il est de son devoir de laisser à ses enfants et à sa postérité une image de lui-même [434]. Cette remarque explique la vogue que connaît le portrait, à une époque où chacun se sent guetté par la mort. Le journal n'est d'ailleurs, dans plus d'un cas, qu'une autre image que des hommes, ou des femmes s'efforcent de laisser derrière eux. Les portraits d'enfants provoquent peu de commentaires. Seuls des nobles tels que lady Clifford et sir Humphrey Mildmay s'offrent ce luxe [435], et, détail caractéristique, il n'est jamais question, à aucun moment dans un journal, de la ressemblance physique qui peut exister entre parents et enfants. Si l'enfant prend peu à peu de l'importance au sein de la famille, il n'en est nullement le personnage central. La famille n'a pas encore « pris ses distances » vis-à-vis de la société, comme elle le fera plus tard [436].

Les beaux-arts, de même que les jeux et les sports, touchent les diaristes, dans la mesure où leur rôle récréatif permet à ceux-ci de s'associer à la vie d'une collectivité à laquelle ils se sentent étroitement liés et qui, dans une large mesure, accapare leurs énergies et leurs sentiments, au détriment de leur vie privée.

428. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 388-389.

429. Cf. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 84.

430. Comme sir Humphrey Mildmay, Nicholas Assheton consacre une grande partie de son temps aux réunions amicales. Les festivités se succèdent, et partout l'on danse. A la cour, la danse est aussi l'un des divertissements préférés, elle est, ne l'oublions pas, à l'origine du masque de cour (Cf. M. Th. JONES-DAVIES, *Thomas Dekker*, vol. I, p. 306).

431. Crosfield note, le 1^{er} janvier 1634 (p. 68) : « Musica per morrice ».

432. *Whiteway D.* : « 1633, October 16 ».

433. Richard Brownlow le note dans son livre de comptes, à la date du 14 mars 1653/4 (*op. cit.*, p. 139). Van Lemput, né à Anvers, se spécialisait dans la copie des tableaux de maîtres.

434. *Newcome Autobiography*, p. 97 : « 1658, September 15th, (Wednesday) ».

435. Cf. *supra*, n. 140 et 150.

436. Cf. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 451.

ÉDUCATION ET CULTURE

LE MONDE DES SCIENCES

Les écoles

Les diaristes ne nous donnent guère de renseignements sur leur première jeunesse, comme ils auraient pu le faire s'ils avaient rédigé des mémoires. Lorsqu'ils entreprennent la rédaction de leur journal, ils ont tous dépassé le stade de l'école primaire ou secondaire, aussi les allusions à l'éducation des jeunes enfants, en général fort brèves et peu fréquentes, concernent-elles essentiellement leurs fils, parfois leurs filles, très rarement leurs élèves, tant il est vrai que « le travail ne se laisse guère décrire : on le fait, c'est tout [1] ».

Les possibilités d'instruction varient suivant les classes sociales et suivant le sexe. Certains fils de famille sont confiés, dès leur plus jeune âge, à des précepteurs. Âgé de cinq ans à peine, Thomas Slingsby, fils du diariste, est guidé dans ses études par Mr. Cheny, le précepteur choisi par son père qui, en matière d'éducation, a de grandes exigences et des idées précises. Thomas devra apprendre l'orthographe, être capable de lire l'anglais comme le latin, et s'exprimer sans peine dans cette dernière langue [2]; pour lui faciliter la tâche, sir Henry Slingsby adoptera la méthode vivante préconisée par Michel de Montaigne [3]. Il n'est d'ailleurs pas de règle fixe dans les familles nobles. Si le cousin de Thomas a également un précepteur, qui lui donnait une leçon de français au moment de l'accident tragique qui entraîna sa mort [4], sir Henry, en revanche, n'a pas eu de précepteur; son maître d'école, de six à quinze ans, fut le pasteur de Foston, Phatwell Othy [5]. Parfois aussi, on s'adresse à une parente âgée et pauvre, qui joue le rôle de gouvernante et se charge d'instruire les enfants de la famille [6]. Dans la grande majorité des cas, du moins dans les journaux privés, c'est au maître d'école que revient le soin d'éduquer la jeunesse et surtout les garçons.

Les connaissances élémentaires sont acquises dans la famille, à l'école des petits, chaque fois qu'elle existe, ou à l'école de grammaire. Peut-être le fils de sir Humphrey

1. S. de BEAUVOIR, *La Force des choses*, p. 293.

2. Cf. *Slingsby D.*, p. 53 : « July 1640... ».

3. Cf. *supra*, p. 32.

4. Cf. *ibid.*, p. 60, n. 93.

5. *Slingsby D.*, p. 3 : « 1638, November ye 19... ».

6. *Josselin D.*, MS. : « 1658/9, Feb. 25... ».

Mildmay fréquente-t-il une de ces écoles des petits, nous savons seulement qu'il sera, pendant deux ans, l'élève de Mr. Willis à Thistleworth, avant d'être envoyé à la *grammar school* de Chelmsford en 1635 [7]. À l'âge de quatre ans, John Greene, encore vêtu de sa robe, va pour la première fois à l'école, dans Ironmonger Lane à Londres; il y restera quatre ans [8]. Il semble qu'il s'agisse là d'une authentique école des petits, mais, détail frappant, il n'est nulle part, dans les journaux, fait expressément mention des *petty schools*, ces écoles où les très jeunes enfants étaient censés acquérir les connaissances de base indispensables à qui voulait fréquenter une *grammar school*. Ceci tendrait à prouver que la distinction entre *petty schools* et *grammar schools*, du moins dans les campagnes, est souvent théorique. John Brinsley, dans son *Ludus Literarius*, véritable manuel du pédagogue, paru en 1612, ne déplore-t-il pas de voir se présenter à la porte de l'école de grammair, des élèves qui ne savent pas lire et compliquent ainsi la tâche du maître [9], et l'un de ses personnages déclare : « Il ne semble déraisonnable que les *grammar schools* aient la corvée d'enseigner l'alphabet... C'est humiliant pour nous (les maîtres) d'être fatigués par ces tout petits (*such little petties*) en leur apprenant de telles choses [10]. »

L'école de village tient lieu de *petty school* et de *grammar school*. Les classes préparatoires accueillent garçons et filles : Mary et Thomas Josselin, âgés respectivement de sept et six ans, fréquentent tous deux l'école de Colne, dont leur père a accepté la charge, nous dit-il, pour mieux les suivre dans leurs études [11]. Thomas connaît déjà l'orthographe et peut lire les mots les plus difficiles de sa bible ou de son livre de grammair [12], qui sont ses principaux manuels. Comme tous les enfants de son âge, il doit pouvoir lire de bout en bout le Nouveau Testament, qui joue le même rôle que le psautier dans les écoles médiévales françaises [13]; John Greene note avec fierté que son fils de cinq ans a déjà lu les deux premiers évangiles [14]. Lorsqu'ils peuvent aller à l'école, les enfants s'y rendent de très bonne heure. Ann Josselin n'a que trois ans et demi quand elle va « au-dehors » étudier « son livre [15] », ce mot *booke* revient sans cesse sous la plume de Josselin, sans doute s'agit-il de son abécédaire ou de son premier livre de lecture; sa sœur Mary lit couramment à quatre ans et demi [16].

La précocité des enfants, due à l'indifférenciation des âges à cette époque, frappe. Le rêve que fait à cinq ans Jane Josselin, toute pétrie de culture biblique et religieuse, est pour le moins surprenant : elle voit en songe Jésus-Christ monter dans la chaire de son père, s'y attarder, puis en descendre pour s'étendre et dormir; un peu plus tard, le Seigneur lui annonce sa venue sur la terre, où il règnera pendant mille ans [17]. Si John Evelyn reconnaît que son fils Richard était un prodige [18], le cas de Thomas Slingsby ne semble rien avoir de très exceptionnel pour la période : à l'âge de trois ans, il connaît les mots latins correspondant aux différentes parties du corps et à ses vêtements, et pourtant, un an plus tard, son père lui reproche d'avoir l'esprit moins vif

7. Mildmay D. : « 1633, Nov. 18... ».

8. Greene D., *op. cit.* vol. XLIV, p. 110 : « 1648 (April) on the 17th... ».

9. J. BRINSLEY, *Ludus Literarius or the Grammar Schoole*, ed. E. T. Campagnac, London, 1917, p. 13.

10. *Ibid.*, p. 12-13 traduit par Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 336.

11. Josselin D., MS. : « 1649, Dec. 1-16... ».

12. Josselin D., p. 69 : « 1649, Nov. 1... ».

13. Cf. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 148.

14. Cf. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIV, p. 112 : « 1649, Dec... ».

15. Josselin D. MS. : « 1658, April 19. My little Ann went abroad to learne her booke ».

16. *Ibid.*, MS. : « 1646, Nov. 15... ».

17. *Ibid.*, MS. : « 1650/1, March 2... ».

18. *The Diary of John Evelyn*, ed. E. S. de Beer, 6 vol., Oxford, 1955, vol. III, p. 206 : « 1657/8, 27th January... ».

qu'auparavant [19] : ne s'attend-il pas à le voir s'exprimer en latin avec facilité, lorsqu'il entrera dans sa sixième année, tout comme Montaigne !

En règle générale, les enfants fréquentent au maximum deux écoles au cours de leur scolarité. S'ils demeurent en ville, ils vont à l'école des petits, chaque fois qu'il en existe une; s'ils résident à la campagne et appartiennent à une famille aisée, ils étudient d'abord, semble-t-il, à l'école du village, avant de s'inscrire dans un établissement plus important. Les fils de Ralph Josselin font la totalité de leurs études à l'école d'Earle's Colne, mais le châtelain du village envoie son fils Richard à l'école de grammaire de Stortford, dès qu'il a dix ans [20]. En juin 1651, Randolph Mainwaring, fils de sir Thomas, se rend pour la première fois à l'école de Peower, son village; en avril 1656, à l'âge de dix ans, son père l'inscrit à l'école de grammaire de Nantwich [21]. Seul, le second fils de sir Humphrey Mildmay, son favori Humphrey, qu'il appelle familièrement Nompée ou *my blessed child*, change sans cesse d'école. En octobre 1640 (il a sept ans), son père l'escorte jusqu'à l'école de Maldon [22], petit port situé à l'embouchure des rivières Chelmer et Blackwater; l'année suivante, il est pensionnaire chez un certain Batterton à Westminster, sans doute suit-il des cours à Westminster School [23]; en avril 1643, il fréquente une école aux environs de Londres; son père note : « 8 avril. Nompée est insupportable, le ciel fasse qu'il s'amende [24]. » Ce vœu ne sera pas exaucé, il fait encore preuve d'indiscipline et, en 1648, nous le retrouvons à Radcliffe, chez Mr. Morecocke, qui est chargé de son éducation.

On trouve des écoles de grammaire, non seulement dans les grandes villes comme Londres, Warwick ou Dorchester, mais aussi dans les bourgades telles que Stortford, ou les villages comme Earle's Colne; s'il s'agit d'écoles paroissiales, elles sont tenues le plus souvent par un pasteur, parfois par un clerc de paroisse, le cas est cependant moins fréquent [25]. Le nombre des élèves varie beaucoup suivant les endroits; Josselin n'a que huit élèves quand il débute, et il constate avec mélancolie que leurs parents se sont dispensés de les accompagner : point de rentrée d'argent en perspective [26]. Les *grammar schools* ne sont pas toutes payantes, un grand nombre d'entre elles sont des *free grammar schools*. Celle de Chelmsford où John, fils de sir Humphrey Mildmay, fera ses études [27], a été fondée en 1522 par le roi Edouard VII, à la demande de sir William Petre, sir Walter Mildmay (père du diariste), sir Henry Tyrrell, et Thomas Mildmay. Les membres de ces quatre familles composent encore au *xvii^e* siècle, le conseil d'administration de l'école [28]. Il arrive d'ailleurs que l'interprétation du mot « free » pose quelques problèmes. William Whiteway, qui a été lui-même l'élève de Mr. Cheek, à la *free school* d'Exeter, relate une querelle qui, en 1631, divisa la ville, certains prétendant qu'une école gratuite devait l'être pour tous, alors que d'autres, invoquant le testament du fondateur, affirmaient que la gratuité ne devait s'appliquer qu'aux enfants des pauvres [29].

19. *Slingsby D.*, p. 53 : « 1640, July... ».

20. *Josselin D.*, MS. : « 1644/5, Feb. 17... ».

21. *Mainwaring D.* : « June 1651, 16 ».

22. *Mildmay D.* : « 1640, Oct. 20... ».

23. *Ibid.* : « 1640/1, Martii 10 : I was att ye Hall & sawe Nompée att schoole... ».

24. *Ibid.* : « 1643, Aprilis 8 ».

25. *Whiteway D.* : « Feb. 32/33, 26 Dicto. This day Christofer Gould married with Rachel Beake and shortly after... he was by Mr. White chosen clerke of Trinity Parish and by the Towne made Schoolmaister of Trinity Schoole. (Dorchester) ».

26. *Josselin D.*, p. 75 : « 1650, June 10. Begun to to teach the schoole; 8 children came, but none of their parents... ».

27. *Mildmay D.* : « 1635, May 29... ».

28. Cf. Ph. L. RALPH, *The Diary of Sir Humphrey Mildmay*, thèse de doctorat manuscrite, à la date du 29 mai 1635, note 4.

29. *Whiteway D.* : « Sept. 16, 1631... ».

La réputation d'une école ou d'un maître fait accourir les élèves des comtés voisins. Will Twysden, fils des diaristes sir Roger et lady Isabella, a quitté le Kent pour le Dorsetshire, afin d'étudier sous la direction d'un pédagogue en renom, le Dr. Wards; son camarade et voisin, Jack Warham, suivra son exemple [30]. Si l'école est trop éloignée du domicile des enfants, ceux-ci logent en ville, comme Nompée Mildmay, ou plus fréquemment chez le maître d'école. Lorsque Randolph Mainwaring est envoyé à l'école de Nantwich, il habite d'abord pendant six mois chez sa grand-mère [31], puis en novembre 1656 son père l'installe chez le maître, Mr. Chaloner, qui est aussi le pasteur de l'endroit [32] et a accepté d'héberger (*to table*, comme on disait alors) le garçon [33]. John Greene paie vingt-quatre livres par an, pour les études et la pension de son fils qu'il a confié à Mr. Atkinson, dans la paroisse de Hadley; il doit, en outre, fournir des draps, six serviettes, un peu d'argenterie, mais aucune literie [34].

Dans les écoles les plus importantes, le maître est aidé par un assistant ou sous-maître, c'est la fonction que le diariste, William James, exerce à *Westminster School*; quant à Ralph Josselin, il refuse le sous-maître qu'on lui propose, préférant attendre le printemps et voir si le nombre de ses élèves a grandi [35]. Le niveau des écoles varie, certains maîtres sont d'une grande incompétence. En août 1628, le principal de Queen's College à Oxford, accompagné de deux *fellows*, inspecte l'école de Northleach et trouve les élèves si mal préparés qu'il menace de renvoi Peele, le maître d'école [36], mais du propre aveu de Crosfield, qui relate l'incident, cet homme est incorrigible [37] et perdra finalement son poste; notre diariste souligne également la négligence d'un autre enseignant, mais à St. Bees cette fois [38]. La sévérité et la brutalité des pédagogues sont chose courante, rares sont ceux qui n'abusent pas du fouet ou de la férule; Josselin n'attribue-t-il pas les débuts scolaires difficiles de son fils Thomas et son mutisme absolu, à l'extrême sévérité de son premier maître [39]? Lui-même, louant le zèle de son professeur à Stortford, Mr. Leigh, remarque que ce dernier ne le fouetta qu'une fois, alors qu'il était fort irrité [40]. Les colères trop fréquentes des pédagogues font l'objet d'un chapitre entier du *Ludus Literarius* de John Brinsley, qui incite ses collègues à la patience et à la modération [41].

Si les enseignants au XVII^e siècle ont fréquemment la réputation d'être ignorants et brutaux, les diaristes qui exercent cette profession font exception à la règle. Leur écriture appliquée, la diversité de leurs lectures, la régularité de leurs notations, aussi brèves soient-elles, révèlent leur zèle et leur diligence. Conscient de ses responsabilités de directeur, le révérend Dugard étudie attentivement, comme bon nombre de ses collègues de l'époque, le *Ludus Literarius*, source inépuisable de conseils et de suggestions, qui est l'œuvre d'un maître d'école provincial, intelligent et plein d'ardeur, et dont Charles Hoole d'ailleurs s'inspire, lorsqu'en 1660 il publie *New Discovery of the Old Art of Teaching*. Il note dans son journal : « Mart 1633/4.22. Legi nonnulla in Ludo Litera-

30. Twysden D., p. 130 : « the 2 aprill 1649... ».

31. Mainwaring D. : « May 1656, 21... ».

32. Ibid. : « March 1655/6, 2 ».

33. Ibid. : « Nov. 1656, 10 ».

34. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIV, p. 112 : « 1652, April... ».

35. Josselin D., MS. : « 1650, Sept. 26... ».

36. Crosfield D., p. 29 : « 1628, August 19... ».

37. Ibid., p. 37 : « 1629, December 7... ».

38. Ibid., p. 34 : « 1629, March 5... ».

39. Josselin D., MS. : « 1649, Nov. 1... ».

40. Ibid., p. 2. Sir Simonds d'Ewes dans son autobiographie, *op. cit.*, vol. I, p. 63-64, signale la modération exceptionnelle de Mr. Reynolds, qui fut l'un de ses maîtres.

41. Cf. J. BRINSLEY, *op. cit.*, chap. XXIX, p. 286-296, et plus particulièrement p. 290 : *To avoid all furious anger* et p. 291 : *Meanes to repress furious and raging anger*.

rio [42]. » Le soin d'éduquer la jeunesse est souvent confié au pasteur de l'endroit. Thomas Bedford à Plymouth, Thomas Dugard à Warwick, Ralph Josselin à Earle's Colne, cumulent les fonctions d'éducateur et de ministre du culte, et cette double charge ne semble pas trop leur peser; Josselin écrit, en effet, que les heures pendant lesquelles il enseigne, sont pour lui des heures d'études [43]. Tous profitent de leurs instants de loisir pour s'instruire, tel James qui écrit : « Mar. 7. 1655 Legi aliquid et enotavi tantis perdum nuda est schola [44]. »

Leurs études prennent le pas sur les considérations matérielles et ils nous parlent fort peu de leurs conditions de vie. Si leur situation fut à un moment quelconque précaire, nous l'ignorons presque toujours, en outre ils ne sont pas de ceux qui, pendant la guerre civile refusèrent de signer l'engagement et ainsi perdirent leur poste [45]. Seul Josselin nous entretient de ses problèmes d'argent, pourtant les revenus qu'il tire de l'école, quelque soixante-dix livres annuelles [46], ne sont pas négligeables. Les autorités locales lui paient un salaire, nous n'en connaissons pas le montant, mais nous savons que, quand au début de 1650, il remplace Mr. Harrington, le maître d'école d'Earle's Colne, qui est malade, et auquel il succédera éventuellement, le père de ce dernier lui verse sept livres pour un trimestre [47]. De plus, l'école possède des terres, et les fermiers viennent régulièrement payer leurs redevances : un jour il reçoit trente shillings [48], une autre fois, alors qu'il est en difficulté, sept livres qui semblent miraculeusement tombées du ciel [49], mais il n'ignore pas que ces terres seront imposées et il le regrette vivement [50]. Les terres dépendant de l'école de Northleach rapportent à Peele (le maître ivrogne et négligent dont nous parle Crosfield) [51] trente-six livres et, à son adjoint, moitié moins [52]. A tout ceci vient s'ajouter la pension des jeunes garçons que le pédagogue héberge et qui, d'ordinaire, s'élève à trente ou quarante shillings [53]. Josselin reçoit des pensionnaires qui viennent même de Londres [54]; certains ne lui procurent guère de satisfactions, aussi les voit-il partir sans regret, comme le jeune Daniel, « a very lazie and stout boy [55] », qu'il se jure bien de ne jamais reprendre. Quant aux écoliers du village, il n'en dit mot.

Qu'elles soient publiques ou privées, les écoles sont soumises à l'autorité ecclésiastique. Lorsque le maître est choisi par l'administration ou la communauté locale, ce choix doit être approuvé par l'église. Quand Harrington, le maître d'école que Josselin a remplacé pendant sa maladie, meurt, ce dernier espère lui succéder, mais ce ne sera pas là chose aisée. Il s'adresse d'abord au colonel Cooke, qu'il va voir à Braintree, toutefois, à son retour, il apprend que le poste a déjà été attribué à un parent du défunt [56]. Seule, l'intervention d'un ecclésiastique, le Dr. Laurence Wright, lui permettra d'obtenir satis-

42. Cf. *The Diary of the Rev. Thomas Dugard*, B.M. Add. MSS 23.146.

43. *Josselin D.*, p. 76 : « 1650, June 23... ».

44. « J'ai lu et pris des notes, pendant que l'école était vide ».

45. Bien au contraire, le révérend Josselin sera appelé à siéger au sein d'une commission chargée de destituer les pasteurs et les maîtres d'école incompetents. Cf. *op. cit.*, p. 128 : « 1657/8, Jan. 8 ».

46. *Ibid.*, p. 120 : « 1656/7, Feb. 1... ».

47. *Ibid.*, MS. : « 1650, Apr. 23... ».

48. *Ibid.*, p. 76 : « 1650, June 27... ».

49. *Ibid.*, p. 120 : « 1556/7, Feb. 17 ».

50. *Ibid.*, p. 78 : « 1650, Sept. 26... ».

51. Cf. *supra*, n. 37.

52. *Crosfield D.*, p. 29-30 : « 1628, August 27... ».

53. *Josselin D.*, p. 121 : « 1657, May 23... ».

54. *Ibid.*, p. 121 : « 1657, May 15. At night Mr. Hubbard of London with mee to teach two boys at 3 £. per annum if they come ».

55. *Ibid.*, MS. : « 1656, May 1... ».

56. *Ibid.*, p. 72 : « 1650, March 26... ».

faction [57]. En remerciement, Josselin lui offre de l'argenterie, la valeur de ces objets s'élève à cinq livres dix-neuf shillings et six pence [58], mais à la mort de son protecteur, il perd le poste, et le Dr. Pullein lui succède [59]. De hauts dignitaires de l'Église viennent inspecter les écoles : à l'occasion de la visite du nouvel évêque, les élèves de la *free school* de Dorchester jouent deux comédies dans la grande salle municipale, sous la direction de leur maître, Mr. Cheek, nous signale Whiteway [60], qui fut son disciple. L'évêque de Norwich, moins courtois, inspecte l'école de Bury mais, pressé par le temps et fatigué, se dispense d'assister à la joute oratoire organisée à son intention par les écoliers, et à laquelle le diariste, Simonds d'Ewes, avait été également convié [61].

En effet, lorsqu'il est étudiant à Cambridge, d'Ewes retourne plusieurs fois à l'école de Bury, que dirige Mr. Dickenson, « my loving and learned friend [62] » ; il y a passé, nous dit-il, les moments les plus heureux de sa vie [63]. Il est aussi resté en contact avec Mr. Reynolds, qui fut son maître à Londres, et quand la fille de celui-ci se marie, il est invité à la cérémonie et aux réjouissances [64]. Comme lui, les diaristes semblent tous manifester un grand attachement à ceux qui les ont instruits. Sir Henry Slingsby offre au petit-fils de son ancien maître d'école la cure de Staveley [65], Elias Ashmole va de Londres jusque dans le Buckinghamshire, rendre visite à son vieil instituteur [66]. De leur côté, les élèves des diaristes leur restent fidèles et viennent fréquemment leur demander conseil ou les tenir au courant de leurs travaux. Le 10 février 1655, William James, sous-maître à *Westminster School*, reçoit la visite de Price, son ancien élève, il note : « Feb. 10 recreavit Adventus Pricij mij quondam discipuli cuj consilia pro re nata communicavi. » Le 7 mars, il est surpris au réveil par un jeune homme de la ville qui, fondant en larmes et déplorant sa paresse, le supplie de l'aider à rattraper le temps perdu ; sur-le-champ, James lui dresse un programme d'études et l'engage à revenir le voir [67]. Le lendemain, c'est le tour d'un certain Martin, qui l'entretient de la vie à Oxford [68], où il poursuit ses études, après avoir fréquenté l'école de Westminster.

Le choix des sujets est souvent dicté par des considérations d'ordre purement théologique ; le but que se proposent les *grammar schools* n'est-il pas l'avancement du savoir divin, l'éducation vertueuse de la jeunesse [69] ? La Bible joue un rôle de premier plan dans l'enseignement pratiqué à cette époque. Le révérend Dugard indique, en tête de ses notations quotidiennes, les passages des Écritures qu'il fera lire à ses élèves [70]. Les langues étrangères étudiées sont essentiellement le latin, le grec et parfois même l'hébreu, dont la connaissance est essentielle à ceux qui veulent bien connaître la Bible. Cette dernière langue ne figure pas au programme de toutes les écoles de grammaire. Josselin a de très vagues notions d'hébreu, il avoue avoir oublié le peu qu'il en avait pu apprendre à l'école de Stortford, puis à l'université, et se replonge tardivement dans les grammaires hébraïques [71].

57. *Ibid.*, MS. : « 1650, May 24... ».

58. *Ibid.*, MS. : « 1652, June 10... ».

59. *Ibid.* : « 1658, July 12 dismiss my schollers to Dr Pullein ».

60. *Whiteway D.* : « Oct. 1623... ».

61. Cf. J. H. MARSDEN, *College Life in the time of James I*, p. 100.

62. *Ibid.*, p. 100 : « 5 May 1620 ».

63. *D'Ewes Autobiography*, vol. I, p. 97.

64. *D'Ewes D.*, p. 68 : « March 4, 1621/2... ».

65. Cf. *supra*, n. 5.

66. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 341 : « 1642, Aug. 9... ».

67. *James D.* : « Mar. 7... ».

68. *Ibid.* : « Mar. 8... ».

69. Cf. J. BRINSLEY, *A Consolation for Our Grammar Schooles*, London, 1622, p. 17.

70. *Dugard D.* : « 1633/4, Mart. 22 5.6.7 Mica. 1.2.3. Nahum. 24. 1.2.3.4. Zech... ».

71. *Josselin D.*, p. 38 : « 1646, Nov. 30... ».

L'école de grammaire est essentiellement une école où l'on apprend le latin : les maîtres, dans leur grande majorité, rédigent leur journal en latin, tant ils ont l'habitude de manier cette langue. Dans son premier journal, d'Ewes nous dit qu'au moment de quitter son maître d'école à Bury, Mr. Dickenson, pour entrer à l'université, il pouvait traduire à livre ouvert les auteurs latins les plus difficiles [72]. Les exercices solennels tels que les disputations ou joutes oratoires, qui survivront dans certaines écoles jusqu'à la Restauration [73], se font en latin. Thomas Dugard enseigne à ses élèves l'histoire de la controverse [74], cet exercice pratiqué dans les écoles de déclamation et qui était censé préparer à l'éloquence judiciaire. A l'occasion de la visite d'un personnage de marque ou bien à la veille des fêtes, les jeunes garçons rivalisent d'éloquence. Le 13 décembre 1649, sir Thomas Mainwaring, qui se trouve à Chester, se rend dans l'après-midi à l'école de grammaire, en compagnie de sir Humphrey Bigges et de son oncle Birkanhead, pour écouter les « exercices » des écoliers avant leur départ en vacances [75]. Le 17 décembre 1657 il assiste, à Nantwich, à la représentation d'une comédie satirique en latin, *Pedantius* [76], donnée par les camarades de classe de son fils Randle. En janvier 1622, d'Ewes mentionne la pièce en latin, traditionnellement jouée par les élèves de *Westminster School* au moment de Noël [77]; aucun document n'a pu nous permettre de déterminer s'il s'agissait d'une comédie de Plaute ou de Térence, ou bien d'une œuvre contemporaine, comme c'est le cas pour *Pedantius*. Le journal de William James, qui ne couvre que les trois premiers mois de l'année 1655, ne nous donne pas de détails sur ces spectacles, en revanche, il nous offre une éclatante confirmation du niveau élevé des études à *Westminster*, dont le programme avait été établi au siècle précédent par Gabriel Goodman (doyen de Westminster de 1560 à 1601), sur le modèle de celui d'Eton, mais où le grec jouait un rôle plus important.

L'imprimeur de livres grecs, Roger Daniel, n'avait-il pas rendu hommage aux études grecques de *Westminster School*, en dédiant aux élèves de cet établissement le premier texte grec de la Septante publié en Angleterre, et que William James utilise pour ses cours bibliques ? Le même jour, il met en parallèle un chapitre de l'Ancien Testament en hébreu et le passage correspondant de la Septante, puis compare un chapitre de la version syriaque avec l'original grec du Nouveau Testament [78]. Il s'adonne fréquemment à de savantes exégèses bibliques [79]. L'enseignement pratiqué à Westminster, à la différence de celui pratiqué dans les autres écoles, reste par certains côtés assez médiéval. Goodman avait préconisé la lecture à haute voix de vieux manuscrits latins, de façon à familiariser les jeunes gens avec l'écriture ancienne, ceci explique les fréquentes allusions faites par James aux manuscrits qu'il consulte [80].

Les diaristes ne nous parlent guère des autres sujets. L'enseignement du français à l'école n'est jamais mentionné. James, frère de John Greene, commence l'étude de cette langue à l'âge de dix-sept ans, et doit prendre des leçons particulières, qui coûtent huit

72. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 3 : « June 1618... »

73. Cf. F. WATSON, *The English Grammar Schools to 1660*, Cambridge, 1908, p. 92.

74. *Dugard D.* : « 1637/8, Martij 9... ». En cinquième et surtout en sixième année, selon Brinslev et Hoole, les élèves devaient étudier les *Déclamations* de Quintilien et s'exercer à l'art oratoire en latin, en grec et parfois même en hébreu.

75. *Mainwaring D.* : « 1649, Dec. 13 ».

76. *Ibid.* : « 1657, Dec. 17... ». *Pedantius*, comédie satirique en latin, attribuée à Edward Forsett (1553-1630), fut jouée pour la première fois, le 6 février 1581, à Trinity College, Cambridge, et publiée à Londres en 1631 seulement, cf. A. HARBAGE and F. SCHOENBAUM, *Annals of English Drama*, London, 1964, p. 489.

77. *D'Ewes D.*, p. 56 : « 1622, Jan. 2 ».

78. *James D.* : « 1655, Jan. 10... ».

79. *Ibid.* : « Jan. 11... ».

80. *Ibid.* : « 1655, Mar. 12... perexi ad manuscriptum qui mea examini subjectus est... ».

shillings par mois à son père [81]; les parent complètent l'éducation reçue [82]. Aucune mention non plus n'est faite du calcul ou de l'écriture. Les maîtres d'école qui ont tenu un journal, s'étendent peu sur l'exercice de leur profession. Dugard, directeur et professeur à l'école de Warwick, se borne à inscrire chaque jour : *institui discipulos*, tout comme le révérend Bedford de Plymouth; une seule indication horaire figure dans son journal : « Maius 1633. 7... institui Tutoris pupillos ab hora 9^a ad 1^a [83]. » Quant aux méthodes utilisées, elles semblent souvent laissées à la discrétion du maître; une seule certitude, l'importance attachée, à tous les niveaux, à la mémoire, et dès le plus jeune âge, aux répétitions, selon le principe cher à la pédagogie médiévale. Thomas Josselin, âgé de six ans deux mois, apprend les rudiments de la grammaire par cœur, et comme s'il voulait insister sur la chose, son père ajoute *memoriter* [84]. Les écoliers ont peu de distractions. Le dimanche, ils sont conduits à l'église paroissiale — *Discipulos adduxi in Templum*, écrit fréquemment Dugard [85] — et le lendemain, il leur faudra rendre compte du sermon entendu. L'année scolaire n'épouse pas le même tracé que de nos jours, et se divise en deux semestres. Les vacances sont de courte durée : quelques jours à Noël et à Pâques, et pour certains établissements un bref entracte à la Pentecôte [86]. Il est aussi des journées ou des demi-journées de congé accordées exceptionnellement, lors du passage d'un hôte de marque. En août 1620, Mr. Jeffray, prédicateur très apprécié du jeune Simonds d'Ewes, lui raconte comment un certain maître d'école, « pauvre mais honnête », a couvert de confusion Gondomar, l'ambassadeur d'Espagne, en refusant d'accorder en son honneur une journée de liberté à ses élèves, comme il le lui avait demandé [87]. Peu de temps auparavant, d'Ewes lui-même avait obtenu de son ancien maître, Mr. Dickenson, quelques heures de détente pour tous les élèves, lors de sa visite à l'école de Bury [88].

Les jeux des enfants dans la rue, sur le terrain communal ou à défaut dans le cimetière, scandalisent Josselin, le puritain; quand il voit garçons et filles « jouer ouvertement à chat », ou s'adonner à des passe-temps profanes, il les met en fuite [89]. Slingsby, le royaliste, réproouve lui aussi — pour des raisons, il est vrai, qui ne sont plus d'ordre religieux — la part trop grande faite aux jeux dans l'éducation des enfants. Il juge que son fils travaillait mieux avant d'avoir atteint sa quatrième année, et attribue ce relâchement à son trop grand amour des jeux, qui le détourne de ses livres, aussi déclare-t-il : « ils ont tort, ceux qui favorisent et encouragent cette tendance chez un enfant et qui, en inventant de nouvelles distractions, accroissent son désir de jouer et le dégoûtent de l'étude [90] ». Il rejoint en cela John Brinsley qui, dans *Ludus Literarius*, désapprouve les distractions futiles, génératrices de paresse, et considère l'étude comme le seul divertissement valable [91].

Les diaristes ne parlent que rarement de l'éducation de leurs filles. Celle-ci, il est vrai, est souvent rudimentaire. Si Mary, l'une des filles du révérend Josselin, peut suivre les cours de l'école où il enseigne (n'a-t-il pas accepté cette charge pour veiller lui-même sur l'éducation de ses enfants [92] ?), elle ne pourra guère y poursuivre ses études que

81. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 602-603.

82. *Josselin D.*, p. 2.

83. Cf. *Dugard D.*

84. *Josselin D.*, p. 71 : « 1649/50, March.

85. Cf. *Dugard D.*, Februarii 24, 1637/8.

86. *Mainwaring D.* : « 1656, May 21... ».

87. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 116 : « August 1620... ».

88. *Ibid.*, p. 100 : « May 1620... ».

89. *Josselin D.*, p. 137 : « 1660, March 10... ».

90. *Slingsby D.*, p. 53 : « 1640, July... ».

91. Cf. J. BRINSLEY, *op. cit.*, p. 301-2.

92. Cf. *supra*, n. 11.

jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans, comme sa sœur Jane. Les femmes enseignent, elles aussi, sans doute sont-elles moins qualifiées que leurs collègues masculins, elles semblent, en tout cas, fort mal payées. A l'âge de cinq ans, Susannah, fille du diariste John Hayne, va en classe à Exeter chez une veuve, ses frais de scolarité en 1642 s'élèvent à deux shillings six pence pour le trimestre; lorsque, l'année suivante, elle change d'école, son père ne paie plus que deux shillings, tous les trois mois, à la nouvelle institutrice [93].

En mars 1656, Josselin confie l'éducation de Jane, alors âgée de dix ans et demi, à une certaine dame Pigott résidant à Colchester, et dont elle sera l'élève pendant plus de quatre ans [94]. A une époque où certaines femmes nobles devaient encore avoir recours à un secrétaire pour rédiger leur correspondance, Josselin se réjouit, s'émerveille presque, de recevoir une lettre écrite de la main de sa fille. Pourtant ne ressent-il pas quelque inquiétude devant ce savoir ? Il s'empresse d'ajouter : « Que Dieu fasse de Jane son épître [95] » ; quelques années auparavant, il avait éprouvé de semblables doutes [96]. Nous aimerions en savoir davantage sur ces écoles privées féminines, où l'écriture, les bonnes manières, la danse, la couture et plus particulièrement la broderie étaient les principales matières enseignées. Toutes les jeunes filles apprennent à coudre, et souvent de fort bonne heure. A sept ans et demi, Mary Josselin se rend chaque semaine, dans ce but, chez Mrs. Elliston [97], et sir Henry Slingsby mentionne la femme d'un prébendier d'York, Tim Thurscross, qui gagne sa vie en donnant des leçons de couture à de jeunes enfants [98].

Les femmes ne sont pas toutes ignorantes. Il est bien sûr des exceptions. La mère d'Ashmole, comme celle de Nehemiah Wallington, était fort cultivée, si nous en croyons son fils. Elle avait lu de nombreux ouvrages de théologie, d'histoire et de poésie [99]; sans doute avait-elle reçu des leçons d'un tuteur dans son enfance. Simonds d'Ewes vante le savoir de Bathshua, la fille de son maître Mr. Reynolds, qui connaissait parfaitement le grec, le latin, le français, et avait des notions d'hébreu et de syriaque [100]. En règle générale pourtant, l'instruction des femmes reste superficielle; nombre d'entre elles sont instruites à la maison. Elles se préparent essentiellement à leur vocation future, le mariage. Au début du siècle, leurs mères les placent dans une noble famille [101]; elles sont au service de la maîtresse de céans, qui les forme, leur fait la lecture d'œuvres pieuses [102], les conseille et les guide, mais dans la seconde moitié du siècle, les écoles de filles ne cesseront de se développer, les jeunes campagnardes iront en ville parachever leur éducation. Lorsqu'elles ont respectivement quinze et dix-sept ans, Mrs. Josselin conduit ses deux filles à Londres, plus exactement à l'école de Hackney [103], qui sera pendant près de cent ans un lieu de prédilection pour les établissements privés féminins [104], tout comme Putney où Evelyn, en mai 1649, se rend en barque, pour visiter les « académies féminines [105] ». Le révérend Giles Moore envoie sa nièce et fille adoptive, Martha Mayhew, à l'école londonienne de Mrs.

93. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 207 : « 1642, April 5 ».

94. *Josselin D.*, MS. : « 1655/6, March 21... ».

95. *Ibid.*, MS. : « 1659/60, March 11... ».

96. *Ibid.*, MS. : « 1656, Aug. 3... ».

97. *Ibid.*, MS. : « 1649, Nov. 25... ».

98. Cf. *supra*, p. 184, n. 417.

99. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 389.

100. Cf. *supra*, n. 64.

101. *Hoby D.*, p. 166 : « March 1601. The Lordes even 28 day. I talked with Mrs. Bell who Came to offer me the sarvice of one of hir Daughters ».

102. Cf. *supra*, p. 218, n. 187.

103. *Josselin D.*, p. 167 : « 1675, June 2... ».

104. Cf. D. Gardiner, *op. cit.*, p. 214.

105. *The Diary of John Evelyn*, vol. II, p. 555 : « 1649, May 15th-17th ».

Chaloner; il débourse douze livres par an et doit fournir une Bible, un Nouveau Testament, une paire de chaussures à lacets rouges et une demi-couronne d'argent de poche [106]. Ailleurs, les tarifs sont moins élevés. En 1656, William Dugdale met ses trois filles en pension à Bromwich; il verse au maître d'école, Mr. Sanders, trois livres quinze shillings par trimestre et remet aux enfants cinq shillings « pour acheter du charbon [107] ». Sans doute existe-t-il de semblables établissements en province, un fait reste certain : leur vogue ira croissant après 1640.

Il est intéressant de retrouver quelques années plus tard ces mêmes jeunes filles dont nous parle Josselin. A vingt et un ans, Jane, qui vit à Earle's Colne, n'aura pour seule ressource que de se placer chez la vieille châtelaine du village, au grand désespoir de sa mère [108], fort heureusement elle se mariera deux ans plus tard, à quatorze ans sa sœur Anne sera placée en apprentissage chez un marchand londonien [109], mais avant même que son temps d'apprentissage soit terminé, elle mourra [109]. Tel est le sort réservé aux filles qui ne sont ni nobles ni riches et point encore mariées. Quant aux portes de l'université, elles sont irrémédiablement closes à toutes les femmes.

Les universités

Hommes instruits ou cultivés pour la plupart, les diaristes, même lorsqu'ils ne se destinent pas à une carrière ecclésiastique, ont souvent fréquenté l'université ou les Collèges de droit, après avoir suivi les cours des écoles de grammaire. Si leurs allusions aux études « secondaires » sont épisodiques, en revanche, certains d'entre eux, qui ont tenu de bonne heure un journal ou longtemps vécu dans les murs de leur Alma Mater, nous brossent un tableau coloré et vivant de la vie universitaire et de la jeunesse étudiante à Oxford et Cambridge, avant et pendant la guerre civile.

Les deux grandes villes universitaires, au début du XVII^e siècle, rivalisent de splendeur et de savoir; elles éblouissent le visiteur qui les compare, mais ne peut se prononcer en faveur de l'une ou l'autre. Sir Roger Wilbraham, qui les parcourt en septembre 1603, les trouve également pleines de charme. « La ville d'Oxford est plus belle et plus grande que Cambridge, mais la grand-place de Cambridge est infiniment plus belle... Oxford se tient au creux de riches prairies qui traversent des rivières... mais Cambridge se tient dans une large plaine dont la rivière ne s'éloigne jamais... [110]. » En août 1611, Casaubon visite Cambridge et s'émerveille de la magnificence [111] des collèges, ce même mot revient sous sa plume lorsque, deux ans plus tard, il se rend à Oxford : « Jun, 18. Vend... Eadem die partem magnam collegiorum et aularum Oxoniensium lustravi et miratus sum nostrorum majorum pietatem et magnificentiam [112]. » Le roi Jacques I^{er} semble peut-être marquer vers la fin de son règne, une certaine préférence pour Cambridge, c'est du moins ce que pense le jeune Simonds d'Ewes, étudiant à St. John's College (Cambridge), quand il note dans son journal, le 20 mai 1620, l'arrivée de toutes les œuvres de Sa Majesté, traduites en latin par un Ecossais nommé Reed [113],

106. Moore D., p. 105 : « 1667-68, 15th June... ».

107. *The Diary of William Dugdale, The Athenaeum*, Nov. 3, 1888 : « 1656, Oct. 7 ».

108. Josselin D. p. 157 : « 1667, Nov. 5... ».

109. Cf. *supra*, p. 118, n. 91 et 92.

110. Wilbraham D., p. 65 : « 1609, 9 September ».

111. *Ephemerides Isaaci Casauboni*, vol. 2, p. 855.

112. *Ibid.*, p. 980.

113. Les avis sont partagés sur le nom du traducteur, l'évêque Montague étant censé avoir traduit la totalité des œuvres de Jacques I^{er}.

et accompagnées d'une lettre du souverain, exaltant les mérites de l'université. Toutefois, d'Ewes ajoute prudemment : « outre leurs intentions évidentes pour tous les hommes, les princes ont des raisons secrètes, connues d'eux seuls [114] ». En janvier 1641, lors d'un débat à la Chambre des communes relatif aux deux universités, Cambridge sera nommée avant Oxford, et d'Ewes, alors membre du parlement (représentant Sudbury) défendra le droit de priorité de son *Alma Mater*, mais il n'obtiendra pas gain de cause, et Oxford prendra le pas sur Cambridge [115].

Cette rivalité qui de tout temps a opposé les deux villes, est une rivalité fort amicale. Les deux universités sont sœurs, c'est là le terme qu'emploie Thomas Crosfield : « Our Sister Cambridge [116] », écrit-il, et lui-même se rend aux grandes cérémonies de fin d'année à Cambridge, en compagnie d'un visiteur étranger [117]. En 1577, William Harrison déclare qu'elles ne sauraient être dissociées [118] et, en 1602, Nicolas Fitzherbert affirme qu'Oxford ressemble tellement à Cambridge par ses méthodes d'instruction que « les deux universités peuvent à juste titre être rivales [119] ».

Pourtant, au moment même où l'on célèbre les deux citadelles du savoir, des voix nombreuses dénoncent avec violence la corruption qui sévit en ces lieux. Sont-elles aussi corrompues qu'on le dit ? Plusieurs diaristes déplorent la débauche qui s'offre à leurs yeux ou qui leur est rapportée. En 1626, Crosfield signale les rixes et les beuveries qui marquent la semaine de Pâques à Oxford [120], et l'année suivante, à la même époque, le vice-chancelier réprimande les étudiants pour leur manque de modération [121]. Robert Woodford, qui ne fait qu'un bref séjour dans la ville, est profondément choqué et il note : « Cet endroit est incroyablement mal famé, on s'y enivre, on y jure, on y mène une vie de débauche [122]. » Les aînés eux-mêmes ne donnent guère l'exemple, le docteur Rudon n'a-t-il pas été convaincu de sodomie, sans qu'aucun châtiment lui ait été infligé [123] ? A Cambridge, la situation n'est pas différente. Le 1^{er} février 1596, Samuel Ward, alors étudiant à Christ's College, signale avec indignation qu'à Trinity (College) une femme a été portée de chambre en chambre, au cours de la nuit [124]. Un quart de siècle plus tard, devenu principal de Sidney Sussex College, il dénonce la trop grande recherche dans la mise des étudiants, leurs libations excessives, leur désobéissance et leur mépris de l'autorité [125]. Simonds d'Ewes, le 22 septembre 1620, jour de son départ de St. John's, ne peut s'empêcher d'écrire, malgré son chagrin : « lorsque les vices de l'université que je vais quitter me viennent à l'esprit, les regrets font place à une certaine satisfaction [126] ». Il développe d'ailleurs ce point dans son autobiographie [127] et quand, en 1632, son frère Richard prendra le chemin de Cambridge, il le mettra en garde contre les mauvaises fréquentations [128].

114. J. MARSDEN, *op. cit.*, p. 100-101.

115. Cf. J. B. MULLINGER, *The University of Cambridge*, 3 vol., Cambridge, 1873-1911, vol. III, p. 209-210.

116. *Crosfield D.*, p. 35 : « 1629, July 1... ».

117. *Ibid.*, p. 71 : « 1634, June 20... ».

118. *William Harrison's Description of England in Shakespeare's Youth*, ed. F. J. Furnivall, London, 1877, pt I, bk. II, chap. 3, p. 73.

119. Nicholas Fitzherbert, *Oxoniensis Academiae Descriptio*, traduit en anglais par John Harkness, 1848, MS. Swynnerton, Staffs. f. 12.

120. *Crosfield D.*, p. 2 : « 1626, April 14... ».

121. *Ibid.*, p. 11 : « [1627] March 17... ».

122. *Woodford D.*, p. 498 : « 1639, July 9th ».

123. *Yonge D.*, p. 76 : « May 1624 ».

124. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 111 : « Feb. 1, 1595/6 ».

125. *Ibid.*, p. 122, date incertaine, 1621 ou 1625.

126. J. H. Marsden, *op. cit.*, p. 122.

127. *D'Ewes Autobiography*, vol. I, p. 141.

128. *Ibid.*, vol. II, p. 71.

Faut-il en conclure que, pendant la première moitié du XVII^e siècle, Oxford et Cambridge sont les citadelles du vice ? Une telle affirmation serait fort exagérée; n'y a-t-on pas, de tout temps, signalé certains excès et même une certaine licence ? La situation n'est-elle pas plus inquiétante dans les autres universités européennes, où les étudiants ne sont pas logés dans les collèges et s'entassent pêle-mêle, sans discipline aucune, dans les tavernes proches ? Les vices des étudiants anglais ne sont rien comparés à la brutalité et à la débauche qui règnent sur le continent et plus particulièrement en Allemagne, si nous en croyons Wolfgang Heyder, professeur à Iéna. Il affirme, en 1607, que les étudiants de son université franchissent rarement les grilles d'un collège, n'assistent pas aux cours, boivent à longueur de journée, se battent au sabre et se complaisent dans le vice [129]. Certes, les jeunes Anglais, influencés en cela peut-être par la corruption de la cour, ne mènent pas tous une vie exemplaire comme d'Ewes, mais si les liens de la discipline se relâchent, les autorités universitaires s'efforcent de faire respecter la règle.

L'historien de la période se demande parfois si certains règlements couchés sur le papier sont encore en vigueur. Seuls les souvenirs, les notations quotidiennes d'étudiants ou d'enseignants nous permettent d'en juger. En matière de discipline, le vice-chancelier, élu pour un an, joue un rôle important. Un diariste, le docteur Worthington de Jesus College, Cambridge, qui occupa ces fonctions de 1657 à 1658, nous donne un aperçu des charges qui incombent à ce dignitaire. Tout d'abord, il veille à l'application scrupuleuse des statuts. Il est interdit de découcher, de boire au cabaret, de fréquenter de mauvais lieux; on fait souvent de vilaines rencontres dans les tavernes, nombreuses y sont les tentations auxquelles les *proctors* ou censeurs ont mission de soustraire les jeunes gens. Fidèles aux ordres du vice-chancelier, ils veillent et, dans leurs rondes nocturnes, sont parfois accompagnés d'étudiants de deuxième ou troisième année; peu de temps avant de quitter Cambridge, d'Ewes exprime le désir de suivre le censeur dans sa tournée, « to go a proctoring », mais ce vœu ne sera pas exaucé.

Fait remarquable dans un pays où prédomine le droit commun, les universités ont des tribunaux qui leur sont propres [130]. Les coupables découverts par les censeurs, attablés en quelque gargotte et parfois en galante compagnie, comparaissent devant un tribunal que préside le vice-chancelier. Les aubergistes trop complaisants ne demeurent pas impunis, et Worthington mentionne sans cesse ses nombreux démêlés avec eux. Le 19 novembre 1657, le propriétaire des « Trois Tonneaux » se voit infliger une amende de quarante shillings [131]; six jours plus tôt, le propriétaire de « La Mitre » et celui du « Dauphin » s'étaient vu traiter de semblable façon — conformément aux statuts — l'un pour avoir accueilli huit étudiants vers vingt heures, alors que quatre d'entre eux venaient d'être expulsés de son établissement par le censeur, Mr. Miles; l'autre pour avoir donné asile — selon les accusations du second censeur, Mr. Spearing [132] — à un jeune homme de bonne famille. Les tenancières du « Coq », de « l'Homme Sauvage », femmes aux mœurs légères, qui la nuit hébergent les étudiants, sont poursuivies et condamnées à payer les quarante shillings réglementaires [133]. C'est aussi le vice-chancelier qui accorde une patente aux débits de boissons, et il poursuit impitoyablement les brasseurs approvisionnant les établissements où la vente des boissons alcooliques n'est pas autorisée [134].

129. Cf. C. von RAUMER, *Die deutschen Universitäten*, Stuttgart, 1854, p. 331-337 (vol. IV de *Geschichte der Pädagogik von Wiederaufblühen klassischer Studien bis auf unsere Zeit*).

130. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 119.

131. Worthington D., p. 96 : « 1657, Nov. 19 ».

132. *Ibid.*, p. 92 : « 1657, Nov. 13 ».

133. *Ibid.*, p. 5 : « 1657/8, March 4 ».

134. *Ibid.*, p. 103-4 : « 1657/8 Feb. 19 ».

Les étudiants non plus n'échappent pas au châtement. Si les peines pécuniaires dans les deux universités semblent remplacer de plus en plus le fouet, dont l'usage s'étend à toute la population scolaire, deux fois pourtant les châtements corporels apparaissent dans les journaux. Samuel Ward parle d'un jeune garçon qui a été fouetté dans la grande salle, alors qu'il était étudiant [135], et en 1655, William Johnson, bachelier de Clare College, Cambridge, note avec amertume qu'il a été puni, bien que malade [136]. Sous le Protectorat, la discipline se resserre. Punir ceux qui ont été surpris dans les tavernes, en leur infligeant une simple amende, ne suffit pas, estime Worthington, puisque celle-ci frappe essentiellement les familles, et il se propose d'appliquer des mesures plus rigoureuses [137]. Un mois plus tard, un étudiant de quatrième année (de Peter House) qui avait troublé à plusieurs reprises l'ordre, notamment en jouant du cor de chasse dans les salles d'examen, se verra signifier l'interdiction formelle de participer aux cérémonies de fin d'année, au cours desquelles lui eût été conféré le grade de bachelier [138]. Un autre enfin, réputé pour sa paresse et son inconduite, sera temporairement exclu et ne se verra pas décerner, cette année-là, le titre convoité de maître ès arts [139]. A la même époque, à Oxford, un personnage curieux veille jalousement au maintien de l'ordre. Malgré ses bizarreries — il s'oppose en effet au port de la toge et du bonnet, aux grades universitaires et à l'enseignement de la philosophie [140] — le doyen de Christ Church, John Owen, vice-chancelier de 1652 à 1657, contribuera au rétablissement de la discipline. Déjà, bien avant lui, un vent de réforme avait soufflé. L'élection mouvementée de Laud, alors évêque de Londres, le 12 avril 1630, au poste de chancelier de l'université laissé vacant par la mort de William Herbert, Earl of Montgomery [141], avait eu des conséquences immédiates. Crosfield mentionne dans son journal la lettre que le nouveau chancelier envoya le 4 juin, enjoignant aux étudiants de se conformer aux statuts dans leur apparence et leur tenue, et dénotant de façon frappante son très grand souci de conformisme [142].

Dès 1628, Laud avait été choqué par les intrigues [143] et les désordres qui marquaient l'élection des censeurs, ces hommes qui étaient chargés de veiller à l'application du règlement et à la bonne tenue des étudiants. Cette année-là, les élections sont particulièrement tumultueuses — Crosfield parle de « discordia circa electionem procuratorum [144] » — et Laud, pour réprimer ces abus, fait approuver, le 30 décembre, les statuts qu'il vient d'élaborer [145]. Désormais les collèges à tour de rôle choisissent les censeurs, comme à Cambridge; les autorités universitaires, d'abord réticentes, acceptent « dans l'allégresse [146] ». Crosfield, *fellow* de Queen's, aspire à cette charge tant recherchée, il songe que dans cinq ou six ans, lorsque viendra le tour de son collègue, il pourra sans doute se faire élire [147]; ses espoirs seront hélas vite déçus, car on lui

135. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 103 : « May 13, 1595 ».

136. *The Diary of William Johnson*, Bodleian, MS. Top. Cam. c5 : « May 9, 1655 md that Aprill 17 I was punished although sick... »

137. *Worthington D.*, p. 96 : « 1657, Nov. 23 ».

138. *Ibid.*, p. 102 : « 1657, Dec. 19 ».

139. *Ibid.*, p. 97-98 : « 1657, Dec. 1. ».

140. *Josselin D.*, p. 116 : « 1656, July 8 ».

141. *Crosfield D.*, p. 42 : « 1630, April 12... ». La validité de cette élection fut d'ailleurs contestée, et une pétition adressée au roi (cf. *ibid.*, p. 42, 1630, April 26).

142. *Ibid.*, p. 43 : « 1630, June 4... ».

143. *Ibid.*, p. 2 : « 1626, April 15 plotting for proctors ».

144. *Ibid.*, p. 22, 1628, June 13.

145. *Laud D.*, p. 43-44 : « 1628, December 30 ».

146. *Crosfield D.*, p. 31-32 : « 1628, December 2 ».

147. *Ibid.*, p. 37 : « 1628, December 3 ». Lorsqu'en 1635 vient le tour de Queen's College, Crosfield n'est pas choisi, on lui préfère Guy Carleton, futur évêque de Bristol et de Chichester, de trois ans son cadet.

préfèrera un collègue ayant moins d'ancienneté que lui. Par la suite, les troubles recommenceront [148], mais avec moins de violence qu'auparavant. La révision de l'ensemble des statuts, ardemment souhaitée par Laud, s'achève en 1633; au mois de juillet 1634, des exemplaires des nouveaux statuts seront adressés à tous les collègues d'Oxford, et les principaux auront pour mission de les faire lire aux étudiants [149].

Les tâches qui incombent aux principaux sont multiples, et certains les négligent parfois. Simonds d'Ewes s'indigne du manque de fermeté d'Owen Gwynne, principal de St John's, de 1612 à 1633. « Pas plus tard qu'hier », écrit-il, « un licencié, en état d'ivresse, a troublé la paix du collège, par son tapage nocturne et ses propos indécents, ce n'est pas la première fois; et pourtant, on l'autorise à rester à St. John's, car il est originaire du même comté que notre savant principal qui ne peut se résoudre à l'expulser [150] ». Cette mollesse contraste avec l'autorité et la sagesse de Christopher Potter, principal de Queen's College, Oxford, de 1626 à 1646, et dont Crosfield nous trace dans son journal un intéressant portrait.

Élu le 27 juin 1626, dans la joie et l'allégresse générales, celui qui pendant vingt ans veillera aux destinées de Queen's, a été choisi en raison de ses très grandes qualités [151]. Homme du monde, il a voyagé, séjourné en Belgique [152] et parle le français. Bien en cour, il a su se concilier les faveurs de la reine Henriette-Marie, et obtiendra, grâce à son intervention, six bénéfices pour le collège, dans l'île de Wight [153]. Les intérêts de cette antique fondation, l'une des plus populaires d'Oxford, lui tiennent particulièrement à cœur. Excellent administrateur, il en gère les biens avec sagesse et demande à tous les titulaires de bénéfices dépendant du collège, de lui indiquer l'étendue des terres affermées, le montant des revenus qui en découlent [154]. Il fait de nombreuses tournées, et reste en rapport constant avec les métayers, plus particulièrement ceux de Marsh Baldon et Baldon St. Lawrence, qu'on appelle les *Baldonenses* [155]. Chaque fois qu'il se déplace, il préside un tribunal, met un terme aux abus, châtie les coupables [156]. Certains négligent-ils de payer leurs redevances, il ne ménage pas sa peine pour faire rentrer les arrérages dans les caisses; sa devise pourrait être ses propres paroles rapportées par Crosfield : « To be provident for good husbandry to the benefit of the Colledge [157] ». Il prend même la peine de mettre en garde les économes contre le charbonnier, un certain Tod, dont le charbon est fort mauvais et coûte trop cher [158]. Aucun détail ne lui échappe : sur son initiative les grilles du collège sont réparées, la bibliothèque s'embellit, la chapelle est repeinte et décorée [159]. Son rôle ressemble parfois davantage à celui d'un bon directeur d'école.

En dépit de tous ces soucis matériels — nous le voyons même chaque trimestre dresser les comptes [160] en compagnie des *fellows* — il trouve le temps de s'intéresser personnellement à tous ceux qui lui ont été confiés. La réputation de Queen's est telle que Coventry, le garde des sceaux, y inscrit son fils aîné; aussitôt, Potter consulte la communauté des *fellows* pour savoir si le jeune Henry prendra ses repas à leur table.

148. *Ibid.*, p. 87 : « 1636, February 26 ».

149. *Ibid.*, p. 73 : « 1634, August 2... ».

150. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 112.

151. *Crosfield D.*, p. 4 : « 1626, June 17... ».

152. *Ibid.*, p. 75 : « 1634, December 3... ».

153. *Ibid.*, p. 7 : « 1626, Nov. 27-28... ».

154. *Ibid.*, p. 37 : « 1629, December 16... ».

155. *Ibid.*, p. 11 : « 1627, March 27... ».

156. *Ibid.*, p. 15 : « 1627, August 27... ».

157. *Ibid.*, p. 19 : « 1628, March 4... ».

158. *Ibid.*, p. 60-1 : « 1632, November 1... ».

159. *Ibid.*, p. 34 : « 1629, February 25... ».

160. *Ibid.*, p. 56 : « 1631, September 13... ».

car il est *fellow commoner* [161]. Jamais il n'omet de solliciter leur avis, mais son autorité demeure indiscutable. Il ne se passe pas de jour qu'il n'exhorte ou sermonne. Grand meneur d'hommes, il incite les étudiants au travail et à la piété, réproouve le manque de modération et la négligence des boursiers, les menace parfois [162]. Tout est réglé de façon méthodique, qu'il s'agisse des toges, de la longueur des cheveux, de la fermeture des grilles [163] ou de la tenue à l'intérieur du collège : interdiction formelle de siffler [164], interdiction aussi de tenir des propos satiriques ou injurieux [165]. Énergique, il n'hésite pas à prendre lui-même la situation en main; lorsqu'on lui signale un vol d'argenterie, il s'empare de la clé des chambres de tous les « batters » (étudiants les moins fortunés) et, en compagnie du doyen, fouille systématiquement leurs cabinets de travail, après neuf heures du soir [166]. Cependant, cette main de fer se cache sous un gant de velours; il veut à tout prix éviter les mutineries estudiantines; les jeunes gens mécontents, nous dit Crosfield, seraient capables « de mettre le feu au collège, la nuit, en six endroits différents [167] », aussi agit-il toujours avec prudence et courtoisie.

Ce souci d'ordre, de bienséance, de conformisme même, est caractéristique de tous les principaux qui prennent leur tâche à cœur, qu'ils soient anglicans comme Potter ou puritains comme Worthington. Il se manifeste jusque dans leur choix des domestiques du collège, ou dans les mesures disciplinaires prises à l'encontre de ceux-ci. Crosfield nous signale que l'intendant de Queen's s'est vu écarter de son poste pour trois mois, en raison de sa conduite légère [168], et Worthington, dont les notations sont d'ordinaire fort brèves, consacre plus de deux pages aux problèmes que lui pose la mort de Reuben Fitches, chef cuisinier de Jesus College, qu'il dirigea de 1650 à 1660. Chaque candidature au poste laissé vacant donne lieu à une enquête serrée. Le postulant doit fournir de sérieuses références morales, ses voisins sont interrogés, malheur à lui s'il est buveur, indolent, négligent, ou si tout simplement il travaille pour un marchand de tabac, son exemple serait par trop néfaste aux étudiants [169], et sa cause est d'avance perdue. Il est vrai qu'à cette époque le cuisinier fait presque figure de dignitaire; celui de St. John's (Oxford) est un véritable artiste; le jour où Charles 1^{er} déjeune au collège avec sa suite, après avoir visité la bibliothèque Bodléienne, il se surpasse et donne aux mets servis à la table royale d'abord la forme d'archevêques, puis d'évêques, puis de docteurs, respectant ainsi l'ordre hiérarchique, ce qui enchanta souverain et courtisans [170].

Si le maintien de la discipline dans le collège semble être une préoccupation majeure du principal au XVII^e siècle, celui-ci ne néglige pas pour autant les règles de l'hospitalité. Potter est un homme particulièrement accueillant. Au début de l'année nouvelle, il invite les *fellows* à dîner, les licenciés qui sont boursiers à une collation matinale, et ceux qui ne le sont point, à déjeuner [171]. Il reçoit somptueusement les *fellows* deux fois par an, à Noël et pendant le Carême, et leur offre un copieux repas, nous dit Crosfield qui participa aux agapes [172]. Il aime s'entourer d'amis et de compatriotes originaires du Cumberland ou du Westmorland — Queen's n'est-il pas le rendez-vous des hommes du nord ? — et, à table, les place à sa droite, comme le souligne le diariste [173]. Il

161. *Ibid.*, p. 52-3 : « 1631, May 4... ».

162. *Ibid.*, p. 33 : « 1629 ».

163. *Ibid.*, p. 52 : « 1631, April 20... ».

164. *Ibid.*, p. 16 : « 1627, October 9... ».

165. *Ibid.*, p. 34 : « 1629, May 7... ».

166. *Ibid.*, p. 10 : « 1627, March 8... ».

167. *Ibid.*, p. 22 : « 1628, April 26... ».

168. *Ibid.*, p. 18 : « 1628, January 29... ».

169. *Worthington D.*, p. 42-3 : « Apr. 29, 1651 ».

170. *Crosfield D.*, p. 93 : « 1636 (August 31)... ».

171. *Ibid.*, p. 17 : « 1628, January 4 ».

172. *Ibid.*, p. 41 : « 1630, February 25... ».

173. *Ibid.*, p. 42 : « 1630, April 26 ».

organise un banquet en l'honneur des étudiants et y convie des hommes en vue, tels que sir James Perrott ou Lancelot Lowther [174]. Sa conversation est variée, il parle aussi facilement de la reine Elizabeth [175], de Grotius et de l'arminianisme [176], du libre arbitre [177] que de ses voyages [178], et souvent termine la soirée en jouant aux cartes avec ses invités [179].

Cet homme doué de tant de qualités, fidèle dans ses amitiés, a pourtant des ennemis, sans doute parce qu'il est du parti de Laud, et que certains désapprouvent une telle attitude. Bien avant la guerre civile, les questions religieuses enflamment les esprits. Deux factions s'opposent à l'université, d'un côté les protestants, avec le Dr. Prideaux d'Exeter College à leur tête, de l'autre les partisans de Laud, et parmi eux Potter, qui suit fidèlement les injonctions du chancelier d'Oxford. Par ses soins, la chapelle est lambrassée, repeinte et dallée de marbre [180], il supprime les réjouissances du Carême selon le vœu de Laud [181], incite les étudiants à l'accompagner à Sainte-Marie et à venir entendre les sermons en latin [182], prescrits par les statuts et remis en honneur [183]. Son « cœur se serre » lorsqu'il voit certains, à la chapelle du collège, refuser de fléchir le genou (devant l'autel ou en entendant prononcer le nom de Jésus), de se lever pendant la lecture du credo ou de l'évangile, ou de porter le surplis [184]. Il n'éprouve cependant aucune sympathie pour Rome, et n'a rien d'un fanatique; bien au contraire, il prêche la modération en toutes circonstances [185]: ne professe-t-il pas lui-même une très grande admiration pour John Rainolds, puritain notoire, président de Corpus, de 1598 à 1607, et réputé pour son grand savoir [186]? Mais son obédience à Laud lui vaut de multiples ennuis. Le Dr. Prideaux le taxe d'hypocrisie [187], il lui faut sans cesse se défendre contre la calomnie, justifier ses positions [188].

Les controverses religieuses foisonnent, et les sermons permettent à certains dissidents d'exprimer publiquement leurs vues peu orthodoxes ou leur mécontentement: le principal de Queen's, entre autres dignitaires, se trouve parfois directement visé. Le 23 août 1631, le roi et Laud, alors évêque de Londres, siègent pendant six heures à Woodstock, et délibèrent à propos des sermons séditieux prononcés par trois jeunes gens d'Oxford, Thomas Ford de Magdalen Hall, Giles Thorne de Balliol et William Hodges d'Exeter, qui avaient refusé de se soumettre à la censure du vice-chancelier [189]. A l'issue de cette séance, des mesures disciplinaires sont prises à l'encontre des coupables, qui sont exclus de l'université, le Dr. Prideaux, accusé de les avoir encouragés, sera condamné à perdre son poste, mais finalement sera gracié [190]. L'autorité de Laud n'en est que

174. *Ibid.*, p. 39 : « 1630, January ».

175. *Ibid.*, p. 74 : « 1634, November 26... ».

176. *Ibid.*, p. 51 : « 1631, April 1... ».

177. *Ibid.*, p. 43 : « 1630, June 18... ».

178. Cf. *supra*, n. 151.

179. *Crosfield D.*, p. 78 : « 1633, Dec. 16... ».

180. *Ibid.*, p. 47 : « 1630, Sept. 25 ».

181. Cf. *infra*, n. 346.

182. *Crosfield D.*, p. 58 : « 1631, October 9... ».

183. *Ibid.*, p. 49 : « 1630 December 7... ».

184. *Ibid.*, p. 74 : « 1634, November... ».

185. Cf. *supra*, n. 174.

186. *Crosfield*, p. 16 : « 1627, November 22... ».

187. *Ibid.*, p. 51 : « 1631, April 1... ».

188. *Ibid.*, p. 35 : « 1629 (May 21)... ».

189. Cf. Ch. E. Mallet, *A History of the University of Oxford*, 3 vol. London, 1924-1927, vol. II, p. 305.

190. *Crosfield D.*, p. 56 : « 1631, August 23... ». Laud dans son journal, *op. cit.*, p. 46, donne une version à peu près identique des événements, à la date du 23 août 1631, mais ne fait pas état du châtiment qui taillit être infligé à Prideaux.

renforcée. Cet incident illustre fort bien les rapports tendus qui existent entre l'Université d'une part, l'Église et l'État de l'autre. Déjà, en juin 1622, un jeune prédicateur, William Knight de Broadgates Hall, avait été condamné à la prison par le vice-chancelier, pour avoir affirmé dans son sermon, le dimanche des Rameaux, à Oxford, que les sujets pouvaient se dresser contre leur prince, si leurs libertés religieuses étaient menacées [191].

Inversement, les sermons fort orthodoxes prononcés par Potter sont violemment attaqués par ses adversaires, notamment par un des *fellows* du collège, nommé Cookes. Celui-ci déclare ouvertement dans une boutique de la ville « qu'il n'y aurait pas grande perte si tous les sermons du principal étaient brûlés, car leur auteur est un homme malhonnête, ennemi déclaré de toute justice [192] ». Des complots se trament : « hinc ex conspiratione iuniorum laceratus praepositus proximo die veneris », écrit Crosfield, le 21 mars 1629 [193]; les querelles s'enveniment. Langhorn, un des *fellows* les plus anciens, réprimandé pour avoir refusé de prêcher à la chapelle, menace de poignarder Potter, qui le privera de ses privilèges académiques [194]. Le conformisme en matière de religion est loin d'être goûté par tous. A Cambridge, les réactions sont souvent violentes. Ward s'insurge contre le Dr. Montagu, archevêque de Londres, qui, en janvier 1605, impose le port du surplis à Emmanuel College, et quelques mois plus tard, il parle de complot, lorsque son propre collège, Sidney, doit se soumettre à cette même règle [195]. Il déplore également la nomination, en novembre 1609, sur ordre du roi, de Valentine Carew comme principal de Christ's, et s'écrie : « cet homme sera la ruine et la perte du collège... Seigneur mon Dieu, ayez de la pitié et de la compassion pour ce pauvre collège... [196]. »

Si le principal tient une place de premier plan dans la vie universitaire, aucune décision ne saurait être prise par lui, sans que soient au préalable consultés les *fellows*. Leur communauté dans chaque collège joue un rôle important et envié, leur situation matérielle ne cesse de s'améliorer [197], aussi les élections des *fellows* sont-elles source d'intrigues, de brigue et de marchandage. A Oxford, William Burton se contente d'écrire aux célébrités de Merton, où il souhaite être nommé, et de solliciter leur appui [198], ses vœux ne seront comblés que quatre ans plus tard. A Cambridge, la lutte semble plus serrée. Toutes les bassesses sont autorisées. Ward s'accuse dans son journal d'avoir fait assaut d'obséquiosité et de flagorneries auprès de Greaves qu'il exècre, mais qui, ayant été élu *fellow*, pourra soutenir une éventuelle candidature [199]. Quelques mois plus tard, ses démarches se précisent, il se rend régulièrement à Emmanuel College et avoue en avoir honte; déjà il se vante d'avoir obtenu ce qui n'est selon lui que « vanité [200] », mais il lui faut patienter. Pendant douze jours, son sort est en suspens, il vit dans

191. Yonge D., p. 61-2 : « June 1622 ». William Knight s'était inspiré des doctrines de David Patareus Bucaneus, professeur de théologie à Heidelberg, qui, dans ses *Commentaires sur l'Épître aux Romains* (1617), avait prôné la résistance aux Princes et dont les œuvres en Angleterre avaient été brûlées sur la place publique, à Oxford, Cambridge et Londres. Cf. *The Diary of Sir Simonds d'Ewes*, p. 83 : « 1622, June 27... ».

192. Crosfield D., p. 57 : « 1631, Sept. 19 ».

193. *Ibid.*, p. 34.

194. *Ibid.*, p. 41 : « 1630, March 18... ».

195. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 130 : « 1604/5, fol. 1896 ».

196. *Ibid.*, p. 130-1 : « Nov. 8, 1609 (fol. 188b) ».

197. Cf. Crosfield D., p. 94, où le diariste nous donne quelques précisions relatives aux conditions de vie d'un *fellow*, sous le règne de Charles I^{er} : « 1637, Feb. 18. The valuation of a fellowes diet, 14li per annum, Chamber rent 7li, Salary 4li, besides Fines 10li, dividend 6li, Schollars 10li ».

198. *Ibid.*, p. 6 : « 1626, Sept. 28... ».

199. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 110 : « July 20, 1595... ».

200. *Ibid.*, p. 112 : « June 28, 1596 ».

l'angoisse, la crainte et la prière; certains l'assurent de leur appui, d'autres hésitent encore. Peu après trois heures de l'après-midi, le 26 janvier, il apprend enfin son élection, et rend grâce à Dieu [201].

Soumises à l'approbation du principal [202], ces élections se déroulent parfois dans son bureau, c'est le cas à Jesus College [203], ou dans la chapelle extérieure du collège, comme à Clare [204]. Le nombre des *fellows* à élire est déterminé par les statuts, mais aussi par les ressources du collège, et par les charges qui lui incombent. Ainsi, en juillet 1658, Theophilus Dillingham, principal de Clare, annonce qu'aucune élection ne pourra avoir lieu avant l'automne de l'année suivante, les revenus du semestre (provenant en grande partie des terres affermées) devant être affectés dans leur totalité aux frais d'entretien de l'établissement [205]. Un des *fellows*, William Johnson, qui ne nous parle pas un seul instant dans son journal de ses études ou de ses recherches personnelles, consacre plusieurs pages aux manœuvres pré-électorales. À l'approche du grand jour, il est sollicité par deux *fellows* de Christ's, en faveur d'un certain George Woodrich qui, lui rappellent-ils, n'a cessé de faire son éloge auprès du Dr. Cudworth, au moment de sa propre élection; n'est-ce pas là l'occasion de l'en remercier [206]. Certains se livrent à un véritable marchandage : un de ses camarades promet à ceux qui soutiennent sa candidature qu'une fois élu il ne votera jamais pour Galley [207]. À cette occasion, les rivalités et les inimitiés se font jour. Notre diariste lui-même, bien que titulaire d'une bourse de *fellow*, voudrait échanger la sienne contre une autre qui soit plus importante. Le principal, peut-être mal disposé à son égard — ne note-t-il pas : « Je crois que le principal donnerait bien deux cents livres pour que Mr. Miles ou moi-même soyons loin d'ici [208] » — lui laisse peu d'espoir en raison de sa jeunesse [209], mais des amis l'assurent de leur appui [210]. L'un d'eux lui suggère un véritable plan de bataille : à Place qui votera pour lui, Johnson offrira la bourse dont il était jusque-là titulaire, en échange de quoi, Place cédera la sienne à Vincent [211]; un tel arrangement serait avantageux pour tous et ses chances de succès n'en seraient que plus grandes; une seule consigne, toutefois, garder le secret [212]. Les conseils que Place donne au diariste méritent d'être rapportés :

« 2 avril 1658. Monsieur Johnson, soyez assuré que s'il est un service que je puis vous rendre, vous me trouverez toujours prêt à vous obliger, car j'ai pour vous un profond respect, mais suivez mon conseil, ne dites mot à personne de cette affaire, faites appel à vos amis, utilisez-les tous, mais n'abandonnez pas tout de suite votre poste de *fellow*, attendez les nouvelles créations, attendez de savoir si l'échange en vaut la peine [213]. »

Aux influences personnelles viennent s'ajouter les pressions politiques, pression du roi, pression du Protecteur pendant la guerre civile. Simonds d'Ewes signale dans son journal que, lors des élections de 1620 à St John's College, l'un des six postes fut attribué à un Écossais, sur ordre du roi Jacques [214]. Sharpe, candidat en même temps que Johnson, à Clare, se prévaut d'une recommandation de Cromwell pour obtenir la

201. *Ibid.*, p. 127 : « Jan. 1597/8 (fol. 189b), Jan. 14 ».

202. *Crosfield D.*, p. 48 : « 1630, Oct. 27... ».

203. Cf. *supra*, n. 196.

204. *Johnson D.* « Jan. 23rd 1657/8 Fellowes nominated in the outward Chappell ».

205. *Ibid.* : « July 15th 1658... ».

206. *Ibid.* : « Jan. 25, 1657/8... ».

207. *Ibid.* : « July 19, 1658... ».

208. *Ibid.* : « June 1658... ».

209. *Ibid.* : « Feb. 19, 1657/8... ».

210. *Ibid.* : « Feb. 20, 1657/8... ».

211. *Ibid.* : « Feb. 25, 1657/8... ».

212. *Ibid.* : « Feb. 14, 1657/8... ».

213. *Ibid.* : « Aprill the 2nd 1658... ».

214. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 94.

charge convoitée [215]. C'est là pratique courante. Sous le protectorat, les nominations se font et se défont à plaisir. Johnson recopie la liste de ses prédécesseurs qui, aux alentours des années 45 ont perdu leur poste — certains quelques mois seulement après leur élection [216] — parce qu'ils ont refusé de signer le *Covenant*. Cinq ans plus tard, le révérend Josselin parlera des victimes de l'*Engagement*, test politique plutôt que religieux cette fois, qui « prive bon nombre d'hommes méritants de leur bourse de fellow [217] ». Certains n'hésitent pas à renier leurs convictions pour sauvegarder leurs privilèges [218]. Les autorités universitaires prennent parfois soin de ménager un délai de deux jours entre la nomination des fellows et leur élection définitive, afin de s'assurer de leurs opinions religieuses et politiques [219]. Elles veillent aussi à ce qu'il y ait un nombre égal de fellows originaires du nord et du sud de l'Angleterre. Worthington tient essentiellement à rétablir l'équilibre lorsqu'il s'aperçoit qu'à Jesus College le sud a un représentant de plus que le nord [220]; pour Johnson, à Clare, le règlement ne semble pas aussi intransigeant, et il en donne une nouvelle interprétation [221]. Pourtant, ces nominations, source de tant de controverses, objet d'une si ardente convoitise, ne sont — pour reprendre les paroles de Dillingham, principal de Clare — « qu'un bon petit déjeuner et qu'un bon déjeuner, auxquels succède un mauvais dîner, elles offrent aux bénéficiaires vivres et vêture, mais peu de chances d'avancement [222] ».

Telle est l'organisation interne des collèges dans lesquels nous font pénétrer les diaristes, et que le jeune homme du XVII^e siècle découvrait avec émerveillement, quand il quittait la maison familiale et venait poursuivre ses études à l'université.

Conséquence immédiate de la révolution culturelle du XVI^e siècle, Oxford et Cambridge élargissent leur recrutement [223]. Depuis le début du règne d'Elizabeth, les fils de famille sont de plus en plus nombreux à fréquenter les universités [224], autrefois réservées à ceux qui se destinaient à une carrière ecclésiastique, et qui leur offrent une excellente préparation pour d'éventuelles études de droit. Ils recherchent non pas les avantages matériels, mais la culture, la piété et la sagesse qui leur permettront de bien mener leur vie, de faire leur devoir au parlement ou au tribunal; étudiant souvent pour le plaisir, ils sont de vivants témoins de cet amour du savoir qui caractérise leur époque.

L'entrée du jeune homme à l'université est une étape importante de son existence. Bien que certains y entrent fort jeunes, à quatorze ans et même plus tôt, les diaristes ou leurs fils s'y font inscrire aux alentours de la seizième année, comme Simonds d'Ewes, parfois au-delà. Ils arrivent à Oxford ou à Cambridge, accompagnés d'un parent ou d'un ecclésiastique. Josselin escorte le fils du seigneur du village, Richard Harlakenden, jusqu'à Cambridge, où ce dernier poursuivra ses études à Jesus College [225]. John

215. Johnson D. : « Feb. 9, 1657/8 ».

216. Ibid. : « Jan. 26, 1657/8... ».

217. Cf. *supra*, p. 192, n. 502 et 504. *Engagement* et *Covenant* sont deux choses distinctes. Certains qui avaient accepté de signer le *Covenant* furent chassés de l'Université en 1650 parce qu'ils refusaient l'*Engagement*. Cf. J. B. MULLINGER, *op. cit.*, vol. III, p. 278-279.

218. William Johnson, se référant aux événements de 1646, écrit à la date du 9 février 1657/8 : « Dr. Jackson & Peele... must either take the covenant or loose all their money & fellowship ».

219. Ibid. : « Jan. 23, 1657/8... ».

220. Worthington D., p. 52 : « Feb. 17, 1654/5 ».

221. Johnson D. : « Jan. 23, 1657/8... it was determined in the chappell, y^e the statute concerning the number of fellows to every county to bee but two not to bee understood so as to exclude any out of any under foundation of what county soever but only for the old foundation which is to have but 2 of a county ».

222. Ibid. : « 7ber 22, 1659... ».

223. Cf. M. H. CURTIS, *Oxford and Cambridge in Transition*, London, 1965, p. 63.

224. Cf. « Civile and Uncivile Life » dans *The English Courtier*, ed. 1586, Roxburghe Club reprint, 1868, p. 15 : « wee send to the Universitie, where many become so learned, as they gaine by learning their own living : or if not, they get such taste of learning, as they are the better... ».

225. Josselin D., p. 66 : « 1649, June 19... ».

Young charge son beau-frère de conduire James à Oxford [226]; le révérend Newton, ami du diariste Adam Winthrop, se rend lui-même à Cambridge avec ses élèves [227]. Le 20 mai 1618, accompagné d'un des secrétaires de son père et d'un domestique, d'Ewes arrive à St John's College, Cambridge et fait la connaissance de son tuteur, Richard Holdsworth, alors *junior fellow*, mais appelé à devenir un prédicateur célèbre [228]. À la différence des autres jeunes gens, semble-t-il, d'Ewes ne reste pas au collège, il retourne chez lui, sa mère, « my careful and loving mother », ayant jugé qu'il lui faudrait six semaines pour préparer le trousseau convenant au rang et à la condition du jeune homme [229]. Lorsqu'enfin il retourne s'inscrire au collège, son ancien maître, Mr Dickenson, est à ses côtés.

Il n'a pas oublié de faire l'acquisition, pour six livres et dix shillings, du « très beau pot d'argent [230] » dont il se servira dans le grand réfectoire, et qui sera son cadeau d'adieu. Sa toge de *fellow commoner* lui coûte quatre livres sept shillings [231]; en 1636, James Young utilisera huit livres pour régler cette même robe, quelques accessoires indispensables et autres dépenses de rigueur [232], mais en 1657, Anthony A Wood ne donnera que deux livres douze shillings à Mr. Potter pour sa toge; peut-être n'est-elle pas neuve ? Il nous informe le surlendemain qu'il a payé quatre shillings six pence de tace, et, un an plus tard, que les frais de lavage s'élèvent à huit pence [233]. L'achat de cette toge pose d'ailleurs des problèmes à certains étudiants moins fortunés. Ward, n'ayant pu réussir à emprunter la somme nécessaire, est ravi de recevoir une pièce d'or des mains de Perkins pour avoir fait la lecture à un étudiant, et il ajoute ces paroles révélatrices : « Veille à ce que ta toge soit, non point source de vanité, mais cause d'humiliation [234] », la toge étant devenue le symbole d'une condition sinon d'une promotion sociale.

Les jeunes gens riches, qui parfois gardent un domestique auprès d'eux [235], font la mode, ils engagent des dépenses somptuaires et sont parfois d'une extrême coquetterie [236]. Le principal de Queen's College, Oxford, se voit contraint de rappeler à l'ordre ceux d'entre eux qui portent cheveux longs et pourpoints fendus, révélant de riches doublures ton sur ton [237]; il a pourtant stipulé, à plusieurs reprises, que les cheveux ne doivent pas descendre au-dessous de l'oreille [238]. On parle déjà à cette époque de « cheveux longs et d'idées courtes ». En 1602, un prédicateur à Cambridge reprend à peu près ce même thème et déplore que certains étudiants aient « des barbes longues et des idées courtes, un grand train de vie et peu d'esprit [239] ». Le 11 novembre 1631, le vice-chancelier Duppa, admirateur de Laud, envoie au principal de Queen's la liste des étudiants qui sont venus s'inscrire et qui avaient gardé les cheveux longs. Potter leur enjoint sur-le-champ de se les faire couper, ils ripostent, prétextent la maladie et les

226. *Young D.*, p. 114 : « 20 Jan 1635/6... ».

227. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 84 : « 1604, the xijth of Jan... ». A l'époque, le révérend Newton était pasteur à Stratford St. Mary dans le Suffolk.

228. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 3 : « 1618, May 21... ».

229. *Ibid.*, p. 5.

230. *Ibid.*, p. 8-9.

231. *Ibid.*, p. 2.

232. Cf. n. 224.

233. *The Life... of A. A. Wood*, p. 215 : « April 1657, the 14 day... ».

234. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 118 : « 1596 upon the 22 of June... ».

235. Lorsqu'en 1635, les frères Littleton, étudiants à Oxford, se noient près de la ville, leur père congédie sur-le-champ le domestique qui était à leur service. Cf. *Crosfield D.*, p. 77, 1635, May 10.

236. Cette coquetterie semble aussi caractériser certains des *fellows* auxquels Potter reproche leur vanité, leur amour des bijoux. Cf. *Ibid.*, p. 35, 1629 May 21.

237. *Ibid.*, p. 64 : « 1633, May 7... ».

238. Cf. *infra*, n. 240.

239. *Manningham D.*, p. 75 : « 1 Nov. 1602 ».

cachent dans un bonnet. Cet incident suscite de nombreuses discussions. Pourquoi, demandent certains, faut-il avoir des cheveux courts en Angleterre où il fait froid, alors que les Turcs portent voiles et turbans dans un pays où il fait chaud ? La réponse du principal est pleine de sagesse : les modes varient suivant les opinions des hommes. Les Suisses et les pasteurs helvètes, à Bâle notamment, portent les cheveux longs comme leurs prédécesseurs qui, en cela peut-être, marquaient leur opposition à la tonsure des moines [240].

A Oxford, Laud se préoccupe particulièrement des questions vestimentaires [241]. Inquiet des excès et du laisser-aller, il insiste pour que le costume des étudiants soit conforme aux règles de l'université, et adresse diverses lettres à ce propos aux autorités universitaires [242]. Depuis 1614, un problème particulier agite les collèges, celui des bonnets, générateurs de troubles, source de controverses et qui font même l'objet de chansons [243]. Le 1^{er} juillet 1630, Potter, à Queen's, demande à tous, tuteurs et étudiants, d'être pourvus en bonnets carrés ou ronds, selon le cas, avant la fin de la semaine, « afin de respecter l'ordre du chancelier et de suivre l'exemple donné par les collèges de droit, par Cambridge notre sœur, qui de tout temps ont observé pareil statut, et aussi par certains de nos collèges où l'on reste coiffé pendant la prière et les repas; lui-même sera le premier à s'exécuter [244] ». Quelques jours plus tard, il remercie tous les membres du collège d'avoir si promptement obéi : « en soi, une telle coutume peut paraître déplacée et inutile, mais en l'observant, nous recherchons le but poursuivi par nos sages prédécesseurs... qui voulaient que le port de la toge et du bonnet soit une incitation à la piété, aux bonnes manières, à la sobriété et à l'étude... et nous rappelle, à tout instant, l'endroit où nous vivons, la raison de notre venue en ces lieux : le désir de croître en piété et en juste savoir [245] ». Le révérend Josselin fait écho à ces dernières paroles quand, dans une lettre adressée à Richard Harlakenden, alors étudiant à Cambridge, il incite ce jeune homme, trop dépensier aux yeux de son père, à consacrer son temps à la piété et à l'étude [246]. Les vêtements devraient être un symbole, ils demeurent, malgré tous les avertissements, prétexte à frasques et à fredaines. Au moment des fêtes, le docteur Gardener, chanoine de Christ Church, se voit arracher de la tête son bonnet de fourrure [247]. Crosfield signale des troubles à l'église, occasionnés par les coiffures académiques; le vice-chancelier doit même faire appel au massier pour relever le nom des coupables [248]. En 1635, la controverse dure toujours, puisqu'il signale la désobéissance de certains *fellows* de Merton qui se refusent à porter un bonnet au réfectoire [249]. Les chapeliers sont également à blâmer : s'ils ne se liguèrent pour maintenir des prix excessifs, calottes et bonnets carrés se vendraient à meilleur compte [250].

Les vêtements coûtent cher, les études aussi, les parents des étudiants s'en plaignent souvent. John Winthrop parle de la charge insupportable qu'est l'éducation de ses enfants [251]; par économie, il enverra l'aîné John à Trinity College, Dublin, seul le

240. *Crosfield D.*, p. 61 : « 1632, Nov. 11... ».

241. *Ibid.*, p. 48 : « 1630, Oct. 27... ».

242. Cf. *supra*, n. 240.

243. *Crosfield D.*, p. 8 : « 1627, Feb. 5 Musick night Songs of capps ».

244. *Ibid.*, p. 44 : « 1630, July 1... ».

245. *Ibid.*, p. 44 : « 1630, July 5... ».

246. Cf. *supra*, p. 190, n. 480.

247. *Crosfield D.*, p. 62 : « 1632, Nov. 29... ».

248. *Ibid.*, p. 48 : « 1630, Nov. 23... ».

249. *Ibid.*, p. 77 : « 1635, January 24... ».

250. *Ibid.*, p. 52 : « 1631, May 4... ».

251. Cf. R. WINTHROP, *Life and Letters of John Winthrop*, vol. I, p. 310, où le diariste mentionne à propos de ses fils « the unsupportable chargd of there education ».

second sera inscrit à Emmanuel College, Cambridge [252]. Josselin note que Mr. Harlakenden s'inquiète des dépenses de son fils Richard à Jesus [253]. Peut-être est-il par trop prodigue, mais Simonds d'Ewes, qui ne l'est point, est forcé d'admettre que les cinquante livres annuelles octroyées par son père (il lui en avait demandé soixante) ne lui suffisent pas [254]. Certains étudiants s'endettent. Pour ne pas payer les sommes qu'il doit au cuisinier du collège, Haymer, de Pembroke Hall, simule la folie; Worthington, alors chancelier de l'université, met à jour l'imposture et l'oblige à comparaître devant le tribunal qu'il préside [255].

Les charges sont lourdes. Si les étudiants nobles s'inscrivent de plus en plus nombreux [256], il est aussi des étudiants, issus de milieux plus modestes, pour lesquels les problèmes financiers se posent de façon aiguë. Faute d'argent, Josselin doit à plusieurs reprises interrompre ses études [257]; dans les vers qui décrivent ses activités journalières, Crosfield fait allusion aux étudiants qui « ne possèdent point de terres, se contentent de peu, pensent trouver le bonheur au royaume des cieux [258] » tel d'Ewes qui, faute d'argent, recherche des joies « d'une nature plus divine [259] ». Les jeunes gens moins fortunés peuvent entrer au collège comme *subsizar* à Cambridge, ou comme *servitour* à Oxford. Brillants élèves d'une école de grammaire, ils se mettent au service d'un étudiant noble ou bien pourvu. Ils sont fils de fermiers pour la plupart, parfois aussi fils de pasteurs ayant essuyé des revers. Tel est le cas de Thomas Manning, le *subsizar* attaché à Simonds d'Ewes, et dont le père, le révérend Manning, avait été « réduit au silence » sous le règne d'Elizabeth par les Trois Articles de l'archevêque Whitgift [260]. Les *subsizars* ne sont pas de véritables domestiques, leur charge n'est ni écrasante ni dégradante. Dans son premier journal, d'Ewes note que le rôle de Manning se borne à le réveiller à temps pour aller à la chapelle, en l'informant de l'heure — « what is of the clock » — et à lui servir de messager [261]. Des liens d'amitié se nouent entre les deux étudiants, et Simonds fait l'éloge de ce jeune homme, pieux et honnête — « a most pious and honest disposed youth » — dont le commerce lui est précieux [262]. D'autres, moins scrupuleux, ont recours à des subterfuges pour regarnir leur bourse, tel William George, de Christ (Oxford), dont nous parle Anthony A Wood; ils rédigent, moyennant finance, les exercices de leurs condisciples paresseux ou peu doués [263].

Il est aussi d'autres moyens de pallier le manque d'argent. Grâce à la libéralité des grands, des rois et des évêques, ou même des anciens fournisseurs de l'université qui, dans leur testament, n'oublient pas le collège qu'ils ont fidèlement servi [264], des bourses sont attribuées aux étudiants nécessiteux. Fréquemment, un prélat, un seigneur, une noble dame attribuent une dotation perpétuelle pour l'entretien de quelques élèves

252. Dans les lettres qu'il adresse de Cambridge à son père, le jeune Forth Winthrop lui rappelle fréquemment les dépenses qu'il doit engager, les vêtements dont il a besoin. Cf. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 348-9.

253. *Josselin D.*, p. 71 : « 1649, Jan. 9... ».

254. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 16.

255. *Worthington D.*, p. 91 : « Nov. 6, 1657 ».

256. *Crosfield D.*, p. 53 : « 1631, May 4... ».

257. *Josselin D.*, p. 3.

258. *Crosfield D.*, p. 23 : « 1628, June 21... ».

259. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 17. Dans ce premier journal, d'Ewes déclare que le manque d'argent l'obligea « à éviter les fréquentations inutiles, les visites stériles, bien des dépenses superflues... à goûter et à rechercher d'autres joies d'une nature plus divine ».

260. *Ibid.*, p. 4.

261. *Ibid.*, p. 4.

262. *Ibid.*, p. 5.

263. *The Life... of A. A Wood*, p. 242-3 : « 1658, April ».

264. *Worthington D.*, p. 91 : « 1657, Nov. 6... ». Dans son testament, un boucher, George Hatley, légua une somme importante à Sidney College (Cambridge).

pauvres de leur diocèse ou de leur comté [265]. Ainsi, Thomas Tesdale, un des fondateurs de Pembroke (1624), avait légué une somme importante à l'école d'Abingdon, qu'il avait fréquentée dans sa jeunesse, pour permettre à plusieurs élèves de poursuivre leurs études à Pembroke. Les bénéficiaires, si l'on en croit Crosfield, étaient choisis après un examen serré qui opposait les meilleurs d'entre eux [266]; il en était de même à St Bees school [267]. Le fondateur de cette école, Edmund Grindal, archevêque de Cantorbéry, avait laissé des terres, dont le revenu annuel s'élevait à vingt livres, pour subvenir aux besoins d'un *fellow* de Queen's et de deux boursiers de l'établissement. Le 27 avril 1635, sir Humphrey Mildmay note qu'il s'est rendu à la célèbre école de Westminster, pour assister à l'élection de ceux des quarante boursiers de la reine qui pourront aller à Trinity College, Cambridge [268]. A ces rentes de fondation, viennent s'ajouter des dons émanant souvent d'anciens étudiants. Lorsque meurt le Dr. Renninger, ses exécuteurs testamentaires prélèvent sur son héritage une somme destinée à venir en aide à des jeunes gens pauvres d'Oxford, et plus particulièrement de Magdalen, son collège [269]. Des mesures sont également prises par les collèges eux-mêmes, en faveur d'étudiants méritants. A Jesus College (Cambridge), l'un d'eux, dont le père, qui était pasteur, vient de mourir, reçoit quelques subsides et se voit exempté de certains frais [270]. A Queen's (Oxford), il existe deux catégories d'étudiants entretenus et élus par le collège, les *Poor Boys* et les *Taberdars* ou *Tabitors* [271], ainsi appelés en raison du tabard ou manteau sans manches qu'ils portent, et qui doivent être obligatoirement bacheliers. Ainsi se côtoient sur les bancs de l'Université des jeunes gens venus d'horizons les plus divers.

Quelle que soit son origine sociale, les premières journées se passent fort agréablement pour le nouveau venu qui, comme d'Ewes, découvre avec émerveillement l'université, se rend au jeu de paume, au boulingrin, ou se promène dans les grandes allées plantées d'arbres, toutes proches du collège [272]. Des chambres d'étudiant, nous apprenons fort peu de choses; le sol de celle de Crosfield est recouvert de nattes [273], et d'Ewes partage avec Lawson, qu'il appelle son « *loving chamber fellow* [274] », une chambre située, à son grand regret, dans la première cour, et non dans la seconde, qui est mieux exposée, et jouit d'un meilleur air [275]. Le mobilier appartient en grande partie aux étudiants. Lorsqu'en 1620 d'Ewes doit brusquement quitter St John's, sur l'ordre de son père, il éprouve, nous dit-il, les plus grandes difficultés à se défaire de ses meubles. Les temps sont durs, l'argent manque, et il lui faudra patienter, avant de trouver un colporteur qui devienne acquéreur de ses biens [276].

Feux et bougies constituent un danger permanent, aussi les autorités ne cessent-elles d'inciter les étudiants à la prudence et à la modération [277]. Le silence est de rigueur, il est défendu de siffler [278], et les jeux bruyants sont proscrits (par le règlement), mais c'est peut-être là une règle difficile à observer. Trois ou quatre jeunes gens occupent parfois une seule pièce et, hormis le réfectoire, ils ne disposent point de salle commune.

265. Cf. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 166.

266. *Crosfield D.*, p. 56 : « 1631, August 21... ».

267. Cf. *ibid.*, p. 34 : « 1629, March 5 ».

268. Voir aussi H. B. WHEATLEY, *London Past and Present*, London, 1891, vol. III, p. 439-9.

269. *Young D.*, p. 86 : « 1630, 28 Juni... ».

270. *Worthington D.*, p. 41 : « Febr. 1, 1650-1... ».

271. *Crosfield D.*, p. 4 : « 1626, June 17... ». Voir également Ch. E. MALLET, *op. cit.*, vol. I, p. 271-273.

272. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 8 : « July 1618... ».

273. *Crosfield D.*, p. 66 : « 1633, December 6... ».

274. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 7.

275. Cf. *ibid.*, p. 6.

276. *Ibid.*, p. 120 : « September 1620... ».

277. *Crosfield D.*, p. 48 : « 1630, October 27... ».

278. *Ibid.*, p. 16 : « 1627, October 9... ».

Les *fellows* en sont réduits à jouer aux cartes, à tour de rôle, dans la chambre de l'un ou de l'autre [279], et Crosfield note qu'ils jouent également à la balle et au volant, dans leurs chambres [280].

À peine installé, le jeune étudiant devra se soumettre à une cérémonie qui est loin d'être agréable. Les béjaunes subissent en effet des brimades d'initiation. Crosfield parle de jeunes gens masqués qui tourmentent les nouveaux venus [281]. D'Ewes ne dit pas à quelle date il subit le *Salting*, il signale seulement que, lors de cette cérémonie, les non-bacheliers se rassemblaient au réfectoire. Certains, choisis parmi les plus âgés d'entre eux, jouaient le rôle de pères auxquels étaient confiés les fils, c'est-à-dire les nouveaux, qui devaient se livrer à mille pitreries en leur présence et parodier les exercices publics des écoles; s'ils ne donnaient pas satisfaction, ils étaient condamnés à boire une certaine quantité de bière salée [282], qui n'était pas sans rappeler la *purge* des béjaunes parisiens [283]; à Pembroke, il était fait grande consommation de ce breuvage. À Oxford, il existait une semblable coutume appelée *Tucking*, les étudiants dont l'éloquence et les grimaces avaient été jugées insuffisantes, se faisaient en outre égratigner le menton [284], mais aucun diariste n'en fait mention, à l'époque qui nous intéresse.

Après ce rite de réception, le jeune homme fait désormais partie de la communauté dont, pendant plusieurs années, il va partager l'existence. Cette existence, au travers des journaux, nous apparaît rythmée par les cloches. Tous les moments sont réglés par elles, et ce désir de précision est caractéristique de la conscience aiguë du temps, qui semble marquer les hommes du XVII^e siècle. À Jesus College, Cambridge, le clerc de chapelle, qui est boursier, reçoit une allocation extraordinaire de quarante shillings par an, car il lui incombe de veiller au bon fonctionnement de l'horloge; il doit également, selon l'antique coutume, faire retentir la cloche de la chapelle à cinq heures chaque matin [285]; d'autres sonneries se font entendre une heure plus tard, et certains principaux protestent lorsqu'elles se prolongent indûment [286]. Sonner les cloches est d'ailleurs un passe-temps favori à cette époque, Simonds d'Ewes s'y livre avec délices, mais ce peut être un sport dangereux. Le 21 décembre 1618, il se précipite dans l'obscurité vers l'une des tours intérieures du collège, prend la place du *subsizar* qui faisait office de sonneur ce jour-là, se laisse emporter par son élan mais, bientôt épuisé, il n'arrive plus à guider la corde, qui s'enroule autour de son pied, il se trouve soudain hissé dans les airs, puis projeté au sol. Son camarade, effrayé, le croit mort et s'enfuit [287]. Newcome connaît lui aussi semblable mésaventure, mais les conséquences en sont moins graves, et cette protection lui semble miraculeuse [288].

Un autre coup de cloche invite les étudiants à se rendre à la chapelle; à Jesus College, Worthington donne l'ordre de surveiller et de noter les retardataires, c'est-à-dire « ceux qui arrivent post-primum psalmum », même les *fellows* sont invités à la ponctualité [289]. À dix ou onze heures, puis à cinq heures, le repas réunit la communauté

279. *Ibid.*, p. 69 : « 1634 (Januarij 1)... ».

280. *Ibid.*, p. 12 : « 1622 (March 3)... ». On se bagarre aussi dans les chambres. Cf. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 104, où Ward écrit, à la date du 22 mai 1595 : « My fighting with S. J. as we went to bed... ».

281. *Crosfield D.*, p. 6 : « 1626, Nov. 8 larvatj incipiunt juvenes vexare recentes ».

282. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 14.

283. Ph. ARIÈS, *op. cit.*, p. 267.

284. Toutefois, Anthony A Wood en parle longuement dans son autobiographie, *op. cit.*, p. 133-134. *Tucking* provient du mot *tuck* : égratignure.

285. *Worthington D.*, p. 40 : « Jan. 18, 1650/1 ».

286. *Johnson D.* : « 1657/8, Jan. 26... ».

287. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 56-57.

288. *Newcome Autobiography*, p. 122-123 : « June 30th (Saturday)... ».

289. *Worthington D.*, p. 41 : « March 12, 1650/1 ».

autour des tables du grand réfectoire [290], à deux heures, nous dit Crosfield, la cloche de la bibliothèque se met à retentir [291], une nouvelle sonnerie se fait entendre à quatre heures pour les joutes oratoires auxquelles succèdent les prières [292]; à Oxford également, une cloche rappellera le samedi soir, à ceux qui vont communier le lendemain, que le sabbat est proche [293].

La chapelle et l'église jouent un rôle important dans la vie des membres de l'université. Ne sont-elles pas, avec les écoles, les endroits qui doivent être assidûment fréquentés par les étudiants [294]? Si les universités ne sont plus exclusivement des pépinières d'ecclésiastiques, elles se proposent avant tout de former des gentilshommes chrétiens [295]. Au début du trimestre, le principal de Queen's incite les étudiants à l'accompagner à Sainte-Marie, selon la coutume, pour entendre le sermon en latin, et à témoigner ainsi de leur piété envers Dieu, et du respect qu'ils portent à leur Alma Mater [296]. Crosfield s'acquitte de ses devoirs religieux avec un très grand zèle, sa préoccupation première est de plaire à Dieu : « *prima tibi placuisse Deo sit cura supremo* », note-t-il le 1^{er} janvier 1629 [297], et ses actes en sont une vivante illustration. Il jeûne deux fois par semaine pendant le Carême [298], lit entièrement le Nouveau Testament trois fois dans l'année [299], enregistre et commente les divers sermons qu'il a entendus [300]. La décision prise à l'unanimité par l'ensemble des *fellows*, et selon laquelle tous les Maîtres ès Arts célibataires du collège devront, pendant l'année universitaire qui suivra l'obtention de leur titre, expliquer à tour de rôle le jeudi à la chapelle un passage quelconque des Saintes Ecritures, le satisfait pleinement [301], car selon lui il n'est pas de livre qui prépare aussi bien un homme à sa vocation future que la Bible [302]. Sans doute Crosfield est-il un futur pasteur, mais d'Ewes, qui se destine à une tout autre carrière, fait preuve d'une égale religiosité. Il suit les conférences de théologie du Dr. Davenant, assiste avec régularité aux séances de catéchisme, rendues obligatoires par décret royal pour tous ceux qui ne sont pas Maître ès Arts [303] (Worthington fut pendant plusieurs années le catéchiste d'Emmanuel College [304]), et le dimanche se contente rarement d'un seul sermon. Ainsi, le même jour, il se rend le matin à la chapelle du collège, puis à Sainte-Marie, et dans l'après-midi va dans une autre église entendre son ami Jeffray prêcher; sa soirée sera consacrée à la mise au net et à la correction des notes prises au dernier sermon [305].

Le spectacle de ces étudiants occupés à prendre des notes pendant le service divin, serait quelque peu surprenant de nos jours, mais le prédicateur de l'époque ne voyait là rien d'anormal. C'est en effet une habitude qui date de la Réforme, et que le nombre

290. *Crosfield D.*, p. 8 : « 1627, Feb. 6... »

291. *Ibid.*, p. 2 : « 1626, April 12... ».

292. *Ibid.*, p. 46 : « 1630, August 8... ».

293. *Ibid.*, p. 11 : « 1627 (March 17)... ».

294. *Ibid.*, p. 13 : « 1627, April 13 ».

295. Cf. R. H. HODGKIN, *op. cit.*, p. 98.

296. *Crosfield D.*, p. 58 : « 1631, October 9... ».

297. *Ibid.*, p. 32.

298. *Ibid.*, p. 10 : « 1627, March 4... ».

299. *Ibid.*, p. 17 : « 1628, January 1... ».

300. *Ibid.*, p. 13 : « 1627, April 1... ».

301. *Ibid.*, p. 8 : « 1617, Feb. 10... ». Une des victimes de ce décret sera Mr. Langhorn qui, ayant refusé de s'y conformer, se verra infliger une amende de 10 shillings. Cf. p. 41, 1630, March 18.

302. *Ibid.*, p. 9 : « 1627, Feb. (non daté)... ».

303. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 38 et 65.

304. *Worthington D.*, p. 21 : « 1644/5, Jan. 25 ».

305. *D'Ewes Autobiography*, vol. I, p. 120 : « 1620, on March the 5th, being Sunday, having heard one sermon in our College chapel, and afterwards another in St. Mary's in the forenoon, I went in the afternoon to another church in Cambridge... ».

croissant de manuels de sténographie publiés au xvii^e siècle ne fera que renforcer. Job Everardt dans son *Epitome of Stenographie* (1658) donne des conseils précis sur la manière de prendre des notes au sermon [306] mais, bien avant lui, Thomas Shelton avait publié *Shortwriting* [307], ouvrage sans doute connu des étudiants, puisque la sténographie est enseignée à l'université. Le 20 septembre 1634, Shelton vient à Oxford faire une série de cours, il reçoit dix shillings pour sa peine et vend son livre deux shillings six pence, nous dit Crosfield [308], qui semble utiliser couramment la méthode. Les mots en abrégé sont fréquents dans son journal et, lorsqu'il reproduit intégralement les discours du principal [309], il est évident que ses connaissances sténographiques lui ont été utiles.

Sans doute les étudiants prennent-ils des notes aussi abondantes pendant les cours magistraux mais, détail frappant, ils ne nous parlent guère de leurs études ou de leurs travaux personnels, ils mentionnent surtout les innovations. Les changements dans les programmes et leur orientation, dus à l'influx des fils de la noblesse, les transformations qui s'opèrent dans l'université, en cette période particulièrement fertile de l'histoire anglaise, se lisent en filigrane dans les notations des diaristes.

Crosfield, qui a déjà franchi le cap du baccalauréat et de la maîtrise, fait plusieurs allusions aux chaires qui viennent d'être créées. Le 25 octobre, il assiste à la conférence inaugurale de Matthias Pasor, anciennement professeur à Heidelberg, maintenant réfugié en Angleterre, qui vient de se voir attribuer la toute nouvelle chaire de langue arabe [310]. Il parle aussi de la conférence d'anatomie, fondée en 1624 par Richard Tomlins de Westminster, pour contribuer au développement des études médicales, et signale, un peu plus loin, qu'un ancien étudiant a offert à l'Ecole d'Anatomie un oiseau indien noir [311]. Grâce à la chaire fondée en 1619 par sir Henry Savile, géométrie et astronomie suscitent un vif intérêt. Nous relevons, à la date du 14 juillet 1626, ces achats caractéristiques faits par le diariste : un petit globe, un cadran, un compas, qui lui ont coûté quatre shillings [312]; quelques années plus tard, nous le trouvons plongé dans la lecture de Tycho Brahé [313]. L'enseignement devient, par certains côtés, plus pratique. Savile, en créant cette chaire (de géométrie) avait stipulé que le professeur auquel elle serait confiée enseignerait également l'arpentage, et ferait des levés de plans avec ses étudiants dans la campagne [314]. Nombreux sont, en effet, les futurs propriétaires terriens qui fréquentent l'Université, et à qui de telles notions seront profitables, aussi n'est-il pas surprenant que figure sur le bureau de Crosfield un ouvrage d'Aaron Rathborne, en quatre volumes, intitulé *Le Géomètre Expert*, qu'il juge très utile pour un gentilhomme, mais sans attrait pour ceux qui, comme lui, n'ont point de terre [315]. Ainsi, les programmes s'adaptent aux goûts et aux intérêts du moment.

Certes, les matières traditionnelles occupent toujours une place de choix. Le latin demeure la langue de l'Université et son emploi est recommandé, sinon imposé, aux

306. Cf. Foster WATSON, *English Grammar Schools to 1660*, Cambridge, 1908, p. 67.

307. Cf. *supra*, p. 77, n. 228.

308. Crosfield D., p. 74 : « 1634, Sept. 20... ». Après *Shortwriting* (1626), Shelton publiera, en février 1648, *Tachygraphy : The most exact and compendious methode of Shorthand Swift writing that hath ever yet been published by any*. En première page figurent ces mots révélateurs : « Approved by both Unyversities ».

309. Cf. Crosfield D., p. 57 : « 1631, Sept. 19 », en particulier.

310. *Ibid.*, p. 6 : « 1626, Oct. 25... ».

311. *Ibid.*, p. 13 : « 1626, March 13... ».

312. *Ibid.*, p. 5 : « 1626, July 14... ».

313. *Ibid.*, p. 58 : « 1631, December 16... ». Le titre exact de ce livre était *Learned Tico Brahe his astronomicall conjecture of the new*, London, 1632.

314. Cf. M. H. CURTIS, *op. cit.*, p. 116.

315. Crosfield D., p. 23 : « 1628, June 21... ».

étudiants [316]. D'Ewes rédige ses lettres en latin, cite de longs passages d'Aulu-Gelle ou de Macrobie, tandis qu'il se promène avec ses amis, et finit par irriter certains d'entre eux, en leur tenant d'interminables discours en latin [317]. Le grec, après quelques éclipses, connaît un regain de faveur; à Oxford et à Cambridge, on s'efforce de le remettre à l'honneur [318], le principal de Queen's incite sans cesse les étudiants à approfondir leur connaissance de cette langue [319], et Crosfield mentionne par deux fois les conférences de Stringer, qui détient la chaire royale et leur lit Pindare [320]. Son homologue à Cambridge, jusqu'en 1625, est Andrew Downes, homme érudit autant qu'excentrique, l'un des plus grands hellénistes de l'époque, dont d'Ewes nous trace un pittoresque portrait. Lorsqu'il lui rendit visite pour la première fois, le 22 mars 1620, Downes lisait, coiffé, les jambes sur la table, il accueillit le jeune homme avec bienveillance mais « sans ôter son chapeau ou bouger son corps », il lui « prit simplement la main »; « étonnamment grand, il avait le visage allongé, le teint coloré, l'œil vif [321] ». Ses conférences portaient sur le *De Corona* de Démosthène. Ayant remarqué l'absence du jeune homme à certaines d'entre elles, il le convoqua chez lui peu après, pour le persuader, mais en vain, d'assister au séminaire qu'il organisait à son propre domicile; faute d'argent, d'Ewes ne put accepter [322].

Innovation, l'hébreu est maintenant enseigné [323] et sérieusement étudié par tous ceux qui veulent découvrir le sens profond des Ecritures; Crosfield achète une bible en hébreu pour sept shillings six pence [324], et certains s'accordent à croire que c'est la langue utilisée au paradis [325]. Les langues modernes ne sont pas pour autant négligées; même s'ils n'occupent qu'une place de second ordre et font figure de matières d'agrément, le français et l'italien sont étudiés dans les deux universités. Les fils de famille, qui sans doute feront le Grand Tour, savent que la connaissance de l'une ou l'autre de ces langues leur sera utile; la France et l'Italie, nous le verrons, sont les pays du continent que les jeunes nobles anglais visitent le plus volontiers. Les cours sont généralement donnés par un tuteur ou, dans le cas du français, par un réfugié huguenot [326], moyennant rétribution (au moment où Worthington s'inscrit pour ses premières leçons de français, il doit verser vingt shillings [327]). Crosfield achète une bible en français et le dictionnaire italien de Florio [328], qui connaît un très grand succès, et figure parmi les nombreux ouvrages français et italiens que possède un autre *fellow* de Queen's, Gerard Langbaine [329]. Le goût des voyages se développe, et certains ne se contentent pas d'apprendre des langues européennes; Crosfield cite le cas de John Gregory, de Christ Church à Oxford, qui aborde même l'étude de l'arménien, et vient emprunter à la bibliothèque de Queen's le manuel de Theseus Ambrosius, intitulé

316. Cf. *supra*, p. 72, n. 181.

317. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 72-73.

318. *Worthington D.*, p. 27 : « 1646/7, Mar. 18 ».

319. *Crosfield D.*, p. 5 : « 1626, Aug. 5... ».

320. *Ibid.*, p. 53 : « 1631, May 4... See May 12, 1626 ».

321. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 31-32.

322. *Ibid.*, p. 32-33.

323. *Worthington D.*, p. 48 : « 1651/2, Feb. 27 ».

324. Cf. *Crosfield D.*, p. 30 : « 1628, October 8... ».

325. Simonds d'Ewes, dans son premier journal, relate une discussion qu'il eut à Cambridge avec son ami, le prédicateur Jeffray, à propos des joies de l'au-delà (J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 80-81).

326. Crosfield fait allusion à un Français nommé Collie auquel il a prêté de l'argent (p. 23, 1628 June 21), mais il ne dit mot du métier que celui-ci exerce.

327. *Worthington D.*, p. 65 : « 1655, Dec. 3 ».

328. *Crosfield D.*, p. 10 : « 1627, March 8... ». Le titre exact de ce dictionnaire, publié pour la première fois en 1598, était *A Worlde of Words; or Dictionarie in Italian and English*. Florio enseignait le français à Oxford (Cf. M. H. CURTIS, *op. cit.*, p. 139).

329. *Ibid.*, p. 68 : « 1663, Dec. 16... ».

Introductio in Chaldaicam Linguam, Syriacam atque Armenicam et decem alias Linguas (1539 [330]).

La logique joue un rôle prépondérant — lorsque d'Ewes arrive à St John's, il a déjà pris la précaution de lire la *Logique* de John Seton [331] — mais, depuis le xvi^e siècle, cette matière est intimement associée à la grammaire et à la rhétorique [332]. Quand Strickland fait porter sa conférence de rhétorique sur Lucain, poète latin favori dès le Moyen Âge, il l'étudie, note Crosfield, *cum triplici method[o] Logica. grammatica. & Rhetorica* [333]. La métaphysique est abordée plus tard; en quittant Cambridge après deux ans d'études, d'Ewes s'écrie, le 22 septembre 1620 : « J'ai goûté à diverses sciences, mais je n'ai pas encore atteint la métaphysique ou les mathématiques, comme j'aurais pu le faire si j'étais resté plus longtemps [334]. » Aristote jouit d'un grand prestige à Oxford, sa *Morale* et sa *Politique* figurent au programme de philosophie morale, Crosfield explique à ses étudiants quelques propositions aristotéliennes [335], tandis qu'à Cambridge d'Ewes lit dans le texte, du moins partiellement, son *Economie* et sa *Politique* [336]. Si l'on vénère encore Aristote et les anciens, un dégoût évident se manifeste pour les subtilités stériles des scolastiques. « Certains trouvent qu'il y a plus de piété à lire Cicéron, Sénèque ou Aristote, le dimanche, que les questions oiseuses et les vaines spéculations des scolastiques », note Crosfield, sans nous dire si c'est là son opinion [337]. Toutefois, une telle remarque reflète bien les tendances contradictoires qui se partagent alors les esprits, le discrédit qui frappe les interprètes du Stagirite, avant qu'il ne connaisse lui-même semblable éclipse. Aristote n'est déjà plus le maître incontesté; à Cambridge et même à Oxford, on lit Pierre de la Ramée, et on ose comparer les deux systèmes, puisque dans cette dernière ville un étudiant, John Nourse, compose un recueil qu'il intitule *Differentiarum inter Logicam Aristotelicam & Remisticam Collectio*, et l'offre au président de Magdalen College [338].

Les exercices académiques, si fréquemment mentionnés par les diaristes, demeurent inchangés. Les principaux sont les disputes ou controverses, exercices formels de dialectique, au cours desquels un point est débattu, selon la logique aristotélienne et qui, comme les conférences, ont lieu dans les écoles ou au collège, parfois aussi dans la chapelle [339]. Ce sont de véritables rites, impliquent tout un cérémonial, auquel doivent se soumettre les étudiants, qu'ils se spécialisent dans les arts, le droit, la théologie ou la médecine [340]. Ils s'y exercent régulièrement ainsi qu'aux déclamations, sous la direction de leur tuteur [341]. Crosfield invite ses étudiants à discourir, une fois par semaine, sur quelque proposition ou idée [342], afin de mieux se préparer aux séances qui seront

330. *Ibid.*, p. 81 : « 1635, September 15... ».

331. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 5. John Seton avait professé la logique au siècle précédent à St. John's et son manuel faisait autorité. Pendant les six semaines qui séparèrent sa première visite à Cambridge de son installation définitive, d'Ewes étudia ce livre en compagnie de son ancien maître d'école, Mr. Dickenson. Cf. *Autobiography*, vol. I, p. 108.

332. Cf. M. H. CURTIS, *op. cit.*, p. 94-95.

333. Cf. Crosfield *D.*, p. 6, 1626, Oct. 19.

334. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 120.

335. Crosfield *D.*, p. 23 : « 1628, June 21... ».

336. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 65.

337. Crosfield *D.*, p. 18 : « 1628, February 20... ».

338. *Ibid.*, p. 49 : « 1630, Dec. 30 ».

339. Cette pratique n'est pas sans provoquer quelques protestations, du moins à Oxford. Pour le principal de Queen's, il s'agit presque d'une profanation. Cf. Crosfield *D.*, p. 61, 1632, Nov. 1.

340. *Ibid.*, p. 6 : « 1626, Nov. 17. Disputationes in Medicina ».

341. Cf. *supra*, n. 333.

342. Crosfield *D.*, p. 37 : « 1629, December 7... ». (Cf. CICERO, *de Oratione* 1.31. loci ac sententiae disputationes).

publiques et leur permettront de révéler leurs talents, car « l'échec dans ce domaine », dit d'Ewes, « fait naître en nous la honte, et chez les autres le mépris [343] ».

À l'époque du carême se tiennent les épreuves de la détermination, obligatoires pour tous les nouveaux bacheliers, qui siègent dans les écoles pendant cette période et doivent faire face aux contradicteurs. Le jeune Simonds profite de cette occasion pour entrer en lice et s'opposer à deux *Sophisters*, l'un de Trinity, l'autre de Christ's. Il s'en tire fort honorablement mais, le lendemain, il se trouve devant un adversaire de taille, qui le met à rude épreuve et lui « arrache quelques-unes de ses plumes [344] ». Sa déconvenue est encore plus grande le jour où, ayant pour adversaire son ami Gervase Neville, « that prime student », et étant cette fois non plus argumentant mais répondant, il voit le modérateur l'interrompre au beau milieu d'une période, et ainsi l'empêcher d'utiliser les arguments qu'il avait si soigneusement préparés [345]. Ces controverses publiques sont prétexte à de nombreuses réjouissances, auxquelles les déterminants contribuent en versant une somme d'argent; à cette occasion, le principal de Queen's se voit obligé de rappeler aux étudiants, sur l'ordre de Laud, de faire maigre : le mercredi des Cendres et le samedi précédent « Egg Saturday », ils se contenteront de *fish gaudies* [346]. Il arrive aussi qu'à l'issue de ces disputes qui opposent les membres de différents collèges, on en vienne aux mains. Les troubles et les désordres qui en résultent à Oxford, obligent les principaux à prendre des mesures strictes. Crosfield mentionne les controverses tumultueuses qui opposent Exeter et Magdalen [347], et plus particulièrement Queen's et Wadham, dont les étudiants semblent si belliqueux que Potter interdit dorénavant tout contact avec ce dernier établissement [348].

Crosfield, et c'est là un trait révélateur, nous entretient surtout des festivités et des incidents qui accompagnent la détermination; d'Ewes, au contraire, met l'accent sur le côté sérieux de ces joutes qui, pour lui, restent empreintes de solennité, et se déroulent selon des rites bien établis. En quelques mots, il nous décrit « the first act » lors des *Minora Comitia* (tel'était leur nom à Cambridge) de février 1620 : « les Censeurs ont prononcé des discours », écrit-il, « le *tripos* a fait des mots d'esprit, les bacheliers ont répondu et les maîtres ès arts ont débattu des points litigieux [349] ». Le *Tripes* (à Oxford le *Terrae Filius*), qui n'a pas d'équivalent en français, jouait un rôle semblable à celui du bouffon dans une maison noble, il profitait de l'occasion qui lui était donnée de soutenir une proposition philosophique, pour faire des plaisanteries absurdes, parfois même blessantes, sur certains personnages en vue. C'est le cas de Thomas Eland — que Crosfield appelle Heilin — à Oxford; lors des cérémonies de juillet 1630, en sa qualité de *Terrae Filius*, il parle de façon irrespectueuse du vice-chancelier et doit faire amende honorable, quelques mois plus tard [350]. Quatre semaines après « the first act » se déroulent les derniers exercices ou « latter Act »; le *Tripes*, cette fois, est un ami de Simonds d'Ewes, sir Barrett, dont les improvisations brillantes et l'esprit de répartie lui valent de nombreux éloges. Pour conclure, une « dispute » oppose l'un des censeurs ou « Père » à deux maîtres ès arts de St. John's [351].

Ces exercices publics ne sont que le prélude à d'autres cérémonies, beaucoup plus importantes, qui marqueront la fin de l'année universitaire. Celles-ci ont pour nom « Act » à Oxford, « Commencement » ou *Majora Comitia* à Cambridge, et Johnson

343. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 67.

344. *Ibid.*, p. 66-67.

345. *Ibid.*, p. 68.

346. Crosfield *D.*, p. 50 : « 1631, February 26... ».

347. *Ibid.*, p. 10 : « 1627, March 12... ».

348. *Ibid.*, p. 42-43 : « 1630, March 18... ».

349. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 83.

350. Crosfield *D.*, p. 47 : « 1630, Sept. 26... ».

351. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 99-100.

déclare à leur propos qu'elles commencent toujours dans cette dernière ville le premier mardi, et à Oxford le deuxième lundi de juillet. Elles débutent en fait, dans les deux cas, deux jours plus tôt — avec les *Vesperae Comitiorum* à Oxford, avec un service à St. Mary's à Cambridge — pour s'achever fastueusement à la date indiquée par le diariste, si nous en croyons Crosfield et d'Ewes [352]. Les professeurs revêtent leur tenue d'apparat, les étudiants leurs vêtements neufs; Simonds seul fait exception à la règle, car le transporteur négligent a oublié de lui livrer son nouveau costume [353]. Les visiteurs, et parmi eux de nobles étrangers [354], arrivent en grand nombre :

« The Act at Oxford shortly doth approach
Where much resort there is of man & coach [355] »

note Crosfield en juillet 1628, et il signale la venue à Oxford de l'ambassadeur extraordinaire des Pays-Bas, en l'honneur duquel une réception se prépare [356].

Alors que la détermination est réservée aux nouveaux bacheliers, ces cérémonies académiques couronnent l'obtention du doctorat ou de la maîtrise, dont le prestige est infiniment supérieur à celui du baccalauréat, qui n'est qu'une première étape, du moins pour certains étudiants. D'autres, il est vrai, interrompent leur séjour à l'université au bout de deux ou trois ans, pour entreprendre le Grand Tour ou des études de droit comme d'Ewes, pour se marier à dix-huit ans comme le diariste John Winthrop, ou tout simplement faute d'argent. Si le nombre des nouveaux bacheliers à Oxford, entre 1627 et 1636, reste sensiblement le même [357] : 220 environ chaque année, divisés en douze classes, celui des maîtres ès arts lui est inférieur, et se situe aux alentours de 172 [358]. Pourtant, les statuts se relâchent, autrefois les bacheliers devaient passer trois années supplémentaires à l'université avant de devenir maîtres ès arts, il leur est maintenant permis de ne plus résider dans la ville et de ne revenir que pour obtenir leur diplôme. Ralph Josselin, qui est entré à Jesus College en 1632, à l'âge de seize ans, retourne dans ce but à Cambridge, en 1640 [359]; après une absence de plusieurs mois, William Johnson reçoit son diplôme à Clare College, en octobre 1656 [360].

L'obtention de ces grades universitaires pose de sérieux problèmes financiers aux étudiants peu fortunés. Wood cite le cas de William George, bachelier réputé, qui par manque d'argent ne put accéder à la maîtrise [361], et Josselin avoue que les dix-neuf livres dix-huit shillings qu'il lui fallut déboursier, à cette occasion, portèrent une sérieuse atteinte à ses finances [362]. A Cambridge, Johnson donne quarante livres au censeur, lorsqu'il devient bachelier, en janvier 1654 [363], et Crosfield déclare qu'à Oxford les déterminants versaient environ cinquante livres, les maîtres ès arts quarante, sommes

352. Dans son journal, *op. cit.*, p. 5, Crosfield parle de « Act Saturday » (1626, July 8) et p. 54 de « Vesperiae Oxonienses » (1631, July 9). A Cambridge, tout commence le dimanche par un sermon. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 105. La religion joue un rôle important dans toutes ces cérémonies aussi bien que pendant la détermination.

353. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 105.

354. Cf. *Crosfield D.*, p. 71 : « 1634, June 30 ».

355. *Ibid.*, p. 25 : « 1628, July 10 ». « A Oxford, la collation des grades est proche, les hommes et les carrosses affluent de toutes parts ». Seule la peste fait s'amenuiser le flot des visiteurs.

356. *Ibid.*, p. 26 : « 1628, July 15... ».

357. *Ibid.*, p. 9 : « 1627, Feb... Numerus Bacchalauratorum determinandorum est circa 220 qui distribuuntur in 12m classes ». En 1636, à la date du 26 février, Crosfield note qu'ils sont « eleven score » (p. 87).

358. *Ibid.*, p. 78 : « 1635, July 9... ».

359. *Josselin D.*, p. 8.

360. *Johnson D.* : « Oct. 26th 1656... ».

361. *The Life... of A. A. Wood*, p. 243 : « 1658 April ».

362. *Josselin D.*, p. 8.

363. *Johnson D.* : « 1653/54 I g. the 40 £. to the proctor for my degree Jan. 13, 8s. to hilmān ».

assurément considérables pour l'époque[364], et sur lesquelles certains professeurs prélevaient une dîme. Pratique abusive, pense notre diariste, qui suggère un abaissement du taux des rétributions exigées des bacheliers en théologie et des docteurs, dont certains, quelques années plus tard, iront jusqu'en Ecosse se faire conférer leur titre, par mesure d'économie [365].

Une fois les difficultés financières surmontées, les étudiants peuvent se préparer pour le grand jour. Après avoir assisté le dimanche au « Commencement Sermon » à St. Mary's, d'Ewes se lève le lundi, de grand matin, pour trouver un siège dans cette même église où se dérouleront les différentes manifestations. Après une longue attente, le vice-chancelier ouvre la séance, le Dr. Collins, professeur de théologie, lui succède et prononce un admirable discours, savant et facétieux. Une fois cette allocution terminée, le répondant fait lecture des différents points qui seront débattus, mais que d'Ewes ne précise pas[366]. Fort heureusement, Worthington nous donne le détail des questions qui, en juillet 1641, firent l'objet de joutes oratoires. Le lundi, dit-il, le Dr. Fern, professeur de théologie à Trinity, proposa les sujets suivants :

« Absolutio Ministris Evangelii concessa est tantum declaraturia. »

« In divinis Officiis, praescriptis praecationum Formulis uti, et licet et expedit. »
Le lendemain, Mr. Wellar d'Emmanuel défendit deux autres propositions :

« In eucharista non datur Sacrificium proprie dictum. »

« Judex infallibilis fidei nec datur nec requiritur in Ecclesia [367]. »

En ce lundi de juillet 1620, d'Ewes assiste dans l'après-midi à une controverse opposant cette fois des juristes, et qui le déçoit fort, si bien qu'il n'en parle guère. Le lendemain [368] est jour faste, le modérateur des joutes théologiques est en effet le Dr. Davenant, le répondant, un ami de Simonds, Micklethwaite, futur prédicateur de la Temple Church à Londres, et les argumentants, au nombre de sept, sont tous des candidats docteurs. Le programme est tellement chargé qu'aucune intermission n'a été prévue pour le déjeuner. Notre ami s'échappe pourtant, et s'en va se restaurer au réfectoire de Trinity, en compagnie de George Herbert. Il trouve là, nous dit-il, « bonne compagnie et bonne chère [369] ». Lorsqu'il retourne à St. Mary's, la « dispute » philosophique bat son plein; une controverse juridique lui succède. Une fois de plus, les candidats prêtent serment et reçoivent l'investiture finale. Les cérémonies s'achèvent, mais les festivités se prolongent jusque tard dans la nuit; d'Ewes, qui d'habitude se couche tôt, ne regagne sa chambre qu'après minuit, et se réveille trop tard pour aller à la chapelle [370].

Crosfield ne se préoccupe guère du déroulement de ces cérémonies à Oxford, sans doute ont-elles perdu pour lui l'attrait de la nouveauté, et ne présentent-elles plus qu'un intérêt restreint. Il y assiste irrégulièrement [371], et ses impressions sont loin d'être toujours favorables. En 1626, il salue même avec joie la fin de cérémonies qui lui ont paru puériles et ennuyeuses, selon ses propres paroles : « multo cum taedio auditorum terminatur actus puerilis [372] ». Seuls les morceaux d'éloquence de John Allibond, le

364. *Crosfield D.*, p. 87 : « 1636, Feb. 26... ».

365. Il est possible que les rétributions exigées des candidats aient été proportionnées à leur fortune personnelle; Crosfield mentionne le cas d'un fils de famille, Edward Darcy, ayant refusé de payer les vingt livres qui lui étaient réclamées parce qu'il venait d'hériter des biens paternels, ne peut devenir bachelier en 1627. Cf. p. 15, 1627, July 3.

366. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 106-107.

367. Cf. *Worthington D.*, p. 9-10 : « 1641, July... ».

368. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 108.

369. *Ibid.*, p. 108.

370. *Ibid.*, p. 109.

371. *Crosfield D.*, p. 26 : « 1628 (July) 15(6)... ».

372. *Ibid.*, p. 5 : « 1624, July 10 ».

professeur de musique de l'université, semblent dignes d'être mentionnés dans son journal, et il note fidèlement les plaisanteries de ce dernier, dont les dames de l'auditoire font parfois les frais [373].

Il s'intéresse bien davantage aux divertissements et distractions qui, en ces jours de fête, s'offrent, moyennant quelque monnaie, aux universitaires comme aux gens de la ville. Les compagnies théâtrales se succèdent jusqu'à la guerre civile, malgré certaines oppositions au sein de l'université [374]; seule la peste les empêche d'être fidèles au rendez-vous; leur quartier général est chez Thomas Franklin de Holywell, à l'enseigne des Armes du Roi [375]. Les spectacles de marionnettes connaissent toujours le même succès, ils sont souvent d'inspiration biblique. Crosfield décrit l'un d'entre eux en cent vers (à la date du 16 juillet 1628), et mentionne cinq épisodes de l'Ancien Testament et trois du Nouveau, sur lesquels il est basé [376]. Ils peuvent être aussi d'une actualité brûlante, puisque le procès des sorcières du Lancashire sert de thème à l'un d'entre eux [377]. Les amateurs de curiosités ne sont pas pour autant oubliés, ils peuvent venir applaudir funambules, voltigeurs ou prestidigitateurs, dont le plus célèbre s'appelle « Sa Majesté Hokus-Pokus », assister à des courses de chevaux, admirer l'adresse des maîtres d'armes le talent du cheval qui danse dans la cour de « l'Etoile », écouter les épinettes et les orgues mécaniques. L'exhibition de créatures difformes ou anormales, tels cet homme au pied fourchu ou cette « jeune Hollandaise à la peau rugueuse et poilue », dont parle le diariste, attire toujours une foule considérable, de même que les bêtes sauvages, « le lion et les chameaux », sans parler des jeux d'eau près de « L'Ours [378] ». Les attractions ne manquent pas, leur variété est grande.

Il est bien d'autres réjouissances, au cours de l'année, auxquelles diverses fêtes donnent lieu. La mémoire du fondateur de chaque collège est honorée avec ferveur [379] et, conformément à ses désirs, les jours de fête qu'il a institués sont observés avec faste, selon l'antique tradition. A St. John's College, Cambridge, nous dit d'Ewes, un sermon, un somptueux festin, une promenade en bateau jusqu'à Chesterton, au son « d'une musique bruyante » et, pour finir, « d'honnêtes divertissements » dans une vaste clairière marquent le festival de « John Port Latin Day », cher au cœur de « notre fondatrice [380] ».

Sous le règne des Stuarts, Noël est célébré avec éclat dans les deux universités. Pendant douze jours, les festivités se succèdent à Cambridge, d'Ewes ne fait cependant allusion dans son journal qu'à la pièce en latin, *Stoicus vapulans*, représentée dans le réfectoire du collège, en décembre 1618, et à laquelle il ne semble pas avoir assisté [381]. A Oxford, tout au contraire, Crosfield, s'il ne dit mot du *Boar's Head dinner* du 25

373. *Ibid.*, p. 54 : « 1631, July 9 Vesperiae Oxonienses ».

374. Cf. F. S. BOAS, *Shakespeare and the Universities*, Oxford, 1928; chap. ii.

375. *Crosfield D.*, p. 45 : « 1630, July 10... ».

376. Le spectacle s'intitulait *The Chaos of the World*, et Chaos en personne jouait le rôle de présentateur.

377. *Ibid.*, p. 79 (1635, July 10) où Crosfield cite parmi les dix spectacles différents offerts au public : « The Witches of Lancashire over against y^e Kings Head, their Tricks, Meetings ».

378. *Ibid.*, p. 54 : « 1631, July 11... ».

379. *Ibid.*, p. 5 : « 1626, August 15. Celebration of the founders day ». Cette date, comme l'indique F. S. Boas, l'éditeur du journal, dans ses notes p. 108, ne marquait pas l'anniversaire de la mort de Robert de Eglesfield, mais celui de Philippa de Hainault, femme de Richard III, protectrice d'Eglesfield, à qui la seconde charte du collège, établie en 1350, attribuait la création de Queen's.

380. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 62.

381. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 61. Cette pièce était une allégorie dans laquelle les passions torturaient le pauvre Stoïque et qui s'achevait sur ces mots : « Spectatores ! vidistis jam satis Stoicum vapulantem ». Cf. W. B. MULLINGER, *op. cit.*, vol. II, p. 345-346.

décembre [382], s'étend longuement sur les « coutumes du temps de Noël » dont il dresse la liste, et qui marquent surtout le premier janvier. Ce jour-là, Morrice, le jardinier, réveille en musique les *fellows* pour la somme de six ou douze pence [383]; chants et danses, notamment la morisque, célèbrent le début de l'année nouvelle. Les principaux domestiques reçoivent leurs étrennes, les paysans viennent porter leur offrande au collège et festoient en compagnie des serviteurs, le trésorier distribue aux métayers, et plus particulièrement à ceux de Toot Baldon et de Marsh Baldon [384], des colifichets en échange de leurs pommes et de leurs volailles. Les étudiants adressent des lettres à leurs maîtres, et le principal a droit au « wassel bowle », la coupe de fête, tandis que *fellows* et boursiers du collège sont conviés par les économes à une collation composée de poulets et de hure, et que les exercices studieux font place aux jeux de cartes. Une coutume, propre à Queen's, est la distribution d'aiguilles et de fil (jeu de mots sur le nom du fondateur du collège, qui s'appelait Eglesfield) à quelques jeunes gens studieux [385]. La saison des fêtes s'achève en une nuit de gaité tapageuse et débordante, « roaring night [386] ».

Potter encourage ces réjouissances et, lorsqu'un universitaire pointilleux lui suggère de fixer certains jours de jeûne au moment de Noël, il réplique que, conformément aux statuts du fondateur, les grandes fêtes doivent être célébrées *curiali modo* [387]. En 1640, l'atmosphère est tout autre, les critiques redoublent, les réjouissances de Noël sont jugées excessives, il est décidé de consulter l'histoire du collège et de suivre l'exemple donné, au début du siècle, par le Dr. Airay, calviniste fervent; dorénavant, l'année nouvelle sera accueillie « avec plus de modération [388] ». Ainsi, en l'espace de quelques années, les partisans d'un mode de vie plus austère semblent l'emporter, et les dernières notations du journal universitaire de Thomas Crosfield, qui coïncident avec la nomination du Dr. Langbaine en remplacement de Potter, à la tête du collège, nous permettent de mesurer les changements qui, progressivement, s'opèrent, à la faveur de la guerre civile, à Queen's et à Oxford.

Même en dehors des jours fériés, de multiples distractions s'offrent aux étudiants et aux *fellows*. Ils pratiquent de nombreux sports, courent, sautent, lancent le javelot [389], font de l'escrime et, du moins à Oxford, chassent l'écureuil en automne [390]. Le jeu de paume, dont les règles ressemblent de plus en plus à celles du tennis moderne, connaît une faveur grandissante; l'austère Worthington s'y adonne et ne craint pas les coups maladroits de son partenaire [391], d'Ewes échange des balles à Christ's College avec Honeywood, le futur foyen de Lincoln, « homme honnête, au savoir incomparable [392] ». A Cambridge, le football a moins bonne réputation auprès des autorités, qui le jugent brutal et vulgaire, les étudiants continuent à y jouer, mais en des lieux strictement délimités et, du temps de d'Ewes, les tournois qui opposent les deux grandes équipes rivales, celle de St. John's et celle de Trinity, se terminent souvent par des coups. Lorsque les « Triniticians » refusent de jouer par crainte d'un échec, les « Johnians », furieux, organisent une expédition punitive contre Trinity. Le châtiment ne

382. Cf. R. H. HODGKIN, *op. cit.*, p. 90.

383. Cf. *supra*, p. 237, n. 423.

384. *Ibid.*, p. 252, n. 155.

385. *Crosfield D.*, p. 68-69 : « 1634, Januarii I... ».

386. *Ibid.*, p. 69 : « 1634, Januarij 14, the roaring night... ».

387. *Ibid.*, p. 17 : « 1627, December 28... ».

388. *Ibid.*, p. 96 : « 1640, January I... ».

389. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 96-97.

390. *Crosfield D.*, p. 6-7 : « 1626, Sept. 19... ».

391. Cf. *supra*, p. 234, n. 380.

392. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 40.

tarde pas, et d'Ewes, qui n'avait été que simple spectateur est puni comme les autres joueurs du collège [393]. Malgré le statut de 1571, qui interdisait les baignades dans la Cam [394], la natation est pratiquée par la majorité des étudiants, et d'Ewes plonge fréquemment dans la rivière [395], comme il le fera par la suite dans la Tamise, au cours de ses études de droit.

Ils recherchent aussi des divertissements plus calmes, tels que les jeux d'échecs, de cartes, de boules ou de palets, « shovellgroat », fort en vogue [396]. Les spectacles curieux ne manquent pas : à plus de cinquante ans d'intervalle, Ward et Johnson s'en vont admirer le crocodile exposé dans une des tavernes de Cambridge [397]. Il est aussi des attractions fort cruelles, et l'on vient de loin voir les coqs se battre et les chiens harceler le taureau, mais, si c'est là chose courante à Oxford [398], il semble qu'à Cambridge les règles soient plus strictes et, en juin 1620, d'Ewes nous informe qu'en revenant de promenade avec son tuteur, il a rencontré le vice-chancelier de l'université se dirigeant vers les hauteurs de Hogmagog, où devait avoir lieu la mise à mort du taureau, pour interdire ce « sport » barbare [399].

Ainsi, l'université permet aux étudiants d'acquérir une solide formation et de se divertir agréablement, elle leur offre aussi une ouverture sur le monde extérieur, de nombreux contacts humains, fructueux et enrichissants. La vie sociale y joue un rôle important et facilite le brassage de jeunes gens d'origines diverses, et dont certains sont les hommes d'état de demain. Des amitiés solides se forment, souvent pour la vie. Simonds d'Ewes se lie tout particulièrement avec lord Wriothlesley, fils du comte de Southampton : « à l'ombre du grand noyer derrière le collège », ils passent de longues heures « à deviser agréablement et familièrement [400] ». Il a aussi pour ami intime, Gervase Neville, issu d'une noble famille saxonne, dont les ancêtres avaient été rois du Northumberland, qu'il retrouvera au collège de droit et dont il apprécie « l'humeur débonnaire, le savoir universel, la nature agréable, l'humilité exempte d'affectation [401] ». Les étudiants, sans distinction de classe, se reçoivent entre eux, bien trop d'ailleurs, au gré d'Ewes, qui réproche « la coutume de rendre sans cesse des visites ou d'en recevoir... l'une des grandes fautes de l'université [402] ». A Oxford, Anthony A Wood court fréquemment à la gargote, « the cook shop », pour y acheter les pâtés, les pommes, les saucisses ou la bière dont il réglera ses invités [403]. Au cours de ces énumérations, tous les sujets sont abordés, on parle politique, religion, littérature, on discute des dernières publications, on admire des livres rares, des manuscrits circulent. Dans la chambre de lord Wriothlesley, la lecture à haute voix du journal privé d'un pasteur, nommé Kilby, est ponctuée de bruyants éclats de rire, et d'Ewes, effrayé par la sortise du diariste, songe un instant à interrompre la rédaction de son propre journal [404].

393. *Ibid.*, p. 95-96.

394. Les noyades étaient fréquentes, ainsi que le note Newcome, *op. cit.*, p. 96 : « 1658, July 30th (Friday) ».

395. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 41.

396. *Ibid.*, p. 96.

397. Cf. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 115 et Johnson D. : « Jan 13, 1656 scene at the faulcon a Crocodile 4 yards long wanting 4 inches ».

398. Crosfield nous donne une longue description d'une scène de « bullbaiting » à laquelle il a assisté le 1^{er} février 1636, *op. cit.*

399. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 109-110.

400. *Ibid.*, p. 46.

401. *Ibid.*, p. 51.

402. *Ibid.*, p. 43.

403. *The Life... of A. A. Wood*, p. 266-67 : « 1658/9, January, 6th... ».

404. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 70-71.

Les bibliothèques universitaires recèlent de nombreux trésors, Wilbraham donne une description émerveillée de la célèbre bibliothèque oxfordienne, rénovée en novembre 1602 par Bodley, et qui, selon lui, peut rivaliser avec toutes celles de la chrétienté. Il loue l'élégance du bâtiment et des boiseries, le bon goût des cadres et des chaînes qui en retiennent les livres, et vante l'ingénieuse disposition des fenêtres qui permet d'obtenir le meilleur éclairage [405]. A la même époque, John Manningham mentionne, dans son journal, le généreux mécène, fils d'un marchand de Londres, qui est « le fondateur et l'organisateur de cette très belle bibliothèque [406] ». Au cours des années, les dons ne cessent d'y affluer. Laud offre sept cents manuscrits, puis cinq cent soixante-seize autres, dont une centaine sont en arabe, hébreu ou persan, la pièce de choix étant sans doute un manuscrit des Actes des Apôtres, datant du septième siècle et ayant peut-être appartenu au vénérable Bède [407]. En 1629, William Herbert, Earl of Pembroke, acquiert, pour la Bodléienne, la célèbre bibliothèque de Giacomo Barocci à Venise, qui contient deux cent quarante manuscrits grecs de valeur; à cette collection, le célèbre voyageur sir Thomas Roe ajoute vingt-huit volumes [408]. L'importance de ces dons, estimés à plus de cinq cents livres, provoque une réunion de l'assemblée d'université, le 16 février 1629 [409]. Crosfield fait allusion à un catalogue des livres les plus rares de la bibliothèque, établi en 1628 par Jerome Heckstetter de Queen's, mais de ce manuscrit nulle trace n'a été retrouvée [410]. L'université veille jalousement sur ces ouvrages rares et, chaque année en novembre, à la date anniversaire de l'ouverture de la Bodléienne, a lieu une inspection de la bibliothèque, confiée à huit hauts dignitaires, qui prennent bonne note des livres disparus ou sortis [411].

Malgré leurs préoccupations studieuses et leur amour des livres, les étudiants ne peuvent s'empêcher de songer au mariage, même s'ils affectent d'en parler sur le mode ironique. Le prude Simonds d'Ewes donne, libre cours — dans son journal — à son admiration pour deux gracieuses adolescentes rencontrées lors d'une promenade [412]. « La solitude est contraire à la nature de l'homme », griffonne William Johnson au bas d'une page; les notations de ce *fellow* de Clare College, Cambridge, sont fort révélatrices. Il semble collectionner les dictons peu favorables aux femmes, tels que « ne te fie à personne lorsque tu choisis une épouse ou achètes une épée », « les femmes glapissent, les hommes agissent », « elles rient lorsqu'elles le peuvent et pleurent quand elles le veulent [413] ». Il souligne leur humeur changeante, leur bêtise, leur mauvais caractère, et son mépris n'a d'égal que sa prudence, il ne se mariera pas avant de s'être assuré d'un toit, le proverbe ne dit-il pas : « avant de te marier, trouve-toi un gîte, en d'autres termes, prépare d'abord ton nid [414] ».

C'est là une des préoccupations de Samuel Ward, lorsqu'il est déjà principal de Sidney Sussex College et que, vice-chancelier de l'université pour l'année, il songe à se marier, fort tardivement d'ailleurs; il note avec regret qu'il ne possède ni maison, ni mobilier [415]. Les considérations monétaires sont loin d'être étrangères aux projets matrimoniaux. Le 7 avril 1657, Johnson et son camarade Wilson décident que le premier des deux qui se mariera offrira cinq livres à l'autre; le lendemain, Wilson

405. Wilbraham D., p. 64 : « 1603, 9 September... ».

406. Manningham D., p. 63 : « 16 Oct. 1602... ».

407. Laud D., p. 56 : « 1639, Junij 28 ».

408. Ibid., p. 44 : « 1629, January 26 ».

409. Crosfield D., p. 34 : « 1629, February 16... ».

410. Ibid., p. 19 : « 1628, February 25... ».

411. Ibid., p. 58 : « 1631, Nov. 8... ».

412. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 50.

413. Johnson D. (f. 25).

414. Ibid. : « Dec. 10, 1655 ».

415. Two Elizabethan Puritan Diaries, p. 121 : « Jan. 6, 1621... ».

s'engage, par écrit, à payer à Johnson la somme de vingt livres, le jour de son mariage si, grâce à son aide, il réussit à épouser une femme ayant une dot de mille livres [416].

Avec la mélancolie d'un jeune homme qui se sait condamné, temporairement du moins, au célibat (il se mariera à quarante-trois ans), Crosfield écrit :

« Nescio quod sit amor, nec amo, nec amor, nec amavi
hoc scio si quis amat uritur igne gravi [417]. »

Le célibat est en effet une obligation pour les *fellows*; si l'un d'eux se marie, il doit, sur le champ, renoncer au privilège qui est le sien. La question du mariage des *fellows* est posée très clairement, en février 1630, aux *fellows* de Queen's; seule l'intervention d'un principal bienveillant permet d'adoucir la rigueur du règlement : Potter demande à ceux-ci que Stephenson, qui « passe pour marié », puisse jouir du bénéfice de son appartenance à leur Société jusqu'à la Saint-Michel, et obtient une réponse favorable [418]. A Cambridge, certains voient dans le mariage des *fellows* une menace pour la prospérité du collège et s'indignent, comme Ward, de l'indifférence de ces hommes qui, en se mariant, ne songent pas un seul instant à l'avenir de leur collège [419].

Les *fellows*, il est vrai, jouent un rôle essentiel dans la vie de l'université; dans leurs rangs se recrutent les tuteurs, qui exercent une influence déterminante sur les jeunes gens qui leur sont confiés, et servent de lien entre les familles et l'université. La tâche du tuteur est, à cet égard, parfois délicate. Il veille sur les finances de son élève et lui avance souvent l'argent dont il peut avoir besoin, car les commerçants font rarement crédit, même aux étudiants les plus riches. Certaines situations se révèlent fort embarrassantes; il arrive que le tuteur réclame de l'argent aux parents, et que ceux-ci refusent de payer les dettes de leur fils. Le tuteur se voit alors contraint, les vacances venues, de raccompagner ce dernier au logis familial, afin de recouvrer les sommes qui lui sont dues [420]. Lorsque, à la veille de quitter Cambridge, Simonds d'Ewes apprend qu'il doit encore £ 13, son cœur se serre, tant il craint la colère paternelle. L'entrevue qui a lieu, quelques jours plus tard, est un peu orageuse, et celui que Simonds ne cessera d'appeler « my loving tutor » réussira, non sans peine, à recouvrer son argent [421]. Parfois aussi, il se glisse des erreurs dans les comptes, et le diariste John Young doit échanger plusieurs lettres avec le tuteur de son fils James, qui lui réclame une somme trop importante [422].

C'est là incontestablement le côté le plus ingrat de ce métier, mais le tuteur n'est pas uniquement un conseiller financier, il est aussi un guide précieux pour le jeune étudiant qui, grâce à lui, s'adapte plus aisément à la vie universitaire. Il lui fournit l'encadrement intellectuel et moral nécessaire. A la faveur d'un système tutorial flexible, l'enseignement est individualisé; Richard Holdsworth établit pour Simonds d'Ewes un programme d'études qui va bien au-delà de celui qui est prévu, et ne se contente pas de lui commenter les textes traditionnels. Il offre un vaste choix de lectures à ses étudiants qui, le soir venu, l'écoutent lire les *Eglogues* de Virgile, ou d'autres œuvres classi-

416. Cf. *Johnson D.* : « Md Aprill, the 7th 1657... ».

417. *Crosfield D.*, p. 22, 1628, May 3.

418. Ward note à propos d'un fellow qui vient de se marier, *op. cit.*, p. 132 : 1616/7... Mr. Flud is now none for he is married ».

419. Cf. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 109.

420. *Josselin D.*, MS. : « 1650, Oct. 23.. ».

421. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 124.

422. *Young D.*, p. 126-27 : « That day 11 Jan. 1636-37, my sone James returned to Oxforde I gave him 12 lib. for his tutor, who sent me worde that 7 lib. odde money I wes in his debt; bot I wrote to him that he hade receaved the last quarter of me at 3 several times, in toto 15 lib. 10 s., and I wrote that I wes willing to allow him quarterly 40 s. ».

ques [423]. Quelques années plus tard, les innovations apportées par Holdsworth prendront la forme d'un petit manuel qui s'intitulera *Directions for a Student in the Université* [424], il n'oublie jamais que ces jeunes gens recherchent un idéal humain et ne viennent pas seulement dans un but utilitaire à l'Université, où certains ne feront d'ailleurs qu'un très bref séjour. L'Université a pour mission de former autant que d'instruire, et c'est aux tuteurs qu'incombe cette formation. Le principal de Queen's exalte leur rôle, quand il rappelle aux étudiants qu'ils sont venus au collège pour « croître en piété et en savoir » et que les sages préceptes inculqués par leurs tuteurs et les bons livres leur permettront d'atteindre ce but [425].

Toutefois, une telle entreprise serait peut-être vouée à l'échec, si le tuteur n'était avant tout un ami. Des liens étroits l'unissent, dans la majorité des cas, au jeune homme dont il a la charge. Ils ne se quittent guère, et on les voit souvent se promener ou converser ensemble. Pendant l'absence de Holdsworth, en août 1620, d'Ewes occupe la chambre de son tuteur, qui est plus confortable [426] que la sienne. Lorsqu'un messenger vient lui annoncer en pleine nuit que sa mère est gravement malade, il n'hésite pas à réveiller Holdsworth, qui l'encourage et le réconforte, « to the best of his power », nous dit le diariste [427]. A-t-il tendance à se lier trop aisément avec ses condisciples, aussitôt son tuteur le met en garde avec bienveillance, et lui cite Aristote : les vrais amis sont rares [428]. Une grande confiance réciproque règne entre eux, l'expérience de son aîné permet à Simonds d'éviter bien des faux-pas et de profiter pleinement de son séjour à Cambridge. Le 22 septembre 1622, il pourra écrire : « Voici qu'approche le jour funeste où il me faudra quitter ma Mère bien-aimée, j'ai bu son lait pur pendant de nombreux mois et goûté ses mets les plus délicats... Je commençais à prendre des forces grâce à ses nourritures... et soudain, il me faut m'arracher à elle [429]. » Ce départ ne sera pas définitif ; comme bien d'autres étudiants, d'Ewes reviendra souvent voir son tuteur et « contempler avec délice » son « ancien Collège [430] », auquel il restera profondément attaché.

Le Grand Tour sera pour certains fils de gentilshommes, bacheliers ou non, le complément indispensable de leur éducation. Fraîchement sortis des deux grandes universités, les jeunes seigneurs anglais voyagent sur le continent, découvrent la France et l'Italie. Ils partent, munis d'une escarcelle bien garnie et accompagnés d'un domestique et du précepteur qui veillera sur eux. Au mois d'août 1604, sir Thomas Windebank note dans son journal les nombreux préparatifs de départ de son fils Frank. Le jeune homme sera confié à un Français nommé Jasper, auquel sir Thomas remet un sac contenant trente livres en argent ; il obtient au préalable une licence de voyage valable pour trois personnes. Le 6 septembre, Frank quitte la maison familiale, mais la lettre qu'il adresse à son père, pour lui annoncer qu'il est bien arrivé à Bourges, n'atteindra son destinataire que le 20 novembre. Dès qu'il apprend cette bonne nouvelle, sir Thomas confie au messenger une somme de quinze livres qui doit être remise à une veuve française, « demeurant à l'enseigne du Cerf Peint dans Black Friars ». Celle-ci la transmettra à William Alliry, domicilié à Paris dans « la rue de Quinquampoix auprès d'une Rôtisserie », et qui fera parvenir cet argent à Frank, par l'intermédiaire de transporteurs appelés « Les Voyturiers de Bourges [431] ». Nous regrettons de n'avoir

423. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 64.

424. Ce document inédit date de 1645. William T. Costello (*op. cit.*) en cite de larges extraits.

425. *Crosfield D.*, p. 44-45 : « 1630, July 5... ».

426. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 117.

427. Cf. *ibid.*, p. 11.

428. *Ibid.*, p. 43.

429. *Ibid.*, p. 121-122.

430. *Josselin D.*, p. 66 : « 1649, June 19... ».

431. *Windebank D.*, fol. 6.

d'autres détails sur ce séjour en France. De nombreux dangers guettent les voyageurs inexpérimentés : les querelles, les mauvaises fréquentations, la maladie. Lord Charles Herbert meurt de la petite vérole en Italie [432], et sans doute n'est-ce pas là un cas unique, aussi lady Harcourt adresse-t-elle au Seigneur des chants d'actions de grâce, lorsque son fils unique, Philip, regagne sain et sauf l'Angleterre [433].

Les fils cadets sont généralement moins bien pourvus. Ils fréquentent rarement l'université et, le plus souvent, deviennent apprentis chez un marchand, en sortant de l'école de grammaire. Ils se destinent aux affaires et reçoivent une formation professionnelle. Le frère du diariste John Greene n'échappe pas à la règle. Alors que son aîné poursuit des études supérieures, il se contente d'un bagage plus léger : à quinze ans, il « étudie déjà le calcul depuis quelque temps », prend des leçons d'écriture et de comptabilité et s'initie au français, langue indispensable à qui souhaite embrasser une carrière commerciale [434]. Il n'est pas rare de voir un apprenti entreprendre un séjour d'études en France, comme le fait John Ward au cours de sa dernière année d'apprentissage chez un commerçant de Dorchester, William Whiteway [435]. Une soif de savoir immense, il est vrai, caractérise les hommes du XVII^e siècle, et tout particulièrement les diaristes, quelles que soient leur formation et leur profession. Longtemps après avoir quitté l'école, ils ne cessent de s'instruire et de lire.

Jamais les paroles de Bacon : « I have taken all knowledge to be my province » n'ont été aussi vraies [436]. Leur curiosité s'exerce dans tous les domaines, et il n'est point pour eux de cloisons étanches entre les diverses branches de la science. John Greene, homme de loi, a vingt-sept ans, lorsqu'il décide de prendre avec son beau-frère Goddard des leçons d'astronomie, qui leur coûtent trente shillings par mois : il acquiert également des notions de mathématiques, mais se lasse assez vite [437]. Elias Ashmole, esprit universel, achète comme lui des manuels et des instruments de mathématiques [438], s'intéresse à la médecine et apprend même « à disséquer un corps humain [439] ». Les disciplines scientifiques ou pseudo-scientifiques exercent une sorte de fascination sur lui. Il étudie les cabinets d'histoire naturelle avec le même acharnement que Simonds d'Ewes met à inventorier les collections d'antiquités, consacre de nombreuses heures à la botanique [440], consulte Goodier, l'éminent botaniste du Hampshire, ou encore Oughtred, « le célèbre mathématicien [441] ». Les arts l'attirent également : il s'initie à la gravure, au moulage, à l'orfèvrerie, se met sur le tard à l'étude de l'hébreu, que lui enseigne un rabbin [442], et s'inscrit même au barreau, en 1658 [443]. Cette soif de culture dévorante est aussi le propre de Ralph Josselin. Le pasteur d'Earle's Colne a trente-deux ans, lorsqu'il décide de réserver un long moment, chaque jour, à l'étude de l'hébreu [444] : « Vita brevis, ars longa », note-t-il le 29 octobre 1648, aussi décide-t-il de

432. *Crosfield D.*, p. 87 : « 1636, February 26... ».

433. *The Diary of Lady Harcourt in Harcourt Papers*, ed. Edw. W. Harcourt, Oxford, 1880, vol. I, p. 188-89 : « ye 19 May, 1659... ».

434. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 602-03.

435. Cf. *supra*, p. 218, n. 185.

436. Cf. *The Essays or Counsells Civill and Morall*, ed. M. Castelain, texte et traduction, Paris, 1940, intr. p. XII.

437. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII : « 1643, Feb... ».

438. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 540 : « August 13, 1650... ».

439. *Ibid.*, p. 499 : « 1648, Dec. 21... ».

440. *Ibid.*, p. 478 : « 1648, June 6 ».

441. *Ibid.*, p. 588 : « 1651, Oct. 9... » et p. 666 : « 1654 Sept. 15 ».

442. *Ibid.*, p. 606 : « 1652, Feb. 11... ».

443. *Ibid.*, p. 752 : « 1658, Nov. 13... ». Ashmole étudiera également à Oxford, mais son journal ne nous donne aucune précision sur ce point. Nous savons seulement qu'il fut admis à Brasenose College à la fin de 1663. (*ibid.*, p. 350).

444. *Josselin D.*, p. 59 : « 1648, Oct. 8... ».

faire meilleur usage de son temps. Un mois plus tard, nous le voyons se lever de fort bonne heure et lire au coin du feu, à la lueur d'une bougie. En approfondissant ainsi ses connaissances des langues et « des arts libéraux », il souhaite être « plus utile aux hommes de sa génération [445] », alors que ses lectures du soir, consacrées à l'histoire ecclésiastique, doivent lui permettre « de mieux comprendre l'état... de ce corps dont Christ est la tête [446] ». Un simple commerçant, William Whiteway, se compose son propre « dictionnaire hollandais », en utilisant le lexique en onze langues de John Minsheu, et se lance même dans une traduction de l'œuvre historique de d'Aubigné [447]. Ce ne sont là que quelques exemples.

Le monde des livres

La curiosité aiguise l'appétit des lecteurs infatigables que sont les diaristes. Le livre joue dans leur vie un rôle de premier plan, ils se tiennent au courant des dernières publications, et il ne se passe pas de journée qu'ils ne se tournent vers les volumes qui, pensent-ils, les mèneront à la vertu, à la sagesse et à la connaissance de Dieu, but suprême. La lecture est chez eux une habitude qui n'est ni exceptionnelle, ni anormale. Richard Sackville, Earl of Dorset, connu pour sa frivolité et son extravagance, après s'être querellé avec sa femme, lady Anne Clifford, s'enferme dans son cabinet et lit jusqu'au soir [448]. Adam Eyre, simple petit fermier du Yorkshire, passe des jours entiers à lire et à annoter ses ouvrages favoris [449]. Un quincailleur londonien, Nehemiah Wallington, se lève de grand matin pour s'adonner à la lecture en compagnie des siens [450]. Ces vers de Thomas Crosfield, qui terminent sa description d'un jour de travail, pourraient aussi s'appliquer sans peine à bon nombre de ses contemporains :

« Thou wast full mindfull to thy books to come.
The Catalogue of mart bookes thou didst read :
to other bookes thou stretcht also thy thread [451]. »

Les livres font l'objet de soins attentifs; on les entretient, on les pare de belles reliures de cuir, lorsqu'ils sont vendus brochés [452]. Une paroissienne offre au pasteur d'Earle's Colne le casier à livres qu'il convoitait [453], tandis qu'Adam Eyre demande à un menuisier de garnir de rayonnages les murs de son bureau [454], ainsi les précieux volumes seront en sûreté. Leur popularité est telle qu'ils deviennent l'enjeu de paris : Josselin parie cinq shillings de livres au shérif du comté, dont la charge est fort lourde, qu'il sera remplacé dans ses fonctions avant Noël [455]. Ils sont aussi des cadeaux fort

445. *Ibid.*, MS. : « 1648, Nov. 5... ».

446. *Ibid.*, p. 60 : « 1648, Nov. 16... ».

447. *Whiteway D.* : « November 26th, 1622... ». L'ouvrage de Minsheu auquel il est fait allusion est sans doute son *Guide into Tongues* (1617).

448. *Clifford D.*, p. 47 : « January 1617 upon the 9th... ».

449. *Eyre D.*, p. 42 : « 1647 S, June 6... ».

450. *Wallington D.* : « 1643, Wednesday June 29... ».

451. Cf. *Crosfield D.*, p. 25. 1628, June 21.

452. *The Life... of A. A. Wood*, p. 259 : « 1659, September... 6, T., to Forest for stitching 12 volumes upon leather bindings, 2 s. ».

453. *Josselin D.*, MS. : « 1646, Decemb. 3... ».

454. *Eyre D.*, p. 67 : « 1647, Oct. 8... ».

455. *Josselin D.*, MS. : « 1646, Dec. 9... ».

appréciés, et notre diariste invite la fille de la châtelaine, venue rendre visite à sa femme, à choisir dans leur bibliothèque l'ouvrage qui lui plaira [456].

En règle générale, les auteurs de journaux achètent leurs livres à la ville la plus proche, mais il est souvent nécessaire de les faire venir de Londres; à ce propos, Newcome relate deux mésaventures qui lui advinrent, quand il commanda des livres dans la capitale. Ayant souhaité lire les *Common Places* d'Alting, sa sœur s'en procura la première édition en deux volumes, qu'elle confia au transporteur, mais fort imprudemment elle mit dans le même paquet du sucre; l'eau s'y étant infiltrée, le sucre fondit et endommagea l'ouvrage, qui « jusqu'à ce jour porte la marque de mon goût des choses sucrées », écrit le diariste avec un humour qui ne lui est pas coutumier. Une autre fois, son frère lui acheta les œuvres de Cameron et d'Ainsworth, que le transporteur négligent égara, et le colis tant attendu ne parvint à son destinataire que fort tardivement, au moment où ce dernier avait abandonné tout espoir de le recevoir [457]. Les diaristes font de fréquentes visites chez le libraire, et sont toujours à l'affût d'une bonne affaire [458]. Josselin décide de prélever le dixième de toutes ses rentrées d'argent pour les consacrer à des œuvres de charité et à l'achat de livres, et il précise : sur dix shillings, six seront utilisés à des fins charitables, les quatre autres devant lui permettre d'acquérir les ouvrages nécessaires à sa culture [459].

Les livres d'occasion sont fort recherchés; un savant meurt-il, sa veuve, à court de ressources, met en vente sa bibliothèque, et les acquéreurs ne manquent pas. Ashmole prend ainsi possession de tous les livres de Backhouse [460], et Josselin charge dans sa charrette la bibliothèque d'un certain Pilgrim, qui lui a coûté quelque seize livres [461]. Faute d'argent, des auteurs de journaux, tel Wood, revendent certains ouvrages pour satisfaire leur soif de lecture ou bien procèdent à des échanges [462]. Les emprunts sont également pratique courante et gage d'amitié. A Richard Eastchurch, qui l'honore de sa visite, William Honnywell, petit cultivateur du Devon, offre un bouton en or et prête un ouvrage de morale, *The Passions of the Mind* [463], tandis qu'Adam Eyre prête six livres à la fois à un autre visiteur [464]. Ces emprunts sont dûment consignés dans les journaux, cette précaution diminue les risques de voir s'égarer des volumes de prix; chaque fois que l'un d'eux est restitué à son propriétaire, il suffit à ce dernier de rayer — comme le fait Dugdale — le titre de l'ouvrage rendu [465]. Le journal, en ce cas, tient presque lieu de registre de prêt. Il arrive aussi — mais c'est là chose rare — qu'un homme dérobe des livres pour les restituer ensuite, saisi par le remords : ainsi, un étudiant d'Oxford impécunieux subtilise à Crosfield les œuvres de Deering, puis les lui fait remettre par son tuteur [466].

Les lectures des diaristes nous renseignent sur les goûts de la bourgeoisie et de la noblesse, et témoignent de la diversité de leurs intérêts [467]. S'il est vrai que les titres

456. Josselin D., p. 65 : « 1649, May 18... ».

457. Newcome *Autobiography*, p. 46-47 : « 1653, December 27... ».

458. Josselin D., p. 19 : « 1644, Oct. 1, I rid to Wethersfeild... I had y' a good bargain of bookes ».

459. *Ibid.*, p. 97 : « 1652, March 25... ».

460. *Elias Ashmole D.*, vol. II, p. 562 : « Feb. 1. 1651, 3 h 30 p.m... ».

461. Josselin D., MS. : « 1645/6, Feb. 17. ».

462. *The Life... of A. A Wood*, p. 230 : « 1657, the 19 day of Oct... ».

463. Honnywell D., p. 258 : « 1602, May 10... ». Il s'agit là du livre de Thomas Wright, publié en 1601.

464. Eyre D., p. 1647, May 17... ».

465. Ceci est particulièrement vrai du journal de William Dugdale pour l'année 1656 (publié séparément dans l'*Athenaeum* du 3 novembre 1888), où les notations relatives aux prêts de livres sont pour la plupart barrées.

466. Crosfield D., p. 36 : « 1629, Aug. 19... ».

467. Cf. L. B. WRIGHT, *op. cit.*, p. 82-85.

mentionnés varient suivant le sexe et la profession des diaristes, nous retrouvons un certain nombre de constantes, qui nous permettent de déterminer les catégories d'ouvrages qui rencontrent le plus la faveur du public, et de souligner l'orientation, souvent utilitaire, de leur choix. Qu'ils soient hommes d'église ou hommes de loi, grands seigneurs ou petits fermiers, universitaires ou commerçants, puritains ou anglicans, les diaristes songent tout d'abord au salut de leur âme. La Bible et les ouvrages édifiants occupent la première place dans leurs bibliothèques. Crosfield note, au début de son journal : « quelle que soit la vocation d'un homme, il n'est de livre plus satisfaisant que l'Écriture [468] ».

On vend des bibles de tout format, en toutes langues, à des prix qui seront particulièrement bas sous le Commonwealth, comme le fait remarquer le révérend Josselin [469]. Dès 1604, Wilbraham signale qu'une nouvelle traduction de la Bible va être entreprise [470], mais la version du roi Jacques ne sera pas la seule utilisée. Bibles en français ou en latin, bibles de Douai, bibles en hébreu aussi, se côtoient [471]. Les versions en langues orientales connaissent un vif succès auprès des classes cultivées. En 1653, nous dit Worthington, une souscription est ouverte, en vue de la publication d'une bible polyglotte, celle de Walton, et lui-même promet de recueillir cinquante livres; l'ouvrage sortira des presses cinq ans plus tard [472]. A cette époque, nous retrouvons le diariste plongé dans un « livre ancien, la version syriaque des Livres des Prophètes [473] ». Le roi Jacques s'amuse à traduire les psaumes en vers, tandis que le savant James Ussher, archevêque d'Armagh, publie une édition révisée du Nouveau Testament [474]. Les voleurs aussi s'intéressent aux Écritures, puisque l'un d'eux s'introduit, par la fenêtre de la cuisine, chez le révérend Crosfield, et dérobe, outre un cadran de cuivre, « une petite bible couverte de soie verte 8°... une bible in-4° annotée par Théodore de Bèze » et un ouvrage de Joseph Hall intitulé *Contemplations upon the New Testament* (1634) [475]. Sans doute, le pieux voleur ne néglige-t-il pas la valeur monétaire de ces livres. Certaines bibles coûtent fort cher. Quand le roi Jacques visite l'université d'Oxford, en août 1636, il reçoit une « bible en caractères d'Edimbourg d'une valeur de 80 livres », recouverte de velours richement brodé [476]; celle, plus modeste, que John Hayne, commerçant d'Exeter, offre à sa fiancée, Susan Henley, a été payée vingt shillings [477].

Lorsque Adam Eyre, pour se reposer des travaux des champs, entreprend une lecture approfondie de l'Écriture, il demande à Dieu de lui en éclairer les mystères, pour le plus grand réconfort de son âme [478]. Il peut, s'il le désire, se tourner aussi vers les très

468. Cf. *supra*, n. 302.

469. Josselin D., p. 67 : « 1649, July 18... I brought home a bible for my sonne Thomas which cost me 3 s. 2 d. : this book is now very cheap ».

470. Wilbraham D., p. 67.

471. Crosfield D., p. 10 : « 1627, March 8 Bought French Bible ». Sir Humphrey Mildmay prête fréquemment sa bible de Douai à ses amis. La Bible de Douai, traduction anglaise de la Vulgate, comprenait deux parties : L'Ancien Testament, publié à Douai en 1609-10 et le Nouveau Testament, traduit en 1582 au collège anglais de Reims et plus généralement connu sous le nom de Rhemish Testament.

472. Worthington D., p. 50 : « Apr. 6, 1653... ». Il semble que ce soit là le premier exemple d'une œuvre publiée par souscription en Angleterre.

473. *Ibid.*, p. 108 : « 1658, May 29... ».

474. Crosfield D., p. 49-50 : « 1630, Dec. 10... ».

475. *Ibid.*, p. 99 : « 1653, July 25... ». Les bibles, à cette époque, ont des couvertures de couleur et le vert semble particulièrement apprécié. Sir Humphrey Mildmay offre une bible verte à son frère John : « 1635/6 15 January... ».

476. *Ibid.*, p. 90 : « 1636, Aug. 28... ».

477. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 202 : « Aug. 1634... ».

478. Eyre D., p. 79-80 : « 1647, Dec. 16... ».

nombreux ouvrages publiés à l'époque, qui se proposent de guider le fidèle dans son étude des livres saints, et qui sont autant de commentaires bibliques. En guise d'hommage, Hayne adresse à sa fiancée un petit volume contenant les conférences du révérend Hildersam, portant sur le quatrième chapitre de l'évangile selon St. Jean [479]. Pasteurs et prédicateurs rédigent et répandent, en effet, une multitude de manuels qui permettent au profane de se familiariser avec l'Ancien et le Nouveau Testament [480]. À côté d'ouvrages de vulgarisation, il en est de plus savants qu'utilisent ceux des diaristes, hommes d'église principalement, qui se livrent à un examen systématique et rigoureux des textes sacrés. Le révérend Newcome consulte les opusculs de Cartwright consacrés aux livres des Proverbes et de l'Ecclésiaste, l'étude de Davenant sur les Epîtres aux Colossiens; il relit la *Clavis Apocalyptica* (1642) de Joseph Mead, afin de mieux pénétrer le sens de l'Apocalypse [481]. Josselin l'imité en cela, il note, dans son journal, le progrès de ses « études apocalyptiques », et parcourt fort attentivement l'*Apocalypsis Apocalypseos* (1609) de Brightman [482], qui figure dans la bibliothèque de sir Simonds d'Ewes [483]. Il ne se contente pourtant pas des opinions d'autrui, et entreprend une œuvre personnelle de longue haleine; en consacrant un mois environ à chacun des livres de la Bible, il se propose de relever dans un gros cahier — qu'il appelle son « Reconciiler » ou Réconciiliateur — « des passages de l'Ecriture en apparence contradictoires et de les réconciiler [484] ».

Tout aussi recherchés sont les ouvrages pieux ou édifiants, qui servent d'initiation à la vie dévote. À son jeune cousin venu lui rendre visite à Oxford, Crosfield « fait étudier six livres que tout chrétien doit connaître » : *The Sum of the Holy Scriptures*, écrit en vers latins par John Shawe et traduit en anglais, en 1623, sous le titre *A True Christian's Daily Delight*, deux œuvres du théologien puritain William Perkins, dont le succès ne cesse de croître : *An exposition of the symbole or creed of the Apostles* (1595) et *An exposition of y^e Lords Prayer* (1592), destinées à un public ignorant, tout comme *Godly meditations upon the Sacrament of the Lordes Supper* (1601) de John Dod et Robert Cleaver, auteurs de très nombreux ouvrages de vulgarisation, et pour finir *A Helpe Unto Devotion* (1608) de Samuel Hieron, manuel pratique de piété, qui connaîtra vingt éditions en moins de trente ans [485]. Ces tirages sont révélateurs du goût du public, et les livres recommandés par Crosfield, bien que publiés au tournant du siècle, jouissent d'une popularité grandissante, au moment où il écrit. Le but de toute étude reste incontestablement, pour les hommes et les femmes du XVII^e siècle la recherche de la connaissance de Dieu.

Les femmes de la bourgeoisie et de la noblesse lisent, en effet, de plus en plus et constituent une nouvelle classe de lecteurs; leurs journaux, mieux que tout autre document peut-être, nous renseignent sur leurs lectures, parmi lesquelles les ouvrages pieux prédominent. Dans son curieux journal rédigé sur un immense parchemin divisé en carrés, représentant chacun une année de son existence, Elizabeth Isham signale que *A Godly Garden, The Supplication of Saints or A booke of Praiers and Prayes* (1608) de Thomas Sorocold, *The Practise of Pietie* (1612) de Lewis Bayly, furent les compagnons de son enfance [486]. Entre autres livres « dignes d'être offerts à une dame »,

479. Cf. *supra*, p. 206, n. 55.

480. Crosfield possédait l'ouvrage de Joseph Hall, *Contemplations upon the New Testament* (cf. n. 475). Wood achète *Analysis of the Epistles of the New Testament* de John Dale (1652), *op. cit.*, p. 210.

481. Cf. *Newcome Autobiography*, p. 47 et 52.

482. *Josselin D.*, p. 47-48 : « 1647/8 March 19... ».

483. Cf. A. G. WATSON, *op. cit.*, p. 166.

484. *Josselin D.*, p. 61 : « 1648/9... ».

485. *Crosfield D.*, p. 65 : « 1633, September 8... ».

486. Cf. *Isham D.*, sections 9, 13 et 16.

Crosfield cite les petits traités de Perkins ou ceux du révérend Byfield, auteur de *The Marrow of the Oracles of God* (1620) et de *The Paterne of Wholesome Words* (1618)[487]. Les notations de Lady Hoby confirment cette suggestion : son aumônier lui lit « le nouveau livre de Mr. Perkins[488] » ; comme Adam Eyre ou le révérend Newcome, quelque cinquante ans plus tard, elle tient en haute estime le « Book of Marters[489] » de John Foxe, et possède de nombreux recueils de sermons[490]. Ces derniers connaissent une vogue croissante ; Hayne en offre deux à sa fiancée[491], sir Humphrey Mildmay, malade, se console en lisant « les sermons du savant évêque Andrewes » qui, dans sa bibliothèque, voisinent avec ceux de Joseph Hall, Thomas Bilson ou John Downe[492]. Le révérend Moore qui, chaque fois qu'il se rend à Londres, acquiert de nombreux traités de théologie, achète, près de Saint-Paul, les sermons de Holdsworth et *The Life of Faith* de Baxter[493], tandis qu'Adam Eyre et le révérend Josselin rassemblent les œuvres de deux prédicateurs puritains, Saltmarsh et Dell[494]. Qu'ils soient écrits par des puritains ou des anglicans, ces sermons sont avidement recherchés par un public fasciné, hanté même, par la notion de péché et qui s'efforce de mener une vie juste et pieuse, dans l'espoir d'obtenir « salut et sécurité, ici-bas comme dans l'au-delà[495] ».

Il est intéressant de noter que les diaristes ne se contentent pas de lire des ouvrages d'inspiration protestante. S'ils consultent la Bible de Douai, ils lisent également les auteurs catholiques. Wood achète les *Vies des Saints*[496], lady Clifford possède la *Cité de Dieu* de saint Augustin, et demande à sa cousine Mary de lui lire les *Résolutions* du jésuite Robert Parsons[497], fort appréciées des dames en particulier, semble-t-il, car sir Humphrey Mildmay les prête à l'une de ses amies[498]. *Les Degrés pour élever son esprit à Dieu*, œuvre d'un autre jésuite, le cardinal Bellarmin, qui est le sujet de nombreuses controverses[499], sont qualifiés par le révérend Josselin de « prettie discourse[500] ». Sir Humphrey Mildmay, malgré ses origines il est vrai, n'aime guère les puritains, mais Adam Winthrop, puritain convaincu, lit, comme lui et comme Elizabeth Isham, un mystique espagnol fort populaire à l'époque, Lewis Granatensis ou Louis de Grenade, dont il possède cinq volumes. Il nous est d'ailleurs difficile de savoir s'il s'agit de la traduction fidèle du texte original ou d'une version expurgée et mise au goût du jour par quelque pasteur. Dans le cas de Winthrop et d'Elizabeth Isham, cette

487. Crosfield D., p. 9 : « 1627, Feb... ». Perkins avait publié en 1593 *A Direction of the Government of the Tongue according to Gods Word et Of Repentance*.

488. Hoby D., p. 170 : « 1601, Aprill, the 27 day... ». Sans doute s'agit-il de *A warning against the idolatrie of the last times*, publié en 1601, comme le suggère l'éditeur du journal.

489. Cf. *supra*, p. 218, n. 186.

490. Elle affectionne, en particulier, les sermons de Hugh Latimer, qui connurent de très nombreuses éditions jusqu'en 1635 ; Sir Humphrey Mildmay les mentionne dans son journal.

491. Cf. *supra*, p. 206, n. 56.

492. John Downe, B. D., était mort en 1631, mais en 1633 avait paru un recueil contenant dix de ses sermons, sous le titre : *Certain Treatises of the late reverend John Downe...*

493. Cf. *supra*, p. 112, n. 35.

494. John Saltmarsh et William Dell étaient tous deux aumôniers de l'armée puritaine

495. Cf. L. B. WRIGHT, *op cit.*, p. 291.

496. *The Life... of A. A Wood*, p. 210 : « 1656, Dec... ».

497. *The Book of Resolutions or A Christian Directory* avait été publié pour la première fois en 1582 à Rouen et avait connu de nombreuses rééditions. Cf. H. WHITE, *English Devotional Literature, 1600-1640...*, p. 144-149.

498. Mildmay D. : « 1635, April 7... ».

499. Dans sa liste des livres publiés à Oxford, entre 1627 et 1630, Crosfield mentionne, *op. cit.*, p. 38 : « Homnius against Bellarmine » (*LXX Disputationes Theologicae*, 1629) et « Amesius against Bellarmine » (William Ames, *Bellarminus Enervatus*, 3^e ed. 1629).

500. Josselin D., p. 59 : « 1648, Oct... ».

dernière hypothèse paraît plus vraisemblable [501]; pour sir Humphrey le doute subsiste, car dans son livre de comptes nous trouvons fréquemment cette mention « popish books [502] ». Les controverses religieuses, les querelles opposant catholiques et protestants, anglicans et puritains, passionnent les esprits. Thomas Cocks possède une étude des doctrines jésuites, *Jesuytes Catechisme*, traduite du français en 1602 [503]; Simonds d'Ewes, étudiant en droit, suit de très près les disputes théologiques entre jésuites et anglicans [504], Wood achète *The unmasking of all popish monks, friers and Jesuits; or a treatise of their genealogie* (1628) [505].

A la date du 13 octobre 1638, Crosfield dresse un tableau des livres les plus recherchés; parmi ceux-ci il fait figurer les « traités relatifs au culte, aux églises, au sabbat [506] ». Le livre de Richard Hooker, *Of the Lawes of Ecclesiasticall Politie* (1594-97), ce brillant plaidoyer en faveur de l'Eglise d'Angleterre, que l'université d'Oxford offre au Prince Palatin, lors de sa visite [507], et que seule éclipse peut-être l'*Apologia pro Ecclesia Anglicana* (1562) de John Jewell, se trouve entre toutes les mains. Josselin, qui n'est pas anglican, l'annote, les problèmes de discipline ecclésiastique, de gouvernement de l'église, le préoccupent au plus haut point [508]; comme Adam Eyre, il lit le *Jus Divinum* en faveur de la discipline presbytérienne [509] et n'ignore pas *Dissertations of Church Government* de Richard Baxter, qu'achète le révérend Moore [510]. Même les femmes s'intéressent à ces questions, et l'aumônier de lady Hoby lui fait lecture de passages du *Book of Discipline* [511].

Les polémiques, qui déjà fleurissent au début du siècle, ne cesseront de gagner en importance; jamais autant de brochures n'auront été publiées que pendant la première moitié du XVII^e siècle. Un anglican publie-t-il un ouvrage sur un sujet dont l'actualité est brûlante, aussitôt un puritain lui donne la réplique, et inversement. Lorsque Francis White, évêque d'Ely, fait paraître *A Treatise of the Sabbath-Day*, aussitôt acheté par sir Humphrey Mildmay, Henri Burton lui répond sans tarder, mais cette réponse circule sous le manteau, en raison de la censure; un ami, qui la condamne, prête le livret à Crosfield [512]. Ce dernier mentionne, en mai 1635, une rumeur selon laquelle un *Index Expurgatorius* [513] serait établi pour les livres anglais, mais la censure sévit déjà depuis plusieurs années. En juin 1626, le révérend John Rous mentionne, dans son journal, diverses proclamations, limitant et même interdisant la publication d'ouvrages polémiques contraires à la paix de l'Eglise, et ceci à la suite des controverses soulevées par *The*

501. Cf. De même que pour Robert Parsons, de nombreuses adaptations des œuvres du dominicain espagnol avaient été publiées, entre autres *Granados Devotion* (1598), que lisait E. Isham, *The Sinners Guyde* (1598) de Francis Meres et *The Flowers of Lodowicke of Granado* (1601) de Thomas Lodge.

502. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 214.

503. *The Diary of Thomas Cocks D.*, p. 37-38 : « 1608, Junii 12... ».

504. Cf. *D'Ewes D.*, p. 82 : « 1622, June 12... ». Francis White, l'un des aumôniers de Jacques I^{er}, et le jésuite Fisher s'étaient réunis à diverses reprises, en présence du roi, pour confronter leurs points de vue.

505. *The Life ... of A. A. Wood*, p. 226 : « 1657, September... ».

506. *Crosfield D.*, p. 95.

507. *Ibid.*, p. 90 : « 1636, Aug. 28... ».

508. *Josselin D.*, p. 60 : « 1648, Nov. 13... ».

509. Cf. *ibid.*, MS. : « 1646/7, Jan. 3... ».

510. Cf. *supra*, n. 493.

511. *Hoby D.*, p. 181 : « July : 1601 Thursday the : 30 : ... ».

512. Cf. *Crosfield D.*, p. 89 : « 1636, May 6... ». A la veille de la guerre civile, anglicans et puritains s'affrontent à propos de l'observance du sabbat. Anglican convaincu, Mildmay achète, en novembre 1635, l'ouvrage de Francis White et, en mars 1636, *A Discourse of the Sabbath and the Lord's Day* de Peter Heylyn. S'il ne mentionne pas *Discourse of the Sabbath* de Christopher Dow, il se procure son *Answer to Burton* (1637).

513. *Crosfield D.*, p. 77 : « 1635, May 20... ».

Gagge (1624) et *Apello ad Caesarem* (1625) de Richard Montagu qui, après la publication de ce dernier pamphlet, avait été attaqué par l'évêque de Chichester, le Dr. Carleton, par Francis Rous, par un certain Yates, autrefois prédicateur à Norwich, par Henry Burton, et par bien d'autres [514]. Le diariste conclut son exposition des faits sur ces mots : « Je n'approuve pas ce procédé, mais je laisse à d'autres, plus sages que moi, le soin de juger du danger qu'a constitué et peut constituer *Apello ad Caesarem* [515] ».

Si les auteurs de tels ouvrages risquent de sérieux ennuis, ceux qui les lisent et les propagent sont également poursuivis. Un extrait du journal de Nehemiah Wallington, qui figure dans son recueil autobiographique, intitulé *A record of the Mercies of God*, nous donne le détail de l'interrogatoire que le quincaillier puritain dut subir en février 1639, et au cours duquel diverses questions lui furent posées sur ses lectures. Parmi les livres incriminés se trouvaient *A Divine Tragedie* (1636) et *Newes from Ipswich* (1636) de William Prynne, *An Apology of an Appeale* (1636) de Henri Burton et *The Letany of John Bastwick* (1637). Il reconnut avoir lu les trois premiers, mais affirma n'avoir jamais possédé l'opuscule de Bastwick. Il fut relâché, mais placé sous surveillance; n'était-il pas coupable d'avoir prêté des ouvrages séditeux à d'autres commerçants, ses voisins [516]? Ainsi, dès avant 1640, et contrairement à ce qui a pu être écrit, les polémiques religieuses [517] intéressent non seulement les ecclésiastiques, mais aussi les laïcs qui, par le choix de leurs lectures, révèlent leurs sympathies.

Si les ouvrages touchant à la religion méritent la première place, les ouvrages historiques ont un prestige presque aussi grand, car ils joignent l'utile à l'agréable. Outre les controverses religieuses « Reynolds contra Hart, Controversiae Ambarum Ecclesiarum Beza » et les manuels de droit, Roger Wilbraham, homme de loi, signale, parmi les livres qui doivent être lus, un nombre imposant d'œuvres historiques, « *Oblectamenta Historiae*, Camden, Livius, Plinius Secundus, Hollingshed, Salustius, Lipsius, Princeps Aulicus et Consiliarius ab Hippolito a Collibus, Comines [518]... ». L'histoire, qui a le grand mérite de préserver de l'oubli les nobles exploits, est, pour les diaristes et leurs contemporains, une source inépuisable d'enseignements sur le plan politique, moral, et même religieux. Elle fournit au révérend Josselin de multiples preuves de la miséricorde et de la protection divines à travers les âges [519], et lui permet parfois de conclure que certains événements regrettables ne sont qu'un juste retour des choses [520]. Pour d'Ewes, l'histoire se répète, c'est en cela que réside son utilité, puisque, grâce à elle, on peut prévoir l'avenir à partir du passé. S'il poursuit avec avidité la lecture de l'*Henri IV* de John Hayward, c'est bien parce que le règne du souverain défunt n'est pas sans rappeler les temps difficiles que connaît, présentement, le royaume d'Angleterre [521]. Pour d'autres enfin, elle fait ressortir la corruption de l'âme humaine [522] et sert de

514. Cf. Rous D., p. 4-6 : « June 1626... ». violemment pris à partie après la parution de *A Gagg for the new Gospell? No; a New Gagg for an Old Goose...* Richard Montagu s'était justifié dans *Apello Caesarem*.

515. *Ibid.*, p. 5.

516. Nehemiah Wallington, *A Record of the Mercies of God or a Thankfull Remembrance* : « February the 5th 1638/9... ».

517. L. B. WRIGHT, *op. cit.*, p. 292-93, semble affirmer qu'avant 1640 seuls les hommes d'église s'intéressaient aux controverses; l'exemple de Wallington nous permet de supposer qu'un certain nombre de ses contemporains n'avaient pas attendu cette date. Dès 1600, lady Hoby achète des pamphlets et notamment *Master Broughtons letters, especially his last pamphlet to and against the Archbishop of Canterbury about Sheol and Hades answered*, 1599.

518. Wilbraham D., p. 40 : « Sept. 4, 1600 ».

519. Josselin D., p. 60 : « 1648, Nov. 16... ».

520. *Ibid.*, MS. : « 1651, April 15... ».

521. d'Ewes D., p. 138 : « 1623, May 28... ». L'ouvrage de sir John Hayward était intitulé : *The first part of the life and raigne of King Henrie the III (London, 1599)*.

522. Eyre D., p. 78 : « 1647, Dec. 7... ».

mise en garde; mais tout en offrant au lecteur de précieuses leçons, l'histoire est aussi pour lui une « récréation [523] ».

Poussés par le patriotisme, les diaristes, comme tous les hommes du XVII^e siècle, se penchent sur l'histoire de leur pays. Leurs œuvres favorites sont les annales nationales, *Britannia* (1586) de William Camden, les *Chroniques* de Holinshed (1577) ou de sir Richard Baker (1643). Lorsque Thomas Crosfield nous décrit la journée d'un bibliophile, nous le voyons consacrer une grande partie de sa matinée à trois livres d'histoire, dont deux concernent l'Angleterre: ce sont *The history of Great Britaine* (1611) de John Speed et *The historie and lives of twentie Kings of England* (1615) de William Martyn [524], ouvrages de dimensions plus modestes que ceux précédemment cités, et qui recueillent aussi les suffrages de nombreux lecteurs. Vivant témoin de l'intérêt profond que porteront les Anglais, à travers les siècles, à l'histoire de leurs origines, William Dugdale rédige de gros ouvrages, qui traitent des antiquités du pays: parmi ceux-ci *The Antiquities of Warwickshire* (1656) et le *Monasticon Anglicanum* (1665-73) sont les plus souvent mentionnés dans son journal. Les auteurs de journaux ne négligent pas pour autant le passé des autres nations, leur curiosité est toujours en éveil, leurs horizons ne cessent de s'élargir. *The History of the World* (1614) de sir Walter Raleigh jouit d'un très grand prestige auprès de toutes les classes de la société: Clopton, propriétaire terrien, le possède [525], comme Adam Eyre, *yeoman* du Yorkshire: notons toutefois qu'ils sont également puritains et que c'est un livre qui est cher à ces derniers, mais ce n'est pas là raison suffisante. Eyre se passionne véritablement pour l'histoire du monde, et il passe une journée entière, nous dit-il, à établir une table des matières détaillée pour *The History and Present State of Europe* (1628) [526]. A peine le révérend Josselin a-t-il terminé les vingt-six volumes des commentaires de John Sleidan, intitulés *A Famous Chronicle of oure time* (1650), qu'il se plonge à nouveau dans une étude des quatre grands empires de l'antiquité, du même auteur [527]. Lady Clifford emprunte à son mari *The Turkish History*, et, comme le pasteur d'Earle's Colne, étudie l'histoire des Juifs de Joseph, traduite en 1602 par Thomas Lodge [528].

Dans son tableau des meilleures ventes en librairie pour l'année 1638, Crosfield mentionne les traductions et, en particulier, celles d'historiens français [529]: les achats des diaristes confirment cette opinion. Le chroniqueur Philippe de Commines, dont la lecture est recommandée par Roger Wilbraham [530], se trouve aussi bien dans la bibliothèque d'un universitaire, collègue de Crosfield, Gerard Langhaine [531], ou d'un étudiant austère comme d'Ewes, que sur les rayons d'un commerçant d'Exeter, John Havne [532]. *L'Histoire Universelle* d'Agrippa d'Aubigné occupe les loisirs d'un autre commerçant, William Whiteway de Dorchester [533]. Les historiens anciens, traduits ou

523. Josselin D., p. 60 : « 1648, Dec. 11... ».

524. Crosfield D., p. 23 : « 1628, June 21... ».

525. Clopton D. : « 1648, June 24... ».

526. Eyre D., p. 14 : « 1647, February 6... ».

527. Cf. Josselin D., p. 67. Le nom Sleidan, si nous en croyons A. G. Watson, *op. cit.*, p. 96, était le nom de plume de Joannes Philippson. La seconde œuvre de Sleidan mentionnée par le diariste avait pour titre exact *The Key of Historie. Or, A most methodicall Abridgement of the foure chiefe Monarchies, Babylon, Persia, Greece, and Rome, Being a generall and compendious Chronicle from the Flood*.

528. Cf. *ibid.*, p. 69 : « 1649, Oct. 3... ».

529. Cf. *infra*, p. 290.

530. Cf. *supra*, n. 518.

531. Il s'agit de *Mémoires Cronique et Hystorie du roy Louis onziesme*, dont la première édition date de 1524.

532. *The Financial Diary of a Citizen of Exeter*, p. 232 : « 1641/2, March 4. ... for Philip-de-Comines, his Historie being olde vth ... ».

533. Cf. *supra*, n. 445.

dans le texte, Plutarque, Hérodote, Tite-Live, Pline le Jeune, Salluste, parmi tant d'autres, sont aussi populaires que les écrivains modernes qui traitent du règne d'Elizabeth et de Jacques I^{er} [534]. Sir Humphrey Mildmay, quand il veut être agréable à l'une de ses belles amies, Mrs. James, lui prête Tacite et les *Métamorphoses* d'Ovide, qu'il remet à sa femme de chambre [535]. Le prestige des classiques est tel que certains les connaissent par cœur. John Manningham signale avec fierté que son cousin lui a récité, *memoriter*, le premier chant de l'*Enéide* « presque en entier », et la quasi-totalité du second : « 630 vers sans se tromper d'un mot » [536]; cet exploit révèle à quel point Virgile est goûté, on le traduit même en écossais [537].

La bibliothèque de Gerard Langbaine — ce *fellow* de 24 ans — partiellement décrite par Crosfield, mérite que l'on s'y arrête. A côté des dictionnaires français ou italiens, d'un Xénophon et de plusieurs traités juridiques, figurent « Les Œuvres de M. François Rabelais Docteur en Medecin... Meditations tres-devotes de l'amour de dieu par Diego de Stella de l'ordre S. François mises de Hispagnol, in-12°. 1594... le Decameron de maistre Jean Boccace traduit d'Italien en ffrançois par M. Antoine Le Maçon counseleur du roy & Tresoirer - 1629 » et divers livres italiens [538]. Cette curieuse juxtaposition d'ouvrages mystiques et gaillards révèle l'éclectisme d'un jeune homme cultivé qui n'est point puritain de formation. Si un ou deux des titres cités par le diariste sont inhabituels, du moins avons-nous la preuve qu'un grand nombre de citoyens éclairés ont accès à la culture d'autres pays, très souvent grâce aux traductions qui se multiplient. Montaigne est celui des auteurs français dont le nom revient le plus fréquemment sous la plume des diaristes, les femmes aussi le connaissent. Lady Anne Clifford demande à un membre de sa suite de lui en lire des passages, mais, dans son journal, est-ce un lapsus, elle nous parle des « pièces de Montaigne [539] ». Notons qu'un autre humaniste, hollandais cette fois, Erasme, jouit d'une popularité presque aussi grande; Hayne possède ses *Colloques*, et nous voyons un simple fermier, Adam Eyre, étudier son *Eloge de la Folie*, également traduit du latin, pendant ses moments de liberté [540]. A ces lectures sages, sir Humphrey Mildmay préfère *Le Roman de Renart*, devenu *Reynard the Fox*, et dont la vogue est très grande [541].

Les œuvres romanesques en toutes langues sont particulièrement goûtées du public, tout au long du siècle. Parmi les publications récentes, Crosfield cite la version anglaise de *Guzman d'Alfarache* [542], l'austère Cocks lit la *Diana* de Montemayor, autre œuvre espagnole dont le roman pastoral français sera l'héritier et qui, traduite en anglais, en 1598, aura un succès immédiat [543]. Le jeune d'Ewes « fait ses délices » de l'*Argenis* (1621) de Barclay, avant même que cette œuvre allégorique en latin ne soit traduite, et peu après, découvre son *Euphormionis Satiricon* (1607), violente satire des Jésuites, qui

534. Wood lit aussi aisément les classiques que les historiens modernes, les *Familiar Letters* (1655) de James Howell ou les *Historical memoirs. Traditional memories on the reigns of Queen Elizabeth and King James* (1658) de John Osborne.

535. Cf. Mildmay D., Junii 29, 1635.

536. Manningham D., p. 143 : « 1 March, 1602/3... ».

537. Cf. *The Diary of William Dugdale for 1656 in The Athenaeum*, Nov. 3, 1888 : « January 15... ».

538. Cf. *supra*, n. 529. Anthony A Wood, *op. cit.*, p. 247, signale que le jeudi 29 avril 1538 il achète quatorze livres de la bibliothèque de Gerard Langbaine, essentiellement des œuvres historiques.

539. Clifford D., p. 52 : « Jan. 1617 Upon the 28th ... ».

540. Cf. Eyre D., p. 100 : « 1648 March 3... ».

541. Cf. Ph. L. Ralph, *op. cit.*, p. 211.

542. Cf. Crosfield D., p. 38, où le diariste fait figurer « Gusmans Spanish rogue » parmi les livres publiés en 1627 et 1630. Il s'agit plus exactement de *The Rogue or the Life of Guzman de Alfarache* traduit de l'espagnol (Mateo Aleman en était l'auteur).

543. Cf. *supra*, n. 503.

prend la forme d'un roman picaresque [544]. Newcome, le puritain, se reproche d'avoir lu la *Parthenissa* (1654) de Roger Boyle, qui s'inspire de La Calprenède et de Mademoiselle de Scudéry [545]. Quelques années plus tard, sous la Restauration, une jeune fille royaliste qui, à dix ans déjà, lisait *Cassandre*, *le Grand Cyrus*, *Cléopâtre* et *l'Astrée*, se reprochera aussi ses vaines lectures [546]. L'*Arcadia* de sir Philip Sidney, où l'élément pastoral se mêle au chevaleresque, comme chez Montemayor, rallie les suffrages des plus exigeants; Mol Neville en fait la lecture à lady Clifford [547], d'Ewes en souligne « le style excellent [548] ». Les subtilités de la vie sentimentale ravissent les lecteurs, et les diaristes célibataires sont ceux qui achètent le plus grand nombre de traités relatifs à l'amour et à la femme. Wood possède *Nuptial Love* (1638), *A treatise of love melancholy* et *Description of the passion of love* (1657) de William Greenwood [549]; d'Ewes et ses amis, à Cambridge, se divertissent avec *Hic Mulier* (1620), satire de la mode féminine, et *Haec Vir* (1620), brillante répartie en faveur de la femme [550].

Les récits héroïques, les exploits chevaleresques gardent leur plein attrait. *The Famous History of the Seven Champions of Christendom* (1596) de Richard Johnson est lu par toutes les catégories de la société et demeure l'une des lectures favorites de Crosfield [551]. Si les anciens et les œuvres étrangères sont fort prisés, les auteurs anglais ne sont pas pour autant négligés. « Certains poètes anglais », écrit d'Ewes, « soutiennent sans peine la comparaison avec les meilleurs écrivains de l'antiquité [552] », et il décide d'entreprendre une étude approfondie de *The Fairy Queen*, dont le ton élevé plaît particulièrement à lady Anne Clifford [553] et à Elizabeth Isham, qui avoue avoir consacré deux années à la lecture de Spenser [554]. Ce dernier auteur ne le cède d'ailleurs en popularité qu'à Chaucer, lu et relu par tous les diaristes, et dont lady Anne, accablée par les soucis, dans ses terres lointaines du Nord, pourra écrire : « Si je n'avais ici le livre de l'excellent Chaucer pour me réconforter, je serais fort à plaindre, assaillie comme je le suis par les ennuis, mais quand je lis cette œuvre, je fais fi de ces derniers et en ris, et un peu de l'esprit généreux de l'auteur pénètre en moi [555] ». Chaucer, Sidney, Spenser, tels sont les grands noms de la littérature anglaise, qui apparaissent le plus fréquemment dans les journaux, sans que jamais celui de Shakespeare ne soit mentionné, si ce n'est dans des anecdotes [556].

Bien que certains auteurs de journaux, nous le verrons, affectionnent le théâtre, aucun d'entre eux ne semble particulièrement s'intéresser à la littérature dramatique. En revanche, la littérature d'actualité occupe une place importante dans les bibliothèques masculines, à un moment où revues et journaux, au sens moderne du mot, n'existent pas encore, et où la curiosité à l'égard des affaires de l'État ne cesse de se développer. Les

544. Cf. D'Ewes D., p. 110 : « 1622, Dec. 27... ».

545. Newcome *Autobiography*, p. 133 : « 1660, November 23rd, (Friday) ... ».

546. Cf. Elizabeth Stanhope, lady Delaval, *Meditations writ in my forteenth year*, (fol. 10).

547. Clifford D., p. 76 : « August 1617 The 13th ... ».

548. D'Ewes D., p. 69-70 : « 1621/2, March 14... ».

549. Cf. *The Life ... of A. A Wood*, p. 288 : « Dec. 59, 22, Th., ... ». L'éditeur signale en note que ce livre devait être *Nuptial Love* ou *A Treatise of love melancholy* qui figuraient dans la bibliothèque de Wood.

550. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 70.

551. Crosfield D., p. 25 : « 1628, June 21... ».

552. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 69.

553. Cf. *supra*, n. 539.

554. Elizabeth Isham écrit dans la section de son journal correspondant à l'année 1636 : « These 2 years I read in Spenser ».

555. Cf. G. Williamson, *op. cit.*, p. 323.

556. Le journal de John Manningham contient de nombreuses anecdotes sur les hommes célèbres de l'époque, sur Ben Jonson, sur Shakespeare (cf. *supra*, p. 6, n. 28) et sur Spenser, en particulier (*op. cit.*, p. 43).

périodes troublées se prêtent tout spécialement à la publication et à la diffusion de ce genre d'écrits. Tous veulent savoir, être informés, chacun prend parti. Ballades en prose et en vers, libelles, pamphlets, et même recueils périodiques ou « newsbooks », dans la seconde décennie du siècle, sont entre toutes les mains. Presque toutes les nouvelles relatées par les diaristes ont leur source dans ces écrits, et c'est pourquoi leurs notations quotidiennes sont souvent ponctuées de phrases telles que : « Tis reported... Tis related in the last curranto... [557] ». Les lettres du roi aux évêques, au parlement, sont achetées dès leur parution. Chaque fois qu'il rend visite à son beau-frère Elliot, d'Ewes consulte les nombreux pamphlets que possède ce dernier, il entreprend même de répondre à un libelle injurieux à l'égard de la défunte reine Elizabeth, objet de son admiration [558]. Des pages entières du journal d'Anthony A Wood mentionnent, outre l'achat de volumes complets du *Mercurius Aulicus*, dont la parution fut éphémère (1643-1645), l'acquisition d'une masse énorme de pamphlets [559]. Les polémiques, qui déjà fleurissent au début du siècle, gagnent en importance à partir de 1640. Le nombre croissant de pamphlets, qui inondent le marché, l'atteste.

Ces brochures sont des armes offensives ou défensives, prônant l'ordre établi, dénonçant les abus du pouvoir absolu, ou l'ingérence du parlement. Le révérend Josselin signale avec indignation la parution, en pleine guerre civile, d'une « multitude de livres infâmes qui ont pour but d'inciter à la sédition et de rendre le parlement odieux à tous les habitants du royaume [560] ». Mais les pamphlets ne traitent pas uniquement de querelles politiques ou religieuses, ils discutent des problèmes les plus variés sur le plan national ou domestique. Des théoriciens rivaux en matière de commerce et de libre échange s'affrontent par voie de presse; sir Humphrey Mildmay achète ces publications d'un intérêt incontestable pour un homme d'affaires et prête à son frère deux « livres savants », écrits par Edward Misselden et intitulés, l'un : *Free Trade, or the Means to Make Trade Flourish* (1622), l'autre : *The Circle of Commerce, or the Ballance of Trade, in Defense of Free Trade : opposed to Malynes...* (1623) [561]. L'importation du tabac soulève de véritables polémiques, et Wood semble suivre le débat de très près, si l'on en juge par le nombre de pamphlets qu'il possède sur ce sujet controversé [562]. Les titres utilisés sont de nature à allécher la curiosité d'un éventuel lecteur. Simonds d'Ewes lit à ses camarades *Tobacco battered, and the pipes shattered about their ears that idolize so barbarous a weed, or at leastwise overlove so loathsome a vanity, by a volley of holy shot from Mount Helicon* de Joshua Sylvester [563], et Crosfield signale la parution, en mai 1635, de : « Y^e Adulteresses Funerall day : in flaming, scorching & consuming fire : or the burning downe to Ashes of Avice Clarke late of Uxbridge in y^e County of Middlesex, in West-Smith-field on y^e Wensday y^e 20 of May for y^e unnaturall poisoning of Fortune Clarke Her Husband, wth a breviary of her confession, & speech at her execution, published by H. Goodecole [564] ». Recherche du sensationnel et intention moralisatrice demeurent souvent intimement liées.

Le châtimement des coupables, les manifestations de la vengeance divine sont des thèmes habilement exploités par les pamphlétaires. Tous les puritains possèdent ou connaissent : *A Divine Tragedie Lately Acted Or, A Collection of sundrie memorable*

557. Cf. *Crosfield D.*, p. 14, 1627, May 30 & June.

558. *D'Ewes D.*, p. 91 : « 1622, Aug. 17... ».

559. Anthony A Wood, par moments, achète des pamphlets presque chaque semaine, ainsi que le révèle son almanach pour le mois de juin 1659 notamment.

560. *Josselin D.*, p. 49 : « 1648, May. 14... ».

561. Le second de ces livres était une réponse à Gerard Malynes qui, dans *The Maintenance of Free Trade* (1622), avait attaqué *Free Trade* de Misselden.

562. Cf. *The Life ... of A. A Wood*, p. 201.

563. Cf. J. H. Marsden, *op. cit.*, p. 70.

564. Cf. *Crosfield D.*, p. 77, 1635, May 20.

examples of Gods judgements upon Sabbath-breakers de William Prynne, qui vaut à Nehemiah Wallington de sérieux ennuis avant la guerre civile[565]. Aux conseils se joignent les avertissements et les prophéties, dont le public est friand. Elizabeth Isham, tout comme Thomas Crosfield, lit *Britain's Remembrancer* (1628) où George Wither, non seulement relate ses expériences durant la peste de 1625, mais aussi prophétise les malheurs qui s'abattront sur l'Angleterre[566]. Le révérend Josselin s'estime peu satisfait « d'un livre de prophéties galloises qui affirme que Cromwell est le grand conquérant qui vaincra les Turcs et le pape[567] » : quant à Adam Eyre, il parcourt avec avidité les œuvres de l'astrologue William Lilly, notamment *The Prophecies of the White King* (1645) et prête à un voisin *England's Propheticall Merlin* (1644) et *The Starry Messenger* (1645), du même auteur[568]. Ce goût des prophéties, des pronostics, est tellement marqué que Simonds d'Ewes ira chercher dans les prédictions de Henry of Huntingdon, datant du ^{xiii} siècle, l'annonce des dangers qui menacent son pays[569].

La curiosité des diaristes, toujours en éveil, est également piquée par les récits des voyageurs qui reviennent de terres lointaines et encore mal connues. Ils se passionnent pour ces royaumes étranges qui s'étendent au-delà des mers, et s'efforcent de les localiser. Josselin signale qu'on peut obtenir à Londres les cartes de Mercator pour trois livres cinq shillings[570], parmi les livres récemment publiés à Oxford figurent, nous dit Crosfield, « la géographie de Richardson » (1627) et celle de Peter Heylin, intitulée *Microcosmus* (1621)[571]. William James étudie cette dernière avec persévérance : il note, le 11 janvier 1655 : « Ulterius progressus sum in perlustratione Microcosmij[572] ». Si les récits fabuleux du mythique sir John Mandeville charment toujours les esprits[573], et si les exploits de sir Francis Drake le font passer aux yeux de beaucoup pour un héros[574], les auteurs de journaux sont singulièrement à l'affût de détails précis et authentiques. Ils s'intéressent à l'Amérique, aux plantations de Virginie, où les Indiens se livrent à de fréquents massacres[575] et où « la multiplicité des langues » se révèle fort gênante[576] : l'espoir de voir se développer les colonies et le commerce les incite à lire aussi l'ouvrage de Richard Whitbourne, marchand et capitaine, *A Discourse and Discovery of New Found Land* (1620)[577]. Les mésaventures et le sauvetage de huit de leurs compatriotes, oubliés au Groenland, font l'objet d'un livre si populaire que John Rous le résume en partie dans son journal, et précise que le volume est agrémenté de cartes et de la reproduction d'une baleine[578]. Voyages et expéditions suscitent un désir grandissant d'étudier les cartes de régions longtemps ignorées, de se familiariser avec leur faune et leur flore.

565. Cf. *supra*, p. 290.

566. Dans son journal, Elizabeth Isham note « I read in Britains Remembrancer made by Wither » (section 36, 1644).

567. Josselin D., p. 122 : « 1657, Dec. 12... ».

568. Eyre D., p. 62-63 : « 1647, Sept. 23... ».

569. D'Ewes D., p. 85 : « 1622, July 7... ».

570. Josselin D., p. 104 : « 1653, June 1... ».

571. Le titre exact de la géographie de Peter Heylin était *Microcosmus : a little description of the great World*.

572. Cf. James D., fol. 7.

573. Cocks D., p. 37-38 : « 1608, Junii 12... ».

574. Crosfield D., p. 33 : « 1629, January 17... ».

575. D'Ewes D., p. 85 : « 1622, July 7... ».

576. Crosfield D., p. 19 : « 1628, Feb. 25... ».

577. *Ibid.*, p. 22 : « 1628 (Aprill) 15... ».

578. Rous D., p. 63-64 : « 1631. A booke came to my handes, printed 1631, by R. Y., for Jo. Partridge, called « God's power and providence, in preserving 8 Englishmen, left by mischance in Greenland, 1630, nine monthes and twelve days » ... ».

Plus que toute autre partie du globe, le Proche-Orient, d'où reviennent les marchands avec leurs cargaisons de produits rares et d'histoires étranges, fascine les Anglais. Les Orientaux sont un peu considérés en bêtes curieuses, Crosfield note avec candeur : « L'ambassadeur de Perse diffère des Anglais quant à ses manières et à sa personne [579] ». Pour la majorité des diaristes, le musulman est essentiellement le Turc, qui fait trembler l'Occident, dont les mœurs bizarres, les harems, la curieuse façon de manger, l'horreur des boissons alcoolisées, l'amour des belles étoffes ne cessent d'étonner ceux qui écoutent « Mr. Dallam, le facteur d'orgues » fournir les détails de sa réception au sérail [580]. Il n'est pas surprenant que lady Clifford se fasse lire chaque jour, pendant plusieurs mois, des passages du « livre de Mr. Sandys » sur la Turquie [581]. Ce goût de l'exotisme n'atténue en rien l'intérêt que les diaristes portent à leur propre pays; les *Itinéraires* de John Leland [582], *Britannia* de Camden, « qu'on peut acheter pour vingt-cinq shillings [583] », leur permettent de se familiariser avec les régions d'Angleterre les moins accessibles.

Notre enquête est loin d'être exhaustive. Nous ne saurions prétendre énumérer ici tous les titres de livres qui apparaissent dans les journaux; en outre, les préoccupations dominantes varient d'un diariste à l'autre, certains d'entre eux, absorbés qu'ils sont par leurs activités quotidiennes, ne songent pas toujours à noter leurs lectures. Pourtant, malgré ces limitations, il est possible de dégager certains faits saillants. Ce qui frappe chez les diaristes, c'est leur sérieux, du moins en matière de livres, leur désir de s'améliorer et de s'instruire.

Lady Hoby, malgré ses nombreuses responsabilités, trouve le temps de s'initier à la rhétorique, grâce à un manuel dont on lui fait lecture [584]. William Honnywell, simple fermier, s'intéresse aux « Passions de l'Âme », et prête à ses voisins un volume traitant de ce sujet [585]. Quels que soient leurs origines, leurs opinions religieuses, leur profession ou leur sexe, les diaristes songent surtout à tirer profit de leurs lectures, les ouvrages instructifs ou édifiants constituent l'essentiel de leurs bibliothèques. Dans les journaux qui se veulent privés, nous aurions pu trouver des allusions à des œuvres licencieuses ou simplement légères, mais tel n'est point le cas. Montaigne est plus populaire que Rabelais, les opuscules religieux éclipsent les recueils de plaisanteries pourtant goûtés du public, même les pièces de théâtre semblent laissées dans l'ombre, et ceci bien avant le début de la guerre civile. Le tableau des meilleures ventes en librairie, dressé par Crosfield, à l'automne de 1638, et que nous reproduisons ci-après [586], résume assez bien les préférences des diaristes, qu'ils soient anglicans ou puritains, à condition toutefois d'en exclure « pièces et comédies » (la médecine par ailleurs fera l'objet d'une étude particulière).

579. Crosfield D., p. 18 : « 1628, February 2... ».

580. Cf. *supra*, p. 21, n. 37.

581. Clifford D., p. 47 : « Jan. 1617 Upon the 8th... ». Le livre de George Sandys, datant de 1615, s'intitulait *A Relation of a Journey begun An : Dom : 1610. Foure Bookes. Containing a description of the Turkish Empire, of Aegypt, of the Holy Land, of the Remote parts ... and Ilands adioyning*.

582. *The Life ... of A. A Wood*, p. 222 : « 1657, Aug., the 12 day W. ... ». Cet ouvrage n'était alors qu'à l'état de manuscrit, il sera publié pour la première fois en 1710.

583. Cf. *supra*, n. 570.

584. Hoby D., p. 172 : « May 1601, the 14 day ... ». L'éditeur du journal suggère que le manuel utilisé pouvait être *The arte of rhetoric* de sir Thomas Wilson, dont la première édition datait de 1552.

585. Cf. *supra*, n. 463.

586. Crosfield D., p. 95.

	For printing bookes most	1. Translations but of	1. Greeke published with Latin
			2. French as histories
October 13	nowadayes in request are	2. Playes & Commedies. Latin & English	
		3. Treatises about Publick Worship, Churches Sabbath	
		4. Some bookes of Physicke	

Le plaisir de lire n'est pas recherché sans arrière-pensée. L'utile prédomine. Lorsque son cousin Abraham s'en va en Nouvelle-Angleterre, Josselin lui remet « un livre d'une grande utilité pour son âme et sa famille [587] ». Les diaristes n'aspirent pas tant à se divertir qu'à bénéficier de bons conseils, comme le souligne l'un d'eux [588], ils recherchent dans les livres un réconfort. Simonds d'Ewes, las et mécontent, se tourne vers l'*Argenis* de Barclay, plusieurs jours durant, et apaise ainsi quelque peu son esprit [589]; Elizabeth Isham, célibataire confirmée, que tourmentent également mariage et célibat, écrit qu'elle « reprend courage en écoutant » sa « sœur Judith lui faire la lecture [590] », et cette notation prend un relief d'autant plus grand que le reste du journal est souvent fort terne. Lady Clifford, nous l'avons vu [591], trouve chez Chaucer une certaine philosophie de la vie, qui la stimule. Tous, consciemment ou inconsciemment, recherchent aussi une plus grande ouverture sur le monde extérieur. Dans sa ferme isolée du Yorkshire, Adam Eyre — dont les lectures sont caractéristiques, non pas de l'ensemble de sa classe, mais seulement des *yeomen* les plus cultivés — note : « Je me suis reposé à la maison toute la journée, et diverses pensées me sont venues en raison de la diversité des opinions humaines que je découvre en lisant [592]. » C'est bien là le commencement de la sagesse à laquelle l'homme du XVII^e siècle s'efforce de parvenir, grâce aux livres.

Le monde étrange de la science

Comme leurs contemporains, les auteurs de journaux se passionnent pour le monde qui les entoure, monde plein de merveilles et de mystère, dont ils voudraient percer le secret. Les sciences gagnent en respectabilité et attirent des hommes de toutes classes, en raison même de leur valeur utilitaire. A Gresham College, établissement londonien dont nous parle Crosfield [593], l'astronomie et la médecine figurent parmi les sept disciplines enseignées, mais le simple citoyen scrute également le ciel, se sent directement concerné par la médecine et s'intéresse aux valeurs curatives des substances animales, végétales et minérales. Des domaines longtemps inaccessibles sont maintenant ouverts; conscients des liens qui les unissent au macrocosme, les Anglais s'interrogent sur les phénomènes de la nature et cherchent à les expliquer, grâce aux connaissances acquises. Si Ptolémée, Pline et Aristote font partie de leur héritage « scientifique », leur siècle est aussi celui de Bacon et de Galilée; pourtant, ils restent fortement influencés par les théories médiévales. Seul Crosfield mentionne *The Advancement of Learning* et

587. *Josselin D.*, MS. : « 1658, March 25... ».

588. *Eyre D.*, p. 53 : « 1647, Aug. 6... ».

589. *D'Ewes D.*, p. 110 : « 1622, Dec. 27... ».

590. Cf. section 27 du journal, correspondant à l'année 1635.

591. Cf. *supra*, n. 555.

592. *Eyre D.*, p. 8 : « 1647, January 29 ».

593. *Crosfield D.*, p. 13 : « 1627, April 13... ».

Sir Francis Bacons naturall history posthumus [594], les autres diaristes ne le citent jamais et, il faut le reconnaître, Bacon lui-même ne rejette pas totalement l'influence des astres. Le XVII^e siècle manque encore de discernement; disciplines scientifiques et pseudo-scientifiques se côtoient, sans que les frontières en soient nettement marquées : astronomie et astrologie souvent se confondent, la médecine fait appel aux sciences occultes. Les superstitions fleurissent et les convictions religieuses des Anglais ne sont pas étrangères à leur substance, car ils ne peuvent s'empêcher de voir en tout phénomène une manifestation de la volonté ou de la vengeance divines, un avertissement du ciel. Religion, superstition, progrès scientifiques se trouvent curieusement mêlés [595].

Les histoires les plus étonnantes circulent, et les diaristes les rapportent avec fidélité, sans toujours nous dire s'ils leur prêtent foi. Rien ne semble vraiment impossible. Le révérend Josselin, en visite chez des voisins, apprend qu'un monstre est né près de Colchester, et qu'il a pris la forme d'un enfant, d'un serpent et enfin d'un crapaud [596]. Un serpent extraordinaire, long de deux mètres cinquante, aussi gros qu'un jarret d'homme, a été aperçu à Taine; une semaine plus tard, les hommes du guet entrevoient « deux armées qui se livrent combat dans le ciel », et entendent « les détonations de leurs mousquets »; cette fois Josselin demeure sceptique et décide de vérifier l'authenticité des faits [597]. Selon Walter Yonge, une femme d'Axminster, qui avait volé un tablier et protestait de son innocence, en affirmant qu'elle souhaitait devenir muette si elle mentait, a sur-le-champ perdu la parole, et ceci le 9 juin 1652 [598]. L'archevêque Laud, lui-même, raconte qu'un habitant du Shropshire, âgé de cent cinquante-deux ou cent cinquante-trois ans, a été présenté au roi et à la reine; neuf ans après, la légende circule encore, mais l'homme, originaire cette fois du Cambridgeshire, a eu six femmes et trente-deux enfants [599]. De vieilles croyances subsistent, celle notamment qui veut que le corps de la victime saigne, s'il est à nouveau touché par le meurtrier [600]. Le coupable ne saurait demeurer impuni.

La main de Dieu n'est pas étrangère au châtement. Folklore et justice rétributrice se trouvent souvent associés. Un homme est assassiné dans sa propre maison, après quoi les meurtriers allument un incendie, tout brûle, le cadavre est consumé par les flammes, mais la partie du corps où a pénétré le couteau criminel est épargnée, et le diariste conclut par ces mots : « jugement merveilleux de Dieu qui condamne le meurtre [601] ». L'apparition du diable peut être aussi une forme de châtement, car le mal appelle le mal. Vêtu d'une robe noire, puis rouge, il se manifeste à un homme connu pour son très grand amour de l'argent, et prélève de son sang; une autre fois, prenant la forme d'un taureau, il précipite dans l'eau un paysan dont la réputation laisse à désirer [602], car le Malin prend plaisir, semble-t-il, à jeter à l'eau ses victimes [603]. N'est-ce pas là une réminiscence biblique [604] ? Au large de Plymouth, un marin supplie en vain ses

594. Cf. *ibid.*, p. 1, 1626, February 17 et p. 6, 1626, Sept. 30.

595. Cf. D. Bush, *op. cit.*, p. 273-74.

596. *Josselin D.*, p. 32 : « 1646, May 8... ».

597. *Ibid.*, MS. : « 1656, Aug. 10... ».

598. *Yonge D.*, p. 83 : « ... the 12th of June 1625 ».

599. *Laud D.*, p. 52 : « 1635; Sept. 29 ».

600. *Cooper D.*, p. xxxvii : « August 1646, 11th ... Seven condemned to die ... one for killing his wife; he broke her neck with his hands, it was proved that, he touching her body the day after, her nose bled fresh; ... ».

601. *Yonge D.*, p. 30 : « October, 1616... ».

602. *Josselin D.*, MS. : « 1655, June : 10... ».

603. *Burghall D.*, p. 156.

604. Ces allusions au diable ne sont pas sans rappeler ce passage de l'Évangile selon saint Matthieu, chap. 8, versets 28 à 34, où il est rapporté que les démons, étant sortis des démoniaques de Gadara, « entrèrent dans les pourceaux; et voici que tout le troupeau se précipita dans la mer du haut de la falaise, et il périt dans les eaux ».

compagnons de le laisser quitter le navire, il sera la cause de leur perte, dit-il : le diable vient de lui apparaître; on l'enchaîne, mais il se libère de ses liens et se jette à la mer, suivi d'un chien noir; aussitôt une horrible tempête se lève, et presque tout l'équipage périt, pour ne pas avoir tenu compte de cet avertissement [605].

Les diaristes consignent avec crainte ou admiration présages et coïncidences, qui sont autant d'avertissements du ciel, et permettent, si l'on y prend garde, de se prémunir contre le sort. Une femme et son enfant se rendent à Londres; la veille du départ, le lit de la mère prend feu, pendant le voyage l'enfant tombe dans une rivière, et Adam Winthrop d'écire « *Haec sunt malorum omina* [606] ». Le 27 octobre 1640, l'archevêque Laud, maintenant en disgrâce, pénètre dans son bureau, il trouve son portrait gisant sur le sol « face contre terre », le cordon au moyen duquel il était fixé au mur ayant cédé. Il se sent menacé et note : « Dieu fasse que ce ne soit là un mauvais présage [607] »; sous la plume de cet ecclésiastique, le mot « *omen* » revient sans cesse et, plus que tout autre, il est frappé par la précarité de la vie humaine : « *Quam nihil est vita Hominis ? Miserere nostri Deus.* » Le destin des hommes est tracé à l'avance et la mort les guette à tout instant; l'annonce du décès brutal de Richard Sackville, Earl of Dorset, mari de lady Anne Clifford, lui rappelle que les grands-parents et le père de ce dernier ont connu un sort identique, et cette coïncidence le préoccupe [608].

Tout phénomène physique se charge de sens. Séismes, flots enflammés, pluie de sang ou plus simplement orages et ouragans sont autant de signes avant-coureurs des malheurs qui guettent l'individu ou la nation. Le 13 avril 1632, on constate, au pont de Londres, que la marée monte à deux reprises en une heure, et de nombreux citoyens y voient là un présage, nous dit Whiteway [609]. Les regards se tournent, en particulier, vers le ciel, et tous surveillent les astres avec une curiosité angoissée. Même les esprits les plus éclairés sont impressionnés par les éclipses, les boules de feu, les météores et les comètes. Simonds d'Ewes, qui se trouve dans la chambre de son tuteur, à l'heure de la prière, aperçoit une étoile d'un éclat particulier et précise qu'elle prit bientôt des dimensions étonnantes et « la forme d'une queue de renard, si bien que les esprits des hommes furent envahis par de sombres pressentiments ». Il pense qu'une menace pèse sur lui ou sur son tuteur, il n'ose affirmer cependant que c'est une mise en garde de la providence, mais déclare : « Une chose est certaine, cette étoile avait à peine disparu que je courus le plus grand danger de mon existence [610] ». Il n'est guère de journaux privés où n'apparaissent de telles descriptions. Adam Winthrop note dans son almanach qu'il a vu « deux soleils entre trois et quatre heures de l'après-midi » et aussi « un spectacle terrifiant [611] », le révérend Josselin entrevoit « une croix remarquable dans le ciel » et consigne le phénomène dans son journal et dans ses notes historiques [612]; selon William Whiteway, « d'étranges traînées lumineuses » dans la nuit inquiètent le roi et la cour [613]. Tout semble « étrange » aux diaristes : les étoiles, l'obscurité qui s'abat en plein midi, l'œuvre de Dieu et même la manière dont poussent les légumes [614]. Sans cesse ils s'émerveillent, ils sont pénétrés du sens du mystère de la nature, mais, en règle générale, ils savent réduire un phénomène à ses justes proportions, c'est en cela sans doute que leurs réactions diffèrent souvent de celles de l'homme de la rue.

605. *D'Ewes D.*, p. 95-96 : « 1622, September 5... ».

606. Cf. *supra*, p. 74, n. 201.

607. *Laud D.*, p. 59 : « 1640, Octob. 27... ».

608. *Ibid.*, p. 11 : « 1624, March 28 ».

609. *Whiteway D.* : « Aprill, 13th 1632 ».

610. Cf. J. H. MARSDEN, *op. cit.*, p. 54-55.

611. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 257-59 : « 1621, February 19 ».

612. Cf. *supra*, p. 68, n. 147.

613. *Whiteway D.* : « 1629/30, 26 January ».

614. *D'Ewes D.*, p. 90 : « 1622, Aug. 13... ».

La conjonction de Saturne et Jupiter, prévue pour le 9 juillet 1623, est attendue dans la fièvre et provoque de nombreux commentaires, surtout chez les gens du peuple, remarque d'Ewes. Certains annoncent à cette occasion des pluies de feu et de soufre, d'autres, la venue du jugement dernier; les plus réservés prévoient seulement une chaleur intolérable, accompagnée de tonnerre et d'éclairs et, comme le signale le diariste, les faits leur donnent raison [615]. Le peuple est d'une infinie crédulité, et les astrologues en abusent. Le révérend John Rous signale la parution, en avril 1629, d'une brochure astrologique « répandue, je pense », écrit-il, « pour détourner l'attention du vulgaire des affaires de l'état » et qui prédit « des choses horribles [616] »; ce n'est là qu'un exemple des innombrables pronostics dont la masse est avide, et qu'elle trouve également dans les almanachs de l'année. La conjonction des planètes est encore pour l'homme du XVII^e siècle d'une grande importance, et les frontispices des almanachs, dont nous avons déjà souligné la vogue, rappellent au lecteur « à quelles influences de la lune et du zodiaque le corps humain est assujetti [617] ».

Si seuls les astrologues parmi les diaristes dressent eux-mêmes des horoscopes, ces derniers ne rejettent pas pour autant l'influence des astres. L'archevêque Land note que, le samedi 1^{er} mai 1624, « E.B. s'est marié *sous le signe des poissons* [618], » et il est fort probable que l'horoscope de plus d'un diariste fut établi lors de sa naissance, ainsi que l'indique Anthony Ashley Cooper, dans son autobiographie : « Il ne faut pas oublier qu'à ma naissance le docteur Olevian, médecin allemand réputé, et fort habile en matière d'horoscopes, consigna l'instant exact de ma naissance, et en déduisit de grandes choses me concernant [619] ». Non seulement le jour mais aussi l'heure jouent un rôle essentiel. Le propriétaire inconnu du *Mercurius Coelius* de John Booker (pour l'année 1645), qui sans doute s'adonnait à l'astrologie, note qu'il a acheté un costume neuf, le 14 janvier à midi, un chapeau, le 23 à deux heures, un bonnet, le 25 à quatre heures, qu'il a revêtu son chapeau, le 26 à onze heures, et ses vêtements neufs, le 30 à midi [620]. Cet homme, dont le journal est fort maigre, n'est pas un véritable diariste, mais John Dee, Simon Forman et Elias Ashmole, diaristes et astrologues authentiques, attachent une importance particulière à la notion d'heure, et leurs notations, chaque fois qu'il s'agit d'un événement lourd de sens à leurs yeux, s'accompagnent toujours d'indications horaires précises.

Leurs journaux nous livrent des aperçus intéressants, trop brefs à notre gré, sur la vie et les activités des astrologues de leur temps. Ashmole, qui appartient à un club astrologique, auquel adhère son beau-père, le diariste William Dugdale, entretient des relations suivies avec les plus grands noms de l'astrologie [621]. En 1646, il est présenté à John Booker [622] et à William Lilly, qui lui fera don de « plusieurs vieux manuscrits astrologiques », et lui offrira même, le 29 janvier 1652 à dix heures du matin, « son portrait à l'huile [623] ». L'année précédente, il avait rencontré George Wharton, célèbre lui aussi pour ses almanachs, et qui allait l'initier à l'astrologie et à l'alchimie. Leur amitié, il est vrai, fut ternie par de fréquentes querelles [624], alors que celle qui l'unit à Lilly fut seulement interrompue par la mort de ce dernier. Le poème qu'il écrivit lors de

615. *Ibid.*, p. 145 : « 1623, 9 Julye... ».

616. *Rous D.*, p. 36.

617. Cf. M. Th. JONES-DAVIES, *op. cit.*, vol. I, p. 294.

618. *Laud D.*, p. 12... ».

619. *Cooper D.*, app. I, p. V.

620. Cf. E. F. BOSANQUET, « English Seventeenth Century Almanacks », *op. cit.*, p. 391.

621. Cf. I. DISRAELI, *Curiosities of Literatures*, vol. I, p. 278.

622. *Elias Ashmole D.*, vol. II, p. 401 : « Dec. 3, 1646 ».

623. *Ibid.*, p. 397 : « Oct. 25, 1646... ».

624. *Ibid.*, p. 357 : « Mar. 22, 1645. 8 H : a. ».

la parution de *Christian Astrology* (1647), œuvre de Lilly au titre combien révélateur, montre en quelle estime il tenait son ami :

« You are our English Atlas, you support
Astrologie's fair credit, and transport
To us, what Aegypt, Greece, Arabia, and
The Eastern world concealed in secret hand... [625] ».

Le titre de l'ouvrage témoigne, s'il est besoin, de la nature profondément religieuse des Anglais qui se consacrent aux sciences occultes. Dee note, avec satisfaction, que le Polonais Chrisan Franken a renié « son méchant livre contre le Christ », et sans cesse il rend grâce au ciel [626]. Ashmole, authentique *virtuoso*, décide de se consacrer uniquement à l'étude, et demande à Dieu de l'aider afin qu'il puisse « le servir avec zèle et fidélité, et se soumettre en toutes choses à sa volonté [627] ».

Les vers qu'il consacre à Lilly prouvent le prestige dont les astrologues jouissent à l'époque. Les souverains européens les honorent : Dee, que consulte la reine Elizabeth [628], est invité à Prague et à Cracovie, et entretient des relations épistolaires avec « l'Empereur de Moscovie [629] » ; le roi de Suède offre une chaîne d'or à Lilly [630]. Chaque année, la fête des astrologues est célébrée à Painters-Hall à Londres, généralement en août ; Ashmole y assiste régulièrement [631]. Au milieu du siècle, les noms de Booker, Lilly, Wharton sont sur toutes les lèvres, leurs almanachs connaissent une très grande vogue, en raison même des prévisions météorologiques qu'ils fournissent [632]. Les diaristes les utilisent abondamment, mais tous ne croient pas aveuglément les faiseurs d'almanachs, et John Greene leur fait, par deux fois, grief de leurs prédictions erronées. En septembre 1643, il note : « Booker s'est bien trompé dans ses prévisions météorologiques pour le mois [633] », et lors de l'éclipse de mars 1652 : « l'obscurité n'a pas été aussi grande qu'on l'avait prédit... les astrologues ont perdu leur réputation... [634] ».

Quant aux prévisions concernant leur propre avenir, les diaristes les recherchent moins dans les almanachs que dans leurs rêves, qu'ils analysent en détail. Presque tous les auteurs de journaux mentionnent leurs songes ; certains, tel Geoffrey Starkey, les consignent avec une régularité surprenante, tant est grande la valeur prémonitoire qu'ils y attachent. Tous sont hantés par l'idée de la mort et leurs rêves sont souvent macabres. Quelques-unes des notations de Starkey, visiblement miné par la maladie, prennent une tournure pathétique : ainsi, en janvier 1653, il écrit qu'un ange lui est apparu en songe et lui a prédit que dans deux ans, à la même époque, il se souviendrait de ce céleste visiteur ; il mourra d'ailleurs peu après [635]. Parmi les diaristes, ce sont les astrologues et les hommes profondément religieux qui s'intéressent le plus à leurs productions oniriques. A cela rien d'étonnant, croyances de l'époque et réminiscences bibliques se mêlent, les rêves sont des avertissements divins et, certains songes, consignés dans les journaux, semblent même directement tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Un

625. Cf. *ibid.*, p. 460 et *The Diary of Elias Ashmole*. p. 28.

626. *Dee D.*, p. 23 : « 1587, July 9th... ».

627. *Elias Ashmole*, vol. II, 448. « June 16, 1647, 1 h. p. ».

628. Voir *supra*, p. 28.

629. *Dee D.*, p. 22 : « 1586, Dec. 8th... ».

630. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 751 : « Oct. 5, 1658... ».

631. *Ibid.*, p. 539 : « Aug./8, 1650... ».

632. Cf. CARROL CAMDEN, Jr., « Elizabethan Almanacs and Prognostications », *The Library*, 4th Ser. XII (1931-32), p. 96, et *Yonge D.*, p. 36.

633. John Greene note ces mots dans son almanach.

634. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIV, p. 112.

635. *Starkey D.* : « 1652/3, Janv. ye 31... ».

anglican comme Laud [636], un puritain comme Josselin, notent avec une égale satisfaction que leurs visions nocturnes se sont concrétisées. Lorsque, après avoir perdu trois enfants, Josselin en a trois autres, il se souvient d'un rêve qui l'avait intrigué, et dont l'interprétation lui paraît enfin claire : les trois rameaux dans son parloir, qui ont été coupés et qui repoussent, sont les trois enfants que Dieu lui a donnés, pour remplacer ceux qu'il avait enterrés [637].

Le pouvoir des sorciers et des astrologues est un sujet de préoccupation pour beaucoup, l'archevêque Laud en discute avec le duc de Buckingham [638]. Sans doute les consulte-t-on moins qu'à la fin du siècle précédent, où Dee avait sans cesse recours à sa boule de cristal [639], et où Simon Forman se faisait peindre, vêtu de sa robe écarlate [640], mais nombreux sont ceux qui croient aux talents surnaturels des devins, des magiciens et des sorciers. Au milieu du XVII^e siècle, Ashmole rend visite à un homme qui évoque les esprits; interrogés, ceux-ci leur répondent « d'une voix douce » et lui apprennent la guérison du Dr. Wharton, l'anatomiste bien connu [641]. A Oxford, les amis de Crosfield se demandent « si les esprits, c'est-à-dire les fantômes des défunts, apparaissent vraiment en chair et en os », et l'on se réfère aux *Lettres* de Pline [642]. La peur des sorciers est répandue; le docteur Lambe, astrologue fort populaire, dont le nom est associé à celui de Buckingham, est battu à mort, en 1628, par les apprentis londoniens déchaînés. Presque tous les diaristes consignent l'incident, et certains jugent la victime avec sévérité; « le diable est mort », note le révérend John Rous [643], et le révérend Burghall souligne la vilénie [644] du « sorcier » [645]. Sorciers et sorcières sont, en effet, tenus responsables des malheurs qui s'abattent sur les citoyens, puisqu'ils peuvent jeter des sorts. Une parente d'un professeur d'Oxford, relate Yonge, a été ensorcelée; quand elle est en transes, des épingles lui sortent de la bouche et du nez et sa conduite est des plus étranges [646]. Un ami de Wilbraham lui raconte que presque tous ses chevaux et son bétail sont morts en deux jours, après avoir été ensorcelés, mais qu'il a pu finalement conjurer le mauvais œil, en brûlant un cheval malade, comme on le lui avait recommandé : les sorciers eux-mêmes ne répugnent pas à prodiguer des conseils qui permettent de triompher des maléfices [647]. Les procès de sorcières attirent des foules nombreuses, et les auteurs de journaux, surtout s'ils sont puritains [648], y accourent, poussés par la curiosité. Quelques-unes des sorcières du Lancashire, dont le procès connaît un grand retentissement en juin 1634, sont amenées à Londres pour

636. *Laud D.*, p. 13 : « My Dream June 4. Wednesday night 1623. In this Dream was all contained that followed in the carriage of E. B. towards me... »

637. *Josselin D.*, p. 123 : « 1657/8 Jan. 25... ».

638. *Laud D.*, p. 14 : « 1625, Januar. 23... »

639. *Dee D.*, p. 11 : « 1581, May 25th, I had sight in *χρυσταλλω* offerd me, and I saw ».

640. *Forman D.*, p. 31 : « 1600, this sommer I had my own pictur drawn and had my purple gowne... ».

641. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 626 : « Sept. 27, 1652... ».

642. *Crosfield D.*, p. 17 : « 1627, December 17 ».

643. *Rous D.*, p. 17 : « 1628, June 18 ».

644. *Burghall D.*, p. 151 : « 1628, this year doctor Lamb ... a debauched, vile wretch ... was slain... ».

645. *Whiteway D.* : « June 13th 1628, the witch was beaten to death in London streetes by the boyes and apprentices ».

646. *Yonge D.*, p. 12 : « 1606... ».

647. *Wilbraham D.*, p. 69 : « 18 Jan. 1604/5, Mr. Harley my host at Huntingdon told me this night, supping with me, that he being before a farmer & 24 horses for plows 12 horses & xxx cattall were bewitched & died in ii daies... was advised to burne a sick horse alive & so did, and after had no more died... ».

648. Plusieurs procès semblent avoir eu lieu à Bury, dans le Suffolk, comté essentiellement puritain. Adam Winthrop s'y rend en janvier 1603 (*op. cit.*, p. 78), le révérend Worthington en août 1645 (*op. cit.*, p. 22).

satisfaire la curiosité du roi et de la reine, qui souhaitaient voir leurs prouesses [649]; le père du souverain avait été l'auteur, il est vrai, d'une *Démonologie* (1597), mais tous se sentent directement concernés par la question.

Pourtant, il se glisse dans les journaux un certain élément de moquerie à l'égard de ceux qui sont par trop superstitieux. Manningham se rit du puritain qui, ayant perdu sa bourse, n'hésite pas à recourir à un faux astrologue, parce qu'il promet de lui faire voir le visage du voleur [650]. Lorsqu'une femme importune le docteur Benson, neveu de Crosfield, en le priant « d'intervenir », pour qu'elle retrouve ses vêtements, il l'envoie, sans tarder, vers une haie où elle les découvre [651]. Le bon sens triomphe aussi. Le révérend Josselin s'aperçoit aisément qu'un de ses paroissiens, accusé d'être sorcier et d'avoir provoqué la maladie d'un enfant, est parfaitement innocent [652]. Si Adam Winthrop, trop crédule, est ébloui par son frère, qui compose « des vers anglais dans son sommeil » et lui extorque ainsi de l'argent [653], les diaristes, en grand nombre, s'élèvent contre les imposteurs. Le roi Jacques lui-même n'a-t-il pas dénoncé « deux impostures notoires » : celle d'un docteur, qui prêchait « de savants sermons en latin dans son sommeil », et celle d'une femme, qui se prétendait ensorcelée et cachait dans son sein les épingles qu'elle rejetait au cours de ses transes [654]. Lorsqu'on parle à sir Simonds d'Ewes d'un certain Alexander Speering, qui ressemble étrangement au prophète Baal, il n'est guère convaincu et demande des preuves, avant de se prononcer. Il s'apercevra bien vite que l'homme est un charlatan, doué d'une admirable mémoire [655].

L'alchimie, objet de tant de satires [656], préoccupe moins les diaristes. Seul John Manningham déplore qu'un jeune noble, sir Richard Basset, se soit laissé bernier, au début du siècle, par l'alchimiste Nicholas Hill [657], mais John Dee et Elias Ashmole, à près de cinquante ans d'intervalle, s'y adonnent avec passion et sincérité. Les astrologues se piquent en général d'alchimie, et ils ne désespèrent pas de découvrir la pierre philosophale, qui possède de merveilleuses propriétés, notamment celle de transmuier les métaux. Pour eux d'ailleurs, chimie et alchimie se confondent; les ouvrages publiés par Ashmole et intitulés *Fasciculus Chemicus* (1650) et *Theatrum Chemicum Britannicum* (1652) — tout comme le *Chemical Diary* de John Dee [658] — sont en fait des traités d'alchimie. Détail intéressant, le *Fasciculus Chemicus* d'Ashmole est la traduction anglaise de l'ouvrage du même nom, composé en latin à Moscou, alors qu'il était médecin de tsar par Arthur Dee, fils du diariste et alchimiste lui aussi [659]. Ces hommes, à la différence des savants modernes, gardent les yeux délibérément tournés vers le passé et cherchent dans les écrits des sages d'autant les théories susceptibles de guider leurs recherches. John Dee mentionne, à plusieurs reprises, ses livres arabes, en particulier les œuvres de Rowashshy et de Zakariyā al-Rāzī, le premier des grands encyclopédistes de l'Islam, dont il traduit du français le *Livre des Secrets* [660]. Ashmole

649. *Whiteway D.* : « June 1634... ».

650. *Manningham D.*, p. 42 : « 28 June 1602... ».

651. *Crosfield D.*, p. 17 : « 1627, December 17... ».

652. *Josselin D.*, p. 117 : « 1656, Aug. 30... ».

653. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 78 : « 1602, Dec. the xxj th day... ».

654. *Wilbraham D.*, p. 69 : « 18 Jan. 1604/5... ».

655. *D'Ewes D.*, p. 92 : « 1622, Aug. 22... ».

656. Cf. L. B. Wright, *op. cit.*, p. 593.

657. *Manningham*, p. 60 : « 25 Oct. 1602 ».

658. Ce journal, tenu par John Dee de juin à octobre 1581, se trouve actuellement à la Bodléienne.

659. Ashmole confia l'impression de ce premier ouvrage d'alchimie à Richard Myne (*op. cit.*, p. 499 : « Dec. 19. 1649 »). Il allait apprendre, peu après, qu'Arthur Dee, auteur de ce *Fasciculus Chemicus abstrusae hermeticae scientiae*..., était encore en vie.

660. *Dee D.*, p. 25 : « 1587, Dec. 12th... ». F. Sherwood Taylor dans *The Alchemists, Founders of Modern Chemistry*, London, 1953 (2nd ed.), consacre un chapitre aux alchimistes de l'Islam et donne de nombreux détails sur le *Book of Secrets* de Zakariya al-Rāzi (p. 86-87).

consulte les manuscrits que lui prête le docteur Pagitt [661]. Ils travaillent dans la solitude, mais bénéficient de l'expérience d'un de leurs aînés qui, les jugeant dignes d'être initiés, leur communique le « secret » à propos duquel nous nous perdons en conjectures. L'initiation d'Ashmole par William Rackhouse, chimiste et rose-croix bien connu, qui deviendra son père spirituel [662], se fait progressivement. Ce dernier lui livre d'abord de « nombreux secrets », lui parle ensuite du « grand secret » et enfin, croyant sa fin proche, lui dévoile « la vérité concernant la pierre philosophale [663] ». Nous regrettons de n'en pas apprendre davantage, mais les diaristes se montrent naturellement fort discrets sur ce point, dans leurs journaux.

Si, à la fin du *xvi^e* siècle, John Dee, mathématicien brillant, victime de son imagination, se plaint des moqueries blessantes qu'adresse l'aumônier de la comtesse de Cumberland aux philosophes alchimistes [664], Ashmole note avec fierté l'approbation qu'il reçoit des milieux universitaires. Il côtoie d'authentiques savants, tel l'éminent chimiste Lord Ruthven; le docteur Langbaine, principal de Queen's College, Oxford, lui montre même une lettre dans laquelle Selden, archiviste de la Tour, fait part de son désir de rencontrer Ashmole, car ses publications, dit-il, prouvent qu'il se « consacre au progrès de tout vrai savoir [665] ». L'honnêteté de cet homme, crédule certes, mais tout entier tourné vers la recherche, contraste avec la cupidité d'un Forman qui, en 1594, se glorifie de s'être livré à plusieurs expériences en vue d'obtenir la pierre philosophale, d'avoir distillé des essences, confectionné de nombreux sirops et gagné beaucoup d'argent [666], ce qui est peut-être pour lui l'essentiel.

Chimie et alchimie s'allient souvent à la médecine, et les alchimistes se targuent de pouvoir guérir. Les médecins les consultent [667], ils les poursuivent aussi; sur leur ordre, Forman est emprisonné et maintes fois invité à comparaître devant leur assemblée pour être jugé [668], alors qu'Ashmole ne fait jamais état de poursuites engagées contre lui. Il n'essaie jamais, il est vrai, de se substituer aux docteurs, mais entretient avec eux des rapports fort amicaux et leur vient en aide, chaque fois que leur savoir se révèle impuissant. Ainsi, il communique au docteur Wharton son « secret pour la guérison de la passion iliaque », dont souffre Faithorne le graveur, et contribue au rétablissement de ce dernier [669]; lui-même sera guéri de maux d'estomac qu'aucun remède du docteur n'avait pu soulager, grâce à l'astrologue Saunders, qui lui envoie de la racine de bryone, en lui prescrivant de la tenir simplement dans sa main [670]. Le charlatanisme demeure, mais en l'espace d'un demi-siècle des progrès certains se sont opérés. Comme Ashmole, des hommes à l'esprit curieux étudient de façon plus systématique, fréquentent apothicaires et botanistes, assistent même à des dissections [671]. Leurs méthodes demeurent empiriques, leur naïveté surprend étrangement — atteint de fièvre, Ashmole prend une potion et suspend aussi trois araignées à son cou [672] — mais c'est là une caractéristique de l'époque, ainsi que nous le révèle l'étude de la médecine et des médecins.

661. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 595 : « Dec. 7, 1651 ».

662. *Ibid.*, p. 514 : « June. 10, 1651 ».

663. *Ibid.*, p. 610 : « March. 10, 1652 ». De la même façon, Edward Kelly avait révélé le « grand secret » à John Dee, le 7 mai 1588 (*Diary*, p. 27).

664. *Dec D.*, p. 47 : « 1593, Oct. 25th... ».

665. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 641 : « April 8, 1653... ».

666. *Forman D.*, p. 23.

667. *Dec* écrit, le 26 août 1594, *op. cit.*, p. 50 : « Mr. Gherardt, the chirurgion and herbalist came to me ».

668. *Forman D.*, p. 29-30.

669. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 660 : « Feb. 2, 1654 ». Il s'agit bien entendu de Thomas Wharton de Trinity College (1610-1673).

670. *Ibid.*, p. 580 : « Aug. 14, 1651... ».

671. Cf. *supra*, n. 439.

672. *Elias Ashmole*, vol. IV, p. 1516 : « 1681, April 11 ».

Médecine et médecins

Si les très nombreuses notations relatives à la santé des diaristes, l'abondance des détails cliniques, l'énumération des symptômes, les précisions horaires frappent dès l'abord dans les journaux, on ne peut manquer, en revanche, d'être surpris de la façon dont les malades se soignent ou sont soignés. La médecine, il est vrai, n'est pas le monopole des médecins; outre les astrologues et les alchimistes, chacun la pratique à sa manière. Le roi guérit les écrouelles par attouchement (les Stuarts seront les derniers à imposer les mains) et, détail piquant, en pleine guerre civile, Adam Eyre, soldat parlementaire, profite d'un voyage à Londres pour conduire sa femme malade devant le souverain [673]. Les évêques autorisent qui bon leur semble à exercer la médecine. Les femmes jeunes et vieilles — les hommes aussi — échangent recettes et remèdes; les charlatans ne manquent pas.

Nous trouvons peu d'allusions aux études médicales dans les écrits des diaristes, mais les progrès qui s'accomplissent, bien qu'insuffisants, sont indéniables. D'éminents praticiens professent au collège des médecins, à Londres. Curieux et futurs praticiens se pressent aux conférences du Dr. Harvey, l'auteur de *De Motu Cordis* (1628), « homme savant et fort précis », nous dit Simonds d'Ewes, qui, en 1623, suit ses leçons d'anatomie « avec profit et plaisir, exception faite de l'odeur [674] ». Les dissections sont en effet devenues pratique courante, Ashmole s'y exerce, et le Dr. Ward, dont le carnet de notes contient des fragments de journal épars, écrit que le 14 septembre 1660, il a « anatomisé » un chien et réussi à faire passer de la bile de la vésicule biliaire jusque dans l'estomac, ce qui, selon lui, « pourrait être la vraie cause de bien des maladies [675] ». Il se rend également en l'hôtel des chirurgiens-barbiers, et décrit le matériel dont disposent les professeurs, notamment plusieurs squelettes, dont l'un est utilisé au moment des dissections, et un écorché. Il ajoute même que le Dr. Scarborough possédait une statue de bois permettant d'observer les muscles et tous leurs mouvements, et l'avait payée dix livres, mais qu'on la lui vola pendant une dissection [676]. L'observation occupe une place de plus en plus grande. Dans le cabinet d'Ashmole se trouvent deux bocaux, le premier contient un garçon arraché à quatre mois au ventre de sa mère mourante, et conservé à l'état naturel, grâce à une préparation du Dr. Warner, le second, deux sœurs siamoises momifiées et conservées à l'aide d'épices; le roi et sa famille viennent les admirer [677]. A Oxford, Crosfield assiste à des conférences d'anatomie [678]; William James, malade, consulte de lui-même une coupe anatomique [679]. Les vieux livres de jadis ne sont plus les seuls guides, mais les progrès accomplis n'affectent qu'un petit nombre de médecins.

Les provinciaux sont moins favorisés que leurs collègues londoniens, tous n'ont pas les moyens d'aller poursuivre leurs études à l'étranger et à Padoue, en particulier. Les patients obtiennent encore rarement un diagnostic sûr et satisfaisant. Lorsque sa fille

673. Eyre D., p. 62 : « 1647, Sept. ..., the 13th day... ».

674. D'Ewes D., p. 128 : « 1623, March. 28... ».

675. Ward D., p. 237-38.

676. *Ibid.*, p. 9-10 : « Feb. 26, 1661 ».

677. Elias Ashmole, vol. II, p. 795 : « Oct. 12, 1660... ».

678. Crosfield D., p. 2 : « 1626, March, 13 Anatomy lecture ».

679. James D. : « 1655 Jan. 20 ... desictionem Anatomicam consulo nec adhuc sedem et causam mej diprendendo... ».

Margaret éprouve de grandes difficultés à s'exprimer, s'enrhume et se met sans cesse en colère, lady Anne Clifford fataliste, en déduit que « tous ces ennuis proviennent de quelque dérangement du cerveau [680] ». Le jardinier de sir Henri Slingsby meurt après des années de souffrance, sans qu'aucun médecin ait jamais pu se prononcer [681]. La femme du diariste, que mine un mal de poitrine, consulte plusieurs docteurs : chaque fois le verdict est différent : on la déclare atteinte de colique, d'une maladie de cœur, de jaunisse, de spleen, chaque fois le remède prescrit varie, et l'on ne peut que s'étonner de voir la malade résister à un tel traitement [682]. Les analyses n'existent pour ainsi dire pas, seules les analyses d'urine sont pratiquées [683]. Les pages que sir Henry consacre à la maladie de son épouse prennent l'allure d'une véritable satire de la médecine.

La singulière méfiance qu'inspirent bon nombre de praticiens, incite les diaristes à prendre soin de leur corps et à le maintenir en bonne santé. Mieux vaut prévenir que guérir. « The acquisition of good aire » semble être une des préoccupations majeures de sir Simonds d'Ewes [684], à juste raison sans doute, car Nicholas Assheton qui, lui, passe le plus clair de son temps à la chasse est rarement malade, si nous en croyons son journal. On surveille rhumes et toux, « tussis numquam est negligenda », note Crosfield [685], car la tuberculose fait des ravages, et Geoffrey Starkey consigne, jour après jour, les progrès de ce terrible mal. Peu de diaristes sont épargnés par la maladie. Des fièvres, tierce, quarte ou quinte, rappelant la malaria, affligent plus particulièrement ceux d'entre eux qui habitent les régions plates et mal drainées, le Suffolk, le Norfolk et l'Essex notamment [686]. Une alimentation mal équilibrée, où prédomine la viande, engendre le scorbut; détail curieux, les indigestions, appelées *surfeits*, sont rendues responsables de troubles graves dont l'issue peut être fatale. Ainsi Richard Sackville, mari de lady Anne Clifford meurt, nous dit-on, après avoir trop mangé de hachis parmentier, et le serviteur d'une parente de sir Henry Slingsby, qui avait trop consommé de prunes, connaît un sort identique [687]. Au nombre des maladies les plus fréquentes, il faut citer encore la pierre, la gravelle, l'épilepsie [688] et aussi la syphilis, que les Anglais appellent « the French disease ». Ce fléau atteint toutes les classes de la société; les grands, les dames de la cour en sont victimes, tout comme la femme d'Adam Eyre, dont la jambe est rongée par le mal [689].

Les enfants souffrent de rachitisme, d'anémie [690], des vers, ils font des chutes fréquentes dans les escaliers trop étroits de leur maison ou de l'école [691], et faute de surveillance tombent aussi dans le feu. Les accidents sont nombreux, et c'est au rebouteux plus souvent encore qu'au chirurgien qu'incombe le soin de réduire les

680. *Clifford D.*, p. 110 : « November 1619... »

681. *Slingsby D.*, p. 64 : « 1640, the last of October dy'd my Guardener Peter Clark... he languish'd many years... »

682. *Ibid.*, p. 39 : « September 1639... »

683. *Eyre D.*, p. 112-13 : « 1648, Oct. 24. - This morne I went to Sheffeld; ... and took my wive's water to Dr. Shirtcliffe... »

684. *D'Ewes D.*, p. 81 : « 1622 June 10 »

685. *Crosfield D.*, p. 12, 1627, April 13. Le diariste soucieux de préserver sa santé reçoit le conseil de boire du vin blanc (p. 6, Oct. 21, 1626).

686. Josselin et Clopton, pour ne citer qu'eux, font de constantes allusions aux accès de fièvre tierce ou quarte dont ils sont victimes.

687. Cf. *supra*, p. 131 et le journal de sir Henry Slingsby, p. 72. Crosfield, pour sa part, attribue les engelures aux repas froids et trop copieux (*o. c.*, p. 2).

688. *Eyre D.*, p. 115 : « 1649, Jan... 3 ... this night my man Godfrey fell of the falling sicknesse ».

689. Adam Eyre ne nomme pas expressément le mal dont souffre son irascible épouse, mais les symptômes qu'il mentionne, tout au long de son journal, le laissent aisément deviner.

690. *Josselin D.*, p. 30 : « 1645 Nov. 2... my sonne troubled with bleach ».

691. *Ibid.*, MS. : « 1650, July 18 ».

fractures [692]. Les abcès, qu'on ne sait pas inciser (on les appelle « impostumes ») peuvent être mortels [693]. Les opérations, jugées dangereuses, sont exceptionnelles; on trépane [694], on « taille de la pierre » quand l'élimination ne se fait pas d'elle-même, et si le malade en réchappe, la coutume veut qu'il conserve dans une boîte les concrétions responsables de ses malheurs [695]. Sir Humphrey Mildmay envoie son fils Charles se faire opérer à Londres, et se réjouit de voir revenir son domestique, porteur de bonnes nouvelles et d'une boîte contenant une pierre « de la grosseur d'une amande [696] ». Le médecin, par ailleurs, n'hésite pas à faire l'autopsie d'un patient dont la maladie n'a pu être identifiée avant le décès, sans doute est-ce là pour lui le moyen d'accroître ses connaissances limitées [697].

Les remèdes prescrits ont parfois de funestes résultats [698]. Notre propos n'est pas d'entrer ici dans le détail de tous les remèdes mentionnés ou utilisés par les diaristes — leur consommation de potions et de pilules est pour le moins surprenante, et leur résistance à de tels traitements l'est encore plus — pourtant certains principes ou pratiques méritent notre attention. Les thérapeutiques en vigueur dérivent pour la plupart de la théorie des humeurs; de l'équilibre du sang, du flegme, de la colère ou bile jaune, et de la mélancolie ou bile noire, dépend la santé. Leur déséquilibre, dû à la prédominance excessive de l'un de ces fluides, entraîne des bouleversements psychiques et physiques [699]. Laud, atteint de vives douleurs à la jambe gauche, se demande quelle humeur s'est abattue sur ce membre [700]. Les mots *spleen*, *melancholy*, reviennent souvent sous la plume des diaristes, et Josselin s'intéresse à une forme spéciale de la mélancolie, qui afflige les vierges et les veuves, et que Daniel Senertus décrit dans ses *Institutions* [701]. Où que soit le siège de l'affection morbide, le remède consiste à éliminer les humeurs superflues au moyen de saignées, purgatifs, émétiques, ou par sudation.

La saignée tient lieu de panacée universelle. Des familles entières se font saigner, généralement au printemps, par le chirurgien-barbier, qui reçoit une coquette somme en échange de ses services; il arrive que le père de famille ou un voisin obligeant se substitue au praticien dont l'habileté laisse parfois à désirer [702]. William James nous donne une description détaillée d'une séance au cours de laquelle le chirurgien, maladroït, lui infligea de violentes souffrances, n'ayant pu réussir à trancher la veine, de sa lancette, qu'après plusieurs tentatives [703]. On utilise également les sangsues [704], plus

692. *Ibid.*, MS. : « 1653 No : 29. Johns shut-bone in his instep set by Spooners wife... ».

693. *Whiteway D.* : « July 1631, 14th Dicto Captaine William Simpson of Weymouth died suddenly, of an imposture broken within him, as it is conceived ».

694. *Ward D.*, p. 14-15 : « May 1661 (shortly after May 4th) ... Hee (the apothecarie) showed mee a piece of bone, taken by trepan out of the skull of a man... ».

695. *Ibid.*, p. 260-61 : « Justice Farmer, of Daintry, now is much troubled with stone... Hee hath a whole box of stones, which hee hath kept by him, which at severall times were voided by him. June 27, 1659 ».

696. *Mildmay D.* : « Octobris 1641, 8 ». En marge figure la notation suivante : « Will : Barber broughte ye good newes & ye stone in a boxe : gloria patre ».

697. *Whiteway D.* : « March 1626-27 ».

698. *Josselin D.*, MS. : « 1650, June 23 on Monday 17 o' two children tooke phisicke and were sicke even to death ».

699. Les nombreux saignements de nez dont souffrent la majorité des diaristes sont attribués à ce déséquilibre.

700. *Laud D.*, p. 21 : « 1625, Julij 17... Eā nocte redij, subito claudus, nescio quo humore in crus sinistrum delapso ».

701. *Josselin D.*, MS. : « 1649, Octob. : 9 ... ».

702. *Eyre D.*, p. 39 : « 1647, May 26. - ... after diner I blooded my wife in here sore foote, which bled very well ».

703. *James D.* : « 1655, Mar. 21... ».

704. *Josselin D.*, MS. : « 1647, April 16 : ... My wife suckt with leeches ».

commodes parfois, que la lancette. Émétiques et purgatifs sont tout aussi populaires que les saignées. Josselin vante les mérites d'un émétique d'antimoine [705], remède particulièrement efficace, puisqu'après en avoir absorbé, Starkey vomit dix fois de suite [706]. Cocks confectionne lui-même des purges dont il nous offre la recette [707], d'autres préfèrent s'en remettre au médecin. Les vertus sudorifiques des potions à base de chardon, prises au coucher, semblent indiscutables; Ashmole et Josselin en font un fréquent usage [708] et ce dernier élimine ainsi flegme et bile [709].

Les remèdes végétaux sont toujours à l'honneur. Les jardins botaniques de Londres et d'Oxford (il n'y en avait pas à Cambridge) offrent aux médecins, aux étudiants et aux esprits curieux, l'occasion d'étudier la culture et l'emploi des plantes médicinales [710]. Lady Hoby lit régulièrement son « herbier [711]. Les potions antiscorbutiques, consommées en grande quantité par les diaristes et leur famille, sont toutes à base de choclearia, c'est-à-dire de raifort [712]. Après avoir transpiré cinq heures, sans obtenir d'amélioration visible, William Whiteway, atteint d'asthme, a recours aux bons offices de Mr. Olevian qui, nous dit-il, administre « des remèdes à base d'aléthée, de tabac, de safran, de pissenlit... [713] ». Le tabac passe pour avoir des vertus curatives même si, aux dires de Crosfield, il nuit au foie [714]; l'hysope possède des propriétés pectorales. Le sirop de roses, les gâteaux à la violette [715], les oranges et les citrons [716] activent la guérison des malades, et les effluves qui emplissent l'officine des apothicaires charment l'odorat [717].

Si les remèdes alcoolisés, tels que la bière au beurre ou le lait caillé additionné de Xérès sont fort prisés [718], l'eau de source fait merveille. Adam Eyre se lève de grand matin pour aller en boire [719] et, selon Brereton, il suffit de faire tiédir de l'eau pure dans sa bouche avant de l'avalier, pour être guéri des coliques et de la pierre [720]. Hommes et femmes de la bonne société prennent les eaux à Tunbridge Wells et à Bath, où sir Humphrey Mildmay s'amuse follement [721]. Ceux qui ne peuvent faire le voyage se contentent des bouteilles que leurs amis rapportent [722]. Les remèdes chimiques, prônés par les adeptes de Paracelse, ne sont pas pour autant négligés, et les diaristes les utilisent de plus en plus, à mesure que progresse le siècle. John Greene prend les pilules minérales du capitaine Bradshaw contre les maux de tête, deux pilules de trois grammes

705. *Ibid.*, MS. : « 1649, April 26... This day I tooke a stybium vomitt prepared at Cogshall; it wrought well on mee ».

706. *Starkey D.* : « 1651, April y^e 4th ... ».

707. *Cocks D.*, p. 83 : « 1609-10, Januarij 4. paide for a dragme di of pulveris sancti, & two scruples of diagalanga to make me a purginge viijid ».

708. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 451 : « June 28, 1647... ».

709. *Josselin D.*, MS. : « 1647-48, Ffeb. 13... ».

710. Anthony A Wood rend fréquemment visite au conservateur du jardin botanique d'Oxford, Jacob Bobart, qui lui fournit les plantes dont il a besoin.

711. Sans doute s'agit-il du *New Herball* de William Turner, datant de 1551, ou de l'ouvrage de John Gerard, *The Herball Or Generall Historie of Plantes* (1597).

712. *Moore*, p. 87 : « 1662, 21st May... ».

713. *Whiteway D.* : 1634... the 18 March... ».

714. Cf. *supra*, p. 228, n. 311.

715. *Josselin D.* : 1644-45, March 18... A violett cake... did much to revive mee ».

716. *The Life ... of Anthony A Wood*, p. 277 : « 1659, April 9, ... ».

717. *Crosfield*, p. 31 : « 1628, December 2... ».

718. *Josselin D.*, MS. : « 1647-48, Feb. 26... ».

719. *Eyre D.*, p. 32 : « 1647, May S. 9... ».

720. *The Journal of Sir William Brereton in North Country Diaries, Surtees Society*, vol. CXXIV, 1914, p. 12 : « 1635, Junii 20... ».

721. *Mildmay D.* : « 1642, 1 Junii... ».

722. *Ibid.* : « 1634, 27 Junii. Mrs. Ann Wallop gave me of her spa water to drinke, that did worke with mee ».

chacune, à deux jours d'intervalle, et note avec satisfaction que leur effet n'a pas été plus brutal que celui de tout autre médicament. Sur le conseil du Dr. Ridgley, il boit pendant trois semaines une potion « à base d'acier et d'autres choses [723] ». Geoffrey Starkey affectionne particulièrement les « walking pills [724] », et le révérend Josselin mentionne les pilules qui lui sont recommandées, « sine quibus esse nolo [725] », écrit-il.

Les maux de dents causent « terreur » et souffrance, et le seul moyen de les soulager semble être de faire saigner les gencives (Josselin utilise à cet effet un brin de romarin) ou d'arracher la dent gâtée. Les barbiers s'acquittent de cette tâche avec dextérité, lorsque le patient ne fait pas lui-même office de dentiste [726], car les remèdes prescrits par les apothicaires sont rarement efficaces [727]. Ces indispensables auxiliaires du médecin gagnent largement leur vie. Les premiers, quand ils viennent saigner les malades, leur font également la barbe, et certains clients prennent parfois un abonnement au semestre ou à l'année [728]. Quant aux apothicaires, ils pratiquent des tarifs si élevés que quelques diaristes s'en indignent. Au début du siècle, Cocks paie deux potions cinq shillings [729]; cinquante ans plus tard, un purgatif coûte à Wood deux shillings six pence et il note : « j'ai payé un shilling de trop [730] ». John Greene, lui, se refuse à acquitter la somme réclamée par l'apothicaire et se livre à quelque marchandage, mais sans succès aucun [731].

Nous trouvons d'ailleurs, dans plusieurs journaux, des échos de la lutte sourde qui oppose apothicaires et médecins, également avides de monnayer leurs remèdes [732]. Leur commune caractéristique est incontestablement l'âpreté au gain. Les médecins de campagne, qui, il est vrai, parcourent de nombreux kilomètres à cheval pour aller soigner leurs malades, ont des honoraires fort élevés. Chaque visite du docteur coûte douze shillings au révérend Moore [733], au praticien qui entreprend « de guérir la jambe de « sa » femme », Adam Eyre offre vingt-deux shillings pour commencer [734], et le Dr. Carter, qui apporte un purgatif à Geoffrey Starkey et passe la journée à son chevet, reçoit une livre [735]. Les résultats obtenus sont le plus souvent décevants, et les malades fortunés — tels lady Hoby ou lady Slingsby — escortés de leurs familles, se rendent à York ou à Londres, qui sont à l'époque les deux métropoles de la médecine [736].

Les médecins londoniens jouissent d'un immense prestige auprès de la noblesse. Le Dr. Frises, que consulte sir Henry Slingsby, se vante de connaître le roi et d'opérer des guérisons qui lui rapportent cinquante ou cent livres [737]. Nombre d'entre eux ont

723. *Greene D.*, MS. : « 1645, May 5... ».

724. *Starkey D.* : « 1650, March y^e 19th ... ».

725. *Josselin D.*, p. 77 : « 1650 Nov. 8, 9, 10... ».

726. *Josselin D.*, MS. : « 1655, May. 8 : I drew a tooth very well... ».

727. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 601 : « 1644, Nov. ... on the 29th I was all night extremely troubled with the toothache... I sent for Mr. Strugnell who let my gums bleed, put something in my care, and gave me somewhat to snuffe up in my nose. I thinke he did but little good; my face was swelled 3 or 4 dayes after ».

728. Le révérend Moore, en 1656 (*op. cit.*, p. 71) paie au barbier un forfait de 7 s. 6 d. par semestre.

729. *Cocks D.*, p. 67.

730. *The Life ... of A. A. Wood*, p. 337-38 : « 1660 November. - 13... ».

731. *Greene D.*, *o. c.*, vol. XLIII, p. 393 : « 1643 December 14th... ».

732. *Woodford D.*, p. 497 : « 1638, April 27th. The business in the Star Chamber to day I think was between the doctors and apothecaries ».

733. Le docteur, il est vrai, doit parcourir 38 km.

734. *Eyre D.*, p. 22 : « 1647, March 20. - ... ».

735. *Starkey D.* : « 1650, March y^e 17th... ».

736. *Slingsby D.*, p. 45 : « 1639... my wife not perceiving any recovery of her health after so many tryalls wth physitians of our country desires to go to London where y^e best are ».

737. *Ibid.*, p. 41 : « 1639, ye 10 of Sept'... ». Le diariste l'appelle également Fryars, Fryar ou Fryer.

étudié à l'étranger ou sont d'origine étrangère. Le Dr. Olevian [738], qui soigne Anthony Ashley Cooper et William Whiteway, est un réfugié allemand, le Dr. Wadko [739] (ou Vodka) est polonais, mais ce sont les Français qui l'emportent par le nombre. Sir John Colladon, issu d'une vieille famille huguenote, et « Dick le françois » veillent sur la santé de sir Humphrey Mildmay [740]. Le plus célèbre de tous est sans conteste Théodore Turquet de Mayerne, médecin de Charles I^{er}, dont sir Henry Slingsby nous livre un admirable portrait. Il suffit à ses malades de lui écrire, nous dit-il, « car il a coutume d'inscrire dans un registre les maladies et les remèdes de tous ses patients... et prescrit toujours les mêmes traitements; j'allais généralement le consulter le matin vers 7 h et le trouvais dans son bureau, une vaste pièce aux murs tapissés de livres et de tableaux, dont l'un des plus grands était un portrait d'Hippocrate, le célèbre médecin; sur sa table il avait une figurine de cire indiquant la place et la nature de chaque organe; devant sa table se trouvaient des rayonnages avec quelques livres; assis derrière sa table, il recevait ceux qui venaient le consulter, car il se déplaçait rarement, étant corpulent et massif; de plus il était riche, médecin du roi et chevalier, ce qui rendait ses honoraires encore plus élevés [741] ».

Seul Mayerne trouve grâce aux yeux du diariste, car il a réussi à soulager sa femme, alors que tous les autres avaient échoué [742]. Les sarcasmes de Slingsby n'épargnent guère la profession, si on l'en croit, « le médecin en général songe à son intérêt plutôt qu'à celui du patient... Il prétend guérir toutes sortes de maladies, et le métier qu'il exerce n'est qu'un apprentissage, car il ne parvient jamais à maîtriser son art; s'il faisait son apprentissage sur lui-même, je tenterais l'aventure... comme le dit Platon... celui qui veut devenir médecin devrait d'abord avoir eu toutes les maladies qu'il entend guérir chez les autres... sinon de tels hommes ne sont que des marchands de médicaments... ils promettent beaucoup et accomplissent peu [743] ». Même ceux qui soignent le roi ne sont pas à l'abri des erreurs, ils déclarent le souverain atteint de fièvre tierce, alors qu'il souffre de la goutte, et les remèdes prescrits aggravent son état. Aussi, dans de telles conditions, n'est-il pas étonnant que les charlatans abondent; l'un d'eux vient offrir au duc de Buckingham de le guérir « d'une étrange façon [744] », Popham, président du Tribunal du Banc du Roi, meurt après avoir pris les pilules de « Raleigh le charlatan [745] ». Certains praticiens qui n'ont pu soulager leurs patients, leur recommandent des guérisseurs, ainsi sir Lyonell Talmash envoie lady Slingsby chez une femme qui s'adonne à la chimie et extrait des huiles et des sels, grâce auxquels toutes les maladies peuvent être guéries (par ingestion, ou application externe dans le cas du spleen). Au bout d'un mois, lady Slingsby renonce au traitement, mais offre à cette femme, en guise de remerciement, une bague ornée d'un diamant [746].

Les citoyens modestes évitent les visites trop fréquentes chez les médecins — ces derniers n'ont-ils pas exigé vingt livres d'un homme qui s'était presque sectionné la langue [747] — quant aux pauvres, il n'est pas question pour eux de se faire traiter, sauf

738. Cf. *supra*, p. 293, n. 619.

739. *Ibid.*, p. 145, n. 47.

740. *Mildmay D.* : « 1634, 1 Aprilis... ».

741. *Slingsby D.*, p. 70 : « 1640, Dec... ».

742. *Ibid.*, p. 48 : « 1639, Dec... at last she was a patient of Theodorice Meene (Mayerne) y^e King's Physician, & from him she hath reap'd most benefit for her health ».

743. *Ibid.*, p. 46-47 : « 1639, Dec... ».

744. *Laud D.*, p. 15 : « 1625, the King fell Sick, March 4. on Friday... ».

745. *Wilbraham D.*, p. 100 : « June 1608... ». Sans doute s'agit-il de sir Walter Raleigh.

746. *Slingsby D.*, p. 47-48 : « 1639, Dec... ».

747. Les médecins ne reçurent, en fin de compte, du patient que trois livres, comme le relate Thomas Crosfield, *op. cit.*, p. 68 : « 1633, Dec. 16 ... ».

si un employeur bienveillant s'offre à payer leurs frais [748]. Fort heureusement, on se transmet de bouche à oreille la recette de remèdes réputés infaillibles et dont la composition ne manque pas de surprendre parfois l'homme du ^{xx}^e siècle. Les diaristes des deux sexes recopient soigneusement dans leurs journaux les indications recueillies ici et là, avec l'espoir qu'elles seront de quelque profit aux générations à venir; les pages de garde du journal de Nehemiah Wallington sont couvertes de ces recettes. La femme du châtelain les collectionne, car elle fait généralement office de médecin; elle panse, soigne, reconforte, prépare potions et onguents, comme le révèlent les notations de lady Hoby [749]. Cette dernière remplace même le chirurgien, et nous décrit l'opération qu'elle a dû pratiquer, sans succès d'ailleurs, sur un enfant malformé [750]. Dès qu'il y a un malade chez lui, le révérend Josselin court au château chercher le remède qui soulagera [751]. Le rôle des femmes, même d'origine modeste, est fort important dans ce domaine.

Les sages-femmes sont peu nombreuses et ne peuvent toujours arriver au moment voulu. Parentes et voisins viennent assister la jeune mère, pendant les longues heures de l'accouchement; dès les premières douleurs, elles accourent et l'encouragent [752]. Toutes les femmes sont hantées par la terreur que leur inspire cette épreuve; lady Harcourt parle de la peur panique qu'elle éprouve au moment de chaque naissance [753], et son journal n'est qu'une longue suite d'actions de grâce, de remerciements à Dieu, qui lui a laissé la vie sauve et lui a donné un enfant bien constitué [754]. La sœur de Mrs. Thornton, lady Danbury, meurt à trente ans après avoir mis au monde seize enfants dont six mort-nés, et accueille sa fin comme une délivrance [755]. John Greene signale que sa sœur vient de faire une neuvième fausse couche [756], et la femme d'Anthony Ashley Cooper se rend à Bath pour se prémunir contre ce genre d'accident, si fréquent à l'époque [757]. La mortalité infantile se maintient à un niveau très élevé, un faible pourcentage d'enfants atteint l'âge adulte; faute de soins ou de précautions, ils ne survivent parfois que quelques mois. Le cinquième enfant de Mrs. Thornton rend l'âme au bout d'une demi-heure, après un accouchement particulièrement difficile, qu'elle décrit en détail [758]. Naissances et morts, baptêmes et enterrements se succèdent, sans provoquer le moindre étonnement; un enfant meurt, un autre naît, qui portera son nom avant de mourir à son tour, et tous les diaristes, sans exception, se contentent de consigner dans leur journal, en quelques phrases laconiques, ces deuils sans cesse renouvelés [759].

Les enfants ne sont pas seuls menacés. Des maladies contagieuses, singulièrement redoutables, guettent tous les hommes, quel que soit leur âge ou leur origine. La petite

748. *Moore D.*, p. 131 : « 1657, April 16th. My mayde being sicke, I payd for opening her veine 4 d., ... ».

749. *Hoby D.*, p. 131 : « 1600, July The 12 day ... ».

750. *Ibid.*, p. 184 : « 1601, August (the 26 : day) this day, in the afternone, I had had a child brought to se who had no fundement, and had no passage for excrementes but att the Mouth : I was errtly intrated to Cutt the place to se if any passhage Could be made, but, althought I Cutt deepe and searched, there was none to be found ».

751. Cf. *supra*, p. 210, n. 101.

752. *Starkey D.* : « 1651, December ye 16th... ».

753. *Harcourt D.*, p. 176-77.

754. Mrs. Thornton, après la naissance de chaque enfant, adresse elle aussi, prières et louanges à Dieu, dans son journal et son autobiographie.

755. *Thornton Autobiography*, p. 49-52 : « The death of my sister Danby, Sept. 30, 1645, ... she received her change with much satisfaction... ».

756. Cf. *supra*, p. 210, n. 107.

757. *Ibid.*, p. 144, n. 39.

758. *Ibid.*, p. 210, n. 105.

759. *Whiteway D.* : « February 26th 1619/20. My little brother James deceased being not yet a year old... ».

vérole, le typhus et surtout la peste, « cette flèche de la mort [760] », frappent des familles entières. Il suffit qu'une seule personne soit contaminée pour que la maladie se répande avec une vitesse foudroyante. Les précautions prises contre la contagion sont dérisoires; si John Greene éloigne son serviteur atteint de variole et paie pour lui cinq shillings de pension par semaine [761], lady Mainwaring, pendant sa maladie, reste en contact avec toute sa famille et reçoit de nombreuses visites, aussi n'est-il pas étonnant que, peu après, les pustules redoutées apparaissent sur les membres de deux de ses enfants et de sa belle-sœur [762]. Personne ne semble trop s'inquiéter, l'issue d'une telle maladie n'est pas toujours fatale [763], alors que la peste, elle, frappe sans pitié, et il est peu d'années où elle ne sévit pas avec violence.

Dès que la menace se précise, les collèges ferment leurs portes, les cérémonies de fin d'année sont reportées à l'automne [764], Londres se vide de ses habitants, John Greene gagne la campagne, accompagné de tous les siens [765], Laud se réfugie chez son ami sir Francis Windebank [766]. Les foires sont supprimées, le commerce périclité, les prix montent, la misère est grande, partout des collectes sont organisées pour secourir les victimes du fléau [767]. Les réunions publiques sont interdites. Les assises se tiennent hors des grandes villes. En raison de l'épidémie, les cérémonies du couronnement de Jacques I^{er} sont privées de leur éclat [768]. En août 1625, le parlement est contraint de se réunir à Oxford, mais ses membres amènent avec eux la peste, et c'est seulement en 1626, à la date du 19 février, que Crosfield pourra noter : « Publica gratulatio in Academia pro liberatione a peste [769]. »

L'isolement des malades se révèle impossible, les hôpitaux pour pestiférés, dont l'odeur saisit aux narines [770], ne peuvent tous les accueillir, aussi met-on en quarantaine chaque maison dont l'un des habitants risque de contaminer le voisinage. Pendant cinq ou six semaines, personne n'a la droit de sortir, des gardes cernent la demeure, et parfois l'on s'aperçoit que la maladie dont on redoutait les méfaits n'était qu'une « fièvre pestilentielle [771] ». Jour et nuit, dans les villes, le guet veille et refoule impitoyablement les individus qui présentent des symptômes alarmants [772]. Les étrangers arrivant de France ou des Pays-Bas, où sévit la peste, se voient interdire l'accès aux ports anglais [773]. Pour les provinciaux, le danger vient de la métropole, dans le Yorkshire et dans les autres comtés, les bien-portants se barricadent chez eux [774]. A Oxford — *cura tempore pestis* — les places publiques doivent être lavées à grande eau, deux fois par jour, et le messenger ne peut apporter de missive ou de colis, en provenance de la capitale, sans avoir au préalable obtenu des édiles londoniens un certificat garantissant que ces objets n'ont rien de suspect [775]. Partout, des hommes sans scrupules, qui se font passer pour des « visiteurs » chargés de recenser les malades,

760. *Josselin D.*, p. 15 : « 1644, Aug. 5... ».

761. *Greene, op. cit.*, vol. XLIV, p. 108 : « 1646, (Dec.). »

762. *Mainwaring D.* : « 1649, June 5... July 12. That day Tom began of the small, pockes ».

763. Si Whiteway mentionne les ravages causés par la variole, en revanche, bon nombre de diaristes signalent que parents, amis ou proches ont résisté aux assauts de la maladie.

764. *Rous D.*, p. 52 : « 1630, Aprill ».

765. *Greene D., op. cit.*, vol. XLIII, p. 599-600 : « 1644, June 15th We to Boys to continue ».

766. *Laud D.*, p. 20 : « 1625, Julij 13... ».

767. *Whiteway D.* : « 1630, July 25th ».

768. *Wilbraham D.*, p. 61 : « 25 July 1603 ».

769. *Crosfield D.*, p. 1.

770. *Woodford D.*, p. 497 : « 1638, Aug. 6th ».

771. *Whiteway D.* : « 1626, December 10th dicto ».

772. *Mainwaring D.* : « 1654, April 15... ».

773. *Crosfield D.*, p. 82 : « 1635, November 14 ».

774. *Hoby D.*, p. 207 : « 1603, October. The 23 day... ».

775. *Crosfield D.*, p. 89 : « 1636, May 31... ».

pénètrent dans les maisons barricadées, et les dévalisent, après en avoir, au préalable, égorgé ou étouffé dans leur lit les occupants. Il en est aussi qui, sous prétexte de réparer le toit des logis abandonnés, ôtent une à une les tuiles, et s'introduisent ainsi dans les demeures de riches bourgeois, dont ils emportent tous les biens [776].

Bien que tous les diaristes soient épargnés par « la maladie », celle-ci demeure au centre de leurs préoccupations. Ils se livrent à des calculs systématiques, et enregistrent avec régularité et précision l'étendue des ravages occasionnés à Londres et dans leur région, car il n'est guère d'endroit qui soit épargné, et toute la vie du pays est affectée par ces hécatombes successives. En août 1603, nous dit lady Hoby, il meurt à Londres jusqu'à trois mille deux cents personnes en une semaine [777], mais en juillet 1625, quand le fléau sévit avec une violence inégalée, le nombre des victimes, pour les huit derniers jours du mois, s'élève à neuf mille, s'il faut en croire Walter Yonge [778]. Seul le temps frais ou sec fait diminuer la liste des victimes, avec l'automne la maladie perd du terrain [779], et les jeûnes hebdomadaires ordonnés par le roi, pendant tout l'été de 1625, soudain prennent fin [780]. Certains diaristes s'interrogent sur les origines de la peste, et rendent responsables de sa propagation l'humidité et les pluies excessives [781], mais, pour la majorité d'entre eux, la cause première de l'épidémie ne peut être que le courroux divin. Le jugement de Dieu se manifeste pour que le peuple anglais se tourne à nouveau vers Lui [782].

Dieu envoie la maladie tout comme il en détermine l'issue. S'il juge bon d'affliger ses enfants — et nul ne saurait contester sa sagesse [783] — il est aussi, dans son infinie miséricorde, la source et l'artisan de chaque guérison. Selon les paroles de sir Henry Slingsby, « Dieu... nous blesse et nous guérit, nous frappe et panse nos plaies... si les pleurs durent toute une nuit, avec l'aube vient la joie [784] ». Intimement persuadés que le Seigneur châtie celui qu'il aime, les diaristes l'invoquent dans leur détresse, qu'elle soit physique ou morale, et pour eux le remède essentiel demeure la prière. Josselin passe une journée entière à prier et à intercéder auprès de Dieu pour John Burton, qui doit être opéré de la pierre, peu après il note avec satisfaction que l'intervention a réussi; lui-même n'arrache pas la dent qui le fait souffrir, avant d'avoir imploré l'aide divine [785]. Cette soumission totale à la volonté du Tout-Puissant n'exclut pas pour autant l'aide que peut apporter la médecine [786]. Puisque le surnaturel s'exprime au moyen de ce qui est naturel, les remèdes matériels ne sauraient être écartés, ils ne seront que plus efficaces après avoir été recommandés à Dieu. Quant au médecin, il doit s'efforcer de suivre les directives divines, et Geoffrey Starkey, après avoir consulté le docteur Carver, s'exclame : « Que le Seigneur lui montre comment me guérir, si telle est sa volonté [787]. »

Une pareille attitude n'encourage-t-elle pas le médecin inexpérimenté, ou impuissant devant la maladie, à rejeter toute responsabilité personnelle, et à conclure qu'une main plus puissante que la sienne règle la destinée des hommes ? Aucun journal privé ne

776. *Ibid.*, p. 93 : « 1636 (August 31) ... ».

777. *Hoby D.*, p. 204.

778. *Yonge D.*, p. 86.

779. *Josselin D.*, p. 45 : « 1647, Oct. 17... ».

780. *Whiteway D.* : « 1625, October 26th ».

781. *Ibid.* : « 1630, Aprill 10... ».

782. *Hoby D.*, p. 207 : « 1603, October the 23 day... ».

783. *Josselin D.*, MS. : « 1651, March 21... ».

784. *Slingsby D.*, p. 41-42 : « 1639, y^e 10 of Sept'... ».

785. *Josselin D.*, MS. : « 1649, June 27... ».

786. Paul H. Kocher consacre un chapitre entier de son ouvrage, *Science and Religion in Elizabethan England* (1953), au problème des rapports entre la médecine et la religion entre 1550 et 1610.

787. *Starkey D.* : « 1653, May y^e 12... ».

vient nous éclairer sur ce point, mais il semble probable que plus d'un praticien soit parvenu à une telle conclusion, devant l'étendue des ravages causés par les maladies de toutes sortes. Certains journaux ne sont, en effet, qu'une longue énumération de maladies mortelles, un interminable catalogue des décès qui accablent parents, amis et proches [788]. Au milieu de tant de souffrances, acceptées avec résignation et difficiles à soulager, la mort apparaît presque à la majorité des diaristes, comme une délivrance, puisqu'elle ouvre les portes d'un monde meilleur [789]. Dans un univers où tout n'est qu'incertitude, la religion demeure le seul rempart, l'unique réconfort.

788. Worthington D., p. 4.

789. Cf. Lady Twysden D., p. 118.

LA VIE RELIGIEUSE

Dans un monde voué aux changements et aux bouleversements, la religion demeure la préoccupation centrale d'un peuple dont la foi est aussi profonde qu'elle l'était au Moyen Âge. Elle domine la vie politique, sociale et culturelle du pays et provoque des conflits dont les répercussions se feront sentir tout au long du siècle. Sous le règne de Jacques I^{er}, il n'est pas rare de voir le parlement s'abstenir de siéger pendant un jour, afin de permettre à ses membres de mieux se préparer à recevoir la communion qui leur sera administrée le lendemain [1]. Il n'est pas rare non plus de voir le parlement se dresser contre le souverain pour des motifs d'ordre purement religieux.

Les discussions théologiques passionnent l'opinion et alimentent les conversations. Jeune étudiant au Middle-Temple, Simonds d'Ewes a coutume de rendre visite au prédicateur du collège, Mr. Masters, pour s'entretenir avec lui de théologie ou commenter quelque verset de la Bible [2]. Un simple fermier comme William Honnywell profite d'un déjeuner en compagnie d'amis et connaissances pour discuter certains passages des écritures et comparer les mérites respectifs de deux pasteurs du voisinage [3].

Les ouvrages pieux ou édifiants connaissent une grande vogue et sont entre toutes les mains. John Hayne, le marchand d'Exeter, offre des sermons à sa fiancée [4], Adam Eyre emprunte des opuscules tels que *The Personall Reigne of Christ upon Earth* (1642) de John Archer, ou bien prête à une villageoise les écrits d'un aumônier puritain, John Saltmarsh, originaire comme lui du Yorkshire [5]. Les « traités relatifs au culte, aux églises, au sabbat » figurent parmi les livres les plus recherchés [6]. La Bible, source de réconfort et d'inspiration, occupe une place privilégiée et, comme bien d'autres puritains, Nehemiah Wallington, le pieux quincaillier londonien, ne peut que prendre modèle sur le prophète qui porte son nom, tant il lui semble naturel de s'identifier aux personnages bibliques. Il est fréquent d'entendre trois sermons au cours de la journée, même si certains durent plusieurs heures. Dès leur plus jeune âge, les Anglais apprennent à rendre compte des sermons entendus. Les écoles dispensent une solide formation

1. *D'Ewes D.*, p. 183 : « 1624, Feb. 28... »

2. *Ibid.*, p. 145 : « 1623, July 6... ».

3. *Honnywell D.*, p. 256 : « 1602, June 24... ».

4. Cf. *supra*, p. 206, n. 56.

5. *Eyre D.*, p. 23 : « 1647, March 22... ».

6. Cf. *supra*, p. 282, n. 506.

religieuse, les universités sont encore des pépinières d'ecclésiastiques, et le but de toute étude demeure la recherche et la connaissance de Dieu [7].

Quelle que soit l'orientation de leurs convictions religieuses, les auteurs de journaux, conscients de la brièveté de la vie et de sa fragilité, devant la menace constante que fait planer la mort, ne cessent de songer au salut de leur âme. Ils demandent à la religion de leur offrir un mode de vie, une ligne de conduite, mais la foi qui les anime est aussi source de conflits, génératrice d'intolérance, voire de cruauté; elle dresse les uns contre les autres des hommes convaincus d'être les détenteurs exclusifs de la vérité.

Une crainte commune domine cependant, celle qu'inspire l'Église catholique. Ceux de ses membres qui refusent d'assister aux services anglicans, ainsi que le leur enjoint la loi, sont jetés en prison [8]. Tel est le sort du cousin d'Adam Winthrop, dont ce dernier signale l'arrestation en juin 1603 [9]. Des commissions spéciales, comme celle à laquelle appartient le mari de lady Hoby [10], sont chargées d'examiner ces récusants, que Simonds d'Ewes traite sans ménagement de « punaises venimeuses [11] ». En mai 1606, Garnet, le provincial des jésuites, est exécuté après avoir subi vingt-trois interrogatoires, aux dires de Walter Yonge [12]. Nombreux sont ceux qui voient en lui l'un des initiateurs du complot des poudres, dont l'anniversaire rappellera par la suite à tous les bons protestants la perfidie des papistes et leur « invention démoniaque [13] ». A Bancroft qui demande que les catholiques puissent bénéficier d'un régime de tolérance pendant quatre ans, l'évêque de Worcester réplique que l'accorder pour une durée de huit jours serait déjà trop [14]. De véritables chasses à la sorcière s'organisent, auxquelles succèdent, il est vrai, des périodes d'accalmie. Les rumeurs les plus fantaisistes circulent. En juin 1610, le bruit court que des jésuites venus de France ont pour mission de « supprimer Sa Majesté et le Prince [15] ». A Londres, les maisons sont fouillées, des perquisitions périodiquement ordonnées pour découvrir si les catholiques ne recèlent pas d'armes chez eux. Il en est de même en province [16]. Les mesures jugées trop favorables envers ceux qui suivent Rome, alarment les esprits [17]. Les pourparlers en vue du mariage espagnol ne servent qu'à renforcer ces craintes, et Jacques I^{er} doit se défendre sans cesse contre des sujets, toujours plus nombreux, qui l'accusent de partialité envers les catholiques.

Sur le plan privé, cette même intolérance se manifeste aussi. Nicholas Assheton rapporte, en 1618, que le pasteur de Sladeborne a refusé d'être le parrain de l'enfant de sa sœur, parce que celle-ci a des « tendances papistes », et qu'il a été ainsi amené à le remplacer dans ce rôle [18]. A vingt ans déjà, Simonds d'Ewes se sent poussé à rédiger un opuscule dans lequel il entend dénoncer les catholiques du royaume. Il renoncera d'ailleurs assez vite à ce projet, par crainte de la censure [19]. La majorité des auteurs de journaux voient la main de Dieu dans l'accident survenu le dimanche 26 octobre 1623 chez l'ambassadeur de France, dans Blackfriars, alors que prêchait un jésuite nommé

7. *Ibid.*, p. 263.

8. Wyot D., p. 111 : « 1602... March... ».

9. Winthrop Papers, vol. I, p. 85.

10. Hoby D., p. 220 : « May 1605, the 17 day... ».

11. D'Ewes traite à plusieurs reprises les catholiques de « Poisonous bugs ».

12. Yonge D., p. 5 : « March 1606 ».

13. Lors de l'anniversaire du complot des poudres, le 5 novembre 1617, Nicholas Assheton déclare, *op. cit.*, p. 67 : « God's mercie & goodness delivered us from the snare of divelish invention ».

14. Yonge D., p. 6.

15. *Ibid.*, p. 22.

16. Clifford D., p. 90 : « March 1619 ».

17. Yonge D., p. 64 : « August 25, 1622 ».

18. Assheton D., p. 88-89 : « 1618, April, 12 ».

19. D'Ewes D., p. 71 : « 1622, March 27... ».

Drury. Quarante personnes selon les uns, soixante et même quatre-vingt-douze selon les autres, auraient péri, lorsque s'effondra la pièce où s'étaient réunis les fidèles [20]. Il n'est que sir Henry Slingsby pour se refuser à adopter la thèse de la vengeance divine, que repousse également, et pour cause, John Southcote, le seul catholique dont les notations éparses aient été portées à notre connaissance [21]. Les interprétations varient en effet selon les options religieuses.

Cette méfiance, doublée le plus souvent d'animosité envers la religion romaine, n'empêche pas les Anglais de se documenter et de consulter, nous l'avons vu [22], bon nombre d'ouvrages écrits par des catholiques. Il est significatif de voir l'aumônier puritain de lady Hoby lui lire à plusieurs reprises des passages d'un livre traitant « des principes du papisme [23] ». Ceci dénote chez elle un désir de s'instruire sans aucun doute, mais aussi le besoin de comparer et de prouver, par surcroît, la supériorité des doctrines protestantes. De passage à Londres, en avril 1619, lady Anne Clifford mentionne sa rencontre, chez lady St. John, avec un moine espagnol [24].

Les catholiques étrangers sont les plus actifs et les plus redoutés. Le parlement exige des mesures sévères envers eux et surveille avec un soin jaloux les publications théologiques. C'est ainsi qu'il demande au futur évêque de Chichester, le Dr. Montagu, de s'expliquer sur son livre *A Treatise of Invocation of Saints* (1624), qui lui semble dangereusement tendre vers le papisme [25]. Parmi les raisons qu'il invoque en faveur du jeûne et de l'humiliation publique, Samuel Ward met en tête les craintes que suscitent chez lui les progrès faits par les doctrines papistes, depuis le mariage du nouveau monarque, Charles I^{er}. La reine Henriette-Marie n'a-t-elle pas sa propre chapelle, où se réunissent fidèles et sympathisants [26] ? En 1630, huit capucins et deux frères lais viennent s'établir auprès de la souveraine, tandis que deux capucins s'installent à la résidence de l'ambassadeur de France, autre foyer de propagande bien connu. La riposte est immédiate : il est dorénavant interdit de fréquenter la chapelle de la reine ou celles des ambassadeurs catholiques [27].

De grands seigneurs offrent l'hospitalité à des religieux, aussi est-il fréquent de voir leurs résidences londoniennes perquisitionnées, comme celle de Mgr. de Shrewsbury dans Clerkenwell, où, en mars 1628, « furent découverts sept ou huit jésuites ainsi que d'abondantes provisions et de riches ornements d'église, des livres et de l'argent [28] ». Malgré les risques encourus, des prêtres continuent à officier chez certains membres de la noblesse, qui leur ouvrent leurs maisons. Ainsi, le 29 décembre 1634, sir Humphrey Mildmay, qui manifeste un intérêt certain pour les doctrines de l'église romaine, signale qu'il a entendu dans l'après-midi, chez sir Walter Mildmay [29], « un fort bon sermon » prononcé par un prêtre séculier, le premier prêtre anglais, précise-t-il, qu'il ait eu jusque-là l'occasion d'écouter. En règle générale, seuls des missionnaires exercent secrètement à cette époque leur ministère, comme le feront par la suite les pasteurs anglicans. Si, à partir de 1640, les persécutions deviennent plus rigoureuses [30] — même ceux qui

20. Il y eut 40 victimes selon d'Ewes (1623, Oct. 26), Yonge en dénombre « environ 80 ou 92 » (*op. cit.*, p. 70). Le révérend Samuel Clark publia peu après une brochure intitulée *The Fatal Vespers a true & full narrative of the signal judgment of God upon the papists*.

21. Cf. *Slingsby D.*, p. 29-30 et *The Diary of Dr. John Southcote, Catholic Record Society Miscellanea*, I (1905), p. 99.

22. Cf. *supra*, p. 281, n. 498.

23. *Hoby D.*, p. 120 : « 1600, (the 5 day after the 16)... ».

24. *Clifford D.*, p. 94 : « April 1619 the 20th... ».

25. *Yonge D.*, p. 84 : « June 1625... ».

26. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 122 : « June 19, 1625... ».

27. *Southcote D.*, p. 106.

28. *Ibid.*, p. 104.

29. Cousin du diariste.

30. Le 29 mai 1640, Laud signale que l'évêque de Gloucester vient d'être suspendu de ses fonctions « for notorious Scandall to the Church ».

parlent en faveur du catholicisme risquent la prison — aucun journal ne mentionne d'acte sanglant, et l'amende, l'emprisonnement ou l'expulsion [31] semblent être les châtiments les plus fréquents pour ceux qui s'obstinent à pratiquer ou à répandre une religion désormais interdite.

Les catholiques ne sont pas les seules victimes de cette intolérance. Les juifs, bien que leurs difficultés soient rarement évoquées, ont quelque peine à se faire admettre dans le pays; il faudra attendre le Protectorat pour que s'améliore leur sort [32]. Les protestants eux-mêmes s'accusent et se déchirent. Tout sermon, toute déclaration, toute publication qui ne paraît pas conforme aux doctrines professées par tel ou tel diariste est aussitôt taxé par lui d'hérésie. Après avoir écouté prêcher à Cambridge Mr. Lucy, l'aumônier du duc de Buckingham qu'il exècre, d'Ewes reproche à son sermon d'être entaché « d'anabaptisme, de papisme et presque d'athéisme [33] ». Quelques années plus tard, à Oxford, lorsque Thomas Brown, futur aumônier de Laud, prêche à Christ Church, son sermon, nous dit Crosfield, exalte le roi Charles, vainqueur « des anabaptistes, des puritains et des papistes [34] ». Ces accusations se répéteront périodiquement, jusqu'au rétablissement de la monarchie. En 1656, le révérend Burghall, dont le sectarisme éclate à chaque page de son journal, qualifie les quakers, alors à leurs débuts, « d'hérétiques absurdes alliés aux papistes, aux anabaptistes et aux antinomiens [35] ». A un mot près, les termes chaque fois utilisés sont identiques.

Les anabaptistes, du moins dans les journaux, semblent faire l'unanimité contre eux. Déjà en 1599, Philip Wyot relate le petit scandale qu'occasionna à Barnstaple John Symons, un maître d'école simple d'esprit « mais anabaptiste », quand il conduisit son enfant à l'église pour le faire baptiser « Doe Well [36] ». Simonds d'Ewes signale, le 29 septembre 1622, devant les portes de l'évêque de Londres, un grand rassemblement provoqué par l'arrestation de quatre-vingts anabaptistes, qui s'étaient rassemblés avec leur chef dans une maison proche de Pimlico. Trente de leurs camarades, précise-t-il, avaient réussi à s'enfuir sans qu'on sache ce qui leur était advenu [37]. A aucun moment les doctrines de ce mouvement ne sont ouvertement discutées par les diaristes, mais certains d'entre eux, pour des raisons différentes, s'inquiètent de leurs conséquences. En 1646, John Greene note que, si le nombre des anabaptistes continue d'augmenter, celui des jeunes enfants baptisés ne cessera de décroître [38]. La même année, le révérend Josselin rapporte l'emprisonnement d'un membre de la secte, coupable d'avoir « rebaptisé » une jeune fille, qui mourut peu après la cérémonie [39]. Si cet incident ne provoque nul commentaire de sa part, il laisse tout au moins sous-entendre qu'il s'agit peut-être là d'une manifestation de la colère divine. Il s'indigne aussi de voir que les prédicateurs anabaptistes ne sont pas d'authentiques ministres du culte, en raison même de la manière dont ils sont choisis, et s'efforce, mais en vain, pendant une journée entière, de convaincre l'un d'eux de son erreur [40].

Le terme anabaptiste est également employé dans un sens beaucoup plus large et devient alors tout simplement synonyme d'hérétique. C'est ainsi que Simonds d'Ewes, flétrissant Arminius et ses adeptes, les traite de « racaille d'anabaptistes entachés de

31. *Josselin D.*, p. 101 : « 1652/3, Jan. 9. The State issued a proclamation against Jesuites to be gone by March 1, next ».

32. *Ibid.*, p. 113 : « 1655, Dec. 16. Great rumors of the Jewes being admitted into England... ».

33. *D'Ewes D.*, p. 84 : « 1622, June 30... ».

34. *Crosfield D.*, p. 91 : « 1636, Aug. 30... ».

35. Cf. *Burghall D.*, p. 187.

36. *Wyot D.*, p. 106 : « 1599-XXIX May ».

37. *D'Ewes D.*, p. 99 : « 1622, Sept. 29... ».

38. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIV, p. 107 : « 1646, Jan. thursday the 8th... ».

39. *Josselin D.*, MS. : « 1646, Apr. 12... ».

40. *Ibid.*, p. 33 : « 1646, June 29 ».

jésuitisme [41] ». Le conflit dominant est celui qui, depuis le début du siècle, oppose les puritains aux anglicans et prend des formes multiples. Notre propos n'est point ici de faire l'histoire d'une querelle par trop connue, mais de souligner les problèmes qui retiennent l'attention d'un grand nombre d'Anglais. L'Église d'Angleterre, qu'un puritain farouche comme d'Ewes ne cesse d'attaquer, se sent menacée de toute part, aussi condamne-t-elle les divers « ismes » qui se répandent et gagnent du terrain. Walter Yonge cite en particulier le pélagianisme, doctrine qui rejette les conséquences du péché originel et progresse dans diverses régions du royaume; selon lui, de nombreux évêques en seraient même « infectés [42] ». Déjà en 1588, Richard Rogers, bien que puritain convaincu, peut écrire, se référant sans doute aux séparatistes : « Ce que j'ai entendu dire des sectes m'a troublé [43]. »

La pénétration du catholicisme et les tentatives multiples de conversion ne laissent pas non plus d'inquiéter les hauts dignitaires de l'Église. Un jésuite, tantôt appelé Fisher et tantôt Musket, fait beaucoup parler de lui sous le règne de Jacques I^{er}. En 1621, il publie un livre prouvant que John King, évêque de Londres de 1611 à 1621, s'était converti avant de mourir. Le titre est révélateur : *The Bishop of London his Legacy : or Certain Motives of Dr. King, Bishop of London, for his Change of Religion, and Dying in the Catholic and Roman Church...* La riposte est immédiate; Henry King, fils du défunt et futur évêque de Colchester, prend la défense de son père dans un sermon prononcé à la Croix-Saint-Paul, le 25 novembre 1621 [44], et profite de l'occasion pour accuser les jésuites de « phlébotomie [45] ». Peu après, ce même Fisher participe, à la cour, en présence du roi et du garde des Sceaux, à plusieurs controverses qui l'opposent successivement à Daniel Featley, aumônier de l'archevêque, au Dr. White, aumônier du roi, et finalement, le 24 mai 1622, à Laud lui-même [46]. La comtesse de Buckingham, mère du favori, loin d'être convaincue par les arguments avancés par les théologiens anglicans, se tourne vers le catholicisme avant la fin de l'été.

La presse, comme la chaire, nous l'avons vu, permet la diffusion d'idées plus ou moins orthodoxes. Pamphlétaires et prédicateurs critiquent non seulement les papistes, mais aussi le roi, qu'ils accusent d'être trop tolérant et même de favoriser la religion romaine. S'il est possible de censurer les écrits — certains continuent à circuler sous le manteau [47] — il est moins aisé d'imposer silence au clergé. Le sens des allusions faites, à une semaine d'intervalle à la Croix-Saint-Paul, par Clayton et Richard Sheldon n'échappe à personne. Tous savent ce que représente ce « mouton importé d'Espagne qui contamine ses frères anglais » et quels sont « ceux qui adorent la bête et son image [48] ». La colère de Jacques I^{er} est d'autant plus grande que, peu de temps auparavant, le 4 août 1622, il avait envoyé une lettre à l'archevêque Abbot, stipulant que les prédicateurs, dans leurs sermons du dimanche après-midi, devraient s'en tenir strictement au texte biblique de leur choix, ne commenter que des passages tirés du catéchisme, du Credo, des dix Commandements ou de l'Oraison dominicale, et éviter soigneusement les controverses d'ordre politique ou religieux. Il leur était formellement interdit de contester « le pouvoir, les prérogatives... l'autorité » du prince, toute critique

41. Il les appelle « a rabble of jesuited Anabaptists ». Cf. *Autobiography*, vol. II, p. 65.

42. Yonge D., p. 93. Le 9^e article de l'Église d'Angleterre condamne l'hérésie pélagienne.

43. Cf. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 76 : « Jan. 13, 1588... ». Dans les sectes, Rogers n'inclut pas les puritains, qui pour l'heure souhaitaient simplement réformer l'Église établie.

44. D'Ewes mentionne ce sermon à la date du 10 janvier 1622.

45. Cf. COLLIERS, *Ecclesiastical History*, Part. II, Book VIII, p. 426.

46. D'Ewes mentionne ces joutes théologiques, à la date du 27 juin 1622, et souligne l'habileté de Daniel Featley, dont, en 1623, il allait acheter l'ouvrage intitulé *The fisher caught in his owne net*.

47. Cf. *supra*, p. 282.

48. *Ibid.*, p. 138, n. 276.

du gouvernement devenant un blasphème[49]. Une telle décision était de nature à consterner les puritains, qui se voyaient ainsi pratiquement réduits au silence, tandis que le clergé anglican gardait toute latitude pour parler en faveur du régime et le soutenir. Face aux attaques des dissidents, le sort de la couronne et celui de l'anglicanisme paraissent de plus en plus indissolublement liés.

Ce n'est d'ailleurs là qu'une nouvelle phase dans la lutte qui, depuis le début du siècle, oppose le souverain Stuart aux puritains. Depuis 1604, les ministres du culte, pour prêcher, doivent obligatoirement posséder une licence délivrée par l'évêque du diocèse, et ceux qui en sont dépourvus se voient contraints de faire appel, une fois par mois, aux services d'un prédicateur autorisé. En juillet 1606, Walter Yonge note avec inquiétude que les pasteurs sont tenus de renouveler leur licence, même s'ils prêchent déjà depuis vingt ans[50]. Sous le règne de Charles I^{er}, les mesures prises sont encore plus strictes. Crosfield, en juin 1626, signale une proclamation visant à promouvoir la paix de l'Église et interdisant les attaques écrites ou orales contre des personnalités religieuses ou politiques, et susceptibles d'être jugées contraires aux lois de l'Église[51]. En 1628, les sermons du dimanche après-midi seront transformés, par ordre du souverain, en séances de catéchisme[52]. Le 23 août 1631, John Rous note que le roi, de passage à Oxford, a profité de sa visite pour juger les auteurs de « sermons séditieux[53] ». En bon anglican, il ne se hasarde pas à émettre d'opinion, mais il est d'autres diaristes que cette immixtion du souverain dans la vie de la nation et des universités, en particulier[54], scandalise quelque peu. Le 8 novembre 1609, Samuel Ward, alors à la tête de Sidney Sussex College à Cambridge, déplore que le roi ait imposé un *fellow* de son choix à Christ's College, et il ajoute : « Seigneur, mon Dieu, ayez pitié de ce pauvre collègue[55]. » Déjà en 1605, quand il n'était que *fellow* d'Emmanuel College, il s'était indigné de voir le port du surplis rendu obligatoire par Jacques I^{er}[56].

Si les hommes de loi, puritains pour la plupart, se préoccupent des rapports entre l'Église et l'État, ou des formes que doit prendre le gouvernement de l'Église, et ne veulent reconnaître que la souveraineté divine, l'Anglais moyen ne se sent pas directement concerné par de tels problèmes[57]. Bien plus que les prérogatives royales, ce sont les formes du culte et les rites observés qui le touchent directement. Pour bon nombre d'auteurs de journaux qui vivent en province, Londres est, somme toute, assez loin et les problèmes d'ordre religieux se posent pour eux surtout localement, au sein même de leur paroisse.

Lorsque Jacques I^{er} monte sur le trône, les puritains au sens étroit du terme, ceux qui rejettent le *Common Prayer Book* et l'autorité épiscopale, et que Manningham définit de façon fort peu flatteuse[58], ne sont qu'une infime minorité, alors que les puritains, au sens large, représentent une fraction non négligeable de l'Église d'Angleterre, dont ils ne cessent de réclamer la réforme[59]. Simonds d'Ewes, puritain convaincu, ne se sent

49. Cf. D'Ewes D., p. 94-95 (September 1, 1622) et G. DAVIES, « Arminian versus Puritan in England, ca. 1620-1640 », in *Huntington Library Bulletin*, n° 5 (1934), p. 167-171.

50. Yonge D., p. 9 : « July 1606 ».

51. Crosfield D., p. 4 : « 1626, June 21 ».

52. Cf. John Rous, *op. cit.*, p. 51.

53. *Ibid.*, p. 56.

54. Ces universités que Jacques I^{er} dans son *Basilikon Doron* qualifiait de « verie pestes in the Church & Commonweale » (cf. J. D. Eusden, *op. cit.*, p. 2).

55. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 130 : « Nov. 8, 1609... ».

56. *Ibid.*, p. 129.

57. Cf. G. DAVIES, « Arminian versus Puritan », *op. cit.*, p. 163.

58. Il donne d'eux en particulier la définition suivante : « 31 March 1603. A puritane is such a one as loves God with all his soule but hates his neighbour with all his heart » (*op. cit.*, p. 156).

59. Cf. J. R. TANNER, *Constitutional Documents of James I (1603-1625)*, Cambridge, 1930, p. 46-47.

nullement étranger à l'Église, mais au contraire agit en membre zélé. Le 26 septembre 1622, après avoir assisté aux obsèques nocturnes de lady Ipseley, il note que la défunte, dont on a fait l'éloge, s'était beaucoup inquiétée des difficultés que traversait l'Église et, peu avant sa mort, avait exprimé le désir de quitter ce monde avant que « l'évangile ne soit anéanti [60] ». Déjà en janvier 1604, à la conférence de Hampton Court, rassemblant autour du roi, un archevêque, huit évêques, cinq doyens et deux pasteurs anglicans ainsi que « quelques-uns des théologiens les plus savants appelés puritains », sir Roger Wilbraham, qui y assistait en observateur, avait remarqué les réticences exprimées par ces derniers en matière de rite et de doctrine [61]. Avec les années, les positions se précisent et le fossé grandit. Sous l'impulsion d'hommes tels que Lancelot Andrewes, on assiste chez les anglicans à un retour aux pratiques primitives et à une révolte contre le calvinisme, qui prendra le nom d'arminianisme. Sous le règne de Charles I^{er}, l'influence de Laud, « ce petit homme rougeaud de basse origine » selon d'Ewes [62], ne fait qu'accentuer cette tendance, et les puritains savent pleinement tirer profit des imprudences et des excès du futur évêque de Cantorbéry. Les rites qu'il remet en vigueur avec une rigidité extrême, rappellent par trop à certains le catholicisme, et les puritains de brandir l'épouvantail du papisme qui, selon eux, va de pair avec la tyrannie [63].

L'observation ou le rejet des rites est un thème qui passionne l'opinion, et les journaux se font l'écho de ces préoccupations. Au désir de dépouillement des uns s'oppose chez les autres le goût des cérémonies et l'attachement aux traditions. En mai 1624, Walter Yonge rapporte avec indignation que l'évêque de Norwich, le Dr. Harsnett, a donné l'ordre d'orner de tableaux les murs des églises et de suspendre au-dessus des fonts baptismaux une représentation du Saint-Esprit. Il a en outre excommunié de nombreux fidèles et n'est revenu sur cette décision qu'après le paiement par chacun d'eux d'une amende de vingt livres. Une telle attitude lui a d'ailleurs valu des remontrances au parlement [64]. Mais, en 1633, lorsqu'un juriste de Lincoln's Inn, exerçant les fonctions de juge à Salisbury, prend l'initiative de détruire dans une église de la ville un vitrail représentant Dieu le Père et qui était l'objet d'une grande vénération, il encourt aussitôt le blâme de la Chambre Étoilée [65]. Pour un anglican fidèle comme sir Henry Slingsby, le décor extérieur du culte joue un rôle important, et dès les premières pages de son journal, il nous offre une description détaillée de la chapelle attenante à *The Red House* et qui fut construite par les soins de son père. Cette chapelle, déclare-t-il, « est bâtie comme une chapelle de collège; à l'est, sur un vitrail, est peint un crucifix différent des autres crucifix en ce qu'il comporte une seconde traverse de bois, sur laquelle reposent les pieds du Seigneur, au pied du crucifix se tient la Vierge, à droite l'apôtre saint Jean, à gauche (sainte) Elisabeth et, juste au-dessous, saint Pierre, saint André et saint Paul. Au nord se trouve une chaire élégante, une table de communion est placée face à l'autel, sous le vitrail situé à l'est, et recouverte d'une nappe pourpre à rayures brodées, qui est l'œuvre de ma femme [66]. »

Dans les universités, à Oxford principalement, on repeint et décore les chapelles. Crosfield note en latin, le 4 décembre 1629, qu'à Queen's College : « Praeterea res altera arbitrio sociorum proponitur, nempe de ornamento Capellae & forma ibi mons-

60. D'Ewes D., p. 98-99 : « 1622, Sept. 26... ».

61. Cf. Wilbraham D., p. 66 : « Jan. 1603 ». Ces puritains s'appelaient Reynolds, Sparke, Chaderton et Knewstubs. Cf. W. K. JORDAN, *The Development of Religious Toleration in England*, London, 1936, vol. II, p. 18.

62. D'Ewes, dans son autobiographie, vol. II, p. 100, le dépeint en ces termes : « a little red-faced man of mean parentage ».

63. Cf. G. DAVIES, « Arminian versus Puritan », *op. cit.*, p. 163.

64. Yonge D., p. 75 : « May 1624 ».

65. Rous D., p. 70 : « April 1633 ».

66. Slingsby D., p. 1-2 : « 1638, Dec. 3 ».

tratur & modus liniendi per stellas laudatur, ut haec una cum bibliotheca & porta Collegium nostrum honoret [67]. » Dans la ville, on prend aussi l'habitude de porter des guirlandes dans les églises, et certains paroissiens qui s'insurgent contre cette coutume sont punis par l'évêque [68]. A Cambridge, la résistance à de telles pratiques est plus nette encore. Samuel Ward parle de « complot » ourdi pour rendre obligatoire le port du surplis à son collègue (Emmanuel) et n'en veut pour preuve que les initiatives prises par le Dr. Googe et le Dr. Montagu dans leurs collèges respectifs, Madgalen et Sidney. Désabusé, il conclut que son propre collègue, s'il veut éviter de se singulariser, devra imiter leur exemple [69].

Ce problème préoccupe également les laïcs. En 1618, Nicholas Assheton rapporte que le jour de Pâques, après déjeuner, une discussion s'éleva entre son père et son beau-frère, le premier approuvant le pasteur de Sladeborne, Mr. Leigh, qui avait administré la communion, sans revêtir son surplis, et le second, blâmant pareille désobéissance. Leur désaccord fut tel que Mr. Assheton quitta les lieux, en jurant de n'y jamais revenir [70]. Les controverses deviennent particulièrement violentes en matière de rites. Le respect rendu au nom de Jésus, les génuflexions devant l'autel choquent et inquiètent. Le 16 décembre 1614, les pasteurs du diocèse d'Exeter apprennent de la bouche de leur évêque qu'il faudra désormais s'agenouiller pour communier, obligation que n'apprécie guère Walter Yonge [71]. A l'instigation de Laud, les exigences de l'Église deviennent plus strictes. Le 14 février 1632, jour du Mardi gras, John Rous entend Mr. Garie, en chaire, menacer de la vengeance divine les athées, les hommes coupables d'adultère ainsi que ceux qui ne fléchissent pas le genou au nom de Jésus. Il s'appuyait pour condamner ces derniers sur le texte bien connu de l'épître aux Philippiens, chapitre II, verset dix [72]. Les réactions sont aussi peu nuancées, et certains n'hésitent pas à parler d'idolâtrie. En 1637, John Young relate qu'au terme de son sermon, dont le texte était tiré du psaume six (versets deux à six), un certain Hill a supplié Dieu d'avoir pitié de son pays, qui commettait « le péché d'idolâtrie [73] ». La même année, Robert Woodford note qu'un prédicateur puritain, qui s'est élevé contre cette perversion, voit maintenant ses jours en danger. Son indignation ne connaît plus de bornes lorsque, le 2 février 1638, il entend à Saint-Paul un sermon du Dr. Turner, incitant les fidèles « à fléchir le genou au nom de Jésus et en passant devant l'autel ». Il ne lui reste plus, en pareilles circonstances, qu'à implorer le Seigneur de prendre pitié de sa « pauvre église [74] ».

Déjà le 15 décembre 1633, le Dr. Paul Micklethwaite, théologien anglican jouissant des faveurs royales et qui, depuis 1628, présidait aux destinées du Temple, avait développé ce thème dans un sermon à l'intention des juristes, qui se montraient fort réticents. Justinian Pagitt, étudiant au Middle Temple, qui y assistait, en donne la teneur dans son journal, et sous la rubrique « signes de respect envers Dieu », note que le prédicateur a posé les questions suivantes : « Est-il légitime de fléchir le genou devant l'autel ? Devons-nous fléchir le genou au nom de Jésus, comme le prescrit l'Église ? » et que, dans les deux cas, il a donné une réponse affirmative [75]. Pourtant les avis sont partagés, et parmi les anglicans les plus fidèles, il en est qui désapprouvent ces innovations.

67. Cf. *Crosfield D.*, p. 37.

68. *Ibid.*, p. 70 : « 1634, May 1... At S. Peters... some resisted & were punished by y^r Bishop ».

69. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 130 : « Aug. 12, 1604 ».

70. *Assheton D.*, p. 87-88 : « 1618, April 5 ».

71. *Yonge D.*, p. 24 : « 16 December 1614 ».

72. *Rous D.*, p. 39.

73. *Young D.*, p. 126 : « 1637, 11 Jan... ».

74. *Woodford D.*, p. 196 : « 1637, Sept. 2 ».

75. Le Dr. Micklethwaite était un fervent défenseur des rites et des cérémonies. Cf. J. D. EUSDEN, *op. cit.*, p. 87.

Sir Henry Slingsby confie ses craintes à son ami le prébendier d'York, Timothy Thurscross qui, nous dit-il, vient de lui offrir l'ouvrage d'un Espagnol, John Valdezzo, intitulé *The hundred & ten considerations* et récemment traduit, le fait vaut la peine d'être souligné, par Nicolas Ferrar. Si nous en croyons le diariste, cet ecclésiastique mène une vie fort sainte, « mais se conforme à la discipline de l'Église, actuellement en vigueur, et observe les rites nouvellement imposés...[76] ». Slingsby, dont l'attitude est fort différente, lui demande de l'éclairer sur ce point et pour sa part avoue que les décorations trop somptueuses, l'importance attachée aux aspects extérieurs du culte, lui semblent confiner à l'idolâtrie. Les explications fournies par Thurscross doivent être celles qu'offrait plus d'un pasteur à ses ouailles effarouchées. Il lui répond, en effet, que ses génuflexions s'adressent à Dieu, non à l'autel, et que ces gestes étaient courants dans l'Église primitive [77].

Peu après, Slingsby relate que, pour le baptême de son fils Henry, le révérend Thurscross a accepté de prêcher dans la chapelle du château, mais qu'il lui a fallu, au préalable, obtenir l'autorisation du chancelier de la cathédrale d'York, car sa chapelle n'est pas consacrée [78]. Si elle ne l'est point encore, c'est d'ailleurs contre son gré, l'évêque s'étant jusque-là opposé à la consécration des chapelles privées, de crainte qu'elles ne servent de lieu de rencontre aux dissidents. En dépit de cette interdiction, et malgré les risques encourus, Slingsby utilise de temps à autre sa chapelle. S'il trouve normal que certains édifices soient réservés aux dévotions des fidèles, il accepte mal que du même coup les murs et les pierres soient sanctifiés. En cela, ajoute-t-il, « nous nous rapprochons depuis quelque temps des superstitions de l'église romaine », les hommes ne sont-ils pas enclins « à transformer la dévotion en superstition », si on les laisse faire [79] ? Ces réactions sont intéressantes, venant de la part d'un anglican qui, par ailleurs, admet la confession, pratique bienfaisante en certains cas, et récemment remise à l'honneur, « bien qu'elle ait toujours fait partie des enseignements de notre église [80] ».

Dans un collège comme Queen's à Oxford, où les anglicans sont en majorité, l'approbation est loin d'être unanime, et Crosfield parle d'une « faction » qui refuse d'adopter les nouvelles règles et aussi de se lever pendant la lecture du Credo et de l'Évangile. Leur opposition chagrine le directeur, le Dr. Potter, qui profite d'une tournée d'inspection du Dr. Corbet, l'évêque d'Oxford, pour rappeler aux insoumis leur devoir d'obéissance. Dans son allocution, il déclare que, pour ce qui est de l'embellissement des églises et de la décoration des autels, les initiatives prises au cours des douze dernières années ont été bien plus nombreuses que dans le passé. Crosfield signale aussi que, dans l'église de Bleckington, qui dépend du collège, Corbet a placé l'autel à l'est [81]. Ce changement de position de la table de communion, qu'on appelle maintenant aussi autel [82] — le terme est caractéristique — provoque partout un grand mécontentement. Jusqu'ici, la table avait été placée au milieu de l'église, elle sera désormais disposée parallèlement au mur est du chœur et entourée de grilles; le chœur sera également surélevé par rapport au reste de l'église [83]. A Northampton, les marguilliers se révoltent, ils refusent d'accepter pareille innovation et, de leur propre chef, remettent la table de communion à la place qu'elle occupait auparavant. Ils sont presque aussitôt

76. *Slingsby D.*, p. 7-8 : « 1638, the 19th of December... ».

77. *Ibid.*, p. 8 : « 1638, the 19th of December... ».

78. *Ibid.*, p. 19 : « The 29th of January (1638/9)... ».

79. *Ibid.*, p. 19-20.

80. *Ibid.*, p. 9-10.

81. Cf. *Crosfield D.*, p. 74, 1634 November.

82. Cf. DAVIES, « Arminian versus Puritan in England », *op. cit.*, p. 164 et Th. FULLER, *The Church History of Britain*, vol. III, London, 1845, p. 429.

83. Cf. A. FRENCH, *Charles I and the Puritan Upheaval*, London, 1955, p. 268.

excommuniés [84]. Des pasteurs « de la pire espèce », précise Woodford, viennent inspecter les églises pour voir si les ordres donnés ont été exécutés, et certains ministres du culte n'administrent la communion qu'à ceux qui veulent bien s'approcher des grilles. Par prudence, les Anglais s'abstiennent de tout commentaire [85], mais entre amis on discute ouvertement du problème.

Les jours de fête dédiés à la Vierge ou aux saints [86] ne sont guère appréciés par ceux qui voient là une preuve supplémentaire de l'emprise grandissante qu'exerce l'Église catholique sur Laud et ses partisans. Le même auteur rapporte avec indignation que, contrairement à son attente, les hommes du voisinage condamnés pour avoir coupé des arbres dans la forêt, l'ont été, non parce qu'ils avaient songé à dresser des mâts pour le 1^{er} mai, bien au contraire, mais parce qu'ils avaient déboisé la forêt [87]. Il précise également que le jour de l'Ascension, en 1639, le libraire a refusé de lui vendre du parchemin. Ayant rappelé au marchand que ses scrupules étaient injustifiés, puisque ce n'était pas le jour du sabbat, celui-ci répondit qu'il aurait fait du commerce sans crainte un dimanche, mais qu'en raison de la fête célébrée, il ne pouvait s'y risquer [88].

Le problème du dimanche partage l'opinion et inspire de nombreux ouvrages consacrés à cette question d'une brûlante actualité. La fin du règne d'Elizabeth avait pourtant été marquée par une assez stricte observance du sabbat. John Manningham, qu'on ne saurait soupçonner de puritanisme, déclare en 1602 que ceux qui, le dimanche après-midi, succombent à l'indolence ou se livrent à des occupations profanes sont aussi coupables que s'ils rognent la monnaie royale; ils trahissent le Prince, commettent un sacrilège et privent Dieu de ce qui lui revient [89]. En 1606, le parlement adopte un projet de loi visant à assurer une meilleure observance du sabbat [90]. De telles mesures bénéficient de l'appui total des puritains, mais Jacques I^{er}, de son côté, ne reste pas insensible aux demandes des Anglais qui regrettent les divertissements d'autrefois. Au cours de son voyage dans le Lancashire le roi, pendant une réception à Houghton Tower, dont Nicholas Assheton nous livre le récit à la date du 17 août 1617 [91], se vit présenter une pétition signée par des paysans, des gens de maison et des commerçants du comté, qui réclamaient le rétablissement des réjouissances dominicales supprimées depuis 1579. Cette requête fut accordée; l'année suivante, la mesure s'étendit à tout le pays, et le 24 mai fut publié *The Book of Sports* autorisant jeux et danses après le service divin.

Les puritains acceptent mal cette décision. Simonds d'Ewes profite de ses loisirs du dimanche pour discuter avec le prédicateur du Temple, Mr. Masters, de l'utilisation qui doit être faite du jour du Seigneur. Il déplore que Jacques I^{er} consacre à ses plaisirs une journée qui devrait se passer à servir Dieu, et lorsque les pourparlers en vue du mariage espagnol n'aboutissent pas, il voit dans cet échec et dans l'humiliation qui en résulte pour le souverain, un châtement céleste s'abattant sur un pays où « le dimanche n'est plus respecté [92] ». Déjà apparaît une idée chère à ses coreligionnaires : le châtement divin s'abattra sur ceux qui se refusent à observer le sabbat. Pour l'heure, puritains et membres du parlement se liguent. Walter Yonge signale qu'en mai 1624, le parlement adopta un projet de loi hostile aux divertissements et visant à la sanctification du

84. Woodford D., p. 496 : « 1637, Dec. 31 ».

85. *Ibid.*, p. 496 : « 1637, Aug. 31 ».

86. *Ibid.*, p. 496 : « 1637/8, Jan. 20th... ».

87. *Ibid.*, p. 496 : « 1637, Sept. 18 ».

88. *Ibid.*, p. 498 : « 1639. May 23rd, Ascension Day ».

89. Manningham D., p. 15-16 : « January 1602... ».

90. Yonge D., p. 9 : « 2nd of May 1606... ».

91. Cf. Assheton D., p. 41 et W. B. WHITAKER, *Sunday in Tudor and Stuart Times*, London, 1933, p. 90-91.

92. D'Ewes D., p. 89 : « 1622, August 4 (Sunday)... ».

sabbat, projet qui se heurta à l'opposition royale. En juin 1625 cependant, une loi put enfin être votée qui enjoignait « l'observance du sabbat [93] » et interdisait les combats d'animaux et les représentations théâtrales ce jour-là [94].

L'intransigeance de certains dans ce domaine provoque des abus. N'a-t-on pas dans quelques comtés interdit non seulement toute réunion le dimanche, mais encore supprimé les fêtes appelées *wakes* et données en l'honneur du saint sous l'invocation de qui l'église paroissiale est placée ? Charles I^{er} réagit avec vigueur et publie, en septembre 1633, une déclaration rappelant celle de son père et autorisant sports et passe-temps le dimanche après-midi. Thomas Crosfield énumère avec satisfaction les arguments qui militent en faveur d'une telle décision. Les précédents interdits, nous dit-il, empêchaient bien des papistes de se convertir, car leurs prêtres ne cessaient de leur rappeler que la religion protestante n'autorise aucune récréation. Ils empêchaient aussi le peuple de se livrer à des exercices tels que la danse, le tir à l'arc, le saut, la voltige, qui les rendaient physiquement plus aptes à la guerre [95].

En revanche, il admet que cette déclaration favorable aux « divertissements légitimes » suscite une forte agitation chez ceux qu'il appelle « précise men » et qui prétendent que le roi ouvre ainsi la porte à un trop grand relâchement des mœurs. A Oxford, Christopher Rogers, directeur de New Inn Hall depuis 1626, et l'un des chefs puritains de l'université, refuse de lire publiquement la déclaration, ainsi que l'avait ordonné le souverain [96]. Plus d'un pasteur suit son exemple. A Dorchester, note William Whiteway, Mr. White tient tête aux autorités, et les marguilliers en sont réduits à utiliser un stratagème. Ils demandent à un autre ministre du culte de lire la proclamation, un vendredi matin, alors que l'église est vide, et ainsi s'acquittent de leur délicate mission [97]. Dans le Surrey, certains ecclésiastiques par trop obstinés sont temporairement suspendus de leurs fonctions, à l'exception de deux d'entre eux contre lesquels le chancelier avait d'autres causes de mécontentement et qui sont définitivement exclus [98].

Chacun prend la plume pour défendre son point de vue. Les ouvrages polémiques se multiplient et connaissent un immense succès dans toutes les classes de la société [99]. Un petit commerçant de Londres n'hésite pas à rédiger une pétition demandant la suppression d'un document qu'il juge « pernicieux » pour ses confrères et « leurs serviteurs », et en rend responsable l'archevêque Laud qui selon lui, serait plus « sanguinaire », s'il en avait la possibilité, que l'évêque Bonner de sinistre mémoire ou que Néron [100]. La guerre civile ne fera qu'aviver la querelle. Le parlement obtient gain de cause en avril 1644, et la déclaration du roi est condamnée à être brûlée. Désormais aucune vente, aucun déplacement, aucun travail ou transport de marchandises ne sont autorisés le dimanche, pour des raisons autant économiques que religieuses, et aussi pour des raisons de sécurité [101]. Cette même année, à l'approche des fêtes de Noël, le révérend Josselin exhorte en chaire ses paroissiens à renoncer aux vaines réjouissances

93. Yonge D., p. 75. Yonge, juge de paix et membre du Parlement, était lui-même un puritain modéré.

94. Cf. G. DAVIES, « Arminian versus Puritan in England », *op. cit.*, p. 175.

95. Cf. Crosfield D., p. 65-66 : « 1633, November 1 ».

96. Cf. *ibid.*, p. 68 : « 1633, Dec. 14 ». Ce document était intitulé *The King's Majesty's Declaration to his Subjects, concerning Lawful Sports to be used*. (4to. London, 1633).

97. Whiteway D. : « July 1634... ». Cette opposition se fait le plus sentir dans des régions industrielles comme le Somerset, ainsi que le confirment les contemporains de Whiteway. Cf. C. HILL, *Society and Puritanism*, London, 1964, p. 201.

98. *Ibid.* : « September 8, 1634 ».

99. Cf. *supra*, p. 282, n. 512.

100. Whiteway D. : « March, 1634/5... ».

101. Cf. C. HILL, *op. cit.*, p. 197 et 205. Étaient également interdits ce jour-là les *wakes* et *church-ales*, par crainte des désordres pouvant résulter des libations et festivités dominicales.

et « à mieux observer le sabbat, le seul jour du Seigneur qu'il nous soit demandé de célébrer [102] ». Sous le Protectorat, ces recommandations sont renouvelées et même renforcées. Le 30 août 1657, le pasteur d'Earle's Colne fait lecture à ses fidèles d'une nouvelle loi destinée à punir les cabaretiers qui laissent leurs clients jurer, s'enivrer ou jouer le dimanche. Pourtant, une semaine plus tard, il est contraint de noter l'indiscipline des jeunes gens ce jour-là, qui sans doute provoque des désordres [103]. L'année suivante, il signale que les autorités locales, les gardes champêtres en particulier, ont une nouvelle charge, celle de punir les voyageurs du dimanche [104]. Robert Beake, nommé maire de Coventry en 1655 et puritain zélé, note le 14 décembre, peu après son élection, qu'il a donné l'ordre au *constable* de Stoke d'arrêter et de rechercher tous ceux qui enfreignent le sabbat. Il est intéressant de remarquer que cette tâche est confiée aux autorités civiles, et non religieuses, chargées de maintenir l'ordre [105]. Le juge austère qu'est Richard Brownlow rapporte, à plusieurs reprises, que des voyageurs pris en flagrant délit ont comparu devant lui et acquitté une amende s'élevant généralement à dix shillings, somme considérable pour l'époque [106].

Les châtiments varient suivant les cas et suivant l'endroit. Trois Quakers trouvés sur la route un dimanche sont mis dans la *cage* et Beake, malgré son intransigeance, déplore que ces « pauvres gens qui ont été induits en erreur » subissent un tel châtiment. Un soldat qui revenait d'Écosse est conduit à la maison de correction [107]. Deux autres voyageurs sont exposés au pilori, le même sort est réservé à une jeune femme coupable d'avoir « porté un fardeau [108] ». Le nouveau maire de Coventry se rend en personne dans les parcs de la ville pour découvrir ceux qui s'y promènent au lieu d'honorer le Seigneur [109]. Quelques soldats lui prêtent main-forte en patrouillant dans la campagne afin d'arrêter ceux qui entreprennent de trop longs déplacements [110]. Les marguilliers sont également mis à contribution, ils peuvent aussi appréhender les coupables et percevoir les amendes, dont le montant sera distribué aux pauvres. C'est ainsi que les marguilliers de Mithall reçoivent l'ordre, le 19 janvier 1656, d'encaisser l'amende de dix shillings infligée à un certain Yardley pour avoir moulu du blé le dimanche [111].

Ceux qui, pour des raisons impérieuses, doivent voyager le dimanche sont contraints d'obtenir un laissez-passer, s'ils veulent s'éviter bien des désagréments [112]. Les raisons invoquées par ceux qui n'ont pas observé le jour du repos sont scrupuleusement vérifiées. La maladie d'un proche, la nécessité d'aller à l'église dans une autre paroisse, faute de prédicateur, sont les arguments les plus souvent utilisés en pareils cas. Chaque fois, Beake prend la peine de s'assurer de l'existence du parent malade, ou de l'absence de sermon dans la paroisse où réside le présumé coupable [113]. Parfois, de véritables cas de conscience se posent à lui. Ainsi, lorsqu'un dimanche de décembre, lady Archer envoie de Warwick son serviteur acheter des torches, en vue des funérailles de son fils, qui vient de mourir de la vérole et dont l'enterrement, pour cette raison ne saurait être remis, il se demande s'il doit punir cet homme qu'on vient d'arrêter. Il ne le relâchera

102. *Josselin D.*, p. 23 : « 1644, Dec. 22 ».

103. Le 6 septembre, il note (MS.) : « our youth very disorderly in the Sabbath ».

104. *Ibid.*, p. 126 : « 1658, Oct. 17 ».

105. *Beake D.* : « 1655, 14 Dec... ».

106. Cf. *Records of the Cust Family*, ser. II, p. 126-130.

107. *Beake D.* : « 1655, 19 Nov. ».

108. *Ibid.* : « 1655, 16 Dec... ».

109. *Ibid.* : « 1656, 28 Apr... ».

110. *Ibid.* : « 1655/6, 9 March... ».

111. Cet argent était ensuite distribué aux pauvres.

112. *Beake D.* : « 1655/6, 26 Jan... ».

113. *Ibid.* : « 1655/6, 6 Jan... ».

qu'après avoir demandé conseil à plusieurs de ses doctes amis [114]. Le révérend Josselin éprouve lui-même de semblables scrupules quand la mort subite de Mr. Harlakenden l'oblige, un dimanche, à gagner à cheval une ville du comté d'Oxford; il espère que sa mission charitable le mettra à l'abri de tout blâme, bien qu'il ait « enfreint le Sabbat [115] ».

Aux châtements des hommes s'ajoutent les châtements du ciel. Simonds d'Ewes ne considère-t-il pas comme un signe de courroux céleste, le saignement de nez venu interrompre le plaidoyer qu'il avait préparé pendant tout un dimanche [116]? Le révérend Burghall, dans le Cheshire, note avec délectation qu'une femme, montée sur un mur pour cueillir des prunes le jour du Seigneur, « est tombée et s'est cassé le cou ». Apprenant un dimanche qu'un homme en état d'ivresse a tué deux de ses compagnons au sortir de la taverne, il voit aussitôt dans ce geste la manifestation de la justice divine, puisque le meurtrier, de son propre aveu, a rarement observé le sabbat et toujours fait preuve d'une grande désobéissance [117]. Plus d'un ouvrage populaire de l'époque s'intitule *God's Judgments upon Sabbath-breakers* [118], et c'est ce titre que Nehemiah Wallington inscrit en tête du recueil dans lequel il enregistre les châtements infligés par Dieu à ceux qui ne respectent pas le sabbat et qui s'enivrent [119]. La rétribution divine, à l'en croire, est mille fois plus redoutable que les punitions imaginées par les hommes. Ceux que châtie le Seigneur meurent sur-le-champ, ou bien sont atteints de terribles infirmités. Citons pour exemple ce porteur d'Eastcheap qui, le dimanche 24 décembre 1633, s'affaissa, foudroyé par la mort, alors qu'il portait une malle pour un client; il était cependant en parfaite santé. Noublions pas non plus ce cuisinier, à l'enseigne du Serpent, dans Whitcross Street, qui s'apprêtait à mettre des pâtés au four, le 31 décembre 1643 à l'heure du sermon; « frappé par la main de la divine providence », il devint soudain muet, aveugle, paralytique. et mourut quelques jours plus tard [120].

L'intolérance et l'étroitesse se manifestent sous bien d'autres formes pendant cette période. Les fêtes profanes et religieuses sont progressivement rayées du calendrier. En 1643, John Greene signale que le 25 décembre, à Londres, plusieurs pasteurs ont condamné dans leur prêche ceux qui célèbrent Noël, et déclaré qu'il était parfaitement légal de travailler ce jour-là [121]. Pourtant « les hommes sont encore attachés aux coutumes d'autrefois », note avec mélancolie le révérend Josselin, à l'occasion de la Saint-Matthieu, le 21 septembre 1645 [122]. Cette même année, à Noël, selon Greene, il n'y a eu que deux ou trois sermons dans toute la capitale; une ou deux boutiques sont restées ouvertes dans Cheapside, cinq ou six dans Ludgate Hill et quelques autres ailleurs. Leur ouverture a provoqué des tumultes, et les commerçants trop entreprenants ont dû solliciter l'aide du guet pour les protéger; néanmoins, plusieurs d'entre eux ont été contraints de fermer leurs portes, car les gamins jetaient des pierres dans leurs devantures [123]. Avec les années, les mesures d'austérité deviennent plus strictes. En 1647, le parlement fait interrompre les sermons de Noël et veille à ce qu'aucun des commerçants qui souhaitent travailler ce jour-là, ne soit molesté. Sur ordre du

114. *Ibid.* : « 1655, 9 Dec... ».

115. *Josselin D.*, p. 128 : « 1659/60 March... ».

116. *D'Ewes D.*, p. 150 : « 1623, August 4 Monday... ».

117. *Burghall D.*, p. 180 : « 1644 on Thursday July 4th Sunday... ». Rappelons que le jour-là de Burghall a pour sous-titre *Providence Improved*.

118. C'est en partie le titre de l'ouvrage de William Prynné publié en 1636, *A Divine Tragedie Lately Acted, Or, A Collection of sundrie memorable examples of Gods judgements upon Sabbath-breakers*.

119. Cf. B.M. Sloane MSS. Nr. 1457.

120. *Ibid.* : « 1643, December y^e XXXI (being the Lords day)... ».

121. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 393-94 : « 1643, Dec. 28th... ».

122. *Josselin D.*, p. 29.

123. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 604.

Lord-Maire, le houx et le gui qui ornaient les fontaines sont arrachés, mais bien peu de magasins restent ouverts [124]. « Les gens regrettent les jeux et les passe-temps qui leur donnaient tant de plaisir », note le révérend Josselin [125]. Certaines sections de la population londonienne s'habituent mal à l'absence de festivités et parfois se révoltent [126]. Dans les campagnes, les nouvelles coutumes sont plus aisément adoptées, semble-t-il, et, pour les Starkey, le 25 décembre n'est plus qu'un jour comme les autres [127].

Les cloches, dont le son était cher au cœur de tant d'Anglais, se taisent [128]. Elles ne se font plus entendre à Earle's Colne, à partir de 1651 [129]. Nombre d'entre elles seront détruites, comme c'est le cas pour la plus belle cloche de la cathédrale de Lichfield, mise en pièces, nous dit Dugdale, par le « quincaillier presbytérien » chargé avec quelques autres de la destruction de l'édifice [130]. Les grilles qui entourent les autels disparaissent, les croix au sommet de Saint-Paul et de bien d'autres églises londoniennes sont abattues, et il n'est guère de diaristes qui ne signalent la démolition de la croix de Cheapside, le 2 mai 1643. Pour réaliser de telles opérations, la présence de soldats montés se révèle indispensable, du moins à Londres, « afin de préserver l'ordre » ; chaque fois qu'une « image taillée » s'effondre, les trompettes retentissent et de grandes clameurs montent vers le ciel, rapporte John Greene [131]. Selon le témoignage du Dr. Worthington, tous les ornements disparaissent aussi des églises de Cambridge [132], et il en est de même dans de nombreux comtés. William Dowsing, chargé par le parlement d'une tournée d'inspection dans le Suffolk, note, jour après jour, les destructions opérées par son équipe au cours des années 1643-1644. En proie à une frénésie destructrice, il s'acharne sur les croix, sculptures, inscriptions, tableaux et vitraux qu'il qualifie de « superstitious ». La longue liste de ses exploits nous permet de mesurer l'étendue des démolitions, et aussi de nous rendre compte à quel point les églises étaient décorées à l'époque. Dowsing ne se vante-t-il pas d'avoir détruit en un seul jour, dans un petit village, quelque cent statues « superstitieuses [133] » ? En pareil cas il exulte, et la joie que lui procurent ses nouvelles occupations apparaît à chaque ligne de son curieux journal.

Les soldats parlementaires, eux aussi, contribuent à ces travaux et s'érigent en justiciers. Le 15 octobre 1642, relate Wallington dans son recueil, « nos soldats », en passant par Salisbury, ont exigé d'un pasteur qu'il leur remette son surplis qui était rangé dans le coffre de l'église. « Ils s'en sont emparés, l'ont déchiré en morceaux qu'ils ont remis aux femmes pauvres de la ville. Ils ont également pris le Livre de prières communes, l'ont attaché à une grosse pierre et puis jeté dans la Stroud », en citant ces paroles bibliques : « Qu'ainsi périssent, ô Eternel, tous tes ennemis [134] ». Les adversaires des puritains manifestent leur réprobation et les accablent de leurs sarcasmes. Déjà, en 1636, sir Humphrey Mildmay traitait de puritain le plus rétif ou le moins

124. *Ibid.*, vol. XLIV, p. 108-109.

125. *Josselin D.*, p. 46 : « 1647, Dec. 25 ».

126. C'est ce que note lady Twysden (*op. cit.*, p. 122) à la date du 15 janvier 1648.

127. *Starkey D.* : « 1652, Dec. y^e 25... ».

128. Simonds d'Ewes, comme bon nombre de ses contemporains, éprouvait, nous l'avons vu, un plaisir particulier à sonner les cloches. (Cf. *supra*, p. 262).

129. Le 13 avril 1651, Josselin écrit : « Wee gave over our jangling chiming as they call it » (*op. cit.*, p. 86).

130. *Dugdale D.*, p. 99-100 : « 1653, July 26 ».

131. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 392.

132. *Worthington D.*, p. 18-19 ».

133. *Dowsing D.*, p. 8 : « 1643 Wetherden, Feb. the 5th ».

134. Nehemiah Wallington, *God's Judgements on Sabbath Breakers*, fol. 71 : « 1642, October ye XV... ».

agréable de ses chevaux [135] mais, vers la fin de 1641, ce mot disparaît du vocabulaire des royalistes, qui lui préfèrent le terme plus injurieux de Tête Ronde [136], les puritains ayant adopté la coutume de se couper les cheveux très court. Il n'est donc point surprenant qu'au début de l'année suivante, Wallington intitule une section du recueil dans lequel il consigne les manifestations de la justice divine : *A memoriall of Gods Judgments on mockers especially that new reprochfull name that now they give to those y^e strive to walke in the ways of God in calling them Round Head*. A l'en croire, les maux les plus effroyables s'abattent sur les hommes et les femmes qui utilisent ce sobriquet et se moquent de « ceux qui s'efforcent de suivre les voies de Dieu [137] ». Il cite, entre autres, le cas d'une habitante du comté de Buckingham. Cette femme, qui méprisait les puritains et les appelait Têtes Rondes, a mis au monde un enfant sans tête, avec une oreille sur chaque épaule et des yeux sur la poitrine. Tout aussi fantaisiste est l'histoire de ce gentilhomme du nord, coupable de la même offense, et dont la tête a tellement enflé qu'il ressemble maintenant à un monstre. La vengeance divine est terrible et, en raison de la nature même de l'insulte, se doit de frapper impitoyablement la tête du fautif ou de son enfant. Le chevalier qui avait tant raillé les Têtes Rondes, ajoute Wallington en guise de conclusion, risque à son tour de pleinement mériter ce qualificatif, qu'il le veuille ou non, puisque « sa tête a triplé de volume [138] ».

Avec la guerre civile, divisions et dissensions se multiplient au sein même du puritanisme, mouvements et sectes deviennent de plus en plus nombreux [139], mais ces problèmes, qui ont toujours un aspect politique, ne trouvent que de faibles échos dans les journaux qu'il nous a été donné de consulter. Seuls, les pasteurs s'inquiètent d'une situation qu'ils jugent parfois alarmante. Les tentatives des séparatistes, qui désapprouvent le programme des presbytériens et s'appuient sur le texte biblique : « Wherefore come out from among them and be ye separate [140] », rendent le révérend Josselin quelque peu perplexe. En septembre 1644, il s'entretient longuement à Colchester avec un de ses collègues, Thomas Ellis, qui s'efforce de lui prouver « qu'en certains cas la séparation est légitime [141] ». Sans doute n'est-il pas convaincu, puisque quelques mois plus tard, apprenant la mort par noyade d'un vieux tourneur, coupable de vivre sous le même toit qu'un séparatiste, il ne peut s'empêcher d'écrire « Seigneur, tes jugements sont justes et mystérieux [142] ». L'un des défenseurs les plus fervents de ces nouvelles théories n'est autre que son voisin, le pasteur de Coggeshall, John Owen. En 1648, Josselin l'entend déclarer, à Colchester, qu'avant de prendre une quelconque décision en matière de gouvernement de l'Église, il faut « établir une séparation dans les paroisses [143] ». Owen venait alors de publier *Eschcol. Or, Rules of Direction for the walking of the saints in fellowship, according to the order of the Gospel*, dans lequel il réclamait pour les Saints « Separation and Sequestration from the world and men of the world, with all ways of false worship [144] ». Pour sa part, Josselin suit les événements sans toujours les comprendre et ne peut que recommander à Dieu « ce

135. Sir Humphrey Mildmay écrit, le 10 mai 1636 : « I dispatched Tegge with y^e puritan horse & litters to Danbury... ».

136. L'O.E.D. nous éclaire quant à l'origine et à l'apparition de ce terme.

137. Cf. N. WALLINGTON, *God's Judgements on Sabbath Breakers*, fol. 67.

138. *Ibid.*, fol. 70 et 72.

139. Un Vénitien, Sagredo, pouvait écrire des Anglais qu'ils étaient « divided into as many faiths as there are heads, and the number of religions equals the number of men ». (Cité par W. K. JORDAN, *op. cit.*, vol. III (1), p. 171).

140. 2 Corinthiens chap. vi, v. 17.

141. Josselin D., p. 19 : « 1644, Sep. 14... ».

142. *Ibid.*, p. 22 : « 1644, Nov. 4... ».

143. *Ibid.*, p. 48 : « 1648, March. 31... ».

144. Cité par G. NUTTALL, *Visible Saints*, London, 1957, p. 54.

pauvre royaume divisé [145] ». Il découvre que parmi ceux qui, hier encore, étaient au pouvoir, certains sont maintenant en prison; « il y a une loi du talion dans nos souffrances et, sûrement, chacun à son tour boira à cette coupe ». Résumant la situation telle qu'elle se présente à lui en 1655, il écrit : « Les Niveleurs et la Cinquième Monarchie sont les plus attaqués pour l'instant, les Indépendants jouissent d'une grande faveur, quant aux presbytériens, on les laisse de côté [146]. »

Modéré dans ses principes, ennemi de la violence, il éprouve un réel soulagement quand lui parvient la nouvelle qu'un pasteur presbytérien condamné à mort à Londres, en 1650, a pu obtenir sa grâce [147]. Plus que toute autre chose, l'impiété des uns, l'intolérance des autres à son égard le préoccupent. Pendant le chant des psaumes, plusieurs personnes, par dérision, s'obstinent à garder leur chapeau à l'église [148]; il en est qui l'accusent de n'avoir de pasteur que le nom et de les induire en erreur. Un paroissien, particulièrement intransigeant, ose même venir jusqu'à la chaire le taxer de vanité, parce que ses manches sont ornées de volants [149]. Le révérend Newcome déplore lui aussi « la négligence et la sensualité » des fidèles mais, pour ce presbytérien convaincu, ce sont les pressions des indépendants qui semblent le plus difficiles à accepter, et il ne signera l'*Engagement* en 1650 qu'à contrecœur [150]. Cependant, les diaristes puritains, dans leur majorité, indiquent rarement vers quelle faction vont leurs sympathies. Si Adam Eyre marque une préférence pour les œuvres d'antinomiens notoires, tels que Saltmarsh et Dell [151], ce qui n'a rien d'étonnant chez un soldat, il ne discute aucun point de doctrine dans son journal.

Pourtant, il est une secte que tous les auteurs de journaux sont unanimes à condamner, quelles que soient leurs appartenances religieuses. Les Quakers, dont le nombre ne cesse de grandir à partir de 1655 [152], inquiètent les Anglais en raison de leur fanatisme, de leur conduite étrange et de leur apparent mépris de l'autorité. Déjà en 1654, Newcome prédit qu'ils feront courir de grands dangers à la nation et il ne trouve pas de termes assez bas pour les qualifier [153]. Le révérend Josselin, de son côté, assure qu'ils provoqueront la chute de Cromwell. Il signale, en juillet 1655, que « ces hommes qu'on appelle Trembleurs (Quakers) et qui ont pour mission de salir le ministère », ont été jetés en prison, après avoir troublé l'ordre public à Coggeshall [154]. Le village de Gaine's Colne, où il prêche parfois, devient, selon ses propres termes, « un nid de Quakers » aussi craint-il, à chaque sermon d'être interrompu par un des membres de la secte, mais il se déclare prêt à s'opposer à ces pratiques contestataires qui se répandent un peu partout. Il devient, en effet, tourant pour les Quakers d'invectiver le pasteur, qu'il soit en chaire ou dans la rue [155]. Les femmes ne sont pas les moins passionnées, à en juger par les notations de Ralph Josselin. Certaines, nous dit-il, à force de trembler perdent la raison et il compare leurs contorsions aux pratiques des sorciers des pays

145. Josselin D., MS. : « 1648, Apr. 8... ».

146. *Ibid.*, p. 110 : « 1655, Feb. 25 ». (Cf. W. K. JORDAN, *op. cit.*, vol. III (1), p. 147-148)

147. *Ibid.*, p. 88 : « 1651, July 15 ».

148. Par deux fois, le pasteur d'Earle's Colne note ce manque de respect, qui le choque, le 7 janvier 1649 d'abord (*op. cit.*, p. 62) et ensuite le 23 juin 1650 (p. 76).

149. *Ibid.*, MS. : « 1656, Sept. 16... »

150. *Newcome Autobiography*, p. 24 : « on Christmas day 1650, I did subscribe... it was long on my heart as one of my great transgressions ».

151. Cf. *supra*, p. 281, n. 494, et L. Solt, *Saints in Arms*, London, 1959, p. 26-31.

152. Le révérend Josselin note, le 6 avril 1656 (MS.) : « quakers increase, but pfanes do not decrease ».

153. *Newcome Autobiography*, p. 52 : « 1654, January 15th (Monday) ».

154. Josselin D., p. 112 : « 1655, July 15 ».

155. *Ibid.*, p. 111 : « 1655, July 3 ». Il arrive que le pasteur d'Earle's Colne se fasse insulter après le service; ainsi, le 31 août 1656, Robert Abot s'écrit sur son passage : « there cometh your deluder » (p. 117).

lointains [156]. Il éprouve d'ailleurs une sorte de crainte superstitieuse en leur présence, tant il redoute leurs blasphèmes [157]. On imagine sans peine le scandale causé à la fin de 1656 par les déclarations d'un certain James Nayler, ancien sous-officier des armées parlementaires, qui prétend être « le Christ, le roi d'Israël ». Arrêté, son châtimement est exemplaire; il est pilorié, fouetté, incarcéré et comme l'écrivait un gazetier français de l'époque :

« La langue de ce franc nigaud
Fut percée avec un fer chaud [158]. »

Il ne recouvre la liberté qu'en 1659. Josselin qui, en règle générale, désapprouve la violence, semble dans ce cas précis regretter la trop grande tolérance du tribunal à l'égard de Nayler et de ses coreligionnaires [159]. Les Quakers font, il est vrai, figure de souffre-douleur, et subissent des châtimements impitoyables. En 1653, Thomas Crosfield signale qu'une femme de la secte a été « envoyée à la maison de correction [160] ». En 1656, John Evelyn profite de son passage à Ipswich, le 8 juillet, pour aller voir quelques Quakers qui sont en prison, et cet homme, éclairé et bienveillant entre tous, ne trouve que des mots durs et injustes pour parler d'eux. « C'est une nouvelle secte fanatique, aux principes dangereux, qui ne témoigne de respect à personne », écrit-il, « l'ignorance de ces gens semble extrême [161] ». Avec une cruauté surprenante, le pasteur d'Earle's Colne, en apprenant la mort subite d'un jeune garçon qui avait refusé de travailler pour lui, afin de se mettre au service d'un Quaker, considère que c'est là une manifestation de la « providence [162] ».

Cependant, malgré la diversité des opinions, la multiplicité des sectes et l'intolérance qu'elle engendre, la profondeur de la foi demeure, sans conteste, le trait marquant des journaux tenus pendant cette époque. Leur lecture fait ressortir, à quelques exceptions près, bien plus que les différences et les dissensions en matière de dogmes, l'immense religiosité d'hommes et de femmes conscients de leurs faiblesses et de leurs imperfections, tandis que trop souvent ce sont les excès et les conflits qui retiennent l'attention de l'historien et contribuent à former dans notre esprit une image faussée des puritains tout autant que des anglicans.

Quelles que soient leurs appartenances, les petits seigneurs ne diffèrent guère dans leur attitude vis-à-vis de la religion. Sir Humphrey Mildmay, anglican et bon vivant, se rend couramment deux fois à l'église, le dimanche [163], comme Nicholas Assheton, hobereau puritain du Lancashire, ce qui n'empêche ni l'un ni l'autre de jouir des plaisirs de la vie, de s'enivrer et même de pécher gravement [164]. Assheton, pour sa part, n'éprouve aucune gêne à chasser puis à assister au sermon le jour du sabbat [165], pourtant il ne saurait être taxé d'indifférence. La notation la plus longue de son journal est une notation d'ordre religieux : le témoignage de sa gratitude envers Dieu pour la sauvegarde de sa femme, lors d'un accouchement particulièrement périlleux [166]. D'au-

156. *Ibid.*, p. 114-115 : « 1656, Feb. 10 ».

157. *Ibid.*, p. 118 : « 1656, Oct. 31 ».

158. Cf. LORET, *Muse Historique*, II, 286, 6 janvier 1657, et G. ASCOLI, *op. cit.*, vol. I, p. 413-414.

159. Josselin le dit clairement à la date du 26 janvier 1657 (p. 119).

160. *Crosfield D.*, p. 89 : « 1653, June 9 ».

161. Cf. *The Diary of John Evelyn*; vol. III, p. 179.

162. *Josselin D.*, MS. : « 1659/60, Feb. 19 ». Ce jeune homme, âgé de vingt ans, fut enterré dans le cimetière des Quakers.

163. Les phrases « I was at the parish church both times » et « Att church all day » reviennent fréquemment sous sa plume.

164. Après une journée particulièrement agitée, Assheton avoue : « 1618, Feb. 20... Fooled this day worse » (*op. cit.*, p. 83).

165. *Assheton D.*, p. 63 : « 1617, Sept. 28 (Sunday) ».

166. *Ibid.*, p. 81 : « 1618. Feb. 16... ».

tres seigneurs puritains, il est vrai, se montrent beaucoup plus rigoureux dans leur observation des règles. Lady Hoby s'interroge sur la légitimité d'un sport tel que la chasse [167], tandis que John Winthrop déclare ne plus vouloir manier le fusil pour des raisons morales, mais aussi, ô ironie, en raison de sa maladresse [168]. La diversité des tempéraments rend malaisée toute classification rigide et, par-delà les différences, ce sont en premier lieu les points communs qui méritent d'être soulignés.

Tout en restant essentiellement pratiques et proches des réalités terrestres, les diaristes, quels que soient leur âge et leurs origines, manifestent dans leur ensemble une passion véritable pour les sermons, et il n'est pas un seul journal qui ne contienne un aperçu des sermons entendus, ou parfois même prêchés par son auteur. Pour Adam Eyre, le *yeoman* du Yorkshire, comme pour John Manningham, l'homme de loi londonien, l'audition et si possible la mémorisation de ces discours prononcés en chaire, constituent un exercice essentiel. Les enfants y sont entraînés dès leur plus jeune âge, et la sténographie, enseignée à l'université, facilite la tâche des étudiants et des adultes qui désirent prendre des notes pendant le prêche [169]. Certains, craignant de perdre le fil du sujet, préfèrent écouter sans rien écrire, et une fois chez eux se fient uniquement à leur mémoire, qui de nos jours paraît exceptionnelle, pour consigner dans un recueil, prévu à cet effet, les passages les plus caractéristiques [170]. Lady Hoby, pour sa part, s'abstient de prendre toute nourriture avant de se rendre à l'église, jugeant qu'elle est plus attentive quand elle a l'estomac vide [171]. John Winthrop se contente de manger frugalement, bière et pain constituant le menu d'un repas qui, s'il eût été copieux, l'aurait, de son propre avis, gêné dans ses dévotions [172]. Il est aussi des auditeurs qui, se sentant gagnés par le sommeil, n'hésitent pas à se lever au milieu du service, pour ne pas succomber à cette tentation [173], tentation d'ailleurs aisément explicable, si l'on tient compte de la longueur des séances.

L'aumônier de lady Hoby officie parfois de neuf heures du matin à quatre heures de l'après-midi [174]. Le révérend Josselin entre à l'église vers onze heures pour n'en sortir qu'à la tombée de la nuit [175]. Robert Woodford, de passage à Londres en 1640, après être resté quatorze heures en l'église d'Aldermanbury, écrit dans son journal : « Cette journée a vraiment été divine [176]. » Il est difficile, en l'occurrence, de dire si ce sont les prédicateurs ou les fidèles qui méritent le plus d'éloges pour leur ferveur et leur zèle. Certains pasteurs prononcent jusqu'à trois sermons dans la même journée [177], mais ils ne possèdent pas toujours les qualités requises pour communiquer sans peine leur message à un auditoire pourtant attentif.

John Manningham qui, le 31 octobre 1602, se rend pour la seconde fois de la journée à l'église des Templiers, déplore que le dernier prédicateur entendu n'ait pas pris la peine d'élever la voix. N'ayant pu saisir que des bribes de sermon, il est incapable de résumer ce qui a été dit et il ajoute en guise de conclusion : « Je n'aime pas entendre le son d'un sermon, sauf si le prédicateur veut bien partager avec moi son message [178]. »

167. Cf. *supra*, p. 154.

168. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 165 : « 1611, Dec. 15... ».

169. Cf. *supra*, p. 264, et J. Brinsley, *op. cit.*, p. 196-199 où se trouvent d'utiles conseils sur la manière de prendre des notes au sermon.

170. Lady Hoby signale, à plusieurs reprises, « I wrett in my sarmon book », (p. 128, [The 26], June 1600), sans préciser si elle utilise des notes prises pendant le sermon.

171. *Hoby D.*, p. 117 : « May 1600 [The lordes day the 4:] ».

172. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 204 : « July 1616... ».

173. Cf. F. NICOLLS, *The Life and Death of Mr. Ignatius Jurdain*, London, 1655, p. 21.

174. *Hoby D.*, p. 206 : « Oct. 1603 [The : 4 : day]... ».

175. *Josselin D.*, p. 37 : « 1646, Nov. 25... ».

176. Cf. *Woodford D.*, p. 499.

177. *Neucom Autobiography*, p. 89 : « 1658, May 2nd (Lord's day). My dear brother Machin... preached thrice this day ».

178. *Manningham D.*, p. 75 : « Oct. 31, 1602... ».

Ce défaut ne saurait être imputé aux seuls membres du clergé anglican. En 1643, Nehemiah Wallington adresse le même reproche à Mr. Rainer, dont la voix sourde et le sujet trop ardu pour ses « faibles capacités », l'ont empêché de tirer un profit quelconque du prêche. Cette constatation infirme l'idée préconçue selon laquelle les sermons puritains étaient tous d'une extrême simplicité, car Wallington, à plusieurs reprises, se plaint de n'avoir presque rien compris [179]. Le révérend Josselin, en revanche, tient largement compte des besoins de son auditoire, et attache une grande importance à son élocution. Il prêche apparemment sans notes, puisqu'il remercie Dieu en diverses occasions de lui avoir donné la force vocale, la mémoire et l'inspiration nécessaires [180]. Il ne manque d'ailleurs pas de porter un jugement sur la manière dont il a prêché, et c'est ainsi que le 2 mai 1658 il écrit notamment : « Aujourd'hui ma voix est restée ferme, au-delà de toute espérance; mes sermons sur l'attachement aux choses de ce monde ont été rigoureux et mordants [181]. »

Les talents oratoires permettent sans doute de départager les candidats à un même bénéfice, quand leur orthodoxie n'est pas en jeu. John Harrington, homme de loi et châtelain des environs de Bath, qui doit choisir entre deux postulants, Mr. Latimer et Mr. Smith, leur demande de monter en chaire à tour de rôle. D'après ses notations, il apparaît très vite que Mr. Smith a su gagner ses faveurs, car il consigne soigneusement le sujet de chacun de ses sermons, alors que, dans le cas de Mr. Latimer, il se borne à indiquer la date à laquelle celui-ci a prêché. La mise à l'épreuve, cependant, dure plus de deux mois. Enfin, le dimanche 16 octobre 1653, après avoir entendu successivement les deux hommes, Harrington annonce qu'il se prononcera le lendemain, et c'est bien entendu Mr. Smith qui est nommé [182].

Dans leur grande majorité, les fidèles ne se contentent pas de prendre des notes et d'indiquer dans leur journal le texte biblique sur lequel était basé le sermon; ils émettent aussi une opinion quant à la valeur de ce dernier. Les diaristes ne sont jamais des auditeurs passifs ou indifférents, persuadés que le message qui leur est délivré doit être reçu avec humilité ou gratitude [183]. Leurs jugements parfois sévères sont, à bien des égards, révélateurs. Pour sir Humphrey Mildmay, fidèle aux traditions de l'église anglicane, les sermons se répartissent le plus souvent en trois catégories et sont simples, savants ou stupides [184]. Ses préférences vont incontestablement aux prédicateurs érudits tels que John Cosin et Thomas Laurence, les deux aumôniers de Charles I^{er} qu'il entend à la chapelle de Whitehall [185]. Chez lui, l'intérêt intellectuel prime, et le plus grand compliment qu'il puisse décerner à un homme d'église est celui de « learned », terme qu'il ne réserve pas uniquement aux ecclésiastiques de la cour ou de la capitale, mais qu'il applique également aux pasteurs de province dont il admire le savoir, comme c'est le cas pour le Dr. John Michelson, le pasteur écossais de Chelmsford [186]. Simonds d'Ewes aime les raisonnements solides [187], et les deux qualités qu'il apprécie sont la clarté et l'audace. *Plainness* et *boldness* sont des mots qui reviennent sous sa plume, lorsqu'il loue le talent de George Abbot, archevêque de Cantorbéry, ou celui du Dr. John White, aumônier de Jacques I^{er} [188]. Le révérend Newcome souhaiterait, lui,

179. Cf. *N. Wallington D.* : « May 3, 1643 ».

180. Cf. *supra*, p. 178, n. 377.

181. *Ibid.*, p. 189, n. 471.

182. *Harrington D.* : « 1653, August Su: 14... ».

183. Cf. C. F. RICHARDSON, *English Preachers and Preaching*, London, 1928, p. 23.

184. Le 4 janvier 1635, il écrit avec indignation : « Goodcole fooled in y^e pulpitt for preach he cannot ».

185. *Mildmay D.* : « 1636, Maii 15... » et « 1636/7 feb. 19... ».

186. *Ibid.* : « 1641/42, Februarii 13... ».

187. Après avoir écouté Mr. Master le prédicateur du Temple, Simonds d'Ewes, note le 2 novembre 1623 : « wee had a sound sermon ».

188. *D'Ewes D.*, p. 101 : « 1622, October 6... ».

ne voir prêcher que des hommes âgés, en raison de leur grande expérience [189]. Même Adam Eyre, qui jette pêle mêle sur le papier notations profanes et religieuses, a une opinion bien arrêtée sur chacun des sermons entendus; celui de Mr. Spofford est laborieux, celui de Mr. Apleyard, « plein de malveillance », tandis que Mr. Uxley et Mr. Clark « se répandent en invectives [190] ».

Les critiques formulées sont parfois beaucoup plus virulentes. John Newcome se voit violemment reprocher de s'étendre indéfiniment sur son texte favori, tiré du livre de Job, chapitre xi, verset 12, où il est dit que l'homme insensé voudrait être sage, bien qu'il soit « né comme le petit d'un âne sauvage [191] ». Ce passage en effet, de son propre aveu, lui fournit matière à de multiples sermons, et un paroissien l'accuse, en public, de perpétuellement chevaucher « le pauvre petit d'un âne sauvage ». Pour mettre un terme à ces moqueries, qui lui semblent un véritable péché, il décide de traiter le même sujet, mais en s'appuyant sur un texte différent, tiré cette fois du Nouveau Testament [192].

La pratique est courante à l'époque, et le Dr. Worthington, dans ses prédications, utilise généralement plusieurs fois le même texte biblique, mais il n'en abuse point [193]. Nous ne saurions en dire autant du pasteur de Kelton, en Essex, Mr. Faircloth. Pendant tout l'été de 1648, dimanche après dimanche, et aussi en semaine, il reprend la parabole bien connue de l'homme qui a bâti sa maison sur le roc et de celui qui a bâti la sienne sur le sable, et inlassablement Mr. Clopton, au retour de l'église, inscrit dans son journal des notations qui se ressemblent curieusement. En septembre, le prédicateur change de thème, mais jusqu'à Noël les fidèles l'entendront interpréter, « en guise de préparation pour la Communion », le même verset tiré des Actes des Apôtres [194]. L'auditoire ne semble jamais se lasser des répétitions.

Lorsqu'un pasteur de campagne est invité à prêcher en ville, il emporte avec lui le manuscrit de quelques-uns de ses sermons favoris, en souhaitant secrètement qu'il ne se trouve dans l'église aucun visiteur déjà familier avec le texte de son choix, afin de ménager un total effet de surprise. Le révérend Newcome rapporte à ce propos ses inquiétudes, lorsque, invité à Manchester, il apprit qu'une habitante de Chester, où il avait déjà prêché le sermon choisi pour ce jour-là, était venue spécialement l'écouter [195]. Faisant taire son orgueil, il décida de ne rien changer et, à sa grande surprise, la visiteuse ne sembla pas se rappeler avoir déjà entendu son message. S'en fût-elle souvenue, elle n'aurait sans doute guère été surprise, car il est courant à l'époque de « répéter » les sermons, et chacun trouve dans ces répétitions matière à méditation. Après avoir mis à l'épreuve et entendu Mr. Latimer, John Harrington « répète » le sermon que celui-ci vient de prononcer [196]. La pratique vaut la peine d'être signalée. Le 20 avril 1623, Simonds d'Ewes rapporte que Mr. Micklethwaite a prêché durant cinq heures, en l'église des Templiers; il a tout d'abord répété trois sermons donnés en la chapelle de l'hôpital Sainte-Marie et un autre prêché le vendredi saint à la Croix Saint-Paul, avant de terminer par un cinquième sermon qui, cette fois, « était son œuvre propre [197] ».

Il existe une grande variété de sermons, et le contenu de chacun d'eux est fonction du lieu où il est prêché, et bien sûr des circonstances. Nobles et seigneurs se pressent en la

189. C'est ce qu'il écrit le 3 juin 1652 (*op. cit.*, p. 40).

190. Eyre va d'un village à l'autre et a ainsi l'occasion de voir différents prédicateurs à l'œuvre.

191. Cf. Bible : Job chap. ii, v. 12.

192. Cf. *Newcome D.*, p. 79 : « 1657, November 22nd (Lord's day) ».

193. Pendant tout le mois de janvier, 1652, Worthington écrit : « I preached in chap. on Col. i. 9 ». (*op. cit.*, p. 48).

194. *Ibid.*, p. 49. Voir également *supra*, p. 186, n. 445.

195. *Newcome Autobiography*, p. 54 : « 1655, May 26th... ».

196. Cf. *supra*, n. 182.

197. Traditionnellement trois sermons étaient donnés en la chapelle de l'hôpital, les lundi, mardi et mercredi après le dimanche de Pâques, dans l'après-midi. Cf. M. MACLURE, *op. cit.*, p. 9.

chapelle de Whitehall afin d'entendre des prédicateurs célèbres par leur érudition et leur esprit [198]. Les églises de la capitale connaissent en toute saison, nous l'avons vu, une affluence considérable, et les provinciaux viennent grossir le flot des Londoniens désireux d'applaudir les maîtres de l'éloquence sacrée [199]. Le plus souvent, ils se rendent à l'église des Templiers, à la chapelle de l'hôpital, à Sainte-Anne, Blackfriars, et surtout à la Croix-Saint-Paul, qui jusqu'en 1642, sera, pour ainsi dire, le porte-parole de l'église d'Angleterre, « pendant la période la plus turbulente de son histoire [200] ». Là, du haut de la chaire publique, on annonce et commente les grands événements de la vie politique du pays, on célèbre des anniversaires historiques, on traite de problèmes moraux et religieux, qui à cette époque passionnent les esprits tout autant que les nouvelles les plus récentes. Même après la guerre civile, la Croix-Saint-Paul garde son prestige; honneur suprême, le révérend Josselin, répondant à l'invitation du lord-maire, y prêche le 5 octobre 1651, devant un large auditoire [201].

Si les habitants des campagnes sont moins favorisés et doivent se contenter, le plus souvent, des prédications du pasteur de leur localité, les sermons qu'ils peuvent entendre sont d'une grande diversité. Il en existe pour tous les grands moments de la vie familiale : baptême, relevailles, mariage, rétablissement des malades, funérailles. Sir Thomas Mainwaring fait célébrer un service d'actions de grâce pour la guérison de sa femme, qui avait été frappée par la variole, et le texte choisi par Mr. Jackson n'est autre que le verset vingt-sept, chapitre II, de l'épître de saint Paul aux Philippiens où il est dit : « Il a été malade, en effet, et tout près de la mort. Mais Dieu a eu pitié de lui, et non seulement de lui, mais aussi de moi [202]. » La Bible fournit une réserve inépuisable de textes appropriés aux circonstances.

Le sermon funèbre connaît une faveur particulière. Basé fréquemment sur l'autobiographie, les journaux ou les lettres du défunt, il retrace les grandes étapes de la vie de ce dernier, célèbre ses mérites et ses vertus, souligne le côté exemplaire de son existence. Le sermon prêché par l'évêque de Carlisle, lors des funérailles de lady Anne Clifford, en est une excellente illustration, et son auteur y brosse un portrait vivant et précis de la diariste, non seulement grâce aux fréquents contacts qu'il put avoir avec elle, mais aussi grâce aux nombreux documents, journaux en particulier, aujourd'hui disparus, auxquels il a eu accès [203]. Ce témoignage est resté à l'état de manuscrit, mais le plus souvent les familles aisées, surtout si elles sont puritaines, financent l'impression de tels sermons. Le révérend Josselin relate avec fierté que le sermon qu'il a prononcé, lors de l'enterrement de la femme du châtelain d'Earle's Colne, a été publié à Londres, et il avoue, fort modestement, que c'est la première fois que pareille chose lui arrive [204].

Les synodes, les assises, les fêtes, les foires ou les marchés ne sauraient se tenir sans être marqués par un sermon de circonstance. Lors d'une session de la Cour d'assises à Dorchester, William Whiteway signale qu'il a entendu un prédicateur réputé, Mr. Fuller, dont la mémoire le remplit d'admiration [205]. Le révérend Newcome, sir Thomas Mainwaring et bien d'autres encore font de fréquentes allusions aux sermons prêchés à

198. Le 6 avril 1603, Manningham y entend le Dr. Overall, doyen de St. Paul : « He discoursed very scholastically upon the nature of temptations » (*op. cit.*, p. 160).

199. Cf. *supra*, p. 136-139.

200. Cf. M. MACLURE, *op. cit.*, p. 167.

201. Josselin D., p. 91.

202. Mainwaring D. : « 1649, July 19 ».

203. Cf. B.M. Harleian MS. 6177, fol. 123-140, *The Funeral Sermon of Anne, Countess of Pembroke, Dorsett and Montgomery*.

204. Cf. Josselin D., p. 93 : « 1651, Nov. 16 ». Ce sermon s'intitulait *The State of Saints departed, God's cordial to comfort the Saints remaining alive* et fut publié à Londres en 1652.

205. Le 17 juillet 1634, alors que s'ouvrent les assises, Whiteway note : « Mr. Fuller preached. A man of admired memory ».

l'occasion d'une foire ou d'un marché[206], et il n'est pas de fête organisée par les corporations londonniennes qui ne soit précédée d'un sermon. La prédication est associée à tous les grands événements de la vie familiale, sociale, politique et religieuse.

La chaire remplit à cette époque une mission bien différente de ce qu'est la sienne de nos jours, et ses fonctions multiples et complexes déterminent, dans une large mesure, le contenu de son message. En l'absence d'autres moyens de communication, elle est source d'informations et d'idées politiques, et facilite la diffusion des nouvelles, dont les Anglais sont particulièrement friands[207]. Préoccupations politiques et religieuses sont d'ailleurs toujours intimement associées, ainsi que l'attestent les comptes rendus que nous livrent les auteurs de journaux. Certains sermons particulièrement explosifs valent quelques désagréments à leurs auteurs. Tel est le cas des sermons prononcés le 24 juin 1628 par le Dr. Roger Mainwaring et intitulés *Religion et Allégeance*; censurés par le roi, leur publication fut interdite[208]. La réforme de l'Église d'Angleterre est aussi un sujet fréquemment abordé, de même que les rapports de l'Angleterre avec les autres pays d'Europe[209]. Pendant la guerre civile, les victoires ou les revers des armées parlementaires servent de point de départ à plus d'un exposé sur les voies qu'utilise la providence divine, et les soldats de Cromwell s'identifient aisément à l'armée d'Israël, qu'on leur cite en exemple[210].

Avec la disparition du confessionnal, le prédicateur sert de guide, de conseiller, il offre à ses auditeurs des règles de conduite pratiques[211]. L'amour du prochain, la condamnation de la méchanceté, de la haine et de l'adultère, la nécessité pour les femmes de résister à la coquetterie, sont autant de principes qu'il s'efforce de leur inculquer[212]. Des abus criants sont dénoncés dans tous les domaines. La corruption des juges est un thème qui revient par deux fois, en l'espace d'un an, dans les sermons d'assises prêchés à Thetford et à Bury, et qui provoque l'indignation des magistrats[213]. L'usure, la malhonnêteté des marchands, l'ivrognerie sont réprouvées avec vigueur aux quatre coins du royaume. Tout événement de la vie quotidienne est prétexte à une leçon de morale, qu'il s'agisse de l'absence de pluie ou de la rigueur de l'hiver. Le froid qui sévit amène le révérend Newcome à choisir trois versets du psaume cent quarante-sept et à centrer son sermon sur « la compassion qu'on doit témoigner aux pauvres qui, en pareille saison, souffrent le plus de la faim, du froid et du manque de vêtements[214] ». Un autre jour, apprenant, au moment de monter en chaire, la mort d'une paroissienne, il se sent poussé à montrer à son auditoire que la défunte, à cette heure, est bien plus occupée à célébrer le sabbat que ne le sont les fidèles assemblés dans l'église[215].

Les problèmes théologiques ne sont pas pour autant négligés. Certains aspects du credo, qui donnent lieu à des interprétations diverses, la question brûlante de la

206. Sir Thomas Mainwaring écrit, le 24 août 1652 : « At Namptw^{ch} it being the ffaire. Mr W^m Cole preached ».

207. Cf. C. HILL, *Society and Puritanism*, p. 32.

208. En avril 1629, John Rous signale le fait dans son journal (*op. cit.*, p. 37). Mainwaring fut en outre emprisonné et condamné à payer une forte amende.

209. Clapham, qui prêcha à Londres, le 3 avril 1602, « prayed for a further reformation in our Churche », nous dit Manningham (*op. cit.*, p. 158). Cf. *supra*, p. 313.

210. Mr. Clopton rapporte que « l'excellent sermon » prononcé par le pasteur Nathaniel Faircloth, le 28 juin 1648, portait sur le texte biblique « nevertheless thy will be done ».

211. Cf. C. HILL, *op. cit.*, p. 32.

212. John Manningham fait allusion au sermon du Dr. Dene « against the excessive pride and vanitie of women in appaiaile », le 31 octobre 1602 (*op. cit.*, p. 74).

213. Le 8 mars 1630, aux assises, John Rous entend prêcher un tel sermon devant les juges (*op. cit.*, p. 50); en septembre 1631, à Bury, il voit reprendre le même thème.

214. *Newcome Autobiography*, p. 99 : « 1658, December 4th (Saturday)... ».

215. *Ibid.*, p. 73 : « 1657, May 24 ».

justification par la foi ou par les œuvres, et autres sujets de contestation, fournissent matière à de multiples prêches [216]. Des points de doctrine, correspondant aux préoccupations du moment, sont constamment disséqués dans les sermons que prononcent anglicans et puritains. Les hérésies sont condamnées sans ménagement [217].

Malgré les divergences doctrinales, malgré la multiplication des sectes, il est un problème qui touche de très près tous les Anglais, quelles que soient leurs origines ou leur appartenance religieuse, celui du péché. Le péché est le leitmotiv de presque tous les sermons dont Manningham nous offre le compte rendu. Il est « pareil à un serpent, que nous nourrissons dans notre sein au risque d'en perdre la vie, à l'étincelle qui met le feu aux poudres ». Il « transforme notre cœur en repaire de brigands, en une cage souillée par des oiseaux malpropres [218] ». Afin de mieux armer les fidèles contre le danger qui les menace, les prédicateurs « anatomisent » le péché, étudient les différentes formes qu'il revêt et les classent en catégories, tout en prodiguant à leur auditoire de multiples conseils, pour qu'ils demeurent continuellement sur leurs gardes [219]. L'habitude de pécher, souligne l'un d'eux, est le dernier barreau de l'échelle qui mène en enfer, aussi le péché doit-il être « comme une haie d'épines n'empiétant pas sur notre jardin, mais le bordant pour nous obliger à rester fidèles au bien [220] ». La crainte du péché hante tous les esprits. Après avoir pris conscience de ses faiblesses et de ses infirmités, le révérend Josselin s'écrie : « Il n'est rien de plus laid que le péché. Fasse le ciel que ce soit la chose que je redoute et dont je me méfie le plus [221]. » Le jeune Simonds d'Ewes s'entretient longuement des « tentations du diable » avec Mr. Masters, le prédicateur du Temple, et l'un des « excellents sermons » qu'il mentionne, traite de la manière dont il faut « déraciner et anéantir les semences du péché [222] ». Quant à Nehemiah Wallington, il note entre autres phrases entendues à l'église, celle qui, peut-être, lui apporte le réconfort : « Le moyen de détruire le péché, c'est de vivre par la foi. » Le rôle du prédicateur comme médecin de l'âme apparaît ici pleinement [223].

En dépit du pessimisme de Simonds d'Ewes, qui déplore que tant de si bons sermons aient aussi peu d'effets [224], ceux qui viennent d'entendre prêcher la parole, notent fréquemment dans leur journal qu'ils ont été instruits, ravis, réconfortés. Les puritains ne manquent pas d'ajouter qu'ils ont été aussi émus [225]. Chez les uns la raison prime, chez les autres l'émotion domine, mais pour tous, à cette époque, les sermons constituent une forme essentielle d'instruction. C'est ce que souligne Wallington, lorsqu'il met à l'actif de son éducation ses lectures, les sermons entendus et les conseils reçus [226]. Dans sa vie d'Elizabeth Langham, Samuel Clarke rapporte que cette pieuse femme avait

216. Lady Hoby signale le 10 avril 1600 (*op. cit.*, p. 113) : « I hard Mr. Stuart handle this question between the papests and us whether we were lustefied by faith or workes... ».

217. Le révérend Newcome prêche à Kirkham, le lundi 2 mai 1659, « against antinomianism » (*op. cit.*, p. 103). Cette doctrine défendait « free justification by Christ alone ». (Cf. G. HOENS, *op. cit.*, p. 39).

218. Parmi ses « Notes of a Sermon upon Matthew V. 17 », nous trouvons ces passages recopiés par Manningham, le 1^{er} mars 1602 (*op. cit.*, p. 144).

219. Le Dr. Montagu, prêchant le 8 avril 1603, déclare (*ibid.*, p. 164) : « In all synn, three things, culpa, reatus, poena, and the remedy must have something contrary to the malignant quality of the disease... ».

220. C'est ce que déclare, le 20 juin 1601, le Dr. Buckridge, en l'église des Templiers (*ibid.*, p. 38).

221. Josselin D. MS. : « 1647, Nov. 13... ».

222. Cf. D'Ewes D., p. 171 : « 1623, Nov. 23 ».

223. Wallington D. : « 1643, Dec. 3... ».

224. Le 6 janvier 1622, d'Ewes entend « Mrs. Stone in Breadstreet showing how many come to heare but with little profit ».

225. Lady Hoby note le 13 janvier 1600 : « I was both comforted, moved and instructed » (*op. cit.*, p. 96).

226. Cf. *Diary* (28 nov. 1643).

toujours présentes à la mémoire les paroles prononcées en chaire, afin de pouvoir les utiliser dans la conversation, lorsque s'en présenterait l'occasion [227].

Pour faciliter la tâche de leurs auditeurs, les orateurs utilisent de nombreuses divisions et subdivisions. Adam Eyre, au retour de la chapelle de Holmfrith, où prêchait Gamaliel Appleyard, énumère les cinq façons d'entrer par « la porte étroite », que ce dernier vient de préconiser. La clarté de l'exposé lui permet de noter sans peine les différentes étapes de ce cheminement [228]. Nehemiah Wallington indique avec soin la démarche suivie par Mr. Ash, Mr. Robroh ou tel autre prédicateur puritain, lorsqu'il résume avec régularité dans son journal l'essentiel de leur message. La structure de chacun de ces sermons est basée sur une division tripartite : d'abord l'exposition de la doctrine, puis son explication et sa justification, suivies de ses applications pratiques. Dans les comptes rendus qu'il nous offre, la première de ces parties est généralement écourtée au profit des deux autres. Les notes prises au cours d'un sermon de son prédicateur favori, Mr. Ash, le 11 décembre 1642, en fournissent un exemple frappant. Le diariste, en effet, passe très vite sur l'exposition de la doctrine contenue dans le texte biblique, tiré du psaume cinquante-sept, verset un, où il est dit notamment : « Je me réfugie à l'ombre de tes ailes, jusqu'à ce que la calamité soit passée [229]. » Il donne, par contre, une analyse détaillée des explications qu'il a reçues. Ce second moment du sermon comporte trois questions : « *Comment* ces calamités disparaissent-elles, *pourquoi* et *quand* en est-il ainsi [230] ? » A chaque question correspond une réponse, sous forme de petits paragraphes, numérotés de un à quatre, dont Wallington semble avoir retenu la substance, avec une extrême aisance. L'utilisation pratique des vérités énoncées, qui fait l'objet de la troisième partie, fixe peut-être encore davantage son attention, ce qui met en évidence, s'il est besoin, cette conception essentiellement pragmatique de la religion, commune à tous les puritains. Une fois rentré chez lui, il ne se contente pas de « répéter la parole », il lui faut aussi, pour reprendre ses propres termes, « l'appliquer à son âme [231] ». Théorie et pratique sont à ses yeux indissolublement liées.

Les orateurs anglicans ont également recours à ces procédés de subdivision, mais le schéma classique qu'ils sont censés adopter [232] n'apparaît pas toujours très nettement dans les notes que John Manningham nous a laissées. Nous nous trouvons parfois devant une mosaïque de citations érudites, tirées non seulement de la Bible mais aussi de l'Antiquité et des Pères de l'Église, comme le voulait la tradition [233]. L'accent n'est jamais mis sur les avantages pratiques que peut procurer l'adhésion à telle ou telle doctrine; l'émotion, si elle existe, ne se devine pas, et c'est surtout une impression de plaisir intellectuel qui se dégage des feuillets que Manningham consacre aux sermons du jour.

Aux yeux de tous, le sermon est indiscutablement la manifestation de la parole divine, le message que Dieu proclame, comme l'écrit Wallington, « not the word of man, but the word of the ever living God », et son importance n'est contestée par per-

227. Cf. S. CLARKE, *op. cit.*, p. 200.

228. Eyre D., p. 289 : « 1647, April 5, 25 ».

229. *Doctrine, Reason*. Use constituent les trois parties essentielles du sermon puritain. Cf. HORTON DAVIES, *The Worship of the English Puritans*, p. 191.

230. Cet amour des puritains pour les divisions et les subdivisions a donné lieu à de nombreuses satires. Cf. H. DAVIES, *op. cit.*, p. 197, où nous trouvons une caricature de sermon, faite par Robert South.

231. Cf. *Diary* (25 Jan. 1643).

232. Le schéma était le suivant : « 1. Praecognitio textus. 2. Partitio et propositio. 3. Explicatio verborum. 4. Amplification. 5. Application ». (Cf. W. FRASER MITCHELL, *op. cit.*, p. 96).

233. Le sermon prêché par le Dr. King, à la Croix Saint-Paul, le 24 octobre 1602, et dont Manningham nous donne de larges extraits, en est un très bon exemple (*op. cit.*, p. 64).

sonne [234]. Pourtant, il semble que, dans la vie religieuse des anglicans, la prière et la méditation lui disputent la première place, si nous en jugeons d'après leurs journaux — celui d'Alice Thornton en particulier — alors que, chez les puritains, il joue de toute évidence un rôle central. Sa valeur est essentielle, car il est la base de toute dévotion. Pour lady Hoby, le recueil de sermons remplace le livre de prières, et c'est un sermon qu'elle lit, lorsqu'en visite à Londres, elle attend, avec d'autres nobles dames, le passage de la reine [235]. Les puritains ont d'ailleurs fort bien compris que le sermon est pour eux le moyen le plus efficace de répandre leurs idées, puisqu'ils achètent le droit de collation des bénéfices, afin de pouvoir placer les pasteurs de leur choix dans les paroisses favorables à leurs doctrines [236]. De telles pratiques suscitent de violentes critiques; elles seront définitivement condamnées avec la dissolution — prononcée en février 1633 — des *Feoffees*, organisation fondée dans le but de rassembler les fonds nécessaires à cette entreprise [237].

On a tellement insisté sur la place unique occupée par le sermon dans le culte puritain, que l'on en est venu souvent à considérer que la Communion y jouait un rôle secondaire, et faisait parfois, du moins pour certains, figure de survivance désuète, dépourvue de signification profonde. On s'est plu à opposer la conception que pouvaient en avoir anglicans et puritains [238]. Or, en lisant leurs journaux, nous nous apercevons vite qu'en dépit des divergences doctrinales, des interminables querelles sur la position de l'autel, la Communion est, pour les uns et pour les autres, un moment essentiel de leur vie religieuse. Chacun se prépare à cette cérémonie avec un soin particulier. Lady Anne Clifford procède à un examen de conscience et parfois se juge indigne de participer à la Cène, en raison de la trop grande agitation qui trouble son cœur [239]. Lady Hoby se rend à l'église et assiste aux « exercices » imposés à ceux qui souhaitent communier : les fidèles doivent prouver à cette occasion qu'ils sont capables de réciter par cœur l'Oraison dominicale, le Credo et les Dix Commandements [240]. Les « préparations-sermons », destinés à créer un état d'âme propice à recevoir l'Eucharistie, se multiplient après 1640 [241]. Simonds d'Ewes renonce toute une journée aux études qui lui sont chères, afin de se préparer à ce « glorieux festin [242] ». Comme lui, sir Humphrey Mildmay fait de fréquentes allusions à « the blessed communion », « the blessed sacramente [243] ». L'exemple vient d'en haut; en 1622, Walter Yonge signale que le prince a reçu la communion et engagé ses serviteurs à l'imiter; quatre d'entre eux, qui s'y refusaient, ont été renvoyés [244]. Des paroisses entières communient. Le révérend Moore note avec satisfaction, en 1657, que cent quatre-vingt-deux personnes ont communie pour Pâques, ce qui est un chiffre considérable pour une petite localité telle que Horstead Keynes [245].

234. Cf. W. Fraser MITCHELL, *op. cit.*, p. 42, et Wallington D. : « The second of January... 1642 ».

235. Hoby D., p. 153 : « Nov. 1660 (The 13 day)... ».

236. Cf. I.M. CALDER, *Activities of the Puritan Faction of the Church of England, 1625-1633*, London, 1957, p. xxii-xxiii et A. FRENCH, *op. cit.*, p. 278-279.

237. Laud D., p. 47 : « 1632/3, Feb. 13 ».

238. Cf. J. F. H. NEW, *Anglican and Puritan*, London, 1964, p. 63-74.

239. Clifford D., p. 91 (March 1619, the 26th).

240. Hoby D., p. 173 : « May 1601 (the 30 day)... ».

241. Sir Thomas Mainwaring fait de constantes allusions au « preparation sarmon for sacrament ».

242. DEwes D., p. 90 : « 1622, August 10 ».

243. Sir Humphrey Mildmay écrit souvent « att church e all day... Received y^e blessed sacramente ».

244. Yonge D., p. 61 : « June 1622 ».

245. Cf. *supra*, p. 186, note 448.

Détail frappant, les puritains, dans leurs journaux, sont les seuls à essayer de définir ce que représente pour eux l'Eucharistie. D'Ewes se prépare à participer à « la Sainte Communion » afin, dit-il, de mieux se rappeler la résurrection du Christ, qui va être célébrée, et de prendre conscience de cette résurrection qui mène « à la justice [246] ». Comme lui, Nehemiah Wallington, le quincaillier puritain, insiste sur la nécessité de cette préparation, et consacre à l'analyse des avantages et des bienfaits que lui procure l'Eucharistie, plusieurs de ses journaux. Le seul d'entre eux qui ait été préservé s'intitule en effet : *The second booke consarning the fruit and bennifeet y' (through the marcy of God) I gaine by the Sacrament which here I take nottis of* [247]. Les notations qui couvrent les premières pages de ce recueil concernent les seuls jours où le diariste a communie [248], mais, peu à peu, celui-ci en vient à parler de ses autres activités. Il ne donne cependant un compte rendu détaillé des sermons auxquels il a assisté, que quand ils ont un rapport direct avec la célébration de la Cène. Précisant son objectif, il écrit, après avoir écouté prêcher Mr. Ash, le dimanche 26 mars 1643 : « Je m'abstiens d'en parler, car mon intention était de ne mentionner ici que ce qui a eu le plus d'effet sur moi, en contribuant à me faire croître en grâce, au moyen du sacrement [249] ». Parfois, il l'avoue, il ne se sent guère disposé à communier, mais il lui faut se soumettre à l'ordonnance divine, destinée tout particulièrement « aux âmes malades, à ceux dont la foi faiblit », comme la sienne [250]. C'est alors qu'il prend pleinement conscience des bienfaits qui en résultent.

L'Eucharistie opère en lui un double changement : elle déracine et détruit ses corruptions cachées, tout en développant chez lui la grâce [251]. Dieu répand son amour dans son âme pécheresse, et cet amour fait obstacle à ses mauvais penchants : il résiste au mal, non plus par crainte de la honte ou des tourments infligés à sa conscience, mais parce qu'il est conscient que Dieu l'aime [252]. Pour dépeindre cette transformation, il utilise un vocabulaire mystique. La joie l'inonde, son cœur s'élance vers le ciel [253]. Le puissant cordial qu'est le saint sacrifice « soutient, réjouit et reconforte » son « âme abattue », il lui donne une nouvelle impulsion et l'incite à accomplir avec ferveur ses devoirs de chrétien [254]. Ainsi, le diariste progresse dans la vie spirituelle.

Sans doute aurions-nous pu trouver le récit de semblables expériences sous la plume d'un anglican ou d'un catholique, mais certaines de ces notations portent l'empreinte du puritanisme, en particulier quand Wallington déclare qu'après avoir communie, il se sent plus capable de respecter cette alliance qu'il a conclue avec le Seigneur, et qu'on appelle *covenant* [255]. Le mot est typiquement puritain, cependant, contrairement à notre attente, nous l'avons peu souvent rencontré dans les journaux de la période. Seuls, le quincaillier d'Eastcheap et le pasteur d'Earle's Colne parlent, à plusieurs reprises, de ce pacte qui lie l'homme à son Créateur. Pour Mr. Ash, dont Wallington nous résume le sermon prononcé à l'occasion d'un culte de Sainte-Cène, le 1^{er} octobre 1643, c'est tout à la fois le moyen de se réformer et celui d'apaiser le courroux divin. Lorsqu'il en vient à l'application de la doctrine exposée, le prédicateur offre aux fidèles six règles, essen-

246. D'Ewes D., p. 73-74 : « 1622, April 20... ».

247. Il l'intitule aussi *The Growth of a Christian*.

248. Son journal débute le 3 janvier 1641, jour de communion.

249. *Ibid.* (fol. 60).

250. *Ibid.* (2 October 1642).

251. Ce même 2 octobre, il ajoute : « I finde the fruit of the Sacrament in building up in grace... ».

252. *Ibid.* : « 1641 October the third was Sacrament day... ».

253. Le 7 mai 1643, il s'exclame : « my heard did dart up to heaven ».

254. *Ibid.* (1641, October 3).

255. Nous lisons, à la date du 2 janvier 1643 : « ... more inabled to keepe covenant & promise with my God... ».

tielles pour qui veut « lier son âme à Dieu ». Ce pacte doit être établi, dit-il, en toute connaissance de cause, avec un esprit repentant, avec désintéressement, respect, espoir et confiance [256]. Le révérend Josselin, de son côté, incite l'un de ses paroissiens, en proie aux tentations du Malin, à donner une nouvelle orientation à sa vie, en scellant un pacte avec Dieu. Il arrive aussi qu'un tel engagement lie non pas l'homme à son Créateur, mais plusieurs hommes entre eux [257]. Cet accord mutuel (*mutual covenant*) est une promesse par laquelle un groupe d'hommes et de femmes s'engagent à communier ensemble et à demeurer unis dans leur quête spirituelle [258]. Notons également qu'en bon puritain, Nehemiah Wallington n'oublie jamais qu'il est chrétien et marchand. La religion est, à ses yeux, source de profits dans tous les domaines. Le mot profit revient presque à chaque page, tant il est vrai que les bienfaits matériels ne sont que la conséquence logique des bienfaits spirituels, découlant de la Communion ou de tout autre exercice religieux. En pleine guerre civile, alors qu'à Londres les clients se font rares, il note avec satisfaction qu'il a encaissé plus de trente shillings, le lendemain et le surlendemain du jour où il avait communiqué [259].

Les jeûnes jouent également un rôle important dans la vie des Anglais. Fixés au vendredi puis au mercredi par Jacques I^{er}, ils sont suivis par tous, avec ferveur [260]. Des habitants d'Oxford, coupables d'avoir consommé de la viande, en un jour d'abstinence, comparaissent devant la Chambre Étoilée, signale Thomas Crosfield [261]. Outre les jeûnes qui reviennent à intervalle régulier, certaines journées, par ordre du roi ou du parlement, sont décrétées journées d'humiliation et de jeûne, à l'échelon national ou régional, comme le précisent certains diaristes [262]. Le 21 avril 1628, Crosfield note : « Ce iour estoit humiliation & ieune solenne pour nostres peches & meçhancetes per toutes parts du royaume [263] ». En 1631, tandis que sévit la peste, le révérend Burghall signale que le Cheshire a été épargné ; à cela rien de surprenant, car de nombreux jeûnes publics y ont été célébrés pour « détourner la main de Dieu » et empêcher qu'elle ne s'abatte sur ce comté [264]. Burghall est puritain, mais Laud emploie le même langage, quand il rapporte que le roi, l'archevêque de Cantorbéry et six autres évêques, dont lui-même, se sont réunis pour décider d'un jeûne public, « afin d'implorer la miséricorde divine » et d'écarter la menace que laissent planer la peste et la famine [265]. Car tel est le plus souvent le but de ces jeûnes exceptionnels. On jeûne, en 1603, comme en 1658, en raison de la maladie qui décime le pays [266], en raison du mauvais temps et des inondations, et aussi pour qu'il pleuve, par solidarité avec les populations opprimées [267], pour assurer le succès des armées et bien sûr, avant de communier [268]. En 1644, on jeûne, même le jour de Noël, et il arrive également qu'on jeûne semaine après semaine, jusqu'à ce que satisfaction soit obtenue [269].

256. Cf. W. W. Mc KEE, *The Idea of Covenant in Early English Puritanism (1580-1643)*, Ph. D. thesis, Yale, 1948.

257. *Josselin D.*, p. 17 : « 1644, Sept. 3... ».

258. *Ibid.* (MS.) : « 1648, May 16... ». Cf. J. F. H. NEW, *op. cit.*, p. 94.

259. *Wallington D.* : « The second of January ... 1642 ».

260. Cf. J. F. H. NEW, *op. cit.*, p. 73, note 1, et *Clifford D.*, p. 65 (April 1617, the 24).

261. *Crosfield D.*, p. 86 : « 1636, Feb. 2 ».

262. Le 31 octobre 1650, sir Thomas Mainwaring signale « a fast day for Shrewsbury & Whitchurch », et le 30 juin 1652 « a National fast day ».

263. Cf. *Crosfield D.*, p. 22.

264. *Burghall D.*, p. 153 : « 1631 ».

265. *Laud D.*, p. 19 : « 1625, June 24... ».

266. *Hoby D.*, p. 206 : « 1603, 4 October ».

267. *Mainwaring D.* : « 1655, 14 June ».

268. *Clopton D.* : « 1648, Dec. 7 ».

269. Cf. *Greene D.*, *op. cit.*, vol. XLIII, p. 602.

Si les jeûnes publics sont toujours marqués par un ou plusieurs sermons, les jeûnes privés, pratique essentiellement puritaine, prennent la forme de réunions de prières, organisées par un groupe de fidèles, au domicile de l'un d'entre eux. Le 4 juin 1658, date du siège de Dunkerque, Cromwell et les siens jeûnent et passent la journée en prière, nous dit John Archer, pour que « l'armée anglaise triomphe dans les Flandres [270] ». On se réunit aussi pour venir en aide à ceux qui souffrent dans le pays ou la communauté. Le révérend Newcome et quelques paroissiens se retrouvent chez Abigail Illingworth, pour célébrer un jeûne destiné à soulager « plusieurs âmes troubles »; ils mettent ainsi en pratique, semble-t-il, ces paroles familières du Nouveau Testament : « cette sorte de démons ne sort que par la prière et par le jeûne » (Matthieu 17, 21) [271].

Ce sont là, pour les puritains, des expériences qu'ils ressentent profondément. Nehemiah Wallington rapporte qu'au cours d'un jeûne, de nombreux fidèles, après avoir « résisté au Seigneur », ont « versé des larmes abondantes [272] ». Lui-même éprouve le besoin impérieux de s'humilier devant Dieu, ainsi que le recommandent les prédicateurs; il sent alors son cœur « se dégeler et fondre [273] ». Son zèle pourtant fléchit parfois. S'étant levé vers deux heures du matin, le jeudi 9 février 1643, il avoue avoir franchi à regret le seuil de l'église, pour le jeûne, « comme un chien qu'on va pendre », mais très vite le sentiment de son indignité le pénètre, l'émotion le gagne et il pleure. Il note dans son journal que cette journée a été pour lui : « one of the best heart breaking days [274]. Ces jeûnes que multiplient les puritains, ces réunions interminables irritent sir Humphrey Mildmay qui reste fidèle au roi et à l'Eglise d'Angleterre. De temps à autre, il accepte de passer un jour entier à l'église, sans manger, mais le plus souvent, il défie la loi. Tandis que « Mr. Pym célèbre le jeûne », il déjeune à la taverne en compagnie de ses amis, et indique clairement ailleurs qu'il refuse de s'associer au « jeûne presbytérien », surnommé par lui « the dog's fast » et même « the damned fast » [275]. Les autres anglicans se taisent, mais se soumettent aux ordonnances [276]. Une constatation s'impose cependant : si les formes et les dates des jeûnes varient suivant la période et choquent certains, l'intention de s'humilier devant Dieu, de Lui être agréable et ainsi de détourner Sa colère, reste commune à tous.

La pratique de la religion ne se limite pas à ces seuls exercices, elle ne concerne pas quelques moments privilégiés du mois ou de la semaine, elle est un élément essentiel de la vie de chaque jour, à tous les niveaux, et dans toutes les classes de la société. « Prima Tibi placuisse Deo sit cura supremo », tel est le vœu que formule Thomas Grosfield, le 1^{er} janvier 1629 [277]. Cette phrase aurait pu être mise en exergue à plus d'un journal. Nehemiah Wallington, entre autres préoccupations, se désespère, au cours d'une saison particulièrement rigoureuse, de ne pouvoir se lever avant cinq heures du matin pour

270. Archer D., p. 168 : « 1658, 4 June... »

271. Newcome Autobiography, p. 74 : « 1657, August 25th... »

272. Comme il le signale, le 1^{er} mai 1641.

273. Au cours d'un sermon, auquel il assiste le 2 février 1643, le prédicateur traite des différentes façons de s'humilier devant Dieu.

274. Ibid., fol. 56.

275. Cf. Ph. L. RAPH, *op. cit.*, p. 168.

276. En 1643, John Greene, qui n'a rien d'un puritain, écrit, le 31 mai (*op. cit.*, vol. XLIII, p. 392) : « The fast day. At Uncle Jermyn's church all day ».

277. Cf. Grosfield D., p. 32.

prier, en raison du manque de combustible [278]. La ferveur religieuse n'est pas le seul fait des puritains. Sir Henry Slingsby, décrivant l'emploi du temps d'un pasteur anglican de ses amis, le révérend Thurscross, écrit qu'il se lève à quatre heures du matin, et que jusqu'à six heures il est en prière seul, puis avec sa famille; les jeûnes continuels ont ébranlé sa santé et l'ont affaibli, mais il consacre « ses jours et ses forces » à l'Église [279]. Chez les Thornton, anglicans eux aussi, une cloche appelle la maisonnée à la prière dès l'aube, comme elle le fera à deux puis à neuf heures [280].

L'emploi du temps d'une grande dame puritaine comme lady Hoby est, à bien des égards, révélateur. La journée commence et se termine pour elle avec des prières, auxquelles s'associent tous ceux qui logent sous son toit, et il est rare qu'elle se rende au travail avant d'avoir lu un passage de la Bible [281]. Presque quotidiennement, elle s'entretient avec Mr. Rhodes, son aumônier, qui lui fait la lecture d'ouvrages pieux et la guide dans ce qu'elle appelle « my accustomed » ou bien « my ordinarie exercises » [282]. Le dimanche, amis et serviteurs se rassemblent autour d'elle pour « prier, lire, chanter des psaumes et discuter » [283]. La discussion porte, sans nul doute, sur des points de doctrine et de morale, et aussi sur les sermons entendus et dûment « répétés » [284]. Si prêcher est le propre des pasteurs, le catéchisme peut être confié au maître ou à la maîtresse de maison, ainsi que le souligne Mr. Egerton, dans un sermon que rapporte John Manningham. Le prédicateur en vogue donne d'ailleurs une définition de cet exercice. C'est, dit-il, un enseignement rapide, clair et familier, des principes de la religion, au moyen de questions et de réponses [285]. Lady Hoby le pratique à Hackness, et nous regrettons qu'elle se contente de le mentionner, sans nous donner le moindre détail sur cet aspect de ses activités [286]. Lorsque la maladie ou la fatigue la tiennent éloignée de l'église, sir Thomas reste à son chevet, pour lire et prier avec elle [287]. Comme dans la majorité des familles puritaines, mari et femme accomplissent souvent ensemble leurs dévotions, resserrant ainsi les liens qui les unissent [288]. Avec une touchante sincérité, Nehemiah Wallington relate combien il a été sensible à l'émotion qui étreignait sa femme, au cours d'une séance de prières en commun, ajoutant que son amour pour elle est sorti grandi de cette expérience [289].

Lady Clifford, qui fréquente la cour et mène une vie moins active que lady Hoby, se lève cependant de bon matin, lorsqu'elle est à Knole, et s'isole dans le parc du château, avec son livre de prières [290]. Elle passe des journées entières à lire la Bible avec Mr. Ran, l'aumônier; au cours du printemps de 1617, elle étudie ainsi une grande partie de l'Ancien Testament. Il lui arrive aussi de se confier aux prédicateurs qui viennent lui rendre visite [291]. Son mari, le frivole Richard Sackville, est grand amateur de ser-

278. *Wallington D.* : « (Nov. 1, 1643)... ».

279. *Slingsby D.*, p. 8-9 : « (Dec. 1638)... ».

280. Cf. Ch. HOLF, *op. cit.*, p. 210.

281. *Hoby D.*, p. 93 : « Jeneuarie 1599/1600 (Thursday the 3)... ».

282. *Ibid.*, p. 166 : « Aprill 1601 (the 1 day)... ».

283. *Ibid.*, p. 164 : « March 1601 (The Lordes day 22 day)... ».

284. Cf. R. BAXTER, *A Christian Directory*, 1673, Book II, chap. 572.

285. John Manningham l'entend prêcher sur ce thème « At the Black Friars », le 12 décembre 1602 (*op. cit.*, p. 101-102).

286. Le 12 août 1599, lady Hoby écrit (p. 63) : « after Catichisinge, medetated awhill of that I had hard... ».

287. *Ibid.*, p. 146 : « Sept. 1600 (The Lordes day 21)... ».

288. Cf. John WINTHROP, *Experiencia*, *op. cit.*, vol. I, p. 168.

289. Peinés par une décision du parlement, Nehemiah Wallington et sa femme avaient décidé, le 7 août 1643, de prier.

290. *Clifford D.*, p. 25 : « April 1616 ».

291. Le 30 janvier 1617, elle avait reçu « Mr. Amherst the Preacher..., with whom I had much talk », précise-t-elle (p. 52).

mons [292], mais il semble s'intéresser assez peu aux dévotions de sa femme. La froideur de leurs rapports en est responsable, bien plus encore que leur appartenance religieuse. Si l'Eglise d'Angleterre met l'accent sur la piété individuelle [293], il n'est pas rare, dans une famille anglicane, de voir le père et la mère prier au chevet d'un enfant malade, comme c'est le cas chez les Thornton [294].

L'éducation religieuse des enfants fait l'objet de soins attentifs. Lady Hoby développe ce thème avec ses voisins, et leur donne d'utiles conseils relatifs aux devoirs qui leur incombent [295]. Anglicans et puritains, sont, le plus souvent, pleinement conscients de ces obligations. Lewis Bayly, évêque de Bangor, dans son traité *The Practise of Pietie* (1612), qui connaît une étonnante popularité, rappelle, en citant saint Augustin, que « le maître de maison doit être chez lui l'équivalent de ce qu'est le prédicateur en chaire [296] ». Cet ouvrage est entre toutes les mains : à treize ans, Elizabeth Isham l'a déjà lu [297]. Sir Henry Slingsby signale avec fierté, en 1638, que sa fille Barbara, à peine âgée de cinq ans et demi, peut réciter toutes ses prières et répondre à toutes les questions que pose le catéchisme. Il en attribue le mérite à sa femme, dont il vante le dévouement et la piété [298]. Quelques temps plus tard, quand les eaux déchaînées risquent de faire chavirer l'embarcation dans laquelle il a pris place avec les siens, chacun se met à prier, et il remarque que son fils Thomas, qui a trois ans et demi, dit avec une intense ferveur les prières que lui a apprises sa mère [299]. Le rôle que joue, dans ce domaine, le père de famille, apparaît avec plus de netteté dans les journaux puritains. Le révérend Josselin profite de chaque occasion pour engager solennellement ses jeunes enfant à craindre Dieu [300]; sans doute ne fait-il en cela qu'accomplir son ministère, mais un simple commerçant, comme Nehemiah Wallington, procède de façon identique. Il ne cesse, jour après jour, d'exhorter les siens et de les inciter à ne pas oublier les commandements que Dieu a donnés à son peuple [301]. Le dimanche, après s'être par deux fois rendus à l'église du village, Paul d'Ewes et ses enfants consacrent le reste de la journée à la prière et à divers autres exercices religieux [302].

Le maître de maison se sent également responsable de la vie spirituelle de ses serviteurs, qui sont intimement associés aux dévotions familiales. Wilbraham qui, dans son journal, vante les mérites du « noble prince Henry » récemment décédé, rappelle qu'il « pria et assistait aux sermons à heure fixe, et astreignait ses serviteurs à cette même discipline [303] ». Lorsque le « modeste marchand londonien », cité par William Whiteway [304], adresse une pétition à Charles I^{er}, pour réclamer la suppression de la déclaration de 1633, autorisant les divertissements du dimanche, il déclare ce document « pernicieux » aussi bien pour les maîtres que pour les serviteurs. Le fait vaut la peine d'être souligné, le sort des deux catégories est lié, dans son esprit. Les suivantes de lady Clifford s'associent aux jeûnes que celle-ci observe avec régularité, elles lui lisent des passages de la Bible ou de tel autre ouvrage les préparant à la communion [305]. Lady

292. *Ibid.*, p. 105 : « July 1619, the 4th... ».

293. Cf. H. R. Mc ADOO, *The Structure of Caroline Moral Theology*, London, 1949, p. 142.

294. Cf. *Thornton Autobiography*, p. 94.

295. *Hoby D.*, p. 107 : « February 1600, the 13... ».

296. Cf. L. BAYLY, *The Practice of Piety, directing a Christian how to walk that he may please God*, new ed. by G. Webster, London, 1842, p. 145.

297. Cf. *supra*, p. 280, n. 486.

298. *Slingsby D.*, p. 2-3 : « 1638, 31 Oct... ».

299. *Ibid.*, p. 58-59 : « 1640 Y^r 28 of August... ».

300. *Josselin D.*, MS. : « 1654, July 19 ».

301. *Wallington D.* : « 1643, Nov. 12... ».

302. Cf. *D'Ewes D.*, p. 70 : « 1622, March 17 ».

303. *Wilbraham D.*, p. 109.

304. Cf. *supra*, n. 100.

305. *Clifford D.*, p. 90 : « 1619, March 9 »,

Hoby chante des psaumes avec ses servantes, surveille leurs lectures, s'entretient en privé avec elles, leur inculque « certains principes » et, quand elle va entendre, dans un village voisin, un prédicateur réputé, n'omet pas d'y conduire son personnel [306]. John Winthrop, à qui « un ami chrétien » reproche les jeux auxquels ses domestiques se livrent dans sa maison, décidé de donner l'exemple, en s'abstenant de jouer aux cartes [307].

A l'école, à l'université, ce même souci d'édification est perceptible, car le but ultime de tout enseignement est de former des chrétiens. La chapelle, l'église jouent un rôle de premier plan, nous l'avons vu, dans la vie des étudiants [308]. En octobre 1602, Ward note quel « grand coup » a été, pour tous, « la mort de Mr. Perkins qui, par sa doctrine et sa vie, a fait beaucoup de bien aux jeunes gens de l'université » de Cambridge [309]. A St. John's College, Simonds d'Ewes recherche la compagnie d'un ecclésiastique de ses amis, Mr. Jeffray, fellow de Pembroke College, comme il recherchera celle de Mr. Masters, le prédicateur du Temple, lorsqu'il étudiera le droit à Londres [310]. A Oxford, le principal de Queen's College, se substituant au père de famille, incite à la piété les étudiants qui lui sont confiés [311]. Qu'ils aient ou non quitté le toit familial, afin de poursuivre leurs études, les jeunes gens restent en général fidèles aux préceptes qui leur ont été inculqués, et se soumettent à une discipline assez stricte. Dans son journal partiel, qui couvre la fin de l'année 1632 et le début de 1633, Justinian Pagitt, alors étudiant au Middle Temple, note son emploi du temps, heure par heure, et s'astreint à consacrer, chaque jour, de longs moments à divers exercices religieux. Ainsi, à la date du dimanche 29 septembre 1632, nous lisons [312] :

a 6 ad 10	1 _____ 5	7 _____ 10
6. Preces - Mathew	1. Repeti. concōēm	7. Lectio Biblica
7. Catech - Doctrine	2. It ad Eccl. apd Templū	8. Examen diurnū
8. It ad Ecclesiā apd Templ	4. Repet concōis Catech: Doctrine	10. Preces & lectio biblica

Pendant la semaine, la lecture et l'étude d'œuvres juridiques, les séances au tribunal et aussi les distractions propres à son âge accaparent une bonne partie de son temps, mais prières et méditations, souvent précédées d'un examen de conscience, marquent le début et la fin de chaque journée. Le jeudi 3 octobre, il écrit [313] :

7. Math. 26 Preces	1.	7.
8. { Finch analysd. ap. 294-311	2. Md Tom Shark at Islington	8. Legi finem c.l. Speed Abridgt
9. {	3.	9. Repet. Examen.
10. Repet. leccōis	4. { Repet leccōis matutin.	10. Legit Doctrine of y ^e Bible. Preces.
	5. {	

Quand la paresse le pousse à s'attarder au lit, au lieu de songer à ses dévotions, il en éprouve de cuisants regrets et inscrit dans la case réservée aux premières heures de la

306. *Hoby D.*, p. 125 : « Jurie 1600 (the lordes day 8)... ».
307. *Winthrop Papers*, vol I, p. 166 : « 1611 (1612) jan. 1 ».
308. Cf. *supra*, p. 263.
309. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 130 : « Oct. 22, 1602... ».
310. *D'Ewes D.*, p. 145 : « 1623, Juley 6... ».
311. Cf. *supra*, p. 263, n. 296.
312. Cf. B.M. Harleian MSS. 1026.
313. Notons, parmi ses lectures, les œuvres de sir Henry Finch, juriste de Gray's Inn, qui mourut en 1625 et qui est l'auteur de *English Law or a Description thereof*, les ouvrages de l'historien John Speede (1542-1629), et l'un des catéchismes les plus populaires à l'époque, intitulé *The Doctrine of the Bible* (cf. L. B. WRIGHT, p. 248, n. 33).

matinée : « somnolentia, peccavi ». Pendant la semaine de Noël, son ardeur se relâche, et après avoir noté, six jours durant : « 6-8 in cubiculo », il avoue, au bas de la page, mais en anglais cette fois : « This weeke I lay too much a bed every morning », et ajoute que le meilleur moyen de remédier à cette faiblesse est de se lever à six heures sonnantes, « without musing or delay [314] ».

Les années ne réussissent pas à émousser cette ferveur religieuse. Quel que soit leur âge, hommes et femmes éprouvent le besoin de parfaire et d'approfondir leur connaissance des choses sacrées. Sir Humphrey Mildmay compte de nombreux amis parmi le clergé. Si certains ne sont pour lui que des compagnons de plaisir [315], il en est aussi avec lesquels il s'entretient longuement, et qui lui servent de guides spirituels. Il admire, tout particulièrement, un docteur en théologie, Brian Walton, qui exerce son ministère à Sandon, localité proche de Danbury, et il ne manque pas de se rendre au presbytère, en compagnie de sa femme, chaque fois que l'occasion s'en présente [316]. De passage à Londres, en janvier 1619, lady Clifford reçoit la visite de divers membres de l'aristocratie, lord et lady Cavendish, lady Herbert, lady Donne, entre autres, et elle précise qu'elle a « beaucoup parlé avec eux de religion [317] ». Les amis de lady Hoby arrivent parfois accompagnés d'un prédicateur, dont elles ont apprécié l'abnégation. La châtelaine ne peut que se réjouir de telles initiatives, car elle profite de ces rencontres pour interroger le visiteur et s'instruire. C'est ainsi qu'elle apprend de la bouche de Mr. Wilson, « un pieux prédicateur », que « la religion comporte deux points essentiels et que quiconque les renie ne saurait être sauvé ». Le premier de ceux-ci concerne la justification par et dans le Christ et sa justice, le second, la vraie façon d'adorer Dieu [318]. Ce désir d'instruction permanente est sensible tout au long de son journal, les problèmes de théologie ne la laissent jamais indifférente [319].

Même les petits fermiers se piquent de théologie. Le révérend Josselin cite le cas d'un franc-tenancier de sa paroisse, avec lequel il discute longuement, et qui a des idées si précises en matière de baptême des enfants, qu'il les a consignées dans un recueil, en vue d'une éventuelle publication. Cet homme s'oppose, en effet, au baptême des enfants et préconise l'immersion, mais, pour sa part, refuse de se laisser baptiser, parce que le baptême n'est pas un sacrement [320]. Le révérend Newcome, quant à lui, s'étonne des connaissances relativement étendues, en matière de doctrine, que possède James Bancroft, le serviteur d'un de ses voisins. Il l'interroge sur les devoirs du chrétien et sur les péchés auxquels celui-ci peut succomber, et note qu'aucune de ses questions n'est restée sans réponse [321].

La religion rappelle à chaque instant aux Anglais qu'ils sont membres d'une communauté morale, et que cette appartenance implique des responsabilités. La nécessité de pratiquer la charité, l'obligation de venir en aide au prochain sont autant d'impératifs, dont tous les auteurs de journaux se révèlent pleinement avertis. Convaincus qu'il n'appartient pas au seul pasteur de soulager et de réconforter ceux qui souffrent moralement ou physiquement, les puritains, dans leurs démarches diverses, soulignent « le caractère sacerdotal » que doit avoir la société [322], le chrétien faisant office de prêtre, non seulement dans son foyer, mais aussi dans la communauté, lorsque l'exigent les circonstances.

314. Cf. B.M. Harleian MSS 1026, fol. 75.

315. Cf. *supra*, p. 182, n. 400.

316. Cf. Ph. L. RALPH, *op. cit.*, p. 103.

317. Clifford D., p. 85 : « January 1619, the 19th... ».

318. Hoby D., p. 114 : « April 1600 (the: 16)... ».

319. *Ibid.*, p. 166 : « April 1601 (the: 1: day)... ».

320. Josselin D., MS. : « 1651/2, Feb. 9 ».

321. Newcome Autobiography, p. 100-101 : « 1658, December 31st (Fridav) ».

322. Cf. G. S. WAKEFIELD, *Puritan Devotion and its Place in the Development of Christian Piety*, London, 1957.

Un zèle missionnaire les anime. Lady Hoby consacre de longs moments à l'édification de ses voisins, leur « parle de choses bonnes » et prend en charge leur instruction religieuse [323]. Par tous les temps, Adam Eyre, simple fermier du Yorkshire, rend visite aux malades et tente de leur apporter le réconfort. Les occasions ne manquent pas, et il est sans cesse appelé chez l'un ou l'autre de ses amis ou relations [324]. Geoffrey Starkey s'intéresse au sort des personnes âgées; à son retour de la ville, le 6 mars 1652, il s'arrête avec sa femme chez le vieux Minns et y trouve M. Sexby, le pasteur, « en train d'instruire le vieillard, qui était très malade [325] ». Malgré sa jeunesse, Simonds d'Ewes passe une partie de ses dimanches au chevet d'étudiants du Middle Temple, espérant, écrit-il, que c'est là une activité digne du sabbat [326]. Nehemiah Wallington, délaissant sa boutique, songe à soulager la veuve et l'orphelin. C'est ainsi qu'il consacre un après-midi à deux veuves, dont l'âme est troublée; l'une se plaint, dit-il, d'avoir le cœur endurci, l'autre ne cesse de se condamner. S'il ne parvient pas à réconforter la première, du moins réussit-il à soutenir les efforts de la seconde et, après l'avoir recommandée à Dieu, il la quitte à la tombée de la nuit [327].

Le métier de juge permet à un puritain, comme Richard Brownlow, de ramener plus d'une brebis égarée dans le droit chemin. Telle est du moins son intention et, pour obtenir les résultats escomptés, il ne ménage ni les semonces ni les châtements. Un homme s'est-il abstenu de fréquenter l'église pendant quelques mois, a-t-il omis de faire baptiser ses enfants, aussitôt Brownlow le convoque ainsi que son épouse, et accumule les arguments susceptibles de convaincre le coupable de son erreur. Il n'a généralement recours aux sanctions qu'en dernier ressort, car, de son propre aveu, si « les gens paraissent avoir une conscience vraiment délicate », mieux vaut « les ramener dans le droit chemin que les rebuter par une sévérité extrême [328] ». Dans ce cas précis, le juge renvoie le couple sans le punir, en lui conseillant de prendre le chemin de l'église. La surveillance qu'il exerce sur les faits et gestes de ses concitoyens les moins favorisés, n'en demeure pas moins stricte. Toute atteinte à la morale est pénalisée, les jurons de chacun sont comptabilisés et les plus négligents paient parfois une livre d'amende et même davantage [329].

C'est une véritable croisade que les puritains décident de mener contre tout ce qui est susceptible de souiller l'âme de leurs semblables. L'habitude de jurer et de sacrer est, sans nul doute, fort répandue à l'époque, puisque déjà, en août 1635, Thomas Crosfield signalait à Oxford une proclamation royale « against swearing and cursing [330] ». Sous le protectorat, de véritables chasses aux blasphémateurs s'organisent, et les témoignages des délateurs sont recherchés et encouragés. Ainsi, le maire de Coventry, Robert Beake, se félicite, dans son journal, de ce que le témoignage de Goody Dixon, à qui l'on fait prêter serment, ait permis de sanctionner la femme de John Baker, accusée d'avoir proféré un juron [331]. Une pauvre fille, convaincue du même crime, et incapable de payer la somme exigée, est obligée de laisser en gage certains de ses vêtements, jusqu'à ce qu'elle trouve l'argent nécessaire [332]. Les insultes sont prosrites, et un habitant de la ville, qui a traité une femme de « putain presbytérienne », est placé sous la surveillance des autorités [333]. Il faut que l'ordre règne, au-dedans comme au-dehors.

323. *Hoby D.*, p. 170-171 : « May 1601 (the Lordes day: 3)... ».

324. Le 2 février 1647, il va à Shephouse, le 6, il se rend à Birchworth (*op. cit.*, p. 8-9).

325. Cf. *supra*, p. 188, n. 466.

326. *D'Ewes D.*, p. 61-62 : « 1622, Jan. 27 ».

327. *Wallington D.* : « 1643 (Nov. 18)... ».

328. Cf. *Cust Papers*, ser. II, p. 128-129.

329. Cf. *supra*, p. 176.

330. *Crosfield D.*, p. 80 : « 1635, August 18 ».

331. *Beake D.* : « 1656, 4 January... ».

332. *Ibid.* : « 1655, 14 December... ».

333. *Ibid.* : « 1656, 25 January ».

Les rues doivent être balayées, les ordures évacuées [334]. Un besoin exacerbé de pureté et de vertu pousse les puritains à commettre des excès. Chacun est tenu de rendre compte de ses actes, à un moment ou à un autre. Les femmes légères sont traquées, les ivrognes poursuivis; là encore les dénonciations, fort nombreuses, facilitent la tâche du *constable*, mais, détail ironique, il arrive que le dénonciateur soit à son tour accusé du même crime et condamné [335]. Les tavernes mal famées ferment leurs portes, les maris volages, les pères indignes comparaissent devant le juge. Rien n'échappe à l'œil vigilant de ces défenseurs de la foi [336].

La fréquentation des tavernes, des bouloires, des salles de jeux ou de spectacles, la lecture de livres frivoles sont autant de plaisirs répréhensibles qui provoquent le courroux du Seigneur, car si le pêcheur feint d'ignorer les sermons des hommes, force lui est de se soumettre aux jugements divins. L'ivrogne qui se noie au sortir de l'estaminet, le noceur, l'habitué des théâtres ou des bouloires, frappés de mort subite, paient ainsi leur négligence [337]. Il n'est guère de journaux puritains qui ne détaillent avec complaisance les manifestations de la vengeance céleste. Leurs longues énumérations sont souvent entachées de fanatisme. Apprenant le décès brutal d'un pasteur anglican, qui s'appêtait à dénoncer aux autorités quarante de ses paroissiens, pour refus d'obéissance aux règlements de l'église, Robert Woodford déclare, le 12 décembre 1638 : « Ainsi le Seigneur se glorifie-t-il en détruisant ses ennemis obstinés [338] ».

Lorsqu'ils relatent ces incidents, les puritains manifestent, à nos yeux du moins, un certain pharisaïsme. Bien qu'ayant une conscience parfois exagérée de leurs péchés, ils se sentent distincts des autres hommes, différents d'eux, parce qu'ils sont élus. Nehemiah Wallington le montre bien, quand il remercie Dieu de le « soutenir » et de l'empêcher de suivre les voies du malin, « comme le font certains », ou bien quand, croyant voir le Seigneur s'éloigner de lui, il s'exclame : « je suis devenu pareil aux autres hommes [339] ». Certains d'être « la race élue, le sacerdoce royal, le peuple que Dieu s'est acquis », et dont la caractéristique marquante, selon la Bible, est d'être « zélé pour les bonnes œuvres [340] », ils s'élancent au combat, « revêtus de toutes les armes de Dieu [341] ». Ils ne prétendent nullement être innocents mais, tels des guerriers, ils veulent livrer une lutte incessante contre le péché qui est en eux, sachant d'avance qu'ils sont « plus que vainqueurs par celui qui » les « a aimés [342] ». Cette certitude est la marque de leur élection, le signe de la grâce divine, et c'est ainsi « qu'ils s'appliquent... à affermir leur vocation et leur élection [343] ».

Alors que la religion anglicane rassemble les fidèles au sein d'une même paroisse et les fait participer à des fêtes communautaires, le puritanisme regroupe les hommes suivant leurs affinités spirituelles [344]. Oubliant leurs origines et les notions de hiérarchie, les saints, c'est là leur nom, se réunissent au domicile de l'un ou l'autre de leurs compagnons pour prier, converser de choses sacrées et ainsi mieux connaître Dieu. Déjà en 1587, Richard Rogers mentionne ses entretiens « avec deux sages *yeomen* », l'un de

334. *Ibid.* : « 1655, 17 Nov. ».

335. *Ibid.* : « 1655, 17 December... ».

336. *Ibid.* : « 1656, 15 Feb... ».

337. Le révérend Burghhall prend un plaisir particulier à noter les jugements de Dieu (*op. cit.*, p. 155-57).

338. Woodford D., p. 497.

339. Wallington D. : « 1643, June 16 ».

340. Cf. I. Peter, chap. II, v. 9 et Titus, chap. II, v. 14.

341. Cf. Ephesians, chap. VI, v. 11 (King James' version). Notre traduction est tirée, comme les précédentes citations, de la version synodale de la Bible.

342. Cf. W. HALLER, *The Rise of Puritanism*, p. 88 et Romains, chap. VIII, v. 37.

343. Cf. II PETER, chap. I, v. 10.

344. Cf. C. HILL, *op. cit.*, p. 488 et 495.

leurs thèmes favoris étant « la pratique de la sainteté [345] ». Le vendredi 17 septembre 1613, John Winthrop, sa famille et une dizaine de ses amis se retrouvent au domicile d'un de leurs voisins et, avant de se quitter, décident d'organiser une autre réunion l'année suivante, le premier vendredi précédant le 17 septembre; entre temps, chacun des membres de cette assemblée s'engagera à penser aux autres, tous les vendredis, lorsqu'il demandera au seigneur d'accéder aux requêtes qu'ensemble ils ont formulées ce jour-là [346]. Des liens étroits unissent, en effet, ceux qui appartiennent à ces petites communautés, on pourrait même dire fraternités, car le révérend Josselin appelle parfois frères et sœurs les hommes et les femmes qui viennent rejoindre le groupe d'étude et de prières qu'il a formé [347]. Certains de ses paroissiens s'interrogent sur la légitimité de ces groupes et pensent que seuls, de véritables saints peuvent constituer de telles communautés [348]. En dépit de ces objections, le zèle du pasteur et de ses « frères » ne se relâche point. Leurs réunions se tiennent régulièrement au presbytère ou dans une maison du village, le châtelain comme le plus simple fermier offrent, à tour de rôle, l'hospitalité aux participants. Les sujets choisis sont d'une grande variété, ils portent sur l'amour de Dieu envers sa créature, sur l'homme fait à l'image de Dieu aussi bien que sur les problèmes posés par le baptême de ceux qui n'appartiennent pas à l'église [349]. Rien n'est livré au hasard, et ces discussions se déroulent de façon méthodique, les assistants ayant, au préalable, adopté un plan qu'ils s'efforcent de suivre [350]. Parfois, deux personnes seulement éprouvent le besoin de se retrouver, pour communier dans un même esprit. Poussé par ce désir, le révérend Newcome se rend à la localité voisine pour voir Mr. Langley, avec lequel il a, nous dit-il, un « doux entretien [351] ». Le révérend Josselin note qu'en compagnie d'un fermier, John Little, il a passé « quatre heures à rechercher Dieu », ce qui ne l'empêche nullement, par la même occasion, de vendre du foin à son compagnon [352]. Idéalisme et matérialisme se côtoient et se mêlent, sans que personne ne s'en offusque.

Anglicans et puritains voient la main de Dieu dans les incidents et les événements les plus ordinaires de la vie quotidienne. Les pluies diluviennes qui menacent les moissons en Angleterre, pendant l'été de 1648, ne sont que le châtiment infligé par Dieu à une nation pécheresse entre toutes. Déjà, au printemps, « des gelées terribles » avaient compromis la récolte de seigle, et le pasteur d'Earle's Colne s'inquiète de ce que les Anglais dédaignent les avertissements du ciel [353]. Ces « jugements » doivent pourtant retenir notre attention, écrit lady Hoby, en apprenant que Mr. Bell s'est cassé la jambe en tombant de cheval, car ils sont une mise en garde pour tous ceux qui en prennent connaissance [354]. Lorsque le roi Jacques I^{er}, au demeurant fort mauvais cavalier, est projeté dans un étang, Simonds d'Ewes considère lui aussi cet accident comme « un avertissement de Dieu [355] ». Il n'est pas un seul diariste pour contester la volonté divine. Tous s'y soumettent et acceptent leur sort.

Si les enfants sont malades, c'est Dieu qui l'a voulu, dans leur intérêt et celui de leurs parents [356]. Méditant sur la mort du petit Ralph, le révérend Josselin, malgré sa tristesse, trouve dans son affliction de nombreuses preuves de la sollicitude du Seigneur.

345. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 68 : « Nov. 29, 1587... ».

346. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 169 : « September 17, 1613 ».

347. *Josselin D.*, MS : « 1653, Oct. 30 ».

348. *Ibid.*, MS : « 1647, Oct. 4 ».

349. *Ibid.*, MS : « 1647, Septemb. 30 ».

350. *Ibid.*, MS : « 1646, Dec. 10 ».

351. *Newcome Autobiography*, p. 27 : « 1651, May 15 ».

352. *Josselin D.*, MS : « 1653, April 26 ».

353. *Ibid.*, p. 49-54 : « 1648, May 9 ».

354. *Hoby D.*, p. 193 : « 1601 (The 11 of Dec.) ».

355. *D'Ewes D.*, p. 58 (January 10, 1622).

356. *Josselin D.*, MS : « 1651/2, March 21 ».

Le Seigneur a attendu, en effet, que lui-même et sa femme soient en bonne santé pour leur ôter le bébé, il leur a laissé quelques jours pour s'habituer à l'idée que leur fils allait mourir, et a choisi de leur enlever leur dernier-né, auquel ils avaient eu moins le temps de s'attacher qu'aux autres enfants [357]. « C'est Lui qui nous a frappés et c'est Lui qui pansera nos plaies », écrit sir Henry Slingsby; « lorsque nous nous croyons perdus, Il se manifeste et nous réconforte [358] ». Aussi trouvons-nous dans les journaux une alternance d'épreuves et de bénédictions, également lourdes de sens pour ceux qui en sont les témoins.

Quand la fièvre frappe le révérend Newcome, un jour de communion, « il plaît à Dieu » de lui envoyer un remplaçant, et avant même la venue du docteur, qui lui avait conseillé un émétique, là encore « il plaît à Dieu » de faire opérer la nature [359]. Il n'est d'homme ou de femme qui ne mentionnent des coïncidences étonnantes ou ne citent des preuves miraculeuses de la protection dont ils ont bénéficié. *Strangely preserved, wonderfully protected* sont des expressions qui reviennent sans cesse. Après une chute dont les conséquences auraient pu être graves, l'archevêque Laud s'écrie : « seule sa Providence m'a préservé », tout comme le révérend Josselin et Adam Eyre le feront, dans de semblables circonstances [360]. Nehemiah Wallington, qui évite de justesse d'être enseveli sous le chargement d'une charrette qui vient de verser dans Bread Street, ne peut que « s'émerveiller de la miséricorde divine [361] ». Ce sens d'émerveillement, mêlé de reconnaissance, est partout présent; louanges et actions de grâce ponctuent chaque récit [362], tandis que, dans les églises, des services sont célébrés pour remercier le Seigneur de ses bienfaits [363]. Aucun doute ne vient ébranler une foi absolue en l'omnipotence divine.

Dès sa naissance, les parents confient leur enfant à Dieu et, peu à peu, lui apprennent à se tourner vers Celui qui est « un secours toujours présent dans la détresse [364] ». Geoffrey Starkey implore Jésus de donner la piété en partage à sa fille, née quelques heures plus tôt; c'est là sa première préoccupation [365]. Simonds d'Ewes se tourne vers Dieu pour être guidé, qu'il s'agisse du remariage de son père ou du succès de ses propres études. Dans l'un et l'autre cas, une fois les résultats escomptés obtenus, il glorifie Dieu et lui rend grâce [366]. En pleine guerre civile, alors que le commerce périclète, Nehemiah Wallington adresse ses requêtes au Seigneur, qui l'exauce, nous dit-il, car il lui envoie des clients. Le pieux quincaillier encaisse parfois plus de cinq livres en une journée, somme considérable à ses yeux, et, par moments, il lui semble même que « son » Dieu « multiplie » les pièces d'argent qui se trouvent dans ses poches, comme jadis il multiplia l'huile et la farine de la veuve de Sarepta [367]. De son côté, le révérend Josselin ne prend jamais de décision avant d'avoir reçu les directives divines [368].

357. *Ibid.*, p. 47 : « 1647/8, Feb. 21... ».

358. *Slingsby D.*, p. 41 : « September 1639... ».

359. *Newcome Autobiography*, p. 48 : « 1654, April 2 ».

360. *Laud D.*, p. 53 : « 1636, Aug. 19 ».

361. Le 18 novembre 1643, il conclut son récit en ces termes : « which did amaze mee admiring at Gods mercy in the preservation of mee ».

362. « All my bones shall praise thee », dit le révérend Newcome (1658, January 28th, Thursday, p. 81). Les anglicans utilisent le même langage.

363. *Clifford D.*, p. 92 : « April 1619. The 4 th there was a general Thanksgiving at Paul's Cross for the King's recovery... ».

364. Cf. ps. 46, v. 1.

365. Cf. *supra*, p. 210, n. 109.

366. *D'Ewes D.*, p. 123 : « 1622/23, Feb. 25... ».

367. *Wallington D.* : « 1642, the XV of Apriel... ».

368. *Josselin D.*, MS. : « 1657, Nov. 17 ».

Si Dieu est pour tous le refuge, les anglicans, dans leur détresse, songent aussi à leurs saints. Conscient de la perte immense qu'est pour lui la disparition de sa femme, sir Henry Slingsby reprend courage à l'idée que le Seigneur a donné à la disparue un héritage qu'elle partage maintenant avec Ses saints, dans le royaume des cieux. Ce royaume, il espère, le moment venu, y accéder à son tour, « afin de jouir de la vie éternelle avec Jésus-Christ et tous ses saints [369] ». Lady Clifford possède le livre de prières de Thomas Sorocold, intitulé *Supplications of Saints* [370]. Les puritains, en revanche, vivent en communion constante avec les patriarches et les prophètes. Le révérend Newcome, quittant Gausworth pour Manchester avec les siens, se compare à Jacob, contraint de partir de chez lui, mais précise qu'il n'y a point d'Esau, pour lui tendre une embûche [371]. Dans sa lutte contre le péché, Nehemiah Wallington s'identifie à Moïse et surtout à son homonyme, le prophète Néhémie, qu'il mentionne à diverses reprises [372]. Le bris d'un miroir, alors qu'il s'apprêtait à se mettre à table, lui rappelle qu'au milieu des délices de ce monde, le Seigneur peut le frapper, comme il frappa Balthazar, festoyant parmi ses concubines [373]. Chaque incident de la vie quotidienne évoque aussitôt un épisode de la Bible. Les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament sont lettre vivante pour les puritains. Les épreuves du peuple d'Israël sont aussi celles du peuple anglais. Quand le révérend Josselin lit l'Apocalypse, les révélations que contient ce livre s'appliquent directement à la période qu'il est en train de vivre. Ainsi, à l'en croire, au chapitre xvi, le passage relatif aux sept derniers fléaux qui se sont abattus sur la terre est d'une brûlante actualité. Les sept coupes, nous dit-il, ont été versées sur la bête et ses complices: le soleil, sur lequel est répandue la quatrième coupe, représente la monarchie maintenant abolie, et les sept anges, qui accomplissent cette mission, sont les magistrats qui craignent Dieu, et que le peuple a portés au pouvoir [374].

La lecture de la Bible et la prière sont pour tous une source inépuisable de réconfort. Chaque fois qu'ils ouvrent la Bible, les diaristes y trouvent une allusion directe à leurs problèmes, aux formes que revêt chez eux la faiblesse morale. Adam Eyre, qui entreprend une étude approfondie des Écritures, demande à Dieu de lui envoyer Son Esprit Saint, afin qu'il « puisse discerner spirituellement les mystères » du livre sacré, mystères dont la connaissance est nécessaire à son « réconfort spirituel [375] ». Nehemiah Wallington utilise les psaumes de David comme base de prière, et en vient à regretter qu'il n'existe pas, chez les puritains, de « prières codifiées pour chacune de leurs célébrations », tout en se défendant de plaider en faveur du Livre de prières communes [376]. En janvier 1626, tandis que décroît l'épidémie de peste, l'archevêque de Cantorbéry et six évêques se réunissent, sur ordre du roi, pour composer une prière d'actions de grâce, qu'utiliseront tous les fidèles [377]. Qu'elle soit formulée de manière traditionnelle ou improvisée, la prière est rarement une récitation machinale. Pour d'Ewes, elle est « le remède habituel contre tous les ennuis et toutes les épreuves [378] ». La foi et la prière sont « d'excellentes sangsues pour mon esprit », déclare le révérend

369. *Slingsby D.*, p. 74-75 : « 1641, Dec. 31... ».

370. Le titre exact de cet ouvrage était : *Supplications of Saints A Booke of Praiers and Prayses* (licensed 1608).

371. *Newcome Autobiography*, p. 71 : « 1657 Thursday April 16th... ».

372. Notamment le 23 décembre 1641.

373. *Ibid.* : « The last day of the weeke (Dec. 16, 1643)... ».

374. *Josselin D.*, MS. : « 1650, Dec. 14 ».

375. *Eyre D.*, p. 79-80 : « 1647, Dec. 16... ».

376. Cf. *The Diary of Nehemiah Wallington* : « 1642, March VI... ». Tel était le vœu des puritains modérés, vœu qui sera exaucé, puisqu'en 1644, The Westminster Assembly of Divines publiera *A Directory for the Public Worship of God* (cf. H. DAVIES, *op. cit.*, p. 115).

377. Cf. *Laud D.*, p. 27 : « 1626, Jan. 28 ».

378. *D'Ewes D.*, p. 190-191 : « 1624, April 12... ».

Josselin, dans le langage imagé qui lui est propre [379]. Dans l'esprit des Anglais, elles sont indissolublement liées.

Paraphrasant à dessein le chapitre xi de l'épître aux Hébreux, dont chaque verset débute par les mots : « By Faith » — par la foi -- Nehemiah Wallington énumère les innombrables bienfaits obtenus sur le plan politique, au cours de l'année 1640, qui, selon lui, fut « une année de prières », et au cours de celle qui l'a suivie. Par la prière, écrit-il, un parlement a été élu par la prière, les évêques ont été dénoncés, la trahison de l'archevêque de Cantorbéry a été reconnue, treize évêques ont été condamnés, dans les églises les grilles qui entouraient l'autel, les tableaux et les statues ont été arrachés, le roi a signé trois décrets essentiels [380]... Le pouvoir de la prière est tel, que le diariste envisage même de lui consacrer, ainsi qu'au jeûne « un autre recueil [381] ». Le Seigneur ne laisse jamais une prière sans réponse. Les hommes d'État, tel Cromwell, prient, parfois des jours entiers, pour le salut de la nation [382]. Les simples citoyens les imitent en cela, mais mentionnent dans leurs suppliques le nom de ceux qui leur sont chers. Les périodes les plus troublées sont celles où l'on prie le plus. Le révérend Newcome rapporte sa joie profonde en apprenant que sa servante, envoyée en courses chez plusieurs de ses paroissiens, a dû attendre à la porte de deux ou trois maisons, que les prières du soir soient terminées [383].

« Je mets ma confiance en Celui qui m'a toujours aidée », affirme lady Anne Clifford et, lorsque les jours de sa fille semblent en danger, elle implore le Tout-Puissant d'épargner l'enfant, comme elle l'implore pendant la maladie de sa propre mère ou après des querelles domestiques, particulièrement pénibles [384]. « La prière de la foi sauvera le malade [385] », rappelle Wallington, et ces paroles sont interprétées littéralement, que la maladie frappe l'âme, le corps ou la nation. Henry Newcome reçoit une lettre d'un ami, lui demandant d'intercéder en faveur d'une jeune fille de Cambridge, « qui avait promis son âme au diable » et lui avait fixé rendez-vous. Aussitôt, le pasteur rassemble quelques fidèles, et de six heures du matin à neuf heures du soir, ils prient pour la malheureuse [386]. L'exemple est contagieux, et lui-même avoue s'être inspiré d'un certain Bolton, qui priait six fois par jour, « deux fois dans le secret, deux fois avec sa femme, et deux fois avec sa famille »; depuis la dernière maladie de sa femme, il a pris l'habitude de prier seul avec elle, matin et soir [387]. Les femmes dont l'accouchement se révèle périlleux ne manquent pas d'appeler le pasteur à leur chevet, et il est courant d'envoyer au prédicateur le nom de ceux qui sollicitent les prières des fidèles, pendant et après le service divin [388]. Sir Henry Slingsby, qui esquisse un bref portrait de sa femme, la dépeint « craintive et pleine de compassion, au point qu'elle ne cesse de prier pour les autres »: s'il se réveille la nuit, il lui arrive de la trouver en prière, tant est grand son désir d'aider ceux qui souffrent [389]. « Quand j'ai commencé à prier avec confiance », écrit le révérend Josselin, que guette la cécité, « ma vue s'est améliorée [390] ». Que la maladie le menace, ou que la sécheresse risque de compromettre les

379. *Josselin D.*, MS. : « 1658, May 2... ».

380. Le 10 avril 1642, il consacre trois pages de son journal à ce sujet.

381. *Ibid.* : « 1642, December ye XXI... ».

382. Après avoir pris congé de Henry Montague, qui devait accompagner Blake et la flotte, « Cromwell... then spent the day alone in prayer », écrit Josselin, le 24 février 1656 (p. 114).

383. *Newcome Autobiography*, p. 53 : « 1655, May 14th (Monday) ».

384. *Clifford D.*, p. 53 : « February, 1617, 17 ».

385. A la date du 22 juillet 1643, Wallington rappelle ces paroles tirées de l'épître de Jacques, 5, v. 15.

386. *Newcome Autobiography*, p. 107 : « 1659, June 13th (Monday) ».

387. *Ibid.*, p. 14 : « 1649... December 17th... ».

388. *Ibid.*, p. 74 et 78 : « 1657, On June 1st... ».

389. *Slingsby D.*, p. 2-3 : « 1638, Oct. 31... ».

390. *Josselin D.*, p. 23 : « 1644, Dec. 15... ».

récoltes, le remède pour lui est le même et, très vite, sa prière d'intercession devient actions de grâce [391].

Pour ces hommes et ces femmes profondément pieux, la prière n'est pas uniquement source de bienfaits matériels, elle est aussi le moyen pour l'âme de s'élever jusqu'à Dieu. Comme le souligne Néhemiah Wallington, la prière n'amène pas Dieu jusqu'à nous, mais nous amène à nous soumettre à Sa volonté, en nous conduisant sur le chemin de la grâce [392]. L'entreprise requiert de constants efforts et, dans ce processus de purification, l'âme, tel Jacob, « lutte avec le Seigneur », jusqu'à ce que le mal ait été vaincu [393]. Prolongement naturel de la prière, la méditation permet au fidèle de mieux connaître Celui dont il veut s'approcher. C'est là un exercice que pratiquent tous les diaristes, mais, sous leur plume, le mot prend des sens différents.

La méditation à laquelle lady Hoby s'adonne chaque jour, est essentiellement réflexion sur un passage des Écritures, après une étude approfondie du texte [394]. En 1589, un autre puritain, Richard Rogers, adoptait la même méthode pour discipliner son cœur, avant de prêcher [395]. John Winthrop insiste sur la nécessité de méditer les vérités entendues au cours du sabbat, « le marché » où nos âmes se restaurent, mais il trouve difficile la pratique constante de cet exercice, seul moyen de « raviver et de soutenir les pensées et les considérations » qui contribuent à l'équilibre du cœur [396]. Ce sont là des conceptions très proches de celles qu'avaient les premiers ascètes chrétiens et les moines du Moyen Âge. Pour saint Bernard, en particulier, la lecture des écrits sacrés offre la vérité, la méditation « la découpe, la mâche, la rumine et la réduit pour ainsi dire en bouillie, afin d'en nourrir l'âme [397] ».

Les anglo-catholiques soulignent, peut-être encore davantage, le rôle prépondérant que joue la méditation; elle n'est pas un luxe, mais une obligation [398]. Elizabeth Isham écrit en 1633 : « J'ai lu dans le livre du Dr. Hall combien la méditation est nécessaire [399]. » Cet ouvrage, publié en 1606, et qui s'intitule *The Art of Divine Meditation*, connaît un succès considérable. Pour la première fois, un membre du clergé anglican explique aux fidèles, de façon précise et détaillée, en quoi consiste cet exercice qui, selon lui, commence par une spéculation intellectuelle pour devenir élan du cœur. Il traite des dispositions requises pour méditer, des sujets qu'il convient de méditer, et surtout de la méthode à suivre. La méthode qu'il préconise s'inspire directement — il le signale dans sa préface — du *Rosetum exercitiorum spiritualium et sacrarum meditationum* ou *Rosaire spirituel* (1494) de Joannes Mauburnus, qui reproduit, en la commentant, la *Scala Meditatoria* de Jean Wessel Gransfort [400]. Cette « subtile échelle », dont Hall énumère les degrés en les simplifiant [401], a influencé, avant lui, l'abbé de Montserrat, Garcia Ximenez de Cisneros et, par là même, l'auteur des *Exercices spirituels*, saint Ignace de Loyola, qui tous deux appartiennent à l'école espagnole et s'identifient avec l'histoire de l'oraison méthodique [402]. Aussi n'est-il pas surprenant de

391. *Ibid.*, MS. : « 1645, April 20... »

392. Wallington D. : « (1642, January XVI) »

393. *Ibid.* : « 1643, July the XV... »

394. Hoby D., p. 70 : « Sept. 1599 (The Lords day 9)... »

395. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 90 : « Oct. 31, 1589... »

396. Cf. J. WINTHROP, *op. cit.*, vol. I, p. 198 et 213.

397. Cf. P. POURRAT, *La Spiritualité chrétienne*, Paris, 1925, vol. III, p. 10

398. Cf. H. R. McADOO, *op. cit.*, p. 164.

399. « Meditation... begins in the understanding, endeth in the affection; Begins on earth, ascends to Heaven; Not suddenly but by certaine staires and degrees... », lisons-nous au chap. XVI de cet ouvrage.

400. Cf. P. POURRAT, *op. cit.*, vol. III, p. 379.

401. Cf. L. L. MARTZ, *The Poetry of Meditation*, Yale, 1962, p. 333-336, où se trouve reproduite cette échelle.

402. Cf. P. POURRAT, *op. cit.*, vol. II, p. 41 et 28.

trouver bon nombre de points communs entre la méthode recommandée par Hall et celle qui se dégage des exercices jésuites.

Les auteurs spirituels espagnols, nous l'avons vu, sont d'ailleurs fort goûtés du public anglais. A Oxford, Gerard Langbaine lit les *Méditations très dévotes de l'amour de Dieu*, du franciscain Diego de Stella [403]. Sir Humphrey Mildmay, Elizabeth Isham, mais aussi un puritain comme Adam Winthrop possèdent les œuvres du dominicain Louis de Grenade, l'auteur du *Livre de l'Oraison et de la Méditation* (1554) [404]. Le révérend Josselin étudie *Les Degrés pour élever son esprit à Dieu* (1614), œuvre du jésuite italien Bellarmin, montrant à l'âme pieuse les quinze échelons qu'il faut gravir pour s'approcher du Père [405]. Et ceci, bien avant que Richard Baxter ne publie *The Saints' Everlasting Rest* (1650), premier traité puritain sur l'art de la méditation méthodique, dans lequel il s'efforce d'amalgamer spiritualité catholique et puritaine [406].

Les auteurs de journaux se montrent, en général, fort discrets sur les thèmes de leurs méditations. Seuls, deux puritains nous donnent quelques détails sur les sujets choisis. « Pour écarter les concupiscences, les plaisirs... tout ce qui pourrait détourner » son « cœur de Dieu », John Winthrop décide de méditer certains passages bibliques et, notamment, quelques versets de l'épître de saint Paul aux Colossiens et des épîtres de saint Pierre, incitant ceux qui sont « ressuscités avec le Christ » à « chercher les choses qui sont en haut... en fuyant la corruption qui règne dans le monde, de par la convoitise [407] ». La considération de sa propre misère et de son indignité, la vanité et les dangers de la félicité terrestre, les bienfaits infinis de Dieu, l'assurance et l'excellence du bonheur éternel que procure le Christ, tels sont les thèmes qui reviennent le plus souvent sous sa plume, mais, à la différence des religieux catholiques qui en font la pierre de touche de tout exercice spirituel, ses méditations ne portent jamais sur les événements et les mystères de la vie du Christ, ses fins dernières et sa passion [408]. En revanche, Elizabeth Isham, qui est anglicane, signale que, dans son enfance, sa mère lui faisait lire ainsi qu'à sa sœur « la méditation sur la passion de notre Sauveur » dans le livre de Sorocold, *The Supplications of Saints* [409]. Winthrop trouve une infinie douceur à méditer sur la présence et la puissance du Saint-Esprit, les mots lui manquent pour exprimer l'intelligence que Dieu lui donne des réalités célestes, et la joie qui en découle [410]. Parfois, il atteint presque à une sorte d'extase, l'amour qui l'unit au Christ ravit son cœur. En des termes qui rappellent les écrits mystiques du Moyen Âge, il compare son âme à l'épouse qui reçoit la visite de l'époux. Il ne souhaite pas de plus grand bonheur que de se tondre dans le Christ. Il se rappelle alors ces paroles du Cantique des Cantiques (chap. v, v. 2) : « J'entends la voix de mon bien-aimé. Il frappe à ma porte [411]... ». Comme lui, Nehemiah Wallington éprouve très profondément le sentiment de la présence de Dieu, qui est surtout, à ses yeux, « un père ou une mère pleins de tendresse ». Au petit jour, écrit-il, « le Seigneur... vient doucement à moi, écarte les rideaux, me contemple... m'élève jusqu'à lui en des méditations si célestes que j'entrevois des choses indicibles, et ce spectacle brise mon cœur endurci, les larmes

403. Cf. *supra*, p. 285.

404. *Ibid.*, p. 282, n. 501.

405. *Ibid.*, p. 281, n. 500, et P. POURRAT, *op. cit.*, vol. III, p. 379.

406. Cf. L. L. MARTZ, *op. cit.*, p. 170. Le titre exact du livre est : *The Saints Everlasting Rest, Containing a Directory for the getting and keeping of the Heart in Heaven : By the diligent practice of that Excellent unknown Duty of Heavenly Meditation.*

407. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 191 : « Decemb., 8th 1616... ». Cf. Col. 3.1, et 2pe.1.4.

408. *Ibid.*, p. 196 et 212 : « 1616, Feb. 3... ».

409. Cf. *supra*, p. 280, n. 480.

410. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 196 : « 1616, Feb. 3... ».

411. *Ibid.*, p. 202 : « 1616, Feb. 12... ». Cf. également P. POURRAT, *op. cit.*, vol. II, p. 97 et 465.

jaillissent de mes yeux à la pensée que ce Dieu saint et glorieux puisse jeter ses regards sur la créature souillée et impure que je suis ». Chaque fois qu'il porte à ses lèvres une bouchée de pain ou toute autre nourriture, c'est Dieu qu'il veut absorber à travers elle, car il souhaite goûter la bonté et la douceur du Créateur à travers la créature. « Dans le feu, dans l'eau, dans l'air, dans la liberté, la paix, la santé, la bienveillance des amis, dans les achats, les profits et les plaisirs », il s'efforce de voir l'amour de son Dieu [412]. Ainsi, tout acte devient prière.

Mais, qu'est-ce que l'homme pour qu'il puisse s'entretenir avec son Créateur [413]? Dans *The Practise of Pietie*, que possèdent aussi bien Simonds d'Ewes que Justinian Pagitt ou Elizabeth Isham [414], Lewis Bayly rappelle au lecteur qu'il est bon de méditer sur la misère de la condition humaine [415]. Pénétrés de leur indignité, hommes et femmes tentent méthodiquement de se réformer. Simonds d'Ewes et un compagnon d'études décident de donner une nouvelle orientation à leur vie, et établissent un programme qu'ils s'efforceront de mettre en pratique, afin de devenir de « bons étudiants [416] ». John Winthrop, à la date du 23 mai 1613, énumère les résolutions qu'il vient de prendre. Il surveille sans cesse ses pensées, s'abstient d'écouter ou d'énoncer des propos vains, mais la chair est faible, et l'instabilité de son cœur le trouble [417]. Nehemiah Wallington, pour sa part, dresse progressivement une liste de soixante-dix-sept articles, qui sont autant de règles relatives à sa vie professionnelle et privée, et ceci, précise-t-il, afin de se punir de ses propres corruptions: une amende d'un sou, versée dans le tronc des pauvres, sanctionnera chacune de ses infractions. Cette œuvre de longue haleine, qui débute le lundi 25 mai 1619, ne s'achèvera que le 1^{er} janvier 1631 [418]; d'année en année, la liste s'allonge, les engagements et les obligations se multiplient, et pourtant, Wallington juge ces garde-fous insuffisants. Le 1^{er} janvier 1629, « afin de triompher de sa nature corrompue », il décide de noter dans un livre ses péchés, dont le nombre est tel, qu'il ne saurait en « faire le compte [419] ». Ce premier pas vers une meilleure connaissance de son âme l'amène à tenir un journal de sa vie, qu'il intitule *The Comings & Goings of the Spirit, Or the growth of a Christian* [420]. Cette « croissance » du chrétien est un thème cher à bien des diaristes [421]. Ils savent qu'il leur faut aller à la racine du mal, étudier leur comportement, examiner leur conscience, observer progrès et défaillances. La connaissance de soi-même, de ses fautes, de ses imperfections est le seul moyen de parvenir à la connaissance de Dieu, but suprême. L'examen de conscience, par le truchement du journal, devient alors la voie du salut, pour quiconque espère progresser dans la vie spirituelle.

412. Wallington D. : « (1643, March 11th)... ».

413. Cf. P. POURRAT, *op. cit.*, vol. II, p. 447.

414. Cf. *supra*, p. 338, n. 296 et p. 280, n. 486.

415. Cf. L. BAYLY, *op. cit.*, p. 2.

416. D'Ewes D., p. 60 : « 1622, January 17... ».

417. Winthrop Papers, vol. I, p. 168, 195 et 212. Cf. P. POURRAT, *op. cit.*, vol. II, p. 449.

418. Cf. N. WALLINGTON, *A Record of the Mercies of God or a Thankfull Remembrance*, fol. 35-43.

419. *Ibid.* (fol. 44). Cette dernière phrase est d'ailleurs empruntée au psaume 40 (v. 5).

420. *Ibid.*, fol. 44.

421. Le révérend Josselin et quelques fidèles se réunissent (chez le châtelain), le 9 décembre 1651 et discutent « of a christian growth ». (MS.).

TÉMOINS D'EUX-MÊMES

« An exact diary is a window into the heart that maketh it ».

(William PRYNNE, *Remarks on Archbishop Laud.*)

LES JOURNAUX RELIGIEUX ET L'EXAMEN DE CONSCIENCE

On assiste en Angleterre, au xvii^e siècle, à une étonnante floraison de journaux religieux. Des hommes et des femmes, de tous âges et de toutes classes, profondément convaincus de leur nature pécheresse, tentent de s'améliorer, en faisant un inventaire régulier de leurs fautes, de leurs manquements, mais aussi des bénédictions divines. Si le puritanisme, en mettant l'accent sur le combat spirituel que le chrétien doit livrer en lui-même, contribue dans une large mesure au développement et à la popularité de ce genre d'écrits, la nécessité de scruter sa conscience, d'en observer attentivement les fluctuations, n'est pas une idée nouvelle. Bien avant les puritains, les catholiques ont mis à l'honneur la piété intérieure, fondée sur la connaissance de Dieu et de soi-même. La forme de spiritualité qui ramène la vie intérieure à cette double connaissance découle directement de saint Augustin. Dans ses *Soliloques*, s'adressant à Dieu, celui-ci s'écriait : « Seigneur, que je me connaisse, et que je vous connaisse [1] ». Son influence n'est plus à démontrer et sa doctrine a marqué de nombreux écrits du Moyen Âge.

Saint Bernard recommande, au plus haut dignitaire de l'Église d'examiner sa condition d'homme mortel, sa conduite, son tempérament moral et la manière dont il remplit ses devoirs. Il conseille à ceux qui veulent devenir parfaits, « de veiller attentivement sur leurs pensées et leurs affections pour qu'elles soient saintes, sur leurs mains pour qu'elles soient pures, et sur leur langue pour qu'elle ne profère aucune parole mauvaise [2] ». Et ce passage, tiré de ses méditations, résume très exactement ce que les manuels de piété anglais, cinq siècles plus tard, exhortent leurs lecteurs, anglicans ou puritains, à pratiquer quotidiennement : « Scrutateur sévère de l'intégrité de ta conscience, examine ta vie chaque jour, avec un grand soin. Observe soigneusement tes progrès ou tes défaillances : ce que sont tes mœurs et ce que sont tes affections... Discipline ton cœur, règle tes actions, corrige tes démarches... Plore les iniquités et les péchés par lesquels tu as offensé Dieu [3] ». Lewis Bayly, dans *The Practise of Pietie*, ne s'exprime pas autrement. Les méditations vespérales qu'il préconise portent précisément sur les points que saint Bernard fait ressortir avec netteté [4].

1. Cf. P. POURRAT, *op. cit.*, vol. II, p. 441.

2. *Ibid.*, vol. II, p. 55 et 57 (Sermo XVII de diversis). Il s'adressait au pape Eugène III.

3. *Ibid.*, vol. II, p. 448 (*Bernardi meditationes seu Meditationes piissimae de cognitione humanae conditionis*, cap. v).

4. Cf. L. BAYLY, *op. cit.*, p. 133.

L'Imitation, à son tour, insiste sur « l'humble connaissance de soi-même », qui est « une voie plus sûre pour aller à Dieu que les recherches profondes de la science [5] », mais ce sont surtout saint Ignace de Loyola et saint François de Sales qui, par des chemins différents, apporteront une intensité et une dimension nouvelles à la conscience de soi. L'examen de soi est une des caractéristiques marquantes de la spiritualité jésuite, le mot *Exercice* désignant, entre autres, « toute manière d'examiner sa conscience, de méditer, de contempler [6]... ». Sous l'impulsion de saint Ignace, les conseils prodigués par les religieux du Moyen Âge se transforment en une méthode précise et rigoureuse, permettant à l'exercitant de mener à bien un double examen. L'examen particulier, pratiqué à midi et le soir, vise un défaut dominant; les défaillances observées sont chaque fois notées par écrit, et la comparaison quotidienne ou hebdomadaire entre les différents constats rend possible le contrôle continu des progrès opérés. L'examen général concerne l'ensemble du comportement; pratiqué de la même manière que le précédent, de préférence le soir, il exige du fidèle qu'il rende compte de ses pensées, de ses paroles, de ses actes [7]. Ainsi, chaque jour, victoires et défaites sont enregistrées avec une précision quasi mathématique et, pour faciliter la tâche du novice, des modèles d'examens de conscience lui sont offerts, qui l'instruisent sur la meilleure manière de mener à bien cet examen ou de déterminer la gravité d'un péché. Les auteurs puritains procèdent de la même manière, lorsqu'ils proposent à leurs lecteurs, pour imitation, des extraits du « registre quotidien tenu par un serviteur du Christ, faible et indigne [8] ». Les écrits et les méthodes jésuites ont des répercussions indiscutables en Angleterre [9], nous en trouvons ici de nouvelles preuves.

Une forme d'examen de conscience utilisée par Justinian Pagitt mérite notre attention. Dans son journal, à la date du 19 avril 1633, le jeune étudiant en droit, sous le titre *Examen per Decalogum*, analyse ses manquements au Décalogue, en prenant successivement chacun des commandements et en notant, de façon précise, de quelle manière il a désobéi à la loi mosaïque. Or, dans les *Exercices* de la première semaine, saint Ignace recommande à l'exercitant de s'examiner et aussi de se situer par rapport aux Dix Commandements et aux Sept Péchés Capitaux [10]. Cette idée est reprise par Richard Byfield dans *The Light of Faith* (1630), ouvrage si populaire à l'époque que le diariste devait l'avoir lu et relu plus d'une fois [11]. Le rapprochement est frappant, car Pagitt pratique également ce qu'il appelle *Examen vitiorum* et *peccatorum* [12]; son journal malheureusement incomplet ne nous fournit aucun détail quant aux résultats de cette seconde forme d'auscultation. La première, en revanche, est révélatrice. A chaque commandement correspond une rubrique comprenant autant de subdivisions que de fautes enregistrées et, dans la marge, figurent, ici et là, les solutions envisagées pour éviter le retour de semblables défaillances, car le but recherché est de libérer l'âme du péché. Ainsi, sous la rubrique *Examen p. 1^o Decalogi Praeceptū*, après avoir reconnu qu'il n'a pas utilisé les moyens qui lui auraient donné une connaissance approfondie de

5. Cf. P. POURRAT, *op. cit.*, vol. II, p. 441 et *De Imitatione Christi*, lib. I, cap. III.

6. *Ibid.*, vol. III, p. 46.

7. *Ibid.*, vol. III, p. 68 et L. L. MARTZ, *op. cit.*, p. 127.

8. Cf. Isaac AMBROSE, *Prima the first things in reference to the Middle and Last Things*, London, 1654 : chap. IV, sect. 9. Les notations offertes en modèle s'échelonnent du 13 au 31 mai 1651.

9. Cf. J. BRODRICK, *The Progress of the Jesuits (1556-79)*, London, 1947, et *supra*, p. 282.

10. Cf. L. L. MARTZ, *op. cit.*, p. 124 et *The Text of the Spiritual Exercises of Saint Ignatius*, Translated from the Original Spanish, 4th ed., Westminster, 1943, p. 77-79.

11. Cf. R. BYFIELD, p. 37-38. Ces deux formes d'analyses apparaissent donc comme complémentaires.

12. Cf. *Pagitt D.*, fol. 71 b, 9 November 1633, 9 p.m.

Dieu et de sa volonté divine, et qu'il a même cédé aux tentations de l'athéisme [13], il note en regard : « Nunc lego scripturas diurni et satisfeci istis suggestionibus ». A chaque faute son remède. Remarquons également qu'à la fin de cette première liste, il signale qu'il a omis, à plusieurs reprises, de pratiquer l'examen de ses péchés et qu'il a, de ce fait, désobéi au plus grand de tous les commandements [14].

Comme beaucoup de ses contemporains, Justinian Pagitt possède *The Practise of Quietness* (1615) de George Webbe et il l'offre même, en guise d'étrennes, à sa belle-mère [15]. Cet ouvrage, qui traite de l'art d'apaiser les tumultes du cœur, rappelle, en plus d'un endroit, *l'Introduction à la Vie Dévote* de saint François de Sales. Lorsque l'auteur écrit : « Va dans ta chambre, rentre en toi-même, examine-toi et demande-toi... Est-ce que je m'efforce de mettre mon esprit en tranquillité. N'ai-je pas été inquiet?... trop prompt à la colère?... soupçonneux... envieux... querelleur ? Si tu as commis l'une de ces fautes... alors repens-toi de ton manque de quiétude... prie de tout ton cœur... Maintenant, Seigneur, donne-moi plus de sagesse... plus de grâce... plus de zèle... [16] », nous sommes tentés de rapprocher ces lignes d'un passage de *l'Introduction* où apparaissent les mêmes thèmes. Sous le titre « De l'Inquiétude », saint François déclare : « avant toute chose, mettez votre esprit en repos et tranquillité... Examinez plus d'une fois le jour... si vous avez votre âme en vos mains ou si quelque passion vous l'a point ravie; considérez si vous avez votre cœur à votre commandement, ou bien s'il est point échappé de vos mains, pour s'engager à quelque affection déréglée d'amour, de haine, d'envie, de convoitise, de crainte, d'ennui, de joie. Que s'il est égaré, avant toutes choses cherchez-le et le ramenez tout bellement en présence de Dieu, remettant vos affections et désirs sous l'obéissance et conduite de sa divine volonté [17] ». S'il est difficile d'affirmer que l'évêque de Genève a eu une influence directe sur Webbe, il semble indéniable que les deux auteurs aient puisé, en tout cas, aux mêmes sources : *Pax Animae* (1580), attribué au franciscain espagnol Juan de Bonilla, et le *Combatimento Spirituale* (1589), du théatin Laurent Scupoli [18].

Dans le domaine de la piété intérieure, l'influence catholique, qu'elle soit jésuite, salésienne ou franciscaine, se manifeste de façon évidente, mais celle des prédicateurs et écrivains anglais et protestants ne saurait être négligée pour autant. Dans les sermons, l'appel à la connaissance de soi est fréquent. Conscients de leur mission, les prédicateurs puritains, en particulier, veulent « mobiliser tous les saints en puissance [19] », entraîner les fidèles à mener une lutte sans merci contre le péché qui les menace et, pour rendre leurs arguments plus convaincants, font appel à leur propre expérience. William Perkins demande aux vrais ministres de Dieu « d'être « les interprètes de Dieu devant leur conscience » et les « interprètes de leur âme devant Dieu », afin de mieux s'acquitter de leur « rôle d'interprètes entre Dieu et son peuple [20] ». Prenant pour exemple leur conversion et leur sanctification, ces hommes, avec un zèle missionnaire, suggèrent à leur auditoire des méthodes, des techniques et même une stratégie pour sonder la conscience, évaluer ses faiblesses et triompher du malin. John Dod, dans son second

13. Avant même d'aborder le premier commandement, il formule un vœu qui est aussi une prière : « Lord graunt I may not only know all my sinns, but y^e I may forsake y^e to know them no more ».

14. *Ibid.*, fol. 50.

15. *Ibid.* : « 1 January, 1633 ».

16. Cf. G. WEBBE, *The Practise of Quietness*, London, 1617, 2nd ed., p. 97-98.

17. Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, ed. Charles Florisoone, Paris, 1930, vol. III, p. 148-49.

18. Cf. P. POURRAT, *op. cit.*, III, p. 58 et L. L. MARTZ, *op. cit.*, p. 147-48.

19. Cf. M. WALZER, *op. cit.*, p. 144.

20. Cf. W. PERKINS, *The Calling of the Ministerie, Works*, vol. III, London, 1609, p. 431-2 et J. WATKINS, *Spiritual autobiography between 1649 and 1660*, M. A. thesis, London University, 1952, p. 19.

sermon sur le sixième chapitre de l'Evangile selon saint Luc, déclare : « Il nous faut creuser et fouiller notre conscience et, si nous y trouvons une forme quelconque de corruption, nous devons l'éliminer [21] ». Robert Bolton, dans *The Saints Selfe enriching Examination* (1610), montre comment, jour après jour, le chrétien peut résister au diable et à ses embûches, mais auparavant il lui rappelle qu'il faut, en premier lieu, prendre pleinement conscience de ses fautes [22]. Richard Greenham, que lit lady Hoby, dénonce dans ses sermons les corruptions cachées dans notre cœur, et qui sont à l'origine de tous les maux. Il préconise une vigilance constante et conseille aux fidèles de tenir registre de leurs défaillances, afin de mieux gouverner leur âme [23]. Les prédicateurs anglicans, bien qu'avec moins de véhémence peut-être, insistent eux aussi sur la nécessité d'un examen de soi rigoureux, et affirment qu'on ne saurait abuser d'un tel exercice. Thomas Adams, fort connu à l'époque pour ses prédications à la Croix-Saint-Paul, proclame notamment « qu'un homme commet une moins grande faute lorsqu'il sonde trop profondément le péché, que lorsqu'il se contente de rester à la surface », et nul mieux que lui, sans doute, n'exprime les difficultés qu'éprouve quiconque tente de se connaître [24].

Des centaines de publications et de sermons incitent les Anglais à « anatomiser » leur conscience. Le terme mérite d'être souligné, car le mot anatomie, à défaut du mot analyse, qui ne sera utilisé avec un sens logique qu'à partir de 1680, semble l'un des mots-clés de la période, l'*Anatomie de la Mélancolie* (1621) de Burton, n'étant que le plus fameux des multiples ouvrages dans le titre desquels figure cette expression [25]. Dans un sermon intitulé, comme tant d'autres à l'époque, *The Anatomy of Conscience*, et publié en 1623, Immanuel Bourne invite ses auditeurs, s'ils veulent trouver la paix intérieure, à suivre le conseil de saint Bernard, en purifiant leur conscience de tout ce qui peut la troubler. Le premier moyen pour eux d'y parvenir est de s'examiner, de fouiller les replis de leur cœur et, après avoir découvert les péchés, cause de leurs tourments, de se repentir [26]. Tous éprouvent, en effet, un profond désir d'être en règle avec leur conscience. C'est là le thème d'une conversation de lady Hoby avec son mari [27]. En 1608, Dyonisia Fitzherbert, qui s'est établie au Pays de Galles, à son retour de Londres où elle était au service d'une noble dame, rédige une courte autobiographie spirituelle. Au début de ce trop bref document elle affirme, dans un but évident d'édification, qu'elle se propose « d'anatomiser » son « propre cas », afin d'apporter un peu de joie, de réconfort et d'espoir aux esprits affligés, en leur montrant l'incalculable miséricorde de Dieu et Sa bonté infinie envers une créature « aussi abjecte » qu'elle. Elle en vient, alors, à énumérer les épreuves et les tentations qui aboutirent à sa conversion et relate comment, un jour, elle prit conscience de l'étendue de ses fautes et fut amenée, sur l'heure, à dresser la liste de ses péchés [28].

21. John DOD, « The 2nd Sermon upon the 6. of Luke » in *Seven Godlie and Fruitfull Sermons*, London, 1614, p. 63.

22. Cf. J. WATKINS, *op. cit.*, p. 17-18.

23. Cf. *Hoby D.*, p. 71 : « September 1599 (tewsday 11)... » et Richard GREENHAM, *Eight Godlie Treatises of Divers Arguments, Works*, (1601), p. 238-240. Nous avons consulté avec profit, sur ce point, la thèse de doctorat de A. W. BRINK, *A Study in the Literature of Inward Experience, 1600-1700*, Unpublished Ph. D. Dissertation, University College, London, 1963.

24. Cf. Th. ADAMS, *Spirituell Eye-Salve or, The Benefit of Illumination, The Workes of Thomas Adams*, London, 1629, p. 665, et A. W. BRINK, *op. cit.*, p. 17.

25. Cf. G. F. NUTTALL, *The Holy Spirit in Puritan Faith and Experience*, Oxford, 1946, p. 7 et O.E.D. sous *analysis*.

26. Cf. I. BOURNE, *The Anatomy of Conscience*, London, 1623, p. 26.

27. *Hoby D.*, p. 66 : « August 1599 (Saterdag 26)... ».

28. *The Account of Dionysia Fitzherbert*, 1608, Bodleian MS. c Musaeo 169.

Comme elle, Nehemiah Wallington éprouve le besoin « d'anatomiser et de mettre à nu » son « cœur humain », qu'il compare, sans ménagement, à une « porcherie » [29]. Les sermons qu'il entend lui rappellent, s'il en est besoin, la nécessité d'un tel exercice : certains, comme celui que prêcha Mr. Sutle, le 2 février 1643, lui offrent même une ébauche de méthode [30]. Richard Byfield, dans *The Light of Faith*, décrit la démarche à suivre et précise les fins recherchées, en se référant au chapitre onze de la première épître aux Corinthiens, où il est dit (v. 28) : « Que chacun donc s'examine soi-même et qu'ainsi, il mange de ce pain et boive de cette coupe... » [31]. Religieux et laïcs ont tous présentes à l'esprit ces paroles de l'apôtre Paul, et le roi Jacques lui-même les évoque dans une lettre adressée à son favori Buckingham, alors que ce dernier se trouvait à Madrid, en train de négocier le mariage espagnol [32].

Cet examen, que beaucoup avaient d'abord pratiqué épisodiquement, ou seulement avant de communier, et comme substitut de la confession auriculaire, devient peu à peu, et pour un grand nombre, une habitude quotidienne. Dans l'emploi du temps qu'il s'est tracé au cours de l'année universitaire 1632-1633, Justinian Pagitt réserve une heure, chaque soir, à cet examen, généralement de neuf à dix, parfois un peu plus tôt [33]. En 1649, une feuille imprimée circule, dont le titre est significatif : *The daily Examination, and Araignment of Sins; gathered out of the most Reverend the Primate of Ireland's Sermon at Lincolns Inne, Decemb. 3, 1648*. James Ussher y montre d'une façon claire et précise comment mener à bien une telle entreprise. Ainsi, un moyen de diffusion populaire, d'ordinaire réservé aux sujets profanes, voire légers ou même indécents, permet de toucher ceux qui, sans doute, n'auraient guère songé à acheter un recueil de sermons [34]. L'examen de conscience occupe désormais une place privilégiée.

Si, dans la plupart des écrits répandus à cette époque, la suggestion est rarement faite de consigner par écrit le résultat de ces auscultations périodiques, l'idée semble néanmoins toujours implicite. Quelques écrivains puritains, lorsqu'ils abordent ce sujet, proposent même à leurs lecteurs des conseils pratiques relatifs à la rédaction d'un journal et, tel Isaac Ambrose, insèrent dans leur ouvrage deux ou trois pages extraites de leur « registre quotidien », afin qu'elles puissent servir d'exemple [35]. Ces initiatives, notons-le, ne se manifestent cependant qu'après 1650. Ambrose publie son manuel en 1654, les notations qu'il livre au public couvrent les deux dernières semaines du mois de mai 1651, elles sont, au demeurant, fort décevantes et tellement banales que la personnalité de leur auteur ne transparaît guère. Il semble que celui-ci se soit inspiré de son propre journal, mais qu'ayant dû se limiter à de brefs fragments [36], il ait décidé de composer des notations types, afin de les proposer comme modèles. Ainsi s'explique, dans une large mesure, l'impression d'artificialité qui se dégage de ces lignes.

Certaines indications, cependant, méritent de retenir notre attention. A la date du 15 mai, il écrit en particulier : « Je me suis acquitté du devoir qui m'incombe de me juger, et le matin j'ai confessé les péchés que j'ai commis avant et depuis ma conversion; pendant que je m'y occupais, le Seigneur a doucement attendri mon cœur. Le soir, j'ai parcouru mon journal de l'année passée, j'y ai trouvé de nombreuses allusions aux

29. Wallington D. : « The first of August (1642)... ».

30. *Ibid.* : « February second (1643)... Examin your selfe of these things if you have left of any sinc... & whether any duty you have neglected & whether now you perform them & whether you performe duties better and more diligent... ».

31. Cf. R. BYFIELD, *op. cit.*, p. 21.

32. Cf. B.M. MS. Harleian 3987, fol. 188 (1623).

33. Cf. *supra*, p. 339.

34. Cf. H. WHITE, *op. cit.*, p. 163.

35. Cf. *supra* n. 8.

36. Cf. I. AMBROSE, *op. cit.*, p. 75.

bénédictions divines et aux inquiétudes que m'a causées le péché [37]. La conversion, le désir de changer de vie, en dépouillant le vieil homme, est une étape fondamentale pour les puritains et coïncide, pour beaucoup d'entre eux, avec la tenue de leur premier journal, puisqu'elle est un point de départ [38]. Après avoir rappelé que les anciens tenaient « des diaires ou journaux de leurs actes », afin de pouvoir rendre compte de leur vie, Isaac Ambrose relate qu'en 1641, le Seigneur lui a suggéré de tenir un registre des rapports que Dieu avait avec lui et de ses propres rapports avec Dieu [39]. Au XVII^e siècle, en effet, l'homme se situe et se définit par rapport à Dieu, aussi ne faut-il pas s'étonner de ne trouver aucune analyse curieuse du moi dans les journaux de la période [40]. L'homme tient un journal spirituel, non pour se trouver mais pour trouver Dieu, pour se rapprocher de son créateur en maintenant en lui-même, malgré les tentations et les embûches, « le reflet de cette essence qui le dépasse [41] », et dont la chute avait privé le genre humain.

Ambrose prend également soin de souligner les avantages du journal spirituel, tant sur le plan éthique que religieux, et il les énumère. Grâce à l'écriture quotidienne, le diariste peut observer les relations qui unissent son âme au Créateur, il épanche son âme en s'adressant à Dieu, en prière. Suivant l'occasion, il s'humilie ou bien rend grâces, il mesure le chemin parcouru, prend conscience des progrès accomplis et de ceux qui restent à faire, détermine les moyens qui doivent être utilisés à cette fin [42]. Le journal est alors non seulement le témoin de l'évolution spirituelle, mais il la facilite et devient un instrument de combat. Plus d'un demi-siècle auparavant, lady Hoby tenait un semblable raisonnement dans son journal. Le 15 août 1599, alors qu'elle vient de rédiger ses premières notations, elle rapporte qu'elle a recopié « l'examen ou mise à l'épreuve (triall) d'un chrétien », rédigé à son intention par son aumônier, Mr. Rhodes [43]. Sans doute s'agit-il, là aussi, d'un modèle que lui proposait son directeur de conscience et dont nous n'avons pu trouver la trace : son langage rappelle, à bien des égards, celui d'Ambrose, qui intitule *Self-tryall* la section de son livre dans laquelle figurent des extraits de journal. Quelques semaines plus tard, elle signale déjà les avantages qui découlent d'une telle pratique : l'examen écrit, auquel elle se livre chaque soir, lui a permis de s'apercevoir qu'elle avait perdu l'habitude de prier, et elle note non sans naïveté : « je crois qu'autrement je l'aurais oublié [44] ».

Un autre point enfin, mentionné en dernier lieu par Ambrose, retient également notre attention. Selon lui, et pour reprendre les paroles de Du Bos, le journal est « le réceptacle quotidien d'une expérience vitale conduite plus encore que subie [45] », il permet à son auteur de tirer les conclusions que lui offre son expérience et surtout, s'il est puritain, de discerner, au travers de cette expérience profondément ressentie, le signe, l'évidence (c'est là le terme employé) de son salut et de son élection [46]. Telle est aussi l'opinion de John Winthrop, dont le journal spirituel, sur lequel nous reviendrons plus loin, s'intitule justement *Experiencia*. Relatant les circonstances de sa guérison, après avoir été atteint d'une fièvre maligne, pendant son séjour à Londres en décembre 1628, le futur gouverneur de la Nouvelle-Angleterre rend grâce au Seigneur pour son rétablissement, mais aussi pour la régénération morale dont il a pris conscience, et pour

37. *Ibid.*, p. 73 : « 1651, May 15 ».

38. Cf. *supra*, p. 60.

39. Cf. I. AMBROSE, *op. cit.*, p. 72.

40. Cf. M. LELEU, *op. cit.*, p. 291.

41. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 597.

42. Cf. I. AMBROSE, *op. cit.*, p. 72.

43. Cf. *Hoby D.*, p. 63.

44. *Ibid.*, p. 70 : « September 1599, Munday 10... ».

45. Cf. M. LELEU, *op. cit.*, p. 286.

46. Cf. I. AMBROSE, *op. cit.*, p. 72.

l'assurance qu'il a obtenue de son salut. Les progrès réalisés, les victoires remportées et notées, jour après jour, lui en fournissent des preuves indiscutables et viennent enrichir son expérience de « la fidélité » que Dieu manifeste, « en tournant les pires épreuves de ses enfants à leur avantage [47] ». Problème crucial pour les puritains que celui du salut et de la grâce, et qui fait de l'ouvrage de William Perkins, *A Treatise tending unto a Declaration whether a Man bee in the Estate of Damnation or in the Estate of Grace* (1591), le livre de chevet de John Winthrop et de bon nombre de ses contemporains [48].

Deux ans après Isaac Ambrose, John Beadle publie un court traité intitulé *The Journal or Diary of a Thankful Christian* et précédé d'une introduction signée de John Fuller. Ce dernier insiste, en particulier, sur la nécessité de rendre grâce à Dieu et vante les mérites du journal spirituel, qu'il qualifie « d'Ephéméride sacré », de « Registre de la conscience ». « Nous avons », écrit-il, « des journaux relatant les affaires de l'État, les commerçants ont leurs livres de comptes, les médecins un carnet où ils notent leurs expériences. Certains maris prudents tiennent un registre de ménage, les voyageurs font le récit... de leurs expéditions. Un chrétien qui se veut exact a bien plus besoin d'un tel journal et il en tirera un plus grand profit. Nous sommes tous des intendants... et il nous faut rendre compte avec précision au Seigneur de toutes nos voies et de toutes ses dispensations envers nous ». Et il ajoute que le livre de la Genèse n'est rien d'autre que le journal de la création divine [49].

L'auteur de l'ouvrage, pour sa part, n'exclut pas les notations profanes, d'ordre « national ou public », du journal que tiendra le « chrétien reconnaissant », mais il demande à celui-ci d'interpréter les événements de la vie politique à la lumière de la religion, de relever les péchés qui affligent la nation, et d'observer les manifestations du jugement céleste [50]. Toutefois, ce sont les notations d'ordre « personnel et privé » qui occuperont la première place. Les circonstances de sa conversion, les preuves de son élection, les manifestations de la miséricorde divine seront sa préoccupation essentielle [51]. Mais, plus encore que le contenu du journal, son utilisation constitue la matière du présent traité, et c'est en cela que les pages de Beadle viennent utilement compléter celles d'Ambrose. La lecture de son propre journal fait prendre conscience au chrétien de ses lacunes et de ses faiblesses [52], tout autant que de la vanité des biens de ce monde. En passant en revue ses expériences passées, il sera amené à se demander : « Ces bienfaits et ces épreuves me permettent-ils de mieux connaître Dieu, mon propre cœur et sa duplicité ? [53] » et il n'oubliera pas de rendre grâce pour toutes les bénédictions reçues. Les fins utilitaires du journal, dont Beadle dresse méthodiquement la liste — n'avoue-t-il pas qu'« agir avec méthode c'est réussir [54] » — occupent un chapitre entier. Le journal, selon lui, met son auteur à l'abri d'une mémoire défaillante, l'empêche d'être oublieux ou ingrat et, le point est digne d'être souligné, facilite la tâche de ceux qui, par la suite, souhaiteront écrire sa biographie. Son mérite essentiel consiste en ce qu'il offre au diariste une meilleure compréhension de la bonté de son créateur et de sa propre indignité, et ainsi l'incite à la reconnaissance [55].

47. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 413 : « Decemb. 1628... ».

48. *Ibid.*, p. 199 : « Feb. 1616... ».

49. Cette introduction est datée du 1^{er} octobre 1655.

50. Cf. John BEADLE, *op. cit.*, chap. II, p. 22-25.

51. *Ibid.*, chap. III, p. 48-50.

52. *Ibid.*, chap. V, p. 105.

53. *Ibid.*, chap. VI, p. 137.

54. *Ibid.*, chap. IV, p. 84-85.

55. Telle est la matière du chapitre VIII (*Ibid.*, p. 164).

Dans sa dédicace, adressée au « noble et religieux » Robert, comte de Warwick, et à sa pieuse épouse Eleanor, Beadle précise que, s'il a pris la plume, à une époque où les livres sont trop nombreux sur le marché, ce n'est point par orgueil, mais dans l'intérêt général, car le « devoir » qu'il recommande « est rarement pratiqué », malgré son utilité, faute d'ouvrages susceptibles d'éclairer le chrétien dans ce domaine. C'est donc en pionnier qu'il s'engage sur un sentier qu'aucun homme, pour ainsi dire, n'a foulé avant lui [56]. Pareille affirmation est, à première vue, pleinement justifiée. Jamais, jusqu'à cette date, il ne s'était trouvé d'auteur qui consacre un volume entier au journal religieux et à ses visées tant cognitives que transformatrices. Pourtant, dès le début du siècle, nous l'avons vu, aumôniers et prédicateurs offrent modèles et recommandations à leurs ouailles. Lady Hoby entreprend la rédaction de son journal spirituel sur le conseil de son aumônier et, fait significatif, les périodes où elle en néglige la tenue correspondent très précisément aux absences de ce dernier [57]. Bien avant qu'elles n'aient été codifiées et consignées par écrit, les conventions relatives à ce genre encore récent ont pris forme et se transmettent, le plus souvent oralement. Le très grand nombre de journaux spirituels aujourd'hui disparus, mais dont nous trouvons des extraits dans les biographies et les sermons funèbres de l'époque, en apportent la preuve formelle [58].

S'ils ne sont pas, le plus souvent, destinés à la publication, ces écrits circulent parfois de main en main, soit du vivant de leurs auteurs, soit après leur mort. L'exemple des uns stimule et inspire les autres. Le révérend Josselin note qu'il vient de parcourir le journal d'une de ses paroissiennes, Mrs. Mabel Elliston, récemment décédée, et qu'il a trouvé ce recueil « plein de douceur et d'observations d'ordre spirituel [59] ». La mise en commun des expériences est un des aspects les plus caractéristiques de la communion des saints. John Winthrop note, au début de l'année 1616, qu'il s'est entretenu avec « un ou deux amis chrétiens », et qu'ensemble ils ont procédé à l'examen de leurs propres expériences [60]. Dans *The Life of Sundry Eminent Persons*, Samuel Clarke nous apprend que le prédicateur John Machin rédigea un journal, de 1650 à sa mort, quatorze ans plus tard. Il y notait, écrit-il, « les passages bibliques qui lui étaient le plus doux, la disposition de son âme envers Dieu » et tous les événements qui, dans ce domaine, lui semblaient dignes d'intérêt. De temps à autre, il invitait aussi ses amis intimes à y inscrire les points qui, d'ici leur prochaine réunion, feraient l'objet de leurs mutuelles prières d'intercession [61]. Peut-être indirectement incitait-il ses amis à suivre son exemple.

D'autres, il est vrai, se montrent fort discrets. Mary Gunter, nous dit son biographe, Thomas Taylor, tint registre de ses erreurs quotidiennes, de 1617 à 1622, l'année de sa mort. Elle consignait même les pensées impures qu'elle discernait en elle, afin de pouvoir, une fois par semaine, « s'humilier extraordinairement », en raison des fautes qu'elle avait commises, mais, de son vivant, seule sa meilleure amie était informée de cette pratique [62]. L'éminent juge, sir Matthew Hale, avait établi à son intention des règles de conduite et un emploi du temps fort stricts, qui l'obligeaient à tirer le meilleur parti possible de chaque moment de la journée. Les négligences de style qui apparaissent dans ses notations prouvent qu'il destinait celles-ci à son usage personnel, précise

56. *Ibid.*, The Epistle Dedicatory, a 2 & 3.

57. Après le mariage de Mr. Rhodes qui, de ce fait, ne réside plus au château, le journal de lady Hoby s'amenuise.

58. Samuel Clarke, en particulier dans *The Lives of Sundry Eminent Persons in this later Age*, utilise et cite de nombreux extraits de journaux spirituels rédigés par ses contemporains.

59. Josselin D., MS. : « 1657, April 6... ».

60. Cf. *Experientia, Winthrop Papers*, vol. I, p. 202.

61. Cf. S. CLARKE, *op. cit.*, p. 90-93.

62. Cf. Th. TAYLOR, *The Pilgrim's Profession*, London, 1622, p. 163-165.

l'évêque Burnet [63]. Certains, tel John Janeway, redoutant les regards indiscrets, utilisent un langage secret pour échapper à la curiosité de leurs proches [64]. Mais, qu'ils le veuillent ou non, ces journaux, une fois leurs auteurs disparus, deviennent la propriété de parents bien intentionnés, qui réussissent parfois à déchiffrer ces documents, s'il est besoin, et les transmettent au pasteur chargé de faire l'éloge du défunt. Il est également fréquent de voir les fils écrire la vie de leur père, en utilisant ces matériaux irremplaçables.

La liste serait trop longue de ces hommes et ces femmes exemplaires dont les journaux religieux ont permis aux biographes comme aux sermonnaires de tracer le portrait. Parmi tant d'autres, citons Thomas Goodwin, qui après sa « conversion » à Cambridge, le 2 octobre 1620, ne cessa de pratiquer l'écriture quotidienne et dont le fils et biographe se félicite d'avoir pu consulter une centaine de feuillets couverts de ses « observations, de notes relatives à la disposition de son entendement et de son cœur envers Dieu, de méditations appropriées, pieuses et pathétiques [65] ». Citons aussi Edmund Staunton, dont les carnets intimes, aujourd'hui disparus, permirent à Richard Mayo de rédiger l'oraison funèbre qu'il prononça devant ses paroissiens de Kingston-upon-Thames [66]. Il faudrait encore parler de Richard Blackerby, John Carter, Samuel Fairclough, lord Harington et de John Rowe [67]. Tel n'est point, cependant, notre propos. Regrettons simplement que, dans la majorité de ces témoignages, écrivains et prédicateurs de l'époque n'aient offert à notre curiosité qu'un bref résumé des principaux passages de textes à jamais perdus, les maigres extraits qu'ils nous livrent ne servant qu'à illustrer les louanges qu'ils décernent à leur modèle.

Il est cependant une exception. La biographie du pasteur Owen Stockton (1630-1680), publiée par John Fairfax en 1681, nous restitue, avec une très grande fidélité, de nombreuses pages directement tirées de son journal spirituel. Suivant, en cela, la méthode communément adoptée par ses prédécesseurs, Fairfax, dans une première partie, retrace les grandes lignes de la vie édifiante de son modèle puis, dans une seconde, s'efforce de dégager son portrait moral. Dans l'un et l'autre cas, il se fonde presque exclusivement sur les notations quotidiennes de Stockton, dont à aucun moment il ne sous-estime l'importance. Au moment d'aborder les « observations et expériences » de l'homme d'église, dont il nous livre l'essentiel, grâce à une judicieuse sélection, il déclare qu'à travers elles, nous pourrions « discerner l'état, la disposition, les pensées et les affections de son cœur [68] ». C'est là une promesse alléchante, mais pareille affirmation est-elle pleinement justifiée, qu'il s'agisse de Stockton ou de ceux qui, dès la fin du siècle précédent, tinrent avec régularité le registre de leur conscience ?

Les textes, grâce auxquels nous tenterons de répondre à cette question, sont hélas si peu nombreux, qu'il semble difficile de parler de chronologie dans ce domaine. Les premiers journaux religieux connus, dont les manuscrits ont été par miracle préservés, sont ceux de deux hommes d'église élizabéthains, Richard Rogers et Samuel Ward. Celui de Rogers, prédicateur puritain de Wethersfield, en Essex, débute le 28 février 1586 et s'arrête brusquement le 26 août 1590. D'un bout à l'autre de ces pages, un trait dominant se dégage, l'attention portée par l'auteur au bien-être et à la santé morale de son âme. Comme il le déclare lui-même : « Il est une autre chose que je désire, c'est

63. Dans *The Lives of Sir Matthew Hale, knt. and Queen Mary*, London, 1774, l'évêque Gilbert Burnett reproduit intégralement (p. 9-10) cet emploi du temps.

64. Cf. James JANEWAY, *op. cit.*, p. 53.

65. C'est ce qu'écrivit John Goodwin dans la vie de son père, qui sert de préface au volume V de *The Works of Thomas Goodwin, 1681-1704* (p. xv).

66. Cf. Richard MAYO, *The Life and Death of Edmund Staunton*, London, 1673.

67. Leur vie a été écrite par S. CLARKE. Cf. *supra*, p. 73, n. 195, 196 et p. 76, n. 224, 225.

68. Cf. J. FAIRFAX, *op. cit.*, p. 62.

connaître mieux mon cœur — je sais qu'en le comprenant j'en tirerai grand profit — me familiariser avec chacun de ses recoins, voir quel péché me menace le plus, quelle diligence je manifeste, quels moyens j'utilise pour lutter contre tout péché, et comment je me comporte dans l'affliction [69]. L'écriture quotidienne en l'obligeant à passer au crible, presque sur-le-champ, ses moindres pensées, permet à Rogers de se surveiller et de reprendre en main la situation, avant qu'il ne soit trop tard [70]. Régulièrement, il considère les progrès accomplis, en comparant ce qu'il était et ce qu'il est devenu [71].

Il pratique l'étude de son comportement d'une façon systématique et classe les fautes qu'il a commises en deux catégories, suivant qu'elles sont graves ou vénielles. Sans cesse, il dénonce quatre fautes graves auxquelles il succombe couramment et qui sont : l'amour du gain, les pensées frivoles, son incapacité à communiquer avec les autres et à leur venir en aide, la négligence apportée à ses études [72]. La fragilité des biens terrestres, la vanité et la corruption des choses de ce monde sont des thèmes fréquemment développés. Cet homme, dont le souci constant paraît être la recherche de la pureté, s'accuse à intervalles réguliers de trop attacher de valeur à l'argent et aux profits matériels, à un moment où Espagnols et papistes mettent en danger la vie des protestants fidèles [73]. Le peu de zèle qu'apporte son « cœur pervers » à l'étude et à la méditation le chagrine aussi, et il se désole de consulter si rarement les livres qu'il possède et qui sont, pourtant, source de joie « céleste » [74]. D'autres fautes, plus légères, viennent allonger la liste de ses manquements. Il se plaint de la dureté de son cœur, de son humeur revêche, de ses propos acerbes et parfois de son appétit immodéré [75]. Il avoue même le désir qu'éveille en lui son épouse Barbara [76]. Avec une exagération toute puritaine, il se noircit à plaisir, et n'hésite pas à parler, en ce qui le concerne, de « slavish sottishnes » et de « blockish barraines » [77]. Le mot corruption revient, sans cesse, sous sa plume et l'on trouve chez lui la terminologie et les préoccupations chères à ses coreligionnaires, l'importance attachée au « covenant », l'alliance contractée avec le Seigneur, les pleurs versés en abondance, l'émotion intense éprouvée au cours de réunions de témoignages [78].

Tantôt Rogers déplore ses faiblesses, tantôt il se réjouit des tentations surmontées, des victoires obtenues. Les méditations fructueuses, le calme retrouvé, la fidélité au programme établi lui apportent la plénitude, alors que les pensées « vagabondes », l'indifférence aux devoirs religieux, les promesses non tenues le consternent [79]. Absorbé, parfois même obsédé par cette quête de la pureté, il en vient à passer sous silence les événements de la vie quotidienne qui auraient pu nous éclairer sur sa personnalité. Séparés de leur contexte, fautes et manquements perdent leur signification, les pensées vaines ou légères qu'il entretient n'évoquent rien pour nous et, à la longue, la monotonie des accusations qu'il porte contre lui-même devient lassante. Pourtant, l'introspection n'est pas entièrement absente de ces notations. Rogers analyse avec lucidité l'attrait qu'exercent sur lui les richesses, l'inquiétude injustifiée que lui causent certains pro-

69. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 62 : « Oct. 30, 1587... ».

70. *Ibid.*, p. 59-60 : « Sept. 12, 1587... ».

71. *Ibid.*, p. 72 : « Dec. 31, 1587... ».

72. *Ibid.*, p. 5 et 56 : « August 4, 1587 ».

73. *Ibid.*, p. 79-80 : « Aug. 4, 1588 ».

74. *Ibid.*, p. 84 : « June 17, 1589... ».

75. *Ibid.*, p. 75-85 : « Jan. 13, 1588..., July 16..., Feb. 28, 1589..., July 21, 1589... ».

76. *Ibid.*, p. 67 : « Nov. (30), 1587... ».

77. *Ibid.*, p. 89-90 : « Oct. 20, 1589... ».

78. *Ibid.*, p. 56 et 69 : « July 22, 1587..., Nov. 29... ».

79. Rogers oppose sans cesse ses « fruteful meditations » aux « light thoughts » ou « roaving fantasies » (p. 84), qui viennent le détourner du but qu'il s'est assigné.

blèmes financiers [80]. Il essaie, parfois, de déterminer les raisons de sa tiédeur, de son indolence ou de son désarroi [81], mais pareilles tentatives sont généralement rares et fort brèves. L'homme est, d'ailleurs, dans une très large mesure, victime de ses intentions et du cadre rigide qu'il s'est imposé [82]. Point de place pour la fantaisie ou l'originalité, dans un univers où le combat à livrer requiert une concentration de tous les instants. La volonté, sans cesse affirmée, d'échapper à l'esclavage de la chair, l'autocritique perpétuelle, avec les multiples répétitions qu'elle entraîne, limitent singulièrement l'intérêt psychologique du document. Richard Rogers demeure pour nous une figure floue, étrangement désincarnée; si nous nous sommes familiarisés avec un mode de pensée, l'homme, quant à lui, demeure pour nous un inconnu.

Cette impression est encore plus nette, lorsque nous lisons le journal que Samuel Ward rédigea de mai 1595 à septembre 1601, ainsi que les notes qui l'accompagnent. Écrit alors que le jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, était encore un puritain convaincu [83], ce mince recueil ne contient que la liste des infractions commises, jour après jour, par l'auteur. L'étudiant se reproche son orgueil, le plus grand de tous les péchés, son ambition, et sa flagornerie, son indolence, son manque de ferveur, ses pensées impures ou vagabondes, ses rêves adultères, sa gourmandise susceptible d'offenser Dieu et de nuire à sa santé, ses fréquentes colères, ses dépenses inconsidérées [84]. A cette confession, qui aurait pu aisément être celle de n'importe quel autre de ses condisciples de Christ's ou d'Emmanuel College, tant les fautes avouées sont communes, viennent s'ajouter, en contrepartie, les bienfaits que Dieu lui a accordés [85]. Ward se montre d'ailleurs beaucoup moins sévère à son propre égard que ne l'était Rogers. Il ne manifeste, à aucun moment, le désir de renoncer au monde, mais souhaite, avant tout, ne jamais voir sa vigilance se relâcher, et prendre clairement conscience de ses « pensées et péchés dominants [86] ». Bon nombre de ses notations débutent par des mots tels que *Think, Consider, Remember*, qui sont autant de mises en garde et d'invites à la modération et à la maîtrise de soi [87]. Hâtif et fragmentaire, le journal de Ward ne vise qu'à être un moyen de contrôle; la brièveté du constat rend impossible toute révélation du moi.

Le journal de lady Hoby, commencé en 1599, à l'instigation de son aumônier, et conçu essentiellement comme un exercice spirituel, est un journal hybride, où notations religieuses et profanes se mêlent, sans rien nous livrer de la personnalité de son auteur. Chaque jour, lady Hoby note qu'elle s'est livrée à cet examen qui, dit-elle, met sa conscience en paix et son esprit en repos [88], mais son enquête s'arrête là. Elle se borne à passer en revue ses actions, ses omissions, ses défaillances, en termes laconiques; ses sentiments transparaissent à peine. Elle se désole du temps qu'elle a perdu, des devoirs religieux qu'elle a négligés [89], sans offrir la moindre explication sur la cause profonde de ses tracas. Nous aimerions en savoir un peu plus sur les tentations et les « assauts » auxquels elle doit faire face, les troubles qu'elle ressent, l'inquiétude ou la colère qu'elle éprouve [90]. Ainsi, le 11 août 1603, elle écrit : « Des ennuis et, dans une certaine

80. Cet amour du gain, qu'il voudrait surmonter, revient tel un leitmotiv, tout au long du journal.

81. Cf. *ibid.*, p. 60, Sept. 30, 1587.

82. Cf. *ibid.*, p. 88 : Sept. 20, 1589.

83. Cf. *ibid.*, p. 37.

84. Cf. *ibid.*, p. 109-111.

85. Il intitule cette section de son journal *Godes Benefites*.

86. Cf. *ibid.*, p. 107, June 12, 1595.

87. *Ibid.*, p. 104-105 : « May 24-25, 1595 ».

88. *Hoby D.*, p. 140 : « August 1600, the 25 day... ».

89. *Ibid.*, p. 131 et 217 : « July 1600, the 9... April 1605, the 6 day ».

90. Rien ne vient éclairer des déclarations telles que « it pleased the Lord to punishe me with an Inward assalte » (Sept. 1599, Munday 10, p. 70).

mesure, une victoire, Dieu soit loué »; nous n'en apprendrons pas davantage [91]. Sa grande religiosité apparaît à chaque ligne, mais pudiquement elle taît l'objet de ses prières et de ses jeûnes [92]. Elle ne s'étend jamais sur ce qui lui est arrivé ou ce qu'elle a ressenti, elle se contente, le plus souvent, de formules pieuses, de sentences moralisatrices [93]. A la longue, elle semble se lasser de cette occupation nouvelle qu'est l'écriture quotidienne, ses notations deviennent de plus en plus brèves, puis, brusquement, le journal s'interrompt.

Le gros cahier où, de 1607 à 1636, John Winthrop, sans penser à la postérité, jeta pêle-mêle expériences, impressions et méditations religieuses est aujourd'hui perdu, mais les quelques fragments qui ont pu être préservés sont infiniment plus révélateurs que les textes étudiés jusqu'ici. Le fils d'Adam Winthrop ne nous offre pas, à proprement parler, un registre quotidien; après nous avoir renseigné sur sa première jeunesse, dans une section qu'il intitule *Christian Experience* [94], il note, à intervalles irréguliers, les faits marquants de son existence et les pensées qu'ils lui ont inspirées, il procède aussi à des « revues » de périodes plus ou moins longues de sa vie, un certain recul étant parfois nécessaire pour mesurer les progrès réalisés et le chemin qui reste à parcourir. De temps à autre, il s'interrompt pour dresser le catalogue de ses péchés mais, afin de se préserver de toute indiscretion, il utilise de nombreuses abréviations, des signes secrets et même un langage chiffré [95]. L'essentiel du journal nous demeure néanmoins accessible. Nous y retrouvons un certain nombre de préoccupations chères à Richard Rogers, dont il connaît l'œuvre et, plus spécialement, semble-t-il, les *Seven Treatises* (1604), qui engagent le chrétien à se mieux connaître lui-même [96]. Pourtant, si les thèmes abordés sont identiques, l'impression qui se dégage de ces pages est tout autre. Dépouillées d'artificialité, elles sont parcourues d'un authentique souffle de vie. L'exploration religieuse de l'âme ne se trouve jamais dissociée des expériences de la vie quotidienne.

Ainsi, le 15 décembre 1607, parmi les « bienfaits particuliers » que Dieu lui a accordés, il note la découverte faite par sa femme, juste avant le repas, de l'énorme araignée qui était tombée dans le porridge et risquait d'empoisonner les siens. Remarque naïve certes, du moins à nos yeux, mais qui nous montre les liens étroits qui, chez lui, unissent le spirituel au temporel. Le même jour, après s'être longuement examiné, il décide de renoncer à la chasse, qu'il juge incompatible avec une bonne conscience, et dans son journal il énumère les raisons qui ont motivé cette prise de position. Il évoque successivement les pertes de temps, la fatigue, les destructions occasionnées, les dangers encourus puis, en tout dernier lieu, avoue qu'il n'excelle guère dans ce domaine : le futur gouverneur de la Nouvelle-Angleterre était, sans doute, mauvais tireur. Winthrop s'engage donc devant le seigneur à ne plus chasser, avec le secret espoir, ajoute-t-il, que Dieu lui procurera du gibier, « par quelque autre moyen [97] ». Ces courtes lignes sont infiniment plus significatives que les interminables pages d'autocritique, chères à ses contemporains.

Il nous livre également un aperçu de ses difficultés conjugales, dues non point à une incompatibilité d'humeur, mais à la réticence qu'éprouvait Mary Forth, sa première femme, à s'entretenir avec lui des choses de la religion. Il analyse avec clarté les diverses

91. *Ibid.*, p. 204.

92. *Ibid.*, p. 206 : « October 1603 (the 7 day)... ».

93. *Ibid.*, p. 168 : « April 1601 (the 2 day of the weeke 13 day)... ».

94. Cf. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 154-161.

95. *Ibid.*, p. 163, n. 46.

96. Cf. *ibid.*, p. 199.

97. *Ibid.*, p. 165 : « 1607, Dec. 15 ».

démarches entreprises pour venir à bout de cette réserve, qui le surprend. « Les meilleurs moyens », « les meilleures dispositions » ne servent à rien. Tous ses efforts restent vains et il ne réussit pas à obtenir d'elle la moindre réponse, lorsqu'il engage la discussion. Il comprend alors que Dieu seul peut influencer les cœurs. A force de prières, son désir est exaucé : un jour où, sans rien attendre, il posait une question à sa femme, « il plut à Dieu de lui ouvrir son cœur, si bien qu'elle se montra... disposée à se confier » à son mari et « par la suite (cette dernière phrase, écrite d'une encre différente fut rajoutée plus tard) se révéla une épouse juste et sainte [98] ».

De sa seconde femme, Thomasine Clopton, il n'a guère le temps de parler, puisqu'elle mourut en couches, le 8 décembre 1616, un an très exactement après leur mariage; elle avait alors trente-trois ans et lui vingt-neuf. Cependant, le long récit qu'il donne de son agonie et de sa fin édifiante est d'un réalisme et d'une précision tout à fait exceptionnels [99]. Non seulement les moindres symptômes physiques et l'évolution de l'état de la malade sont décrits dans le détail et, pour ainsi dire, heure par heure, mais encore l'émotion qu'éprouve Winthrop est si profonde et si sincère que nous nous trouvons, presque à notre insu, associés à sa peine. L'alternance des espoirs et des craintes, les prières, les interminables nuits de veille, les tentations répétées du diable, les paroles échangées, les derniers soupirs tandis que sonne le glas, nous sont relatés avec une telle vigueur et une telle véracité, que nous avons l'illusion d'en être les témoins.

Nous assistons aussi à des scènes domestiques particulièrement touchantes. Tour à tour défilent sous nos yeux les voisins, venus reconforter la mourante, les membres de la famille, qu'elle exhorte à servir Dieu ou qu'elle remercie de leur bonté, selon le cas, et enfin les serviteurs, auxquels elle prodigue ses conseils, consciencieuse, jusqu'au bout, de ses responsabilités. En dépeignant les derniers moments de sa femme, Winthrop se peint lui-même; il nous laisse entrevoir sa tendresse, sa sensibilité, son dévouement de tous les instants, et aussi son désarroi intérieur à l'idée de perdre une compagne qui lui est chère. Il subit des alternatives de défaillances et de relèvements, mais réussit à apporter l'apaisement à celle qui va lui être arrachée.

Sa foi lui est alors d'un grand secours. La prière et la méditation lui révèlent que ces épreuves lui sont envoyées pour qu'il se détache de lui-même et s'appuie sans réserve sur Dieu. Il précise que, chaque fois qu'il s'est détourné de Dieu pour jeter les yeux sur sa propre personne, il lui semblait qu'une eau glacée venait éteindre la flamme qui brûlait en son cœur [100]. Inconsciemment, il nous révèle, par la même occasion, pourquoi les auteurs de journaux religieux poussent rarement à fond l'analyse de leurs sentiments, le désir de se détacher du moi pour accéder à la divinité l'emportant souvent sur toute autre intention.

En effet, si Winthrop regarde en lui-même, c'est essentiellement pour démasquer le péché et se mieux posséder. Durant l'expérience cruelle qu'il vient de connaître, il déclare qu'il a humilié et purifié sa conscience en pratiquant, comme le fait Justinian Pagitt, l'examen de sa vie passée, par rapport aux dix commandements, qui servent aussi de thème à ses méditations [101]. Presque à chaque page de son journal, le mot « watch » revient sous sa plume; sans cesse il reconnaît qu'il lui faut mieux veiller sur son cœur, s'attacher aux « choses bonnes » et ne pas admettre de pensées vaines. En février 1616, pour donner une suite à ces sages résolutions, il décide de consacrer ses matinées au service de Dieu et à ses activités professionnelles, après déjeuner. « Une heure seulement sera réservée aux « affaires de ce monde » et aux visites, ensuite il se remettra à l'étude. A peine a-t-il écrit ces lignes que déjà Satan, nous dit-il, commence à le tenter,

98. *Ibid.*, p. 163 : « 1607, Dec. 12 ».

99. *Ibid.*, p. 182-190.

100. *Ibid.*, p. 100 : Dec. 6, 1616... ».

101. *Ibid.*, p. 183 : « Dec. 6, 1616... ».

en utilisant comme appât les plaisirs terrestres [102]. La lutte que se livrent en lui la chair et l'esprit, et dont son âme est l'enjeu, est une lutte de tous les instants [103].

L'attachement aux choses de ce monde est sans doute pour lui la principale tentation, car il qualifie le monde et la chair « d'ennemis barbares [104] ». Il avoue que la nourriture, les vêtements, la renommée et les plaisirs, qu'il compare aux « potées de viande » d'Égypte dont parle la Bible, ne manquent pas d'attirer pour lui et souvent le détournement de Dieu [105]. L'argent non plus ne le laisse pas insensible, et l'héritage que lui lègue son beau-père semble particulièrement bien venu [106]. La poursuite de passe-temps vains, les soirées frivoles absorbent à son grand regret ses énergies. Parce qu'il aime trop la bonne chère, il se résout à ne plus prendre que deux plats à chaque repas; constatant qu'il a une trop haute opinion de ses dons et de sa réputation et néglige ses devoirs religieux, il lance de vibrants appels au Seigneur afin d'acquérir l'humilité et la ferveur [107]. Conscient de sa misère intime, il fait un constant effort de réflexion sur sa vie et ne cesse de s'interroger sur les causes de cette tiédeur qui l'inquiète. Il se demande pourquoi il lui répugne tant de prier et s'aperçoit qu'il a cédé au découragement; « poussant plus avant l'examen », il découvre qu'il a prié sans avoir la foi nécessaire, il se souvient, en effet, que chaque fois qu'il s'est adressé à Dieu avec confiance, ses prières ont été exaucées; il demande alors au Seigneur d'accroître sa foi [108].

Winthrop cherche à pénétrer les causes de ce qui se passe en lui et ne se contente pas de résolutions et d'admonestations. Il décrit, avec minutie, « le combat qui se livre entre les aspirations et les passions humaines qui lâchent difficilement prise [109] ». Comme ses contemporains, il grossit à plaisir ses fautes, parle de son iniquité, de sa chair impudique et bestiale, de sa conscience souillée, de ses concupiscences et de ses folies [110], mais il est le seul à préciser les symptômes de son mal, les difficultés auxquelles se heurte sa conscience. Il y a chez lui un perpétuel mouvement de flux et de reflux, dont il s'accommode difficilement. Sa satisfaction éclate, lorsqu'il parvient à vaincre les résistances, à triompher de la chair rebelle grâce à un régime frugal, à la tenir en bride grâce à la prière et à la méditation [111]. Il goûte alors des moments de bonheur sans partage, d'extase et de ravissement. Le rêve au cours duquel le Christ lui apparaît et l'assure de son amour, lui fait verser des pleurs de joie [112], mais ces victoires et ces visions sont de courte durée. La crainte, l'angoisse, l'agitation l'envahissent dès que sa vigilance se relâche; comme le cheval court vers l'écurie, ainsi la chair retourne à ses anciens plaisirs [113]. Les pensées frivoles interrompent ses prières, troublent son sommeil, l'empêchent de goûter les joies célestes, lui rendent son travail fastidieux [114]. Accablé par le mécontentement, il se jette épuisé sur son lit au retour de l'église, son esprit s'égare, il se lève et s'agenouille pour prier, mais n'y parvient pas, il est alors contraint de prier debout et supplie le Seigneur de l'aider à surmonter sa

102. *Ibid.*, p. 198 : « Feb. 1616... ».

103. En novembre 1617, il s'exclame : « O what a difference there is betweene the reigne of the fleshe and of the spirit... » (p. 193).

104. *Ibid.*, p. 194-195 : « Jan. 1616 ».

105. *Ibid.*, p. 194 et 200, et Exode, chap. XVI, v. 3.

106. *Ibid.*, p. 168 : « May 23, 1613 ».

107. *Ibid.*, p. 167 : « Sept. 8, 1612 ».

108. *Ibid.*, p. 202 : « Feb. 1616... ».

109. Cf. P. TRAHARD, *La Vie intérieure*, Paris, 1947, p. 104.

110. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 194 : « Jan., 1616... ».

111. *Ibid.*, p. 193-194 : « Jan., 1616... ».

112. *Ibid.*, p. 166 : « 1611 (1612), Jan. 28 ».

113. *Ibid.*, p. 194.

114. *Ibid.*, p. 197 : « Feb., 1616... ».

faiblesse. Enfin, son cœur cède, il renonce à ses « plaisirs bien-aimés », sa conscience est en paix, Christ devient l'objet de son seul désir, son âme méprise et abhorre les vanités auxquelles il tenait tant. Il est heureux de se soumettre à Dieu, afin de jouir de l'amour et de la lumière de Sa face. Il voit alors clairement que, si les chrétiens ressentent un malaise, ce n'est pas à cause de leur religion ou de l'absence de réconfort extérieur, mais « parce que leur conscience les oblige à répudier une liberté qui leur est chère, avant que leur cœur ne soit prêt à supporter ce sacrifice ». Pourtant, une semaine ne s'est pas écoulée que déjà il revient à ses erreurs passées, le monde, une fois de plus, l'a détourné de Dieu, il lance ce cri déchirant : « Mon Dieu, ne m'abandonne pas [115] ».

Les tentations se succèdent. Tandis qu'il siège au tribunal, il lui semble entendre « tous les hommes » se moquer de lui, parce qu'il fait si peu de cas des hommes, de la renommée, de la richesse et des amusements, et sa foi s'en trouve ébranlée. Il implore le ciel avec ferveur, et ce sont de véritables suppliques qu'il rédige dans son journal et qui se terminent par ces mots : « Apprends-moi, Seigneur, à me confier en toi [116] ». Peu après, pendant un bref voyage à Londres, au cours duquel il n'a cessé de chanter des psaumes, de méditer et de prier, il croit avoir trouvé la paix intérieure, mais à peine est-il revenu que son zèle fléchit, sa chair s'alourdit. Pleurs et prières ne servent à rien, l'examen et le jeûne seuls lui révèlent que son appétit immodéré est cause de ses tourments [117]. Une solution s'impose : il faut mortifier la chair par le travail et l'effort, autrement, elle se déprave et se lasse du joug divin. Comme le poulain sauvage, qui doit être dompté avant d'être attelé à la charrue, notre cœur voluptueux doit être dompté par les afflictions et les tâches qui ne sont ni faciles, ni agréables à la chair [118]. Chaque voyage à Londres lui permet de mettre à exécution ces bonnes résolutions. Loin des soucis matériels et des tentations, absorbé par ses obligations professionnelles, il réussit à retrouver un calme relatif; une fois replongé dans son milieu habituel, il résiste mal aux attaques du dehors [119]. Avec lucidité, il reconnaît que la modération et l'équilibre sont les qualités qui lui manquent le plus. Aux moments de félicité et d'exaltation succèdent des périodes de mélancolie et de mécontentement, qui oblitèrent en lui jusqu'au souvenir des joies passées [120]. Winthrop ne retrouve l'accord avec lui-même qu'en renonçant aux tentations du monde [121].

Les différents examens auxquels il se livre sont autant de variations autour d'un même thème : le malaise que créent en lui la succession rapide d'états contraires, les alternatives d'espoir et de découragement, d'élans et de défaillances, « expérience semblable et toujours renouvelée [122] ». Avec une conscience exacerbée de ses faiblesses, il nous décrit son itinéraire spirituel, ses victoires et ses défaites dans le domaine du perfectionnement moral. Nous sommes loin des longues listes impersonnelles de péchés ou des carnets de résolutions que rédigeaient Rogers et Ward, loin des lambeaux de phrases si fréquents chez lady Hoby. Pour la première fois, l'auteur d'un journal religieux, dans l'effort qu'il tente pour se mieux comprendre et se mieux posséder, dans la lutte acharnée qu'il mène contre le mal une fois découvert, nous laisse entrevoir des lueurs de son moi et de sa misère intime. Un des derniers fragments de son journal qui

115. *Ibid.*, p. 200-201 : « Feb., 1616... ».

116. *Ibid.*, p. 195-196 : « 1616, Jany. 20... ».

117. *Ibid.*, p. 197 : « 1616, Feb. 3... ».

118. *Ibid.*, p. 207 : « 1616, July 13... ».

119. *Ibid.*, p. 208-209 : « Novemb. 1617... ».

120. *Ibid.*, p. 207-208 : « 1616, July 13... ». I have observed that after a gleame of any special ioye... there hath followed a storme of dumpishnesse and discomfort, that hath abolished the memory of the former ioye; a fitt of melancollike discontent... so as I thinke it good wisdome for me to keepe to a meane in my ioyes, especially in wordly things... ».

121. *Ibid.*, p. 209 : « Novemb. 1617... ».

122. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 374.

aient été préservés, s'achève en 1628 sur une note d'espoir, puisque, après de nombreuses épreuves, il obtient enfin la certitude que Dieu le compte parmi ses élus et lui a accordé son salut [123]. N'est-ce pas, en un sens, l'aboutissement logique de l'effort, sans cesse déployé par le croyant, pour tendre vers le divin ?

Si les Anglais furent nombreux, sous le règne de Charles I^{er}, à tenir registre de leurs faiblesses et de leurs fautes, nous n'avons jusqu'à présent retrouvé aucune trace de leurs écrits [124]. Il faut attendre la fin de la guerre civile pour découvrir un témoignage qui, bien que moins révélateur, puisse se comparer à celui de John Winthrop. Il émane d'une femme qui, à la différence des précédents auteurs de journaux, fut un membre fidèle de l'église établie. Dans le volume relié en vélin et orné d'une boucle d'argent qui fut retrouvé au XIX^e siècle dans la bibliothèque de Dundalk House, lady Elizabeth Mordaunt, réputée pour sa beauté et son intelligence, nota, de 1649 à 1678, ses pensées et ses dévotions [125]. Son hostilité au puritanisme et son attachement à l'anglicanisme éclatent, dès les premières pages. En avril 1649, dans une de ses nombreuses notations qui prennent la forme d'une prière, elle s'écrit : « O Seigneur, manifeste ta puissance et viens parmi nous... accorde-nous à nouveau tes faveurs... donne-nous une église florissante... bénis ton oint, donne-lui la grâce et le pouvoir nécessaires pour la protéger; ô Seigneur, bénis les mains et les cœurs de ceux qui s'y emploient (de mon cher époux en particulier), car sans toi ils ne peuvent rien [126] ».

Un seul point, cependant, la rapproche des puritains, l'importance prêtée à l'examen de conscience, qu'elle souhaite « strict » et complet. Son journal débute par une méditation inspirée par le verset cinq, chapitre XXII, de la première épître aux Thessaloniciens et intitulée : « Abstenez-vous du mal sous toutes ses formes. » Elle y déclare, notamment, qu'il nous faut rendre compte non seulement de nos pensées, paroles et actions, mais encore du mal, sous quelque forme qu'il se manifeste [127]. Afin de rester fidèle à cette résolution, lady Mordaunt se fixe certaines règles. Sous la rubrique *How to examin the integrety of my actions*, elle insiste sur la nécessité de passer en revue les bonnes actions de la journée, pour discerner les mobiles qui les ont inspirées, ainsi elle déterminera si elles ont été accomplies avec un cœur intègre et pour la plus grande gloire de Dieu, ou bien par vanité et dans un but intéressé. Elle procédera de même avec ses mauvaises actions, on étudiera les causes et ainsi évitera la répétition d'erreurs funestes [128].

Tout aussi impérative doit être la nécessité de s'interroger sur la sincérité et la véracité de nos paroles. Dans un second paragraphe intitulé *How to discover the sencerety of my words*, elle définit l'orientation qu'elle entend donner à cette enquête. La crainte d'être contredite ne la pousse-t-elle pas à dissimuler ses propos ? N'a-t-elle pas, dans son discours, porté préjudice à quelqu'un par méchanceté ou pure gloriole, dans le seul but d'être jugée supérieure aux autres ? La vanité l'emporte-t-elle sur la sagesse dans sa conversation ? Autant de questions auxquelles elle s'efforcera d'apporter une réponse, avant de se condamner ou de rendre grâces à Dieu [129].

L'examen de nos pensées, bien qu'abordé en dernier lieu, n'en joue pas moins un rôle de premier plan, car « la pensée précède généralement l'action », ainsi que le dit la Bible, « c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les

123. Cf. *supra*, n. 47.

124. Le journal que William Laud tint de 1592 à 1643 ne saurait en effet entrer dans cette catégorie.

125. Cf. A. PONSONBY, *More English Diaries*, p. 73, et *Anecdotes of Elizabeth Viscountess Mordaunt*, ed. Mrs. Reilly, London, 1810, p. 2.

126. *Mordaunt D.*, p. 29 : « April 1649... ».

127. *Ibid.*, p. 5.

128. *Ibid.*, p. 7.

129. *Ibid.*, p. 7-8.

impudicités, les vols, les faux témoignages, les calomnies ». Les pensées qu'elle entretient feront donc l'objet de ses soins les plus attentifs. Préservées de toute souillure, elles ne sauraient engendrer des actes répréhensibles; si la source est purifiée, le courant ne peut guère être corrompu [130]. Satan, « notre ennemi commun », le sait fort bien, aussi, voyant que les pensées les plus noires sont assez vite repoussées, il nous envoie des pensées frivoles, auxquelles nous offrons peu de résistance et qui s'accordent avec notre faible nature, car qui saurait « résister aux pompes et aux vanités de ce monde ? C'est essentiellement sur ce plan que le combat doit être mené [131].

Le recours à l'écriture permet-il à lady Mordaunt de mettre à exécution un programme aussi ambitieux ? Réussit-elle vraiment à scruter le moi dans toutes ses manifestations ? Pendant huit semaines, elle tente l'expérience, mais le passage de la théorie à la pratique n'est pas exempt de difficultés. Du 14 avril au 14 juin 1657, elle établit un véritable livre de comptes moral, où actif et passif se détachent nettement, sans jamais s'équilibrer. Dans la colonne de gauche, sous la rubrique *To return thanks for* ou *reseed the blessing*, elle note l'action de Dieu en elle et les bienfaits reçus, dans la colonne de droite intitulée *To aske perden for* ou *Ofended*, elle enregistre fautes, faiblesses et mesquineries. Ainsi, chaque soir, elle dresse un bilan. Cette opération se répète avec régularité, jour après jour, jusqu'au moment où, par lassitude sans doute, elle renonce à cet effort quotidien.

Bien que portant sur un laps de temps relativement réduit, une telle tentative mérite notre attention, car son auteur s'y livre sans fard et sans arrière-pensée. Dès les premières lignes, celle qui fut l'une des plus grandes beautés de son temps et reçut de nombreux hommages [132], s'accuse de coquetterie. Elle reconnaît avoir offensé son époux, en jetant les yeux sur un de ses admirateurs, au risque de raviver sa flamme, acte coupable entre tous pour une femme mariée [133]. Elle avoue d'ailleurs, un peu plus loin, qu'elle a succombé au « vain désir d'être trouvée belle [134] ». Ses rapports avec son mari sont une source constante de préoccupations, mais jamais elle n'accable John Mordaunt. Bien au contraire, elle recherche toujours ce qui, dans sa conduite, a été à l'origine de leurs dissensions. Elle regrette de l'avoir irrité par ses sautes d'humeur, alors qu'elle était malade, ou bien encore de l'avoir, par certaines révélations, dressé contre sa propre mère, l'entraînant ainsi à offenser Dieu [135].

Parmi les bienfaits reçus, la bienveillance de son compagnon est une perpétuelle source de gratitude. mais l'insistance avec laquelle elle souligne que cette bienveillance ne s'est pas démentie, plusieurs jours durant, nous laisse deviner qu'une certaine tension règne entre les deux époux [136]. La situation pour eux est assez délicate. Les jeunes mariés dépendent en grande partie, pour leur subsistance, de la générosité de la mère de John Mordaunt, qui réprouve leurs opinions politiques et traite sa belle-fille avec une certaine cruauté [137]. Elizabeth fait diverses allusions à ses querelles avec celle que, par discrétion, dans son journal, elle se contente d'appeler lady P. et elle mentionne, à plusieurs reprises, les mauvais traitements dont elle est victime. En mai 1657, au moment où elle s'efforce de tenir régulièrement registre de ses pensées, de ses paroles et de ses actes, elle note les tentatives destinées à désunir leur couple, et se réjouit de ce qu'en dépit de ces noirs desseins, elle possède encore l'affection de son mari [138].

130. *Ibid.*, p. 9 et Ev. selon Saint Matthieu, chap. xv, v. 19.

131. *Ibid.*, p. 9-10.

132. Cf. *Anecdotes of Elizabeth, Viscountess Mordaunt*, p. 2.

133. Cf. *Mordaunt D.*, p. 225 : « Sunday, 5th of May, 1657 ».

134. *Ibid.*, p. 226 : « Friday, 8th of May, 1657 ».

135. *Ibid.*, p. 226.

136. *Ibid.*, p. 236 (Wensday).

137. Cf. *The Letter-Book of John Mordaunt 1658-1660*, ed. M. Coate, *Royal Historical Society, Camden Third Series*, vol. LXIX, London, 1945, p. X.

138. *Ibid.*, p. 227 et 231. Sa belle-mère était comtesse de Peterborough.

A-t-on voulu l'accuser de dissimulation ou même d'infidélité ? Ses phrases demeurent sybillines ; pourtant, à la date du 15 juin, elle précise que nombreux sont les ennemis qui voudraient la discréditer, en la privant de ce qui lui est le plus cher, son honneur, et elle ajoute qu'« en matière de justice envers son mari », elle n'a rien à se reprocher, car il n'est pas une seule de ses pensées qu'elle souhaiterait lui cacher [139].

Son véritable crime, aux yeux de sa belle-famille, est sans doute de partager la ferveur royaliste de son époux et de seconder ce dernier dans les efforts qu'il déploie pour ramener le monarque sur le trône. La sécurité de son compagnon demeure, cependant, son souci constant. Les nouvelles rassurantes qu'elle reçoit de lui, chaque fois qu'il s'absente, sont prétextes à d'innombrables chants d'action de grâce [140]. Lorsque, en juin 1658, après avoir été dénoncé et accusé de haute trahison, il est acquitté par le tribunal qui avait failli le condamner à mort, la joie de lady Mordaunt éclate dans la prière qu'elle rédige à cette occasion [141]. Le bruit court qu'elle a soudoyé les juges ; il est, en tout cas, certain qu'elle a réussi à convaincre le colonel Mallory, l'un des principaux témoins, de ne pas venir à la barre déposer contre son mari [142]. Elle aura ainsi été l'artisan de sa libération et, le 12 mars 1659, le roi lui-même, de Bruxelles, lui écrira pour la remercier des services qu'elle a rendus. Le 10 juillet suivant, John Mordaunt sera fait *Baron Mordaunt of Reigate in Surrey and Viscount Mordaunt of Avalon in Somerset* [143].

Lady Mordaunt est particulièrement sensible aux rapports qu'elle entretient avec les autres. Elle remercie Dieu d'avoir pu « gagner » l'amitié de ceux qui l'entourent [144], bien que, précise-t-elle, elle ne la mérite pas. Son plus grand désir est celui de faire régner la paix dans sa propre famille et parmi ses proches [145]. Elle se reproche de s'être divertie en prêtant l'oreille à des indiscrétions, d'avoir écouté des paroles médissantes, ou même d'avoir nui à quelqu'un par ses propos, « tout en respectant la vérité [146] ». Eminemment sociable, elle avoue, à maintes reprises, que les plaisirs de la conversation l'ont empêchée de méditer et de se consacrer à Dieu, et elle déplore d'avoir consacré trop de temps à des « discours vains [147] ». Elle confesse aussi que le spectacle que lui offrent les folies d'autrui satisfait agréablement sa curiosité [148] mais, si elle est attentive aux défauts de son entourage, elle l'est encore bien davantage à ses propres faiblesses. Elle s'accuse d'avoir menti, mal employé son temps, manqué de ferveur, raccourci ses prières, paressé au lit, elle regrette d'avoir joué aux cartes, lu « a foulish play », trop aimé la bonne chère [149], autant de fautes que l'on pourrait tout aussi bien voir figurer dans un journal puritain. Son analyse est impitoyable et elle n'hésite pas à dénoncer l'entêtement qui la pousse à contredire ses interlocuteurs, malgré leur évidente sagesse [150]. En dépit de la brièveté du constat, ses péchés ne manquent jamais d'individualité.

139. *Ibid.*, p. 12-13 : « Munday 15th of June, 1657... ».

140. *Ibid.*, p. 232 : « Saterdag... ».

141. *Ibid.*, p. 16-21.

142. *Ibid.*, p. 4-5 (*Memoir of the Viscountess Mordaunt, by the Earl of Roden*) et *The Letter-Book of John Mordaunt*, p. XI.

143. Cf. *The Letter-Book of John Mordaunt*, p. 2 : « The King to Mrs. Elizabeth Mordaunt » (Brussels, 2/12 March, 1658-59...).

144. *Mordaunt D.*, p. 227 : « Sunday ».

145. *Ibid.*, p. 238-239 : « Fryday... Sunday ».

146. *Ibid.*, p. 226 et 231 : « Munday... Wensday... ».

147. *Ibid.*, p. 226-227 : « Tusday... Sunday... ».

148. *Ibid.*, p. 235 : « Munday... ».

149. Cf. *Ibid.*, p. 232, 234, 229, 232, 228, 236, 228, 232.

150. *Ibid.*, p. 233 : « Munday... ».

Parmi les bienfaits qui suscitent sa reconnaissance et qui sont si nombreux, dit-elle, qu'elle ne saurait tous les énumérer, les preuves de la miséricorde divine, les progrès accomplis, la santé et la protection reçues, reviennent le plus fréquemment sous sa plume [151]. Elle remercie Dieu d'avoir pu manger de la viande sans être malade, comme elle le remercie de ce que sa belle-mère a renoncé à lui nuire, en détournant John Mordaunt de sa jeune femme [152]. Aux chants d'action de grâce se mêlent les aveux d'impuissance et de culpabilité. L'infinie bonté dont elle bénéficie lui fait prendre davantage conscience de sa misère intime, et c'est alors que se manifeste cette exagération, coutumière à la majorité des auteurs de journaux spirituels, mais qui n'apparaissait pas dans la colonne de droite de son « livre de comptes ». Ses iniquités l'accablent, le poids de ses péchés lui est devenu un fardeau intolérable. Elle souhaite que sa tête se transforme en « fontaine de larmes », pour pouvoir pleurer, jour et nuit, ses fautes [153], car elle n'est qu'une « pauvre créature indigne », « une pécheresse, une pauvre pécheresse », qui s'émerveille de la pitié que Dieu lui témoigne [154]. Sa soumission à la volonté divine éclate à chaque page. « Que ta volonté soit faite et non la mienne », écrit-elle, après avoir demandé au Seigneur de lui accorder un accouchement sans danger, un enfant normalement constitué, et si possible un fils [155].

Pendant cette brève période où lady Mordaunt s'efforce de tenir registre, avec précision, de ses différents états d'âme, il est des jours où les deux colonnes de son livre de comptes restent vierges, et où elle demande pardon pour ces omissions. A partir du mois de juin, elle se contente d'une ou deux notations hebdomadaires, et lorsque, le dimanche 14 juin, elle dresse un bilan pour la dernière fois, elle écrit : « Seigneur, mes fautes sont nombreuses et mes comptes rarement tenus... mais j'ai un Sauveur, et en ses mérites je place mon sûr espoir [156]. » Le point de vue disciplinaire lui sera dorénavant étranger. La colonne réservée aux manquements et aux faiblesses disparaît, louanges et prières constituent l'essentiel du journal, tout comme elles l'avaient fait par le passé. Le monologue quotidien se transforme en dialogue épisodique avec le Créateur, fervent certes, mais infiniment moins personnel. Son registre devient surtout le dépositaire des grâces reçues, des bienfaits dispensés par Dieu, le confident des désirs les plus chers. Les appels à l'aide succèdent aux actions de grâces, aux professions de foi et aux citations bibliques. Parfois ses remerciements prennent la forme de courts poèmes rimés. Certaines prières sont composées à l'occasion d'un événement particulier, telle la libération de son mari, le 2 juin 1658, la restauration de la monarchie, ou la victoire morale remportée sur ses ennemis personnels [157]. Si ces manifestations d'adoration et de reconnaissance aident lady Mordaunt à redécouvrir l'amour de Dieu pour sa créature, elle ne peut s'empêcher, cependant, de regretter d'avoir renoncé à passer en revue ses actions passées, à s'examiner « par rapport aux commandements de Dieu, la seule vraie règle [158] ». Comme pour rattraper le temps perdu, elle consacre plusieurs pages, le 10 juillet 1658, à l'énumération de ses fautes [159], et nous retrouvons là l'essentiel de ce qu'elle avait signalé, jour après jour, en mai et juin 1657, mais son journal a perdu une grande partie de la fraîcheur et de la sincérité qui en faisaient le charme. Les prières, à la longue, finissent par se ressembler et, de par leur forme, se prêtent assez mal à la révélation du moi.

151. *Ibid.*, p. 228-230.

152. *Ibid.*, p. 230-234.

153. *Ibid.*, p. 229 : « Saterdag... ».

154. *Ibid.*, p. 231-233.

155. *Ibid.*, p. 230 : « Fryday... ».

156. *Ibid.*, p. 239 : « Sunday... ».

157. Sa belle-mère demeure un ennemi redoutable (p. 27).

158. *Ibid.*, p. 24-25 : « 10th July, 1658... ».

159. *Ibid.*, p. 23-25.

Comme elle, une autre anglicane fervente [160], lady Anne Harcourt s'épanche, en célébrant par la prière les bénédictions reçues, dans un journal dont nous ne possédons malheureusement que de courts fragments, publiés dans le premier volume des *Harcourt Papers*. Anne Paget, veuve en premières noces de sir Simon Harcourt, tué en Irlande dès le début de la guerre civile, vient d'épouser sir William Waller, royaliste lui aussi, lorsque débute son journal. Ce mariage, nous dit-elle, est la réponse à sa prière et le fruit d'une longue réflexion [161]. Elle dresse alors la liste des bienfaits *temporels* dont elle a bénéficié depuis ce jour. Parmi ceux-ci figure l'heureuse naissance d'un enfant vivant — et plus spécialement d'un fils — pourvu de « toutes ses facultés et de tous ses membres [162] ». Nous rejoignons là les préoccupations communes aux femmes de son temps. Lady Anne, pour sa part, avoue que les douleurs de l'enfantement provoquent en elle une « crainte démesurée », malgré les preuves qu'elle a eues de l'aide et de la bonté divines, en de précédentes occasions [163], mais elle accueille avec soumission les souffrances qui lui sont infligées, et dans lesquelles elle voit le châtiment salutaire du Seigneur. Les afflictions l'obligent, en effet, à préférer la gloire de Dieu aux joies du monde, à s'humilier devant Lui et à s'instruire grâce à l'épreuve [164].

La santé des siens demeure son principal souci et elle remercie le Ciel de ce que les naissances et les fausses couches, si fréquentes à l'époque, aient été les seuls moments de son existence où elle n'a pu accomplir tous ses devoirs envers sa famille [165]. Les maladies de son mari et de ses enfants sont une perpétuelle source d'inquiétudes, et chacune de leurs guérisons provoque louanges et actions de grâce. Sir William Waller souffre, tour à tour, du scorbut, de la fièvre quarte, de la pierre et de la goutte, et ces crises sont rendues, selon elle, d'autant plus dangereuses que le froid qui sévit, en novembre 1657, rend tout médicament inopérant; seule, la miséricorde divine évitera que la gangrène ne fasse son apparition ou que l'issue ne soit fatale [166]. La prière apaise ses craintes et apporte aussi l'amélioration souhaitée. Le 27 juin 1649, alors que son fils aîné, Philip Harcourt, « enfant chétif et malingre », est terrassé par la fièvre, elle implore le Seigneur de l'épargner, mais précise, toutefois, que cette guérison devra avoir pour seul objet de glorifier Dieu. Dès le lendemain, sa prière est exaucée, le rétablissement de son fils est immédiat, et son « âme bénit l'Éternel [167] ». Sa confiance est totale et, d'avance, elle accepte le verdict divin, aussi passe-t-elle presque sous silence la fin prématurée de deux de ses enfants, et met-elle surtout l'accent sur les épreuves qui lui ont été épargnées, et sur les victoires remportées [168]. Elle-même s'émerveille d'être sortie indemne de plusieurs accidents : en l'espace de quelques mois, un lourd paravent s'abat sur sa tête, puis elle fait deux chutes consécutives, sans qu'il s'ensuive de conséquences fâcheuses, là encore, « il a plu au Seigneur de » la « préserver de tout mal [169] ».

Sa ferveur n'a d'égale que la crainte intense qu'elle semble éprouver, presque à chaque instant, pour ceux des êtres qui lui sont chers. La mort de ses amis [170], les infirmités de ses parents et de ses proches, les risques de contagion, les souffrances physiques et morales, créent en elle un état de continuelle angoisse. Même les nouvelles rassurantes

160. Sa fidélité à l'Église établie apparaît à chaque page (*Harcourt Papers*, vol. I, p. 172).

161. *Ibid.*, p. 173 et 179.

162. *Ibid.*, p. 173.

163. *Ibid.*, p. 176-177 (Cf. *supra*, p. 304, n. 753).

164. *Ibid.*, p. 180-181 : « 1657, October... ».

165. *Ibid.*, p. 181.

166. *Ibid.*, p. 181 : « 1657... November ».

167. *Ibid.*, p. 172 : « 1649... ».

168. *Ibid.*, p. 174.

169. *Ibid.*, p. 183-184 : « 1658... ».

170. *Ibid.*, p. 171 : « June 1649... ».

qu'elle reçoit de sa sœur malade, ne réussissent pas à dissiper ses appréhensions. Elle reste ainsi, des semaines durant, et de son propre aveu, « perplex with fear and grief », jusqu'à ce que la guérison soit totale [171]. Alors éclate son allégresse, mais sa joie est de courte durée, et elle est très vite en proie à de nouvelles inquiétudes. Elle redoute particulièrement les accès de fièvre dont elle est sans cesse victime, son appréhension est si violente qu'elle provoque en elle des crises de colère et d'impatience, au risque de susciter la vengeance du Seigneur, mais là encore se manifeste la clémence divine. Il est mis temporairement fin à ses souffrances, et elle ne peut que s'écrier : « Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits. » De telles expériences lui montrent, dit-elle, qu'elle doit « apprendre à se confier en Dieu en de semblables circonstances [172] ».

Les persécutions dirigées contre les royalistes laissent aussi peser de lourdes menaces sur sa famille. Le fils de son mari, Will Waller, et son propre fils, Philip Harcourt, se sont réfugiés en France, et leurs lettres sont toujours attendues avec une extrême impatience [173]. Lorsque Philip rentre, en mai 1659, le cœur de lady Harcourt déborde de gratitude, et dans la prière qu'elle formule en cette occasion, elle énumère les dangers auxquels il a échappé. En dépit de son tempérament emporté, il n'a été mêlé à aucune querelle, sa santé, au lieu d'empirer, s'est améliorée, il s'est abstenu de toute mauvaise fréquentation et, détail significatif, « il ne s'est, en aucune façon, laissé séduire par les vanités et la pompe de la religion romaine ». Mais pour sa mère, le plus grand de tous les bienfaits n'en demeure pas moins la protection dont il a bénéficié au cours de ses voyages par terre et par mer, qui provoquaient en elle une « crainte immodérée ». Si lady Anne s'analyse peu, du moins est-elle pleinement consciente de sa nature anxieuse, et elle finit par redouter les effets de sa propre peur [174]. Sans doute garde-t-elle présentes à l'esprit ces paroles de Job : « Toutes les craintes que j'éprouve se réalisent, tous les malheurs que je redoute fondent sur moi [175]. »

Sir William Waller, qui a déjà été emprisonné par les républicains, reçoit la visite, le 22 mars 1651, de deux messagers chargés par Cromwell de fouiller sa maison, de saisir ses papiers et de le conduire à Whitehall. Après avoir été interrogé par le Protecteur en personne, et contrairement à toute attente, il rentre chez lui le soir même, l'alerte pourtant a été chaude; sa femme ne peut que répéter : « aux jours d'alarme, je mettrai ma confiance en l'Éternel [176] ». Le 5 août 1659, alors qu'il prend les eaux avec sa famille dans le Kent, sir William est tiré du lit, à deux heures du matin, par le capitaine Barington, qui l'arrête. Il est contraint de parcourir six kilomètres à pied, avant d'être conduit devant ses juges; aucune charge n'est retenue contre lui, mais au bout de quinze jours, ses ennemis lui proposent de prendre un engagement qu'il ne peut accepter; ce refus leur sert à prouver sa culpabilité. Il est alors conduit à la Tour de Londres où il s'installe avec les siens [177]. Cette nouvelle épreuve offre à lady Harcourt l'occasion d'énumérer les nombreux bienfaits reçus en captivité. La bienveillance qui leur a été témoignée par le gardien de la prison adoucit leur réclusion, alors que tant d'autres gentilshommes se plaignent de la méchanceté et de la convoitise de leurs geôliers. Les visites fréquentes d'amis et de pasteurs les réconfortent et les aident à oublier les sarcasmes des médisants, qui s'amuse à leurs dépens et racontent que sir William a élu domicile à la Tour, par mesure d'économie. La toute-puissance de Dieu se manifeste à chaque instant, et les leçons apprises pendant cette période comptent parmi ses plus

171. *Ibid.*, p. 184-185 : « April 1658... ».

172. *Ibid.*, p. 182-183 : « Jan. 58... ».

173. Cf. *ibid.*, p. 182.

174. *Ibid.*, p. 188-189 : « Y^e 19 May, 1659 ».

175. Cf. Job. 3.25.

176. Cf. *Harcourt Papers*, vol. I, p. 175. Lady Harcourt s'inspire directement du v. 3 du ps. 56.

177. Cf. *ibid.*, p. 189-190.

grands bienfaits. Dans l'adversité, lady Anne et les siens ont fait l'apprentissage du renoncement et de la compassion éprouvée envers ceux qui souffrent, en particulier envers les prisonniers; ils ont été amenés à reconnaître la souveraineté de Dieu et à s'appuyer sur Lui, en attendant leur libération [178]. Celle-ci leur semble quasi miraculeuse. Le procès a pu se dérouler normalement; malgré la colère et les propos menaçants de leurs adversaires, un verdict de clémence a été prononcé en leur faveur.

Dans la prière qu'elle rédige pour célébrer leur délivrance, lady Anne demande au Seigneur de l'aider à garder le souvenir de Ses innombrables bénédictions et à s'en rendre digne par sa conduite, en aimant Dieu par-dessus tout et en se détachant du monde [179]. Comme toujours, le ton de la confiance cède très vite la place aux phrases stéréotypées, et l'expression devient artificielle. Même lorsqu'elle parle de ses expériences purement religieuses, et dresse la liste des *bienfaits spirituels* qu'elle a reçus, ses propos demeurent d'une assez grande banalité. Ni les doutes, ni les remous intérieurs ne viennent troubler sa conscience. L'acte de foi essentiel qu'est pour elle la communion, s'accomplit sans effort, et donne les preuves de son efficacité. L'expérience lui prouve, en effet, que Dieu est accessible au cœur sincère qui requiert Son aide et désire L'honorer : l'Esprit apaise les sens, raffermir la foi, réconforte le cœur abattu, l'aide à supporter l'épreuve et à l'accepter, et dissipe les « craintes immodérées » auxquelles l'auteur est sujette [180]. Son expérience religieuse se ramène, le plus souvent, à un pur *credo*, qui efface pour ainsi dire toute vie intérieure [181]. Cette foi sereine se double d'un certain pharisaïsme. Bien qu'elle s'accuse d'avoir un cœur mauvais et pervers, on discerne chez elle une satisfaction évidente à se sentir différente des autres et sans doute meilleure qu'eux, puisqu'elle garde l'espoir d'échapper aux maux et aux « péchés scandaleux » qui affligent la majorité de ses semblables [182]. C'est seulement au détour d'une phrase que lady Harcourt se trahit et se révèle tout à la fois. Ses préoccupations, qui sont celles de sa génération, ne dévoilent presque rien de sa personnalité, et ses chants de louange témoignent surtout de sa ferveur.

Dans le même moment, un ministre puritain, le révérend Owen Stockton, s'interroge et médite sur l'état de son âme. John Fairfax, dans la biographie qu'il lui consacre, nous livre les « observations et expériences » de Stockton, directement tirées de son journal, aujourd'hui disparu, et qui permettront au lecteur, dit-il, de discerner le tempérament, les pensées et les affections du diariste [183]. Les textes qui nous sont présentés sont loin de confirmer une telle promesse. Presque quotidiennement, Stockton s'inquiète de voir son cœur « désespérément endurci », en proie « aux doutes, aux craintes et aux jalousies ». Un examen attentif lui révèle que le Malin jette le trouble dans son esprit et le réduit en esclavage [184]. Il ne peut sonder la profondeur de son iniquité, tant sont puissantes les corruptions qui règnent en lui. Les mots « créature perdue » reviennent, tel un leitmotiv, tout au long de son journal. Il s'accuse d'être hypocrite et tiède, d'avoir des affections impures et de trop s'attacher aux choses du monde, à ces « potées de viande d'Égypte » dont parlait déjà John Winthrop [185].

Lorsque son âme est perplexe et troublée, le seul remède pour lui est de se tourner vers la Bible, qu'il cite ou paraphrase à loisir; il se sent alors soulagé, mais ne parvient pas à communier avec Dieu. Il comprend mieux la nécessité de veiller sur son âme et de

178. *Ibid.*, p. 190-191.

179. Cf. *ibid.*, p. 191-192.

180. *Ibid.*, p. 178.

181. Cf. P. TRAHARD, *op. cit.*, p. 106.

182. Cf. *Harcourt Papers*, vol. I, p. 179.

183. Cf. *supra*, n. 68.

184. F. FAIRFAX, *op. cit.*, p. 63 et 65 : « Jan. 10, 1653... ».

185. *Ibid.*, p. 71-75 : « 1654, June 1... ».

voir comment elle réagit devant le péché, car son âme semble prendre un singulier plaisir à contrecarrer les desseins du Très-Haut [186]. Cette condamnation, sans complaisance et souvent excessive, de ses défaillances s'accompagne de constantes allusions à des épisodes ou des personnages bibliques qui lui redonnent courage. Il s'identifie au paralytique qui se tenait près de la piscine de Béthesda, mais n'entrait jamais dans l'eau pour être guéri, ou bien compare le pèlerinage qu'accomplit son âme à celui entrepris par les Israélites, pour se rendre d'Égypte jusqu'au pays de Canaan [187]. Malheureusement, il est rare qu'il nous laisse entrevoir le combat qui oppose en lui les aspirations au divin et les plaisirs terrestres. Les débats de conscience qu'il relate se réduisent à fort peu de choses et cèdent, la plupart du temps, la place à une mosaïque de passages tirés des Écritures et qui résultent de l'inspiration du moment. La méditation est le seul exercice sur lequel il nous donne quelques détails. « Sur « son lit », de bon matin ou bien le soir, il se tourne vers Dieu et parvient à communier avec Lui, il sent son cœur s'attendrir; « honteux et confondu » il « pleure » ses « abominations [188]. » L'entreprise de perfectionnement qu'il mène inlassablement, pourrait être celle de n'importe quel autre puritain, rien ne nous permet d'individualiser l'auteur de ces pages. Nous avons trop souvent l'impression qu'il s'efforce d'offrir à la postérité une méthode, un modèle de journal religieux, plutôt qu'un authentique témoignage.

Nehemiah Wallington songeait sans doute, lui aussi, à d'éventuels lecteurs, lorsqu'il rassembla, dans plusieurs volumes, le fruit de ses expériences, pourtant le résultat obtenu est beaucoup plus satisfaisant et surprend d'autant plus qu'à la différence des autres diaristes, membres du clergé, de la noblesse ou de la bourgeoisie, Wallington a des origines modestes. Le fait est assez rare pour être souligné.

Né à Londres, le 12 mai 1593, il est le dixième enfant d'une humble famille d'Eastcheap, où son père, John Wallington, tenait déjà un petit commerce de quincaillerie. De ses parents nous savons peu de choses, mais dans son registre intitulé *A Record of the Mercies of God or a Thankful Remembrance* et qui contient son autobiographie, ses méditations, ainsi que des extraits de ses journaux de jeunesse, nous trouvons quelques allusions à son enfance et, en particulier, un portrait de sa mère, tracé par son père et recopié en dernière page par Nehemiah. Nous apprenons ainsi qu'Elizabeth Wallington, qui mourut en 1610, huit ans après la naissance de son douzième enfant, était une femme d'une grande piété. Elle affectionnait les sermons, nous dit-il, et sortait rarement, si ce n'est pour se rendre à l'église. Douée d'une excellente mémoire, elle connaissait parfaitement « toutes les histoires de la Bible ainsi que toutes les histoires des martyrs », la généalogie des rois d'Angleterre et les Chroniques anglaises [189]. il n'est pas surprenant que, sous son influence, le jeune Nehemiah ait été préoccupé, dès sa plus tendre enfance, par des problèmes d'ordre religieux. Il consacrait, chaque jour, de longs moments à la prière, obéissant sans doute à l'injonction biblique : « Toi, quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme la porte, prie ton Père qui est là dans le secret » (Évangile selon saint Matthieu, chap. vii, v. 10), car il écrit : « Quand j'habitais chez mon père, j'allais seul, chaque jour, dans la soupente, pour prier et demander au Seigneur de me révéler mes péchés, car je ne savais pas combien cette révélation serait amère [190]. »

Très jeune, il est obsédé par l'idée du péché et, grâce à la prière, découvre l'étendue de ses propres fautes; il s'accuse d'être sensuel, menteur, prompt à la colère, querelleur, désobéissant, peu disposé à servir Dieu. Son imagination morbide grossit démesurément

186. *Ibid.*, p. 68 : « Mar. 26, 1654... ».

187. *Ibid.*, p. 66 : « Feb. 19, 1653... ».

188. *Ibid.*, p. 88 : « 1656, Jan. 25 ».

189. *A Record of the Mercies of God*, fol. 500.

190. *Ibid.*, fol. 1.

chacune de ses défaillances. Sans cesse, le découragement et le désespoir l'accablent, il se sent méprisable et mauvais, et plie sous le poids d'un fardeau intolérable. Il est assailli par des pensées coupables ou obsédantes, qu'il attribue à l'action directe de Satan, car le tentateur est toujours présent dans sa vie. En décembre 1621, le dernier mardi du mois, très exactement, alors qu'il prend la décision de commencer une vie nouvelle et qu'il se remémore les bienfaits de Dieu, il lui revient à l'esprit onze tentations pénibles auxquelles Satan l'a soumis en 1618 et 1619, et qui sont singulièrement révélatrices de sa propre personnalité [191]. A la différence des autres auteurs de journaux religieux qui, le plus souvent, à cette époque, se contentent d'énumérer leurs péchés et de clamer bien haut leur indignité, Wallington décrit, dans un langage précis et coloré, les expériences bouleversantes qu'il a connues avant de recouvrer peu à peu la paix de l'âme, expériences qui rappellent tout à la fois la Bible et les œuvres de John Bunyan.

Dans l'introduction à son *Record of the Mercies of God*, Wallington exprime son profond désir de rendre grâce à Dieu, qui l'a « délivré des cruelles tentations » de son « ennemi perfide, le Diable » et qui l'a retiré de la fournaise, tel un charbon ardent, afin qu'il ne soit pas consumé. Il est ainsi amené à disséquer, à « anatomiser », comme il le dit, la corruption de sa propre nature, son « cœur souillé et fourbe », tout en décrivant les conditions dans lesquelles le Malin s'est attaqué à lui [192]. Lorsqu'il le tente pour la première fois [193], Satan lui suggère de s'enfuir et de se réfugier en quelque endroit solitaire, pour fuir les provocations du mal, auxquelles sa nature ne saurait résister. Wallington suit ce conseil, tant les arguments invoqués sont subtils. Un samedi il part et, après avoir traversé Moorfields, comme le fils prodigue, il se demande où il passera la nuit. Voyant une pauvre grange où il souhaite pouvoir dormir, sa conscience lui rappelle que « les méchants s'enfuient quand personne ne les poursuit, tandis que les justes sont aussi courageux que le lion ». Il poursuit sa route et aperçoit un bûcheron qui sort d'un bois; il lui demande son chemin, et le bûcheron, le prenant pour un serviteur qui s'est enfui de chez son maître (le symbolisme est frappant), lui recommande de regagner au plus vite son domicile. Levant les yeux vers le ciel, le diariste demande au Seigneur de l'aider à prendre une décision, et le Seigneur l'incite à rentrer chez lui, aussi vite que ses jambes le lui permettent [194].

Très jeune, il manifeste des tendances suicidaires. Le sentiment de sa culpabilité le hante. Un jour de mai 1618, Satan lui ayant suggéré que ses péchés étaient innombrables et que Dieu l'avait abandonné, il songe à se supprimer. Au cours d'une conversation, il entend deux de ses amis dire que le Xérès additionné de miel était un poison, il se procure aussitôt ces deux ingrédients, les mélange, boit cette mixture, et attend la mort qui, fort heureusement, ne vient pas. C'est là sa deuxième tentation. L'hiver suivant, ces penchants morbides se précisent. Par deux fois, alors qu'il est monté dans sa soupenne pour prier, il éprouve le désir d'en finir avec la vie. La première fois, le diable l'incite à se jeter par la fenêtre, au moment précis où, après avoir été plongé dans l'extase par la contemplation du firmament étoilé, il s'aperçoit que sa joie ne peut être qu'éphémère. Ne songe-t-il pas implicitement, quand il rédige ces lignes, à la tentation du Christ, transporté par le diable sur le faite du temple et qui reçoit l'ordre de se jeter « en bas [195] » ? La seconde fois, l'idée lui vient de se pendre, mais à la vue de la Croix

191. *Ibid.* : « The last weeke of December on tusday morning 1621... (fol. 1).

192. *Ibid.* : « To the Christian Reader.

193. *Ibid.*, fol. 1.

194. Cf. *ibid.*, fol. 2. Ce récit n'est pas sans rappeler la parabole du fils prodigue, qui se trouve au chapitre xv de l'Évangile selon saint Luc.

195. Cf. Évangile selon saint Matthieu, chap. iv, v. 5-6.

de Saint-Paul, qui se détache sur le ciel, il reprend courage et songe également à la peine qu'il occasionnerait aux siens. Ainsi déjoue-t-il les ruses de Satan [196].

Mais il n'est pas au bout de ses peines, les tentations se succèdent et souvent se ressemblent. A la suite d'une querelle, l'envie lui prend de se jeter par la fenêtre dans Pudding Lane; après avoir examiné ses pensées coupables, il envisage de se trancher la gorge avec un couteau ou de se noyer dans la Tamise. Seule la crainte de nuire à ses coreligionnaires, ou l'intervention *in extremis* d'un des membres de sa famille, l'empêchera de mettre à exécution ses sombres desseins. Visiblement, il recherche la souffrance physique, il achète les plus mauvaises pommes qu'il peut trouver, et s'en nourrit exclusivement. Un autre jour, « sur le conseil de Satan », il absorbe de larges doses d'huile d'anis, qui l'incommodent, mais qu'il vomit finalement, tout comme la mort-aux-rats qu'il se procure peu après [197]. En abrégeant la durée de sa vie terrestre, il espère mettre un terme à ses péchés, dont l'étendue l'accable, et ainsi contribuer à réduire les châtiments qui l'attendent en enfer [198]. Le jugement que porte William James sur Bunyan, dans *L'Expérience religieuse*, pourrait aisément s'appliquer à Nehemiah Wallington, son précurseur à plus d'un titre. Parlant de l'auteur de *Grace Abounding*, James écrit en effet : « Il nous offre un exemple caractéristique du tempérament de névropathe : sa conscience morale était d'une sensibilité malade, il était obsédé de doutes, de craintes, d'idées fixes... C'était d'ordinaire des textes de la Bible, qui tantôt le condamnaient, tantôt lui étaient favorables. Ils... se fixaient dans son esprit et le jetaient d'un côté puis de l'autre... Joignez-y une effrayante mélancolie, un mépris désespéré de soi-même [199]. »

Nous croyons entendre Wallington, lorsque Bunyan déclare dans *La grâce abondant au plus grand des pécheurs* : « Ma conscience était si délicate qu'un rien la faisait tressaillir... A chaque mot que je voulais prononcer, je tremblais de commettre un péché. Avec quelles précautions il me fallait parler et agir ! J'étais comme sur une fondrière : à chaque pas j'enfonçais dans la vase : j'étais là, abandonné de Dieu, de Christ, de l'Esprit, de tout ce qui était bon... Ma souillure originelle et cachée, voilà ce qui faisait ma douleur et mon tourment, ce qui me rendait à mes propres yeux, plus répugnant qu'un crapaud ; et j'étais persuadé qu'il en était de même aux yeux de Dieu... Je pensais que le Diable seul pouvait m'égaliser en perversion intime et corruption d'esprit. Assurément, pensais-je, je suis abandonné de Dieu ; et je restai dans ce triste état plusieurs années... J'étais un fardeau pour moi-même, et en même temps un objet d'effroi... Avec quelle joie j'aurais accepté n'importe quelle autre existence que la mienne ! Tout, pourvu que je ne sois plus un homme ! Tout, pourvu que je ne sois plus ce que j'étais [200]. » Dégout de soi-même, découragement et désespoir caractérisent les deux hommes ; ni l'un ni l'autre n'éprouvent la moindre indulgence pour leurs faiblesses. Pour eux comme pour tous les puritains, l'enfer n'est pas seulement une épreuve qui attend les pécheurs après la mort, mais une expérience quotidienne, qu'ils vivent intensément.

Leur mélancolie, l'accablement par lequel débute leur expérience religieuse sont assez semblables. Tous deux sont victimes de phénomènes hallucinatoires. Si Bunyan entend des voix, Wallington, lui, voit le Diable, ou du moins croît le voir. Un jour où Satan veut le persuader de s'empoisonner, Liddea, la servante, inquiète de ne pas entendre

196. Cf. *A Record of the Mercies of God*, fol. 3.

197. Cf. *ibid.*, fol. 4, 5, 6.

198. *Ibid.*, fol. 6.

199. Cf. W. JAMES, *L'Expérience religieuse, Essai de psychologie*, trad. F. Abauzit, Paris, 1906, p. 132.

200. Cf. J. BUNYAN, *Grace Abounding to the Chief of Sinners*, London, 1666, sect. 82, 84 et 149. Nous utilisons ici la traduction de ces passages que donne F. Abauzit dans sa version française de *L'Expérience religieuse*, p. 132-133.

remonter son jeune maître, descend à la boutique. Nehemiah, fort troublé et persuadé que le diable viendrait à lui sous les traits d'une femme jeune et belle afin de mieux le tenter, prend la servante pour le Malin et ne consent à aller se coucher qu'après s'être muni de l'épée de son frère, Nathanaël. Fort heureusement, sa sœur et Liddea profitent de son sommeil pour ôter de son lit l'arme dangereuse [201].

La même année, le dimanche avant Pâques, au retour de l'église, il refuse de manger. A son père qui le questionne, il avoue que le Diable ne le laisse pas en paix et qu'il s'attend à le voir se manifester à tout instant. Il lui semble qu'il pourra prendre la forme d'un objet, de ses chaussures par exemple et, ce disant, il jette au loin ses chaussures, ou bien qu'il pourra emprunter les traits d'un ange ou ceux du prédicateur, Mr. Robroh. A ce moment précis, Mr. Robroh ouvre la porte, la frayeur de Nehemiah est intense, il s'enfuit à l'autre bout de la pièce, le prédicateur est contraint de lui saisir les bras tant il se débat, et réussit, non sans mal, à le maîtriser et à lui faire entendre raison [202]. Ces obsessions, ces terreurs morbides, ces inhibitions malades l'assiègent des mois durant, et trahissent le déséquilibre certain d'une nature nerveuse à l'excès. Le monde pour lui est peuplé de présences invisibles, il s'attend sans cesse à ce que anges ou démons se matérialisent. D'autres diaristes avaient lutté avec Satan, mais aucun, jusqu'à ce jour, n'avait présenté le conflit de façon aussi dramatique et imaginative.

Comme Bunyan [203], Wallington attribue les tentations auxquelles il est soumis, à l'action directe de Satan, à la perversité de son propre cœur et à la faiblesse de la chair. Sa conscience n'est jamais en repos. Il redoute tout particulièrement les tendances à la sensualité qu'il décèle en lui-même. Les paroles du Christ, qui déclare que « quiconque jette sur une femme un regard de convoitise a déjà commis dans son cœur un adultère avec elle », le rendent perplexe [204]; puisque le désir est péché, se dit-il, pourquoi ne pas connaître le plaisir, je serai de toute façon châtié [205]. Il se rappelle à temps ces versets des Proverbes que Mr. Wiseman, dans *The Life and Death of Mr. Badman*, cite également à Mr. Attentive : « La femme débauchée est une fosse profonde.. Celui contre qui l'Eternel est irrité y tombera [206]. » Il résiste donc, mais les orages intérieurs sont loin de s'apaiser. Il s'accuse d'avoir connu la concupiscence dès sa neuvième année et, pour triompher de ce péché, il a recours à diverses méthodes, qu'il énumère. La prière, la lecture et la méditation des passages de la Bible qui traitent de la débauche, figurent en première place. Comme tout puritain, il lit de « bons livres ». En 1617, il achète aussi un ouvrage intitulé *The barebaiting of woman*, afin, avoue-t-il, d'être à jamais dégoûté des femmes, mais parce qu'un tel sentiment est « contraire à la parole de Dieu », il se défait du livre [207]. Il emploie d'autres moyens fort énergiques, ainsi il prend l'engagement de ne jamais regarder une jeune fille et de tenir les yeux fixés au sol. Il évite la compagnie des femmes, se consacre entièrement à son métier, se lève de grand matin, jeûne souvent, renonce aux œufs, aux huîtres et au vin, qu'il aime pourtant beaucoup. Lorsque ces mesures essentiellement préventives se révèlent insuffisantes, il demande à Dieu de le châtier dans sa chair [208]. Le 7 avril 1624, après avoir constaté que la concupiscence et le manque de ferveur sont les péchés auxquels il succombe le plus aisément, il supplie le Seigneur de lui donner la force de vaincre ses appétits

201. Cf. *A Record of the Mercies of God*, fol. 7.

202. *Ibid.*, fol. 8.

203. Cf. *Grace Abounding*, sect. 70.

204. Cf. *A Record of the Mercies of God*, fol. 5 et Évangile selon saint Matthieu, chap. v, v. 29.

205. Son raisonnement ressemble curieusement à celui que tient Bunyan dans *Grace Abounding*, sect. 24.

206. Cf. Prov. 22, v. 14, prov. 23, v. 27 et J. BUNYAN, *The Life and Death of Mr. Badman*, ed. G. B. Harrison, London, 1928, p. 188.

207. *A Record of the Mercies of God*, fol. 15-16.

208. *Ibid.*, fol. 16.

coupables, en lui infligeant un châtement corporel. Son souhait est exaucé puisque, presque aussitôt, il souffre d'un intolérable mal de dents, que des remèdes coûteux — il dépense à cette occasion près de huit shillings — ne réussissent pas à apaiser [209].

Wallington détaille, sans fausse honte, ses défaillances; avec une franchise étonnante pour l'époque, il s'entretient des problèmes que pose la débauche, avec la jeune fille qu'il fréquente durant cette période, et discute ouvertement avec elle, afin de ne pas succomber à la tentation [210]. Il choisit des passages qui soulignent l'horreur d'un péché tel que l'adultère et les lui lit, sans toutefois lui révéler le conflit qui se livre en son cœur. L'effort qu'il s'impose l'aide à dominer ses mauvais penchants. Par la suite, il se montrera plus discret. Dans le seul de ses journaux qui ait été intégralement préservé et qui s'intitule, nous l'avons vu, *The Growth of a Christian*, les allusions aux tentations qui l'assaillent sont tout aussi nombreuses, mais elles demeurent presque toujours voilées. Ainsi, le 3 juillet 1642, il note qu'au moment où il s'appêtait à refermer son cahier, il a été « accablé par une puissante tentation, une tentation si soudaine et si pénible » qu'il n'ose même pas en parler. Il se contente de rendre grâce à Dieu, qui a été plus puissant que son adversaire et lui a permis de résister. La vie religieuse prend ici résolument le pas sur la vie affective [211].

Ces extraits de journaux de jeunesse, aujourd'hui disparus, que Wallington a joints aux fragments autobiographiques et aux méditations qui constituent l'essentiel de *A Record of the Mercies of God*, nous permettent de mieux comprendre les réactions d'un homme dont la conscience est sans cesse dévorée par les remords et les scrupules. En janvier 1622, sa conscience l'accuse, nous dit-il, d'un vol commis par lui et son frère Philippe, quelque seize ans auparavant. Les deux enfants avaient, à cette occasion, dérobé douze pence dans la caisse paternelle. Sa conscience lui rappelle aussi d'autres vols commis douze ou treize ans plus tôt, alors qu'écolier, il subtilisait régulièrement à son père deux ou trois pence ou bien gardait la monnaie, après qu'on l'ait envoyé chercher de la bière, afin de s'acheter du pain d'épices et des pommes. Il se souvient, en particulier, du jour où, étant allé dans Gracious Street pour acheter des pommes, sa conscience le tourmenta tellement qu'il lui sembla que les tuiles allaient tomber du toit pour lui fracasser la cervelle, et que sa dernière heure était arrivée.

Ses sentiments s'expriment de façon concrète et réaliste. L'image des tuiles, prêtes à s'abattre sur sa tête pour le châtier, dépeint son état d'esprit infiniment mieux que ne pourrait le faire une description détaillée du sentiment de culpabilité qui l'étreint à ce moment précis. Bunyan utilise le même procédé dans *Grace Abounding*, lorsqu'il évoque sa crainte de voir le clocher s'abattre sur sa tête, s'il se mettait à sonner les cloches [212]. Un autre jour, ayant pris neuf pence dans le magasin, il eut l'impression que cet argent lui « brûlait les poches »; tant qu'il n'eut pas rendu la somme et avoué sa faute, son « ventre lui parut chargé de plomb » et sa conscience le tortura. « Une conscience malade ne saurait endurer la vue ou l'odeur de biens mal acquis » ajoute-t-il en conclusion [213]. Là encore, nous croyons entendre Bunyan.

Les soixante-dix-sept articles ou règles de conduite rédigés par Nehemiah Wallington, entre le lundi 25 mai 1619 et le 1^{er} janvier 1631, témoignent du désir qu'éprouve leur auteur de maîtriser son « cœur pervers et corrompu [214] ». Les trente premiers articles, composés peu avant son mariage, concernent surtout ses devoirs religieux et accordent une place importante à la prière et aux lectures pieuses. Ils soulignent le besoin que

209. *Ibid.*, fol. 402.

210. *Ibid.*, fol. 17.

211. Cf. Wallington D. (July 3, 1642).

212. *A Record of the Mercies of God*, fol. 9. Cf. *Grace Abounding*, sect. 34.

213. *Ibid.*, fol. 9-10.

214. *Ibid.*, fol. 34.

ressent Wallington de se purifier de toute pensée pécheresse et plus spécialement de « la concupiscence, la colère, l'orgueil, la convoitise et l'entêtement [215] ». La multiplicité des pensées qui envahissent l'esprit de l'homme, ne manque pas d'inquiéter les puritains, comme le soulignent Thomas Goodwin dans *The Vanity of Thoughts Discovered* [216] et aussi John Owen, qui déclare notamment : « The mighty stream of the evil thoughts of men will admit of no bounds or dams to put a stop unto them [217]. » Wallington est particulièrement attentif à ce problème. Il s'inquiète des pensées vaines qui le détournent du service divin et l'empêchent d'écouter la parole de Dieu [218]. Le 18 mai 1643, jour du jeûne hebdomadaire, il analyse en détail le combat qui se livre en lui et les reproches véhéments que lui adresse sa conscience, parce qu'il ne réussit pas à concentrer son attention pendant le culte. Cette lutte ne prend fin que le soir; au moment où il s'installe devant une table bien garnie, le Seigneur brise le cœur du plus « vil » de ses serviteurs, et il ressent, au plus profond de lui-même, la miséricorde que Dieu lui manifeste [219]. Il retrouve alors, provisoirement, la paix du cœur.

La seconde série d'articles, ajoutée le 1^{er} janvier 1620, juste après son mariage, et complétée le 1^{er} janvier 1622 — le début d'une année nouvelle ou la célébration d'un anniversaire coïncidant avec la prise de résolutions nouvelles — concerne plus spécialement ses responsabilités de chef de famille. Les désirs impudiques et la colère, auxquels il s'efforce de ne pas succomber, demeurent au centre de ses préoccupations. Le journal qu'il tiendra, vingt ans plus tard, le confirme. Le 3 juillet 1642, il écrit que les cinq principaux péchés qu'il découvre en lui sont l'infidélité (envers Dieu sans doute), la luxure, l'orgueil, le mensonge et l'empchement [220]. Le mécontentement et l'impatience figurent parmi les « corruptions » qu'il voit « bouillir et bouillonner » en lui-même [221]. Les moqueries dont il est victime l'exaspèrent [222]. Les puritains ne sont-ils pas la cible favorite des railleurs ? Mentalement, il imagine déjà la revanche qu'il prendra sur ses adversaires, lorsque ces derniers le verront entrer dans le Royaume des Cieux et parler à son Sauveur [223].

Est-il contrarié dans ses projets, il devient la proie d'une furieuse colère [224]. Le dimanche 13 avril 1643, son déplaisir est évident, quand il découvre que la place qu'il occupe à l'église depuis dix ans est prise par un étranger, il arrive tout juste à se contenir et réussit à grand peine à suivre le sermon, mais, une fois rentré chez lui, il se déchaîne et laisse échapper des paroles dont il se repentira par la suite. Il s'interroge alors sur son comportement, qui le surprend [225]. De son propre aveu, il manifeste même de l'impatience envers son créateur. Le 23 avril 1642, après une méditation matinale dans les champs, il regagne son domicile vers cinq heures, en proie à de si violentes douleurs qu'il se croit atteint de la peste et se rebelle. « I was impatient under God's hand », note-t-il ce soir-là, en célébrant une guérison dont il se juge indigne [226]. Les menus incidents de la vie quotidienne lui fournissent les meilleures occasions de dépeindre ses sentiments ou ses faiblesses et d'analyser ses réactions.

215. *Ibid.*, fol. 36, art. 12.

216. Cf. Th. GOODWIN, *The Vanity of Thoughts Discovered*, London, 1638, p. 21-22.

217. Cité par U. M. KAUFMANN, *The Pilgrim's Progress and Traditions in Puritan Meditation*, Yale, 1966, p. 181-182.

218. *Wallington D.* : « 1643, 16 June ».

219. *Ibid.* : « 1643, 18 May ».

220. *Ibid.* : « The XXVIII of Jun (1642)... ».

221. *Ibid.* : « 1642, Apriel the third... ».

222. Le 3 juillet 1642, il signale « a temptation & provocation through the vaine caring of some towards mee... ».

223. *Ibid.* : « 1643, 4 June ».

224. *Ibid.* : « Thursday the ninth of ye month (February 1642)... ».

225. *Ibid.* : « No sooner down in the world, but the next occation I play the Divel againe... ».

226. *Ibid.* : « April ye XXIII being Friday (1642)... ».

Wallington, en effet, et c'est là son originalité, ne dissocie jamais vie religieuse et vie en société. Les deux sont pour lui intimement liées. S'il est puritain, il est aussi commerçant et, à partir de 1620, chef de famille; pas un instant il ne songe à se retirer du monde, mais il s'efforce de vivre, dans le monde, sa vie de chrétien. Les préoccupations financières ne sont pas étrangères à ses pensées. Elles sont partout présentes dans son journal. Il se réveille plusieurs fois pendant la nuit, inquiet et troublé à l'idée de ne pouvoir payer ses dettes [227]. Lorsqu'il veut marquer son appréciation de tel ou tel passage biblique, c'est souvent en termes d'argent qu'il l'évalue. Après avoir médité avec profit les chapitres XVI et XVII de l'Evangile selon saint Jean, il déclare que chacun des versets étudiés vaut à lui seul mille livres [228]. Cette citation des Ecritures : « C'est à moi qu'appartiennent l'or et l'argent, dit l'Eternel », lui revient souvent à l'esprit et lui redonne courage, lorsqu'il se sent gagné par le désespoir; il sait alors que Dieu pourvoira à ses besoins [229], et sa foi est généralement récompensée. Son journal nous en fournit de nombreuses preuves. Le 15 août 1643, il ne touche même pas deux shillings, jamais il n'a fait d'aussi mauvaises affaires, cependant, il garde confiance et, le lendemain, le Seigneur exauce sa prière : une vieille femme, sur le point de s'embarquer pour la Nouvelle-Angleterre, le dispense du remboursement de ses dettes, qui s'élevaient à cinq livres [230]. Un autre jour, à l'heure du déjeuner, il constate que, de toute la matinée, il n'est pas rentré un seul shilling dans sa caisse, mais avant la fin de la journée il en a reçu plus de trente [231]. Il lui semble être le témoin de véritables miracles [232].

L'exercice de son métier ne laisse pas de lui poser des problèmes d'ordre moral. Six des articles rédigés entre 1620 et 1622, alors qu'il vient de s'installer à son propre compte, ont spécialement pour but de l'aider à ne pas commettre certaines fautes professionnelles. Leur application stricte exige de lui une honnêteté absolue et l'engagement de ne tromper personne, de ne pas mentir, de ne pas cacher les défauts de ses marchandises, de ne pas pratiquer des prix trop élevés, de ne pas s'attrister de la prospérité de ses rivaux [233]. Rédigées par Wallington lui-même, ces règles révèlent à quel point leur auteur est conscient de ses défaillances. Les tentations qui s'offrent à un marchand ne manquent pas et, dans l'un des articles rajoutés le 1^{er} janvier 1623, il précise qu'il devra s'engager à relire, une fois par semaine, l'ensemble de ces règles [234].

L'idée de perdre un client lui est particulièrement pénible, aussi en est-il parfois réduit à vendre à perte, ou même à utiliser des procédés dont il se repent par la suite. Le 17 août 1641, il reçoit la visite d'une acheteuse qui se déclare prête à lui accorder sa clientèle, s'il lui consent de substantiels rabais, alléguant qu'une fois rentrée chez elle, ses amis s'enquerront du prix qu'elle a payé et ne manqueront pas de dire : « Elle s'approvisionne toujours chez les puritains et ils la volent. » Cet argument touche Wallington, qui accepte la transaction. Huit jours plus tard, la cliente revient faire de nouveaux achats et, au moment d'apposer sa signature sur le reçu rédigé par son employé, le quincaillier s'aperçoit que la somme mentionnée dépasse largement le montant qu'il a perçu. Il refuse de s'associer à pareille supercherie, mais l'employé lui rappelle qu'il risque de perdre une cliente, il s'incline donc à regret. La nuit, il est

227. *Ibid.* : « The XIX of January (1641)... ».

228. *Ibid.* : « On Satterday November ye XII 1642... ».

229. *Ibid.* : « September ye v. 1643... ». (Cf. Bible, Aggée, chap. II, v. 8).

230. *Ibid.* : « On August ye XV... ».

231. *Ibid.* : « 1643, 18 December ».

232. Le 11 janvier 1641, alors qu'il a fermé sa boutique en raison des troubles, un étranger frappe à sa porte et lui achète pour neuf shillings de marchandises, il s'écrit : « See the grate goodness of my God (I may say a meracle) ».

233. Cf. *A Record of the Mercies of God*, fol. 40 : « 47... 52 ».

234. *Ibid.*, fol. 42 : « 70... ».

bourré de remords, il rêve qu'au moment d'ouvrir la porte de son bureau, afin d'y prier, il aperçoit un homme vêtu de noir, prêt à le tuer, il ne peut même pas crier, il se réveille, terrifié, à quatre heures du matin. Sa conscience troublée lui dit que cette signature se retournera contre lui, au jour du jugement dernier [235], qu'il a écouté ses amis et non sa conscience, et qu'il ne peut plus aller communier. Il fond en larmes et son repentir le rassure, il se lève et prie.

Un autre jour où, malgré son savoir-faire, il a laissé repartir un client, les mains vides, il s'interroge sur les raisons de cet échec et demande à Dieu de l'éclairer. Après un examen approfondi, il découvre que ses prières, le matin, sont « superficielles », qu'au magasin il oublie Dieu et multiplie les paroles inutiles et trompeuses. N'avait-il pas décidé de ne rien acheter ou vendre, sans s'être au préalable adressé à son Dieu, et ne fait-il pas bon marché de ses promesses ? Cette expérience lui permet de découvrir « l'ignoble corruption de son cœur souillé », et sa perte se transforme en gain [236].

La rivalité entre marchands dans Eastcheap est vive, et Wallington nous révèle à quel point il est désireux de se montrer à son avantage, et combien il est jaloux des autres. Sa satisfaction et peut-être aussi sa vanité éclatent, quand il note dans son journal qu'il a encaissé trois, quatre, cinq livres, sous les regards envieux de voisins plus riches et meilleurs commerçants que lui [237]. Il accepte mal, en revanche, qu'un de ses concurrents reçoive autant de livres que lui de shillings. Le mécontentement gronde en son cœur, qu'il met à nu, sans plus tarder. Il découvre alors que « les œuvres de la chair, l'impudicité, l'impureté » règnent en lui; l'utilité de la leçon reçue lui apparaît clairement [238].

La déloyauté de certaines pratiques l'attriste. Le 19 novembre 1643, un colporteur se présente à sa boutique avec un chargement de seaux, de récipients et de mesures, dont Wallington se porte aussitôt acquéreur, mais le colporteur l'avertit qu'il a promis une partie de ces marchandises à son voisin Martin. Le quincaillier n'insiste pas et le colporteur lui promet de lui livrer ces articles le lendemain, mais, à l'heure dite, Wallington apprend que Martin, ayant su qu'il était à court de marchandises, avait tout acheté, pour l'empêcher de se réapprovisionner. Son honnêteté est bien mal récompensée; cependant, après avoir « digéré » sa déconvenue, il se console à l'idée que la main de Dieu n'est pas étrangère à sa mésaventure [239]. Chaque épisode de sa vie reçoit une explication d'ordre moral ou religieux.

Dans ses notations, mysticisme et réalisme se mêlent. Lorsqu'il prie de bonne heure le matin, il ne peut s'empêcher de songer au prix que lui coûtent la bougie et le feu qu'il vient d'allumer, tout en ajoutant que c'est là peu de chose, puisqu'il le fait pour la gloire de Dieu [240]. Avant d'être transporté en songe jusqu'au ciel, il rêve qu'il se trouve dans son magasin, « parmi ses paniers », en train de méditer ces paroles du Psalmiste : « Ceux qui se confient en l'Éternel sont comme la montagne de Sion, qui ne peut être ébranlée... » (Ps. 125 : 1). Comme toujours, les mots lui manquent pour exprimer son extase ou sa béatitude [241].

Il connaît des alternatives d'exaltation et de désespoir. Rien ne l'afflige plus que la sécheresse ou l'aridité de son cœur [242], les larmes, au contraire, sont signe de grâce et

235. *Wallington D.* : « The 27 of August 1641... ».

236. *Ibid.* : « The VIII of May (1642)... ».

237. *Ibid.* : « April the 28 (1642)... ».

238. *Ibid.* : « The XX day of this month (August 1641)... ».

239. Il conclut sur ces mots : « Thus for my plainedling with him I had ell dealling back againe ».

240. Après avoir énuméré, le jeudi 25 janvier 1641, les dépenses qu'a entraînées sa vanité, il reprend ce sujet le lendemain.

241. *Ibid.* : « 1643, 5 April ».

242. *Ibid.* : « March the XXIX (1642)... ».

de repentir et lui procurent une satisfaction particulière. Nature impressionnable à l'excès, Wallington contient mal son émotion. L'Esprit de Dieu lui fait répandre des « torrents de larmes » (l'expression revient souvent), qui ruissellent le long de ses joues ou inondent sa couche, jusqu'à ce que son cœur se brise. A l'église, au cours d'une pieuse conversation, la conscience aiguë de ses fautes l'accable soudain, les sanglots étrangent sa voix et l'empêchent de parler, au grand étonnement de son interlocutrice, « qui ne comprend pas [243]. Il n'en éprouve d'ailleurs aucune gêne, bien au contraire, il se plaît à analyser la qualité et la nature de ses pleurs. Ainsi, le dimanche 15 octobre 1643, il relate comment, au petit jour, le Seigneur a triomphé de son cœur endurci et comment lui-même a versé des larmes abondantes sur ses péchés. Ses pleurs offrent à son âme joie et réconfort, il avoue n'avoir jamais versé auparavant de semblables larmes et aurait souhaité prolonger ces instants bénis et pleurer sur tous ses péchés [244].

Comme tous les puritains, il ressent le besoin de s'humilier et de s'accabler. A chaque page éclate son horreur du péché, cette chose odieuse et répugnante, plus terrible que le Diable en personne et qui fait ressembler le pécheur à Satan [245]. Il déclare être « une créature souillée », « pécheresse et pleine de noirceur », « un monstre vil et abject », il s'exclame : « Je m'abhorre, je me hais [246]. » S'il n'y a là rien d'étonnant à l'époque, le langage qu'il utilise, par sa verdeur et sa vigueur, le distingue nettement de ceux de ses contemporains dont le journal a pu être préservé. Il ne se contente pas simplement des phrases habituelles pour dépeindre son indignité, mais emprunte son vocabulaire au milieu dans lequel il vit, et utilise les images que lui fournit son expérience quotidienne. Nos péchés, écrit-il, sont comparables « au vomit d'un chien, aux excréments, à une vieille prostituée répugnante [247] ». Il s'émerveille de ce que Dieu consente à jeter les yeux sur « un tas d'ordures », une « charogne », une « pauvre carcasse », et remercie le Seigneur de se pencher sur son « cœur boueux [248] ». Le spectacle qui s'offrait chaque jour à sa vue l'a sans doute inspiré, et ces expressions réalistes ne sont pas sans rappeler la saleté des artères de Londres, les déchets et les détritrus qui jonchaient les rues d'Eastcheap, où abondaient les étals de bouchers, si nous en croyons Stow [249].

Lorsqu'il veut décrire les différents états par lesquels il passe, au cours de la journée, il se tourne vers les métaux qu'il utilise dans son métier et déclare : « lorsque je suis tout seul le matin, je suis comme de l'or, lorsque je prie avec mes serviteurs, je suis comme de l'argent, lorsque je suis avec les autres, je suis comme du cuivre, mais le soir, lorsque j'accomplis mes devoirs religieux, je suis comme du plomb, lourd et somnolent [250] ». Le combat qu'il livre sans relâche pour triompher de ses fautes s'identifie parfois à celui que mènent les adversaires du roi, pendant la guerre civile. Il demande à Dieu « d'abattre au pistolet » ses désirs pervers, « d'anéantir » ses corruptions, « de faire saigner et haleter » ses « péchés jusqu'à ce qu'ils rendent leur dernier soupir [251] ».

Lorsqu'il contemple ses imperfections, la vie lui semble un « fardeau » aussi accablant que celui que mentionne Bunyan, à la première page du *Pilgrim's Progress* [252] et, plus loin, Wallington parle aussi « du borbier ou marécage » dans lequel il lui semble s'enfoncer. Ses limitations lui font dire qu'il est « un cancre à l'école de Dieu [253] ». La

243. *Ibid.* : « Thursday the ninth of ye month (February 1642)... ».

244. *Ibid.* : « 1643, 15 October ».

245. *Ibid.* : « 1642, 3 July ».

246. *Ibid.* : « 1643, 21 March... 9 August... 16 July ».

247. *Ibid.* : « 1643, 16 September ».

248. *Ibid.* : « March ye second (1642)... ».

249. Cf. WALLINGTON, *Historical Notices*, ed. R. A. Webb, p. 14-15.

250. *Wallington D.* : « The XXIII of December (1641)... ».

251. *Ibid.* : « Satterday November ye XXII (1642)... ».

252. *Ibid.* : « This day (July XXX, 1643)... ».

253. *Ibid.* : « Oct. 4, 1643 ».

joie l'envahit quand ses « pensées s'attachent à Dieu », mais il est « triste et mélancolique quand quelque désir impur s'accroche à » son « âme » [254]. Tantôt il craint de s'abîmer dans les vagues les plus profondes de cette « douloureuse marée de douleurs », à laquelle le Christ vient l'arracher [255], tantôt il est porté par les ailes du vent et son âme s'envole vers les hauteurs, mais hélas, comme un oiseau dont un garçon aurait lié les pattes, elle ne peut se maintenir longtemps dans les airs. Tel le garnement qui tire sur la ficelle pour faire redescendre l'oiseau, les pensées vaines et pécheresses attirent son âme vers le bas [256]. La brise divine apaise « le feu infernal » de ses « faiblesses », et il la dépeint en ces termes : « the sweet distilling Gales of could wind of the Love of my God in his Christ, distilling on my Soule in the helling of my Scorching infirmitys ». Est-ce un souvenir de ses promenades matinales à travers champs pour prier Dieu ? Il compare les expériences pénibles qu'il vient de connaître aux semailles hivernales qui annoncent « la douce moisson de l'été », et affirme que ces « secousses » le conduiront à un « solide enracinement dans le Christ [257] ». Sous sa plume, les abstractions prennent corps.

Très souvent, images et métaphores sont empruntées à la Bible, ce livre qu'il avait lu et relu d'innombrables fois et dont il connaissait par cœur de multiples passages, grâce à son assiduité aux sermons. Ne se vante-t-il pas d'avoir, dans sa jeunesse, entendu dix-neuf sermons en une semaine [258] ? Les analogies entre les épisodes bibliques et sa propre expérience le frappent à chaque instant. Il vit les Écritures avec une telle intensité que mots et objets se chargent de sens. Ses prières sont « le roseau froissé... le lumignon qui va s'éteindre », dont parle le prophète Esaïe (chap. xlii, v. 3) [259]. Le péché et ses séductions s'identifient aux sauterelles de l'Apocalypse (chap. ix, v. 8), qui ont pour mission de tourmenter les « hommes qui n'avaient pas le sceau de Dieu sur le front », et dont saint Jean dit qu'elles « avaient des chevelures semblables à celles des femmes », mais « des queues armées de dards comme les scorpions [260] ». Une tentation particulièrement violente évoque aussitôt pour lui les serpents brûlants qui, au livre des Nombres, attaquèrent les Israélites et, de même que ceux-ci furent sauvés, en regardant le serpent d'airain façonné par Moïse, de même Wallington sait qu'il trouvera la guérison et le réconfort, en contemplant « avec l'œil de la foi, Jésus-Christ, ce serpent d'or [261] ».

Le moindre incident de la vie quotidienne est aussitôt rattaché à un épisode biblique, qui sert de point de départ à sa méditation. Non seulement il assimile ses expériences à celles de son « prédécesseur Néhémie », mais encore il s'identifie à un grand nombre de personnages des Écritures, et ces rapprochements lui permettent d'interpréter, de façon pratique et personnelle, les récits familiers. Éprouve-t-il de la honte après avoir commis un péché ? Tel Adam après la faute, il souhaite se cacher loin de la face du Seigneur, et la conscience de son indignité perce son cœur, comme la lame du glaive flamboyant qui garde le chemin de l'arbre de vie. Tel Jacob, il lutte avec Dieu « dans une sainte prière », jusqu'à ce que l'eau jaillisse du roc endurci qu'est son cœur [262]. Il fait alors siennes les paroles qu'adressa le patriarche à l'ange avec lequel il luttait : « Je ne te

254. *Ibid.* : « 1642, June 8 ».

255. *Ibid.* : « December XXII (1642)... ».

256. *Ibid.* : « The forth of July (1642)... ».

257. *Ibid.* : « Oct. 22, 1643... ».

258. Cf. *A Record of the Mercies of God*, fol. 48.

259. *Ibid.* : « 1643, August ».

260. *Ibid.* : « Sept. 16, 1643... ».

261. *Ibid.* : « 1642, July 3 ». Wallington a présent à la mémoire l'épisode des serpents brûlants relaté au chapitre XXI du livre des Nombres et aussi sans doute le chapitre III, versets 14 et 15, de l'Évangile selon saint Jean.

262. *Ibid.* : « 1643, July 13 ».

laisserai point aller que tu ne m'aies béni [263]. » Avec David, il chante la gloire de l'Éternel, et la pensée que le Psalmiste se levait sans fatigue à minuit, pour célébrer son Dieu, l'aide à rester éveillé pendant les longues heures qu'il passe à l'église [264]. La promesse divine, dans Ezékiel (chap. xxvii, v. 4), selon laquelle les ossements desséchés reprendront vie, lui laisse espérer qu'il en sera de même pour son cœur desséché [265]. Malgré son endurcissement, et comme la Cananéenne, il ne veut pas quitter le sanctuaire sans avoir reçu en partage « quelques miettes » de réconfort, qui tombent de la table du Maître [266]. Il se compare au paralytique de Béthesda, incapable de rien faire sans l'aide du Christ, et aussi au pharisien hypocrite, « qui se vantait de jeûner deux fois la semaine, pour recevoir les louanges des hommes [267] ».

Le message biblique s'adresse tout autant à son imagination qu'à sa raison, et les épisodes qu'il cite prennent souvent, sous sa plume, une dimension nouvelle. Tandis qu'il se prépare pour le jeûne, Wallington songe au festin qu'avait fait préparer Esther. « Pendant qu'on buvait le vin, le roi dit à Esther : Quelle est ta demande ? Elle te sera accordée. Que désires-tu ? Quand ce serait la moitié du royaume, tu l'obtiendras. » Si un simple souverain promet de telles choses, le Roi des Rois n'exaucera-t-il pas les vœux de ses fidèles, n'a-t-il pas promis à son troupeau de lui donner tout le royaume ? Pour le diariste, ces paroles s'adressent directement aux Londoniens, menacés par l'ennemi, et qui ne cessent de prier avec ferveur [268]. Grâce à cette analogie, il passe insensiblement du plan historique au plan religieux, sans pour autant négliger la portée pratique de la leçon qu'il vient de tirer. Les métaphores bibliques se transforment en authentiques symboles. L'esclavage auquel fut soumis en Égypte le peuple d'Israël devient l'esclavage auquel le Diable soumet les hommes, et aussi l'esclavage imposé aux Anglais par « les évêques perfides », prêts à accabler leurs âmes de leurs lois tyranniques et de leurs canons diaboliques, pour les condamner aux feux éternels [269]. Chaque texte des Écritures est pleinement exploité et librement interprété.

Dieu, qui envoya jadis un ange pour réconforter Élie, son serviteur, lui envoie un messager en la personne du pasteur, Mr. Robroh, venu réconforter son esprit affligé [270]. Cet appel constant à l'imagination, qui est la caractéristique marquante de chacune des méditations de Wallington, est la conséquence directe de ses lectures bibliques et de sa familiarité avec les sermons de l'époque. Suivant en cela l'exemple de ses prédicateurs favoris, dont les meilleurs sermons sont partiellement recopiés dans son journal, il utilise chaque objet qui s'offre à sa vue, pour illustrer et affermir sa foi. La bougie qui éclaire sa chambre et révèle les recoins poussiéreux, lui rappelle que, grâce à Dieu, sa conscience lui dévoile « les basses corruptions » de son « cœur souillé [271] ». Le miroir qu'il a brisé par mégarde et dont la perte l'afflige, lui remet en mémoire les fêlures de sa conscience, les trop nombreuses occasions où il a, sans remords, enfreint [brisé] les lois simples et justes de Dieu, qui lui auraient permis de voir, comme dans un miroir, les impuretés de son âme [272]. Ainsi la nature éclaire-t-elle les réalités supra-terrestres.

Sans doute le diariste a-t-il présentes à l'esprit ces paroles de l'Épître aux Romains (chap. i, v. 20), si souvent citées par ses contemporains : « les perfections invisibles de

263. *Ibid.* : « 1642, November 5 ».

264. *Ibid.* : « March 19, 1642... ».

265. *Ibid.* : « March the XXIX (1642)... ».

266. *Ibid.* : « The Lord's day (July 13, 1643)... ».

267. *Ibid.* : « 1643, September 10 » et « 1642, December 4 ».

268. *Ibid.* : « This day (being ye XXI of Jun 1643)... ».

269. *Ibid.* : « 1643, June 3 ».

270. *Ibid.* : « 1642, April 28 ».

271. *Ibid.* : « 1642, June 25 ».

272. *Ibid.* : « 1643, Dec. 17 ».

Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil nu... quand on les considère dans son ouvrage [273] ». Ce thème, le prédicateur puritain Richard Sibbes l'avait développé dans un recueil de sermons, publié en 1635 et intitulé : *The Soules Conflict with itselfe, and Victory over itselfe by Faith*. Il y déclare notamment : « Puisque Dieu a bien voulu nous représenter les choses célestes au moyen de choses terrestres, nous devrions adopter cette méthode : Dieu nous représente le ciel sous la forme d'un banquet ou d'un royaume... De même, il représente l'enfer sous la forme de tout ce qui est terrible ou nous tourmente. Voici le vaste champ qui s'offre à notre imagination... Si un festin est très agréable, que dirons-nous du festin continuel auquel est conviée la bonne conscience ?... Les Écritures... aident en même temps notre imagination et notre foi; une imagination sanctifiée fera de chaque créature une échelle qui mène au ciel [274]. » C'est là, très exactement, la démarche qu'observe Wallington, et ceci, bien avant Baxter [275] et Bunyan.

Il serait excessif de considérer le quincailleur d'Eastcheap comme un novateur, mais la fraîcheur et la sincérité de ses notations, son langage expressif et familier le distinguent de ses contemporains. Certes, comme eux, et peut-être plus encore qu'eux, il cherche à édifier d'éventuels lecteurs. La version de son journal que nous avons pu consulter a été revue et corrigée, dans un but d'édification évident. La table des matières, rajoutée quinze ans plus tard, le 16 juin 1658, pour faciliter la tâche de ceux qui consulteraient le volume [276], les conseils et les encouragements prodigués par l'auteur à un interlocuteur invisible, l'autocritique spectaculaire, destinée sans doute à impressionner, en sont la meilleure preuve. Pourtant, malgré ces faiblesses irritantes pour nous, mais qui résultent d'une convention bien établie, il semble que ce soit la sincérité et le naturel qui l'emportent, en fin de compte. Ainsi, s'adressant à un lecteur imaginaire, Wallington écrit, le 5 mars 1642 : « en lisant ceci, vous allez croire que je suis une créature excellente, cependant ne vous y trompez pas, je suis un pécheur, un pauvre fils d'Adam et, dans tout ce que j'ai fait, il y a beaucoup d'hypocrisie et d'orgueil », mais, quelques lignes plus loin, il s'empresse d'ajouter : « voyez comme je suis prêt à pécher par excès, à me dépeindre meilleur ou pire que je ne suis, car après un examen approfondi je ne trouve pas d'hypocrisie en moi, quant à mon orgueil, il s'est beaucoup atténué ». Une telle lucidité se manifeste rarement à l'époque.

Des comptes rendus de sermons, dont la fréquence devient lassante, voisinent avec des notations d'une surprenante fraîcheur. Il relate comment, le 28 juin 1643, alors qu'il revenait de Peckham, entre trois et quatre heures du matin, en méditant et en priant, il aperçut un crapaud dans un champ. Il eut envie de le tuer, mais réprima ce geste. Il explique alors ce qui motiva sa décision : aurait-il pu justifier la destruction d'un animal inoffensif ? et il termine sur ces mots : « voyant de quelle manière le Seigneur avait orné et paré la terre de créatures si diverses, je restai immobile et m'extasiai devant ses œuvres étonnantes et merveilleuses ». Le peu d'empressement qu'il manifeste parfois à se rendre à l'église, les souhaits qu'il forme, nous dit-il, pour que le pasteur soit empêché de prêcher, n'ont rien de feint [277]. Quand, un jour où il a préféré rester au magasin, plutôt que d'aller entendre un prédicateur inconnu, un seau lui échappe des mains et lui écorche la jambe, il estime le châtimement mérité et rapporte, dans sa candeur, que chaque douleur ressentie au cours de la journée lui a rappelé sa faute [278]. Réalisme et religion se mêlent.

273. Cf. U. M. KAUFMANN, *op. cit.*, p. 149.

274. *Ibid.*, p. 144-145.

275. Cf. R. BAXTER, *The Saints Everlasting Rest*, 4th ed., London, 1653, pt. 4, p. 221.

276. Il allait mourir quelques mois plus tard.

277. *Ibid.* : « Apriel the XXVI, 1642 ».

278. *Ibid.* : « The XXII of July 1642... ».

Même si les faits sont choisis pour leur signification spirituelle, Wallington ne se désintéresse jamais du monde qui l'entoure, et c'est en cela que réside son originalité. Son but essentiel est de découvrir la volonté de Dieu, l'amour qu'Il témoigne à sa créature. Il se propose, non d'analyser ses émotions, mais de nous décrire le déroulement d'un processus qui inévitablement le mène à Dieu [279] et, pourtant, c'est en faisant cela qu'il nous dévoile certains aspects de sa personnalité. De ses pages vivantes et colorées il se dégage une poésie et une fraîcheur que l'on retrouve rarement chez les autres auteurs de journaux religieux, et qui le sauvent de la banalité et de la monotonie communes à tous ceux qui, à l'époque, pratiquèrent l'examen de conscience. Sauvetage partiel, il faut le reconnaître, car si Nehemiah Wallington de même que John Winthrop se détachent de la masse de leurs contemporains, et si nous leur avons accordé une place de choix, ils sont cependant restés fidèles à une méthode qui implique bien des contraintes, et dont ils n'ont pas toujours su éviter les écueils. Les actes d'accusation excessifs, les méditations interminables et les citations bibliques trop fréquentes alourdissent aussi, par moments, leurs écrits.

Le journal religieux provoque une prise de conscience de l'individu mais, de par sa nature, il mène rarement, au xvii^e siècle, à une connaissance véritable du moi. Substitut de la confession, dépositaire des grâces reçues et des fautes commises, carnet de résolutions, il ne permet pas au croyant « d'explorer la particularité de » son « individualité pour en saisir les nuances propres [280] », puisqu'il l'incite essentiellement à se ressaisir, à sortir de lui-même pour tendre vers le Divin.

279. Cf. U. M. KAUFMANN, *op. cit.*, p. 168.

280. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 541.

JOURNAUX PROFANES

Lorsque les auteurs de journaux ne scrutent pas leur conscience à des fins morales et religieuses, il est rare qu'ils s'intéressent aux sentiments qui les animent, et les allusions à leurs états d'âme sont brèves et peu fréquentes. Jamais ils ne révèlent les mouvements secrets de leur cœur. Ils n'analysent pas leurs émotions et ne cherchent pas à les comprendre. Tout au plus se contentent-ils de mentionner les humeurs auxquelles ils sont sujets, la mélancolie et la colère revenant le plus fréquemment. Lady Hoby comme sir Humphrey Mildmay signalent leur comportement ou leur tristesse, mais leur effort s'arrête là, ils ne décrivent ni ne scrutent [1]. L'attention portée aux faits de conscience semble, au demeurant, fort réduite. À cela rien d'étonnant, puisque déjà l'examen de conscience, tel qu'il était pratiqué dans les journaux religieux, restait, nous l'avons vu, la plupart du temps profondément objectif : les croyants se contentent généralement de passer en revue leurs manquements et leurs faiblesses, et peu nombreux sont ceux chez qui « la recherche du motif impur » marque « un degré de conscience plus élevé [2] ».

S'ils ne se préoccupent guère d'analyser leurs sentiments, les diaristes, en revanche, portent une attention extrême à leur corps, qu'ils ne cessent d'examiner. Ils se plaisent tous à donner des précisions sur leur santé et détaillent avec complaisance leurs moindres malaises. Geoffrey Starkey note, avec régularité, les symptômes et les attaques du mal qui finalement l'emportera. Des mois durant, il signale, presque chaque jour, qu'il a toussé et craché du sang, la fièvre l'affaiblit, et il éprouve « une sensation de froid » au niveau de l'estomac [3]. Quand, par bonheur, il n'a pas été incommodé, ses notations quotidiennes débutent par une phrase devenue rituelle : « I praise God, I was very well... ». Une telle attitude n'est pas le seul fait d'hommes et de femmes fragiles ou souffrant de troubles organiques graves. Même les plus vigoureux attachent une grande importance aux phénomènes dont leur corps est le siège.

Sir Thomas Mainwaring, que tourmentent, comme bon nombre de ses contemporains, les maux de dents, surveille avec inquiétude sa joue, qui enfle progressivement. Ses plus longues notations concernent sa santé [4]. Adam Winthrop consigne la durée de ses

1. Lady HOBY écrit, le 18 avril 1605, *op. cit.*, p. 218 : « I had occasion of Anger », mais ne donne aucune précision, tandis que sir Humphrey Mildmay note à plusieurs reprises : « I have beene att home melancholy all this day ».

2. Cf. R. ELLRODT, *Les Poètes métaphysiques anglais*, première partie, t. I, Paris, 1960, p. 117.

3. Starkey D. : « April ye 6th 1651... ».

4. Mainwaring D. : « February 1605/51 ».

coliques [5], John Worthington tient registre de ses bourdonnements d'oreilles et des douleurs qui étreignent ses entrailles [6]. L'archevêque Laud cherche une explication à la hernie qui l'oblige à porter un bandage et parvient à la conclusion qu'elle a été provoquée par les exercices de gymnastique auxquels il se livre en « privé » [7]. Elias Ashmole note l'irritation que lui cause l'écorchure de son petit orteil gauche [8]. Certains détails confinent à l'impudeur. Comme Ashmole, John Greene compte le nombre de fois où il s'est rendu à la selle [9] mais, à la différence du célèbre *virtuoso*, qui signale l'heure à laquelle il a appliqué un emplâtre sur le clou qui afflige son arrière-train, il ne prend pas la peine de recourir au langage chiffré [10], pour des observations d'ordre aussi intime. Le révérend Josselin s'attarde à dépeindre l'état de son nombril qui, « bien que parfois humide, ne le fait pas souffrir », car « il sèche de lui-même [11] ».

Les hommes, en particulier, localisent et décrivent leurs douleurs avec une acuité que leurs éditeurs ont souvent jugé superflue, puisqu'ils ont supprimé ces passages, pourtant révélateurs, dans le texte du journal qu'ils livrent au public. Ceci est plus spécialement vrai de John Greene et de Ralph Josselin. Le moindre refroidissement est, pour le premier, l'occasion de noter avec une étonnante minutie l'évolution du mal et de passer en revue ses différents organes, nez, bouche, gorge, oreilles, tête, estomac, rien n'est oublié [12]. La précision des détails cliniques est aussi frappante chez le pasteur d'Earle's Colne qui, lorsqu'il souffre d'un rhume, indique jusqu'aux parties les plus sensibles de sa gorge. Il suit également de très près l'état de ses yeux, source permanente d'inquiétude, tant il craint la cécité [13].

Il serait vain de croire que ces auteurs éprouvent une jouissance narcissique à détailler leurs malaises et à étaler leurs misères physiques. Leur attitude est dictée, en premier lieu, par un sentiment d'incertitude. Ils savent qu'à chaque instant la maladie et la mort les guettent. L'empirisme des remèdes utilisés à l'époque ne fait qu'accroître leur anxiété. Ils sont profondément conscients de leur fragilité. Hommes essentiellement tournés vers l'action, ils considèrent leur corps comme un instrument indispensable, qui ne saurait être négligé, aussi éprouvent-ils le « besoin de suivre pas à pas les détails de leur coenesthésie, pour se prémunir contre ses aléas [14] ». Ils redoutent d'ailleurs moins la souffrance que l'incapacité de vaquer à leurs activités religieuses et professionnelles. Dès 1589, Richard Rogers note qu'une violente toux l'a empêché, tout au long du mois d'avril, de s'acquitter de ses « devoirs » [15]. Comme lui, Simonds d'Ewes signale que la maladie nuit à ses études [16]. Si lady Hoby trouve que la souffrance lui permet de s'approcher davantage de Dieu, elle regrette, en revanche, de ne pouvoir « prier, écrire ou méditer », en raison d'une indisposition passagère [17]. Geoffrey Starkey déplore que ses crachements de sang le condamnent à l'inactivité [18], tandis que John Greene se félicite de s'être maintenu en assez bonne santé, pendant la tournée de huit semaines qu'il vient d'accomplir en qualité de juge. Il écrit à ce propos, en septembre 1647 (il a

5. *Winthrop Papers*, vol. I, p. 78 : « December 1602... the 4th... ».

6. *Worthington D.*, p. 206 : « Sept. 29, 1660 ».

7. *Laud D.*, p. 43 : « 1628, Oct. 20 Munday ».

8. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 452 : « 28 June 1647 (1136 f. 199 in cipher)... ».

9. *Greene D.*, MS. : « 1648, the 22nd of this January... ».

10. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 393 : « 18 Sept., 1646 (in cipher)... ».

11. *Josselin D.*, p. 81 : « 1650/1, Jan. 19... ».

12. *Greene D.*, MS. : « 1643, Feb. The first day... ».

13. *Josselin D.*, MS. : « 1647, Sept. 17... ».

14. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 120.

15. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 83 : « April 11, 1589... ».

16. *D'Ewes D.*, p. 78 : « 1622, May 17... ».

17. *Hoby D.*, p. 137 : « Aug. 1600 (the Lordes day : 10 :)... ».

18. *Starkey D.* : « 1651, June y^e last ».

tout juste trente et un ans) : « je n'ai guère eu de maux de tête, et j'ai moins souffert de flatulences qu'à l'ordinaire. J'ai trouvé que mon faible corps supportait mieux les voyages et les intempéries que je ne l'imaginais [19] ».

Parmi les mobiles qui l'ont poussé à jeûner, Samuel Ward, en juin 1625, indique son désir de jouir d'une bonne santé et d'être délivré de la mélancolie qui l'afflige, car, précise-t-il, « il y a tellement à faire et la vie est si brève [20] ». Aucun de ceux qui tiennent un journal n'ignore que le fonctionnement de ses organes a des répercussions sur l'ensemble de ses facultés et sur son tempérament. John Greene associe ses sautes d'humeur à son état de santé [21]. Elias Ashmole écrit qu'il a les membres lourds, se sent mélancolique et déprimé [22]. Pour sir Humphrey Mildmay, le bien-être du corps et celui de l'esprit sont liés [23]. Profondément croyante, lady Hoby parle de « faiblesse extérieure et intérieure », comme elle parle de « paix extérieure et intérieure [24] ». Dès que sa santé s'améliore, elle retrouve la paix du cœur [25]. Le corps n'est-il pas pour eux le réceptacle de l'esprit ? Le chrétien, en tout cas, ne saurait les dissocier. La maladie du corps et le péché, ce mal qui ronge l'âme, ne sont-ils pas également redoutables ?

Thomas Taylor, dans *The Progresse of Saints to Full Holinesse* (1631, rappelle au fidèle, qu'après avoir ausculté son esprit et son âme, il lui faudra examiner son corps [26]. Le journal de Justinian Pagitt est la vivante illustration de ce sage conseil. Périodiquement, en effet, il interrompt ses notations quotidiennes, qu'il appelle *Examen diurnum vitae meae*, pour pratiquer trois types d'examen. Le premier, fondé sur les Dix Commandements et intitulé *Examen vitae meae per Decalogū*, est d'ordre purement religieux. L'auteur s'y accuse de fautes multiples : irrévérence, attention relâchée au sermon, manque de ferveur, pensées impures, sentiments coupables, négligence, doutes, et cette longue énumération pourrait être l'œuvre de n'importe quel autre de ses contemporains. Une accusation pourtant semble lui être propre quand, au moment d'aborder le deuxième commandement, il avoue s'être « représenté Dieu historiquement, comme un vieillard [27] ». Peut-être est-il un peu plus personnel, lorsque le texte même du commandement l'amène à sonder son propre caractère et qu'il se déclare avare, crédule, menteur, entêté, prompt à la colère [28], mais l'analyse tourne vite court : un simple constat lui suffit.

Le second examen fait essentiellement appel à des principes éthiques et concerne la conduite de sa vie. Intitulé *Examen athicū p. Pemples morall Phylos.*, il est basé sur la philosophie morale du théologien d'Oxford, William Pemble (1591-1623). Le manque de persévérance et de circonspection, la timidité, l'inconstance figurent parmi les principaux griefs que Pagitt retient contre lui-même et, timidement, il tente un effort de redressement, en formulant certaines recommandations qu'il entend mettre à profit [29]. L'entreprise présente un intérêt assez limité, seule la brève analyse de ses rapports avec autrui retient notre attention [30] et témoigne chez ce très jeune homme d'une évidente maturité, mais, là encore, le regard du diariste est tourné vers l'extérieur et l'on ne

19. Greene D., MS.

20. *Two Elizabethan Puritan Diaries*, p. 122 : « June 19, 1625 ».

21. Greene D., *op. cit.*, vol. XLIII, p. 599 : « 1644, April 21th ».

22. Elias Ashmole, vol. II, p. 42 : « 1651, 27 Jan... ».

23. Mildmay D. : « 1635, April 18 ».

24. Hoby D., p. 201 : « March 1603 (the : 18 : day)... ».

25. *Ibid.*, p. 222 : « June 1605, the 10 day... ».

26. Cf. Th. Taylor, *op. cit.*, p. 235.

27. Pagitt D. : « 19 Aprill, 1633... ».

28. *Ibid.* : « Examen secundū ōū praeceptū ».

29. *Ibid.* : « April 27, 1633 ».

30. *Ibid.* : « 11. I do make too much of new acquaintance & apply my selfe too much to them at first, & afterwards I seeme to neglect them as not being able to hold out y^e proportion ».

saurait véritablement parler de révélation du moi. En revanche, le bilan de santé qu'il dresse, semble-t-il, chaque printemps, sous le titre *Examen salutis meae... tempore vernali*, frappe par sa précision et la nature des problèmes qu'il soulève. Il est le résultat d'une minutieuse et patiente observation de ses moindres symptômes. Il révèle une attention à soi que l'on retrouve rarement, de façon aussi systématique, chez les autres auteurs de journaux, car Pagitt surveille autant l'état de ses organes que celui de ses facultés intellectuelles.

Il s'ausculte et s'épie à chaque instant. Les rhumes auxquels il est sujet, depuis son enfance, sont un constant sujet de préoccupation; il en note toutes les manifestations et aussi tous les inconvénients. Ses voies respiratoires sont encombrées de mucosités et, lorsqu'il s'efforce de les éliminer, son nez saigne. Il n'a pas de voix pour chanter et ne réussit qu'à émettre des sons rauques; quand il toussote, le son paraît venir directement de la gorge plutôt que des poumons [31]. Ses remarques sont toujours directement liées à ses activités. Après avoir marché une demi-heure au soleil, il s'aperçoit que sa vue baisse, il éprouve des maux de tête et son esprit se brouille [32]. Il ne se borne pas à constater son mal, il lui faut aussi en trouver la cause. Les saignements de nez dont il souffre n'ont-ils pas pour origine la fluidité de son sang et le fait qu'il se frotte la tête matin et soir [33]? Ses notions de diététique surprennent et font rire. Le sel et la moutarde qu'il consomme en abondance et qui provoquent des vapeurs ne risquent-ils pas de nuire à son cerveau? Il se demande également s'il n'est pas mauvais de jouer de la viole aussitôt après le repas, car « cela excite et fait monter le sang au visage [34] ».

L'utilisation de certains remèdes le plonge dans une grande perplexité. Aurait-il intérêt à pratiquer un cautère et une telle intervention n'implique-t-elle pas certains risques? Est-il recommandé de prendre une décoction de tussilage et de graines d'anis? Doit-il d'abord faire un lavage d'estomac lorsqu'il est enrhumé, avant d'utiliser un remède pour la tête [35]? Autant de questions qui restent sans réponse, mais qui sont assez inattendues chez un être aussi jeune et révelent son esprit curieux. Comme Simonds d'Ewes, Justinian attache une extrême importance à ses études de droit. Il s'interroge sur l'opportunité de travailler le soir, constate qu'il a toujours eu une mauvaise mémoire [36], note qu'il a les « yeux lourds », dès qu'il lit un peu le matin, et surtout déplore de ne pouvoir s'adonner à ses études avec le même sérieux qu'auparavant, car il souffre de somnolence et ses pensées parfois vagabondent. Dans cette notation, qui porte le numéro 22 et constitue l'avant-dernier point de son bilan de santé pour 1633, Pagitt passe insensiblement des manifestations du corps à celles de l'esprit, mais il ne pousse pas plus avant son analyse, et nous sommes encore bien loin de l'introspection véritable. Cette tentative est d'ailleurs trop épisodique pour que nous puissions en tirer des conclusions valables.

Dans un grand nombre de journaux, les notations atmosphériques ont souvent une importance égale à celle accordée aux dispositions physiques. Thomas Crosfield rédige les siennes en latin ou en français, leur attribuant ainsi une place de choix [37]. Les diaristes qui vivent à la campagne ont les yeux sans cesse tournés vers le ciel et consignent leurs observations, leurs espoirs ou leurs craintes. Mr. Clopton commence toujours ses notes quotidiennes par une sorte de bulletin météorologique qui, par

31. *Ibid.* : « ...13. I do at all howers in y^e day voyd flegme at the mouth & nostrills & y^e especially this springe » (1633).

32. *Ibid.* : « Examen salutis meae... 6... ».

33. *Ibid.* : « Examen salutis meae... 1... ».

34. *Ibid.* : « Examen salutis meae... 8... 9... ».

35. *Ibid.* : « Examen salutis meae... 15... 20... 21... ».

36. *Ibid.* : « Examen salutis meae... 17... ».

37. *Crosfield D.*, p. 14 : « May 1627, beau temps ».

moments, constitue l'essentiel de ses remarques. Il enregistre même la durée des pluies et, bien sûr, leurs conséquences sur la moisson [38]. Le révérend Josselin nous offre des descriptions étonnamment précises du froid et du gel qui régnèrent à Earle's Colne, à la fin de l'année 1645 [39]. Pour beaucoup, l'emploi de la journée est déterminé ou modifié par la chaleur, le froid, l'humidité, le vent, la pluie ou la sécheresse. Ils savent que certains climats ou certaines saisons sont plus ou moins favorables à leur santé [40], ils savent aussi que le temps détermine l'état des routes et influe sur leurs déplacements. Pour sir John Archer, que son métier de juge oblige à souvent voyager, la sécheresse est synonyme de poussière et de désagréments, tandis que les pluies trop abondantes rendent les routes impraticables [41]. Tous sont sensibles, comme l'écrira, près de deux siècles plus tard, le chevalier Jullien dans son *Mémorial horaire ou thermomètre d'emploi du temps*, à « l'influence que les variations de l'atmosphère et du climat et les révolutions périodiques des saisons exercent sur la vie journalière [42] ».

S'ils ont compris que l'âme est soumise à l'influence du corps, les diaristes sont également conscients de la soumission de leurs humeurs à la température. Pour décrire le temps qu'il fait, ils utilisent fréquemment des adjectifs ayant une nuance affective : la pluie, le ciel gris, les vents froids sont synonymes de tristesse, les averses printanières apportent une sensation de bien-être. Les variations atmosphériques s'accordent avec l'état d'âme de sir Humphrey Mildmay. Il arrive à Londres, le 14 mars 1636, « le cœur triste, par grand vent [43] », son fils Edward est mort trois semaines plus tôt, le 22 février. « Le temps morose et le gel tenace sont à l'image de notre époque », écrit-il en janvier 1649, et il inscrit dans la marge : « Tristes nouvelles de Londres [44] ». Pendant la redoutable sécheresse qui sévit au cours de l'été de 1651, son journal devient pratiquement inexistant; il se contente d'un ou deux mots : « 24 juin, étouffant, chaud. 25, 26. chaleur. 27, 28, vent du Nord violent [45] ». Le retour du printemps reconforte son esprit abattu. Par un matin d'avril, il note : « Je me suis levé pour jouir de la douceur de cette journée, le ciel et la terre sont doux, puisse Dieu rendre les hommes tels [46] ». La météorologie ne serait-elle pas, dans une certaine mesure, l'ancêtre de l'introspection, comme le suggère Maurice Chapelan, lorsqu'il déclare : « Le Journal Intime apparut en France à une époque relativement récente, puisque Maine de Biran fut le premier à écrire le sien, de 1792 à 1824... Mais sa manifestation embryonnaire, ne la trouverait-on pas dans la manie... de relever chaque jour sur un almanach le temps qu'il fait ? Un pas de plus : noter aussi le temps qu'il fait en soi-même, et c'est le journal intime [47] ». Les tentatives de nos auteurs vont dans ce sens, mais aucun d'eux ne franchit totalement le pas, et les résultats obtenus sont minces. Ils restent, en effet, davantage conscients des influences du dehors que de celles du dedans.

Le temps qui passe, comme le temps qu'il fait, les intéresse, mais il les inquiète aussi. Le révérend Josselin, qui s'est mis tardivement à l'hébreu, regrette de ne pouvoir s'y consacrer davantage et déplore de perdre par ailleurs un temps précieux; *vita brevis ars longa*, inscrit-il dans son journal, en guise de commentaire [48]. La précarité de

38. *Mr. Clopton D.* : « 1648, Sabbathi July 2... ».

39. *Josselin D.*, p. 31 : « 1645/6, 28 Jan. ».

40. *Wortington D.*, p. 207 : « 1660, Oct. 19 Yesterday I began to venture into the aire (the weather inviting)... ».

41. *Archer D.*, *op. cit.*, p. 169 : « July 1658... ».

42. Cité par A. GIRARD, *op. cit.*, p. 173, qui utilise l'édition de 1813, tout en précisant que ce n'est pas la première.

43. *Mildmay D.* : « 1636, 14 martii... ».

44. *Ibid.* : « 1648/49, 23 Januarii... ».

45. *Ibid.* : « 1651, Junii 24 ».

46. *Ibid.* : « 1650, Aprilis 21... ».

47. Cf. M. CHAPELAN, *op. cit.*, p. 20.

48. *Josselin D.*, MS. : « 1648, Octob. 29 ».

l'existence lui apparaît pleinement et il compare la vie humaine à « une bulle [49] ». Thomas Crosfield, dont le second sceau s'orne d'une tête de mort et de cette devise significative : *Mon heur viendra*, justifie ce choix en latin : « *Alterum Sigillum sub hac Specie ac forma apparet cum tribus verbis Gallicis circumscriptum quae significant mea hora veniet — quod etiam representatur per imaginem mortis seu capitis virgij defunctij in agro : Nomen autem relinquitur ex literis T. C. Colligendum, vel ex cruce super agrum, quae crux nempe salus per crucem Christi debet & solet esse mea meditatio in huius vitae agro seu miseriae valle ubi finis & mors quotidie est expectanda* [50] ». Et ces lignes s'accompagnent d'un dessin marginal. Chaque anniversaire lui remet en mémoire sa condition mortelle : « *Det Deus et mortis, memor ut sim nativitat. Mon heur viendra* », note-t-il à l'occasion de son vingt-septième anniversaire, le 14 mai 1629 [51]. Le sens de la brièveté de la vie habite de façon permanente les hommes du XVII^e siècle.

Sir Henry Slingsby constate, accepte et se résigne. « Nul ne saurait dire combien de temps il vivra », écrit-il en octobre 1639 et, à l'occasion du décès d'un serviteur de sa belle-sœur, il déclare : « il est étrange de voir comme les humains répugnent à mourir, pourtant il est décrété que tout homme doit mourir et il n'est aucune moyen de s'y soustraire, puisque cette vie n'est qu'un pèlerinage, le passage qui conduit à une vie meilleure [52] ». Ses lignes ne trahissent guère d'inquiétude, certains, en revanche sont obsédés par l'idée de la mort. John Worthington enregistre avec régularité le décès de ses amis ou des ses proches [53]. Dans une de ses méditations sur la mort, consignée dans son recueil autobiographique, Nehemiah Wallington affirme que le passé n'est rien, que l'avenir est incertain et que le présent ne dure qu'un instant [54]. Par ailleurs, dans son journal il avoue : « tandis que je marche seul dans les rues, combien de fois il m'arrive de songer à la mort et de me dire : et si une tuile se détachait d'un toit, ou si quelque malheur m'arrivait, quelles sont mes pensées ?... [55] ». Comme lui, le révérend Josselin note : « Je songe fréquemment à la mort et ces pensées éveillent en moi des craintes [56] ».

Cette crainte de la mort apparaît parfois jusque dans leurs rêves. Geoffrey Starkey, miné par la tuberculose, rêve d'églises, de caveaux et de deuils soudains [57]. En décembre 1651, il rêve qu'il s'est procuré un cercueil [58]. Visions macabres et songes morbides peuplent ses nuits : des cortèges funèbres passent devant sa porte ou bien il assiste à de « somptueuses funérailles à Londres [59] ». Presque chaque jour, il rêve qu'un de ses amis est mort ou sur le point de trépasser. Cet homme qui ne se plaint pas et ne livre jamais ses sentiments — il se contente d'écrire une seule fois en l'espace de trois ans « j'ai été très mélancolique toute la journée [60] — nous dévoile indirectement son angoisse, par le truchement de ses rêves, qu'il enregistre avec minutie.

Cette attention portée à la conscience nocturne n'a rien de surprenant, à une époque où on attribue aux rêves une valeur prémonitoire. Le roi, la religion et la mort sont les trois grands thèmes autour desquels se groupent les songes de l'archevêque Laud.

49. *Ibid.*, MS. : « 1650, April 27... or life is but a bubble ».

50. *Crosfield D.*, p. 32 : « 1628 (Dec. 23) ».

51. *Ibid.*, p. 34.

52. *Slingsby D.*, p. 72 : « 1641, the 1st October... ».

53. *Worthington D.*, p. 4 : « 1636/7 Feb. 17 ».

54. N. Wallington, *A Record of the Mercies of God...* (fol. 368).

55. *Wallington D.* (1642, April 10).

56. *Josselin D.*, MS. : « 1656, Decemb. 14... ».

57. *Starkey D.* : « 1651, Sept. ye 8th... ».

58. *Ibid.* : « 1651, Dec. 4... ».

59. *Ibid.* : « 1651, Nov. 28... ».

60. *Ibid.* : « 1651, March 15 ».

Tantôt le souverain lui apparaît et lui sourit avec bienveillance, tantôt les plus hauts dignitaires de la cour lui accordent leurs faveurs [61]. La joie ressentie cède la place à l'inquiétude, lorsqu'il rêve de sa réconciliation avec l'église romaine. La crainte du scandale l'accable, et ce songe la marque si profondément qu'à son réveil il a peine à se convaincre qu'il a été victime d'un cauchemar. « Somniavi me reconciliatum fuisse Ecclesiae Romanae », note-t-il en latin, dans son journal, « hoc anxiè me habuit, & miratus sum valde unde accidit. Nec solum mihi molestus fui [propter Errores illius Ecclesiae, sed etiam] propter scandala, quae ex illo lapsu meo multos egregios & doctos viros in Ecclesia Anglicana onerarent... dum fatigavi me morosis cogitationibus, evigilavi. Tales impressiones sensi, ut vix potui credere me somniâsse [62] ». Il est préoccupé par la nature et l'origine de ses rêves et, plus particulièrement, par ceux qui touchent de près sa carrière ou les hommes en place [63]. Les défunts qui lui sont chers resurgissent aussi dans ses songes [64], et il lui semble, parfois, recevoir de mystérieux avertissements [65]. Lorsque les événements viennent confirmer ces prémonitions, il ne peut que remercier Dieu de l'avoir ainsi prévenu. Au milieu de tant d'inquiétudes, il trouve un apaisement passager, quand, dans son sommeil, lui apparaît son « Seigneur et Sauveur », « l'un des moments les plus réconfortants de mon existence », nous dit-il [66].

Un autre homme d'église, mais puritain cette fois, le révérend Josselin, rêve lui aussi qu'il a fait la connaissance du pape [67]. La politique et la religion forment la trame de presque tous ses songes, et la confirmation de ses visions nocturnes lui procure une satisfaction qui éclate à chaque page, car il se croit nanti du don de prophétie [68]. Il n'est pas non plus dépourvu d'ambition, puisqu'il se voit, en rêve, secrétaire de Cromwell [69]. Comme il le déclare lui-même, « les rêves révèlent le tempérament d'un homme », et pour démontrer l'exactitude de cette affirmation, il nous en fournit aussitôt une preuve. « Cette nuit », écrit-il, « j'ai rêvé que je me mettais violemment en colère contre un homme qui m'avait fait du tort ainsi qu'à mon enfant, et j'en étais honteux... Dans la journée, j'ai donné libre cours à ma fureur et je l'ai regretté... ô Seigneur, je te demande de me protéger, car je ne peux maîtriser mon emportement [70] ».

La remarque si pertinente du pasteur d'Earle's Colne s'applique peut-être davantage à Elias Ashmole, dont les rêves, à une époque où le terme refoulement est encore inconnu, sont singulièrement révélateurs. Notre propos n'est point ici de les interpréter, nous nous bornerons à souligner ce qu'ils révèlent de la personnalité de celui qui fut l'un des plus étonnants autodidactes de son temps. Déjà du vivant d'Ashmole, son ami le célèbre astrologue William Lilly avait tenté avec perspicacité de dégager la signification de ses songes, et il est intéressant de noter que les résultats de son enquête coïncident avec l'interprétation moderne qu'en a donnée le professeur C. G. Jung, de Zürich [71]. Peut-être Lilly fut-il aidé dans sa tâche par la connaissance intime qu'il avait du personnage, il n'en reste pas moins vrai que ses conclusions projettent un éclairage intéressant sur les aspirations du diariste. « Je crois », écrit Lilly, dans un manuscrit resté inédit, « que ses rêves ont trait aux honneurs, à l'avancement, à la renommée, à la gloire, à l'estime, à l'amitié, aux arts et aux sciences... et parce que mercure est l'astre qui

61. *Laud D.*, p. 20 : « 1625, Julij 3... ».

62. *Ibid.*, p. 39 : « 1627, Martij (9) ».

63. *Ibid.*, p. 7 : « 1624, Dec. 14. Sunday night, I did Dream that the Lord Keeper was dead... ».

64. *Ibid.*, p. 37 : « 1628, Januar. 5... ».

65. *Ibid.*, p. 53 : « 1636, Aug. 3 ».

66. *Ibid.*, p. 14 : « 1625, Januar. 30 ».

67. *Josselin D.*, MS. : « 1654, Nov. 22... ».

68. *Ibid.*, p. 108-109 : « 1654/5, Jan. 25... ».

69. *Ibid.*, MS. : « 1655, Nov. 23 ».

70. *Ibid.*, MS. : « 1644, Sept. 12 ».

71. Cf. *Elias Ashmole*, vol. I, p. 56.

a éclairé sa nativité, il a une imagination vagabonde et, en conséquence, rêve de choses sublimes, élevées, presque impossibles [72]... ». Il ne semble pas que Lilly se soit trompé.

Dans son journal, Ashmole note qu'à partir du 11 septembre 1645, il a commencé à « observer » ses rêves [73] et, pour les enregistrer, il utilise un langage secret. A la différence des autres auteurs de journaux, moins férus d'astrologie que lui, il est le seul à fournir l'heure approximative de ses songes et, lorsqu'il ne réussit pas à la déterminer, précise cependant s'il s'agit de la nuit ou des premières heures du jour. Il paraît d'ailleurs accorder une préférence aux « rêves du matin [74] ». Son ambition trouve sa parfaite expression dans celui qu'il a enregistré, à la date du 19 mai 1647, et au cours duquel il assiste à un spectacle organisé par Mr. Lilly. « Je devais avoir la meilleure place parmi les dames », écrit-il, « là où Lilly lui-même voulait me placer, mais j'ai refusé car je pensais être trop loin pour entendre les acteurs et je me suis rapproché d'eux », et il ajoute : « des pièces comiques ou divertissantes signifient le succès en affaires [75] ». Ses rêves, une fois déchiffrés, mettent tous l'accent sur son désir de réussite, et les succès féminins, s'ils ne sont pas toujours pour lui le moyen d'atteindre à la fortune, lui fournissent au moins l'occasion de s'affirmer, en attendant de conquérir la riche veuve qui lui permettra de se consacrer uniquement à l'étude. Il rêve de sacs d'or [76], mais aussi d'entreprises galantes.

Le caractère nettement érotique de ses songes apparaît à plusieurs reprises, et leur nature l'oblige parfois à laisser un blanc, alors même qu'il utilise un langage secret, tant il répugne à mentionner certains organes. Le 21 juin 1646, date à laquelle il courtise avec ardeur lady Thornborough, il rêve qu'il est « presque au paradis [77] », les quelques points qui suivent cette constatation sont plus éloquents que les détails qu'il ne fournit pas. Le lendemain, en revanche, quand il relate son rêve, il n'hésite pas à donner des précisions sur ses transports amoureux et sur les dispositions de lady Thornborough à son égard. Celle-ci, criblée de dettes et chargée d'enfants, cherche surtout à lui emprunter de l'argent, aussi n'est-il pas surprenant qu'après lui avoir prêté à nouveau cinq livres, il rêve qu'il est devenu chauve [78]. Lorsque, du moins en songe, il a vu ses désirs comblés, il ne parvient pas toujours à distinguer le rêve de la réalité et, au réveil, consulte les astres pour savoir « si ce rêve était vrai [79] ». Il ne réussit pas à faire la conquête de la dame [80], et ses yeux se portent ailleurs.

Il court chez l'une, sollicite l'autre, tout en fréquentant avec assiduité lady Mainwaring, qu'il parviendra à épouser en novembre 1649 [81]. Plusieurs femmes semblent régner simultanément sur son cœur, et la crainte qu'il éprouve de se voir obligé de contracter un mariage peu avantageux, se traduit dans plusieurs de ses rêves [82]. L'intérêt l'attire vers lady Mainwaring, le plaisir le pousse dans les bras de Mrs. March et de ses amies. Ses rêves sont le reflet de ce qu'il voudrait faire avec les femmes qu'il recherche. Peu à peu, d'ailleurs, il s'enhardit, les gestes accomplis en songe se concrétisent [83]. L'une de ses plus longues notations concerne le pèlerinage amoureux qu'il

72. *Ibid.*, vol. II, p. 363.

73. *Ibid.*, vol. II, p. 363 : « 11 Sept. 1645... ».

74. Les notations relatives à ses rêves sont généralement précédées de la mention *A dream* : suivie de *Morning* ou de *This night*.

75. *Ibid.*, p. 442-443 : « 19 May 1647... ».

76. *Ibid.*, p. 395 : « 10 Oct. 1646... ».

77. *Ibid.*, p. 386.

78. *Ibid.*, p. 383 : « 6 June 1646... ».

79. *Ibid.*, p. 386 : « 22 June 1646... ».

80. *Ibid.*, p. 387 : « 5 July 1646... ».

81. Cf. *supra*, p. 215.

82. *Elias Ashmole*, vol. II, p. 416 : « 11 Feb. 1647... ».

83. Il flirte de façon assez osée avec Mrs. March (*op. cit.*, p. 410-411).

accomplit à Londres, en compagnie de Mrs. March; les regards et les tendres paroles de la dame, les promesses et les baisers accordés sont enregistrés avec une extrême précision [84], mais ce qu'Ashmole éprouve ne transparait guère. Point de place dans son journal pour les sentiments, seuls comptent les faits matériels et les détails physiques. Le réalisme sensuel, l'impudeur de certaines scènes, minutieusement décrites, contrastent avec l'absence de renseignements relatifs à l'aventure intérieure, aux ressorts secrets de la pensée.

Son cas n'est pas isolé. Parce qu'ils sont engagés dans l'action, les diaristes, en dehors des heures consacrées à leurs dévotions, ne trouvent guère le temps de regarder en eux. La vie extérieure les absorbe trop, le désœuvrement favorable à l'introspection leur est inconnu. Ils sont attentifs à leur état de santé, à leurs réactions organiques, au temps qu'il fait comme au message que recèlent leurs rêves, mais ils ne se sentent nullement enclins à fouiller les recoins intimes de leur âme et à méditer sur eux-mêmes. Les faits de conscience, quand ils ne sont pas utilisés à des fins religieuses, restent dans l'ombre. La confiance, si elle existe, se maintient sur le plan des sentiments universels. Le terre à terre l'emporte le plus souvent sur les réflexions nobles. Certains journaux, comme celui de William Whiteway, ne contiennent aucune notation introversive; occupations, achats et divertissements constituent l'essentiel des remarques consignées dans ces documents. Faut-il en déduire que les journaux, dans leur grande majorité, ne nous livrent rien de la personnalité de ceux qui les ont tenus? Ce serait formuler là un jugement trop hâtif.

Si la description des états intérieurs est généralement inexistante dans les journaux profanes, ceux-ci n'en sont pas moins révélateurs, mais la révélation du moi n'a, dans ce cas précis, rien de volontaire ou de délibéré, elle se fait à l'insu de leurs auteurs. La spontanéité ou le piquant des notations, la nature et le choix des incidents relatés, les remarques en apparence insignifiantes en disent souvent plus long sur le caractère que les confessions les plus personnelles, et nous permettent d'entrevoir, au cours d'instantanés privilégiés, certaines facettes de l'être intime. C'est dans cette perspective que nous examinerons maintenant deux journaux qui, à cet égard, nous semblent particulièrement représentatifs. Ils émanent de personnalités fort différentes, puisqu'ils ont été écrits, l'un par une grande dame qui fréquenta la cour de Jacques I^{er}, lady Anne Clifford, l'autre par un pasteur puritain desservant une petite localité de l'Essex, Ralph Josselin, mais chacun apporte « un éclairage particulier [85] » sur l'homme du XVII^e siècle; c'est en cela que réside leur intérêt.

LADY ANNE CLIFFORD

En janvier 1616, une jeune femme de vingt-six ans se trouve mêlée à de graves dissensions familiales, lorsque débute son journal. S'agit-il véritablement de son premier journal, nous ne le croyons pas, car les destructions et les dispersions diverses nous ont privés de la majorité des manuscrits de la famille Clifford. L'éditeur du présent journal, qui couvre les années 1616, 1617 et 1619, n'a pu lui-même utiliser qu'une transcription du texte original, faite au XVIII^e siècle par une main inconnue [86]. Un court fragment autobiographique relatif à l'année 1603 précède le journal, il nous renseigne sur la

84. *Ibid.*, p. 413 : « 1 Feb. 1647... ».

85. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 132.

86. Cf. *Clifford D.*, introd. p. lxiiv., l'absence de notations pour l'année 1618 serait peut-être due à la maladie mentionnée par lady Anne, à la date du 1^{er} janvier 1619 (*op. cit.*, p. 23).

jeunesse de l'auteur et semble être la compilation de brèves notes, prises au jour le jour par lady Anne, alors âgée de treize ans. Ceci nous laisse supposer que si elle ne pratiquait pas encore, de façon régulière, l'écriture quotidienne, elle avait de bonne heure pris l'habitude de consigner les événements marquants de son existence.

L'année 1603 fut, en effet, riche en événements pour tous les Anglais. La mort, le 20 mars, d'Elizabeth I^{re} fit redouter le pire à ses sujets et s'envoler les espoirs de la jeune fille, à qui les faveurs de la souveraine avaient laissé entrevoir une place à la cour [87]. L'avènement du roi Jacques dissipa vite les craintes, et Anne et sa mère, née Margaret Russell, se trouvèrent à nouveau mêlées à la vie mondaine de la capitale.

Les fêtes reprennent de plus belle, et Anne, qui se révèle une observatrice fort avisée, ne peut s'empêcher de remarquer que les choses ont changé à la cour. Elle signale, en particulier, la saleté qui règne dans certaines pièces du palais, et utilise même le mot *lousy* pour dépeindre l'état des lieux [88]. Elle s'aperçoit aussi que « les femmes d'un certain âge » ne jouissent pas des faveurs de la nouvelle reine, qui préfère s'entourer de jeunes beautés, comme lady Hatton et lady Cecil. Sa mère, sa tante Warwick et leurs amies se trouvent écartées du cercle royal, et peut-être en conçoit-elle quelque dépit [89].

Malgré son jeune âge, elle possède déjà cette conscience aiguë de ses droits et de ses privilèges, qui sera à l'origine de l'interminable querelle qui, plus tard, dressera contre elle son premier mari. En mars 1603, son père et lord Burleigh revendiquent tous deux le privilège de porter l'épée du nouveau souverain, au cours du voyage qui, d'Ecosse, le mènera jusqu'à Londres. George Clifford est finalement désigné; « c'était là son droit héréditaire », précise Anne, qui ajoute: « et ainsi, en ligne directe, c'est à moi qu'il revenait [90] », soulignant, à cette occasion, qu'après la mort de son père, tous les honneurs et toutes les terres qu'il possédait lui appartiendraient [91].

Au milieu des descriptions, des réjouissances et des cérémonies se glisse une note discordante. Les relations entre les troisième comte de Cumberland et sa femme paraissent singulièrement tendues. « Mon Père », écrit Anne, « venait quelquefois nous voir à Clerkenwell, mais ses visites étaient rares, car à cette époque il avait complètement abandonné ma Mère, pourtant c'était lui qui payait les frais d'entretien de la maison » [92]. Lorsque George Clifford offre aux souverains une somptueuse réception, en son château de Grafton, lady Cumberland est présente, mais « non point en qualité de maîtresse de maison, à cause du différend qui l'opposait au Seigneur des lieux [93] ». Quand l'épouse délaissée suit la cour jusqu'à Woodstock, il lui arrive de rencontrer son compagnon, venu s'entretenir avec le roi de problèmes relatifs à ses terres du nord; en pareil cas, « l'expression de leurs visages révélait leur mutuelle aversion, cependant mon Père échangeait quelques mots avec moi et me donnait sa bénédiction », note Anne, qu'attriste cette situation [94]. Elle fait là un curieux apprentissage car, à peine mariée, elle connaîtra les mêmes déboires et les mêmes humiliations que sa mère. Pour l'heure, elle se distrait en compagnie de ses cousins, s'initie aux arts d'agrément, apprend à chanter et à jouer de la basse de viole, en compagnie du page de sa tante, lady Russell [95].

De ses études elle ne dit mot, mais nous savons qu'elle eut pour tuteur le poète Samuel Daniel (1563-1619), et pour gouvernante, Mrs. Anne Tylor, qu'elle mentionne

87. *Ibid.*, p. 3 : « 1603... ».

88. *Ibid.*, p. 6.

89. *Ibid.*, p. 9 : « 1603... ».

90. *Ibid.*, p. 6.

91. Cf. G. WILLIAMSON, *Lady Anne Clifford*, p. 68.

92. *Clifford D.*, p. 6.

93. *Ibid.*, p. 10.

94. *Ibid.*, p. 14.

95. *Ibid.*, p. 16.

dans son journal [96]. Leurs deux portraits apparaissent sur l'immense fresque qui recouvre l'un des murs du hall d'entrée d'Appleby Castle, et dont l'un des panneaux représente lady Anne, enfant, entourée d'instruments de musique et de livres d'étude [97]. On ne peut qu'être frappé par le sérieux des lectures d'une aussi jeune personne. A ses pieds se trouvent quelques volumes savants, *Britannia* de Camden, un atlas du géographe flamand Abraham Ortelius, la traduction du *De Vanitate Scientiarum* (1530) de Henricus Cornelius Agrippa, et *Don Quichotte*, le seul livre divertissant qui figure dans cette austère collection. Sur des rayons voisinent *Variété des Choses* de Louis Le Roy, dans sa version anglaise, *Il Cortegiano* de Baldassare Castiglione, traduit en 1561 par Thomas Hoby, les œuvres en vers et en prose de son tuteur, les *Essais* de Montaigne et *The Herball* de John Gerard. Un peu plus haut, on aperçoit *Les Métamorphoses* d'Ovide, l'*Arcadia* de Sidney, les œuvres de Spenser et de Hall, comme celles de Chaucer et de Du Bartas, la *Bible*, saint Augustin, *L'Histoire de l'Eglise Chrétienne* de l'évêque Eusèbe, *Le Manuel d'Epictète* et le *De consolatione Philosophiae* de Boèce [98].

Ce goût de la lecture, acquis dès l'enfance, ne la quittera pas. Lorsqu'elle se marie, lady Anne fait venir à Knole un grand nombre de ses livres, qui se trouvaient dans le nord de l'Angleterre [99]. Ses suivantes, son secrétaire, une cousine parfois, lui lisent des passages de ses ouvrages préférés : *La Cité de Dieu*, *La Reine des Fées*, Montaigne ou Ovide [100]. Par la suite, elle se familiarise avec Plutarque, les historiens et les moralistes de l'Antiquité, achète de nombreux recueils de sermons et de méditations [101]. L'évêque de Carlisle, Edward Rainbow, qui prononça son éloge funèbre rapporte qu'elle retenait au cours de ses lectures les maximes et les phrases les plus significatives, et chargeait son personnel de les recopier sur des bandes de papier, qui étaient ensuite épinglées sur les murs et les courtines de sa chambre à coucher. Ainsi, elle pouvait contempler ses citations favorites, tout en vaquant à sa toilette [102].

C'est dans la lecture qu'elle puise sa consolation et, peut-être, une certaine philosophie de la vie, qui lui permettra, en de nombreuses occasions, de faire face [103]. Les livres lui fournissent, en tout cas, le moyen d'oublier temporairement ses soucis. C'est, en effet, une jeune femme mélancolique qui prend la plume, en janvier 1616, date à laquelle débute son journal. Lady Anne ne nous donne aucun détail sur les circonstances de son mariage. Dans le résumé de sa vie, intitulé *A Summary of the Records of the Life of me*, elle signale seulement que, le 25 février 1609, elle a épousé son premier mari, Richard Sackville, dans la maison de sa mère à Londres et que, deux jours plus tard, son beau-père étant décédé, les deux jeunes époux sont devenus comte et comtesse de Dorset [104]. Sept ans après son mariage, de Knole où elle réside, elle écrit qu'elle est « tantôt joyeuse et tantôt triste, selon les nouvelles reçues de Londres » [105], c'est-à-dire de son mari. Au travers des pages de son journal, la comtesse de Dorset nous révèle deux visages, celui de la grande dame, dont la vie dans la capitale n'est qu'une longue suite de visites et de réceptions, et celui de l'épouse délaissée qui, dans sa résidence du

96. *Ibid.*, p. 11, July 1603.

97. George Williamson, dans le livre qu'il consacre à lady Anne, nous offre une reproduction de cet immense tableau, appelé *The Great Picture*, ainsi qu'une description détaillée des différents panneaux.

98. Cf. G. WILLIAMSON, *op. cit.*, p. 341-342.

99. Clifford D., p. 68 : « May 1617, the 24th... ».

100. *Ibid.*, p. 52 et 104 : « Jan. 1617... June 1619, the 6th... ».

101. Parmi ceux-ci figurent les sermons de Donne, *The Meditations of Antonius*, œuvre fort populaire traduite par Casaubon, et les méditations de William Austin intitulées *Devotionis... Flamma* (1635). Cf. G. WILLIAMSON, *op. cit.*, p. 343.

102. Cf. *ibid.*, p. 65-66.

103. Cf. *supra*, p. 286.

104. Cf. fol. 124.

105. Clifford D., p. 17-18 : « February 1616... ».

Kent, coule des jours moroses et souffre des sautes d'humeur d'un mari égoïste et volage.

De Richard Sackville elle dira pourtant qu'il était foncièrement juste, de disposition agréable, et très courageux [106], mais le problème soulevé par la succession de son père, le duc de Cumberland, est à l'origine de la querelle qui, de longues années durant, séparera les deux époux et provoquera les souffrances de la jeune femme. A sa mort, en 1605, George Clifford avait, en effet, légué la majeure partie de ses terres du Westmorland et du Cumberland à son frère Francis, héritier du titre, précisant toutefois que ses biens reviendraient à lady Anne, au cas où Francis n'aurait pas de descendant mâle. Ce faisant, il ne tenait pas compte d'une vieille clause stipulant que les terres des Clifford devaient être transmises de père en fils, conformément au droit d'aînesse, mais sans tenir compte du sexe de l'héritier. Sa femme et sa fille s'estimaient à juste titre lésées [107]. Lady Anne espérait trouver en la personne de son mari un allié, qui seconderait sa mère, dans la lutte inlassable qu'elle menait pour obtenir justice. Il n'en fut rien. La comtesse de Cumberland avait porté l'affaire devant la Cour des Plaids Communs, Jacques I^{er} offrit son arbitrage, elle savait d'avance que la partie était perdue. Sa déception fut d'autant plus grande que son gendre, désireux de plaire au souverain, s'opposa à la requête de lady Anne et lui enjoignit de se plier à la décision royale. Lady Anne refusa et demeura inflexible [108].

Son journal commence au moment précis où il semble que tous se soient ligués contre elle, pour l'amener à changer d'avis. Son cousin Russell l'admoneste, lui montre ses « fautes » et ses « erreurs » ; « il m'a fait verser des larmes amères », écrit-elle, le 16 février 1616, alors qu'elle se trouve à Londres. Le même jour, à Whitehall, son amie, lady Wotten, évite le sujet, mais son attitude est éloquente. Lady Anne souffre en silence [109]. A Dorset House, le lendemain, l'archevêque de Cantorbéry lui-même, George Abbot, la prend à part et, pendant une heure et demie, s'efforce « par des moyens tant humains que divins » de la convaincre. Lady Anne se contente de répondre qu'il lui faut d'abord en référer à sa mère. « Il fit montre ainsi que son entourage d'une grande force de persuasion », écrit-elle, « utilisant tour à tour la terreur et la flatterie », mais elle enregistre une demi-victoire, puisqu'elle obtient l'autorisation d'aller consulter sa mère, avant de rendre réponse, le mois suivant [110]. L'attitude observée par lady Anne, tout au long de cette affaire, est singulièrement révélatrice de son caractère. Avec son énergie coutumière, elle se met aussitôt en route pour le Nord. Son mari quitte Londres en même temps qu'elle, mais bientôt leurs routes bifurquent, et elle ne peut s'empêcher de noter ce soir-là : « j'ai gagné ma chambre le cœur lourd à la pensée de toutes les choses qui nous séparent, mon Seigneur et moi [111] ».

Au bout d'un mois à peine, les envoyés de son mari, lord Howard, son fils et un cousin, John Dudley, viennent jusque chez sa mère, chercher sa réponse. L'arrivée de sir Timothy Whittington, fort heureusement, apaise la colère de lady Cumberland. Anne promet de rentrer à Londres, après Pâques, mais le 1^{er} avril, son cousin Howard et John Dudley reviennent, porteurs d'une lettre du comte de Dorset, stipulant que les chevaux et la suite de lady Anne doivent regagner Londres, sans elle [112]. La comtesse de Dorset se soumet, elle domine sa colère, mais prend la précaution de rédiger un document précisant que ses serviteurs l'ont quittée sur ordre de son mari, et contraire-

106. Cf. fol. 124.

107. Cf. *ibid.*, f. 121-122.

108. Cf. *ibid.*, f. 125.

109. *Clifford D.*, p. 18-19 : « February 1616, upon the 16th... ».

110. *Ibid.*, p. 19-20.

111. *Ibid.*, p. 21 : « Upon the 26th... ».

112. *Ibid.*, p. 22-23.

ment à sa volonté [113]. Quelques jours plus tard, après avoir longuement discuté avec sa mère, elle retourne dans la capitale, par ses propres moyens. Elle emprunte un carrosse pour faire une partie du chemin et termine le voyage à cheval [114]. Sa détermination ne faiblit pas, et la manière dont elle relate ces épisodes particulièrement orageux de son existence le prouve.

A Knole, on lui réserve « un accueil glacial [115] ». Par prudence, elle attend un jour, avant d'annoncer à Richard Sackville qu'elle a laissé derrière elle les papiers que les juges auraient voulu lui faire signer. Une semaine plus tard, elle proclame qu'elle s'opposera, par tous les moyens, à la décision des juges [116]. La bataille s'engage, une bataille dont très vite sa propre fille, Margaret, née en 1614, deviendra l'enjeu. Le 1^{er} mai, elle apprend qu'elle ne pourra plus vivre à Knole ou à Bolebrooke, l'une des propriétés que possèdent les Sackville dans le comté de Sussex. Le surlendemain, « l'enfant », comme elle l'appelle, lui est retirée et est conduite à Londres. Le coup est « rude », mais elle cède, car elle comprend qu'un refus attiserait la colère de son mari et nuirait à l'enfant. Elle verse « des larmes amères » et supplie le comte de l'autoriser à rejoindre sa fille à West Horsley, en Surrey, et de ne pas l'obliger à résider à Little Dorset House. Peine perdue, Richard Sackville répond qu'il est fermement décidé à ce que la petite Margaret aille vivre à Horsley et ne revienne plus jamais à Knole; pourtant il ne met pas tout de suite sa menace à exécution [117].

Abandonnée et « condamnée par presque tout le monde », lady Anne songe à son mari, admiré, fêté par tous et qui, à Londres, s'amuse, joue aux courses, fréquente théâtres et bouloirs, tandis qu'elle reste à la campagne, « le cœur triste et lourd ». Elle écrit alors, « je suis vraiment comme un hibou dans le désert [118] ». Elle sait qu'il lui suffirait de se plier aux exigences des Sackville, pour pouvoir, à son tour, profiter des plaisirs de la grande ville, mais pas une fois l'idée de capituler ne l'effleure. La mort de sa mère accroît sa peine et complique la situation [119]. Elle est dorénavant seule pour affronter ses « ennemis », le mot revient constamment sous sa plume, et l'on dirait parfois qu'elle a l'impression d'être victime d'une conspiration, d'un complot dans lequel son mari se trouverait impliqué, un peu malgré lui. Lorsqu'il lui envoie une lettre où éclate son mécontentement, elle ne le blâme pas, mais elle écrit : « j'ai vu combien mes ennemis ont travaillé contre moi [120] ». Par ce terme, elle désigne son oncle, Francis Cumberland, le fils de celui-ci, qu'elle appelle « my cozen Clifford », et aussi le frère de son mari, « my brother Sackville », qu'elle accuse de vouloir lui nuire ainsi qu'à son enfant [121]. Dans ses prières, elle demande à Dieu de mettre fin à ses malheurs, afin que ses « ennemis n'aient pas raison » d'elle [122]. Quand, en juin 1617, elle apprend que Richard Sackville veut déshériter sa propre fille, comme l'avait d'ailleurs fait son père George Clifford, elle pleure presque toute la journée parce que, dit-elle, « mes ennemis ont eu raison de moi [123] », mais jamais elle n'accuse son compagnon.

Le comte de Dorset, pour sa part, comprend mal l'obstination de sa femme. Il est frivole, dépensier, a de grands besoins d'argent et ne souhaite pas se lancer dans de coûteux procès. L'idée d'un arrangement financier avec l'oncle de sa femme lui sourit,

113. Ce document, qui se trouve à Appleby, est daté du 1^{er} avril 1616.

114. *Ibid.*, p. 23 : « April 1616... ».

115. *Ibid.*, p. 23-24 : « April 1616, upon the 11th... ».

116. *Ibid.*, p. 24 : « April 1616, upon the 19th... ».

117. *Ibid.*, p. 25-26 : « May 1616 ».

118. *Ibid.*, p. 28 : « May 1616... ».

119. Elle apprend la nouvelle le 29 mai 1616 (*ibid.*, p. 32).

120. *Ibid.*, p. 53 : « February 1617, upon the 4th... ».

121. *Ibid.*, p. 72 : « June 1617, the 25th... ».

122. *Ibid.*, p. 55 : « February 1617, upon the 18th... ».

123. *Ibid.*, p. 73 : « July 1617, the 3rd... ».

d'autant que ce dernier jouit des faveurs royales. Il fait chèrement payer à lady Anne son entêtement et se montre, tour à tour, conciliant et intraitable. Après la mort de lady Cumberland, il promet d'être « un mari aimant et attentionné », à condition qu'Anne accepte de lui léguer ses terres du Westmorland, si elle venait à mourir sans héritier direct [124]. Son consentement amène une réconciliation temporaire : « mon Seigneur et moi ne fûmes jamais meilleurs amis qu'en cette période », écrit-elle [125]. Mais bientôt, cependant, les disputes reprennent. Richard Sackville l'ignore, s'enferme une journée entière dans son bureau [126], ou bien part sans prévenir personne.

Lady Anne est seule à Knoles, le 16 janvier 1617, lorsqu'elle apprend qu'il lui faut gagner Londres et se présenter devant le roi, qui tient à jouer son rôle favori d'arbitre [127]. Une première entrevue a lieu le samedi 18. Dorset et sa femme s'agenouillent devant le souverain, qui leur demande de s'en remettre entièrement à lui. Dorset accepte, mais lady Anne supplie sa Majesté de l'excuser, car elle ne saurait en aucun cas se séparer vivante de ses terres du Westmorland. Le roi « utilisa pour me persuader des moyens tantôt agréables et tantôt désagréables », note-t-elle, « mais ma décision était déjà prise et rien ne put m'ébranler [128] ». Lors d'une seconde entrevue, Jacques I^{er} perd patience et tente, semble-t-il, de gifler la rebelle, que son mari entraîne hors de la vue du souverain exaspéré. En ces deux occasions, lady Anne se félicite de l'attitude de Richard Sackville : « il fut beaucoup plus bienveillant que je ne m'y attendais, et ne tenait nullement à ce que le roi me fasse un affront en public », confie-t-elle à son journal [129]. Elle paraît quelque peu surprise de s'en être tirée à si bon compte, et remercie la Providence divine, qui l'a « miraculeusement » tirée d'une situation embarrassante, tout en louant « la noblesse de caractère » de son compagnon [130]. Il fallait, il est vrai, une audace considérable, à l'époque, pour oser tenir tête à un monarque tout puissant, qui tenait entre ses mains l'avenir de ses sujets, et se croyait l'unique détenteur de la sagesse. Sa ténacité dut passer pour de l'effronterie aux yeux de plus d'un courtisan. Sans doute fut-elle soutenue dans cette épreuve par la promesse, faite à sa mère défunte, de ne jamais renoncer à son héritage. Gageons qu'elle fut néanmoins soulagée d'apprendre que, devant son refus, le roi avait décidé de se passer de son consentement. Sa conscience était en paix, puisqu'elle avait tenté l'impossible.

L'affaire n'est d'ailleurs pas définitivement réglée. A plusieurs reprises, Dorset revient à la charge, il adjure lady Anne de se rendre à Londres pour signer le compromis, mais il reçoit toujours la même réponse, et finalement se lasse de la supplier en vain [131]. « Ses paroles étaient tantôt agréables, et tantôt désagréables, mais je supportais tout avec patience et m'efforçais de lui donner autant de satisfactions et de preuves de mon amour que possible », lisons-nous dans son journal, mais, chaque fois, elle réaffirme son intention de ne jamais céder [132]. Son cœur est partagé entre son affection pour son mari et son attachement aux terres ancestrales. Lorsqu'il lui annonce, par lettre, son intention de la déposséder de son douaire, elle lui répond qu'elle est « heureuse de supporter cette humiliation avec patience », puisque tel est son bon plaisir [133]. Elle

124. *Ibid.*, p. 35 : « June 1616, upon the 19th... ».

125. *Ibid.*, p. 36 : « June 1616... ».

126. Cf. *supra*, p. 277, n. 448.

127. Cf. W. NOTESTEIN, *Four Worthies*, p. 135.

128. *Clifford D.*, p. 48-49.

129. *Ibid.*, p. 49.

130. *Ibid.*, p. 51 : « January 1617, upon the 20th... ».

131. *Ibid.*, p. 61 : « April 1617, the 16th... ».

132. *Ibid.*, p. 62 : « April 1617, the 5th... ».

133. *Ibid.*, p. 69 : « May 1617, the 27th... ».

s'efforce sincèrement d'être une bonne épouse. Pendant la maladie de son compagnon, elle veille ce dernier avec dévouement, reste allongée près de lui sur une paillasse, plusieurs nuits durant, et tombe malade à son tour [134]. Son désir de plaire à son mari est par trop évident. Quand il reste longtemps absent, elle le « supplie » de revenir à Knoles; lorsqu'il est pris de malaises à Buckhurst, elle le « conjure » de l'autoriser à venir le soigner [135]. Dorset n'est guère impressionné. Il ne lui épargne aucune vexation, la trompe ouvertement, lui impose la compagnie de sa maîtresse et la laisse de plus en plus seule à la campagne.

C'est de solitude que l'épouse, opiniâtre et résignée tout à la fois, souffre le plus à Knoles, où elle se plaint de n'avoir « ni réconfort, ni compagnie, si ce n'est l'enfant [136] ». Le temps lui semble tellement long qu'elle se couche parfois dès huit heures du soir, et ne se relève qu'à huit heures, le lendemain matin [137]. Le mot *tedious* revient constamment sous sa plume et, pour résister à l'ennui qui la mine, elle se crée de multiples tâches et déploie une grande activité. Elle lit, monte à cheval, se promène dans les jardins du château, cueille des fruits, cuisine, consacre de longs moments aux travaux de broderie, l'une de ses occupations favorites, le travail étant, selon sa propre expression, « le meilleur moyen de passer le temps [138] ». Son énergie est infatigable, elle entretient une correspondance volumineuse et signe, le même jour, trente-trois lettres, qu'elle adresse à ses métayers du Westmorland [139]. Malgré ces occupations diverses, elle ne peut s'empêcher de donner libre cours à sa mélancolie. Il lui arrive de rester, toute une journée, dans sa chambre, sans en sortir, « l'esprit troublé et chagrin [140] ». Le souvenir de ses récentes épreuves éveille en elle la tristesse, même quand elle vaque à ses travaux journaliers. Les nuits lui pèsent encore davantage, lorsqu'elle songe aux réceptions fastueuses données à Londres par son époux volage [141]. *

En sa présence, elle s'efforce de rester maîtresse de ses sentiments et de dissimuler, derrière un visage joyeux, un cœur insatisfait [142] mais, le plus souvent, ses yeux sont rougis par les larmes. Elle sanglote, des journées entières [143]. Le 8 juin 1617, jour de la Pentecôte, elle se rend à l'église avec toute sa maisonnée et note que, pendant le service, elle pouvait à peine lever les yeux, tant ses paupières étaient bouffies par les larmes qu'elle avait versées [144]. Ces pleurs continuels n'émeuvent guère le comte de Dorset; il se laisse gagner par la pitié, une seule fois, lorsqu'il voit sa femme bouleversée, et se montre alors, déclare-t-elle « un peu plus gentil qu'à l'ordinaire [145] ». Habituellement il reste insensible et feint d'ignorer l'humeur chagrine de lady Anne. Essaie-t-elle inconsciemment, en retour, de punir son mari? Elle se dit, ou peut-être se croit, fréquemment malade, et en prend prétexte pour garder la chambre. Si elle est contrainte de recevoir à dîner la maîtresse du comte, lady Penistone [146], en revanche il lui arrive de ne pas se montrer, quand ce dernier fait à ses invités les honneurs du château [147]. Elle signale, d'ailleurs, dans son journal, qu'entre le 29 octobre 1619 et le

134. *Ibid.*, p. 63 : « April 1617, the 14th... ».

135. *Ibid.*, p. 57-58 : « March 1617, upon the 3rd... ».

136. *Ibid.*, p. 67 : « May 1617, the 8th... ».

137. *Ibid.*, p. 57 : « March 1617, the 11th... ».

138. *Ibid.*, p. 42 : « November 1616, upon the 12th... ».

139. *Ibid.*, p. 64 : « April 1617, the 19th... ».

140. *Ibid.*, p. 76 : « August 1617, the 10th... ».

141. Les mots *sad* et *melancholy* reviennent constamment dans ses notations.

142. *Ibid.*, p. 160 : « March 1617, the 28th... ».

143. Cf. *supra*, n. 123.

144. Clifford D., p. 70 : « June 1617, the 8th... ».

145. *Ibid.*, p. 73 : « July 1617, the 12th... ».

146. *Ibid.*, p. 101 : « May 1619, the 13th... ».

147. *Ibid.*, p. 108-109 : « October 1619, the 25th... ».

23 mars 1620 elle n'a pas quitté ses appartements [148]. Pendant cette période, amis et proches viennent la voir, prennent des nouvelles de sa santé, lui envoient lettres et sucreries, et ces marques d'attention lui font trouver le temps moins long que lorsqu'elle pouvait sortir [149]. Notation caractéristique, qui prouve à quel point lady Anne est vulnérable et éprouve le besoin d'être aimée, ou du moins appréciée, par son entourage.

Alors qu'elle se sait condamnée par de nombreux nobles, elle ne néglige aucun effort pour « gagner l'amitié » des parents de son mari, qui ne lui sont pas hostiles, et utilise pour ce faire, précise-t-elle, « tous les moyens honnêtes en son pouvoir ». Elle écrit de longues lettres à ses deux belles-sœurs, lady Beauchamp et lady Compton, et glisse dans l'une de ses missives une boucle de cheveux de la petite Margaret [150]. Connaissant les tourments que provoquent les dissensions conjugales, elle contribue même à réconcilier lord et lady Compton, en les invitant tous deux à souper à Dorset House [151]. Peu de temps après, elle obtient de Compton la promesse qu'il gardera encore plusieurs mois sa résidence londonienne de Finch Lane, pour permettre à lady Cecily, sa femme, de venir quelquefois dans la capitale [152]. En pareils cas, elle utilise comme messagère une de ses suivantes, Willoughby, à qui elle remet aussi les menus cadeaux destinés à ses amies ou à leurs enfants [153].

Elle est extrêmement sensible à l'opinion que les autres peuvent avoir d'elle, et ne manque pas de souligner, chaque fois que l'occasion s'en présente, les marques de sympathie dont elle a été l'objet [154], et même les éloges qui lui ont été décernés. Toute parole encourageante est consignée avec soin, et elle relate avec satisfaction la visite d'un ami londonien, qui lui rapporte qu'en dépit des critiques formulées contre elle, nombreux sont ceux qui la félicitent d'avoir fait « ce qui est juste et honorable [155] ». Elle note, avec précision, l'évolution de ses rapports avec tous ceux qui vivent sous son toit, plus particulièrement avec ses serviteurs. Ces derniers jouent un rôle important dans son existence.

Au moment où la querelle qui l'oppose à son mari prend des proportions inquiétantes, puisqu'il est question de lui enlever sa fille, lady Anne discute de ses problèmes personnels, pendant près de deux heures, avec l'intendant, Mr. Legge. Elle remarque, avec une certaine naïveté, qu'il est sorti satisfait de leur entretien et qu'elle a réussi à lui donner une meilleure opinion d'elle-même [156]. Sans doute espère-t-elle, de cette façon, influencer indirectement Richard Sackville, en sa faveur, et le fléchir, puisqu'elle en est réduite à s'adresser à lui, par personne interposée. Elle se révèle, à cet égard, une jeune femme sans grande expérience du monde et quelque peu désarmée devant les intrigues qui se nouent en coulisses. Elle considère, à tort, ses serviteurs comme des alliés et se confie trop facilement à eux, sans se douter que ses paroles sont fidèlement rapportées au maître de maison, lorsqu'il revient à Knole. En sa présence, en effet, elle se plaint rarement; une fois seulement, elle ose lui faire remarquer « combien il est gentil avec tout le monde et méchant » avec elle [157], aussi éprouve-t-elle le besoin de s'épancher auprès de ses familiers et surtout d'être rassurée. Le soir, au jardin, elle parle avec Josiah Cooper, le page d'origine française, qui, flatteur, lui affirme que « tous les

148. *Ibid.*, p. 109 : « October 1619, the 29th... ».

149. *Ibid.*, p. 110 : « November 1619, the 28th... ».

150. *Ibid.*, p. 69 : « May 1617, the 29th... ».

151. *Ibid.*, p. 85 : « January 1619, the 22nd... ».

152. *Ibid.*, p. 99 : « May 1619, Sunday the 9th... ».

153. *Ibid.*, p. 59 et 57 : « March 1617, the 19th... ».

154. *Ibid.*, p. 26 : « May 1616, upon the 4th... ».

155. *Ibid.*, p. 70 : « June 1617, the 3rd... ».

156. *Ibid.*, p. 27 : « May 1616, upon the 11th... ».

157. *Ibid.*, p. 103 : « May 1619, the 27th... ».

hommes de la maison l'aiment infiniment, à l'exception de Matthew et de deux ou trois de ses acolytes [158].

Matthew Caldicott, l'homme de confiance de Richard Sackville et son favori, fait, tout au long du journal, figure de mauvais génie. Tel une ombre, il suit son maître et assiste sans aucune gêne aux querelles entre les deux époux. Il rédige de sa propre plume une lettre cruelle, destinée à lady Anne, et lui enjoint de se soumettre, si elle ne veut courir à sa propre perte [159]. La comtesse éprouve une grande méfiance à son égard et le soupçonne ainsi que Lindsay d'être les principaux artisans de son infortune, tant est grande leur emprise sur le comte de Dorset [160]. Elle sait que Matthew a pris délibérément parti contre elle; après une altercation assez violente avec son mari, elle écrit : « Matthew continue à me desservir le plus possible auprès de mon Seigneur » et, quelques semaines plus tard, elle note : « nous nous sommes à nouveau querellés à propos de Matthew [161] ». Sa présence lui est devenue tellement intolérable qu'elle décide sur-le-champ d'écrire à l'évêque de Londres, pour se plaindre de lui [162]. Cette démarche produit un effet immédiat sur le coupable, et lady Anne cesse de le mentionner dans son journal. Pourtant, un soir, son aumônier, Mr. Ran, tente de la persuader de se réconcilier avec Matthew. Elle ne peut s'y résoudre car, dit-elle, « il m'avait causé un tel préjudice que je pouvais difficilement l'oublier ». L'aumônier ne se décourage pas. Trois jours après, il lui apporte un message du serviteur infidèle, qui sollicite sa bienveillance. Lady Anne cède et charge Mr. Ran de lui dire « qu'en tant que chrétienne », elle consentait à le pardonner [163]. L'incident semble, dès lors définitivement clos.

Lady Anne ne paraît pas rancunière. Dans des circonstances presque identiques, elle accorde son pardon à l'une de ses suivantes, Mrs. Bathurst, qu'elle avait congédiée, et la recommande à lady Warwick, qui la prend à son service [164]. En revanche, elle est irascible et s'emporte aisément contre son personnel ou contre ses amis. Elle se dispute avec Kate Burton et la renvoie chez son père, qu'elle convoque au préalable; même sa cousine Mary n'est point épargnée, et elle avoue qu'elles ont eu « une pénible querelle [165] ». Ses reproches, virulents parfois, s'adressent à tous, sans distinction de classe, et elle n'hésite pas à déclarer à des visiteurs importuns que les propos offensants qu'ils ont tenus à son égard rendent leur présence indésirable à Knole [166]. Elle n'est visiblement pas encore parvenue à l'équilibre et à la modération qu'elle manifesterait, une fois installée sur ses terres du Nord, après les décès successifs de son oncle, le comte de Cumberland, et de son fils unique, Henry [167]. Cette femme qui, l'avenir le prouvera, est faite pour imaginer et mener à bien de grands projets, n'a pas encore trouvé le but de son existence, au moment où elle tient ce journal de jeunesse. Les accès de mélancolie auxquels elle est sujette, le spleen qu'elle mentionne, en témoignent [168]. Son idéal, exprimé en ces quelques mots : « A wise body ought to make their own home the places of self-fruition [169] », ne se réalisera que beaucoup plus tard, en 1649, lorsqu'elle deviendra maîtresse de Skipton, Appleby, Brough, Brougham et Pendragon, ses cinq

158. *Ibid.*, p. 71-72 : « June 1617, the 21st... ».

159. *Ibid.*, p. 29 : « May 1616, the 14th... ».

160. *Ibid.*, p. 60 : « March 1617, the 28th... ».

161. *Ibid.*, p. 65 : « April 1617, the 20th... ».

162. *Ibid.*, p. 70 : « June 9, 1617 ».

163. *Ibid.*, p. 75-76 : « August 1617, the 8th... ».

164. *Ibid.*, p. 93 : « April 1619, Sunday the 18th... ».

165. *Ibid.*, p. 106 : « August 1619, the 14th... ».

166. *Ibid.*, p. 97-98 : « May 1619, the 2nd... ».

167. Cf. W. NOTESTEIN, *op. cit.*, p. 153 et 148.

168. Clifford D., p. 73 : « July 1617, the 7th and 8th... ».

169. Cf. W. NOTESTEIN, *op. cit.*, p. 149 et G. WILLIAMSON, *opt. cit.*, p. 281.

châteaux du Westmorland, qu'elle s'emploiera à restaurer avec sa ténacité coutumière [170].

Pourtant, elle s'exerce déjà à son futur métier, car elle n'a jamais perdu l'espoir de recouvrer ce qu'elle estime lui revenir de droit. Elle suit attentivement l'évolution de la situation dans le Westmorland, et rien ne la flatte davantage que d'apprendre que les métayers y sont infiniment mieux disposés envers elle qu'envers son cousin et adversaire, Henry Clifford [171]. Ses contacts épistolaires ou personnels avec ces fermiers figurent parmi ses plus grandes satisfactions. Avec eux, elle se comporte déjà en future châtelaine et, assez imprudemment d'ailleurs, prend leur parti dans le litige qui oppose certains villageois à lord Cumberland. Deux de ces hommes viennent jusqu'à Londres solliciter son aide, et cette initiative mécontente le Grand Chancelier, sir Francis Bacon, qui leur rappelle leur devoir d'obéissance. « Les pauvres », écrit-elle, « demeurèrent perplexes et fort troublés, mais je les réconfortai et les encourageai de mon mieux [172] ». Elle réussit, malgré tout, à obtenir qu'un de ses amis intervienne en leur faveur auprès du Chancelier, et ne prend congé d'eux qu'après leur avoir donné « de l'or et de l'argent » [173]. Sa générosité deviendra proverbiale. A Knole aussi, elle veille sur ses serviteurs et se dispense même d'aller à l'église le jour où deux d'entre eux célèbrent leur mariage [174]. Il lui faut, à tout prix, veiller et régner sur une petite communauté dont elle assume la responsabilité. C'est là le rôle qui lui convient le mieux.

A Londres se forme l'image d'une grande dame, très différente de la jeune femme désemparée qui mène une vie monotone dans son domaine du Kent. Durant ses brefs séjours dans la capitale, qui coïncident généralement avec les fêtes du nouvel an, elle connaît une existence frivole et mondaine. Elle rend de multiples visites à ses parents et à ses amis, organise des réceptions à Dorset House, fréquente la noblesse de la cour et est même admise dans la chambre de la reine [175]. Toutes les grandes maisons de la ville, et parmi elles The Savoy, Arundel House, Essex House, lui sont ouvertes. Elle partage une loge avec la comtesse d'Arundel pour applaudir le masque de Ben Jonson, *La Restauration de l'Âge d'Or*, présenté pour la seconde fois, à l'occasion de l'Épiphanie, devant le roi et la reine, le 6 janvier 1616, ou bien encore, l'année suivante, assiste à la première d'un autre masque de Ben Jonson, *La Vision de Délices*, le 6 janvier 1617 [176]. Elle donne libre cours à sa passion pour le jeu et perd vingt-sept livres au *gleek* chez lady Gray [177]. Les fastes et les divertissements l'absorbent, elle n'oublie pas pourtant ses parents et connaissances emprisonnés à la Tour, et leur rend visite. En janvier 1616, elle tient compagnie à lady Elizabeth Raleigh [178]. Le 2 janvier 1617, elle retrouve, « pour la première fois depuis leur condamnation », le comte et la comtesse de Somerset, qui est la cousine germaine de son mari, et retourne les voir, chaque fois qu'elle est à Londres [179]. Tandis que le duc de Dorset s'entretient avec le comte de Northumberland, qui est enfermé à la Tour depuis le complot des poudres, elle réconforte lady Shrewsbury internée depuis près de huit ans [180]. Pas un instant elle ne

170. Cf. G. WILLIAMSON, *op. cit.*, p. 186.

171. Clifford D., p. 69 : « May 1617, the 31st... ».

172. *Ibid.*, p. 96-99 : « April 1619, Tuesday the 27th... ».

173. *Ibid.*, p. 102 : « May 1619, the 17th... ». Cf. G. WILLIAMSON, *Who was Lady Anne ? Privately printed, Appleby Castle, 1917*, p. 17.

174. *Ibid.*, p. 99 : « May 1619, Sunday the 9th... ».

175. *Ibid.*, p. 80 : « November 1617, the 4th... ».

176. *Ibid.*, p. 17 et 47 A propos de ces deux masques de Ben Jonson, *The Golden Age Restored In a Maske at Court, 1615 (fol. 1616) et The Vision of Delight Presented at Court in Christmas 1617 (fol. 1640)*, on consultera M. Th. Jones-Davies, *Inigo Jones, Ben Jonson et le Masque*.

177. *Ibid.*, p. 45 : « December 1616, upon the 28th... ».

178. *Ibid.*, p. 17 : « January 1616, upon the 8th... ».

179. *Ibid.*, p. 47 et 96.

180. *Ibid.*, p. 96-97 : « April 1619, the 28th... ».

songe à tourner le dos à des amis dans la détresse, mais la comtesse de Suffolk, frappée par la petite vérole, n'aura droit qu'à des sarcasmes, tant elle blâme sa conduite[181].

Lady Anne qui, à la campagne, négligeait sa toilette et se contentait parfois de porter « une simple robe de flanelle verte », confectionnée par William Pun, son intendant, devient alors fort coquette[182]. Lady Manners offre de la coiffer, lady St John lui envoie son tailleur, à qui elle commande une robe de satin vert d'eau et une robe de damas rebrodée d'or[183]. Au printemps de 1617, elle arbore un ensemble de satin blanc du même faiseur, et ces nouvelles toilettes lui redonnent confiance en elle-même[184]. La vanité la pousse à se rendre chez sa belle-sœur, lady Beauchamp, pour lui montrer les vêtements de deuil qu'elle a portés pour les funérailles de la reine, le 13 mai 1619[185]. Cette cérémonie lui fournit l'occasion de retrouver de nombreux visages connus, et surtout de beaucoup parler; c'est là un besoin qu'elle éprouve, chaque fois qu'elle échappe à son cadre habituel, comme si elle voulait rattraper les longues heures de silence qu'elle s'est imposées à Knole. Avec lady Arundel, elle suppute les chances qu'ont certains seigneurs de leurs amis d'être faits chevaliers de la Jarretière[186]. La visite de lady Warwick lui a permis, note-t-elle le 20 janvier 1619, d'apprendre « bien des nouvelles[187] ». Elle est d'un naturel fort curieux et les moindres nouvelles l'intéressent. Ici et là, elle glane des informations relatives aux personnages en vue de la capitale, et les consigne aussitôt dans son journal. Elle rapporte « les propos abominables » qui circulent sur lady Rous et son frère, sir Arthur Lake[188], signale la honteuse maladie qui a frappé la femme de ce dernier[189], commente « le piètre mariage » de lord Sheffield[190] ou encore l'alliance avantageuse que vient de contracter sir Thomas Glenham[191]. Une fois rentrée à Knole, elle attend avec impatience les derniers potins que lui rapportent l'intendant ou les membres de sa suite. Les rares visites qu'elle rend à ses voisins lui permettent de s'informer des rumeurs qu'on colporte dans la capitale, rumeurs souvent fantaisistes et démenties peu après. Ainsi croit-elle d'abord que le frère de son mari et son ennemi déclaré, sir Edward Sackville, s'est réellement battu en duel, jusqu'à ce que la veuve Duck, qui revient de la cour, la détrompe[192]. Elle surveille aussi les mouvements de sa rivale, lady Penistone, et n'ignore pas la date et le lieu de ses rendez-vous avec le comte de Dorset. Dans son journal figurent, sans aucun commentaire, ces quelques lignes rajoutées après coup : « le 29 novembre (1619) le comte rendit visite pour la dernière fois à lady Penistone, chez sa mère, dans le Strand[193] ». La jeune femme devait mourir peu après, de la petite vérole. Si lady Anne se sentit soulagée, elle ne le dit pas.

Ses préoccupations sont loin d'être toujours frivoles. Comme l'immense majorité de ses contemporains, elle s'intéresse aux « nouvelles d'outre-mer[194] » et à la religion. Dans la capitale, quand elle reçoit les grands noms de l'époque, lady Verulam, lady Herbert, lady Donne, on parle religion[195]. Ses lectures prouvent sa grande piété, sa

181. Cf. *supra*, p. 131.

182. *Clifford D.*, p. 58 : « March 1617, upon the 14th... ».

183. *Ibid.*, p. 44 : « December 1616, upon the 23rd... »

184. *Ibid.*, p. 65 : « April 1617... ».

185. *Ibid.*, p. 100-101 : « May 1619, the 13th... ».

186. *Ibid.*, p. 97 : « April 1619, the 28th... ».

187. *Ibid.*, p. 85 : « January 1619, the 20th... ».

188. Cf. *supra*, p. 131, n. 217.

189. *Clifford D.*, p. 98 : « May 1619, the 3rd... ».

190. *Ibid.*, p. 89-90 : « March 1619, the 4th... ».

191. *Ibid.*, p. 103 : « June 1619, the 21st... ».

192. *Ibid.*, p. 77 : « August 1617, the 28th... ».

193. *Ibid.*, p. 110 : « 1619, the 29th... ».

194. *Ibid.*, p. 76-77 : « August 1617, the 19th... ».

195. *Ibid.*, p. 85 : « January 1619, the 19th... ».

foi la soutient aux heures les plus sombres, et elle peut écrire, face aux attaques répétées de ses adversaires : « J'ai confié ma cause à Dieu [196] », mais la seule crise spirituelle qu'elle ait connue et dont nous trouvons la trace, fut de courte durée.

En mars 1619, la reine vient de mourir, lady Anne est seule à Knole, elle s'adonne à la réflexion et prend exagérément conscience de ses imperfections. Elle se plonge dans la lecture de livres tels que *The Praise of Solitariness*, qui avait appartenu à sa mère. Elle jeûne avec une rigueur extrême, se prive de beurre et d'œufs pendant tout le Carême, et sa suivante, Moll Neville, l'imite, pourtant elle accepte aisément de renoncer à ces privations, lorsque son mari intervient personnellement et déplore son teint pâle et son air maladif [197]. A cette phase de mortification succèdent les pleurs. Le jour du Vendredi Saint, après dîner, elle ne peut réussir à maîtriser ses larmes, son indignité l'accable et elle renonce à communier, après en avoir averti son aumônier et le comte. Ce dernier décide aussitôt que la communion ne sera pas célébrée à la chapelle. Les regrets qu'elle manifeste, peu après, d'avoir été privée d'un spectacle qui, sans doute, lui était cher, dévoilent la relative superficialité des problèmes religieux que se pose lady Anne [198]. Peu à peu, son zèle s'amenuise et, très vite, sans pour autant négliger ses obligations religieuses, elle se trouve absorbée par d'autres activités.

Les sentiments de lady Anne affleurent parfois, jamais ils ne se révèlent pleinement. Épouse vertueuse, s'efforçant de satisfaire son mari, mère dévouée veillant au bien-être de son enfant, elle apparaît irréprochable, mais on peut se demander si elle est capable de tendresse véritable. Le devoir seul semble la guider dans ses rapports avec ses proches : son mari reste toujours pour elle « my Lord », et sa fille n'est appelée que « the Child » ou « lady Margaret ». En revanche, lorsqu'elle parle de sa propre mère, elle utilise le plus souvent des termes tels que « my Blessed Mother » ou encore « my dear Mother ». Les liens qui l'unissent à celle-ci sont d'une qualité assez exceptionnelle pour l'époque, et elle lui voue une affection d'une rare intensité.

Tout au long de ses écrits, ses allusions à sa mère et à la dette de reconnaissance qu'elle a contractée envers elle, sont constantes. Leurs adieux, en avril 1616, sont « pénibles et douloureux », écrit-elle, comme si elle pressentait que c'était là leur dernière rencontre [199]. La mort de lady Cumberland, un mois plus tard, constitue, à ses yeux, « le plus grand et le plus cruel malheur » qui ait pu lui advenir, et trente-huit ans après, en janvier 1654, elle fera élever à l'endroit même où elles s'étaient quittées, à un quart de mille environ de Brougham Castle, un monument connu sous le nom de *The Countess's Pillar* [200]. Le souvenir de sa mère demeure vivace en sa mémoire, et elle éprouve un vif plaisir à s'entretenir avec ceux qui l'ont connue [201]. Elle verse des larmes abondantes, lorsqu'elle effectue un pèlerinage dans la maison d'Austin Friars, à Londres, où s'était écoulée une partie de sa jeunesse [202]. Elle retrouve la chambre où elle s'était mariée en présence de sa mère, parcourt les autres pièces et déplore de ne plus y voir les meubles et les tableaux familiaux. Elle choisira d'ailleurs de finir ses jours à Brougham, « dans la chambre où » son « noble père était né et où » sa « bienheureuse mère était morte [203] ».

En dépit de ses écarts et de ses faiblesses, elle ressent une sincère admiration pour ce père légendaire qu'elle a fort peu connu, mais dont les exploits lui ont été maintes fois

196. *Ibid.*, p. 58 : « March 1617, the 14th... ».

197. *Ibid.*, p. 90 : « March 1619 ».

198. *Ibid.*, p. 91-92 : « March 1619, the 26th... ».

199. *Ibid.*, p. 23 : « April 1616, upon the 2nd... ».

200. Cf. G. WILLIAMSON, *op. cit.*, p. 388.

201. Clifford D., p. 68 : « May 1617, the 24th... ».

202. *Ibid.*, p. 80 : « November 1617, the 3rd... ».

203. Cf. MS. Harley 6177, f. 205.

contés. Après s'être longuement entretenus avec sir John Taylor « des temps anciens » et de son père, elle éprouve le besoin de faire consigner, par écrit, le récit des expéditions lointaines auxquelles lord Cumberland avait participé [204]. Détail caractéristique, en suivant le cercueil de la reine, de Somerset House à l'abbaye de Westminster, le 13 mai 1619, c'est à son père qu'elle songe et à ses funérailles solennelles célébrées, en l'église de Skipton, « treize ans et un mois auparavant [205] ». Tous ces souvenirs familiaux émeuvent lady Anne, ils sont liés dans son esprit au culte qu'elle voue au passé.

L'histoire des Turcs la passionne tout autant que l'histoire d'Angleterre [206]. La reine Elizabeth lui a laissé un souvenir ineffaçable; en compagnie de Thomas Cornwallis, un gentilhomme de service, fort âgé, elle évoque sa mémoire et de vieux souvenirs de la cour [207]. L'histoire de sa famille la captive encore davantage [208]. Elle classe religieusement les papiers ayant appartenu à la comtesse de Cumberland et qui concernent en grande partie ses terres du nord, objet de tant de luttes [209]. Les défunts ne sont pas oubliés; elle se penche avec intérêt sur les plans des monuments commémorant ses grands-parents maternels et qui doivent être érigés à Chenies, résidence des Bedford [210]. Elle compare « les deux livres des Clifford », que lui a envoyés un amateur d'antiquités, St. Lo Kinaston, et qui constituent pour elle de précieux documents, puisqu'ils justifient ses droits à l'héritage qu'elle revendique [211]. Avec l'aide d'un membre de sa suite, qui écrit sous sa dictée, elle entreprend de continuer la rédaction des chroniques de la famille Clifford pour l'année 1607, et consacre parfois des journées entières à cette tâche [212]. Elle ne néglige pas pour autant l'histoire de sa belle-famille, et se penche sur le pedigree des Sackville, dont lui a fait cadeau son mari [213]. Aux heures de tristesse et de découragement, elle se tourne vers le passé, relit les chroniques familiales, « compare les choses passées avec les choses présentes » et trouve ainsi sa consolation [214].

Elle éprouve un plaisir mélancolique à revoir les lieux où elle a vécu dans son enfance. Chaque endroit, chaque pièce est associé à un souvenir. En revisitant la chambre de sa mère à Austin Friars, elle revit en même temps son mariage [215]. Lorsqu'elle retourne à Appleby peu après la mort de lady Cumberland, elle passe la nuit avec son mari dans la chambre où cette dernière s'est éteinte et où elle-même, soixante ans plus tard, choisira de rendre le dernier soupir [216]. Le 2 mars 1619, « vers deux heures de l'après-midi », son intendant Legge lui apprend la mort de la reine Anne. Aussitôt, ses souvenirs resurgissent, elle se rappelle que c'est dans cette même chambre, et à la même heure, que lui a été annoncé le décès de sa mère. Elle se souvient aussi que la femme de Jacques I^{er} est morte dans la même chambre que Jeanne, l'épouse d'Henri VIII, et elle s'empresse de consigner cette série de coïncidences [217].

Pour échapper à la solitude de Knole, elle se réfugie dans le passé, un passé revêtu d'une riche coloration affective et qui lui semble plus attirant, parfois, que la grisaille du présent. Cette nostalgie du passé prend également la forme d'une fidélité particulière

204. *Clifford D.*, p. 81-83 : « November 1617, the 19th... ».

205. *Ibid.*, p. 100.

206. *Ibid.*, p. 66 : « April 1617, the 16th... ».

207. *Ibid.*, p. 28 : « December 1617, the 9th... ».

208. *Ibid.*, p. 109 : « October 1619, the 26th... ».

209. *Ibid.*, p. 84 : « January 1619, the 12th... ».

210. *Ibid.*, p. 106 : « July 1619 (the 25th) ».

211. *Ibid.*, p. 91 : « March 1619, the 18th... ».

212. *Ibid.*, p. 55 : « February 1617... the 19th... ».

213. *Ibid.*, p. 112 : « December 1619, the 26th... ».

214. *Ibid.*, p. 56 : « February 1617, upon the 27th... ».

215. Cf. *supra*, n. 202.

216. *Clifford D.*, p. 40 : « August 1616, upon the 24th... ».

217. *Ibid.*, p. 89 : « March 1619, the 2nd... ».

à l'évocation des anniversaires : anniversaire de sa naissance, de son mariage, anniversaire de la mort de son frère Robert [218]. Elle aime aussi calculer le temps qui s'est écoulé entre tel et tel événement, pour mieux mesurer sans doute ce qui est à jamais englouti. Les années, les mois, les jours sont évalués avec la précision qui caractérise lady Anne, quand elle date ses souvenirs. Ainsi, elle note que le vendredi 24 mai 1616, entre six et neuf heures du soir, sa mère est morte à Brougham, dans la chambre où était né lord Cumberland, treize ans et deux mois après le décès de la reine Elizabeth, et dix ans et sept mois après la mort du père de la diariste, alors que celle-ci avait « vingt-six ans et cinq mois, et l'enfant vingt-trois mois [219] ». A mesure qu'elle vieillit, les souvenirs s'accumulent, et elle se tourne de plus en plus vers les notations des années à jamais disparues. Sa vie est, en un certain sens, une perpétuelle recherche du temps perdu et son journal, l'instrument indispensable de cette quête, puisqu'il lui fournit les repères indispensables à sa mémoire.

Il est peu de documents aussi émouvants que ce fragment de journal, miraculeusement préservé des destructions et couvrant les derniers mois de sa vie [220]. Lady Anne y apparaît toujours semblable à elle-même, énergique, généreuse et décidée, elle dirige son personnel, paie ses serviteurs, reçoit ses nombreux amis, accomplit ses devoirs religieux, mais plus que jamais son journal devient une méditation sur le temps. Alors que la maladie la tient clouée dans sa chambre, du 26 février au 20 mars 1676, avant-veille de sa mort, elle évoque un certain nombre d'événements qui se produisirent soixante ans auparavant, jour pour jour, et, dans ce but, utilise son registre quotidien pour l'année 1616; la précision des détails ne laisse aucun doute sur ce point. Peut-être avait-elle à son chevet l'ensemble des volumes où, mois après mois, elle avait consigné l'essentiel de son « pèlerinage [221] », mais pourquoi au soir de sa vie choisit-elle l'année 1616, de préférence aux autres ? Est-ce une simple coïncidence ? Une telle réponse n'est guère satisfaisante. 1616 a été pour lady Anne l'année des luttes, des déchirements, des séparations et l'a profondément marquée, aussi n'est-il pas surprenant que dans les derniers mois qui lui restent à vivre — elle a quatre-vingt-six ans — elle célèbre l'anniversaire de certaines dates qu'elle ne saurait oublier.

Presque sans exception, chacune de ses notations quotidiennes renoue avec son passé et débute ainsi : « Je me suis rappelée comment, il y a soixante ans, jour pour jour [222]... » Lady Anne revit alors, en esprit, l'emploi du temps de la journée qu'elle évoque. Elle refait, en particulier, le long et pénible voyage qui, du 21 février au 6 mars 1616, la mena de Londres à Brougham. Chaque jour, elle parcourt à nouveau une étape, dépeint les lieux où elle s'arrêta, mentionne les dangers ou les curiosités du trajet. Les descriptions détaillées de cette expédition, qu'elle nous offre en 1676, ne figurent d'ailleurs pas toutes dans la version du journal de 1616 que nous connaissons, version incomplète, puisque nous sautons, sans explication, du 21 au 26 février et du 1^{er} au 20 mars. Le copiste a-t-il volontairement supprimé des passages qu'il jugeait inintéressants ? Nous serions plutôt tentée de croire qu'il a eu accès non pas au texte original, mais à une seconde version de celui-ci, revue, corrigée et surtout condensée par l'auteur, ce qui rendrait plausible ces omissions. Il n'en reste pas moins vrai que, grâce au rappel de ses souvenirs, lady Anne nous aide à combler ces lacunes [223]. Ses retrouvailles avec sa mère à Brougham Castle, le 6 mars 1616, puis leurs derniers adieux restent fixés

218. *Ibid.*, p. 88 : « February 1619... ».

219. *Ibid.*, p. 30 : « May 1616, upon the 24th... ».

220. Il figure dans l'ouvrage de G. WILLIAMSON, consacré à lady Anne Clifford (p. 265-284).

221. Dans *A Summary of that Life of me* (fol. 132), elle parle en effet des « pilgrimages of this human life ».

222. Elle écrit régulièrement : « I remembered how this day was 60 years... ».

223. Cf. G. WILLIAMSON, *op. cit.*, p. 276-277.

dans sa mémoire. Son ultime journal s'achève sur l'évocation du refus catégorique qu'opposèrent lady Cumberland et sa fille aux quatre juges en chef [224]. D'autres événements resurgissent de l'oubli : son entrevue avec la reine Anne, cinquante-neuf ans plus tôt, le 19 janvier 1617, rencontre au cours de laquelle la souveraine l'avait encouragée à tenir tête au roi, son entretien, à Dorset House, avec l'archevêque de Cantorbéry, le 17 février 1616 et aussi ses querelles avec son mari [225]. Ainsi, grâce au journal, remonte-t-elle le cours du temps, mais sa dernière pensée aura été pour sa mère et pour le combat mené jusqu'à la victoire finale. La boucle est alors définitivement bouclée. Elle a conscience d'avoir accompli, sans faiblesse, sa longue et lourde tâche, son âme a trouvé la paix, elle peut fermer les yeux en prononçant ces mots : « Merci mon Dieu, je me sens très bien [226]. »

Ses registres quotidiens qui nous offrent un raccourci de son expérience corroborent le jugement que l'évêque de Carlisle porta sur elle, lors de ses funérailles : « Elle était maîtresse absolue de sa personne, de ses décisions, de ses actes et de son temps [227]. »

LE RÉVÉREND RALPH JOSSELIN

Un jeune homme, issu d'une famille paysanne, mais qui a bénéficié d'une solide éducation et fréquenté dans son enfance de nombreux pasteurs, avant d'entrer lui-même en religion, décide, le 8 août 1644 — il est alors âgé de vingt-sept ans — d'observer et de noter avec régularité les manifestations de la bienveillance divine dont il a bénéficié. Auparavant, il prend soin de faire précéder ce témoignage d'un rapide résumé de sa vie jusqu'à ce jour. Il se tourne d'abord vers son passé, évoque les circonstances de sa naissance, remercie le ciel des bienfaits reçus, des facultés dont il a été doué, des facilités qui lui ont été accordées pour se cultiver [228]. A mesure qu'il progresse dans le temps et que ses souvenirs deviennent plus proches, cette brève rétrospective prend peu à peu l'aspect d'un bilan annuel, puis les dates apparaissent. La première d'entre elles coïncide avec l'annonce du décès de son père, le 25 octobre 1636 [229], et marque un tournant décisif, puisque Ralph Josselin se trouve seul à dix-neuf ans, face aux difficultés de l'existence. Dès lors, il ne se contente plus de signaler l'année où tel événement s'est produit, mais donne également le mois et même le jour. Les almanachs et les notes auxquels il se réfère un peu plus loin et qui correspondent aux périodes passées en revue, rendent possible une telle précision et prouvent que Ralph Josselin avait pris l'habitude de consigner les faits marquants de sa vie, bien avant d'entreprendre la rédaction de son journal véritable [230].

Les motifs qui dictent le journal sont multiples. Sans doute l'intention première de Josselin fut-elle d'édifier d'éventuels lecteurs. Le titre inscrit en tête de son gros registre : *A thankfull observacōn of Divine Providence and Goodness towards mee & a summary view of my life...* montre que l'auteur entend tout à la fois rendre grâce au Créateur et prouver que le juste est abondamment récompensé. Les invites à consulter ses notes personnelles, au cas où son introduction autobiographique serait jugée insuffi-

224. *Ibid.*, p. 280 : « March 1676, 20th day ».

225. *Ibid.*, p. 270 et 273 : « January 1676, the 19th day ».

226. *Ibid.*, p. 280.

227. *Ibid.*, p. 326.

228. Cf. *Josselin D.*, p. 2.

229. *Ibid.*, p. 5 : « On Tuesday night Oct. 25 ».

230. Cf. *supra*, p. 79, n. 244.

sante, confirment l'intention édifiante et didactique mais, bien vite, les mobiles se modifient. Si, au départ, le jeune pasteur souhaite peut-être servir de modèle aux générations à venir, il apparaît également pénétré de la nécessité d'être utile à sa propre génération. C'est là un vœu qui revient, à plusieurs reprises, sous sa plume. Quelques années après avoir quitté Cambridge et Jesus College, où il a poursuivi ses études, il décide de perfectionner sa connaissance des langues et des arts libéraux, « that I may be more usefull in my generaçon », précise-t-il [231]. Onze ans plus tard, il reprend encore ce thème, il exprime sa crainte « de n'être pas assez utile... aux autres » et à sa famille, et attribue à ce sentiment d'inutilité le malaise qu'il éprouve [232]. Le journal sera pour lui le moyen de contrôler la façon dont il met à profit le temps qui lui a été alloué, tout en mesurant l'étendue des bienfaits divins.

Comme tous ses contemporains, Josselin est, en effet, tourmenté par la fuite du temps, le temps dévorant qui chaque jour le rapproche de la tombe « où l'on ne peut plus travailler [233] ». L'idée de la mort le hante et, dans ses prières, il demande au Seigneur de lui donner la sagesse nécessaire pour qu'il « songe à » sa « fin et rachète le temps », en prenant soin de ne pas gaspiller ce que Dieu, dans sa bonté, lui a accordé [234]. Aussi n'est-il pas surprenant qu'à l'occasion de son anniversaire, le 26 janvier 1656, il note : « je désire examiner la façon dont se passent mes jours [235] », phrase singulièrement révélatrice et qui dévoile le but précis que s'est assigné le diariste.

De même que lady Anne Clifford, le révérend Josselin a le goût des anniversaires, mais il ne se contente pas de remonter le cours du temps. La question pour lui n'est pas de trouver un refuge dans le passé mais, à date fixe, de tirer les conclusions de ses expériences personnelles, en gardant les yeux résolument fixés vers l'avenir, afin de progresser sans cesse. Certes, son attachement au passé se manifeste à maintes reprises. Il revient sur les lieux où s'est écoulée son enfance, revoit sa vieille maison, et le souvenir de sa « chère mère » et de ses deux sœurs défuntes l'émeut profondément; il gagne ensuite Cambridge où il contemple « avec délices » son « ancien collègue [236] ». Il rend ainsi visite à son « vieux camarade de classe », qui lui réserve un accueil chaleureux après vingt-cinq ans d'absence, mais chacun de ces retours en arrière est accompagné d'une notation d'ordre moral. Après avoir signalé dans son journal qu'il a retrouvé cet ami d'autrefois, il s'exclame aussitôt : « J'espère que c'est un homme au cœur honnête [237]. » En souvenir de son père, il prénomme son fils John et exprime le souhait qu'il soit plein de grâce et de sainteté, comme son homonyme [238]. Les coïncidences ne le laissent pas non plus indifférent. Quand un de ses voisins, Edward Potter, est condamné pour inconduite, il note que « la chambre où ce dernier reçut son mandat de dépôt était la pièce où il était né », et il ajoute « que le doigt du Seigneur » n'était pas étranger à l'affaire [239]. Tout incident est chargé de sens à ses yeux et comporte un enseignement.

Il lui faut toujours juger le passé en fonction du présent et de l'avenir et vice versa, d'où la série d'anniversaires et de bilans qui caractérisent son journal. Chaque année ou presque, à la date du 28 octobre, il célèbre l'anniversaire de son mariage. Il rappelle à cette occasion les vertus de sa compagne, demande à Dieu de leur prêter longue vie, de

231. *Josselin D.*, p. 59-60 : « 1648, Nov. 6... ».

232. *Ibid.*, MS. : « 1659, Aug. 28... ».

233. *Ibid.*, MS. : « 1646, Nov. 30... ».

234. *Ibid.*, MS. : « 1656/7, March 22... ».

235. *Ibid.*, p. 113.

236. *Ibid.*, p. 66 : « 1649, June 18... ».

237. *Ibid.*, MS. : « 1656, June 24 ».

238. *Ibid.*, MS. : « 1651, Sept. 28... ».

239. *Ibid.*, MS. : « 1645, Dec. 24... ».

leur accorder sa grâce, de bénir leur postérité [240]. En 1655, après quinze ans de vie commune, il peut écrire : « Je me tourne vers le passé avec joie et vers l'avenir avec espérance [241]. » Il évite, en pareil cas, de faire allusion aux petits nuages qui viennent assombrir ses rapports conjugaux, qu'il appelle généralement *my relation*.

Si, dans ce domaine, il éprouve un malaise quelconque, il se contente de mentionner l'anniversaire lui-même, sans ajouter aucun commentaire. Ainsi, le 28 octobre 1652, il note simplement : « il y a douze ans, jour pour jour, j'ai épousé Jane, ma chère femme [242] », mais, peu après, avec une extrême franchise, il analyse la situation qui le préoccupe, sans jamais accuser directement sa compagne. Il écrit : « Pour ce qui est de mon ménage, je trouve que mon cœur cède au désarroi et cela m'inquiète... non sans raison, pourtant je suis sûr que je devrais être plus patient et plus souple que je ne le suis; si seulement je pouvais considérer ma femme non pas comme sujette à la faiblesse, mais comme héritière de la même grâce... et vivre ainsi avec elle [243]. » Trois semaines plus tard, il ajoute encore : « Puisse le Seigneur m'accorder la force d'esprit nécessaire pour supporter avec calme ce qu'autrui me fait subir, pour ne pas attendre des humains autre chose que vanité et vexations, et pour ne pas être troublé quand je m'attends patiemment au bien et vois le mal [244]. » L'allusion à ses difficultés familiales est ici fort discrète et cependant assez claire. Par la suite, il n'abordera plus ce sujet, il signalera seulement les malaises physiques dont souffre Jane et qui expliquent, sans doute, ses sautes d'humeur ou sa lassitude. Il ne semble d'ailleurs pas qu'il ait traversé d'autres crises, et son expérience matrimoniale se solde par un bilan positif.

Son propre anniversaire lui fournit l'occasion d'une méditation sur la fuite du temps et sur ses propres faiblesses. Détail curieux, Josselin atteindra sa trente-huitième année avant de connaître la date exacte de sa naissance; jusqu'en 1654, il avait en effet célébré son anniversaire le 25 au lieu du 26 janvier, en 1655 il note l'erreur qu'il a involontairement commise jusque-là [245]. Si la découverte, en des circonstances qu'il ne précise pas, est pour lui significative, le fait importe peu en soi, mais prouve la relative imprécision des dates à l'époque. Quoi qu'il en soit, le passage des jours et des années marque profondément le diariste. Avec le retour de chaque anniversaire, il signale, avec un soin particulier, qu'il a conscience d'aborder une nouvelle étape de son existence, annoncée par un changement de chiffre [246]. Cette prise de conscience ne se manifeste d'ailleurs pour la première fois que lorsqu'il a franchi le cap de la trentaine, au moment où peut-être il s'aperçoit que sa jeunesse est bel et bien finie [247]. Le seul élément de stabilité, dans le monde changeant qui est le sien, lui semble être la pérennité des choses divines, aussi n'est-il pas surprenant qu'il commémore le jour de sa naissance, en adressant une prière à Dieu et en lui demandant de ne pas l'abandonner [248]. Si son anniversaire tombe un jour où il doit prêcher, il choisit un texte approprié à la circonstance et, le 26 janvier 1660, il commente, en particulier, le verset 73 du Psaume 119 : « Toi dont les mains m'ont créé et formé, Donne-moi l'intelligence, afin que je puisse apprendre tes lois [249]. »

Sans doute parce que son anniversaire se situe en janvier et coïncide presque avec le début de l'année, selon le calendrier grégorien ou comme on disait alors selon le style

240. *Ibid.*, MS. : « 1646, Oct. 29... ».

241. *Ibid.*, MS. : « 1655, Oct. 28... ».

242. *Ibid.*, MS. : « 1652 Oct. 28... ».

243. *Ibid.*, MS. : « 1652, Nov. 7 ».

244. *Ibid.*, MS. : « 1652, Nov. 28... ».

245. Cf. *supra*, p. 67, n. 137.

246. Cf. *supra*, p. 67, n. 136.

247. Pour la première fois, le 25 janvier 1648/9, il note son anniversaire.

248. *Ibid.*, p. 101-102 : « 37 years of my age, 1652, Jan. 25 ».

249. *Ibid.*, MS.

nouveau, Josselin est amené à dresser le bilan des douze mois écoulés. Il examine et résume, à cette occasion, la situation en Angleterre et aussi dans le monde. Ce panorama politique, qu'il nous brosse à date fixe et qui est, en règle générale, le seul élément de ce bilan qu'ait retenu l'éditeur du texte, rappelle, à bien des égards, le constat politique qu'établit chaque année John Greene, au moment où il étrenne un nouvel almanach [250], mais il n'est guère révélateur. Il confirme simplement l'intérêt pour les problèmes nationaux et internationaux manifesté par les Anglais, conscients de vivre à une époque cruciale pour l'histoire de leur pays, et quelque peu inquiets de ce que leur réserve l'avenir [251].

En revanche, les remarques d'ordre personnel nous livrent les préoccupations tant matérielles que spirituelles du diariste. D'un côté, il mentionne les avantages dont il a bénéficié, la protection qui lui a été accordée ainsi qu'aux siens, de l'autre il signale « les tentations, les craintes, les espoirs [252] » et aussi les victoires morales remportées; « bien que j'aie connu la défaite », note-t-il, « je ne me suis pas laissé complètement abattre [253] ». Le plus souvent, épreuves et bénédictions s'équilibrent; en dépit de quelques restrictions, il n'est pas une seule année où le passif excède l'actif. Même lorsque les coups du sort l'accablent, Josselin s'emploie à prouver que, dans l'adversité, la Providence ne l'a pas oublié et lui a offert des compensations. Si l'année 1650 a été marquée par la mort de Mary et de Ralph, Dieu, en revanche, a préservé ses deux autres enfants, et déjà sa femme porte en elle la promesse d'une autre vie [254]. Ces revues sommaires, bien qu'elles mettent en relief les bienfaits reçus, ne déforment pas pour autant la réalité, et jamais leur auteur ne s'aveugle sur les problèmes de chaque jour [255].

Les considérations financières sont loin d'être étrangères à ses préoccupations. Elles font l'objet d'un bilan séparé, qui coïncide avec le début de l'année nouvelle, selon le calendrier julien ou style ancien, auquel Josselin est resté fidèle, pour la datation de son journal. Régulièrement, le 26 mars et au plus tard le 30, il évalue le montant de ses dettes et aussi celui « des biens que Dieu, dans sa miséricorde », lui « a accordés [256] ». Avec un soin méticuleux, il note les sommes prêtées ou déboursées, dresse une liste de ses possessions sans oublier son bétail, calcule l'accroissement de ses revenus et termine son imposant tableau par quelques considérations d'ordre moral ou religieux. Peut-être éprouve-t-il la crainte d'être trop attiré par les gains matériels car, après avoir rendu grâces au dispensateur de tout bien, il s'empresse d'ajouter, le 29 mars 1651 : « j'espère que mon âme a tiré infiniment profit de Dieu, à qui vont mes louanges [257] ». Ainsi, en guise de conclusion, il passe insensiblement du temporel au spirituel. Il s'inquiète des méditations frivoles auxquelles son esprit s'adonne depuis peu. Une nouvelle naissance le pousse à écrire : « Ce que je possède vaut mieux que les terres et les trésors; Dieu a ajouté un enfant à ma famille [258]. » Parfois, il s'adresse une sorte de rappel à l'ordre, afin de ne pas oublier que ce que Dieu a donné, il peut le reprendre, et il ajoute, le 28 mars 1656 : « je ne dois pas m'attacher à ces biens, mais les considérer comme sans valeur; il m'est arrivé de penser que Dieu me confie ces choses au cas où se tariraient

250. Cf. *supra*, p. 79.

251. *Josselin D.*, p. 96 : « 1651/2, Jan. 24 ».

252. *Ibid.*, p. 119 : « 1656/7 Jan. 26... ».

253. *Ibid.*, MS. : « 1649/50, Jan. 24 ».

254. *Ibid.*, p. 82 : « 1650/1, Jan. 19... ».

255. Notamment les querelles religieuses qui déchirent le pays (*op. cit.*, p. 71 : « Jan. 25, 1649, an : aetatis 34 »).

256. *Ibid.*, p. 102 (March 26, 1653).

257. *Ibid.*, p. 85.

258. *Ibid.*, MS. : « March 26, 1658... ».

mes sources de revenus, je trouve ma joie dans un Dieu réconcilié, Christ ayant payé mes dettes... [259] ».

Josselin ne se contente pas de ce double bilan annuel. Il procède également à des récapitulations semi-mensuelles ou hebdomadaires, lui permettant de faire le point de façon systématique et d'aborder un certain nombre de questions qui lui tiennent particulièrement à cœur. Homme tourné vers l'action, il établit chaque semaine et même presque chaque jour son bilan de santé, note les dangers auxquels lui-même et les siens ont échappé ainsi que les guérisons dont ils ont bénéficié [260]. Il se réjouit, lorsque les maladies dont souffrent les uns et les autres, ne prennent pas une forme aiguë et ne les empêchent pas de vaquer à leurs occupations respectives [261]. Il redoute les rhumes, qui entravent l'exercice de son ministère et décrit leur évolution avec une singulière minutie [262]. Son soulagement éclate, lorsqu'au bout de deux semaines il peut écrire : « mes rhumes n'ont nui ni à mes études, ni à mes sermons, ni à mon sommeil, ni à mon estomac [263] ». Le pasteur d'Earle's Colne est, en effet, fort gourmand, il aime la bonne chère, les repas copieux [264], et se sent frustré, lorsque les troubles digestifs le contraignent à observer un régime sévère. Sa reconnaissance n'en est que plus vive quand, un jour où il souffre de l'estomac, Dieu lui envoie une nourriture qu'il peut manger avec plaisir [265]. L'état de son nombril le tracasse, il consacre de longs moments à la recherche d'une médication adéquate et finalement opte pour un emplâtre recommandé par Francis Glisson, docteur réputé à l'époque, et qui, de 1636 à 1640, fut titulaire de la chaire de médecine à l'université de Cambridge [266].

Sa reconnaissance ne se dément jamais, même lorsque la miséricorde divine ne s'étend qu'à quelques membres de sa famille [267]. Pourtant, malgré les chants de louange et les actions de grâce, qui accompagnent chacun de ces bilans de santé, l'inquiétude de Josselin perce à tout instant. Il est hanté, voire obsédé par la maladie et les accidents qui, à n'importe quel moment, risquent d'endeuiller les siens. Non seulement il énumère les symptômes qu'il éprouve, mais encore il détaille avec une complaisance morbide les malaises et les mésaventures de ses amis et de ses proches. En un seul jour, les coups du sort s'abattent sur un serviteur du château, qui se fracture l'épaule, puis sur son voisin, l'aubergiste, qui reçoit en plein ventre une ruade de sa jument; même les coliques du châtelain figurent en bonne place dans les notations du diariste [268]. La vie lui apparaît comme un chemin semé d'embûches, dont seul le Tout-Puissant peut le préserver [269]. Sa conception de la religion, du moins dans ce domaine, est fort peu altruiste. Il ne se contente pas de s'émerveiller de la protection dont lui et les siens ont bénéficié en de multiples circonstances, grâce à l'intervention de « la Providence divine [270] », il lui faut, en outre, signaler, avec un zèle parfois excessif, les malheurs auxquels les autres n'ont pu échapper.

Une maison du village a été dévorée par les flammes, Mr. Harlakenden a été trempé jusqu'aux os [271], un de leurs amis est sur le point de trépasser, n'est-ce pas l'occasion pour lui de louer Dieu, qui l'a préservé ainsi que sa famille de tous ces maux ? Lorsqu'il

259. *Ibid.*, MS. : « 1656, March 28... ».

260. *Ibid.*, p. 47 : « 1647/8, March 19... ».

261. *Ibid.*, MS. : « 1647, Aug. 29... ».

262. *Ibid.*, MS. : « 1646, Octob. 25 ».

263. *Ibid.*, MS. : « 1646, Nov. 15... ».

264. Cf. MS. : « 1649/50, Jan. 21 ».

265. *Ibid.*, MS. : « 1648, Decemb. 3... ».

266. *Ibid.*, MS. : « 1649, Apr. 3 ».

267. *Ibid.*, MS. : « 1648, Novemb. 26 ».

268. *Ibid.*, MS. : « 1644, Oct. 11... ».

269. *Ibid.*, MS. : « 1644, Nov. 17... ».

270. *Ibid.*, p. 17 : « 1644, Aug. 26... ».

271. *Ibid.*, MS. : « 1650, Oct. 23... ».

apprend la mort du fils de son cousin Abraham et la fausse couche de sa cousine Benton, il se contente de dire : « Seigneur, que ces choses m'incitent à t'aimer, mon Dieu, toi qui épargnes les miens, et les traites avec plus de douceur », et, peu après, il ajoute : « les malheurs d'autrui devraient faire paraître encore plus grandes les bénédictions reçues [272] ». Une de ses notations est à cet égard particulièrement révélatrice; le 6 septembre 1644, il écrit en effet : « J'ai appris qu'un enfant de la localité a failli être brûlé vif, alors que les miens sont sains et saufs, oh miséricorde et bonté adorables [273]. » Pas un seul instant la détresse des familles éprouvées ne l'effleure, il songe exclusivement au cercle de ses intimes et n'a pas conscience d'être égoïste ou même, à l'occasion, un peu ridicule.

Tel un leitmotiv, la protection divine qui lui a été accordée revient sans cesse sous sa plume, et il lui arrive parfois de brosser, involontairement, des tableaux domestiques qui prêtent à rire. Il est certains jours où les mésaventures, il est vrai, se succèdent à un rythme accéléré. En l'espace de quelques heures, sa fille Anne tombe dans un seau de lait, Jane, sa sœur, qui est responsable de l'accident, s'évanouit presque d'effroi, tandis que leur frère John fait une chute du haut de l'escalier, mais « Dieu dans sa bonté les a protégés », écrit leur père, qui ne peut s'empêcher de voir partout la main de Dieu [274]. Il cède rarement au découragement et se console de ses infortunes, en se disant que le pire a été évité. Lorsque, à l'occasion d'un bilan hebdomadaire, il signale, avec un certain regret, que « Dieu a laissé un de ses jeunes porcs se faire mordre » par un chien enragé, il ajoute aussitôt : « cela aurait pu être pire » et précise : « on lui a coupé l'oreille et la queue, et on l'a jeté dans l'eau ». La bête ne survit pas longtemps à ce traitement et, quinze jours plus tard, Josselin annonce sa mort, en s'exclamant : « Dieu soit loué, ce n'était pas un enfant [275] ».

Quand il énumère rétrospectivement les dangers physiques et moraux auxquels il a échappé, Josselin a le sentiment d'appartenir à une race privilégiée, celle des hommes justes. Il se vante presque d'avoir conservé intact son bétail, tandis que le cheptel de sa sœur a été décimé [276]. Il met toujours en parallèle sa situation et celle des autres et invariablement s'adjuge le beau rôle. A l'arrogance du messenger parlementaire venu percevoir sa contribution financière, il oppose sa propre humilité [277]. En apprenant que la fille d'un ouvrier agricole est à nouveau enceinte, il se réjouit de ce que sa famille a été « préservée de péchés aussi scandaleux [278] ». Les remerciements qu'il adresse à Dieu sont plutôt ambigus et prennent parfois la forme de compliments dont il se gratifie. C'est là le côté assez pharisien de son caractère. Il est visiblement heureux de n'être pas comme les autres. Quand un quaker, Robert Abbot, revient à Earle's Colne, aucun des siens ne veut l'accueillir, mais Josselin prend soin de souligner que Dieu lui a donné la générosité nécessaire pour s'occuper d'un malheureux, auquel il n'était pourtant redevable d'aucune gentillesse [279]. Cette satisfaction de soi est proche de la vanité. L'échec de William Hawkesby, qui a prêché à sa place et n'a pas réussi à captiver son auditoire, lui offre une occasion de rappeler que Dieu lui a permis de s'attirer la sympathie de la majorité de ses paroissiens [280].

Même lorsqu'il n'est pas en chaire, le pasteur d'Earle's Colne éprouve le besoin de prêcher, et son journal prend volontiers un ton moralisateur. Un violent orage accompa-

272. *Ibid.*, p. 18 : « 1645, Nov. 9... ».

273. *Ibid.*, p. 18 : « 1645, Septemb. 6... ».

274. *Ibid.*, p. 108 : « 1654, Sept. 1... ».

275. *Ibid.*, p. 113 : « 1655, Aug. 19 ».

276. *Ibid.*, MS. : « 1645/6, Feb. 28 ».

277. *Ibid.*, p. 26 : « 1645, May 19 ».

278. *Ibid.*, MS. : « 1646, Octob. 11 ».

279. *Ibid.*, MS. : « 1656, Decemb. 31... ».

280. *Ibid.*, MS. : « 1649/50, Mar. 24 ».

gné d'éclairs lui permet d'évoquer la faiblesse de la créature qui, sans Dieu, ne serait rien [281]. Après avoir observé l'attitude hautaine d'un officier, il remarque qu'il est difficile de s'humilier, lorsqu'on vient d'être promu [282]. Les dépenses excessives de la fille du châtelain, à la veille de son mariage, l'amènent à citer ce verset des Proverbes où il est dit que « la femme sage bâtit sa maison mais », que « la folle la renverse de ses propres mains [283] ». Sentences et maximes jalonnent ses notations. Il semble s'adresser à un interlocuteur invisible quand il écrit : « résistez au diable et il s'enfuira loin de vous, il exerce les plus grands ravages, lorsqu'on parle avec lui et que l'on chérit les suggestions perverses du cœur [284] ». Intimement convaincu de sa mission, Josselin se considère comme un instrument dans la main du Seigneur. Son besoin de servir, d'être utile, se manifeste à chaque instant. Après s'être « entretenu avec deux âmes en détresse », il est heureux de pouvoir écrire que Dieu s'est servi de lui pour émouvoir l'une d'elles [285]. C'est « la providence divine » qui l'appelle à Halstead, où il réussit à toucher son propre cœur et celui de ses auditeurs [286]. Dieu l'accompagne, quand il prêche devant une large assemblée à Kelvedon, et lui donne, dit-il, le courage nécessaire « pour défendre la vérité et le Christ [287] ». Il a un sens très vif de ses responsabilités morales et l'impression d'avoir un rôle à jouer.

Ses prises de position sont toujours franches et courageuses. Il regrette de s'être élevé avec autant de violence contre le souverain et déplore sa mort cruelle [288], bien qu'il soit un adversaire convaincu de la monarchie et montre, à plusieurs reprises, que Rome et l'ancien régime avaient partie liée. Il dénonce avec vigueur les intentions du pape qui, selon lui, voudrait rassembler la chrétienté en une ligue dirigée contre l'Angleterre, championne du Protestantisme [289]. Il s'étonne que les églises réformées n'aient pas totalement rompu avec Rome, car si « elles ont abandonné ses doctrines et sa discipline », elles n'ont pas encore aboli la royauté [290]. Avec un zèle missionnaire, il entend mener, pour sa part, la lutte contre l'antéchrist et décide de relire l'histoire, afin d'y trouver des allusions à « la chute de l'antéchrist [291] ». Pendant quelques mois, ses sympathies vont même à la Cinquième Monarchie; il lui semble, écrit-il le 17 novembre 1650, que Dieu commence à ébranler le royaume terrestre pour instaurer le royaume du Christ, et que les Anglais vont contribuer à cette entreprise [292]. Il est, en effet, persuadé de la mission qui incombe à ce peuple élu et à ceux qui lui servent de guides. Le pasteur n'est-il pas le messager du Seigneur ? La nuit, il médite et se demande s'il ne doit pas mettre en garde ses ouailles contre les malheurs qui les guettent [293].

La Bible lui offre de nombreux passages qui, à ses yeux, prennent une valeur prophétique et confirment certains phénomènes politiques. Dans le livre de l'Apocalypse (chap. xxi, v. 9-10), en particulier, il trouve la justification de ses espoirs et de ses craintes. La nouvelle Jérusalem, que l'apôtre Jean voit descendre du ciel et que déjà le prophète Ezékiel (chap. xi, v. 2) apercevait « au sommet d'une montagne très élevée... du côté du midi », ne peut être que sa « chère Angleterre », et l'annonce que certains des

281. *Ibid.*, MS. : « 1660, Aug. 4... ».

282. *Ibid.*, MS. : « 1657, Decemb. 20... ».

283. *Ibid.*, MS. : « 1657, Decemb. 20... ».

284. *Ibid.*, MS. : « 1656, May 1... ». Cette injonction est en partie tirée de la Bible, épître de saint Jacques, chap. iv, v. 7.

285. *Ibid.*, MS. : « 1647, Octob. 11... ».

286. *Ibid.*, MS. : « 1649/5, Dec. 23 ».

287. *Ibid.*, MS. : « 1656, May 8 ».

288. *Ibid.*, MS. : « 1656, March 28 ».

289. *Ibid.*, MS. : « 1650/1, Jan. 3... ».

290. *Ibid.*, MS. : « 1650, Dec. 31 ».

291. *Ibid.*, MS. : « 1650/1, Jan. 16 ».

292. *Ibid.*, MS. : « 1650, Nov. 17 ».

293. *Ibid.*, MS. : « 1653, Dec. 11 ».

anges qui avaient tenu les sept coupes, pleines des sept derniers fléaux, et qui symbolisent à ses yeux les magistrats qui craignent Dieu, verront de leur vivant cette merveille, lui permet d'espérer que ce privilège lui sera également accordé [294]. Pour l'heure, il a de sombres pressentiments, que souvent vient justifier la suite des événements. Dès le mois de décembre 1650, il note que son « cœur attend de grands troubles qui doivent s'abattre sur le pays [295] ». Dans ses rêves nocturnes, il a d'étranges visions. En janvier 1652, un curieux personnage lui apprend que la reine d'Angleterre, alors réfugiée en France, prépare le retour sur le trône de son fils et, en songe, Josselin lui répond que, dans les dix années à venir, bien des promesses et des menaces se réaliseront [296]. Il se croit doué du don de prophétie et ne cesse d'accumuler les preuves de son inspiration. N'a-t-il pas prédit, avec plusieurs jours d'avance, la dissolution du parlement de Barebone [297] ? Le moindre incident suscite ses prédictions. En voyant son chien rentrer au logis, le cou entouré d'un collet, il pense aussitôt : « le filet s'est rompu, et nous nous sommes échappés, en 1662 nous verrons d'étranges révolutions [298] ». Comme tous les puritains, il vit dans un état de profonde incertitude et s'efforce d'apaiser son tourment, en scrutant les livres saints et en analysant ses songes.

Il se penche également sur les visions nocturnes de sa femme et tente d'élucider les rêves qu'elle lui relate avec précision. A quelques mois d'intervalle, elle entrevoit en songe de curieux spectacles. La première fois, il lui semble que le ciel s'embrace au-dessus des champs proches du presbytère, des flammes jaillissent, puis la lumière disparaît, trois colonnes de fumée pareilles à des piliers s'élèvent de la terre. Dans son sommeil, elle songe à ce verset de l'Apocalypse (19.3) : « La fumée de son embrasement monte aux siècles des siècles ». D'étranges figures se dessinent à l'horizon, l'air s'obscurcit. A son réveil, le jour se lève, triste et sombre; la crainte s'empare de son esprit [299]. La seconde fois, la scène est plus précise. Elle aperçoit, au nord dans le ciel, « un curieux bâtiment », d'où sort une multitude de cavaliers qui, en rangs serrés, se dirigent vers le sud; trois d'entre eux se détachent, ce sont, croit-elle, des anges qui dirigent les évolutions de cette armée. Au loin, vers le nord, apparaissent du feu et de la fumée, des tambours retentissent, puis tout se tait. Les cavaliers défilent au-dessus de sa maison et leurs vêtements sont rouges, peut-être s'agit-il d'anges déchus. Ce récit plonge le révérend Josselin dans la perplexité. Il s'interroge sur le sens de cette vision : est-ce le second fléau, ces cavaliers au nombre de deux cents millions dont parle l'Apocalypse (9.16), ou bien les Juifs sortant de la terre, ou simplement l'armée anglaise ? Il ne sait que conclure et s'exclame : « O Seigneur, dans notre aveuglement nous ne savons interpréter les prophéties, les visions, les manifestations de la providence, de façon à découvrir directement ce que Dieu fait, cependant je te bénis pour ce que tu me laisses voir, entendre et lire [300]. »

Le pasteur d'Earle's Colne consacre, chaque jour, un certain temps à la méditation. En 1659, il se construit même un ermitage au fond de son verger, afin de pouvoir s'y retirer et « contempler Dieu avec délices au travers de sa parole, de ses œuvres et de ses actes [301] ». Il conduit ses méditations avec logique et précision. Lorsque son fils Ralph meurt subitement, il s'efforce de se convaincre que cette épreuve a été tempérée par la bonté divine, et, en trois points, il démontre comment Dieu, tout en le châtier, a eu

294. *Ibid.*, MS. : « 1650, Dec. 22... ».

295. *Ibid.*, MS. : « 1650, Sept. 5... ».

296. *Ibid.*, MS. : « 1651/2, Jan. 23 ».

297. Cf. *supra*, n. 293.

298. *Ibid.*, MS. : « 1655/6 Jan. 30 ».

299. *Ibid.*, MS. : « 1654, Nov. 26 ».

300. *Ibid.*, MS. : « 1654/5 Feb. 3 ».

301. *Ibid.*, p. 130 : « 1659, July 21 ».

pitié de lui [302]. Il est convaincu que l'homme doit faire appel à sa raison, au sens où l'entendent les platoniciens de Cambridge [303], et l'usage de cette faculté, à laquelle il se réfère souvent, l'amène à discipliner sa volonté, pour se soumettre à celle de son créateur. Il réfléchit à son destin personnel et, après s'être longtemps demandé pourquoi Dieu l'a amené à s'établir à Colne, et non point à proximité de Peterborough ou d'Olney, où il s'est marié, il comprend soudain que Dieu a agi ainsi, pour le soustraire aux tumultes, aux troubles et aux combats [304]. Cette paroisse à laquelle il a été affecté est d'ailleurs loin de lui offrir les satisfactions qu'il escomptait, aussi s'interroge-t-il, à plusieurs reprises, pour savoir s'il doit partir ou rester. Afin de résoudre ce dilemme, il imagine de dialoguer avec lui-même. A chaque argument ou « objection » susceptible de le fléchir ou de le réconcilier avec son sort, il répond en opposant ses griefs et ses déconvenues. L'analyse de la situation le conduit à examiner son cœur, « pour découvrir si c'est là un châtement qui lui est infligé en raison de ses péchés, ou au contraire une manifestation de la providence divine », qui souhaite le voir quitter Earle's Colne [305].

Avec une honnêteté indiscutable, le révérend Josselin reconnaît ses fautes, en particulier, la négligence qu'il a manifestée dans l'exercice de son ministère. S'il lui arrive parfois de passer cinq heures à méditer un verset biblique, à l'occasion d'un jeûne solennel [306], force lui est aussi d'avouer, lors d'un bilan hebdomadaire, qu'il a tellement été absorbé par ses affaires qu'il s'est fort mal préparé pour le sabbat [307]. Sans doute ses accusations sont-elles empreintes d'exagération et sa conscience professionnelle, en règle générale, ne saurait-elle être mise en doute, mais il est également vrai que le pasteur d'Earle's Colne ne se détourne jamais très longtemps du monde. La vie contemplative représente, de toute évidence, la facette la moins importante de son existence. Sa religion est essentiellement pratique, il lui faut sans cesse organiser des réunions, discuter, délibérer, veiller au bien-être tant matériel que moral de ses ouailles. Il dispense la parole, mais aussi organise des collectes pour subvenir aux besoins des pauvres [308]. Il songe à son salut, mais ne perd jamais de vue l'état de ses finances.

Pasteur et fermier tout à la fois, il est aussi préoccupé de ses plantations et de son bétail que de son office sacerdotal [309]. Le temporel et le spirituel chez lui se côtoient et se mêlent, sans qu'il en éprouve la moindre gêne. Il passe indifféremment et sans transition de l'un à l'autre domaine, et ses notations sont le reflet fidèle de la démarche que suit son esprit. Ainsi il peut écrire dans la même phrase : « 3 avril — La vache a vêlé, j'ai célébré la communion [310]... », ou bien encore : « 29 décembre — La santé de ma femme s'améliore un peu, mes deux agneaux se portent mal [311] ». Juxtaposition curieuse, qui amuse le lecteur moderne, mais qui, aux yeux du diariste, semble parfaitement normale. Après avoir signalé qu'il s'est rendu à Castle Hedingham, pour prier avec les membres de la famille Butcher et les conseiller, il note aussitôt la satisfaction qu'il a éprouvée, lorsqu'ils lui ont offert une vache, cadeau qu'il qualifie de « pleasing providence [312] ». Il est d'ailleurs des jours où l'ensemble de ses remarques concerne ses récoltes, le prix des denrées alimentaires ou ses déboires avec un jeune porc qui s'est

302. *Ibid.*, p. 47 : « 1647/8, Feb. 21... ».

303. Cf. B. WILLEY, *The Seventeenth-Century Background*, London, 1964, p. 125.

304. *Josselin D.*, MS. : « 1657, June 15... ».

305. *Ibid.*, p. 56-57 : « 1648, Sept. 12... ».

306. *Ibid.*, MS. : « 1656, March 28 ».

307. *Ibid.*, MS. : « 1649, July 1 ».

308. *Ibid.*, MS. : « 1656, July 12... ».

309. *Ibid.*, MS. : « 1659/60, Jan. 23 ».

310. *Ibid.*, p. 161 : « 1670, April 3 ».

311. *Ibid.*, MS. : « 1650, Dec. 29... ».

312. *Ibid.*, MS. : « 1657, April 2... ».

enfui et l'a contraint à courir tout le jour [313]. Il lutte avec autant d'énergie contre les vers qui se logent dans la queue des vaches, les affaiblissent et contribuent à leur déchausser les dents que contre les maladies de l'âme [314]. Dieu est d'ailleurs toujours associé à ses travaux; s'il laboure, il demande au Seigneur de planter avec lui; s'il achète du bétail, il le place sous sa protection [315]; si l'eau jaillit du sol tandis qu'il force un puits, il évoque le souvenir des prophètes d'antan, qui connurent la même joie que lui, et il bénit le créateur [316].

Bien qu'il ait une confiance profonde en la providence divine et ne cesse de rendre grâces pour les bienfaits reçus, la crainte de manquer le tenaille. Il enregistre ses moindres dépenses, dresse, nous l'avons vu, des bilans financiers précis et méthodiques, et rappelle à ses paroissiens qu'il leur incombe de pourvoir à la subsistance de leur pasteur, s'ils tiennent à le garder [317]. En homme d'affaires avisé, il confie à ses amis des sommes d'argent pour qu'ils les fassent fructifier et, comme s'il pressentait l'objection possible, Josselin précise qu'il agit dans l'intérêt de sa famille. Fidèle aux maximes qu'il affectionne, il ajoute même que « celui qui ne s'emploie pas au bien des siens est pire qu'un infidèle [318] ». Les Écritures n'enjoignent-elles pas au mari de subvenir aux besoins de ceux qui vivent sous son toit et, pour mieux justifier sa conduite, il cite, à l'appui, de nombreux passages bibliques. Il éprouve, néanmoins, une certaine gêne à consacrer ses pensées à des considérations si basement matérielles, et un jour où il a longuement débattu le problème, il s'exclame : « Quel tourment pour les hommes d'être absorbés par les problèmes de leur subsistance, alors qu'ils devraient se soucier de leurs études [319]. » Une autre fois, il se félicite de ne pas avoir attaché trop de valeur à son argent, afin de se comporter en chrétien et de faire preuve de miséricorde, et en guise de conclusion il déclare : « Dieu me dédommagera [320]. »

Sa conception de la charité se réduit souvent à une notion de troc. Il est, en effet, intimement convaincu « qu'on ne perd rien en donnant [321] ». Cette petite phrase qui lui est chère résume assez bien la leçon qu'il dégage de chacune de ses expériences dans ce domaine. Après avoir reçu sa solde d'aumônier militaire, il note : « c'est ainsi que Dieu me rembourse ce que j'ai déboursé en le servant [322] ». « Celui qui donne aux pauvres prête au Seigneur », écrit-il, le 17 janvier 1645. « J'ai fréquemment remarqué que... ma pauvre offrande, utilisée pour le bien public ou celui des indigents, m'a rapporté profits et avantages ». Il lui suffit de passer en revue la semaine écoulée, pour amplement justifier cette assertion : « lundi, j'ai envoyé trois shillings à ma pauvre sœur... or, cette semaine, j'ai reçu neuf livres, que sir John Jacob me devait depuis longtemps... diverses invitations de mes amis... l'un m'envoie un paquet contenant des prunes et du sucre, un autre, un quartier de beau mouton, un autre, une oie dodue, un autre enfin, un chapon et un fromage, tel est le revenu inattendu que j'ai tiré d'une somme d'argent que j'avais investie [323] ». Il est difficile, en pareil cas, de parler de désintéressement. Par moments, une certaine cupidité naïve transparaît même, dans ses remarques. Appelé au chevet d'une de ses plus fidèles paroissiennes, Mrs. Church, qui semble à l'agonie, il ne peut que se rappeler les promesses qu'elle lui a faites et qu'elle

313. *Ibid.*, MS. : « 1650, July 5... ».

314. *Ibid.*, MS. : « 1659/60, March 6 ».

315. *Ibid.*, p. 84 et 127 : « 1650/1, March 5 ».

316. *Ibid.*, MS. : « 1660, Sept. 8 ».

317. Cf. *supra*, p. 185, n. 428.

318. *Josselin D.*, p. 22 : « 1644, Nov. 11... ».

319. *Ibid.*, p. 56 : « Sept. 12, 1648... ».

320. *Ibid.*, MS. : « 1656, Sept. 27... ».

321. *Ibid.*, MS. : « 1650, Nov. 26 ».

322. *Ibid.*, p. 27 : « Aug. 10, 1645... ».

323. *Ibid.*, p. 23-24 : « Jan. 17, 1645... ».

n'a pas encore mises à exécution; déjà, il suppose la perte qu'il subira, si elle meurt sans avoir laissé de testament en sa faveur [324]. Deux mois plus tard, ses craintes se révéleront injustifiées mais, pendant cette période, il aura vécu dans une profonde incertitude et subi les attaques de certains habitants d'Earle's Colne, qui le soupçonnent, à tort, d'avoir usé de son influence pour capter cet héritage [325].

Le révérend Josselin est certainement incapable de calculs malhonnêtes mais, lorsqu'il s'examine, force lui est de reconnaître l'attrait qu'exercent sur lui les plaisirs terrestres [326]. Il est singulièrement attentif à son confort et à son bien-être. La perspective d'un bon repas le remplit d'allégresse. A la date du 21 octobre 1655, nous trouvons sous sa plume cette remarque caractéristique : « country provision for the belly wonderfull plentiful and cheape [327] ». Les conditions matérielles dans lesquelles il vit sont d'une extrême importance pour cet homme, qui n'a rien d'un ascète. Durant les quelques semaines où il accompagne les armées parlementaires, en qualité d'aumônier, ses notations sont ponctuées de détails précis et pratiques. Il décrit avec minutie les lieux où il est hébergé et la piètre chère qui lui est offerte; il supporte mal le pain noir, la viande avariée, l'absence de bière et n'éprouve aucun scrupule à « subtiliser 2 miches de pain blanc », pour se « prémunir contre le pire [328] ». Il est également sensible au soin que ses proches peuvent prendre de lui. Il s'attendrit en pensant aux multiples attentions que lui témoignent sa femme et Mrs. Church, pendant sa maladie [329]. Il remercie Dieu pour le réconfort que lui apportent les membres de sa famille et pour la paix que lui procure une totale absence de souci à leur sujet [330]. Lorsqu'il songe à sa compagne, il songe surtout à ce que serait la vie sans elle, et à la perte qu'il éprouverait, si elle venait à disparaître; il semble surtout apprécier les êtres en fonction de leur utilité [331]. Ses remarques se cristallisent le plus souvent autour de sa personne, car il rapporte tout à lui. Apprend-il la mort d'un jeune homme, aussitôt il rend grâce de ce que sa femme n'est pas veuve et de ce que ses enfants ne sont pas orphelins [332]. Les malheurs ou les joies d'autrui l'amènent automatiquement à examiner son cas particulier.

L'estime que lui témoignent ses paroissiens — ou qu'ils lui refusent — joue un rôle capital dans son existence. Il a besoin d'être aimé, approuvé, apprécié. Rien ne lui est plus agréable que la compagnie d'amis attentionnés, et il prend un vif plaisir à enregistrer la présence à ses côtés de ceux qu'il appelle *my loving neighbour, my loving friends* [333]. Il est plus spécialement sensible aux manifestations concrètes de cette amitié, qu'il évalue surtout en termes de cadeaux : un repas offert à l'auberge, deux arbres qu'il plantera dans son jardin [334], ou quelque aliment de choix. Il signale avec satisfaction qu'un de ses meilleurs amis a envoyé à sa femme, « en gage d'amitié, une lettre aimable et quatre pains de sucre [335] ». Le « respect » que lui manifeste sir Thomas Honeywood, lorsqu'il suit ce dernier aux armées, flatte son orgueil [336]. Par moments, on décèle presque un certain snobisme chez le révérend Josselin. Il est fier d'avoir baptisé la fille de lady Honeywood, car c'est la première fois, précise-t-il, qu'on

324. *Ibid.*, MS. : « 1650, May 7... ».

325. *Ibid.*, p. 75 : « 1650, June 9 ».

326. *Ibid.*, MS. : « 1655, Sept. 2 ».

327. *Ibid.*, MS.

328. *Ibid.*, p. 28-29 : « 1645, Sept. 16... ».

329. *Ibid.*, MS. : « 1646, Dec. 20... ».

330. *Ibid.*, MS. : « 1647, May 4 ».

331. *Ibid.*, MS. : « 1654, June 20 ».

332. *Ibid.*, MS. : « 1648/9, Jan. 15 ».

333. *Ibid.*, MS. : « 1644/5, ffeb. 7 ».

334. *Ibid.*, p. 20 et MS. : « 1644, Octob. 3... 1646, May 11... ».

335. *Ibid.*, MS. : « 1644, Dec. 29... ».

336. *Ibid.*, p. 18 : « 1644, Sept. 6... ».

fait appel à lui pour une « personne de cette qualité[337] ». Il apprécie, encore d'avantage, « l'honneur et le privilège » de déjeuner et de s'entretenir avec sir Thomas Fairfax, chez lady Vere[338]. La confiance que lui accordent les grands l'honore, son souhait le plus cher est de s'en montrer digne[339].

En revanche, l'indifférence ou l'hostilité suscite en lui tristesse et amertume. L'impopularité de son fils à Londres le navre[340]. Il comprend, encore moins, l'accueil froid que lui ont réservé les habitants d'Earle's Colne, quand il est venu s'installer parmi eux[341], et surtout le peu d'intérêt qu'ils portent à ses problèmes financiers. Il a beau les menacer de partir, s'ils ne lui assurent des revenus suffisants, ses déclarations demeurent sans effet. Parce qu'il est pasteur, c'est-à-dire messager de Dieu parmi les hommes, il s'attend à « un ensemble de comportements de la part des autres[342] », et son attente est déçue. La place qu'il occupe dans la communauté ne lui semble pas correspondre à son statut; il a l'impression de ne pas savoir s'imposer, de ne pas avoir atteint l'objectif qu'il s'était fixé : obtenir le respect et la considération de tous. Certes, il ressent quelque satisfaction à rendre le bien pour le mal et se réjouit, dit-il, de venir en aide à une personne qui ne le respecte pas[343]; néanmoins, son amour-propre est blessé. La distance qu'il découvre « entre la place qu'il occupe réellement dans la société et celle qu'il voudrait occuper[344] » lui permet de mesurer son échec. Ce constat de faillite l'oblige à opérer un retour sur lui-même. Il trouve que son ministère est « stérile » et ne jouit d'aucune considération. « Le Seigneur me montre chaque jour mes péchés, mon incapacité à accomplir son œuvre... les gens font preuve de froideur à mon égard, ils me témoignent peu d'amour et d'affection », écrit-il; cependant, comme chez tous les actifs, son découragement est de courte durée, et il ajoute : « ceci, loin d'abattre mon ardeur, me stimulera[345] ».

Il passe aisément du chagrin à la joie et ne s'attache guère à l'analyse de ses états d'âme. Son expérience est davantage vécue que pensée, et c'est le plus souvent sous l'influence de circonstances extérieures qu'il est amené à s'examiner. La psychologie résulte des situations. Une discussion animée avec deux voisins l'oblige à reconnaître qu'il s'est, comme eux, laissé gagner par la colère[346]; la mort de son très jeune fils l'incite à « observer » son cœur et sa conduite. Il s'accuse alors de s'être trop adonné au jeu d'échecs et décide de pratiquer ce passe-temps avec plus de modération; il avoue aussi qu'il a entretenu des pensées vaines, et succombé à des désirs coupables, *divers lusts, base lusts*, ces deux mots reviennent sous sa plume, tel un leitmotiv, mais il ne se montre guère explicite[347]. S'il a une conscience aiguë de ses défaillances, de ses faiblesses et ses infirmités, il ne les décrit pas. Il se contente de dresser, en quelques lignes, le bilan de ses expériences morales et spirituelles, en soulignant quel en a été le trait dominant[348]. Il redoute, en particulier, les ruses de Satan et note que les

337. *Ibid.*, MS. : « 1646, April 22... ».

338. *Ibid.*, p. 41 : « 1647, March 26 ».

339. *Ibid.*, MS. : « 1659, Decemb. 31 ».

340. *Ibid.*, MS. : « 1659, June 10... ».

341. *Ibid.*, p. 11 : « 1640, March ».

342. Telle est la définition du statut que donne Jean Stoetzel dans *La Psychologie sociale*, Paris, 1963, 3^e partie, chap. XII, *la conscience de soi et le statut de la personne* (cité par A. GIRARD, *op. cit.*, p. 511).

343. *Josselin D.*, MS. : « 1656, Sept. 30 ».

344. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 510.

345. *Josselin D.*, MS. : « 1648, Sept. 12 ».

346. *Ibid.*, MS. : « 1658, Feb. 12 ».

347. *Ibid.*, p. 47 : « 1647/8, ffeb. 23... ».

348. *Ibid.*, MS. : « 1650, Sept. 22... ». *This weeke I had much experience of my corruption of spirit, easily yeilding to corrupt meditacons ».*

tentations du diable l'inquiètent et le gênent dans ses activités [349]. Ses remarques obéissent toujours à des considérations d'ordre pratique : il signale les « troubles mélancoliques » qui agitent son esprit et l'empêchent de dormir, il déplore les accès de mauvaise humeur auxquels il est sujet, lorsqu'il doit prêcher ou se déplacer [350]. La douleur physique, écrit-il, aiguise sa sensibilité et l'oblige « à jeter les yeux en arrière pour voir » ses « fautes [351] ».

Aux actes d'accusation se mêlent les actions de grâces, car le Seigneur, qui lui fait prendre conscience du mal dissimulé dans son cœur, lui offre aussi les moyens de ne pas répéter ses « anciennes incartades [352] ». Pour décrire les pièges du malin et aussi l'action bienfaisante de Dieu, il utilise un langage imagé, qui n'est pas sans rappeler celui de Nehemiah Wallington. Il compare Satan au vanneau qui crie pour l'attirer vers les tentations et les vanités de ce monde, et le détourner du Dieu de son salut [353]. Fort heureusement, « la foi et la prière sont d'excellentes sangsues pour » son « esprit [354] », tandis que le Jéhovah vengeur qui l'épargne ainsi que sa famille et répand ailleurs la maladie devient un juge qui fait sa tournée, accompagné d'un cortège de fièvres [355]. Malgré ses inquiétudes et ses faiblesses, le révérend Josselin a l'impression d'être un privilégié, l'un de ceux qui bénéficient de la clémence divine. Il connaît de longs moments d'accalmie, il peut alors écrire : « mon cœur est tranquille et se blottit contre Dieu [356] » ; c'est là son expression favorite et l'exemple qu'il offre à l'une de ses paroissiennes, en proie à de grandes craintes [357]. Point d'appels tourmentés chez le pasteur d'Earle's Colne, mais une confiance rarement ébranlée, et parfois des moments de complète béatitude [358].

Son égocentrisme naïf est loin d'exclure toute émotivité. Il est capable de sentiments profonds et sincères. Lorsque ses enfants sont malades, il ressent « physiquement » leurs souffrances et la menace qui plane sur eux [359]. Le souvenir de ceux qu'il a perdus au berceau le poursuit et lui semble « aussi amer que la mort » ; seule la paix que Dieu dispense lui permet de retrouver le repos [360]. Il lui vient des images poétiques pour évoquer la mémoire de sa fille défunte ; elle est pareille à « un bouquet de myrtes... à une boîte remplie d'onguent parfumé et qui, maintenant qu'elle est brisée, embaume bien davantage [361] ». Cet homme, qui a un sens pratique développé et ne perd jamais de vue ses intérêts, est capable de lyrisme. Il est pénétré du mystère des choses. Les mots *wonder*, *wonderful*, *strange* reviennent, sans cesse, sous sa plume [362]. Le spectacle de la nature le remplit d'émerveillement et il est le seul parmi les diaristes à en célébrer la beauté avec une sensibilité presque romantique. Au printemps, il est ému par les rossignols qui lancent leurs trilles d'une douceur inégalable, dans les clos qui jouxtent Earle's Colne [363]. Son oreille est « ravie par le chant mélodieux des oiseaux », son œil captivé par les manifestations de la bienveillance divine, au point qu'il en oublie soucis et tracasseries [364]. Il intériorise le monde extérieur. La pluie tant attendue, qui ravive la

349. *Ibid.*, MS. : « 1648, Novemb. 5 ».

350. *Ibid.*, MS. : « 1651, Sept. 1 ».

351. *Ibid.*, MS. : « 1657, June 17... ».

352. *Ibid.*, MS. : « 1657, Nov. 8... ».

353. *Ibid.*, MS. : « 1648, Sept. 10... ».

354. *Ibid.*, MS. : « 1658, May 2... ».

355. *Ibid.*, MS. : « 1652, 31 Octob. ».

356. *Ibid.*, p. 123 : « 1657/8, Jan. 25... ».

357. *Ibid.*, MS. : « 1657, May 7... ».

358. *Ibid.*, MS. : « 1659/60, Feb. 11th day cheerfull beyond what man can almost suppose ».

359. *Ibid.*, MS. : « 1653/4, March 12... ».

360. *Ibid.*, MS. : « 1650, July 14 ».

361. *Ibid.*, p. 74 : « 1650, May 27... ».

362. Le 13 août 1656, il écrit : « at night I found a wonderfull strange skie » (MS.)

363. *Ibid.*, MS. : « 1657, April 16... ».

364. *Ibid.*, MS. : « 1650, April 19 ».

terre, symbolise pour lui la douceur de Dieu. Le grand froid qui sévit lors du jeûne public lui rappelle la froideur de son cœur [365]. Les impressions sensibles se chargent d'une signification morale.

Du réalisme de son style il se dégage une authentique poésie. Sa femme, une fois remise de ses malaises, ressemble, dit-il, à « une biche joyeuse » ; après avoir cueilli des cerises dans son verger, il demande au Seigneur de faire de lui « un fruit précoce et bien mûr [366] ». Les tentations qui viennent l'assaillir « montrent parfois leurs cornes » mais, fort heureusement, « les charpentiers de Dieu sont toujours prêts à les trancher [367] ». Josselin affectionne les images anatomiques. Lorsque sa femme redoute une fausse couche, il associe aussitôt le ventre qui rejette l'enfant au cœur qui rejette « les conseils sensés et les suggestions de l'esprit divin », et il demande au Seigneur de le préserver d'une telle infirmité [368]. Les maux de dents qui affligent les siens, lui mettent en mémoire la maladie dont souffre son cœur, qui ne peut digérer les vérités célestes ; en notant que son fils John vient d'être sevré, il s'exclame : « puissions-nous, moi et les miens, être sevrés du péché [369] ». Mais c'est encore et surtout la Bible qui l'influence, lorsqu'il relate ses visions nocturnes, ces rêves dont il se plaisait à dire qu'ils « révèlent le tempérament d'un homme [370] ».

Il emprunte en effet ses expressions les plus frappantes aux Ecritures et tire une évidente fierté de sa connaissance approfondie du Saint Livre. Ainsi, le prédicateur qui lui apparaît une nuit, en songe, s'appête à citer « de grandes et précieuses promesses » ; consciemment ou inconsciemment, dans son récit, Josselin reprend les termes mêmes de la deuxième épître de saint Pierre, chapitre un, verset quatre et quand, toujours en rêve, le prédicateur, incapable de retrouver le passage biblique, veut demander au clerc de lui apporter une concordance des Ecritures, le diariste, devinant sa pensée, lui donne, de mémoire, la référence souhaitée (2^e épît. Pierre, chap. II, v. 2) [371]. Une fois de plus, il trahit son désir d'être considéré, dans une certaine mesure, comme un homme providentiel.

Ces rêves qu'il relate avec une extrême minutie nous offrent un reflet fidèle de l'homme avec ses aspirations, ses préoccupations où l'humain et le divin se mêlent, ses craintes et aussi sa foi profonde. Ils confirment les conclusions auxquelles nous ont amenée la lecture et l'étude de son journal. Le rêve où un paroissien lui apporte un sac de froment, agrémenté d'une somme d'argent dont l'importance ne cesse de croître, matérialise son attachement aux biens de ce monde et aussi sa confiance en un Dieu qui pourvoit aux besoins de son peuple [372]. Sans doute, l'histoire bien connue de la veuve de Sarepta, dont la jarre et la cruche ne cessaient de se remplir (1^{er} Livre des Rois, chap. 17), et qu'il dut citer dans plus d'un sermon, n'est-elle pas étrangère à cette vision nocturne. Ses démêlés avec certains de ses fidèles, les moqueries dont ses prédications peuvent faire l'objet sont, de toute évidence, à l'origine du rêve au cours duquel un habitant d'Earle's Colne excite contre lui un énorme dogue à l'aspect féroce, et par la suite ne s'excuse même pas du tort qu'il lui a causé [373]. Plus révélateur encore est ce songe tragi-comique où le révérend Josselin se sent humilié et abandonné de tous. Ayant perdu son rabat, l'un des attributs essentiels de sa fonction, il se voit, en effet, contraint

365. *Ibid.*, MS. : « 1650, May 7... ».

366. *Ibid.*, MS. : « 1647, June 5... ».

367. *Ibid.*, p. 89 : « 1651, Aug. 10... ».

368. *Ibid.*, MS. : « 1656, June 18 ».

369. *Ibid.*, MS. : « 1652/3, March 13 ».

370. Cf. *supra*, n. 70.

371. *Josselin D.*, MS. : « 1654, June 8 ».

372. *Ibid.*, MS. : « 1653, Aug. 13 ».

373. *Ibid.*, MS. : « 1659, June 30 ».

de prêcher, couvert de honte, avec un mouchoir autour du cou, tandis que ses paroissiens refusent de chanter avec lui et qu'il ne parvient, pour sa part, ni à chanter, ni à lire les psaumes [374].

Ainsi, par petites touches, s'ébauche le portrait du pasteur d'Earle's Colne. Ses préoccupations organiques et égoïstes, son sens pratique, son désir grandissant d'accumuler des possessions matérielles lui donnent un air de parenté avec le plus grand diariste de sa génération, Samuel Pepys, dont le journal débute en 1660 et qui, après avoir été caissier de la recette de l'Échiquier, réussit à devenir secrétaire de l'Amirauté. Lorsque Pepys écrit, le 9 avril 1661 : « j'ai pris plaisir... à voir combien je suis honoré et respecté de tous », ou encore, le 30 avril 1665 : « A ma grande joie, je me trouve avoir gagné dans ce mois 100 livres... J'ai de grandes satisfactions en ce qui concerne ma fortune et mes gains », nous croyons entendre le révérend Josselin [375]. Ils ont en commun un grand désir de réussite, une émotivité restreinte, ils manifestent tous deux une activité inlassable, une adaptation aisée aux circonstances nouvelles qui, aux dires des caractérologues, sont les « propriétés constitutives du Sanguin [376] ».

Les ressemblances sont indéniables et, malgré tout, leurs journaux ont une tonalité différente. Les notations religieuses ou personnelles occupent dans le journal de Josselin une place qui ne leur est pas accordée dans le journal de Pepys, bien que ce dernier connaisse, lui aussi, des scrupules de conscience. Le pasteur d'Earle's Colne, au détour d'une notation, nous laisse entrevoir, le plus souvent inconsciemment, certaines facettes de sa personnalité, alors que son cadet, dont il n'a pourtant pas le talent, fait surtout figure de chroniqueur. Nous avons par moments l'impression de connaître Ralph Josselin, nous pouvons deviner à l'avance quelques-unes de ses réactions et, cependant, aurions-nous été capable de l'identifier dans une foule composée essentiellement d'hommes d'église ? Nous en a-t-il dit assez pour que, dans notre esprit, il se détache de la masse de ses confrères ? Le tableau que nous venons de brosser manque de nuances, il semble que nous ayons devant nos yeux une ébauche, une première esquisse d'où est absent tout effet d'ombre et de lumière. Ne pourrions-nous pas en dire autant du portrait de lady Anne Clifford ? Bien qu'elle ait une personnalité marquante, nous apparaît-elle vraiment si différente de lady Hoby et de Mrs. Thornton qui, dans un autre cadre certes, ont, elles aussi, témoigné d'un courage et d'une détermination peu ordinaires ?

Cette constatation est encore plus frappante lorsqu'il s'agit d'un diariste tel qu'Adam Eyre, le *yeoman* du Yorkshire. Son journal, avec ses remarques pittoresques et inattendues, nous renseigne abondamment sur la vie des petits fermiers du nord de l'Angleterre, mais il est difficile, par-delà les actes, de discerner le véritable visage de l'homme et de déceler les mobiles cachés. Eyre vient de quitter l'armée parlementaire, où il avait rang de capitaine, lorsqu'il commence à pratiquer l'écriture quotidienne. Son effort sera de courte durée car, contrairement à lady Anne et au révérend Josselin, qui ne cessent d'écrire qu'avec la mort, il s'interrompt au bout de deux ans. L'entreprise, néanmoins, n'aura pas été vaine, puisque son journal contribuera largement à sa réadaptation à un mode de vie plus austère que l'existence aventureuse qu'il avait connue pendant la guerre.

Ce document, qui débute en 1647 et s'achève en 1649, pourrait aisément s'intituler « le journal d'un insatisfait ». Son auteur, en effet, accepte mal la sévère discipline que lui imposent les travaux des champs. Il préfère chevaucher à travers la campagne et retrouver ses anciens compagnons d'armes, en attendant que leur soit versée une solde

374. *Ibid.*, MS. : « 1655/6, March 23... ».

375. Ces deux notations tirées du journal de Pepys sont citées et traduites par M. LELEU, *op. cit.*, p. 195.

376. Cf. M. LELEU, *op. cit.*, p. 195.

problématique. Il se déplace sans cesse et, la nuit venue, additionne le nombre de milles parcourus et aussi les pennies et les shillings déboursés [377]. Un jour où il fait ses comptes, il s'aperçoit que ses dépenses ont été excessives, alors il déplore son insouciance, il se promet de ne plus jamais offrir la moindre consommation et de ne plus se laisser accaparer par de vaines fréquentations [378]. Ses responsabilités sur le plan local lui fournissent une bonne excuse pour s'arrêter, un peu trop fréquemment, au cabaret et y boire plus que de raison. Il lui arrive même de passer une nuit entière à l'estaminet [379]; en pareil cas, il ne lui reste plus qu'à demander pardon à Dieu de son intempérance, et des phrases telles que : « God forgive mee I drunk too much » ponctuent ses notations. Il décide de s'amender. Le journal devient alors livre de résolutions, résolutions qu'il met en pratique, du moins pendant quelques jours, surtout quand les chutes malencontreuses, ou les noyades dont sont victimes ses connaissances, lui rappellent qu'il est dangereux d'enfreindre les lois de la sagesse [380].

Son désir de réforme est sincère, mais il connaît aussi son manque de persévérance. « Toute promesse », écrit-il, « devrait être tenue, cependant ma nature perverse... est tellement faible que je ne puis rester fidèle à mes bonnes intentions, sans être en même temps victime de multiples tentations et défaillances [381] ». D'avance, il sait que ses efforts seront voués à l'échec, et son désarroi n'en est que plus grand. Avec une honnêteté désarmante, il reconnaît ses fautes, s'accuse de céder à la colère, de mener une vie de plaisirs et de dissipation [382]. Le langage cryptographique qu'il utilise, lorsqu'il se sent particulièrement coupable, nous cache la nature des tentations et des « infirmités » auxquelles il fait de fréquentes allusions [383]. Ses diverses incartades, ses perpétuels déplacements trahissent son anxiété et son incertitude. Il s'interroge sans cesse et perd le sommeil. Ne devrait-il pas quitter son village et chercher fortune à Londres ? « Les soucis m'ont plongé toute la journée dans une profonde perplexité », note-t-il le 15 août 1647, « et j'ai été en proie à une terrible tentation [384] ». Des pensées coupables l'assaillent, et il se demande s'il va continuer à vivre aux côtés d'une femme acariâtre et emportée [385]. Il a une conscience aiguë de son indignité, et lorsqu'il fouette Jane, sa servante, il avoue qu'à bien des égards il se sent plus coupable qu'elle [386].

Il est sans illusions sur lui-même et sur les autres. Qu'est-ce que l'homme en effet, qui aujourd'hui est là et demain ne sera plus ? « J'ai été à Peniston aux funérailles de... Skinner, qui était en parfaite santé hier matin et qui est mort le soir, cette vie mortelle est si incertaine », confie-t-il à son journal, le 29 août 1647 [387]. La prière et la lecture l'aident à trouver une réponse à ses problèmes. Il passe des journées entières plongé dans les livres, ce qui chez un *yeoman* est assez inhabituel, mais dénote de sa part une grande curiosité d'esprit. Quand il envisage de quitter sa femme, il lit « quelques bons conseils de Lawrence concernant l'aide que nous apportent les anges [388] ». Il s'agit là de l'œuvre inspirée à Henry Lawrence par Milton et intitulée *A Treatise of our Communion and Warre with Angells* (1646). La Bible lui offre un « réconfort spiri-

377. *Eyre D.*, p. 54 : « 1647 (Aug.) 10... ».

378. *Ibid.*, p. 81 : « 1647 (Dec.) 22 ».

379. *Ibid.*, p. 96 : « 1647 (Feb.) 11... ».

380. *Ibid.*, p. 81 : « 1647 (Dec.) 24... ».

381. *Ibid.*, p. 87 : « 1647-1648 (Jan.) 11... ».

382. *Ibid.*, p. 86 : « 1647-1648 (Jan.) 7... ».

383. *Ibid.*, p. 55 et 63.

384. *Ibid.*, p. 55 : « 1647 (Aug.) 15... ».

385. *Ibid.*, p. 53 : « 1647, August 6... ».

386. *Ibid.*, p. 67 : « 1647 (Oct.) 9... ».

387. *Ibid.*, p. 59.

388. Cf. *supra*, p. 290, n. 588.

tuel »; en revanche, certaines lectures comme *A Discourse of the Counsell of Basil* ne font qu'affermir son opinion selon laquelle, dans toutes les actions des hommes, la corruption prédomine [389]. Détail caractéristique, les jours où il s'interroge le plus sur lui-même et sur les autres sont souvent ceux où il est le plus sensible aux variations météorologiques. Le temps gris et maussade semble particulièrement propice à ses méditations mélancoliques [390].

En dépit de sa générosité et de son désir évident de rendre service [391], les rapports d'Adam Eyre avec ses parents et ses voisins sont fréquemment tendus et difficiles. Il n'a guère confiance en son prochain et se croit sans cesse victime de la méchanceté d'autrui. William Wainwright, qui devait lui rapporter un colis de Sheffield et a fait demi-tour en chemin, est accusé de bassesse et de malveillance [392]. Il souligne l'hostilité de sa sœur, se plaint de l'ingratitude et du manque de respect de sa propre femme [393] et, avec un certain humour noir, met en relief la soi-disant bonté de son beau-frère, qui refuse de lui prêter de l'argent [394]. Emporté de nature, il perd facilement patience. Dans un mouvement de colère, il brise le rouet de sa femme, ou bien échange des paroles acerbes avec ses voisins immédiats [395].

La longue querelle l'opposant à son locataire Edward Mitchell, qu'il accuse de ne pas respecter les clauses de son bail, prend souvent l'allure d'une tragi-comédie sur un mode bouffon. Brimades et vengeances se succèdent. Si Mitchell se barricade, Eyre force la serrure; Mitchell laisse-t-il l'étable ouverte, Eyre aussitôt riposte en ne fermant pas la porte de la maison, puis menace de tuer le chien de son ennemi [396]. Tout le village suit de près la querelle et ne donne peut-être pas entièrement raison au diariste, qui en éprouve un certain malaise. Lorsqu'il se sent gagné par le découragement, il se tourne vers *Le Livre des Martyrs*, dont la lecture semble l'aider à panser ses blessures d'amour-propre, mais il est des jours où il ne parvient pas à puiser dans cette œuvre le réconfort escompté. Le puritain en lui comprend que le Tout-Puissant veut le châtier et le mettre à l'épreuve. Il n'est d'autre remède que la prière et la méditation, et cet homme, essentiellement pratique et peu doué pour les spéculations métaphysiques, demande au Seigneur de le guider et de l'aider à se réformer.

Au plus fort de sa détresse, il note : « mon esprit, tel un étranger qui s'éloigne de Dieu, paraît plutôt suivre les nombreux méandres de ce tabernacle terrestre où je ne trouve point de repos, et où de perpétuels tracasseries m'environnent de toutes parts [397] ». Ses déboires personnels, et aussi les indispositions auxquelles il est sujet, influent sur son comportement. Avec une honnêteté foncière, il reconnaît ses torts et se doute qu'il a peut-être abusé de la bienveillance de ses voisins [398]; mais à aucun moment il ne songe à déterminer les causes du malaise dont il est conscient.

Ses accès de mauvaise humeur s'expliquent d'autant plus facilement qu'il est accablé de soucis, et qu'après avoir nourri l'espoir de toucher une coquette somme en quittant l'armée, il s'est retrouvé presque sans argent, et criblé de dettes. En outre, son état de santé n'est pas entièrement satisfaisant, les allusions aux divers remèdes utilisés et à la sciatique qui l'afflige le prouvent aisément [399]. Les soucis qui le minent ne contribuent

389. *Eyre D.*, p. 78 : « 1647 (Dec.) 7... ».

390. *Ibid.*, p. 83 : « 1647 (Dec.) 30... ».

391. Cf. *supra*, p. 198.

392. *Eyre D.*, p. 64 : « 1647 (Sept.) 28... ».

393. *Ibid.*, p. 64 : « 1647 (Sept.) 27... ».

394. *Ibid.*, p. 108-9 : « 1648 (Sept.) 25... ».

395. *Ibid.*, p. 99 : « 1647-1648 (Feb.) 18... ».

396. *Ibid.*, p. 87 : « 1647-1648 (Jan.) 11... ».

397. *Ibid.*, p. 88 : « 1647-1648 (Jan.) 12 ».

398. *Ibid.*, p. 72.

399. *Ibid.*, p. 32 : « 1647 (May) S. 9... ».

guère à son rétablissement. Lorsque, enfin, Edward Mitchell et Adam Eyre, las de vivre dans un climat d'hostilité, chargent leurs amis respectifs de s'employer à leur réconciliation, le diariste retrouve la paix. Il reprend goût à la vie et s'intéresse à nouveau aux travaux des champs. Il ne parle plus de ses insomnies et de ses inquiétudes. Il ne mentionne même plus *Le Livre des Martyrs*. Actes d'accusation, prières et supplications deviennent épisodiques. A mesure que sa situation matérielle s'améliore, Adam Eyre implore de moins en moins le Seigneur. Quand ses notations s'interrompent, la vie suit à nouveau son cours normal. Le *yeoman* insatisfait est devenu un fermier entreprenant. L'élevage des moutons, les semailles et les moissons absorbent son énergie. Son journal n'aura été qu'un intermède, le moyen pour lui de retrouver son équilibre, en l'obligeant à tenir registre de ses actes et de ses pensées.

Si Adam Eyre avait continué à pratiquer l'écriture quotidienne, nous n'en aurions pas appris davantage sur son compte. Il nous aurait entretenue de ses activités coutumières, de ses rapports avec les autres fermiers, de ses amis les Rich, les Micklethwaite, les Appleyard ou les Haigh, de leurs joyeuses réunions, de ses visites aux pauvres et aux malades de la paroisse, mais la personnalité du diariste serait demeurée tout aussi floue. Entre deux remarques relatives à ses déplacements ou à ses travaux, nous avons entrevu le soldat insatisfait et indécis, l'époux exaspéré et repentant, le voisin tout à la fois irritable et généreux, le philosophe malgré lui, le *yeoman* foncièrement honnête envers lui-même comme envers les autres, mais notre curiosité est loin d'être satisfaite. Même si nous nous sommes familiarisée avec son mode de vie, Adam Eyre demeure encore pour nous un étranger [400].

Que faudrait-il dire de sir Thomas Mainwaring, l'exemplaire petit seigneur puritain dont l'émotion ne perce que lorsque l'un des siens vient d'être arraché à son affection, de sir Humphrey Mildmay, le gentilhomme royaliste qui, par son amour de la vie, de la bonne chère et des femmes annonce lui aussi Pepys, et de tant d'autres figures, attachantes mais fugitives, qui se livrent si difficilement ? Ces hommes et ces femmes qui nous laissent, pendant de trop brefs instants, pénétrer dans leur intimité, nous aident essentiellement à découvrir une manière d'être, un mode de vie qu'ils partagent avec leurs contemporains. A bien des égards, leurs témoignages se rejoignent. Rien d'étonnant à cela, ils ont en effet vécu « à la même époque, ils ont connu des événements analogues, ressenti les effets d'une forme de civilisation commune, ils ont lu les mêmes livres et ont été imprégnés d'une même atmosphère collective [401] ».

Ce sont les ressemblances entre eux bien plus que les singularités qui nous frappent. Point de rupture chez eux entre le charnel et le spirituel, point non plus d'analyse détaillée « des états du sentiment [402] », pas d'examen de conscience laïcisé. Lorsqu'ils parlent de « la personne moi », ils aboutissent inévitablement à « la personne Dieu [403] ». Qu'ils soient nobles ou roturiers, anglicans ou puritains, ils enregistrent surtout le trivial, le familier, le spontané, tous les menus faits qui meublent leur vie, tous ces détails de l'existence quotidienne qui constituent la trame de leurs jours. Et l'histoire journalière ne diffère pas tellement d'un individu à l'autre. Seules les réactions varient, mais les Anglais du XVII^e siècle nous apparaissent infiniment moins compliqués que ne le seront les intimistes des siècles suivants. Ils sont loin de manquer d'intelligence ou de subtilité, ils savent raisonner, cependant leurs opinions sont plus catégoriques, leurs convictions moins nuancées, leur foi est surtout pratique, leurs passions apparaissent

400. Cf. W. NOTESTEIN, *English Folk*, p. 247-269.

401. Cf. A. GIRARD, *op. cit.*, p. 487.

402. Cf. M. LELEU, « Le Journal de Charles Du Bos », dans *Cahiers de l'Association des Études Françaises*, n° 17, mars 1965, p. 142.

403. *Ibid.*, p. 150.

plus spontanées, les buts qu'ils s'assignent, et qui constituent leur niveau d'aspiration, sont plus restreints [404]. Leur forte conscience morale leur donne un sens aigu de leur culpabilité, plus encore que de leur valeur. Dans la mesure où ils sont solidaires d'un groupe ou d'une communauté, ils entendent y être intégrés et respectés. Leur effort est principalement tourné vers le dehors. L'image qu'ils offrent d'eux-mêmes semble inachevée, puisqu'ils n'éprouvent pas le besoin de fixer les nuances de leurs sentiments et de leurs pensées. L'intérêt de leur entreprise vaut surtout « en fonction de la part d'humanité qu'elle met à jour chez ceux qui s'y livrent [405] ». Ils sont essentiellement les témoins d'une civilisation, et pourtant ils ouvrent déjà la voie à ceux qui deviendront les maîtres du journal.

404. Cf. J. STOETZEL, *op. cit.*, p. 176.

405. Cf. E. HENRIOT, *op. cit.*, p. 29.

DU JOURNAL A L'AUTOBIOGRAPHIE

Le problème de la création littéraire ne s'est, à aucun moment, posé pour ceux qui, au xviii^e siècle, ont pratiqué l'écriture quotidienne. Certains d'entre eux ont même délibérément tenté de soustraire leurs notes aux regards indiscrets, en utilisant un langage chiffré, d'autres, il est vrai, ont songé à leurs parents et à leurs proches, mais à seule fin de servir d'exemple et non point pour s'immortaliser. Rien de spectaculaire, en effet, dans leur intimité. Ils ne sont point auteurs à succès, ils n'ont pas de public devant lequel ils souhaitent se mettre à nu. Ils n'obéissent à aucun exhibitionnisme intellectuel, ni à la crainte d'être un jour mal jugés par la postérité, ils écrivent essentiellement pour eux-mêmes. Le peu de temps dont ils disposent chaque jour les oblige à jeter à la hâte sur le papier leurs remarques et leurs notations, sans souci d'écriture ou de style; l'effort de remémoration qu'ils doivent fournir leur suffit amplement.

Ils ne se rattachent à aucune école, ils n'ont pas eu de modèle véritable, puisqu'aucun journal n'a été publié en Angleterre avant la fin du xviii^e siècle. Tout au plus les auteurs de journaux religieux ont-ils pu consulter le témoignage d'autres âmes pieuses [1], ou bénéficier en ce domaine des conseils de leurs directeurs de conscience. Au fil des années, leur manière ne varie guère, même s'ils tiennent registre de leurs actes et de leurs pensées, toute leur vie durant.

A aucun moment ils n'éprouvent le désir de présenter, dans leur journal, une image cohérente d'eux-mêmes. Qu'ils aient ou non fréquenté avec assiduité les écoles et les universités, les diaristes, en règle générale, savent s'exprimer de façon imagée ou pittoresque, bien qu'ils ne respectent pas toujours les normes de la grammaire et de l'orthographe, car le plus populaire des livres de l'époque, la Bible, dans la version autorisée du roi Jacques, les a tous directement ou indirectement influencés, et a modelé leur style [2].

Si les auteurs de journaux, dans l'ensemble, ne se réclament d'aucun modèle, il est cependant une exception qui mérite de retenir notre attention. Sir Henri Slingsby, nous l'avons vu, se propose d'imiter Montaigne et il le souligne, par deux fois, dans son journal qui, à certains égards, s'apparente presque à une œuvre littéraire, tant il semble que la présentation et le style en aient été soignés et polis par l'auteur. Certes, Slingsby

1. Cf. *Josselin D.*, MS. : « 1657, April 6... ».

2. Cf. P. A. SPALDING, *op. cit.*, p. 75.

affirme que la tenue de son registre quotidien n'est qu'une « récréation », à laquelle il consacre ses « moments de loisir, sans aucun souci de chronologie, de méthode ou d'ordre », ajoutant d'ailleurs qu'il « griffonne » plutôt qu'il n'écrit [3]. Pourtant, à la différence des autres journaux, le sien paraît avoir été rédigé avec un soin particulier. Ainsi que le recommandait Montaigne, il insère « toutes les survenances de quelques remarques et... les mémoires de l'histoire de sa maison... voyages... absences, mariages, morts, la réception des heureuses ou malencontreuses nouvelles; changements des serviteurs principaux; telles matières [4] ». Il nous parle de ses déboires avec ses cuisiniers, de ses projets de bâtisseur, de ses déplacements, de ses chagrins et de ses deuils, mais les dates correspondant à ses différentes notations ne jouent qu'un rôle secondaire, avec les années celles-ci deviennent de plus en plus claires. L'événement relaté est surtout un prétexte à digressions et à méditations sur des sujets divers et d'intérêt général. Au lieu de se borner à consigner une nouvelle ou un incident, comme le font d'ordinaire ses contemporains, il s'étend longuement, expose son point de vue et cite au besoin ses sources. On ne trouve point chez lui la division en chapitres à laquelle recourt Montaigne mais, en revanche, il adopte la manière discursive chère à l'auteur des *Essais*.

Sa dénonciation virulente des « vaines despences des tables et vestemens » (les termes employés dans les deux langues sont identiques) provient en droite ligne de l'essai intitulé *Des Loix Somptuaires* [5], tout comme l'éducation qu'il entend donner à son fils lui est inspirée par l'essai relatif à *l'Institution des Enfants* [6]. Tour à tour, il vante les mérites de la confession, dénonce l'oisiveté, signale la cruauté de toute guerre civile et les craintes que lui inspirent les Écossais, au seuil de l'année 1638 [7]. De même que son modèle, il faut le noter, sir Henry Slingsby commence à écrire peu de temps avant la guerre civile, à une période particulièrement troublée de l'histoire de son pays.

Le baptême de son fils Henry, le 29 janvier 1638, lui fournit l'occasion de parler des églises, des prêtres et du mauvais exemple que certains d'entre eux offrent aux fidèles; suivant en cela saint Jérôme, il ne voit d'autre issue possible que de les fuir comme la peste [8]. Il nous offre une vision assez pessimiste des choses et vit en spectateur, dans un monde instable et corrompu, auquel il ne souhaite pas se mêler. Il n'entretient guère d'illusions sur la nature humaine et souligne combien il est difficile de se protéger de la contagion d'une époque aussi malsaine que la sienne [9]. Qu'il déplore l'immoralité des temps, qu'il énumère les avantages du service militaire pour les jeunes gens, ou qu'il médite sur la vanité des entreprises humaines, Slingsby, qui prêche la sagesse et la modération en toutes choses, fait essentiellement figure de moraliste et de censeur des mœurs [10]. Le mot vanité revient, tel un leitmotiv, sous la plume de cet observateur détaché, qui se révèle un peintre perspicace [11]. Il excelle, en effet, à broser le portrait de ses contemporains, des plus connus aux plus humbles. Quelques traits lui suffisent pour camper le personnage. Ainsi défilent devant nous Théodore de Mayerne, l'un des plus célèbres médecins du siècle [12], Francis Oddy, le serviteur fidèle, qui réfléchit trop et dont l'état d'esprit correspond mal à sa condition, John David, ouvrier habile mais

3. Cf. *supra*, p. 62, n. 103.

4. Cf. MONTAIGNE, *op. cit.*, p. 229.

5. *Ibid.*, p. 266.

6. Cf. *supra*, p. 238.

7. Cf. *Slingsby D.*, p. 9-11.

8. *Ibid.*, p. 21.

9. *Ibid.*, p. 17 : « 1638, the 17 of January... ».

10. *Ibid.*, p. 15, 38 et 45.

11. *Ibid.*, p. 52.

12. Cf. *supra*, p. 303, n. 741.

ivrogne notoire, « vêtu de telle façon qu'il ressemblait davantage à un fou qu'à un artisan », et bien d'autres encore [13].

La note personnelle n'est jamais totalement absente de ses commentaires, et au détour d'une phrase il arrive que Slingsby se peigne aussi lui-même. Après avoir relaté ses démarches infructueuses pour obtenir une charge honorifique, il constate qu'il ignore toujours quelles armes utiliser pour venir à bout d'un refus obstiné et ne sait que montrer « la pureté » de ses intentions et la reconnaissance de son cœur [14]. Il avoue également qu'en ces temps troublés qui font le bonheur des historiens et le malheur des citoyens, il ne souhaite nullement se voir confier de lourdes responsabilités. S'il a, par extraordinaire, accepté de seconder le lord-maire d'York, il s'est démis de ses fonctions au bout de deux mois, tant il a horreur de la vie publique [15]. Sa douleur éclate lorsque, après de longues années de souffrance, sa femme meurt; l'émouvante description qu'il donne de ses derniers instants révèle sa profonde sensibilité [16].

Le plus souvent, cependant, c'est de l'homme en général qu'il nous entretient, bien davantage que de lui-même. Peu à peu d'ailleurs, les expériences personnelles cèdent le pas aux événements d'intérêt national. A partir de 1642, le diariste se trouve, malgré lui, mêlé à la guerre; sur ordre du roi, il se voit confier un régiment. Ses nouvelles obligations l'absorbent, les moments de loisir sont rares. Les dates deviennent imprécises ou approximatives, car il rapporte les faits dont il a été le témoin avec des semaines et parfois des mois de recul. Il rédige presque sans notes, et s'il se rappelle avec netteté tel ou tel incident, il lui est difficile d'indiquer le jour exact où l'événement a eu lieu. Il se contente d'écrire : « dans les derniers jours du mois d'août 1642 », ou encore « aux environs du 5 mai 1643 [17] ». Le journal s'est insensiblement métamorphosé en mémoires.

La campagne à laquelle sir Henry participe l'oblige bientôt à renoncer au seul passe-temps qui lui restait. Son récit s'interrompt brusquement en juillet 1644, il ne le reprendra qu'en août 1646. Libéré de ses obligations militaires, mais condamné à vivre caché pour échapper à ses ennemis, Slingsby, qui n'a plus aucune activité, entreprend de conter ses « deux années de pérégrinations », afin de rompre la monotonie de sa réclusion [18]. Tous les jours pour lui se ressemblent; puisqu'il est privé de contacts avec le monde extérieur et réduit à l'oisiveté, il ne peut que se souvenir. Faute de matériaux provenant du dehors, il abandonne de façon définitive l'écriture quotidienne, car il ne peut envisager de s'intéresser uniquement à « ce qui arrive du dedans [19] ». Le diariste devient mémorialiste.

Mais en fait, peut-on, à un moment quelconque, parler de journal, dans le cas de sir Henry Slingsby ? La méthode qu'il adopte en imitant Montaigne n'est-elle pas le plus souvent contraire à la notion de régularité et de quotidienneté qu'implique un authentique journal ? Même avant 1642, les faits sont relatés, comme il le dit lui-même, « après coup », parfois avec plusieurs semaines de retard. Si les premières notations, bien qu'espacées, sont dûment datées, il est rare que les événements rapportés soient contemporains du moment où l'auteur les consigne [20]. Certes, toute notation est forcément rétrospective, mais « la mémoire à long terme » n'opère pas de la même

13. *Slingsby D.*, p. 6 et 42.

14. *Ibid.*, p. 72 : « 1641, about the latter end of August... ».

15. *Ibid.*, p. 13-14 : « 1638/39, January... ».

16. *Ibid.*, p. 74.

17. *Ibid.*, p. 77 et 97 : « about y^e latter end of August 1642... 1643 about y^e 5 of may... ».

18. Comme il le déclare lui-même, il reprend la plume « 27 semaines et 2 jours » après la reddition de Newark, qui eut lieu, selon lui, le 7 mai 1646, et selon les historiens le 8 (p. 118).

19. Cf. A GIRARD, *op. cit.*, p. 12.

20. La date indiquée est bien celle à laquelle s'est produit l'incident relaté, mais elle coïncide rarement avec le jour où le diariste, profitant d'un instant de loisir, relate les faits.

façon que « la mémoire immédiate [21] ». En outre, Slingsby paraît éliminer l'accidentel et le banal au profit de l'essentiel et du mémorable, ce qui implique un certain recul et aussi un souci de sélection, étrangers aux préoccupations du véritable diariste. L'illusion est trompeuse, là où le recueil de sir Henry ressemble le plus à un registre quotidien, il se situe déjà à mi-chemin entre le journal et les mémoires. L'auteur engrangeait-il dans un carnet les matériaux dont il entendait se servir par la suite, ou bien faisait-il appel à sa seule mémoire ? Autant de questions qui restent sans réponse, puisque aucun manuscrit ne subsiste pour nous renseigner. Il n'en demeure pas moins vrai que le document qui nous est offert ne mérite pas réellement le titre de journal, puisque son auteur n'écrit qu'exceptionnellement sous l'influence de l'événement.

Le cas de sir Henry Slingsby est assez particulier, nous l'avons vu, puisqu'il est le seul à se réclamer d'un modèle. Cependant, les journaux du *xvii^e* siècle qui sont parvenus jusqu'à nous possèdent-ils tous les caractéristiques requises, sont-ils, sans exception, contemporains de l'événement rapporté ? Le temps de l'écriture varie suivant les visées de l'individu et la forme que revêt son journal. Lorsque nous nous trouvons devant des almanachs qui sont les dépositaires de notations quotidiennes, nous sommes à peu près certaine d'examiner la version originale d'un journal souvent squelettique, puisque la ligne réservée à chaque jour ne peut accueillir qu'une ou deux phrases, et que les feuillets intercalaires de l'almanach ne permettent qu'une extension limitée [22]. Ainsi Adam Winthrop, sir Thomas Windebank, sir Simonds d'Ewes, sir Thomas Dawes, sir William Dugdale, sir John Archer, John Greene, Roger et Isabella Twysden, le révérend Worthington et Anthony A Wood couvrent de notes les pages de leur almanach. Pour la majorité d'entre eux, l'effort de rédaction s'arrête là ; pour d'Ewes et Wood, ce n'est qu'une première étape.

Il est aussi de nombreux diaristes qui ne se servent pas du cadre que leur offre l'almanach pour consigner leurs pensées et leurs actes, mais la régularité de leurs remarques, la brièveté de leurs commentaires, la précision des dates montrent qu'il s'agit d'un exercice quotidien. Les manuscrits que nous avons pu consulter justifient pleinement notre hypothèse. Les taches, les ratures, les répétitions, l'écriture négligée dénotent la hâte d'hommes désireux de jeter sur le papier l'essentiel des heures écoulées, avant de vaquer à d'autres occupations ou de jouir d'un repos mérité. Qu'il s'agisse de lady Hoby, de Mr. Clopton, de sir Humphrey Mildmay, d'Adam Eyre, de Geoffrey Starkey, il est évident que ces auteurs écrivent au jour le jour. La durée de l'entreprise est plus ou moins longue, dans la majorité des cas cependant, le journal commencé relativement tard s'interrompt assez vite, généralement au bout de deux à cinq ans. Lorsqu'il en est ainsi, le manuscrit semble n'avoir subi aucune modification, ni été utilisé ultérieurement, du moins à notre connaissance, mais là encore il nous faut procéder avec prudence et nous garder de généralisations trop hâtives, puisqu'en raison des dispersions et des destructions multiples, nous ne sommes pas sûre de posséder toutes les données du problème.

En revanche, lorsque nous nous trouvons devant des journaux tôt commencés et poursuivis jusqu'à une date tardive, diverses tendances se manifestent. Il est rare, en effet, que les diaristes se contentent de fixer sur le papier la tranche la plus importante de leur vie, ils veulent aussi garder la trace de leurs premières années, afin qu'une fois la vieillesse venue, ils puissent avoir une idée d'ensemble de leur existence. Certains, comme le révérend Josselin, font précéder leur journal d'un court fragment autobiographique où ils retracent à grands traits leur enfance et leur adolescence, en se fiant à leur mémoire et aux souvenirs de leurs parents et de leurs proches. Le pasteur d'Earle's Colne, pour sa part, se sert également de ses almanachs et de ses carnets de jeunesse, comme il le

21. Cf. G. GUSDORF, *La Découverte de soi*, p. 127.

22. Cf. *supra*, p. 78.

déclare lui-même [23]. Dans le journal proprement dit, il se ménage parfois des espaces blancs de façon à compléter éventuellement une remarque ou à ajouter une conclusion, lors d'une relecture. Ainsi, le 14 juin 1645, il rapporte qu'il a prié pour les armées parlementaires et ajoute, sans doute quelques jours plus tard : « Tandis que nous priions, nos armées triomphaient [24]. » Un an après, le 24 août 1646, il signale les accusations portées contre Guy Penhac par une servante qui le taxe d'inconduite, puis il indique les suites de l'affaire : la femme, précise-t-il, mourut en l'espace de deux ans, tandis que le présumé coupable est toujours en vie [25]. On pourrait, à première vue, penser qu'il s'agit là d'un phénomène d'anticipation et en déduire que nous n'avons pas devant nous la version originale du journal, mais une seconde version, revue et corrigée par l'auteur. Il n'en est rien. L'encre plus pâle utilisée à la fin de la notation prouve que ces dernières lignes ont été rajoutées au bout de plusieurs années, pour la compléter. Josselin, de toute évidence, écrit pour se relire et « posséder l'ensemble de sa durée [26] ».

William Laud procède de la même façon, bien qu'il ait commencé tardivement à pratiquer l'écriture quotidienne. Son journal véritable ne débute qu'en 1621, date à laquelle il devient évêque de St. David's, mais sous le titre de *The Diary of His Own Life* se trouvent rassemblées les notations inscrites chaque jour dans son cahier, et les informations relatives à la première moitié de sa vie. Prenant comme point de départ le 7 octobre 1573, jour de sa naissance, Laud ébauche une rétrospective qui, en quatre pages, couvre près d'un demi-siècle, car il consacre une ou deux lignes annuelles aux principales étapes de sa vie [27]. A partir de 1621, ces notations annuelles cèdent la place à des notations quotidiennes ou hebdomadaires, qui reflètent l'essentiel de ses préoccupations, et où se côtoient l'histoire et la petite histoire, les détails futiles et les réflexions profondes. Les remarques relatives à ses malaises, au temps, à ses rêves et aux présages qu'ils renferment sont d'une étonnante précision; Laud est d'un naturel fort superstitieux et il attache autant d'importance aux signes du zodiaque qu'un astrologue professionnel. Ses notations sont pourtant loin d'être toujours contemporaines de l'événement, bien qu'elles en portent la date. Les nouvelles doivent avoir, en effet, le temps de lui parvenir, il est également fréquent qu'il attende d'être rétabli pour parler de ses maladies. Comme le révérend Josselin, il complète souvent ses remarques au bout de quelques jours et même de quelques semaines [28].

Les persécutions dont il est victime n'interrompent à aucun moment son effort [29]; cependant, il pressent obscurément le danger, le 16 mai 1643 il écrit : « Il me semble voir un nuage m'environner [30]... » Quinze jours plus tard, des gardes envahissent ses appartements à la Tour, où il est en résidence surveillée. Ses écrits sont confisqués. Prynne, son plus farouche adversaire, s'empare de son journal et le publie en septembre 1644, après l'avoir mutilé et dénaturé à dessein [31]. Il ne se contente pas de révéler au monde les faiblesses de son ennemi, ses craintes ridicules, ses mesquineries et ses intrigues, il supprime les passages favorables à l'archevêque, remplace les blancs par des phrases de sa propre invention, destinées à le desservir; la traduction qu'il offre des

23. Cf. *supra*, p. 79, n. 244.

24. Josselin D., p. 26 : « 1645, June 14 ».

25. *Ibid.*, MS. : « 1646, Aug. 24 ».

26. Cf. R. MOLHO, « Les Cahiers de Sainte-Beuve », in *Cahiers de l'Association des Études Françaises*, n° 17, mars 1965, p. 114.

27. Laud D., p. 1.

28. *Ibid.*, p. 13 : « 1624, August 26 ».

29. Aucune brimade ne lui est épargnée. On lui prend ses chevaux, deux domestiques seulement sont autorisés à rester à son service; en janvier 1643, il n'a plus ni bois ni charbon (*op. cit.*, p. 65).

30. *Ibid.*, p. 66 : « May 16 ».

31. Cf. H. R. TREVOR-ROPER, *Archbishop Laud*, London, 1940, p. 424.

passages en latin devient une trahison. Laud apprend la nouvelle en se rendant au tribunal, et ce coup bas le bouleverse [32]. Le texte falsifié passera pendant près de cinquante ans pour son véritable journal; seule la publication, en 1694, du manuscrit original, découvert et édité par Henry Wharton, permettra de rétablir la vérité. Destin assez exceptionnel que celui de ce document publié à deux reprises au cours du siècle, dont une fois contre le gré d'un auteur que sa personnalité et sa carrière hors série prédestinaient peut-être à cette étonnante publicité.

Avant même de livrer le contenu du journal à la presse, Prynne l'utilise contre Laud. Il passe au crible chaque notation, afin d'y relever les indications susceptibles de nuire à l'archevêque. Tout au long d'un interminable procès qui dure quatre mois — du 12 mars au 29 juillet 1644 — et comporte quelque vingt jours d'audience, le journal est la pièce à conviction le plus souvent citée par l'accusation. Il devient une arme redoutable dans la main de Prynne, tant il est aisé d'isoler certaines phrases de leur contexte et d'en dénaturer ainsi le sens. Le puritain fanatique suborne les témoins, par moments il semble même leur avoir dicté leur déposition, car comment ceux-ci auraient-ils pu avoir connaissance, avant sa publication, d'un texte qui n'existait qu'à un seul exemplaire, et dont pourtant ils ne cessent tous de citer des fragments [33]? Dès la seconde audience, le 13 mars 1644, le premier témoin, Mr. Maynard, reproche au prévenu d'avoir employé le mot *peevish* à propos du parlement, dans une de ses notations portant la date du 5 décembre 1639 [34]. Le diariste riposte et réfute un à un, comme il le fera à chaque séance, les arguments dirigés contre lui. Il met en doute l'usage de l'adjectif incriminé, qui d'ailleurs figure bien dans le journal dont il a été privé [35], et s'exclame : « Je sais en quelles mains est tombé mon carnet, mais j'ignore quel sort il a subi. Il est évident que certains passages ont été à demi consumées par les flammes... même si j'ai utilisé l'expression *peevish*, c'était dans un carnet privé que je ne souhaitais jamais voir rendu public [36]. »

Laud s'habitue assez vite à voir des extraits de son journal cités par ses adversaires [37], il se défend pied à pied et riposte toujours avec une énergie farouche, provoquant parfois de véritables duels oratoires. Les propos tenus par l'accusation et la défense nous sont rapportés avec une extrême précision par l'archevêque lui-même, dans un volume dont il commence la rédaction peu après son emprisonnement à la Tour de Londres, sans doute au cours de l'automne de 1641. Riche de l'expérience que lui ont offerte l'écriture quotidienne et l'accumulation de notes abondantes, et guidé par le désir de démontrer son innocence, Laud entreprend de relater l'*Histoire de ses malheurs et de son procès*, il ne s'interrompra que le 3 janvier 1645, c'est-à-dire moins de sept jours avant son exécution. De septembre 1641 à mai 1643, date à laquelle presque tous ses écrits sont confisqués, il continue à tenir son journal, tout en composant cette *Histoire* qui, semble-t-il, échappa aux mains ennemies [38]. La comparaison entre les deux documents permet de mesurer la différence entre le simple bloc-notes destiné au seul usage de son auteur, à l'exception peut être de ses dernières pages, qui retentissent de son indignation, et l'*Histoire de ses malheurs* destinée à le justifier aux yeux du public, et où les événements sont envisagés dans une perspective différente.

Le premier dans sa brièveté n'était qu'une succession de faits dénués de tout lien; le second, tout en respectant l'ordre chronologique, lui permet de prendre du recul et de donner à sa relation une unité qu'on ne saurait trouver dans un journal. Une idée

32. Cf. *supra*, p. 82.

33. Cf. W. LAUD, *The History of the Troubles and Tryall of... William Laud*, p. 219.

34. *Ibid.*, p. 230.

35. *Diary*, p. 57.

36. *History*, p. 231.

37. *Ibid.*, p. 322.

38. *Ibid.*, préf. a.

directrice en effet prédomine, la nécessité qui lui incombe de prouver la perversité de ses ennemis et la pureté de ses propres intentions, de défendre une cause juste qui est la sienne. Il ne se contente plus d'établir un simple calendrier des événements, il s'efforce aussi de déterminer les raisons qui ont pu motiver les attaques dont il est victime et, pour ce faire, il remonte le cours du temps. Son récit débute en décembre 1640 mais, auparavant, il prend la liberté de passer en revue certains incidents significatifs qui se situent aux alentours de 1633 [39]. Il n'aborde son *Histoire* proprement dite qu'après avoir relevé et réfuté les accusations portées contre lui, en étayant sa démonstration de preuves et d'arguments indiscutables.

Le journal que, par moments, il suit pas à pas, soutient sa mémoire et lui fournit les repères indispensables, c'est le canevas sur lequel il brode. Il ne se contente plus de consigner dans toute leur sécheresse les faits dont il a été le témoin ou la victime; là où une simple allusion lui suffisait, il développe maintenant et explicite. Ainsi, alors que son journal ne comportait, à la date du 23 juin 1641, qu'une seule phrase relative à son intention de se démettre de ses fonctions de chancelier de l'université d'Oxford, une page entière de son *Histoire* est consacrée à ce problème. Laud y analyse ses rapports avec le comte de Pembroke, qui convoite la charge et ne cesse de le diffamer; il expose ensuite les motifs qui l'ont poussé à rester en fonction, jusqu'à ce jour. Ses regrets transparaissent, lorsqu'il s'exclame : « Que Dieu bénisse l'Université et fasse qu'elle n'ait jamais besoin de moi, qui suis actuellement incapable de l'aider [40]. » A la même époque, après avoir recopié textuellement la notation de son journal qui, le 23 septembre 1641, signalait le décès de son intendant dévoué, Adam Torles, au bout de quarante-deux ans de bons et loyaux services, il donne libre cours à son chagrin et rend un hommage sincère au défunt, qui était pour ainsi dire sa « seule source de réconfort dans le malheur et la vieillesse [41] ». L'auteur est parfois inconsciemment amené à approfondir ses pensées et même à sonder son cœur.

Dans cette entreprise de reconstitution à laquelle il se livre, il ne développe pas automatiquement toutes les remarques du journal, où presque chaque jour a son importance. Les mobiles qui poussent Laud à relater son *Histoire* l'obligent à éliminer ce qui est étranger à son dessein, et à choisir les faits saillants de la douloureuse épreuve qu'il traverse. Il ne passe en revue que les moments les plus significatifs; ce que son récit perd peut-être en spontanéité, il le gagne en cohésion. Peu de pages sont consacrées aux années 1642 et 1643, il ne s'étend guère non plus sur la période qui n'est pas couverte par son registre quotidien. En revanche, le début et la fin de son incarcération, avec ses tragiques conséquences, alimentent la partie la plus importante d'un récit dont la valeur est souvent inégale; les comptes rendus d'audience, en particulier, malgré leur extrême précision, nous frappent par leur sécheresse. Cette expérience parallèle, qui porte sur près de trois ans, est riche d'enseignements, elle met en lumière les tentatives souvent maladroites mais combien révélatrices, faites par un homme qui se fonde sur son journal pour saisir dans son ensemble une tranche de vie singulièrement éprouvante. Si la sélection qu'il opère lui permet de dégager l'essentiel, l'organisation de l'œuvre laisse encore beaucoup à désirer. L'auteur regroupe, sous forme de chapitres, chacune des étapes parcourues et n'arrive pas toujours à se libérer d'un cadre qui ne convient qu'au journal. Il reste prisonnier des dates et des faits, si bien qu'il nous semble, par moments, avoir devant nos yeux une version revue, étoffée et à peine corrigée de ce carnet auquel il tenait tant et dont ses ennemis le dépouillèrent.

A côté de cette tentative, les efforts d'Anthony Ashley Cooper paraissent fort modestes et valent tout juste la peine d'être mentionnés. Il ne nous reste, en effet, que

39. *Ibid.*, p. 75.

40. LAUD, *op. cit.*, p. 181.

41. *Ibid.*, p. 182.

quelques pages de son journal, ainsi qu'un fragment inachevé de son autobiographie, couvrant les dix-huit premières années de sa vie, et commencé peu avant sa mort [42]. Sentant sa fin proche et sachant combien ses prises de position politiques en faveur de Cromwell ont été condamnées, le premier comte de Shaftesbury éprouve, de façon impérieuse, le besoin de se justifier aux yeux de ses contemporains et plus encore des générations à venir, aussi fait-il précéder son esquisse autobiographique de cette déclaration significative : « Quiconque observera le nombre et le pouvoir des adversaires que j'ai dû affronter et le zèle avec lequel ils ont, en se réclamant de l'Église et de l'État, répandu les rumeurs les plus fallacieuses à mon sujet, comprendra la nécessité qui me pousse à imiter les Français et à écrire mes propres mémoires, afin que le monde voie pour quelles raisons ces hommes sont devenus mes ennemis, et au nom de quelle vérité et de quelle justice ils ont poursuivi leur querelle [43]. » Il ne pourra, hélas, mettre à exécution le projet qu'il avait formé; pour une cause inconnue, il s'interrompt brutalement au bout de vingt-neuf pages, sans être parvenu à la période essentielle de son existence, celle que couvrirait, d'ailleurs fort imparfaitement, son journal [44]. Le bref aperçu qu'il nous livre de son enfance et de son adolescence a sans doute facilité la tâche de son biographe, W. D. Christie, qui, au XIX^e siècle, publia une vie d'Anthony Ashley Cooper où figurait, en appendice, cette ébauche d'autobiographie accompagnée de quelques feuillets de son journal, mais aucun de ces documents ne nous éclaire sur le comportement du personnage, et ils présentent, de ce fait, un intérêt fort limité. Seules les intentions de celui qui souvent fut appelé *Royal Roundhead* [45] retiennent notre attention, elles révèlent l'évolution d'un homme qui, au départ, songeait à écrire pour lui seul, mais qui, sous la pression des circonstances, ressentit, au soir de sa vie, le besoin profond de se justifier, en utilisant notes et souvenirs. Cette entreprise qui, malheureusement, resta sans lendemain, ne nous permet pas de juger de sa valeur.

Si leur choix politique pousse certains diaristes à se disculper en écrivant l'histoire de leur vie ou de leurs épreuves, il est aussi d'autres raisons qui incitent les adeptes de l'écriture quotidienne à suivre la même démarche, en se servant des matériaux que leur offre leur journal ou leur carnet de notes. A une époque où leurs actes et leurs mobiles sont souvent jugés et passés au crible par des voisins et des parents sectaires ou intransigeants, avec lesquels ils se trouvent étroitement associés, en raison même de leur mode de vie, les hommes et les femmes du XVII^e siècle ressentent le besoin de prouver au monde qu'en dépit de vicissitudes diverses, d'un mariage décevant ou de finances chancelantes, ils n'ont pas démérité et restent dignes du nom qu'ils portent. Tel est le cas d'Alice Wandesford, fille d'un homme d'État réputé apparenté au comte de Strafford, qui, pour éviter la confiscation des terres familiales et venir en aide aux siens, accepta, en 1651, d'épouser William Thornton, un petit hobereau souffreteux et imprévoyant [46]. Jeune fille bien née, elle avait osé espérer que le compagnon qu'on lui imposait disposerait de revenus confortables. Sa désillusion n'en fut que plus grande. Son mari, par sa négligence, réussit à dilapider le peu de biens qu'il possédait. Très vite, les besoins d'argent se firent sentir et Alice, devenue Mrs. Thornton, connut, sa vie durant, les désagréments de la pauvreté.

Cette situation peu enviable, la nécessité de se soustraire aux reproches d'amis plus ou moins bien disposés à son égard, l'encouragèrent, sans aucun doute, à retracer son expérience de chrétienne, d'épouse et de mère, et à prouver qu'elle avait mené une vie

42. Ce fragment d'autobiographie figure en appendice dans la vie de Cooper rédigée par W. D. CHRISTIE, *op. cit.*, app. I, p. 3-21.

43. *Ibid.*, p. iii.

44. Le fragment de journal que nous connaissons débute en 1646 et s'interrompt en 1650.

45. Cf. W. D. CHRISTIE, *op. cit.*, p. i.

46. Cf. W. NOTESTEIN, *English Folk*, p. 189-191.

irréprochable. Les calomnies répandues lors du mariage de sa fille Alice, à peine âgée de quinze ans, avec le révérend Comber, ne firent que la confirmer dans sa décision. Aucune trace ne subsiste des premiers carnets qui fournirent à Mrs. Thornton les renseignements précis dont elle se servit par la suite, mais elle a laissé plusieurs recueils, dans lesquels sont rassemblés les épisodes marquants de son existence, accompagnés de ses commentaires.

En guise de préambule à ce qu'elle appelle *The First Booke of my Life* ou encore *A Booke of Remembrances of all the remarkable deliverances of myself & husband & children & their births & other events concerning myselfe & Family beginning from y^e yeare 1625* [47], Mrs. Thornton déclare « qu'il est du devoir de tout vrai chrétien de se rappeler et d'observer les preuves de bienveillance que lui a fournies le Dieu Tout-Puissant, qui est notre Père Céleste, et de se souvenir de ses faveurs [48] ». C'est là son mobile avoué; il est cependant intéressant de noter que, dans ce premier recueil, l'auteur se préoccupe assez peu de ses vingt-cinq premières années, c'est-à-dire de la période qui va de 1625 à 1650. En revanche, elle consacre l'essentiel de ses pages à son expérience conjugale, son récit véritable débutant avec son mariage pour s'arrêter en 1669, un an après la mort de son mari, au moment précis où, une fois apaisée la tempête soulevée par le mariage précoce de sa fille, elle se sent en paix avec le monde.

Mais, pour réduire au silence ses détracteurs, elle ne s'est pas contentée de démentir les rumeurs insidieuses qui circulaient à son sujet, elle a voulu aussi donner une preuve tangible de sa bonne foi et de son intégrité. La meilleure lui semble, sans conteste, le recueil qu'elle finit de rédiger, et où les passages les plus longs sont justement consacrés aux difficultés qu'elle a connues et à la crise qu'elle vient de traverser. Pour « satisfaire » tous ses amis et les rassurer sur sa vie et sa conduite, elle décide de leur faire lire ce volume, qu'elle confie à l'une de ses cousines. Ainsi qu'elle l'écrivit quelques années plus tard, « Je lui envoyai le Livre de ma Vie, dans lequel j'avais consigné les manifestations de la bienveillance divine envers les miens et moi-même jusqu'à mon veuvage, afin qu'elle puisse révéler à mes amis... la fausseté des allégations de mes ennemis mortels, les raisons qui m'avaient poussée à veiller personnellement sur tous mes pauvres enfants, ainsi que l'état misérable auquel j'avais été réduite... ceci, je le savais, mettrait un terme à toutes... les calomnies relatives au mariage que j'avais arrangé... [49]. » Les résultats sont convaincants; bientôt affluent des témoignages de sympathie, émanant d'un grand nombre de ses amis, qui disent leur admiration et leur chagrin de la voir si injustement attaquée par ceux qu'elle a tant aidés — allusion discrète à Mrs. Danby, qui s'était acharnée à discréditer sa bienfaitrice [50]. La fonction justificatrice du récit apparaît ici clairement, confirmée par le soin particulier qu'a apporté l'auteur à la calligraphie du texte, à sa présentation, et à l'élaboration d'une table des matières, complète et détaillée.

Une fois lavée de tout soupçon, Mrs. Thornton n'envisage pas de poursuivre sa narration, elle a, semble-t-il, atteint le but qu'elle se proposait et, seul, le journal de son gendre, le révérend Comber, nous renseigne sur la fin de sa vie, qui fut particulièrement longue, puisqu'elle mourut en 1707, à l'âge de quatre-vingt-deux ans [51]. Elle reprend cependant la plume pour rédiger trois versions successives de ce premier récit, qui ne compte que 168 pages. Dans ces trois nouveaux cahiers, singulièrement plus étoffés que

47. Cf. *supra*, p. 87, n. 287. Ce titre figure sur la première page du manuscrit.

48. *The Journal of Mrs. Alice Thornton*, Yale University microfilm 269, fol. 1.

49. Cf. *Autobiography*, p. 259 : « Of Dafeny's shewing my freinds the First Book of my Life », ii, 195.

50. *Ibid.*, p. 224.

51. *Ibid.*, p. xiii.

l'œuvre originale [52] et visiblement composés à des périodes différentes de son existence, on retrouve de nombreux paragraphes qui figurent dans ce que l'auteur appelait *my First Booke of my Life* [53], mais on y observe aussi des transformations et des additions significatives.

Mrs. Thornton prend un certain recul par rapport au texte et à l'événement mentionné. Lorsqu'elle évoque son enfance ou sa jeunesse, elle s'efface volontairement derrière ses parents, afin de mieux souligner leur rôle et leur influence. Ainsi, quand elle relate, pour la seconde fois, la traversée qu'elle fit avec les siens pour se rendre en Irlande en 1632, elle n'écrit plus : « It pleased God to give *me* a safe passage with my mother into Ireland », mais bien : « It pleased God to give *my deare mother*, my two younger brothers, and my selfe a safe passage into Ireland [54]. » Elle multiplie les allusions à son père et à sa mère, qui deviennent désormais *my deare mother*, *my honoured father*, et insère plusieurs pages exclusivement consacrées à ces deux êtres auxquels elle voue un véritable culte [55]. Plus les années passent, et plus elle mesure sa dette de reconnaissance envers eux. Fait caractéristique, elle élimine certains épisodes jugés peut-être trop personnels et sans importance pour le lecteur, ou bien sans rapport direct avec le but qu'elle s'est fixé. Ainsi, elle omet volontairement de relater la chute violente qu'elle fit le 14 septembre 1657, alors qu'elle était enceinte, et ne mentionne pas la protection quasi miraculeuse dont elle bénéficie à cette occasion. Elle remplace ce récit par une simple allusion à l'accident, suivie de la méditation que lui inspira la naissance de ce cinquième enfant [56]. Mrs. Thornton possédait, en effet, un livre de méditations [57], dans lequel elle puise abondamment, lorsqu'elle remanie le manuscrit original de l'histoire de sa vie; bon nombre de ces méditations serviront dorénavant de conclusion aux manifestations de la bienveillance divine que l'auteur vient d'exposer, et révèlent au lecteur sa reconnaissance et sa piété.

Si le mobile avoué de Mrs. Thornton est bien de rendre grâces [58], elle ne perd jamais de vue la fin justificatrice de son entreprise. Elle évite de s'étendre, comme elle l'avait fait précédemment, sur la douleur que lui a causée la mort de son mari et renvoie à son premier livre le lecteur avide de détails, par contre, elle insiste sur la cruauté des rumeurs dont elle a été victime [59]. Elle développe et commente les épisodes les plus significatifs de son expérience, c'est en cela sans doute que réside l'intérêt assez exceptionnel d'un texte qui, par ailleurs, manque de cohésion, puisque chacune des multiples narrations qui le constituent se suffit pour ainsi dire à elle-même et forme un petit chapitre indépendant, que rien ne rattache à l'ensemble de l'ouvrage. L'absence de tout enchaînement logique se fait cruellement sentir. Une ou plusieurs pages pourraient être supprimées, sans rien modifier. Seule la réflexion de l'auteur, à propos de certains événements, retient notre attention; pour la première fois peut-être une femme du XVII^e siècle parle avec une telle franchise des épreuves physiques et morales qu'elle a dû traverser [60], mais cette réflexion n'est que partielle, au lieu d'être globale. Mrs.

52. Le premier et le second cahier contiennent respectivement 303 et 291 pages; le troisième, nettement plus grand, en compte 216 (*ibid.*, p. xv). Le contenu de ces trois cahiers a été rassemblé par Charles Jackson sous le titre *The Autobiography of Mrs. Thornton*.

53. *Ibid.*, p. 271.

54. Cf. *ibid.*, p. 8 et Yale University microfilm 269 (1632).

55. Cf. *Autobiography*, p. 19 et 100.

56. Le long récit qui figurait dans le texte original est résumé par une seule phrase (*op. cit.*, p. 95).

57. Elle fait plusieurs allusions à ce qu'elle appelle *my booke of meditations*, et renvoie parfois le lecteur à ce recueil (*ibid.*, p. 153).

58. Cf. *supra*, n. 48.

59. Cf. *Thornton Autobiography*, p. 235.

60. Avec beaucoup de finesse et de tact, elle évoque ses relations avec son mari, les problèmes que lui causent l'humeur mélancolique et l'imprévoyance de ce dernier.

Thornton reste, elle aussi, prisonnière des dates et des faits. Des fragments ne sauraient constituer une œuvre.

Pourtant, si l'on compare les tentatives autobiographiques de Mrs. Thornton et celles de lady Anne Clifford, le chemin parcouru est assez frappant. Plus encore qu'Alice Thornton, lady Anne amassa, au cours des années, carnets de notes, journaux, papiers et documents, dont il ne reste hélas aujourd'hui que bien peu de choses. Seuls subsistent ses réminiscences de jeunesse, ses journaux pour les années 1616, 1617, 1619 et les trois derniers mois de sa vie, ainsi que trois Grands Livres, *The Great Books* [61], contenant sa généalogie, l'histoire de sa famille et ce qu'elle appelle *A Summary of the Records and a True Memorial of the life of me the lady Anne Clifford*... [62]. Ce titre en lui-même est révélateur : les ambitions de l'auteur y apparaissent fort limitées, puisqu'elle entend essentiellement obtenir un raccourci de son existence, en résumant et en condensant les milliers de pages qu'elle n'a cessé de rédiger et surtout de dicter à des secrétaires fidèles, tels que Marsh et Sedgwick, qui jouent un rôle important dans sa maisonnée. L'entrée à son service de George Sedgwick, le 24 juillet 1652, est pour lady Anne une date mémorable, et elle n'omet pas de mentionner, parmi les événements marquants de l'année, l'arrivée à Skipton Castle de ce nouveau secrétaire [63], à qui incombera le soin de noter, sous sa dictée, dans le troisième *Grand Livre*, les principaux moments d'une existence particulièrement remplie.

La sélection qu'opère la diariste, à partir des innombrables matériaux dont elle dispose, apparente son recueil à des annales bien plus qu'à une autobiographie, car on y trouve presque exclusivement une série de faits rapportés dans l'ordre chronologique. Il s'agit pour lady Clifford, non pas tant de rédiger une méditation sur le temps passé, que de se constituer un aide-mémoire qui lui offre des repères et lui permette de dégager l'essentiel. Les sentiments s'effacent alors devant les dates. Elle enregistre le mariage et la mort de ses parents et de ses proches, la naissance de ses petits-enfants et de ses arrière-petits-enfants, évoque la carrière de ses époux successifs, décrit ses voyages et l'état de ses relations avec ses fermiers. Elle ne manque pas non plus de souligner, comme elle l'avait déjà fait dans son journal, certaines coïncidences qui, à ses yeux, se chargent de sens avec les années. N'est-il pas remarquable que sa fille cadette Isabelle se soit établie si près de Clerkenwell, où lady Anne avait passé une partie de son enfance, que le plus grand des domaines appartenant au mari d'Isabella, le duc de Northampton, soit si proche de Lillford dans le comté de Northampton, où lady Clifford et sa mère avaient été élevées, et aussi que sa fille aînée, devenue duchesse de Thanet, se soit installée à Hothfield, dans le Kent, non loin de Sutton, où lady Cumberland avait séjourné quelque temps en compagnie de lady Anne [64] ?

Au moment où l'intrépide châtelaine rédige ces lignes, le souvenir des luttes et des rudes combats qu'elle a menés, pour garder ses terres du Nord, demeure vivant, mais elle n'a plus l'impression d'être menacée de tous côtés par ses adversaires. Un seul mobile l'anime désormais : pour se prémunir contre le temps qui efface tout et amène l'oubli, elle laissera à la postérité la trace de ses actions. Outre les précisions relatives aux divers membres de sa famille, elle souhaite consigner les manifestations tangibles de son activité. Son journal et surtout l'histoire de sa vie ne sont à ses yeux que des instruments, qui témoignent de son énergie infatigable et de sa reconnaissance envers Dieu. Son œuvre véritable, du moins le croit-elle, est inscrite dans la pierre : châteaux reconstruits, églises sauvées de la démolition, bâtiments nouveaux édifiés en l'espace de quelques mois [65]. Aussi accorde-t-elle la première place à ces 'réalisations matérielles

61. Cf. G. WILLIAMSON, *op. cit.*, p. 357-367.

62. Ce *summary* est inclus dans le troisième des Grands Livres.

63. MS. Harley 6177, f. 136.

64. *Ibid.*, f. 131-132 : « 1649, the 3d of June... ».

65. *Ibid.*, f. 134-135 : « 1650... ».

dont elle est l'auteur. Les préoccupations d'écriture et de composition demeurent étrangères à son entreprise.

Les notations du journal qui ne paraissaient pas essentielles ont été éliminées en grand nombre, puisque l'auteur ne consacre jamais plus de trois pages à la même année, d'autres, en revanche, ont été recopiées textuellement. Il est d'ailleurs difficile d'être formel sur ce point, car il ne subsiste qu'une fraction infime de ce qui constituait le gigantesque *Day by Day Book* [66] de lady Anne. Notre étude ne peut donc porter que sur quelques années, et même dans ce cas précis, nous pouvons nous demander si les documents qui couvrent les années 1616, 1617 et 1619 sont le fruit d'un premier jet [67].

En effet, si nous comparons le journal de lady Anne pour cette période et les derniers feuillets de son registre quotidien, écrits peu avant sa mort et miraculeusement préservés, il semblerait que ce premier recueil ait non seulement bénéficié d'une relecture, comme le prouvent les phrases rajoutées dans la marge, mais qu'il soit, en réalité, une seconde version du texte original [68], alors que les dernières pages de la diariste n'ont, de toute évidence, subi aucune modification. Dans celles-ci, comme dans le résumé de sa vie, lady Clifford se réfère sans cesse à des versets bibliques qui l'ont soutenue et encouragée; dans son journal de jeunesse, au contraire, nous ne trouvons pas une seule allusion à des passages des Écritures qui pourtant figurent dans son récit autobiographique, aux dates correspondantes [69]. En outre, au lieu d'avoir des notations distinctes pour chaque jour, qui sont le propre d'un vrai journal, on trouve parfois des remarques relatives à plusieurs jours s'enchaînant pour ne plus former qu'une seule notation, comme si l'auteur tentait déjà de condenser et de lier ses matériaux. Parfois aussi, le journal, nous l'avons vu [70], s'interrompt sans explication, pendant une semaine ou plus, ce qui est en contradiction formelle avec le titre de *Day by Day Book*, conféré par lady Anne à son registre quotidien. Il semble donc qu'il y ait déjà, à ce stade, un effort de sélection et que certains passages, jugés superflus, aient été volontairement supprimés par l'auteur.

Le journal serait passé par trois étapes successives : d'abord registre quotidien, il aurait été ensuite revu, corrigé et condensé, avant de servir finalement de base au bref résumé autobiographique composé par lady Clifford au soir de sa vie [71], et dont la seule prétention, comme son titre l'indique, est d'être une courte récapitulation de toute une vie et un mémorial, c'est-à-dire un recueil de faits mémorables. Nous ne saurions lui en demander davantage.

Un autre adepte fidèle de l'écriture quotidienne, Simonds d'Ewes, semble avoir également adopté cette méthode. Dans l'histoire de sa vie, qu'il rédigea en 1637, à l'aide de multiples documents accumulés depuis sa jeunesse, d'Ewes expose, de façon précise, les principes qui l'ont guidé. Il y déclare notamment : « le 27 février (1619) j'ai commencé à noter... les événements relatifs à chaque jour de mon existence et qui étaient les plus mémorables, j'ai poursuivi cet effort jusqu'à maintenant, et j'entends, si Dieu le veut, continuer ainsi jusqu'à la fin de mes jours. Mais, ayant trouvé que mon texte renfermait de nombreux incidents sans importance (bien qu'il s'y mêlât diverses

66. Cf. G. WILLIAMSON, *op. cit.*, p. 202.

67. Ces documents constituent le fragment de journal édité par Victoria Sackville-West, sous le titre *The Diary of the Lady Anne Clifford*.

68. Cf. *supra*, p. 410.

69. Dans la brève page de son *Summary* consacrée à l'année 1617, lady Anne rend grâce à Dieu de ce qu'il l'a aidée à triompher de ses ennemis, et se réfère à plusieurs passages bibliques : Ps(alms) 32 : 8, Isa(iah) 30 : 21... Ps(alms) 71, célébrant la protection divine (MS. *Harley* 6177, fol. 126), or aucun de ces passages ne figure dans son journal pour la même année.

70. Cf. *supra*, p. 410.

71. Au moment où lady Anne entreprend de rédiger ce résumé autobiographique, elle a 63 ans passés (MS. *Harley* 6177, fol. 120).

allusions à des faits politiques), j'ai jugé bon de le raccourcir en écrivant ce volume, d'autant que la plus grande partie de mes notes se trouve encore contenue, de façon succincte, dans plusieurs almanachs, rédigés à l'aide d'un alphabet secret de mon invention et qui, pour cette raison, ne peuvent servir qu'à moi-même. Dans la narration que voici, je ne manquerai pas d'insérer des passages relatifs aux activités de chaque mois, et parfois aussi des notations quotidiennes, lorsque leur intérêt le justifiera [72]. »

Tous les ans, à date fixe, d'Ewes achète un almanach dans lequel il inscrit régulièrement, sur la ligne réservée à cet effet, son emploi du temps de la journée, tandis que sur les pages blanches du volume, il note le compte rendu détaillé d'un événement politique marquant ou d'une séance du parlement. Afin de décourager d'éventuels lecteurs, il écrit non pas en anglais mais en latin, et utilise, comme il le dit lui-même, « un alphabet secret », qu'il avait composé avec un de ses camarades de classe, en 1616, et modifié, par la suite, pour son propre usage [73]. C'est ce que révèle la lecture du seul de ses almanachs qui a pu être préservé et qui est l'almanach d'Allestree pour 1627 [74]. Les notations contenues dans ce petit volume constituent, pour leur propriétaire, un précieux aide-mémoire et aussi ce que Du Bos appelait « des glaises d'attente [75] ». En effet, lorsque, dans son récit autobiographique, d'Ewes en vient à reconstituer l'ensemble de ses activités au cours de l'année 1627, il trouve non seulement dans l'almanach des repères indispensables, mais encore il utilise directement son contenu, en en recopiant presque textuellement certains passages. Ainsi, le jeudi 11 janvier, date à laquelle son cousin Arthur Barnardiston a quitté Albury Lodge, où le diariste vivait provisoirement avec sa jeune femme, il écrit en code : « discessit ille hodie londini ego testamentum meum aliquid egi » et, le lendemain, il ajoute : « iterum pene toto die circa testamentum et perfeci pom [76] ». Dans l'histoire de sa vie nous retrouvons, pour ainsi dire mot pour mot, les mêmes phrases traduites toutefois en anglais : « January the 11th, being Thursday, he departed, and I drew up part of my last will and testament and finished it the day following [77]... » L'auteur cependant précise qu'il a, depuis, rédigé deux autres testaments, et mentionne les difficultés que lui a causées la gestion des biens de sa femme. Aux notations puisées dans l'almanach viennent ainsi s'ajouter ses propres commentaires, fruit de l'expérience acquise depuis que s'est produit l'événement relaté.

Si la majeure partie des notes de d'Ewes se trouve, comme il le dit lui-même, dans des almanachs, il arrive, du moins à certaines périodes, que le diariste tienne également un journal permettant de développer ce qu'il avait enregistré succinctement dans son almanach. Dans le petit volume relié qui se trouve actuellement au B.M. et contient son journal pour les années 1622 à 1624, d'Ewes se réfère, à diverses reprises, aux renseignements inscrits par lui en latin dans un almanach ayant, de toute évidence, servi de support à son registre quotidien [78]. Peut-on d'ailleurs parler de registre quotidien dans le cas de ce journal que son auteur intitule *A Diarian Discourse or Ephemeridian Narration* ? L'extrême régularité des notations [79] est en effet trompeuse. Une lecture attentive de ce recueil, rédigé en code mais en anglais cette fois, révèle de nombreux cas d'anticipation, que seule peut expliquer une rédaction postérieure de plusieurs semaines, et parfois peut-être de plusieurs années, aux incidents mentionnés.

72. *D'Ewes Autobiography*, vol. I, p. 135-136.

73. *Ibid.*, p. 95-96.

74. B.M. MS. Harley 7550.

75. Cf. M. LELEU, « Le Journal de Charles Du Bos », in *Cahier de l'Association des Études Françaises*, n° 17, mars 1965, p. 139.

76. B.M. MS. Harley 7550, fol. 56.

77. *Autobiography*, vol. I, p. 350.

78. Cf. *supra*, p. 79, n. 241 et p. 133, n. 229.

79. Le 7 septembre 1622 est l'unique jour où d'Ewes s'abstient de faire le bilan de ses activités.

Faisant allusion au rhume qu'il a attrapé le 5 mars 1623, en assistant au second mariage de son père, d'Ewes signale, dès cette date, les conséquences fâcheuses de son indisposition [80]. Les exemples sont encore plus probants, quand il s'agit de la vie politique. Lors de l'étrange équipée qui conduit le prince Charles et le duc de Buckingham jusqu'en Espagne, le jeune homme, bien qu'il ait seulement appris la nouvelle le 22 février, enregistre le départ des deux voyageurs à sa date réelle, c'est-à-dire le 17 février. Mieux encore, quelques lignes plus loin, il annonce, cette fois avec trois semaines d'avance, l'arrivée du futur souverain à Madrid, « le vendredi 9 mars, stilo veteri, ainsi que le révèle », précise-t-il, « le livre imprimé en ma possession [81] ». Il en va de même pour bon nombre de faits notoires. Il arrive aussi qu'il évite délibérément de parler de certains discours, puisqu'il en possède déjà le texte [82]; ceci laisse supposer qu'entre le moment où le discours a été prononcé et celui où il a été publié, un certain laps de temps s'est écoulé, et pourtant, dans son journal, d'Ewes mentionne toujours le discours à la date à laquelle il l'a entendu. Le cas extrême est, sans doute, son allusion, dès le 4 mars 1624, aux accusations qui seront portées contre Buckingham, en 1626, sous le règne du nouveau monarque [83].

Ces constatations ne nous autorisent cependant pas à contester l'authenticité du journal. De toute évidence, d'Ewes, de 1622 à 1624, n'a cessé d'accumuler des notes précises et abondantes relatives à ses activités quotidiennes, mais il n'a donné à son journal sa forme définitive que deux ou trois ans plus tard, après avoir élucidé certains problèmes historiques et obtenu des renseignements qui lui faisaient défaut. Ceci expliquerait les anomalies que nous venons de signaler. L'absence de corrections, la régularité de l'écriture confirment cette thèse et prouvent que les notes du diariste ont été soigneusement sélectionnées et revues, avant d'être recopiées dans l'élégant volume qui en est devenu le dépositaire.

Ainsi, chaque fois que d'Ewes a eu l'occasion de regrouper, sous forme de journal, les notes quotidiennes dont il avait couvert cahiers ou almanachs, nous observons qu'une sélection a été opérée à ce niveau, soit qu'il ait jugé inutile de reproduire certains détails figurant déjà dans un autre recueil, soit qu'il ait essentiellement visé à retenir l'essentiel, tout en développant des points qu'il jugeait dignes d'un intérêt particulier. Mais ce n'est là qu'une première étape. Le journal, issu de l'almanach, fournit aussi au diariste les matériaux nécessaires à la rédaction de ses mémoires. Pour d'Ewes, retracer l'histoire de sa vie, c'est principalement fixer sur le papier « les moments de » son « existence » qui lui semblent « les plus dignes d'intérêt [84] ». Il lui faut donc, une seconde fois, éliminer l'insignifiant au profit de l'important, car, lorsque, la maturité venue, d'Ewes entreprend de broser un tableau précis mais succinct des années écoulées, il songe davantage à ceux qui lui survivront qu'à lui-même. Il est intimement persuadé — sans doute à tort — de sa vocation d'historien, et c'est ce rôle qu'il entend assumer, en rédigeant sa propre histoire.

Dès sa jeunesse, en effet, il se passionne pour la politique, collectionne textes et documents et projette d'écrire une « histoire exacte de la Grande-Bretagne [85] », dont il ne rédigera d'ailleurs qu'un fragment. Il subit l'influence de « Monsieur de Thou », dont les mémoires et les ouvrages historiques ont été, dit-il, un si « grand bienfait pour la Chrétienté [86] » et, sans aucun doute, il tente d'imiter son exemple. En 1623, il prend

80. *Diary*, p. 124.

81. *Ibid.*, p. 118-121 : « 1622/23, Februarie 17... ».

82. C'est le cas, le 26 octobre 1623, quand il signale l'effondrement d'une chapelle, qui s'est produit ce jour-là au moment où un jésuite y prêchait (p. 168).

83. *Ibid.*, p. 167-168.

84. *Autobiography*, vol. I, p. 306 : « 1626 ».

85. *Ibid.*, vol. I, p. 140 : « 1620... ».

86. *Ibid.*, vol. I, p. 100.

l'habitude de se rendre deux fois par semaine à la Tour de Londres pour y consulter les archives et, dans son récit autobiographique, il précise son intention « de redonner à la Grande-Bretagne son histoire véritable [87] », afin, déclarera-t-il plus tard à un ami, « de débarrasser l'histoire britannique des erreurs..., des anachronismes et des fables » dont l'ont entachée « d'innombrables moines et autres écrivains anciens ou plus récents [88] ». En septembre 1627, nous le trouvons en train de rassembler des notes relatives au règne de Guillaume le Conquérant [89] mais, en 1645, la rédaction de l'ouvrage projeté n'a guère progressé et, dans son journal, à la date du 26 septembre, il note en latin qu'il a passé la journée « parando rem genealogicam pro historia Gulielmi Conquestoris [90] ». Tout comme le petit livre dans lequel d'Ewes voulait célébrer la gloire de la reine Élisabeth, cette histoire ne verra jamais le jour et, à sa mort, il ne restera de tout cela que « a rhapsody of indigested notes [91] ».

En réalité, les meilleurs documents historiques qu'il nous ait laissés se trouvent dans ses journaux parlementaires et aussi dans ses journaux privés, bien que ces derniers nous offrent une vision des choses quelque peu déformée par le puritanisme excessif et les convictions personnelles de leur auteur. Cette coloration, cependant, nous permet de mieux comprendre les réactions de toute une catégorie d'hommes. Ainsi lorsque, le 10 janvier 1622, Jacques I^{er} fait une chute de cheval et tombe dans un étang, d'Ewes, de même que ses contemporains, voit en cet accident un avertissement du Ciel, qui châtie le souverain pour son manque de ferveur religieuse ou bien parce qu'il a décidé, la veille, de dissoudre le parlement. Ce sont de tels épisodes qui retiennent l'attention du diariste et qu'il reproduit dans l'histoire de sa vie, en modifiant parfois le jugement qu'il avait porté sur les faits. Avec le recul, il établit plus aisément un rapport entre deux incidents qui, sur le moment, l'avaient laissé indécis : il lui apparaît alors clairement que le plongeon forcé du roi est la conséquence directe de la dissolution du parlement, qu'il a inconsidérément prononcée la veille [92]. La petite histoire côtoie sans cesse des faits historiques de premier plan.

D'Ewes opère, pour chaque année, une sélection. Il retient les événements politiques qui lui semblent les plus marquants et reprend les notations correspondantes de son journal ou de son almanach, en les abrégant et en bannissant également de celles-ci tout sens d'incertitude ou d'imprévu. A mesure que s'écoulent les années, ses critiques deviennent moins virulentes. Jacques I^{er} qui, dans son journal de jeunesse, faisait figure de souverain impie et irresponsable [93], ne mérite plus que des éloges, quand d'Ewes, quinze ans plus tard, sous le règne de Charles I^{er}, évoque son décès. Il signale, en effet, dans son récit autobiographique que, le 27 mars 1625, le roi « savant et pacifique » est mort « en protestant sincère et fidèle [94] ». Pourtant, il est rare que ce récit se présente comme une seconde lecture de l'expérience, le plus souvent il n'est qu'une seconde version de l'almanach ou du journal, dont il retient parfois jusqu'à la présentation, puisque certaines notations y figurent précédées de leur date et presque inchangées [95].

D'Ewes procède de façon identique avec les événements de sa vie privée et marque une nette préférence pour les grandes dates de l'histoire familiale. Naissances, unions et

87. *Ibid.*, vol. I, p. 235-236.

88. Cf. A. G. WATSON, *op. cit.*, p. 12.

89. Cf. *Autobiography*, vol. I, p. 360.

90. Cf. A. G. WATSON, *op. cit.*, p. 13.

91. Cf. A. G. WATSON, *op. cit.*, p. 13. Ces paroles sont celles de Humphrey Wanley qui, au XVIII^e siècle, négociera l'achat des manuscrits de d'Ewes pour Robert Harley.

92. Cf. *D'Ewes D.*, p. 58. Dans son autobiographie, plus aucun doute ne subsiste (vol. I, p. 212).

93. Ainsi, le 11 janvier 1623, il souligne « his base & cowardly nature... » (*op. cit.*, p. 113).

94. Cf. *Autobiography*, vol. I, p. 262-263 : « King James our learned and peaceable sovereign..., died a true and faithful Protestant ».

95. *Ibid.*, p. 139 et 158, par exemple.

décès sont rapportés avec une étonnante fidélité; il mentionne même l'heure à laquelle tel mariage ou tel baptême a été célébré, bien que pareils détails n'intéressent que l'amateur d'astrologie [96]. Les origines et la généalogie des d'Ewes demeurent l'une de ses constantes préoccupations [97], et c'est toujours en historien convaincu de sa vocation et de l'importance de son témoignage qu'il compose son récit. Qu'ils appartiennent au domaine public ou privé, les faits rapportés sont souvent accompagnés de commentaires relatifs aux guerres qui ravagent l'Europe, aux conflits qui divisent l'Angleterre ou aux problèmes personnels de l'auteur [98]. Le lecteur ne peut manquer d'être surpris par le caractère hybride de cette narration où le trivial et le sérieux se mêlent de façon parfois comique, et où des notations directement extraites d'un registre quotidien voisinent avec des remarques tantôt générales et tantôt singulièrement révélatrices [99]. Nous ne sommes plus devant un journal, mais nous sommes loin encore de l'autobiographie. La reconstitution du passé que nous offre d'Ewes n'est presque jamais un déchiffrement, elle ressemble trop à un inventaire et ne peut que décevoir le lecteur, alors que son journal, qui chez lui représente le stade intermédiaire entre l'almanach et les mémoires, nous apporte un témoignage infiniment plus satisfaisant dans son naturel, sa spontanéité et son manque de prétention.

Anthony A Wood qui, comme d'Ewes, manifeste un amour très vif du passé et des choses anciennes, se donne également pour tâche de raconter sa propre histoire, mais à aucun moment il n'essaie de donner l'apparence d'un récit suivi et cohérent à ce qu'il intitule, *The diarie of the life of Anthony A Wood, historiographer and antiquarie of the most famous University of Oxford* [100]. Ce titre mérite notre attention, car il résume clairement les intentions de l'auteur et souligne les limites de son entreprise. Wood, en effet, n'entend nullement « reconstituer l'unité d'une vie à travers le temps [101] ». Conscient peut-être des difficultés et des obstacles que comporte un tel projet, il se contente de retracer une durée, en juxtaposant une partie des documents accumulés au cours des années et dûment datés. Ceux-ci se composent essentiellement de notes relatives à sa vie privée, aux membres de sa famille, aux célébrités qu'il a côtoyées, ainsi que de multiples informations d'ordre politique ou militaire, qui, pense-t-il, pourront plus tard « être de quelque utilité aux historiens [102] ». Il collectionne aussi les almanachs et, à partir de 1657, consigne sur leurs feuillets l'essentiel de ses faits et gestes.

C'est dans cette masse de renseignements que Wood puise pour composer ce qui, à première vue, ressemble à une mosaïque de notations quotidiennes. Trompeuse illusion car, si presque toutes ses remarques, y compris celles qui ont trait à ses premières années, sont précédées d'une date, de nombreux phénomènes d'anticipation et de constantes digressions indiquent au lecteur qu'il est loin de se trouver en face d'un authentique journal. Une comparaison entre le compte rendu de la même journée, tel qu'il figure dans l'almanach de Wood et tel qu'il apparaît dans l'histoire de sa vie, révèle les transformations que lui a fait subir l'auteur [103]. Dans la seconde version qu'il nous donne de son expérience, les notations s'étoffent, les souvenirs s'éveillent, les

96. *Ibid.*, p. 279 : « Sept. 1625), upon the 22nd day of which month being Monday, my second sister... was married... about 10 of the clock in the forenoon, in Stowlangtoft Church... ».

97. *Ibid.*, p. 269 : « (1625), I long laboured..., to attain to the full discovery of mine own origin... ».

98. *Ibid.*, p. 259.

99. La description qu'il donne de la reine, entrevue à Whitehall, le jeudi 30 juin 1625, est assez significative.

100. Cf. *The Life... of A. A Wood*, vol. I, p. 2. Ce texte (MS. Harley 5409) s'arrête en mars 1660.

101. Cf. G. GUSDORF, *op. cit.*, p. 118.

102. Cf. *The Life... of A. A Wood*, vol. I, p. 3.

103. Cf. *ibid.*, vol. I, p. 232.

impressions personnelles affluent parfois. Il accumule les anecdotes et, sous sa plume, la vie à Oxford s'anime, tandis que les excentricités du personnage se devinent.

Les matériaux sont là, prêts à être utilisés, mais Wood ne songe pas un seul instant à les mettre en forme. Il se contente de brèves narrations et du cadre que lui offre le journal. Détail curieux, lors d'une dernière relecture du manuscrit, il supprime tous les pronomes personnels de la première personne et se met en scène à la troisième personne, comme s'il voulait prendre ses distances par rapport au texte. Ce n'est point là un caprice passager; en effet, quand il décide de rédiger une nouvelle version de ses mémoires, dont le titre *Secretum Antonii* lui est, sans nul doute, inspiré par le *Secretum Meum* de Pétrarque, et qui, cette fois, ira jusqu'en 1672, il ne parle de lui-même qu'à la troisième personne [104]. Songeait-il déjà au biographe ou à l'historien qui, un jour, entreprendrait de retracer sa vie et lui offrait-il, par avance, des documents dont celui-ci pourrait avoir besoin, en lui confiant la tâche de donner à ses écrits leur forme définitive? La supposition est assez tentante.

Son exemple n'est pas unique. Autre *virtuoso* de l'époque, Elias Ashmole semble avoir également accumulé notes et informations, dans le but essentiel de faciliter la tâche d'un éventuel biographe.

Comme l'a récemment révélé C. H. Josten, dans son introduction à la magistrale édition des manuscrits d'Ashmole, le texte qui par trois fois — en 1717, 1774 et 1927 — a été publié sous le titre de *The Diary of Elias Ashmole*, loin d'être un authentique journal, n'est le plus souvent qu'une suite de notes autobiographiques, classées par ordre chronologique et rassemblées par l'auteur, alors qu'il était âgé de soixante et un ans. En effet, c'est seulement le 26 décembre 1678 qu'Ashmole commence ce qu'il appelle « a collection for occurrences and accidents of my life [105] ». Les nombreux phénomènes d'anticipation qui ponctuent ce texte, considéré à tort pendant plus de deux siècles comme le journal du savant, prouvent, s'il est besoin, que les notations sont loin d'être toujours contemporaines de l'événement. Le plus flagrant exemple est peut-être cette notation datée du 19 janvier 1646 et dans laquelle l'auteur déclare qu'il apprit, ce jour-là, la mort de sa « belle-mère » Mainwaring, or il ne deviendra son beau-fils que le 16 novembre 1649, en épousant la richissime lady Mainwaring [106]. Aucun doute ne subsiste. Ashmole recompose son passé au travers de ses souvenirs, mais, de toute évidence, il ne fait pas uniquement appel à sa mémoire, lorsqu'il regroupe les matériaux nécessaires à une éventuelle histoire de sa vie. Il utilise ses journaux en chiffre pour les années 1645 à 1649 [107], et aussi la multitude de commentaires quotidiens dont il couvrait les pages de ses cahiers, ainsi que le prouve l'extrême précision de certains des incidents relatés [108]. L'ensemble est aussi peu homogène que possible et le résultat final fort décevant. Il ne pouvait en être autrement, puisque Ashmole n'avait aucune visée créatrice, mais seulement le désir de regrouper l'essentiel.

Paradoxalement, la tentative autobiographique la plus réussie dans ce domaine est peut-être celle de l'astrologue Simon Forman. Ce curieux personnage, qui pratiqua tour à tour l'alchimie, l'astrologie, la nécromancie et la médecine, et fut l'homme le plus décrié de sa génération, prend la plume en 1600, pour retracer les principaux moments d'une jeunesse particulièrement agitée. Se dégageant complètement des notations de son almanach, il nous offre un récit alerte, parsemé de remarques pittoresques et, comme Anthony A Wood, se met en scène à la troisième personne, afin de jouer sous nos yeux

104. Cette deuxième version de sa vie se trouve à la Bodlénienne, MS. Tanner 102.

105. Cf. *Elias Ashmole*, vol. I, Biographical Introduction, p. 4.

106. *Ibid.*, vol. II, p. 373.

107. Cf. *ibid.*, vol. I, p. 5 (MS. Ashm. 1136, f. 184-217v., 219-220v.).

108. Le plus souvent, Ashmole précise l'heure à laquelle s'est produit tel ou tel incident, ce qui n'a rien de surprenant chez un homme féru d'astrologie.

une comédie fort enlevée. Son style rappelle à la fois la bible et la légende dorée [109]. Paraphasant le premier chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu, il commence par nous donner la « Généalogie de Simon, fils de William, fils de Richard [110]... », avant de nous entretenir des premières années de son enfance, de ses rêves chargés de sens, de sa soif intense de savoir [111] et aussi des originaux à qui fut confiée son éducation. Le plus excéntrique de tous ses précepteurs semble avoir été cet ecclésiastique qui, pour réchauffer ses élèves, les obligeait à porter de lourds chargements de bois à travers toute la maison, et réussissait ainsi à garder intacte sa provision de combustible [112].

Les relations tendues du jeune Simon avec sa mère et ses frères qui, après la mort de leur père, le rejettent sans pitié, ne sont pas sans rappeler l'histoire de Joseph, rejeté lui aussi par les siens. Les multiples métiers que Forman exerça avant de se rendre à Oxford, ses tribulations comme apprenti, ses mésaventures avec la femme et la servante de son maître, et la façon dont il mata cette dernière [113], constituent la trame de cette surprenante narration. Forman éprouve une satisfaction particulière à se dépeindre en victime innocente, dont le courage et l'ingéniosité triomphent finalement de toutes les résistances. Des voisins s'intéressent à lui, son maître consent à lui rendre sa liberté, deux jeunes seigneurs, quelque peu légers, deviennent « ses principaux bienfaiteurs [114] ». Chaque épisode nous permet de découvrir une nouvelle facette de la personnalité changeante de cet homme, qui se refuse à accepter les contraintes sociales de son temps, et prend son plaisir là où il se trouve. Nous pouvons seulement regretter que son effort s'interrompe aussi vite [115]. Les notes autobiographiques et les extraits d'almanachs qu'il a laissés pour les années 1564 à 1602 permettent de mesurer la différence entre ces simples énumérations de faits et le divertissement très réussi auquel l'auteur nous convie.

Forman a, en effet, conscience de jouer un rôle, d'incarner successivement divers personnages. Une telle attitude n'a rien d'étonnant, à une époque où la vie humaine est de plus en plus souvent comparée à un spectacle qui se joue sur la scène du monde. Montaigne n'écrit-il pas : « Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy-mesmes, ny certes en utilité. Encore se faut-il testoner, encore se faut-il ordonner et ranger pour sortir en place. » Florio, son traducteur, insiste sur cette idée de spectacle, puisque sous sa plume l'essentiel du passage devient : « Yet must a man handsomely trimme up, yea and dispose and range himselfe to appeare on the Theatre of this World [116]... » Ceci, Forman l'a profondément ressenti.

Les auteurs de journaux religieux, quant à eux, éprouvent parfois le besoin de rassembler en un seul volume l'essentiel de leurs expériences spirituelles, afin d'en faire bénéficier leur postérité, alors que le journal était destiné, le plus souvent, à leur usage personnel. Après avoir invoqué l'exemple de deux de ses illustres prédécesseurs, « Francis Junius, l'éminent ecclésiastique », ainsi que « l'éminent évêque Hall », le révérend Newcome déclare : « bien que je n'aie pas haute opinion de moi-même, ... Dieu a accompli pour moi de grandes choses au cours de ma vie », et il ajoute : « ayant gardé le compte rendu des événements survenus au long des années, depuis ma jeunesse... j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de condenser et de présenter, de façon méthodique, certaines narrations, pour les regrouper en un récit unique, destiné à l'usage de mes

109. Cf. P. DELANY, *British Autobiography in the Seventeenth Century*, London, 1969, p. 133.

110. *The Autobiography and Diary of Dr. Simon Forman*, p. 1.

111. *Ibid.*, p. 9.

112. *Ibid.*, p. 5.

113. *Ibid.*, p. 6-7.

114. *Ibid.*, p. 12.

115. Ce fragment autobiographique ne couvre, en effet, que douze pages et s'arrête lorsque Simon Forman atteint sa vingt et unième année.

116. Cf. MONTAIGNE, *Essais*, t. II, 6, *op. cit.*, p. 361 et P. DELANY, *op. cit.*, p. 12.

enfants... pour qu'ils puissent se souvenir du Dieu de leur père, afin de mettre en lui leur espoir [117] ».

Newcome commença, en effet, à rédiger son journal en 1646, alors qu'il était étudiant à Cambridge [118], et ne l'abandonna qu'à sa mort, en 1695. Ce sont là les comptes rendus auxquels il fait allusion; malheureusement, le seul fragment qui en ait été préservé couvre les années 1661 à 1663 [119], aussi pour toute information concernant le reste de son existence, notre unique ressource est-elle de nous tourner vers le récit autobiographique qu'il rédigea en utilisant son registre quotidien. Il s'en est, semble-t-il, si peu écarté que, par moments, un lecteur non averti pourrait croire qu'il a devant lui un authentique journal, car le diariste en a retenu la forme et la présentation. Il serait parfois presque possible de reconstituer le journal, en partant de l'autobiographie, mais les transformations opérées demeurent, malgré tout, évidentes.

Les notations du journal, si nous nous fondons sur le seul fragment qui en soit connu, sont en général denses et brèves. Dans un premier temps, le révérend Newcome sélectionne celles qui lui semblent les plus significatives, puis, une fois ce choix opéré, il développe les points qui lui paraissent essentiels et les commente à l'intention des générations futures. Souvent, une phrase du journal éveille de vieux souvenirs, l'auteur marque alors une pause, avant d'évoquer le passé, qui soudain resurgit [120]. Il compare les événements entre eux et s'efforce de donner une explication à ses expériences, tandis que, dans le journal, il se contentait de noter les faits sans essayer de leur trouver une cause. A l'occasion, il se condamne. La forme ne le préoccupe guère, peu lui importe l'enchaînement des faits; de nombreuses négligences ont passé inaperçues [121]. Il s'agit pour lui de transmettre à la postérité, non pas une œuvre, mais un témoignage, un document. L'intention est louable, mais l'intérêt d'une telle entreprise est mince. Les problèmes qu'a posés au révérend Newcome l'exercice de son ministère manquent de variété et, très vite, le récit devient lassant et monotone.

En revanche, le recueil que Nehemiah Wallington a intitulé *A Record of the Mercies of God*, et dont nous avons déjà parlé [122], mérite une mention particulière. Bien que ce soit un curieux assemblage d'extraits de journaux, de notes autobiographiques, de méditations et de prières, nous avons là l'un des témoignages psychologiques les plus pénétrants que puisse offrir une conscience puritaine tourmentée par le péché. Afin de rendre grâces au Seigneur pour sa protection, et aussi de mettre en garde les chrétiens contre les dangers qui les guettent, Wallington relate les diverses tentations auxquelles il a dû faire face, principalement au cours de sa jeunesse. Sa vie nous est présentée comme une lutte incessante contre les pensées impures et coupables qui l'assaillent à tout instant et lui donnent un sens aigu de son indignité. Cette idée de lutte domine l'œuvre et lui confère un semblant d'unité. L'auteur a rassemblé, dans un même volume, les éléments dispersés de son aventure religieuse, en se préoccupant davantage de ses expériences spirituelles les plus marquantes que de chronologie.

Comme tous ses contemporains, il s'efforce de prouver que les souffrances endurées par le croyant, pour défendre sa foi, sont pour lui source de bienfaits. Il accepte les

117. *Newcome Autobiography*, vol. I, p. 1-2.

118. Cf. *supra*, p. 62.

119. Cf. *The Diary of the Rev. Henry Newcome, from Sept. 30, 1661 to Sept. 29, 1663*, ed. Thomas Heywood, *Chetham Society Publications*, vol. 18, 1849.

120. *Newcome Autobiography*, vol. I, p. 61 : « 1656, Sept. 16th (Tuesday)... ».

121. Ainsi, lorsqu'il reprend et condense ses notations journalières pour le mois de mai 1659, il saute du 9 au 14 mai, mais ne tient pas compte du fait que dans son autobiographie il n'y aura aucune notation correspondant au 13 mai. Il se contente de recopier ce qui figurait dans son journal à la date du 14 mai, sans ménager de transition, et écrit : « The very next day, May 14th... ».

122. Cf. *supra*, p. 375-380.

épreuves avec joie, car, écrit-il : « je sais par expérience que lorsque ma condition physique est mauvaise, mon âme se porte le mieux [123] ». Il dépeint aussi, sans complaisance, ses faiblesses et s'émerveille de voir, qu'en dépit de ses manquements, Dieu veille sur lui, dans sa miséricorde. Ainsi évoque-t-il ce jour d'août 1632 où, incapable de résister plus longtemps à la tentation, il avait décidé de s'adonner à ses mauvais penchants. Tel le jeune homme dont parle l'Ecclésiaste (chap. XI, v. 9), il s'appêtait à marcher dans la voie où son cœur le menait et à suivre le désir de ses yeux, lorsque soudain il fut frappé d'étonnement, il lui sembla que son esprit « avait pour ainsi dire les pieds et les poings liés ». Malgré son désir, il lui devint impossible de commettre le péché dont il attendait tant de plaisir, mais que son âme considérait comme « la chose la plus odieuse et la plus répugnante du monde [124] ». Son langage naïf et coloré est infiniment plus riche que la prose ampoulée de Thomas Goodwin, auteur lui aussi d'un journal malheureusement détruit par un incendie, et de brefs mémoires relatant sa conversion et dépourvus de tout intérêt [125].

Dans ce domaine comme dans celui des journaux religieux, les récits trop souvent se ressemblent et ne brillent guère par leur originalité. Il nous faut cependant signaler l'entreprise assez inhabituelle de Henry Burton, qui illustre d'extraits de son propre journal l'histoire de sa vie, qui sera publiée, chose rare, de son vivant [126]. Martyr puritain, victime de Laud, qui le fit essoriller, Burton, bien qu'il déclare « ne pas être honteux de se donner en spectacle », éprouve le besoin de se justifier aux yeux de ses lecteurs. Il invoque l'exemple de ses illustres devanciers, Moïse, David et l'apôtre Paul, et souligne le besoin qu'il éprouve de glorifier Dieu et de satisfaire les multiples requêtes de ses amis [127]. Le point de vue didactique ici l'emporte sur toute autre considération, et les extraits de son journal que Burton cite servent essentiellement à convaincre ses lecteurs.

Au terme de cette brève étude, une constatation s'impose. Si la majorité des diaristes se contentent de tenir un journal qu'ils réservent à leur usage propre, ceux d'entre eux qui ont pratiqué l'écriture quotidienne avec le plus d'assiduité, ressentent parfois la nécessité de rassembler en un seul recueil leurs expériences les plus marquantes ou les plus significatives. Les mobiles qui les incitent à léguer à leurs descendants et à leurs proches ce résumé de leurs activités ou de leurs luttes varient suivant le tempérament et la situation sociale des individus. Les motifs les plus fréquemment invoqués semblent être le désir de se justifier aux yeux de la postérité, celui de porter témoignage ou de servir d'exemple. Ces tentatives, à l'exception peut-être de celles de Simon Forman, Mrs. Thornton et Nehemiah Wallington, se soldent à nos yeux par un échec. Les résultats obtenus sont, dans l'ensemble, fort décevants, ils révèlent pourtant un certain nombre de tendances, qui se précisent à mesure que le siècle progresse. Des hommes et des femmes, toujours plus nombreux, prennent conscience de la dignité de l'expérience humaine [128], et certains d'entre eux essaient, bien qu'épisodiquement, de découvrir le pourquoi de leurs actes, toutefois leurs prétentions littéraires sont d'ordinaire inexistantes ou limitées. Il en est peu, en effet, qui songent à la publication, et ils attachent davantage d'importance à l'authenticité ou à la valeur exemplaire des incidents relatés qu'au style adopté ou à la présentation de leurs expériences.

123. N. WALLINGTON, *A Record of the Mercies of God*, fol. 470 (cf. *supra*, p. 283).

124. *Ibid.*, fol. 13-14.

125. Cf. *The works of Thomas Goodwin...* vol. V, p. 15.

126. Cf. *A Narration of the Life of Mr. Henry Burton, wherein is set forth the various and remarkable passages thereof, his Sufferings, Supports, Comforts, and Deliverances*. (C'est d'ailleurs là un procédé qu'approuve André Maurois, dans *Aspects de la biographie*, p. 71).

127. *Ibid.*, Preface to the Reader.

128. Cf. D. A STAUFFER, *English Biography before 1700*, p. 285.

Les méthodes employées en général se ressemblent. Pour retracer l'histoire de leur vie, les auteurs de journaux puisent abondamment dans leurs registres quotidiens, dont une lecture approfondie révèle parfois qu'ils ne sont pas nécessairement contemporains de l'événement, et qu'ils ont été eux-mêmes rédigés à partir de notations contenues dans des almanachs ou des carnets de notes. Trop souvent d'ailleurs, cette histoire n'est qu'un journal modifié ou remanié et, de ce fait, dépourvu de sa fraîcheur et de sa spontanéité originelles. Suivant le cas, les diaristes élaguent, condensent ou développent leurs notations, mais rares sont ceux qui parviennent à se détacher suffisamment de leur journal pour embrasser d'un seul regard l'ensemble de leur vie et donner à leur récit une unité et une cohérence qui ne soient pas purement chronologiques. De toute évidence, les auteurs qui réussissent le mieux sont ceux qui, une fois venus la vieillesse ou l'âge mûr, prennent la plume guidés par une idée directrice, généralement le désir de témoigner qu'ils ont livré le bon combat dans le domaine religieux, politique ou familial. Ils parviennent alors, bien que faiblement, à dégager le sens de leur vie. En aucun cas leur entreprise ne se révèle pleinement satisfaisante.

L'autobiographie authentique, qui se doit de donner une signification et une perspective aux événements, requiert un effort de déchiffrement, de construction et de synthèse totalement étranger aux diaristes comme à leurs contemporains. L'auteur de l'autobiographie, en effet, « s'efforce vers une expression totale et cohérente de toute sa destinée [129] » et ne se contente pas d'une juxtaposition de faits. Il tente de « retrouver... la marque et le mouvement des forces incessantes qui forment en une longue poussée et en un travail indéfini les détails du relief, la chaîne de l'existence [130] ». Tel n'est, à aucun moment, le projet de nos auteurs.

N'est-il pas d'ailleurs prématuré de parler d'autobiographie à cette époque, comme l'ont fait témérairement un certain nombre d'éditeurs aux XIX^e et XX^e siècles en publiant ce qu'ils ont appelé *The Autobiography of Mrs. Thornton* ou encore *The Autobiography of the Reverend Henry Newcome* ? L'autobiographie n'est pas un genre reconnu au XVIII^e siècle, en Angleterre. Le mot, en effet, apparaît pour la première fois en 1809, en pleine période romantique, sous la plume de Southey, dans *The Quarterly Review* [131]. Quant au vocable *biographie*, il ne sera lui-même utilisé qu'aux alentours des années 1660 [132]. Au terme de *biographe*, on substitue jusqu'à cette date celui d'*historiographe*, et ce dernier, si nous en croyons le *Dictionnaire Philosophique*, « tient plus de l'annaliste simple » et a pour rôle de rassembler des matériaux, sans toujours les mettre en œuvre.

Nous avons, pour notre part, préféré employer l'expression *récit autobiographique* ou *histoire de la vie* d'un homme, car les diaristes, lorsqu'ils entreprennent sur le tard de se pencher sur leur passé, intitulent leur narration *Book of my Life*, *Record*, *Memorial of the Life of Mee*, ou bien *History of my Life and Times*. A leurs yeux, en effet, c'est bien d'histoire qu'il s'agit. Ces hommes entendent relater une série d'événements qui les touchent de près et où « l'artiste et le modèle coïncident [133] ». Toutefois, le résultat obtenu est subordonné à la conception essentiellement objective qu'ils ont de leur histoire personnelle. Ils confondent le déjà vécu et l'histoire en train de se faire. Ils sentent que le passé est différent du présent; cependant, ils ne voient pas qu'en se remémorant le passé ils le modifient forcément et lui donnent une coloration, tant il est vrai que « les moments de notre vie apparaissent à la lumière de ce qui a suivi, revêtus d'une coloration nouvelle [134] ». Pour eux, les seuls problèmes qui se posent sont

129. Cf. G. GUSDORF, *op. cit.*, p. 111.

130. Cf. P. A. LESORT, *Vie de Guillaume Périer*, Paris, 1966, p. 7.

131. Cf. A. MELVILLE CLARK, *Autobiography: Its Genesis and Phases*, London, 1935, p. 7.

132. Cf. D. STAUFFER, *op. cit.*, p. 219.

133. Cf. G. GUSDORF, « Conditions et limites de l'autobiographie », *op. cit.*, p. 108.

134. Cf. G. GUSDORF, *La Découverte de soi*, p. 127.

d'ordre moral, ils demeurent inconscients des difficultés que soulève la reconstitution après coup de ce qui n'est plus. Ils juxtaposent des souvenirs, relatent des événements, fixent des dates, sans que jamais se forme une idée d'ensemble. Ils pensent « ressusciter intégralement le passé [135] », en faisant la somme de leurs faits et gestes. L'histoire de leur vie n'est, selon eux, qu'une simple reprise du passé [136] et leur vie se résume à l'ensemble des actions accomplies, puisque l'action pour eux est la réalité. Il leur suffit d'utiliser les documents et les repères chronologiques que leur fournit leur journal. L'exactitude et la précision des détails relèguent au second plan toute autre préoccupation. La fonction historique et objective du récit l'emporte sur sa fonction littéraire et artistique [137]. Ils se racontent selon l'optique de leur temps [138]. Tout se passe comme si, dans la majorité des cas, les diaristes évitaient de donner un sens aux événements dont ils ont été les acteurs ou les témoins. Jamais ils n'essaient de choisir une ligne et de la suivre jusqu'au bout. L'existence leur apparaît comme une suite logique d'événements dont l'ordonnance est dans les mains de Dieu. Rien à leurs yeux n'est livré au hasard, aussi ne tentent-ils pas de se substituer au Créateur pour découvrir les fils directeurs derrière le fatras des incohérences et des contradictions.

Parfois, ils s'efforcent de déceler leurs mobiles profonds, mais les motivations n'apparaissent qu'accessoirement, et ils parviennent rarement à établir un lien entre les différents moments de leur existence ou à conduire le lecteur à l'intérieur de leur vie. Ils se contentent de l'ordre purement extérieur de la chronologie. Au pire, leur récit ressemble à un *curriculum vitae*, or comme le dit si justement Gusdorf : « une autobiographie ne saurait être un pur et simple procès-verbal de l'existence, un livre de comptes et un journal de marche : tel jour, à telle heure, je suis allé à tel endroit [139]... ». Au mieux, ils agissent en biographes d'eux-mêmes, ils se voient surtout de l'extérieur et s'intéressent à la vie apparente bien plus qu'à la vie intérieure. Une simple récapitulation ne saurait se substituer aux « thèmes essentiels », aux « schémas de structure qui s'imposent au matériel composite des faits » et qui sont « les éléments constitutifs de la personnalité [140] ». Pour des raisons évidentes, les diaristes sont amenés à supprimer « ces détails qu'on dit triviaux » et grâce auxquels « on sent une époque [141] », mais le charme de la naïveté quotidienne qu'ils ont supprimée n'est pas remplacé par « le charme artistique que donne à un récit l'unité de la personnalité de l'écrivain [142] ». Ils se limitent dans leur narration aux événements et aux traits marquants, sans pour autant parvenir à nous restituer « l'épaisseur de la personne [143] ». Dans leur entreprise, le journal, qui nous fournit des matériaux utiles, s'est révélé le plus souvent une entrave, car ils n'ont pas réussi à s'en détacher suffisamment pour recomposer leur destinée personnelle et dégager la signification profonde de toute une vie.

Le seul journal ne saurait être tenu responsable de cette optique, qui est liée au sentiment de la personne tel qu'il se manifeste au XVII^e siècle. Comme tous ceux de leurs contemporains qui ont tenté de retracer l'histoire de leur propre vie, les auteurs de journaux ouvrent la voie à ce qui deviendra l'autobiographie mais, en ce qui les concerne, rien à cette époque ne remplace le contact direct avec leurs registres quotidiens.

135. L'expression est de Michelet.

136. G. GUSDORF, « Conditions et limites de l'autobiographie », *op. cit.*, p. 114.

137. *Ibid.*, p. 119.

138. *Ibid.*, p. 112.

139. *Ibid.*, p. 118.

140. *Ibid.*, p. 113.

141. Cf. S. de BEAUVOIR, *La Force des choses*, p. 8.

142. Cf. A. MAUROIS, *op. cit.*, p. 71.

143. Cf. G. GUSDORF, *La Découverte de soi*, p. 50.

Le passage du ^{xvi}^e au ^{xvii}^e siècle en Angleterre se traduit par la rédaction d'écrits personnels de plus en plus nombreux. De 1600 à 1660, des hommes et, pour la première fois, des femmes, aujourd'hui oubliés pour la plupart, tiennent registre des incidents de leur vie quotidienne. Ils notent avec des mots très simples l'essentiel de leurs faits et gestes. Noircis avec persévérance, les cahiers et les feuillets qui leur ont survécu sont de valeur fort inégale. S'ils subsistent encore, ils le doivent à quelque main pieuse ou au hasard, et non à leur qualité littéraire. L'amoncellement de menus détails domestiques, les remarques relatives à la santé de leurs auteurs et à leurs difficultés d'argent, les lenteurs et les redites sont l'inévitable caractéristique d'une vie qui se raconte chaque jour et qu'on ne tente pas d'embellir.

Monotones parfois, mais la plupart du temps spontanées et authentiques, les notations des diaristes restent fixées dans notre mémoire. En effet, aux grands événements dont ils n'ont pas toujours été les témoins, nos auteurs substituent leur expérience personnelle et nous offrent un tableau ressemblant de la vie au ^{xvii}^e siècle. Quel avantage pourraient-ils avoir à nous présenter une image délibérément déformée des autres et d'eux-mêmes ? Les indications qu'ils fournissent sur les mœurs et les manières du temps sont corroborées par les écrits de leurs contemporains et les récits des voyageurs étrangers. Les harangues des prédicateurs de l'époque dénonçant la corruption du peuple confirment les accusations portées par le révérend Josselin, l'extravagance vestimentaire des Anglais, condamnée par Thomas Coryat dans ses *Crudities* ou par William Harrison, est critiquée avec vigueur par John Manningham, l'homme de loi londonien, et par Nehemiah Wallington, le pieux quincaillier d'Eastcheap. La somptuosité des spectacles de la capitale, la dépravation de la Cour sont mises en évidence aussi bien par Thomas Dekker dans ses brochures en prose et ses comédies et par John Chamberlain dans sa correspondance que par lady Anne Clifford ou Simond d'Ewes, le jeune étudiant en droit.

Pamphlétaires et sermonnaires émettent des jugements semblables à ceux que formulent les diaristes et révèlent des préoccupations identiques aux leurs. Comme eux, des auteurs comiques tels que Davenant, Shirley ou Brome accordent une place importante aux sujets d'actualité. Peuvent-ils cependant prétendre nous offrir une peinture aussi véridique de la société que celle que nous livrent des hommes et des femmes qui ne sont pas soumis aux exigences de la propagande, aux nécessités de l'intrigue d'une pièce ou d'une nouvelle, et qui souvent consignent les faits pour ainsi dire dans la chaleur de l'action ? Quels documents mieux que les journaux pourraient nous permettre de découvrir la vie sociale ou familiale des Anglais au ^{xvii}^e siècle, de percevoir les liens qui unissent les membres d'une même communauté ou d'une même famille ? Les bouleversements de tous ordres que connaît l'Angleterre — en particulier la révolution puritaine — encouragent des hommes d'origine modeste à prendre la plume comme ils n'avaient jamais encore tenté de le faire. Le journal d'Adam Eyre, l'humble fermier du Yorkshire, est, à notre connaissance, l'un des rares témoignages laissés à cette époque par un *yeoman* et peut soutenir la comparaison avec le document assez exceptionnel que constitue le journal rédigé entre 1663 et

1674 par Roger Lowe, le petit apprenti du Lancashire. Moins leur situation sociale est élevée et plus les diaristes parlent ouvertement de leurs difficultés et de leurs faiblesses.

Conscients de l'apport nouveau que leur fournissent ces mines de renseignements, historiens et sociologues se tournent de plus en plus vers elles. S'appuyant sur les journaux du révérend Josselin et d'Adam Eyre, C. V. Wedgwood, dans *The Common Man and the Great Civil War*, rejette la conception, par trop simpliste, d'une guerre civile unique et identique en tous lieux, et prouve qu'il y eut autant de guerres que de comtés. La lutte acharnée que mènent, chacun de leur côté, sir Thomas Dawes, sir Humphrey Mildmay et lady Isabella Twysden pour rentrer en possession de leurs biens confisqués, et la victoire finale qu'ils remportent infligent un démenti formel aux théories de G. B. Tatham et confirment la thèse récente de l'historien H. G. Habbakuk [1].

En matière de religion, on oppose trop souvent catholiques et protestants, anglicans et puritains, royalistes et révolutionnaires; cependant, le révérend Newcome est à la fois presbytérien et royaliste, sir Henry Slingsby, pour anglican qu'il soit, est loin d'accepter toutes les doctrines de l'Église, notamment en matière de rites. La puritaine lady Hoby, comme sir Humphrey Mildmay, médite les pères de l'Église et les œuvres de jésuites tels que Parsons. Une lecture attentive des journaux profanes et religieux de l'époque met en évidence une ferveur et une foi communes qui, par-delà les divergences théologiques, font ressortir l'identité de l'inspiration et des modèles.

Certes, les documents d'archives, les registres de paroisse nous offrent des renseignements utiles, mais ils sont dépourvus de cet élément humain qui constitue l'un des attraits majeurs des journaux. Les statistiques, les analyses démographiques ne suffisent pas au chercheur, il lui faut aussi des réactions frémissantes de vie, pour saisir l'esprit d'une période. Le chagrin, l'angoisse transparaissent dans les journaux mieux que partout ailleurs. Les hommes s'y montrent sans apprêt. « Je songe qu'elle est laide [2] », ces quelques mots écrits en français par John Greene, à la veille de son mariage avec une fillette de quatorze ans, en disent davantage sur l'arbitraire des mariages de raison que les plus savantes dissertations. Aucun document n'offre avec autant de franchise et de finesse la description des souffrances physiques endurées par les femmes que le journal d'Alice Thornton. Les contributions féminines, bien que peu nombreuses, retiennent notre attention. Elles témoignent de qualités assez rares et nous livrent des aperçus pénétrants sur la condition de la femme au XVII^e siècle. Mais la valeur strictement documentaire de ces pages n'épuise pas leur intérêt : la sensibilité féminine fait son apparition dans le journal comme en littérature.

Les anthropologues eux-mêmes commencent à exploiter ces sources d'information qu'ils avaient jusqu'alors négligées. La meilleure preuve en est, au moment où nous rédigeons ces lignes, la parution de l'ouvrage d'un jeune anthropologue britannique, Alan Macfarlane, intitulé *The Family Life of Ralph Josselin, a Seventeenth Century Clergyman, an Essay in Historical Anthropology*. Grâce à l'examen minutieux auquel il a soumis le journal du pasteur d'Earle's Colne, l'auteur réussit non seulement à dégager les liens qui unissent les différents membres de la famille Josselin, mais encore à envisager l'ensemble des relations sociales des individus concernés par son enquête. Son interprétation des faits, comme il le souligne lui-même, ne peut être que partielle, elle projette néanmoins une lumière nouvelle sur la société anglaise du XVII^e siècle.

1. Cf. *supra*, p. 194.

2. *Ibid.*, p. 205-206.

Les diaristes ne mettent guère l'accent sur le moi et ils ne cherchent pas à se définir; chez les auteurs de journaux religieux, conscience de soi et mauvaise conscience vont souvent de pair. Avides du commerce des hommes et des idées, ils sont avant tout membres d'une communauté humaine et tentent essentiellement de préserver les vestiges de leur expérience. Cependant, leurs réactions devant un certain nombre d'événements et de phénomènes nous permettent de mieux cerner leurs structures mentales. C'est en cela, surtout, que réside l'originalité de leurs écrits.

Les chiffres, les faits et même certaines notations, dépouillées de leur contexte, pourraient nous laisser croire que les Anglais de cette époque, en dépit des troubles et des guerres, coulaient des jours heureux, et que l'angoisse des temps modernes leur était épargnée. Récemment encore, l'historien W. G. Hoskins affirmait qu'ils « appartenaient à un monde plus satisfaisant... que celui dans lequel nous vivons [3] ». Il n'en est rien. Si les auteurs de journaux vivent dans une relative aisance, aucun d'eux n'ignore l'anxiété et l'incertitude qu'éveille le spectre des accidents, de la souffrance et de la mort.

Il suffit d'ouvrir au hasard n'importe lequel de ces écrits pour apprécier l'importance que revêtent la santé du diariste, celle de ses proches, les moindres symptômes que manifeste l'organisme humain. La maladie, dans certains carnets comme celui de Geoffrey Starkey, est presque une obsession. L'homme vit entouré de dangers dans un monde éminemment précaire. Les souffrances physiques, mais aussi d'autres tourments créent, chez beaucoup, un état de continuelle angoisse. Les farouches batailles que livre, face à la tentation, le jeune Nehemiah Wallington, nous obligent presque à le qualifier de « névrosé ». Le révérend Josselin, dans son journal, cite huit cas de troubles mentaux qui s'apparentent à des dépressions nerveuses [4]. Les croyances calvinistes dont était imprégnée une large fraction de la population n'étaient-elles pas, en partie, responsables de ce perpétuel état de tension, que connaissent plusieurs de nos auteurs ?

Dans un univers instable où l'homme n'est qu'un jouet, tout phénomène, toute situation peut être transformée par un appel à Dieu mais, auparavant, il importe de savoir ce qui a provoqué le cataclysme, l'accident, la défaite, c'est-à-dire le déplaisir de la Divinité. Aussi les diaristes ne cessent-ils de s'interroger fébrilement sur la cause de tout événement. « Pourquoi ma truie est-elle morte ? » se demande le pasteur d'Earle's Colne, « pourquoi y a-t-il eu une éclipse de soleil ? » s'inquiète Simonds d'Ewes. Au lieu de tenter d'enrayer une épidémie, de découvrir l'origine d'une maladie, le plus souvent ils se tourmentent et cherchent les raisons du courroux divin.

Autant que la maladie, la notion de culpabilité hante hommes et femmes, et cette obsession rejaillit sur leur comportement envers autrui. Puisque les actes de chacun d'entre eux risquent d'avoir un effet néfaste sur la communauté, ils se sentent directement concernés par la conduite et même les pensées de leurs voisins. Ici nous serions presque tentée d'esquisser un rapprochement avec certaines croyances primitives. Josselin n'attribue-t-il pas quelque pouvoir aux malédictions et aux paroles perfides, lorsqu'il écrit : « Dieu permet parfois aux malédictions de se réaliser [5]. »

A ce sentiment d'angoisse et d'anxiété s'ajoute parfois un esprit de contestation ou de révolte. Lady Anne Clifford résiste au souverain et refuse de se soumettre à ses décisions, Justinian Pagitt conteste l'autorité de sa belle-mère, Simonds d'Ewes critique sans ménagement son père, son Alma Mater, Jacques I^{er} et l'Église d'Angle-

3. Cf. W. G. HOSKINS, « Provincial Life », *Shakespeare Survey*, 17, ed. A. Nicoll, Cambridge, 1964, p. 20.

4. Cf. *supra*, p. 188, n. 465.

5. *Josselin D.*, MS. : « 1659, July. 14 ».

terre. Les jeunes connaissent des périodes de crise. Autant de caractéristiques qui rendent ce monde moins éloigné du nôtre que nous n'aurions pu le croire, ce monde où des hommes, hantés par le temps et la mort, découvrent, pendant de fugitifs instants, l'absurde de la condition humaine, la difficulté de communiquer avec autrui : autant de thèmes qui seront repris et développés dans une perspective nouvelle au XIX^e siècle.

Aussi imparfaits soient-ils, ces témoignages nous ont aidée à mieux comprendre l'esprit d'une époque. Ils nous offrent la vision d'un monde où les relations sociales priment, où tout phénomène se charge de sens, où tout acte, toute pensée a des répercussions immédiates. Dans cet univers essentiellement moral, les causes spirituelles l'emportent sur les causes matérielles, et l'homme, pour calmer son anxiété et trouver la paix, doit se conformer à la volonté divine et tendre vers la sainteté.

Les écrits que nous avons pu examiner ne sont jamais un exercice de littérature. Nulle rigueur ne caractérise la démarche de leurs auteurs; les circonstances et leur humeur, voilà les seules règles auxquelles ces derniers obéissent. Un authentique journal qui, par définition, ne doit être ni travaillé ni remanié, pourrait-il devenir une œuvre littéraire, en raison même des conditions dans lesquelles il est rédigé ? Plutôt qu'un genre nouveau, c'est un mode d'expression, dont l'histoire et la signification sont liées à un état de la société, qui se développe au XVII^e siècle. Il permet à des hommes et des femmes qui ne sont ni des philosophes, ni des littérateurs, de porter témoignage, en posant leur regard sur les autres et sur eux-mêmes. Nos diaristes ne seront sans doute jamais illustres, mais leurs remarques et leurs notations nous apprennent beaucoup. Bien qu'ils soient plus humbles, on devine en eux les devanciers de Pepys.

.

La présente bibliographie, qui ne se veut nullement exhaustive, comporte plusieurs rubriques :

I. Journaux et carnets.

Nous n'avons pas reproduit la liste des journaux anglais antérieurs à 1600 mentionnés pages 19 et 20 de notre étude. Seuls figurent les journaux étrangers, antérieurs à 1600, que nous avons utilisés et les journaux privés anglais, rédigés entre 1600 et 1660. Pour ces derniers, nous nous sommes appuyée sur la bibliographie de W. Matthews, que nous avons parfois été amenée à compléter. Deux millésimes successifs indiquent les périodes couvertes par les journaux.

II. Ouvrages sur les auteurs de journaux qui ont fait l'objet de cette étude.

Nous n'avons donné aucune indication sur les œuvres de ces auteurs, autres que leur journal. Chaque fois qu'une œuvre est citée dans le texte, une note en bas de page donne la référence.

III. Ouvrages sur le journal privé.

Ouvrages et articles traitant du journal privé à titre principal ou à titre secondaire.

IV. Ouvrages généraux classés par catégories.

Il nous a paru commode d'adopter l'ordre chronologique, qui permet de suivre le développement du journal et l'évolution de la critique.

I

JOURNAUX ET CARNETS

A. Journaux anglais antérieurs à 1600

Voir tableau p. 19-20.

B. Journaux étrangers antérieurs à 1600 auxquels il est fait référence

Journal d'un Bourgeois de Paris, 1405-1449, publié d'après les manuscrits de Rome et de Paris par J. Tuetey, *Mémoires de la société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, III, 1881.

Diario Ferrarese dall' anno 1409 fino al 1502, Raccolta degli Storici Italiani, Bologne, 1933.

Infessura (Stefano), *Diario della città di Roma, 1436-1500*, Nuova edizione a cura di O. Tommasini, Rome, 1890.

Di Bartolomeo (Maso), *Diario, 1447-1453*, in *Letteratura Artistica*, Florence, 1956.

Landucci (Luca), *Diario Fiorentino dal 1450 al 1516*, continuato da un anonimo fino al 1542, Florence, 1883.

Tucher (Hans), *Reisebericht, 1479-1480*, Nuremberg, 1482.

Journal autobiographique du cardinal Jérôme Aléandre, 1480-1530, publié d'après les manuscrits de Paris et Udine par H. Omont, tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, t. XXXV, 1^{re} partie.

Burckartus (Johann), *Liber notarum ab anno 1483 usque ad annum 1506*, Bologne, 1906.

Colombo (Christoforo), *Giornali di Bordo, 1492-1493*, Milan, 1892.

Sanudo (Marino), *I Diarii di Marino Sanudo, 1496-1533*, l'edizione é fatta a cura di F. Stefani, G. Berchet, N. Barozzi, 58 vol., Venise, 1879-1903.

Journal d'un Bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er}. 1515-1536, nouvelle édition publiée par V. L. Bourrilly, Paris, 1910.

Journal de Jean Barillon, secrétaire du chancelier Duprat, 1515-1521, publié par P. de Vaissière, 2 vol., Paris, 1897-1899.

Livre de Raison de M^r Nicolas Versoris, avocat au parlement de Paris, 1519-1530, publié par G. Fagniez, dans les Mémoires de la société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, XXII, 1885.

Dürer (Albrecht), *Tagebuch über meine niederländische Reise, 1520-1521*, Leipzig, 1884.

Chronique parisienne de Pierre Driart, chambrier de Saint-Victor, 1522-1535, publiée par P. Tournon, dans les Mémoires de la société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, XXII, 1895.

Da Pontormo (Jacopo), *Diario 1554-1556*, Florence, 1956.

L'Estoile (Pierre de), *Journal pour le règne de Henri III, 1574-1589*, éd. L. R. Lefèvre, Paris, 1943.

Orth (Philip), *Spazierreise nach Rom 1574*, in Württ. Vjh. f. Landesgesch. NF. 27, 1918, p. 61-82.

Kiechel (Samuel), *Reisetagebuch 1585-1589*, éd. D. Hassler, in Bibliothek des liter. Vereins in Stuttgart, 86, 1866.

Crusius (Martinus), *Diarium 1596-1597*, Tübingen, 1927.

Ephemerides Isaaci Casaubonis, éd. J. Russell, 2 vol., Oxford, 1850.

Journal de Henry IV, 1598-1602, éd. E. Halphen, Paris, 1862.

C. Journaux anglais rédigés entre 1600 et 1660

The Autobiography and Personal Diary of Dr. Simon Forman, 1564-1602, ed. J. O. Halliwell, London, 1849 (privately printed).

The Private Diary of John Dee, 1577-1601, ed. J. O. Halliwell, Camden Society Publications, XIX, 1st series, London, 1842.

The Diary of Philip Wyot, 1586-1607, Extraits dans J. R. Chanter, *Sketches of the Literary History of Barnstaple*, Barnstaple, 1865.

The Diary of Philip Henslowe, 1592-1603, ed. W. W. Greg, London, 1904-1908, ed. R. A. Foakes and R. T. Rickert, Cambridge, 1961.

- The History of the Troubles and Tryal of the Most Reverend Father in God and Blessed Martyr William Laud, Lord Archbishop of Canterbury wrote by himself during his imprisonment in the Tower To which is prefixed The Diary of His Own Life June 1592 - May 1643*, ed. H. Wharton, London, 1694.
- The Journal of Sir Robert Wilbraham, 1593-1616*, ed. H. S. Scott, *Camdem Miscellany*, vol. X, London, 1902.
- The Diary of Dr. Samuel Ward, 1595-1629*, in *Two Elizabethan Puritan Diaries*, ed. M. M. Knappen, Chicago, 1933.
- The Diary of Adam Winthrop, 1595-1610*, in *Winthrop Papers*, vol. I, *Massachusetts Historical Society*, Boston, 1925.
- The Diary of William Honnywell, 1596-1602*, ed. F. J. Snell, *The Antiquary*, XXVI, 1892, p. 254-259. Les extraits du même journal, qui ont paru dans *The Western Times*, Exeter, du 30 octobre 1832 au 11 février 1833, sont plus complets et couvrent aussi les années 1603 à 1614.
- The Diary of Lady Margaret Hoby, 1599-1605*, ed. D. M. Meads, London, 1930.
- The Diary of John Manningham, 1602-1603*, ed. J. Bruce, *Camden Society Publications*, XCIX, 1st series, London, 1868.
- The Diary of Sir Thomas Windebank, 1604-1607*, MS. Bodleian Library, Ashmolean, 64.
- The Diary of Walter Yonge, 1604-1628*, ed. G. Roberts, *Camden Society Publications*, XLI, 1st series, London, 1848.
- The Diary of Thomas Cocks, 1607-1610*, ed. J. M. Cowper, Canterbury, 1901.
- Extraits du journal de Samuel Fairclough, 1614-1677, dans S. Clarke, *The Lives of Sundry Eminent Persons in this Later Age*, London, 1683, p. 153-179.
- The Diary of the Lady Anne Clifford, 1616-1619*, ed. V. Sackville-West, London, 1923.
- John Winthrop's Experiencia, 1616-1628*, in *Winthrop Papers*, vol. I, *Massachusetts Historical Society*, Boston, 1925.
- The Diary of John Young, 1616-1645*, ed. F. I. Goodman, London, 1928.
- The Journal of Nicholas Assheton, 1617-1618*, ed. F. R. Raines, *Chetham Society Publications*, XIV, Manchester, 1848.
- Extraits du journal de Thomas Goodwin, 1618-1666, dans *The Life of Thomas Goodwin* by Thomas Goodwin Jr., introduction to vol. V of *The Works of Thomas Goodwin*, London, 1704.

Journaux de Sir Simonds d'Ewes :

- Extraits de son journal d'étudiant, 1618-1620, dans J. H. Marsden, *College Life in the Time of James I*, Cambridge, 1851.
- B.M., MS., Harleian, 486. Notes of some expences of Sir Simonds d'Ewes and of his diary in the year 1621.
- *The Diary of Sir Simonds d'Ewes, 1622-1624, A Diarian Discourse or Ephemeridian Narration*, ed. E. Bourcier, Paris, 1974.
- B.M., MS., Harleian, 7550. Richard Allestree's Almanack for 1627 containing Sir Simonds d'Ewes' diary for that year (in latin and in cipher).
- B.M., MS., Harleian, 482. Another volume of the said Sir Simonds d'Ewes' Diary written in cyfre; it begins January 2d 164 2/3 and goes on to the end of the year.
- B.M., MS., Harleian, 483. Another volume of Sir Simonds d'Ewes' Diary written by him in Latin, it commences January A.D. 164 3/4 and ends May A.D., 1645.
- B.M., MS., Harleian, 484. Another volume of Sir Simonds d'Ewes' Diary written also in Latin beginning 1 June 1645 and ending with the 24th March A.D. 1646-1647.
- *The Autobiography and Correspondence of Sir Simonds d'Ewes*, ed. J. O. Halliwell, 2 vol., London, 1845.

- The Diary of William Whiteway, 1618-1634*, MS., B.M. Egerton, 784; Yale University microfilm 270; Transcription with Introduction and Notes by Thomas Murphy, unpublished Ph. D. thesis. Yale, 1939.
- The Diary of Elizabeth Isham, 1622-1648*, MS., Northamptonshire Record Office, Delapre Abbey, Northampton.
- The Diary and Household Account Book of Robert Roberts, 1622-1646*. MS. by Major Edward Chanter of Barnstaple, Devon, Transcript made by Daphne Drake in 1939, in the North Devon Athenaeum, Barnstaple.
- The Diary of the Rev. John Rous, 1625-1642*, ed. M. A. Everett Green, *Camden Society Publications*, LXVI, 1st series, London, 1856.
- The Diary of Thomas Crosfield, 1626-1654*, ed. F. S. Boas, Oxford, 1935.
- The Diary of the Rev. Edward Burghall : Extraits, 1628-1633*, publiés dans T. V. Barlow, *Cheshire and its Historical and Literary Associations*, London, 1855; Extraits, 1643-1645, publiés dans J. R. Lee, *A History of Market Drayton*, London, 1861.
- The Diary of Dr. John Southcote, 1628-1637*, in *Catholic Record Society, Miscellanea*, I, 1905, p. 97-116.
- The Financial Diary of a Citizen of Exeter, 1631-1643*, ed. T. N. Brushfield, *Devonshire Transactions*, XXXIII, 1901, p. 187-269.
- The Diary of the Rev. Thomas Dugard, 1632-1643*, MS., B.M., Add., MSS. 23146.
- The Diary and Will of Elias Ashmole, 1633-1688*, ed. J. T. Gunter, Oxford, 1927 (inexact et incomplet). *Elias Ashmole, 1617-1692, His Autobiographical and Historical Notes; his Correspondence and Other Contemporary Sources Relating to his Life and Work*, ed. with a biographical introduction by C. H. J. Josten, 5 vol., Oxford, 1966, contient le texte intégral des journaux d'Ashmole.
- The Diary of Sir Humphrey Mildmay, 1633-1652*, MS., B.M., Harleian, 454 fol., 1-107; Yale University microfilms 234-244.
- The Diary of Justinian Pagitt, 1633*, fragment, MS., B.M., Harleian, 1026.
- The Diary of John Greene, 1635-1659*, ed. E. M. Symonds, *The English Historical Review*, XLIII, 1928, p. 384-394, 598-604, et XLIV, 1929, p. 106-117. Manuscrit complet en la possession de Sir Francis Festing, Birks, Tarsset, Northumberland.
- The Journal of Dr. John Worthington, 1635-1638*, ed. R. C. Christie, *Chetham Society Publications*, XIII, Newcastle, 1847.
- The Diary of Timothy Whittingham of Holmside, 1636-1680*, ed. J. C. Hodgson, *Archaeologia Aeliana*, 3rd series, XXI, 1924, p. 197-211.
- The Diary of Robert Woodford, 1637-1641*, *Historical Manuscripts Commission*, 9th Report, append. pt. ii, vol. 8, p. 496-499.
- The Diary of Sir Henry Slingsby, 1638-1648*, ed. D. Parsons, London, 1836.
- The Diary of Sir Roger Twysden in Swallow's Almanack for the year 1638*, MS., Kent County Archives Office U 49 F 19.
- The Diary of the Rev. Thomas Bedford, 1640-1643*, MS., Bodleian Rawlinson D. 1101 (in latin).
- The Diary and Pedigree of Christopher Sanderson, 1640-1688*, ed. F. C. Beazley, *The Genealogist*, XXII, 1905, p. 17-19.
- The Diary of Nehemiah Wallington, 1641-1643*, or *The Growth of a Christian*, MS.
- The Journal of William Dowsing, 1643-1644*, ed. C. H. T. White. Ipswich, 1885.
- The Life, Diary and Correspondence of Sir William Dugdale*, ed. W. Hamper, London, 1827. (Diary 1643-1680, p. 45-147). Le journal de Dugdale pour 1656 est publié dans l'*Athenaeum* du 3 novembre 1688.
- The Diary of Sir Thomas Dawes, 1644*, ed. V. B. Redstone, *Surrey Archaeological Collections*, XXXVII, 1924, p. 1-36.

- The Diary of the Rev. Ralph Josselin, 1644-1681*, ed. E. Hockliffe, *Camden Society Publications*, 3rd series, XV, London, 1908 (édition tronquée). Une reproduction intégrale du manuscrit original peut être consultée à l'Essex Record Office : Chelmsford MS. T/89.
- The Diary of Anthony Ashley Cooper, 1645-1650*, in W. O. Christie, *The Life of Anthony Ashley Cooper, First Earl of Shaftesbury, 1621-1683*, London, 1871, vol. I, append. II, p. XXXII-LV.
- The Journal of Isabella Lady Twysden, 1645-1651*, ed. Rev. F. W. Bennitt, *Archaeologia Cantiana*, LI, 1939, p. 113-136.
- The Diurnall of Adam Eyre, 1646-1649*, ed. H. O. Morehouse, in *Yorkshire Diaries, Surtees Society Publications*, LXV Durham, 1875, p. 1-118.
- The Diary of John Harrington, M. P., 1646-1653*, MS., B.M., 10. 114, ff. 11-35 from March 1646 when he first sat in Parliament till about Christmas 1653. Part of 1647 wanting, all 1648-1649 with part of 1650.
- The Diary of Sir Thomas Mac Cullum, 1646-1647*, MS. Bury St. Edmunds Public Library Muniment Room E2/29/1-2/.
- The Diary of Mr. Clopton, 1648-1650*, MS. Essex Record Office, Chelmsford, Avery Collection.
- The Diary of Lady Anne Harcourt, 1649-1661*, in *Harcourt Papers*, ed. E. W. Harcourt, vol. I, Oxford, 1880, p. 169-196 (privately printed).
- The Diary of Sir Thomas Mainwaring, 1649-1688*, MS. John Rylands Library, Manchester, Mainwaring Collection, Nr. 20, 2 vol.
- James Jackson's Diary 1650 to 1683*, ed. F. Grainger, *Transactions of the Cumberland and Westmorland Antiquarian and Archaeological Society*, n.s., XXI, 1921, p. 96-129.
- The Diary of Geoffrey Starkey, 1650-1653*, MS. Bodleian, English Miscellany e 118.
- Alice Thornton's Booke of Remembrances, 1651-1668*, manuscrit perdu; Yale University Microfilm 269. *The Autobiography of Mrs. Alice Thornton*. ed. Ch. Jackson, *Surtees Society Publications*, LXII, Durham, 1875.
- The Diary of William Johnson, 1652-1663*, MS. Bodleian, Top. Cam. e 5, fol. 1-59.
- The Diary of William James, 1654-1655*, MS. Bodleian, Rawlinson D. 216 (in latin).
- The Diary of Robert Beake, 1655-1656*, MS. Coventry Corporation, Coventry City Archives, A 105; Yale University Microfilm 186.
- Extracts from the Journal and Account-Book of the Rev. Giles Moore, 1655-1679*, with remarks by R. W. Blencowe, *Sussex Archaeological Collections*, I, 1848, p. 65-127.
- The Private Diarie of Elizabeth Viscountess Mordaunt, 1656-1670*, ed. Earl of Roden, Duncairn, 1856 (privately printed).
- The Diaries of Anthony A Wood, 1657-1695*, in *The Life and Times of Anthony A Wood antiquary of Oxford 1632-1695 described by himself collected from his diaries and other papers*, ed. Rev. A. Clarke, *Oxford Historical Society*, 19, Oxford, 1891. Extracts in *The Life of Anthony A Wood*, ed. Th. Hearne, 2 vol., London, 1772.
- A Great Essex Lawyer's Diary, 1658*, ed. W. Gurney Burnham, *Essex Review*, XXXI, Oct. 1922, p. 162-192.
- Extraits du journal de sir John Brownlow, 1660-1676, dans E. Cust, *Records of the Cust Family*, ser. II, London, 1909, p. 64-110. Des extraits du journal de Richard Brownlow pour l'année 1656 figurent dans ce même recueil, p. 125-131.
- The Diary of the Rev. Henry Newcome from September 30, 1661 to September 29, 1663*, ed. Th. Heywood, *Chetham Society Publications*, XVIII. Manchester, 1849. *The Autobiography of the Rev. Henry Newcome*, part. I, *Chetham Society Publications*, XXVI, Manchester, 1855.

Journaux mentionnés.

- The Diary of John Bois, 1561-1644*, MS. Cambridge University Library, Add., MSS. 3856.
- The Diary of Walter Powell*, ed. J. A. Bradney. Bristol, 1907.
- The Journal of John Aston, 1639, Six North Country Diaries, Surtees Society Publications*, vol. CXVIII, Durham, 1916.
- The Diary of John Evelyn*, ed. E. S. de Beer, 6 vol., London, 1955.
- The Diary of Samuel Pepys*, ed. H. B. Wheatley, 8 vol., London, 1904.
- The Diary of Roger Lowe, 1663-1674*, ed. W. L. Sachse, London, 1938.
- The Journal of Thomas Isham of Lamport, Northants., 1671-1673*, ed. W. Rye, Norwich, 1875.

II

OUVRAGES SUR LES AUTEURS DE JOURNAUX ÉTUDIÉS

John Dee.

- Horst (G. M.), *Dr. John Dee*, London, 1922.
- Yates (F. A.), *Theatre of the World*, London, 1969.

William Laud.

- Prynne (W.), *A Breviate of the Life of William Laud extracted (for the most part) verbatim out of his owne diary*, London, 1644.
- Trevor-Roper (H.), *Archbishop Laud*, London, 1940.

Lady Margaret Hoby.

- Fox (E.), « The Diary of an Elizabethan Gentlewoman », *Transactions of the Royal Historical Society*, 3rd series, II, 1908, p. 153-174.

Lady Anne Clifford.

- Williamson (G. C.), *Who was lady Anne Clifford?* Privately printed for Lord Hothfield. Appleby Castle, Westmoreland, 1917.
- Williamson (G. C.), *Lady Anne Clifford, Countess of Dorset, Pembroke and Montgomery, 1590-1676*. Privately printed, Kendal. 1922.
- Notestein (W.), « Anne Clifford », *Four Worthies*, London, 1956, p. 123-166.

Nicholas Assheton.

- Notestein (W.), « Nicholas Assheton », *English Folk. A Book of Characters*. London, 1938, p. 311-327.

Sir Simonds d'Ewes.

- Watson (A. G.), *The Library of Sir Simonds d'Ewes*, London, 1966.

Elizabeth Isham.

- Lindsay (T. F.), *The Isham-Dryden Marriage Negotiations, 1630-1631*. Typescript article in the possession of Sir Gyles Isham, Lamport Hall, Lamport, Northampton.

Alice Thornton.

- Notestein (W.), « Alice Thornton », *English Folk. A Book of Characters*. London, 1938, p. 183-201.

Sir Humphrey Mildmay.

- Mildmay (St. John), *A Brief Memoir of the Mildmay Family*, London, 1913.
 Round (J. H.), « The Mildmays and their Chelmsford Estates », *Essex Archaeological Society Transactions*, new series, XV, 1921, p. 1-16.
 Clay (H.), « Danbury Park, Essex », *Essex Review*, XXXVII, 1928, p. 17-19.
 Ralph (Ph. L.), *Sir Humphrey Mildmay, Royalist Gentleman*, New Brunswick, 1947.

Sir Roger Twysden.

- Twysden (Sir John), *The Family of Twysden and Twisden*, London, 1939.
 Jessup (F. W.), *Sir Roger Twysden*, London, 1965.

Nehemiah Wallington.

- Webb (R. A.), Introduction to N. Wallington's *Historical Notices of Events occurring chiefly in the Reign of Charles I*, London, 1869.

The Rev. Ralph Josselin.

- Macfarlane (A.), *The Family Life of Ralph Josselin, a Seventeenth Century Clergyman, an Essay in Historical Anthropology*, Cambridge, 1970.

Adam Eyre.

- Notestein (W.), « Adam Eyre », *English Folk. A Book of Characters*, London, 1938, p. 247-269.

The Rev. Giles Moore.

- Rees (A. J.), *Old Sussex and her Diarists*, London, 1929.

Lady Elizabeth Mordaunt.

- Reilly (E. G.), *Anecdotes on Elizabeth, Viscountess Mordaunt*, London, 1810.
 Stevenson (J.), *Two Centuries of Life in Down*, Belfast, 1920.
The Letter Book of John Mordaunt 1658-1660, ed. M. Coate, *Royal Historical Society*, Camden Third Series, vol. LXIX, London, 1945.

Samuel Pepys.

- Moorhouse Meynell (E.), *Samuel Pepys, Administrator, Observer and Gossip*, London, 1909.
 Wright (C. E.), *Two Men see Life. Seventeenth Century Life as seen by Samuel Pepys and John Evelyn*, London, 1932.
 Chappell (E.), *Pepys' Secrecy of the Diary*, London, 1933.
 Hunt (P.), *Samuel Pepys in the Diary*, Oxford, 1959.
 Emden (C. S.), *Pepys Himself*, Oxford, 1963.

III

OUVRAGES SUR LE JOURNAL PRIVÉ

- Jullien (M.-A.), *Essai sur l'emploi du tems ou méthode qui a pour objet de régler l'emploi du tems*, 2^e éd. revue, corrigée et augmentée. Paris, 1810.
 Jullien (M.-A.), *Mémorial horaire ou thermomètre d'emploi du tems (...) pour l'année 18...* A. Milan, de l'imprimerie royale, 1813.
 Disraeli (I.), *Curiosities of Literature*, vol. II, p. 206-215 et vol. III, p. 434-435, London, 1881.
 Burr (A. R.), *The Autobiography : a Critical and Comparative Study*, London, 1909.

- Klaiber (T.), *Die Deutsche Selbstbiographie. Beschreibungen des eigenen Lebens, Memoiren, Tagebücher*. Stuttgart, 1921.
- Bourget (P.), « La maladie du journal intime » in *Nouvelles pages de critique et de doctrine*, 2 vol., Paris, 1822, t. II, p. 15-26.
- Ponsonby (A.), *British Diaries*, London, 1923.
- Henriot (E.), *La manie du journal intime et le roman autobiographique*, Monaco, 1924.
- Hendrichs (D.), *Geschichte der Englischen Autobiographie von Chaucer bis Milton*. Dissertation, Leipzig, 1925.
- Ponsonby (A.), *More British Diaries*, London, 1927.
- Ponsonby (A.), *Scottish and Irish Diaries*, London, 1927.
- Maurois (A.), *Aspects de la biographie*, Paris, 1930.
- D'Oyley (E.), *English Diaries*, London, 1930.
- Ponsonby (A.), *British Diarists*, London, 1930.
- Stauffer (D. A.), *English Biography before 1700*, Harvard, 1930.
- Longaker (M.), *English Biography in the Seventeenth Century*, Philadelphia, 1931.
- Clark (A. M.), *Autobiography. Its Genesis and Phases*. Edinburgh, 1935.
- Kalff (G.), *Het Dietsche Dagboek*, Groningen, 1935.
- Mayor (J. C.), *The Role of Personal Memoirs in English Biography and Novel*, University of Pennsylvania, 1935.
- Jones (P. M.), *French Introspectives from Montaigne to André Gide*, Cambridge, 1937.
- D'Oyley (E.), *More English Diaries*, London, 1938.
- Aitken (J.), *English Diaries of the Sixteenth, Seventeenth and Eighteenth Centuries*, London, 1941.
- Mac Pike (E. F.), *English, Scottish and Irish Diaries. Journals, Commonplace-Books, etc. 1500-1900*. A bibliographical guide to selected material. Reprinted from the Bulletin of Bibliography, 1941.
- Buchholz (M.), *Die Anfänge der deutschen Tagebuschreibung*. Dissertation, Königsberg, 1942.
- O'Brien (K.), *English Diaries and Journals*, London, 1943.
- Aiken (J.), *English Diaries of the Nineteenth Century, 1800-1850*, London, 1944.
- Dutourd (J.), *Le Complexe de César*, Paris, 1946, p. 141-153.
- Chapelan (M.), *Anthologie du journal intime*, Paris, 1947, intr., 1-48.
- Gusdorf (G.), *La Découverte de soi*, Paris, 1948.
- Lion (F.), *Europäische Tagebücher*, Zurich, 1948.
- Spalding (Ph. A.), *Self-Harvest. A Study of Diaries and the Diarist*, London, 1949.
- Matthews (W.), *British Diaries. An annotated bibliography of British diaries written between 1442-1942*, Berkeley, 1950.
- Misch (G.), *A History of Autobiography in Antiquity*. Translated by E. W. Dickes, London, 1950.
- Da Pinto (V. S.), *Introduction to English Biography in the Seventeenth Century*, London, 1951.
- Leleu (M.), *Les Journaux intimes*. Avant-propos de R. Le Senne, Paris, 1952.
- Mesnard (P.), « L'analyse caractérologique des journaux intimes », *Psyché*, 8^e année, n° 84-85, oct.-nov. 1953, p. 535-550.
- Shumaker (W.), *English Autobiography : its Emergence, Materials and Forms*, Berkeley, 1954.
- Gräser (A.), *Das literarische Tagebuch. Studien über Elemente des Tagebuches als Kunstform*. Schriften der Universität des Saarlandes, Sarbrücken, 1955.
- Kurzrock (R. H.), *Das Tagebuch als Literarische Form*. Dissertation, Berlin, 1955.
- Matthews (W.), *British Autobiographies*, Berkeley, 1955.

- Gusdorf (G.), « Conditions et limites de l'autobiographie », *Formen des Selbstdarstellung, Analekten zu einer Geschichte des literarischen Selbstportraits*. Festgabe für Fritz Neubert, ed. G. Reichenkron, E. Haase, Berlin, 1956.
- Wethered (H. N.), *The Curious Art of Autobiography from Benvenuto Cellini to Rudyard Kipling*, London, 1956.
- Anzieu (D.), « Auto-analyse et connaissance de soi », *Psychologie française*, 1958, 2, p. 122-127.
- Grenzmann (W.), « Das Tagebuch als literarische Form », *Wirkendes Wort*, 1959, p. 84-93.
- Osborn (J. M.), *The beginnings of Autobiography in England*. Los Angeles, 1959.
- Pascal (R.), *Design and Truth in Autobiography*, London, 1960.
- Beauvoir (S. de), *La Force des choses*, Paris, 1963.
- Girard (A.), *Le Journal intime*, Paris, 1963.
- Hocke (G. R.), *Das Europäische Tagebuch*, Wiesbaden, 1963.
- Girard (A.), « Le journal intime. Un nouveau genre littéraire », *Cahiers de l'association des études françaises*, 17 mars 1965, p. 99-109.
- Leleu (M.), « Une météorologie intime. Le journal de Charles du Bos », *Cahiers de l'association des études françaises*, 17 mars 1965, p. 135-150.
- Molho (R.), « Les Cahiers de Sainte-Beuve », *Cahiers de l'association des études françaises*, 17 mars 1965, p. 111-121.
- Morris (J. N.), *Versions of the Self, Studies in English Autobiography from John Bunyan to John Stuart Mill*, London, 1966.
- Delany (P.), *British Autobiography in the Seventeenth Century*, London, 1969.
- Fothergill (R. A.), *Private Chronicles, A Study of English Diaries*, Oxford, 1974.

IV

TEXTES ET OUVRAGES GÉNÉRAUX

A. Ouvrages de référence

- Hill (Th.), *The most pleasurable art of the interpretation of dreames*, London, 1576.
- Cotgrave (R.), *A Dictionarie of the French and English Tongues*, London, 1611. Autre édition : *A French and English Dictionary by R. Cotgrave, with another in English and French by R. Sherwood*, London, 1632.
- Boyer (A.), *Le Dictionnaire royal anglois-françois et françois-anglois*, London, 1699.
- Watt (R.), *Bibliotheca Britannica*. 4 vol., Edinburgh, 1824.
- Charlanne (L.), *L'influence française en Angleterre au XVII^e siècle sur la vie sociale, la vie littéraire*, Paris, 1906.
- Grierson (Sir H.), *The First Half of the Seventeenth Century*, London, 1906.
- Pollard (A. F.), « The Advent of the Middle Class », *Factors in Modern History*, London, 1907, p. 39-45.
- Bastide (C.), *Anglais et Français du XVII^e siècle*, Paris, 1912.
- Skeat (W. W.) and Mayhew (A. L.), edd., *A Glossary of Tudor and Stuart Words especially from the Dramatists*, Oxford, 1914.
- Onions (C. T.), *Shakespeare's England*, 2 vol., London, 1917.
- Burckhardt (J.), *Die Kultur der Renaissance in Italien*. English edition, London, 1921.
- Pollard (A.) and Redgrave (G. R.), *A Short Title Catalogue of Books Printed in England, Scotland and Ireland and of English Books Printed Abroad 1475-1640*, London, 1926.

- Schoell (F. L.), *Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance*, Paris, 1926.
- Gooch (G. P.), *English Democratic Ideas in the Seventeenth Century*, 2nd ed. Cambridge, 1927.
- Prévost (J.), *Essai sur l'introspection*, Paris, 1927.
- Jung (C.), *L'inconscient dans la vie normale et anormale*, trad. Dr. Grandjean-Bayart, Paris, 1928.
- Clark (G. N.), *The Seventeenth Century*, Oxford, 1929.
- Ascoli (G.), *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, 2 vol., Paris, 1930.
- Weber (M.), *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, trans. J. Parsons, London, 1930.
- Wilson (Th.), *The State of England, A. D. 1600*, ed. F. J. Fisher. *Camden Miscellany*, XVI (24), 1936.
- Gilson (E.), *L'esprit de la philosophie médiévale*, 2 vol., Paris, 1932.
- Robertson (H. M.), *Aspects of the Rise of Economic Individualism*, Cambridge, 1933.
- Willey (B.), *The Seventeenth Century Background*, London, 1934.
- Crane (W. G.), *Wit and Rhetoric in the English Renaissance*. New York, 1937, (chap. x, Essay and Character).
- Bush (D.), *The Renaissance and English Humanism*, Toronto, 1939.
- Bacon (F.), *The Essayes or Counsels Civill and Morall*, London, 1625, ed. M. Castelain, Texte et Traduction, Paris, 1940.
- Daiches (D.), *The King James Version of the English Bible*. University of Chicago, 1941.
- Ferguson (W. K.), *The Renaissance in Historical Thought*, Boston, 1948.
- Fluchère (H.), *Shakespeare, dramaturge élisabéthain*. Cahiers du Sud, 1948.
- Carré (M.), *Phases of Thought in England*, London, 1949.
- Lipson (E.), *The Growth of English Society. A Short Economic History*. London, 1949.
- Tilley (M. P.), *A Dictionary of the Proverbs in England in the 16th and 17th Centuries*, Ann Arbor, 1950.
- Bethell (S. L.), *The Cultural Revolution of the Seventeenth Century*. London, 1951.
- Pinto (V. de Sola), *The English Renaissance 1510-1688*, revised ed. London, 1951.
- Ashley (M.), *England in the Seventeenth Century*, London, 1952.
- Mousnier (R.), *Les XVI^e et XVII^e siècles. Histoire générale des civilisations*. t. IV, Paris, 1954.
- Bottrall (M.), *Everyman a Phoenix*, London, 1958.
- Goffman (E.), *The Presentation of Self in Everyday Life*. New York, 1959.
- Ogg (D.), *Europ in the Seventeenth Century*, 8th ed., London, 1961.
- Bush (D.), *English Literature in the Earlier Seventeenth Century 1600-1660*, 2nd ed. revised, Oxford, 1962.
- Stoetzel (J.), *La Psychologie sociale*, Paris, 1963.
- Harbage (A.), revised by Schoenbaum, S. *Annals of English Drama*. London, 1964.
- Dawson (G. E.) and Kennedy-Skipton (L.), *Elizabethan Handwriting 1500-1650*, New York, 1966.
- Spriet (P.), *Samuel Daniel 1563-1619, sa vie et son œuvre*, Paris, 1968.

B. Ouvrages historiques

- Burton (Th.), *Diary of the Cromwell Parliaments*, ed. J. Towill Rutt, 4 vol., London, 1823.

- Burton (Th.), *Mémoires de Lord Clarendon, grand chancelier d'Angleterre sous le règne de Charles II*, 2 vol., Rouen, 1823. (Traduction anonyme).
- Gardiner (S. R.), *History of England from the Accession of James I to the Outbreak of the Civil War 1603-1642*, 10 vol., London, 1883-84.
- Gardiner (S. R.), *History of the Great Civil War*, 3 vol., London, 1886-91.
- Gardiner (S. R.), *History of the Commonwealth and Protectorate*, rev. ed., 4 vol., London, 1903.
- Gardiner (S. R.), *The Constitutional Documents of the Puritan Revolution 1625-1660*, 3rd ed. Oxford, 1906.
- William (J. B.), *A History of English Journalism to the Founding of the Gazette*, London, 1908.
- Mac Ilwain (Ch. H.), ed. *The Political Works of James I*. Reprinted from the Edition of 1616; Harvard, 1918.
- Gretton (R. H.), *The English Middle-Class*, London, 1919.
- Shaaber (M.), *Some Forerunners of the Newspaper in England 1476-1623*, Philadelphia, 1929.
- Tanner (J. R.), *Constitutional Documents of the Reign of James I. A.D. 1603-1625 With an Historical Commentary*, Cambridge, 1930.
- Gibb (M. A.), *Buckingham*, London, 1935.
- James (M.), and Weinstock (M.), *England during the Interregnum 1642-1660*, London, 1935.
- Allen (J. W.), *English Political Thought 1603-1660*, 2 vol., London, 1938.
- Harrison (G. B.), *Elizabethan Journals 1591-1603*, London, 1938.
- Davies (G.), « The Character of James VI and I », *The Huntington Library Quarterly*, V (Oct. 1941), p. 33-63.
- Harrison (G. B.), *A Jacobean Journal Being a Record of those things most talked of during the years 1603-1606*, London, 1941.
- Trevelyan (G. M.), *English Social History*, London, 1944.
- Latham (R. C.), « English Revolutionary Thought 1640-1660 », *History*, n.s., XXX, iii (1945).
- Ferguson (W. K.), *The Renaissance in Historical Thought*, Cambridge, Mass., 1948.
- Hill (C.), *The English Revolution, 1640*, 2nd ed., London, 1949.
- Siebert (F. S.), *Freedom of the Press in England 1476-1776*, Urbana, 1952.
- Notestein (W.), *The English People on the Eve of Colonization 1603-1630*, New York, 1954.
- Wedgwood (C. V.), *The King's Peace 1637-1641*, London, 1955.
- Mitchell (W. F.), *The Rise of the Revolutionary Party in the House of Commons*, New York, 1957.
- Wedgwood (C. V.), *The Common Man in the Great Civil War*, Leicester, 1957.
- Eusden (J. D.), *Puritans, Lawyers and Politics in Early Seventeenth Century England*, Yale, 1958.
- Harrison (G. B.), *Jacobean Journals, 1607-1610*, Ann Arbor, 1958.
- Hill (C.), *Puritanism and Revolution*, London, 1958.
- Mc Elwee (W.), *The Wisest Fool in Christendom*, London, 1958.
- Davies (G.), *The Early Stuarts 1603-1660*. The Oxford History of England, IX, 2nd ed., Oxford, 1959.
- Solt (L. F.), *Saints in Arms : Puritanism and Democracy in Cromwell's Army*, Stanford, 1959.
- Conflict in Stuart England : Essays in Honour of Wallace Notestein*, ed. W. A. Aiken and B. D. Henning, London, 1960.
- Wedgwood (C. V.), « The Causes of the English Civil War », *History Today*, 10 November 1960, p. 670-676.

- Aylmer (G. E.), *The King's Servants : the Civil Service of Charles I*, London, 1961.
- Frank (J.), *The Beginnings of the English Newspaper 1620-1660*, Cambridge, Mass., 1961.
- Hill (C.), *The Century of Revolution 1603-1714*, London, 1961.
- Fussner (F. S.), *The Historical Revolution : English Historical Writing and Thought 1580-1640*, London, 1962.
- Willson (D. H.), *King James VI and I*, London, 1963.
- Hill (C.), *Intellectual Origins of the English Revolution*, Oxford, 1965.
- Stone (L.), *Social Change and Revolution in England*, Oxford, 1965.
- Roberts (C.), *The Growth of Responsible Government in Stuart England*, Cambridge, 1966.
- Ronts (A.), *The Great Rebellion*, London, 1966.
- Parry (R. H.), ed. *The English Civil War and After, 1642-1658*, London, 1970.

C. Ouvrages et textes documentaires sur Londres

- Stow (J.), *A Survey of London*, London, 1598.
- Bolton (E. M.), *The Cities Advocate in this Case or Question of Honor and Armes; Whether Apprentiship extinguisheth Gentry*, London, 1629.
- Maitland (W.), *The History of London from its foundation by the Romans to the present time*, 2nd ed., London, 1756.
- Gough (R.), *British Topography*, 2 vol., 2nd ed. London, 1780.
- Pennant (Th.), *Some Account of London*, 3rd ed., London, 1791.
- Herbert (W.), *Antiquity of the Inns of Court and Chancery*, London, 1804.
- Wilkinson (R.), *Londina Illustrata*, London, 1819-1825.
- Nichols (J.), *The Progresses of King James the First*, 4 vol., London, 1828.
- Herbert (W.), *The History of the Twelve Great Livery Companies of London*, London, 1837.
- Nichols (J.), *London Pageants*, London, 1837.
- Fairholt (F. W.), *Lord Mayors' Pageants*, Percy Society, X, London, 1843.
- Birch (Th.), *The Court and Times of King James I*, 2 vol., Edinburgh, 1848.
- Pearce (R.), *A History of the Inns of Court and Chancery*, London, 1848.
- Mayhew (H.), *London Labour and the London Poor*, London, 1851.
- Rye (W. B.), *England as seen by Foreigners in the days of Elizabeth and James Ist*, London, 1865.
- Fleay (F. G. A.), *Chronicle History of the London Stage, 1559-1642*, London, 1890.
- Wheatley (H. B.), *London, Past and Present, its history, associations and traditions*, 3 vol., London, 1891.
- Sargeaunt (J.), *Annals of Westminster School*, London, 1898.
- Airy (R.), *Westminster*, London, 1902.
- Hare (J.), *Walks in London*, 2 vol., London, 1902.
- Besant (W.), *London in the Time of the Stuarts*, London, 1903.
- Stainer (Sir John), « The Middle-Temple Masque », *Musical Times*, XLVII, January 1906, p. 21-24.
- Reyher (P.), *Les Masques anglais*, Paris, 1909.
- Feuillerat (A.), *Le Bureau des menus plaisirs*, Paris, 1910.
- Odgers (W. B.), *Six Lectures on the Inns of Court and of Chancery*, London, 1912.
- Adams (J. Q.), ed. *The Dramatic Records of Sir Henry Herbert, Master of the Revels 1623-1673*, Yale, 1917.
- Harben (H. A.), *A Dictionary of London*, London, 1918.

- Boas (F. S.), « Crosfield's Diary and the Caroline Stage ». *Fortnightly Review*, new series DCC, April 1, 1925, p. 514-524.
- Steele (M.), *Plays and Masques at Court*, New Haven, 1926.
- Welsford (R.), *The Court Masque*, Cambridge, 1927.
- Wilson (F. P.), *The Plague in Shakespeare's London*, Oxford, 1927.
- Brett-James (N. G.), *The Growth of Stuart London*, London, 1935.
- Jones (P. E.), and Judges, A.V. « London Population in the Late Seventeenth Century », *Ec. H.R.*, IV, 1835-36, p. 45-65.
- Harbage (A.), *Cavalier Drama*, Oxford, 1936.
- Pickel (M. B.), *Charles I as Patron of Poetry and Drama*, London, 1936.
- Rowse (A. L.), *The England of Elizabeth*, London, 1951.
- Cook (G. H.), *Old St. Paul's Cathedral*, London, 1955.
- Jones-Davies (M. Th.), *Un peintre de la vie londonienne, Thomas Dekker (circa 1572-1632)*, 2 vol., Paris, 1958.
- Wedgwood (C. V.), *Poetry and Politics under the Stuarts*, Cambridge, 1960.
- Wedgwood (C. V.), *Truth and Opinion, Historical Essays*, London, 1960.
- Pearl (V.), *London and the Outbreak of the Puritan Revolution*, London, 1961.
- Akrigg (G. P. V.), *Jacobean Pageant*, London, 1962.
- Jones-Davies (M. Th.), *Inigo Jones, Ben Jonson et le Masque*, Paris, 1967.

D. Ouvrages et textes sur la société rurale

- Gentleman (W. S.), *The Compendious or Briefe Examination of Certayne Ordinary Complaints of divers our Countrymen in these our Days*, London, 1549.
- Mascall (L.), *The Government of Cattel*, London, 1596.
- Platt (sir Hugh), *The New and Admirable Arte of Setting of Corne*, London, 1600.
- Maxey (E.), *A New Instruction of Plowing and Setting Corn*, London, 1601.
- Bolton (E.), *Elements of Armories*, London, 1610.
- Markham (G.), *The English Husbandman*, London, 1613.
- Googe (B.), *The Whole Art and Trade of Husbandry*, London, 1614.
- Rathborne (A.), *The Surveyor*, London, 1616.
- Breton (N.), *The Court and Country*, London, 1618.
- Peacham (H.), *The Complete Gentleman*, London, 1622.
- Hall (J.), *Epistles*, London, 1627.
- Braithwaite (R.), *The English Gentleman*, London, 1630.
- Fanshawe (R.), *An Ode upon Occasion of his Majesties Proclamation in the Year 1630, Commanding the Gentry to Reside upon their Estates in the Country*, London, 1630.
- Prynn (W.), *A Humble Remonstrance against the Tax of Ship-Money*, London, 1636.
- Markham (G.), *Farewell to Husbandry*, London, 1638.
- Plattes (G.), *A Discovery of Infinite Treasure*, London, 1639.
- Weston (sir Richard), *Discours of Husbandry*, London, 1645.
- Hartlib (S.), *Legacie*, London, 1651.
- Lee (J.), *Vindication of a Regulated Enclosure*, London, 1656.
- Yarrantown (A.), *The Great Improvement of Lands by Clover*, London, 1663.
- Markham (G.), *Country Contentments*, London, 1675.
- Coke (sir Edward), *The Compleat Copyholder*, London, 1719.
- Roberts (G.), *The Social History of the Southern Counties of England*, London, 1856.
- Best (H.), *Rural Economy in Yorkshire in 1641*, ed. C. B. Robinson, *Surtees Society Publications*, XXXIII, 1857.
- Kenny (C. S.), *The History of the Law of Married Women's Property*, London, 1879.

- Dowell (S.), *A History of Taxation and Taxes in England*, 4 vol., London, 1884.
- Simpson (H. B.), « The Office of Constable », *E.H.R.*, X, October 1895, p. 625-641.
- Mackay (T.), *Public Relief of the Poor*, London, 1901.
- Webb (S. and B.), *English Local Government, the Parish and the County*, London, 1906.
- Tatham (G. B.), « The Sale of Episcopal Lands during the Civil War and Commonwealth », *E.H.R.*, XXIII, January 1908, p. 91-103.
- Gotch (J. A.), *The Growth of the English House*, London, 1909.
- Gordon (D.), « The Collection of Ship Money in the Reign of Charles I », *Transactions of the Royal Historical Society*, 3rd ser., IV, 1910, p. 141-162.
- Seebohm (F.), *The English Village Community*, London, 1915.
- Lennard (R.), « Rural Northamptonshire under the Commonwealth », *Oxford Studies in Social and Legal History*, V, 10, Oxford, 1916.
- Calthorpe (Sir Charles), *The Relation between the Lord of a Manor and the Copy Holder His Tenant*, London, 1635. *Manorial Society's Publications*, Nr. 10, London, 1917.
- Patton (J.), *The English Village*, New York, 1919.
- Gunther (R. W. T.), *Early British Botanists and Their Gardens*, Oxford, 1922.
- Rhodes (E. S.), *The Old English Herbals*, London, 1922.
- Stonex (A. B.), « Money-Lending and Money-Lenders in England during the Sixteenth and Seventeenth Centuries », *Shelling Anniversary Studies*, New York, 1923, p. 283-285.
- Fordham (H. G.), *The Roadbooks and Itineraries of Great-Britain 1570-1850*, Cambridge, 1924.
- Rhodes (E. S.), *The Old English Gardening Books*, London, 1924.
- Byrne (M. St. C.), *Elizabethan Life in Town and Country*, London, 1925.
- Gunther (R. T.), *The Architecture of Sir Roger Pratt*, London, 1928.
- Hulme (H.), « The Sheriff as Member of the House of Commons from Elizabeth to Cromwell », *Journal of Modern History*, I, September 1929, p. 361-377.
- Kelso (R.), « The Doctrine of the English Gentleman in the Sixteenth Century », *University of Illinois Studies in Language and Literature*, XIV, Urbana, 1929.
- James (M.), *Social Problems and Policy during the Puritan Revolution 1640 1660*, London, 1930.
- Karraker (C. H.), *The Seventeenth Century Sheriff*, Chapel Hill, 1930.
- Gregory (J. W.), *The Story of the Road*, London, 1931.
- Ustick (W. L.), *The English Gentleman in the Sixteenth and Early Seventeenth Century*, unpublished Ph. D. thesis, Harvard University, 1931.
- Chesney (H. E.), « The Transference of Lands in England 1640-1660 », *Transactions of the Royal Historical Society*, 4th ser., London, 1932.
- Dietz (F. C.), *English Public Finance 1558-1641*, New York, 1932.
- Ashley (M. P.), *Financial and Commercial Policies under the Cromwellian Protectorate*, London, 1934.
- Parker (J.), *Travel in England in the Seventeenth Century*, London, 1935.
- Squire (F. H.), *The English Country Gentleman in the Early Seventeenth Century*, unpublished Ph. D. thesis, Yale University, 1935.
- Darby (H. C.), ed., *An Historical Geography of England before A.D. 1800*, London, 1936.
- Fussell (G. E.), ed., « Robert Loder's Farm Accounts, 1610-1620 », *Camden Society Pubs.*, 3rd series, LIII, London, 1936.
- Kimball-Smith (A.), *The English Country Clergy in the Early Seventeenth Century*, unpublished Ph. D. thesis, Yale University, 1936.

- Oglander (Sir John), *A Royalist's Notebook*, ed. F. Bamford, London, 1936.
- Thomson (G. S.), *Life in a Noble Household 1641-1700*, London, 1937.
- Emmison (F. G.), « Jacobean Household Inventories », *Bedfordshire Historical Record Society Publications*, XX, 1938.
- Gay (E. F.), « The Rise of an English Country Family », *The Huntington Library Quarterly*, I, July 1938, p. 307-390.
- Mathew (D.), *The Jacobean Age*, Oxford, 1938.
- Dodds (G. E.), *The Rural Constable in Early Seventeenth Century England*, unpublished Ph. D. thesis, Yale University, 1939.
- Tawney (R. H.), « The Rise of the Gentry 1540-1640 », *Ec. H.R.*, XI, January 1941, p. 1-38.
- Campbell (M.), *The English Yeoman under Elizabeth and the Early Stuarts*, Yale, 1942, London, 1960.
- Klotz (E. L.) and Davies (G.), « The Wealth of Royalist Peers and Baronets during the Puritan Revolution », *E.H.R.*, LVIII, April 1943, p. 217-219.
- Hoskins (W. G.), rev. of M. Campbell, *The Yeoman*, Yale, 1942, *Ec. H.R.*, XIV, April 1944, p. 193-196.
- Clark (G. N.), *The Wealth of England 1496-1760*, London, 1946.
- Dutton (R.), *The English Interior 1500 to 1900*, London, 1948.
- Fussell (G. E.), *Village-Life in the Eighteenth Century*, London, 1948.
- Hammond (J. L. and B.), *The Village Labourer*, London, 1948.
- Mathew (D.), *The Social Structure of Caroline England*, Oxford, 1948.
- Stone (L.), « The Anatomy of the Elizabethan Aristocracy », *Ec. H.R.*, XVIII, January 1948, p. 1-53.
- Fussell (G. E.), *The English Rural Labourer*, London, 1949.
- Newman (H. B.), *The Sequestration of Royalists' Estates during the Civil War 1642-1650*, unpublished Ph. D. thesis, Harvard University, 1949.
- Rowse (A. L.), *The England of Elizabeth, the Structure of Society*, London, 1950.
- Steer (W.), *Farm and Cottage Inventories of Mid-Essex, 1635-1749*, London, 1950.
- Hull (F.), *Agriculture and Rural Society in Essex 1560-1640*, unpublished Ph. D. thesis, London University, 1951.
- Mathew (D.), *The Age of Charles I*, London, 1951.
- Trevor-Roper (H. R.), « The Elizabethan Aristocracy : An Anatomy Anatomized », *Ec. H.R.*, 2nd ser., III, April 1951, p. 279-98.
- Trow-Smith (R.), *English Husbandry*, London, 1951.
- Fussell (G. E.), *The Farmers' Tools 1500-1900. The History of the British Farm Implements. Tools and Machinery before the Tractor Came*, London, 1952.
- Hill (C.), « Puritans and the Poor », *Past and Present*, 2 November 1952, p. 32-50.
- Hoskins (W. G.), « The Estates of the Caroline Gentry », *Devonshire Studies*, ed. H.P. R. Finberg, London, 1952, p. 334-365.
- Prothero (R. E.), *Lord Ernle, Histoire rurale de l'Angleterre (English Farming Past and Present)*, traduit de l'anglais par Claude Journot, Paris, 1952.
- Stone (L.), « The Elizabethan Aristocracy : a Restatement », *Ec. H.R.*, 2nd ser., IV, November 1952, p. 302-321.
- Thirsk (J.), « The Sales of Royalist Land during the Inter-Regnum », *Ec. H.R.*, 2nd ser., IV, August 1952, p. 188-207.
- Whiffen (M.), *An Introduction to Elizabethan and Jacobean Architecture*, London, 1952.
- Hoskins (W. G.), « The Rebuilding of Rural England 1570-1640 », *Past and Present*, 4 November 1953, p. 44-59.
- Summerson (Sir John), *Architecture in Britain 1530 to 1830*, London, 1953.
- Trevor-Roper (H. R.), « The Gentry 1540-1640 », *Ec. H.R.*, Supplement I, 1953.

- Waterhouse (E.), *Painting in Britain 1530 to 1790*, Pelican History of Art, London, 1953.
- Mercer (E.), « The Houses of the Gentry », *Past and Present*, 5 May 1954, p. 11-32.
- Barratt (D. M.), *The Clergy in Oxfordshire, Gloucestershire and Worcestershire in the late Sixteenth and Early Seventeenth Century*, unpublished Ph. D. thesis, Oxford, 1955.
- Fussell (K. R. and G. E.), *The English Countryman, his Life and Work, A.D. 1500-1900*, London, 1955.
- Tawney (R. H.), « The Rise of the Gentry : a Postscript », *Ec. H.R.*, 2nd ser., VII, August 1955, p. 91-97.
- Ashton (R.), « Revenue Farming under the Early Stuarts », *Ec. H.R.*, 2nd ser., VIII, April 1956, p. 310-322.
- Blackwood (B.), *Social and Religious Aspects of the History of Lancashire 1635-1655*, unpublished B. Litt thesis, Oxford, 1956.
- Coleman (D. C.), « Labour in the English Economy in the Seventeenth Century », *Ec. H.R.*, 2nd ser., VIII, April 1956, p. 280-295.
- Davies (M. G.), « The Enforcement of English Apprenticeship 1563-1642 », *Harvard Economic Studies*, Nr. 11, Cambridge, Mass., 1956.
- Finch (M. E.), *The Wealth of Five Northamptonshire Families 1540-1640*, Oxford, 1956.
- Hill (J. W. F.), *Tudor and Stuart Lincoln*, Cambridge, 1956.
- Stratford (E. C. W.), *The Squire and his Relations*, London, 1956.
- Everitt (A. M.), *Kent and its Gentry 1640-1660, a Political Study*, unpublished Ph. D. thesis, London University, 1957.
- Everitt (A. M.), « The Committee of Kent in the Civil War », *Occasional Papers of the Department of English Local History of Leicester University*, Nr. 9, Leicester, 1957.
- Georges (Ch.), « English Calvinist Opinion on Usury 1600-1640 », *J.H.I.* XVIII, October 1957, p. 455-474.
- Thirsk (J.), *English Peasant Farming : the Agrarian History of Lincolnshire from Tudor to Recent Times*, London, 1957.
- Mac Caffrey (T.), « Exeter 1540-1640, the Growth of an English Country Town », *Harvard Historical Monographs*, Nr. 35, Cambridge, Mass., 1958.
- Tindall, (rev. H.), *The Country Clergy in Elizabethan and Stuart Times 1558-1660*, London, 1958.
- Jordan (W. K.), *Philanthropy in England 1480-1660*. 3 vol., London, 1959-1961.
- Zagorin (P.), « The Social Interpretation of the English Revolution », *J.E.H.*, XIX, July 1959, p. 300-320.
- Ashton (R.), *The Crown and the Money-Market 1603-1640*, Oxford, 1960.
- Everitt (A. M.), *Suffolk and the Great Rebellion*, Ipswich, 1960.
- Barley (M. W.), *The English Farmhouse and Cottage*, London, 1961.
- Barnes (T. G.), *Somerset 1625-1640*, Oxford, 1961.
- Hexter (J. H.), « Storm over the Gentry », *Reappraisals in History*, London, 1961, p. 117-162.
- Simpson (A.), *The Wealth of the Gentry 1540-1660*, Cambridge, 1961.
- Upton (A. F.), *Sir Arthur Ingram*, Oxford, 1961.
- Bowden (P. J.), *The Wool Trade in Tudor and Stuart England*, London, 1962.
- Habbakuk (H. J.), « Public Finance and the Sale of Confiscated Property during the Inter-Regnum », *Ec. H.R.*, 2nd ser., XV, August 1962, p. 70-88.
- Mercer (E.), *English Art 1553-1625*, Oxford, 1962.
- Hoskins (W. G.), ed., *Provincial England, Essays in Social and Economic History*, London, 1964.

- Moir (E.), *The Early English Tourists 1540-1840*, London, 1964.
- Chalklin (C. W.), *Seventeenth Century Kent*, London, 1965.
- Habbakuk (H. J.), « Landowners and the Civil War », *Ec. H.R.*, 2nd ser., XVIII, August 1965, p. 130-151.
- Stone (L.), ed., *Social Change and Revolution in England 1540-1640*, London, 1965.
- Stone (L.), *The Crisis of the Aristocracy 1558-1641*, London, 1965.
- Wilson (Ch.), *England's Apprenticeship 1603-1763*, London, 1965.
- Everitt (A. M.), *The Community of Kent and the Great Rebellion*, Leicester, 1966.
- Everitt (A. M.), « Social Mobility in Early Modern England », *Past and Present*, Nr. 33, May 1967, p. 56-73.
- Stone (L.), « Social Mobility in England 1500-1700 », *Past and Present*, Nr. 33, May 1967, p. 16-55.
- Ketton-Cremer (R. W.), *Norfolk in the Civil War, a Portrait of a Society in Conflict*, London, 1968.
- Cliffe (J. T.), *The Yorkshire Gentry from the Reformation to the Civil War*, London, 1969.
- Gleason (J. H.), *The Justices of the Peace in England 1558-1640, a Later Eirenarcha*, London, 1969.
- Moir (E.), *The Justice of the Peace*, London, 1969.
- Zagorin (P.), *The Court and the Country*, London, 1969.
- Laslett (P.), *The World we have lost*, 2nd ed., London, 1971.

E. Ouvrages et textes sur la vie quotidienne

- James (I.), *A Counterblaste to Tobacco*, London, 1604.
- Niccholes (A.), *A Discourse of Marriage and Wiving*, London, 1615.
- Sylvester (J.), *Tobacco battered and the pipes shattered about their ears that idolize so barbarous a weed, or at leastwise overlove so loathsome a vanity, by a volley of holy shot from Mount Helicon*, London, 1616.
- Cleaver (R.), *A Godly Form of Household Government*, London, 1621.
- Gouge (W.), *Of Domesticall Duties*, London, 1622.
- Shorleyker (R.), *Schole House of the Needle*, London, 1624.
- Mace (Th.), *Musick's Monument : a Remembrance of the Best Practical Music both Divine and Civil that has ever been known to have been in the world*, London, 1640.
- Rogers (D.), *Matrimoniall Honour*, London, 1642.
- North (lord D.), *A Forest of Varieties*, 2 vol., London, 1645.
- Howell (J.), *Familiar Letters on Important Subjects wrote from the Year 1618 to 1650*, Aberdeen, 1753, p. 415-417 (Tobacco).
- Wright (Th.), *History of Domestic Manners and Sentiments in England*, London, 1862.
- Furnivall (F. J.), ed., *Early English Meals and Manners*, *Early English Text Society*, O.S. 32, London, 1868.
- Wright (Th.), *The Homes of Other Days*, London, 1871.
- Fairholt (F. W.), *Tobacco : its History and Associations*, London, 1876.
- Harris (G.), « Domestic Everyday Life, Manners and Customs in this Country to the End of the Eighteenth Century », *Transactions of the Royal Historical Society*, IX, London, 1881.
- Fairholt (F. W.), *Costume in England, a History of Dress to the End of the Eighteenth Century*, London, 1885.

- Arbeau (Th.), *Orchésographie et Traicté en forme de Dialogue par lequel toutes les personnes peuvent facilement apprendre et pratiquer l'honneste exercice des dances*, 1588. Réimpression précédée d'une notice sur les danses du XVI^e siècle, par Laure Fonta, Paris, 1888.
- Farcy (L. de), *La broderie du x^e siècle à nos jours*, Paris, 1890.
- Godfrey (E.), *Home-life under the Stuarts*, London, 1903.
- Strutt (J.), *Sports and Pastimes of the People of England*, London, 1903.
- Godfrey (E.), *Social Life under the Stuarts*, London, 1904.
- D'Allemagne (H. R.), *Les cartes à jouer du xiv^e au xx^e siècle*, Paris, 1906.
- Calthrop (D. C.), *English Costume*, 3 vol., London, 1906.
- Bradley (R. M.), *The English Housewife in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*, London, 1912.
- Ryan (P. F. W.), *Stuart Life and Manners*, London, 1912.
- Lee (Sir Sidney) and Onions (C. T.), ed., *Shakespeare's England*, 2 vol., London, 1916.
- Powell (C. L.), « English Domestic Relations 1487-1653 », *Columbia University Studies in English and Comparative Literature*, Nr. 19, New York, 1917.
- Clark (A.), « Working Life of Women in the Seventeenth Century », *Studies in Economics and Political Science*, Nr. 56, London, 1919.
- Reynolds (M.), *The Learned Lady in England 1650-1760*, Boston, 1920.
- Manning (P.), « Sports and Pastimes in Stuart Oxford », *Surveys and Tokens*, ed. H. E. Salter, for the Oxford Historical Society, Oxford, 1923.
- Trevelyan (G. M.), *England under the Stuarts*, London, 1924.
- Wilson (V. A.), *Society Women in Shakespeare's Time*, London, 1924.
- Coate (M.), *Social Life in Stuart England*, London, 1925.
- Phillips (M.), and Tomkinson (W. S.), *English Women in Life and Letters*, London, 1927.
- Gardiner (D.), *English Girlhood at School*, London, 1929.
- Byrne (M. St. C.), *The Elizabethan Home*, 2nd ed. London, 1930.
- Lennard (R.), *Englishmen at Rest and at Play 1558-1714*, London, 1931.
- Wright (L. B.), « The Reading of Renaissance English Women », *Studies in Philology*, XXVIII, 1931, p. 671-688.
- Ustick (W. L.), « Changing Ideals of Character and Conduct in Seventeenth Century England », *Modern Philology*, XXX, November 1932, p. 147-166.
- Hudson (H. G.), *A Study of Social Regulations in England under James I and Charles I : Drink and Tobacco*, London, 1933.
- Kendrick (A. F.), *English Needlework*, London, 1933.
- Brooke (I.), *English Costume in the Seventeenth Century*, London, 1934.
- Scholes (P. A.), *The Puritans and Music in England and New England*, London, 1934.
- Quennell (M. and C.H.B.), *History of Everyday Things in England*, II, 3rd ed., London, 1937.
- Drummond (J. C.) and Wilbraham (A.), *The Englishman's Food, a history of five centuries of English diet*, London, 1939.
- Westrup (J. A.), « Domestic Music under the Stuarts », *Proceedings of the Musical Association*, 68th session, 1942, p. 19-53.
- Hole (C.), *English Custom and Usage*, London, 1944.
- Newman (L. F.), « Some Notes on Food and Dietetics in the Sixteenth and Seventeenth Centuries », *Journal of the Royal Anthropological Society*, 76, December 1946, p. 38-48.
- Hole (C.), *English Home-Life 1500-1800*, London, 1947.
- Lemonnier (L.), *La vie quotidienne en Angleterre sous Elizabeth*, Paris, 1950.
- Reynolds (G.), *Costume of the Western World, Elizabethan and Jacobean 1558-1625*, London, 1951.

- Camden (C.), *The Elizabethan Woman*, Houston, 1952.
- Fussell (G. E. and K. R.), *The English Countrywoman : a farmhouse Social History A.D. 1500-1900*, London, 1953.
- Hole (C.), *The English Housewife in the Seventeenth Century*, London, 1953.
- Woodfill (W. L.), *Musicians in English Society from Elizabeth to Charles I*, Princeton, 1953.
- Carpenter (M. C.), « The Study of Music at the University of Oxford in the Renaissance 1450-1600 », *The Musical Quarterly*, 41, April 1955, p. 191-214.
- Cunnington (C. W. and P.), *Handbook of English Costume in the 17th Century*, London, 1955.
- Finnemore (J.), *Social Life in England*, London, 1955.
- Notestein (W.), « The English Woman 1580 to 1650 », *Studies in Social History, a Tribute to G. M. Trevelyan*, ed. J. H. Plumb, London, 1955.
- Pearson (L. F.), *Elizabethans at Home*, Stanford, 1957.
- Ariès (Ph.), *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, 1960.
- Stone (L. C.), *English Sports and Recreations*. Folger Booklets on Stuart Civilization, Washington, 1960.
- Wedgwood (C. V.), « Rubens and King Charles I ». *History Today*, Nr. 10, November 1960, p. 809-820.
- Fisher (F. J.), ed., *Essays in the Economic and Social History of Stuart England*, London, 1961.
- Hughes (T.), *English Domestic Needlework 1660-1860*, London, 1961.
- Stone (L.), « Marriage among the English Nobility in the 16th and 17th Centuries », *Comparative Studies in Society and History*, III, The Hague, 1961, p. 182-206.
- Burton (E.), *The Jacobeans at Home*, London, 1962.
- Digby (G. W.), *Elizabethan Embroidery*, London, 1963.
- Ashley (M.), *England in the Seventeenth Century*, London, 1964.
- Parreaux (A.), *La Vie quotidienne en Angleterre au temps de Georges III*, Paris, 1966.
- Brailsford (D.), *Sport and Society from Elizabeth to Anne*. *Studies in Social History*, London, 1969.
- Pinchbeck (I.) and Hewitt (M.), *Children in English Society*, vol. I : « From Tudor Times to the 18th Century », London, 1969.
- Schücking (L. L.), *Die Familie im Puritanismus*, Leipzig, 1929; translated by B. Battershaw, London, 1969.

F. Ouvrages sur l'éducation, la culture et les sciences

- Morrice (Th.), *An Apology for Schoole-Masters*, London, 1619.
- Brinsley (J.), *A Consolation for Our Grammar Schooles*, London, 1622.
- Willis (J.), *The Arte of Stenography or Short-Writing*, London, 1622.
- Shelton (Th.), *Shortwriting*, London, 1626.
- Rich (J.), *A System of Shorthand*, London, 1654.
- Fuller (Th.), *A History of the University of Cambridge since the Conquest*, London, 1655.
- London (W.), *A Catalogue of the most Vendible Books in England*, London, 1657.
- Everardt (J.), *Epitome of Stenographie*, London, 1658.
- Rich (J.), *The Pen's Dexterity or the Art of Writing Shorthand*, frequently reprinted with additions by William Addy, Nathaniel Stringer, Samuel Bother and others, London, 1659.
- Hoole (Ch.), *New Discovery of the Olde Art of Teaching School*, London, 1660.
- Dyer (G.), *History of the University and Colleges of Cambridge*, London, 1814.

- Wilson (J.), *A Complete Dictionary of Astrology*, London, 1819.
- Raumer (C. von), *Geschichte der Pädagogik von Wiederaufblühen klassischer Studien bis auf unsere Zeit*, 4 vol., Stuttgart, 1843-1854.
- Mayor (J. E. B.), *Cambridge in the 17th Century*, 2 vol., Cambridge, 1856.
- Mullinger (J. B.), *The University of Cambridge*, 3 vol., Cambridge, 1873-1911.
- Watson (F.), « The Teaching of Arithmetic and Writing in the Time of the Commonwealth », *The Gentleman's Magazine*, cclxxxvii, September 1899, p. 260-261.
- Montmorency (J. E. G. de), *The Progress of Education in England*, London, 1906.
- Stove (A. M.), *English Grammar-Schools in the Reign of Queen Elizabeth*, New York, 1908.
- Watson (F.), *The English Grammar-Schools to 1660, their Curriculum and Practice*, Cambridge, 1908.
- Watson (F.), *The Beginning of the Teaching of Modern Subjects in England*, London, 1909.
- Notestein (W.), *History of Witchcraft in England 1558-1718*, Washington D.C., 1911.
- Ornstein (M.), *The Role of Scientific Societies in the Seventeenth Century*, New York, 1913; Chicago, 1928.
- Adamson (J. W.), *A Short History of Education*, Cambridge, 1919.
- Bosanquet (E. F.), *English Printed Almanacs and Prognostications; a Bibliographical History to the year 1600*, London, 1917, Addenda in *The Library*, 4th series, VIII, 1927-28, p. 456-477.
- Lambley (K.), *The Teaching and Cultivation of the French Language in England during Tudor and Stuart Times*, Manchester, 1920.
- Parker (G.), *The Early History of Surgery in Great Britain*, London, 1920.
- Magrath (Dr. J. R.), *The Queen's College*, 2 vol., Oxford, 1921.
- Mallet (C. E.), *A History of the University of Oxford*, 3 vol., London, 1924-27.
- Bosanquet (E. F.), « English Seventeenth-Century Almanacs », *The Library*, 4th series, X, 1929-30, p. 361-97.
- Gardiner (D.), *English Girlhood at School*, Oxford, 1929.
- Kittredge (G. L.), *Witchcraft in Old and New England*, Cambridge, Mass., 1929.
- Camden (C. Jr.), « Elizabethan Almanacs and Prognostications », *The Library*, 4th series, XII, 1931-32, p. 93-108 et 194-207.
- Wood (N.), *The Reformation and English Education*, London, 1931.
- Wolf (A.), *History of Science, Technology and Philosophy in the 16th and 17th Centuries*, London, 1935; rev. D. Mc Kie, 1950; repr. New York, 1959.
- Wright (F. L.), *Middle-Class Culture in Elizabethan England*, University of North Carolina, 1935; reissued London, 1964.
- Zilboorg (G.), *The Medical Man and the Witch during the Renaissance*, Baltimore, 1935.
- Brinsley (J.), *Ludus Literarius 1612*, ed. E. T. Campagnac, London, 1937.
- Merton (R. H.), « Science, Technology and Society in 17th Century England », *Osiris*, IV, 1938, p. 360-632.
- Nicholson (M.), « English Almanacs and the New Astronomy », *Annals of Sciences*, IV, 1939, p. 1-33.
- Stimson (D.), « Amateurs of Science in 17th Century England », *Isis*, XXXI, 1939, p. 32-47.
- Allen (D. C.), *The Star-Crossed Renaissance*, Duke University, 1941.
- Raach (J.), *The English Country Doctor in the Province of Canterbury 1603-1643*, unpublished Ph. D. thesis, Yale, 1941.
- Houghton (W. E. Jr.), « The English Virtuoso in the Seventeenth Century », *J.H.I.*, III, January 1942, p. 58-66.

- Trevelyan (G. M.), « The Undergraduate's Day », *The Cambridge Review*, LXIX, May 22, 1943, p. 328-330.
- Baldwin (T. W.), *William Shakespeare's Small Latine & Lesse Greeke*, 2 vol., Univ. of Illinois, 1944.
- Guthrie (D.), *A History of Medicine*, London, 1945.
- Hole (C.), *Witchcraft in England*, New York, 1947.
- Trevor-Davies (T.), *Four Centuries of Witch Beliefs*, London, 1947.
- Allen (P.), « Scientific Studies in the English Universities of the Seventeenth Century », *J.H.I.*, X, April 1949, p. 219-253.
- Hodgkin (R. H.), *Six Centuries of an Oxford College*, Oxford, 1949.
- Vincent (W. A. L.), *The State and School Education in England and Wales 1640-1660*, London, 1950.
- Symcotts (Dr. J.), *A Seventeenth Century Doctor and His Patients 1592-1622*. *Beds. Hist. Rec. Society*, XXXI, 1951 with introduction by F. N. L. Poynter and W. J. Bishop.
- Thorndike (L.), « Newness and Craving for Novelty in 17th Century Science and Medicine », *J.H.I.*, XII, Dec. 1951, p. 584-598.
- Kocher (P. H.), *Science and Religion in Elizabethan England*, The Huntington Library, San Marino, California, 1953.
- Mason (S. F.), « Science and Religion in 17th Century England », *Past and Present*, Nr. 3, Feb. 1953, p. 28-44.
- Sherwood-Taylor (F.), *The Alchemists, Founders of Modern Chemistry*, 2nd ed., London, 1953.
- Fox (L.), ed., *English Historical Scholarship*, Oxford, 1956.
- Howell (W. S.), *Logic and Rhetoric in England 1500-1700*, Princeton, 1956.
- Chauvois (L.), *William Harvey, sa vie, son temps*, Paris, 1957.
- Costello (T.), *The Scholastic Curriculum at Early 17th Century Cambridge*, Cambridge, Mass., 1958.
- Westfall (R. S.), *Science and Religion in Seventeenth Century England*, Yale, 1958.
- Curtis (M.), *Oxford and Cambridge in Transition 1558-1642 : an Essay on Changing Relations between the English Universities and English Society*, Oxford, 1959.
- Hexter (J. H.), « The Education of the Aristocracy in the Renaissance », *Reappraisals in History*, London, 1961, p. 45-70.
- Briggs (K. M.), *Pale Hecate's Team*, London, 1962.
- Curtis (M.), « The Alienated Intellectuals of Early Stuart England », *Past and Present*, Nr. 23, Nov. 1962, p. 25-40.
- Simon (J.), « The Social Origins of Cambridge Students, 1603 to 1640 », *Past and Present*, Nr. 26, Nov. 1963, p. 58-67.
- Stone (L.), « The Educational Revolution in England », *Past and Present*, Nr. 28, July 1964, p. 219-253.

G. Ouvrages sur la vie religieuse

- Perkins (W.), *A Treatise Tending unto a Declaration whether a Man Bee in the Estate of Damnation or in the Estate of Grace*, London, 1591.
- Dent (A.), *The Plaine Mans Path-way to Heaven, wherein every man may clearely see whether he shall be saved or damned*, London, 1601.
- Greenham (R.), *Eight Godlie Treatises of Divers Arguments. Works*, London, 1601.
- The Booke of Common Prayer*, London, 1604.
- Hall (J.), *The Arte of Divine Meditation*, London, 1606.

- Perkins (W.), « The Calling of the Ministerie ». *Works*, III, London, 1609.
- Granada (L. de), *Of Prayer and Meditation* (transl. Richard Hopkins), Douay, 1612.
- Dod (J.), *The 2nd Sermon upon the 6 of Luke in Seven Godlie and Fruitfull Sermons*, London, 1614.
- Webbe (G.), *The Practice of Quietness*, London, 1615; 3rd ed. 1617.
- Manval Exercises of B.F. Ignatius*, London, 1618.
- Mauburnus (J.), *Rosetum Exercitiorum spiritualium et sacrarum meditationum*, éd. Leander St. Martin, Douai, 1620.
- Taylor (Th.), *The Pilgrims Profession or a Sermon Preached at the Funerall of Mrs. Mary Gunter to which by his consent is also added a short relation of the life and death of the said gentlewoman*, London, 1622.
- Bourne (I.), *The Anatomy of Conscience*, London, 1623.
- Adams (Th.), *Spirituall Eye-Salve or The Benefit of Illumination. The Workes of Thos. Adams*, London, 1629.
- Bifield (R.), *The Light of Faith and Way of Holinesse*, London, 1630.
- Taylor (Th.), *The Progresse of Saints to Full Holinesse*, London, 1631.
- Sibbes (R.), *The Soules Conflict with itselfe, and Victory over itselfe by Faith*, London, 1635.
- Goodwin (Th.), *The Vanity of Things Discovered*, London, 1638.
- Hinde (W.), *A Faithfull Remembrance with the Life of John Bruen*, London, 1641.
A divine Tragedy lately enacted or a Collection of Sundrie memorable examples of Gods judgements upon Sabbath breakers and other like libertines in their unlawful sports hapning within the realme of England in the compasse onely of a few years last past. By that worthy Divine Mr. Henry Burton [or rather by W. Prynne], London, 1642.
- Burton (H.), *Narration of the Life of Henry Burton*, London, 1643.
- Lawrence (H.), *A Treatise of our Communion and Warre with Angells*, London, 1646.
- Ussher (J.), *The Daily Examination and Araignment of Sins: gathered out of the most Rev. the Primate of Irelands Sermon at Lincolns Inne, Dec. 3, 1648*, London, 1649.
- Baxter (R.), *The Saints Everlasting Rest, Containing a Directory for the getting and Keeping of the Heart in Heaven : by the diligent practice of that Excellent unknown Duty of Heavenly Meditation*, London, 1650.
- Clarke (S.), *The Marrow of Ecclesiastical Historie*, London, 1650.
- Gee (E.), *A Treatise of Prayer*, London, 1653.
- Powell (V.), *Spiritual Experiences of Sundry Believers*, London, 1653.
- Ambrose (I.), *Prima, the First Things in Reference to the Middle and Last Things*, London, 1654.
- Beadle (J.), *The Journal or Diary of a Thankfull Christian. Presented in some Meditations upon Numb. 33.2*, London, 1656.
- Clarke (S.), *A Collection of the Lives of Ten Eminent Divines*, London, 1662.
- Baxter (R.), *A Christian Directory*, London, 1673.
- Mayo (R.), *The Life and Death of Edmund Staunton*, London, 1673.
- Rowe (J. Jr.), *The Life and Death of Mr. John Rowe*, London, 1673.
- Fairfax (J.), *The Life and Death of Mr. Owen Stockton*, London, 1681.
- Clarke (S.), *Lives of Sundry Eminent Persons in this Later Age*, London, 1683.
- Bayly (L.), *The Practise of Piety directing a Christian how to walk that he may please God* (3rd ed. 1613), new ed., G. Webster, London, 1842.
- Fuller (Th.), *The Church History of Britain from the Birth of Jesus Christ until the year 1648*, ed. J. S. Brewer, 6 vol., Oxford, 1845.
- Barclay (R.), *The Inner Life of the Religious Societies during the Commonwealth*, London, 1876.

- Brown (J.), *Puritan Preaching in England*, London, 1900.
- Shaw (A.), *A History of the English Church during the Civil Wars and under the Commonwealth 1640-1660*, 2 vol., London, 1900.
- Henson (H. H.), *Studies in English Religion in the 17th Century*, London, 1903.
- Frère (W. H.), *The English Church in the Reigns of Elizabeth and James I*, London, 1904.
- James (W.), *L'Expérience religieuse, essai de psychologie descriptive*, trad. F. Abauzit, Paris, 1906.
- Braithwaite (W. C.), *The Beginnings of Quakerism*, London, 1912; rev. by H. J. Cadbury, 1955.
- Burr (A. R.), *Religious Confessions and Confessants*, New York, 1914.
- Jones (R.), *Spiritual Reformers in the 16th and 17th Centuries*, London, 1916.
- Meyer (A. O.), *History of the Catholic Church in England*, London, 1916.
- Pratt (J. B.), *The Religious Consciousness*, New-York, 1920.
- Brou (A.), *Les Exercices spirituels de Saint Ignace de Loyola, histoire et psychologie*, 2^e éd. Paris, 1922.
- Bellarmino (R.), *The Ascent of the Mind to God by a Ladder of Things Created*. In the first English Translation, by T. B. Gent; published at Douay, 1616, with introduction by James Brodrick, London, 1928.
- Bunyan (J.), *The Life and Death of Mr. Badman*, ed. G. B. Harrison, London, 1928.
- Richardson (C.), *English Preachers and Preaching*, London, 1928.
- Sales (Saint François de), *Introduction à la vie dévote*, éd. Ch. Florisoone, 2 vol., Paris, 1930.
- Underhill (E.), *Mysticism*, London, 1930.
- White (H.), « English Devotional Literature 1600-1640 », *University of Wisconsin Studies in Language and Literature*, 29, Madison, 1931.
- Clarke (W. K. L.), and Harris (C.), *Liturgy and Worship*, London, 1932.
- Jordan (W. K.), *The Development of Religious Toleration in England*, 4 vol., London, 1932-1940.
- Mitchell (W. F.), *English Pulpit Oratory from Andrewes to Tillotson : a Study of its Literary Aspects*, London, 1932.
- Whitaker (W. B.), *Sunday in Tudor and Stuart Times*, London, 1933.
- Davies (G.), « Arminian versus Puritan », *Huntington Library Bulletin*, Nr. 5, April 1934, p. 157-179.
- Mathew (D.), *The Reformation and the Contemplative Life*, London, 1934.
- Tindall (W. Y.), *John Bunyan, Mechanick Preacher*, New-York, 1934.
- Cross (F. L.), and More (P. E.), *Anglicanism, The Thought and Practice of the Church of England Illustrated from the Religious Literature of the 17th Century*, Milwaukee, 1935.
- Mathew (D.), *Catholicism in England 1535-1935, Portrait of a Minority, Its Culture and Tradition*, London, 1936.
- Harrison (A. W.), *Arminianism*, London, 1936.
- Miller (P.), « The Marrow of Puritan Divinity », *Pubs. of the Colonial Society of Massachusetts*, XXXVII, Boston, 1937.
- Delacroix (H.), *Les grands mystiques chrétiens*, Paris, 1938.
- Haller (W.), *The Rise of Puritanism or the way to the New Jerusalem as set forth in Pulpit and Press from Thos. Cartwright to John Lilburne and John Milton 1570-1643*, New York, 1938; repr. 1957.
- Johnson (T. H.), and Miller (P.), *The Puritans*, New York, 1938.
- Woodhouse (A. S. P.), *Puritanism and Liberty*, London, 1938; 2nd ed. 1950.
- Davies (G.), « English Political Sermons 1603-1640 », *The Huntington Library Quarterly*, III, Oct. 1939, p. 1-22.

- Brodwick (J.), *The Origin of the Jesuits*, London, 1940.
- Herr (A. F.), *The Elizabethan Sermon : A Survey and Bibliography*, Philadelphia, 1940.
- Smyth (Ch.), *The Art of Preaching, a Practical Survey of Preaching in the Church of England 747-1939*, London, 1940.
- Ignatius (St.), *The Text of the Spiritual Exercises of Saint Ignatius translated from the Original Spanish*, with a preface by John Morris, 4th ed., Westminster, Md., 1943.
- Nuttall (G. F.), *The Holy Spirit in Puritan Faith and Experience*, Oxford, 1946.
- Brodwick (J.), *The Progress of the Jesuits 1556-1579*, London, 1947.
- The Spiritual Combat* (attributed to Lorenzo Scupoli) and *a Treatise on Peace of the Soul* (by Juan de Bonilla), translation revised by William Lister and Robert Mohan, Westminster, Md., 1947.
- Davies (D. H.), *The Worship of the English Puritans*, Westminster, Deere, 1948.
- Calder (I. M.), « A Seventeenth Century Attempt to Purify the Anglican Church », *American Historical Review*, LIII, Dec. 1948, p. 300-320.
- Mc Kee (W. W.), *The Idea of Covenant in Early English Puritanism 1580-1643*, unpublished Ph. D. thesis, Yale, 1948.
- Sharrock (R.), « Spiritual Autobiography in *The Pilgrim's Progress* », *Review of English Studies*, 24 April 1948, p. 102-119.
- Mc Adoo (H. R.), *The Structure of Caroline Moral Theology*, London, 1949.
- Solt (L. F.), « John Saltmarsh : New Model Army Chaplain », *The Journal of Ecclesiastical History*, II, Jan. 1950, p. 69-80.
- Huehn (G.), *Antinomianism in English History with special reference to the period 1640-1660*, London, 1951.
- Mc Lachlan (H. J.), *Socinianism in Seventeenth Century England*, London, 1951.
- Talon (H.), *John Bunyan, The Man and His Works*, London, 1951.
- Trinterud (L. J.), « The Origins of Puritanism », *American Society of Church History*, XX, 1951, p. 37-57.
- Watkins (J.), *Spiritual Autobiography in England between 1649 and 1660*, unpublished M. A. thesis, London University, 1952.
- George (C. H.), « A Social Interpretation of English Puritanism », *Journal of Modern History*, XXV, Dec. 1953, p. 327-342.
- Brauer (J. C.), « Puritan Mysticism and the Development of Liberalism », *Church History*, XXIII, June 1954, p. 80-100.
- Martz (L. L.), *The Poetry of Meditation : a Study in English Religious Literature of the Seventeenth Century*, Yale, 1954.
- Solt (L. F.), « William Dell : New Model Army Chaplain », *Church Quarterly Review*, CLV, Jan. 1954, p. 43-55.
- French (A.), *Charles I and the Puritan Upheaval*, London, 1955.
- Haller (W.), *Liberty and Reformation in the Puritan Revolution*, New York, 1955.
- Hill (C.), *Economic Problems of the Church from Whitgift to the Long Parliament*, Oxford, 1956.
- Calder (I. M.), *Activities of the Puritan Faction of the Church of England*, London, 1957.
- Nuttall (G. F.), *Visible Saints, the Congregational Way 1640-1660*, Oxford, 1957.
- Wakefield (G. S.), *Puritan Devotion and its Place in the Development of Christian Piety*, London, 1957.
- Maclure (M.), *The Paul's Cross Sermons 1534-1642*, Toronto, 1958.
- Ellrodt (R.), *Les Poètes métaphysiques anglais*, 2 vol., Paris, 1960.
- Fryer (W. R.), « The High Churchmen of the Earlier Seventeenth Century », *Renaissance and Modern Studies*, V, 1961, p. 133-144.
- George (C. H. and K.), *The Protestant Mind in the English Reformation 1570-1640*, Princeton, 1961.

- Stranks (C. J.), *Anglican Devotion*, London, 1961.
- Havran (M. J.), *The Catholics in Caroline England*, London, 1962.
- Brink (A. W.), *A Study in the Literature of Inward Experience 1600-1670*, unpublished Ph. D. thesis, London University, 1963.
- Blench (J. W.), *Preaching in England in the late Fifteenth and Sixteenth Centuries, a Study of English Sermons 1450-1600*, Oxford, 1964.
- Hill (C.), *Society and Puritanism in Pre-Revolutionary England*, London, 1964.
- New (J. F. H.), *Anglican and Puritan 1558-1640*, London, 1964.
- Ebner (I. D.), *Seventeenth Century British Autobiography, the Impact of Religious Commitment*, unpublished Ph. D. thesis, Stanford University, 1965.
- Kaufmann (U. M.), *The Pilgrim's Progress and Tradition in Puritan Meditation*, Yale, 1966.
- Walzer (M.), *The Revolution of the Saints*, London, 1966.
- Collison (R.), *The Elizabethan Puritan Movement*, London, 1967.
- Thomas (K.), *Religion and the Decline of Magic*, London, 1971.

A

ABBOT (G.), 67, 98, 135, 138, 313, 327, 400.
Abingdon, 261.
 ADAMS (Th.), 356.
 AGRIPPA (H.C.), 399.
 AINSWORTH (H.), 278.
 AIRAY (Ch.), 271.
 ALÉANDRE (G.), 16.
 ALEMAN (M.), 285.
 ALEXANDRE VI, 16.
 ALISON (R.), 237.
Allemagne, 30.
 ALLESTREE (R.), 78, 89.
 ALLIBOND (J.), 236, 269.
 ALTING (J.), 278.
 AMBROSE (I.), 357-359.
 AMBROSIUS (Th.), 265.
 AMIEL, 3, 6, 7.
Amsterdam, 72.
 ANDREWES (L.), 135, 137, 281, 315.
 ANNE DE DANEMARK, 67, 112, 129, 135, 409, 411.
Appleby Castle, 150, 399, 405, 409.
 ARCHER (J.), 309.
 ARCHER (Sir John), 43, 45, 47, 50, 73, 77, 79, 96, 103, 106, 110, 124, 126, 129, 134, 221, 336, 393.
 ARISTOTE, 266, 275, 290.
Armada, 27.
 ARMINIUS, 254.
Arundel House, 113.
 ASHMOLE (Elias), 42, 46-47, 52, 55-56, 60, 64, 83, 133-134, 177, 181, 194, 196, 204, 215, 223, 236, 244, 247, 276, 293-299, 301, 316, 390, 395-397, 447.
 ASSHETON (A.), 48.
 ASSHETON (Nicholas), 48, 84, 109, 117, 124, 145, 147-148, 153-155, 157, 189, 209-210, 227, 230-232, 299, 310, 325.
 ASSHETON (R.), 42, 48, 57.
 ASTON (Sir John), 9.
 AUBIGNÉ (A. d'), 277, 284.

AUDIGUIER (V. d'), 115.
Audley End, 148.
 AUGUSTIN (Saint), 281, 338, 353, 399.
 AULU-GELLE, 265.

B

BACKHOUSE (W.), 181, 278, 297.
 BACON (Sir Francis), 8, 31, 276, 290, 291, 406.
 BACON (R.), 25.
 BAKER (Sir Richard), 284.
 BALCANQHALL (W.), 138.
 BANCROFT (R.), 310.
Barbades, 153.
 BARCLAY (J.), 285, 290.
 BARILLON (J.), 18, 24.
 BARNES (A.), 88.
Barnstaple, 52, 146, 236, 312.
 BAROCCI (G.), 273.
 BARTOLOMO (M. di), 16.
 BASHKIRTSEFF (M.), 7.
 BASTWICK (J.), 99, 283.
Bath, 144, 301, 304.
 BAXTER (R.), 281, 282, 348, 386.
 BAYLY (L.), 280, 338, 349, 353.
 BEADLE (J.), 359, 360.
 BEAKE (Robert), 42, 45, 52, 60, 145, 320, 340-341.
 BEAUMONT & FLETCHER, 115.
 BECKINGTON (Th.), 20.
 BÈDE, 273.
 BEDFORD (Rev. Thomas), 44, 72, 243, 246.
 BELLARMIN (R.), 281, 348.
 BERNARD (Saint), 347, 353.
 BÈZE (Th. de), 279.
Bible, 240, 244, 248, 270, 279-280, 309, 345, 376, 399, 414, 424, 426.
 BILSON (Th.), 281.
Birmingham, 46.
 BLACKERBY (Richard), 70, 73, 87, 361.
 BOCCACE (G.), 36, 285.
 BODLEY (Sir Thomas), 273.

BOËCE, 399.
 BOIS (John), 72.
Bois-Hall, 50, 133, 150-152.
 BOLTON (R.), 356.
 BONILLA (J. de), 355.
 BOOKER (J.), 78, 293-294.
 BOSWELL (J.), 1.
 BOTTRALL (M.), 36.
Bourges, 275.
 BOURNE (E.), 356.
 BOYLE (R.), 286.
Bradfield, 177, 181.
Bradford, 46.
 BRAHÉ (T.), 264.
Braintree, 102, 192, 243.
 BRERETON (Sir William), 101, 104, 148, 151, 199, 301.
 BRETON (N.), 51.
 BRIGHTMAN (J.), 280.
 BRINSLEY (J.), 240, 242, 246.
Bristol, 143.
 BROME (A.), 453.
Brougham Castle, 150, 408, 410.
 BROWNLOW (Sir John), 42, 48, 86, 129.
 BROWNLOW (Richard), 42, 86, 175-176, 238, 341.
 BRUCE (J.), 90.
 BUCKINGHAM, George Villiers (Duc de), 96-98, 130, 132, 158, 204, 233, 257.
 BUCHHOLZ (M.), 17.
 BUCKLAND (W.), 84.
 BUCKRIDGE (J.), 137.
 BUNYAN (J.), 376-379, 383, 386.
 BURBAGE, 11.
 BURCKARD (J.), 16.
 BURGHALL (Rev. Edward), 9, 10, 42, 101, 295, 311, 321, 335.
 BURNET (G.), 360.
 BURTON (Henry), 66, 67, 99, 282-283, 450.
 BURTON (R.), 356.
Bury St. Edmunds, 151, 244-245.
 BUSH (D.), 64.
 BYFIELD (R.), 281, 354, 357.

C

Cambridge, 27, 46, 49, 50, 62, 136, 190, 192, 237, 243-244, 241-275, 301, 412.
 CAMDEN (W.), 48, 283, 284, 289, 399.
 CAMPBELL (M.), 170.
 CARDAN (J.), 33.
 CAREW (Th.), 129.
 CARLELL (L.), 115.
 CARR, Robert (Earl of Somerset), 97, 130, 131, 406.
 CARTER (John), 43, 87, 361.
 CARTWRIGHT (Th.), 280.
 CAREY (E.), voir Mordaunt.
 CASAUBON (I.), 18, 19, 32, 69, 72.
 CASTIGLIONE (B.), 399.
 CAVENDISH (R. & Th.), 28.
 CECIL (Sir Robert), Earl of Salisbury, 132.

CECIL (Sir William), Lord Burghley, 56, 132, 398.
 CHALONER, 134.
 CHAMBERLAIN (J.), 53, 453.
 CHAPELAN (M.), 393.
 CHARLES I^{er}, 1, 9, 65, 73, 93, 98, 106, 113, 120-121, 129, 130, 132-134, 148, 177-180, 193, 233, 253, 303, 311, 327, 445.
 CHARLES II, 93, 106, 370.
 CHARLES VI, 18.
 CHARLES VII, 18.
 CHAUCER, 25, 213, 286, 290, 399.
Chelmsford, 103, 105, 151, 191, 240-241.
Chester, 146, 196, 245.
Chichester, 225.
 CHRISTIE (R.C.), 88.
 CICÉRON, 266.
 CISNEROS (G.X. de), 347.
 CLAPHAM (M.), 137.
 CLARENDON (Ed. Hyde), Earl of, 40, 54.
 CLARKE (S.), 70, 76, 83, 331, 360.
 CLAYTON (M.), 138, 313.
 CLIFFORD (Lady Anne), 42, 44, 53-54, 59, 66-67, 70, 88, 110, 112-113, 115-116, 128-131, 135, 142, 144, 147, 149, 151-152, 157-159, 197, 202, 208-209, 212, 214, 217-218, 221, 229, 230, 233, 236, 238, 277, 281, 284, 286, 289-290, 292, 299, 311, 329, 333, 337-338, 345-346, 397-411, 425, 441-442.
 CLIFFORD (Margaret), 212-213, 299, 401, 403, 408.
 CLIFFORD (G.), 70, 398, 400, 409.
 CLOPTON (Anne), 55-56, 124, 204.
 CLOPTON (M.), 43, 45, 81, 100, 102, 158, 169, 174, 175, 182, 211, 284, 328, 392.
 CLOPTON (Th.), 55, 365.
 COCKS (Thomas), 43, 63, 68, 80, 219-220, 221, 232, 227, 229-230, 235, 282, 285, 301-302.
Colchester, 45, 102, 191, 192, 247, 291, 323.
 COLLADON (Sir John), 303.
 COLOMBO (C.), 16.
 COLUMA (Don C. de), 125.
 COMMINES (Ph. de), 284.
 CONINGSBY (Sir Thomas), 20, 122.
 CONSTANT (B.), 76.
 COOPER (Anthony Ashley), 32, 44, 47, 50-51, 55, 59, 66, 144, 152-153, 176-179, 194, 203-204, 209, 234, 293, 303-304, 437-438.
 CORBET (Dr R.), 317.
 CORYAT (Th.), 453.
 COSIN (J.), 327.
Coventry, 45, 52, 60, 145.
 COWLEY (W.), 32.
 CRANFIELD (L.), 120.
 CRÉCY (duc de), 134.
 CREWE (Sir Randall), 98.
 CROFTS (Cicely), 131.
 CROMWELL (R.), 9, 73, 106, 134-135, 191, 195, 288, 324, 330, 336, 346, 373, 395, 438.

- CRUSIUS (M.), 17.
 CROSFIELD (Rev. Thomas), 5, 26, 42, 44, 48, 51, 55, 66, 71-72, 74-75, 77, 81, 86, 95-96, 100, 111-112, 115, 121, 127, 132, 139, 141, 226-228, 232, 235-237, 249, 251-255, 261-268, 277-280, 282, 284, 288, 295-296, 298, 301, 305, 312-317, 335-336, 341, 392, 394.
 CUST (E.), 86.

D

- DAKINS (A.), 54.
 DALLAM (Th.), 20, 21, 289.
Danbury, Essex, 41, 46, 110, 134, 141, 143, 156, 158, 174, 181, 190, 196, 198, 224, 236.
 DANIEL (Roger), 245.
 DANIEL (Samuel), 398.
 DAVENANT (J.), 263, 268, 280.
 DAVENANT (W.), 115, 127, 130, 135, 453.
 DAVIES (Sir John), 31.
 DAWES (Sir Abraham), 103.
 DAWES (Lady Judith), 103.
 DAWES (Sir Thomas), 43, 47, 59, 74, 75, 77, 80, 103, 133, 150, 158, 159, 220.
 DAY (J.), 135.
 DEDÉYAN (C.), 32.
 DEE (A.), 296.
 DEE (John), 17, 20, 27-29, 55, 74, 76, 81, 84, 219, 294-297.
 DEERING (Ed.), 278.
 DEKKER (Th.), 453.
 DELAVAL (E.), 59.
 DELL (W.), 281, 324.
 DÉMOSTHÈNE, 265.
 DENTON (Lady Elizabeth), 217.
 DEVEREUX (W.), 54, 56, 215.
 D'EWES (G.), 151.
 D'EWES (P.), 50, 151-152, 217.
 D'EWES (Sir Simonds), 8, 40, 43-45, 50-51, 55-56, 60, 62, 64-65, 67, 75, 79-81, 84, 88, 97, 113-114, 118-133, 136, 138, 141, 144, 152, 159, 177, 180, 204-205, 216, 223, 234, 244-252, 256, 258, 260-275, 280, 282-284, 286-288, 290, 292-293, 296, 309, 311-315, 321, 328, 331, 334, 338-340, 343, 345, 390, 392, 441-446.
 DIGBY (Sir Kenelm), 32.
 DIGGS (Th.), 28.
 DILLINGHAM (Th.), 256-257.
 DISRAËLI (I.), 68.
 DOD (J.), 355.
 DOD (J.) & CLEAVER (R.), 280.
 DONNE (J.), 34, 137, 138.
Dorchester, 45, 48, 70, 143-146, 153, 173, 207, 238, 241, 244.
Dorset House, 110.
 DOWNE (J.), 281.
 DOWNES (A.), 265.
 DOWSING (William), 9, 42, 83, 322.
 DRAKE (Sir Francis), 288.
 DRIART (P.), 18.
Droitwich, 105.
 DU BARTAS (G.), 399.
Dublin, 259.
 DU BOS (Ch.), 10, 443.
 DUCK (Dr), 139.
 DUGARD (Rev. Thomas), 42, 72, 80, 242-243, 246.
 DUGDALE (E.), 56.
 DUGDALE (Sir William), 42, 52, 56, 58, 64, 77, 157-158, 249, 278, 284.
 DÜRER (A.), 17.
Durham, 9.
 DYCK (van), 238.
 DYER (E.), 123.

E

- Earle's Colne*, 45, 51, 79, 102, 125, 160-161, 165, 169-170, 172, 177, 181, 183-186, 188-192, 197, 199, 205, 207, 210, 211.
Écosse, 96, 100, 101, 133, 196.
Edgehill, 101.
 EDWARD I, 138.
 EDWARD VI, 20, 22-23, 46, 62.
 EDWARD VII, 241.
 EGERTON (S.), 137, 337.
 ÉLECTEUR Palatin, 97, 282.
 ELIZABETH I, 11, 21, 23, 27-28, 41, 48, 53, 57, 64, 66, 79, 96-97, 121, 127, 132, 137, 147, 157, 254, 257, 285, 294, 398.
 ELIZABETH (La Princesse), 97, 121.
 ELLRODT (R.), 389.
 ÉPICTÈTE, 399.
Epsom, 144.
 ÉRASME, 285.
 ERLE (Sir Walter), 98, 151, 153.
Espagne, 45, 97-98, 113, 130, 138, 195.
 ESPAGNE (J. d'), 139.
 ESSEX, 101.
 ESTOILE (P. de L'), 18, 32.
Eton, 245.
 EUSÈBE, 399.
 EVELYN (John), 2, 10, 83, 150, 240, 247, 325.
 EVERARDT (J.), 264.
 EXETER, 44-45, 48, 63, 75, 167, 228, 231, 236, 241, 247, 316.
 EYRE (Adam), 12, 49, 56, 60, 62, 68, 76-77, 80, 88, 107, 109, 115, 143, 146, 150, 163-170, 190-191, 194, 196-198, 202-203, 215, 217-218, 222-223, 225, 228, 230-231, 233-234, 277-279, 281, 284-285, 288, 290, 298-299, 301-302, 309, 324, 326, 425-428.
 EYRE (S.), 56, 165, 166, 198, 202, 215.
 EYRE (Th.), 63.

F

FAIRCLOUGH (Rev. Samuel), 43, 45, 73, 361.
 FAIRFAX (J.), 361, 374.
 FAIRFAX (Sir Thomas), 101-102, 191, 422.
 FAITHORNE (J.), 134.
 FEATLEY (D.), 313.
 FERRAR (N.), 317.
 FIESSO (F. da), 16.
 FINNETT (Sir John), 1.
 FISHER *alias* MUSKET, 313.
 FITZHERBERT (Sir Anthony), 123.
 FITZHERBERT (Dionysia), 356.
 FITZHERBERT (Nicholas), 249.
 FLETCHER (J.), 112, 114-115.
 FLETCHER & MASSINGER, 115.
 FLORIO (J.), 32, 265, 448.
 FORMAN (Simon), 29, 43, 46, 52, 84, 90,
 220, 293, 295, 297, 447-448.
 FORTH (M.), 55, 364.
 FOXE (J.), 281, 427-428.
 FRANCE, 30, 48, 265, 305.
 FRANÇOIS DE SALES (Saint), 354, 355.
 FRANKEN (Chrisan), 294.
 FREEMAN (Sir Ralph), 120.
 FRIEND (G.), 26.
 FROMONDS (Jane), 27, 55.
 FULLER (J.), 359.
 FULLER (Th.), 48, 329.
 FURSE (Robert), 150.

G

GAGE (Sir Charles), 238.
 GALE (W.), 87.
 GALILÉE, 290.
 GALLEN (Th.), 78.
 GERARD (J.), 399.
 GIBBONS (O.), 237.
 GIRARD (A.), 1, 3, 6, 7, 12, 35.
 GRINDAL (E.), 261.
 GONDOMAR, 118, 216.
 GOODCOOLE (H.), 139, 287.
 GOODMAN (G.), 245.
 GOODWIN (Thomas), 42, 56, 361, 380.
 GOOGE (Dr), 316.
 GORGE (Sir Thomas), 147.
 GORING (George, Lord), 102.
 GOUIER (H.), 7.
 GRANSFORT (J. Wessel), 347.
 GREENE (J. père), 50, 111, 152.
 GREENE (John), 40, 43, 50, 59, 60, 71,
 78-79, 89-90, 100-102, 104-105, 110,
 113-117, 120-122, 124-126, 129, 134,
 140, 144, 150-152, 159, 205, 207, 211-
 212, 214-221, 222, 224-225, 227, 230-
 231, 234-235, 237, 240, 242, 245, 276,
 294, 301-302, 305, 312, 321-322, 390-
 391, 414.
 GREENHAM (R.), 356.
 GREENWOOD (W.), 286.
 GRENADE (L. de), 281, 348.
 GRESHAM (Sir Thomas), 78, 121.
 Gresham College, 121, 290.

GRINDAL (E.), 261.
 GROTIUS, 254.
 Groton Manor, 47-48, 151.
 Guinée, 153.
 GUNTER (Mary), 53, 360.
 GUSDORF (G.), 7, 9, 34, 452.
 GUYLFORDE (Sir Richard), 19, 21.
 GWYNNE (D.), 252.

H

Hackness, 147, 183, 209, 221.
 Hackney, 247.
 HABBAKUK (H.G.), 454.
 HALE (M.), 360.
 HALL (J.), 32, 51, 281, 347.
 HALLIWELL (J.O.), 84, 90.
 HAMPDEN (J.), 99.
 Hampton Court, 47.
 HARCOURT (Lady Anne), 54, 86, 276, 372-
 374.
 HARCOURT (E.), 86.
 HARCOURT (Ph.), 372-373.
 HARCOURT (Sir Simon), 372.
 HARDY (Th.), 146.
 HARRINGTON (Lord), 361.
 HARLEY (Lady Brilliana), 3.
 HARRINGTON (John), 47, 62, 76, 327, 328,
 361.
 HARRISON (W.), 249, 453.
 HARVEY (W.), 298.
 Hatfield, 148.
 HAUSER (H.), 17.
 HAYNE (John), 44, 48, 52, 75, 146, 206,
 207, 222, 224-226, 228, 230-231, 235-
 236, 247, 279-280, 281, 284, 309.
 HAYWARD (J.), 283.
 HEINEMANN (J.), 87.
 HENRIETTE MARIE, 98, 127, 129, 252, 311.
 HENRY VII, 113.
 HENRY VIII, 23, 34, 409.
 HENRY (Prince), 46, 233, 338.
 HENSLOWE (Ph.), 62.
 HERBERT (Ch.), 276.
 HERBERT (G.), 269.
 HERBERT (Sir Henry), 127.
 HERBERT (Ph.), 54, 128.
 HERBERT (William), Earl of Montgomery,
 251, 273.
 HÉRODOTE, 285.
 HEWLETT (M.), 87.
 HEYDER (W.), 250.
 HEYLIN (P.), 288.
 HEYWOOD (Th.), 115.
 HIERON (S.), 280.
 HILL (N.), 296.
 HOBY (Lady Margaret), 41, 44, 52-57, 59,
 65, 69, 70, 80, 86, 109-110, 115, 137,
 142, 145, 147, 150, 152, 154-158, 182,
 188, 196-198, 202-205, 208-209, 214-
 215, 218, 221, 229, 234, 236, 281-282,
 289, 302, 304, 306, 310-311, 326, 333,
 337-341, 347, 356, 358, 360, 363, 390-
 391.

HOBY (Sir Thomas Posthumous), 54, 56-57, 147, 183, 196, 202-203, 214, 215, 337, 399.
 HOCKE (G.), 1.
 HOCKLIFFE (E.), 90.
 HOLDSWORTH (R.), 118, 258, 274-275, 281.
 HOLINSHED (R.), 65, 283, 284.
 HOLLAR (W.), 134.
 HOMÈRE, 256.
 HONNYWELL (William), 44, 49, 62, 66, 85, 143, 152, 164-167, 169-170, 219, 225, 230, 234, 278, 289, 309.
 HOOKER (R.), 282.
 HOOLE (Ch.), 242.
Horstead Keynes, 163, 172-173, 183, 195, 222, 333.
 HOSKINS (W.G.), 455.
 HOTHAM (Sir John), 134.
 HOUGHTON (Sir Richard), 148, 152.
 HOWARD (Lady Frances), 130, 131.
 HOWARD (Thomas), Earl of Arundel, 113, 406.
 HOWARD (Thomas), Earl of Suffolk, 148.
Hull, 134.
 HUNTINGDON (H.), 288.
 HUTTON (J.), 99.

I

INFESSURA (S.), 16.
 INGRAM (Sir Arthur), 148, 151, 201.
Ipswich, 325.
Irlande, 71, 196.
 ISHAM (Elizabeth), 42, 54-55, 59, 61, 66, 203-204, 209, 213, 217, 280-281, 290, 338.
 ISHAM (Sir John), 48, 54, 61, 204.
 ISHAM (Justinian), 61.
 ISHAM (Thomas), 61, 71, 217.
Islam, 296.
Italie, 30, 265.
 IVE (S.), 128.

J

JACKSON (James), 41, 49, 81, 166.
 JACQUES I^{er}, 1, 11, 46-47, 65, 93, 96-98, 121, 129-133, 135, 138, 148, 152, 205, 279, 285, 296, 335, 343, 400, 445.
 JAMES (William), 43, 55, 59-60, 72, 80-81, 236, 242, 243-245, 288, 298, 300, 305, 310, 314, 343.
 JANEWAY (James), 76.
 JANEWAY (John), 76, 361.
 JEFFRAY (M.), 263, 339.
 JEFFRIES (J.), 62.
 JÉRÔME (Saint), 432.
 JEWELL (J.), 282.
 JOHNSON (R.), 286.
 JOHNSON (S.), 2.
 JOHNSON (William), 43, 55, 63, 205, 251, 256-257, 267-268, 273.

JONES (I.), 128, 129.
 JONES-DAVIES (M. Th.), 406.
 JONSON (Ben), 6, 32, 110, 130, 233, 406.
 JOSEPH, 284.
 JOSSELIN (Jane née CONSTABLE), 183, 186, 197, 209-210, 212, 247, 412-413.
 JOSSELIN (Rev. Ralph.), 43, 45-46, 49-51, 59, 60, 66-68, 77, 81, 90, 98, 100-102, 104, 107, 117-119, 124-125, 139, 146, 150, 153, 160-163, 165-173, 177, 181-199, 205-212, 214, 217-222, 226-227, 231-232, 234-235, 240-244, 247-248, 257, 260, 268, 276-278, 281, 290-292, 295-296, 300, 304, 312, 320-327, 329, 335, 340, 343, 345-346, 348, 360, 390, 393-395, 411-425.
 JOYCE (J.), 5.
 JULLIEN 78, 393.
 JUNG (C.G.), 395.
 JUNIUS (F.), 448.
 JUXON (W.), 184.

K

KARNE (A.), 149.
 KEILWAY (R.), 123.
 KIECHEL (S.), 17.
 KILLIGREW (Th.), 131.
 KING (H.), 313.
 KING (Dr J.), 135, 137, 313.
 KNAPPEN (M.), 86.
 KNIGHT (W.), 255.
Knole, 44, 88, 110, 130, 141, 144, 157, 197, 208, 212, 217, 236, 399, 401, 403, 406, 408.

L

LA CALPRENÈDE (G.), 286.
 LAMBE (Dr J.), 118, 295.
 LAMBARDE (W.), 20, 25.
 LANDUCCI (L.), 16.
 LANGBAINE (G.), 265, 271, 284-285, 348.
 LANGHAM (E.), 331.
 LANGHORNE (W.), 117.
 LASKY (A.), 28.
 LATHUM (Sir Ralph), 126.
 LATHUM (Sir Thomas), 179.
 LAUD (William), 1, 42, 46, 51, 55, 57, 66, 82, 98-100, 106, 111, 118, 138, 178, 251-252, 254, 259, 291-295, 300, 305, 315, 335, 344, 390, 435-437.
 LAURENCE (Th.), 327.
 LAWES (W.), 128.
 LAWRENCE (H.), 426.
Leeds, 46.
Leicester, 105.
 LEIGH (Sir James), 125, 126.
 LELAND (J.), 289.
 LELEU (M.), 1, 2, 6.
 LEMPUT (R. van), 238.
 LENTHALL (Sir John), 104.

LE ROY (L.), 399.
 LEVER (James), 40, 42, 44.
Lichfield, 40, 46, 60, 322.
 LILLY (W.), 47, 77, 288, 293, 294, 395-396.
 LISTER (Dr), 145.
 LITTLETON (Sir Thomas), 123.
 LODER (R.), 150.
 LODGE (Th.), 284.
 LOUIS XIII, 98.
Londres, 39-41, 45-46, 60, 82, 96, 98, 101, 109-197, 158, 167, 181, 190, 193, 198, 202, 206-207, 219, 223, 229, 232, 241, 301-302, 322, 329, 380-386, 402, 406-408.
 LORD OF MISRULE, 127.
 LOWE (Roger), 46, 454.
 LOWTHER (L.), 254.
 LOYOLA (I. de), 19, 347, 354.
 LUCAIN, 266.
 LUGGS (R.), 237.
 LUTHER, 17.
 LUTTRELL (N.), 8.

M

MAC CULLUM (Sir Thomas), 45.
 MACE (Th.), 237.
 MACFARLANE (A.), 454.
 MACHADO (R.), 19, 21.
 MACHIN (John), 41, 360.
 MACHYN (Henry), 20, 23-24.
 MACROBE, 265.
 MADOX (R.), 20-21.
 MAINE DE BIRAN, 393.
 MAINWARING (Elienor), 56.
 MAINWARING (Lady Elizabeth), 47, 56, 215, 397, 447.
 MAINWARING (R.), 330.
 MAINWARING (Sir Thomas), 50-51, 56-57, 67, 102, 105, 106, 125, 129, 142, 144-145, 148, 150, 152, 154, 156, 158-159, 174-175, 177, 187, 190, 195-197, 202, 214, 225, 232, 234-237, 241-242, 329, 389, 428.
 MANCINI, 134.
 MANDEVILLE (Sir John), 288.
 MANNINGHAM (John), 11, 32, 40, 50, 68, 90, 97, 119, 125, 127, 132, 136-137, 229, 233, 273, 285, 296, 314, 326, 330, 332, 337.
 MANNINGHAM (R.), 50, 63.
Maroc, 133.
 MARSDEN (J.), 88.
 MARSTON (J.), 115.
Marston-Moor, 101, 193.
 MARTYN (W.), 284.
 MARY TUDOR, 23, 27.
 MASON (R.), 122.
 MASSINGER (P.), 115.
 MATTHEWS (W.), 2.
 MAUBURNUS (J.), 347.
 MAUROIS (A.), 4, 452.

MAYERNE (Th. Turquet de), 303, 432.
 MAYO (R.), 361.
 MAZARIN, 134.
 MEAD (J.), 280.
 MERCATOR (G.), 288.
 METCALFE (Sir Thomas), 147.
 MICKLETHWAITE (Dr P.), 269, 316, 328.
 MIDDLETON (Th.), 115.
 MILDMAI (A.), 175.
 MILDMAI (Cecilia), 214.
 MILDMAI (Sir Henry), 175, 177.
 MILDMAI (Sir Humphrey), 2, 43, 45, 47, 51, 59, 62, 76, 81, 89, 99-101, 103, 104, 110-111, 113-117, 120, 125-126, 129-130, 133-134, 139, 141-144, 151, 156-160, 174-180, 182, 190, 193-196, 198, 201-202, 213-214, 219, 224-225, 227-229, 233, 236, 238, 241, 281-282, 285, 287, 300, 303, 311, 322, 325, 327, 333, 336, 340, 391-392, 428.
 MILDMAI (Lady Jane), 200, 202, 213-214.
 MILDMAI (Nompée), 105, 242.
 MILDMAI (Sir Thomas), 241.
 Mildmay (Sir Walter), 46, 56, 311.
 MILTON (J.), 426.
 MINSHEU (J.), 277.
 MISSELDEN (E.), 287.
 MONTAGU (R.), 283.
 MONTAGU (Dr W.), 129, 255, 311, 316.
 MONTAGUE (E.), 8.
 MONTAGUE (Sir Henry), 125, 178.
 MONTAGUE (J.), 137.
 MONTAIGNE, 11, 32-33, 62, 64, 81, 239, 285, 399, 431-433.
 MONTMAYOR (G.), 285.
 MOORE (Rev. Giles), 43, 63, 74, 85, 110, 112, 116-117, 150, 163, 173, 183-186, 188-190, 195, 220, 222-223, 229-231, 235, 247, 281-282, 302, 333.
 MORDAUNT (Lady Elizabeth), 54-55, 57, 86-87, 368-371.
 MORDAUNT (John, Viscount), 54, 369-371.

N

Nantwich, 50, 56, 101-102, 175, 195, 242.
 NAYLER (J.), 325.
Newark, 102.
Newbury, 101.
 NEWCOME (Rev. Henry), 42-43, 48, 56, 68, 74, 88, 107, 134, 142-143, 182, 238, 262, 278, 280, 286, 324, 326, 328-330, 336, 340, 343-346, 448-449.
Norwich, 145, 244.
 NOTESTEIN (W.), 86.
Nouvelle-Angleterre, 100, 199, 290, 358, 381.

O

OGLANDER (Sir John), 49, 153.
 OLEVIAN (Dr), 293, 301, 303.

ORTELIUS (A.), 399.
 ORTH (Ph.), 17.
 OVERALL (J.), 137.
 OVERBURY (Sir Thomas), 131.
 OVIDE, 285, 399.
 OXENBRIDGE (D.), 117.
Oxford, 44-46, 50, 72, 81, 83, 114, 132,
 132-133, 136, 145, 228, 232, 236-238,
 242, 248-275, 295, 301, 305, 437.
 OWEN (J.), 251, 323, 380.
 OYLEY (E. d'), 23.

P

Padoue, 298.
 PAGET (Anne), voir HARCOURT.
 PAGITT (Justinian), 215-216, 237, 316,
 339, 354-355, 357, 365, 391-392.
 PARACELSE, 301.
 PARRY (H.), 137.
 PARSONS (R.), 281, 454.
 PASOR (M.), 264.
Pays-Bas, 97, 195, 305.
 PEMBLE (W.), 391.
Peniston, 190-194.
 PEPYS (Samuel), 2, 5, 10, 30, 83, 233, 425,
 428, 456.
 PERKINS (J.), 123.
 PERKINS (W.), 280, 355, 359.
 PERROTT (Sir James), 254.
 PÉTRARQUE, 447.
 PETRE (Lord), 139.
 PINDARE, 265.
 PLATON, 303.
 PLATT (Sir Hugh), 155.
 PLAUTE, 127, 245.
 PLINE LE JEUNE, 285, 290.
 PLUTARQUE, 285, 399.
Plymouth, 72, 81, 243.
 POLLARD (A.F.), 34.
 POND, 78.
 PONSONBY (A.), 2, 30, 49.
 PONTORMO (J. da), 16.
 POWELL (W.), 79.
 PRIDEAUX (Dr D.), 254.
 PRINCE D'AMOUR (le), 127.
 PRINCE DE PURPOOLE (le), 127.
 PRYNNE (W.), 82, 99, 129, 283, 288, 435,
 436.
 PTOLÉMÉE, 290.
 PURCHAS (S.), 138.
 PYM (J.), 100, 119.

Q

Queen Camel, 156, 158, 160, 181, 193,
 196.
 QUINN (J.), 135.

R

RABELAIS, 285, 289.
 RAMÉE (P. de la), 266.
 RAINBOROUGH (Th.), 35.
 RAINBOW (E.), 399.
 RAINOLDS (J.), 254.
 RAINSBOROUGH (M.), 55.
 RALEIGH (Sir Walter), 110, 284.
 RATHBORNE (A.), 264.
 RAZI (Zakariyā-al), 296.
Reading, 40, 46, 157, 194, 210.
The Red House, 112, 149.
 REID (W.), 69.
 RESTIF DE LA BRETONNE, 67.
 RICH (Robert), Earl of Warwick, 99, 179.
Richmond, 137.
 ROBERTS (G.), 84.
 ROBERTS (Robert), 44, 49, 62, 73, 135, 150,
 161, 164-166, 169-173, 178, 187, 196,
 198-199.
 RODEN (Lord), 86, 87.
 ROE (Sir Thomas), 273.
 ROGERS (Ch.), 319.
 ROGERS (Rev. Richard), 30, 43, 46, 56, 70,
 182, 313, 347, 361-364, 390.
 ROUS (Rev. John), 43, 45, 58, 63, 68, 71,
 73, 80, 88, 95-96, 182, 282, 288, 293,
 314.
 ROWE (J.), 44-45, 361.
 ROWLASCHY, 296.
Royden Hall, 43, 54, 194.
Royston, 47.
 RUGGE (Th.), 8.
 RUSSELL (Sir William), 180.

S

SACKVILLE (Edward), 4th Earl of Dorset,
 178.
 SACKVILLE (Richard), 3rd Earl of Dorset,
 9, 54, 110, 115, 130-132, 152, 154,
 158, 202, 213, 217, 221, 233, 277, 292,
 299, 337, 399-405.
 SACKWILLE-WEST (V.), 87.
 SAINTE-BEUVE, 18.
Salisbury, 143, 147.
 SALLUSTE, 283, 285.
 SALTMARSH (J.), 281, 309, 324.
 SANDERSON (Ch.), 41, 89.
 SANDYS (G.), 289.
 SANUDO (M.), 16.
 SAUNDER (N.), 54.
 SAVILE (Sir Henry), 264.
 SCOTT (Sir Walter), 83.
 SCUDÉRY (M. de), 286.
 SCUPOLE (L.), 355.
Scriven, 145, 149.
 SÉLEUCUS, 228.
 SELDEN, 297.
 SÉNÈQUE, 19, 266.
 SENERTUS (D.), 300.

SETON (J.), 266.
 SHAKESPEARE, 6, 11, 110, 115, 127.
 SHAWE (J.), 280.
Sheffield, 143.
 SHELDON (G.), 138, 313.
 SHELTON (Th.), 264.
 SHIRLEY (J.), 114-115, 125, 128, 130, 453.
 SHIRLEY (Sir Robert), 125.
 SHUMAKER (W.), 5.
 SHUTE (J.), 138.
 SHUTE (N.), 138.
 SIBBES (R.), 386.
 SIDNEY (Sir Philip), 28, 286, 399.
 SIDNEY (Th.), 54, 56, 215.
 SLEIDAN (J.), 284.
 SLINGSBY (Sir Henry), 32-33, 40-42, 44, 47, 51-55, 57-58, 60, 62, 65, 81, 83, 96, 99, 102, 110, 112-113, 119, 129, 142, 145, 147-149, 152, 155, 157-159, 180, 184, 193, 200-201, 203, 213-214, 220-221, 239, 241, 244, 246-247, 299, 302-303, 306, 311, 337-338, 344, 389, 394, 431-434.
 SNELL (F.J.), 85.
 SOROCOLD (Th.), 280, 345.
 SOUTHCOTE (Dr John), 56, 86, 311.
 SOUTHEY (R.), 451.
 SPALDING (P.A.), 2, 7, 31, 63.
 SPEEDE (J.), 284.
 SPENSER (E.), 286, 399.
 SPENSER (J.), 137.
 STANLEY (J.), 27, 148.
 STARKEY (Geoffrey), 40, 42, 59, 63, 69, 79, 81, 110, 115-116, 117-118, 124-125, 139, 142, 157-160, 172, 174, 186, 190, 194, 197, 202, 210-211, 219, 222, 224-225, 227-228, 234, 294, 299, 302-303, 306, 315, 317, 341, 344, 390, 394.
 STAUNTON (E.), 69, 361.
 STELLA (Diego de), 285.
Stockley Pomeroy, 170, 187, 199.
 STOCKTON (Owen), 51, 361, 374.
Stourbridge Fair, 233.
Stow Hall, 151-152.
 STRAFFORD (Th.), 54, 100, 119.
 STUART (Ludovic), Duke of Lennox, 132.
 SWIFT (J.), 3.
 SYLVESTER (J.), 287.

T

TACITE, 285.
 TALMASH (Sir Lionel), 303.
 TATHAM (G.B.), 454.
Taunton, 87, 199.
 TAYLOR (Th.), 360, 391.
 TÉRENCE, 245.
 TEMPLE (W.), 32.
Temple Newsam, 148.
Theobalds, 148.
 THEOPHRASTE, 32.
 THOMSON (Dr), 138.

THORNTON (Alice), 42, 54-55, 57, 87, 205, 210, 212, 229, 304, 333, 337-338, 425, 438-441.
 THOU (J.A. de), 444.
 TICHTL (H.), 17.
 TITE-LIVE, 285.
 TOLSTOI, 7.
 TOMKINS, 134.
 TOMLINS (R.), 264.
 TORKINGTON (Sir Richard), 19, 21.
 TORRIANO (G.), 71.
 TRADESCANT (J.), 113.
Tunbridge Wells, 301.
 TUSSEY (Th.), 165.
 TWYSDEN (Lady Isabella), 41, 43, 54-55, 59, 77, 103, 109, 119, 204, 213-214, 223, 229, 242.
 TWYSDEN (Sir Roger), 41, 43, 54, 59, 77, 80, 194, 204, 214, 242.
 TYNDAL (M.), 55.

U

USSHER (J.), 279, 357.

V

VALDEZZO (J.), 317.
 VERSORIS (N.), 18, 24.
 VIGNY (A. de), 76.
 VIRGILE, 274, 285.
Virginie, 228, 288.
 VOSSIUS (G.), 72.

W

WADKO (Dr), 145, 303.
Wakefield, 80, 143.
 WALLER (Sir William), 54, 372-373.
 WALLINGTON (E.), 375.
 WALLINGTON (J.), 375.
 WALLINGTON (Nehemiah), 40, 43, 48, 52, 57, 59, 65, 69, 70, 81, 99, 100, 104, 107, 117, 134, 139, 140, 215, 218, 247, 277, 283, 288, 304, 309, 321-322, 327, 331-349, 357, 375-387, 394, 423, 449-450.
 WALSINGHAM (Sir Francis), 20, 21.
 WALTON (I.), 32.
 WANDESFORDE (C.), 54.
 WARD (Rev. John), 6, 48, 91, 298.
 WARD (Samuel), 20, 30, 41, 43, 48, 56, 60, 62, 249, 251, 255, 258, 273-274, 311, 314-316, 339, 361, 392.
 WEBBE (G.), 355.
 WEDGWOOD (C.V.), 454.
 WHARTON (G.), 79, 82, 85, 293-297.
 WHITBOURNE (R.), 288.
 WHITE (F.), 282.
 WHITE (J.), 313, 327.

WHITEWAY (William), 44, 45, 48, 52, 65,
 70, 96, 121, 128, 133, 143, 146, 153,
 164, 168, 201, 206-207, 218, 228, 244,
 276-277, 284, 292, 301, 303, 329, 338,
 397.
 WHITGIFT (J.), 135, 260.
 WHITTINGHAM (Sir Timothy), 41, 88, 159-
 160, 164, 501.
 WHYTHORNE (Th.), 15.
 WILBRAHAM (Sir Richard), 50.
 WILBRAHAM (Sir Roger), 42-43, 50, 58, 64,
 71, 97, 135, 147, 226, 248, 273, 279,
 283-293, 295, 315, 338.
 WILKINSON (E.), 53.
 WILLOUGHBY (E.), 55.
 WILLOUGHBY (Lady), 85.
Wilton, 147.
Winchester, 51, 60, 72, 226.
 WINDEBANK (Sir Francis), Frank, 178.
 WINDEBANK (Sir Thomas), 43, 47, 50, 70,
 77-78, 275, 305.
Windsor, 134.
 WINTHROP (Adam, père), 47, 151.
 WINTHROP (Adam), 39, 43, 47-48, 56, 76-
 78, 80, 84, 97, 137, 152, 160, 169, 196,
 205, 220, 229, 233, 258, 281, 292, 310,
 326, 348, 389.
 WINTHROP (John), 43, 45, 50, 55, 65, 67,
 68, 74, 84, 152, 228, 259, 268, 326,
 343, 347-349, 364-368, 387.
 WINTHROP (W.), 74.
 WITHER (G.), 288.
 WOLLASTON (Sir John), 134.

WOOD (Anthony A.), 44, 52, 55, 58, 64,
 73, 76-78, 83, 135, 219, 225, 227, 231,
 237, 258, 260, 268, 272, 282, 286-287,
 302, 446-447.
 WOODFORD (J.), 61.
 WOODFORD (Robert), 52, 59, 61, 99, 142,
 175, 249, 316, 326, 342.
 WOODFORD (S.), 61.
Woodstock, 254, 398.
 WORTHINGTON (Rev. John), 42-45, 48, 51,
 60, 74, 88, 142, 146, 206, 221-222,
 224, 234, 250-251, 253, 257, 260, 262-
 263, 271, 279, 328, 358-360, 390, 394.
 WRIGHT (Th.), 278.
 WRIOTHESLEY (Ch.), 19, 23, 25.
 WYOT (Philip), 44, 52, 73, 84, 146, 236,
 312.

X

XENOPHON, 285.

Y

YONGE (Walter), 44, 48, 50-51, 80-81, 84,
 87, 95-96, 132, 158, 204, 291, 295,
 306, 310, 313-316, 333.
York, 9, 80, 109, 133, 145, 247, 302.
 YOUNG (Rev. John), 43, 51, 60, 72-73, 87,
 160, 222, 226, 258, 274, 316.
 YOUNG (Sir Peter), 20, 25.

AVANT-PROPOS	VII
PLAN DE L'OUVRAGE	IX
ABRÉVIATIONS	X
INTRODUCTION	1

Le journal et les genres voisins, 3; problèmes de terminologie, 6;
 définition du journal, essai de classification, 7; le journal privé, 9;
 limites du sujet, 10; questions de méthode, 11.

PREMIÈRE PARTIE

LES JOURNAUX ET LEURS AUTEURS

CHAPITRE PREMIER. — LES ORIGINES DU JOURNAL. CHRONOLOGIE. INFLUENCES	15
---	----

Le journal avant 1600 : en Italie, 16; en Allemagne, 17; en France, 18;
 premiers journaux anglais, 19; journaux de voyage, 21; journaux
 militaires, 22; l'apparition de l'élément personnel, 23; les débuts de
 l'histoire familiale, 25; les ancêtres du journal : l'almanach, 26; le
 livre de comptes, 29.

Les influences : 30; Renaissance et Réforme, 31; humanisme et purita-
 nisme, 31; les influences étrangères. Montaigne, 32; Jérôme Cardan,
 33; les bouleversements économiques et sociaux, 34; l'esprit scienti-
 fique, 35; la religion et l'examen de conscience, 36.

CHAPITRE II. — LES HOMMES ET LES TEXTES.	39
--	----

Les hommes : origines géographiques, 39; origines sociales, 46; profes-
 sion et éducation, 49; les contributions féminines, 52; famille et
 mariage, 55; formation religieuse, 56; l'âge du journal, 57; les
 fonctions du journal, 60.

Les textes : les langues utilisées, 70; l'écriture cryptographique, 75;
 présentation matérielle du journal, 77; les manuscrits et leur publi-
 cation. Exactitude et authenticité, 82; problèmes d'édition, 89.

DEUXIÈME PARTIE

TÉMOINS DE LEUR TEMPS

AVANT-PROPOS	93
------------------------	----

CHAPITRE PREMIER. — LES ÉVÉNEMENTS D'ANGLETERRE. 95

Importance de l'actualité, 95; lettres, *corantos* et *newsbooks*, 96; la popularité d'Elizabeth, 96; Jacques I^{er} et l'impopularité de Buckingham, 97; la politique extérieure : l'Espagne et le Palatinat, 98; Charles I^{er} et ses problèmes financiers, 99; difficultés religieuses, 99; la guerre d'Ecosse, 100; la guerre civile et ses conséquences, 101; Cromwell, 106; la Restauration, 107.

CHAPITRE II. — LONDRES. 109

Les provinciaux dans la capitale, 110; les transports urbains, 111; physionomie de Londres, 112; palais et résidences, 113; jardins et parcs, 113; les théâtres, 114; les contacts humains, 115; auberges et tavernes, 116; apprentis et commerçants, 117; exubérance du peuple, 119; fierté des citoyens, 119; les Pères de la Cité, 120; Gresham College, 121; le Londres juridique, 122; fêtes et masques, 125; l'opposition à Jacques I^{er}, 129; nobles et courtisans, 130; Buckingham, 132; églises et prédicateurs, 135; les princes de la chaire, 137; Londres pendant la Guerre Civile et sous le Commonwealth, 139.

CHAPITRE III. — LA PROVINCE. 141

Les voyages, 141; lettres et messagers, 143; les villes d'eau, 144; quelques villes de province, 145; York, 145; Exeter, 146; les régions isolées, 147; châteaux et domaines, 148; évolution de l'architecture, 149; aménagements et innovations, 149; les jardins et les parcs, 150; les gentilshommes campagnards, 152; un *sporting squire* : Nicholas Assheton, 153; techniques agricoles, 155; le personnel, 158; journaliers et petits exploitants, 159; la vie des fermiers, 160; deux francs-tenanciers : William Honnywell et Adam Eyre, 166; les préoccupations financières, 168; la paroisse : définition, 170; l'administration locale : le *constable*, 171; le marguillier, 172; les pauvres et le Bureau de Bienfaisance, 173; les agents voyers, 174; le *squire* et ses multiples fonctions, 174; juges et tribunaux, 176; les shérifs et leurs difficultés, 177; les élections au parlement, 180; le clergé rural, 181; son recrutement, 183; ses divers modes de vie, 184; son rôle, 187; les bouleversements de la Guerre Civile, 190; les impôts, 195; les *soidats*, 196; sociabilité et solidarité, 197.

CHAPITRE IV. — LES MŒURS. LE MARIAGE ET LA FAMILLE. LA VIE QUOTIDIENNE. 201

Mariage et célibat, 202; le choix d'un conjoint, 205; fiançailles et mariage, 206; le rôle de la femme, 208; naissance et baptême, 210; l'éducation des enfants, 211; le couple, 214; les remariages et leurs conséquences, 215; maîtres et serviteurs, 217; l'habitat, 221; nourriture et boisson, 224; le tabac, 227; le vêtement et la mode, 228; les relations sociales, 231; fêtes et foires, 232; jeux et sports, 233; musique et danse, 236; les beaux-arts, 238.

CHAPITRE V. — ÉDUCATION ET CULTURE. LE MONDE DES SCIENCES. 239

Les écoles : écoles de village, 240; écoles de grammaire, 241; les maîtres d'école, 242; les programmes, 244; l'éducation des filles, 246.

Les Universités, 248; problèmes de discipline, 250; portrait d'un administrateur, 252; controverses religieuses, 254; les *fellows* et leur élection, 255; les étudiants et leur mode de vie, 257; innovations et traditions, 264; l'art de la controverse, 266; cérémonies académiques, 267; fêtes et divertissements, 270; les bibliothèques, 273; le mariage, 273; le tuteur et son rôle, 274; le Grand Tour, 275; l'éducation permanente, 276.

Le Monde des Livres, 277; l'amour des livres, 278; popularité de la Bible, 279; succès des ouvrages pieux, 280; ouvrages polémiques ou séditeux, 282; prestige de l'histoire, 283; les traductions, 284; œuvres romanesques, 285; auteurs anglais, 286; l'actualité, 287; récits de voyage, 288; but de la lecture, 290.

Le Monde Étrange de la Science, 290; superstitions et progrès scientifique, 291; présages et coïncidences, 292; astrologie et sciences occultes, 293; le scepticisme de nos auteurs, 294; alchimie et chimie, 296.

Médecine et médecins, 298; la formation médicale, 687; carence des diagnostics, 299; les maladies, 299; opérations et remèdes, 300; apothicaires et médecins, 302; un médecin en renom : Théodore Turquet de Mayerne, 303; satire de la médecine, 303; les sages-femmes, 304; les fléaux du temps, 305.

CHAPITRE VI. — LA VIE RELIGIEUSE. 309

Importance de la religion, 309; l'intolérance et ses victimes : catholiques, 310; juifs, 312; anabaptistes, 312; arminianisme et pélagianisme, 313; sermons séditeux, 313; le pouvoir et les puritains, 314; le problème des rites, 315; la querelle du sabbat, 318; réactions puritaines, 319; les démolitions, 322; les sectes, 323; les quakers, 324; profondeur de la foi, 325; sermons et prédicateurs, 326; les répétitions, 328; diversité des sermons, 329; fonction de la chaire, 330; un grand thème, le péché, 331; structure des sermons, 332; leur influence, 332; la communion, 333; le *covenant* des puritains, 334; les jeûnes, 335; la religion, un mode de vie, 336; le catéchisme et l'éducation religieuse de la maisonnée, 337; le but de tout enseignement, 339; importance de la théologie, 340; la pratique de la sainteté, 341; la croisade puritaine, 341; la Communion des Saints, 342; les jugements de Dieu, 343; la foi absolue, 344; la Bible : livre ouvert, 345; la prière, 346; la méditation anglicane et puritaine, 347.

TROISIÈME PARTIE TÉMOINS D'EUX-MÊMES

CHAPITRE PREMIER. — LES JOURNAUX RELIGIEUX ET L'EXAMEN DE CONSCIENCE 353

La tradition : saint Augustin et saint Bernard, 353; l'influence catholique, 354; les différents examens de conscience, 354; l'influence puritaine, 355; l'influence anglicane, 358; deux promoteurs du journal spirituel : Isaac Ambrose, 829; John Beadle, 359; valeur exemplaire du journal spirituel, 360; journal spirituel et biographie, 360; les premiers auteurs connus de journaux religieux : Richard Rogers, 361; Samuel Ward, 363; Lady Hoby, 363; John Winthrop, 364; Lady Elizabeth Mordaunt, 369; Lady Anne Harcourt, 372; le révérend Owen Stockton, 374; un précurseur de Bunyan : Nehemiah Wallington, 375.

CHAPITRE II. — JOURNAUX PROFANES 389

La conscience du corps, 389; Justinian Pagitt et son *Examen salutis*, 392; les notations atmosphériques, 392; la conscience du temps, 393; les rêves, 394; les songes d'Elias Ashmole, 395; la révélation involontaire du moi, 397; deux exemples : Lady Anne Clifford, 397; le révérend Josselin, 411; le journal d'Adam Eyre, document humain, 425; valeur du témoignage, 428.

CHAPITRE III. — DU JOURNAL A L'AUTOBIOGRAPHIE. 431

Une émule de Montaigne : Sir Henry Slingsby, 431; les différentes versions du journal, 434; le journal de Laud et l'*Histoire de Ses Malheurs*, 435; fonction justificatrice des Mémoires fondés sur le journal privé : Anthony Ashley Cooper, 437; Mrs. Thornton, 438; le journal et le résumé autobiographique : Lady Anne Clifford et l'*Histoire de Sa Vie*, 441; Simonds d'Ewes et les métamorphoses des notations quotidiennes : almanach, journal, récit autobiographique, 442; la sélection des faits, 445; les notes autobiographiques : Anthony A Wood, 446; Elias Ashmole, 447; une réussite : celle de Simon Forman, 447; les auteurs de journaux religieux et le récit de leurs aventures spirituelles, 448; le révérend Henry Newcome, 449; Nehemiah Wallington, 449; Henry Burton, 450; problèmes de méthode et de terminologie, 451; supériorité du journal, 452.

CONCLUSION. 453

BIBLIOGRAPHIE. 457

INDEX 483

TABLE DES MATIÈRES 493

